Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLVI
D
8
NAPOLI

L 67.1.a.4

XLVI

D.

8

Digitized by Google

XLVI
g
8- 11.

Digitized by Google

METHODE

POUR

ETUDIER L'HISTOIRE,

AVEC

Un Catalogue des Principaux Hiſtoriens, & des Remarques ſur la bonté de leurs Ouvrages, & ſur le choix des meilleures Editions.

Par M. L'ABBE' LENGLET DU FRESNOY.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée & ornée de Cartes Géographiques.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE SANTA CRUZ DE MARZENADO,

Ambaſſadeur Extraordinaire & Plenipotentiaire de Sa Majeſté Catholique au Congrès de Soiſſons.

C'EST à l'Amitié & à la Reconnoiſſance, MONSEIGNEUR, que j'ai l'honneur de conſacrer cet Ouvrage. VOTRE EXCELLENCE m'a prévenu par des marques ſi ſenſibles de ſon affection, qu'il y auroit de l'ingratitude à ne lui pas témoigner publiquement à quel point je ſuis touché de ſes attentions. Le public doit à ſes lumieres & à ſes ſages avis; il doit même à ſes ſoins obligeans l'état où l'on voit paroître cet Ouvrage.

L'amour des lettres, qu'à l'exemple des plus grands Hommes, VOTRE EXCELLENCE a ſû joindre aux talens militaires, le lui avoit fait goûter, lorſqu'il n'étoit encore qu'ébauché. Dès qu'Elle eut appris que je lui avois donné une nouvelle forme, elle a bien voulu s'en déclarer le protecteur : Elle ne s'eſt pas contentée de me faire connoître avec bonté les imperfections qu'Elle y avoit remarquées, elle a encore ſollicité auprès des Magiſtrats Superieurs les permiſſions néceſſaires, pour engager le public à entrer prématurément dans les dépenſes qu'il falloit faire, pour donner à cet Ouvrage une forme convenable. Ces difficultez ſe ſont trouvées plus conſiderables que je ne l'avois crû d'abord. Elles étoient occaſionnées par la mauvaiſe foi de beaucoup de Libraires, qui avoient abuſé de la confiancedes Souſcriptions, pour ſurprendre la facilité des curieux & des gens de lettres. Les Magiſtrats avoient raiſon de mettre fin à ce nouveau brigandage. Et ſans les ſollicitations vives & réiterées de VOTRE EXCELLENCE, on auroit peut-être fait porter aux innocens la peine qu'on devoit impoſer aux coupables. Elle a bien voulu, en prenant ce Livre ſous ſa protection, promettre qu'il ſeroit ponctuellement délivré au public. Et comme je crois avoir ſatisfait non ſeulement aux engagemens que VOTRE EXCELLENCE avoit pris, mais que j'ai fait encore plus que je n'avois promis, je me crois obligé de faire connoître l'obligation que le public vous a d'avoir franchi en ſa faveur & en faveur des lettres, des difficultés qui auroient été inſurmontables à tout autre, qu'à un Seigneur, qui aime ſouverainement le bien public, & qui ſait faire connoître à ſes amis l'activité de ſon zele & de ſon amitié.

Ce n'eſt point, MONSEIGNEUR, à un homme né pacifique à marquer ce que VOTRE EXCELLENCE a fait de grand dans les armes ; d'autres le feront avec plus d'intelligence ; ils marqueront ce qu'Elle fait encore aujourd'hui

dans la conduite d'une des plus difficiles & des plus importantes negociations qu'il y ait eu depuis long-temps en Europe. Comme je ſuis né pour les lettres, il me ſuffit de dire ce qu'Elle a fait de grand dans les Sciences. Elle ne s'eſt pas contentée de s'être diſtinguée par une fidelité inviolable pour ſon Prince dans les conjonctures les plus délicates; Elle a encore expoſé plus d'une fois ſa vie, pour ſoutenir les droits d'un Roi ſage & vertueux, tel que la Providence le devoit à l'une des plus prudentes Nations de l'Univers.

Dès que VOTRE EXCELLENCE s'eſt vûë hors du tumulte & du bruit des armes, Elle s'eſt appliquée à donner les regles de toutes les operations militaires, dans un ouvrage eſtimé de tous les Maîtres de l'art, & que l'on devoit bien plutôt connoître ſous le nom de Corps de la ſcience & de la diſcipline de la Guerre, que ſous celui de *Réflexions militaires*: titre trop modeſte pour un ouvrage ſi étendu & ſi approfondi, dans lequel, avec une extrême varieté de lectures toujours ſagement employées, on trouve encore des principes pour ſe conduire ſurement dans toutes les parties de la Guerre.

Mais eſt-il permis de dire ici, MONSEIGNEUR, que plus VOTRE EXCELLENCE entre dans l'embarras & la multitude des affaires auſquelles Elle eſt obligée de ſe livrer, pour remplir les devoirs de la portion du Miniſtere qui lui eſt confiée, plus elle renouvelle ſon amour pour les lettres, & ſur-tout pour l'hiſtoire, qui en eſt une des plus nobles parties. Ses avis m'ont engagé à donner tous mes ſoins à cet Ouvrage, & à diriger cette Methode avec toute la clarté que j'étois capable de lui procurer. Elle m'a fait connoître qu'une des choſes qui lui faiſoit le plus de peine dans l'étude de l'Hiſtoire, étoit de voir des hommes ſages & déſireux d'apprendre, relire ſans ceſſe les mêmes évenemens, ſans y faire une juſte attention, parce qu'ils manquent de principes. On ſaute précipitamment du premier ſiecle au dernier; & d'une Nation connuë, on ſe

tranſporte bruſquement dans un pays inconnu ; c'eſt pour remedier à ce défaut que j'avois entrepris ce travail, & que je l'ai dirigé dans une eſpece de Methode. Je ſai néanmoins que cette lecture methodique ne regarde point ceux qui ne liſent que pour paſſer le temps ; il faut donc qu'ils ſuivent leur goût. Cependant VOTRE EXCELLENCE ſait que, s'ils le vouloient, ce temps ne leur ſeroit pas infructueux. Il n'y a pas moins d'agrément, & il y a plus d'utilité à lire avec ordre, qu'à le faire ſans choix & ſans diſcernement. Il leur eſt libre, s'ils en veulent profiter, de ſuivre la Methode que je n'ai tracée qu'après d'illuſtres écrivains ; ou même ils peuvent, ſur les principes que j'ai rapportés, s'en former une nouvelle : car je ſerois fâché de lier perſonne à aucun ordre particulier. J'en ai marqué un, les autres peuvent avoir le leur, & je l'approuverai, dès que ce ſera un ordre de principes.

VOTRE EXCELLENCE ſait que ſi je ſuis le plus moderne, je ne ſuis pas le ſeul qui ait traité ce ſujet ; pluſieurs avant moi ont donné des Methodes pour étudier l'Hiſtoire. Qu'il me ſoit permis, MONSEIGNEUR, de dire quelque choſe des principaux d'entre eux : peut-être que l'examen de leurs differens caracteres montrera l'uſage qu'on en peut faire, & l'avantage qu'il y a de remanier en plus d'une façon cette matiere ſi utile, mais aſſez négligée depuis près d'un ſiecle. Je ne parlerai point de ceux qui ont donné des traitez ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire ; tout ce qui s'en eſt dit de plus ſenſé, a été recueilli par le Pere RAPIN Jeſuite, dans ſes Inſtructions ſur l'Hiſtoire.

VOTRE EXCELLENCE qui connoît cet excellent Ouvrage, ſait qu'il devroit être appellé la rhetorique des hiſtoriens pour les regles inſtructives & judicieuſes dont il eſt rempli. Le ſtyle ſimple, mais exact & concis dont il ſe ſert convient d'autant mieux pour inſtruire, qu'il ſatisfait beaucoup plus l'eſprit, que l'imagination. VOTRE EXCELLENCE conviendra que

c'eſt un traité ſuivi de la maniere d'écrire l'Hiſtoire, formé ſur les reflexions que l'auteur avoit faites dans la lecture des plus habiles écrivains. Il a ſoin, pour relever davantage la ſechereſſe naturelle des préceptes, de les accompagner de remarques curieuſes ſur divers faits hiſtoriques, & de jugemens ſolides ſur les Hiſtoriens anciens & modernes. Ce n'eſt pas un traité à lire une ſeule fois ; on devroit le poſſeder tout entier. J'oſe dire, MONSEIGNEUR, que c'eſt un commentaire admirable ſur l'endroit du ſecond livre des Dialogues de l'Orateur de Ciceron, que j'ai rapporté dans le Chapitre LXII. de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE EXCELLENCE. J'obmets le traité d'Ubert FOLIETTA, l'un des écrivains les plus élegans de l'Italie : & je ne prétens parler, MONSEIGNEUR, que des principaux auteurs qui ſe ſont mêlez de publier des Methodes pour étudier l'Hiſtoire. Je les diſtingue en TROIS CLASSES.

Je mets dans la PREMIERE ceux qui ont écrit ſous le titre de Methode, ou ſous un autre équivalent, certains lieux communs, tirés de la plûpart des Hiſtoriens. Ils ont prétendu prouver la Religion par l'hiſtoire, autoriſer les regles des mœurs, & donner par les faits hiſtoriques des exemples de toutes les vertus chrétiennes &morales. Enfin on peut dire qu'ils ont fait de l'Hiſtoire, des traitez de Religion, de Politique, ou de Philoſophie. C'eſt, MONSEIGNEUR, la conduite qu'a tenu le Pere THOMASSIN dans les deux Volumes qu'il a fait paroître ſous le titre de *Methode pour étudier chrétiennement les Hiſtoriens*. Il n'y a dans ce Livre aucune regle préparatoire à la lecture de l'Hiſtoire, mais beaucoup de réflexions morales ſur des lectures déja faites. Auſſi cet Ouvrage a été peu goûté : le P. Thomaſſin qui avoit étudié dans les Auteurs Eccleſiaſtiques les dogmes de la Religion, & l'ancienne diſcipline, n'étoit pas propre, au ſentiment de quelques perſonnes, à travailler de ſyſtême. C'étoit, à ce qu'ils

croyent, un homme de paſſages, & non de raiſonnement, qui copioit par lui-même, & qui réflechiſſoit par autrui. Cependant ce que je rapporte ici de la cenſure un peu vive de quelques perſonnes, au ſujet du Pere Thomaſſin, ne ſauroit préjudicier aux connoiſſances qu'une lecture aſſiduë & variée lui avoit acquiſes. Pour moi qui le détache ici de toute autre choſe, pour ne le conſiderer que par rapport à ſa Methode des Hiſtoriens, j'ai trop de juſtice pour diſconvenir que cet Ouvrage, quoique long & ennuyeux, ne laiſſe pas d'avoir ſes avantages. Il inſinuë les réflexions qu'on doit faire après la lecture de chaque fait hiſtorique. Il peut même le montrer d'un certain côté qui eſt toujours utile. Enfin il apprend à faire uſage de tout pour former l'eſprit & pour regler le cœur.

J'ai lû, ou pour parler plus ſincerement, MONSEIGNEUR ; j'ai parcouru autrefois une ſemblable Methode imprimée à Paris en 1604. par Pierre DROIT DE GAILLARD ; mais elle n'eſt point à comparer à celle du Pere Thomaſſin. Et comme c'eſt un livre peu conſiderable, je n'en dirai rien de particulier. Le livre même m'eſt échapé, il ne m'en eſt reſté qu'une idée generale, mais peu avantageuſe. C'étoit un amas de divers faits hiſtoriques rapportés à certains chefs, & qui n'avoit gueres d'utile, que le titre de *Methode qu'on doit tenir en la lecture de l'Hiſtoire*. On pourroit ranger dans cette même claſſe le petit traité *De l'uſage de l'Hiſtoire* de M. l'Abbé DE SAINT REAL, quoiqu'il ſoit d'un autre goût que ceux dont je viens de parler, & qu'il ſoit écrit avec un peu plus de diſcernement. C'eſt un ouvrage qui peut ſervir à ceux qui le voudront lire avant que d'entreprendre l'étude d'aucune Hiſtoire. Je ne ſerois point excuſable, ſi je ne parlois ici de la ſeconde partie du *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* de feu M. BOSSUET Evêque de Meaux, & Précepteur de M. le Dauphin. VOTRE EXCELLENCE qui a lû cet Ouvrage, ſait qu'une éloquence mâle

&

le & généreuſe en fait le moindre caractere: Que de lumieres, que de vûës ne donne-t-il pas pour la connoiſſance de la Religion, pour la conduite des mœurs, & pour le gouvernement politique? Quiconque a lû, quiconque a medité cet Ouvrage, voit clair dans l'Hiſtoire : il ſait l'uſage qu'il en doit faire pour l'inſtruction & l'édification. C'eſt un de ces Livres uniques, qu'un ſiecle entier a bien de la peine a produire.

LA SECONDE CLASSE, MONSEIGNEUR, contient ceux qui ont donné des introductions à l'Hiſtoire, plutôt à titre de remarques ou d'abregés hiſtoriques, que comme des préliminaires pour cette étude. Il en eſt ſans nombre; mais ils n'ont pas toujours eu un ſuccès égal. On en a publié depuis pluſieurs années pour chaque Hiſtoire particuliere, preſque toutes par demandes & par réponſes. Telles ſont les Methodes pour apprendre l'Hiſtoire de l'Egliſe, l'Hiſtoire de France, d'Eſpagne & d'Angleterre. VOTRE EXCELLENCE ſait que ce ſont la plûpart du temps des Livres enfantins, où la demande eſt fort longue, & la réponſe très-courte: c'eſt-à-dire, qu'il y a peu de ſubſtance; & il ne peut y en avoir beaucoup dans des Livres compoſés de cette maniere. Il s'en trouve où l'on a pris un autre tour. Telle eſt l'*Introduction à l'hiſtoire* du ſieur de ROCOLES, imprimée pluſieurs fois comme un bon Livre, & regardée aujourd'hui comme un ouvrage médiocre. L'indigence où l'on s'eſt crû au milieu du dernier ſiecle, d'auteurs qui puſſent ſervir de guides dans cette ſorte d'étude, a fait qu'on s'eſt attaché au ſieur de Rocoles, & les Libraires ſe ſont vûs contraints de réimprimer pluſieurs fois ce Livre, qui ne méritoit pas de l'être une ſeule. Mais comme le temps lui a fait juſtice, à peine eſt-il connu; & s'il arrive qu'on ait le malheur de le lire, on n'y remarque ni goût, ni juſteſſe, ni diſcernement. Ce ſont des abregés ou des remarques ſuperficielles & peu exacte ſur l'hiſtoire de chaque Nation. Je ne parlerai point, MONSEIGNEUR, de pluſieurs autres

Livres de la même Claſſe ; je craindrois qu'on ne traitât de malignité ce que j'en dirois de raiſonnable. J'aime mieux paſſer pardeſſus de mauvais ouvrages, que d'en faire une énumeration ſatyrique, qui donneroit peut-être lieu de me regarder comme un Critique fâcheux. Cependant on ne peut, ſans injuſtice, mettre au rang de ces mauvais livres la Methode de REINECCIUS, l'Introduction à l'Hiſtoire de M. DE PUFFENDORF, & les Elemens de l'Hiſtoire de M. l'Abbé DE VALLEMONT. Nous avons déja parlé de ces deux derniers dans la ſuite de cet ouvrage, & le monde ſavant ne mépriſe pas tout-à-fait la Methode que Reineccius fit paroître *in folio* à Helmſtad en 1583. mais comme les études hiſtoriques ſe ſont fort perfectionnées depuis plus d'un ſiecle que ce Livre eſt imprimé, il ne paroît pas qu'il ſoit à preſent d'uſage.

Je dirai donc quelque choſe, mais le plus briévement que je pourrai, MONSEIGNEUR, ſur les Auteurs de la TROISIE'ME CLASSE. Elle comprend ceux qui ont donné des Methodes introductives à la lecture de l'Hiſtoire, qu'ils ont redigées par ordre & par principes.

Le premier eſt BODIN, qui fit paroîtredans le ſeiziéme ſiecle une Methode pour étudier l'Hiſtoire. Elle eſt pleine de bon ſens, de ſages réflexions & de remarques importantes. Il eſt un de ceux qui a le mieux connu la vraye maniere de regler cette ſorte d'étude. Joſeph Scaliger qui n'admira jamais que ſes propres ouvrages, en a loué le ſtyle, & blâmé la conduite. Ce n'eſt pas peu de moderation dans un homme de ce caractere. Cependant malgré ce jugement, on peut dire que cette Methode a toujours eu beaucoup d'approbateurs ; juſques-là que M. *Menage* ſouhaitoit qu'on en donnât une bonne traduction. VOTRE EXCELLENCE ſait mieux que moi ce qu'en penſe le commun des ſavans, je dirai qu'on a trouvé qu'il s'étend trop ſur des choſes générales, comme l'éloge de l'Hiſtoire, l'origine de quelques Nations, les migrations de cer-

tains peuples, & les révolutions anciennes de leur gouvernement, & qu'il a trop déferé aux fauſſes ſuppoſitions du Moine Annius de Viterbe. Les Allemands l'accuſent en particulier de n'avoir point eu aſſez d'équité pour eux. Mais, MONSEIGNEUR, une accuſation plus importante a été formée contre Bodin par le P. Poſſevin, l'un des plus illuſtres membres de la Compagnie de Jeſus, celebre par une infinité de grands Hommes, & même de Heros qu'elle a produits dès les premiers temps de ſon établiſſement. Cet habile Jeſuite reprend avec raiſon Bodin, d'avoir eu ſur l'étenduë de la divine Providence une erreur intolerable dans la ſocieté, & dangereuſe dans la Religion; c'étoit de dire que Dieu abandonnoit les hommes à eux-mêmes, & ne prenoit aucun ſoin, ni de l'homme de bien, ni du ſcelerat.

Mais ſans m'engager dans l'examen & la réfutation des égaremens de Bodin, j'ai tiré de ſon livre, MONSEIGNEUR, ce qui convenoit à mon ſujet: Mais le dirai-je? Quoiqu'il y eût au temps de Bodin un goût de critique aſſez bon, ce goût néanmoins n'étoit pas encore épuré. Cet ouvrage donc, auſſi-bien que celui de *Chytræus* Proteſtant Allemand du ſeiziéme ſiecle, n'eſt pas dans le degré de perfection qui eſt aujourd'hui néceſſaire pour étudier l'Hiſtoire. Ces Auteurs ont, à la verité, connu les principes de cette ſcience; mais les lumieres qui ſont venuës depuis, & les révolutions arrivées dans le monde, font voir qu'il eſt difficile de les prendre pour guides de cette étude. Il y a trop de choſes à ajouter à leur travail, & peut-être y en a-t-il auſſi beaucoup à retrancher. Ces deux Ecrivains ont paru d'abord ſéparément; mais en 1574. & 1579. on les fit réimprimer à Bâle avec pluſieurs autres, ſous le titre de *Penus artis hiſtoricæ*.

Lancelot voiſin de LA POPELINIERE, Gentilhomme Gaſcon, & fameux Huguenot du ſeiziéme ſiecle, s'étoit exercé à écrire l'hiſtoire de ſon temps dans les deux volumes qu'il pu-

blia en 1581. mais dans celui d'*Hiſtoire des Hiſtoires* qui parut en 1599. il voulut juger des autres Hiſtoriens : ainſi ce Livre eſt moins une Methode pour étudier l'Hiſtoire, que des jugemens ſur les Hiſtoriens. Il faut avoüer que nous avons un grand nombre de ces ſortes d'ouvrages, ſans que nous en tirions beaucoup de profit. Tout le monde ſe mêle de juger, & peu de perſonnes acquieſcent à ces jugemens, parce qu'on ſe croit en état de juger auſſi-bien que les autres.

VOTRE EXCELLENCE qui connoît le Pere Antoine POSSEVIN pour un habile Negociateur, un Theologien exact, & un Litterateur profond, ſait que ce ſavant Jeſuite a donné auſſi une Methode pour étudier l'Hiſtoire. Il s'eſt ſervi avantageuſement de Bodin. Ce qu'il y a joint eſt excellent pour le temps où il a paru ; mais on le lit moins aujourd'hui ſur cette matiere, que ſur les autres qu'il a traitées. C'eſt, MONSEIGNEUR, le jugement qu'en a porté M. Naudé dans ſa Bibliotheque politique.

Degoreus WHEAR, que le célebre Camden nomma premier Profeſſeur de la Chaire d'Hiſtoire, qu'il venoit de fonder à Oxfort en 1622. publia une Methode pour étudier l'Hiſtoire, imprimée pluſieurs fois en Angleterre & en Allemagne, & ſur-tout à Cambrige en 1684. C'eſt un des plus judicieux ouvrages que nous ayons ſur cette matiere ; mais il eſt trop ſec ſur les inſtructions & les préceptes, & trop long ſur les remarques, les abregés ou les jugemens qu'il fait d'Herodote, de Thucydide, & de quelques autres Hiſtoriens. Cependant il pourroit ſervir à qui n'auroit pas mieux.

Il parut en 1665. un petit Livre anonyme de la *Science de l'Hiſtoire* : c'eſt celui où j'ai vû l'ordre de cette étude mieux établi. L'auteur eſt véritablement entré dans le ſyſtême qu'il falloit ſuivre, pour lire & pour étudier l'Hiſtoire ; mais qu'on ne me blâme point, ſi, outre ſa maniere d'écrire languiſſante & négligée, je fais remarquer ici trois choſes eſſentielles qui

manquent à ce Livre. 1°. Un jugement exact & ſolide ; qui n'approuve que les bons auteurs, & qui ſait faire diſcerner ce qu'il y a de raiſonnable dans les écrivains médiocres. 2°. Des principes qui faſſent connoître la bonté des Hiſtoriens & la verité des faits hiſtoriques, & qui nous apprennent en même temps à juger ſainement des auteurs & des actions qu'ils rapportent. 3°. Enfin ce Livre ne fait point faire attention aux endroits les plus eſſentiels de chaque hiſtoire ; il ne découvre pas les difficultés & les dénouëmens qu'on y donne, ou qu'on y peut donner ; c'eſt-à-dire, qu'on n'y trouve rien de la dogmatique néceſſaire pour ſe préparer à étudier l'Hiſtoire.

BOECLER, l'un des ſavans hommes de l'Allemagne, a donné quelques principes fort ſuccints pour l'étude de l'Hiſtoire, dans ſon Livre intitulé, *Hiſtoria ſchola Principum.* Mais cela ne ſuffit point pour ſervir d'introduction, non plus que ce qu'en a dit un autre Allemand : c'eſt BOSIUS dans ſon introduction à la politique (*De comparanda prudentia civili.*) Il eſt vrai, MONSEIGNEUR, qu'il y a quelque choſe de plus exact & de plus étendu dans l'introduction latine du même Ecrivain pour la connoiſſance des Etats de l'Europe, qui eſt aſſez eſtimée, mais peu connuë hors de l'Allemagne. VOSSIUS dans ce qu'il a donné ſur ce ſujet, ne ſe reſſent point de la fécondité de ſon auteur, ou bien il n'a pas prétendu traiter exactement cette matiere. En effet, il ne pouvoit pas le faire en cinq ou ſix pages qu'il en a écrites.

Mais l'Eſpagne fertile en écrivains profonds & judicieux ; a trouvé dans FOXIUS & Louis CABRERA des Maîtres intelligens. Ce dernier ne s'eſt pas contenté de publier l'hiſtoire de Philippe II. l'un des grands Rois de la Monarchie, il a encore expliqué dans un ouvrage particulier les regles néceſſaires pour écrire l'Hiſtoire, & celles même qui ſont les plus eſſentielles pour la bien apprendre. Mais l'Eſpagne litteraire ne ſeroit pas moins contente, que l'Eſpagne militaire, ſi Vo-

TRE EXCELLENCE vouloit bien ſe donner la peine de traiter elle-même cette partie de litterature avec cette profondeur, cette élegance, & l'agréable varieté qu'elle a employée dans ce qu'elle a donné ſur toutes les parties de la guerre. Nous continuerions, MONSEIGNEUR, d'admirer les ouvrages de vos mains, & les François intelligens n'auroient pour ſe former, qu'à mettre en notre langue ce que vous daigneriez faire pour l'inſtruction de votre Patrie; mais occupé de plus grandes choſes, vous cherchez par des voyes plus ſublimes à faire refleurir les Lettres, en cherchant ſous les ordres d'un Prince également pacifique & courageux, à leur procurer dans la tranquillité générale de l'Europe, cet agréable loiſir ſi néceſſaire pour les faire fructifier utilement. Vous abandonnez, MONSEIGNEUR, ce ſoin à d'autres. Il eſt vrai que la France ne laiſſe pas de produire de temps en temps, auſſi-bien que l'Eſpagne, des hommes illuſtres, qui publient leurs penſées ſur cette partie des ſciences. Le P. MENETRIER Jeſuite s'en eſt expliqué en 1694. dans un ouvrage ſous le titre de *Divers caracteres des Ouvrages hiſtoriques*, ou *Introduction à la lecture de l'Hiſtoire*, ouvrage qui a du bon, mais qui eſt embarraſſé de pluſieurs choſes moins utiles que curieuſes. Quoique je ne prétende pas, MONSEIGNEUR, entrer dans un grand détail ſur la Methode qu'il a donnée, je puis dire néanmoins, ſans témerité, qu'elle n'a ni l'étenduë néceſſaire, ni les principes ſuffiſans pour conduire dans l'étude de l'hiſtoire univerſelle, ou des hiſtoires particulieres. Auſſi paroît-il que le Pere Menetrier a plutôt voulu donner une introduction à l'hiſtoire de Lyon, ſur laquelle il travailloit alors, qu'une introduction à l'hiſtoire generale.

Enfin le dernier qui a bien voulu s'expliquer ſur cette matiere, eſt l'illuſtre M. ROLLIN; quoique ſa *Maniere d'étudier les belles Lettres* ſoit le premier ouvrage dont il a honoré le public; que de ſavans éleves n'at-il pas faits, leſquels en don-

nant eux-mêmes tous les jours des productions eſtimées, ont montré par avance ce qu'on devoit attendre du Maître même qui les avoit formés. Le troiſiéme & le quatriéme Volume de ſon ouvrage regardent l'Hiſtoire. Que de ſages réflexions ne fait-il point, que de traits lumineux préſente-t-il à l'eſprit ſur les trois natures d'Hiſtoires, qui ſont preſque les ſeules eſſentielles pour inſtruire & pour édifier? Je regarderois mon travail comme ſuperflu, ſi ce ſavant homme, plein d'honneur & de probité, avoit porté ſes vûës ſur les autres parties des hiſtoires particulieres qui peuvent être ou neceſſaires ou utiles dans le cours ordinaire des études.

C'eſt, MONSEIGNEUR, de la plûpart de ces auteurs & des réflexions que vous m'avez ſuggerées, que j'ai tiré ce que j'ai publié de bon dans cet ouvrage. Je n'oſe me promettre d'avoir enlevé toute la ſubſtance de ces écrivains; mais j'ai fait ce qui étoit en mon pouvoir: & j'eſpere que les lecteurs auront l'équité de ſe ſervir de ce qu'ils trouveront de raiſonnable, & de paſſer par deſſus les fautes qui y ſont; car je ſuis perſuadé que j'en ai fait pluſieurs. Je ſouhaite ſeulement que ce ſoient de ces fautes qui faiſant plaiſir au lecteur, ne diminuent point l'eſtime qu'on peut avoir pour un ouvrage. Je ſai trop la joie ſecrette qu'on trouve en liſant, lorſqu'on découvre ſoi-même ce qu'il y a de défectueux dans un écrit. J'ai fait en ſorte néanmoins de ne pas tomber dans des mécomptes pareils à ceux que je liſois dernierement dans quelques écrivains qui ont traité à peu près le même ſujet. L'un d'entre eux conſeilloit, pour connoître l'état des affaires des Pays-Bas, de lire le livre intitulé, *Belga percontator*. Ce conſeil paroîtroit venir d'un homme verſé dans la connoiſſance des ouvrages de politique, ſi l'on n'avoit ſoin d'avertir que ce *Belga percontator* n'eſt rien moins, MONSEIGNEUR, qu'un écrit de politique ou d'hiſtoire; mais un mauvais libelle que M. Nicole, qui en eſt le veritable auteur, a publié autrefois ſur les matieres du

Janſeniſme. Et M. Struvius a prétendu ſans doute faire valoir ſon érudition, lorſqu'il a preſcrit la lecture de l'*Hiſtoire Ethiopique*, pour apprendre l'hiſtoire du Royaume d'Ethiopie. Mais ignore-t'on que c'eſt un roman qui fut fait par Heliodore Evêque de Tricca en Theſſalie, qui aima mieux, dit-on, parvenu depuis à l'Epiſcopat, quitter ſon Evêché, que de deſavoüer cet ouvrage de ſa jeuneſſe. Cependant j'ai vû ſouvent par des yeux étrangers, à Dieu ne plaiſe que j'aye tout examiné par moi-même; mais je crois m'en être rapporté à des écrivains ſûrs, & des moins capables de tromper.

Je ne dirai rien de l'ordre que j'ai tenu dans cet ouvrage; la ſeule Table des Chapitres le fait aſſez connoître; je m'arrêterai ſeulement ici, MONSEIGNEUR, à prévenir une difficulté qu'on m'a faite autrefois, ſur pluſieurs éloges que j'avois donnez à quelques Proteſtans. Comme je fais ici la même choſe, je ſerois expoſé au même reproche, ſi je n'avois ſoin d'avance de le faire évanoüir. Je ne m'autoriſerai point de l'exemple des plus habiles & des plus zelez Catholiques qui ont cité avec éloge des auteurs Proteſtans. L'enumeration en ſeroit longue; mais pour me réduire à la plus exacte préciſion, a-t-on jamais crû que l'approbation de quelque qualité perſonnelle qu'on trouve dans un homme, emportât l'approbation des vices qu'il pourroit avoir? Ne loüe-t'on pas tous les jours la chaſte moderation de Virgile, dont les vers ne ſe reſſentent point de la corruption de ſon ſiecle? N'admire-t'on pas la pieuſe reconnoiſſance d'*Avicenne*, qui ne manquoit pas, dès qu'il avoit découvert une verité, de ſe proſterner pour en rendre graces à Dieu, ſans qu'on prétende autoriſer par-là, ni le Paganiſme de l'un, ni le Mahometiſme de l'autre? Un eſprit juſte va par lui-même à cette préciſion, & il n'a garde de tranſporter à une qualité du cœur, l'éloge qu'on attribuë ſeulement à une qualité particuliere de l'eſprit. Regarde-t'on *Melchior Cano* comme l'approbateur d'un culte idolâtre,

idolâtre, au préjudice de la Religion Chrétienne, pour avoir plus eſtimé la ſincerité de *Suetone* & de *Diogene Laërce*, que celle de nos Légendaires du moyen âge de l'Egliſe? Je voudrois cependant avoir trouvé lieu de loüer encore plus de Catholiques que je n'ai fait; mais comme on doit déſaprouver toutes qualitez viciéuſes, quelque part qu'elles ſe rencontrent, on doit eſtimer auſſi toutes qualitez loüables par tout où elles ſe trouvent, ne ſeroit-ce que des qualitez naturelles.

Mais je ne m'apperçois pas, MONSEIGNEUR, que je me livre trop à moi-même, & que je fais tort au Public en retenant trop long-temps VOTRE EXCELLENCE, ſur des minucies litteraires, qui la détournent d'occupations avantageuſes & néceſſaires même au bien des deux premieres Couronnes de l'Univers. Je l'avouë, je me laiſſe emporter à mon zele; qui ne ſauroit ſe moderer dès qu'il s'agit de m'entretenir avec Vous, & de vous témoigner avec quelle reconnoiſſance, quel reſpect, & même quelle amitié, permettez ce terme, J'ai l'honneur d'être, MONSEIGNEUR, de VOTRE EXCELLENCE, le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, l'Abbé LENGLET DU FRESNOY.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

LE Public m'a traité ſi favorablement dans les Souſcriptions & dans la vente de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire, *que je crois le devoir avertir que les deux Editions nouvelles que je publie aujourd'hui du même ouvrage, tant in 4°. qu'in 12. ſont entierement conformes à l'Edition que j'en ai donnée en 1729. en quatre Volumes in 4. grand papier. Je ſai que quelques perſonnes avoient été allarmées de ce que je réimprimois ce Livre. On croyoit que j'y inſerois quelques additions, qui auroient fait tomber la premiere Edition. Mais j'oſe aſſurer les perſonnes ſtudieuſes qu'il n'y a de difference entre l'Edition de 1729. & celle de 1734. que quelques fautes legeres, qui ont été corrigées dans cette impreſſion. Et comme dans la premiere de ces Editions je n'ai fait tirer que du grand papier, il n'y aura que des petits papiers dans l'Edition in 4. que je publie aujourd'hui. Je l'ai fait pour contenter tous les curieux. Ceux qui ont differé d'acheter l'Edition de 1729. pourront être contents, ſoit par une Edition in 12. dont le prix eſt aſſez modique, ſoit par une autre Edition in 4. qui tiendra le milieu entre l'in 12. & l'Edition in 4. de 1729.*

D'ailleurs s'il y a quelques Supplémens, ils pourront être imprimés de maniere qu'ils conviendront à toutes les Editions, ſoit in 4. ſoit in 12. ainſi par ce moyen les differentes impreſſions deviendront égales, & ne ſeront differenciées que par la differente grandeur du papier & par le prix.

TABLE
DES CHAPITRES

Du premier Volume de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire.

CHapitre I. *Fin qu'on doit ſe propoſer dans l'étude de l'Hiſtoire.* page 1
Chapitre II. *Des ſciences qui doivent précéder l'Etude de l'Hiſtoire.* 3
Article I. *Etude de la Geographie.* 3
Article II. *De la Géographie ancienne & du moyen âge.* 4
Geographie du premier âge. 5
Ordre pour étudier la Géographie ancienne. 6
Géographie du moyen âge. 8
Article III. *De la Géographie nouvelle.* 9
Ordre pour étudier la Géographie. 10
Diverſes méthodes pour étudier la Géographie. 11
Défauts de cette étude. 14
Article IV. *Choix des Auteurs qui ont diſcuté la Géographie.* 16
Article V. *Uſage des Dictionnaires Geographiques, & des Voyageurs.* 20
Article VI. *Choix & uſage des Cartes générales & particulieres.* 23
Géographes François & Hollandois. 23
Géographes François. 25
Geographes Italiens. 27
Geographes Allemans. ibid.
Chapitre III. *De l'étude des Coûtumes, des Mœurs & des Religions.* 29
Chapitre IV. *De la Chronologie.* 35
Principes de la Chronologie. 36
Période Julienne. 37
Periode de Conſtantinople. 38
Periode de Loüis le Grand. ibid.
Calcul des Samaritains. 39
Calcul des Hebreux. 41
Calcul des Septante & de Joſephe. 42
Tables Chronologiques. 49
Abrégez Chronologiques. 50
Principes de la Chronologie. 51
Chapitre V. *De l'uſage des Chroniques & des Hiſtoires univerſelles.* 54

Premiere Classe. 57
Seconde Classe. 61
Troisiéme Classe. 62
Quatriéme Classe. 63
Cinquiéme Classe. 64
Chapitre VI. *Ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'Histoire. Difficultés preliminaires de l'Histoire* 67
Chapitre VII. *Plan de l'Histoire universelle : disperſion des peuples, formation & ſucceſſion des Empires.* 72
Chapitre VIII. *Explication des deux premieres Tables Chronologiques de l'Histoire universelle.* 94
Chap. IX. *De l'Histoire ſainte de l'ancien & du nouveau Teſtament.* 101
Premiere Méthode. ibid.
Seconde Méthode. 104
Premier âge. 107
Second âge. 109
Troiſiéme âge du monde. 114
Quatriéme âge. 124
Cinquiéme âge. 134
Sixiéme âge. 151
Hiſtoire de la Nation Judaïque. 160
Hiſtoire du nouveau Teſtament. 161
Suite du Chapitre IX. *Des Peuples qui ont eu des guerres avec le Peuple Juif.* 163
Philiſtins. ibid.
Cananéens. 164
Ammonites & Moabites. ibid.
Amalécites & Iduméens. 165
Pentapole. ibid.
Madianites. ibid.
Palmire & Samarie. ibid.
Chapitre X. *De l'Hiſtoire d'Egypte.* 166
I. Syſtême *du Chevalier Marsham.* 173
II. Syſtême *du Pere Pezron.* ibid.
III. Syſtême *du Pere Tournemine.* 174
IV. Syſtême. 175
Abrégé de l'Hiſtoire d'Egypte. 178
Extrait du Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle de M. Boſſuet Evêque

de Meaux, Partie III. ſur les anciens Ethiopiens. 226
Extrait du Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle de M. Boſſuet Evêque de Meaux, Partie III. ſur les anciens Egyptiens. 227
Chap. XI. *De l'Hiſtoire de Babylone & d'Aſſyrie.* 238
I. Syſtême, *d'Herodote.* 240
II. Syſtême, *de Cteſias.* 242
III. Syſtême *de Jules Africain.* 245
IV. Syſtême. 246
Détail de l'Hiſtoire de Babylone & d'Aſſyrie. 250
Ancien Royaume de Babylone. 254
Ancien Royaume d'Aſſyrie. 255
Réflexions ſur l'Hiſtoire de Sardanapale. 264
Hiſtoire du nouveau Royaume d'Aſſyrie, des Royaumes de Babylone & des Medes. 267
Royaume des Medes. 270
Hiſtoire fabuleuſe des Medes ſuivant Cteſias. ibid.
Hiſtoire veritable des Medes ſuivant Herodote. 271
Suite de l'Hiſtoire des Medes. 281
Hiſtoire de Cyrus. 283
Hiſtoire fabuleuſe de Cyrus. 302
Suite de l'Hiſtoire veritable de Cyrus. 306
Empire des Perſes. 307
Expedition du jeune Cyrus. 320
Recapitulation de toute cette Hiſtoire. 327
Auteurs à lire pour l'examen de cette Hiſtoire. 328
Extrait du diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle de M. Boſſuet Evêque de Meaux. Partie III. touchant les Aſſyriens, les Medes & les Perſes. 329
Chap. XII. *De l'Hiſtoire Grecque.* 342
Difficultez ſur la Chronologie Grecque. 344
Difficultez ſur l'origine des Grecs. 345
Détail des temps fabuleux de l'Hiſtoire Grecque. 349
Sicyon. 357
Argos & Sicyon. 358
Athenes. 359
Thebes. 371
Lacedemone. 374
Corinthe. 375

La Macedoine. 376
Suite de l'Hiſtoire generale de la Grece. 377
Abregé ſuccinct de la maniere de lire l'Hiſtoire Grecque. 384
Chapitre XIII. *Empire des Macédoniens ou d'Alexandre.* 385
Auteurs à lire ſur l'hiſtoire d'Alexandre. 396
Succeſſeurs d'Alexandre. 397
Rois de Macédoine après Alexandre. 403
Rois Seleucides ou de Syrie aprés Alexandre. 406
Rois d'Egypte ſucceſſeurs d'Alexandre. 418
Livres à lire ſur les ſucceſſeurs d'Alexandre. 427
Chapitre XIV. *Hiſtoire des Royaumes d'Aſie qui ont rapport à l'hiſtoire Grecque.* 431
Royaume de Troye. *ibid.*
Phenicie & Royaume de Tyr. 434
Syrie & Damas. 435
Rois de Lydie. *ibid.*
Rois de Pont. 436
Royaume du Boſphore. 441
Royaume des Parthes. 442
Royaume de Bithynie. 448
Royaume de Pergame. *ibid.*
Livres à conſulter ſur l'hiſtoire des Royaumes d'Aſie. 450
Chapitre XV. *Hiſtoire de la République Romaine.* 451
Fondation de Rome. 457
Rome ſous les Conſuls. 466
Auteurs à lire ſur l'hiſtoire Romaine. 470
Auteurs à lire pour finir l'hiſtoire de la République Romaine. 478
Récapitulation. 481
Carthage. 483
Chapitre XVI. *Hiſtoire de l'Empire Romain juſqu'à ſa décadence.* 484
Chapitre XVII. *Hiſtoire de l'Egliſe.* 488
Réflexions générales ſur l'hiſtoire de l'Egliſe. 494

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un ouvrage intitulé, *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, par M. L'ABBE' LENGLET DU FRESNOY, & il m'a paru digne de tout l'empreſſement que le public témoigne depuis long-temps pour l'avoir. Fait à Paris le 18. Avril 1729. GROS DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé ANTOINE-URBAIN COUSTELLIER, Libraire à Paris, Nous auroit remontré qu'en vertu de nos Lettres de Permiſſion du vingt Avril mil ſept cent vingt-deux, il auroit entrepris d'imprimer un ouvrage ayant pour titre, *Plinii hiſtoria naturalis ad uſum Delphini, &c.* Mais craignant qu'on ne voulût entreprendre de lui contrefaire, il ſouhaiteroit d'obtenir nos Lettres de Privilege tant pour l'impreſſion dudit Ouvrage, que pour la réimpreſſion d'autres Livres. A CES CAUSES, ſur quoi voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons en outre permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage qui a pour titre, *Plinii hiſtoria naturalis ad uſum Delphini*, & de réimprimer la METHODE POUR ETUDIER L'HISTOIRE, *Traité des Monnoyes par Boizard*, & *les œuvres de Jean Marot*, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, ſans le conſentement par écrit dudit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite en notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes Ayans-cauſes, pleinement & pai-

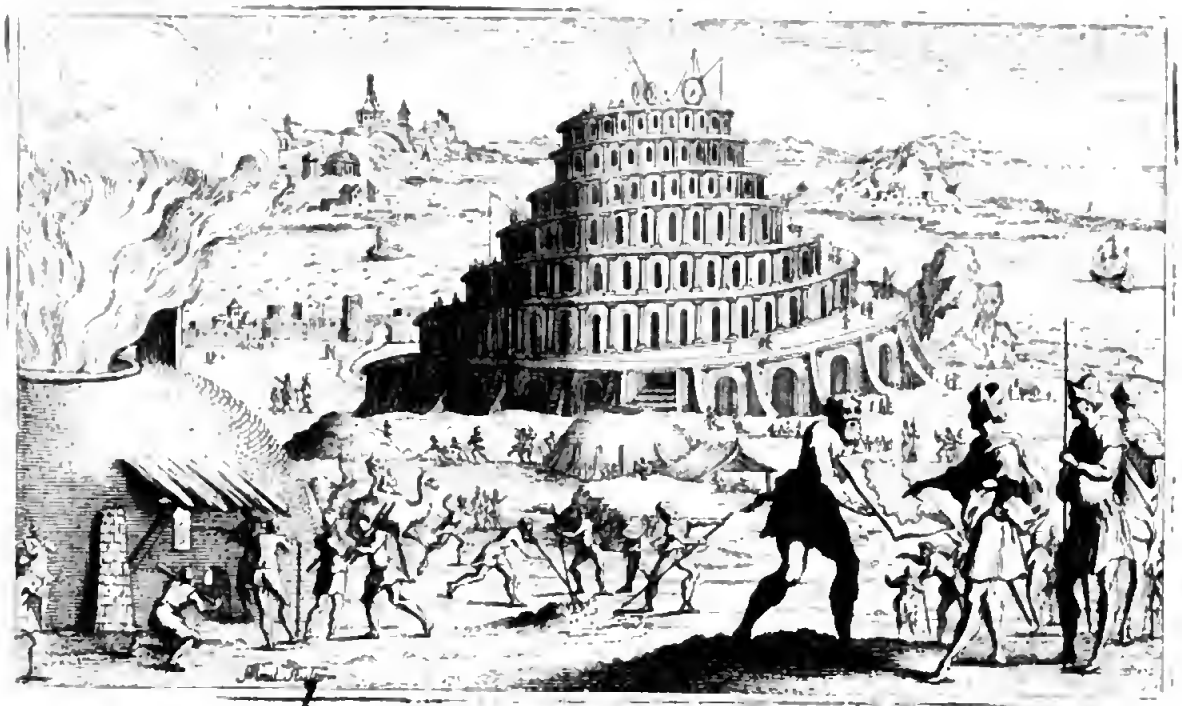
fiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit dûëment tenuë pour ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le ſeptiéme jour du mois de May l'an de Grace mil ſept cent vingt-trois, & de notre regne le huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, DE S. HILAIRE, avec grille & avec paraphe, & ſcellé du Sceau de cire jaune.

Et au dos eſt écrit : J'ai cédé à M. PIERRE GANDOUIN *Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entre nous, un tiers dans le preſent Privilége de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire inſerée dans le Privilége ci-deſſus. Fait à Paris ce* 21. *Novembre* 1727. *ſigné*, *U. Couſtelier.* Et au dos eſt écrit : *Regiſtré la Ceſſion de l'autre part ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag.* 15. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 21. *Novembre* 1727. Signé, *BRUNET.* En marge deſdites Lettres, *premiere inventoriée dix-ſept avec paraphe.*

Plus eſt encore écrit : J'ai cédé à M. PIERRE GANDOUIN, Libraire à Paris, le droit que j'ai au Privilege de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire inſerée dans le Privilege ci-deſſus, conſentant que ledit Sieur en joüiſſe en mon lieu & place, ſuivant l'accord fait entre nous. Fait à Paris ce cinq Janvier mil ſept cent vingt-neuf. *Signé*, U. COUSTELIER.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 244. *Conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 7. *Janvier* 1729. Signé, *COIGNARD, Syndic.*

METHODE



MÉTHODE
POUR
ÉTUDIER L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Fin qu'on doit ſe propoſer dans l'Etude de l'Hiſtoire.

NOus ſommes dans un ſiécle où l'on s'applique avec ſoin à l'étude de l'hiſtoire ; mais de tous ceux qui s'y adonnent, il en eſt peu qui s'en forment une juſte idée. On la regarde comme une honnête occupation qui fait paſſer agréablement quelques heures. D'autres la conſiderent comme un moyen propre à ſatisfaire leur curioſité ; ils s'imaginent être fort habiles, quand ils connoiſſent les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Et ceux qui ſe piquent de litterature & d'érudition, ſe perſuadent qu'ils ont beaucoup fait, quand ils ont remarqué dans les hiſtoriens tout ce qui concerne la proprieté des termes; l'élégance & la politeſſe du diſcours ; les coutumes & les uſages des anciens, la deſcription des lieux particuliers, la ſuite & la viciſſitude des empires ; les commence-

mens de toutes les religions, & les changemens mémorables qui y ſont arrivés; l'établiſſement des villes, l'origine, les richeſſes & la puiſſance des peuples; les prodiges; enfin tout ce qu'il peut y avoir de remarquable dans l'antiquité. Je ſçai que ces obſervations ont leur mérite : mais comme la vûë que les hiſtoriens ont euë en écrivant, n'étoit pas de nous aprendre à parler, ni de faire connoître ſeulement les mœurs de chaque nation, on doit avoir égard à leur deſſein. Ils prétendent ordinairement donner des régles de conduite, & faire pratiquer la vertu, en repreſentant des perſonnes qui l'ont poſſédée en un degré fort éminent; ou s'ils ne peuvent nous porter à une ſi haute perfection, ils font en ſorte au moins de détourner des vices les plus groſſiers, en montrant l'averſion que ſe ſont attirée les impies & les ſcelerats. C'eſt pourquoi dans la lecture de l'hiſtoire il faut remarquer les maximes, les actions éclatantes, les ſages avis & les événemens particuliers des affaires, qui peuvent ſervir quand on eſt engagé dans de pareilles conjonctures.

Il eſt utile d'examiner ſur-tout les portraits que les hiſtoriens font des grands hommes : c'eſt par là quelquefois qu'on cherche à ſe rendre ſemblable aux perſonnes qu'on admire; & à fuïr au contraire les actions de ceux dont on déſaprouve la conduite. Ainſi ſans trop d'application, on peut joindre aux exemples des ſiécles paſſés les experiences qu'on fait tous les jours. On doit pour cela rechercher avec ſoin l'origine & le ſuccès des affaires que les hiſtoriens rapportent, (1) & les differens motifs qui ont pû les faire entreprendre. Il faut en examiner les circonſtances, & peſer mûrement les imprudences que commettoient ceux qui s'y trouvoient engagés; ou quelle a été leur conduite, lorſqu'ils s'y ſont comportés avec ſageſſe. C'eſt en cela que conſiſte l'uſage de l'hiſtoire; faire une égale attention ſur le bien & ſur le mal, pour imiter l'un, & pour éviter l'autre (2).

C'eſt peu de choſe que d'avoir la mémoire remplie d'un nombre infini d'années, de ſiécles, d'olympiades & d'époques; de ſçavoir cette grande varieté de rois, d'empereurs, de conciles & d'hereſies. Cette ſorte d'étude ne mérite pas le nom de ſcience de l'hiſtoire; car ſçavoir, c'eſt connoître les choſes par leurs principes : ainſi ſçavoir l'hiſtoire, c'eſt connoître les hommes qui en fourniſſent la matiere; c'eſt en juger ſainement : étudier l'hiſtoire, c'eſt étudier les motifs, les opinions & les paſſions des hommes, pour en pénétrer tous les reſſorts, les tours & les détours : enfin pour connoître toutes les illuſions qu'elles peuvent faire à l'eſprit, & les ſurpriſes qu'elles font au cœur; en un mot c'eſt apprendre à ſe connoître ſoi-même dans les autres.

Toutes ces choſes ſont communes à tous les hommes; mais l'on ſçait que la difference des conditions doit apporter une grande difference dans les études.

C'eſt pourquoi il eſt utile & même néceſſaire, que chacun conſidere ſa vocation particuliere, & ſe conduiſe dans l'étude de l'hiſtoire par rapport à ſon état. L'on eſt perſuadé que rien ne ſeroit plus dangereux à un ſolitaire, que de s'attacher dans la lecture

(1) Ab hiſtoriâ ſi quis auferat quare, quomodo, quo fine quidque fuerit actum, & quam convenientem exitum res geſta habuerit, quidquid in ea reliqui eſt, id commiſſio (*ſive res ludicra*) magis eſt quam opus ad erudiendum lectorem comparatum, & in præſens quidem oblectationem, in poſterum verò utilitatem nullam, omninò affert. *Polybius pag.* 186. *Edit. Caſaubon.*

(2) Hoc illud eſt precipuè in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : inde tibi, tuæque Reipublicæ quod imitere, capias, inde fœdum incœptu, fœdum exitu quod vites. *Titus Liv. lib.* 1. *initio.*

des hiſtoriens aux réflexions politiques, & aux moyens par leſquels on peut ſe produire & s'avancer à la cour. Il ne faut qu'une legere attention pour appercevoir les déreglemens qu'aporteroit une conduite ſi bizarre. C'eſt auſſi pour cela que l'on conſeille d'étudier les hiſtoriens qui ont rapport aux circonſtances dans leſquelles on ſe trouve : & dans la lecture de ceux qui ſont communs à tous les hommes, on doit chercher ce qui eſt néceſſaire pour former l'eſprit & régler le cœur, chacun néanmoins ſelon ſon état & ſa condition.

CHAPITRE II.

Des Sciences qui doivent précéder l'étude de l'Hiſtoire.

IL faut ſe conduire dans l'étude de l'Hiſtoire, comme dans celle des autres ſciences. L'ordre veut que l'on commence par des principes très-ſimples, & qui n'exigent point d'abord de grandes connoiſſances, afin de pouvoir dans la ſuite s'appliquer plus facilement aux parties qui demandent que l'on ait déja de l'acquit. Autrement, ſi l'on commençoit par les études les plus difficiles, on s'expoſeroit infailliblement à tomber dans le dégoût que cauſe une trop grande contention dans les commencemens ; ou l'on augmenteroit la peine ſans en tirer quelquefois aucun profit ; ou enfin ce dérangement ne pourroit manquer de cauſer du deſordre dans l'eſprit & dans les études.

Les ſciences qui ſervent de fondement à l'étude de l'hiſtoire, ſont la GEOGRAPHIE ; la connoiſſance des MOEURS & des COUTUMES, & la CHRONOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

Etude de la Géographie.

ON ne conſidere ici la Geographie que ſelon ſes principes les plus généraux, & telle qu'elle eſt expliquée par les geographes ordinaires. Je ne prétens point former un artiſte pour travailler aux cartes des provinces & aux plans des villes ; il faudroit pour cela lui faire des leçons d'aſtronomie & de geométrie, ſciences néceſſaires aux maîtres de l'art.

Mais comme la géographie, ſelon l'idée que nous prétendons en donner, ſert d'introduction aux connoiſſances les plus utiles dans l'uſage de la vie, elle eſt ſimple & plus propre à ſatisfaire les yeux, qu'à fatiguer la mémoire, qui devient locale dans cette ſcience, par l'application qui ſe fait de certains lieux à quelques parties d'un royaume ou d'une province.

Plus cette ſcience eſt ſimple & néceſſaire, plus il ſeroit honteux de l'ignorer. Elle a même cet avantage par-deſſus les autres, qu'étant extrémement diverſifiée, elle plaît beaucoup plus qu'elle ne fatigue : auſſi n'eſt-elle pas moins à la portée des jeunes gens, que des perſonnes avancées en âge.

Ce ſeroit en vain qu'on voudroit écrire l'hiſtoire ſans une connoiſſance éxacte de la

géographie ; on tomberoit infailliblement dans les fautes qu'on reproche à quelques anciens, & à pluſieurs modernes, qui ont manqué d'éxactitude ou de lumieres, & qui nous jettent par là dans des embarras, dont les commentateurs, toujours épris d'amour pour leurs auteurs, ont peine à nous tirer. S'il y avoit un hiſtorien qui dût être attentif à cette ſcience, c'étoit certainement *Quinte-Curſe*. Il écrivoit la vie d'un conquerant né en Europe, à qui l'envie de combattre & de vaincre fait quitter ſon Royaume, traverſer les plus conſiderables provinces de l'Aſie, l'Egypte, & pénétrer même juſques dans les deſerts de l'Affrique. Cependant on ſçait combien un ſçavant de nos jours l'attaque de ce côté-là ; & c'eſt avec peine qu'il a trouvé un défenſeur dans M. *Perizonius*, l un des plus profonds & des plus habiles hommes qu'il y ait eu en Hollande.

Je n'éxamine pas ſi Quinte-Curſe a été bien attaqué ou bien défendu. Il eſt conſtant, à raiſonner ſeulement par préjugé, que cet hiſtorien n'a pas eu une ſcrupuleuſe éxactitude ſur la géographie, puiſqu'il a donné lieu à M. *Le Clerc* de l'attaquer, & à M. *Perizonius* de le défendre. Ne vaut-il pas mieux, quand on veut écrire quelque partie d'hiſtoire, aller reconnoître les lieux, comme on aſſure qu'a fait *Salluſte* pour la guerre de Numidie, afin d'éxaminer par ſoi-même la nature du terrain, & ſçavoir la difficulté des campemens, la facilité des marches, les peines que l'on doit avoir euës pour attaquer ou pour défendre ; enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour faire entrer un lecteur dans ſon ſujet ?

Il faut avouer cependant que la connoiſſance éxacte & détaillée de la géographie qui eſt néceſſaire pour écrire l'hiſtoire, eſt ſeulement utile dès qu'il ne s'agit que de la lire. Une étude plus générale qui paſſeroit quelquefois pour ignorance dans un auteur, ſuffit à tout autre, parce que l'hiſtorien doit ſupléer par ſes deſcriptions à ce qui manque au commun de ſes lecteurs. Quoiqu'il ne ſoit pas néceſſaire, pour étudier l'hiſtoire, d'avoir une connoiſſance particuliere de tous les lieux dont parle un hiſtorien, il faut en avoir au moins une connoiſſance générale. Peut-on ſçavoir ſans cela ſi c'eſt avec raiſon que *Xenophon* & les dix mille Grecs ont acquis tant de gloire par leur retraite ſi vantée : ſi c'eſt à juſte titre qu'on a loué la conquête que *Loüis XIV.* le plus grand de nos rois a fait de la Hollande en une ſeule campagne : s'il eſt vrai que les victoires de *Ceſar* ſoient plutôt les actions d'un heros que d'un capitaine ?

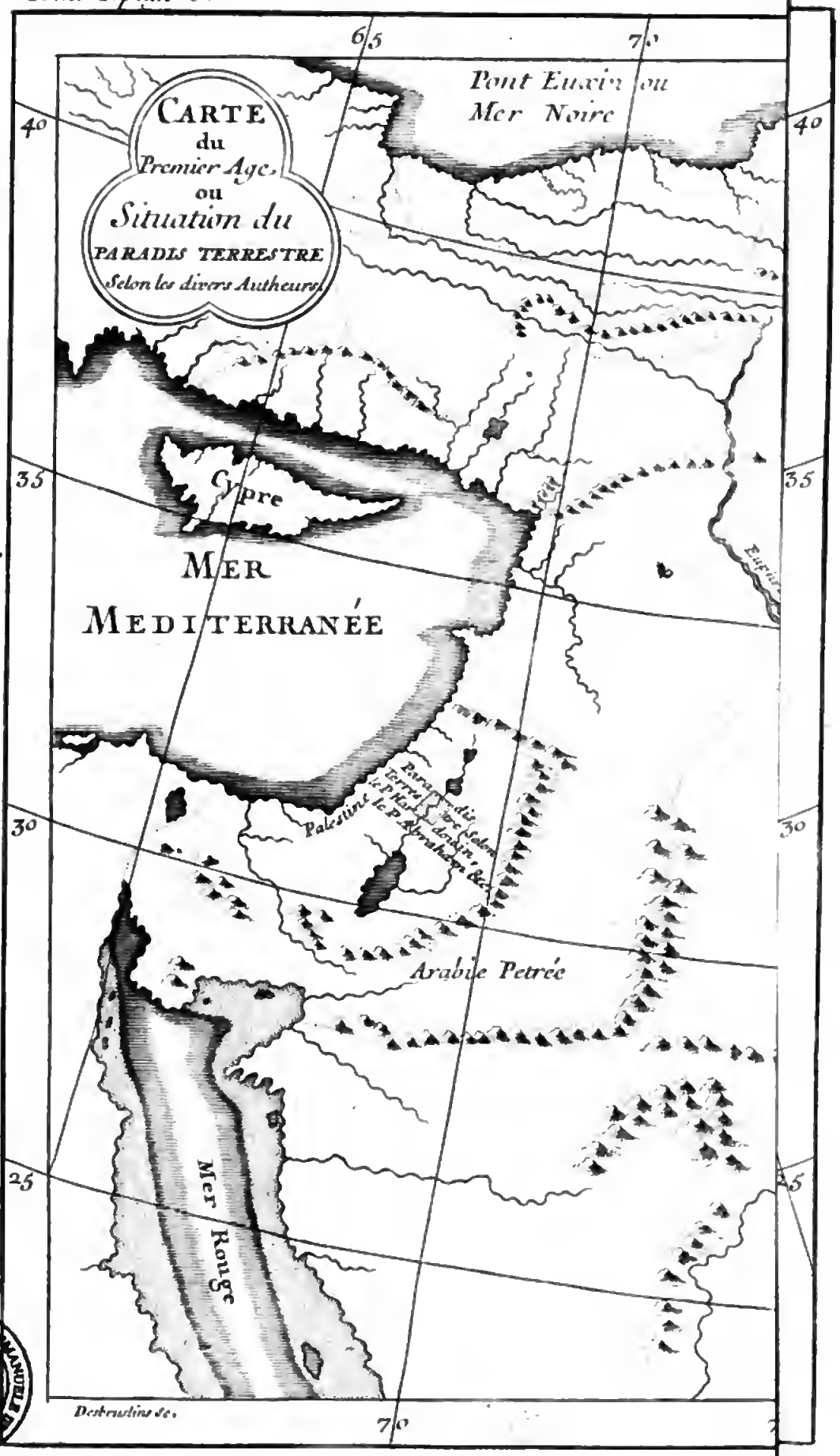
La *Géographie*, comme l'hiſtoire, ſe peut partager en trois eſpeces, *l'ancienne*, la *moyenne* & la *nouvelle*. Nous allons dire de chacune en particulier ce qui eſt néceſſaire pour ſçavoir, ou s'en former des idées juſtes, quoique ſuccinctes ; car il eſt inutile dans les ſciences préliminaires d'accabler un lecteur par des diſcuſſions pleines d'un ſçavoir obſcur & embaraſſé.

ARTICLE II.

De la Géographie ancienne, & du moyen âge.

LA Géographie ancienne ſert à faire connoître l'état & la diviſion de l'ancien continent, tel qu'il a été depuis le commencement du monde juſques à la décadence de l'Empire Romain au Ve. ſiecle. Ainſi on eſt obligé de la ſéparer en differens âges. Les viciſſitudes de ces premiers temps incomparablement plus grandes, que celles qui

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

arrivent aujourd'hui, ont fait changer la géographie d'un ſiecle à l'autre. Soit donc que l'on conſidere les révolutions ſurvenuës ſur la ſurface de la terre ; ſoit qu'on faſſe attention à celles qui ſont arrivées dans le gouvernement, & par conſequent dans la diviſion des empires & des royaumes, on ne ſçauroit diſconvenir que cette ſcience ne ſoit pleine d'embarras & d'obſcurités. Je ne parle point ici des temps qui ont précédé le déluge, & dont quelques auteurs ont crû qu'on pouvoit faire une deſcription géographique. L'écriture nous inſinuë que les hommes vivoient alors ſous des tentes ; ils ont eu même des maiſons ou des habitations diſtribuées par familles ; mais pour des villes, à peine s'en remarque-t-il une.

GEOGRAPHIE DU PREMIER AGE.

Il n'y a donc d'obſervations à faire ſur la géographie de ces premiers temps que celle du *Paradis terreſtre* : elle a été tant de fois diſcutée, que perſonne n'ignore les divers traités qui en ont été faits. Chaque interprete de l'Ecriture ſainte a donné dans quelque ſentiment particulier ; & depuis le vraiſemblable juſqu'au merveilleux, & même au ridicule, tout a été mis en uſage par des hommes qui ſe ſont fait dans leur oiſiveté un métier de philoſopher & de créer des miracles juſques dans les faits les plus ſimples de la religion & de l'hiſtoire. Les uns l'ont mis dans le troiſiéme ciel, d'autres dans le quatriéme, d'autres dans le ciel de la Lune ; dans la Lune même, dans la moyenne région de l'air ; d'autres hors de la Terre. M^rs. *Sanſon* qui ſont ſuivis par le P. *Calmet*, & par d'autres grands auteurs, ont crû qu'on le pouvoit placer dans l'Arménie majeure, & ce ſentiment m'a paru aſſez bien appuyé, ſur tout ſi l'on a égard aux fleuves dont parle Moyſe qui ſont l'Euphrate, le Tygre, le Phiſon & le Geon qui ſe rencontrent tous dans cette Province, & qui ont même conſervé long-temps leur premier nom. Je ne parle point des autres motifs qui peuvent incliner vers le même ſentiment. Ce n'eſt pas cependant celui que M. *Huet*, le Varron de notre ſiecle, a ſi ſçavamment expliqué dans ſon traité de la Situation du Paradis terreſtre ; il le place ſur l'Euprhate au deſſus de ſon embouchure dans le Golphe Perſique, & au deſſous de l'endroit où étoit autrefois Babylone. La carte que nous avons jointe doit mettre ſous les yeux ces deux ſentimens les plus raiſonnables de tous ceux qu'on a expliqué juſques ici. M. *Bochart* avoit donné dans un traité qui n'a paru qu'après ſa mort, quelques ouvertures à ce ſentiment, qui eſt aujourd'hui ſuivi par d'habiles critiques, & qui eſt le ſeul qui puiſſe raiſonnablement balancer celui de Meſſieurs *Sanſon*.

De prétendre après cela faire une éxacte deſcription des pays habités par les enfans & les deſcendans de Noé, c'eſt moins la matiere d'un abrégé de géographie, que de pluſieurs diſſertations également remplies d'érudition & de conjectures. Cette partie qui regarde principalement le dixiéme chapitre de la Geneſe, où il eſt parlé de la migration des premiers peuples, a été diſcutée par de ſçavans hommes, *Arias Montanus* en a parlé avec une juſte & ſçavante préciſion dans ſon troiſiéme livre des Antiquités judaïques ; le laborieux pere *Kircher* en a dit des choſes aſſez curieuſes dans le livre qu'il a fait ſur la *Tour de Babel*. Mais perſonne n'a pouſſé cette matiere auſſi loin que M. *Bochart* qui a raſſemblé dans ſon *Phaleg*, non ſeulement ce qu'il y a de plus certain ſur cette matiere, mais encore ce que le genie le plus fertile en conjectures ſçavantes

a pû faire imaginer. Ce ſujet qui n'eſt pas moins hiſtorique que géographique, regarde le plan de l'hiſtoire univerſelle dont nous parlerons au Chapitre VIIe. de ce volume.

ORDRE POUR ETUDIER LA GEOGRAPHIE ANCIENNE.

On doit ſe fixer pour la connoiſſance de l'ancien monde aux temps qui commencent à être connus. Il ſeroit inutile de remonter aux ſiecles fabuleux, où la géographie n'eſt pas plus certaine que l'hiſtoire. Mais comme les Hébreux, les Grecs & les Latins ont eu leurs révolutions & leurs décadences; il faut étudier leur géographie par rapport aux temps où ils ont paru avec le plus d'éclat.

La géographie des Patriarches & de la nation Judaïque entre dans l'hiſtoire ſainte dont nous parlerons bientôt. Les Grecs changerent la diviſion géographique des autres peuples par la conquête qu'ils firent de leur pays, comme les Romains changerent par la même raiſon la géographie des Grecs, & les Empereurs celle qui ſe trouve marquée dans les premiers hiſtoriens Latins.

Sans le ſecours que l'on tire de l'ancienne géographie, l'on apperçoit à peine le ſens d'un auteur; & l'on ne trouve pas dans les faits hiſtoriques cette beauté, & même ce merveilleux que les connoiſſeurs & les perſonnes inſtruites ſçavent y découvrir.

Je ſçai que dans la lecture des auteurs on pourroit ſe ſervir de dictionnaires, ou même des notes géographiques, qu'on y joint aſſez ſouvent pour en éclaircir les endroits douteux & embarraſſez. Mais il eſt aiſé de voir le peu de ſecours qu'on tire de cette maniere d'apprendre la géographie, par le grand nombre de difficultés auſquelles elle eſt ſujette. Il eſt bien plus naturel de l'étudier par principes, que d'en avoir ſeulement des idées, qui ne peuvent manquer d'être extrêmement confuſes, parce qu'elles ſont toûjours nouvelles, & n'ont aucune place marquée dans l'imagination.

Nous avons pour cette ſcience beaucoup de livres plus conſiderables par leur étenduë & leur ſçavoir, que par leur utilité. Les anciens géographes ne ſont bons que pour les ſçavans qui travaillent ſur cette portion de la géographie. Ils ſont peu utiles à ceux qui ne veulent avoir qu'une connoiſſance moderée de cette ſcience. La plûpart des modernes ſe ſont attachés à certaines parties qu'ils ont expliquées dans un grand détail, & dans leſquelles ils ont fait entrer plus de conjectures & de ſçavoir, que de lumieres & de clarté; ou s'ils ont traité toute la géographie ancienne, ils n'ont pas eu l'attention de la comparer avec la moderne, qui peut en quelque ſorte ſervir à la fixer, ou du moins à y répandre quelques lumieres.

Il faut donc, pour y réuſſir, faire choix des auteurs & des cartes les plus éxactes. Un des ouvrages les plus conſiderables en ce genre eſt la Notice de l'ancien monde, (*Notitia orbis antiqui*) de *Cellarius*, dont nous avions eu en 1687. un eſſai que nous avons marqué dans notre catalogue. L'auteur qui avoit éxactement étudié l'antiquité, a rapporté tout ſon travail aux anciens écrivains. C'eſt ce que nous avons de plus entier & de mieux diſcuté en ce genre. Il y manque néanmoins deux choſes qui me paroiſſent eſſentielles; l'ordre ou les diviſions generales de la géographie, & le paralelle des noms anciens avec les modernes. Il eſt deſagréable après la lecture d'un ouvrage auſſi étendu, qu'on ſoit encore obligé d'avoir recours à d'autres auteurs, pour faire par ſoi-même l'application de la géographie ancienne à la moderne. Les Paralelles du Pere

Briet Jeſuite ſuffiroient pour ce deſſein, s'ils étoient entiers. On ne ſçauroit trop regretter la perte de ceux de l'Aſie & de l'Afrique qui reſtoient à publier, & qu'on aſſure qu'il avoit achevez : j'en ai vû, il y a pluſieurs années, les planches toutes gravées, qui alloient être fonduës, ou employées à d'autres uſages. Le travail du Pere *Briet* ne laiſſe pas d'avoir ſon utilité pour toute l'Europe, c'eſt-à-dire, pour la Grece & l'Empire Romain. Il eſt extrêmement méthodique, & ſuit la géographie ancienne dans ſes viciſſitudes differentes. Il a cet avantage, qu'il ſçait douter à propos, lorſque les poſitions lui ont paru incertaines. Ceux qui ne pourroient pas recourir à quelqu'un de ces ouvrages, ou au volume des *Atlas*, qui traite de l'ancienne géographie, peuvent ſe contenter du VIII. livre de la *Methode* géographique imprimée en 1716. Ce livre qui fait le quatriéme volume de tout l'ouvrage, eſt travaillé ſur ce que nous avons de plus éxact en ce genre de litterature. On a eu ſoin d'y faire autant qu'il a été poſſible, un paralelle de la géographie ancienne & nouvelle. C'eſt moins cependant un abrégé de l'ancienne géographie, que le plan d'un ouvrage plus étendu, que l'auteur promet de publier ſous le titre *d'Introduction à la geographie ancienne rapportée à l'hiſtoire*, & aux diviſions de la nouvelle géographie, avec des cartes paralelles, où les noms anciens ſeront comparés avec les modernes.

On voit qu'il eſt peu d'auteurs qui ayent traité de nos jours cette partie de la géographie ; ce qu'il y a des anciens ne convient qu'aux ſçavans qui veulent paſſer les plus beaux jours de leur vie à diſcuter une ſcience qui n'a d'utilité ſatisfaiſante, que celle de ſervir d'introduction à toutes les autres. La réputation qu'à eu *Ptolomée*, n'empêche point qu'il ne paſſe aujourd'hui pour un géographe d'autant plus ſuſpect, qu'il ne paroît douter de rien ; & qu'il fixe les poſitions incertaines avec autant d'aſſurance, que s'il avoit pris lui-même les hauteurs de tous les lieux qu'il a déſignés. L'on ſçait néanmoins que la géographie ne peut ſe perfectionner que par les voyages qui étoient alors extrêmement rares. Cependant on ne ſçauroit diſconvenir que Ptolomée ne ſoit utile pour l'ancienne Egypte, & pour la plus grande partie de l'Europe : il étoit d'Alexandrie, & il avoit voyagé dans l'Empire Romain. On s'eſt attaché dans l'édition de 1618. donnée par *Bertius* à faire un paralelle des anciens noms marqués par Ptolomée avec les noms modernes. Mais il y eſt entré beaucoup de conjectures, juſtes quelquefois, mais ſouvent auſſi incertaines que les poſitions de l'auteur original.

La methode hiſtorique que *Strabon* a ſuivie, en rend la lecture plus agréable que celle de Ptolomée. On peut autant profiter dans cet auteur pour l'hiſtoire que pour la géographie, à cauſe des fragmens de pluſieurs hiſtoriens qu'on retrouve dans ſon ouvrage.

Etienne de Bizance eſt auſſi utile qu'il eſt ennuyeux dans le Dictionnaire géographique que nous avons de lui. On y rencontre des fragmens d'hiſtoire, dont un habile homme peut faire uſage, mais il faut qu'il ait le chagrin de les y chercher.

Le *Pline*, les *Itineraires*, le *Scilax*, le *Denis d'Alexandrie*, & les autres petits géographes imprimez en Hollande & en Angleterre, ſont des livres de diſcuſſion & d'uge lecture peu agréable. Auſſi ne conviennent-ils qu'à ceux qui veulent tout voir & tout éxaminer dans les originaux. J'excepte néanmoins le *Pomponius Mela*, que ſa clarté & ſa brieveté, jointes quelquefois à des traits d'hiſtoire, rendent aſſez agréable &

aſſez utile : il devient même neceſſaire dans quelques occaſions.

Nous parlerons dans l'article VI. de notre catalogue du choix des cartes neceſſaires pour l'ancienne geographie. A peine en trouvons-nous de raiſonnables après celles d'*Ortelius*, de *Bertius*, de Meſſieurs *Sanſon*, & quelques unes que M. *de Lille* a données, mais en fort petit nombre.

GEOGRAPHIE DU MOYEN AGE.

Nous avons très-peu de cartes pour la geographie du moyen âge, & nous en avons encore moins de traités. Nous comprenons dans cette partie l'état du monde depuis le cinquiéme ſiecle juſqu'au douziéme. C'eſt dans ce temps que ſe ſont formées toutes les monarchies que nous voyons ſubſiſter aujourd'hui. Mais cette partie de la geographie étant regardée comme un démembrement de celle de l'empire Romain, elle eſt jointe avec l'hiſtoire de la formation de chaque monarchie nouvelle. Ceux qui auroient du goût pour cette ſorte d'étude, plus curieuſe peut-être qu'elle n'eſt utile, ou neceſſaire, devroient la commencer par le traité que *Jerôme Turler* a publié ſur les Migrations des peuples du Nord, dont le ſang regne depuis ſi longtems dans toute l'Europe ; on y voit la décadence de l'empire Romain & la diviſion qui en fut faite par des eſſains de peuples qui s'en ſont attribué chacun la portion qui leur eſt demeurée. On pourroit s'appliquer après cela au *Géographe* anonyme *de Ravenne* publié aſſez imparfaitement par le Pere *Porcheron* Benedictin, auquel on doit joindre les corrections que M. *Jacques Gronovius* a données ſur cet ouvrage à la fin de ſon édition du *Pomponius Mela*. On y trouve pour l'Italie, & pour le reſte de l'Europe, les changemens que les révolutions arrivées dans le gouvernement de l'empire avoient apportés à la géographie. Mais comme ce fut dans cet intervale que les Perſans, les Arabes & les Sarrazins attaquerent l'empire du côté de l'Aſie & de l'Afrique ; il faut pour ces deux parties du monde lire le *Géographe de Nubie*, la coſmographie de *Peritſol*, publiée par le docteur *Hyde*, & les auteurs Arabes qui ſe trouvent à la fin du troiſiéme volume des géographes imprimés à Oxfort en 1712.

On fait entrer auſſi dans la géographie du moyen âge, la notice des égliſes ; car ce fut pendant cet intervale que ſe formerent les dioceſes & les metropoles eccleſiaſtiques, ſur le modele des metropoles civiles. On trouve toutes ces notices à la fin du ſecond volume de l'antiquité éclaircie de M. *Schelſtrate* qui parut à Rome en 1692. & à la fin de la Géographie Sacrée que M. *le Clerc* a réimprimée en Hollande en 1704. C'eſt par le paralelle qu'on peut faire des deux natures de dioceſes marqués dans les notices eccléſiaſtiques & dans la notice de l'empire, qu'on fixera les poſitions douteuſes ou inconnuës de quelques endroits conſiderables. Mais ce n'eſt point là l'ouvrage d'un homme qui étudie la géographie ; c'eſt l'occupation d'un ſçavant qui travaille ſur cette ſcience, ou qui éxamine la police de l'ancienne égliſe.

On trouve encore ſur cette partie de la géographie pluſieurs traités particuliers, dont nous dirons quelque choſe dans l'hiſtoire de chaque royaume. Nous ne prétendons parler ici que de ceux qui traitent de la géographie en general.

ARTICLE

ARTICLE III.

De la Géographie nouvelle.

LA géographie moderne eſt beaucoup plus facile que les deux eſpeces, dont nous venons de parler ; auſſi abonde-t-elle en traités bons & mauvais qui ſervent à l'expliquer. Elle a ſes principes qui conſiſtent en des notions de termes particuliers, qui ſont marqués dans toutes les methodes ou introductions géographiques. Telle eſt particulierement celle que Meſſieurs *Sanſon* ont fait imprimer ſous le titre d'*Introduction à la Géographie.* On y voit l'explication des termes les plus ordinaires de cette ſcience : on y trouve les differentes faces ſous leſquelles on peut conſiderer le globe terreſtre, & par conſéquent les diverſes manieres d'étudier la géographie, ou de connoître le monde.

Tout ſe réduiſoit dans les premieres éditions de ce livre à de ſimples diviſions capables de fournir quelques idées ; mais peu propres à éclairer l'eſprit. Ce n'eſt que dans la derniere édition que M. *Moulart Sanſon* a joint des cartes géographiques qui portent la lumiere, par l'application que l'on peut faire de toutes ces diviſions ſur chacune de ces cartes.

M. *De Fer* qui a fait graver aſſez proprement les cartes médiocres ou mauvaiſes qu'il a copiées de toutes parts, a voulu s'élever auſſi juſques à compoſer, ou faire compoſer au moins une *Introduction à la géographie ;* mais hélas quel ouvrage ! Le *Monde* que *Pierre Duval* a publié, & que le Pere *Placide ſavant* Auguſtin déchauſſé, ſon parent & ſon ami, a fait réimprimer, eſt une eſpece d'introduction à la géographie, laquelle, quoi qu'ornée d'un détail hiſtorique aſſez inſtructif, n'a pas eu néanmoins la même réputation que celle de Meſſieurs *Sanſon*, mais elle eſt fort ſuperieure à ce qu'a publié le bon-homme *De Fer.*

Dès qu'on veut approfondir cette ſcience avec ſoin, il faut encore d'autres principes qui ſont plus aſtronomiques que geographiques. Comme l'obſervation des étoiles ſert à rectifier la géographie, ceux que leur profeſſion engage dans cette ſorte d'érude, ſavent combien on trouve de lumieres dans le volume que le Pere *Riccioli* a fait imprimer en latin à Veniſe en 1672. ſous le titre de *Coſmographie & d'Hydrographie reformée.* Les Memoires de l'Academie royale des ſciences, fourniſſent des obſervations très-juſtes, qui font voir combien il eſt neceſſaire pour rectifier la connoiſſance que nous avons du globe terreſtre, de ne la point ſéparer de l'aſtronomie, avec laquelle elle eſt eſſentiellement unie. Mais on pourroit trouver avec moins d'embarras & plus de brieveté les principes ſuffiſans dans le livre que le Pere *Dechalles* a fait paroître ſur les préliminaires de la géographie, ou dans celui de *Varenius*, tel que M. *Newton* le publia en 1672. Les lumieres de ces deux habiles mathématiciens, ſuffiſent à ceux qui veulent étudier ſobrement ces matieres ; & il en eſt très-peu qui ſoient obligés de les examiner à fond. Les commencemens des ſciences ſimples ne doivent point être embarraſſés de principes étrangers. Le plus ſûr donc pour les commençans, eſt de s'en tenir aux maximes générales qui ſe trouvent dans les livres les plus

communs, ſauf à approfondir dans la ſuite cette matiere, ſi leur goût ou leur deſtination les porte à s'y appliquer plus particulierement.

ORDRE POUR ETUDIER LA GEOGRAPHIE.

L'ordre principal qu'il faut apporter dans l'étude de cette ſcience, conſiſte en peu de lectures, mais en quelque attention pour placer ſur les cartes géographiques & dans ſa memoire les lieux marqués dans l'introduction dont on ſe ſert. Les yeux agiſſent alors beaucoup plus que l'eſprit. Cependant pour fixer l'imagination, il faudroit que chaque endroit marqué dans le livre & ſur la carte, fût caracteriſé, ſoit par quelque point d'hiſtoire naturelle, ou d'hiſtoire eccleſiaſtique, ou civile; ſoit par le commerce & par la nature du ſol, ou par les mœurs des habitans; ſoit par un ſiege, une bataille, ou l'origine de quelque maiſon conſiderable. Cette methode renferme un double avantage. Elle ſert non ſeulement à fixer l'imagination qui s'arrête à peine ſur un nom ſimple, qu'aucune marque particuliere ne diſtingue. Elle a encore l'agrément d'ôter à la géographie une ſechereſſe rebutante, cauſée par une longue ſuite des mots extraordinaires. On a même le plaiſir d'être inſtruit par là, de faits importans qu'on n'a point lieu d'apprendre ordinairement par d'autres voies.

Quoique cette methode ſoit la plus avantageuſe, il n'y a cependant que très-peu d'auteurs qui l'ayent ſuivie. M. *d'Audiffret* eſt entré dans ce ſyſtême beaucoup plus que les autres: ce qu'il a écrit ſur la géographie, eſt toûjours accompagné de remarques hiſtoriques très-ſavantes & très-judicieuſes. Et c'eſt avec raiſon que M. *Corneille* avouë dans la préface de ſon Dictionnaire, que cet habile-homme lui a épargné bien du travail. Mais chargé de la part du Roi de negociations importantes en diverſes Cours de l'Europe, il n'a pû finir un ouvrage ſi utile au public. Ce qu'il a donné, nous préſente des idées très-avantageuſes de ce qu'il auroit fait ſur les autres parties du monde, & ſur le reſte de l'Europe, s'il avoit eu le loiſir de le finir, comme il a fait les royaumes du Nord, la Pologne, la Moſcovie, la Grande-Bretagne, la France, tous les Pays-bas, la Suiſſe, la Savoye, & l'Allemagne.

La géographie de M. *Robbe* eſt enſuite ce qui a eu le plus de réputation. On lui a reproché à la verité quelques fautes & une ſechereſſe, dont la plûpart des géographes ne ſont pas exempts. Ils ont fait de grands & énormes volumes, où ils ont publié des tables géographiques, qui fatiguent la memoire par trop de ſimplicité.

Cependant M. *Robbe* n'a pas entierement donné dans ce défaut; il l'a même en quelque ſorte évité, autant que la groſſeur de ſon livre lui a pû permettre; j'avouerai néanmoins qu'il n'a ni l'exactitude, ni le ſtile de M. *d'Audiffret*, & qu'il n'accompagne point de remarques aſſez intereſſantes, les lieux dont il parle dans ſa géographie.

M. *de la Croix* n'a point la juſte préciſion que demandent les ouvrages de doctrine; & malgré l'étenduë de ſa géographie, on n'y apprend que peu de choſes neceſſaires. Sans les belles gravûres dont M. *Maneſſon Mallet* accompagne ſa *Deſcription de l'Univers*, ſon ouvrage ſeroit une compilation très-imparfaite tirée de nos auteurs bons & mauvais. Les Paralelles géographiques du P. *Briet*, ſi exacts & ſi eſtimés, ne comprennent gueres que des tables & des diſcuſſions; cependant jamais ouvrage ne fut plus utile pour faire une juſte comparaiſon de l'ancienne géographie avec la nouvelle. Auſſi

ne convient-il qu'aux perſonnes qui veulent approfondir l'une & l'autre partie de cette ſcience. L'introduction latine que M. *Luitz* fit paroître à Utrecht en 1692. eſt une des plus eſtimables. Il compare la géographie ancienne avec la moderne. Il ſuit de près les principes de Meſſieurs *Sanſon ;* ainſi on peut compter ſur la juſteſſe de ſon travail. Les cartes même qu'il a données en grand nombre dans cet ouvrage, ſont copiées ſur celles de ces excellens géographes. Meſſieurs *Sanſon* avoient eux-mêmes publié, vers le milieu du dernier ſiecle, une deſcription des quatre parties du monde. Mais l'ouvrage eſt plus conſiderable par les cartes qui en ſont très-exactes & fort proprement gravées, que par le diſcours qui contient moins une methode pour l'étude de la géographie, que des obſervations aſſez curieuſes ſur cette ſcience. Les remarques hiſtoriques dont la géographie de M. *de Bourgon* eſt accompagnée, la feroient rechercher s'il y avoit autant d'ordre & de methode que d'hiſtoire. M. *Martineau Dupleſſis* a réüni toutes les perfections qu'on demandoit dans un géographe ; une juſte brieveté accompagnée de beaucoup d'ordre, fait le caractere de ſa Deſcription de l'Univers. Il a ſoin d'orner ſon diſcours de traits d'hiſtoire qui font faire une attention particuliere aux provinces, aux villes & aux autres endroits qu'il a caracteriſés. Comme il y avoit quelque choſe à changer & à corriger à cet ouvrage, il a ſervi de fond à la methode pour étudier la géographie, qui parut en 1716. à Paris, & que les Hollandois, toûjours attentifs à profiter de ce qui ſe fait parmi nous, ont réimprimée avec quelques augmentations, tant ſur l'ancienne que ſur la nouvelle géographie.

L'article IV. de notre catalogue, préſente beaucoup d'autres abregés dont je ne parle point ici. *Cluvier* eſt à la verité le premier, qui a judicieuſement écrit ſur cette matiere; mais il eſt ſi ſuccinct & ſi ſec, qu'il ſatisfait à peine les eſprits les plus patiens dans ce genre d'étude. Les notes dont il a été groſſi, ne ſuppléent pas encore aux nouvelles obſervations qu'on a faites depuis cet habile écrivain. Un nombre preſque infini d'autres auteurs que nous avons omis, n'ont produit le plus ſouvent que des ouvrages languiſſans & peu juſtes; ce ſont quelquefois des diviſions ſi ſtériles & ſi ſéches, que l'imagination en eſt rebutée, la mémoire fatiguée, & l'eſprit peu éclairé.

DIVERSES METHODES POUR ETUDIER LA GEOGRAPHIE.

Les abregés que nous venons de marquer, ſuffiſent pour être inſtruit des principes de cette ſcience. Mais veut-on entrer dans un plus grand détail, il faut ſe livrer à des ouvrages chargés de diſcuſſions. On doit pour cela faire attention à l'état auquel on ſe croit deſtiné. L'homme de guerre doit apprendre la géographie tout autrement que le magiſtrat : & le commerçant d'une maniere toute differente de l'homme d'égliſe. Je ſai que les principes generaux ſont les mêmes pour tous les états; mais dès qu'on prétend diſcuter, c'eſt alors que chacun ſe doit ſéparer, & prendre ſon parti, tant ſur les obſervations qu'il faut faire dans le progrès de cette étude, que dans le choix des ouvrages, ou dans la maniere de les examiner.

L'homme de guerre eſt-il ſorti des élémens de cette ſcience, il faut qu'il prenne une connoiſſance très-détaillée du royaume où il eſt, & en particulier des provinces frontieres qui ſont ordinairement des théâtres de guerre. Pourroit-on, ſans une exacte topographie, s'aſſurer des meilleurs camps, régler la marche des armées, diſpoſer les

attaques & la défenſe des places, & leur ménager du ſecours dans les ſieges ? On n'ignore pas combien il eſt important de connoître alors juſqu'au moindre ruiſſeau : un marais, une colline, un défilé, tout ſert à un habile homme, parce qu'il ſait tirer avantage de tout. C'eſt par une deſcription particuliere de chaque lieu, que l'on connoît de quelle maniere on doit faire la guerre en Savoye, en Eſpagne, en Allemagne, en Flandres. La difference qui ſe trouve dans ces differens pays, regle la conduite qu'on doit tenir en attaquant & en défendant. C'eſt-là quelle a été l'attention des Condés & des Turennes. Circonſpects ſur ce qui regardoit la connoiſſance de leur terrain, ils ne s'en rapportoient pas toûjours aux cartes, ils vouloient encore l'examiner par eux-mêmes. Sans cela, on s'expoſe tous les jours à être trompé ; & l'état auſſi-bien que les armées ſont prêtes à tomber dans des périls inévitables.

Les tréſors de géographie qu'on admire encore aujourd'hui dans les maiſons de ces grands hommes, nous marquent avec quel ſoin ils étudioient leur terrain. Que de cartes rectifiées par la main du grand Condé, ou dreſſées ſur ſes memoires, peuvent encore aujourd'hui former d'habiles généraux ! Là étoit une riviere guéable que l'ingenieur avoit oublié de marquer ; là un marais impraticable qui ſervoit à couvrir une partie de ſon armée, dans le tems que l'autre renverſoit l'ennemi ; là une élevation qui mettant ſes ennemis à découvert, lui aſſuroit le gain d'une bataille, qu'un courage moindre que le ſien n'auroit pas quelquefois hazardée.

Si l'homme de guerre eſt François, les moindres endroits de la Flandres, du Brabant, du Comté de Namur, de la Principauté de Liege, du Luxembourg, lui doivent être auſſi préſens que ſa province propre. Il doit connoître le cours du Rhin, de la Saare, de la Moſelle ; les montagnes du Piémont & de Savoye, les rivieres, les canaux, & les défilés qui peuvent arrêter les marches d'une armée & d'une troupe, ou qui en aſſurent les campemens. Il ne doit pas même ignorer, s'il ſe peut, la ſituation & la force des places les plus importantes. Eſt-il en Allemagne, ce ſera la Hongrie, la Tranſilvanie, le cours du Rhin, & les frontieres de l'Empire, auſquelles il s'attachera. Chacun en cela doit avoir égard à la ſituation de ſon pays, aux provinces limitrophes de l'état où il eſt, & même au caractere guerrier & pacifique des peuples voiſins. Qu'on ne s'imagine pas que ce détail ne regarde que les généraux. Tous les officiers d'une armée peuvent avoir du commandement, plus ou moins conſidérable à la verité, ſelon le grade où ils ſont élevés. Le colonel conduit ſon régiment, & tous les jours on envoye le capitaine en détachement avec une troupe. Tous enfin dans le métier de la guerre doivent aſpirer à commander. C'eſt là ce qui ſoutient la bravoure de l'officier : ſans cette noble émulation on ſe relâche aiſément. Quelques détaillées donc que ſoient les cartes des frontieres, on ne doit pas les negliger. Les relations d'un ſiége, d'une bataille, d'une marche extraordinaire, ne doivent jamais être lûës, & ne peuvent être bien entenduës que la carte devant les yeux.

L'homme d'état & le magiſtrat doivent prendre une autre route. Ils chercheront dans les mœurs differentes des peuples la difference de leurs loix. Les diverſes ſituations des provinces, doivent quelquefois leur apprendre la diverſité de leurs coutumes. La poſition de certaines villes ou de certaines provinces des états voiſins, leur indiquera les interêts ou les prétentions du royaume. C'eſt en conſiderant les Princes

qui nous environnent, qu'on reconnoît les diverſes degrés d'alliance qu'on peut contracter avec eux. Faute d'entrer dans ces conſiderations, on manque ſouvent à ſes interêts propres. D'où vient que nous avons ſoutenu dans le XVIe ſiécle la révolte des Hollandois contre la maiſon d'Autriche; c'étoit pour affoiblir un voiſin qui devenoit incommode, parce qu'il devenoit trop puiſſant. N'étoit-ce point pour contrebalancer la même puiſſance, que nous fîmes dans le XVIIe ſiécle des alliances ſi étroites avec la Couronne de Suede, juſques à la prendre pour garante de nos traités de paix; parce que ſa ſituation & les provinces qu'elle poſſedoit alors en Allemagne, la mettoient en état de faire quelque diverſion en notre faveur. Au lieu que la ſituation differente des Empereurs de la Chine ou du Japon, nous empêche de prendre avec eux de ſemblables meſures.

Que d'avantages la géographie n'a-t-elle point procurés au commerce! que l'on conſidere celui qui ſe fait avec l'étranger, ou que l'on exerce au dedans du royaume, ne s'eſt-il point perfectionné par la navigation, partie eſſentielle de la géographie? Les marchandiſes des Indes nous venoient autrefois par la mer rouge: elles étoient déchargées à Suez, d'où on avoit la peine de les tranſporter par terre au Caire, & de là elles deſcendoient à Alexandrie, où les Venitiens qui les diſtribuoient par toute l'Europe, les alloient charger. Mais la géographie nous a montré un chemin plus facile, en faiſant doubler à nos vaiſſeaux le Cap de Bonne eſperance, & nous a enſeigné par-là une route directe pour aller aux grandes Indes. C'eſt par cette ſcience que nous avons appris à faire uſage des canaux & des rivieres pour tranſporter les marchandiſes & les denrées d'une province où elles ſont communes, en une autre où leur rareté les fait rechercher. Ainſi l'on procure l'abondance aux grandes villes, & des richeſſes aux provinces, qui, ſans ce tranſport, ſeroient pauvres dans leur opulence. C'eſt par cette attention que l'on a trouvé la communication des deux mers ſi utile pour notre commerce. C'eſt par là que la Hollande preſque enſevelie ſous les eaux, a ſû tirer avantage de ce qui devoit cauſer ſa ruine. Elle a menagé ces mêmes eaux qu'elle a renfermées dans des canaux qui portent l'abondance de toutes choſes, non ſeulement aux endroits les plus ſteriles de ſes états, mais même aux provinces & aux royaumes voiſins. Je ne parle point ici de ce qu'elle fait par la navigation, cela eſt infini, & hors de toute croyance. Auſſi pouvons-nous aſſurer que leurs obſervations géographique & leurs cartes étrangeres ſont ordinairemen plus exactes que celles des autres nations.

L'homme d'égliſe eſt plus limité dans l'étude qu'il fait de cette ſcience. Toute ſon attention le doit porter à ce qui peut éclaircir l'hiſtoire de la religion. C'eſt la diſcuſſion d'une poſition douteuſe, mais neceſſaire pour l'intelligence des ſaintes lettres; c'eſt le lieu de la tenuë d'un concile; c'eſt l'étenduë des grands ſiéges; c'eſt la naiſſance des hereſies en une province, leur progrès & leur fin en d'autres. Comme cette ſorte d'étude eſt la moins embarraſſée, elle eſt auſſi la plus éclaircie par les divers traités & les diſſertations particulieres des ſavans. Mais me croira-t-on, ſi j'oſe aſſurer que la géographie eſt utile, ſoit pour établir la divinité de la religion chrétienne, ſoit pour faire connoître la ſainteté de ſa morale. N'eſt-ce point en examinant en détail les nations differentes ſituées ſous des climats oppoſés, ſous des gouvernemens ſi contraires, dont les caracteres & le génie ſont encore plus variés que leur viſage, que

l'on peut conclure qu'une religion qui les unit toutes dans la même croyance, ne peut venir que de Dieu ? Il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de raſſembler ainſi les eſprits : il ne ſauroit y avoir de convention générale & unanime entre l'Aſiatique & l'Americain, non plus qu'entre l'Afriquain & l'Européen, ſur tout en des dogmes qu'une nation n'a point eu d'interêt de perſuader à l'autre ; & que celle-ci auroit même tout lieu de rejetter pour ſe diſtinguer de ſes voiſins, autant par la diverſité de religion, que par la difference du gouvernement. Cependant cette religion ſe trouve pratiquée auſſi purement aux extrêmités de l'Europe, qu'au milieu de l'Aſie, où elle eſt née. L'Afriquain a quitté autrefois la rudeſſe qu'un climat ſterile & ſabloneux lui inſpire, pour ſe revêtir de la douceur de Jeſus-Chriſt : & l'Americain abandonne aujourd'hui ſes anciens préjugés, pour ſuivre une religion qui les détruit entierement & ſans retour. Ce concert eſt l'ouvrage d'une puiſſance ſurnaturelle, qui ſait menager les divers caracteres d'eſprit, pour les réünir en un point fixe de la même religion ; qui ſait ſoumettre à une morale ennemie de l'amour propre, des cœurs dont les inclinations ſont ſi oppoſées, & que la nature du ſol ou du climat rend ſi difficiles à perſuader.

DEFAUTS DE CETTE ETUDE.

On doit prendre garde néanmoins qu'en voulant approfondir la connoiſſance d'un pays, on ne tombe dans un excès qui n'eſt pas quelquefois moins dangereux que l'ignorance. On veut éviter d'être ſuperficiel, & l'on entre dans l'obſcurité par les diſcuſſions innombrables dans leſquelles on ſe jette très-ſouvent. On veut ſavoir à fond & l'on devient incertain par trop de recherches. Rarement la certitude eſt l'effet de la ſcience la plus profonde ; plus on ſait, plus on doute en bien des matieres de fait. Dans quels embarras ſe jetteroit un lecteur, qui voudroit examiner & diſcuter toutes les parties du monde avec le même détail que *Cluvier* a fait la Germanie & l'Italie ancienne ? La vie d'un homme ſuffiroit à peine pour étudier la géographie, qui eſt moins une ſcience propre & particuliere que le fondement des autres connoiſſances, & la voye pour y parvenir plus aiſément. Il ne ſuffiroit pas d'avoir étudié dans ce détail la géographie des premiers tems ; il faudroit encore s'appliquer à celle du moyen âge, plus embarraſſée & moins éclaircie que l'ancienne, pour en faire enſuite un exact paralelle avec la géographie moderne. Que l'on voye ce qu'on ſeroit obligé de lire ſur les autres états, comme la Grece, l'Angleterre, la France, l'Eſpagne, l'Aſie & l'Afrique, qui ſont en leur genre plus expoſées aux diſcuſſions géographiques, & par conſéquent à des lectures plus immenſes que l'Allemagne, ſi peu connuë des anciens. On reſteroit toûjours, en ſuivant cette méthode, dans la voye des ſciences, & jamais on ne pourroit parvenir juſques aux ſciences mêmes : ſemblables à ceux qui paſſent leur vie à étudier les langues étrangeres anciennes & modernes, ou à connoître tous les caracteres dont les nations ſe ſont autrefois ſervies, ou ſe ſervent encore à préſent pour écrire, ſans en faire aucun uſage pour les autres ſciences. A Dieu ne plaiſe néanmoins que je blâme les deſcriptions diſcutées & approfondies que l'on fait de quelque province, ou de quelque royaume. Elles ſont utiles ou neceſſaires, même à ceux qui veulent étudier à fond l'hiſtoire de ces royaumes. On ne peut juger ſainement des actions d'un peuple, qu'après avoir bien connu ſa ſituation, ſon climat, la fertilité

de ſon terroir, l'indigence ou la richeſſe du pays, les mœurs & le caractere de ſes habitans. Tout cela dépend d'une géographie détaillée : mais chacun doit ſe borner : il y auroit de l'extravagance à vouloir tout connoître & tout ſavoir avec la même étenduë.

La curioſité, ſuite ordinaire de l'eſprit de diſcuſſion, eſt un vice d'autant plus dangereux, qu'il eſt très-ſéduiſant. L'imagination s'y trouve ſatisfaite, elle entraîne même la raiſon, qui n'a point la force de la moderer. On veut connoître également tous les pays : on entre pour cela dans un détail auſſi inutile qu'immenſe ; on voudroit pouvoir ſur le papier marcher auſſi aiſément dans les ruës de Pekin, d'Iſpahan & de Delli, que l'on fait dans celles de Paris, de Londres & d'Amſterdam. On ſe charge du plan des villes les plus éloignées, que nous avons moins d'interêt de connoître, & quelquefois on ſait à peine de quelle maniere eſt fait le fauxbourg de ſa propre ville. On trouve du beau & de l'excellent dans tout ce qui eſt hors de la portée du commun ; & cet excellent ſe termine à parler ſuperficiellement d'une ville inconnuë à ceux devant qui l'on en parle. C'eſt néanmoins cette curioſité qui a produit ces énormes volumes de Theâtres des principales villes du monde, dont on n'a même décrit l'exterieur que très-imparfaitement, & dont l'eſſentiel ſe trouve répeté dans vingt ouvrages differens, copiés les uns ſur les autres, & qu'on peut avoir à beaucoup moins de frais que ces divers Theâtres. Heureux néanmoins qui pourroit être certain d'entrer dans ce détail de curioſité ; & d'examiner les villes & les provinces les plus éloignées, avec autant de ſoins qu'on doit faire celles de ſon propre païs : mais plus heureux celui qui, ſachant ſe borner, trouve un ſuperflu d'étude dans ce qui n'eſt pas réellement neceſſaire ou utile.

Il ſeroit impoſſible, dès qu'on ſe jetteroit dans cette curioſité, de ne pas tomber dans un autre défaut, qui eſt d'embraſſer trop de matieres. En fait de diſcuſſions, une difficulté en attire une autre, & un premier éclairciſſement en demande un ſecond. Ainſi la connoiſſance trop exacte & trop étenduë qu'on veut avoir d'un Roïaume, engage inſenſiblement dans la recherche des Roïaumes, ou des états voiſins. On ne veut d'abord connoître que la Chine ; on ſe charge pour cela de la lecture des ouvrages du P. Martini, de la Deſcription de Dappers, du Pere Kircher, de Semedo, de l'Ambaſſade des Hollandois, des Relations des Peres Magaillans, de Rhodes, Bouvet & le Comte ; avec les divers traités qui ſe ſont faits ſur la religion & la doctrine de ces peuples. Cela ſeul engage dans une étude de deux ou trois ans. Mais peut-on, dés qu'on veut connoître exactement l'empire de la Chine, le ſéparer de la Tartarie, du Japon, de Siam, du Mogol & des autres états avec leſquels les Chinois ont été en guerre, ou qu'ils ont eus dans leur alliance ? Si je marquois ſur les autres roïaumes ce que je dis en particulier de la Chine, à quel excès ne porteroit-on point la ſcience géographique ; & combien ſe trouveroit-il de perſonnes qui ſeroient en état de s'y appliquer dans tout ce détail ?

Un quatriéme défaut dans lequel engage l'étude trop circonſtanciée de quelques parties de la géographie, eſt de la méler ſouvent avec des matieres étrangeres. On ne veut entrer d'abord que dans des diſcuſſions géographiques, & l'on s'enfonce peu à peu dans l'hiſtoire naturelle, ou dans l'hiſtoire particuliere des villes & des provinces. On

fait entrer dans la deſcription des roïaumes étrangers, l'hiſtoire des plantes, des animaux & des minéraux; comme a fait le Comte Marſigli dans ce qu'il a donné ſur une petite partie du Danube. Enfin à l'occaſion des roïaumes ou des villes conſidérables, on veut étudier prématurément leurs révolutions, ou leurs différens états. Ces études peuvent avoir leur utilité, mais on ne doit les faire que dans les temps convenables.

Enfin un *dernier défaut* où l'on tombe quand on étudie une province on un roïaume, eſt de courir d'auteurs en auteurs Comme leurs principes & leurs vûës ſont preſque toujours différentes, & qu'ils ne ſuivent pas un même ordre; il eſt difficile que cela ne jette point de la confuſion dans l'eſprit, en une ſcience qui demande beaucoup d'ordre & de méthode. Il faut toujours s'attacher à l'écrivain le plus exact en chaque genre, & ne faire que conſulter un ou pluſieurs auteurs dans le beſoin: on ne doit même le faire que quand une difficulté ou une diſcuſſion néceſſaire le demande.

ARTICLE IV.

Choix des Auteurs qui ont diſcuté la Geographie

ON ne ſauroit avoir trop d'attention pour ne ſe pas livrer indifféremment à toutes ſortes d'écrivains. Nous avons déja marqué le choix qu'on doit faire de ceux qui donnent les premiers principes de cette ſcience, & nous marquerons ici avec quelque préciſion ce qu'on penſe ordinairement de ceux qui ont le mieux diſcuté la géographie nouvelle.

Il eſt difficile d'être ſatisfaits de tous les auteurs qui ont parlé avec étenduë de toutes les parties du monde. La Coſmographie de *Sebaſtien Munſter*, eſt une des premieres qu'on peut citer en ce genre; mais c'eſt moins une géographie, que des remarques particulieres réduites à certains chefs ſur les diverſes parties du monde. Quoique l'auteur fût aſſez verſé dans ce qui regarde la connoiſſance de l'univers, il ne s'eſt pas néanmoins conduit avec l'ordre & la juſteſſe que demandoit ſon ſujet: il a groſſi ſon livre d'une infinité de matieres étrangeres, L'hiſtoire naturelle, les prodiges, les faits inouis, les événemens extraordinaires ſont la partie principale de l'énorme volume de ce Cordelier Apoſtat. La géographie n'y paroît preſque que comme un acceſſoire. Cependant cet ouvrage a eu beaucoup de réputation au milieu du XVI. Siecle. Chaque nation, Allemans, Italiens, François, tous l'avoient en leur langue, parce que c'étoit ſans doute le ſeul ouvrage qu'il y eût alors ſur ce ſujet. François de *Belleforeſt* qui vint après, ne fit qu'augmenter le travail de Munſter; mais il n'a point toujours corrigé le défaut eſſentiel de ce livre, il s'eſt contenté de le groſſir par d'autres remarques, dont quelques-unes ſont utiles, & d'autres ſont de pure curioſité. Cependant *Belleforeſt* étoit habile, il avoit de la lecture, & pouvoit aiſément par ſon propre fond ſupléer à ce qui manquoit à *Munſter*. Mais puiſqu'il ne l'a point fait, il n'y a qu'à ne le pas lire; c'eſt la vraïe maniere de ſe venger des auteurs négligens.

La Coſmographie du Cordelier *André Thevet* parut en même tems que celle de *Belleforeſt*; mais quel mépris ne s'attira point ce Moine, auſſi téméraire qu'ignorant. Il n'eſt

n'eſt gueres de ſavans qui n'en parle avec dédain. Les obſervations ſur les mœurs des peuples, & l'hiſtoire naturelle ne font pas rechercher ſon ouvrage, auſſi négligé aujourd'hui qu'il l'étoit de ſon tems. Quoique *Paul Merula* n'ait point achevé ce qu'il a fait ſur la géographie, il ne laiſſe pas d'avoir une eſtime aſſez générale. Il eſt exact, ſans être ſtérile; & l'étenduë qu'il donne à ſa matiere, ne le rend ni ennuieux, ni languiſſant. L'Eſpagne, la France & l'Italie ſont les parties de l'Europe qu'il a examinées en détail. Le paralelle qu'il y fait de la géographie ancienne avec la nouvelle, le rend utile à ceux qui donnent dans cette ſorte d'étude. Je ne prétens pas néanmoins qu'il ſoit néceſſaire de le lire.

La Deſcription du Monde de Pierre *Daviti* eſt un des ouvrages qui a eu le plus de réputation. Il ſe ſoûtiendroit peut-être encore à preſent ſans la derniere édition que le ſieur de *Rocoles* en fit paroître en 1660Ce livre dont le fond eſt bon, fut donné d'abord par le Sieur *Daviti*, ſous le titre de *Deſcription des états & Empires du monde.* Comme la matiere en étoit plus ſerrée dans les premieres éditions,elle m'a paru auſſi plus exacte & plus conforme à la maniere dont on doit traiter la géographie. Il a été groſſi par le Sieur de *Ranchin* dans les éditions de 1635. & 1645. juſques au nombre de quatre & de cinq volumes; mais en 1660. le Sieur de *Rocoles* augmenta l'ouvrage d'un ſixiéme volume. A bien examiner ces différentes éditions, on trouve que celle de 1660. comme la plus ample, eſt auſſi la plus ennuïeuſe, & la moins exacte. Le Sieur de *Rocoles* n'avoit point aſſez manié ces matieres pour primer dans ce genre de ſcience. Les éditions de 1635. & 1645. quoique moins amples, ne laiſſent pas d'être eſtimées par les connoiſſeurs. S'il y manque quelques faits, au moins les trouve-t-on exemtes de ces fautes & de cette langueur qui fait le caractere des ouvrages du Sieur de *Rocoles.*

On vit paroître vers le même temps en Hollande pluſieurs Atlas, ou Coſmographies, qui ne ſont pas toutes également eſtimées. L'Atlas de *Mercator* continué par *Ortelius* & *Hondius* donne les idées d'un grand ouvrage; mais leur travail, quoique bon, ne ſatisfait point aſſez aujourd'hui, où il paroît qu'on veut dans ces ſortes de livres plus de juſteſſe & de préciſion. L'Atlas François de *Janſſon* publié d'abord en quatre, puis en ſix volumes, a été fort eſtimé, & n'eſt pas encore négligé à preſent. Il a une juſte étenduë; mais il y auroit beaucoup de choſes à rectifier dans les cartes géographiques,qui ſont copiées ſur celles de *Mercator* & d'*Ortelius.* Il faudroit les raprocher des nouvelles obſervations de nos derniers géographes. Le même *Janſſon* publia en 1650. un Atlas latin en huit volumes, qui a eu beaucoup de réputation. La dépenſe que ce Libraire fit pour les gravûres, le papier & l'impreſſion eſt immenſe; rien ne s'y dément. Les cartes ſont priſes ſur les originaux que nous avons des géographes de chaque nation; & le diſcours eſt le plus judicieux & le plus exact qui ait paru juſqu'alors. Trois choſes paroiſſoient manquer à cet ouvrage, auſquelles on a ſuppléé par autant de volumes. Le premier ſous le titre de Monde Maritime, (*Orbis maritimus*) contient ce qui eſt néceſſaire pour l'hydrographie & la navigation. Ce volume qui eſt eſtimé, pourroit être ajouté aux Atlas de *Blaeu*, dans leſquels cette partie manque. Le ſecond volume ſous le titre de Nouvel Atlas (*Atlas Novus*) contient une deſcription du monde, tel qu'il a été connu des anciens. Ce

volume, qui parut en 1660. renferme non ſeulement les cartes de l'ancienne géographie, mais on y trouve encore des explications exactes & très-utiles pour la connoiſſance de l'ancien monde. L'année d'après on vit paroître un nouveau volume qu'André *Cellarius* publia ſous le titre d'Atlas Céleſte, (*Atlas cæleſtis.*) Comme l'aſtronomie & la géographie ſont jointes eſſentiellement, rien ne ſeroit plus utile que ce volume pour une connoiſſance exacte de tout le monde, ſi avec les différentes hypotheſes qu'on y voit, on y joignoit les nouvelles découvertes qui n'ont été faites que depuis *Cellarius*. *Janſſon* qui vouloit travailler auſſi pour ceux qui ne pouvoient pas faire la dépenſe de ſon grand Atlas, le reſſerra en un ſeul volume qu'il fit paroître en 1666. ſous le titre d'Atlas abrégé (*Atlas contractus.*) Il peut en quelque ſorte tenir lieu de ſon grand ouvrage. On doit ſuppoſer néanmoins que cet abrégé ne ſauroit contenir ni les deſcriptions, ni le grand nombre de cartes qui ſont l'ornement du grand Atlas. Mais on y trouve les diviſions néceſſaires pour apprendre ce qu'on doit néceſſairement ſavoir de la géographie, avec les cartes les plus eſſentielles.

L'émulation des Libraires de Hollande nous a procuré d'autres Atlas en pluſieurs langues, tous de *Jean Blaeu*. En 1662. il en fit paroître un latin qui contient dix volumes: l'année d'après il publia en douze volumes ſon grand Atlas françois. Quoique *Blaeu* fût très-verſé dans les matieres géographiques, il voulut encore emploïer le ſecours de pluſieurs gens de lettres qui avoient particulierement étudié les roïaumes ſur leſquels il les faiſoit travailler. Ainſi l'on peut dire que ſon ouvrage eſt un des plus parfaits que nous aïons. Le diſcours en eſt cenſé & raiſonnable, quoiqu'il ne ſoit point aſſez ſerré. Les cartes qui ſont comme celles de *Janſſon* copiées ſur les originaux, ſont belles & bien gravées: elles ont une grace qu'on ne trouve pas même dans nos cartes de France. L'incendie qui conſuma preſque tout le fond de librairie, & les planches du célebre *Blaeu*, a rendu ces ouvrages aſſez rares, & fait qu'ils ſont plus recherchés que l'Atlas de *Janſſon*. Cependant je ne ſçai ſi dans le paralelle que l'on feroit de l'un avec l'autre, on ne donneroit point la préference à celui de *Janſſon*. Outre l'exactitude du diſcours & la beauté des gravûres, on y trouve ce qui eſt néceſſaire pour étudier la géographie ancienne & l'hydrographie, qui ſont deux parties eſſentielles qu'on ne trouve point dans l'Atlas de *Blaeu*. Il eſt certain, pour le dire en un mot, que ces deux célebres ouvrages ont ſervi de modeles à nos plus habiles géographes, pour dreſſer leurs cartes générales & particulieres.

Peut-être pourroit-on ſuppléer à la lecture de ces grands ouvrages par les deſcriptions générales des quatre grandes parties du monde; mais il arrive par une bizarrerie aſſez ſinguliere, que celles qui ſont ou peuvent être les plus connuës, ont été moins diſcutées que les autres. Nous n'avons, par exemple, rien de raiſonnable ſur l'Europe en général, que le traité de M. de *Frankemberg*. Il eſt même écrit en une langue peu connuë hors de l'Allemagne, cependant il n'y a point de partie ni plus intéreſſante, ni plus à portée d'être exactement diſcutée. Quoique les autres parties du monde ne demandent pas une étude auſſi détaillée que l'Europe, elles ne laiſſent pas néanmoins d'être ſuffiſamment éclaircie. Mais la connoiſſance qu'on en doit avoir dépend des vûës qu'on peut ſe former pour l'hiſtoire de ces nations. L'Aſie qui a été habitée la premiere, eſt auſſi la plus curieuſe & la plus intéreſſante. C'eſt là que le pre-

mier homme a été formé ; c'eſt de là que la religion s'eſt répanduë dans les autres parties ; les peuples mêmes y ont toujours eu un génie ſupérieur aux nations de l'Europe & de l'Afrique. Quoique l'éloignement de pluſieurs ſiecles ait répandu beaucoup d'obſcurité ſur leur hiſtoire ancienne, elle ne laiſſe pas d'être utile, dès qu'elle peut ſe raporter à l'hiſtoire de la religion. On ne pourroit pas cependant, ſans ſe détourner d'études plus avantageuſes, s'attacher en particulier à tous les auteurs qui ont décrit les divers états de cette partie du monde ; il faut néanmoins en avoir une idée ſuffiſante pour leur hiſtoire ancienne ou moderne. La deſcription qu'en a faite le Pere *Fournier* Jeſuite, n'eſt pas inutile pour ce deſſein. Elle eſt ſagement écrite, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi exacte, ni ſi étenduë que celle de *Dappers*, qui ne mérite pas moins que ſon Afrique un traducteur habile & intelligent. L'étude particuliere que ce ſavant Hollandois avoit faite de toutes les nations Orientales, les lumieres qu'il a puiſées dans les plus exacts voyageurs de ſa nation, l'ont mis en état de faire une juſte deſcription de cette partie du monde. Il en a même examiné avec beaucoup de ſoins les plus conſidérables états par des volumes particuliers ; tels ſont la Syrie, la Paleſtine, l'Arabie, la Méſopotamie, la Natolie, la Chine, & les Iſles de l'Archipel.

Combien l'Afrique, bien moins utile que l'Aſie, n'a-t-elle pas été expliquée de fois par d'habiles écrivains ? Jean *Leon Afriquain*, Louis *Sanuto* & Louis de *Marmol* ont précedé la Deſcription que *Dappers* a faite de cette partie avec tant de ſoins & d'exactitude. Ce dernier ouvrage eſt utile, non-ſeulement pour connoître la ſituation de tous les royaumes de l'Afrique ; mais encore pour apprendre le caractere, les mœurs & le commerce de ſes peuples. J'avoüerai cependant que les cartes qu'on y a miſes ne ſe rapportent point toujours à la deſcription qu'en fait l'auteur.

Les richeſſes & le commerce de l'Amérique ſont qu'on devroit l'étudier avec quelque application ; mais les découvertes qu'on y fait tous les jours de quelque nouveau pays, ne permettent pas d'en avoir une exacte connoiſſance. Comme cette partie n'eſt pas moins grande que l'ancien continent, il eſt difficile de la bien examiner. Les dominations y ſont ſi mêlées, & en ſi grand nombre, que ſi l'on peut diſtinguer celles des puiſſances de l'Europe, qui y poſſedent quelques provinces, il eſt preſque impoſſible de bien ſéparer tous les peuples originaires qui n'ont point encore été ſubjugués. Les deſcriptions ordinaires ne donnent pas même aſſez de connoiſſance de ces derniers, il faut avoir recours aux relations & aux voyages les plus modernes. Cependant il ne ſuffit pas, pour connoître le nouveau monde, de lire les Géographes ordinaires, il faut encore quelque deſcription plus étenduë. Quoique celles qui ont été faites dans le XVI. ſiecle ſoient exactes, elles ne ſont néanmoins connoître que l'hiſtoire des premieres découvertes. Ainſi dès qu'on voudra ſe former de juſtes idées de ſa diviſion, ce n'eſt ni à *Benzonius* qu'il faut recourir, ni à *Pierre Martyr*, ni à tout ce que les Eſpagnols en ont écrit dans le même temps. On devroit lire au moins les Deſcriptions de Jean *De Laët*, ou celle d'Antoine de *Herrera*, Il ſeroit à ſouhaiter que celle d'Arnold *Montanus* qui eſt en Flamand, & celle de Jean *Ogilby* écrite en Anglois, fuſſent traduites en notre langue. Comme elles ſont exactes, elles donneroient de grandes lumieres ſur la ſituation & la diviſion de cette partie du monde. Il ne fau-

droit y joindre que les Relations faites depuis 1671. que ces deux ouvrages ont été imprimés.

MAIS faudra-t-il, pour apprendre la géographie, lire tous ces ouvrages immenſes; en faire une juſte comparaiſon, & voir ſur chaque royaume, ce qui ſe trouve dans chacun de ces Atlas, & de ces Deſcriptions? à Dieu ne plaiſe; autrement je plaindrois le malheur de ceux qui auroient le moindre goût pour une ſcience préliminaire, laquelle entraîneroit immanquablement un travail infructueux, qui produiroit plus d'obſcurité que de lumieres, par la diſcuſſion qu'on ſeroit obligé de faire des divers ſyſtêmes qui ſont embraſſés par chacun de ces auteurs. Ainſi tous ces ouvrages ſont d'un uſage très-modéré. Veut-on étudier ſolidement, on s'attache à un livre exact, de groſſeur à être lû plus d'une fois, afin d'en mieux pénétrer les principes. Je n'en conſeillerois point d'autres que la *Methode pour étudier la géographie*, imprimée à Paris en 4. volumes in 12. l'an 1716. qui n'eſt, pour le fond de l'ouvrage, que la Géographie ou Deſcription de l'univers de M. *Martineau du Pleſſis*, à laquelle on a joint un abregé de l'ancienne géographie. Mais comme il ſurvient des difficultez qu'un abregé ne ſçauroit lever entierement, alors on a recours à des ouvrages plus étendus: & ce n'eſt point leur diverſité ou leur grand nombre qui doit nous en impoſer, nous ne devons faire attention qu'à l'exactitude & aux ſoins de leurs Auteurs. Et même quand il faut choiſir les livres dans leſquels on veut s'éclaircir, chacun doit avoir égard aux ouvrages de ſon goût, ou à ceux qui peuvent lui tomber le plus aiſément ſous la main: avec ce diſcernement néanmoins, que quand ils ne ſont point d'une fidelité reconnuë, on ne les peut lire qu'avec beaucoup de précaution, & j'oſe dire avec une extrême réſerve, pour n'être pas la dupe de ſa crédulité & de ſa confiance. Le plus ſûr eſt de lire, ou du moins de conſulter les deſcriptions particulieres qui ſe ſont faites des royaumes & des états differens, & que nous avons ſoin d'indiquer en parlant de l'hiſtoire de chaque nation.

ARTICLE V.

Uſage des Dictionnaires Géographiques & des Voyageurs.

LA géographie eſt une des premieres ſciences qu'on a voulu réduire en Dictionnaires. Mais il faut dire, que ſi cette eſpece de livre eſt de quelque utilité pour cette ſcience; on ne ſauroit auſſi diſconvenir, qu'elle ne ſoit fort préjudiciable à l'étude ſuivie qu'on en peut faire. Il y a des perſonnes qui, pour s'épargner une légere application, aiment beaucoup mieux avoir dans leurs cabinets ces ſortes de répertoires, vrais livres de gens pareſſeux, que de prendre ſur eux le tems neceſſaire pour faire une étude modérée de la plus facile de toutes les ſciences. Tout le fruit qu'ils en peuvent tirer, eſt qu'ils ſauront beaucoup de noms de villes & de bourgs ſous la lettre A. un autre nombre ſous la lettre B, mais ils ne ſont point arrivés au C, que la lettre A eſt preſque oubliée. Les ſciences ne ſe retiennent bien que quand on les étudie avec methode. Cependant ces Dictionnaires ne ſeroient pas inutiles à qui en ſauroit faire un bon uſage. Il eſt impoſſible d'avoir toujours preſent à l'eſprit tous les noms des lieux

particuliers qu'on a vûs ſur la carte, ou qu'on a lûs dans une introduction. C'eſt là l'occaſion où le Dictionnaire ſeroit utile pour rappeller des noms qu'on peut avoir oubliés. Mais il arrive ſouvent que les principes du Dictionnaire ſont differens des principes de l'Introduction qu'on a étudiée : ou même, ce qui eſt aſſez commun, les Dictionnaires que nous avons ne ſont pas tous également exacts. Celui d'*Ortelius* le plus habile géographe de ſon tems, devroit être raproché des nouvelles diviſions que les changemens arrivés dans l'Europe pendant le XVII. ſiecle, ont introduits dans la géographie. Il eſt vrai qu'il s'eſt plus attaché dans cet ouvrage à la géographie ancienne, qu'à la nouvelle. Mais il y en a quatre qui ont eu dans ces derniers tems beaucoup de réputation. Le premier eſt celui de M. l'Abbé *Baudrand* : le fond de ſon Dictionnaire eſt pris du Pere *Philippe Ferrari* de l'Ordre des Servites en Italie. Il a été imprimé pluſieurs fois avant l'Edition qu'en a donné M. *Baudrand* en 1670. Le ſuccès de ce livre fit naître à *M. Baudrand* la penſée de ſe l'attribuer entierement en 1682. qu'il parut en deux volumes in folio. Cependant cet ouvrage ne fut pas ſi généralement approuvé, que les plus habiles géographes n'y ayent repris un grand nombre de fautes très-conſidérables. C'eſt ce qui donna lieu à M. Guillaume *Sanſon* de publier en 1683. les Obſervations Critiques qu'il avoit faites ſur cet ouvrage, & qui n'ont été diſcontinuées que par le grand crédit de *M. Baudrand*, & par les mouvemens extraordinaires qu'il s'eſt donné. M. *Baudrand* avoit traduit lui-même ſon ouvrage en François; mais heureuſement pour le public il n'a paru qu'après ſa mort. On crut alors qu'il étoit permis de regarder l'ouvrage François avec le même œil, que M. *Sanſon* avoit fait le Latin. Les héritiers de cet Abbé le firent examiner par des perſonnes habiles & intelligentes, & l'on y a fait un nombre infini de corrections, qui ont mis ce livre dans l'état où il a paru en 1705. On peut dire à l'avantage de ce Dictionnaire, que, quoiqu'il ne ſoit pas entierement purgé de fautes, c'eſt néanmoins celui duquel on peut faire un meilleur uſage; & il y manque peu de choſe pour en faire un ouvrage raiſonnable & inſtructif.

Le Sieur *Maty* a quelquefois copié & quelquefois corrigé M. *Baudrand*, dans le Dictionnaire géographique qu'il fit paroître à Amſterdam en 1701. Cet ouvrage qui eſt le ſecond Dictionnaire, dont nous voulions parler, eſt fait avec ſoin, il eſt exact, proprement imprimé, & n'eſt point à beaucoup près, d'un volume ſi embarraſſant que celui de M. *Baudrand*. M. *Corneille* qui ſe fait ſans doute un ſcrupule de citer ce dernier Auteur, ne fait pas la même choſe à l'égard du Sieur *Maty*.

Le troiſiéme Dictionnaire géographique eſt celui de M. Thomas *Corneille* qui parut en 1708. en trois gros volumes. C'étoit le plus ample & le plus détaillé de ceux qu'on avoit vûs juſqu'alors. Mais il manque bien des choſes à cet ouvrage; il m'a paru que pour le perfectionner, il faudroit y joindre les diviſions générales des royaumes & les diviſions particulieres de chaque province, afin que dans un livre auſſi étendu, on pût non-ſeulement trouver le détail de la géographie, mais encore une introduction à cette ſcience. Ce livre n'eſt pas, non plus que les autres, exempt de fautes; M. *Corneille* n'a pû les éviter, malgré l'attention qu'il a euë de demander des memoires dans toutes les provinces, & dans les principales villes du royaume. Mais comme il s'étoit mis aſſez tard à la compoſition de cet ouvrage, il n'a pû avoir dans un âge

avancé l'activité & la vigilance néceſſaire pour s'inſtruire de particularités qui échapent aux perſonnes toujours enfermées dans leur cabinet.

Enfin un quatriéme Dictionnaire géographique eſt celui que M. *de la Martiniere* vient de faire paroître en Hollande. Habile dans cette étude, dont il a fait ſon capital, il a évité les inconvéniens où d'autres ſont tombés avant lui : il a ſû ſe ſervir avantageuſement des meilleures Deſcriptions géographiques de chaque royaume, qu'il a ſoin de citer. Ce qu'il y auroit peutêtre à reprendre, ſeroit que s'écartant de ſon objet, il ſeme trop d'hiſtoire dans ſa géographie. Ainſi au lieu d'un Dictionnaire purement géographique, il y a lieu de craindre que ce ne ſoit auſſi un Dictionnaire hiſtorique ; ce qui ne convient nullement aux vûës que doit preſenter ſon livre. Il auroit encore fallu, pour perfectionner cet ouvrage, mettre à la tête une introduction à la géographie, & le décorer des cartes générales & particulieres les plus eſſentielles. Mais on y peut ſuppléer dans un dernier volume. Par là on auroit avec le Dictionnaire, les principes de cette ſcience, & les cartes qui auroient rapport aux vûës & au ſyſtême de l'auteur. Cela épargneroit même d'autres recherches & d'autres dépenſes ; & l'on éviteroit la multiplicité des livres, qui eſt un des inconvéniens des ſciences ſimples.

Je paſſe pluſieurs autres Dictionnaires géographiques, qui ont paru dans le monde, ſans y faire beaucoup de bruit. Le Pere *Philippe Ferrari* en a fait imprimer un à Pavie en 1632. qui ne regarde que les Poëtes & l'ancienne hiſtoire. Rien peut-être ne ſeroit plus utile, ſi avec les citations qu'il a miſes, on y trouvoit les noms modernes, pour faire un paralelle de l'ancienne & de la nouvelle géographie. M. *Fondeur* en fit imprimer un in-quarto à Laon en Picardie ; mais il ne ſauroit tout au plus paſſer que pour le ſquelette d'un livre. Nous en avons un fort petit, ſans nom d'auteur, imprimé d'abord à Bruxelles en 1696. & réimprimé à Paris en 1697. Mais que peut-on marquer dans un auſſi petit volume ! Enfin il y a eu des ouvrages conſiderables d'hiſtoire, auxquels on a joint des Dictionnaires géographiques aſſez utiles. Le Pere *Lubin* Auguſtin, en a mis un au Plutarque de la pitoyable traduction de M. l'Abbé *Tallement*. Nous en avons un dans l'Edition des Annales d'*Uſſerius*, qui parut à Paris en 1670. Enfin, comme ſi ce Pere étoit né pour compoſer des Dictionnaires géographiques, il en a mis un au Martyrologe latin, qui fut imprimé à Paris en 1667. & un autre à la fin de la Bible Latine in-quarto de *Vitré*, different de celui qui fut joint à l'Edition in-folio que le même Libraire a donnée de la Bible en 1662. Le P. *Ferrari* en a fait un qui convient à toutes les éditions du Martyrologe ; les *Bollandiſtes* ont donné une notice des Egliſes, tirée des Actes des Saints qu'ils ont publiés : Et M. *Baillet*, qui a ſenti le goût du public pour cette nature de livres, en a mis un ſous le titre de Topographie de la vie des Saints dans le recueil qu'il a fait de leur hiſtoire. Mais tous ces ouvrages ſont peu utiles, à moins qu'on n'ait auparavant quelques idées des principes généraux de la géographie.

La lecture des VOYAGES, quand ils ſont exacts & judicieux, plaît à tout le monde : on s'en ſert ordinairement comme d'un amuſement : mais une perſonne habile ſait en faire uſage pour la géographie & pour l'hiſtoire. Il faut en faire un grand choix, parce que tous les voyageurs ne ſont pas également éclairez. Le grand nombre de

ceux que nous avons citez dans le Catalogue de cet ouvrage, fait voir l'étrange confuſion dans laquelle on ſe jetteroit, ſi on les vouloit tous lire : néanmoins on ne doit pas négliger d'en lire pluſieurs ſur un même Pays, parceque le dernier a fait des remarques qui ſont échapées à l'attention du premier voyageur. Chacun a ſon goût, chacun a ſes vuës dans les voyages que l'on entreprend d'écrire ; ainſi on peut avec differentes relations, faire une deſcription aſſez juſte des Royaumes inconnus, ou rectifier les poſitions de lieux déja connus. C'eſt par là que nous avons des deſcriptions de l'Amérique, & que l'on a rectifié dans ces derniers temps les poſitions de pluſieurs Royaumes, & de pluſieurs Villes de l'Aſie & de l'Afrique.

ARTICLE VI.

Choix & uſage des Cartes generales & particulieres.

ON ne ſauroit être trop exact ſur le choix des cartes géographiques ; c'eſt de leur diſcernement que dépend l'étude de cette ſcience. Et je dirai que pour mieux réuſſir, il faut s'attacher à celles qui ſont en grand volume, ou en pluſieurs feüilles ; elles ſont ordinairement & plus diſtinctes, & plus détaillées. L'on ne doit faire aucune attention à celles qui ſe trouvent dans les Introductions géographiques ; à peine peuvent-elles ſervir à faire connoître la ſituation generale des Royaumes. Pour la poſition des Provinces & des Villes, elles y ſont entierement inutiles. Quelles lumieres peut-on tirer d'une carte de ſix pouces, qui doit repreſenter quelquefois deux ou trois cens lieuës de terrain ; lorſqu'une carte de quatre pieds n'eſt pas très-ſouvent ſuffiſante pour donner une exacte connoiſſance des diviſions generales & particulieres d'un pays ?

Le nombre des Géographes qui ont publié des cartes, eſt ſi grand, qu'il faut une eſpece d'étude pour les diſcerner, & en connoître le mérite. Ceux qui ont paru dans le XVI. ſiecle ont commencé à débrouiller cette matiere ; mais ce n'a été que dans le XVII. qu'on l'a miſe au point d'exactitude où nous la voyons aujourd'hui.

Il n'eſt gueres de nation dans l'Europe, qui n'ait eu ſes géographes. La plûpart néanmoins n'ont donné que des cartes particulieres de leur patrie : d'autres en ont dreſſé quelques-unes des provinces ou des quartiers qui leur étoient le plus connus ; mais le plus grand nombre de ces dernieres cartes n'ont pas été publiées. Ce ſont là le plus ſouvent les mémoires originaux ſur leſquels les plus habiles géographes ont formé leurs cartes générales. Il n'y a point de peuples qui ayent pouſſé ce travail auſſi loin que les Hollandois, les François & les Italiens.

Geographes François et Hollandois.

CE fut dans le XVI. ſiecle que *Gerard Mercator* commença dans les Pays-bas à éclaircir une ſcience, qui juſqu'alors avoit été fort négligée. Les ouvrages qu'il fit paroître ont eus une grande réputation, dont ils ſont peut-être plus redevables à la nouveauté du deſſein, qu'à leur exactitude. Auſſi ne voyons-nous pas qu'ils ſoient aujourd'hui fort recherchés. *Abraham Ortelius*, qui parut vers le même temps, travailla avec un plus grand ſuccès. Outre qu'il étoit homme de ſavoir, il pouvoit

encore mettre ſa ſcience en pratique. Ses cartes géographiques, ſur-tout les anciennes, ont ſervi de modele & même de fondement à nos plus habiles géographes. Elles ont été inſerées dans preſque toutes les Atlas. L'auteur, qui avoit de l'exactitude, juſqu'au ſcrupule, a eu ſoin dans chacune de ſes cartes, de mettre une liſte des lieux dont les poſitions lui ont paru douteuſes. Ce ſage avertiſſement qu'il donnoit à ſes confreres, auroit dû les engager à ne ſe point trop abandonner à des conjectures incertaines. *Pierre Bertius*, après avoir paru dans les Pays-bas ſur le pied d'un des plus habiles géographes de ſon ſiecle, & y avoir travaillé à des ouvrages qui lui feront toujours honneur, ſe retira en France pour cauſe de religion, vers le commencement du regne de Louis XIII. & y continua ſes mêmes travaux ſur la géographie. Mais ſes ſoins le porterent à éclaircir plûtôt l'ancienne géographie, que la nouvelle. C'eſt lui qui donna en 1618. la belle édition de *Ptolomée*, ſi applaudie de ſon temps, & ſi recherchée encore aujourd'hui: & il publia même ſur le *Pomponius Mela* des cartes très-utiles pour la connoiſſance de l'ancien monde.

Les *Janſſons* célebres imprimeurs d'Amſterdam ne contribuerent pas ſeulement par leurs études à la perfection de la géographie; leurs penſions engagerent encore divers ſavans à travailler ſur une ſcience pour laquelle ils avoient beaucoup de goût. Les cartes qu'ils ont miſes dans les differens ouvrages de géographie qu'ils ont imprimés, ſont tirées de celles qui avoient le plus de réputation: & l'on peut dire que leurs Atlas, ſur-tout le dernier qui eſt en VIII. volumes, peut tenir lieu des cartes originales qu'ils avoient raſſemblées avec ſoin, & dont la plûpart auroient peine à ſe trouver aujourd'hui.

Meſſieurs *Blaeu* travaillerent avec encore plus de ſuccès que les *Janſſons*. Quatre Atlas en quatre langues différentes montrent combien ils avoient à cœur une ſcience pour laquelle ils ont fait de ſi exceſſives dépenſes. Outre la magnificence qui regne dans les cartes qu'ils ont données, ſoit à part, ſoit dans tous leurs livres, on y trouve une grace & une clarté que les autres géographes n'ont point encore imitée. Nous pouvons dire de leurs cartes particulieres, ce qui vient d'être marqué de celles des *Janſſons*, qu'elles peuvent tenir lieu des originaux que nous n'avons pas. *Benjamin*, & *Nicolas Viſſchers* & *Frederic de Witt* commencerent vers le milieu du dernier ſiecle à publier auſſi en Hollande des cartes géographiques; cependant ils le firent moins en ſavans qu'en ouvriers. Leur application ne fut pas de donner quelque choſe de leur chef; mais de former un magaſin de cartes qu'ils copierent ſur les meilleurs maîtres. Leurs ouvrages ne ſont conſiderés qu'à proportion du ſoin qu'ils ont eu de travailler ſur de bons originaux.

Plus de deux cens cartes dont nous ſommes redevables au Sieur *Vander Aa* Libraire de Leyde, font voir combien il s'eſt appliqué à augmenter les ſecours néceſſaires pour la géographie. Son attention eſt de ne prendre pour les cartes étrangeres que d'excellens originaux qu'il a ſoin de faire rectifier ſur les obſervations des voyageurs par des gens habiles & intelligens. Le plaiſir qu'il a fait au public de l'enrichir par beaucoup d'ouvrages de géographie, auſquels il a fait ſi longtemps travailler pluſieurs ſavans, lui ont acquis une grande réputation, & l'on doit compter ſur l'exactitude d'un homme auſſi connoiſſeur, qui n' apoint épargné la dépenſe, pour donner aux ouvrages

ouvrages qu'il a entrepris, le degré de perfection qui leur convient. Ainſi le Sieur *Vander Aa* par une attention qui tient plus du goût que de l'envie de gagner, a augmenté le nombre des cartes géographiques de *Frederic de Witt* fameux graveur de géographie qui demeuroit à Amſterdam.

J'omets pluſieurs géographes qui ont paru dans les Pays-bas; il ſeroit preſque impoſſible de les marquer tous. Quelques-uns, comme *Hareus*, *Danckerts* & *Blanchart*, ſont aujourd'hui négligés, parceque nous avons des cartes plus nouvelles & meilleures que celles qu'ils ont données. D'autres, comme *Pierre Mortier*, étoient des ouvriers que l'avidité du gain engageoit à ſe ſaiſir de toutes les cartes qui paroiſſoient, pour en faire de mauvaiſes copies, qu'on n'a pas laiſſé d'acheter. D'autres enfin, comme Meſſieurs *Witſen*, *Alting*, & tous ceux qui ont donné des cartes particulieres, ſont moins regardés comme des géographes de profeſſion, que comme des ſavans qui ont publié les obſervations qu'ils ont faites dans leurs voyages ou dans leurs lectures.

Geographes François.

On ne commença en France à bien cultiver cette ſcience, que ſous le regne de Louis XIII. le Sieur *Taſſin* qui vivoit alors, la dégagea de l'obſcurité où elle étoit auparavant. Exact & laborieux comme il étoit, ſon travail n'eſt point encore à preſent négligé par les maîtres de l'art: mais le plus grand nombre de ſes cartes ſont en petit volume, & peu propres par conſéquent pour l'étude de la géographie. *Melchior Tavernier* parut dans le même temps. Il eut une grande réputation pour les cartes géographiques, tant pour celles qu'il avoit dreſſées, que pour celles des autres geographes qu'il gravoit très-proprement. C'eſt de lui que ſont les premieres cartes de M. *Sanſon* le pere. Ce dernier commença donc à paroître ſous le regne de Louis XIII. nous lui avons l'obligation d'avoir donné à la ſcience géographique tout le luſtre qu'elle a aujourd'hui parmi nous, non-ſeulement par ſes cartes & par ſon travail; mais encore par les illuſtres éleves qu'il a formés. Ses fils *Nicolas*, *Adrien* & *Guillaume Sanſon*, & *Pierre Moulart Sanſon* ſon petit fils ont perfectionné cette ſcience ſur les vûës & les mémoires de *Nicolas Sanſon*; & nous devons avoüer qu'ils ont donné aux cartes de leur pere une grace & une exactitude que les autres géographes n'ont point encore ſurpaſſée. Auſſi avons-nous indiqué leurs cartes plus ſouvent que celles des autres, non-ſeulement parce qu'elles ſont plus exactes & plus détaillées que toutes celles qne nous avons eûës juſqu'ici; mais encore parce qu'elles ſont en bien plus grand nombre que celles des autres géographes. On aura peine à croire combien ils ont travaillé pour perfectionner la géographie. Pourroit-on s'imaginer que trois ou quatre perſonnes ont publié plus de neuf cens cartes differentes ſur la géographie ancienne & moderne, dont même quelques-unes ont été réimprimées pluſieurs fois? Mais quelle récompenſe ont-ils euë pour plus de quatre-vingt ans d'un travail infructueux, & cependant ſi néceſſaire? A peine avoient-ils de quoi vivre; les Miniſtres leur ont refuſé de modiques penſions, qu'ils ont accordées avec profuſion à des valets, qui n'avoient d'autres talens que d'être les inſtrumens de leurs plaiſirs, ou même de leurs débauches.

Pierre Duval qui étoit d'Abeville auſſi-bien que Meſſieurs *Sanſon*, travailla de mê-

me à des cartes géographiques vers le milieu du dernier ſiecle ; quoique laborieux, il n'a pas eu la même réputation que Meſſieurs *Sanſon*, deſquels il avoit tantôt copié, tantôt imité, & quelquefois même gâté le travail. Il eut pour éleve un de ſes alliez, c'eſt le Pere *Placide*, qui a donné dans ſa retraite des cartes géographiques fort éxactes & fort détaillées.

Meſſieurs *Jaillot* pere & fils ont toûjours également ſoutenu leur réputation. Il eſt vrai que leur principale occupation a moins été de travailler de leur chef à des cartes géographiques, que de faire graver proprement & avec ſoin celles de Meſſieurs *Sanſon*, & des plus habiles géographes de ces derniers temps. Ils n'ont point épargné la dépenſe, & ils ont pouſſé cet art auſſi loin qu'il pouvoit aller. Des differentes gravures qu'on a faites des cartes de Meſſieurs *Sanſon*, les leurs ſont toûjours les plus eſtimées. C'eſt en vain que *Pierre Mortier* a voulu copier à Amſterdam leur Atlas François ; il eſt dans cette réimpreſſion beaucoup plus défiguré qu'imité.

Les cartes données par le ſieur *Nolin* ne manquent pas d'exactitude ; j'oſe dire même qu'après celles de Meſſieurs *Sanſon* & *De Liſle*, elles ſont les plus eſtimables, ſur tout celles qui portent le nom du ſieur *Tillemont*, c'eſt-à-dire, de M. *Du Tralage*. Le ſieur *Nolin* a travaillé avec application, & il a donné de la netteté & de la grace aux cartes qui ſont ſorties de ſes mains. Le ſieur *De Fer* a fait un grand nombre de cartes qui plaiſent par les ornemens dont elles ſont accompagnées ; les theâtres de guerre ſont revêtus du plan des villes fortes ; les autres cartes repreſentent les ſingularitez qui ont rapport à l'hiſtoire naturelle, & aux mœurs des peuples. Mais ce n'eſt point là ce qu'on cherche dans une carte : on y veut une exactitude qu'on aura peine à trouver dans celles qu'il a publiées. Il a cependant réüſſi à faire graver quelques cartes particulieres fort détaillées que pluſieurs ingénieurs lui ont communiquées. Telle eſt entre autres la carte des environs de Paris, celles des Pays-bas qu'il a copiées ſur les cartes particulieres qui avoient été publiées à Bruxelles au commencement de ce ſiecle, & que M. d'*Hermant*, homme d'eſprit, & habile ingénieur, avoit communiquées pour l'uſage des officiers généraux. Nous avons eu depuis quelques années pluſieurs cartes du ſieur *Inſſelin* : ſa mort nous a privé d'un travail qui promettoit beaucoup. Ce qu'il a donné eſt d'autant plus exact, qu'il gravoit lui-même ſes propres ouvrages. Je n'ai vû de lui que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre ; les XVII. provinces des Pays-bas. Elles ſont juſtes & bien détaillées, & ſi on avoit quelque choſe à y reprendre, c'eſt qu'elles paroiſſent un peu trop chargées. Cependant ce n'eſt point un défaut, quand la carte ne perd rien de ſa clarté & de ſa netteté.

M. *Guillaume de Liſle*, formé par un pere de l'attention la plus ſcrupuleuſe, tant ſur l'hiſtoire que ſur la géographie, a très-bien réüſſi dans les cartes particulieres que nous avons de lui. Elles ſont faites avec un détail aſſez exact, & ſur les dernieres obſervations. Il n'a point copié, comme pluſieurs autres géographes, les cartes qui ont précedé les ſiennes. Il s'eſt ſervi des relations les plus modernes, qu'il a diſcutées par lui-même ; il a raproché les plans & les topographies particulieres, pour en former ſes cartes generales. Il ſeroit à ſouhaiter que les cartes des Royaumes qu'il a publiées fuſſent en plus grand volume ; elles auroient & plus de netteté, & plus d'agrément. On ſçait qu'il étoit redevable de ſes plus belles obſervations au P. *Du Halde*

Jeſuite, très-verſé dans tout ce qui regarde la géographie Aſiatique, & de qui même nous attendons un grand ouvrage ſur la Chine & la Tartarie, dreſſé ſur les mémoires originaux des Miſſionnaires de ſa Compagnie.

Un jeune géographe commence à paroître dans le monde. C'eſt M. *Bourguignon Damville*: il a du goût pour cette ſience, & il ne lui manque pour bien réüſſir que de ſe livrer au travail. Il a trouvé beaucoup de lumieres dans le recueil des cartes que M. l'Abbé *Baudran* a données aux Peres Bénédictins de S. Germain des Prez, qui ſe ſont fait un plaiſir de lui communiquer genereuſement tout ce qu'ils avoient de précieux en ce genre; & je ſai avec quelle facilité ils ont encore communiqué ce recueil à pluſieurs autres perſonnes, qui en ont fait uſage pour le bien des Lettres.

Nous ne prétendons parler ici que des plus grands maîtres. Il ſe trouve encore en France une infinité d'auteurs, qui ont donné des cartes particulieres d'autant plus exactes, qu'ils ne choiſiſſoient ordinairement que des ſujets limitez, qu'ils pouvoient connoître par eux eux-mêmes. C'eſt ainſi que ſe ſont conduits le ſieur de *Beauplan*, *Henry Sengre*, & pluſieurs autres. Le premier n'a donné que la Normandie & l'Ukraine province de Pologne. Sa Bretagne qui eſt fort exacte, n'a jamais été publiée. Il avoit parcouru lui-même ces provinces, pour juſtifier les poſitions des lieux les plus remarquables.

De toutes les cartes particulieres d'*Henry Sengre* qui ſont en grand nombre dans quelques cabinets, je ne connois de gravées que celles des Pays-bas & de l'Alſace qui ſont faites avec exactitude.

Les ſieurs *Liebaux* & *Bailleul* ont donné ſous leurs noms des cartes particulieres qu'ils avoient euës des Ingénieurs de Sa Majeſté, qu'ils ont gravées avec dextérité. Mais le Chevalier de *Beaulieu* en a publié pluſieurs qu'il avoit levées lui-même en qualité d'ingénieur. La plûpart de ces cartes ſervent pour les camps & les marches des armées, ou même pour dreſſer les cartes des royaumes & des provinces.

Geographes Italiens.

Les Italiens qui nous avoient devancés dans ce genre de travail, n'ont fait depuis que ſuivre nos plus habiles géographes. Les cartes d'Italie de *Magin* ont ſervi de modele à la plûpart de nos auteurs. Mais celles de *Nicoloſi* & de *Roſſi* ont été copiées ſur Meſſieurs *Sanſon*. Jacques *Cantelli* a travaillé par lui-même, & ce qu'il a donné a eu de la réputation. On ne ſauroit refuſer au Pere *Coronelli* un ſavoir vaſte & étendu. Il s'eſt acquis un grand nom par une ſcience très-variée. Mais ſes cenſeurs ne croyent pas qu'on puiſſe compter ſur ſon exactitude. Il ſeroit fâcheux néanmoins qu'il fallût toujours être en garde contre la beauté & l'agrément qu'il a donné aux cartes qu'il a publiées en aſſez grand nombre.

Geographes Allemands.

L'Allemagne fournit d'habiles géographes auſſi bien que les autres nations. Le *Zeiler* qui a produit au milieu du XVII. ſiecle un grand nombre de deſcriptions generales & particulieres de l'Empire, doit être regardé comme auteur original pour les parties qu'il a traitées. Ses cartes ſont d'autant plus exactes, qu'il s'eſt borné à la

connoiſſance de ſa patrie, & tout au plus à l'examen de quelques pays limitrophes ; qui ayant avec l'Empire ou des differens particuliers, ou des interêts communs, peuvent être connus par tous ceux qui étudient l'Allemagne avec tout le ſoin & l'attention qu'elle demande. Mais cette ſcience s'y eſt renouvellée depuis pluſieurs années par ſon importance même ; & l'empereur Joſeph, prince d'eſprit & rempli de goût, a bien voulu y jetter quelquefois les yeux. C'eſt aux ſoins de ce genereux empereur qu'on eſt redevable de cette excellente carte du Royaume de Hongrie, qu'il a fait travailler avec ſoin par les plus habiles ingénieurs. Mais rien n'eſt plus beau que les cartes que le ſieur *Homan* a gravées à Nuremberg en aſſez grand nombre. Nos graveurs François n'ont point encore atteint la délicateſſe où le ſieur *Homan* a porté la gravûre. Quoique ſon Atlas compoſé de plus de deux cens cartes, ne ſoit pas également exact dans toutes ſes parties ; il eſt cependant utile & même néceſſaire pour connoître tout le détail de l'Empire, auſſi-bien que les royaumes du Nord ſur leſquels nous n'avons en France que des cartes aſſez imparfaites. Cependant quand je parle du ſieur *Homan*, je ne le regarde point ici comme un ſavant géographe, & je ne prétens pas auſſi le confondre avec de ſimples ouvriers qui ne font que prêter leurs mains & leur burin. Il ſait choiſir avec diſcernement les morceaux auxquels il veut mettre ſon nom ; c'eſt à ſes ſoins que nous devons la belle carte de l'Allemagne de M. *Enſiſchmid* profeſſeur de Strasbourg ; il a fait revoir ſur de nouvelles obſervations la carte de la Hongrie de l'Empereur Joſeph, & l'a renduë un peu plus commune qu'elle n'étoit, parceque ce prince s'étoit réſervé le plaiſir de la donner aux perſonnes qu'il conſideroit. Sa carte des poſtes de l'empire de M. *Pars* eſt un chef-d'œuvre de gravûre. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il trouvât en Allemagne des amateurs de cette ſcience qui puſſent l'aider dans le goût qu'il a pour la géographie. Les graveurs d'Ausbourg ont voulu donner quelques morceaux ; mais ils l'ont fait d'une maniere ſi peſante, & ſi embaraſſée, que leurs cartes auront peine à être goûtées des connoiſſeurs.

Les articles VI. VII. & VIII. de notre catalogue feront connoître les cartes qui conviennent à ceux qui veulent travailler ſur cette ſcience, ils ſavent qu'il y a un nombre preſqu'infini de cartes particulieres qui leur ſont néceſſaires. Il n'y en a point en France de plus beau recueil que celui que M. *Du Tralage* a légué par teſtament à la bibliotheque de S. Victor ; & celui que M. l'Abbé *Baudran* a donné à l'Abbaye de S. Germain des Prez. Ce ſont des cabinets dignes de la magnificence d'un prince, & je n'ai encore rien vû de ſi complet en ce genre.

Qu'il me ſoit permis, après toutes ces réflexions, de marquer ma penſée ſur la nature des cartes que les géographes auroient dû faire. Il me ſemble qu'on n'a point encore porté la géographie à cette perfection & cette juſteſſe qu'on auroit pû lui donner. Nos cartes, ſoit générales, ſoit particulieres, ſont toutes ſur des échelles ou des meſures differentes ; ce qui cauſe une eſpece d'embarras dans l'imagination. Eſt-on obligé d'examiner de ſuite cinq ou ſix cartes du même auteur, ſur cinq ou ſix provinces voiſines ? Il faut en changeant de cartes, changer de meſure, & perdre l'idée de celle dont on vient de ſe ſervir, & à laquelle cependant il faudra recourir l'inſtant d'après. Un même auteur n'auroit-il pas pû réduire les quatre parties du monde ſur deux grandes feuilles, raportées toutes quatre à la même échelle ; gra-

ver enſuite tous les royaumes des deux continents de la même grandeur que ces quatre parties, & les rapeller à une échelle commune pour tous ces royaumes. Et comme il eſt des royaumes dont il faut détailler les provinces, & en avoir des cartes particulieres, n'auroit-on pas dû les faire auſſi de deux feuilles, & rapporter toutes les provinces à une meſure qui leur fût commune entr'elles. Ainſi pour un recueil de ſemblables cartes, il ne faudroit que trois meſures ou trois échelles differentes. La premiere, qui ſeroit à la vérité de peu d'uſage, conviendroit ſeulement aux quatre parties du monde; la ſeconde ſeroit commune à tous les royaumes; la troiſiéme enfin ſerviroit à meſurer toutes les cartes particulieres des provinces. L'imagination ſeroit ſatisfaite par la clarté & la netteté qu'y porteroit la meſure toûjours uniforme & toûjours égale du géographe. Rien auſſi ne ſeroit plus facile pour lui, que de travailler toûjours ſur les mêmes idées, & n'avoir point à changer ſi ſouvent de principes.

CHAPITRE III.

De l'Etude des Coûtumes, des mœurs & des Religions.

CETTE étude ne ſert pas ſeulement à donner une connoiſſance éxacte de l'hiſtoire; elle a encore l'avantage de faire connoître les inclinations des hommes. Le cours exterieur de leur vie découvre les replis de leur cœur; & ce qu'ils ne veulent point faire paroître dans leurs paroles, ou ſur leurs viſages, ſe fait voir dans leurs actions. L'on ne peut gueres mieux connoître quel étoit le caractere des Juifs, qu'en les conſiderant dans les éxercices de la Religion. Ce nombre infini de ſacrifices & d'oblations toutes très-penibles, marquent un eſprit inquiet & peu docile, puiſqu'il a fallu, pour les tenir dans le devoir, les accabler par une multitude de ceremonies.

D'un autre côté, les Hiſtoriens obligés d'écrire ſelon l'uſage de leur ſiecle, font une infinité d'alluſions aux coûtumes de leurs pays. Ainſi l'ignorance dans laquelle on ſeroit de ces mêmes coûtumes, ſoit par rapport à la religion, ſoit par rapport à l'uſage ordinaire de la vie, ne manqueroit pas de couvrir d'obſcurité beaucoup d'endroits qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire. Mais il faut, autant qu'il eſt poſſible, remonter juſqu'à l'origine des coûtumes, parce qu'ordinairement elles ne ſont point établies ſans quelques raiſons particulieres. Elles ſont fondées la plûpart ſur quelque trait d'hiſtoire, ou ſur le caractere même des peuples. J'en rapporte deux éxemples qu'en cite un ſavant homme du dernier ſiecle. Il marque donc que la beauté des femmes Chinoiſes conſiſte dans la petiteſſe de leurs pieds; & que les femmes de l'Indoſtan, des côtes de Coromandel, & celles des Caribes courent avec une merveilleuſe réſolution, au bruit des flûtes & des tambours, dans le feu où leurs maris doivent être conſumés après leur mort, comme ſi elles vouloient témoigner par là que, n'ayant eu qu'une même paſſion, elles ne doivent avoir qu'un même bucher.

Pour ce qui regarde les Dames Chinoiſes, l'on ſait, dit Monſieur Chevreau, que

la nature n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à la beauté de Takia femme de l'Empereur Cheu, à la réſerve des pieds qu'elle avoit prodigieuſement petits. Avant le regne de cet Empereur les Chinoiſes étoient fort libertines, & toutes ſe faiſoient un devoir de ne manquer ni aux aſſemblées, ni aux promenades, ſans ſe mettre en peine de leur famille. Les maris qui ne devoient pas en être ſatisfaits, ne leur en témoignerent, ni chagrin, ni jalouſie; mais ils ne trouverent point de moyen plus sûr pour les retenir dans leur devoir, que de marquer une averſion publique pour toutes celles qui auroient les pieds plus grands que ceux de la Reine. L'opinion paſſa même en loi, les meres qui avoient des filles encore tendres, enveloperent leurs pieds, & les preſſerent ſi étroitement avec des linges, qu'étant grandes, il leur fût impoſſible de ſortir de la maiſon, de ſe tenir droites, & de marcher, ſans être appuyées ſur les bras de leurs ſervantes.

La coûtume de l'Indoſtan eſt à la verité plus cruelle; mais comme ces femmes qui ne connoiſſoient, ni pudeur, ni honnêteté, ſe proſtituoient brutalement à tous ceux qui leur avoient donné dans la vûë; & les autres, pour épouſer le premier qui leur plaiſoit, avoient toûjours quelque poiſon prêt pour ſe défaire de leurs maris, on ne trouva que le ſeul moyen que j'ai marqué pour les retenir. Quand elles n'auroient pas même voulu ceder à la loi, elles n'en euſſent pas été plus heureuſes; parce qu'alors elles étoient abandonnées de leurs amis, & de leurs parens: & ne pouvoient plus vivre que dans l'opprobre & dans la miſere; ce qui leur devoit être beaucoup plus ſenſible que la mort.

Ces matieres qui ſont aſſez ennuyeuſes ne demandent point d'être étudiées de ſuite. Elles ſont trop étendues pour les embraſſer tout d'un coup. Il ne faut s'y appliquer qu'à meſure qu'on étudiera les hiſtoires particulieres. Ainſi avant que de commencer l'hiſtoire Sainte, il ſera néceſſaire de ſavoir les coûtumes des Juifs, & l'on ne doit étudier les ceremonies & la Religion des Egyptiens, des Grecs & des Romains, que quand on voudra lire leur hiſtoire. C'eſt pourquoi nous remettons à parler de la maniere dont il faut ſe conduire dans la recherche de ces antiquités, lorſque nous parlerons de l'hiſtoire de chaque nation en particulier. Cependant une idée generale des mœurs anciennes ſert de principe à la connoiſſance de l'hiſtoire. C'eſt par une étude éxacte de l'exterieur des hommes que l'on peut connoître leur interieur, qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire paroître dans toutes leurs actions.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'on puiſſe developer les uſages de ces ſiecles obſcurs, que nous appellons communément les temps héroïques ou fabuleux. Les noms des princes qui vivoient alors n'ont pû venir juſqu'à nous, ſans être confondus les uns avec les autres: & leur hiſtoire nous eſt moins connuë par ſa verité, que par les fables qui l'ont alterée. Il faut donc ſe fixer aux temps poſterieurs peu avant les Olympiades. Alors on commence à pénétrer dans les coûtumes des peuples, dont l'étude ſe fait à peu de frais dans quelques-uns des abregés que nous avons. Quoique celui de *Joannes Bohemus*, imprimé dans le XVI. ſiecle, ſous ce titre, *De moribus & ritibus omnium gentium*, ſoit commun, il ne laiſſe pas d'être eſtimé par les connoiſſeurs. Il éxamine toutes les nations dans un aſſez grand ordre, & avec quelque détail. Le moderne qu'il mêle quelquefois avec l'ancien, ne peut rien gâter quand on

ſait en faire uſage. Il n'eſt pas inutile de connoître les changemens qui ſont arrivés dans l'exterieur de chaque nation : on aperçoit ſouvent dans ces viciſſitudes des marques eſſentielles de leur caractere. Ce qu'*Alexandre Sardo* a fait ſur le même ſujet eſt écrit dans un autre ordre. Il n'examine pas les peuples les uns après les autres, il ſe contente de prendre les differens uſages, pour montrer de quelle maniere ils ont été pratiqués dans les diverſes nations. Je doute que cette méthode ſoit auſſi claire que celle de *Joannes Bohemus*, qui faiſant connoître chaque nation en particulier, met ſon lecteur en état d'en commencer plus ſolidement l'hiſtoire. Je renvoye d'abord à ces abregés que l'on trouvera peut-être trop ſuperficiels ; mais ces lectures demandent de la moderation. Rien n'eſt plus dangereux dans ces matieres qu'un excès de curioſité. On ne veut ſavoir d'abord que les coûtumes ordinaires, qui entrent le plus dans le commerce de la vie ; & inſenſiblement on s'engage dans l'examen de tous les ameublemens des anciens : on ne veut pas que rien nous échape de leurs feſtins, de leurs jeux, de leurs ſpectacles, de leurs armes, de leurs chauſſures & de leurs habits. C'eſt un défaut qu'on a reproché il y a long-temps, à ceux qui ſe piquent d'un certain genre de litterature. *On prétend ſavoir*, dit (1) un auteur, *ſi des anciens, tels qu'on les repreſente, étoient les accouſtremens, aux recherches deſquels ſe ſont trouvés hommes Allemands, François & autres nationnaires ſi de loiſir, qu'ils y ont employé, les uns vingt-cinq, les autres trente ans. Et au cours de toute leur vie n'en ont pas tant amaſſé de ſortes, qu'en nommera en un moment le plus jeune tailleur de la Cour, qui aura accompagné Votre Majeſté en Pologne.* (Il parle au Roi Henri III.) *ou de Polonois, Tartares, Moſcovites, & autres, il aura vû infini nombre ſi diverſement habillés.*

La RELIGION qui a toûjours fait la principale attention de tous les hommes, doit être examinée en particulier. Je ne prétens pas néanmoins qu'on s'engage dans ces diſcuſſions difficiles & embaraſſées ſur la nature de tous les cultes anciens, ſur le détail des premieres divinités, & de leurs differens ſacrifices. Il ſuffit d'avoir quelque idée de l'origine de l'idolâtrie, & quelque notion de la theologie payenne, ſi ſimple dans ſon principe, mais ſi étenduë & ſi diverſifiée, ſoit par l'imagination des hommes, ſoit par le caractere des differens peuples, ſoit enfin par le temps qui n'eſt pas moins le pere de l'erreur, que le témoin de la vérité. Je n'oſe renvoyer d'abord au ſavant ouvrage de *Voſſius* ſur l'origine & le progrès de l'idolâtrie ; peut-être le trouvera-t-on trop étendu pour ſervir de préliminaire à la ſcience de l'Hiſtoire : mais on pourroit ſe contenter de ce que le Pere *Pomey* a publié ſur cette matiere dans ſon *Pantheum Mythicum*, traduit depuis peu en François, ou ce qui ſe trouve dans l'Explication des fables de M. l'Abbé *Banier*, lequel ſans ſe précipiter dans ce labyrinthe d'une érudition, ſouvent moins utile que faſtueuſe, a ſû non ſeulement développer ce que l'antiquité la plus reculée a crû de ſes Dieux, mais faire connoître encore quel a été dans la ſuite des temps le progrès de ſa religion & de ſon culte. Peut-être pourroit-on lire auſſi avec quelque avantage les traités de *Lilio Gyraldi*, & du Pere *Schottus* Jeſuite. Mais on doit faire une particuliere attention à celui que Milord *Herbert* a publié ſous le titre, *De Religione Gentilium*. L'idée qu'il avoit de la

(1) Succincts adverſaires de l'hiſtoire, *pag.* 16.

bonté de Dieu, le porte à juſtifier ſa providence dans la conduite qu'elle peut avoir tenuë à l'égard de toute la gentilité. Il n'a pû s'imaginer qu'un Dieu ſouverainement bon, & ſouverainement vrai, ait permis que ſon culte ſe ſoit entierement aboli dans l'antiquité payenne; & il prétend ſurtout dans les chapitres XV. & XVI. de ſon ouvrage, qu'il y a eu parmi les Gentils beaucoup plus de ſuperſtition que d'idolatrie, c'eſt-à-dire, qu'on a plûtôt excédé dans le culte du vrai Dieu, que rendu un culte divin à une fauſſe divinité, quoiqu'il n'exempte pas entierement de ce crime une populace abuſée par des prêtres avares & intereſſés.

Mais ſoit pour les uſages de la vie civile, ſoit pour les obſervances & les cérémonies des anciens, rien ne devroit égaler le grand ouvrage que le P. Dom *Bernard de Montfaucon* a fait imprimer ſous le titre d'*Antiquité éclaircie & repreſentée en figures*. Perſuadé que dans les coûtumes, & dans les uſages de la religion, de la vie civile, ou de l'art militaire, les images épargnent beaucoup de diſcours, & tiennent lieu des plus ſavantes diſſertations, il a eu ſoin de faire deſſiner & graver tout ce qui s'eſt pû conſerver de ces ſortes d'antiquités, afin de parler aux yeux & à l'imagination dans le temps même qu'il cherche à éclairer l'eſprit par un diſcours, que pluſieurs ſavans croyent un peu trop ſuccinct. Ce ſavant religieux a bien ſenti lui-même que ſon ouvrage, quelque ample qu'il paroiſſe, demandoit un ſupplément, & ce Pere l'a publié dans le gout & le caractere du premier ouvrage; peut-être que de nouvelles obſervations lui feront faire de nouvelles additions & des changemens qui ne ſeroient pas inutiles pour la perfection de ce recueil.

Seroit-il permis de faire à préſent quelques réflexions ſur la maniere dont il faut examiner la religion des anciens? Les préjugés & la prévention ne doivent pas ſe mêler dans cette étude. Qu'on ne s'imagine point que dans les commencemens les hommes ayent été moins réſervés qu'aujourd'hui ſur l'objet de leur croyance & de leur culte. Autrefois l'on croyoit peu de choſes, & l'on pratiquoit beaucoup; peut-être y avoit-il en cela plus de raiſon que dans le contraire qui s'eſt fait depuis. Dieu ſans doute qui vouloit amener peu à peu la Religion au point où elle eſt partout le monde, ne ſe fit connoître aux premiers hommes que fort imparfaitement. On le regardoit, il eſt vrai, comme un être ſuprême & très-puiſſant; on le regardoit comme le créateur des autres êtres, le bienfaicteur des juſtes, & la terreur des méchans; mais il ſemble qu'il auroit fallu quelque autre choſe; les ſages qui vouloient faire connoître, autant qu'ils pouvoient, les differentes eſpeces de divinités, les dépeignoient d'une maniere conforme au caractere de la populace, c'eſt-à-dire, comme des puiſſances qui diſputoient avec les hommes, qui prenoient quelquefois avec eux les exercices de la lutte, enfin qui étoient ſujettes à toutes les paſſions humaines, & quelquefois même aux vices les plus infâmes. Les Orientaux d'un eſprit plus délié & plus pénétrant ont perfectionné ces idées. Ils ont jugé ſainement de l'unité, de l'immenſité, de la perfection & de la ſpiritualité de Dieu; ils l'ont même honoré d'un culte ſpirituel, (1) juſqu'à ce que les interêts des Princes, ou

(1) Romanos pluſquam annos CLXX. Deos ſine ſimulacris coluiſſe teſtatur *Varro*, quod ſi adhuc manſiſſet, inquit idem autor, caſtiùs dii obſervarentur. Ægyptiorum quoque templa vetuſtiora ſine ſtatuis & ſimulacris erant, ut ſupra

des

des Prêtres, gens toûjours dangereux dans ce qui s'appelle religion étrangere, leur ayent fait alterer ce qu'il y avoit de plus raiſonnable dans cette premiere ſimplicité : c'eſt ce qu'on a remarqué des (1) Perſes, des Indiens, & des anciens Chinois.

Ceux même qui ont alteré dans la ſuite des idées ſi pures, prirent occaſion de ce que pratiquoient les premiers croyans. Avoient-ils reçû de la divinité une faveur ſinguliere, ils dreſſoient une ou pluſieurs pierres au lieu même où elle leur avoit été accordée. C'étoit pour eux une marque de reconnoiſſance, & pour les autres hommes un monument (2) qui leur indiquoit que Dieu s'étoit fait connoître en cet endroit. Et comme les hommes ſe tiennent rarement, en fait de religion, dans les bornes du vrai, loin de perfectionner la nature de ces monumens, ils ne firent qu'en corrompre l'uſage. Ce qui n'étoit d'abord qu'un ſigne de la preſence de la divinité, fut pris par le peuple pour la divinité même. C'eſt de ces monumens que ſont venuës les colonnes, les éguilles, & les pierres conſacrées aux Dieux. Succeſſivement on ſubſtitua aux colonnes des ſtatuës qui repreſentoient ou quelqu'une de ces divinitez, ou quelqu'autre attribut du vrai Dieu. C'eſt ce qu'un auteur moderne (3) a expliqué avec autant de préciſion que de ſavoir : « Il faut remarquer, dit-il, qu'avant que l'art » de faire des ſtatuës fût inventé, on rendit un culte religieux à des pierres informes, à des colonnes, ou à d'autres choſes de cette nature, c'eſt le ſentiment de » pluſieurs auteurs. Sanchoniaton dit que les plus anciennes ſtatuës n'étoient que » de pierres brutes, qu'il appelle *Boëtilia ;* qui vient apparemment de Bethel, nom » que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un autel après ſon combat avec » l'Ange. »

« Pauſanias parle des ſtatuës d'Hercule & de Cupidon qui n'étoient que deux » maſſes de pierre. Ce même auteur ajoute qu'on voyoit en un même endroit trente » pierres quarrées, auſquelles on donnoit le nom d'autant de divinités. Les Scytes, » au raport d'Herodote, adoroient une épée d'acier, qui repreſentoit le Dieu » Mars. D'autres peuples, ſelon Juſtin, rendoient leur culte à une lance ; & c'eſt » de-là qu'eſt venuë la coutume de donner des lances aux ſtatuës des Dieux. Le fameux Sceptre d'Agamemnon, dont parle Homere, fut adoré par le peuple de Cheronée comme un ſimbole de Jupiter. Enfin, Arnobe nous apprend, que les Perſes » adoroient le feu & les fleuves ; les Theſpiens un rameau ; les Cariens du bois ; ceux » de Peſſinunte un caillou ; les Romains la lance de Romulus, & les Samiens un » puit. »

---

adnotavimus. Perſas neque templa, neque ſtatuas habuiſſe tradunt Herodotus & Strabo. Seres etiam Euſebio teſte, legem olim promulgarunt ne quis idola veneraretur. *Eduardus Herbert, de religione gentilium, capite* XVI.

(1) *Thom. Hyde de religione Perſarum.*

(2) Bochart eſt, dit-on, le premier qui a remarqué la conformité de la conſecration des titres ou monumens que Jacob, Moyſe, & les autres Patriarches ont élevez à la gloire de Dieu, avec celles des colonnes, éguilles, ou pierres rondes & pointuës que les nations ont premierement honorées, comme des ſimboles de leurs divinitez, & enſuite comme les Dieux mêmes. En hebreu le premier titre fut appellé *Bethel*, demeure de Dieu, & tous ceux des nations furent nommés *Boëtilia ;* l'analogie eſt manifeſte ; les uns & les autres étoient arroſez d'huile, c'étoit la forme de leur conſecration. Euſebe a crû qu'il falloit traduire un paſſage de *Sanchoniaton*, où il en eſt parlé, par ces paroles, *le Dieu Ouranos inventa les Boëtiles, après avoir fait des pierres animées ;* mais *Bochart* a montré qu'il falloit dire, *inventa les Boëtiles qu'il fit en arroſant des pierres avec de l'huile. Lapides uncti*, au lieu de *lapides animati*. Cette reſſemblance de nom jointe à celle de la conſecration, a fait juger que c'étoit en effet là le commencement de l'idolatrie Grecque : ce qu'on croit prouver encore par cette obſervation, que Dieu qui avoit eu pour agreable l'érection des pierres faite par Jacob, & par Moyſe, les a enſuite défenduës dans la loi à cauſe du mauvais uſage qu'on en faiſoit parmi les nations.

(3) M. l'Abbé Banier, explication des fables, 2. édition, tom. 1. entretien IV. pag. 169.

« Lorſque l'art de faire des ſtatuës fut inventé, ce qu'on attribuë ordinairement » à Prometheé, & que Dédale l'eut perfectionné, on rejetta toutes ces divinités » informes, & dès-lors l'idolâtrie commença à faire beaucoup de progrès. On porta » même la ſuperſtition juſqu'à croire que les divinités elles-mêmes venoient habiter » dans les ſtatuës qui les repreſentoient. »

Cette eſpece d'idolâtrie paroît avoir eu des principes fort ſimples & fort innocens; mais il ſemble qu'il y en a deux autres ſortes qui ont eu des commencemens moins déraiſonnables. Un prince établit un gouvernement ſage; il fait de grandes choſes, moins pour l'affermiſſement de ſon pouvoir, que pour le bonheur de ſes peuples; ſes ſujets le regardent comme un homme envoyé de Dieu. Eſt-il mort, on le reſpecte, on l'honore, & les princes ſes enfans ou ſes ſucceſſeurs, appuyent d'abord par reconnoiſſance les penſées du peuple; ils vont enſuite juſqu'à faire l'apotheoſe de leur prédeceſſeur, parce que rien n'étoit plus ſûr alors pour ſe maintenir ſur le trône, que de faire croire qu'ils deſcendoient de quelque divinité.

L'autre eſpece d'idolâtrie moins condamnable peut-être que les précedentes, étoit le culte des aſtres & des étoiles. Dès qu'on a perdu la trace de la vraye religion, eſt-il rien qui mérite plus notre attention que ces corps immenſes dont les mouvemens ſont ſi réguliers, & les miracles ſi frequens, que les plus éclairez mêmes ont crû autrefois que c'étoient les ſieges d'autant d'intelligences aſſiſtantes à la divinité ſuprême. C'eſt là quel fut le culte des Orientaux: Euſebe remarque dans ſa préparation Evangelique après Sanchoniaton, que le ſoleil étoit nommé en langue Phenicienne Baal-Samen, Seigneur du Ciel, & il ajoute que c'étoit le Zeus des Grecs, & le Jupiter des Latins. En effet preſque toutes les idoles de Syrie repreſentoient le ſoleil. Il étoit pris même par ces anciens peuples pour le formateur du monde, ainſi que l'Empereur Julien l'explique dans une harangue à ce ſujet. Dans la ſuite les Phéniciens ne ſe contenterent pas d'honorer le ſoleil, ils étendirent leur culte à toute la milice du ciel, comme parle l'Ecriture, c'eſt-à-dire, à la lune & aux plus brillantes étoiles. Mais le ſoleil fut toujours la divinité dominante qualifiée du nom de Baal, ou de Seigneur par excellence.

Ces réflexions m'ont paru neceſſaires pour ôter l'injuſte prévention avec laquelle on regarde l'antiquité. Que ne m'eſt-il poſſible de juſtifier tous les mortels? Eſt-il rien de plus conforme aux ſentimens de l'humanité? J'ai peine à me perſuader que des hommes ſages ayent été aſſez ſtupides pour adorer un bœuf, des oignons, des rats, des crocodiles; quoique d'ailleurs je m'imagine aiſément qu'ils ont eu aſſez de ſageſſe pour conſiderer & pour reſpecter dans tous les êtres une ſuprême divinité qui leur fait ſentir ſes bontez par les créatures dont ils reçoivent du bien, & qui fait éclater ſa juſtice irritée par les créatures dont ils reçoivent du mal. Et ne pourroit-on pas dire avec le même Ecrivain, que (1) nous avons déja cité, « que toutes les fauſſes divinitez » des Payens n'étoient que differens attributs du vrai Dieu; qu'ils adoroient, par » exemple, ſa juſtice dans Themis, ſa puiſſance ſouveraine dans Jupiter; ſon élo- » quence dans Mercure; ſa ſageſſe dans Pallas, & ainſi des autres. » Cependant

(1) M. l'Abbé Banier, explication des fables, 2. edition, tome 1. entretien IV. page 162.

pour ne point aller trop loin, les ſages ne ſont point toujours excuſables de n'avoir pas inſtruit le peuple ſur la nature de la divinité, & ſur l'adoration qui lui étoit dûë; & peut-être auſſi le peuple qui veut toujours avoir devant les yeux un objet ſenſible de ſon culte, eſt-il condamnable à ſon tour, de n'avoir point écouté les ſages qui l'inſtruiſoient.

CHAPITRE IV.

De la Chronologie.

LA ſéchereſſe qui ſe trouve dans cette étude, fait qu'on a long-tems negligé les avantages qu'on en peut tirer; & l'on ſeroit peut-être encore à l'étudier, ſi l'on n'avoit reconnu de quelle (1) conſequence elle eſt, pour avoir une exacte connoiſſance de l'hiſtoire. En effet, pour parler avec un ſavant (2) prélat, « ſi l'on n'apprend à diſtinguer les temps, on répréſentera les hommes » ſous la loi de nature & ſous la loi écrite, tels qu'ils ſont ſous la loi évangélique; » on parlera des Perſes vaincus ſous Alexandre, comme on parle des Perſes victo- » rieux ſous Cyrus; on fera la Grece auſſi libre du temps de Philippe, que du temps » de Themiſtocle; le peuple Romain auſſi fier ſous les Empereurs, que ſous les Con- » ſuls, l'Egliſe auſſi tranquille ſous Dioclétien que ſous Conſtantin; & la France » agitée de guerres civiles du temps de Charles IX. & de Henri III. auſſi puiſſan- » te que du temps de Louis XIV. où réünie ſous un ſi grand Roi, elle triomphe » ſeule de toute l'Europe. «

C'eſt donc pour éviter ces inconvéniens qu'on s'eſt appliqué depuis près de deux ſiecles à rechercher avec tant d'exactitude les années, les mois, & ſouvent même les jours des plus grands évenemens.

Mais cette ſcience, quoique néceſſaire, n'en eſt pas plus certaine pour les principaux faits de l'hiſtoire ancienne. A peine voit-on deux chronologiſtes s'accorder ſur la même époque. Les difficultez naiſſent de toutes parts, & l'on ne trouve que de foibles conjectures pour y ſatisfaire. Que l'on cherche dans nos livres, & l'on verra plus de cent cinquante opinions (3) différentes ſur la durée du monde juſqu'à Jeſus-Chriſt: toutes néanmoins (4) ſont, dit-on, fondées ſur les écritures. Mais le peu d'attention qu'ont eu tous les écrivains ſacrés de marquer le temps des évenemens, devroit nous perſuader que leur but eſt de former des Chrétiens, & non pas des Chronologiſtes.

(1) *Apud quos ratio temporum non coharet apud hos nec veritatis neque hiſtoriæ fides, ratio ulla poteſt conſtare.* Poſſevinus in apparatu ad omnium gentium hiſtoriam. Sect. 1. cap. 10.

(2) M. *Boſſuet* Evêque de Meaux. Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle.

(3) M. Fabricius rapporte dans le *Bibliographia antiquaria*, plus de 140. opinions différentes ſur la durée du monde juſqu'a Jeſus-Chriſt, qui vont depuis 3616. ans, juſqu'a 6484. & il en a encore omis un grand nombre.

(4) *Annorum numerus qui ad æram chriſtianam à mundo condito fluxerunt nullâ certâ ratione, ſed veriſimili conjecturâ colligitur. Hinc illa in mundi annis putandis varietas autorum, nemo ut ferè ſit, qui in hoc capite cum alterius opinione concordet. Hujus diverſitatis una hæc eſt præcipuaque cauſa, quod annorum illorum calculus, non alionde, quam ex ſacrorum librorum hiſtoria deducitur. Ea porrò minus ſtabilem & explicatam temporum ſubductionem continet.* Dionyſ. Petavius Rationarii temporum parte 2. cap. 1.

Nous avons encore une raiſon plus ſenſible de cette incertitude dans la differente forme des années qui ont été quelquefois d'un ſeul (1) jour, tantôt d'un mois, ſouvent de trois & de ſix, en d'autres nations de douze Lunes; & ceux même qui ont voulu pour les rendre plus juſtes, les regler ſur le mouvement apparent du Soleil, y ont commis de ſi lourdes fautes, que du temps de Jules-Ceſar, le progrès des ſiecles avoit confondu les ſaiſons; & peu s'en falloit que l'hiver ne fût à la place de l'été. Il y auroit donc de la témerité à croire qu'on puiſſe diſſiper entierement ces difficultez. Ce qu'on peut faire de plus raiſonnable, eſt de les diminuer, & de donner du jour aux choſes embaraſſées, par les moyens de conciliations les plus probables. Il faut loüer les efforts de ceux qui croïent découvrir non-ſeulement juſqu'au mois, mais même juſqu'au jour d'un évenement. Cependant comme les conjectures ont plus lieu dans cette ſcience que les démonſtrations, on doit bien ſe garder de les en croire ſur leur parole. Depuis combien de ſiecles ne ſommes-nous pas avertis que pour les temps reculés, il n'y a que des mécomptes de 60. ou de 80. ans (2) qui puiſſent nous arrêter; ceux qui ſont au deſſous ne préjudicient que rarement à l'exactitude de la Chronologie.

PRINCIPES DE LA CHRONOLOGIE.

Avant que de s'appliquer à cette ſcience, il faut en connoître les principes généraux, qui ſont les *jours*, les *mois* & les *années*; & avoir au moins quelque idée de la maniere dont les anciens les ont comptées. On doit ſavoir les différentes corrections qui ſe ſont faites du Calendrier par Jules-Ceſar, & par le Pape Gregoire XIII. C'eſt ce qu'on trouve expliqué dans la derniere partie du *Rationarium temporum* du P. *Petau*, dans le grand & ſavant ouvrage que ce même Pere a publié ſous le titre de *Doctrine des temps*, dans le premier volume de la Chronologie Françoiſe du P. *Labbe*, dans l'hiſtoire du Calendrier Romain de M. *Blondel*, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact: mais il n'y a point ſur les principes de la chronologie d'ouvrages plus utiles que ceux de *Guillaume Beveregius* & de *Strauchius*. Néanmoins le peu qui s'en trouve dans le P. *Labbe*, ſuffit à ceux qui ne veulent étudier la Chronologie qu'autant qu'elle eſt neceſſaire pour ſervir de préliminaires à la ſcience de l'hiſtoire.

Après quoi l'on doit apprendre de quel uſage ſont les cycles, & ſur-tout les periodes, qui ne ſont autre choſe qu'un nombre conſidérable d'années, diſtinguées toutes par des caracteres particuliers. On a prétendu qu'elles ſervoient à répandre quelques lumieres ſur la chronologie, & qu'elles ôtoient peut-être une partie de ſon incertitude. Les periodes de *Callipe*, d'*Hipparque* & de *Victor* ſont anciennes, & ne ſervent gueres qu'aux maîtres de l'art, comme on le voit dans la correction des

(1) *Poſt mortem Vulcani regnavit ad Ægyptum filius ejus Sol per ſpatium 4407. dierum ex quibus emergunt anni duodecim cum diebus 97. illis enim temporibus, nec Ægyptii, nec alii ulli, alium ab hoc habuere computandi modum. Sed revolutiones hi lunares, illi verò dierum periodos pro annis enumerabant. Modus verò per duodecim menſes ſupputandi tum demum obtinuit, cum Regibus vehigales fieri cœperunt mortales.* Joannes Malala in Chronico pag. 25. Voyez ce que nous avons rapporté ci-deſſous dans l'hiſtoire d'Egypte de Diodore de Sicile, de Pline & de Lactance, où il eſt marqué que les anciens n'ont pas eu une année reglée, & qu'elle n'a pris la forme où nous la voyons que dans la ſuite des temps.

(2) *In ſupputatione temporum ſi quis paucis annis fallatur in vetuſta hiſtoria, ferendum eſt, ſed totis duabus vel tribus ætatibus aberrare non permittitur.* Dionyſius Halicarnaſſ. Antiquit. Romanar. lib. 7. Le terme d'*ætas* & de *generatio* eſt ordinairement reglé dans la Chronologie pour l'eſpace de 30. ans.

temps de *Scaliger*, & dans le Pere *Bucherius*; dans la Doctrine des temps du Pere *Petau*, & dans la Chronologie réformée de *Riccioli*.

PERIODE JULIENNE.

La Periode Julienne eſt aujourd'hui la plus uſitée. C'eſt un nombre d'années qui réſulte de la multiplication des trois cycles. Ainſi elle renferme dans une proportion, ſinon exacte, au moins approchante de la vérité, la relation des mouvemens du Soleil & de la Lune. Elle caractériſe même chaque année, de maniere qu'elle ne peut être confonduë avec une autre. C'eſt ce que nous allons expliquer dans un plus grand détail.

Le premier des trois Cycles eſt celui que l'on nomme Lunaire, inventé par *Meton Athénien*, qui contient une révolution de dix-neuf ans, après leſquels les anciens croyoient que les nouvelles Lunes revenoient préciſément au même point.

Le ſecond Cycle, qui eſt de vingt-huit ans, eſt nommé Solaire, parce qu'il égale en quelque ſorte le mouvement du Soleil avec le calcul vulgaire des années par le moyen des ſept biſſextiles, c'eſt-à-dire, de ſept jours qu'on ajoûte à la ſomme égale de 365. qui compoſent les années communes. Son uſage eſt de regler le jour de la ſemaine, auquel chaque année doit commencer; il donne la Lettre Dominicale, & revient au même nombre après vingt-huit ans.

Le troiſiéme Cycle eſt de quinze ans, & ſe nomme Indiction. C'eſt l'époque dont les Papes caractériſent leurs Bulles, & les Empereurs leurs Conſtitutions, quoiqu'il y ait quelque difference dans les temps où ils font commencer leur année. On diſpute de l'origine de ce Cycle, mais ſon uſage vulgaire a commencé par un Edit de Juſtinien.

La multiplication des deux premiers Cycles produit une periode de 532. ans, nommée *Victorine*, du nom de ſon auteur qui vivoit l'an 460. Après cette révolution les Cycles ſolaires & lunaires ſont les mêmes, ce qui n'arrive qu'une fois en chaque periode.

La ſeconde multiplication ſe fait de la periode Victorine par le nombre de 15. qui eſt celui de l'Indiction; & produit ſept mille neuf cens quatre-vingt ans. Pendant cette periode qui eſt nommée Julienne, aucune année ne joint enſemble les mêmes nombres de chaque Cycle. Par exemple, l'Ere vulgaire eſt fixée au premier jour de Janvier 4714. de la periode Julienne. Si l'on diviſe ce nombre par 15. qui eſt celui de l'Indiction, on trouvera 4. pour reſte de la diviſion; c'eſt l'Indiction de cette année. Si on le diviſe par 19. qui eſt le Cycle lunaire, le reſte de la diviſion donnera 2. qui eſt le nombre de ce Cycle qui convient à cette année. Si on le diviſe par 28. il reſtera 10. c'eſt le nombre du Cycle ſolaire qui appartient à la même année qui avoit B. pour lettre Dominicale; ces trois caracteres ainſi réünis ne conviennent abſolument dans la periode de Julienne, qu'à l'année 4714.

Joſeph *Scaliger* qui inventa cette periode la nomma Julienne, parce qu'elle ſe rapporte aux années Juliennes, c'eſt-à-dire, à la forme de celles qui ont été corrigées par Jules-Ceſar. Le ſecours qu'on en peut tirer dans la pratique, a fait que les adverſaires de ce ſavant Chronologiſte, l'ont eux-mêmes adoptée. Comme la premiere

année de notre Ere vulgaire eſt fixée dans cette periode à l'an 4714. on voit aiſément dans les auteurs qui s'en ſervent combien ils comptent depuis la création du monde juſqu'à cette époque, qui eſt le but, & j'oſe dire, le centre où aboutiſſent toutes nos Chronologies.

Mais nous permettra-t-on de marquer que ſi cette periode a de grands avantages, elle a auſſi un défaut eſſentiel, puiſqu'elle ne ſauroit s'accommoder avec tous les ſyſtêmes qui comptent plus de 4714. ans depuis la création du monde juſqu'à J. C. Ainſi elle eſt d'une médiocre utilité à plus de la moitié des Chronologiſtes, à tous les Grecs, à une grande partie des Latins, & à tous ceux qui ont embraſſé la Chronologie des Septante.

Periode de Constantinople.

Quelques auteurs ont prétendu remédier à ce défaut en faiſant uſage de la periode de Conſtantinople, compoſée comme la Julienne, des trois Cycles, de la Lune, du Soleil, & de l'Indiction, leſquels multipliés l'un par l'autre, produiſent, ainſi que nous l'avons déja dit, 7980. ans, mais ils ſont appliqués dans cette periode d'une autre maniere que dans la Julienne. Et comme l'Ere chrétienne eſt marquée dans cette periode à l'an 5509. elle paroît avoir plus d'utilité. Mais elle ne ſauroit encore ſatisfaire entierement ceux qui, comme *Iſaac Voſſius*, le P. *Pezron*, & pluſieurs autres, mettent plus de 5509. ans juſqu'à J. C. Elle a néanmoins été diſcutée par le P. *Petau* au chapitre 3. du livre IX. de ſa Doctrine des temps, & le P. *Pagi* qui lui donne le titre de *Periodus Græco-Romana* paroît l'adopter dans la Diſſertation préliminaire qu'il a miſe à la tête de ſa Critique des Annales du Cardinal Baronius.

Periode de Louis le Grand.

Enfin il a paru une autre periode que ſon auteur a honorée du titre glorieux de *Periode de Louis le Grand*, & qui eſt le double de la periode Julienne. Celle-ci dans les trois Cycles qui la compoſent, n'en a que deux naturels; ſavoir, le Cycle du Soleil & celui de la Lune: le troiſiéme (c'eſt l'Indiction) eſt purement arbitraire. Au lieu que la *periode Louiſe* a ſes trois Cycles naturels, qui ſont le Cycle Solaire de 28. ans, le Cycle Lunaire de 19. & celui des Epactes, qui, étant comme les autres, naturel & aſtronomique, a été mis dans la derniere réformation du Calendrier au nombre de 30. Ces trois Cycles multipliés l'un par l'autre produiſent 15960. Et comme la naiſſance de Jeſus-Chriſt eſt placée dans cette periode à l'an 7373. elle devance par conſequent la periode Julienne de 2660. ans, & renferme ainſi toutes les autres ſupputations, dont les plus étenduës ne comptent pas 7000. ans depuis la création du monde juſqu'à Jeſus-Chriſt. Mais comme cette periode n'eſt pas encore fort connuë des Chronologiſtes, il faudroit au lieu du Pere Capucin (1) qui l'a inventée, qu'il ſe trouvât quelque nouveau Scaliger qui lui donna cours.

Pour peu qu'on ait lû, on ſait que trois opinions principales, qui ſe diviſent en une

(1) Le P. Jean Louis d'Amiens Capucin dans ſon Atlas des Temps, in folio, Amiens 1683.

infinité de ſentimens particuliers, partagent les Chronologiſtes ſur la durée des temps. La ſupputation des Samaritains n'eſt pas moins differente du texte Hebreu, que celui-ci l'eſt de la verſion des Septante, comme on le verra par leurs calculs que nous allons rapporter.

Calcul des Samaritains.

Naiſſent l'an du monde.		Ont des enfans à l'âge de	
1.	Adam	130.	
130.	Seth	105.	
235.	Enos	90.	
325.	Caïnan	70.	
395.	Malaléel	65.	
460.	Jared	62.	
522.	Henoch	65.	
587.	Mathuſalem	67.	
654.	Lamech	53.	
707.	Noé	600.	
1307.	Déluge	1307.	
	Deux ans après le Déluge.		
1309.	Sem eut Arphaxad	2.	
1309.	Arphaxad	130.	
1439.	Salé	130.	
1569.	Heber	134.	
1703.	Phaleg	130.	
1833.	Rhagau	132.	
1965.	Sarug	130.	
2095.	Nachor	79.	
2174.	Tharé	70.	
2244.	Abraham		
2319.	Quitte la Caldée, âgé de	75.	ans.
2749.	Depuis ce temps-là juſqu'à la ſortie d'Egypte, ...	430.	ans.

Le calcul des Samaritains ne marque donc que 1307. ans juſqu'au Déluge: & 1447. depuis le Déluge juſqu'à la ſortie d'Egypte. Comme cette nation n'a point eu d'autre écriture que le Pentateuque, on ne ſauroit rien dire de précis ſur le reſte de ſa Chronologie. Cependant *Scaliger* & M. *Edouard Bernard* ont donné des extraits & des abregez de la Chronologie de ce peuple: le premier au Livre VII.

de ſa Correction des Temps,& M. *Bernard* au X. Tome(1)des Actes deLipſic. Pluſieurs ſavans croyent que ce calcul eſt celui pour lequel on doit avoir plus de déference; non-ſeulement parce que ce texte ayant paſſé par les mains de peu de copiſtes, ne s'eſt pas trouvé ſujet aux altérations continuelles que produit la multiplicité des copies manuſcrites d'un même ouvrage; mais encore parce que la proportion y eſt plus exactement gardée, ſoit dans le temps des générations, ſoit dans celui de la vie. On y remarque, à ce qu'on prétend, le progrès ordinaire de la nature. Les hommes ont des enfans de meilleure heure, à proportion que leur vie diminuë; & les enfans ſurvivent à leurs peres dans la même proportion. Et comme les ſavans conviennent en général que dans une matiere auſſi obſcure que la ſupputation des temps, il faut ſe déterminer en faveur de la vrai-ſemblance, quand elle eſt appuyée de quelque autorité non ſuſpecte. On croit que cette prérogative eſt dûë au Pentateuque Samaritain. Le peuple, qui en eſt le dépoſitaire, ne ſe pique d'autre choſe que de l'avoir conſervé fidelement ſans altération, ni du texte, ni des caracteres. Les plus ſavans ſe ſervent tous les jours utilement de ce Pentateuque pour rétablir le texte Hebreu. On leur reproche à la vérité un petit changement qui pourroit avoir été fait pour autoriſer le culte qui ſe rendoit à Dieu ſur la montagne de Garizim. Mais cette altération n'eſt motivée que par ceux qui ont le même interêt à détruire ce culte, que les Samaritains ont à l'établir. Au reſte leurs Livres n'ont point été perdus, comme on aſſure que l'ont été ceux des Juifs dans la captivité deBabylone. L'on ne ſauroit au moins diſconvenir que les caracteres du texte hébreu vulgaire n'ayent été changés, & par conſéquent les lettres numérales, ce qui n'eſt point arrivé au texte Samaritain.

(1) *Acta eruditorum, Tom. X. 1691. à pag. 167. ad 173.*

Calcul

Calcul des Hébreux.

Naiſſent l'an du monde.		Ont des enfans à l'âge de	
	Adam	130.	
130.	Seth	105.	
235.	Enos	90.	
325.	Caïnan	70.	
395.	Malaléel	65.	
460.	Jared	162.	
622.	Henoch	65.	
687.	Mathuſalem	187.	
874.	Lamech	182.	
1056.	De la naiſſance de Noé au Déluge . . .	600.	
1656.	Déluge arrivé l'an	1656.	
	Sem eut Arphaxad deux ans après le déluge	2.	
1658.	Arphaxad	35.	
1693.	Salé	30.	
1723.	Heber	34.	
1757.	Phaleg	30.	
1787.	Rhagau	32.	
1819.	Sarug	30.	
1840.	Nachor	29.	
1869.	Tharé	130.	
1939.	Abraham quitte la Caldée		
2014.	âgé de	75.	
	Depuis ce temps juſqu'à la ſortie d'Egypte	430.	
2444. ou 2513.	Depuis le Déluge	797.	ou 857.
	Depuis la création	2453.	

Le texte Hébreu ordinaire compte 1656. ans juſqu'au Déluge ; & 797. ou ſelon d'autres 857. depuis le Déluge juſqu'à la ſortie d'Egypte ; mais ce texte eſt accuſé de corruption, tant par la verſion des Septante, qui lui eſt ſi ſouvent contraire, que par l'autorité de pluſieurs Peres. Il paroît même ſuſpect par le peu de vraiſemblance qu'il garde en reſſerrant ſi fort les temps après le Déluge, que l'on n'y trouve point de place pour la formation des Empires, ni pour les différentes peuplades ; il ſemble

même qu'il eſt contredit par l'hiſtoire & les traditions des autres peuples. Ce qui viendroit peut-être de ce qu'après le Déluge il a trop reſſerré les années ſans néceſſité.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut faire connoître les différentes opinions, nous rapporterons le calcul des Septante, non-ſeulement tel qu'il eſt marqué dans leur verſion, mais encore tel qu'il a été rectifié par Joſeph.

Calcul des Septante & de Joſeph.

Naiſſent l'an du monde.		Ont des enfans à l'âge de	JOSEPH.	
1.	Adam	230.	230.	
230.	Seth	205.	205.	230.
543.	Enos	190.	190.	435.
625.	Caïnan	170.	170.	625.
795.	Malaléel	165.	165.	795.
960.	Jared	162.	162.	960.
1122.	Henoch	165.	165.	1122.
1287.	Mathuſalem	167.	187.	1287.
1454.	Lamech	188.	182.	1474.
1642.	Noé	600.	600.	1656.
2242.	Déluge	2242.	2256.	
	Sem deux ans après le Déluge eut	2.	12.	
2244.	Arphaxad	135.	135.	
2379.	Caïnan	130.	130.	
2509.	Salé	130.	130.	
2639.	Heber	134.	134.	
2773.	Phaleg	130.	130.	
2903.	Rhagau	132.	130.	
3035.	Sarug	130.	132.	
3165.	Nachor	79.	129.	
3244.	Tharé	70.	130.	
3314.	Abraham			
3389.	Quitte la Caldée, âgé de	75.	75.	
3819.	Depuis ce temps-là juſqu'à la ſortie d'Egypte,	430.	430.	
	Depuis le déluge	1577.	1697.	
	Depuis la création	3819.	3953.	

Après tant de varietés entre tous ces calculs, doit-on s'étonner de l'incertitude de la Chronologie, & des écüeils perpétuels que l'on y trouve? Mais s'il falloit examiner la raiſon d'une différence ſi conſidérable, je ne me croirois point aſſez de talent pour prétendre perſuader, comme l'ont dit quelques auteurs (1), que cette grande diverſité dans la Chronologie du texte Hébreu, du Samaritain, & de la verſion des Septante eſt un myſtere par lequel Dieu veut humilier notre eſprit, & augmenter le mérite de notre foi. Le fond de la Religion, & la nature même lui en fourniſſent tant d'autres occaſions, que celle-ci me paroît trop dangereuſe pour venir de lui, puiſqu'elle peut donner atteinte aux actes qui ſervent de fondement à notre croyance. Quelque mauvaiſe néanmoins que ſoit cette raiſon, je n'oſe la condamner de peur de révolter ceux qui ſe rendent moins à des preuves, ou à des conjectures ſolides, qu'à des paroles, qui ſous une apparence de myſticité ne renferment ni ſens, ni vraiſemblance.

Les ſavans ont tâché de donner là-deſſus leurs explications. Les uns ont prétendu que les Juifs avoient, en haine de la Religion Chrétienne, corrompu le texte Hébreu. Mais cela paroît bien dur, dès qu'on ſuppoſe que c'eſt là le texte original des Saintes Ecritures. Peut-on s'imaginer que Dieu, toujours attentif au bien de ſon Egliſe, ait permi que le texte Sacré, ſource de notre foi, ſoit corrompu, & qu'il n'aura conſervé ſa vérité toute entiere, que dans des Verſions toujours moins reſpectables que les textes Originaux? N'auroit-il pas même été plus avantageux, & plus facile aux Juifs de retrancher les Prophéties de Jacob, de Daniel, & toutes les autres qui marquent le temps précis de la venuë du Meſſie, que de faire ces falſifications dans les premiers ſiecles, où elles ne décident rien ſur les differends que nous avons toujours eus avec eux?

D'autres ont crû que la Verſion des Septante étoit dans ſon origine conforme au texte Hébreu moderne, & que dans la ſuite elle avoit été changée ſur ce qui regarde la ſupputation des temps. Mais quelle preuve a-t-on de ce changement fait après coup, & quel en pouvoit être le motif?

N'y auroit-il pas plus de raiſon de penſer que les Septante traduiſant l'Ecriture Sainte pour les Grecs, ont eux-mêmes changé le nombre des années, & ſe ſont (2) ſervis d'une ſupputation qui avoit cours chez les peuples pour qui ils écrivoient? Si nous écrivions pour les Mahométans, n'aurions-nous pas la condeſcendance de nous ſervir de l'Egire, époque qui n'eſt en uſage que parmi ces infideles? Ce ſont là de ces choſes arbitraires, ſur leſquelles on peut uſer de tempérament, & s'accommoder avec un peuple, dès qu'on croit que cela peut ſervir à le gagner, ou du moins à lui faire reſpecter la vérité. Il eſt bien plus ſûr pour nous de rejetter ce changement ſur les auteurs particuliers d'une Verſion, que de l'imputer à tout un peuple que nous ferions ſoupçonner par là d'avoir, à ſon gré, corrompu les fondemens de notre foi, & même de la ſienne, ce que je ne croirai jamais d'une nation auſſi ſcrupuleuſe que la Judaïque.

(1) *Morinus exercitationum Biblicar. lib. 1. Exod. v 11. c. 4. pag. 34.*

(2) *Samuel Petit variarum lectionum lib. IV. cap. 6.*

C'eſt avec plaiſir que je fais part ici d'un autre moyen de conciliation entre la Chronologie du texte Hebreu & celle du Samaritain & du Grec. On retrouvera dans cette Diſſertation (2) que le Pere *Tournemine* m'a fait l'amitié de me communiquer, le caractere ſi connu de ſon auteur ; un profond ſavoir accompagné d'un eſprit juſte & d'un génie qui n'eſt pas moins heureux en conjectures ſolides, que fertile en expediens raiſonnables. Il en avoit déja donné le plan dans les (*) Journaux de Trévoux ; mais elle paroît ici beaucoup mieux diſpoſée, & fortifiée par de nouvelles preuves.

« Tous les Savans ont cherché à concilier les differences eſſentielles qui ſe trouvent entre la Chronologie du texte Hebreu & celles de la verſion des Septante. » Mais toutes les voyes de conciliation qu'on a priſes juſques ici ne vont point à » réünir les ſentimens ; elles n'ont abouti qu'à faire connoître celui des deux partis qu'on devoit, ou du moins qu'on pouvoit embraſſer au préjudice de l'autre. » Ainſi le ſectateur du texte Hebreu déclame toujours contre la ſupputation des » Septante ; & celui qui embraſſe les Septante prétend que le texte Hebreu a été » corrompu : que ce ſoit à deſſein, ou par inadvertance, c'eſt ce qui nous importe » peu. »

« Je vais propoſer une voye qui, pour être nouvelle, n'eſt pas pour cela ni moins » ſimple, ni moins vrai-ſemblable. »

« Ceux qui ſuivent la ſupputation ordinaire abregent étrangement l'âge des Patriarches, en ôtant à chacun d'eux cent années avant le temps où ils ont eu des enfans. Par là on a ſi fort reſſerré la Chronologie, qu'il eſt difficile, je dirai même » impoſſible, d'accorder l'Hiſtoire Sainte avec les monumens & les faits les plus » certains de l'Hiſtoire prophane. Deux exemples pris au hazard dans un plus » grand nombre ſuffiſent pour nous en convaincre. »

« Alexandre conquit Babylone 331. ans avant Jeſus-Chriſt. Au tems de cette priſe » les obſervations aſtronomiques des Chaldéens remontoient à 1903. ans. Ainſi » elles avoient commencé 2234. ans avant l'Ere Chrétienne, 114. ans après le Deluge, ſelon la ſupputation des Hebreux, avant même qu'Arphaxad pere des Chaldéens ait eu des enfans. Eſt-il croyable qu'on ſongeât à des obſervations aſtronomiques dans un temps où l'on avoit tant de choſes plus preſſées à faire ? Jugeons-en par les Colonies que nous en voyons de côté & d'autre. N'abandonne-t-on point ces ſciences curieuſes pour s'appliquer uniquement aux beſoins de la » vie ? Cependant nous avons plus de facilité pour les ſpéculations, & plus d'amour » pour les ſuperfluitez, que n'en avoient nos premiers peres ; & les conjonctures » où ils étoient, les engageoient à prendre un plus grand ſoin que nous de tout ce » qui s'appelle neceſſités de la vie. Mais dans le ſyſtême que je vais propoſer, les » obſervations aſtronomiques n'ont commencé que huit ſiecles après le Déluge. » N'y a-t-il point en cela plus de vrai-ſemblance que dans le ſentiment ordinaire ? »

(2) Cette Diſſertation n'avoit pas encore paru lorſque le Pere *Tournemine* voulut bien me la communiquer. Elle a depuis été imprimée dans les Diſſertations Chronologiques de cet habile Jeſuite, qui ſont à la fin de ſon édition des Notes de Menochius ſur l'Ecriture Sainte.

(*) Memoire pour l'hiſtoire des beaux arts, année 1703. mois de Mars, article 44. pag. 452. & mois d'Août, articles 140. & 141. pag. 1389. & 1401.

« Le deuxiéme exemple eſt tiré du livre II. d'Herodote. Il dit qu'étant à Tyr, » (c'étoit 450. ans avant Jeſus-Chriſt), les Prêtres du Pays lui aſſurerent qu'il y » avoit 2300. ans que leur Ville avoit été bâtie par les Sidoniens. Ainſi dans le ſyſtê- » me commun, la fondation de Tyr auroit précedé le Déluge de quatre cens ans ; au » lieu que, ſuivant l'explication que l'on va donner, elle a été bâtie par Sidon fils de » Chanaan, long-temps après le Déluge. »

« Les ſupputations ordinaires ne ſauroient s'accorder avec les faits qui viennent d'ê- » tre énoncés, ni même avec beaucoup d'autres, dont l'hiſtoire ancienne eſt remplie. » Ce ſera donc un avantage, ſi l'on peut trouver moyen par des conjectures ſim- » ples & vrai-ſemblables, de montrer que le texte Hebreu eſt d'accord pour le fond » avec la ſupputation des Septante, & même avec le Pentateuque Samaritain. Par » là on aſſure aux originaux de l'Ecriture cette autorité qui leur eſt ſi juſtement dûë » dans les matieres mêmes qui n'intereſſent point la foi : on conſerve à la verſion des » Septante le reſpect que lui a rendu toute l'antiquité Chrétienne, qui l'a priſe pour » regle de foi, n'ayant point eu d'autre Ecriture pendant pluſieurs ſiecles : on fait con- » noître enfin l'eſtime que l'on doit avoir pour le Pentateuque Samaritain ſi véne- » nerable par ſon ancienneté, & qui n'ayant paſſé que par très-peu de mains, n'en eſt » que moins ſoupçonné d'alterations. »

« Je ſuppoſe donc que le texte Hebreu n'a jamais été changé dans les chapitres » V. & XI. de la Geneſe. Mais je crois que dans le chapitre XI. il a un ſens diffe- » rent de celui qu'on lui donne ordinairement, & qu'il faut y ſous-entendre quelque » choſe. On y lit donc que *Sem avoit cent ans lorſqu'il devint pere d'Arphaxad, deux » ans après le Déluge : Sem vécut cinq cens ans après la naiſſance d'Arphaxad, & eut » d'autres enfans, des fils & des filles ; pour Arphaxad, il vécut 35. ans, & devint pere » de Salé.* »

« Je dis donc que dans cette derniere phraſe, où il eſt marqué qu'Arphaxad vé- » cut 35. ans, il faut entendre que ce Patriarche a vécu avant la naiſſance de Salé » 35. ans de plus que Sem n'a vécu avant celle d'Arphaxad lui-même. *Cent* eſt ici » le nombre capital : ainſi il a été facile de le ſous-entendre, comme il arrive tous » les jours. Un exemple familier fera mieux comprendre cette explication. Quand on » dit que Henry IV. eut Loüis XIII. en 1601. que ce dernier eut Loüis XIV. » en 638. & Philippes de France en 640. le nombre de *mil* qui eſt ici capital, ſe peut » ſous-entendre aiſément, parce qu'il n'eſt point ſujet aux mêmes équivoques que » les nombres inferieurs. Par la même raiſon je conjecture que Moyſe ayant dit » qu'à cent ans Sem eut Arphaxad, qu'à 35. Arphaxad eut Salé, qu'à 35. Salé » eut Heber, &c. il a ſous-entendu au ſujet d'Arphaxad, de Salé & des autres, le » nombre de cent qu'il venoit de marquer en parlant de Sem. »

« Je ſai que par là je ſuis obligé de faire entendre que Moyſe s'explique en cet » endroit d'une maniere un peu embaraſſée. Mais helas, que n'eſt-ce ici la ſeule obſ- » curité des Livres ſaints ! nous ne ſerions point accablés de cette énorme quantité » de Commentaires, qui pleuvent tous les jours dans nos Bibliotheques. Je penſe » même que pour juſtifier ma conjecture, il falloit que cette obſcurité fût ſenſible, » puiſqu'on s'eſt vû obligé de l'éclaircir par une addition qui auroit été ſuperflue ſans » cette neceſſité. »

« Je dirai cependant que cet endroit a paru plus obſcur dans les ſiecles poſte-
» rieurs, qu'il ne l'étoit ſans doute dans les premiers temps, où le génie de la langue
» étoit plus connu, & où la tradition orale avoit conſervé le vrai ſens des paroles de
» Moyſe. Ce ſens ou cette explication ſe prouve par deux autres textes fort anciens,
» qui ayant été faits en des temps differens, ou par des perſonnes dont les interêts
» étoient ſi oppoſés, ne pouvoient ni ſe copier, ni s'entendre. Mais comme ces tex-
» tes étoient deſtinés à l'uſage du peuple, on a, pour éviter toute équivoque, ſup-
» pléé le mot ſous-entendu dans l'original. »

« Cette explication a pour fondement une regle de critique, rapportée par *Sal-*
» *meron*, (1) & qui ſera toujours approuvée de tout ce qu'il y aura de gens raiſonna-
» bles. Quand de trois textes, ou de trois copies du même acte, j'en trouve deux
» qui conviennent enſemble, je dois d'abord m'attacher à ceux-là. C'eſt ce que nous
» faiſons ici en adoptant avec le texte Samaritain & la verſion des Septante, le nom-
» bre que nous croyons avoir été ſous-entendu dans l'original Hebreu. Mais la
» raiſon m'oblige à conſerver au troiſiéme acte toute ſon autorité, ſi je trouve pour
» cela des voyes ſimples, naturelles, vraiſemblables, pratiquées en d'autres occa-
» ſions, & dont l'application ſe peut faire aiſément. La Religion même ne m'y en-
» gage pas moins que la raiſon, ſi ce troiſiéme acte ſert de fondement à ma foi.
» C'eſt ce qui arrive ici. Pourquoi donc n'appliquerois-je point au texte Hebreu
» une maniere de parler ſi fréquente dans l'uſage ordinaire, dès que c'eſt un moyen
» ſûr & naturel de concilier enſemble les trois actes les plus certains que la Reli-
» gion nous préſente? Cette voye n'eſt-elle pas plus ſage & plus reſpectueuſe que de
» dire des actes les plus anciens que nous ayons; celui-ci eſt alteré, cet autre eſt
» corrompu; la vraye leçon ne s'eſt conſervée que dans celui-là? Peut-on décider ſi
» hardiment ſans temerité; & pourroit-on au contraire ne pas prendre un ſemblable
» temperament, dès qu'il ſert à ramener tous ces actes à l'unité d'un même ſenti-
» ment? »

» Par là nous augmentons de ſept ou huit ſiecles la Chronologie qui a ſuivi
» le Déluge; & ce temps nous eſt abſolument néceſſaire pour concilier avec l'Hiſ-
» toire Sainte les monumens les plus anciens de l'hiſtoire prophane.

» Si l'on veut encore pouſſer plus loin l'avantage de cette explication, on pourra
» dire que c'eſt peut-être l'unique moyen de rendre raiſon de la difference qui ſe
» trouve entre le texte Hebreu & le Pentateuque Samaritain. «

» Ces deux textes ne different en rien dans le chapitre V. de la Geneſe. En effet,
» les paroles n'y ſont pas ſuſceptibles du ſens que je donne ici au chapitre XI. Il
» eſt aiſé de le reconnoître par la lecture de l'un & de l'autre. Je demande donc
» d'où peut venir cette difference entre le Samaritain & l'Hebreu. Nul interêt, nul
» préjugé n'a pû obliger les Samaritains à corrompre cet endroit des Livres Saints.
» Ce n'eſt point pour ſe donner une plus grande antiquité; car ils auroient dû le
» faire auſſi dans le chapitre V. Il y a donc lieu de croire que cette addition a été

(1) *Alphonſ. Salmeron Prolegomen.* 3. *p.* 210.

» miſe dans le texte Samaritain, comme l'explication connuë d'un terme ſous-entendu dans le texte Hebreu vulgaire. «

» Cela ſuppoſé, quelle preuve n'en puis-je pas tirer, non-ſeulement en faveur de la vraiſemblance, mais même de la verité du ſentiment que je propoſe? Car les Samaritains s'étant, ſous le nom de Royaume d'Iſraël, ſeparé des Juifs dès le regne de Roboam, & les Prophetes ne leur ayant reproché ni dans ce temps-là, ni même après, aucun changement dans les Livres Sacrés, cette explication doit paſſer pour beaucoup plus ancienne que leur ſéparation. Mais ce qui fait voir évidemment qu'elle n'étoit point particuliere à ce que nous appellons Iſraëlites ou Samaritains, c'eſt que les plus anciens Traducteurs Grecs de l'Ecriture qui ſe ſont ſervis de l'Hebreu vulgaire, l'ont inſerée dans la Verſion qui fut faite pour les Juifs Helleniſtes diſperſés dans l'Egypte & dans la Syrie. Elle doit donc être regardée comme le ſentiment de toute la nation, ſoit Juifs, ſoit Iſraëlites; & ſans elle la Chronologie de ceux qui ſuivent à la lettre le texte Hebreu vulgaire, eſt mutilée de plus de 600. ans dans l'âge des Patriarches, depuis le Déluge juſqu'à Nachor. »

» Je ne diſconviens pas néanmoins que ce moyen qui leve les plus fortes difficultés de l'ancienne Chronologie, ne ſauroit les diſſiper toutes. Mais eſt-il un ſyſtême où il ne s'en trouve quelques-unes? Il ne s'agit que du plus ou du moins. C'eſt beaucoup que de gagner ſix ou ſept cens ans après le Déluge, les temps anterieurs ne ſont point capables de nous arrêter. C'eſt faire encore davantage, puiſqu'on trouve moyen par là d'accorder des partis très-oppoſés. Je ne veux pas néanmoins cacher les difficultés qui peuvent ſe propoſer contre les ſuites de cette explication: car pour le fond, comme il conſiſte dans la ſimplicité & la vrai-ſemblance, je ne vois pas qu'on le puiſſe raiſonnablement attaquer. »

» La premiere difficulté eſt que dans la Verſion Grecque, la même augmentation de cent années ſe trouve auſſi au chapitre V. de la Geneſe; quoique nous ayons dit que dans ce chapitre les paroles du texte Hebreu ne ſoient pas ſuſceptibles de cette addition. Mais il y a lieu de croire que cette explication qui a été miſe par raiſon dans le chapitre XI. n'a été fourrée dans le V. que par les faux raiſonnemens des Correcteurs ou des Copiſtes. S. Jerôme nous marque combien dès ſon temps même les Copiſtes s'étoient déja donné de liberté à l'égard de l'ancienne Verſion Greeque. »

» Les varietés qui ſe trouvent en cet endroit dans les manuſcrits de cette Verſion, pourroient autoriſer ce que j'avance ici. Nous voyons dans quelques copies des differences eſſentielles qui ſe trouvent modifiées en d'autres exemplaires; & les anciens n'ont pas toujours lû comme nous faiſons aujourd'hui. Vraiſemblablement ceux qui ont fait ces alterations, voyant que les Patriarches d'après le Déluge avoient, avant que d'être Peres, vécu cent ans de plus qu'il n'eſt marqué dans le texte Hebreu, auront crû qu'il falloit auſſi que les Patriarches qui ont précedé le Déluge euſſent véeu cent ans plus qu'il n'eſt marqué dans le même texte; & l'on ſait combien ces ſortes de raiſonnemens ont fait faire d'additions & d'alterations dans les manuſcrits les plus reſpectables. En un mot, je reçois l'addition du chapitre XI.

» non-ſeulement pour ſuivre cette regle dictée par la raiſon même, qu'entre trois » anciens monumens, je dois adherer aux deux qui ſont conformes entre eux, & » me ſervir de cette conformité, pour expliquer la difference du troiſiéme; mais » je la reçois encore, 1°. parce qu'elle peut s'accorder avec le vrai ſens du texte He- » breu; 2°. parce qu'elle s'accorde avec le Pentateuque Samaritain, dont l'antiquité » eſt ſi certaine, qu'on ne peut le ſoupçonner d'alteration; 3°. parce que cette addition » eſt néceſſaire pour donner à la Chronologie la juſte étenduë qu'exigent les monu- » mens les plus certains de l'hiſtoire ancienne. Au contraire, je rejette l'addi- » tion que l'on trouve au chapitre V. de cette même Verſion, 1°. parce que cette » addition ne peut s'accorder avec le ſens du texte Hebreu; 2°. parce qu'elle eſt » contraire au manuſcrit Samaritain; 3°. parce qu'elle eſt inutile pour accorder l'E- » criture avec ce que l'hiſtoire prophane a de plus certain. »

» La ſeconde difficulté roule ſur deux chefs: Le premier, que le Pentateuque » Samaritain, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'eſt pas, comme nous l'avons dit, » conforme au texte Hebreu dans le chapitre V. de la Geneſe. La difference qui eſt » d'environ 350. ans, regarde ſur-tout l'âge des Patriarches Jared, Mathuſalé & » Lamech: ainſi au lieu que le texte Hebreu compte 1656. ans juſqu'au Déluge, » le Samaritain n'en compte à preſent que 1307. comme on l'a vû par les Canons » qui ſont inſerés dans ce chapitre. »

» Le ſecond chef de la difficulté ne conſiſte que dans quelques menuës varietés » qui ſe trouvent entre le Samaritain & le Grec au chapitre XI. mais trois ou quatre » années de difference ſont-elles capables d'arrêter la ſuite de la Chronologie? Il » n'y a point de proportion entre ces differences qui ont tout l'air de venir des » copiſtes, & celles que produit l'addition de cent années à la vie de chaque Patriar- » che, dans la régularité deſquelles on trouve du deſſein. Il ſeroit à ſouhaiter que » celles du chapitre V. ne fuſſent pas plus conſiderables. »

» Mais ſi nous ſommes contraints d'avoüer qu'il y a aujourd'hui de la diffe- » rence entre l'Hebreu & le Samaritain au chapitre V. de la Geneſe, on doit nous » accorder que cette difference ne ſubſiſtoit pas au temps de S. Jerôme. Cet illuſtre » Ecrivain (1) qui a marqué exactement les varietés qui ſe trouvoient entre ces deux » textes, aſſure qu'ils ſont conformes ſur le chapitre V. & l'on doit s'en rapporter à » ces témoignages beaucoup plus certains que tous les manuſcrits que nous avons » à preſent; comme il faut recourir à Jules-Africain & à Euſebe pour connoître la » vraye ſupputation du Grec. »

(1) S. Hieronym. in quæſtionibus in Geneſim. *dit*; In Hebræis & Samaritanorum libris ità ſcriptum reperi, & vixit Mathuſala centum octoginta ſeptem annis, & genuit Lamech, & vixit Mathuſala poſtquam genuit Lamech, ſeptingentis octoginta duobus annis & genuit filios & filias: & vixit Lamech centum octoginta duobus annis, & genuit Noe. *C'eſt ainſi qu'on liſoit auſſi dans ces deux textes au temps d'Origenes, comme on le peut voir dans les fragmens des Exaples donnés par le ſavant Pere de* Montfaucon *pag.* 21. *Cependant c'eſt ſur les années de ces deux Patriarches Mathuſala & Lamech que roule principalement la difference du Samaritain d'avec le texte Hebreu, & ce ſont ces anciens manuſcrits de S. Jerôme que l'on ſuit ici avec raiſon; parce qu'outre leur antiquité, ils ſont bien moins ſoupçonnés d'altération, ayant paſſé par beaucoup moins de mains que les copies poſterieures. Ainſi les anciens nous marquent d'une part que les textes Hebreu & Samaritain ſont conformes avant le Déluge; ils nous aſſurent d'un autre côté que le Grec des Septante & le texte Samaritain ſont conformes après le Déluge, comme on le peut voir par* Jules Africain *& par* Euſebe in Chronico. *Et c'eſt ce qu'on a deſſein d'établir dans cette diſſertation, pour fondement de la conjecture qu'on y propoſe. Mais je dirai qu'au temps de* George Syncelle *le texte Samaritain étoit déja alteré au Ch. V. de la Geneſe.*

Je

Je n'entreprendrai point de donner ici le plan de la Chronologie que le Pere *Tournemine* a réformée ſur cette conjecture ſi utile & ſi vrai-ſemblable. Lui-même l'a publié dans la nouvelle édition du Commentaire de *Menochius* ſur l'Ecriture : je me contente de joindre à cet ouvrage le Canon de la Chronologie ſacrée donné par ce Pere.

Je ne prétens pas néanmoins examiner à fond cette grande difficulté, je me contente de la faire ſentir, & d'avertir que chacun doit embraſſer un parti. Celui du Pentateuque Samaritain m'a paru, comme à bien d'autres, le plus convenable, mais je n'y veux déterminer perſonne ; il me ſuffit d'avoir marqué ce qui ſe dit de plus eſſentiel de part & d'autre. Le peu de perſonnes qui ſont appellées à ces études, ſavent dans quels auteurs on les doit faire. Le P. *Riccioli* Jeſuite a non-ſeulement rapporté les differens ſyſtêmes, mais il a marqué auſſi ce qui ſe diſoit pour ou contre ; il a même indiqué les voyes de conciliations qu'on avoit priſes pour les accorder.

Dirai-je néanmoins qu'on aura de la peine à ſe déterminer contre le ſentiment des Grecs, quand on lira avec attention les ouvrages que le ſavant Pere *Pezron* a publiés en faveur de leur ſupputation ; il eſt vrai que les preuves de ce calcul, quoique ſoutenu déja par *Iſaac Voſſius*, par le P. *Morin*, & par *Walton* dans ſes Diſſertations préliminaires de la Polyglotte d'Angleterre, n'ont point empêché que les Chronologiſtes ne ſoient reſtés depuis dans le ſentiment de *Scaliger*, du Pere *Petau* & d'*Uſſerius*, qui a été ſoutenu par le Pere *Martianay* Benedictin, mais que le Pere *Le Quien* Dominicain a défendu avec beaucoup plus de force, quoiqu'avec moins de pétulance.

Il faut après cela diviſer toute la Chronologie en deux eſpeces : la PREMIERE qui eſt purement hiſtorique, range les évenemens dans les temps où l'on a lieu de croire qu'ils ſont arrivés. La SECONDE n'eſt occupée qu'à des diſcuſſions qui font voir les raiſons qu'on a euës de placer les faits dans un temps plutôt que dans un autre.

Comme la premiere eſpece eſt la plus facile & la plus néceſſaire ; c'eſt auſſi par elle que l'on doit commencer l'étude de la Chronologie. Tous les temps qui ſe ſont écoulés depuis la création du monde juſqu'à preſent, ſe doivent partager en differentes parties, qui ſont fixées par des époques certaines, & dont tous les Chronologiſtes conviennent. Cette methode a cet avantage, qu'elle donne à la mémoire une plus grande facilité pour retenir les faits & pour y rapporter tout ce qui ſe rencontre dans l'hiſtoire. Ces époques pourroient être la création du monde, le Déluge, la fondation du royaume d'Athenes, la premiere Olympiade, le commencement de Rome, l'Ere Chrétienne, le Concile de Nicée, Charles-Magne empereur, la Branche de Bourbon élevée ſur le trône. Nous donnons dans un des volumes de cet ouvrage une table des époques qui peut ſervir de modele pour cette étude.

TABLES CHRONOLOGIQUES.

Il eſt à propos d'avoir toujours devant les yeux des Tables chronologiques dans leſquelles on trouve les differentes époques, l'origine des nations les plus connuës, & les commencemens de chaque Religion, les Patriarches & les Sonverains Pontifes de l'ancien & du nouveau Teſtament, les Rois & les Empereurs des plus celebres

Royaumes, celles qu'on a tirées de l'hiſtoire univerſelle du P. *Petau* (1) ſont aſſez commodes. L'eſtime qu'on en a faite dans les pays étrangers a donné lieu de les réimprimer plus d'une fois. Elles ſont courtes; & ſi elles étoient claires, il n'en faudroit pas davantage pour ſe repreſenter la ſuite de l'hiſtoire. Il ſemble qu'on doit les préferer à celles du Pere *Pierre de Sainte Catherine* Religieux Feüillant. Ces dernieres ſont à la verité plus amples; mais elles n'ont point la clarté des premieres, & par conſequent elles ſont moins propres pour repreſenter d'un coup d'œil la ſuite des temps, la viciſſitude des empires, & les révolutions qui ſont arrivées dans la Religion. Celles que M. *Roux* fit graver en XVI. grandes planches en 1675. ont eu beaucoup de réputation, dont peut-être elles ſont plus redevables à leur rareté qu'à leur exactitude. L'auteur qui étoit Proteſtant, n'avoit pû s'empêcher d'y inſerer les préjugés de ſa religion, & cela fut cauſe qu'on les ſupprima. Le peu d'exemplaires qui ſont échapés de ce naufrage ont été mis à un prix ſi exceſſif, qu'on peut dire qu'elles ſont hors de l'uſage ordinaire des hommes.

Je crois qu'on me pardonnera de marquer ici que l'étude particuliere que j'ai faite de l'hiſtoire, & les imperfections que j'ai rencontrées dans les tables chronologiques qui ont paru, m'ont engagé à donner un travail plus complet & mieux dirigé, à ce qu'il m'a paru, que ce que j'ai vû en ce genre. Je me réſerve à en donner l'explication dans le chapitre VIII. de cet ouvrage, où l'on verra de quel uſage elles peuvent être dans l'étude de l'hiſtoire, & ce qui les caracteriſe en particulier.

Abregés chronologiques.

Il faut prendre après cela quelque Chronologiſte qui ait marqué exactement les années des grands évenemens. Le *Rationarium Temporum* du Pere *Petau*, ſeroit bon pour cela; mais la Chronologie qui eſt à la fin de ſon livre de la Doctrine des temps, eſt admirable pour ce deſſein. L'on pourroit encore ſe ſervir avantageuſement des annales du monde du Pere *Briet*, & de la Chronologie françoiſe du Pere *Labbe*. Quoique ces ſortes d'ouvrages rebutent ordinairement, parce qu'ils ſont écrits d'une maniere aſſez ſéche, il ne faut pas laiſſer de les repaſſer ſouvent, afin que les époques & les faits qui y ſont marqués, s'impriment dans la mémoire, & ſervent de fondement à l'hiſtoire.

Je ferois ici un plus long détail des Chronologiſtes; mais tout le monde ſait qu'il n'y a rien de meilleur avec le Pere *Petau*, que les Annales d'*Uſſerius*, la Chronique de *Calviſius*, & la Chronologie ſacrée que le Pere *Tournemine* a jointe à ſa nouvelle édition des Commentaires de *Menochius* ſur l'Ecriture Sainte. Ces ouvrages ont une ſi grande réputation parmi les ſavans, qu'on les regarde preſque comme les ſeuls qui puiſſent être ſuivis, ſans crainte de s'écarter beaucoup. On pourroit y ajouter la Chronique de M. le Chevalier *Marſham*, dans laquelle on trouve tout le ſavoir néceſſaire, pour s'acquitter avec honneur d'une pareille entrepriſe. Et ſi les ſingulari-

(1) Elles parurent pour la premiere fois à Pont-à-Mouſſon en 1672. Le célebre Mabre-Cramoiſi, Imprimeur, les réimprima peu après. Les Hollandois les ont depuis publiées plus d'une fois, & la derniere édition eſt celle de Paris de l'an 1701. mais qui eſt remplie d'erreurs groſſieres.

tés qu'il avance l'empêchent ſouvent d'être pris pour un guide aſſuré, au moins doit-il être conſulté dans les occaſions où il a mieux rencontré que les autres. Ceux néanmoins qui ſe détermineroient pour le calcul des Grecs, pourroient ſe ſervir avantageuſement du Canon chronologique que le P. *Pezron* a mis à la fin de ſon livre de l'*Antiquité des temps*, & que nous avons inſeré au commencement du III. volume. Ce qu'il y auroit peut-être à réformer n'eſt pas conſidérable, & ne préjudicie point à l'œconomie generale de ſon ſyſtême.

La Chronologie des temps qui ſuivent Jeſus-Chriſt, a été ſuccinctement expliquée par le P. *Petau* & le P. *Labbe;* les Annales du P. *Briet* & la Chronologie de *Calviſius* ſont plus étenduës & valent beaucoup mieux qu'un grand nombre de mauvais Chronologiſtes, dont les noms ne ſont que charger inutilement la mémoire, & ne ſervent tout au plus qu'à montrer qu'on deſiroit depuis deux ſiecles de corriger la Chronologie, ſans qu'on eût encore trouvé le moyen de le faire. Mais je ne ſçaurois trop répeter, que ſi on veut faire des études juſtes & ſolides en ce genre, il faut lire peu d'auteurs & réflechir beaucoup. Je crois que pour le ſentiment des Grecs, on pourroit ſe contenter de *Voſſius* & du P. *Pezron*, & que pour le calcul des Hebreux, il ſuffiroit, après avoir lû les deux Traités du Pere *Le Quien*, de s'attacher au Pere *Petau*, au Pere *Labbe*, à *Calviſius*, à *Uſſerius*, ou à quelqu'un de ceux que nous avons indiqués. J'avouërai néanmoins que je me déterminerois pour *Uſſerius*, qui, ſans ſe jetter dans une érudition dégoutante & embaraſſée, joint quelquefois à ſon diſcours la preuve des évenemens, dont les époques peuvent être conteſtées, & qui ſe ſert autant qu'il peut des termes mêmes des auteurs originaux qu'il cite exactement.

Les diſcuſſions chronologiques ne ſont propres qu'aux perſonnes qui veulent faire une étude particuliere de cette ſcience. Ceux qui ſont dans ce deſſein ſavent beaucoup mieux que moi que ces matieres ſi épineuſes ont été examinées par les plus habiles Chronologiſtes ; comme pourroit être Joſeph *Scaliger* dans ſon bel ouvrage de la Correction des temps. Le P. *Petau* dans ſon *Rationarium temporum*, & dans ce livre admirable de la Doctrine des Temps, où il traite avec un grand ſavoir de tout ce qui regarde l'ancienne chronologie. On doit y joindre ce qu'en ont dit *Uſſerius* dans ſa Chronologie Sacrée, qui eſt à la fin de ſes Annales de l'édition de Paris ; M. *Lancelot*, M. le Chevalier *Marſham* dans ſa Chronique ; *Selden* & M. *Prideaux* dans leurs obſervations ſur les Marbres d'Arondel ; *Samuel Petit* dans ſes Eclogues chronologiques ; Robert *Bayle* dans ſa Chronologie ; M. le Cardinal *Noris* dans ſes Epoques Syro-Macédoniennes. Tous ces auteurs qui ont eû une grande érudition & du jugement, doivent être préferés à *Salian*, à *Torniel* & à *Harvilleus* qui ne répondent point aſſez par leur capacité à la bonne opinion que fait naître la groſſeur de leurs ouvrages.

PRINCIPES DE LA CHRONOLOGIE.

Cette ſcience eſt fondée ſur des principes aſſez certains, ou du moins très-probables ; & qu'il eſt bon de connoître pour s'en ſervir dans l'occaſion. Ces principes ſont I. Le témoignage des auteurs judicieux. II. Les obſervations aſtronomiques. III. Les époques dont tous les Chronologiſtes conviennent, quoiqu'elles ſoient arbitraires.

Des exemples ou des réflexions ſur ces principes les éclairciront & en feront voir l'utilité.

La Chronologie auſſi-bien que l'hiſtoire ne conſiſte que dans l'arrangement des faits & des actions éclatantes : c'eſt pourquoi elle eſt appuyée principalement ſur l'autorité. Quoique cette autorité ne puiſſe pas faire une démonſtration par elle-même, il y auroit ſouvent de la folie à la rejetter. Nous ſavons, par exemple, ſur le ſeul témoignage des hiſtoriens, qu'on a célebré autrefois dans la Grece des Jeux Olympiques, qui ſe renouvelloient tous les quatre ans ; & nous ne ſommes pas moins aſſurés de ce fait, que ſi nous l'avions vû nous-mêmes.

Mais par rapport à la Chronologie, l'autorité peut ſe trouver ſeule, ou accompagnée de quelque caractere aſtronomique. Elle eſt ſeule, quand les hiſtoriens, ſans nous donner d'autres preuves, diſent qu'un fait s'eſt paſſé dans un certain temps, par exemple, que Tarquin a été chaſſé de Rome l'an 244. de la fondation de cette ville : & dans ces occaſions toute la preuve qu'on peut avoir d'un fait, n'eſt appuyée que ſur l'autorité. Mais quelquefois l'autorité ſe trouve accompagnée de caracteres aſtronomiques, comme ſont les conjonctions des planettes, les éclipſes de lune ou de ſoleil ; & pour lors on juge moins ſur l'autorité des hiſtoriens, que ſur les obſervations aſtronomiques ; & c'eſt le ſecond des principes que nous voulons établir.

Nous avons dans l'antiquité pluſieurs faits dont l'époque ſe vérifie plus par des obſervations aſtronomiques, que par le témoignage des hiſtoriens. Tout le VIII. livre de la Doctrine des temps du P. *Petau* eſt employé à développer l'uſage qu'on peut faire de ce principe dans la Chronologie. On peut rapporter à cette preuve l'obſervation des féries, qui ſert infiniment à ranger un grand nombre de faits, dont tous les hiſtoriens ne conviennent pas. Nous avons dans l'hiſtoire du XVI. ſiecle un évenement célebre qui pourra juſtifier la vérité de ce principe : c'eſt la fameuſe bataille de Ceriſoles. Il y a eû juſqu'à preſent autant d'incertitude ſur le jour de cette bataille, qu'on étoit certain de ſon heureux ſuccès. Et peut-être en auroit-on diſputé dans la ſuite plus qu'on n'a fait juſqu'ici, ſi un ſavant ne s'étoit appliqué à en rechercher l'époque par la voye que nous venons de marquer. Voici donc comme en parle le P. *du Londel* dans (1) la préface de ſes Faſtes : *La bataille de Ceriſolles fit autant de bruit au ſiecle paſſé, que de nos jours celles de Staffarde & de la Marſaille, pas un hiſtorien ne l'a oubliée : mais Du Bellay, Beaucaire, Fourquevaux la mettent l'onziéme d'Avril, Raynaldi le dix, Paul Jove, Mezeray & quelques autres le quinze ; elle doit être le quatorze, qui étoit le lendemain de Pâques.*

Le troiſiéme principe qui ſert de fondement à la Chronologie, ſont les époques arbitraires, dont les hiſtoriens conviennent entr'eux. Il n'y avoit rien, par exemple, qui pût obliger de prendre pour époque le commencement du regne de Nabonaſſar, qui précede l'Ere vulgaire de 747. ans. Cependant, comme quelques hiſtoriens en ſont convenus, cette époque peut ſervir de principe pour découvrir le temps de pluſieurs évenemens. Il en eſt de même de l'Ere d'Athenes, des Olympiades, du regne des

(1) Le Pere du Londel Préface des Faſtes des Maiſons d'Orléans & de Bourbon.

Princes, des Conſulats, de l'époque de Jeſus-Chriſt, de l'Ere d'Eſpagne (1) qui devance l'Ere Chrétienne de XXXVIII. ans; de l'Ere de Dioclétien (2) dont ſe ſervent encore les Ethiopiens, & d'un grand nombre d'autres qui ont été fort en uſage autrefois. Mais il faut prendre garde que l'Ere Chrétienne, quoiqu'inventée dans le VI. (3) ſiecle, n'a été cependant uſitée que dans le VIII. C'eſt par là qu'on peut convaincre de faux une infinité de pieces: par exemple, la lettre qu'on ſuppoſe écrite par la Sainte Vierge à l'Egliſe de Meſſine, dattée ainſi, *de l'an de mon Fils*: ce qui eſt une impertinence dont *Melchior Inchoffer*, Jeſuite, n'a pas laiſſé de faire l'apologie. Je ne puis diſconvenir cependant qu'il n'y ait des pieces auſquelles on a ajoûté après coup la datte de l'Ere Chrétienne. Mais elles ſont quelquefois reconnoiſſables par d'autres caracteres, que l'uſage fait bien mieux appercevoir que toutes les regles qu'on en pourroit donner.

Il faut obſerver une choſe à laquelle on ne fait point aſſez d'attention dans l'uſage de ces époques arbitraires; & ce manque de réflexion fait tomber ordinairement dans l'erreur. C'eſt qu'elles ne commencent pas toutes dans le même temps; mais en differens mois de l'année; ainſi il faut les réduire aux années Juliennes, c'eſt-à-dire, à celles qui commencent au premier Janvier. On peut auſſi rapporter aux époques arbitraires, les Olympiades & les Conſulats, dont les premieres ſervent à regler l'hiſtoire Grecque, & preſque toute l'hiſtoire d'Orient; & les Conſulats ſont d'un grand uſage pour l'hiſtoire d'Occident.

Je paſſe beaucoup d'autres obſervations ſur les principes de la Chronologie, qui ſe trouveront expliqués dans le *Rationarium Temporum* du P. *Petau*; dans ſon ouvrage de la doctrine des temps, & ſurtout dans les préliminaires du ſecond volume, & au commencement de la Critique des Annales du Cardinal *Baronius* par le P. *Pagi*. Mais l'ouvrage de *Strauchius* ſur les Diſcuſſions Chronologiques me paroît un des plus eſti-

(1) L'Ere d'Eſpagne commence XXXVIII. ans avant l'Ere Chrétienne, IV. ans après la mort de Ceſar, lorſqu'Auguſte, Marc-Antoine & Lepidus ayant vaincu Brutus & Caſſius partagerent entr'eux les provinces de l'Empire. Julien Archevêque de Tolede marque dans ſon Livre III. contra les Juifs, le temps de cette époque. *Annorum numerus a tempore Nativitatis Chriſti in promptu eſt unicuique, & ſcire ſi velit, & ſupputare ſi placet, aſſumptis ſcilicet annis ſecundum Eram, ab ipſa Domini incarnatione. Era enim inventa eſt ante XXXVIII. annos, quàm Chriſtus naſceretur.*

Quelques auteurs avoient crû que le terme AERA qu'on trouve dans pluſieurs inſcriptions d'Eſpagne, étoit l'abregé de ces paroles, *Annus Erat Auguſti*. Mais ce terme ſe trouve tres-ſouvent écrit par celui d'ERA. Or les anciens diſent qu'il ſignifie le nombre, *numerus. Æra vel Era, id eſt numerus*, dit *Iſidore* dans ſon Gloſſaire, & *Fauſte* Evêque de Riez *libr. de Spirit. Sancto*, dit *Æra, ſive ſupputatio*. L'Ere d'Eſpagne ſert pour toute l'hiſtoire de ce royaume; elle eſt en uſage dans les Conciles, dans les Actes & dans les Hiſtoriens; elle ne fut abolie dans le royaume d'Arragon qu'en 1369. dans la Caſtille qu'en 1384. & dans le Portugal qu'en 1415.

(2) L'Ere de Dioclétien commence l'an 284. de l'Ere Chrétienne, parce que cette année Dioclétien & Maximien commencerent à perſécuter les Chrétiens, & firent un ſi grand nombre de Martyrs, que les fideles, en mémoire de leur fureur, prirent ce temps comme une époque, nommée auſſi l'Ere des Martyrs, l'Ere de la perſécution, l'Ere de la grace, & quelquefois l'Ere des Coptes. Pluſieurs auteurs s'en ſont ſervis, entr'autres S. Epiphane, S. Ambroiſe, Evagrius, le vénérable Bede, Herman le racourci (*Contractus*) Eutychius, Elmacin, & quelques anciens Conciles. Les Ethiopiens qui s'en ſervent encore aujourd'hui la commencent le 29. Août de l'an 283.

(3) Denis le Petit (*Dionyſius exiguus*) qui vivoit ſous Juſtinien vers l'an 530. voulut ſe ſervir de l'Ere vulgaire qu'il faiſoit commencer à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Mais cela ne fut point ſuivi juſqu'au commencement du VIII. ſiecle que le vénérable Bede la voulut introduire dans l'hiſtoire. Il paroît cependant que les premiers monumens où l'on trouve cette maniere de compter ſont du milieu du VIII. ſiecle. *Ejus tamen (Æræ Incarnationis* dit le P. Pagi, *in Periodo Græce-Romanâ) mentionem inveni in diplomate à Carlomanno dato, in quo memoratur incarnationis annus 742. ut videre eſt in Capitularibus Regum Francorum ab eruditiſſimo Baluzio publicatis.* Avant cela on ſe ſervoit de la ſupputation des Grecs & des Romains par les Olympiades & par les Conſuls, ou même par les années du regne de chaque Souverain, hors les Egyptiens qui ſe ſont ſervis dans le IV. ſiecle de l'époque de Dioclétien, & les Eſpagnols qui avoient une Ere particuliere. Les époques des autres nations varient ſelon le goût de la nation même ou de l'hiſtorien.

mables. Il a renfermé dans un petit volume, tout ce que les autres avoient dit avec beaucoup d'étenduë : il eſt clair & ſuccinct, ſans être obſcur. J'avouërai cependant qu'il donne quelquefois dans la minutie, & qu'il eſt en défaut ſur quelques endroits, où il prépare une belle difficulté qu'il ne réſout pas. Mais cela lui arrive rarement, & ne peut faire aucun tort à la ſolidité de ſon ouvrage. Enfin ſi l'on vouloit quelque choſe de plus précis & de moins embarraſſé, on pourroit s'en tenir à la ſeconde partie du *Rationarium Temporum* du P. *Petau*. Ce livre ſuffit pour avoir une idée des principes, & n'engage pas dans de grandes diſcuſſions. Ceux qui auroient les Inſtitutions Chronologiques de *Beveregius* pourroient s'en ſervir. Elles ſont claires & méthodiques, ſans être chargées d'une érudition obſcure & faſtueuſe. Il eſt fâcheux que ce livre ne ſoit pas plus commun parmi nous, & qu'il ne ſoit connu que d'un petit nombre de ſavans.

CHAPITRE V.

De l'uſage des Chroniques & des Hiſtoires univerſelles.

ON devroit être épouvanté par le grand nombre de Chroniques & d'Hiſtoires univerſelles que nous avons citées dans le Catalogue qui eſt à la fin de cet ouvrage, ſi l'on étoit obligé de les lire toutes pour s'inſtruire de la Chronologie.

Comme il eſt rare de voir les Chronologiſtes ſe réünir dans le même ſyſtême, ce ſeroit ſe jetter dans la plus étrange de toutes les confuſions, que de ſe charger de lectures ſi immenſes, & quelquefois ſi oppoſées. Nous avons déja inſinué que, pour réüſſir dans cette partie de l'Hiſtoire, il faut lire peu, mais attentivement, ſupputer beaucoup, & ne conſulter pluſieurs auteurs que dans le beſoin. On s'expoſe, en voulant tout examiner, aux dégouts que produiſent les répetitions des mêmes faits, que l'on trouve dans toutes nos Chroniques. A l'exception de cinq ou ſix auteurs originaux en ce genre, les autres ſont ou de ſerviles copiſtes, ou des compilateurs peu exacts. Il ne faut pas néanmoins mépriſer leur grand nombre, ils peuvent avoir leur utilité quand on ſait s'en ſervir à propos. Ils méritent plus ou moins d'attention ſelon le temps où ils ont écrit, & ſelon la maniere dont ils le font.

Ceux qui ont vécu dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, mais ſurtout les Grecs ſont les plus conſidérables. Les fragmens des anciens auteurs, ou les liſtes des Rois & des Souverains qu'ils nous ont conſervées, rendent leurs ouvrages précieux. On retrouveroit dans *Euſebe*, dans le *Syncelle*, & dans les *Faſtes de Sicile* une partie de la Chronique de *Jules Africain*, qui avoit copié ou dépouillé les Hiſtoriens originaux de diverſes nations, que nous avons perdus. L'uſage qu'on en peut faire ne va gueres au de-là. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas toujours été également exacts; mais on peut les redreſſer en les comparant enſemble, ou avec les auteurs originaux qui nous reſtent aujourd'hui. Le *George Syncelle* nous a particulierement donné pour l'hiſtoire d'Egypte des Dynaſties ou des ſuites de Rois, & pour peu que nous euſſions encore quelqu'autre ſecours,

jetteroient de grandes lumieres ſur cette hiſtoire, l'une des plus curieuſes, mais en même temps l'une des plus obſcure de toute l'antiquité.

Les ſiecles poſtérieurs depuis le VI. juſqu'au XVI. nous fourniſſent un ſi grand nombre de Chroniques générales & particulieres, qu'il ſemble que ce fût la ſeule eſpece d'hiſtoire que l'on connût alors. C'eſt à quoi ſe réduiſoit le plus ſouvent toute la capacité des Hiſtoriens; je doute même que ces écrivains pûſſent faire davantage dans les circonſtances où ils ſe trouvoient. La plûpart des perſonnes de la Cour qui avoient connoiſſance du gouvernement & des intrigues du miniſtere, vivoient dans l'ignorance. La littérature étoit releguée dans les Monaſteres, où ceux qui la cultivoient, conſervoient une ſimplicité d'eſprit plus grande quelquefois que la ſimplicité de leurs mœurs. On ne pouvoit donc en attendre que des Chroniques fort ſimples, capables ſeulement de marquer les faits publics, dont ils obmettoient même les circonſtances les plus curieuſes, ou les motifs ſecrets qui leur étoient également cachés. C'eſt ainſi que s'eſt conſervée toute l'hiſtoire du moyen âge. *Sigebert*, *Freculphe*, *Hugue de Fleury*, *Honoré d'Autun*, *Herman le Racourci*, l'Abbé d'*Urſperg*, le Moine *Alberic*, & tant d'autres que nous avons cités, tiennent lieu des hiſtoriens qui manquent pour ces temps-là. L'on a même l'avantage de voir que ſi ces auteurs nous préſentent une hiſtoire ſéche & peu ſatisfaiſante, au moins eſt-elle exempte de ces paſſions vives qui obſcurciſſent la verité des faits par des réflexions malignes ou intereſſées.

Ces ouvrages ne tiennent pas ſeulement lieu d'une Hiſtoire univerſelle du monde dans les temps où leurs auteurs ont vécu, ils ſervent encore à l'Hiſtoire particuliere de leur patrie. L'amour que l'on a pour elle, fait qu'ordinairement on l'étudie avec plus de ſoin; on cherche même dans les Hiſtoires générales à tout rapporter, autant qu'il eſt poſſible, à ſa propre nation. Auſſi les ſavans qui ont connu de quel uſage les Chroniques & les Hiſtoires univerſelles peuvent être dans les Hiſtoires particulieres de chaque nation, n'ont pas manqué de les y appliquer. C'eſt ainſi que *Freher*, *Piſtorius*, *Urſtiſius*, *Meibomius*, & M. de *Leibnitz* ont inſeré dans leurs collections des Hiſtoriens d'Allemagne, des Chroniques générales faites par des auteurs Allemands; & Meſſieurs *du Cheſne* ont fait entrer dans leurs Hiſtoriens de France les Chroniques générales des auteurs de notre nation.

On peut même aller plus loin, & l'on prouveroit aiſément qu'on y retrouve des époques obmiſes par nos Hiſtoriens, qui ont été ſouvent moins attentifs à marquer les temps précis d'un évenement, qu'à en développer toutes les circonſtances & toute la ſuite. Combien n'y voit-on pas encore de faits ſinguliers qui peuvent ſervir à l'hiſtoire des grands hommes, dont la vie ou les actions les plus éclatantes ſeroient peut-être inconnuës, ſi une Chronique, peu utile d'ailleurs, ne les avoit conſervées?

Plus on en tire d'utilité, plus il faut être en garde contre leurs défauts. Si l'avantage public a porté leurs auteurs à écrire ce qui s'eſt paſſé de leur temps, la vanité les a ſouvent engagés à faire de gros volumes. Le peu de ſecours qu'ils avoient pour l'étude des ſiecles les plus reculés, a fait qu'ils ont copié, ſans goût & ſans diſcernement, deux ou trois Chroniques qui avoient paru avant eux. On remedie aiſément à ce défaut, en abandonnant ce que ces auteurs ont écrit ſeulement ſur la foi d'autrui ſans examen & ſans diſcuſſion. Cependant il ne leur eſt pas toujours arrivé de copier ſimplement des

Chroniques plus anciennes : ils ont voulu ſe diſtinguer par quelques additions, qui ne doivent être conſiderées qu'à proportion du caractere de leurs auteurs. Un Moine y étale toujours le prétendu mérite de ſon Ordre; à peine trouve-t-il de grands hommes en d'autres Societés. Il eſt rare, ſi c'eſt un Evêque, qu'il n'y parle point de la fondation & de l'hiſtoire de ſon Egliſe. Si c'eſt un homme de goût (mais qu'il s'en trouve peu dans ces temps-là !) il écrit d'une maniere claire, nette & préciſe, comme a fait *Lambert d'Achaffenbourg*, auteur également éloigné d'une ignorante (1) ſéchereſſe & d'une fade crédulité. Un homme inſtruit du gouvernement ne manque jamais d'inſerer dans ſa Chronique des faits qui font connoître le droit public de ſa nation. C'eſt de là que les écrivains d'Allemagne tirent la plus grande partie du droit public. C'eſt par-là qu'ils en remarquent les diverſes variations; & c'eſt la voye que nous devrions prendre nous-mêmes, ſi nous étions en France auſſi attentifs à cette partie de notre Hiſtoire que l'ont été les Allemands, qui nous ſurpaſſeront toujours en ce point.

Enfin l'on a le malheur d'y trouver ſouvent le mauvais goût du ſiecle où ces ouvrages ont été faits. Il y a des temps où tout étoit bon. Un faux miracle que l'on confondoit avec un miracle véritable, une viſion ridicule, un fait apocrife, mais extraordinaire, une impertinente révelation, qui faiſoit tort à celle qui étoit émanée de l'Eſprit ſaint, étoient ſouvent un ragoût pour les ames dévotes; cela ſervoit même quelquefois de fondement à la pieté des fideles.

Nos anciens Chroniqueurs ne croyoient ſe rendre recommandables qu'en rapportant un grand nombre de ces ſortes de faits. Mais plus ſcrupuleux aujourd'hui ſur notre culte & ſur l'objet, auſſi-bien que ſur les motifs de notre croyance, nous ſouhaiterions que ces faits, la honte de notre hiſtoire, puſſent être effacés de la mémoire des hommes. Nous ſommes néanmoins obligés de faire bonne contenance, en eſſuyant les reproches qui nous en ſont faits de la part de nos ennemis, qui ne ceſſent de nous oppoſer tous les jours ces groteſques preuves, leſquelles dans des ſiecles moins éclairés que le nôtre, ont été ſouvent appliquées à nos dogmes les plus reſpectables. Le meilleur parti eſt d'abandonner à une impitoyable, mais veritable critique, la Chronique & le Chroniqueur.

Les contradictions de nos Chroniques ſur un même fait, ſont encore un défaut que l'on peut reprocher à leurs auteurs, qui auroient dû ſe diſtinguer par leur exactitude & leur uniformité, marque certaine des verités hiſtoriques. Mais on doit, pour parer à cet inconvenient, diſcuter la nature du fait par le caractere de l'auteur qui le rapporte. Ainſi trouve-t-on de la difference ou dans l'époque, ou dans les circonſtances d'un fait arrivé en Allemagne, le préjugé eſt pour l'auteur Allemand, que l'on doit préſumer être mieux inſtruit que l'auteur François; comme ce dernier eſt plutôt crû ſur un fait de notre hiſtoire, que l'auteur Anglois avec lequel il ne s'accorde point: ainſi une verité hiſtorique du IX. ſiecle ſe trouve-t-elle conteſtée, l'auteur du IX. & X. ſiecle doit être préferé à un auteur du XII. & XIII. ſiecle. Cette regle, quoique generale, ne laiſſeroit pas de ſouffrir quelque exception; mais elle ne ſe doit faire

(1) *Equidem miror in ſeculo tam barbaro tantam hominis & in loquendo puritatem & in temporum putatione ſolertiam fuiſſe*, Ita de Lamberto Schaffnaburgenſi Joſeph Scaliger de emendatione tem. orum.

qu'en

qu'en faveur des lumieres & des ſoins que l'auteur poſterieur auroit pris pour diſcuter un fait, auquel la crédulité de quelques Hiſtoriens auroit donné cours.

Deux obſervations nous empêcheront encore de nous tromper dans l'examen de ces Chroniques. Comme on trouve beaucoup de differences ſoit dans les manuſcrits; ſoit dans les imprimés de celles qu'on attribuë à un même auteur, il ne faut pas toujours croire que les plus amples ſoient toutes de ceux dont elles portent le nom. *Tite-Live*, *Trogue Pompée*, & *Dion* ne nous ont fait que trop ſentir que l'on a quelquefois abregé les meilleures hiſtoires; leurs abbréviateurs les ont voulu dépoüiller des circonſtances trop détaillées, qui ne s'accommodent point ſouvent avec la vivacité d'un lecteur impatient. Mais les Chroniques, auſſi-bien que les Martyrologes, ſe ſont ordinairement groſſies peu à peu. C'eſt le ſort de cette eſpece de livres d'uſages, qui n'étant compoſés que pour repréſenter d'un coup d'œil un grand nombre de faits particuliers, ſont d'autant plus utiles, qu'on peut y trouver une plus grande varieté. C'eſt ainſi qu'on a augmenté les Chroniques de *Proſper*, d'*Iſidore de Seville*, d'*Herman le Racourci*, d'*Otton de Friſingue*, & de pluſieurs autres, dont les éditions ou les manuſcrits les moins amples paſſent communément pour originaux, & méritent par-là plus de croyance & d'autorité.

Il y a une autre ſorte d'additions qui n'eſt pas inſerée dans le texte, mais qui ſe trouve à la ſuite des Chroniques. Elles ne ſont dignes d'attention qu'autant qu'on peut compter ſur les lumieres, le diſcernement & le ſoin de leurs auteurs. Si l'on eſtime les continuations que *S. Jerôme* & *Proſper* ont jointes à la Chronique d'*Euſebe*, à peine regarde-t-on celle de *Palmerius* : & quoique l'on préfere à *Guillaume de Nangis* ſon continuateur, parce qu'on y trouve plus de goût & de jugement ; l'on ne fait que peu de cas des additions qui ont été jointes à *Vincent de Beauvais* & à *Philippe de Bergame*, plus faſtidieuſes encore que les ouvrages de ces fades compilateurs.

Comme les Chroniques modernes ſont en plus grand nombre que les anciennes, elles demandent que nous les diſcutions avec plus d'étenduë. La chronologie qui avoit été fort incertaine juſqu'au milieu du XVI. ſiecle, ſe débroüilla inſenſiblement par les moyens que l'on prit alors de rendre raiſon de toutes les époques, & de marquer pourquoi on plaçoit un fait dans un temps plutôt que dans un autre. Beaucoup d'auteurs ont travaillé ſur ce ſujet, mais peu y ont réuſſi. Nous avons parlé dans le chapitre précedent de ceux qui ont traité des diſcuſſions chronologiques, nous diſons ici quelque choſe des autres que nous rapportons à 4. Claſſes; ſçavoir, I. Les *Abregés Chronologiques de l'hiſtoire univerſelle*, II. Les *Chroniques* qui ne traitent que *des anciens temps*. III. *Celles* qui embraſſent toute l'hiſtoire tant *ancienne* que *moderne*. IV. Enfin celles où il n'eſt parlé que de *quelques ſiecles*, ou de *pluſieurs années*.

PREMIERE CLASSE.

Je joins dans cette premiere Claſſe les abregés d'hiſtoire univerſelle, & les Chroniques abregées. Qu'on ne croye pas néanmoins que je veuille faire ici une exacte diſcuſſion de tout ce que nous en avons. C'eſt encore beaucoup que de marquer l'uſage qu'on peut faire des principaux; & l'on verra qu'il en eſt peu, auſquels on puiſſe s'en rapporter entierement.

La Chronique de *Carion* eſt une des premieres qui ait paru. L'auteur qui étoit le maître de *Melanchton*, en fit l'eſſai en langue Allemande, & le communiqua à ſon éleve. Celui-ci peu ſatisfait de cette ébauche, refondit l'ouvrage, & eut le déſintereſſement de le faire imprimer ſous le nom de ſon maître. *Melanchton* & *Peucer* le continuerent depuis; mais outre que la clarté n'en fait pas toujours le caractere, elle manque dans une partie eſſentielle, qui eſt l'exactitude de la Chronologie. Ainſi je crois qu'on peut s'en épargner la lecture. *Sleidan* qui fit paroître ſon abregé ſous le titre de l'hiſtoire des quatre Monarchies, a merité d'avoir d'illuſtres commentateurs, dont il eſt plus redevable à ſa maniere d'écrire élegante & polie, qu'à l'exactitude de ſon hiſtoire, & à la juſteſſe de ſa chronologie, qu'on y trouve à peine marquée. *Meibomius*, *Xylander*, *Strauchius*, & *M. Schurzfleiſch* n'ont pas ſuppléé à la ſechereſſe & au vuide qui y regne dans les premiers temps. Il faut avoüer auſſi que quand on veut embraſſer tous les ſiecles, comme a fait *Sleidan*, il eſt difficile de donner quelque choſe d'exact dans un auſſi petit volume que le ſien. C'eſt donc encore un livre dont on peut ſe paſſer aiſément. *Conſtantin Phrygion*, *Chreſtien Maſſé* de Cambrai, & Jean *Lucide*, dont les ouvrages ont paru avant le milieu du XVI. ſiecle, nous montrent combien il eſt aiſé de faire mal en ce genre de litterature, où l'on ne peut réuſſir qu'avec un grand goût & beaucoup de critique; au lieu qu'ils ont copié indifferemment tout ce qui ſe trouvoit dans les auteurs qui les ont précedés.

La rareté du diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle que *Ferentilli* fit paroître en Italien à Veniſe en 1572. n'en fait pas le mérite, & ce ſeroit s'y prendre mal que de conſeiller un ouvrage qu'il ſeroit aſſez difficile de trouver dans le commerce de la Librairie. Ceux donc qui aiment la langue Italienne, trouveront plus de ſatisfaction dans la Chronologie abregée que *Sanſovino*, l'un des plus laborieux écrivains d'Italie, publia en 1580. dans celle de *Gaſpar Bugati*, donnée en 1571. & dans le *Tarcagnota*; mais dirai-je que cette ſcience n'avoit pas encore été amenée au point de vrai-ſemblance où nous l'avons vûë depuis. *Burcholcer*, dont la Chronologie eſt aujourd'hui preſque oubliée, n'a pas laiſſé d'avoir dans notre ſiecle quelque ſorte de réputation. *M. Chevreau*, capable lui-même par un goût exquis & par une profonde litterature, de réuſſir mieux que perſonne dans ce genre d'étude, avouë dans ſon Hiſtoire du monde, qu'il a ſuivi la ſupputation de cet auteur. Mais heureuſement nous pouvons nous en paſſer, comme de bien d'autres. Des differentes éditions que nous avons de l'abregé d'Hiſtoire univerſelle de *Jean Cluvier*, celle de 1672. eſt inconteſtablement la meilleure; cet ouvrage ne doit pas être négligé par ceux qui le trouveront. Il eſt fait avec ſoin; la chronologie qu'on y a marquée aſſez exactement, n'y répand point la ſechereſſe, compagne ordinaire de cette ſcience. Il détaille les faits avec toute l'étenduë qu'on peut ſouhaiter dans un abregé. Et l'on doit remarquer ſur-tout que depuis le VIII. ſiecle de l'Ere chrétienne, il eſt plus exact qu'aucun autre à développer les affaires de l'Empire d'Allemagne, auſſi-bien que *Chriſtianus Matthias*. Mais ce dernier qui s'aviſe de mettre dans ſon Theâtre hiſtorique autant de morale que d'hiſtoire, n'a pas ſi bien réuſſi dans les premiers ſiecles. Je compare l'abregé de *Tirſelin* à celui de *Sleidan*. Une belle latinité le doit faire eſtimer des puriſtes; mais il ne ſera pas toujours ſuivi de ceux qui veulent que la verité hiſtorique ſoit jointe à la vrai-ſemblance de la chro-

nologie. Le nouveau Traducteur qui l'a donné depuis quelques années en François, n'a pas remedié à ce défaut par de longues notes, dont il a revêtu le texte de ſon auteur. Le Pere *Petau* eſt le premier qui a perfectionné ces ſortes d'abregés. Celui qu'il publia pour la premiere fois en 1632. eſt en partie extrait de ſon grand & ſavant ouvrage de la Doctrine des temps. Quoiqu'il ſoit peut-être trop ſuccinct ſur l'ancienne hiſtoire, il ne laiſſe pas de donner toujours à la marge de ſon livre la preuve des faits qu'il rapporte. Il a même pour une plus grande clarté, diſtingué par des chapitres particuliers, les differentes natures d'hiſtoires, Sacrée, Profane, Aſſyrienne, Grecque & Romaine. La ſeconde partie qui commence à l'Ere chrétienne, eſt écrite avec un peu plus de détail. Mais ce qui lui donne un mérite que les autres n'ont pas, eſt d'avoir renvoyé à la fin de ſon ouvrage quatre livres de diſcuſſions chronologiques, qui peuvent ſervir d'introduction à l'étude de cette ſcience. Il y a peu d'abregé qui ait été plus ſouvent imprimé & traduit que celui du Pere *Petau*, comme on le verra dans le catalogue qui eſt à la fin de cet ouvrage; ainſi il me ſuffit de marquer à preſent que l'édition de M. *Perizonius* qui parut in-octavo à Leyde en 1710. eſt la plus correcte, la plus belle & la plus ample. Les lumieres que le P. *Petau* a répanduës dans la chronologie, ont influé dans les divers abregés que nous avons eu depuis. Celui que le P. *Labbe* fit paroître en François l'an 1666. eſt fort eſtimé. Ce Pere qui ſavoit ſuperficiellement beaucoup de choſes, a mieux réuſſi dans cet ouvrage que dans beaucoup d'autres qu'il a entrepris; quoique le P. *Petau* lui eût frayé le chemin, il n'a pas laiſſé de l'abandonner ſur la ſupputation des temps, pour ſuivre le P. *Briet* qui augmente 70. ans à la chronologie du P. *Petau*. Le P. *Labbe* & le P. *Briet* ſe ſont plus étendus ſur l'ancienne hiſtoire, & ont donné une juſte proportion au détail qu'ils ont fait de l'hiſtoire moderne. Mais dirai-je que ce dernier, pour vouloir faire le politique, ſe jette quelquefois dans des réflexions qui ne conviennent ni à un abbréviateur, qui ne doit donner aucun eſſor à ſon imagination; ni à un vrai François, qui doit avoir à cœur les droits de la nation, & reſpecter même juſqu'aux cendres de ſes Rois. *Le premier Février* (1) 1328. dit-il, *le Roy Charles-le-Bel mourut de maladie au Château de Vincennes. âgé de 34. ans, dont il en avoit regné ſept. La Reine qu'il avoit laiſſée enceinte, accoucha d'une fille. Ainſi manqua la famille ſi nombreuſe de Philippe-le-Bel; punition qu'il s'étoit attirée pour avoir perſecuté le Pape Boniface VIII. comme lui avoit prédit le ſaint Evêque Pierre Maurice.* Il lui eſt échapé quelques autres réflexions de cette nature contre les Têtes couronnées, contre le Chancelier de l'Hôpital, & d'autres grands hommes, qu'il prend plaiſir à maltraiter. Mais pour revenir à ce qui nous a le plus touché, ne pourroit-on pas dire, par une réflexion contraire, mais plus juſte, que le Pape Boniface VIII. n'a fini de la maniere furieuſe & déſeſperée que rapporte l'hiſtoire, que pour avoir excedé les bornes de ſon pouvoir, en agiſſant contre Philippe-le-Bel, & en manquant de reconnoiſſance à l'égard du Royaume de France. L'hiſtoire Eccleſiaſtique & politique d'*Hornius*, quoi-

(1) *Kalendis Februarii obiit in caſtro Vincennarum Carolus Pulcher, ex morbo ætatis 34. regni 7. vir liberalis ac prudens, ſuiſque chariſſimus. Gravidam reliquit uxorem, ſed quæ non filiam peperit, ſicque defecit Philippi Pulchri tanta familia, ob vexatum Bonifacium, ſicut ei vir Sanctiſſimus Mauriacenſis Epiſcopus prædixerat, quem falſum non fuiſſe vatem, hic annus docuit.* Philipp. Briet annales mundi ad annum 1328.

que ſuccincte, renferme des endroits curieux & aſſez détaillés. L'abregé de *Huberus* eſt d'une aſſez bonne main; l'auteur avoit beaucoup lû, & ſon hiſtoire civile n'eſt pas à mépriſer. L'Introduction de M. *Frederic Spanheim*, frere d'*Ezechiel*, contient beaucoup plus d'hiſtoire ſacrée que de profane. L'auteur qui étoit auſſi grand Theologien, que ſon frere Ezechiel étoit habile Antiquaire, y a fait connoître ſon ſavoir, ſa critique & ſon diſcernement; & quoique ſon ouvrage ſoit plus étendu que ne l'eſt un abregé, il ſe peut lire néanmoins plus d'une fois avec beaucoup d'utilité. Des trois parties qui compoſent le diſcours de M. *Boſſuet* ſur l'hiſtoire univerſelle, celle qui regarde la Chronologie eſt la moins conſiderable. C'eſt comme un torrent qui laiſſe à peine le temps de voir paſſer ſes eaux. Sa Chronologie copiée ſur celle d'*Uſſerius*, eſt bien moins eſtimée qu'un ſyſtême que l'auteur auroit formé lui-même ſur la lecture des originaux: mais cet ouvrage s'eſt fait conſiderer par les réflexions ſolides qui en ſont la partie la plus eſſentielle. Celles qui traitent de la Religion, ſont d'un profond Theologien, qui ſait manier avec avantage tous les évenemens de la vie, qui cherche à tirer quelque profit des faits les plus extraordinaires, & qui trouve une providence divine dans ceux où les eſprits ordinaires auroient quelquefois de la peine à remarquer les traces d'une prudence humaine. Enfin les refléxions qui regardent la viciſſitude des empires, ſont d'un homme verſé dans l'hiſtoire & dans les principes de la plus ſage politique. On y trouve de grandes vûës, qui donnent lieu à un eſprit juſte de faire uſage de toutes les hiſtoires, ſoit pour le gouvernement, ſoit pour la conduite particuliere de la vie. M. de *Lélevel* qui a voulu dans ſes entretiens ſur l'hiſtoire de l'Univers imiter ce prélat, nous montre par les refléxions légeres & communes, qu'il a couſuës avec un certain nombre de faits, que ſouvent un excellent original peut faire de fort mauvais copiſtes.

L'hiſtoire univerſelle de *M. Cellarius*, quoique fort abregée, fait honneur au ſavoir & aux diſcernement de ſon auteur, l'un des plus habiles & des plus judicieux écrivains d'Allemagne. M. *Krank* profeſſeur d'hiſtoire à Breſlau en Silefie, publia en 1709. un des abregés les plus juſtes & les plus éxacts qui ait encore paru. Il a ſoin non ſeulement de marquer la Chronologie de chaque évenement; mais perſuadé que ces ſortes d'abregés ne ſont proprement que des indices, qui rappellent à l'eſprit les faits déja connus, ou qui donnent une idée générale des hiſtoires qu'on doit apprendre dans un plus grand détail, il s'attache à marquer au bas des pages, les auteurs anciens & modernes, par leſquels on peut approfondir chaque partie d'hiſtoire. Il eſt le premier, à ce que j'ai pû voir, qui ait ſuivi cette méthode. Mais eſt-il rien de plus utile pour former un lecteur, qui ne ſait quelquefois où prendre le détail & la diſcuſſion des faits qu'indique un abbréviateur? Enfin M. l'Abbé *Dupin* a publié un abregé de l'hiſtoire prophane, qui fait moins connoître ſon diſcernement que la varieté de ſes lectures & de ſon travail. Il a eu ſoin dans la juſte étenduë qu'il lui a donnée, de joindre la chronologie des principaux évenemens, & d'inſtruire de tout ce qui eſt neceſſaire pour commencer l'hiſtoire générale. Le ſyſtême d'*Uſſerius* qu'il adopte, ne l'a point empêché de ſe livrer à ſes refléxions, qui lui ont fait ſuivre quelquefois d'autres routes que ce ſavant chronologiſte.

Le Catalogue qui eſt à la fin de cet ouvrage doit marquer combien j'obmets ici

d'abrégez d'hiſtoire univerſelle, déguiſez la plûpart ſous les titres de *Bouquets*, de *Tréſors*, & de *Moëlles hiſtoriques*. Mais on m'avouëra, que quand on ne ſe croit pas né pour être le cenſeur de tout l'univers, ce n'eſt qu'avec peine qu'on remet tant d'auteurs à l'éxamen, comme ſi on ne les faiſoit paſſer en revûë que pour avoir le plaiſir de les maltraiter.

On voit au moins par ce détail, qu'il eſt peu d'abregez auſquels on ſe puiſſe fixer pour commencer l'étude de l'hiſtoire. Je doute qu'on en trouve de plus raiſonnables que le Pere *Petau*; les Peres *Labbe* & *Briet*; M. *Boſſuet*, ou M. *Krank*. Ceux néamoins qui ſe détermineroient à la ſupputation des Septante, pourroient prendre le Canon Chronologique qui eſt à la fin de l'antiquité des temps du Pere *Pezron*, & que nous avons mis à la tête du III. volume. Ce ſeroit là ceux que je conſeillerois dans les commencemens, ſi je me croyois aſſez d'autorité pour regler moi-même cette ſorte d'étude.

SECONDE CLASSE.

CES abregés qui peuvent ſervir à ceux qui ne veulent avoir qu'une idée fort légere de l'hiſtoire générale, deviennent inſuffiſans dès qu'il faut entrer dans un plus grand détail. On ne ſauroit dans la lecture d'auteurs auſſi ſuccincts retenir que peu de choſes, & tout ce qu'on en oublie ne manque pas d'être eſſentiel; au lieu que quand on oublieroit la moitié d'un livre étendu & bien circonſtancié, on en retiendroit plus qu'il ne s'en trouve quelquefois dans un abregé. Mais comme les premiers temps ſont les plus difficiles à concilier, ils demandent auſſi une attention plus particuliere pour le choix des auteurs. Tous ceux qui étudient l'hiſtoire, ne ſont point en état de former eux-mêmes leur Chronologie ſur les originaux. Les ſciences de diſcuſſion demandent un homme tout entier; ainſi dès qu'on veut avancer, on eſt ſouvent obligé de ſuivre les écrivains qui ont le mieux traité ces matieres. Leur choix ſeroit difficile, ſi nous embraſſions tout ce qui en a paru depuis le XIV. ſiecle; mais nous croyons devoir nous borner à quelques auteurs qui ont écrit dans le XVII. Ce n'eſt que depuis *Scaliger* & le Pere *Petau*, qu'on s'eſt rapproché des véritables principes de cette ſcience. Le IX. livre de la Doctrine des temps de ce Pere, contient une chronologie éxacte & détaillée. Cette partie doit être d'autant plus conſidérée, qu'elle eſt comme le fruit des diſcuſſions chronologiques, que perſonne n'a encore pouſſées auſſi loin que cet habile Jeſuite.

Calviſius qui parut au commencement du XVII. ſiecle, a conciliè éxactement les temps de l'hiſtoire ſacrée avec ceux de l'hiſtoire prophane. Juſte dans ſes principes, il fait arrêter ſon lecteur dans les endroits qui demandent de la diſcuſſion; mais la briéveté & la clarté de ſes preuves ne permet pas d'en appercevoir toute la ſéchereſſe. Un ſage diſcernement, joint à un grand éloignement pour les minucies, l'ont mis au-deſſus de tous les écrivains qui l'avoient dévancés. C'eſt un grand éloge pour ce Chronologiſte d'avoir eu l'approbation de Joſeph (1) Scaliger, ſi avare de loüanges, & ſi grand connoiſſeur en cette ſcience. Que n'auroit-il pas dit des dernieres édi-

(1) *Joſ. Scaliger Epiſt.* 102. *& ſeqq.*

tions de cet auteur, après avoir parlé ſi avantageuſement de la premiere, qui ne laiſſoit pas d'être aſſez imparfaite ? Jean-Loüis *Godfrid* fit paroître au milieu du XVII. ſiecle en Allemand, une hiſtoire Chronologique des quatre premieres Monarchies. Le cours qu'elle a euë en Allemagne & en Hollande, feroit peut-être deſirer qu'elle fût imprimée en une langue plus connuë. Mais on ſait que c'eſt moins une hiſtoire qu'une compilation, qui eſt quelquefois aſſez mal digerée. Les Annales d'*Uſſerius* qui parurent en Angleterre en 1650. ont eu une grande réputation, non-ſeulement par leur clarté & leur méthode, mais encore parce qu'elles ſont compoſées des propres termes de chaque auteur original. Cependant il arrive ſouvent à cet écrivain, pour vouloir ſuivre des routes nouvelles, de renverſer la chronologie des évenemens les plus connus, ſans en marquer les raiſons, qu'il laiſſe deviner à ſes lecteurs. Cet auteur a encore été plus recherché, depuis que M. *Lancelot* en eut augmenté la réputation par l'abregé qu'il en fit, pour être mis à la fin des Bibles in folio de Vitré. L'un & l'autre renferment par conſequent les mêmes difficultés. Le Chevalier *Marſham* rapporte dans ſa Chronique des ſingularités qui ne font point tort à ſon ouvrage. On eſt toujours ravi de voir un auteur qui doute ſavamment; & s'il n'eſt point propre à ſervir de guide, au moins eſt-il neceſſaire de le conſulter ſur les difficultés de l'ancienne hiſtoire.

Je ferois des répétitions inutiles, ſi je parlois ici de tous ceux qui ont donné des chroniques des premiers temps, après ce que j'en marque dans le Catalogue de cet ouvrage. Il en eſt cependant quelques-uns qui ne laiſſent pas d'être conſiderés, quoiqu'ils ayent reſſerré leur matiere dans des bornes plus étroites que ces premiers. Loüis *Cappel* ſe diſtingue par une brieveté claire & utile à ceux qui ſavent tirer avantage de la préciſion de ſes preuves. Le Pere *Hardoüin*, ſource intariſſable de ſavantes nouveautés, a bien voulu en ſemer quelques-unes dans ſa chronologie de l'ancien Teſtament. Et quoique l'ouvrage de Monſieur *Bianchini* ne ſoit pas propre à être lû de tous ceux qui étudient l'hiſtoire, il fait paroître néanmoins une érudition qu'on ne rencontre que dans les plus illuſtres ſavans d'Italie, parmi leſquels l'étude de l'antiquité a repris vigueur depuis près d'un demi ſiecle.

TROISIE'ME CLASSE.

LA Chronologie des temps qui ſuivent l'Ere chrétienne eſt beaucoup moins embaraſſée : ainſi les chroniques vaſtes & étenduës n'y ſont pas ſi neceſſaires, que les abregés qui ſervent à rapprocher les principaux évenemens des hiſtoires particulieres, & à leur donner une forme propre à éclairer l'eſprit, & à ſatisfaire l'imagination. Ceux néanmoins qui voudroient plus de détail qu'il ne s'en trouve dans le Pere *Labbe* & le Pere *Briet*, ou dans *Calviſius*, dont les dernieres éditions de 1650. & 1685. ſont les plus amples & les plus parfaites, auroient de quoi ſe contenter dans les ouvrages de Girolamo *Bardi*, de *Tarcagnota*, de Nicolas *Vignier*, de Ceſar *Campana*, d'Antonio *Foreſti*, & dans le grand *Théâtre Hiſtorique* imprimé à Leyde en 1703. Je pourrois en citer beaucoup d'autres que je ne conſeillerois pas de lire non plus que ceux-ci. Plus ces compilations ſont vaſtes, moins elles ſont exactes

& utiles : il ne s'agit point dans ces derniers temps de remplir une chronique de beaucoup de faits ; il ſuffit de réduire à une eſpece de ſyſtéme les évenemens qui frappent le plus dans l'hiſtoire. Juſqu'au V. ſiecle les chroniques Eccleſiaſtiques reglent la chronologie de l'Empire par la liaiſon qui ſe trouve entre ces deux hiſtoires. Pour l'étude des autres ſiecles de l'Ere chrétienne, je ſuis pour les chroniques abregées. Il ne faut point ſe charger de lectures inutiles. Les découvertes qui ſe font tous les jours d'une infinité de Lettres, de Diplomes & de Chartes, donnent lieu de rectifier la chronologie des nouvelles monarchies. Il faut par conſequent, pour être particulierement inſtruit, avoir recours aux abregez les plus nouveaux qui ſe ſont faits de leur hiſtoire par des auteurs mêmes de la nation. Par-là on ménage ſon temps, & l'on aſſure l'utilité de ſes lectures.

QUATRIE'ME CLASSE.

LA quatriéme Claſſe contient les Chroniques ou les Hiſtoires Univerſelles qui renferment quelques ſiecles, ou ſeulement un certain nombre d'années. Leur uſage eſt aſſez borné: elles ſervent moins à l'hiſtoire générale qu'à l'hiſtoire particuliere de la nation dont l'auteur étoit, ou dont il avoit acquis une plus exacte connoiſſance. Ainſi les hiſtoires de Ceſar *Boullenger* & du Vittorio *Siri*, ſont plus utiles pour la France que pour les autres nations ; comme celle de *Piaceſius* ne ſert gueres que pour la Pologne ; les *Villani*, Paul *Jove*, & Jean-Baptiſte *Adriani* pour l'Italie, *Sleïdan*, Sigiſmond *Latomus* & *Brachelius* pour l'Allemagne. Tous ces auteurs néanmoins n'ont pas laiſſé de donner à leurs ouvrages les titres de Chroniques, ou d'Hiſtoires Univerſelles de leurs temps ; non qu'ils ayent traité également toutes les hiſtoires, mais parce qu'ils ont joint à celle de leur pays quelques faits des hiſtoires étrangeres.

Il y a une autre ſorte d'Hiſtoires Univerſelles de certains temps particuliers ; tels ſont les *Mercures*, les *Journaux*, & les *Gazettes*, qui ont leur utilité, moins cependant pour étudier l'hiſtoire que pour travailler ſur cette ſcience. Les *Mercures François* ont repris dans ces derniers temps toute l'eſtime qui leur eſt légitimement dûë, tant pour le détail des faits, que pour la nature des actes qu'ils contiennent. Cet ouvrage que les François ont imité ſur le *Mercurius Gallo-Belgicus*, eſt beaucoup mieux fait que nos Gazettes, & il a donné lieu aux autres nations de publier de ſemblables recueils. De-là ſont venus le *Diarium Europæum*, l'hiſtoire de Sigiſmond *Latomus*, le *Mercure Politique*, les *Lettres Hiſtoriques*, & beaucoup d'autres, dont à la fin le grand nombre commence à nous étouffer. Cependant les *Gazettes* ont à préſent une eſpece de neceſſité, non pour le détail des actions qui ne s'y trouve que fort imparfaitement, mais pour les dattes qu'on y marque avec ſoin ; c'eſt-là leur veritable uſage. Car de prétendre y trouver l'exactitude des circonſtances, les vrais motifs d'une action ou d'une entrepriſe, la ſincerité hiſtorique ; ce ſeroit vouloir juger de la beauté d'une ſource par les eaux bourbeuſes que ſon embouchure décharge dans la mer ; ou même ce ſeroit chercher la juſte expoſition des ſentimens d'un Thomiſte dans les écrits d'un Théologien Scotiſte. Ces ſortes de Journaux renferment toujours ſous une ſimplicité apparente la partialité que l'on s'imagine convenir aux in-

terêts de la nation, ou que l'on croit néceſſaire pour entretenir l'eſprit des peuples dans les préventions qu'on veut leur inſpirer. Ainſi qu'on liſe les Gazettes ou les Journaux de quatre Nations differentes, on y verra dans le tour & dans les circonſtances ajoûtées ou obmiſes, des traces de l'interêt que le gouvernement prend à une action, ou des impreſſions qu'il veut en donner à ceux qui lui ſont ſoumis. On ſe perſuade ſans doute qu'il y auroit du danger de prodiguer au vulgaire une verité pure & ſans mélange.

C'eſt peut-être pour cette raiſon, que tout ce qui s'apelle Gazettes eſt tombé dans un ſi grand mépris. A peine ces ouvrages commencerent-ils à paroître dans le monde, que malgré l'utilité qu'on y appercevoit, on ne laiſſa (1) point de ſe déchaîner contre. Le peu de certitude qu'il y avoit dans leurs premieres correſpondances, qui d'abord n'étoient pas bien établies, les obligeoit à rétracter ſouvent ce qu'ils avoient avancé mal-à-propos quelques ordinaires auparavant. Mais comme les Princes ont accordé depuis long-temps leur protection à cette ſorte d'hiſtoire, on en peut tirer plus d'utilité qu'on ne faiſoit dans leur établiſſement, où les Miniſtres ne communiquoient point à leurs auteurs les mémoires qu'on leur donne aujourd'hui.

Il leur eſt auſſi quelquefois arrivé, que pour vouloir égayer leur matiere aux dépens de pluſieurs particuliers, ils ont rebuté juſques à ceux mêmes (2) qui n'y étoient pas intereſſez. Chacun apprehendoit d'entrer ſur la ſcene d'une maniere auſſi déſagréable qu'on y voyoit paroître les autres. Combien nos premiers Gazetiers n'ont-ils pas eu d'ennemis, pour être ſortis de cette juſte moderation, qu'on doit garder éxactement dans des ouvrages faits pour être mis entre les mains de tout un peuple, que l'on eſt chargé d'inſtruire & non pas de divertir. Mais ceux qui ſont venus depuis, ſe ſont renfermez dans les bornes de la plus ſage retenuë. Cette juſtice eſt dûë aux Gazettes qui paroiſſent en France. Car celles qui ſe publient dans les pays étrangers ne ſont pas toujours exemptes de ce vice de leur origine, qui réjoüit dans l'inſtant, mais que la reflexion fait haïr par principes.

CINQUIE'ME CLASSE.

NOUS ajoûtons ici une cinquiéme ſorte d'abregé d'hiſtoire univerſelle, qui ne contient pas tant l'hiſtoire ſuivie du monde, qu'une introduction à l'hiſtoire de chaque nation en particulier. Cet ordre a l'avantage de faire voir comme d'un coup d'œil toute la ſuite d'un Empire : mais il faut, pour en tirer plus de lumieres, en réünir toutes les parties par le moyen de quelque table Chronologique. C'eſt par-là

(1) *Eſt quidem laudabile atque egregium inſtitutum, ſingulis ſeptimanis, & quoties volueris, undique te ſcire poſſe, quid enim hic, tum alibi, etiam extra Chriſtianitatem ad utrumque mundi uſque terminum fiat & agatur; ſed quam varie & ſibi invicem contraria plerumque relationes ille ſint, quàm etiam incertæ, quandoque & dubiæ, dum ſæpè uſu venit utquod antè octidnum pro conſtanti, certo & vero fuit aſſertum, id tam parvo poſteà interiecto tempore rurſum negetur, & omnino falſum deprehendatur, ſigillatim verò quàm fraudulenter & ex affectu plerumque ſcribatur, id nemini ignotum eſſe poteſt & cuilibet qui ſano pollet judicio ſatis conſtat.* Erichius Beningerus, Diſcurſus hiſtorico-politicus de hiſtorici officio. *in* 8. *Bremæ* 1614.

(2) Les Lettres de *Guy Patin* ſont pleines de reproches que s'attiroit continuellement Theophraſte Renaudot, qui répandoit quelquefois dans ſes Gazettes des libertés peu convenables, & ou pluſieurs perſonnes de mérite ſe trouvoient très-intereſſées.

que

que faiſant un même corps de ces differentes hiſtoires, on remarque plus aiſément le rapport qu'elles peuvent avoir entr'elles.

Trois auteurs, *Micrælius*, M. *Chevreau*, & le Pere Antonio *Foreſti*, qui ont pris ce ſyſtême, ſe ſont attachez également à l'hiſtoire ancienne & à la moderne. Mais le premier, plein des idées que lui fournit le faux Beroſe*, le prend pour un guide sûr dans l'hiſtoire des premieres Monarchies. Il ſe hazarde même à en faire l'apologie, & malgré ce que les plus judicieux critiques ont marqué de cette ſuppoſition, il conclud par dire, que chacun a ſon ſentiment là-deſſus (1); que comme il ne veut contraindre perſonne, il ne prétend pas auſſi être contraint lui-même. C'eſt ainſi qu'il s'engage à donner une ſuite de Rois deGermanie peu de temps après le Déluge. Il croit beaucoup faire en citant Aventin, qui copie, comme lui, le prétendu Beroſe. Il auroit pû alleguer encore Helvicus, qui donne avec beaucoup d'autres, dans la même impertinence. Mais quels témoignages ſont-ce là pour les premiers ſiecles, on a peine quelquefois à croire les hiſtoriens les moins douteux ſur des temps ſi rèculés? Pourroit-on compter ſur une hiſtoire qui auroit pour appui de pareilles autorités?

De toutes les parties que traite M. *Chevreau* dans ſon hiſtoire du monde, il n'a rien travaillé avec plus de ſoin que ce qui regarde l'hiſtoire Grecque, l'hiſtoire Romaine, celle des Saraſins, celle de la Chine, & les remarques qu'il a faites ſur les principales villes de l'ancien monde, dont il examine les antiquités avec un détail aſſez curieux. Ce qu'il dit ſur l'hiſtoire d'Egypte & d'Aſſyrie, & même ſur l'hiſtoire Sainte, renferme une érudition fort étenduë, mais qui fait quelquefois tort à la clarté de ſon ſyſtême. On peut dire cependant qu'il n'y a pas moins à profiter dans cet ouvrage pour ceux qui ſont déja inſtruits, que pour les commençans.

Ce que le Pere Antonio *Foreſti* publia d'abord à Parme en 1690. & enſuite à Veniſe en 1700. eſt beaucoup plus étendu que les ouvrages dont nous venons de parler. Il ſuit, dans la diſcuſſion qu'il fait des anciennes Monarchies, les ſyſtêmes ordinaires: mais il s'étend beaucoup plus ſur les affaires Eccleſiaſtiques, que ſur les matieres profanes, quoique ces dernieres y ſoient traitées avec plus d'étenduë qu'on ne fait ordinairement dans des abregés. Il y manque néanmoins encore des traits ou des morceaux, ſoit neceſſaires, ſoit utiles pour l'étude de l'hiſtoire ancienne.

Il s'en trouve un plus grand nombre qui ont traité des monarchies nouvelles: mais il y en a très-peu ſur qui on puiſſe faire quelque fond. Luc de *Linda* eſt un compilateur inſipide, qui puiſe ſes plus grandes curioſités dans le *Daviti*, & qui ne pouvant diſcerner le vrai d'avec le faux, débite l'un & l'autre avec la même aſſurance. *Gruterus*, déguiſé ſous le nom de *Gualterius*, a donné en 1614. un recueil de chroniques particulieres qui regardent les monarchies nouvelles. Cette compilation ſeroit utile, ſi on l'avoit faite avec diſcernement. Mais comme Gruter n'étoit point accoutumé à puiſer dans ſon propre fond, il a ramaſſé ce qu'il y avoit de bon & de mauvais ſur chaque Royaume particulier. A peine trouve-t-on huit ou neuf pieces raiſonnables dans les quatre énormes volumes qui compoſent ce recueil.

(1) *Sua illis, mea mihi aliiſque opinio eſt*, Micrelius, pag. 27. édition *in* 4. 1702.

Le *Theſaurus Rerum Publicarum* qu'on attribuë à *Conringius* & à *Oldenbourg*, eſt un des meilleurs que nous ayons. On a ſoin d'y donner un état de chaque monarchie, & d'en rédiger l'hiſtoire avec une juſte préciſion. On n'oublie pas même ce qui peut regarder le droit public de chaque nation, & les interêts des Couronnes. Cependant ce livre eſt à peine connu de ceux qui s'appliquent à l'hiſtoire. Peut être eſt-il négligé, parce qu'on a prétendu que cet ouvrage n'étoit pas du ſavant *Conringius*, nom ſeul qui auroit pû en donner une idée favorable. L'introduction de M. *Puffendorf*, quoique moins ample, eſt beaucoup plus connuë. La traduction latine & les differentes éditions Françoiſes, le font lire par ceux qui ne ſavent point l'Allemand. Il eſt très-ſuccinct pour l'ancienne hiſtoire; mais il s'étend davantage ſur les Monarchies nouvelles: il marque l'origine & la ſuite des différens changemens qui y ſont arrivez. Et comme l'auteur étoit verſé dans le droit public de l'Europe, il s'eſt particulierement appliqué à faire connoître les maximes de chaque gouvernement, & les interêts muables ou permanens de chaque royaume. On pourroit rapporter à cette claſſe, les Elemens de l'hiſtoire de M. l'Abbé de *Vallemont*. Mais ce qui regarde la chronologie, quoique diviſé en autant de parties qu'il y a de royaumes particuliers anciens & nouveaux, eſt moins une Chronique, que des liſtes fort ſéches des Rois de chaque monarchie. Ainſi cet ouvrage ſerviroit plûtôt de tables chronologiques, que d'abrégé d'hiſtoire.

Les ouvrages que *Sanſovino*, *Botero*, & le Chevalier *Loſchi* ont faits dans le même goût & ſur le même plan, nous doivent marquer combien l'Italie eſt fertile en ces ſortes d'abrégez. Celui de *Sanſovino*, quoique bon, devroit être rapproché de l'état préſent de l'Europe, qui a bien changé depuis un ſiécle & demi que ce livre a été publié. Jean *Botero* ſeroit plus utile, s'il avoit pouſſé plus loin ce qu'il a donné ſous le titre de *Relationi univerſali*. Des quatre parties qui compoſent ſon ouvrage, la premiere traite de la géographie de chaque principautés. Le ſeconde en fait connoître le gouvernement politique, & les deux autres marquent l'origine & l'état de la Religion parmi tous les peuples. Il n'a point fait la partie hiſtorique qui ſeroit la plus néceſſaire, & tout ce qu'il a dit ſur les autres, mériteroit d'être rapproché du ſyſtême préſent de l'Europe. Le Chevalier *Loſchi* eſt plus moderne & beaucoup plus hiſtorique que les deux auteurs dont nous venons de parler. C'eſt l'hiſtoire non-ſeulement des monarchies nouvelles, mais encore des maiſons ſouveraines qui les ont poſſedées. L'ouvrage eſt écrit avec goût & diſcernement, & peut ſervir à ceux qui veulent avoir une connoiſſance de l'état préſent de l'Europe.

Tout ce que nous avons marqué juſques ici ſur la chronologie, doit faire ſentir qu'on ne ſauroit prendre trop de précaution avant que de ſe livrer à quelque auteur. Le grand nombre de ceux que nous avons cités ne manqueroit pas d'embaraſſer les commençans. Ils ne ſavent d'abord en faveur de qui ſe déterminer. Qu'on ne leur preſente que des écrivains exacts & judicieux, tout leur devient facile. Que d'un abrégé juſte & méthodique, on les faſſe paſſer à quelque chronique plus étenduë pour les premiers temps; & qu'enſuite on les rapproche de ces mêmes abrégés pour les derniers ſiécles, ils trouveront du goût dans une ſcience très-ſéche par elle-même, & rien ne les rebutera dans une étude hériſſée d'épines de toutes parts. Ou ſi l'on veut ſui-

Digitized by Google

vre une autre route, (car il en eſt ordinairement pluſieurs dans l'étude des ſciences) il faut ſe fixer à quelqu'un des auteurs qui ont donné des introductions aux hiſtoires particulieres de chaque Monarchie. Tel pourroit être M. *Chevreau* pour les premiers temps, & M. de *Puffendorf* pour les nouvelles Monarchies; & par le moyen d'une table chronologique, on rapprochera toutes ces hiſtoires pour les comparer enſemble, & n'en faire qu'un ſeul corps. Ainſi on trouvera par-tout de la clarté; & la lumiere cherchera d'elle-même à éclairer l'eſprit.

CHAPITRE VI.

Ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'hiſtoire.

Difficultés préliminaires de l'hiſtoire.

APRE'S la chronologie, il faut étudier un abrégé d'hiſtoire univerſelle. On ſait que cette maniere d'hiſtoire eſt à l'égard des hiſtoires de chaque pays, ce qu'eſt une carte générale à l'egard des cartes particulieres. Dans les cartes particulieres, on voit tout le détail d'un Royaume & d'une Province en elle-même; dans les cartes univerſelles, on apprend à ſituer ces parties du monde dans leur tout. Ainſi les hiſtoires particulieres repréſentent la ſuite des choſes qui ſont arrivées à un peuple dans tout leur détail. Mais à fin de tout entendre, il faut ſavoir le rapport que chaque hiſtoire peut avoir avec les autres; ce qui ſe fait par un abrégé où l'on voit comme d'un coup d'œil tout l'ordre des temps. Il ſeroit à propos de commencer par le diſcours que Monſieur *Boſſuet* a fait ſur l'hiſtoire univerſelle. Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver un abrégé plus achevé. On y voit non-ſeulement une exacte chronologie, la ſuite des empires, & la diviſion des peuples: mais on y apprend encore l'uſage qu'on doit faire de l'hiſtoire ſainte & prophane; dont l'une ſert à nous affermir dans la Religion, en la conſiderant inébranlable & toujours la même au milieu de cette révolution continuelle de temps & de gouvernemens. On y apprend même à ſe convaincre de la viciſſitude des choſes humaines, en voyant la deſtruction de ces vaſtes empires, qui occupoient la plus grande partie de la terre, & qui faiſoient trembler tous les autres Royaumes; mais ſur tout quand on les voit tellement anéantis, qu'il a quelquefois éte impoſſible de trouver la place de leurs plus grandes villes, comme on le remarque de Ninive.

Il n'y a rien après cela à quoi on doive plus s'attacher qu'au *Rationarium Temporum* du Pere *Petau*. Mais il ſeroit bon de ſe ſervir de l'édition qui parut en Hollande en 1710. beaucoup plus exacte que l'édition de Paris imprimée en 1703. Cette derniere eſt pleine de fautes conſiderables: la continuation qu'on y a jointe eſt peu exacte pour l'hiſtoire, & d'une médiocre latinité. Les diſſertations, les remarques, & les tables chonologiques, ſont de pures compilations qui ne devoient point accompagner un ouvrage auſſi exact que celui du Pere *Petau*. Quoique l'édition d'Hollande ne contienne pas un ſi grand nombre d'additions, elle a du moins l'avantage de l'é-

xactitude, & la beauté de l'impreſſion. Mais au défaut de l'édition d'Hollande, on pourroit prendre celles de Cramoiſi qui ſont en petit caractere. Une choſe à laquelle il faut faire attention dans ces commencemens, eſt de rechercher la diſperſion des peuples, & la maniere dont ſe ſont formés les empires. On trouvera ce ſujet ſavamment expliqué dans le *Phaleg* de M. *Bochart*, ou dans quelqu'un des auteurs qui ont parlé de la migration des peuples. Il ſera bon de remarquer dans ces commencemens, que la corruption des hommes leur ayant fait naître le deſſein de ne dépendre que d'eux ſeuls; Dieu les punit de cet orgueil, & voulut que ceux qui avoient eu la penſée de ſe ſouſtraire en quelque maniere à ſa providence, fuſſent aſſujettis à l'empire de quelques hommes plus méchans quelquefois, & plus corrompus qu'ils ne l'étoient eux-mêmes. Ainſi Cham s'empara du gouvernement d'un peuple qu'il conduiſit en Egypte; Nembrod qu'on prétend avoir été l'inventeur de l'idolâtrie, fut auſſi le Fondateur de l'Empire des Chaldéens. Nous expliquons cette diſperſion dans le chapitre ſuivant avec la briéveté que demande cet ouvrage.

Comme l'hiſtoire du peuple de Dieu eſt la plus certaine, & qu'on a la conſolation d'y voir la ſuite de la véritable Religion; c'eſt auſſi par elle qu'on doit commencer l'étude des hiſtoires particulieres.

On pourroit examiner enſuite l'hiſtoire des Egyptiens & des Chaldéens, comme les plus anciens de tous les peuples, & ceux qui paroiſſent avoir donné aux autres la forme du gouvernement, & même la Religion. Après quoy on doit s'appliquer à connoître les antiquités des Aſſyriens, des Medes, des Perſes, & des autres Empires qui ont ſuivi ces premieres Monarchies.

Il faut s'arrêter davantages ſur l'hiſtoire Grecque, à cauſe des grands évenemens qu'on y remarque, & des révolutions conſiderables qui y ſont arrivées; & ſur tout parce que les mœurs & la politeſſe y ont regné plus que dans aucune autre nation.

Mais il n'y en a point qui mérite plus d'attention que l'Empire Romain, qui s'eſt établi ſur les ruines des Grecs, & qui a eu tout l'univers ſous ſa domination. Ses richeſſes, ſa force, l'équité de ſes loix lui ont ſoumis les autres peuples: & il ſemble qu'il y regne encore à préſent par la langue latine, qui ſert à les unir les uns aux autres. Il faut étudier avec ſoin tout ce qui s'eſt paſſé depuis Auguſte, parce qu'on en tire de grandes lumieres pour l'hiſtoire Eccleſiaſtique. Les guerres continuelles que les Romains eurent avec les Carthaginois, font qu'on peut apprendre conjointement & dans les mêmes auteurs l'hiſtoire de ces deux peuples.

On doit étudier enſuite l'hiſtoire de l'Egliſe: c'eſt le moyen le plus sûr pour s'affermir dans la Religion, quand on la verra inébranlable au milieu des attaques qu'elle a ſouffertes dans les perſecutions étrangeres, & parmi les diviſions & les ſchiſmes qui ſe ſont élevés dans ſon ſein. L'on peut dire auſſi que c'eſt la ſeule hiſtoire dont nous puiſſions nous ſervir pour former notre conduite ſur les grands exemples qu'on y trouve de toutes les vertus chrétiennes: les autres hiſtoires ne montrant dans leurs plus grands perſonnages, que des vertus morales, qui ſont ordinairement accompagnées de vices qui effacent l'éclat des plus belles actions.

Je crois qu'enſuite on peut parcourir, quoiqu'aſſez légerement, l'hiſtoire des Celtes, peuples anciens de nos Gaules, qui ont, comme l'on ſait, envoyé autrefois des

colonies en Aſie, en Gréce, en Italie, en Eſpagne & en Allemagne. Il faut après cela s'attacher avec ſoin à l'hiſtoire de France, parce qu'elle nous touche de plus près; & que c'eſt, pour ainſi dire, l'hiſtoire de nos peres & de nos propres ancêtres. L'on doit ſavoir principalement ce qui regarde les derniers ſiécles, parce qu'ils ſont plus conſiderables, ne nous reſtant même que fort peu de choſes des deux premieres races de nos Rois.

Nous ne devons pas ignorer les grands évenemens & les révolutions qui ſont arrivées parmi les peuples d'Allemagne, de Pologne, de Moſcovie, de Dannemarck, de Suede, de Lombardie, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Turquie, & des autres parties du monde. Il eſt vrai qu'on ne doit pas étudier à fond toutes ces hiſtoires; il ſuffit d'en avoir des idées générales pour faire connoître le rapport qu'elles ont avec l'hiſtoire de l'Egliſe & l'hiſtoire de notre nation. Souvent l'on trouve dans celle de nos voiſins des éclairciſſemens, qui ſervent à nous apprendre les motifs & les cauſes de beaucoup de mouvemens extraordinaires, qui ne ſont point développés dans notre hiſtoire.

Je ſuis perſuadé que les vies particulieres des grands hommes, ſont d'un grand ſecours pour la connoiſſance de l'hiſtoire. L'on voit ſous les regnes des Rois les plus puiſſans les grandes révolurions d'un état; l'on voit dans l'hiſtoire des grands miniſtres, la conduire & la ſageſſe qu'il faut employer pour le ſoutien d'un royaume. Enfin ces ſortes d'hiſtoires ſont ſouvent les endroits les plus beaux, & ceux quelquefois qui méritent ſeuls d'être connus. Je crois même qu'il ſeroit à ſouhaiter que chacun étudiât la vie d'un des grands hommes qui auroit paru dans les emplois où il ſe croit deſtiné par la Providence. Mais nous avons déja marqué que dans ces recherches on doit toujours avoir un but particulier, ou l'éclairciſſement de la Religion, ou la connoiſſance des regles qui doivent ſervir à la conduite de la vie. Et l'on devroit être perſuadé qu'il y a beaucoup d'inutilité & d'amour propre à mettre dans ſon eſprit une ſuite de noms barbares des Rois Aſſyriens & Phéniciens, ſi l'on ne ſait en tirer avantage, principalement en faveur de la Religion.

Difficultez de l'Histoire.

Il faut après avoir fixé l'ordre dans lequel on peut étudier l'hiſtoire, en faire ſentir les Difficultez préliminaires les plus eſſentielles. Il n'y en a pas moins pour les monarchies nouvelles que pour les anciennes; mais leurs differences ſont quelquefois trop marquées, pour que leur explicarion puiſſe toujours embraſſer l'une & l'autre hiſtoire.

La *premiere difficulté* de l'hiſtoire ancienne vient de l'*Eloignement des temps*. Que peut-on dire de certain, que peut-on circonſtancier exactement, quand il faut pénétrer l'obſcuriré de cinquante ou ſoixante ſiecles? Doit-on s'étonner ſi l'on a tant de peine à diſcerner les uſages, les mœurs & les caracteres des peuples; à diſtinguer les differens Princes auſquels la reſſemblance des mêmes vertus a fait donner les mêmes noms; ou à réünir quelquefois en un même ſujet les divers noms qu'une ſeule perſonne aura porté? Enfin n'eſt-ce point avec raiſon que nous ſommes ſi embarraſſés à donner un juſte détail des évenemens, à rejoindre ceux que nous croyons appartenir à une

même hiſtoire, à en ſéparer d'autres qui conviennent à differens peuples, ou du moins à differens regnes? Voilà les conjonctures où ſe trouve l'hiſtoire ancienne : cependant veut-on ſavoir exactement, il faut chercher à débrouiller toutes ces obſcuritez des temps héroïques & fabuleux. Il eſt quelquefois auſſi utile de ſavoir le nombre des Jupiters, des Mercures & des Hercules, que de connoître combien il y a eu de Caïnans. Mais il faut de la modération dans cette étude, parce qu'étant pouſſée trop loin, elle emporte bien du temps & fait quelquefois peu de profit. La curioſité, ou le deſir de ſavoir des choſes extraordinaires, n'en devroit jamais être la regle; on ne s'y doit conduire que par l'utilité. Il faut, avant que de s'y appliquer, examiner ſi ce qu'on va lire & diſcuter, peut ſervir à éclaircir ou prouver la Religion, ſi on en peut tirer quelque maxime pour les mœurs, pour le gouvernement & la conduite, ou même pour jetter dans l'eſprit quelques lumieres ſur des matieres neceſſaires, ou utiles dans la littérature. Car de placer dans ſa mémoire tous les noms des Princes qui ont regné autrefois en Egypte, en Aſſyrie, à Babylone, à la Chine, pour dire ſeulement qu'on ſait des choſes anciennes & curieuſes; c'eſt comme qui ſauroit tous les noms des peuples qui habitent ſous les deux Pôles, ſans autre deſſein que de connoître des nations, dont les autres hommes ont à peine oüi parler.

L'hiſtoire moderne a un défaut tout oppoſé. Comme elle s'eſt paſſée, pour ainſi dire, ſous nos yeux, on s'engage quelquefois à en rechercher juſqu'aux plus legeres minucies; on ne ſe contente point du général d'une action, de ſes cauſes, de ſes motifs & de ſes ſuites, on en veut ſavoir juſqu'au moindre détail. On s'embarraſſe peu ſi ces petites circonſtances rendent un fait languiſſant & ennuyeux, ſans rien ajoûter à l'exacte connoiſſance qu'on en doit avoir; on les veut ſavoir comme inutiles, & cela ſuffit. Voilà ce qui a produit cette énorme quantité d'hiſtoriens modernes, ſous le poids deſquels nous ſommes accablés.

L'hiſtoire moderne ſouffre une difficulté conſidérable; c'eſt de connoître la forme des Empires. Qu'on ne s'imagine pas que tous les peuples ſe reglent ſur les mêmes principes. Ce ne ſeroit point pénétrer dans les motifs de leur conduite. Chaque peuple a formé la nature de ſon gouvernement ſur ſes inclinations ou ſur ſes interêts. L'Eſpagnol naturellement flegmatique, ne croiroit pas qu'une affaire eût été ſagement terminée, ſi la diſcuſſion n'en avoit langui quelques années dans des conſeils d'hommes auſſi lents à ſe déterminer que prompts à concevoir. Le François plus boüillant veut être conduit par l'autorité d'un ſeul. L'inquiétude de ſon ſort ne lui permet pas de le voir long-temps ſuſpendu; il veut qu'on en décide promptement. L'Anglois toujours ſoupçonneux, ne veut ſe confier pour le gouvernement qu'à la nation aſſemblée. C'étoit autrefois notre uſage, mais heureuſement ces temps ſont changés. Cette difficulté eſt une des plus eſſentielles de l'hiſtoire moderne; & l'on doit apporter toute ſon application à la lever. Nous indiquerons dans la ſuite les livres qui peuvent faciliter cette étude, l'une des plus importantes de toute notre hiſtoire.

Le changement & la varieté des noms propres eſt une *autre difficulté* de l'hiſtoire ancienne. Comme tout ce qu'on en ſait n'eſt venu que des Grecs, ils ont voulu rendre en leur langue la ſignification des noms Egyptiens, Phéniciens, Aſſyriens, Chaldéens & Perſans; & ſi les mêmes noms ſe trouvent dans deux auteurs qui ne ſe ſont

ni communiqués, ni copiés, on les voit expliqués quelquefois de manieres ſi différentes, qu'il eſt difficile de croire qu'ils parlent l'un & l'autre des mêmes perſonnes ou des mêmes hiſtoires. Les noms propres avoient cette proprieté dans les anciennes langues, comme dans pluſieurs de celles qui ſont vivantes, que tous étoient ſignificatifs. Ainſi l'Hébreu les rend d'une maniere, le Grec & le Latin d'une autre : toutes ces manieres cependant ſont ſi peu conformes, qu'il n'y a qu'une exacte diſcuſſion qui puiſſe en faire trouver la reſſemblance. De là vient qu'un même prince, ou une même ville ont ſouvent pluſieurs noms. *Ninias* ou *Zameïs*, repreſentent le même prince; *Atoſſa* ou *Semiramis*, ne ſont que la même princeſſe; & pour ne pas ſortir de l'hiſtoire d'Aſſyrie, *Sardanapale* ne differe pas de *Tonos Concoleros*.

Cette difficulté ſe répand auſſi ſur l'hiſtoire moderne, & ce n'eſt qu'avec un grand ſoin qu'on peut éviter cet inconvenient, où il eſt preſqu'impoſſible de ne pas tomber en écrivant l'hiſtoire, parce qu'il faut accommoder les noms propres aux caracteres des langues dans leſquelles on écrit; & c'eſt en quelque ſorte éviter la difficulté, que de ne les pas trop éloigner de leur origine : ce ſeroit la lever entierement, que de mettre toujours à la marge du livre le nom propre de la langue originale, dès qu'on ſe verroit contraint de le changer. L'on a été obligé, pour remedier à ce défaut qui regne dans toute l'hiſtoire de M. de *Thou*, de faire un Dictionnaire des noms propres, qu'il a tellement défigurés en Latin, que nous autres François avons peine à y reconnoître les perſonnes mêmes de la nation. Les Italiens ont fait il y a longtemps le même reproche à *Ricordano* & (1) aux *Villani*, Hiſtoriens Florentins. Et je crois qu'il eſt peu d'Hiſtoriens qui gardent en cela cette juſte moderation qu'on loüe dans *Ceſar* & dans *Tite-Live*, & dans les plus habiles Ecrivains de l'antiquité.

Une *quatriéme Difficulté* dans les hiſtoires tant anciennes que modernes, eſt d'en faire un juſte paralelle les unes avec les autres, ou même avec l'Hiſtoire Sainte & avec l'Hiſtoire de la Religion. On ne peut en bien connoître la ſuite que par une exacte comparaiſon. On apperçoit quelquefois parlà d'où vient la décadence de quelques Empires, & comment les autres ſe ſont élevés. Souvent c'eſt la ſageſſe & la vigueur d'un Prince voiſin qui engage un autre Prince ou une autre nation à rectifier la forme de ſon gouvernement, ou à faire uſage des forces de ſon royaume, qui lui étoient inconnuës auparavant. Que ce ſoit la jalouſie ou l'amour de la gloire qui produiſe tous ces effets, c'eſt ce qui nous importe peu. Il ſuffit qu'un grand Prince ſerve de modele ou d'éguillon à des Princes voiſins, pour nous voir obligés de comparer ſon hiſtoire avec celle des autres nations ou des autres Princes.

Peut-être *François I.* n'eſt-il redevable de la juſte réputation qu'il s'eſt acquiſe, qu'à la jalouſie qui ſe trouvoit entre lui & *Charles-Quint*. Et je ne doute pas que

---

(1) *I nomi propri di perſone, & di luoghi eſterni furono da Ceſare, da Livio, & da altri ſcriptori buoni accommodati alla lingua latina talmente, che ancora ſono conoſciuti da i nationali di quelli luoghi; ma per precetto anco di Luciano non ſono già da variare quelli eſterni, che accommodati alla lingua dello hiſtorico rieſcono quaſi inintelligibili, come Alunda, Amfus, Ferramonte, Anſiona, Evanere, Paglialocho, Aſtorich, Bramante, Chirachia, Furinborgo, Pidaſme, Giadra & molti altri coſi quaſi inintelligibilmente Toſcanneggiati da Ricordano & da i Villani hiſtorici Fiorentini in luogho di Adeleide, Alfonſo, Pharamundo, Iſione, Odoacro, Paleologo, Auſtria, Brabantia, Circaſſia, Habſpurg, Vendoſme & Zara.* Aleſſandro Sardo Preceti hiſtorici num. num. 43. pag. 154.

Louis XIV. n'ait ſervi à former le Roi *Guillaume III.* l'un des grands Princes & des profonds politiques de l'Europe. Cette réunion des hiſtoires ſe peut moins faire par le moyen des tables chronologiques, qui ſont ordinairement fort ſéches, que par des abregés d'hiſtoire univerſelle relûs & médités plus d'une fois.

Enfin une *derniere Difficulté* préliminaire dans l'étude des hiſtoires anciennes & modernes, eſt de ſavoir les ſiecles auſquels on doit principalement s'attacher. Il y a peu d'hiſtoires dont il ſoit néceſſaire de pénétrer toutes les parties avec la même application, à moins qu'on ne veuille en étudiant tomber dans la langueur des Regnes faineans, ou peut-être même dans le péril, en diſcutant avec trop de curioſité les galanteries d'un Regne voluptueux. Mais il y a quatre choſes qu'on ne ſauroit obmettre: l'origine des Empires; les Regnes éclatans, ou les évenemens remarquables; la durée de chaque Monarchie; & les cauſes de ſa chute ou de ſa décadence. Ce ſont là les principaux objets que nous avons eu deſſein, non d'expliquer (car qui le pourroit faire dans les bornes que nous nous ſommes preſcrites?) mais d'indiquer ſeulement dans cet ouvrage avec tout le ſoin & l'attention dont nous ſommes capables,

Mais dirai-je à preſent que plus l'hiſtoire ancienne eſt remplie de difficultés, plus elle ſe trouve au goût de bien des ſavâns. On diroit que les oppoſitions qui ſe rencontrent à chaque pas, ne ſervent qu'à redoubler leurs forces. Elle paroîtroit fade, ſi elle n'étoit pas embarraſſée. L'amour propre ſe ſatisfait quelquefois à chercher un dénouëment & une explication qui n'a pas encore été donnée. Pour moi je ne ſuis pas inſenſible au plaiſir que je me figure dans les contradictions ou dans les obſcurités des anciens hiſtoriens. Je vois par-là qu'il n'eſt pas moins difficile de compter ſur les auteurs de ces premiers temps, que ſur ceux de nos jours. Ce ſeroit à tort que nous repreſenterions les anciens comme des auteurs ſans vice; ils ont eu, comme nous, leurs *Varillas* & leurs *Maimbourgs*.

CHAPITRE VII.

Plan de l'Hiſtoire Univerſelle. Diſperſion des Peuples, Formation & Succeſſion des Empires.

TOUT ce qu'on vient de lire ne doit ſervir que de préliminaires à l'étude de l'Hiſtoire générale du monde & à celle des Hiſtoires particulieres de chaque nation: ainſi ce ſont des lectures ſur leſquelles il ne faut point trop appuyer; autrement on conſumeroit en préliminaires un temps néceſſaire aux études eſſentielles: celle même de l'Hiſtoire univerſelle n'a d'utilité marquée, qu'autant qu'elle ſert à joindre & à comparer les Hiſtoires particulieres des differens peuples.

Les temps qui ont précédé le Déluge, quelques-uns même de ceux qui l'ont ſuivi, n'étant connus que par l'Ecriture Sainte, ſont plutôt du reſſort de l'hiſtoire ſacrée, que de celui de l'hiſtoire profane. Celle-ci ne commence à paroître que vingt-trois ou vingt-quatre ſiecles avant l'Ere chrétienne: c'eſt même d'une maniere obſcure & embarraſſée. Les premiers peuples n'écrivoient pas; & ce que la tradition avoit conſervé de

de leur ancienne Hiſtoire juſqu'au temps où les hommes ont commencé d'écrire, n'eſt pas toujours uniforme dans les Hiſtoriens.

Cependant ils ont eu, comme l'on ſait, une ſource commune : cette ſource nous eſt connuë dans le principe ; mais il ſe rencontre des difficultés preſque inſurmontables, quand on en veut pourſuivre le détail. Ces difficultés même augmentent par les migrations differentes que beaucoup de peuples ont faites, ou pour ſe mettre plus au large, ou pour ſe procurer plus d'aiſances & de commodités. C'eſt néanmoins ce que nous tâcherons d'expliquer avec la brieveté que nous impoſe le plan de cet ouvrage, néceſſaire pour indiquer à ceux qui aiment le détail, mais ſuffiſant pour des perſonnes dont les emplois ne demandent que des principes généraux de lectures.

Les trois enfans de Noé ſont la ſource commune de toute l'humanité : Moïſe donne d'abord la premiere place à SEM, pour faire honneur à ſa nation, parce que c'eſt de ce Patriarche que les Iſraëlites tiroient leur origine. CHAM eſt compté le ſecond, ſans doute parce que Moïſe connoiſſoit ſes deſcendans beaucoup mieux que ceux de JAPHET qu'il met le dernier ; quoiqu'il ait ſoin, lorſqu'il reprend les choſes ſelon l'ordre des temps, de rendre à Japhet le droit d'aîneſſe qui lui appartient : il fait entendre même que ſes deſcendans, comme aînés de la maiſon, ont eu une portion & plus ample & meilleure que celles des deux autres.

La maniere dont Moïſe place cet évenement, fait voir que les enfans de Noé avoient projetté leur partage avant que de conſtruire cette tour célebre, qu'ils regardoient comme le monument de leur gloire, puiſque s'encourageant mutuellement, ils ſe dirent : Faiſons donc, avant de nous ſéparer, une ville & une tour qui puiſſe par ſon élevation immortaliſer la gloire de notre nom ; mais la ſéparation ſe fit plutôt qu'ils ne penſoient, par la confuſion qui ſe mit dans leur langage, & qui fit ſuſpendre l'ouvrage. Juſques-là il paroît que tous les hommes vivoient encore, ſinon dans un parfait accord ; ce qui eſt rare entre tant de freres & de parens, du moins dans une même contrée, qui étoit la Chaldée au-delà de l'Euphrate ; c'eſt aujourd'hui l'Ierach. Ils s'aſſemblerent donc dans la plaine de Sennaar, où ils commencerent ce monument. Dieu ſe ſervit de ce moyen pour accomplir le deſſein de la diſperſion des peuples ; il jetta la diviſion dans leur langage, & enſuite dans les eſprits. Le travail fut abandonné ; la confuſion & même l'inimitié augmenterent ; les familles enfin, ſous la conduite des differens chefs, furent obligées de ſe ſéparer. Elles ne peuplerent pas d'abord toute la terre ; cela n'auroit pas été poſſible ; peut-être même ne leur étoit-elle pas connue : mais elles ſe placerent dans les lieux voiſins de leur premiere habitation, aſſez éloignés cependant pour ne ſe pouvoir pas nuire les uns aux autres ; & le reſte de la terre ſe peupla depuis de proche en proche, ſelon que l'on eut beſoin de terrain ou de nouvelle habitation.

Toutes les peuplades qui ſortirent des plaines de Babylone ſe peuvent réduire à 67. énoncées toutes dans le chap. X. de la Geneſe. Il ne faut pas croire cependant que tous les noms qu'on y trouve ſoient des noms particuliers de ces premiers Patriarches. Il y a déja long-temps que l'on eſt convenu que ce ſont des noms ou de peuple, ou de nation relatifs à la nature du pays qu'ils habitoient, ou tirés d'autres cir-

conſtances, ou même de quelques particularités qui ſe rencontroient dans les pays habités par ces premiers hommes.

Soit donc que le ſort (1) en eût décidé, ſoit par conſideration pour l'aîné de la famille, JAPHET & quatorze de ſes fils ou petits-fils s'établirent au nord & à l'occident des plaines de Sennaar; la poſterité de CHAM, au nombre de vingt-neuf familles, occupa les pays méridionaux & occidentaux de ces mêmes plaines; SEM enfin, ou plutôt ſes enfans, s'établirent à l'orient & au-delà de l'Euphrate.

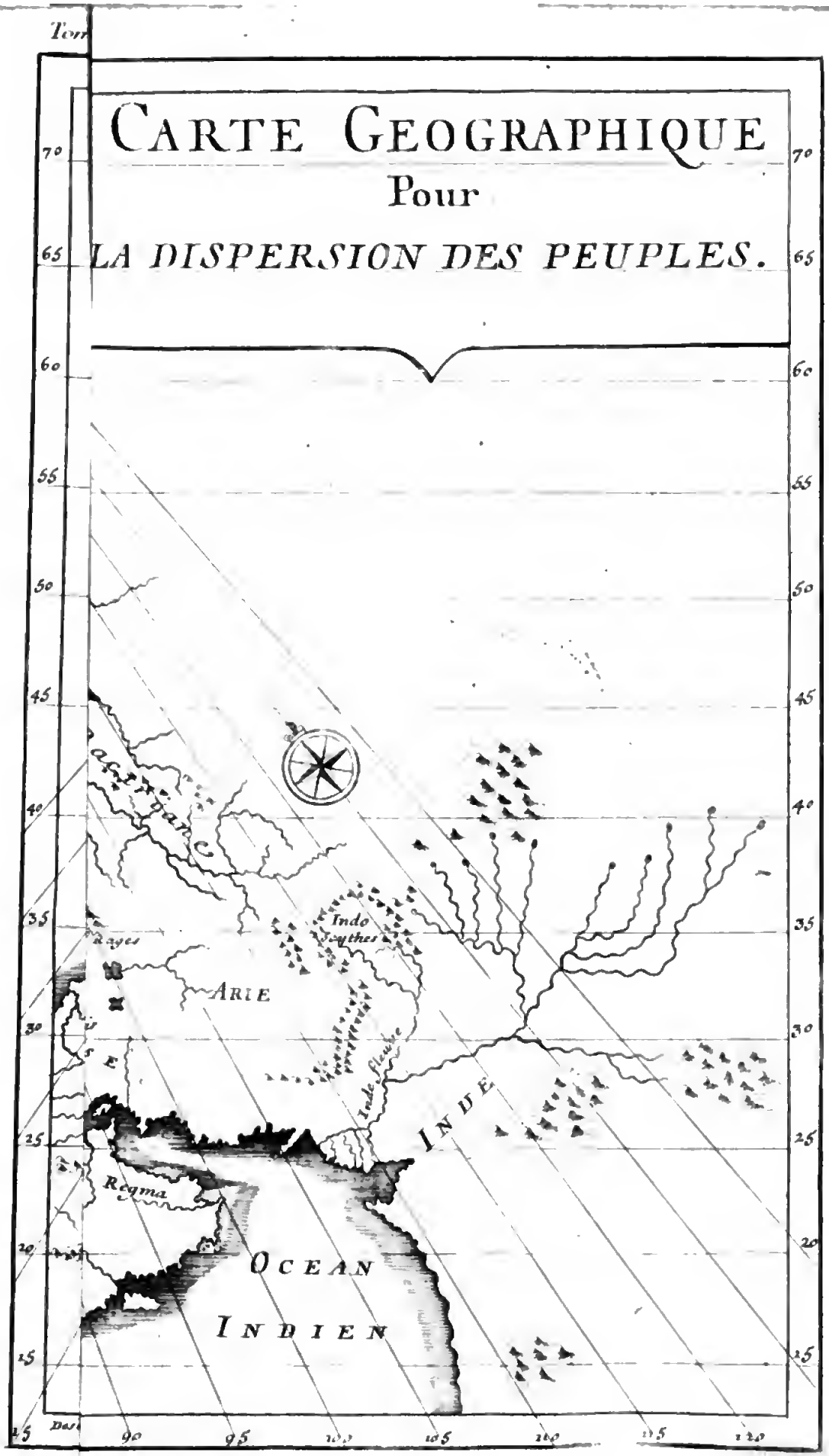
Le nom de JAPHET eſt célebre dans l'hiſtoire profane; c'eſt à ſon occaſion qu'a été fait le proverbe ancien, *Japeto veſtutior*, pour parler d'une choſe ſi ancienne, qu'à peine en connoiſſoit-on l'origine, parce que l'hiſtoire profane ne connoiſſoit rien au-deſſus de lui. *Gomer*, l'aîné de ſes enfans, produiſit les Gomerites & les Phrygiens: au moins aſſure-t-on que dans la langue originale le terme de Gomer répond à celui de Phrygie, qui veut dire brûlé; & c'eſt même par cette raiſon qu'une partie de ce pays eſt appellée la Phrygie brûlée, ſoit à cauſe de ſon aridité naturelle, ſoit à cauſe des incendies qui y ſont ſurvenus par l'embraſement des bois ou des minieres de ſouphre qui y étoient. C'eſt aujourd'hui une partie de la Natolie, ou de l'ancienne Aſie mineure. Joſeph cependant a prétendu que ce ſont les anciens Galates; mais peut-être les Gomerites ont-ils peuplé ces deux provinces trop voiſines l'une de l'autre, pour être diſtinguées dans ces premiers temps, où le partage des terres en petites provinces n'étoit pas encore bien établi. Et ce n'eſt pas la peine de contredire là-deſſus cet hiſtorien, qui, étant plus près des ſources que nous ne ſommes, pouvoit en avoir plus de connoiſſance.

Magog, ſecond peuple ſorti de Japhet, eſt déſigné dans l'Ecriture par ſon éloignement de la Judée, ſa barbarie, & la déſolation des pays orientaux qu'il devoit faire, ſelon les menaces des Prophetes. Joſeph & S. Jerôme diſent poſitivement que ce ſont les Scythes, aujourd'hui une partie des Tartares, & le géographe Arabe place dans la Tartarie les peuples Jagog & Magog; mais ce ne peut être la grande Tartarie; c'eſt plutôt l'Iberie & l'Albanie, où il y avoit autrefois un pays nommé Gogarene, auſſi-bien que la ville de Gagara, ce qui feroit quelque alluſion au nom de Gog & Magog. De ces contrées nommées par Jornandès, *vagina gentium*, ſont ſortis les Tartares, les Huns, les Turcs, & beaucoup d'autres nations, qui dans tous les ſiecles ont déſolé les provinces occidentales de l'Aſie & une partie de l'Europe. Ce qui prouve encore que les Scythes ſont ſortis de Magog, eſt que dans l'irruption que ces peuples firent dans l'Aſie ſous le regne de Cyaxarès Roi des Medes, ils y bâtirent des villes connues ſous les noms de Scytopolis & Hierapolis; mais qui furent nommées (2) par les Syriens, Magog.

Madaï, troiſiéme peuple ſorti de Japhet, eſt la même choſe que les Medes, ſouvent joints avec les Perſes dans les livres de Daniel & d'Eſther, parce que de leur temps

(1) *Totum mundum Noë tribus filiis ſuis diſtribuit, jactis ſortibus, ut quiſque eam partem terræ, quæ ſorte obtigiſſet habitandam & colendam ſuſciperet.* Epiphanius in Anchorato. *Diſperſi ſunt indè* (filii Noë) *& quo quemque ſors & Deus tulit, eam terram cum ſuis occupavit.* Joſeph. lib. 1. Antiquit. cap. 6.

(2) Plin. l. 5. c. 23.


CARTE GEOGRAPHIQUE
Pour
LA DISPERSION DES PEUPLES.
Indo Scythes
ARIE
INDE
Regma
OCEAN
INDIEN
70
65
60
55
50
45
40
35
30
25
20
15
90
95
105
110
115
120

ils faiſoient enſemble un corps de Monarchie. Ces peuples habitoient au-delà de l'Euphrate & du Tigre, & en quelque ſorte dans le partage des enfans de Sem. C'eſt pourquoi Moïſe en cherche la raiſon dans la benediction paternelle de Noé, qui porte, *habitabit Japhet in tentoriis Sem.*

Javan eſt le quatriéme peuple né de Japhet; on ne doute pas que ce ne ſoient les Grecs, nommés autrefois Joniens ou Jaoniens; & lors même que l'Ecriture Sainte parle d'Alexandre le Grand, elle le qualifie de Roi de Jon, ou de Javan, parce qu'il étoit, ou le chef, ou le Roi des Grecs. La premiere demeure de ces peuples fut vraiſemblablement l'Ionie, province de l'Aſie mineure; mais s'étendant peu à peu ſur le rivage de la mer Egée, ils ſe ſont répandus dans les Iſles voiſines & dans la terre ferme de la Grece, depuis la Thrace juſqu'à l'Iſthme de Corinthe. Ils étendirent même leurs colonies juſqu'en Syrie, puiſque, ſelon le témoignage de Pauſanias & d'Etienne de Byſance, la ville de Gaza étoit autrefois nommée Jon. Quelques auteurs croyent même que pluſieurs d'entre eux paſſerent en Italie, & que de *Javan* ou *Javanus* s'eſt formé *Janus*, le plus ancien de tous les Princes qui ont regné dans cette contrée.

Tubal eſt le cinquiéme des enfans ou des peuples ſortis de Japhet: ils ont habité l'Iberie, que Joſeph aſſure avoir eu autrefois le nom de Thobelos; & même Ptolomée rapporte à cette contrée la ville de Thabilaca, nom qui, malgré les changemens arrivés aux langues, a du rapport à celui de Thobel ou de Thubal.

Moſoch ou *Meſchec*, ſixiéme peuple ſorti de Japhet, a ſans doute habité la Cappadoce. Joſeph aſſure que leur ancien nom étoit celui de Moſches; leur capitale ſe nommoit autrefois Mazaca, qui eut ſous Tibere le nom de Ceſarée, & les *Moſchici montes*, ou les montagnes des Moſches, qui bordoient la Cappadoce, & la ſéparoient de l'Armenie, ont tiré leur nom de ce peuple. Ezechiel (1) qui en parle plus d'une fois, les aſſocie toujours avec le peuple de Thubal, ſans doute parce qu'ils étoient voiſins: mais ce n'eſt que par conjecture que l'on en fait de deſcendre les Moſcovites; quoique Pline (2) parlant des peuples de la Sarmatie Aſiatique, voiſine de la Moſcovie, y mette les Maſacs (*Maſaces.*)

Enfin les Thraces qui habitoient autrefois le long du Pont-Euxin, à l'extrémité de la Grece, viennent de *Tiras*, ſeptiéme fils de Japhet. C'eſt une origine qui n'eſt conteſtée par aucun auteur intelligent & habile.

Les trois enfans de Gomer qui ſoient connus, ont encore donné leurs noms à quelques peuples. Le premier nommé *Aſcenez*, ou *Aſchenaz*, a formé un petit peuple qui habitoit d'abord dans la Phrygie, ou dans le voiſinage, & qui s'étendant vers le nord, c'eſt-à-dire, vers la Bithynie, le long de la mer, a donné ſon nom au fleuve Aſcanius, auſſi-bien qu'à la ville, au marais, & à la région qui fut appellée (3) Aſcanie. On prétend qu'il a communiqué le même nom à la mer qui eut d'abord celui d'*Axenos-Pontos*, & enſuite *Euxinos Pontos*, c'eſt-à-dire le Pont Axin, ou le Pont Euxin.

Le ſecond fils de Gomer, nommé *Riphat*, a formé le peuple des Riphéens ou Arrimphéens. Ils habiterent d'abord la Paphlagonie, nommée autrefois Riphatée; mais ſe

(1) Ezech. 27. 13. & 32. 26. & 38. 2. 3. & 39. 1.
(2) Hiſt. nat. lib. 6. c. 7.
(3) Plin. hiſt. nat. l. 5. c. 32.

trouvant apparemment trop reſſerrés dans leur premiere habitation, ils chercherent une nouvelle demeure qu'ils trouverent en paſſant au nord du Pont Euxin; & s'établiſſant le long du Tanaïs, ils ont communiqué leur nom aux monts Riphées.

Gomer eut un troiſiéme fils : c'eſt *Thogorma*, qui ſortant de la Phrygie, occupa une partie de la Cappadoce & de la Galatie; & comme ce peuple commerçoit beaucoup, ſelon (1) Ezehiel, en chevaux & en bêtes de charge, on prétend que c'eſt de là qu'ils ont eu le nom de Thogorma.

Javan eut quatre enfans, dont les noms ſont devenus célebres par les colonies ou les peuples qu'ils ont établis. Il eſt hors de doute qu'*Eliza* fils de Javan, avec la colonie dont il étoit le chef, a donné ſon nom à l'Elide; & c'eſt vrai-ſemblablement de là que les Grecs ont été nommés *Hellenes* & *Hellas*, & non pas de *Hellen*, fils de Deucalion, qui n'a paru que long-temps après que les Grecs eurent pris ce nom. On ſait d'ailleurs que le Péloponeſe entier a porté le nom d'Elide, juſques aux heros, qui en ayant fait la conquête, y ont fondé des villes & des Royaumes, & lui ont donné divers noms. Cependant celui d'Elide s'eſt conſervé long-temps dans une partie de la Grece. C'eſt même des inflexions differentes du nom original, que l'Aulide, l'Eolie, & les Eoliens ont tiré le leur. Ezechiel (2) dit que les Elidiens négocioient à Tyr de la pourpre; en effet, celle d'Hermione, ville du Péloponeſe proche d'Argos, étoit ſi fameuſe, qu'on la tranſportoit juſques dans les Provinces les plus éloignées, même dans le fond de l'Orient; & Alexandre en trouva dans les tréſors de Suze pour cinq mille talens.

Les *Tharſiens* ou Thaſiens ſont les ſeconds peuples ſortis de Javan. L'opinion de Bochart qui leur a fait habiter l'Eſpagne, ne convient point à ces premiers temps où la navigation étoit inconnuë, quoique l'Ecriture (3) Sainte parle de ces peuples comme très-riches en métaux, ſur-tout en or & en argent, qui ont autrefois été fort communs dans les mines d'Eſpagne; on ſait néanmoins que celles de l'Iſle de Thaſes & de Macedoine, avoient été foüillées long-temps avant que l'on connût celles d'Eſpagne. On ſait par Herodote & par Diodore de Sicile, qu'une montagne de cette Iſle avoit été renverſée par l'avidité de ces chercheurs de métaux, & que les Phéniciens qui la fréquentoient pendant ſon abondance, tranſporterent leur commerce en Eſpagne, lorſqu'ils ne trouverent plus rien dans l'Iſle de Thaſe. Peut-être donnerent-ils le nom de Tharſis à leur nouvelle colonie, en mémoire de la premiere.

La Macedoine étoit auſſi fort abondante en métaux, d'où ils étoient auſſi tranſportés en Phénicie. Je dirai cependant que des auteurs célébres ſont perſuadés que la Tharſis de la Geneſe n'eſt autre que la Cilicie, dont la capitale, *Tharſe*, lieu de la naiſſance de l'Apôtre ſaint Paul, peut avoir tiré & conſervé le nom : ce qui conviendroit beaucoup mieux aux premieres peuplades, qui ſe ſont faites de proche en proche, & qui n'ont été portées dans les pays éloignés, que quand les pays voiſins de l'Euphrate ont été trop remplis.

Le nom de *Cittim*, troiſiéme peuple ſortis de Javan, peut ſignifier deux choſes, ſa-

(1) Ezech. 27. 14. (2) Ezech. 27. 7. (3) Ezech. 27. 12.

voir, le peuple Romain, comme l'ont crû quelques anciens, ce qui n'a gueres de vraiſemblance, parce que le *Latium*, ou l'Italie n'eſt qu'une confuſion de diverſes colonies, qui venant de la Gréce ſe ſont multipliées dans cette partie de l'Europe, ou ſe ſont chaſſées mutuellement; d'autres prétendent que le Cittim n'eſt autre choſe que la Macédoine, d'où l'Ecriture même nous dit qu'étoit ſorti Aléxandre le Grand. Il eſt vrai qu'il eſt qualifié quelquefois roi de Javan, parce qu'il étoit à la tête de tous les Grecs déſignés par ce nom général; mais il eſt dit ailleurs qu'il étoit ſorti de la terre de Cittim, ce qui ne ſe peut entendre que de la Macédoine; puiſque Perſée même, le dernier d'entre les ſucceſſeurs d'Aléxandre eſt appellé roi de Cittim. Il ſe préſente une troiſiéme explication qui porte que par le mot de Cittim on doit entendre une partie de la Cilicie, parce que dans l'Ecriture Sainte les peuples de Tharſis & de Cittim ſont toujours joints enſemble, comme des peuples voiſins & limitrophes l'un de l'autre. Mais s'il faut dire ce que je penſe; il n'eſt pas hors de vrai-ſemblance de croire que le peuple de Cittim faiſoit d'abord partie de la Cilicie: ce fut ſa premiere habitation. Mais étant venu à multiplier, il ſe trouva trop reſſerré, & chercha une nouvelle demeure; ce fut la Macedoine à laquelle il donna le nom de ſa premiere fondation. On pourroit même aller plus avant, & dire que ce nouveau peuple de Cittim envoya des colonies juſques dans l'Italie. Si tout cela n'eſt pas vrai, au moins cela eſt bien vrai-ſemblable, par rapport aux circonſtances où l'Ecriture place tous ces peuples.

Dodanim eſt le quatriéme peuple ſorti de Javan. Le célebre M. Bochart qui prétend qu'on doit lire *Rodanim*, comme il eſt marqué dans le texte Samaritain & dans les Septante, veut auſſi que les habitans voiſins du Rhône ſoient le peuple qui eſt ici déſigné. Il ne ſe fonde que ſur la reſſemblance des noms; mais cette preuve n'eſt pas concluante dans cette occaſion. On trouve dans l'Epire & dans la Theſſalie, des villes & une forêt de *Dodone*, ce qui reviendroit aſſez à celui de *Dodanim*. Ainſi la Gréce ou ſes environs auroient été la premiere retraite de tous les enfans de Javan; & cela convient mieux à la maniere ſimple & naturelle dont ſe font les peuplades, ſavoir de proche en proche, juſqu'à ce que les terres qui ſe trouvent ſurchargées d'habitans envoyent des colonies dans des pays plus éloignés. Et s'il falloit lire *Rodanim*, comme le marque M. Bochart avec quelque vrai-ſemblance, il ſeroit plus convenable d'appliquer ce nom à l'Iſle de Rodes, comme l'ont fait quelques auteurs, puiſqu'elle eſt voiſine des premieres habitations des enfans de Javan, qui, ſelon Moïſe, ſe ſont diviſés, c'eſt-à-dire, ſe ſont établis par familles dans les divers pays, & même dans les Iſles, les plus proches ſans doute de la terre ferme.

Tels furent les quatorze peuples ſortis de Japhet. Voilà, ſuivant le même ordre de l'Ecriture, quels furent les enfans de Cham ſecond fils de Noé, qui peuplerent le midi, comme les premiers avoient peuplé le ſeptentrion.

CHAM avant que de ſe retirer, laiſſa ſes enfans dans la partie méridionale de l'Aſie. Pour lui, il ſe retira en Egypte, qui de lui fut nommée Ham, & portoit encore ce nom du temps de ſaint Jerôme. Ses deſcendans l'y honorerent ſous le titre de Jupiter Hammon. C'eſt une choſe qui ne ſouffre aucune difficulté, dès qu'on fait attention aux noms que l'on donne à l'Egypte en divers endroits de l'Ecriture Sainte, où elle eſt appellée tantôt les Tabernacles, ou la demeure de Cham, tantôt la terre de Cham.

Chus eſt donc le premier des enfans de Cham qui ait formé un peuple, qui ſe diviſa en trois branches. La premiere fut celle que *Nembrod* ſe ſoumit, qui fait partie de l'Arabie, & que l'on connoît encore ſous le nom de *Chuziſtan* province du royaume de Perſe. La deuxiéme habitoit la partie ſeptentrionale de la Syrie, & de ſon nom s'eſt formé celui de Caſſitide, pays arroſé du fleuve Oronte, qui paſſoit à Antioche. La troiſiéme branche enfin occupoit la partie d'Arabie qui borde la mer rouge dans le voiſinage des terres de Madian. Elle étoit ſur les confins de l'Egypte, puiſqu'Ezechiel (1) en fait les bornes orientales de ce royaume.

Il eſt hors de doute que *Mezraïm* eſt celui des enfans de Cham qui occupa l'Egypte après la mort de ſon pere. Tous les anciens en conviennent après l'Ecriture Sainte; & les Arabes donnent encore aujourd'hui le nom de *Meſr* à cette partie.

Phut eſt le troiſiéme peuple ſorti de Cham qui s'établit au couchant de l'Egypte, c'eſt-à-dire, dans ce qui a depuis été nommé la Mauritanie. Et comme il eſt difficile que la paix & l'union ſe conſervent entre les perſonnes du même ſang, dès qu'il s'agit d'interêts particuliers, l'Ecriture (2) nous repreſente très-ſouvent ce peuple en guerre avec les Egyptiens leurs voiſins.

Canaan & ſa poſtérité peuplerent les parties méridionales de la Syrie & de la Paleſtine. Ces nations ſont connuës dans tous les anciens temps ſous le nom de Cananéens, avec leſquels le peuple d'Iſraël a eu ſi ſouvent la guerre: on les connoît encore ſous le nom de Phéniciens; peuple laborieux & induſtrieux dans le commerce & la navigation.

Les peuples ſortis de *Chus*, au nombre de ſept, ont tous habité l'Arabie, ſoit la Déſerte, ſoit l'Heureuſe. Ils étoient autrefois ſéparés, comme l'ont été anciennement les premieres familles; & cette nation qui garde & prouve encore exactement par des titres autentiques, la généalogie de ſes chevaux, a perdu depuis long-temps la trace de ſa diſtinction, & ſe trouve confonduë en un même peuple, ſans doute par les révolutions que les guerres ont apportées à leur gouvernement, quoique la plûpart ayent conſervé leurs mœurs anciennes.

Nembrod eſt celui des fils de Chus qui s'eſt rendu le plus célébre dans l'hiſtoire ancienne. Il eſt le premier qui ſe ſoit emparé de l'autorité deſpotique, & qui ſe ſoit aſſujetti par la force les autres hommes; car dans ces premiers temps l'autorité royale n'étoit qu'une émanation de l'autorité paternelle: qui diſoit roi, diſoit le chef d'une grande & nombreuſe famille, qui étoit conduite plus par amour que par crainte; il y a long-temps que cela n'eſt plus. Je ne ſai à qui en eſt la faute. Eſt-ce celle des ſujets? Eſt-ce celle des chefs? c'eſt ce qu'on ne ſauroit décider. Les Rois ſont naturellement bons & bienfaiſans; ainſi ce n'eſt pas leur faute. Les peuples ne ſont pas méchans, ils aiment toujours un chef juſte & généreux: c'eſt donc la faute des mauvais miniſtres, qui n'ayant pas le talent de ſe faire aimer, cherchent du moins à ſe faire craindre, & par conſéquent à ſe faire haïr. Quoiqu'il en ſoit, Nembrod qui avoit éprouvé ſa force & ſa vigueur ſur les bêtes féroces qu'il avoit ou domptées; ou dé-

(1) C. 29. v. 10.

(2) Jerem. 46. 9. Ezech. 30. 5. Nahum. 3. 9.

truite, crut pouvoir faire la même choſe ſur les hommes ; & il en devint l'ennemi dès qu'il en devint le tyran. Il regna donc en Senaar & à Babel, qui eſt ce qu'on a depuis appellé la Chaldée. Il y bâtit même trois autres villes ou châteaux dont Moïſe a conſervé les noms : Erech, qui depuis a été nommée Areca, la plus éloignée de l'Euphrate ; Acchad que Ptolomée nomme Sacchata ſur le Tigre ; & Chalné qui a été Capitale d'une province, & qui fut depuis appellée Cteſiphon. Je n'éxamine point encore ſi N'embrod a été le Fondateur des Empires de Babylone & d'Aſſyrie; c'eſt ce que je renvoye au chapitre XI.

Après avoir parlé des Arabes & des Chaldéens ſortis de Chus, Moïſe raconte les principales colonies qui ſont venuës d'Egypte ſous le nom de Mezraïm. La premiere eſt celle des Ethyopiens qu'il nomme *Ludim*. Ce ne peut être qu'un peuple voiſin de l'Egypte, puiſque Jeremie le joint aux Egyptiens & au peuple ſorti de Phut qui étoit certainement en Afrique ; auſſi croit-on que ce ſont les Ethiopiens qui étoient au midi de l'Egypte.

La nation nommée *Anamim* habitoit les déſerts voiſins de l'Egypte occidentale : c'eſt du moins la conjecture des ſavans, car Joſeph aſſure que les guerres des Ethiopiens & des Egyptiens avoient jetté une telle confuſion dans l'Egypte, qu'elles ont fait perdre les anciens noms des peuples. & par conſéquent la trace de leur origine : il faut dire la même choſe des *Laabim*, des *Nephtuim* & des *Phetruſim*. On juge que ce ſont des colonies ou des nations, qui ont habité les provinces voiſines de l'Egypte au midi & au couchant. Les *Caſluim* ſont un peu moins obſcurs : on croit que ce ſont ou les peuples de la Pentapole au couchant de l'Egypte, ou les Ethyopiens ſeptentrionaux, c'eſt-à-dire, les plus proches de la haute Egypte. Mais dans les guerres que les Egyptiens porterent du côté de l'Aſie, les Caſluim laiſſerent une colonie de *Philiſtins* ſur les bords de la mer. Et ce ſont ces Philiſtins qui ont donné à ce canton le nom de Paleſtine, & qui ſont ſi connus par les guerres continuelles qu'ils eurent avec les Iſraëlites (1). Les *Caphtorim* habitoient auſſi au couchant de l'Egypte ; & c'eſt d'eux, auſſi-bien que des Caſluim, que les Philiſtins tirent leur origine.

La poſterité de Canaan eſt plus célébre & plus connuë dans l'Ecriture que celle de Mezraïm, *Sidon* qui en eſt le chef, a bâti vraiſemblablement la ville du même nom, & qui porte aujourd'hui celui de Saïd. Des dix autres peuples ſortis de Canaan, les plus connus ſont les Hétéens, d'où vinrent les Enacides ou les enfans d'*Enach*, rédoutables par leur taille, par leur force, leur valeur, & peut-être même par leur induſtrie. Les *Jebuſéens*, les *Amorrhéens*, & les *Gergeſéens* eurent des guerres continuelles avec le peuple d'Iſraël. Tous ces peuples rempliſſoient, non la Syrie entiere, mais les parties méridionales de cette province : la plûpart d'entr'eux furent détruits par la poſtérité d'Abraham. Au reſte c'étoient des nations d'une ſi petite conſideration & d'une étenduë ſi médiocre, qu'elles ne méritent pas d'être miſes au rang de ces peuples célébres dont la fortune a reglé la deſtinée de toute la terre ou de ſes habitans. L'hiſtorien ſacré n'en a fait le récit que par l'interêt que ſa nation devoit prendre à la conquête de leur pays ; & par une raiſon approchante, qui eſt cel-

(1) Amos 9. 7.

le de la bienſéance, il a eu la même exactitude dans le récit de l'origine des nations Arabes, qui vivoient dans le voiſinage des Juifs. Ainſi le nombre des peuples ſortis de Cham ſe réduit à quatorze, en y comprenant les Chaldéens ſous le nom de Nembrod.

La poſterité de *Sem*, le troiſiéme des enfans de Noé, ne fut pas moins conſiderable que celle de ſes freres, l'Ecriture obſerve toujours qu'il eſt nommé le pere de tous les peuples d'au dé-là de l'Euphrate, quoique d'ailleurs la poſterité de Japhet ait occupé quelques autres provinces de l'Orient; mais c'étoit principalemont celles qui étoient au nord de l'Aſie.

Elam, d'où ſont ſortis les Elamites, habita la province qui eſt entre le Tygre & la Suſianne. Ce peuple s'étendit depuis, ſoit par des colonies, ſoit par des conquêtes; & ſous un autre nom qui eſt celui de Perſes, il a porté ſa domination aſſez loin. Le nom d'Elam n'a pas laiſſé de ſe conſerver dans les Ecritures, puiſque ſaint Luc fait mention des Juifs Elamites, c'eſt-à-dire, de ceux qui habitoient la province d'Elymaïs, qui tire ſon nom du premier fils de Sem.

Aſſur forma un autre peuple qui a peu figuré dans les premiers temps, mais qui eſt devenu très-célébre dans les ſiécles qui ont ſuivi la diviſion des royaumes de Juda & d'Iſraël. Ce peuple habitoit vers la ſource du Tygre, & Ninive en étoit la capitale. Cependant il ne fut pas inconnu à Moïſe qui en parle au livre (1) des Nombres, où ſes conquêtes & ſa décadence ſont prédites par le Prophete Balaam. Ainſi c'étoit un peuple qui pouvoit aller de pair avec les Amalécites, & ces autres petits royaumes qui ſont marqués dans les premiers livres de l'Ecriture Sainte: mais il en eſt peu parle dans ces premiers temps, parce que ces rois contens de leur premiere habitation qui étoit abondante & fertile, s'embarraſſoient peu de faire la conquête des pays montueux & par conſéquent ſtériles, dont l'Aſſyrie étoit environnée. Cependant la paix en ayant fait multiplier le peuple, l'abondance les ayant rendus fiers & entreprenans, ils ſe jetterent ſur la Medie qui étoit au levant, & ce ne fut que dans les derniers temps qu'ils s'étendirent au couchant de l'Aſie; & c'eſt ce qui les a fait connoître un peu tard des auteurs ſacrés & des hiſtoriens profanes. J'expliquerai dans un plus grand détail la formation & les progrès de cette Monarchie au chapitre XI. de cet ouvrage.

Arphaxad habita, comme l'on croit, non pas dans la Chaldée, mais au nord de l'Aſſyrie, aux environs de la mer Caſpienne ſur les frontieres d'Arménie, où l'on a remarqué depuis une ville du nom d'Artaxata, & une riviere qui a porté celui d'Araxé. *Lud* n'habita point la Lydie dans l'Aſie mineure, c'étoit le partage de Japhet; mais aux environs de la ſource de l'Euphrate, où cette riviere ayant un cours ſinueux & tortueux, a peut-être donné à ce peuple le nom de *Ludim* qui veut dire tortu & courbé.

Aram, cinquiéme fils de Sem, occupa, lui & ſa poſterité, la plûpart des campagnes qui bordent l'Euphrate & tout ce qu'on a depuis connu ſous le nom de Syrie. Les autres dont l'Ecriture fait mention après ceux-ci, n'ont fondé que des peuples

(1) Num. 24. 22. & 24.

obſcurs

obſcurs : *Hus*, par exemple, a peuplé une contrée au levant de la Paleſtine ſur les confins de la Celeſirie, dont il eſt fait mention au livre de Job. *Geter* a donné le nom au pays de Geter ſitué ſur la rive occidentale de l'Euphrate. *Mas* a donné naiſſance aux habitans des Monts-Maſiens. C'eſt peut-être du nom de ces deux peuples mêlez enſemble que les Maſſagettes ont tiré le leur dans les colonies qui ont occupé la partie orientale de l'Europe & le nord de l'Aſie. *Sala* s'eſt avancé davantage vers l'orient ; s'il eſt vrai que les Suſiens viennent de lui, & que la ville de Sela, dont parle Ammien, en ait pris le nom. *Heber* qu'il eut pour fils eſt regardé, quoiqu'improprement pour le Pere des Hébreux ; il eut *Phaleg* & *Jokran*. Le premier n'a point fait de peuplade particuliere; mais le ſecond ayant eû grand nombre d'enfans, s'étendit dans l'Arabie, & il eſt regardé comme le pere des premiers habitans de ce pays. On compte entre les plus célébres de ces peuples *Sceba*, qui a éte le pere des Sabéens près de la mer rouge, chez leſquels a regné la Reine qui vint voir Salomon. *Ophir*, qui ſignifie riche, a peut-être tiré ſon nom de quelque pays ou de quelque Iſle fertile en or dans laquelle il ſe retira.

Pour reprendre ce qui regarde *Phaleg*, on ſait que c'eſt à ſa naiſſance, ou durant ſa vie que la diviſion de la terre fut faite entre les fils & les petits-fils de Noé. Il eut *Rehu* qui fut pere de *Sarug*. Celui-ci eut pour fils *Nachor*, pere de *Tharé*, qui eut pour fils le ſaint Patriarche *Abraham*, d'où ſortent deux grands peuples, celui d'Iſraël, connu encore aujourd'hui ſous le nom de Juifs ; & celui d'Iſmaël qui habita les déſerts d'Arabie, & qui a formé de grandes nations, qui prétendent venir de lui.

Toutes ces matieres que nous avons racourcies, autant qu'il nous a été poſſible, ſe trouvent expliquées dans un grand détail par quelques interprêtes de l'Ecriture Sainte. Je ne citerai que les plus exacts & les plus connus. Le célebre *Grotius* l'a fait avec briéveté, mais avec lumieres, dans ſon livre de la verité de la Religion Chrétienne. M. *Bochart*, qu'on peut regarder avec *Grotius* comme le plus ſavant & le plus exact litterateur qu'il y ait eu dans la réforme, l'a fait avec une grande étenduë dans l'ouvrage admirable auquel il a donné le nom de *Phaleg*. Quoique ſes conjectures ne ſoient pas toujours ſuivies des ſavans, elles ſont cependant ſi utiles, qu'elles donnent lieu d'admirer la fertilité de ſon eſprit, & la profondeur de ſes recherches. *George Hornius* eſt plus concis dans ſon Arche de Noé (*Arca Noë*) ; & quoiqu'il n'ait pas la réputation de *Bochart*, il peut néanmoins ſervir à qui n'auroit pas le loiſir de lire le *Phaleg*. Le Pere *Kircher*, célebre Jeſuite Allemand retiré à Rome, a crû cette matiere digne de ſon attention. Elle lui a paru d'autant plus agréable, qu'il pouvoit s'y livrer aux conjectures ſavantes, pour leſquelles il avoit un extrême goût. C'eſt ce qu'il a fait dans ſa Tour de Babel (*Turris Babel.*) *Heiddegger* & *Gurtler* ont executé la même choſe avec beaucoup de ſavoir, l'un dans ſon Hiſtoire des Patriarches, & l'autre dans les Origines du Monde. Enfin on trouve la même matiere diſcutée avec beaucoup de clarté par *Paul Merula*, par *Waldenfels*, & le Pere *Calmet*. Je ne dis pas qu'il faille lire tous ces auteurs; la répetition des mêmes choſes deviendroit ennuyeuſe & dégoutante ; mais on peut choiſir dans tous ceux que nous venons de marquer. Il ſeroit à ſouhaiter que les amis du P. *Pezron* vouluſſent bien rendre publiques les recherches que ce ſavant Religieux avoit faites à ce ſujet. Comme il ne ſuivoit pas les routes or-

dinaires, il aura donné des conjectures ſingulieres, ou peut-être feroit-il naître des doutes utiles à ceux qui voudroient examiner cette matiere dans un plus grand détail.

Ce principe de la diſperſion des peuples étant établi, il faut commencer l'étude par l'hiſtoire Sainte. C'eſt la ſeule où l'on trouve l'origine & la ſuite de la veritable religion, qui ſe ſoutient malgré les viciſſitudes qui arrivent dans le gouvernement civil du peuple qui en étoit le dépoſitaire. Mais je dirai ici une choſe eſſentielle à l'étude de l'Hiſtoire Sainte : c'eſt la ſeule où il faille croire ſans diſcuter. Quelque choſe que l'on trouve & que l'on liſe, il faut croire par proviſion, & ne s'embarraſſer pas des conſequences qui ſouvent ne regardent pas l'hiſtoire; mais la Théologie ou la Morale. La foi ſeule doit nous conduire dans l'étude de cette hiſtoire. Cette vertu n'eſt pas fondée ſur les raiſonnemens & les diſcuſſions des critiques. Elle n'eſt appuyée que ſur une autorité divine. Il n'en eſt pas de même de l'hiſtoire prophane : comme elle n'a pour fondement qu'une autorité humaine, & par conſequent faillible, il faut diſcuter avant que de croire. En y entrant, on croit peu; & après beaucoup de temps, on croit à la fin quelque choſe.

Le Royaume d'Argos, le plus ancien de ceux que l'hiſtoire nous preſente en Occident, c'eſt-à-dire, dans l'Europe, fut fondé par Inachus environ dix-neuf ſiécles avant l'Ere chrétienne. Le Peloponeſe où il fut établi, ſe trouve enſuite partagé en beaucoup d'autres petites dominations; mais le Royaume de Sicyon que pluſieurs auteurs placent avant tous les autres, ne commença qu'après la mort d'Inachus. C'étoit même un partage de cadet, dont le domaine ſe réuniſſoit au Royaume principal, dès qu'il manquoit d'heritiers pour en recueillir la ſucceſſion. Les premiers temps de cette hiſtoire ſont fort incertains; les tenebres ne commencent à ſe diſſiper que 300. ans après, c'eſt-à-dire, au regne de Cécrops, qui amena dans la Grece une colonie d'Egyptiens. Douze villes, ou plutôt 12. bourgs, dans leſquels il cantonna ſa colonie, formerent le Royaume d'Athenes, où Cecrops établit les loix de ſon pays, & la religion qu'on y profeſſoit. Cadmus qui vit le ſuccès de cette entrepriſe, & que la Grece, quoique peuplée, pouvoit encore fournir matiere aux conquêtes que ſon ambition lui ſuggeroit, partit de Thebes en Egypte, prit port en Phenicie, & vint dans la Beotie, où il conduiſit avec les peuples qu'il amenoit, les Dieux de l'Egypte, de la Syrie & de la Phenicie. Les commencemens de ce Royaume furent mediocres, le progrès en fut aſſez brillant; mais enfin il tomba, comme font la plûpart des petites Monarchies, dont les chefs qui cherchent à ſe détruire mutuellement, ſont enfin abſorbées par de plus puiſſantes.

C'eſt vers ce temps que la plûpart des auteurs, ceux principalement qui ſuivent la ſupputation du texte Hebreu, placent la ſortie des Iſraëlites hors de l'Egypte; evenement unique, & qui n'eſt arrivé juſqu'ici à aucune autre nation. Moïſe qui en fut le chef & le conducteur, ſe conduiſit dans cette occaſion avec toute la ſageſſe que Dieu lui avoit inſpirée. Il ne négligea pas cependant les reſſorts que peut ſuggerer la prudence humaine; il ſe ſervit adroitement de la confiance que les Egyptiens avoient dans le peuple de Dieu pour enlever toutes les richeſſes de l'Egypte. Dieu lui-même les lui avoit données. La Divinité qui regardoit les Egyptiens comme les ennemis declarés du peuple d'Iſraël, croyoit les devoir traiter ſuivant les loix les plus rigoureuſes de la guerre, qui accordent aux victorieux ce qu'elle enleve aux vaincus. Ainſi

en un inſtant, il ſe fit un changement total dans la fortune des deux nations. Celle qui étoit humiliée & perſecutée, devint tout-à-coup, par ſa ſeule confiance en Dieu, brillante & victorieuſe; & celle qui commandoit avec orgueil, ſe trouva, non pas ſoumiſe, mais abaiſſée & anéantie à un point, qu'elle fut pluſieurs ſiecles à ſe remettre. Voilà ce que produit un homme habile & courageux à la tête d'un grand peuple: il trouve moyen de reſſuſciter juſques aux corps inanimés. Moïſe pouſſa la choſe encore plus loin; il chercha depuis à policer le peuple qu'il venoit de former, & il en vint heureuſement à bout. C'eſt donc à lui, ou plutôt à la Providence même qu'on eſt redevable de ces loix ſi ſages, qui ſervent autant pour la conduite de la vie civile, que pour le culte de la religion; loix qui ont été comme la baſe de toutes celles dont les autres nations ſe ſont ſervies depuis Moïſe. La mort de ce ſage conducteur n'empêcha point que ſon projet ne fût exécuté par Joſué, qu'il s'étoit choiſi pour ſucceſſeur, parce qu'il le connoiſſoit homme de courage & de reſſource. En effet, il fit la conquête & le partage de la Terre promiſe. Mais ce peuple avoit trop d'ingratitude pour un Dieu qui pouſſoit la bonté à l'excès. Auſſi les ſavoit-il châtier de temps en temps; & les Iſraëlites, ſemblables au reſte des hommes, n'étoient doux, humbles & dociles que dans l'adverſité.

L'Hiſtoire prophane préſente dans ces temps-là beaucoup d'évenemens; mais ils ne ſont pas tous également conſiderables. L'arrivée de *Danaus* dans le Peloponeſe y cauſa une révolution qui mérite d'être examinée. On doit faire plus d'attention à la fondation de Troye & de Tyr. Le commerce & la navigation ont rendu cette derniere ville auſſi celébre, que les malheurs & les infortunes ont diſtingué la premiere; car à peine ſeroit-elle connuë, ſi Homere n'avoit pas décrit ſa guerre & ſa deſtruction. L'Hiſtoire d'*Hercule* & de *Theſée* ſont, avec l'expédition des Argonautes, les plus beaux évenemens de ces temps-là. Carthage, dont la fondation ne préceda que de cinquante ans la ruine de Troye, ne doit être bien examinée que dans le temps des guerres qu'elle eut avec les Romains. On voit alors par ce que firent les Carthaginois, ce que peut une nation commerçante, qui trouve des reſſources toujours nouvelles dans les avantages que produit un commerce étendu. Rome, la plus formidable puiſſance qu'il y eût alors dans l'univers, penſa ſuccomber ſous une compagnie de marchands, qui n'avoient d'autre domaine que celui de leur induſtrie.

La guerre & la deſtruction de Troye forment une époque conſidérable, & le plus grand évenement de l'hiſtoire ancienne, chanté par les deux plus grands Poëtes de l'antiquité, *Homere* & *Virgile*. On en a fait comme le centre des temps héroïques, à cauſe que ce fut alors que parurent les grands hommes que l'hiſtoire a regardés comme des Demi-Dieux, ou comme des Héros. *Jaſon*, *Hercules*, *Theſée*, *Orphée*, *Caſtor* & *Pollux*, ont vécu peu auparavant; *Agamemnon*, *Achilles*, *Menelas*, *Neſtor*, *Ulyſſes*, *Ajax*, *Hector*, *Enée*, & *Sarpedon* ſont morts pendant la guerre de Troye, ou n'ont ſurvécu que très-peu à la ruine de cette fameuſe ville. Mais l'évenement fait bien voir que ſi elle fut glorieuſe pour les Grecs, elle leur fut peu avantageuſe. Quatre-vingt ans après la ruine de Troye, les Heraclides, ou les deſcendans d'Hercules rentrent dans le Péloponeſe, d'où ils avoient été chaſſés, ce qui donne un nouveau luſtre aux royaumes de Lacedemone, d'Argos & de Corinthe, qui dès-lors dé-

vinrent beaucoup plus célebres qu'ils n'étoient auparavant.

L'Hiſtoire Sainte n'eſt pas moins remarquable. On y voit la force étonnante d'un Samſon ſupérieur à tous ſes ennemis armés ; mais qui ſe trouve vaincu & atteré par la voix d'une femme, qui n'avoit pour armes que les attraits ordinaires du ſexe ; Eli Souverain Pontife, vénerable par ſa piété, & malheureux par le crime de ſes enfans, dont Dieu lui fait porter la peine ; Samuel, Juge irréprochable, rédoutable aux Rois par la même ſainteté qui le rend reſpectable aux yeux des peuples ; Saül premier Roi d'Iſraël, toujours victorieux, tant qu'il ſe conduit par le ſage conſeiller que Dieu lui a donné, mais toujours vaincu dès qu'il s'abandonne à lui-même, c'eſt-à-dire, à la préſomption & à la déſobéiſſance.

L'Hiſtoire Grecque fait voir enſuite un évenement où regne le généroſité & l'amour de la patrie, plus rare encore dans les Rois que dans les ſimples particuliers. Codrus Roi d'Athénes ſe ſacrifie lui-même ; & certain du ſalut de ſon peuple, s'il meurt, il veut bien ſe livrer à la mort pour lui procurer la victoire. Exemple touchant qui détermina les Athéniens à n'avoir plus d'autre Roi que Jupiter, & à ſe choiſir ſeulement des Archontes, c'eſt-à-dire, des Chefs, des Gouverneurs, ou des Préſidens. Médon fils de Codrus exerça le premier cette magiſtrature, qui reſta long-temps dans ſa famille. Les Athéniens déja nombreux, mais diviſés entr'eux ſe diſperſent, & ſous la conduite de Nelée l'un des fils de Codrus, répandent leurs colonies dans cette partie de l'Aſie qui fut autrefois nommée l'Ionie ; & les Eoliens vont occuper le reſte de l'Aſie mineure.

David qui paroît vers ce temps-là & qui eſt ſacré Roi d'Iſraël, cauſe par ſon élevation ſur le trône une révolution auſſi favorable au peuple qu'à la religion de ſes peres. Né d'une race choiſie dans tout Iſraël, mais élevé dans la ſimplicité paſtorale de ces premiers temps, il montre une vigueur plus qu'humaine. Il terraſſe le fier Goliath qui avoit trop de confiance dans une taille extraordinaire, qui devient toujours moindre qu'un atôme à la vûë de ceux que la Divinité remplit de ſon eſprit & d'une légere portion de ſa puiſſance. Grand Roi, grand Conquerant, grand Prophete, digne de chanter les merveilles de la toute-puiſſance Divine, il fit voir combien il eſt difficile de conſerver ſur le trône cette innocence qui fait l'honneur de la vie privée, & qui feroit celle des Rois, s'ils n'avoient pas le malheur de ſe livrer trop ſouvent à eux-mêmes. Son crime fut effacé par ſa pénitence. Dieu cependant ne le jugea pas aſſez pur pour lui bâtir un temple. Il avoit, à la vérité, épargné le ſang de ſon Roi, mais il avoit trop ſouvent trempé ſes mains dans celui de ſes ennemis. Cela fut reſervé à Salomon, Prince juſte, ſage & pacifique, qui ne mania preſque les armes que pour faire périr les ennemis ſecrets de ſa perſonne ou de ſa famille. Ainſi il fut jugé digne d'élever le Temple (1) du Seigneur. Cette action de piété fut couronnée par de grandes merveilles ; mais enfin tout aboutit à de honteuſes foibleſſes ; il livra ſon cœur à des femmes étrangeres, & ſon eſprit à des cultes idolâtres : trop heureux s'il en a fait pénitence : mais Dieu qui le chériſſoit toujours, malgré ſon ingratitude, ne fit ſentir qu'à Roboam ſon fils la peine des crimes de Salomon.

(1) *III. Regum II. verſ.* 24, 25, 28, 29, 34, 46.

Les Rois de Tyr & de Syrie paroiſſoient alors avec beaucoup d'éclat. Tantôt amis, tantôt ennemis des Juifs, ils ſont ou vaincus ou vainqueurs, ſelon que la Divine Providence veut punir les pechés de ſon peuple, ou le récompenſer de ſa ſoumiſſion. C'eſt dans ce même intervale que furent fondée les villes de Cumes & de Smyrne, dont la derniere conſerve encore le luſtre qu'elle eut dans les premiers ſiécles de ſa fondation; & ſi Homere doit à ſon territoire ſa naiſſance qui arriva vers le même temps, elle peut être réputée heureuſe d'avoir vû naître un homme dont le nom ſurpaſſe encore aujourd'hui celui des plus grands Rois. Tadmor, autrement dit Palmire, doit ſon établiſſement à Salomon, mais elle n'eſt devenuë célébre que ſous l'Empire Romain, & c'eſt alors qu'on peut voir en peu de mots quel a été ſon ſort. L'Egypte s'étoit remiſe de la perte de toute ſa milice au paſſage de la mer rouge. L'alliance qu'elle fit avec Salomon la rendit alors amie du peuple de Dieu; mais Seſac, que quelques auteurs prennent mal à propos pour Seſoſtris le plus grand Conquerant de l'Egypte, s'oppoſa ſecrettement à Salomon; il ſe déclara ouvertement contre ſon fils Roboam. L'orgueil de ce jeune Prince (1) lui avoit fait perdre dix Tribus, que Jeroboam ſépara de leur Dieu & de leur Roi. Dès-lors il ſe forma deux Royaumes dans une même nation: celui de Juda reſta toujours aux deſcendans de David; celui d'Iſraël fut uſurpé par Jeroboam & ſes ſucceſſeurs, l'un deſquels (c'eſt Amri) bâtit la ville de Samarie & en fit la capitale de ſes Etats. Ces deux Royaumes toujours oppoſés, autant par principes de Religion, que par interêt d'Etat, nous font voir des viciſſitudes continuelles. Celui de Juda tombe ſouvent entre les mains de Princes ſages & religieux; celui d'Iſraël n'y tomba que très-rarement: ce fut toujours le trône de l'impiété. Les temps de ces deux Royaumes ne ſont pas faciles à concilier; mais on en peut venir à bout par le moyen de ces conjectures ſages & lumineuſes, qu'on ne ſauroit s'empêcher d'admettre dans la diſcuſſion des vérités hiſtoriques.

Lycurgue qui nâquit du ſang des Rois de Lacédémone, cent cinquante ans avant la premiere Olympiade (2) ne donna ſes loix que la quarante-troiſiéme année de ſon âge. Ce fut autant le fruit de ſes voyages que de ſes réfléxions. L'on traiteroit aujourd'hui de chimere l'établiſſement d'un pareil gouvernement, ſi l'hiſtoire & la conſtance de tout un peuple à le garder ne nous montroit que tout eſt poſſible, dès qu'un homme de probité & qui n'a en vûë que le bien public, peut ſe ſaiſir des eſprits & des cœurs. Peu d'année après, Didon fugitive de Tyr augmenta d'une nouvelle colonie la ville de Carthage fondée plus de quatre cens ans auparavant par les Tyriens les plus grands navigateurs de l'ancien monde. Ce fut peut-être vers ce même-temps que l'Empire d'Aſſyrie fut diviſé par la mort de Sardanapale; & que commença le Royaume de Macédoine par Caranus qui en fut le premier Roi. Les Jeux Olympiques inſtitués par Hercules, mais long-temps diſcontinués, furent rétablis 776. ans avant l'Ere Chrétienne. Depuis ce terme où finiſſent les temps fabuleux de l'hiſtoire Grecque, l'on trouve de l'ordre & de la certitude dans l'hiſtoire ancienne; parce que les Olympiades qui

(1) Avant Jeſus-Chriſt 980. (2) 926. avant J. C.

faiſoient une révolution de quatre années pleines & entieres, ſervoient à diſtinguer les temps. Phul & les autres Rois d'Aſſyrie, perſecuteurs du peuple d'Iſraël, paroiſſent alors. Rome même, la maîtreſſe du monde, fut bâtie par Romulus ſorti du ſang des anciens Rois d'Albe,(1) la troiſiéme année de la VI. Olympiade. Un nouveau Royaume s'éleve ou ſe fortifie à Babylone par Nabonaſſar, (2) qui ſeul profita de la révolte des Medes : ces derniers ayant été reconquis juſqu'à ce que Déjocès forma un nouvel Empire des Médes. Les Rois d'Aſſyrie, quoiqu'affoiblis par la révolte de pluſieurs grandes Provinces, ne diminuent rien de leur orgueil ; & ſe qualifient toujours du titre de grands Rois, ou de Rois des Rois. Teglath-Phalaſar appellé dans la Paleſtine par Achaz Roi de Juda, ne ſe contenta pas de vanger ce Prince des injures qu'il recevoit de la part de Razin Roi de Syrie, il ravagea encore les terres du Roi de Juda qui avoit imploré ſa protection. Exemple funeſte qui apprit aux Rois d'Aſſyrie le chemin de la Terre ſainte, & qui leur en fit projetter la conquête. Ils commencerent par le Royaume d'Iſraël, que Salmanaſar ſucceſſeur de Theglath-Phalaſar détruiſit entierement : ainſi les dix Tribus furent tranſportées à Ninive & diſperſées même juſques dans les parties les plus éloignées de la Médie. Juda ſubſiſtoit encore, mais foible & languiſſant. La défaite miraculeuſe de Sennacherib qui aſſiégeoit Ezechias dans Jeruſalem, auroit pû le rétablir dans ſon ancien luſtre, ſi les ſucceſſeurs de ce ſaint Roi euſſent imité ſa pieté & ſa religion. Les Médes plus prudens que les Iſraëlites, firent revivre les prétentions de leur ancienne liberté ; & Déjocès homme ſage, mais ambitieux, ne ſe contenta point de la qualité ſi glorieuſe de juge & d'arbitre de ſes compatriotes, il voulut encore en être le Roi Il le devint donc, & ſes ſucceſſeurs envahirent peu à peu les autres Royaumes qui étoient le long du Tigre & de l'Euphrate : celui même des Aſſyriens fut abſorbé comme les autres, quoiqu'Aſſaradon eût réuni le Royaume de Babylone à celui d'Aſſyrie. (3)

Les Grecs toujours inquiets s'étoient laſſés d'avoir des chefs perpetuels ; ils en avoient créés depuis, de dix en dix ans. Enfin chacun voulant gouter de la ſouveraine magiſtrature, ils en créérent chaque année de nouveaux, toujours néanmoins ſous le nom d'Archontes ; & Créon fut le premier que l'on établit de cette ſorte. Rome s'accroiſſoit, mais lentement ; Romulus avoit commencé par la guerre, il continua par la Religion. Numa qui vint à lui ſucceder perfectionna ce que ſon prédeceſſeur auroit fini. Tullus Hoſtilius reſta vainqueur de la ville d'Albe jalouſe de la grandeur naiſſante des Romains(4). Ce prince en fut redevable au fameux combat des Horaces & des Curiaces ; & le peuple vaincu augmenta les forces du peuple victorieux : tous deux cependant ſe mêlerent & ſe joignirent ſi étroitement, qu'il n'y eût plus de difference entre les anciens & les nouveaux ſujets de la ville de Rome.

Le Royaume d'Egypte affoibli par ſes longues diviſions, ſe rétabliſſoit ſous Pſammeticus (5). Ce Prince qui devoit ſon ſalut aux Ioniens & aux Cariens les établit dans l'Egypte, fermée juſqu'alors aux étrangers. Et c'eſt depuis ce temps-là que l'hiſtoire d'Egypte mêlée de tant de fables commence à devenir plus certaine. Aſſaradon,

(1) 754. avant J. C. (2) 747, avant J. C. (3) 680. avant J. C. (4) 671. avant J. C. (5) 670. avant J. C.

appellé Nabuchodonoſor dans le livre de Judith, défit Arphaxad Roi des Médes. Enflé de ce ſuccès, il entreprit follement de conquerir toute la terre (1); il paſſe l'Euphrate, vient en Judée: mais Dieu prit ſon peuple ſous ſa protection; & tout-à-coup les vaſtes projets de Nabuchodonoſor & d'Holoferne ſon general furent arrêtés par la main d'une femme. Les Médes profiterent de cette occaſion pour ſe relever, comme ils firent ſous Phraortès & ſous Cyaxarès.

La Judée après avoir vû paſſer le regne déteſtable d'Amon (2) fut conſolée par la ſageſſe de Joſias, qui travailla même dès ſon enfance à réparer l'impieté des Rois ſes prédeceſſeurs. Les Romains s'accroiſſoient inſenſiblement ſous le regne d'Ancus Martius leur quatriéme Roi; & l'idée qu'ils avoient donné de leur gouvernement faiſoit que les peuples voiſins, qui ne pouvoient être leurs vainqueurs, cherchoient du moins, ſe voyant vaincus à mériter le nom glorieux de citoyens Romains. Ces mêmes-temps furent décorés par la naiſſance de Thalès & de Solon; ces hommes vertueux qui ont merité le nom de ſages, moins par leur ſçavoir que par leur prudence & par leurs mœurs. Le Royaume de Babylone conquis autrefois par Aſſaradon en fut encore une fois ſeparé de l'Aſſyrie par la trahiſon de Nabopolaſſar (3). Il étoit général des armées que Chinaladan, nommé Sarac, avoit envoyées contre le Roi des Médes. Le général Aſſyrien ſe joignit donc avec Aſtyagès, & ils firent périr Chinaladan qui ſe brûla dans Ninive. Des Auteurs éclairés croyent que c'eſt-là le veritable Sardanapale dont l'hiſtoire marque la mort à peu près de la même maniere que celle de Chinaladan. C'eſt ce que nous éxaminons dans le Chapitre XI. de cet ouvrage.

Nabopolaſſar devint donc maître de Babylone; & cette ville déja trop orgueilleuſe de ſa propre grandeur, la devint encore davantage par la ruine de Ninive, qui ſeule lui pouvoit diſputer le premier rang (4). Nabuchodonoſor plus terrible que ſon pere Nabopolaſſar menaça tout l'Orient; & tout l'Orient fut obligé de plier ſous ſon regne qui dura plus de quarante ans. Jeruſalem fut abandonnée à ce ſuperbe vainqueur la quatriéme année de Joakim (5). C'eſt à ce terme que commencent les ſoixante-dix ans de la captivité de Babylone marqués par Jérémie; mais Nabuchodonoſor mit le comble à ſes fureurs par la deſtruction totale de la ville ſainte & du temple de Dieu ſous Sédécias, qui fut le dernier des Rois de Juda (6). La Grece, ou, pour mieux dire, Athénes, plus heureuſe alors que la Paleſtine, recevoit les loix ſi ſages de Solon qui établiſſoit la liberté ſur la juſtice. Ce grand homme né avec toute la douceur qui convient à l'humanité, abolit les loix dures & ſanguinaires, que Dracon avoit données trente ans auparavant. Les Phocéens, peuple d'Ionie, tranſporterent à Marſeille leur premiere colonie; & deux illuſtres Gaulois, Belloveſe & Segoveſe tous deux freres en conduiſent réciproquement chacun une; le dernier dans le fond de la Germanie, & Belloveſe dans l'Italie, où il ſe cantonna dans les environs du Po. C'étoit ſous le regne de Tarquin l'ancien, que la probité ſeule (choſe rare en tous temps) avoit élevé ſur le trône. Nabuchodonoſor embelliſſoit Babylone qui s'étoit

(1) 656. avant J. C. (2) 641. avant J. C. (3) 626. avant J. C. (4) 610. avant J. C. (5) 607. avant J. C. (6) 599. avant J. C.

enrichie des dépouilles des autres nations. Son fils Evilmerodac que ſes débauches rendoient odieux, ne dura guéres. Il fut tué par Nerigliſſor ſon beaufrere qui uſurpa le Royaume. Piſiſtrate fit la même choſe à Athenes où il s'empara de l'autorité ſouveraine, qu'il ſût conſerver durant trente années, quoique Solon s'y oppoſât; il la laiſſa même à ſes enfans malgré les viciſſitudes dont fut agité ſon gouvernement. L'on voit paroître Cyrus, qui fut nommé Général des troupes du Roi des Médes. Comme toute la gloire des opérations rouloit ſur ce Prince & qu'il fut vrai-ſemblablement aſſocié à l'Empire, la plûpart des auteurs Grecs ont pris occaſion de marquer à la premiere année de la LV. Olympiade le commencement de Cyrus(1);& par-là ils lui donnent trente ans de regne; mais il eut toujours la modeſtie de déferer au Roi des Médes la ſouveraineté des conquêtes qui n'étoient dûës qu'à la ſageſſe de ſa conduite. Loin de détrôner le Roi des Médes, comme le prétendent quelques auteurs, il fut toujours rempli des principes d'humanité & de juſtice qui caracteriſent les héros; il conſerva même la vie à Creſus, qu'il avoit vaincu & pris dans Sardes ſa ville capitale : il battit pluſieurs fois les Babyloniens & ſe rendit maître de leur ville qu'il ſoumit au Roi des Médes. Ce Prince qui n'étoit pas moins touché de la fidelité de Cyrus que de ſes exploits, lui donna en mariage ſa fille unique qui devoit être ſon heritiere.

Ainſi deux ans après la priſe de Babylone, (2) Cyrus par une ſucceſſion légitime, devint maître de l'Aſie, & fonda ce grand empire, connu ſous le nom d'Empire des Perſes. Il commença par délivrer Iſraël : Zorobabel partit de Babylone & revint en Judée avec ceux qui voulurent y retourner. Il bâtit l'autel & poſa les fondemens du ſecond temple; mais ce pieux deſſein fut traverſé par les violences & les artifices des Samaritains. Cyrus auroit remis Iſraël dans ſon ancien luſtre, ſi un plus long regne lui avoit permis de le faire; mais Cambyſe ſon ſucceſſeur, homme brutal, penſa moins à illuſtrer qu'à étendre ſon empire. Cependant il ne ſurvéquit que très-peu à Smerdis ſon frere qu'il avoit fait poignarder. Les Mages s'emparerent du trône ſous le nom de ce même Smerdis, & ne le garderent que peu de mois. Darius fils d'Hyſtaſpe, qualifié de meilleur de tous les hommes, fut élevé ſur le trône des Perſes. Imitateur des vertus de Cyrus, il permit qu'on achevât le temple du vrai Dieu. Athénes & Rome recouvrent la liberté preſque en même-temps que les Juifs. Harmodius & Ariſtogiton périſſent dans le moment qu'ils délivrent leur patrie des Tyrans, qui étoient enfans & ſucceſſeurs de Piſiſtrate; mais leur nom fut toujours honoré du peuple. Rome qui chaſſe Tarquin le ſuperbe, ſe ſoumet aux Conſuls dont le gouvernement ne fut pas toujours tranquille, parce que le peuple qui ne connoît pas toujours les juſtes bornes de la liberté, penſa perir en abuſant de la ſienne.

Darius éclata, mais inutilement, contre la Grece; & les nombreuſes armées qu'il avoit confiées à Mardonius ſon gendre, furent défaites par une poignée d'Atheniens conduits par Miltiades. Xerxès fils & ſucceſſeur de Darius voulut vanger cet affront fait au plus grand des Rois, & à l'armée la plus formidable qui ſe ſoit vûë juſqu'alors, il

(1) 560. avant J. C. (2) 536. avant J. C.

vint

vint dans la Grece avec une armée encore plus forte ; mais elle fut affoiblie aux Thermopiles, où les Lacedemoniens lui tuerent vingt mille hommes. Sa flotte fut défaite la même année près de Salamine par les conſeils de Thémiſtocle. La terreur s'empara de ſes troupes ; il en fut ſaiſi lui-même & repaſſa l'Helleſpont avec précipitation ; & un an après, ſon armée de terre commandée par Mardonius fut défaite auprès de Platée, le même jour que les Ioniens défirent les Perſes ſur terre & ſur mer près de Mycale dans l'Aſie mineure : par-là ils rendirent la liberté à toutes les colonies Grecques qui étoient en Aſie (1). Après Xerxès qui fut tué par Artaban ſon Capitaine des Gardes, vint ſon fils Artaxerxès à la longue-main ; & c'eſt de la vingtiéme année du regne de ce Prince, protecteur des Juifs, que l'on commence à compter les 70. ſemaines de Daniel, c'eſt-à-dire, les 490. ans, dont l'ordre ſagement entendu fait connoître le temps de la mort du Meſſie qui devoit mettre fin à tous les ſacrifices de l'ancienne loi.

Rome qui n'admiroit pas moins le ſage gouvernement des Grecs que leur valeur, voulut ſe régler ſur le même exemple. Elle envoya donc ſes députés pour avoir les loix des villes de la Grece, ſur-tout celles d'Athenes données par le plus ſage de tous les Grecs (2). C'eſt de-là que ſe formerent les loix des douze tables dictées avec tant d'équité, qu'elles ont ſervi de fondement au Droit Romain. Le peuple qui avoit créé à cette occaſion des Decemvirs ſe repentit bien-tôt de l'autorité qu'il leur avoit donnée, & ſe vit contraint de les ſupprimer pour les empêcher de continuer leurs violences. Eſdras & Néhémias rétablirent l'obſervation de la loi dans Iſraël. Leurs livres finiſſent preſque tout ce qui reſte de l'Hiſtoire Sainte de l'ancien Teſtament, à l'exception de ce qui s'en trouve dans les livres des Maccabées, le reſte doit ſe puiſer en d'autres ſources. L'hiſtoire Grecque ne commence qu'alors à avoir des hiſtoriens Hérodote le plus ancien de ceux qui nous reſtent finit aux batailles de Platée & de Mycale. Les autres évenemens de cette hiſtoire ſont décrits par Thucydide. Son objet principal fut la Guerre du Peloponeſe ; guerre inteſtine, qui diviſant les Grecs, les penſa perdre ; mais après avoir duré vingt-ſept ans, elle finit à l'avantage de Lacedemone qui avoit dans ſon parti Darius, ſurnommé le Baſtard, l'un des fils d'Artaxerxès ; mais Thucydide n'en a décrit que les 21. premieres années. Ces mêmes Lacedemoniens ſecourus autrefois par Darius, chercherent depuis à diviſer ſon empire, en ſoutenant la révolte du jeune Cyrus contre ſon frere aîné Artaxerxès Mnémon fils & ſucceſſeur de Darius (3). Ils avoient envoyé contre le légitime poſſeſſeur du trône des Perſes ces dix mille Grecs dont la valeur & la retraite ſi vantée feront toujours l'étonnement de la poſterité.

Rome étoit à peine remiſe de ſes troubles domeſtiques, qu'elle recommença ſes conquêtes par la priſe de Veïes : ainſi elle n'étoit pas encore ſortie du centre de l'Italie. Les Gaulois penſerent la faire perir ; (3) ils prirent la ville ; mais tandis que l'on traite de la reddition du Capitole, Camille vient, & comme Dictateur, c'eſt-à-dire, comme arbitre ſouverain de la paix & de la guerre, il rompt le traité, rétablit les affaires des

(1) 467. avant J. C. (2) 452. avant J. C. (3) 401. avant J. C. (4) 391. avant J. C.

Romains, & ſauve Rome qui l'avoit exilé auparavant (1). Lacedemone victorieuſe & maîtreſſe de la Grece ſe trouve domptée à ſon tour auprès de Leuctres (2) par les Thébains conduits & animés par la ſageſſe d'Epaminondas, qui pouſſa au ſuprême degré le héroïſme des mœurs & de la valeur. Ce grand homme périt en héros, c'eſt-à-dire, victorieux à la bataille de Mantinée, qu'il ne gagna qu'après des efforts extraordinaires de prudence & de courage. C'eſt-là que Xenophon finit ſon hiſtoire, commencée la 22. année de la guerre du Peloponeſe. Les Rois de Macedoine commencèrent enſuite à ſe rendre maîtres des déliberations de la Grece. Démoſthene défendoit Athenes, & déſoloit Philippe par ſon éloquence : mais la bataille de Cheronée gagnée par les Macedoniens les rendit les arbitres de la Grece (3). Philippe ne ſurvéquit que deux ans à ſa victoire. Il ſe préparoit à ſe vanger des Perſes qui l'avoient traverſé dans ſes deſſeins, lorſqu'il fut tué par Pauſanias, jeune homme de naiſſance, à qui ce Prince n'avoit pas rendu la juſtice que lui avoit demandée cet aſſaſſin. Alexandre ſon fils qui lui ſucceda ſuivit le plan que ſon pere avoit formé (4) ; la mort d'Artaxerxès qui fut tué par l'eunuque Bagoas, ne l'en détourna point. Il trouva néanmoins dans la perſonne de Darius un Prince capable de lui diſputer l'empire du monde. Il voulut cependant montrer aux Grecs que ſa jeuneſſe ne l'empêchoit pas d'être à leur tête : il battit les Illiriens, les Triballes & les Getes, prit & raſa Thebes, & ſe fit enfin élire chef de tous les Grecs. Puiſſant & victorieux, il marche contre Darius qu'il défait en trois batailles rangées, ſavoir, au paſſage du Granique, près de la ville d'Iſſe en Cilicie, & enfin entre Arbelle & Gaugamelle en Aſſyrie. Il entre triomphant dans Babylone & dans Suze, détruit Perſepolis ancienne demeure des Rois de Perſe, pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux Indes, & vient mourir à Babylone âgé de trente-trois ans. (5)

D'un autre côté Rome étoit aux mains avec les Samnites ſes voiſins, & eut beaucoup de peine à les réduire. Les généraux d'Alexandre n'en eurent pas moins à s'accorder, pour donner des ſucceſſeurs à ce conquerant. Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigonus, Seleucus, Lyſimaque, Antipater & ſon fils Caſſander ſe crurent tous également dignes de lui ſucceder ; & pour en venir plus facilement à bout, ils immolerent à leur ambition toute la famille d'Alexandre. Ce fut le temps des meurtres & des révolutions. Dès-lors on vit naître les Royaumes de Pont & de Bithynie : celui même d'Armenie ſecoüa le joug des Macédoniens : les deux Mithridates pere & fils fonderent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puiſſantes Monarchies qui s'éleverent des débris de celle d'Alexandre, furent celle d'Egypte fondée par Ptolomée fils de Lagus, & celle d'Aſie ou de Syrie par Seleucus. Cette derniere, outre la Syrie, comprenoit encore une partie de la haute Aſie, c'eſt-à-dire, l'Aſſyrie, la Meſopotamie, & la plus grande partie de ce qui étoit occupé par le Roi des Perſes. La Macédoine qui devoit être reſpectée comme le patrimoine de la famille d'Alexandre, fut encore moins exempte de troubles que ſes conquêtes. Mais dans le temps que tout étoit en combuſtion dans la Macédoine, Brennus Roi des Gaulois pene-

(1) 390. avant J. C. (2) 371. avant J. C. (3) 338. avant J. C. (4) 336. avant J. C. (5) 324. avant J. C.

tra juſques dans l'Aſie mineure, & s'établit dans la Galatie, fondit ſur la Macédoine qu'il ravagea,& fit trembler toute la Grece: mais les Gaulois ſoüillerent leurs victoires par l'entrepriſe ſacrilege du temple de Delphes. Pyrrhus chaſſé de la Macédoine étoit en Italie, où il faiſoit la guerre aux Romains, mais en homme vertueux, & avec cette generoſité d'ame & d'action qui ſe rencontrent rarement dans les chefs des partis contraires.

Iſraël reſpiroit dans tous ces troubles. Le peuple de Dieu favoriſé d'abord par les Rois de Syrie, qui lui accorderent les mêmes droits qu'au reſte de leurs ſujets, reprenoit vigueur & cherchoit à pratiquer ſa ſainte loi avec plus de pureté qu'il n'avoit fait auparavant. Le Roi d'Egypte même, c'étoit Ptolomée Philadelphe, voulut avoir dans ſon Palais les ſaintes Ecritures en langue Grecque, qui étoit celle de ſa Cour. La guerre de Pyrrhus avec les Romains continuoit toujours; mais ſe trouvant battu par le Conſul Curius, il repaſſa dans l'Epire, ſe jetta ſur la Macédoine, où il eut quelques ſuccès qui aboutirent à une fin malheureuſe, ayant été écraſé dans Argos d'un coup de pierre qu'il reçut de la main d'une femme. La mort de Pyrrhus laiſſa la Macédoine paiſible entre les mains d'Antigonus Gonatas. Mais la ligue des Achéens ſoutint encore pendant quelque temps la liberté de la Grece. Cette confederation en produiſit les derniers heros, Aratus & Philopemen. Les Romains avançoient leurs conquêtes en Italie; ils ne s'en virent pas plutôt maîtres, qu'ils penſerent aux affaires du dehors. Leur premiere vûë ſe porta ſur les Carthaginois: c'étoit dans leur voiſinage une puiſſance qui pouvoit les incommoder. La premiere guerre Punique obligea les Romains à combattre hors de l'Italie, & ils reſterent victorieux, même ſur la mer qu'ils n'avoient jamais pratiquée. (1) Regulus qui commandoit l'armée Romaine, arrive en Afrique, où il réuſſit d'abord; mais enfin il échoüa, & ſa captivité ne lui fit pas moins d'honneur que lui en auroit fait une victoire. La guerre ne finit, après bien des incertitudes, qu'au bout de vingt-trois ans. Les Romains demeurerent vainqueurs; Carthage étoit humiliée, mais non pas détruite. La guerre d'Illirie vint enſuite, qui ne fut pas moins glorieuſe aux Romains. (2) Voiſins de la Grece, ils y envoyerent des Ambaſſadeurs, & leur puiſſance commença dès-lors à s'y faire reſpecter. Les Gaulois d'Italie qui étoient demeurés en paix, commencerent à remuer. La guerre fut vive de part & d'autre; mais les Gaulois y perdirent beaucoup de villes & de pays. La ſeconde guerre Punique s'alluma. (3) Quatre batailles perduës auroient fait périr tout autre que les Romains; ils eurent une reſſource toujours aſſurée dans le danger, ce fut de porter la guerre chez leurs ennemis, pour éloigner les malheurs & la perte de l'Italie. (4) Scipion va en Eſpagne, & la ſoumet: il entre en Afrique. Cette guerre qui avoit duré 17. ans, combla les Romains de gloire; & ils donnerent la paix à l'Afrique vaincuë & ſubjuguée.

Le Roi de Macédoine avoit ſecouru les Carthaginois; il fut donc attaqué & battu par les Romains. Antiochus le Grand, Roi de Syrie, jaloux de leur grandeur, les attaque à ſon tour; mais il fut vaincu par mer & par terre; & pour aſſurance des traitez,

(1) 264. avant J. C. (2) 229. avant J. C. (3) 218. avant J. C. (4) 210. avant J. C.

il donna l'un de ſes fils en otage aux Romains. La guerre de Macédoine ſe renouvella; mais elle devint fatale à Perſée, qui fut le dernier Roi de ce Royaume. (1) Il fut pris & conduit à Rome, où il mourut dans l'obſcurité d'une priſon; & quelque temps après la Macédoine de Royaume qu'elle étoit auparavant, ne fut plus qu'une Province de la République Romaine. (2) Rome tantôt alliée, tantôt ennemie de la République des Achéens, les abbatit enfin, parce qu'ils paroiſſoient vouloir trop entreprendre ſur la liberté des autres peuples de la Grece. Sa perte entraîna celle de Corinthe. La troiſiéme guerre Punique avoit commencé quelque temps auparavant; (3) mais les Romains crurent que pour ſe délivrer de toute inquiétude, ils devoient détruire Carthage. La guerre de Numance qui vint enſuite (4) fit ruiner cette ville à un point, qu'à peine en trouve-t'on des veſtiges en Eſpagne. Les Rois de l'Aſie n'étoient pas tranquiles, leurs querelles réveillerent les ſentimens que les Juifs avoient pour la liberté. Ils ſe donnerent des ſouverains de leur nation. Simon fut le premier. Là commence le nouveau Royaume du peuple de Dieu, & la Principauté des Aſmonéens toujours jointe au ſouverain ſacerdoce. Dès-lors on voit ſes Rois prendre beaucoup de part dans les affaires des Rois de Syrie; Jeruſalem ne laiſſa pas d'être aſſiegée par Antiochus Sidetes, qui fit cependant la paix avec les Juifs.

Les Romains ſe virent attaqués par leurs eſclaves, & ce ne fut pas trop de toute leur puiſſance pour réduire les rebelles. La ſucceſſion d'Attalus Roi de Pergame, qui legua ſon Royaume au peuple Romain, penſa mettre la diviſion dans cette grande ville; mais le tribunal ſéditieux des Gracques eut des ſuites plus fâcheuſes, & l'on ne vint à bout de les pacifier, que par la mort de Tiberius Gracchus. Hyrcan ſut profiter des révolutions de Syrie, & Demetrius occupé à ſe rétablir ſur le trône, lui laiſſa le temps de prendre Samarie & d'en détruire le temple. La Loi même fut portée dans l'Idumée; & pour ſe mieux ſoutenir, les Juifs ſurent ſe procurer la protection des Romains. Ces derniers paſſerent les Alpes pour la premiere fois. Après avoir vaincu les Allobroges, (5) ils réduiſirent la Gaule Narbonoiſe en Province, & lui donnerent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Rome qui s'agrandiſſoit au dehors, s'affoibliſſoit au-dedans par ſes diviſions; celles des Gracques ſe renouvellerent, & Caïus Gracchus mourut d'une mort auſſi tragique que ſon frere. Les Cimbres paroiſſent pour la premiere fois & ſont battus; (6) la guerre de Numidie commence, & ſe termine enfin par la défaite de Jugurtha. Les eſclaves armerent une ſeconde fois dans la Sicile, & cette ſeconde révolte ne couta pas moins de ſang que la premiere. Marius battit les Teutons, les Cimbres & les autres peuples du Nord qui penetroient déja dans les Gaules & dans les autres Provinces des Romains. Rome qui triomphoit de toutes les nations, ſe vit déchirée par ſes propres citoyens: c'étoient Marius & Sylla. La dictature tyrannique de ce dernier mit les Romains en ſervitude. Son exemple fut contagieux: Sertorius ſe crut autoriſé à ſe cantonner en Eſpagne, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines & d'adreſſes que Pompée vint à bout de ruiner ce parti. La guerre des Gladiateurs ne devint pas moins funeſte que celle que

(1) 168. avant J. C. (2) 146. avant J. C. (3) 147. avant J. C. (4) 141. avant J. C. (5) 121. avant J. C. (6) 113 avant J. C.

Mithridate avoit déclarée à la République: elle fut néanmoins terminée par le bonheur de Pompée, qui venoit de purger les mers des Pirates dont elles étoient couvertes. Dans le temps qu'il ſe rendoit maître de l'Aſie, Ciceron s'occupoit à Rome à détruire dan Catilina un ennemi domeſtique, plus dangereux que ceux qu'elle avoit au dehors. Il en vint heureuſement à bout; mais il ne mit pas la liberté du peuple à couvert. Pompée commandoit avec autorité dans le Senat; & Jules Ceſar qui venoit de faire la conquête des Gaules, ſe mit en état par là de changer la forme du gouvernement, & d'établir dans ſa patrie une domination abſoluë. Comme il ne pouvoit point avoir d'égal, la bataille de Pharſale le délivra de Pompée, qui fut battu, & qui trouva la mort en Egypte, où il s'étoit réfugié. Ceſar victorieux, parut en un moment par tout l'univers. Egalement vainqueur en Egypte, en Aſie, en Mauritanie, en Eſpagne, il fut reconnu maître de Rome & de tout l'Empire. Brutus & Caſſius crurent affranchir leur patrie en le tuant comme un tyran: elle retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lepidus, & du jeune Ceſar Octavien, petit-neveu de Jules-Ceſar, & ſon fils par adoption. Ils partagerent l'Empire: Ceſar garda l'Italie; & de concert avec Antoine, il ruina Lepide. Ces deux concurrens reſtés ſeuls, ſe tournent enſuite l'un contre l'autre. Ceſar gagne la bataille d'Actium, qui le rend ſeul maître de l'univers. Antoine ſe voit abandonné de ſes anciens amis, parce qu'il eſt malheureux. Herode Iduméen qui lui devoit tout, ſe jette dans le parti du vainqueur, & ſe maintient dans la poſſeſſion du Royaume de Judée, que la foibleſſe du vieux Hyrcan avoit fait perdre aux Aſmonéens. Alexandrie ſe rend à Ceſar. L'Egypte devient Province Romaine. Rome même, ſi jalouſe autrefois de ſa liberté, le reconnoît pour maître abſolu de tout l'Empire; il regne ſous le titre d'Empereur & d'Auguſte. Il dompte vers les Pyrennées les Cantabres & les Aſturiens révoltés. L'Ethiopie lui demande la paix: Les Parthes redoutables aux Romains par la défaite de Craſſus, lui renvoyent les Aigles Romaines & les priſonniers: les Indes recherchent ſon alliance; la Pannonie le reconnoît, la Germanie le redoute. Victorieux par mer & par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers ſe voit en paix ſous ſa puiſſance; & pour comble de bonheur, JESUS-CHRIST vrai Meſſie vient au monde ſous ſon regne. Heureux s'il en eût profité. Le CHRIST n'eſt pas moins le centre de l'Hiſtoire que de la Religion. C'eſt le terme où tout aboutit. Tout va prendre une nouvelle face; il faut pourtant que la véritable Religion s'établiſſe; mais oppoſée à la fauſſeté des religions étrangeres, elle prend le deſſus malgré l'autorité des hommes, parce que la verité qui vient de Dieu ſeul, eſt indépendante de la puiſſance humaine.

Voilà le plan ſur lequel il faut étudier toute l'hiſtoire générale. Par cet abregé ſuccinct, qu'on peut fortifier ou amplifier par le *Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet*, ou par les premiers livres du *Rationarium* du P. *Petau*, on doit voir la liaiſon que les diverſes parties de l'hiſtoire générale ont entre elles; & l'on doit enſuite en prendre le détail; ſéparer les hiſtoires particulieres pour les mieux pénétrer; & quand on voudra leur donner plus de clarté & d'étenduë, il faudra de temps en temps les rapprocher toutes les unes des autres, ſoit par des abregés, ſoit par des *tables chronologiques*, ſemblables à celles dont nous allons donner le détail. C'eſt le ſeul moyen

de ne rien confondre : choſe trop ordinaire dans des lectures variées d'un ſi grand nombre d'hiſtoires particulieres.

CHAPITRE VIII.

Explication des deux premieres Tables chronologiques de l'hiſtoire univerſelle.

CES Tables chronologiques que je viens de publier ne contiennent pas ſeulement tout le plan de l'hiſtoire univerſelle, elles en font encore ſentir les principales difficultez; choſe abſolument neceſſaire à ceux qui en commencent l'étude. La plûpart prévenus de la lecture d'un livre unique, qui ne leur repreſente qu'un ſentiment & qu'un ſyſtême, s'imaginent ou qu'il n'y en a point d'autre, ou du moins qu'il n'y a de vrai que celui qui leur a été enſeigné d'abord. Ce ſont là principalement les motifs qui m'ont engagé à donner ces tables, dont j'ai long-temps roulé le plan dans mon eſprit, avant que de le pouvoir executer.

Quoiqu'elles portent avec elles une eſpece de clarté, que j'ai fait en ſorte d'y répandre par l'ordre que j'y ai mis, je crois cependant devoir y jetter encore quelques lumieres par des obſervations qui en expliqueront tout le ſyſtême.

Je n'avance pas trop en diſant que c'eſt une methode que je preſente autant aux yeux qu'à l'eſprit, pour ſe former un arrangement raiſonnable ſur l'hiſtoire univerſelle, & même pour en diriger l'étude, auſſi bien que celle des hiſtoires particulieres de chaque nation. Ce n'eſt pas une médiocre entrepriſe; je ne prétens pas néanmoins y avoir entierement réüſſi : mais je croirai beaucoup faire, ſi je ſuis utile à ceux qui n'en ſavent pas plus que moi, ou ſi j'engage quelqu'un auſſi zelé, mais plus habile à nous donner un ouvrage plus parfait.

La premiere attention qu'on doit faire ſur ces Tables, eſt de porter ſa vûë ſur l'OBSERVATION PRELIMINAIRE qui eſt à la tête. Elle inſinuë ce qu'on doit lire pour avoir quelques principes ſur l'étude de la chronologie. Il faut ſur-tout éviter l'embarras; il eſt toujours deſagréable de s'impliquer dans de grandes difficultez. On doit les abandonner à ceux que Dieu veut punir, par le goût qu'il leur donne pour une étude auſſi ſeche, quoique neceſſaire dans le fond. J'en ai ſuffiſamment parlé dans le chapitre IV. de cet ouvrage. Je crains d'en avoir déja trop dit; mais il eſt aiſé de retrancher quelque choſe à ma prolixité. Les gens ſenſés, c'eſt-à-dire, ceux qui ne veulent être en ce genre ni trop profonds, ni trop ſuperficiels, verront bien à quoi ils ſe doivent fixer dans cette étude.

Ce qui d'abord frappe dans ces Tables ſont les colonnes de l'hiſtoire ſainte. Elles ſont accompagnées, ou pour mieux dire, précedées de ſix autres colonnes de chiffres, qui reglent la chronologie de cette portion de l'hiſtoire générale. Tous ceux qui ont donné juſques-ici de ces ſortes de tables n'ont pas ſeulement adopté un ſyſtême de chronologie; il paroît auſſi qu'ils ont voulu y aſſujettir les autres. J'ai, comme eux, embraſſé un ſentiment; mais j'ai trop d'équité pour vouloir obliger perſonne à le ſuivre. Il ſeroit injuſte à un particulier de ſe croire aſſez d'autorité pour déterminer par

de ſimples conjectures la croyance des autres hommes ſur des faits toujours accompagnés de doutes. Pour cela j'ai donc crû que je devois repreſenter ſous un même point de vûë les differentes manieres de compter les évenemens de l'Hiſtoire Sainte. Ainſi celui qui ſe détermine pour la ſupputation du texte Hébreu vulgaire, la trouvera dans les deux premieres colonnes. *Uſſerius* m'a fourni cette ſupputation. Tous les ſavans conviennent qu'à peu de choſe près, c'eſt celui de nos chronologiſtes qui a le plus exactement expliqué le ſyſtême du texte Hébreu. Il a été ſervilement copié par M. *Lancelot* dans les tables chronologiques, qu'il a miſes à la fin des Bibles latines imprimées chez Vitré; mais M. *Boſſuet* a ſû, en l'adoptant, le rectifier ſur les faits hiſtoriques que des lumieres nouvelles & de nouvelles obſervations ont donné lieu de placer autrement que n'a fait *Uſſerius*. Il n'y a donc pour le ſuivre, qu'à prendre les évenemens marqués dans les colonnes de l'Hiſtoire Sainte, & les rapprocher de ſa maniere de compter. Par là on peut negliger ou regarder comme nulles les autres colonnes de chiffres. Elles auront cependant cet avantage qu'elles feront connoître de quelle maniere d'autres ſavans arrangent & ſupputent les évenemens. Ceux qui ſe trouveront plus d'inclination pour la chronologie des Septante, n'auront qu'à s'attacher aux colonnes troiſiéme & quatriéme. J'ai tiré cette ſupputation des livres du R. P. *Pezron* dont il eſt inutile que je faſſe ici l'éloge; ſes ouvrages parlent pour lui. Il eſt vrai qu'il a un peu varié dans ſa maniere de compter; mais j'ai crû me devoir fixer à ſes premieres obſervations compriſes dans le canon chronologique qui eſt à la fin de ſon *Antiquité des temps rétablie*. J'oſe aſſurer que perſonne n'a mieux dévelopé, ni mieux prouvé ce ſyſtême que ce ſavant religieux. A l'exception de ſa maniere de ſupputer l'hiſtoire des Juges dont il a un peu trop allongé les temps, ſans être ſuffiſamment autoriſé, on peut dire que le reſte de ſon ouvrage eſt appuyé ſur des preuves qui m'ont paru auſſi vrayes qu'elles ſont vraiſemblables aux autres. Pour en faire uſage, il n'y a donc qu'à joindre ces deux colonnes de chiffres avec les évenemens de l'Hiſtoire Sainte, & les autres chiffres deviendront inutiles.

On trouvera dans la cinquiéme & ſixiéme colonne de chiffres, la ſupputation du texte Hébreu Samaritain, non pas tel qu'il eſt aujourd'hui, mais tel qu'il étoit du temps de S. Jerôme. Nous devons l'arrangement de ce ſyſtême au P. *Tournemine*, que ſon profond ſavoir & la droiture de ſon cœur mettent même au-deſſus de ſa naiſſance. On peut voir ce que j'en ai rapporté au chapitre IV. de cet ouvrage, où j'ai donné les preuves que ce ſavant Jeſuite a bien voulu me communiquer. Outre les preuves de fait, j'ai eû ſoin d'y joindre les réflexions qui peuvent procurer à ce ſyſtême toute la vraiſemblance dont il eſt ſuſceptible : car c'eſt ainſi qu'il faut parler dans ces matieres. C'eſt la voye la plus ſimple qu'il y ait pour réduire à l'unité d'un même ſentiment, les differentes ſupputations qui ſe trouvent dans les divers textes de l'Ecriture Sainte. Comme je ne prétens gêner perſonne, je demande qu'on me faſſe la même grace. Il ſuffit que je preſente aux lecteurs de quoi choiſir, pour qu'on me laiſſe choiſir à mon tour.

Toutes ces differences de texte Hébreu, de Samaritain, de Septante ne regardent que l'Hiſtoire Sainte; ainſi l'application n'en eſt juſte que ſur cette partie de l'hiſtoire générale. S'agit-il de l'hiſtoire profane, je me ſers de l'époque vulgaire de Je-

ſus-Chriſt. C'eſt le centre de toute la Chronologie. Comme dans l'hiſtoire moderne on datte par les années après la naiſſance du Sauveur, je marque tous les évenemens de l'ancienne hiſtoire par les années avant Jeſus-Chriſt. Ainſi l'on ſait la diſtance qui ſe trouve d'un tel prince, ou d'un tel évenement juſqu'au terme connu de toutes les hiſtoires. Au lieu que ſi j'avois datté par les années du monde, il auroit toujours fallu recourir au ſentiment que j'ai ſuivi; & la plume à la main, on auroit été contraint de ſupputer pour ſavoir la diſtance d'un évenement marqué juſqu'au terme commun. C'eſt pour la même raiſon que je n'ai point parlé d'Ere de Nabonaſſar, de Période de Callipe & de Methon, d'Olympiades, d'années de Rome, de Conſulats, de Période Julienne. J'ai eû le chagrin de les examiner toutes; je m'en ſuis ſervis; mais je n'en dis rien dans mes Tables, dans la crainte d'y mettre de la confuſion, ou de jetter un lecteur dans l'embarras. Ayant toujours en vûë la clarté & la ſimplicité qui doit regner dans ces ſortes d'ouvrages, j'ai tout rapporté à un principe uniforme pour tous les évenemens; c'eſt celui de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Cette maniere de compter s'accommode beaucoup mieux avec la Chronologie; la difference des années du monde ne vient que des premiers temps: alors on ne ſauroit trouver dans l'hiſtoire profane d'évenement paralelle pour être comparé avec les temps les plus reculés de l'Hiſtoire Sacrée. Commence-t-on à trouver de la certitude dans l'hiſtoire profane, c'eſt pour lors que la Chronologie Sainte n'a preſque plus d'embarras. Ainſi tout ſe réünit; mais ce n'eſt que huit ou dix ſiecles avant Jeſus-Chriſt: c'eſt toujours beaucoup.

La ſuite de l'Hiſtoire Sainte ſe trouve partagée dans la premiere Table par des colonnes ſubordonnées à la colonne dominante. Je l'ai fait pour preſenter à l'œil les principales differences qui ſe trouvent dans la maniere de ſupputer les temps écoulés depuis la ſortie d'Egypte, juſqu'à la conſtruction du temple commencé la quatriéme année de Salomon. Et comme ſi cela n'étoit pas encore ſuffiſant, ſoit pour la clarté à laquelle je me ſuis dévoüé, ſoit pour l'inſtruction du lecteur, j'en ai fait une table particuliere, inſerée dans le chapitre IX. de cet ouvrage. On y verra ſix des principaux ſentimens que j'ai mis en paralelle, pour être comparés enſemble.

La ſeconde Table qui commence à Roboam, c'eſt-à-dire, dix ſiecles avant Jeſus-Chriſt, ſe trouve partagée par les deux colonnes des Rois de Juda & d'Iſraël. Par-là nous avons fait en ſorte de repreſenter les moyens qu'on a crû devoir apporter pour concilier les differences, & aſſoupir les difficultez qui ſe rencontrent dans les livres des Rois & des Paralipoménes. Et comme j'avois appris de M. *Boivin* l'aîné, qu'il avoit rendu à la nation Judaïque deux Rois que nos hiſtoriens lui avoient retranchés, j'ai cherché, j'ai réflechi, & je me trompe, ou Joram I. eſt l'un de ces Rois, comme j'en ai donné la preuve dans le chapitre IX. l'autre viendra quand il plaira aux heritiers de ce ſavant homme de nous le faire connoître. Le reſte de cette colonne n'a rien de particulier. C'eſt, comme dans tous les autres ouvrages de cette nature, une ſuite d'hiſtoire juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

La colonne ſuivante repreſente la chronologie des Rois d'Egypte. C'eſt la premiere fois que la ſuite de ces princes paroît dans des Tables. Les préjugés qu'on avoit contre la verité de cette hiſtoire, la faiſoient regarder au moins comme douteuſe par les difficultez que l'on trouvoit à ranger les regnes de ces princes, de maniere qu'ils ſe puſſent

puſſent accorder avec les autres hiſtoires. Des trois principaux ſyſtêmes qui ont paru ſur cette hiſtoire, je n'en preſente qu'un ſeul, dont je donne les preuves & le détail dans le chapitre X. de cet ouvrage ; je ne ſai ſi on ne me trouvera pas bien hardi, mais je le crois très-probable puiſque je le publie, & les époques ſur leſquelles il eſt appuyé m'ont déterminé à le placer ici préferablement à celui du Chevalier *Marsham* qui eſt très-douteux dans ſon dénouëment principal. Ce ſyſtême que j'expoſe au grand jour, ſe réünit avec celui du P. *Tournemine* environ quinze ſiecles avant Jeſus-Chriſt : c'eſt alors que cette hiſtoire devient intereſſante & neceſſaire par ſes rapports eſſentiels avec l'hiſtoire ſainte & enſuite avec celle des Grecs : mais pour les temps qui précedent Seſac, il ne faut pas faire difficulté d'avoüer qu'elle renferme plus de curioſité, que d'utilité.

Je donne dans les colonnes 5. & 6. la ſuite des Rois d'Aſſyrie ; ce ne ſont encore ici que de ſimples conjectures, au moins juſqu'à un certain point. Trois ſyſtêmes généraux partagent les ſavans ; j'en rapporte deux dans mes Tables, & j'abandonne avec la plûpart des gens habiles, celui de *Cteſias*, qui n'ayant pas marqué le nom des Rois d'Aſſyrie, ne peut jetter aucune lumiere ſur notre hiſtoire. Celui de *Jules Africain*, que j'ai cependant modifié, paroît le premier. Il ne ſauroit être ni ſuivi, ni abandonné entierement. On verra par l'onziéme chapitre de cette Methode que pour les Rois des Medes on ne ſauroit ſe diſpenſer de ſuivre ce qu'en dit *Hérodote*, dont la ſupputation eſt en cela très-conforme à l'Ecriture Sainte, regle certaine de toutes les hiſtoires qui s'y trouvent rappellées, ou même indiquées. Mais avant l'établiſſement de la puiſſance abſoluë & indépendante des Médes, je crois qu'on pourroit ſuivre ce que *Jules Africain* rapporte de l'ancienneté des Rois d'Aſſyrie ; car pour l'étenduë de cette monarchie, je ſuis perſuadé qu'il faut abandonner les idées chimériques de *Cteſias*, qui ne donne point d'autres bornes aux premiers Aſſyriens que celles de toute l'Aſie. Ninive qui ſe trouve bâtie & traitée même de grande & célebre ville avant Moyſe, fait voir qu'il avoit déja paru un Ninus, dont alors elle portoit le nom : car le mot hébreu de *Ninuah* ſignifie la demeure ou l'habitation de Ninus. Il eſt vrai que les Rois ſes ſucceſſeurs ſont à peine connus dans l'hiſtoire. Voilà ce qui fait tort à l'étenduë de leur domination, mais cela ne préjudicie point à l'antiquité de la nation & de la royauté de ſes ſouverains. Il ſemble même que par déference pour les auteurs anciens on peut adherer à ce ſentiment dès qu'on le peut raiſonnablement concilier avec l'Hiſtoire Sainte.

D'ailleurs il ne faut pas croire que l'Aſſyrie ait été abbatuë par la révolte d'Arbaces & la mort de Sardanapale : c'eſt même depuis ce temps-là que ſes Rois qualifiés du titre de grands, paroiſſent avec plus d'éclat dans l'hiſtoire. Voici donc l'arrangement préliminaire auquel nous croyons qu'on ſe peut fixer. Le royaume d'Aſſyrie foible & languiſſant dans ſes commencemens, fut établi long-temps avant Moyſe, c'eſt-à-dire, plus de dix-huit ſiecles avant l'Ere chrétienne, il reçoit quelque atteinte par la moleſſe de Sardanapale : les Babyloniens ſe ſéparent & font un royaume ſéparé juſqu'à ce qu'Aſſaradon Roi d'Aſſyrie s'en rendit maître. Les Médes ſe révoltent ; vivent quelque-temps dans une ſorte d'anarchie : mais enfin ſoumis par les Aſſyriens ils ne regagnent l'indépendance que 710. ans avant Jeſus-Chriſt, lorſque Dejocès

s'en fit declarer le premier Roy. Ainſi l'ancien royaume d'Aſſyrie en forme trois autres, qui ſont celui des nouveaux Aſſyriens, celui des Chaldéens réſidans à Babylone, & celui des Médes. Ils ſe trouveront bientôt réünis en la perſonne de Cyrus, dont le regne fait une des époques les plus remarquables de l'hiſtoire ſainte & de l'hiſtoire profane. Le reſte de cette colonne telle qu'elle eſt marquée dans la ſeconde Table chronologique, ne ſouffre plus que de legeres difficultez juſqu'à la mort d'Alexandre, qui donne lieu à cinq ou ſix monarchies toutes également célebres, toutes également intereſſantes, & que nous avons expliquées dans le chapitre XIII. de cet ouvrage. La multitude des évenemens en fait le plus grand embarras. Mais enfin tous ces Rois à force de ſe faire la guerre s'affoibliſſent tellement, qu'ils ſe trouvent incapables de réſiſter aux Romains, & leurs peuples ſe croyent heureux de pouvoir devenir une portion de leur république.

Tous cependant ne penſent pas comme nous ſur les premiers temps de l'hiſtoire d'Aſſyrie. Les ſentimens ſont aujourd'hui aſſez uniformes pour les temps qui ont ſuivi le regne de Sardanaple. *Uſſerius* qui a pris le deſſus en ce point, ſert de regle aux plus habiles Chronologiſtes. Nous nous ſommes joints à lui, parce que nous le croyons le plus raiſonnable de tous ceux qui ont examiné cette partie de l'hiſtoire ancienne. Mais depuis Ninus juſqu'à Sardanapale, il a un ſentiment dont il eſt preſque le pere & le protecteur: il a été ſuivi par de grands hommes. Ainſi nous avons crû bien faire de joindre ſon ſentiment à celui qu'il ſemble que nous ayons adopté. Il ne fait commencer l'hiſtoire d'Aſſyrie que très-long-temps après Moïſe, & peu de temps avant la priſe de Troye: & au lieu de treize ou quatorze cens ans de durée que nous lui avons donnée, il ne lui en donne que cinq cens vingt, ſelon les paroles, & peut-être ſelon le ſentiment d'*Herodote*. Ainſi nous avons crû ſatisfaire plus de perſonnes en ne nous bornant point à un ſeul ſentiment, qui étant quelquefois rejetté ou abandonné des lecteurs, leur rendroit nos Tables inutiles dans cette partie, ſi nous n'avions eû ſoin d'y inſerer les deux ſyſtêmes les plus connus & les plus accrédités.

L'HISTOIRE Grecque qui paroît dans les colonnes ſuivantes, depuis la ſeptiéme juſqu'à la quatorziéme, n'a pas moins de difficultés que les autres; mais dès qu'on eſt arrivé à un certain point, elle a quelque choſe de plus lumineux pour l'eſprit, & de plus ſatisfaiſant pour les mœurs. La premiere difficulté qui s'y rencontre eſt d'en connoître l'origine. Ce n'eſt point aſſez de dire, comme nous avons fait dans le chapitre précedent, que Javan & ſa poſterité Eliza, Tharſis, Cittim & Dodanim, furent les peres de tous les Grecs; il faut en montrer la ſuite & la ſucceſſion. Cela n'eſt gueres poſſible dans une Table; mais nous avons rapporté dans le chapitre XII. les conjectures les mieux appuyées, juſqu'à ce que parvenus aux royaumes les plus connus de cette partie de l'ancien monde, nous avons expliqué ce qui s'en trouve dans les plus habiles critiques anciens & modernes. Nous avons commencé par ARGOS, parce que les premiers Hiſtoriens de la Grece ne connoiſſent rien de ſuivi avant Inachus & Phoronée qui en furent les Fondateurs. Argos périt; la confuſion ſe met dans la ſuite de ſes Rois; ainſi nous ſommes obligés d'y mettre fin, dès que l'obſcurité s'en empare. SICION qui ſuit, paſſe dans les écrits de quelques auteurs pour le premier & le plus ancien royaume de la Grece.

Nous l'avions rejetté d'abord, appuyés ſur les conjectures & les raiſons du Chevalier *Marsham*; mais après quelques réfléxions, nous avons remarqué que ces premiers Rois étoient fils des anciens Rois d'Argos. Ainſi nous avons crû devoir tenir un milieu entre le Pere *Petau* & le Chevalier *Marsham*. Ce célébre Jeſuite le met à la tête des Royaumes de la Grece. Le Chevalier *Marsham* plus ſévére le rejette entierement. Nous lui avons fait grace, & nous lui donnons le ſecond rang. D'ailleurs l'hiſtoire n'en eſt détaillée dans aucun auteur : à peine ces Rois ſe trouvent-ils dans les catalogues imparfaits de Pauſanias & d'Euſebe; leur ſuite même finit avant le ſiege de Troye, c'eſt-à-dire, avant les ſiecles brillans de l'hiſtoire Grecque. ATHE'NES vient enſuite. Formée par des étrangers induſtrieux & habiles dans l'art de gouverner les hommes, elle ſe ſoutient avec plus d'éclat que les autres; la ſuite même de ſes Rois & de ſes Archontes, c'eſt-à-dire, de ſes Princes, eſt mieux appuyée & plus certaine que celle d'aucune autre république de la Grece. Les premiers Athéniens ſortoient d'Egypte; ainſi ils étoient attentifs à marquer au moins les dattes des évenemens & les années des regnes de leurs ſouverains. LACEDEMONE qui forme la dixiéme colonne, doit être plus méditée qu'aucune autre. Ses premiers temps ſont obſcurs; mais ce ne ſont pas ceux qui demandent plus d'attention. Il faut ſe fixer aux regnes des Heraclides; il faut même venir juſqu'à Lycurgue : alors ce miracle de politique étonnera tous ceux qui connoiſſent l'humanité. On y voit toute une république ſe livrer aux maximes auſteres d'un Philoſophe chagrin; car c'eſt ainſi qu'il faut conſiderer Lycurgue. Il oblige des hommes, qui aimant la vie, doivent aimer leurs aiſes, à ſe priver de tout ce qui fait le plus de plaiſir aux perſonnes même les plus ſages. Ce phénomene hiſtorique ne dure pas ſeulement quelques années; il ſubſiſte depuis Lycurgue juſqu'à la chute de ce Royaume ſous Agis & Cléomenes, c'eſt-à-dire, pendant près de ſept cens ans. Il eſt vrai que la chronologie de Lacedemone n'eſt pas toujours certaine; mais on eſt bien dédommagé de ces incertitudes par les grands exemples de ſageſſe, de ſobrieté, de retenuë & de valeur que fournit toute cette hiſtoire. Elle a encore un avantage qui lui eſt propre; c'eſt le ſeul gouvernement qui ſe ſoit accommodé de deux Rois vivans, tous deux dans la même enceinte, & dont la ſucceſſion a ſubſiſté près de neuf cens ans. Ne diroit-on pas que des hommes ſi déſintereſſés s'étoient dépoüillés de tout ce qu'il y avoit de mauvais dans l'amour propre? THE'BES fait voir les plus étranges révolutions. C'eſt le centre des évenemens tragiques : preſque toute ſon hiſtoire ne reſpire que l'horreur. Elle ne devient ſage & brillante que quand elle n'a plus de Rois. Le caractere républicain en fait des hommes vertueux, au lieu que le gouvernement monarchique en faiſoit des barbares, qui n'avoit d'autres vûës que d'épouſer les fureurs de leurs ſouverains. Ces Rois finiſſent donc, & pour continuer l'hiſtoire Grecque, nous ſubſtituons dans la même colonne, qui eſt la onziéme, les Rois de CORINTHE, qui ſubſiſterent CCCL. ans ou environ. Ce Royaume eut ſes révolutions : tantôt monarchie, tantôt république, il eſt quelquefois ſoumis à des uſurpateurs ou à des tyrans. Mais ces peuples polis & induſtrieux profiterent de la plus heureuſe ſituation où ſe puiſſe trouver une ville. Au centre de la Grece & de la mer, elle s'enrichit par le commerce; & le commerce y attira avec l'opulence, la politeſſe, la douceur

& même les vices qui ſont inconnus dans la médiocrité de la fortune. Les évenemens particuliers de l'hiſtoire Grecque entrent dans l'hiſtoire générale. Ce ſont ſouvent les morceaux les plus brillans d'une lecture : ils ont leur place marquée dans la douziéme & la treiziéme colonne des deux premieres Tables chronologiques. Nous les avons repris d'auſſi loin qu'il nous a été poſſible de le faire avec quelque ſorte de certitude. Ainſi nous y avons fait entrer les révolutions, les époques & les grands hommes. TROYE, TYR & la LYDIE, qui ſe ſuccedent dans la quarorziéme colonne, ne formenr pas des corps d'hiſtoire ; elles ne ſervent qu'à décorer des nations plus illuſtres & plus conſiderables. *Troye* fait honneur à la Grece ; *Tyr* aux Rois de Juda & d'Iſraël ; & la *Lydie* enfin ſert à jetter quelques couleurs ſur l'hiſtoire des Médes, des Perſes & des Grecs. Ainſi nous les avons ſéparées des hiſtoires générales, de maniere néanmoins qu'elles peuvenr y rentrer, quand il eſt beſoin de les y rejoindre.

Il eſt néceſſaire de faire une remarque eſſentielle à la chronologie de l'hiſtoire Grecque que nous avons ſuivie dans ces Tables. Depuis les Olympiades juſqu'à Jeſus-Chriſt, notre chronologie ſe rapporte à celle qui ſe trouve dans les plus grands maîtres. Elle a été rectifiée depuis Scaliger ſur les obſervations aſtronomiques qui ſonr les éclipſes de lune & de ſoleil, plus certaines en cela que la plûpart des autorirés hiſtoriques. Mais en remontant des Olympiades juſqu'aux remps les plus reculés de l'hiſtoire, il y a quelque difference entre les chronologies ordinaires & celle que nous avons ſuivie. Nous nous ſommes crû obligés de remonter de quelques années tous les évenemens de cette hiſtoire : nous ne l'avons pas fait de nous-mêmes : nous y avons été déterminés par la Chronique des Marbres d'Arondel, le monument de l'antiquité le moins ſuſpect, parce qu'il n'a éré ſujer à aucune corruption de la part des copiſtes. En cela nous avons ſuivi le Chevalier *Marsham* & le Pere *Pezron*, deux des plus ſcrupuleux & des plus exacts calculareurs qu'il y ait eu dans ces derniers temps en matiere de chronologie. Nous aurions bien voulu y joindre en même-remps les ſupputations ordinaires ſuivies par les autres Chronologiſtes ; mais cela n'auroit pas manqué de ſemer quelque confuſion dans ces Tables. Nous y avons ſuppléé par les Canons chronologiques de l'hiſtoire Grecque qui accompagnent cet ouvrage. On y verra les deux ſentimens comparés enſemble ; & nous avons ſoin de marquer ailleurs la raiſon de ces differences.

La quinziéme colonne repreſente ſucceſſivement l'hiſtoire des LATINS & des ROMAINS. Il faut ſouvenr ſe contenrer de conjectures pour l'hiſtoire des Rois Latins. Elle a quelques ſingularités, mais peu d'inſtructions. On ne rrouve d'utilité réelle que dans l'hiſtoire Romaine. Nous l'avons conduite depuis la fondation de Rome juſqu'à l'empire d'Auguſte, il n'y en a pas dans l'antiquiré qui ſoit mieux éclaircie & plus ſuivie. Sa varieté la rend agréable à l'eſprit ; les grands exemples de .oures les vertus morales la rendent néceſſaire pour former le cœur ; & ſes révolutions ou ſes viciſſitudes la rendent utile pour l'uſage de la vie civile. Il n'y en a point enfin où il y ait tant à profiter. J'excepte toujours l'hiſtoire de la Religion. C'eſt-là ce qui nous a porté à la mettre dans un plus grand détail, & à marquer même à chaque ſiecle ou à chaque évenement conſiderable les auteurs originaux où il falloit puiſer les inſtructious qu'elle renferme.

ENFIN nous avons fermé ces deux Tables par une derniere colonne des Rois de la CHINE. Cette hiſtoire ne tient à rien de tout ce qui nous eſt connu dans l'antiquité ; ainſi nous lui avons donné une place qui ne peut interrompre le fil d'aucune hiſtoire particuliere. Mais comme la nouveauté plaît toujours, on y trouvera en l'étudiant des fait neufs, & pour l'eſprit & pour les mœurs ; les gens de réfléxions ſauront ſans doute en tirer avantage.

UNE remarque terminera ce que j'avois à dire de ces Tables chronologiques. Quand j'ai cité quelques auteurs modernes, ce n'a point été pour interdire la lecture de ceux dont je n'ai point parlé ; mais la nature de ces Tables demandoit de la brieveté ; & cette brieveté vouloit que je n'indiquaſſe que ce qu'il y avoit de meilleur en chaque genre. Je n'ai pas prétendu empêcher de recourir aux originaux qui ſont toujours la clef des hiſtoires anciennes, comme les originaux que j'ai cités ne doivent pas empêcher de lire ce qu'il y a de bon dans les modernes.

Les colonnes de la premiere Table ſont chiffrées par le bas, & celles de la ſeconde par le haut, afin que ceux qui voudroient réjoindre les deux Tables en une ſeule, le puiſſent faire plus facilement.

CHAPITRE IX.

De l'Hiſtoire Sainte, de l'ancien & du nouveau Teſtament.

TOUS ceux qui veulent étudier l'Hiſtoire, ne ſauroient ſe diſpenſer de commencer par celle de la Religion qui eſt contenuë dans les livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Mais la difference qui doit ſe trouver dans les divers degrés de ſavoir & de connoiſſance, met une difference très-conſiderable dans la maniere d'étudier & d'apprendre.

PREMIERE METHODE.

Tous ceux qui liſent, le font pour s'inſtruire, ou pour inſtruire les autres. C'eſt là le principe de diverſes methodes qu'on doit tenir pour apprendre l'Hiſtoire Sainte. Ne veut-on que s'inſtruire & s'édifier ſoimême, la méthode eſt ſimple, & ſe réduit à peu de livres eſſentiels. Il faut éloigner toutes les difficultés que l'oiſiveté, & quelquefois même la malignité des hommes ont introduites dans cette étude. Cependant il ne faut rien négliger : quoique toutes les parties de l'Hiſtoire ſainte ne ſoient pas également éclatantes, elles ſont toutes également inſtructives. On voit le doigt de Dieu auſſi-bien dans les plus petites circonſtances, que dans les évenemens les plus remarquables. C'eſt dans l'Ecriture Sainte qu'on doit puiſer cette hiſtoire : elle en eſt la regle certaine, & je dirai même infaillible ; mais il faudroit, pour la mieux goûter, commencer par quelque ouvrage clair & ſuccinct ſur les uſages des Juifs. Nous n'avons rien de plus exact que le petit traité des Mœurs des Iſraëlites de M. l'Abbé *Fleury*. Il apprend non-ſeulement à connoître le caractere de la Nation Judaïque dans ſes differens âges ; mais il donne encore les moyens & la facilité de faire un grand nom-

bre de remarques eſſentielles & néceſſaires pour l'intelligence de l'Hiſtoire Sainte. La lecture des livres hiſtoriques de l'ancien Teſtament qui doit ſuivre, pourroit être accompagnée de quelque auteur qui en auroit mis les évenemens dans l'ordre naturel. Tel pourroit être *Joſeph* parmi les anciens, & parmi les modernes M. *Godeau*, M. *Macé*, ou le P. *Calmet*. Mais la lecture de *Joſeph* ne ſauroit être faite qu'avec une extrême attention. Parmi les réflexions que demande ſon hiſtoire, il en eſt qui lui ſont avantageuſes, ſur-tout lorſqu'il a ſoin de comparer avec l'Hiſtoire Sainte les monumens les plus certains de l'Hiſtoire prophane. Mais on ne peut d'un autre côté lui pardonner l'affectation qu'il a de vouloir plaire aux Payens, en s'accommodant trop à leurs ſentimens. Par-là il donne lieu de croire qu'il étoit moins religieux que politique. » Pour faire ſa (1) cour aux Princes Romains, ſous leſquels il écrivoit, il ſup-» prime, déguiſe ou affoiblit les merveilles faites du temps de ſes peres, comme s'il » apprehendoit que le Dieu de Sion parût plus grand & plus puiſſant aux yeux des » Gentils, que les Dieux du Capitole. Ce meteore merveilleux qui fut durant tant » d'années le conducteur des Juifs ſous la figure d'une colonne tantôt nuageuſe & » tantôt ardente, ne ſe voit point dans ſon hiſtoire, d'où ſa mauvaiſe foi l'a fait diſ-» paroître, de peur qu'elle ne fît mal aux yeux des Gentils. Il eſt vrai qu'il ne ſup-» prime point le paſſage de la mer rouge; mais de la maniere qu'il en parle, il laiſſe » à douter ſi la route merveilleuſe que prit le peuple ſe fit par une cauſe naturelle, » ou par la vertu d'une puiſſance ſuperieure à la nature. Et comparant cet évenement » miraculeux avec ce qui arriva au grand Alexandre, lorſque marchant contre les » Perſes, il paſſa la mer de Pamphilie; il » laiſſe à chacun la liberté de croire ce qu'il » lui plaira de l'un & de l'autre, témoignant aſſez par cette ambiguité prophane, qu'il » ajoutoit peu de foi à un ſi grand évenement. Sa prévarication eſt encore plus » grande en ce qui regarde le paſſage du Jourdain. L'Ecriture Sainte dit en ter-» mes exprès, qu'auſſi-tôt que les Prêtres qui portoient l'Arche eurent mis le pied » dans l'eau, une partie du fleuve s'étant arrêtée, & l'autre partie s'étant écoulée » vers la mer, il reſta ſur le greve une route par laquelle le peuple paſſa à pied ſec. *Jo-*» *ſeph* trouve le miracle trop fort; & pour le ramener de la verité à la vrai-ſemblance » qui eſt plus de ſon goût, il dit que trois jours après la promeſſe de Dieu, les eaux » du Jourdain s'étant abaiſſées, le peuple paſſa à gué. Et afin que ſur la parole de » l'Ecriture on ne ſe figure rien de plus merveilleux, il ajoute que la troupe des » femmes & des enfans fut rangée au milieu du peuple, de peur qu'elle ne fût » emportée par la rapidité du courant. Qu'a-t-il fait de cette montagne que firent les » eaux en s'arrêtant au milieu de leur cours? Où a-t-il mis ces douze pierres qui furent » poſées dans le lit du fleuve en memoire d'un ſi grand miracle? C'eſt ce qu'il ſup-» prime pour ſe conſerver la réputation d'hiſtorien judicieux. Il aime mieux paſ-» ſer pour prévaricateur parmi les Juifs, que pour fabuleux parmi les Romains. » En tout cela il ſe peut dire qu'il a fait autant d'apoſtaſies que de fauſſetés con-» tre les ſaintes Ecritures. Il ne laiſſe pas néanmoins d'être en eſtime, parce que de

(1) Le P. le Moine de l'Hiſtoire, Diſſert. III. an. VII. pag. 146.

» ceux qui le liſent, les uns ne ſont pas inſtruits de ſes infidelités, & les autres » qui s'en mettent peu en peine, aiment autant un menſonge déguiſé, qu'une ve- » rité négligée.

Monſieur *Godeau* qui eſt ſuccinct, ſuit les routes connuës & ordinaires. L'étude qu'il avoit faite de l'Ecriture, l'a mis en état d'expliquer les plus grandes difficultés, ſans les faire trop ſentir au peuple. Une éloquence énergique & majeſtueuſe donne du goût pour tout ce qu'il écrit. Il n'a peut-être contre lui que d'avoir renfermé ſon ouvrage dans des bornes très-étroites : mais il écrivoit pour les ignorans qui ſe rebutent aiſément d'une hiſtoire trop détaillée. M. *Macé* s'eſt beaucoup plus étendu dans ce qu'il a donné ſur l'ancien & le nouveau Teſtament. Il s'attache à la ſupputation ordinaire du texte Hebreu & de la Vulgate. Il a ſoin de ramaſſer dans les anciens Peres des traits de morale, qu'il rapporte aux faits hiſtoriques, & par leſquels il édifie en même temps qu'il inſtruit. Quoique l'hiſtoire (2) de M. *Martin* publiée à Amſterdam en 1700. ſoit par chapitres détachés, elle ne laiſſe pas d'avoir de la réputation ; peut-être en a-t-elle obligation aux belles figures dont elle eſt accompagnée. Ceux néanmoins qui ne ſe prennent point par les yeux, en ont jugé favorablement ; & ſes plus outrés cenſeurs n'y ont repris que fort peu d'endroits habillés à la Proteſtante, & contre leſquels tout Catholique eſt naturellement en garde.

Le Pere Auguſtin *Calmet*, qui a fait une étude ſi profonde de l'Ecriture Sainte, a donné aux Catholiques un ouvrage auſſi sûr & auſſi certain qu'on le peut avoir en ce genre, par un travail qui ne lui a pas laiſſé perdre de vûë les grandes difficultés ; il a ſoin de les applanir ſagement. Son hiſtoire de *l'Ancien & du Nouveau Teſtament* peut ſervir de guide pour la lecture des SS. Ecritures, juſqu'à ce que lui-même, ou quelqu'autre ſur les mêmes traces publie un ouvrage plus détaillé, qui donne du goût pour les originaux. Enfin cet ouvrage tel qu'on pouvoit le déſirer pour le détail, vient de paroître ſous le titre *d'Hiſtoire du Peuple de Dieu.* Je ne ſai néanmoins ſi cette hiſtoire quoique fort étenduë ſatisfera les perſonnes intelligentes. L'auteur a voulu éviter les diſcuſſions qui pourroient quelquefois jetter des doutes hiſtoriques dans l'eſprit de ſes lecteurs ; il a donc tout compris dans une narration ſuivie, ſans rien faire connoître des ſentimens qui ne s'accordent pas avec ceux qu'il embraſſe. La nature de ſon ouvrage demandoit cependant des éclairciſſemens auſquels il pourroit ſuppléer par des volumes de remarques, qui ne ſont pas moins neceſſaires pour l'ignorant que pour le ſavant. Je ne parle point ici de *l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament de M. Arnauld d'Andilly, & des Figures de la Bible* publiées ſous le nom de M. de *Royaumont.* Ces livres faits pour le peuple, peuvent-être utiles à ceux qui ne veulent que des inſtructions pour les mœurs, appuyées ſur les principaux faits de l'Hiſtoire Sainte.

La facilité que bien des Auteurs ont trouvée à copier des hiſtoires plus étenduës, fait que nous avons beaucoup d'abregés de l'Hiſtoire Sainte. Il n'eſt pas juſqu'aux plus médiocres auteurs qui n'ayent voulu en donner un. Mais tout ce

(2) C'eſt ce qu'on appelle communément la Bible de Mortier, imprimée in folio avec un grand nombre de figures, la plûpart aſſez bien deſſinées & aſſez bien gravées.

qui eſt ſi ſuccinct ne convient guéres qu'à des enfans que l'on veut former, ou à des perſonnes que des emplois & une profeſſion répanduë dans le monde empêchent de faire des lectures ſolides d'hiſtoires circonſtanciées.

SECONDE METHODE.

Ces premieres études, utiles pour des commençans deviennent inſuffiſantes, dès qu'on veut entrer dans un plus grand détail. Cette méthode engage à tout examiner & à tout diſcuter, ſoit pour appuyer la religion par l'hiſtoire, ſoit pour éloigner les difficultés du mécreant & de l'infidele. Ainſi rien ne doit échapper tant de la ſituation des lieux, que de la ſuite de la chronologie, ou de la nature même des faits: car pour les difficultés de doctrine & de morale occaſionnées par des traits d'hiſtoire, il faut les renvoyer aux Théologiens: l'hiſtorien n'en doit pas connoître.

Il faut donc commencer par ſe former une idée de la ſituation de l'ancien monde. Le peu de communication que les Juifs ont euë avec les autres nations, rend cette partie très-facile. La carte de M. *Sanſon*, ou celle que M. *Bochart* a miſe dans ſon *Phaleg*, ſuffiſent pour ce deſſein. Mais il faut apporter une plus grande application aux endroits qui ont particulierement ſervi de théatre aux grands évenemens de l'Hiſtoire Sainte. Tels ſont les environs de l'Euphrate, l'Egypte, & la terre de Chanaan, ou la Paleſtine.

Le traité de la ſituation du Paradis terreſtre par M. *Huet* où le ſçavoir s'explique avec tant de raiſon & de bon ſens, fera peut-être connoître le lieu où l'on croit qu'Adam a été formé. On a du moins la ſatisfaction d'y voir non ſeulement ce qui s'eſt dit de plus raiſonnable en une matiere féconde en conjectures, mais encore l'un des ſentimens le plus vrai-ſemblable, qui place le Paradis terreſtre ſur l'Euphrate, un peu au-deſſus de ſon embouchure dans le Golfe Perſique. Ceux qui ont du goût pour les diſcuſſions, ſavent combien il s'eſt fait de traités ſur ce ſujet. Plus il paroît ſterile, plus il ſemble qu'on ſe ſoit appliqué à l'éxaminer. Bien des gens cherchent plutôt à faire montre d'érudition ſur des queſtions curieuſes, que ſur des matieres eſſentielles & intereſſantes: mais un lecteur judicieux ne doit pas prendre le change. Après la lecture de M. *Huet* & de M. *Bochart*, & celle de la Diſſertation du P. *Calmet* qui place vers la mer Caſpienne cette habitation de nos premiers Peres, je crois qu'on aura peine à trouver de quoi ſe ſatisfaire dans tous ceux (1) qui ont paru ſur le même ſujet. Il faut donc être moderé dans l'étude de ces préliminaires, & ſe rabattre le plutôt qu'on pourra ſur la Deſcription de la Paleſtine, qui étant d'un plus grand uſage pour le reſte de l'Hiſtoire Sainte, demande auſſi plus d'attention. *Adricomius*, eſt le premier qui dans ces derniers ſiécles a traité raiſonnablement une matiere ſi utile. Sa deſcription & ſa carte de la Terre Sainte ont ſervi de de modele à tous ceux qui ont écrit depuis. Il ſuffit qu'un auteur ait de la réputation, pour que les autres le ſuivent & le copient: chacun l'ajuſte, chacun l'accommode à ſa maniere. Ainſi en parcourant pluſieurs traités ſur la Paleſtine, on y

(1) Voyez ce qu'on en a dit ci-deſſus pag. 11. & 12, où l'on a rapporté ces deux ſentimens, & où l'on a placé la Carte Geographique de ce premier âge du monde.

trouve

CARTE de la TERRE SAINTE ou Palestine

Damas

33

32

31

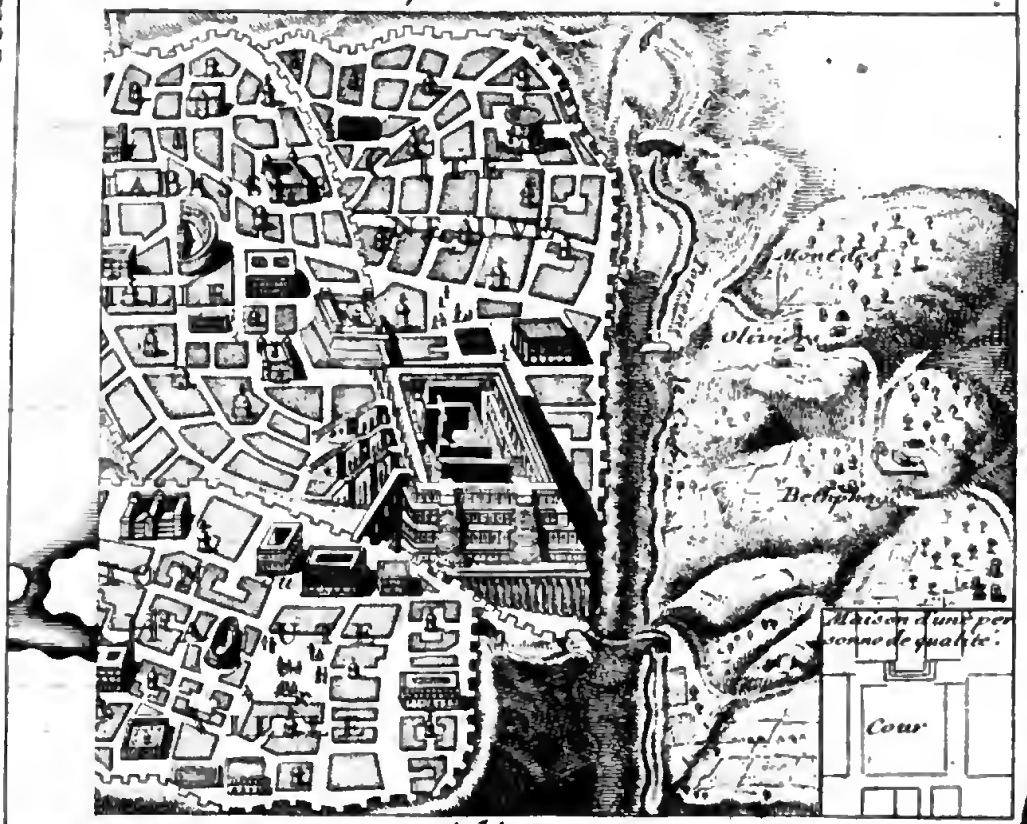
Occident

Orient

Orient

LAN DE LA VILLE DE JERUSALEM

Septentrion



Midi

Jeanvillier Sc.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

trouve beaucoup de répetitions, & peu de remarques nouvelles. Il faut en excepter néanmoins un petit nombre d'ouvrages, où l'ordre eſt accompagné de beaucoup de ſavoir & de juſteſſe. La Géographie Sacrée de M. *Sanſon*, quoique très-utile, eſt un Dictionnaire, & non pas un traité méthodique ſur la géographie Sainte. Mais rien peut-être ne ſervira plus avantageuſement que l'introduction à la géographie ſacrée de M. Frederic *Spanheim*. Les Remarques de *Ligthfoot*, pleines de ſingularités & d'un ſavoir extraordinaire, conviennent moins pour étudier la géographie de la Paleſtine, que pour travailler ſur cette Province. Il a corrigé & changé beaucoup de choſes, qui donnent des ſens nouveaux, & quelquefois plus clairs à divers paſſages de l'Ecriture. Mais nous n'avons rien de plus complet en ce genre que la Deſcription de M. *Reland*. Il ne s'eſt pas contenté des remarques ſuggerées par les plus judicieux Ecrivains qui ont parlé de la Paleſtine; la lecture des originaux lui a donné lieu de faire des obſervations très-utiles & très-curieuſes. Il a diviſé la Paleſtine ſuivant ſes differens états; tantôt ſous les Cananéens; tantôt ſous Joſué & ſous les Juges; tantôt ſous les Rois; tantôt enfin ſous le gouvernement Ariſtocratique que les Juifs ont eu après le retour de la captivité. Les Cartes dont il accompagne ſa Deſcription, quoique de peu d'étenduë, ne laiſſent pas d'être claires & diſtinctes: mais ſi on vouloit en avoir de plus grandes, on pourroit ſe fixer à la Terre Sainte de M. Guillaume *Sanſon*, beaucoup plus exacte que celle de ſon pere. Il ne ſeroit pas inutile d'y joindre la Carte qui ſe trouve dans les ouvrages de *Ligthfoot*. Je ne conſeille point encore le *Phaleg* de M. *Bochart*, parce que je le crois plus neceſſaire pour l'Hiſtoire que pour la Géographie.

On doit faire ſuivre l'étude des mœurs & des coutumes de la Nation Judaïque: mais il faut ici beaucoup plus de choix & de diſcernement que pour la Géographie. Ce ſeroit ſe jetter dans un labyrinthe de difficultés préjudiciables à la connoiſſance de l'Hiſtoire Sainte, que de vouloir, je ne dis pas ſeulement lire, mais même parcourir ce nombre infini de Traités & de Diſſertations que l'on a données ſur cette matiere. *Sigonius* eſt clair & méthodique. Verſé dans tout ce qui étoit neceſſaire pour l'étude de l'hiſtoire ancienne, il n'a rien mis d'inutile dans ſa République des Hébreux. Tout conduit à montrer quels ont été les uſages des Juifs dans la vie civile, & quelles étoient leurs cérémonies dans la Religion. Cet ouvrage qu'on avoit quelquefois peine à trouver ſeparé, eſt devenu plus commun par l'édition que M. *Nicolaï* de Tubinge en a donnée en 1701. Les notes dont il accompagne le texte de ce livre, expliquent ou fortifient les endroits que ſon auteur n'avoit point approfondis. Cependant il ne faut pas toujours ſe livrer au Commentateur, qui ſe jette quelquefois dans une érudition trop faſtueuſe pour ceux qui commencent l'étude de l'Hiſtoire. En 1703. M. *Nicolaï* publia de ſemblables remarques ſur la République des Hébreux de *Cuneus*, qui eſt à la verité moins méthodique que *Sigonius*, mais qui eſt rempli d'une érudition Judaïque plus recherchée & plus curieuſe. D'un excellent ouvrage, eſtimé pour ſa brieveté. M. *Nicolaï* a eu le talent, à force de compiler, d'en faire un livre fatigant, par les diſcuſſions qu'il joint au texte de ſon auteur. Ceux néanmoins qui liront *Cuneus* dans cette édition; ne prendront des Remarques de M. *Nicolaï*, que ce qui convient à leur deſſein: l'on peut même pour plus de facilité lire la

traduction françoiſe de cet ouvrage de *Cuneus*, qui parut en 1705. à Amſterdam, avec une continuation peu utile. On pourroit y joindre les Remarques que le célebre M. *Baſnage* a publiées ſur ce livre, ſous le titre d'*Antiquités Judaïques*. Ce ſage & judicieux critique fait redreſſer ſon auteur ſans amertume, & ſuppléer ſans oſtentation à ce qu'il croit y manquer d'eſſentiel.

M. *Reland*, ſi verſé dans tout ce qui s'appelle litterature Orientale, a donné un abregé fort clair des Antiquités Judaïques. Un ou pluſieurs de ces ouvrages ſuffiſent, dès qu'on ne veut étudier les coutumes des Juifs, que comme des préliminaires utiles pour la connoiſſance de l'Hiſtoire Sainte.

Il y a néanmoins quelques parties de ces antiquités, qu'il ſera bon d'étudier avec plus de ſoin que les autres. On eſt, par exemple, étonné de voir tant de loix différentes dans la vie civile des Iſraëlites, & tant de cérémonies pénibles dans leur culte. Elles ont la plûpart des fondemens ou dans l'Hiſtoire naturelle, ou dans le caractere inquiet & remuant de la Nation. C'eſt ce qui a été ſuccinctement examiné par M. *Triglandius* dans ſon livre de l'Origine & des cauſes des loix Moſaiques. Il eſt même utile de ſavoir à quel peuple on doit rapporter les cérémonies Religieuſes. Les Payens, dont les obſervances légales ſont plus anciennes que la loi donnée aux Juifs, ont-ils pû imiter ces derniers? ou les Iſraëlites, dont la croyance eſt pour le fond anterieur à celle des Gentils, ont-ils puiſé dans le Paganiſme quelques-uns de leurs rits & de leurs cultes exterieurs? c'eſt ce qui ſe trouve expliqué par (1) *Voſſius*, *Dickinſon*, (2) M. *Bochart*, (3) M. *Huet*, (4) & M. *Ludolphe*, (5) qui trouvent chez les Juifs l'origine de tous les cultes: au lieu que *Marsham*, (6) *Spencer* (7) & pluſieurs autres ſavans prétendent mal-à-propos, comme le montrent tous les Théologiens, que le peuple Juif n'ayant pas été le premier établi ſous une forme de gouvernement, n'a pas été non plus l'inventeur des Loix, ni la premiere ſource des cérémonies religieuſes.

Mais ſi l'inclination portoit à faire de ces ſortes d'études dans un plus grand détail; on ſçait les ſecours qu'on trouve dans *Arias-Montanus*, les *Buxtorfs*, *Selden*, *Spencer*, *Leydecker*, & dans un nombre infini d'autres ſavans, dont les ouvrages n'ont pas été faits pour frayer le chemin de l'hiſtoire; mais pour former un Critique ou un Rabbin, qui ne ſauroit voir une ſonnette ou une grenade au bas de la robbe du Grand-Prêtre, ſans en connoître la matiere, la forme, les differens noms, tous les uſages auſquels on a pû les appliquer dans l'antiquité; enfin tout ce qui s'en trouve non-ſeulement dans le Talmud, mais encore dans les auteurs ſacrés & prophanes. Il faut plus de moderation dès qu'on ne veut point reſter dans les ſciences préliminaires; on doit les goûter; mais non pas s'en raſſaſier. L'Hiſtoire Sainte renferme aſſez d'autres difficultés, ſans la charger encore de celles qui lui ſont étrangeres.

L'ETUDE ſolide qu'on en voudra faire, éxige donc que l'on choiſiſſe un ouvrage

(1) Voſſius de Idololatriâ.
(2) Edmund. Dickinſon in Delphis Phœnicizantibus.
(3) Samuel Bochart in Phaleg.
(4) Petr. Daniel Huetius in Demonſtratione evangelicâ in fol. Pariſ. 1690. & in Concordia rationis & fidei in 4.
(5) Joh Ludolphus in Hiſtoria & Commentario ad Hiſtoriam Æthiopicam, pag. 365.
(6) Joann. Marsham in Chronico Canone Ægyptiaco.
(7) Joan. Spencer in Urim & Thummim.

fondamental, auquel on rapportera toute ſes lectures. Ceux qui embraſſeront la ſupputation des Septante, doivent ſe fixer au Canon Chronologique du P. *Pezron*; ceux au contraire qui ſe détermineront à la ſupputation vulgaire du texte Hébreu, ne trouveront rien de meilleur que les Annales d'*Uſſerius*. Cet auteur qui joüit, parmi les Chronologiſtes modernes, d'une grande réputation, auroit dû rapporter les preuves des changemens innombrables qu'il a faits dans l'hiſtoire ancienne. *Simſon* qui eſt quelquefois aſſez méthodique, donne toujours quelque plauſible explication aux difficultés qu'il fait appercevoir, & l'on ſait que les premiers ſiecles en renferment de toutes les ſortes. Ceux enfin qui croiront devoir ſuivre la ſupputation du texte Hébreu Samaritain, n'ont pas d'autre guide à ſuivre que la Chronique abregée que le ſavant P. *Tournemine* a miſe à la fin de ſon édition des notes de *Menochius* ſur l'Ecriture Sainte. (1)

Plus on s'approche de l'Evangile, plus les temps ſont éclaircis, & plus l'hiſtoire ſe développe à nos yeux. On doit par l'étude qu'on aura faite de la Chronologie, être déterminé ſur la durée du monde à quelqu'un des ſyſtêmes qui ont le plus de vogue parmi les ſavans. Ce ſera une difficulté levée.

PREMIER AGE.

Pour ne parler donc que de l'Hiſtoire, Adam & Eve ont été les noms du premier homme, & de la premiere femme. Noms qui ont rapport à leur formation; le premier faiſant une alluſion manifeſte à celui d'Adamah, qui ſignifie Terre; & le ſecond qui eſt purement hiſtorique, fait connoître que la premiere femme a été la mere de tous les hommes. On ne ſait rien de poſitif de leurs perſonnes; & je doute que *Loredano*, qui fait dire dans ſa *Vie d'Adam*, des choſes ſi polies & ſi agréables à nos premiers peres, ait eu d'autres mémoires que ceux qui ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte, le ſeul livre que nous puiſſions croire à ce ſujet. Voici ce qu'elle nous apprend de leur condition.

Adam & Eve furent formés de Dieu en état d'innocence; Dieu les avoit placés dans le lieu de la terre le plus fertile; il leur ordonna de s'y nourrir de fruits; & dans cette étenduë de pouvoir qu'il leur accorda ſur tous les êtres viſibles, il en excepta un ſeul arbre, dont le fruit devoit leur être ſi contraire, qu'ils ne le pouvoient manger ſans avaler un poiſon ſecret qui leur donneroit la mort dans la ſuite des années. Cette défenſe ne fit qu'irriter leurs deſirs; ils mangerent de ce fruit défendu; mais Dieu irrité de leur déſobéïſſance, les chaſſa de cette heureuſe habitation, & les contraignit à vivre du travail de leurs mains. Dès lors ils ſe virent en proye à la concupiſcence, aux maladies, aux peines corporelles, à la mort même; ſuite de cette mauvaiſe & fâcheuſe nourriture qu'ils n'avoient pas eu ſoin d'éviter. La nudité même qu'ils n'avoient pas ſentie juſques-là, ſe fit appercevoir; mais Dieu en eut com-

(1) Nous avons donné dans cet ouvrage trois Canons Chronologiques qui peuvent ſervir de guide à ceux qui veulent ſe livrer à ce détail; outre les ſyſtêmes d'*Uſſerius* & du P. *Pezron*, nous avons encore traduit en François le Canon Chronologique du P. *Tournemine*. Ainſi chacun a de quoi choiſir ſelon ſon goût dans ces Canons, qui ſont à la tête du III. volume in-quarto.

paſſion, & leur apprit à ſe faire des habits de la peau des bêtes, c'eſt-à-dire, à s'habiller de leur laine.

Adam eut Caïn pour ſon premier fils & Abel pour ſecond. Les deux freres eurent une diſpute de jalouſie. L'aîné qui étoit méchant tua le cadet qui étoit un homme juſte. Faut-il s'étonner ſi cela eſt arrivé ſi ſouvent depuis ? Mais il eſt à croire que ces enfans n'étoient pas nés ſeuls ; le monde avoit alors beſoin d'eſpeces pour la propagation. Si les freres n'ont pas eu une ſœur jumelle, il faut que les filles fuſſent nées en differens temps. Ainſi tous conviennent que les premiers hommes ne faiſoient pas difficulté d'épouſer leurs ſœurs ; uſage qui s'eſt conſervé long-temps parmi les Orientaux.

Caïn porta toute ſa vie la terreur de ſon crime ; il ſe retira vers l'Orient, c'eſt-à-dire, vers les Provinces qui ſont au-delà du Tigre & de l'Euphrate, où il bâtit une habitation pour ſa famille, & la nomma Enoch, du nom de ſon fils aîné. La poſterité de Caïn ſe multiplia & peupla la terre : mais comme elle périt inconteſtablement toute entiere dans le Déluge, l'Ecriture n'a conſervé les noms que de ſix générations, pour apprendre que c'eſt à ſa race que l'on eſt redevable de la premiere invention des arts : Jubal inventa la muſique inſtrumentale, & Tubalcain trouva la maniere de fondre le fer & d'en forger des armes & des inſtrumens, les uns nuiſibles, les autres neceſſaires à la ſocieté.

Adam âgé de cent trente ans, fut conſolé de la mort d'Abel par la naiſſance d'un troiſiéme fils qu'il nomma Seth. A l'âge de cent cinq ans, Seth fut pere d'Enos. La Vulgate remarque particulierement qu'Enos fut le premier qui invoqua le nom du Seigneur. Cela ne ſignifie pas, ſans doute, un établiſſement de ſon culte, comme ſi on ne l'eût point honoré auparavant puiſque Caïn & Abel offrirent des victimes au Souverain Eſtre ; mais peutêtre inſtitua-t-il un culte accompagné de cérémonies exterieures plus auguſtes & plus reglées que celles qui s'étoient pratiquées auparavant. D'autres cependant ont remarqué que la proprieté de la langue Hébraïque ne ſouffrant pas l'uſage des malédictions, le terme d'invoquer eſt ici mis pour celui de blaſphémer ; & de-là quelques-uns ont conclu que c'eſt au temps de la vie d'Enos, qu'il faut rapporter le commencement de l'idolâtrie. A quatre-vingt dix ans Enos eut Caïnan, lequel à ſoixante-dix fut pere de Malaléel, & celui-ci de Jared, n'en ayant que ſoixante-cinq. Jared avoit cent ſoixante-deux ans lorſqu'il eut Hénoch, qui à l'âge de ſoixante-cinq ans eut pour fils Mathuſala. Le pere & le fils furent deux hommes célébres ; le premier par ſa ſcience & ſa pieté, qui engagea Dieu à l'enlever du monde avant ſa mort naturelle, de peur qu'il ne ſe corrompît, comme le reſte de l'humanité. De ſavoir en quel lieu le Seigneur le tranſporta, c'eſt ce qu'il eſt inutile de rechercher, Dieu ne s'en étant expliqué en aucun endroit des Ecritures. On prétend qu'avant de mourir, il compoſa un livre allegué par les anciens Peres de l'Egliſe ; mais dont la ſuppoſition n'a été occaſionnée que par une prophétie de ce ſaint Patriarche, citée par l'Apôtre S. Jude. De ſavoir quelle étoit la nature de ce livre, on ne peut gueres le conjecturer. *Druſius* & *Heiddegger* qui ont examiné ces deux points de l'enlevement d'Henoch & de la realité de ſon livre, ne ſont pas toujours de même ſentiment : mais il me ſemble que la choſe n'en eſt que mieux pour ceux qui aiment à diſputer.

Mathuſala eſt devenu illuſtre par deux autres endroits: le premier, parce qu'il eſt celui de tous les hommes qui a vécu le plus long-temps, ayant pouſſé la vie juſqu'à neuf cens ſoixante & neuf ans. Le deuxiéme, en ce qu'auſſi-tôt après ſa mort, Dieu répandit le Déluge ſur la terre. Il faut avoüer cependant que la verſion Grecque des Septante le fait vivre encore quatorze ans après ce grand évenement; ce qui eſt contraire au texte formel des Ecritures. Mathuſala avoit cent quatre-vingt-ſept ans lorſqu'il devint pere de Lamech, qui en avoit lui-même cent quatre-vingt-deux, quand il eut Noé.

SECOND AGE.

LE ſecond âge plus fecond en évenenemens, eſt auſſi plus fertile en conjectures. Ceux qui veulent tout ſavoir, ou du moins tout examiner, cherchent avec le P. *Kircher*, M. *Pelletier*, & les autres Critiques, juſqu'aux moindres dimenſions de l'Arche. D'autres ont prétendu attaquer l'univerſalité du Déluge contre le texte formel des Ecritures.

Enfin ces guerres mutuelles de peuple à peuple peu après le Déluge, font connoître, dit-on, qu'ils ne venoient pas d'une même ſouche: ils n'auroient pas ſi-tôt oublié leur origine, ſur-tout la trace en étant ſi facile à trouver dans un temps où les hommes vivoient encore ſept & huit cens ans.

Mais pour nous qui ſoutenons l'univerſalité du Déluge, nous avons pour nous l'autorité du texte, ou du moins les interprétations qu'en ont données les Peres; & cela devroit ſuffire pour déterminer en faveur d'un ſentiment ſi conſtamment ſoutenu dans leurs écrits.

Parmi ceux qui le ſoutiennent avec nous, les uns croyent qu'il vaut mieux entaſſer (1) miracles ſur miracles, que de donner à l'Ecriture Sainte quelque ſens nouveau & ſingulier. Les autres prétendent tout rapporter à un ordre particulier des cauſes naturelles. Ils croyent que la (2) terre premiere étant bâtie comme une voûte, elle ſe deſſecha ſous le paſſage du ſoleil; qu'étant ſechée, elle s'entr'ouvrit & tomba par morceaux au fond de l'élement liquide. Si la chute avoit été égale, tout le globe ne ſeroit qu'une mer; & comme la terre ne s'eſt pas briſée également par tout, qu'il en eſt reſté de grands morceaux qui n'ont fait que ſe plier en differentes manieres dans leurs extrémités, ces grandes pieces ſont les continens habités. Par ce moyen on explique la maniere dont les Iſles ſe ſont formées dans l'étenduë de la mer: on donne même la raiſon de ces grands amas de petites Iſles qui ſe trouvent auprès des continens. On fait voir pourquoi les unes ne ſont que des maſſes de rochers, & que les autres ont conſervé leur premiere fertilité, par la difference qui eſt arrivée dans leur chute; les unes étant tombées ſur le côté, les autres ayant tout-à-fait été renverſées, & les dernieres ayant enfin conſervé leur premiere ſuperficie, parce que leur chûte a été moins rude. On montre que peu après le Déluge, lorſque les maſſes n'étoient pas encore bien aſſurées, il s'eſt fait de grands changemens, pluſieurs iſles anciennes ayant diſparu, &

(1) *Credendum potiùs miracula intercessisse, si quæ necessaria fuerunt, quàm Scripturæ sacræ Historicæ narrationi fidem derogandam, vel ejus verba in alienos sensus deterquenda.* Natalis Alexander in Hiſtoria veteris Teſtamenti I. mundi ætate Diſſertatione X. artic. 4.

(2) Thom. Burnet Theoria Sacra Telluris.

pluſieurs nouvelles s'étant formées. On découvre la cauſe de toutes les inégalitez qui ſe remarquent ſur les rivages. Ici des bayes, là des caps, en quelques lieux des terres coupées, plus communément une pente inſenſible depuis le rivage juſqu'à la haute mer. Enfin on aſſure que la figure des continens modernes & le lit de la mer, tel que les cartes le repreſentent, n'ont pû ſe former naturellement du cahos ; & que par conſequent c'eſt une chute de la premiere terre qui leur a donné leur forme.

Mais, continuë-t-on, ſi l'on ſe repreſente le prodigieux effort que la terre a ſouffert, la violente impreſſion qu'elle a faite ſur les eaux en tombant, on concevra aiſément que toute la terre a été ſubmergée & couverte d'eaux à differentes repriſes : que le terrain qui s'eſt conſervé n'a pû garder une ſuperficie égale ; on dit enfin que dans un ſi grand déſordre, les terres n'ont pû ſe réünir ſi exactement qu'elles n'ayent laiſſé de grandes cavitez, dont les unes ſe ſont trouvées remplies d'eau, pendant que les autres ſont demeurées ſeches. Ainſi de cette ruine générale, il s'eſt formé une nouvelle diſpoſition de la terre : les montagnes ſe ſont élevées, les plaines ſe ſont étenduës, les vallées ſe ſont abaiſſées dans les lieux que le Seigneur leur a marqué, c'eſt-à-dire, que la terre a pris la forme que les loix du mouvement lui ont données, par les differentes ſecouſſes qu'elle a ſouffertes dans ſa continuité, parce que les loix naturelles & l'ordre de Dieu ne ſont en effet qu'une même choſe conſiderée ſous differens égards. Ainſi les eaux ſe ſont fait des paſſages à travers la terre & les rochers : elles ont formé les grandes & les petites rivieres pour la commodité des hommes & des animaux, ſoit pour ſoulager leur ſoif, ſoit pour fortifier leurs travaux, ſoit pour lier & entretenir le commerce des peuples. La providence a tiré de ce déſordre général un accord parfait, qui rend la condition des nouveaux hommes beaucoup plus heureuſe que celle des premiers, à l'exception de l'avantage de la longue vie, dont ceux-ci ſont dépoüillés, ce qui dans le fond revient au même, dès qu'on eſt parvenu au terme.

Ce ſyſtême, quoique ſpécieux eſt plus philoſophique qu'hiſtorique ; mais on eſt quelquefois obligé de chercher dans le raiſonnement de quoi autoriſer la verité de l'hiſtoire. Cependant il faut toujours revenir aux preuves de fait. On les trouve non-ſeulement dans l'ouvrage (1) que *la Peyrere* a publié ſur le ſyſtême des Préadamites ; mais encore dans la Diſſertation d'*Abraham Milius*, & dans les notes (2) de M. *le Clerc* ſur le VII. chapitre de la Geneſe. Ces auteurs ont rapporté tout ce qu'on pouvoit dire contre l'univerſalité du Déluge. Thomas *Burnet* (3) en ſoûtient, comme nous l'avons dit, l'étenduë par des raiſonnemens philoſophiques ; Martin *Scoockius* & le commun des Hiſtoriens & des Critiques en établiſſent l'univerſalité abſoluë.

Au ſurplus Noé étant hors du vaiſſeau qui l'avoit ſauvé, offrit auſſi-tôt à Dieu un ſacrifice d'actions de graces. Le Seigneur accepta ſa gratitude, le benit lui & ſa famille, lui ordonna de peupler la terre, lui abandonna les animaux pour ſa nourriture, & lui promit de ne plus perdre le monde par un autre Déluge. Le Seigneur ajouta même un ſigne public de reconciliation qui devoit durer dans la ſuite de tous les ſiecles.

---

(1) Præadamitarum ſyſtema. Lib. 4. cap. 7. 8. 9. où l'on veut prouver que le Déluge n'a pas été univerſel.

(2) Joannes Clericus Commentar. in Geneſim. cap. VII. où il rapporte ce qui ſe dit pour & contre l'univerſalité du Déluge.

(3) Th. Burnet, Theoria Sacra Telluris.

Ce ſigne eſt, dit-on, un puiſſant témoignage du changement qui s'eſt fait de l'ancien monde au monde nouveau. Car puiſque l'arc-en-ciel eſt un effet neceſſaire & mécanique de certaine poſition du ſoleil & de la chute de la pluye à ſon oppoſition & à quelque diſtance du lieu d'où il eſt vû, ſi l'ancien monde eût été diſpoſé comme celui-ci, ſi les differentes ſaiſons y euſſent partagé l'année, ſi les pluyes y euſſent été connuës, Noé & ſes enfans n'auroient eté ni ſurpris, ni frappés de ce phenomene qu'ils auroient vû ſouvent dans le cours des années précédentes. Il s'enſuit, continuë le même auteur, qu'il n'y avoit point de pluye, ni d'arc-en-ciel dans l'etat de l'ancien monde.

Noé renouvella la culture de la vigne avec la maniere d'en tirer le vin; & toute ſa famille en general s'appliqua à rétablir les arts pratiqués avant le déluge, tant pour l'agriculture, que pour la nourriture des troupeaux. Je laiſſe aux Theologiens à diſcuter ſi l'yvreſſe & la nudité de Noé étoient, comme ils le prétendent, un myſtere, & non pas une faute. Il eſt toujours loüable de chercher à diſculper la conduite de nos Peres: ſi cela ne marque point beaucoup de juſteſſe d'eſprit, au moins cela fait-il voir une reconnoiſſance loüable & une extrême charité.

Dans la ſuite de cette hiſtoire, Moïſe ne parle avec préciſion que de la filiation de Sem; il l'explique avec une attention ſi ſcrupuleuſe, qu'il fait bien voir que le peuple d'Iſraël étoit intereſſé dans cette ſucceſſion. Et c'eſt de là que l'on tire le calcul des premieres années du monde juſqu'au voyage d'Abraham. Deux ans après le Déluge, Sem eut un fils nommé Arphaxad. Ce dernier fut pere de Salé. Cependant il faut avoüer qu'il y a ici quelque difficulté.

La chronologie varie dans ce temps comme avant le Déluge: mais il y a une obſervation peu favorable à la ſupputation de l'Hébreu, c'eſt qu'à l'exception de *Caïnan* que les Grecs mettent entre Arphaxad & Salé, les Septante s'accordent preſque toujours avec le Pentateuque Samaritain. On ne peut pas dire cependant qu'ils ſe ſoient entendus pour être contraires au texte original. Les Samaritains ſéparés du commun de la Nation Judaïque, longtemps avant que parut la verſion des Septante, étoient en abomination au reſte des Juifs. Et il n'y a pas lieu de croire que les interpretes Grecs, gens ſi religieux, ayent voulu rien emprunter de ces Schiſmatiques. C'eſt ce qui a déterminé pluſieurs ſavans en faveur de la ſupputation des Samaritains.

C'eſt encore par-là qu'on prétend réſoudre la queſtion du ſecond *Caïnan*, dont voici le fait. Arphaxad engendra un fils, ſur le nom duquel les ſavans ſont en conteſtation. Quelques-uns appuyés de l'autorité de S. Luc & de la verſion des Septante, veulent qu'il ſe ſoit appellé Caïnan, qui eut, dit-on, Salé. Les autres le rejettent, & il ſemble que l'on peut d'autant moins attaquer leur ſentiment, qu'ils ont pour eux l'antiquité, & qu'ils s'appuyent ſur l'omiſſion de ce Caïnan, non ſeulement dans les meilleurs manuſcrits du nouveau Teſtament, mais encore dans l'Hébreu & le Samaritain, & même dans Joſeph. Mais comme c'eſt une queſtion diſputée, il eſt juſte de renvoyer aux auteurs qui l'ont traitée. *Salmeron*, *Salian*, *Torniel*, *Iſaac Voſſius*, *Briand Walton*, les Peres *Labbe*, *Briet* & *Pezron* ſont pour ce nouveau Caïnan, qui eſt rejetté par le P. *Petau*, le P. *Tournemine*, *Uſſerius*, Meſſieurs *Sphanheim*, & preſque tous les critiques.

Nous dirons donc que Salé fils d'Arphaxad devint pere d'Heber, qui eut ce nom,

parce que lui & ſa poſterité eurent en partage les Provinces qui ſont au-delà du fleuve, c'eſt-à-dire, les pays Orientaux qui ſont au-delà de l'Euphrate. Abraham qui en ſortoit le communiqua au reſte de ſa poſterité. Comme il faiſoit ſa demeure au-delà de ce fleuve, il eut pour mémoire de ſon origine, lorſqu'il vint en Syrie, le nom d'Heber, ou d'Hébreu, c'eſt-à-dire, étranger d'au-delà du fleuve.

Heber eut Phaleg, dont le nom ſignifie diviſion, parce que ce fut à ſa naiſſance que ſe projetta le partage & la diviſion de la terre connuë & la ſeparation des peuples que nous avons expliquée dans le chapitre VII. Rhagau qui fut fils de Phaleg devint pere de Sarug; & celui-ci engendra Nachor, dont le fils Tharé fut pere d'Abraham à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans.

La conſtruction de la Tour de Babel & la diviſion de la terre entre les enfans de Noé, ſont les plus grands événemens de cet intervale, & même comme la clef de toute l'Hiſtoire Sainte & profane. Nous avons touché dans le chapitre VII. ce que nous avons crû qu'il étoit néceſſaire de ſavoir de ce grand événement.

Les hommes, qui juſqu'au temps de Phaleg, avoient conſervé entr'eux une aſſez grande union, & avoient peut-être vêcu dans une même contrée (c'étoit autrefois les champs de Sennar) voulurent laiſſer à leur poſterité quelque monument conſiderable: car je ne ſaurois croire que ce fût pour ſe préſerver d'un ſecond Déluge, puiſque Dieu leur avoit promis qu'il ne ſe ſerviroit plus de ce moyen pour punir les hommes. Ils commencerent donc à bâtir une Tour, à laquelle ils joignirent une ville connuë depuis ſous le nom de Babilone. Mais la diviſion ſe mit parmi les ouvriers: les jalouſies & les diſputes en vinrent à un tel point, que l'ouvrage fut abandonné, & les familles ſous la conduite de leurs chefs, furent obligées de ſe ſéparer.

Japhet & ſes enfans s'éloignerent au Septentrion. Cham alla vers l'Occident, & Sem habita les terres de l'Orient au-delà de l'Euphrate.

Nous trouvons ſur la fin de cet intervale que Nachor devint pere de Tharé à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans, ſelon le Samaritain; mais les autres textes different de ce nombre; les Septante y ajoûtent une centaine d'années, la Vulgate en retranche cinquante: Joſeph veut que ce ſoit à cent vingt ans. Enfin les Chronologiſtes modernes, qui prétendent corriger Joſeph par la Vulgate, placent cette naiſſance l'an cent vingt-neuf de Nachor. Mais la ſupputation des Samaritains paroît ici la plus raiſonnable, & ſert encore à expliquer dans la ſuite d'autres difficultés. Elle marque, par exemple, que Tharé âgé de ſoixantedix ans engendra Abraham & ſes freres; tous les auteurs conviennent en ce point: mais parce qu'ils ſont differens ſur les années de la vie du même Tharé, & qu'il eſt dit ailleurs qu'Abraham reçût ſa vocation à l'âge de ſoixante-quinze ans, après la mort de ſon pere, on s'eſt imaginé que, pour ſauver la contradiction du texte Hébreu & de la Vulgate, qui mettent la mort de Tharé à l'âge de deux cens cinq ans, il falloit dire qu'Abraham n'avoit été nommé le premier entre ſes freres, que par rapport à la dignité de ſa perſonne, & non dans l'ordre de ſa naiſſance: qu'ainſi on devoit ſuppoſer qu'il étoit né lorſque ſon pere avoit cent trente ans. Le texte Samaritain diſſipe ces ſubtilités, & aſſûre que Tharé eſt mort à l'âge de cent quarantecinq ans; & par conſequent il étoit pere d'Abraham

d'Abraham à ſoixante-dix, puiſque celui-ci en avoit ſoixante-quinze lorſque Dieu l'obligea de quitter les plaines de Babilone, pour le faire voyager dans la terre de Chanaan ou la Paleſtine, après la mort de ſon pere.

Cet événement qui eſt eſſentiel dans l'hiſtoire desJuifs, eſt donc arrivé mil douze ans après le Déluge, ſelon les Samaritains, douze cens quarante-ſept ſelon les Septante, & quatre cens dix-ſept ſelon l'Hébreu & la Vulgate.

EN voici le calcul réduit en Table.

Depuis le déluge juſqu'à la naiſſance d'Arphaxad.	SAMARITAIN.	HEBREU.	SEPTANTE.	Durée de la vie ſelon le Samaritain.
	2.	2.	2.	
Arphaxad	130.	35.	135.	438.
Caïnan.			130.	
Salé	130.	30.	130.	433.
Heber	134.	34.	134.	404.
Phaleg	130.	30.	130.	239.
Rhagau	132.	32.	132.	239.
Sarug	130.	30.	130.	230.
Nachor	79.	29.	179.	148.
Tharé	70.	130.	70.	145.
Vocation d'Abraham	75.	75.	75.	
	1012.	417.	1247.	

Il y avoit donc plus de mille ans que la poſterité de Noé délivrée du Déluge, travailloit à ſa multiplication, lorſqu'Abraham quitta la terre de ſa naiſſance pour habiter un autre pays.

Cet eſpace de temps paroît plus convenable à l'état où l'Ecriture nous dépeint le monde au temps d'Abraham; celui qui ſe tire du calcul des Hébreux étant trop reſſerré.

La premiere raiſon qui fait voir l'inſuffiſance de la ſupputation vulgaire, eſt que la terre étoit déja diſtinguée en diverſes nations, que pluſieurs Royaumes étoient formés, que le commerce étoit introduit parmi les differens peuples, que l'ancienne religion étoit changée, & que les hommes avoient eû le temps de ſe faire des cultes & des loix plus ou moins bizarres; en ſorte qu'il ne fallut rien moins qu'une révélation divine pour retirer Abraham de la voye commune de tous les peuples. Or il eſt extrêmement difficile de comprendre que du vivant de Noé & des premiers Patriarches, qui devoient avoir une idée fort vive & très ſenſible de la veritable Divinité, les hommes ſe ſoient formé des cultes extravagans, comme ceux que l'on trouve établis au temps d'Abraham. Cependant ſi l'on ſuit le calcul de la Vulgate, Abraham a vêcu cinquante-neuf ans avec Noé; & Sem a ſurvêcu Abraham d'environ ſoixante ans.

C'eſt en vain que l'on prétend juſtifier ce calcul, en diſant que la tradition en eſt mieux & plus ſûrement établie : c'eſt une imagination que cette tradition, ſi elle n'a pû empêcher Nachor & Tharé ayeul & pere d'Abraham d'être idolâtres.

La ſeconde raiſon qui combat la ſupputation de l'Hébreu pour cet intervale, eſt que les mémoires des anciens peuples le paſſent de pluſieurs ſiecles : tels ont été autrefois les calculs des Egyptiens & des Babiloniens : tel eſt encore à preſent celui des Chinois.

On dira peut-être que le calcul des Samaritains ou des Septante n'eſt point aſſez étendu pour donner place à tout ce que les peuples ont dit de leurs antiquités, & que par conſequent il n'eſt pas plus probable que l'autre. J'avouë que quelque ſupputation que l'on prenne, on ne ſauroit arranger tout ce qui s'eſt dit de fabuleux ou d'incertain ſur l'origine des premiers peuples, mais celle que nous embraſſons ſuffit au moins pour ce qui eſt établi par les monumens d'hiſtoire les plus autentiques ; & c'en eſt aſſez.

Il eſt juſte avant que de finir ce que nous avons à dire ſur les deux premiers intervales du monde, de donner aux commençans une regle pour trouver dans les differens âges des Patriarches, la totalité des temps, qui ſe ſont écoulés depuis la formation du premier homme. On ne ſauroit en juger par le nombre des années que chaque Patriarche a vêcu ; mais ſeulement par l'âge où chacun d'eux commence à avoir des enfans. Qu'on réuniſſe dans chaque ſyſtême toutes ces ſupputations particulieres, & l'on trouvera les années qui ſe ſont écoulées depuis la création du monde. Cette regle qui ne convient qu'à ces deux premiers âges nous a été marquée par Joſeph au commencement de ſes Antiquités Judaïques. *Non ſpectandum*, dit cet Hiſtorien, *quot annos quiſque Patriarcha vixerit, ſed quando liberos genuerit ; deinde anni generationis, pro completis accipiendi.*

TROISIE'ME AGE DU MONDE.

La vocation d'Abraham commence le troiſiéme âge du monde, qui dure quatre cens trente ans, & s'étend juſqu'à la ſortie d'Egypte. La durée de cet intervale ſeroit incertaine ſi nous n'avions que la Vulgate, qui marque (1) ſeulement que la demeure des enfans d'Iſraël, (c'eſt-à-dire, des enfans de Jacob) en Egypte fut de quatre cens trente ans, au lieu que les autres textes (2) levent la difficulté, & diſent que ce pelerinage ne regarde point ſeulement les enfans de Jacob, mais s'étend auſſi à tous les voyages que leurs peres ont faits dans la terre de Canaan & en Egypte depuis la vocation d'Abraham. C'a même été le ſentiment (3) des plus habiles interprétes. Je ne ſaurois diſconvenir cependant que M. *Perizonius* & le P. *Tournemine* arrangent autrement la Chronologie de cet intervale, & prétendent que le terme des quatre cens

(1) Habitatio filiorum Iſraël quâ manſerunt in Ægypto, fuit quadringentorum triginta annorum. *Exod.* XII. *v.* 40 *Juxta Vulgatam.*

(2) Habitatio filiorum Iſraël & patrum eorundem quâ habitaverunt in terra Canaan, & in terra Ægypti annorum fuit quadringentorum & triginta. *Exod.* XII. *v.* 40. *Juxta textum Samaritanum.*

Habitatio filiorum Iſraël quum habitarunt ipſi & patres in terra Ægypti, & in terra Canaan, ipſi & patres eorum, quadringenti & triginta anni. *Exod.* XII. *v.* 40. *Juxta LXX. interpretes.*

(3) Computandi iſti anni 430. ab eo tempore ſunt, quo Deus ad Abraham locutus eſt, dicens, in ſemine tuo benedicentur omnes gentes. *S. Hieronym. in cap.* III. *Epiſt. ad Galatas.* Computandi ab anno 75. Abrahæ, quando ad eum facta eſt prima promiſſio, uſque ad exitum Iſraël ex Ægypto 430. anni quorum meminit Apoſtolus. *S. Auguſt. Lib.* XVI. *de Civit. Dei, cap.* 24.

trente ans de pelerinage ſe doit prendre, non pas de la vocation d'Abraham, mais de l'année que Joſeph fut mis en priſon par ordre de Putiphar; ce qui fait une difference d'environ cent quatre-vingt dix ans.

Cet âge commence à la ſoixante & quinziéme année d'Abrahàm, lorſqu'après avoir enſeveli ſon pere, il partit de Haran dans la Méſopotamie, connu depuis ſous le nom de Charé, accompagné de Loth & de beaucoup d'eſclaves & de troupeaux, en exécution d'un ordre qu'il avoit reçu d'enhaut. On croit que le ſaint Patriarche demeura cinq années à Haran; mais c'eſt ſans aucune certitude. Toute la vie de ce ſaint homme ne fut qu'un voyage continuel.

Abraham partit donc de Haran à l'âge de ſoixante & quinze ans, traverſa l'Euphrate, entra dans la Syrie, qu'il parcourut toute, ſans s'arrêter que dans la plaine de Sichem, où il y avoit des ombrages. Ce fut là que Dieu lui promit de donner cette terre à ſa poſterité. De Sichem il paſſa à Bethel, tirant toujours au midi; & il y dreſſa un autel ou monument de pierre, en invoquant le Seigneur, puis marchant à l'Orient, il établit ſa demeure ſur le penchant de la montagne de Haï, où il éleva un nouveau monument. Cependant il s'y arrêta fort peu de temps, & vint ſur la frontiere d'Egypte dans un temps que la famine preſſoit la Paleſtine Cette raiſon l'obligea de ſe refugier chez les Egyptiens; & dans la crainte que la beauté de ſa femme n'engageât le Prince du pays à le tuer pour en faire la ſienne, il jugea qu'il devoit dire qu'elle étoit ſa ſœur. Mais cette précaution ne mit point Abraham à l'abri de ce qu'il appréhendoit le plus. Sa femme fut enlevée par le Prince, & les choſes auroient été loin, ſi des chagrins domeſtiques, & peut-être des peines perſonnelles, n'euſſent fait ſentir au Prince que Dieu le puniſſoit de l'enlevement de Sara. Il la rendit donc à ſon mari, en lui faiſant des reproches de ſon déguiſement, & le renvoya en Syrie, comblé de préſens.

D'Egypte le ſaint Patriarche revint en Paleſtine à petites journées; car il étoit chargé de richeſſes, d'eſclaves & de troupeaux. Il campa entre Bethel & Haï, au lieu même où il avoit déja demeuré. Ce fut là qu'il ſe ſepara de Loth ſon neveu, parce que la diviſion s'étoit miſe entre leurs domeſtiques, & parce que leurs troupeaux qui étoient nombreux, conſommoient trop de pâturages. Loth tourna du côté de l'Orient vers les plaines du Jourdain & la vallée de Sodôme, qui étoit alors un pays excellent. Abraham reſtoit à Haï, où Dieu lui fit connoître encore qu'il auroit une nombreuſe poſterité, & qu'elle poſſederoit le pays où il étoit. Il ne laiſſa pas de quitter cet endroit & vint demeurer vers Mambré, lieu couvert de bois; près deſquels Hébron fut depuis bâtie.

Quelque temps auparavant Chodor-lahomor Roi de Perſe étoit venu en Phénicie, & y avoit ſoumis les Princes des vallées du Jourdain; entr'autres ceux de Sodôme qui lui payerent volontairement tribut durant douze années. Mais la treiziéme, ces Princes s'étant voulu rendre indépendans, ils obligerent le Roi de Perſe, avec trois autres Rois ſes voiſins, & ſans doute ſes feudataires, de revenir dans la Phénicie. Ils ravagerent tous les lieux qui étoient ſur leur paſſage, & tomberent ſur les Rois du Jourdain qui avoient aſſemblé une armée. Ceux-ci furent battus, leurs femmes & leurs enfans furent enlevés, & tous les biens des habitans pillés & diſſipés.

Loth qui faiſoit avec ſa famille ſa demeure à Sodome, étoit du nombre des priſonniers. Abraham en eut la nouvelle à Mambré ; ſur le champ il arme ſes domeſtiques, prend quelques Cananéens de ſes amis, & forme de tout cela une troupe de trois cens dix-huit combattans, avec laquelle il pourſuit les raviſſeurs, les atteint aux ſources du Jourdain, & les ayant attaqués la nuit, il les défit, leur enleva leur butin, & les pourſuivit juſqu'au près de Damas. Sa foi vive qui l'a établi le pere de tous les croyans, n'empêche point que l'homme du monde ne l'eſtime pour cette action de vigueur & de courage. On n'auroit jamais crû que trois cens dix-huit domeſtiques avec quelques Cananéens ramaſſés en peu de temps, ayent battu, ſous un chef auſſi peu experimenté à la guerre, une armée nombreuſe conduite par quatre Rois. Il falloit donc ou que les chefs de l'armée ennemie fuſſent encore moins habiles que ce Patriarche ; ou que lui-même connoiſſant ſa foibleſſe, il choiſit l'avantage de la nuit pour ſurprendre des gens, à qui la victoire précedente avoit donné trop de confiance ; ou, ce que je croirois ſans peine, qu'ayant toutes les qualités d'un héros, ſa vertu ne s'étendoit pas moins ſur la conduite de la guerre, que ſur les ſoins domeſtiques, & le culte de la Religion.

Abraham retournant donc victorieux de cette expedition, avec le butin & les captifs qu'il avoit délivrés, rencontra les Rois de Sodome & de Salem qui venoient au-devant de lui. Ce dernier nommé Melchiſedech, a donné lieu aux Juifs de former ſur ſon ſujet bien des allégories, dont les Chrétiens même n'ont pas été exempts. Ce que je trouve de plus eſtimable en lui, eſt que dépoüillé de la jalouſie que cauſent trop ſouvent aux Princes les conquêtes de leurs voiſins, il vint au-devant d'Abraham, & de ſes troupes fatiguées, pour leur en témoigner ſa joye. Les rafraîchiſſemens de pain & de vin qu'il leur preſenta, étoient dûs à leur travail & au ſuccès de leurs armes. Mais par un droit aſſez ordinaire dans ces premiers temps, il reçut d'Abraham la dixiéme partie du butin qui fut fait dans cette action, de la maniere qu'on le pratiquoit autrefois à l'égard des Rois d'Athenes, ou des autres Princes, dans les terres deſquels on avoit fait la guerre.

Ce fut quelque temps après cette victoire que Dieu s'ouvrit encore au ſaint Patriarche ſur une nombreuſe poſterité qu'il lui promettoit : il tempera néanmoins cette faveur par une connoiſſance qu'il lui donna. C'eſt que cette poſterité qu'il lui promettoit ſeroit errante pendant quatre cens ans, qu'elle ſeroit affligée & réduite même en ſervitude, mais qu'au bout de ce terme elle viendroit poſſeder le pays qui lui étoit deſtiné, depuis le torrent d'Egypte juſqu'à l'Euphrate.

La dixiéme année du voyage d'Abraham, c'eſt-à-dire, la quatre-vingt cinquiéme de ſon âge, le Patriarche flatté des promeſſes que Dieu lui avoit ſi ſouvent réïterées, écouta une propoſition que lui fit ſa propre femme, qui ſe croyoit hors d'état d'avoir des enfans. Elle lui conſeilla donc de ſe ſervir d'une eſclave qu'elle avoit amenée d'Egypte, nommée Agar. Mais celle-ci oubliant ſa condition, parce qu'elle ſe voyoit enceinte, ſe mit à traiter ſa maîtreſſe avec mépris. Sara ſe vit contrainte de la chaſſer. Cette malheureuſe errant dans le deſert y rencontra un homme inconnu, qui lui commanda de retourner auprès de ſa maîtreſſe, lui promettant qu'elle auroit un fils, dont la poſterité formeroit un peuple conſiderable. Agar conſolée de cette rencontre obéit, & eut un fils nommé Iſmaël.

Treize ans après la naiſſance d'Iſmaël, Abraham eut une derniere aſſurance que Dieu lui accorderoit dans un fils légitime une nombreuſe poſterité ; mais il exigea de lui une terrible condition ; ce fut celle de la circonciſion de tous les mâles nés & achetés qui ſe trouveroient à ſon ſervice, en commençant par lui-même, & en l'étendant à jamais à toute ſa poſterité & à leurs domeſtiques. Au moyen de ce nouveau traité, le Seigneur lui promit d'être le Dieu, c'eſt-à-dire, le protecteur de ſa famille. Quoiqu'Abraham eut près de cent ans & ſa femme quatre-vingt dix-neuf, il ne laiſſa pas d'ajoûter foi à cette parole qui eut ſon effet. Ce fut alors que Dieu changea le nom d'Abram en celui d'Abraham, nom qui déſignoit qu'il ſeroit pere d'une grande multitude.

Peu de temps après cette promeſſe, le ſaint Patriarche étant à l'entrée de ſa tente, vit trois hommes en forme de voyageurs. Et comme ſa qualité d'étranger le rendoit attentif à gagner l'amitié des peuples avec leſquels il demeuroit, il courut au-devant d'eux, & les obligea de ſe rafraîchir. Ce fut là que l'un des trois prédit à Abraham & à ſa femme qu'ils auroient un fils dans un an. Abraham accompagna ſes hôtes ; & dans le chemin un d'entr'eux qui parloit en maître de la nature ; lui fit connoître la punition qu'il alloit exercer ſur les crimes des habitans de Sodome. Abraham voulut obtenir miſericorde pour cette ville criminelle en faveur des innocens qui pouvoient s'y trouver ; & comme il ne s'en trouva point, la priere du ſaint Patriarche ne pût être exaucée.

Deux de ces voyageurs étant arrivés à Sodome, trouverent Loth qui les pria de coucher chez lui : mais le peuple qui vit entrer ces étrangers, s'émut & voulut forcer ſa maiſon pour les en tirer & leur faire violence, ce qui obligea les Anges de frapper ce peuple d'un étourdiſſement qui les empêcha de trouver la porte de la maiſon. Mais dès le matin ils emmenerent Loth, ſa femme & ſes filles. Alors les puits de bitume & de ſouffre dont cette vallée étoit remplie, s'embraſerent, excités ſans doute par quelque feu celeſte qui occaſionna l'embraſement. L'occaſion de la perte de cette ville ſe trouve favorable dans la nature même du terrain, qui étant plein de bitume & de ſouffre, matiere toujours inflammable par elle-même, fut peu à peu conſumée par le feu, qui de l'interieur de la terre paſſa bien-tôt à la ſuperficie. La ville s'abima dans les mineraux fondus, & il s'en ſuivit une entiere déſolation de ce beau pays. L'eau du Jourdain y forma un lac, qu'on appelle la mer ſalée, à cauſe du bitume dont elle eſt remplie ; ou la mer morte, parce qu'elle ne ſouffre rien de vivant. Preuve certaine que la providence eſt toujours d'accord avec la nature, qu'elle dirige & qu'elle conduit elle-même. Le crime des habitans de Sodome doit être puni, lorſque leur terre minée par des feux ſouterrains va perdre ſes fondemens.

Loth étant ſorti de Sodome avec ſa femme & ſes deux filles, avança promptement ſous la conduite de l'Ange qui l'avertit de ne point regreter cette ville pechereſſe. Mais ſoit que ſa femme eût quelque attache pour un lieu qu'ils n'avoient quitté qu'à regret ; ſoit que ne pouvant aller ſi vîte, elle ait été ſurpriſe par les vapeurs de l'incendie ; ſoit enfin que la peur l'ait ſuffoquée, elle mourut, & fut depuis convertie en un bloc de ſel ; comme nous voyons quelquefois que certaines eaux, ou les ſables d'Afrique petrifient les corps. Je ſai que M. *le Clerc* s'eſt efforcé de montrer

que la raiſon ſoutenuë par des autorités étoit contraire à ce changement : il prétend même que le texte original étant équivoque, il faut traduire *que la femme de Loth reſta immobile dans cette terre ſalée ;* au lieu de dire, comme on fait ordinairement, *qu'elle fut convertie en une ſtatuë de ſel.*

Après ce triſte accident, Loth ſe retira dans la petite ville de Segor ; mais ne s'y croyant pas en ſureté, il en ſortit encore, & ſe jetta dans une caverne ; où ſes filles qui s'imaginoient déja que tout le monde étoit péri, crurent rendre ſervice à l'humanité de lui procurer des reſtaurateurs. C'eſt de-là que ſont ſortis Moab & Ammon qui formerent deux peuples, qui depuis habiterent le même pays.

La déſolation de cette ville infortunée engagea Abraham qui l'apperçut de loin, à quitter ſes environs ; il ſe retira du côté de l'Egypte. Mais Sara ſe vit encore expoſée, de la part du Roi de Gerar, au même accident qu'elle avoit éprouvé en Egypte, quoiqu'âgée de quatre-vingt dix-neuf ans. Cet attentat fut puni de Dieu même d'un châtiment extraordinaire ; aucune femelle de la maiſon & des troupeaux de ce Prince ne put enfanter tant qu'il retint Sara. De plus, Dieu l'avertit en ſonge qu'il périroit lui-même, s'il ne rendoit la femme d'Abraham ; ce qu'il fit auſſi-tôt, & le combla de biens & de préſens.

Enfin la centiéme année d'Abraham, Sara mit au monde un fils qui fut nommé Iſaac, comme Dieu l'avoit ordonné. Sa mere sûre des promeſſes divines, conçut quelque jalouſie contre Iſmaël, & elle obligea Abraham de le chaſſer avec Agar. Ils ſe retirerent dans le déſert où ils penſerent périr : mais Iſmaël étant devenu grand, épouſa une Egyptienne, & de lui eſt ſortie la puiſſante nation des Arabes Occidentaux.

Il regnoit alors une effroyable coutume, laquelle ayant commencé dans la Phénicie & la Chaldée, ſe répandit en peu de temps dans la baſſe Aſie auſſi-bien que dans la Grece. C'étoit celle d'immoler dans les dangers publics les enfans des Princes à de certaines divinités, qui étoient nommées Remphan & Moloch, par la premiere deſquelles on honoroit la planette Saturne, & par la ſeconde la planette Mars. On penſoit alors que l'immolation des enfans étoit une action très-agréable à Dieu, & que rien n'appaiſoit ſi efficacement ſa colere, que l'effuſion d'un ſang innocent & chéri par ceux qui le répandoient. Dieu voulut donc connoître par la plus grande de toutes les épreuves, ſi Abraham auroit autant de zéle pour ſon culte, que les peuples parmi leſquels il vivoit en avoient pour leurs fauſſes divinités. C'eſt pourquoi Dieu lui commanda d'immoler ſon fils Iſaac, & de le conduire pour cet effet ſur une montagne déſerte, où il devoit réduire ſon corps en cendre après l'avoir égorgé. Iſaac pouvoit avoir alors vingt-cinq ans. Mais Dieu content de la ſoumiſſion du ſaint Patriarche, l'empêcha d'achever le ſacrifice.

Trente-ſept ans après la naiſſance d'Iſaac, Sara mourut, & Abraham ſe remaria avec Cetura, de laquelle il eut encore ſix enfans qui ont peuplé une partie de l'Arabie.

Abraham avoit marié Iſaac à Rebecca. Ils furent long-temps ſans enfans : mais enfin leurs vœux ſe trouverent accomplis : ils eurent deux jumeaux, Eſaü & Jacob, qu'Abraham eut la ſatisfaction de voir naître avant ſa mort, arrivée la 175.année de ſa vie. Iſaac & Iſmaël l'enterrerent dans le tombeau qu'il avoit acquis proche d'Hebron, après quoi ils ſe ſéparerent. La vie d'Iſaac fut tranquille ; ſes troupeaux l'oc-

cuperent : & quoique ſon fils Eſaü lui donna quelque chagrin par ſon mariage avec deux Cananéennes, cependant il le chériſſoit plus que Jacob, parce qu'il lui apportoit ſouvent du gibier, qu'il ſavoit même très-bien apprêter. Le cadet au contraire faiſoit les délices de ſa mere par ſes mœurs douces & par ſon application aux ſoins du menage. Auſſi trouva-t-elle moyen, pour l'en récompenſer, de dérober en faveur de Jacob la bénédiction paternelle qui étoit duë à Eſaü, comme à l'aîné de la famille. Cela occaſionna dans la ſuite une méſintelligence qui n'eut que quelques momens de tréves. Jacob fut même obligé de ſe retirer en Meſopotamie ; il prit pour prétexte de ſon voyage ſon mariage avec une fille de ſa famille. Ce fut dans ce voyage que Dieu lui apparut pendant la nuit, lui promit de l'aſſiſter toute ſa vie, & de donner à ſa poſterité la terre où il étoit couché. Enfin Jacob arriva à Haran, où il ſe fit connoître à ſon oncle Laban, & s'engagea pour ſept ans à ſon ſervice, ſur la promeſſe que lui fit Laban de lui donner ſa fille Rachel en mariage. Le terme venu, ſon oncle le trompa, & lui donna Lia ſa fille aînée, au lieu de la cadette qu'il lui avoit promiſe. Ils convinrent néanmoins qu'il épouſeroit auſſi Rachel, en ſervant ſept autres années. La premiere eut ſix garçons & une fille. Rachel qui étoit ſterile conçut de la jalouſie contre ſa ſœur, & pour la mortifier, elle produiſit ſa ſervante à Jacob, dont il eut auſſi deux garçons. Lia pour ſe venger à ſon tour, donna auſſi ſa ſervante à ſon mari, qui en eut encore deux autres garçons.

Enfin Rachel après une longue ſterilité, accoucha de Joſeph. Jacob attaché à la maiſon de ſon beau-pere & par amour & par interêt, fit un nouveau traité avec lui, pour le ſervir encore ſix ans, au moyen d'un ſalaire dont ils convinrent : mais la bonne foi de Laban ne fut pas l'ame de cette convention. Jacob uſoit, je ne dis pas d'artifice, cela ſeroit indigne d'un ſi grand homme ; mais il ſe ſervit au moins d'adreſſe pour faire naître les agneaux & les chevres de la couleur dont Laban les lui avoit cedées. De ſorte que Laban voyant multiplier les troupeaux de ſon gendre, & diminuer les ſiens, changea diverſes fois les conditions du traité. Jacob qui ſe plaignoit de ces changemens, prit à la fin le parti de ſe retirer ſecretement, & d'emmener ſes femmes, ſes enfans & ſes troupeaux. Laban pourſuivit Jacob, & l'atteignit : celui-ci ſe juſtifia comme il put ; mais Laban ne lui fit aucune violence ; ils ſe quitterent même amis, quoique Rachel eût dérobé les idoles de ſon pere.

Jacob délivré de ce péril avoit encore à craindre la colere de ſon frere Eſaü ; mais il fit tant de ſoumiſſions, qu'Eſaü voulut bien oublier le paſſé. Il vint au-devant de Jacob avec une ſuite de 400. chevaux ; mais Jacob qui étoit naturellement timide, pria ſon frere de prendre le devant, parce que l'embarras de ſes troupeaux ne lui permettoit pas de le ſuivre à grandes journées. Ce fut dans ce voyage que Jacob eut le nom d'Iſraël qui eſt reſté à tous ſes deſcendans ; l'occaſion fut un combat qu'il ſoutint contre un homme ou un ange. Jacob ayant eu le deſſus, il ſe trouva que c'étoit Dieu même qui avoit bien voulu ſe laiſſer vaincre par le ſaint Patriarche, & qui en le beniſſant le nomma Iſraël, pour ſignifier qu'il n'avoit pû être vaincu par Dieu même.

Jacob s'établit premierement au-de là du Jourdain, où l'on croit qu'il demeura dix ans : il vint enſuite à Sichem, mais il n'y fut pas long-temps en paix ; ſa fille Dina étant allée voir les filles de la ville, fut enlevée par Sichem fils du Roi. Jacob diſſi-

mula ſon chagrin juſqu'au retour de ſes enfans, qui réſolurent de s'en venger ; & propoſerent la Circonciſion aux Sichemites, comme la ſeule condition pour procurer la paix. Le Prince y conſentit, & ſoumit tout ſon peuple à cette dure operation.

Le traité fait, & les Sichemites circoncis, les enfans de Jacob forcerent la ville, tuerent tous les habitans qui étoient dans les plus fortes douleurs de leur operation, & mirent tout au pillage. Cette horrible infidelité des enfans de Jacob affligea beaucoup leur pere, & l'obligea de quitter les environs de Sichem pour aller à Bethel. De Bethel il vint à Ephrata, où Rachel mourut en couche du dernier de ſes enfans, qui fut nommé Benjamin, c'eſt-à-dire, fils de douleur. Il ſe retira enſuite à Heder : de-là il ſe rendit à Mambré, ancienne demeure d'Abraham, pour viſiter Iſaac ſon pere. Depuis il paſſa dans la vallée de Chebron, où il dreſſa ſes tentes, & de-là il envoyoit ſes enfans aux pâturages, retenant auprès de lui Joſeph qu'il aimoit plus tendrement que les autres.

Entre pluſieurs raiſons qu'il avoit d'en uſer ainſi, celle de la jalouſie de ſes freres n'étoit pas la moindre. Joſeph avoit raconté imprudemment des ſonges qui préſageoient ſa future grandeur. Mais Jacob fournit lui-même, ſans y penſer, une occaſion à leur vengeance. Il envoya Joſeph viſiter ſes freres qui étoient éloignés. Dès qu'ils l'apperçurent, ils conçurent le deſſein de le tuer, & l'auroient executé, ſi Ruben leur aîné n'eût adouci leur eſprit. Il le deſcendirent donc dans une citerne, d'où ils le tirerent enſuite, pour le vendre à une caravane de Marchands Arabes, qui alloient en Egypte; & les Marchands le vendirent à Putiphar, grand Seigneur Egyptien ; d'un autre côté, ils firent croire à Jacob que des bêtes feroces avoient dévoré Joſeph. Ce dernier s'acquis par ſa bonne conduite la faveur de ſon maître, & par ſa jeuneſſe & ſa beauté il devint les inclinations de ſa maîtreſſe. Mais le ſaint homme rejetta les careſſes de cette femme, qui ſe croyant mépriſée, accuſa Joſeph de l'avoir voulu corrompre ; & ſans autre examen, il fut jetté dans une priſon, où il languit quelques années.

Pendant ce temps-là, Jacob voyoit avec beaucoup de chagrin ſa famille diverſement agitée. Juda, l'un de ſes enfans, mécontens de ſes freres, s'étoit retiré chez un Cananéen, duquel il avoit épouſé la fille : il en eut trois enfans. Le premier nommé Her fut marié avec Thamar : Dieu l'enleva dans ſa jeuneſſe, & ſa femme Thamar paſſa à ſon cadet nommé Onam. Il mourut encore, & l'on crut que ſa mort étoit une punition de ſes infamies. Thamar ſe trouvant veuve une ſeconde fois, & ne trouvant plus à ſe remarier, ſe vint placer ſur un grand chemin où Juda devoit paſſer. Celui-ci la prit pour une courtiſane publique ; c'étoit un uſage établi dans ces anciens temps. Mais elle eut la précaution de prendre de lui des gages pour reconnoître à qui elle avoit eu affaire. Le bruit de ſa groſſeſſe s'étant répandu, Juda voulut, ſelon la coutume, la faire brûler comme adultere; mais elle lui fit connoître par les gages mêmes qu'elle produiſit, que c'etoit de lui qu'elle étoit enceinte. Il en vint deux enfans qui ont fait cette lignée de benediction, dont David, Salomon, & le Meſſie même ſont ſortis. On voit par cette hiſtoire non-ſeulement que toute femme adultere méritoit la mort par la loi commune, mais encore que le pere de famille en étoit le juge & avoit droit de la faire punir. Le feu étoit le châtiment ordinaire de ce crime. Il eſt vrai qu'il

n'en

n'en étoit pas de même des femmes libres ; celles qui s'abandonnoient en particulier étoient bien moins conſiderées que celles qui ſe dévoüoient à l'impudicité, dès que celles-ci le faiſoient à l'honneur d'Aſtarté, ou de Venus Mylitta, c'eſt-à-dire, Venus proliſique. Cet uſage étoit tellement répandu dans l'Orient, qu'aucune ville ne s'en exemptoit ; les Juifs même l'avoient reçu dans le Temple de Jeruſalem, ſous le regne de Roboam ; & cette abomination ne fut détruite que par Joſias.

La cent vingtiéme année de Jacob, Iſaac mourut à Mambré où il étoit né, âgé de 180. ans ; & ſes enfans l'inhumerent dans le Sepulchre d'Abraham. Joſeph languiſſoit encore dans la priſon ; mais la Providence y envoya deux Seigneurs de la Cour du Roi d'Egypte. Ils eurent chacun des ſonges, ſur leſquels ils conſulterent le ſaint Patriarche, qui avoit toujours conſervé du goût pour cette ſcience. Il prédit au premier, qui étoit l'Echanſon, le rétabliſſement de ſa fortune, & au ſecond une mort prochaine. L'un & l'autre arriva, comme il l'avoit dit ; ce qui donna occaſion au courtiſan rétabli de propoſer Joſeph pour expliquer un autre ſonge que Pharaon lui-même avoit eu.

Ce fut par ce ſonge que Joſeph découvrit que la terre ſeroit affligée pendant ſept ans d'une famine prodigieuſe, mais qu'elles ſeroient précedées de ſept années d'abondance. Il avertit Pharaon de ce qu'il y avoit à faire dans le premier temps, pour remedier aux malheurs du ſecond : & ſes avis plurent tellement à ce Prince, qu'il crut ne pouvoir trouver un meilleur miniſtre que Joſeph même pour executer ce qu'il propoſoit. C'eſt pourquoi il lui donna une entiere autorité, qu'il exerça même de la maniere la plus forte & la plus rigoureuſe dont il étoit capable. Il n'avoit que trente ans, lorſque ce grand évenement lui arriva.

La famine preſſa toute la terre dès la premiere année. Les Patriarches furent dès-lors obligés d'aller chercher des grains en Egypte, & Joſeph les fit arrêter comme des eſpions ; mais dans le voyage qu'ils firent la ſeconde année, il ſe fit connoître pour leur frere, & enſuite il envoya chercher leur pere en Paleſtine avec le reſte de ſa famille. La joye qu'eut Jacob, de voir ſon fils Joſeph revêtu de tant d'honneur, ne fut pas moins grande que l'apréhenſion de ſes freres, qui n'étoient pas ſans inquiétude ſur la vengeance qu'il pouvoit tirer d'eux. Mais comme ils n'étoient plus en état de lui nuire, il leur pardonna genereuſement, & leur fit accorder par le Roi la terre de Goſſen ou Geſſen, pour y habiter avec leurs troupeaux & leurs familles qui ſe montoient à ſoixante & dix perſonnes.

Le miniſtere de Joſeph fut ſi glorieux & ſi utile au Roi, qu'il dépoüilla les Egyptiens de tous leurs biens, par la neceſſité où ils étoient d'avoir du pain. Mais il rendit à ces mêmes Egyptiens leurs terres, les chargeant ſeulement de payer la cinquiéme partie des récoltes qu'ils feroient : ce qu'ils accepterent avec joye, reconnoiſſant qu'ils devoient à Joſeph la conſervation de leurs vies & de celles de leurs familles.

Enfin Jacob mourut à l'âge de 147. ans : & Joſeph qui avoit sû ſa maladie, s'étoit rendu auprès de lui, & lui ayant préſenté ſes deux fils, Manaſſés & Ephraïm, il obtint pour chacun d'eux une benediction particuliere, comme Jacob la donnoit au reſte de ſes fils. Jacob fut pleuré de ſes enfans ; & Joſeph, pour s'acquitter de ſon

ſerment, conduiſit ſon corps à Mambré, où il l'inhuma dans le tombeau d'Abraham. Au retour de cette cérémonie, ſes freres lui demanderent de nouveau la grace d'oublier le crime qu'ils avoient commis contre lui, & il les aſſura d'une entiere réconciliation. Enfin Joſeph lui-même mourut à l'âge de cent dix ans.

Peu de temps après la mort de Joſeph, une révolution fit changer de face à l'Egypte. Il vint un Prince qui n'eut aucun égard aux ſervices que le ſaint Patriarche avoit rendus au Royaume. Les Iſraëlites même devinrent ſuſpects par leur nombre & par leurs richeſſes: enfin on les perſécuta, & la perſécution alla ſi loin, qu'il y eut un Edit pour noyer tous les enfans mâles qui naîtroient parmi eux. Ce fut tout au plus deux ans après cet Edit que nâquit Moïſe; mais il fut retiré des eaux par la Princeſſe d'Egypte, & élevé par ſes ordres dans toutes les ſciences des Egyptiens. Le meurtre qu'il fit d'un Egyptien l'obligea de quitter le Royaume à l'âge de quarante ans; des inſpirations divines l'y firent cependant retourner après une abſence de quarante autres années, qu'il employa à paître des troupeaux dans l'Arabie. La miſſion de Moïſe étoit de faire ſortir le peuple d'Iſraël hors de l'Egypte. Inſpiré de Dieu, & conduit par lui, il accabla les Egyptiens de miracles, il les affligea de playes fâcheuſes; mais les Prêtres, quoique d'une fauſſe religion, imiterent ſes miracles; ils imiterent même quelques-unes de ſes playes: cependant ils furent obligés de ceder. Auſſi Pharaon qui craignoit un homme, par qui Dieu faiſoit de ſi grands prodiges, lui permit de ſe retirer avec tout le peuple pour lequel il parloit. Le Prophete qui ſavoit combien les Iſraëlites avoient travaillé pour les Egyptiens ſans en avoir été récompenſés, leur ordonna de la part de Dieu même, d'emprunter des Egyptiens leurs vaſes d'or & d'argent, & leurs meubles précieux, ſous prétexte de s'en ſervir dans les ſacrifices qu'ils alloient faire. Chargés de ces dépoüilles, ils partirent au nombre de ſix cens mille combattans: à la quatriéme marche ils arriverent ſur les côtes de la mer rouge, où ils furent atteints par un corps de troupes que le Roi d'Egypte amenoit pour les empêcher de ſortir de ſes états, malgré la liberté qu'il leur en avoit accordée. Mais Dieu fit alors le plus grand de tous les miracles; il coupa les eaux de la mer en deux parties, & leur fit un chemin ſur le ſable, où ils paſſerent à la faveur de la nuit. Joſeph a été, comme nous l'avons dit, le premier qui ait oſé donner atteinte à cet évenement extraordinaire; il a été ſuivi par des critiques incrédules qui s'imaginent que Moïſe toujours attentif au reflux qui ſe fait ſentir dans l'extrémité du golfe de la mer rouge juſqu'à quinze ſtades, profita de cette occaſion, dans laquelle il fut encore ſecondé par un vent très-violent, qui deſſécha ſi bien le canal, que les Hébreux y trouverent un paſſage ſûr pour des gens de pied. Les Egyptiens qui apperçûrent cette route au point du jour, crurent trop legerement qu'ils en pouvoient profiter. Mais le flux qui vint après fit périr leur armée, moins par l'imprudence du chef, que par la vengeance du Seigneur, qui vouloit ſauver par ce miracle le peuple qu'il avoit choiſi.

On croit que les anciens n'ont pas ignoré ce grand évenement, parce que Diodore de Sicile (1) parle d'un reflux étrange, arrivé dans ce canal, qui en avoit laiſſé le

(1) Diodor. Sicul. lib. 3.

fond à ſec, mais le flot ſuivant, qui revint avec une extrême impétuoſité, remplit le canal comme auparavant. Peut-on s'imaginer que le paſſage des Iſraëlites ne ſe ſoit fait qu'à la faveur du reflux de la mer rouge. Parce que les Payens font mention de quelques flux & reflux extraordinaires de ce canal ? Ils ne marquent pas que ce ſoit le même évenement ; & quand ils parleroient du même fait, on ſait le peu d'exactitude qu'avoient les auteurs profanes, qui ne liſoient pas nos Ecritures, lorſqu'il étoit queſtion des Hébreux, qu'ils ne connoiſſoient le plus ſouvent que par des bruits populaires.

Barradius qui a décrit le voyage des Iſraëlites dans le déſert, a trop moraliſé ſur une matiere, dont une Carte géographique fait le dénouëment.

La perſécution que les Iſraëlites ſouffrirent en Egypte leur auroit été plus avantageuſe que leur demeure dans le déſert où Moïſe les avoit conduits, ſi Dieu n'y avoit remedié par une foule de miracles, dont jamais peuple ne fut plus indigne que celui d'Iſraël. Pour les guider dans les marches qu'ils devoient faire de jour, ils avoient une nuée qui les devançoit, & la nuit c'étoit une colonne de feu. Ils eurent, pour appaiſer leur faim, une eſpece de manne qui avoit le goût de toutes ſortes de viandes ; & leur ſoif ſe trouva étanchée par une eau extraordinaire que Moïſe, qui étoit animé de l'eſprit de Dieu, fit ſortir de quelques rochers. Leurs habillemens ne s'uſerent point ; & l'air y étoit ſi ſain qu'ils n'étoient point malades, quoiqu'il en mourut tous les ans environ trente mille, c'eſt-à-dire, le double au moins de ce qu'il en meurt à Paris. Ils furent attaqués pluſieurs fois dans le déſert ; mais comme ce peuple n'avoit que le talent de fuir, & nullement celui de combattre, il fallut des miracles pour empêcher qu'ils ne fuſſent défaits.

Moïſe étant arrivé près du Mont Sinaï, reçut de Dieu même la Loi qu'il donna depuis aux Iſraëlites, compoſée de préceptes ſimples & oppoſés aux vices auſquels il ſavoit que le peuple étoit ſujet. Il leur défendit ſur-tout le larcin, pour leur apprendre que dorénavant ils ſeroient coupables & criminels, s'ils en uſoient envers les autres, comme ils avoient fait avec les Egyptiens, quoique ce fût par un ordre divin. Moïſe retourna enſuite ſur la montagne, où il fut quarante jours à s'entretenir familierement avec Dieu face à face, & apprit de lui, outre les myſteres de la Religion Judaïque, la maniere dont il devoit faire le Tabernacle, qui étoit cependant un ouvrage aſſez ſimple, ſi l'on conſidere la conſtruction, qui s'en voit dans les ſaintes Ecritures ; mais c'eſt preſque toujours dans la ſimplicité que ſe trouve la grandeur. Le peuple oublia dans ce mediocre intervale les préceptes qu'il venoit de recevoir, & & ſe fit un Apis, comme les Egyptiens, c'eſt-à-dire un veau d'or, auquel ils rendoient un culte fort joyeux, ne faiſant que danſer autour de lui. Dieu en avertit Moïſe, qui eut encore le courage d'interceder pour ce peuple ingrat. Il vint, ſe mit en colere, briſa les Tables de la Loi, & même cet idole, & le fit bruler ou calciner pour le mettre en poudre, & le faire avaler avec de l'eau à tout le peuple, ſoit pour leur montrer leur folie d'avoir adoré un Dieu qui pouvoit être avalé & ſe corrompre dans leur eſtomac, comme le remarque un grand (1) Evêque, ſoit pour punir ceux qui

(1) M. Godeau tom. 1. de ſon Hiſtoire de l'Egliſe.

avoient conſenti à cette idolâtrie, par quelque maladie ſecrette qui les fit mourir. Quoiqu'Aaron eût trop lâchement conſenti à cette idolâtrie, il n'a pas laiſſé de trouver parmi nous des apologiſtes qui l'ont prétendu diſculper entierement.

Durant les quarante années que le peuple reſta dans le deſert, Moïſe qui s'étoit chargé de le conduire, eut beaucoup à ſouffrir, non ſeulement de la part de cette populace inquiete & brutale, mais encore de la part d'Aaron & du reſte de ſa famille, qui murmurerent & ſe ſouleverent même publiquement contre lui. Aaron mourut le premier; Moïſe le ſuivit de près, & ne goûta pas le plaiſir de poſſeder cette Terre ſi deſirée qu'il avoit tant de fois promiſe aux Iſraëlites. Le P. *Hugo* Prémontré de Lorraine, a donné une vie de ce grand Homme. Elle n'eſt pas mauvaiſe; mais dans cette matiere, il faut toujours revenir à l'original, c'eſt-à-dire, aux ſaintes Ecritures. Il faut pour développer la conduite de Moïſe, un homme de miniſtere, & qui entende un peu à remuer un peuple; il faut un Juriſconſulte, il faut un Medecin; car tout cela entre dans les loix & dans la conduite de Moïſe.

QUATRIE'ME AGE.

LE quatriéme âge du monde qui s'étend depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à la conſtruction du Temple, eſt un des moins obſcurs pour l'Hiſtoire, & des plus embarraſſés pour la chronologie. L'Ecriture Sainte qui nous marque dans un endroit que la durée (1) de cet intervale eſt de quatre cens quatre-vingt ans, nous inſinuë en d'autres qu'il a été de près de ſix cens ans. Auſſi les auteurs ſont extrémement partagés ſur tout ce tems. *Uſſerius*, *Marsham*, & tous ceux qui ſuivent à la lettre le texte du III. livre des Rois, ne mettent que quatre cens quatre-vingt ans, & ſe donnent la torture pour reſſerrer la chronologie de cet âge.

Le P. *Petau* (2) & le P. *Tournemine* ſi attentifs à ſuivre l'Ecriture, portent leur ſupputation juſqu'à cinq cens vingt ans. *Melchior Cano*, *Emmanuel Sa*, *Louis Cappel*, & le celebre *Grotius* croyent qu'il s'en eſt paſſé cinq cens quatre-vingt. Le P. *Serrarius* Jeſuite (3) prétend qu'au lieu de quatre cens quatre vingt ans, il faut rétablir dans le texte original ſix cens quatre-vingt ans. Le P. *Pezron* (4) qui allonge, autant qu'il peut, la durée des temps, pouſſe le terme juſqu'à huit cens ſoixante-treize ans, & même juſqu'à neuf cens ſoixante-un ans. On trouve enfin dans nos auteurs pluſieurs autres ſupputations, dont nous ne croyons pas qu'on doive ſe charger la mémoire.

Mais pour dire en peu de mots ce que nous penſons du parti qu'on peut prendre, il nous paroît d'abord que le terme de quatre cens quatre-vingt ans eſt trop court, puiſque S. Paul (5) marque lui-même qu'outre les quarante ans du déſert, & les ſix années de guerres dans leſquelles fut le peuple après le paſſage du Jourdain, les Iſraë-

(1) Factum eſt ergo quadringenteſimo & octogeſimo anno egreſſionis filiorum Iſrael de terra Ægypti, in anno quarto, menſe Zif, ipſe eſt menſis ſecundus regni Salomonis ſuper Iſraël, ædificari cœpit domus Domini. *III. Reg.* 6. v. 1.

(2) Petav. lib. IX. de Doctrina Temporum cap. 32.

(3) Nicol. Serrarius in III. Regum cap. 6.

(4) Le P. Pezron, Antiquité des temps rétablie, chap. 2. & 9.

(5) Per quadraginta annorum tempus mores eorum (Iſraëlitarum) ſuſtinuit in deſerto: & deſtruens gentes ſeptem in terra Chanaan, ſorte diſtribuit eis terram eorum: quaſi poſt quadringentos & quinquaginta annos, & poſt hæc dedit Judices uſque ad Samuel Prophetam. *Act.* 13. v. 18.

lites ont été gouvernés par des Juges juſqu'à Samuel pendant quatre cens cinquante ans. Or Samuel & Saül ont regné quarante ans, & le regne de David fut auſſi long. Toutes ces ſupputations paſſent le nombre de 500. ans, & vont même juſqu'à 580.

Le livre des Juges & celui des Rois fourniſſent encore contre la ſupputation de quatre cens quatre-vingt ans, une autre preuve auſſi directe. Jephté marque que depuis le partage de la Terre promiſe juſqu'à la V. ſervitude, qui eſt celle des (1) Ammonites, il s'eſt paſſé trois cens ans. Que l'on compte les temps marqués dans le reſte de ce livre & dans le I. des Rois, & l'on verra que la ſupputation approche de celle de S. Paul.

D'un autre côté, il me paroît encore moins de vrai-ſemblance dans le ſentiment du P. *Pezron*, qui prend une extrémité oppoſée. Il n'allonge la durée de cet intervale juſqu'à huit cens ſoixante treize ans ou neuf cens ſoixante-un, qu'en mettant, ſans aucune autorité & ſans fondement dans l'Ecriture, des anarchies immediatement avant chaque ſervitude.

Mais dès que l'on a quitté le nombre de quatre cens quatre-vingt ans, il faut choiſir celui qui convient le plus à l'Hiſtoire. La ſupputation de *Melchior Cano* & de *Grotius* paroit naturelle. Il faut dire à la verité qu'il y a une erreur de chiffre dans le III. livre des Rois : mais quel inconvenient y trouve-t-on ? Ne vaut-il pas mieux croire qu'un copiſte aura mis dans cet endroit un chiffre, ou une lettre numerale pour l'autre, que de prétendre qu'il y a erreur, non ſeulement dans la ſupputation de S. Paul, mais même dans tout le détail qui ſe trouve au livre des Juges & au I. livre des Rois ? Il eſt bien plus aiſé de ſe tromper dans un endroit ſeul, que dans une quinzaine, où les circonſtances ſoutiennent & autoriſent la ſupputation.

Mais comme la durée de cet intervale, telle que nous l'avons conçuë, n'eſt pas ſuffiſamment expliquée dans nos auteurs, nous croyons en devoir ici donner le plan que nous avons formé ſur l'Ecriture même.

Les Juifs reſtent dans le déſert	40. ans.
Après que Joſué eut paſſé le Jourdain, il fait aux differens peuples une guerre qui dure.	6.
Joſué fait le partage de la Terre promiſe entre toutes les Tribus l'an quarante-ſept après la ſortie d'Egypte.	
Les anciens gouvernent enſuite, après quoi il y eut une anarchie, qui eſt fondée ſur ces paroles du liv. des Juges : (c. 2. v. 7. & 10.) *Servierunt Domino cunctis diebus* (Joſuæ) *& ſeniorum qui longo poſt eum vixerunt tempore. Omniſque illa generatio* (Seniorum) *congregata eſt ad patres ſuos, & ſurrexerunt alii qui non noverunt Dominum & opera quæ fecerat cùm Iſraël.* Joſeph (2) croit que cette anarchie a duré 18. ans. Il falloit bien après la mort des anciens donner le temps à ces jeunes impies de ſe former dans le crime, de contracter des (3) mariages défendus, (*Judic.* 3. 6.) & de s'abandon-	

(1) Quando habitavit (Iſraël) in Heſebon & viculis ejus & in Aroër, & villis illius, vel in cunctis civitatibus juxta Jordanem, per trecentos annos, quare tanto tempore nihil ſuper hac repetitione tentaſtis ? *Judic. XI.* v. 26.

(2) *Antiq. Jud. lib. VI. c.* 6.

(3) Et duxerunt uxores filias eorum (Chananæorum, &c. ipſique (Iſraelitæ) filias ſuas filiis eorum tradiderunt, & ſervierunt Dis eorum, fecerunteque malum in conſpectu Domini, & obliti ſunt Dei ſui, ſervientes Baalim & Aſtaroth; iraſuſque contra Iſraël Dominus, tradidit eos in manus Chuſan Raſathaim, &c. *Judic.* 3. v. 6. 7. & 8.

ner à toutes ſortes d'idolâtries: *Feceruntque filii Iſraël malum in conſpectu Domini, & ſervierunt Baalim.* (*Judic.* 2. v. 11.) Car du vivant des anciens, ils furent toujours fort attachés à la Loi. Mais comme ce n'eſt qu'une conjecture, nous comptons vingt ans pour la fin du gouvernement de Joſué, pour celui des anciens & pour l'anarchie.	20. ans.
I. Servitude ſous Chuſan-Raſathaim Roi de Meſopotamie. *Judic.* 3. v. 8. .	8.
Othoniel I. Juge. *Judic.* 3. 11.	40.
II. Servitude ſous Eglon Roi des Moabites. *Judic.* 3. 14.	18.
Aod II. Juge. *Judic.* 3. 30.	80.
III. Servitude ſous Jabin. *Judic.* 4. 3.	20.
Debora & Barac III. Juges. *Judic.* 5. 32.	40.
IV. Servitude ſous les Madianites. *Judic.* 6. 1.	7.
Gedeon IV. Juge. *Judic.* 8. 28.	40.
Abimelec gouverne tyranniquement. *Judic.* 9. 22.	3.
Thola V. Juge. *Judic.* 10. 2.	23.
Jaïr VI. Juge. *Judic.* 10. 3.	22.
Juſqu'aux troubles cauſés par les Ammonites, ou juſqu'à la V. ſervitude où les Iſraëlites furent ſous ce peuple, Jephté (*Judic.* 11. 26.) compte trois cens ans; non point par une exacte ſupputation, mais par un compte rond.	
V. Servitude ſous les Philiſtins & les Ammonites. *Judic.* 10. 8.	18.
Jephté. VII. Juge. *Jud.* 12. 7.	6.
Abeſan VIII. Juge. *Judic.* 12. 9.	7.
Ahialon IX. Juge. *Judic.* 12. 11.	10.
Abdon X. Juge. *Jud.* 12. 14.	8.
VI. Servitude ſous les Philiſtins. *Judic.* 13. 1.	40.
Heli XI. Juge. *I. Reg.* 4. 18. 40. ans, dont 20. pendant la ſervitude. .	20.
VII. Servitude ſous les Philiſtins. *I. Reg.* 7. 2.	20.
Samſon venge Iſraël pendant cette ſervitude. *Judic.* 15. 20. 16. 31. . .	
Samuel & Saül. *Actor.* 13. 21.	40.
David. *II. Reg.* 5. v. 4. & *III. Reg.* 2. v. 11.	40.
Salomon bâtit le Temple la quatriéme année de ſon regne. *III. Reg.* 6. v. 1.	4.
TOTAL depuis l'Exode.	580. ans.

Mais pour ne pas donner lieu de croire que je veuille ici déterminer le lecteur contre le ſentiment ordinaire, j'en rapporterai la ſupputation, ſur laquelle je crois cependant qu'on voudra bien me permettre de faire quelques réflexions.

DEMEURE des Iſraëlites au deſert.	40. ans.
Joſué.	14.
Caleb & les anciens.	13.
I. Servitude ſous Chuſan-Raſathaim.	
Othoniel.	40.
II. Servitude ſous les Moabites.	
Ahod.	80.

III. Servitude ſous Jabin.	
Debora & Barac.	40. ans.
IV. Servitude ſous les Madianites.	
Gedeon.	40.
Abimelec.	3.
Thola.	23.
Jaïr.	22.
V. Servitude ſous les Ammonites.	
Jephté.	6.
Abeſan.	7.
Aihalon.	10.
Abdon.	8.
VI. Servitude ſous les Philiſtins.	
Samſon.	20.
Heli.	40.
Samuel & Saül.	40.
David.	40.
Salomon bâtit le Temple la quatriéme année de ſon regne. . . .	4.
TOTAL.	480. ans.

Ceux donc qui croyent que cet intervale n'a duré que quatre cens quatre-vingt ans, donnent très-peu d'années au gouvernement de Joſué. *Uſſerius* en met ſept; le P. *Petau* & pluſieurs autres quatorze, ce qui eſt contraire à *Joſeph* & à l'ancienne Chronique des Samaritains.

Et quoique l'Ecriture ſainte diſe que les anciens ont gouverné fort long-temps après Joſué, *Uſſerius* ne leur accorde néanmoins que quinze ans.

Mais comme il a vû que la réunion de toutes les ſupputations particulieres qui ſont dans le livre des Juges & dans celui des Rois, ſurpaſſe de beaucoup le nombre de quatre cens quatre-vingt ans, il a recours à une explication que lui ſuggere *Tremellius* (1) dont il ſuit la verſion dans le cours de ſes Annales.

L'Ecriture marque, par exemple, que le peuple fut en repos ſous Othoniel pendant quarante ans. *Quievit terra quadraginta annis, & mortuus eſt Othoniel.* (Judic. 3. 11.) Que ſous Aod la nation fut tranquille pendant quatre-vingt ans, quarante ans ſous Debora, & autant ſous Gedeon. Mais *Uſſerius* renverſe toutes ces idées, en diſant qu'il ne faut pas croire qu'Othoniel ait gouverné pendant quarante ans, ni Aod quatre-vingt, non plus que Debora & Gedeon chacun quarante. Il prétend donc qu'il faut dire que depuis Joſué juſqu'au repos procuré par Othoniel, il s'eſt paſſé quarante ans: que depuis la délivrance du peuple par Othoniel juſqu'à celle d'Aod, il y a quatre-vingt ans, & ainſi des autres. Mais que répondre à ce qui eſt dit de Gedeon, que les Hebreux furent en repos pendant les quarante ans qu'ils furent gouvernés par ce Juge? (1) *Quievit terra per quadraginta annos quibus Gedeon præfuit.* Par là ſe trouve

(1) Toſtat avoit donné quelque ouverture à ce ſentiment long-temps avant Tremellius, comme nous l'avons remarqué depuis. *Alphonſ. Toſtat. in III. Reg. cap. 6.*

renverſée l'Explication d'*Uſſerius*, que depuis le rétabliſſement du peuple de Dieu procuré par Debora, juſqu'à celui de Gedeon, il s'eſt écoulé quarante ans. Ces quarante années ne ſont point attribuées à Debora, ni à la ſervitude qui l'a ſuivie, mais au gouvernement ſeul de Gedeon: *Quievit terra per quadraginta annos quibus Gedeon præfuit.*

Le P. *Petau* prend une autre route, qui eſt de confondre la plûpart des ſervitudes avec le gouvernement de chaque Juge qui la ſuivoit. Mais cette maniere de ſupputer excede toujours le nombre de 480 ans; & le P. *Petau* qui le ſent bien, eſt obligé d'en compter cinq cens vingt depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à la conſtruction du temple. Cette ſupputation ne s'accorde pas même avec la phraſe de l'Ecriture, qui dit que la Paleſtine fut tranquille, *quievit*, c'eſt-à-dire, ne fut ni troublée, ni moleſtée pendant quarante ou quatre-vingt ans. Peut-on mettre dans ces années de paix les ſervitudes ſi contraires au repos des peuples, puiſqu'alors les Iſraëlites étoient accablés par leurs ennemis. Il paroît même par toute la ſuite (2) de cette Hiſtoire, que les miſeres dont ils étoient affligés les tournoient vers Dieu, & que Dieu touché de leurs gémiſſemens, leur envoyoit un liberateur. La délivrance, ou le temps de repos ſuivoit donc toujours la ſervitude, & en étoit ſeparé.

Ainſi ne vaut-il pas mieux, puiſque l'Ecriture nous l'inſinuë, prendre chaque nombre ſéparément, comme il ſe trouve dans le livre des Juges & dans le I. des Rois? On évite par-là une infinité de difficultés qu'on eſt obligé de réſoudre par des moyens peu naturels & peu vrai-ſemblables; au lieu que dans le ſentiment que nous propoſons, il ne ſe trouve qu'un leger embarras dont on ſe tire, en attribuant aux copiſtes une erreur de chiffre, à laquelle ils ne ſont que trop ſujets. Nous donnons même très-peu aux conjectures, & nous ſuivons d'aſſez près la lettre de l'Ecriture. Ainſi la ſupputation qui donne à cet intervale cinq cens quatre-vingt ans de durée, paroît ſimple & naturelle.

Les obſervations que nous faiſons ici ne doivent pas empêcher de recourir aux auteurs qui ont exactement diſcuté ces matieres. On peut, outre *Uſſerius*, voir encore ce qui s'en trouve dans *Simſon* & *Calviſius*: mais il faut principalement s'attacher à ce qu'en ont dit les Peres *Petau*, *Riccioli* & *Tournemine* Jeſuites & le P. *Pezron*, avec ce que nous avons de meilleurs Chronologiſtes pour les comparer avec les originaux. A Dieu ne plaiſe que nous prétendions faire paſſer nos remarques pour des déciſions; mais on ne ſauroit s'empêcher auſſi de les regarder comme des doutes qu'il faut lever, & qui doivent tenir en garde contre les divers ſentimens qui ſe trouvent expliqués dans nos livres.

C'eſt ſur les principes que nous avons tracés qu'il faut expliquer le plus ſuccinctement qu'il ſe pourra l'hiſtoire de ce quatriéme âge. Après donc que les Iſraëlites eurent été quarante ans errans & vagabonds dans le déſert, Moïſe mourut & Joſué déja choiſi de Dieu pour gouverner le peuple, en prit le commandement. Il fit reconnoître par ſes eſpions la ville de Jericho. Le Roi, qui en eut connoiſſance, les fit chercher pour les punir; mais Raab, femme de peu de conduite, qu'ils avoient apparem-

(1) Judic. c. 2. (2) Judic. 2. 18.

ment

ment été viſiter, les cacha : ils vinrent rendre compte de l'état de la ville. Joſué ſe prépara pour cette expedition, qui devoit décider du reſte de ſes conquêtes. Il paſſa donc le Jourdain à pied ſec. La ville fut priſe par un nouveau miracle que Dieu fit : tout fut mis au pillage ; il n'y eut preſque d'épargné que cette femme, dont il eſt encore parlé dans pluſieurs autres endroits de l'ancien & du nouveau Teſtament. Joſué, qui étoit né dans le tumulte des armes, ne demandoit que des ennemis à combattre ; il paſſa ſix ans dans des guerres continuelles. Ce fut dans une de ſes batailles que le Soleil s'arrêta, pour lui donner le temps de pourſuivre ſes ennemis, & de profiter de ſa victoire. Veritable miracle, qu'on n'a jamais vû arriver depuis que dans la maladie d'Ezechias, où le Soleil même retrograda de quinze degrés. Je ſçai néanmoins que des Auteurs ont eu la temerité d'attribuer la même choſe à l'Empereur Charles-Quint. Joſué défit juſqu'à trente petits Rois ; car ce nom ſi reſpectable ſe donnoit alors fort aiſément : il ſuffiſoit d'être Seigneur d'une petite Ville, ou de quelques Villages. Enfin la ſeptiéme année, le vainqueur partagea les terres des vaincus ; & Joſué, après avoir aſſuré ſes conquêtes vécut, encore quelques années, & mourut à l'âge de cent dix ans.

A la mort de Joſué, les anciens d'Iſraël qui avoient été de ſon conſeil, & qui avoient eu part aux affaires ſous la conduite de ce grand homme, prirent eux-mêmes les rênes du gouvernement. Il s'éleva quelques guerres où les Iſraëlites eurent de l'avantage : ils battirent & prirent Adonibeſec, lui firent inhumainement couper les doigts des mains & des pieds, comme il avoit fait lui-même à ſoixante-dix petits Roitelets ; s'emparerent de la ville d'Hébron, & de pluſieurs autres. Ils pouſſerent juſqu'à Jeruſalem, qu'ils emporterent, à l'exception de la Citadelle, qui ne fut ſoumiſe qu'au temps de David. Mais les anciens étant morts après un gouvernement de quelques années, il y eut une eſpece d'anarchie, pendant laquelle les Iſraëlites ſe livrerent à des femmes étrangeres, qui les précipiterent dans les crimes dont Dieu les punit par une nouvelle ſervitude ſous Chuſan Raſathaim Roi de Méſopotamie : elle dura huit ans. Dieu cependant eut pitié d'un peuple qu'il avoit choiſi, & ſe ſervit d'Othoniel pour les remettre en liberté. Ce Juge les gouverna quarante ans, & les obligea pour quelque temps à la reconnoiſſance qu'ils devoient à Dieu : mais toujours infideles, ils ſe précipiterent dans de nouveaux crimes, & furent réduits dans une captivité de dix-huit ans ſous Eglon Roi des Moabites.

Au bout de ce terme, Aod tua ce Roi par ordre de Dieu. Par là il délivra les Iſraëlites de leur ſeconde captivité, & depuis il les gouverna lui-même quatre-vingt ans, & Samgar prit ſa place, qu'il ne poſſeda qu'un an. Jabin Roi des Chananéens, ſoumit ce peuple perfide, qui retomboit continuellement dans ſes anciens égaremens. Cette troiſiéme captivité ne finit qu'au bout de vingt ans par le miniſtere de Barac & de la Propheteſſe Debora, qui ſe mit à prêcher le peuple. Barac ſe ſervit ſagement de cette occaſion pour ramener les Iſraëlites à des ſentimens de vigueur & de courage, comme Debora cherchoit à leur inſpirer des ſentimens de penitence. Ils réuſſirent enfin, & ſe mirent en liberté par la défaite des troupes de Jabin. Ils furent quarante ans ſous le gouvernement de Barac & de Debora, après quoi ils retomberent dans leur ancienne idolâtrie, qui les fit retomber auſſi dans une autre ſer-

vitude ſous les Madianites. C'eſt la quatriéme qui dura ſept ans, & dont ils furent délivrés par Gedeon, qui ſe ſervit, non des armes, mais d'un ſtratagême propre pour un coup de main, & qui ſeroit inutile dans une grande ſuite d'affaires. Trois cens hommes qui ſe diviſerent la nuit en trois bandes, prirent chacun une trompette & une groſſe bouteille remplie de feu. Le nombre de ces trompettes & de ces feux étonnerent leurs ennemis, qui ſe mirent à fuïr. Gedeon les pourſuivit dans leur déſordre, & il en fit un ſi horrible carnage, qu'il donna lieu au peuple de goûter, par une victoire ineſperée, une paix qui dura quarante ans ſous ſon miniſtere. Abimelech, l'un de ſes ſoixante & dix fils, ſe ſaiſit enſuite du gouvernement. Il ſe conduiſit en tyran; mais heureuſement il fut tué au bout de trois ans, par une femme qui l'aſſomma d'une pierre qu'elle fit tomber ſur ſa tête. Sa dureté, qui naiſſoit d'une grandeur d'ame, & de courage, s'emparant de ſon eſprit dans ce dernier moment, il pria ſon Ecuyer d'achever de le tuer, afin qu'il ne fût pas dit qu'il étoit mort par la main d'une femme.

Après ce Tyran, Thola fut Juge d'Iſraël; & pendant vingt-trois ans que dura ſon adminiſtration, il ne fit rien qui le pût diſtinguer dans ſa nation, & moins encore dans la poſterité. Jaïr prit ſa place, & gouverna ſi paiſiblement & avec ſi peu de diſtinction, que content de commander, il ne releva point le peuple de l'idolâtrie, où il étoit tombé dès le temps de Gedeon. Dieu, pour punir ces rebelles, les livra donc pour a cinquiéme fois à une aſſez dure captivité, qui dura dix-huit ans ſous les Philiſtins & les Ammonites. Jephté fut leur liberateur; & comme il avoit fait vœu avant ſon entrepriſe de conſacrer à Dieu la premiere choſe qu'il rencontreroit à ſon retour qui lui appartiendroit, s'il revenoit victorieux, il eut la douleur de voir ſa fille unique, qui venoit pour recevoir & feliciter le liberateur d'Iſraël. Il lui déclara ſon vœu; mais elle ſe conſacra genereuſement, non point à la mort, comme le diſent des Interpretes peu attentifs; car Dieu ne recevoit pas les victimes humaines dans la Loi de Moïſe, elles étoient toujours rachetées; mais elle voüa ſa virginité: c'eſt pourquoi elle demanda deux mois pour la pleurer avec ſes compagnes, parce que la ſterilité paſſoit pour un opprobre en Iſraël, & toutes les années ſes compagnes alloient paſſer quelques jours avec elle pour prendre part à ſon dévouëment. Jephté mourut la ſixiéme année de ſon adminiſtration. Abeſan qui lui ſucceda ne gouverna que ſept ans; Ahialon dix, & Abdon huit, ſans avoir rien fait les uns ni les autres qui ait merité d'être remarqué.

Une ſixiéme captivité que les Iſraëlites ſouffrirent ſous les Philiſtins fut la punition des nouveaux crimes auſquels ils s'abondonnoient; & tant de rechutes mériterent que Dieu les retint pendant 40. ans ſous un joug étranger.

Heli qui vint après fut un Juge timide, trop condeſcendant pour ſa famille, & pour gouverner un grand peuple. Ses enfans n'abuſoient pas ſeulement de ſa facilité; ils détournoient encore, par une impiété marquée, le peuple de faire des oblations & des ſacrifices. Sa négligence ne tarda gueres à être punie. Une guerre ſanglante s'alluma; les Iſraëlites vaincus par les Philiſtins perdirent huit mille hommes dans une premiere action, & trente mille dans une ſeconde. Sa conſtance qui n'avoit pû être ébranlée par la mort de ſes enfans, le fut par la triſte nouvelle de la priſe de l'Arche d'alliance, qu'on avoit conduite dans le camp des Hebreux, comme un ga-

ge aſſuré de la victoire : il tomba de ſa chaiſe & mourut ſubitement âgé de 98. ans, après en avoir gouverné 40. dont les 20. premieres ſe paſſerent ſous la ſixiéme ſervitude. Les Philiſtins qui pourſuivirent leur victoire, ſe ſaiſirent de la plûpart des villes des Iſraëlites, ils les chargerent d'impôts, & pour les empêcher de ſe ſouſtraire dorénavant à cette nouvelle ſervitude, ils les déſarmerent entierement.

Samſon, dont la naiſſance fut annoncée par un ange à ſa mere, qui avoit toujours été ſterile, vengea le peuple d'Iſraël. Il fit des choſes ſi extraordinaires, que nous ſommes bienheureux, pour les croire, de les trouver dans un livre dont la verité ne ſauroit être conteſtée. Les prodiges de force & de valeur dont il donna tant de fois des marques contre les ennemis de ſa nation, ne purent le faire réſiſter aux charmes ſéduiſans d'une épouſe infidéle qui le trahit, & fut cauſe de ſa mort la vingtiéme année de la ſeptiéme ſervitude d'Iſraël.

Samuel travailla néanmoins à leur liberté. Elevé dans le Temple avec un grand ſoin, par Heli qui le deſtinoit au gouvernement, il s'y comporta avec plus de juſtice & de vigueur que ſon maître. Pour parvenir à délivrer le peuple, il voulut auparavant le ramener au culte du vrai Dieu, & il en vint à bout. Ce fut par cet heureux commencement que le courage étant venu au peuple d'Iſraël, il battit les Philiſtins & les Tyriens alliés. La défaite, dont Dieu ſe mêla lui-même par des foudres, des vents & des éclairs, fut ſi complette, que les Philiſtins rendirent toutes les villes qu'ils avoient priſes. Mais Samuel devint vieux, ſa force & ſa vigueur ſe ralentirent ; il crut bien faire de ſubſtituer ſes enfans en ſa place, mais il fut obligé de les déplacer lui-même. Les Iſraëlites qui voyoient ſans doute combien les autres peuples proſperoient ſous le gouvernement d'un Roi, ſe mirent dans la tête d'en avoir un. Ils preſſerent Samuel qui craignoit de ſe donner un maître, en donnant un chef abſolu à ſa nation ; il réſiſta, mais inutilement : & il en alla chercher un, mais qui devint ſi mauvais, que le peuple auroit été dégoûté de lui donner des ſucceſſeurs, s'il n'eût pas ſenti que c'étoit la forme la plus sûre d'être gouverné que d'être ſoumis à un Roi.

Saül fils de Cis de la tribu de Benjamin, fut donc ce Roi que Samuel preſenta au peuple. Ce qui ſe fit d'une maniere fort extraordinaire. Saül cherchoit les ânesſes de ſon pere ; il s'adreſſa au Prophete pour en avoir des nouvelles ; qui lui dit non-ſeulement qu'elles étoient retrouvées ; mais qu'il ſeroit encore le chef de tout Iſraël. Saül plus étonné de cette derniere nouvelle que de la premiere, réſiſta autant qu'il put ; mais il eut beau faire, il fallut être ſacré. Outre un air & une phiſionomie royale, il avoit encore une innocence de mœurs qu'on prend aiſément dans la vie privée, mais qu'il eſt difficile de garder ſur le trône. Enfin, comme s'il ſuffiſoit d'être Roi pour avoir du courage & de la grandeur d'ame, il ſe met en campagne avec les Iſraëlites, attaque & bat les Ammonites. La guerre qu'il eut avec les Philiſtins ne fut pas ſi heureuſe, parce qu'il avoit manqué d'obéir à Dieu. Cependant il fut encore victorieux de ces peuples, auſſi-bien que des Moabites, des Iduméens & des Syriens. L'avarice fut ſa ruine ; né dans la médiocrité, il voulut devenir riche ſur le trône, & contre la défenſe de Dieu, retenir beaucoup de choſe de la défaite des Amalecites. Le Seigneur en fut indigné, & le réprouva. Abandonné de Dieu, le malin eſprit s'en ſaiſit & l'agita horriblement. Il n'y eut que David qui pût moderer ſes ac-

cès par le ſon de ſa harpe dont il joüoit très-bien. Enfin David fut élû lui-même & ſacré ſucceſſeur de Saül. Il ne ſongeoit à rien moins ; les brebis de ſon pere faiſoient ſon application & ſes délices. Par cette onction, il fut rempli de l'eſprit divin. Ce choix néanmoins fut ſecret pendant quelque temps ; & David s'appliquoit à ſe rendre utile & agréable à Saül, ſoit dans ſes armées, ſoit dans ſon domeſtique. Il y réuſſit à un point qu'il obtint en mariage une des filles de Saül, mais ce fut à une condition fort extraordinaire. On l'obligea d'apporter cent prépuces de Philiſtins. Son ardeur fut ſi grande, qu'il en apporta le double. Saül en conçut de la jalouſie ; ils ſe broüillerent & ſe raccommoderent pluſieurs fois. Enfin David obligé de s'éloigner de la Cour, ſe retira chez le Grand-Prêtre Achimelech, qui ayant conſumé toutes ſes proviſions, ſe vit contraint de nourrir David avec les pains de propoſition, qui étant offerts à Dieu devant l'Arche d'alliance, ne devoient ſervir qu'aux ſeuls Prêtres. Il en coûta la vie au ſouverain Pontife Achimelec & à quatre-vingt-cinq Prêtres que Saül fit périr miſerablement : il détruiſit même la ville de Nobé qui avoit ſervi de retraite à David, & en paſſa les habitans au fil de l'épée. David, quoique perſecuté, ne laiſſoit pas d'agir contre les Philiſtins & les autres ennemis d'Iſraël. Il eſt vrai qu'en cela il travailloit moins pour Saül que pour lui-même. Enfin abandonné preſque de tout le monde, parce qu'il étoit en butte à un mauvais Prince, il n'avoit gueres pour retraite que les cavernes. Il ne laiſſa pas de conſerver pour Saül cette generoſité qui ne convient qu'aux grandes ames. Saül entra lui-même pour quelque beſoins dans la caverne où il étoit ſans le ſavoir : David qui le pouvoit tuer, ſe contenta, pour lui montrer qu'il avoit été en ſon pouvoir, de lui couper un morceau de ſa robe : cependant David en eut encore du regret. Une autre fois il entra dans ſa tente, comme il dormoit ; mais David, au lieu de le tuer comme ſon ennemi, le reſpecta comme ſon Roi. Malgré la feinte reconnoiſſance que Saül témoignoit pour des actions auſſi genereuſes, il ne laiſſa pas de continuer ſes perſecutions & de contraindre enfin David à ſe retirer chez un Prince étranger. Mais le terme approchoit ; Saül perit dans une bataille contre les Philiſtins. Ce Prince ſe voyant bleſſé, eut encore aſſez de force pour ſe paſſer ſon épée au travers du corps, afin de n'avoir pas le deshonneur de tomber entre les mains de ſes ennemis ; ce que les anciens Rois regardoient comme la choſe la plus honteuſe qui pouvoit leur arriver.

Les nouvelles de ſa mort furent apportées à David, par un Amalécite qui ſe vanta de l'avoir tué, à ſa priere, ne voulant pas, diſoit-il, ſurvivre à ſa perte. Il n'en étoit rien ; mais il eſperoit tirer une grande récompenſe de ce menſonge, qui étoit ſi avantageux à celui qu'il vouloit perſuader. L'Amalecite en fut recompenſé : David le fit tuer, pour avoir oſé mettre la main ſur l'Oint du Seigneur. Le nouveau Prince ne laiſſa pas de pleurer le Roi ; mais il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer au bien de ſes affaires. Il ſe rendit à Hebron, où il fut ſacré Roi de la Tribu de Juda. Iſboſeth fils de Saül fut reconnu Roi des autres Tribus ; il ne joüit néanmoins de ſa royauté que pendant quelques années ; car ayant été tué dans ſa maiſon, il laiſſa le trône de tout Iſraël à David, qui fut reconnu Roi dans une aſſemblée generale du peuple, & fut ſacré pour la troiſiéme fois. Sa premiere operation fut de ſe rendre maître de la Citadelle de Jeruſalem, poſſedée encore par les Jebuſéens. Alors

Jeruſalem devint la capitale du Royaume. Les Philiſtins qui connoiſſoient ſa valeur, voulurent le prévenir ; mais il les mit toujours en déroute : & pour loger l'arche auprès de lui, il la fit venir dans la citadelle de Sion dont il venoit de faire la conquête. Il fut ſi joyeux de ce tranſport de l'arche, qu'il la conduiſit chez lui avec de grandes marques de joye. Michol ſa femme le traita de fou pour cette action de pieté qu'il avoit faite avec tant d'allegreſſe ; mais elle en fut punie par la ſterilité qui venoit ſans doute d'une cauſe ſuperieure, pour avoir mepriſé un mari rempli de religion. David plein de zele & de pieté pour l'arche d'alliance, c'étoit comme le Dieu tutelaire de la nation, parce que c'étoit là que le veritable Dieu déclaroit ſes volontés, forma le deſſein de bâtir le temple. Il amaſſa donc de grands tréſors, fit aſſembler beaucoup de materiaux, ſe lia même avec les Princes voiſins, pour obtenir d'eux ce qu'ils avoient de plus rare & de plus précieux dans leurs états. Mais Dieu ſe contenta de ſa bonne volonté, & ne voulut pas que des mains ſanglantes & toutes fumantes encore du ſang de l'humanité, lui bâtiſſent un temple de paix. Le Prophete Nathan lui vint annoncer cette nouvelle de la part de Dieu ; & David obéit avec ſoumiſſion. Il réſolut cependant de pouſſer ſes conquêtes, ou du moins d'affoiblir les peuples voiſins : c'eſt ce qui l'engagea dans de nouvelles guerres contre les Moabites, les Syriens, les Iduméens, & les Ammonites qu'il ſoumit tous. David penſa ſe corrompre entierement ſur le trône ; tant il eſt difficile de ſe commander à ſoi-même, quand on ſait le mieux commander aux autres. Il avoit vû de deſſus la plate-forme de ſa maiſon, une femme qui ſe baignoit dans ſon jardin : c'étoit Berſabée. De ſçavoir à quel deſſein elle ſe baignoit ainſi publiquement & en plein jour, c'eſt ce que l'on ignore. David en devint amoureux, il la fit enlever, & voulant la poſſeder ſeul, il donna des ordres ſecrets à Joab d'expoſer Urie mari de Berſabée dans un lieu dangereux, afin qu'il périt au ſiege de Rabata qui ſe faiſoit alors. La choſe réüſſit : mais Nathan, homme juſte & veridique, lui fit connoître ſon peché ſous l'idée d'une parabole : moyen ſage & cependant certain pour annoncer la verité aux Princes. Il lui dit donc qu'un homme riche poſſeſſeur de pluſieurs troupeaux, avoit fait tuer la ſeule brebis qu'avoit un de ſes voiſins pour regaler un hôte qui l'étoit venu voir. David prononça contre cet homme une ſentence de mort. Le Prophete lui fit connoître alors qu'il s'étoit condamné lui-même. David reconnut ſa faute, & la pleura plus amerement qu'on ne fait ſur le trône. Elle lui fut pardonnée. Cependant il en reſſentit long-temps les ſuites, ſoit par la mort du Prince qui nâquit de Berſabée, ſoit par la révolte de ſon fils Abſalom, qui vouloit occuper le trône de ſon pere. Abſalom périt, & David en fut inconſolable. Adonias l'aîné de ſes fils, crut que la couronne d'Iſraël lui devoit appartenir ; il fit des mouvemens dans l'état, & il alloit réüſſir, ſi Berſabée qui vouloit faire couronner Salomon, n'eût détourné ce coup fatal. Et comme le Royaume n'étoit pas encore héréditaire dans la maiſon de David, ce Prince en diſpoſa en faveur de Salomon, & le fit couronner de ſon vivant. David eut une extrême joye de voir la ſucceſſion aſſurée ſur la tête de ce fils bien-aimé. Mais ſon âge l'avertit que ſa mort n'étoit pas éloignée : il donna des reglemens pour la conduite des choſes ſaintes, fit reconnoître Salomon par tous les grands du Royaume, & les exhorta de contribuer au bâtiment du temple qui ſe devoit faire.

par ſon ſucceſſeur ; après quoi il prit ce jeune Prince en particulier, & lui donna pluſieurs maximes, autant pour la conduite de ſa perſonne, que pour le gouvernement de ſon Royaume. Il lui ordonna ſur-tout de faire périr Joab, parce que c'étoit un homme dangereux. Il fit la même choſe contre Semeï, & mourut dans les plus ſaintes diſpoſitions, après un regne de quarante ans.

Salomon qui lui ſucceda exécuta les ordres de ſon pere. Après avoir ainſi affermi ſa couronne, il penſa ſerieuſement avec des mains pures & exemptes de ſang, à exécuter les vûës de ſon pere David, en élevant au Seigneur ce temple magnifique, qui fut la plus grande merveille qu'ait jamais vû le peuple d'Iſraël. Les ſeuls plans qu'en a donné le P. Bernard *Lami* de l'Oratoire font connoître toute ſa grandeur, & le feront même paſſer pour un miracle d'architecture. C'eſt à l'élevation de ce temple que commence le cinquieme âge du monde, ou la cinquiéme époque generale de l'Hiſtoire Sainte.

CINQUIE'ME AGE.

LA chronologie du cinquiéme âge qui s'étend depuis la fondation du temple par Salomon juſqu'à ſa deſtruction par Nabuchodonoſor, n'eſt pas moins embaraſſée que celle du quatriéme âge. Il eſt même difficile d'en bien accorder l'hiſtoire avec celle des Aſſyriens & des Babyloniens.

Il ſe preſente d'abord une difficulté conſiderable qui montre encore qu'il peut y avoir ſur le regne de Salomon une erreur de chiffre dans le texte de l'Ecriture. On dit communément que ce Prince n'a regné que 40 ans. Cependant il eſt aiſé de prouver par Joſeph & par d'autres monumens anciens, qu'il en a regné 80. & vécu 94. c'eſt une difficulté renouvellée de nos jours par le ſavant Pere *Pezron* dans le X. chapitre de ſon *Antiquité des Temps*. Je rapporterai ici les paroles de cet habile homme. » Joſephe l'hiſtorien, dit-il, qui a eu une connoiſſance ſi parfaite de l'antiquité de » ſa nation, n'a pû ignorer combien a duré le gouvernement de Salomon. Il aſſure » au VIII. livre de ſes Antiquités, qu'il a regné 80. ans, & qu'il eſt mort âgé de » 94. *Salomon autem jam admodùm ſenex moritur, cùm regnaſſet annos octoginta,* » *vixiſſetque nonaginta quatuor*. Il étoit ſi certain de ce nombre d'années, qu'il le » marque en pluſieurs endroits de ſon ouvrage. Cela ſe voit clairement par celles » qu'il donne au temple conſacré à Dieu par ce Prince. Il a ſi exactement ſû le » temps de ſa durée, qu'il en marque non ſeulement les années, mais encore les » mois & les jours. Il dit au dixiéme livre de ſes antiquités que Nabuchodonoſor Roi » de Babylone commanda à Nabuzardan de le réduire en cendres, après l'avoir » dépoüillé de toutes ſes richeſſes, & que ce général d'armée exécuta ſes ordres » l'an 18. de l'empire de ce Prince, Sedecias dernier Roi de Juda ayant regné onze » ans en Jeruſalem. Puis il ajoûte : le temple fut donc conſommé par le feu 470. ans » ſix mois & dix jours après qu'il eut été fondé par Salomon. *Incenſum autem eſt* » *templum annis ex quo fundatum fuerat, quadragentis ſeptuaginta, menſibus ſex &* » *diebus decem.*

» Si le temple a duré 470. ans, il faut de neceſſité en donner 80. au regne de » Salomon ; car ceux qui ne lui en donnent que 40. ne font ſubſiſter le premier tem- » ple que 430. ans. Sans doute que Joſephe n'auroit point parlé avec tant d'aſſuran-

» ce, s'il n'avoit conſulté les archives de ſa nation, qui lui avoient appris ſa durée » de ce temple & de celui de Zorobabel, avec la ſucceſſion des Grands Prêtres ou » Sacrificateurs. Au reſte il n'a pas été ſeul de ce ſentiment : *Demetrius* (1) qui vi- » voit ſous Philometor VI. Roi d'Egypte, l'avoit tenu avant lui. Il donne au temps » qui s'eſt écoulé ſous les Rois, qui depuis Samuel ont gouverné le peuple de » de Dieu, 572. ans ſix mois & dix jours : *Poſt judices anni regnorum quingenti ſep-* » *tuaginta duo, menſes ſex & dies decem.* Ce qui ne ſeroit pas véritable, s'il ne » donnoit 80. ans au regne de Salomon. *Theodoret* (2) ne s'eſt pas éloigné de cette » opinion dans ſes queſtions ſur le III. livre des Rois, non plus que *Procope de Gaze* » (3) dans ſes Commentaires, auſquels on peut ajoûter *Pierre Comeſtor* (4) dans ſon » Hiſtoire Scolaſtique.

C'eſt même ce que l'Ecriture nous inſinuë; en diſant que Roboam fils d'une Ammonite nommée Naama avoit 41. ans, lorſqu'il monta ſur le trône. Si cela étoit, il ſeroit né avant la mort de David : ainſi Salomon auroit épouſé Naama, & en auroit eu un fils, avant que de prendre la fille du Roi d'Egypte. C'eſt néanmoins ce que l'Ecriture ne marque pas. Elle donne même toujours abſolument à cette derniere Princeſſe la qualité de Reine, ſans faire mention d'aucune autre femme; ce qui ne ſeroit point arrivé, ſi ce Prince avoit eu d'une femme anterieurement épouſée, un fils qui auroit dû légitimement mériter à ſa mere la qualité de Reine. Nous voyons de plus qu'après 25. ans de regne Dieu apparoît à Salomon (5), & le traite toujours comme un Prince qui eſt ſelon ſon cœur. Mais quelque temps après il eſt dit qu'étant vieux, il fût corrompu par des femmes étrangeres; & qu'outre la fille du Roi d'Egypte, il aima encore, & épouſa des Ammonites, & beaucoup d'autres avec leſquelles Dieu avoit défendu de contracter des alliances. On ne ſauroit dire qu'à l'âge de 37. ans Salomon dût être regardé comme un vieillard (car il n'en avoit que 12. ou 14. quand il monta ſur le trône) mais c'eſt ce qu'on peut marquer raiſonnablement d'un homme de 52. ou 53. ans. Il paroît donc par l'Ecriture (6) même que ce fut vers le milieu de ſon regne qu'il épouſa l'Ammonite Naama, dont il eut Roboam, qui avoit 41. ans à la mort de ſon pere, lequel inconteſtablement en avoit regné plus de 60. ſelon l'Ecriture même, & 80. ſelon la juſte ſupputation de Joſephe. Le P. *le Quien* qui a ſi ſavamment (7) & ſi ſagement écrit contre le P. Pezron, a bien ſenti cette difficulté ; mais comme il n'y a pas donné une explication vrai-ſemblable, elle demeure en ſon entier. Cependant pour ne pas troubler l'ordre de la chronologie, nous ſuivons le ſentiment ordinaire.

Reprenons l'hiſtoire de ce Prince, & diſons qu'après s'être défait de ſes ennemis, ou de ceux qu'il ſoupçonnoit le pouvoir devenir, il épouſa la fille du Roi d'Egypte, fortifia Jeruſalem, & commença à goûter cette paix profonde qui fut auſſi avantageuſe à ſon peuple, qu'elle lui devint nuiſible à lui-même. Ce fut dans le temps

(1) Demetrius apud Clementem lib. 1. Stromat.
(2) Theodoret. quæſt. 38. in III. Regum.
(3) Procopius Gaz. Comment. in III. Reg. cap. 27.
(4) Petrus Comeſtor, hiſtor. Scolaſt. III. Reg. cap. 27.
(5) III. Reg. cap. IX. 2. Paral. VIII. 1. 2. Paral. VII. 11. 12. &c.
(6) III. Reg. XI. 1. 2. 3. 4. &c. III. Reg. c. 2. v. 12. juxta 70. Interpret.
(7) Le P. Le Quien, défenſe du texte Hebreu.

qu'il ſe préparoit à la conſtruction du temple de Dieu qui le vouloit éprouver, lui apparut durant la nuit pour lui demander ce qu'il ſouhaitoit le plus des richeſſes, ou de la ſageſſe, c'eſt-à-dire, de la prudence neceſſaire pour le gouvernement. Salomon qui n'ignoroit pas que qui ſait gouverner un Royaume, eſt toujours riche, préfera la ſageſſe aux tréſors dont le Seigneur le vouloit flater. Il eut ce qu'il demandoit, & même davantage. Dieu joignit à cette prudence prématurée qui l'a diſtingué du reſte de tous les Princes, de grandes richeſſes, une connoiſſance exacte de toute la nature, & une paix profonde. Peut-être lui eût-il été plus avantageux d'avoir quelques traverſes domeſtiques, ou du moins des ennemis étrangers, que de vieillir dans une eſpece d'oiſiveté, toujours fatale aux Princes, qui n'ayant pas de quoi s'occuper ſerieuſement, cherchent à s'amuſer d'une maniere agréable, mais nuiſible.

Il donna une marque éclatante de ſageſſe dans ce jugement rendu entre deux femmes de mauvaiſe vie, qui ſe diſputoient un enfant. Jugement d'autant plus célebre, que dans une grande jeuneſſe & ſans expérience, il alla chercher juſques dans le cœur de la véritable mere, la preuve qui lui étoit néceſſaire pour aſſeoir ſon jugement. Le deſir qu'il eut de bâtir le temple, lui fit cultiver l'amitié de Hiram roi de Tyr, qui avoit été allié & ami du roi David. Avec le ſecours de ce prince, & celui de plus de 180000. ouvriers, il vint à bout de cette grande entrepriſe en ſept années. La dédicace du temple ſe fit avec la dignité qui convenoit à l'Etre ſuprême à qui le temple étoit conſacré, & au prince qui le conſacroit.

Salomon fut enſuite treize ans à ſe bâtir un palais. Cette entrepriſe ſe fit avec moins de chaleur & de magnificence que la premiere ; mais cependant avec la grandeur convenable à un Prince, qui vouloit aſſembler chez lui tous les chefs de la nation, qui devoient s'y rendre pour décider des affaires du gouvernement, ou de celles des particuliers. Hiram roi de Tyr voulant témoigner ſon affection au roi Salomon, contribua, pour ces grands ouvrages, d'une quantité extraordinaire d'or, d'argent, de cedre & des autres choſes précieuſes qui ſe trouvoient dans ſes états. Le temple étoit ſuperbe, le palais magnifique, mais il n'étoit pas hors d'inſulte à cauſe de la foibleſſe de la ville de Jeruſalem. Salomon en fit donc rétablir les fortifications, bâtit de nouvelles villes, & ſur-tout la célebre Palmyre aux extrémitez de la Syrie : après quoi débarraſſé de quelques guerres étrangeres, il penſa au bonheur de ſon peuple. Ce fut par le commerce & la navigation qu'il établit. Il fit conſtruire pluſieurs navires dans le golfe d'Egypte près de la mer rouge. Le roi Hiram lui témoigna encore tout ſon zele dans cette rencontre, par des pilotes expérimentés qu'il lui donna pour aller avec ſes officiers chercher l'or dans une province des Indes nommée Ophir ; c'eſt-à-dire, Ceylan, ſelon le ſentiment des plus habiles interpretes : c'eſt ſur quoi on doit voir les diſſertations de M. *Huet* Evêque d'Avranches, & du P. *Calmet* ſur les navigations de Salomon. Ce voyage qui étoit long ne pouvoit ſe faire en moins de trois ans ; ce qui fait penſer même que doublant dès-lors le cap de Bonne-eſperance, ſa flotte rentroit de l'Ocean dans la Mediterranée, par le Détroit, ou ce qu'on appelloit les colonnes d'Hercules.

Ce prince le plus vertueux & le plus illuſtre de tous les rois de ſon ſiecle, ne perſevera pas juſques à la fin. Il abandonna la loy de ſes peres, & ſes dernieres actions ternirent

nirent tout l'éclat d'une vie qui avoit été glorieuſe. Il porta ſi loin l'amour des femmes, que cette folle paſſion lui troubla le jugement. Il ne ſe contenta pas de celles de ſa nation, il en prit auſſi d'étrangeres, de Sydoniennes, de Tyriennes, d'Ammonites, d'Iduméennes, & n'eut point de honte, pour leur plaire, de réverer leurs faux Dieux. Il épouſa donc juſques à 700. femmes, toutes de fort grande condition, & il avoit encore plus de 300. concubines. Dieu ne laiſſa pas de le menacer par ſon prophete. Ces menaces d'un mal à venir ne purent détourner Salomon d'un plaiſir, qui étant preſent faiſoit ſur lui toute ſon impreſſion. Dieu lui ſuſcita des ennemis étrangers & domeſtiques, qui troublerent la tranquillité de ſon regne, & commencerent à ébranler la ſolidité de ſon gouvernement. Enfin Salomon mourut, & nous donne lieu de douter encore aujourd'hui de ſon ſalut, quoique pluſieurs des anciens Peres de l'Egliſe croyent qu'il ait fait pénitence avant ſa mort. Son regne fut de 40. ans, & ſa vie de 53. mais d'autres croyent qu'il en regna quatre-vingt, & qu'il en a vêcu quatre-vingt-quatorze.

Peu après la mort de Salomon, avant J. C. 980, toute la nation Judaïque fut diviſée en deux royaumes. Celui de Juda compoſé des tribus de Juda & de Benjamin, demeura attaché à Roboam & à ſes ſucceſſeurs. Jeroboam qui avoit été obligé, dès le regne de Salomon, de ſe retirer en Egypte, revint & fit révolter les dix autres tribus, qui formerent le royaume d'Iſraël, dont les rois furent toujours ennemis de ceux de Juda.

Ce qui arrête le plus dans cet intervale eſt la chronologie de ces deux royaumes. Le Pere *Petau* s'eſt principalement appliqué à en donner le dénouëment dans le chapitre 61. de ſon XI. livre de la Doctrine des Temps. Mais perſonne n'a traité plus utilement & plus clairement cette matiere que M. *le Brun Deſmarettes* dans un livre très-eſtimable, mais très-peu lû, qu'il a donné ſous le titre de *Concordia librorum Regum & Paralipomenon*. Nous joignons ici un canon chronologique qui renferme l'abregé de tout ce qu'ils ont dit en un ſujet ſi difficile & ſi neceſſaire. Comme nous l'avons appuyé ſur les preuves tirées de l'Ecriture Sainte, il épargnera peut-être ou des lectures ou des diſcuſſions à ceux qui ont beſoin, par la diſpoſition de leurs études, de trouver des matieres toutes préparées. On verra même les raiſons qui nous ont obligées à n'être pas toujours du ſentiment ordinaire.

	Avant J. C.
Saül regne 20. ans.	1079
David 7. ans en Hebron... Isboſeth.	1059
David 33. ans ſur toute la nation, en tout 40. ans.	1052
Salomon regne 40. ans, ou 80. ans ſelon d'autres.	1019

ROIS DE JUDA.	*ROIS D'ISRAEL.*	
Roboam regne 17. ans. 3. *Reg. XIV.* 21. 2. *Paral. XII.* 13.	Jeroboam regne 22. ans. 3. *Reg. XIV.* 20.	980
Abia commence l'an 18. de Jeroboam, & regne 3. ans. 3. *Reg. XV.* 1. & 2.	. . . . .	963
Aſa commence l'an 20. de Jeroboam, & regne 41. ans. 3. *Reg. XV.* 9. & 10. 2. *Paral. XVI.* 13..	. . . . .	960
	Nadab commence l'an 2. d'Aſa, & regne 14. mois. 3. *Reg. XV.* 25..	959
	Baaſa commence l'an 3. d'Aſa, & regne 24. ans. 3. *Reg. XV.* 33. . .	958
	Ela commence l'an 26. d'Aſa, & regne près de 2. ans, 3. *Reg. XVI.* 8..	935
	Zamri commence & finit l'an 27. d'Aſa, regne 7. jours, 3. *Reg. XVI.* 15.	934
	Amri commence l'an 27. d'Aſa, il a guerre avec Tebni, qui ſe fait déclarer Roi par une partie d'Iſraël. 3. *Reg. XVI.* 21. 22. Amri regne ſeul ſur tout Iſraël l'an 31. d'Aſa, regne en tout 12. ans, dont 6. en Therſa, & 6. ſur tout Iſraël. 3. *Reg. XVI.* 23.	934
	Achab commence l'an 38. d'Aſa, & regne 22. ans. 3. *Reg. XVI.* 29.	923
Joſaphat commence l'an 4. d'Achab, & regne 25. ans. 3. *Reg. XXII.* 41. 42. & 2. *Paral, XX.* 31.	. . . . .	919
Joram I. fils de Joſaphat Roi de Juda, dont nos auteurs ne parlent point, commence à regner avec ſon pere. En voici la preuve. Il	Ochoſias commence l'an 17. de Joſaphat, & regne près de deux ans. 3. *Reg. XXII.* 52.	902

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.	Avant J. C.
eſt dit au IV. des Rois, ch. 3. v. 1. que Joram fils d'Achab & Roi d'Iſraël, commença l'an 18. de Joſaphat Roi de Juda; & au IV. des Rois, ch. 1. v. 17. il eſt dit que le même Joram Roi d'Iſraël commença l'an 2. de Joram fils de Joſaphat. Ainſi Joram commence à regner avec ſon pere l'an 17. de ſon regne, puiſque ſa ſeconde année concourt avec l'an 18. de ſon pere. Nous allons montrer que ce Joram eſt different de Joram II. qui ſuit.		
	Joram fils d'Achab commence l'an 18. de Joſaphat. 4. *Reg.* 3. 1. ou l'an 2. de Joram, 4. *Reg. I.* 17. regne 12. ans, 4. *Reg.* 3. 1.	901
JORAM II. commence l'an 5. de Joram Roi d'Iſraël, & ſous le regne même de Joſaphat ſon pere. 4. *Reg.* 8. 16. & regne 8. ans. 4. *Reg.* 8. 17. *&* 2. *Paral.* 21. 5. Ainſi ce n'eſt pas le même Joram à la 2. année duquel on rapporte le commencement du regne de Joram Roi d'Iſraël; car il y auroit de la contradiction à dire que Joram Roi d'Iſraël auroit commencé l'an 2. de Joram Roi de Juda, & de marquer après que Joram Roi de Juda auroit commencé l'an 5. de Joram Roi d'Iſraël. Il paroît même que Joram II. ne monta ſur le trône qu'en faiſant mourir ſes freres, comme il eſt dit 2. *Paral. XXI.* 4. & l'uniformité du nom a fait apparemment qu'on a confondu ce Roi avec ſon frere.	. . . . .	896
Ochoſias eſt mis ſur le trône l'an XI. de Joram Roi d'Iſraël. Ainſi il regne un an avec ſon pere Joram. 4. *Reg.* 9. 29.	. . . . .	890
Ochoſias commence à regner ſeul l'an 12. de Joram Roi d'Iſraël.	. . . . .	889

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.	Avant J. C.
4. *Reg.* 8. 25. & regne un an. 4. *Reg.* 8. 26.		
Athalie uſurpe le trône & regne 6. ans. 4. *Reg. XI.* 3. & 2. *Paral. XXII.* 12.	Jehu après avoir tué la même année Ochoſias Roi de Juda, & Joram Roi d'Iraël. 4. *Reg. IX.* 24. 27. regne 28. ans. 4. *Reg.* 10. 36.	889
JOAS commence l'an 7. de Jehu, & regne 40. ans. 4. *Reg. XII.* 1. & 2. *Paral. XXIV.* 1.	. . . . .	883
	Joachaz commence l'an 23. de Joas, & regne 17. ans. 4. *Reg, XIII.* 1.	861
	Joas Roi d'Iſraël commence l'an 37. de Joas Roi de Juda, & regne 16. ans, dont 3. ans avec Joachaz. 3. *Reg. XIII.* 10.	847
Amazias commence l'an 2. de Joas Roi d'Iſraël, & regne 29. ans, dont 3. avec Joas. 4. *Reg.* 14. 1. 2. & 2. *Paral. XXV.* 1. meurt 15. ans après Joas Roi d'Iſraël. 4. *Reg.* 14. 17.	. . . . .	845
	Jeroboam II. comence à regner ſeul l'an 15. d'Amaſias, & regne 41. ans. 4. *Reg.* 14. 23.	831
Interregne d'onze ans.	. . . . .	816
Ozias, ou Azarias, commence l'an 27. de Jeroboam, regne 52. ans. 4. *Reg. XV.* 1. 2.	. . . . .	806
	Interregne de 22. ans, ou troubles, excités par Zacharias, dont voici la preuve. Il eſt dit 4. *Reg. XV.* 1. & 2. qu'Ozias commença l'an XXVII. de Jeroboam II. Ainſi Jeroboam n'ayant regné que 41. ans, n'en a vécu que 14. ſous le regne d'Ozias, & par conſequent il eſt mort la XV. année de ce Prince. Or Zacharias fils & ſucceſſeur de Jeroboam devoit commencer cette XV. année. Cependant il eſt dit 4. *Reg. XV.* 8. que Zacharias ne commença que la 38. année d'Azarias; ainſi depuis la 15. année juſqu'à la 38. on	790
. . . . .		

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.	Avant J. C.
	trouve 22. années complettes, qu'il faut accorder en core à Jeroboam II. & dire qu'il en a regné 53. contre la parole de l'Ecriture, ou marquer un intervale de 22. ans entre Jeroboam II. & Zacharias ſon fils, & c'eſt le ſentiment le plus ſuivi.	
	Zacharias commence l'an 38. d'Azarias. & regne 6. mois en paix. 4. *Reg. XV.* 8.	769
	Sellum commence l'an xxxix. d'Azarias, & regne un mois. 4. *Reg. XV.* 15. 13.	768
	Manahem commence auſſi l'an 39. d'Azarias, & regne 10. ans, 4. *Reg. XV.* 17.	768
	Interregne d'un an.	758
	Phaceïa commence l'an 50. d'Azarias, & regne 2. ans. 4. *Reg. XV.* 23.	757
	Phacée commence l'an 52. d'Azarias, & regne 20. ans. 4. *Reg. XV.* 27.	755
Joatham commence l'an 2. de Phacée, & regne 16. ans. 4. *Reg. XV.* 32. & 33.	. . . . .	754
Achaz commence l'an 17. de Phacée, & regne 16. ans. 4. *Reg. XVI.* 1. & 2.	. . . . .	739
	Oſée tuë Phacée. . . . . 4. *Reg. XV.* 30. Uſurpe la couronne 4. ans aprés la mort de Joatham; mais n'eſt pas reconnu.	735
	Oſée. L'Ecriture dit 4. *Reg. XVII.* 1. que l'an 12. d'Achaz, Ozée fils ou deſcendant d'Ela Roi d'Iſraël, eſt reconnu, & regna 9. ans.	727
Ezechias commence l'an 3. d'Oſée, & regne 29. ans. 4. *Reg. XVIII.* 1. & 2.	. . . . .	724
	La VII. année d'Oſée, Salmanaſar aſſiege Samarie, 4. *Reg.* 18. 9.	720
	La IX. année d'Oſée, & la 6. d'E-	

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.	Avant J. C.
	zechias, Salmanaſar prend Samarie, emmenne Oſée priſonnier, & ruine entierement ce Roïaume, qui avoit ſubſiſté environ 260. ans. *IV. Reg.* 18. 9.	718
La XIV. année d'Ezechias, l'armée de Sennacherib de 185000. hommes, eſt défaite par un Ange devant Jeruſalem. Il s'en retourne enſuite à Ninive, où il eſt tué par ſes enfans.	. . . . .	711
MANASSE's regne 55. ans. 4. *Reg.* 21. 1. & 2. *Paral.* 33. 1.	. . . . .	696
AMON regne 2. ans. 4. *Reg.* 21. 19. & 2. *Paral.* 33. 21.	. . . . .	641
JOSIAS regne 31. ans. 4. *Reg.* 22. 1. & 2. *Paral.* 34. 1.	. . . . .	640
JOACHAZ, trois mois. 4. *Reg.* 23. 31. & 2. *Paral.* 36. 2.	. . . . .	609
ELIACIM, ou Joakim, onze ans. 4. *Reg.* 23. 36. & 2. *Paral.* 36. 5.	. . . . .	609
L'an 4. de ce Prince commence la captivité de Babilone, qui dure 70. ans.	. . . . .	606
Joachim, ou Jekonias, 3. mois, eſt tranſporté à Babilone par Nabuchodonoſor. 4. *Reg.* 24. 8. & 2. *Paral.* 36. 9.	. . . . .	599
Mattanias ou Sedecias eſt mis en la place de Joachim, & regne 11. ans. 4. *Reg.* 24. 18.	. . . . .	598
Le Royaume de Juda, & le Temple ſont entierement détruits par Nabuchodonoſor.	. . . . .	587
La XXXVII. année de la tranſmigration de Jechonias, Evilmerodac le retire des priſons de Babilone, & le fait manger avec lui, & lui rend les honneurs dûs à un Roi. 4. *Reg.* 25. 27. *Jerem.* 52. 31.	. . . . .	592

Nous avons eu ſoin d'indiquer dans cette Table chronologique les principales difficultez qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire de cet intervale. Il y en a très-peu d'autres

qui puiſſent arrêter. Nous ne croyons pas néanmoins être diſpenſés de donner en peu de mots une idée du regne de tous ces Rois.

Roboam, fils d'une Ammonite nommée Naama, étant monté ſur le trône, n'en demeura pas unique poſſeſſeur, parce qu'il ne voulut point décharger ſes ſujets des immenſes tributs, dont Salomon ſon pere les avoit accablés, pour ſatisfaire aux folles dépenſes de ſes amours. Il mépriſa donc les ſages avis des anciens d'Iſraël, qui lui conſeilloient de leur donner du ſoulagement : quoiqu'à l'âge de quarante ans il dût avoir ou de l'expérience ou de la maturité : il ne laiſſa point de ſe livrer aux penſées d'une jeuneſſe inconſidérée dont il étoit environné, qui l'obligea même à faire des menaces à ſon peuple. Et comme les peuples ne ſe conduiſent pas moins que les Rois, par des principes d'interêt, ils ſaiſirent l'occaſion favorable qui leur fut préſentée par Jeroboam. Dix des Tribus ſe ſoumirent à lui, & l'éleverent ſur le trône dans la ville de Sichem, où ce nouveau roi bâtit depuis un palais. Roboam eut quelque legere envie de s'oppoſer à cette révolte ; mais il n'eut pas le courage de continuer ſon entrepriſe, parce que le Prophete Semeïas lui conſeilla de n'en rien faire. Ainſi content du peu de peuple qui lui étoit reſté fidele, il ſe jetta dans l'idolâtrie (avant J. C. 976.) ; mais Dieu l'en punit, en ſuſcitant Seſac Roi d'Egypte, qui tout d'un coup vint fondre ſur la Paleſtine, & en particulier ſur Jeruſalem, qu'il auroit priſe, ſi Roboam & ſes ſujets, avertis qu'ils n'étoient ainſi livrés à leurs ennemis que parce qu'ils avoient abandonné Dieu, ne ſe fuſſent tout-à-coup tournés vers le Seigneur, qui inclina le cœur de Seſac à la paix. Mais ce prince profitant de la timidité de Roboam, emporta tous les tréſors du temple de Jeruſalem, & par une inſulte qui n'a jamais eu d'exemple, il fit élever des colonnes ſur leſquelles étoient gravées les marques du ſexe des femmes, pour reprocher aux Juifs leur lâcheté, parce qu'ils s'étoient ſoumis ſans combattre. Quoique Roboam ait ſurvécut long-temps à cette infamie, il ne fit rien pour laver cette tache, & mourut à l'âge de cinquante-huit ans après un regne de dix-ſept.

Jéroboam s'étant fait reconnoître par dix tribus, crut que, pour ſoutenir ſa révolte, il devoit empêcher le peuple d'aller à Jeruſalem, de peur que l'uniformité d'une même Religion ne les réduisît inſenſiblement à l'unité d'un même gouvernement. Cependant il falloit un culte exterieur ; il érigea deux temples, l'un à Dan, & l'autre à Béthel ; il y mit deux Apis ou deux veaux d'or, ordonna des Prêtres & des ſacrifices formés ſur ceux qui ſe rendoient à Jeruſalem. Par-là il ſema le principe de diviſion qui a toujours ſubſiſté depuis entre les Royaumes de Juda & d'Iſraël.

Abia ſucceda à Roboam & à toutes ſes impietés. Dieu cependant le ſecourut dans la guerre qu'il fit à Jeroboam ; il le battit, & lui tua, dit-on, cinq cens mille hommes ; mais il ne fit preſque que paroître ſur le trône, étant mort au bout de deux ans & quelques mois. De vingt-deux fils qu'il avoit, l'un d'eux nommé Aza fut mis en ſa place. Dieu eut égard à ſa vertu, & après dix ans de paix, il le rendit victorieux des Ethiopiens Orientaux, qui l'étoient venus attaquer juſques dans ſes Etats ; la déroute fut complette. Jeroboam étant mort au commencement du regne d'Aza, eut pour ſucceſſeur au trône d'Iſraël ſon fils Nadab, auſſi méchant & auſſi impie que ſon pere ; mais à peine eut-il été deux ans ſur le trône, qu'il fut tué par un de ſes Généraux. Ce fut Baaſa, qui par ce crime s'empara de la couronne d'Iſraël ; il attaqua

le Roi Aza ; mais ce dernier appuyé des forces de Benadad Roi de Syrie ou de Damas, le battit & reprit pluſieurs villes. Aza mourut après quarante-un an de regne, & l'Ecriture lui rend cet honorable témoignage, qu'il fit ce qui étoit juſte devant le Seigneur. Ela avoit ſuccedé à Baaſa qui avoit regné vingt-quatre ans ſur Iſraël ; mais Ela ne reſta pas long-temps ſur le trône d'Iſraël : Zamri le tua la ſeconde année de ſon regne, & fit même paſſer au fil de l'épée tous ceux de ſa maiſon. Le meurtrier ne joüit pas long-temps du fruit de ſes crimes ; l'armée d'Iſraël ayant élû Amri pour Roi, Zamri fut aſſiegé dans la ville de Therſa, & de peur de tomber entre les mains de ſon compétiteur, il ſe brûla avec toute ſa famille. Amri cependant ne fut pas paiſible poſſeſſeur du trône ; Thebni forma un parti contre lui ; mais ce dernier étant mort au bout de quatre ans, Amri reſta ſeul maître de tout le Royaume ; il bâtit la ville de Samarie ſur une montagne qu'il acheta de la tribu d'Ephraïm ; & en fit la capitale de ſon Royaume. Enfin après un regne de douze ans, ſon fils Achab lui ſucceda.

Aſa eut pour ſucceſſeur Joſaphat âgé pour lors de trente-cinq ans. Il eſt diſtingué entre les autres Rois de Juda par ſon zele & par ſa pieté : il abolit dans ſes Etats toutes les marques de l'idolâtrie que Salomon y avoit introduite, & envoya des Prêtres & des Levites pour inſtruire le peuple de la loi de Moïſe. Auſſi remarque-t-on qu'après Salomon il avoit été le plus riche de tous les Rois de ſa nation, en état même de mettre ſur pied une armée de douze cens mille hommes. Rien ne doit étonner dans ces grandes armées, parce que dans ces premiers temps, tout ſujet en état de porter les armes, fut-ce un Prêtre ou un Levite, étoit réputé ſoldat. Ainſi ce Prince fut aimé de ſes ſujets, eſtimé de ſes voiſins & redouté de ſes ennemis. On ne lui reproche qu'une faute, c'eſt d'avoir marié ſon fils Joram avec Athalie fille d'Achab & de Jeſabel. Athalie porta dans la maiſon de Juda tous les crimes de ſes pere & mere. Perſonne ne pouſſa l'impieté plus loin qu'Achab & Jeſabel, & s'il y avoit du heroïſme dans le crime, ils pourroient y occuper la premiere place. Achab fit bâtir dans Samarie, capitale de ſes Etats, un temple à Baal Dieu des Syriens, perſecuta les Prophetes du Seigneur, & donna lieu à tous les fourbes qui prenoient l'habit & la qualité de Prophete, de ſe rendre en foule à ſa Cour. Il trouva néanmoins dans Elie, un de ces hommes plein de vigueur & de zele, qui ſût lui faire connoître que dès qu'il s'agiſſoit de la Religion, l'homme juſte ne le cede pas même aux plus grands Princes. Le ſaint Prophete vint trouver le Roi Achab, & lui prédit de la part de Dieu une famine de trois ans. Elle arriva, ſelon ſa prophetie ; & comme ſa ſeule parole avoit, pour ainſi dire, fermé le Ciel, il ne tomba pendant tout ce temps-là ni pluye, ni roſée. Enfin il l'ouvrit au bout du terme que Dieu avoit deſtiné à la punition d'Achab & de ſes ſujets. Pour lui il ſe retira dans le deſert, où il fut nourri par un corbeau, & enſuite par une pauvre veuve de Sarepta, petite ville de la Phénicie. De retour à la Cour d'Achab, il fit deſcendre le feu du ciel ſur le ſacrifice, & s'étant attiré par-là toute la confiance du peuple, il fit périr par ordre de Dieu huit cens cinquante faux Prophetes, qui étoient ſans doute des Prêtres du Dieu Baal. Cette action de vigueur obligea Elie de s'enfuir. Samarie fut aſſiegée par les Syriens. Prête à être forcée, Achab offrit avec de grandes ſommes d'argent, ſes femmes & ſes enfans,

ſans, pour engager le Prince victorieux à lever le ſiege. Mais Benadad enflé des ſoumiſſions d'Achab, refuſa toute ſorte de conditions, & voulut avoir la ville & le Roi à ſa diſcretion. Achab, plus par déſeſpoir que par courage, choiſit ſept mille hommes de ſes troupes, fait une ſortie, & met en déroute toute cette grande armée qui l'aſſigeoit. L'année ſuivante Achab battit encore cent mille Syriens. Enfin Benadad qui avoit rejetté les ſoumiſſions d'un Prince qui ſe proſternoit, pour ainſi dire, à ſes pieds, implora lui-même la clémence d'Achab, qui ſachant par ſa propre expérience qu'il faut toujours reſpecter un ennemi abbatu, lui accorda la paix, à condition de rendre les villes que les Syriens avoient enlevées aux Iſraëlites, & de lui payer tous les ans le même tribut qu'il avoit exigé des ſujets d'Achab. Dieu néanmoins offenſé de ces marques de clémence, qui partoient d'une politique trop humaine & qui étoient accompagnées de déſobéiſſance, prédit à Achab, que la grace qu'il venoit d'accorder aux Syriens lui ſeroit un jour fatale. Achab s'allia de Joſaphat Roi de Juda, & de concert ils déclarerent à contre-temps la guerre au Roi de Syrie. Achab y périt d'un coup de fléche la vingt-deuxiéme année de ſon regne. Joſaphat ſentit bien la faute qu'il avoit faite; mais il prétendit la réparer par des actions de pieté, & par une nouvelle attention pour ſon peuple. Les Ammonites & les Iduméens le croyant affoibli par de ſi grandes pertes, lui déclarerent la guerre, mais Joſaphat en vint aiſément à bout.

Ochoſias qui avoit ſuccedé à ſon pere Achab, le voulut imiter dans ſes impiétés; & étant tombé d'une fenêtre de ſon palais, il envoya conſulter Beelzebut, Dieu des Philiſtins, pour ſavoir quelle ſeroit l'iſſuë de ſon mal; mais le Seigneur lui fit connoître par Elie qu'il mourroit pour avoir eu recours à des Dieux étrangers, comme s'il n'y avoit pas de Dieu en Iſraël. Il mourut donc, & ſon frere Joram monta ſur le trône d'Iſraël. Un an après, c'eſt-à-dire, la dix-neuviéme année de Joſaphat, Elie fut enlevé de la terre dans un chariot de feu, & laiſſa pour ſucceſſeur de tous ſes dons ſon diſciple Elizée. Ce Prophete n'eût pas moins de vigueur que ſon maître pour vanger les injures que l'on faiſoit à la Divinité en ſa propre perſonne: il fit dévorer par des Ours quarante-deux enfans, qui s'étoient mocqués du ſaint Prophete. Enfin le ſaint Roi Joſaphat mourut après un regne de vingt-cinq ans.

Joram, Roi de Juda, pour s'affermir ſur le trône, dont il venoit d'heriter par la mort de Joſaphat, fit mourir ſix de ſes freres & pluſieurs de leurs amis. Il ſuivit en tout la politique impie & ſanguinaire d'Athalie, digne fille d'Achab & de Jeſabel. Il replongea Juda dans l'idolâtrie, dont Joſaphat l'avoit fait ſortir. En vain il fut averti par des afflictions & des guerres étrangeres; il tint ferme dans le déſordre, & mourut dans ſes impiétés après un regne de huit ans. Ochoſias, le dernier de ſes fils qu'on nommoit auſſi Joachaz, Ozias, ou Azarias, le voulut imiter en tout; mais la brieveté de ſon regne qui ne fut que d'un an, ne lui permit pas de pouſſer loin ſes impiétés. D'un autre côté, Joram Roi d'Iſraël mourut auſſi la douziéme année de ſon regne.

Jehu fut reconnu Roi d'Iſraël, & fit périr toute la maiſon d'Achab par un ordre exprès du Seigneur. Il tua Joram d'un coup de fléche dans le champ de Naboth, que Jezabel avoit fait mourir pour donner à Achab la joüiſſance de ſon bien; & par une

conduite qui fut approuvée de la divine Providence, il ne voulut pas que ſon corps fût enterré. Jezabel qu'il fit précipiter d'une fenêtre, reçut & devant & après ſa mort, la récompenſe de ſes impiétés : elle fut dévorée par des chiens, & ſoixante & dix de leurs enfans furent mis à mort. Enfin la prédiction d'Elie fut accomplie ; il ne reſta pas une ſeule perſonne de la maiſon d'Achab. Jehu démolit le temple de Baal, fit brûler ſon idole, & maſſacrer tous ſes Prêtres. Dieu fut ſi touché de ces actions éclatantes de piété, qu'il l'aſſura par un Prophete, que ſa poſterité occuperoit le trône d'Iſraël juſqu'à la quatriéme génération. Mais la fin de ce Prince ne répondit pas à ſes commencemens : il ne détruiſit les idoles de Baal, que pour adorer les veaux d'or, ou les Apis de Jeroboam, & mourut après un regne de vingt-huit ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Joachaz, qui fut idolâtre comme ſes prédeceſſeurs.

Athalie, voulant ſe ſaiſir du gouvernement du Royaume après la mort de ſon fils Ochoſias, fit tuer tous ſes enfans, & tous les Princes de la maiſon Royale. Il n'y eut que Joas le plus petit d'entr'eux qui fut ſauvé par les ſoins de Joſabet ſœur d'Ochoſias & femme du Grand-Prêtre Joyada. Ce généreux Pontife mit ſon neveu ſur le trône à l'âge de ſept ans, & fit mourir Athalie. Le temple où elle adoroit Baal fut démoli, & le Prêtre tué au pied de l'autel. Tant que Joas ſuivit les conſeils de Joyada, ce fut un Roi ſage & religieux ; mais la piété du Prince s'éteignit à la mort du Grand-Prêtre, Dieu le punit de ſon ingratitude ; Hazaël porta le fer & le feu dans ſes états ; & aſſiegea Jeruſalem de ſi près, que pour l'obliger à lever le ſiege, il fallut lui donner tous les treſors du Temple & de la couronne. Le châtiment ne le rendit pas meilleur ; il pouſſa même l'impiété juſqu'à faire lapider entre le Temple & l'Autel Zacharie fils du Grand-Prêtre Joyada. Enfin ce regne commencé avec tant de Religion finit par des malheurs : Joas fut pris dans une guerre qu'il eut avec les Syriens, & la quarantiéme année de ſon regne, il fut poignardé dans ſon lit par ſes propres ſerviteurs.

A l'âge de vingt-cinq ans Amaſias lui ſucceda. La punition de ſon pere lui inſpira des ſentimens de pieté, qui allerent juſqu'à attaquer les Iduméens révoltés. Il reſta victorieux de ſes ennemis ; mais non pas de lui-même, car il adora les Dieux de ceux qu'il avoit vaincu. Un Prophete l'en reprit, & fut maſſacré par ſes ordres. Le Roi en fut puni de Dieu même, qui le rendit malheureux dans une guerre injuſte que lui déclara Joas Roi d'Iſraël. Il fut battu, perdit la capitale de ſes états, & fut pris lui-même. Cependant Joas eut une ſorte de compaſſion pour la dignité royale ; il ſe contenta des treſors du Temple & du Roi, impoſa un tribut annuel aux Juifs, & alla lui-même mourir à Samarie, après un regne de ſeize ans. Jeroboam II. qui lui ſucceda au trône d'Iſraël, avoit de la valeur & de la conduite ; il battit plus d'une fois les Syriens, reprit toutes les villes qu'ils avoient enlevées à ſes prédeceſſeurs, & y ajoûta même les villes de Damas & d'Emetha. Par-là, ſes états avoient au Levant à peu près les mêmes frontieres que du temps de Salomon. Tant de proſperités ne firent que l'affermir dans ſon idolâtrie. Amaſias Roi de Juda qui vivoit dans le même temps, imitoit le Roi d'Iſraël dans ſes impiétés. Dieu ſe laſſa & ſouleva ſes ſujets contre lui ; ils le ſuivirent dans la ville de Lachis où il s'étoit retiré, & les conjurés le tuerent après un regne de vingt-neuf ans. Ozias qui lui ſucceda à l'â-

ge de ſeize ans, eſt loüé par l'Ecriture Sainte pour ſa piété. Il rétablit le culte du vrai Dieu, abolit les Dieux étrangers, & Dieu illuſtra ſon regne par les Prophetes Oſée, Joël, Amos, Abdias & Iſaïe, qui annoncerent aux peuples les malheurs dont ils ſeroient accablés, s'ils ne faiſoient pénitence, & ne quittoient le culte des Idoles. Ils annoncerent la même punition, mais inutilement, à tous les autres peuples de la Paleſtine. Jeroboam Roi d'Iſraël n'en fut pas lui-même plus touché que les autres, & mourut dans la quarante-uniéme année de ſon regne. Son fils Zacharie ne lui ſucceda qu'après un interregne de douze ans, & ne tint même le ſceptre que ſix mois; Sellum qui vint enſuite ne le porta que pendant un an. Manahem ayant fait mourir ce dernier, s'empara du Royaume d'Iſraël, où il s'affermit par le ſecours de Phul Roi des Aſſyriens, & il le conſerva pendant dix ans. Son gouvernement répondit à ſon entrée; il fut impie à l'égard de Dieu, & injuſte à l'égard de ſes ſujets. Ozias étoit alors dans la quarante-neuviéme année de ſon regne. Ce Roi de Juda, par une uſurpation criminelle ſur les droits du ſacerdoce, entreprit d'offrir le ſacrifice de l'encens. Dieu l'en punit par une lépre qui lui couvrit tout le corps; & ſelon les regles preſcrites par la Loi, il fut chaſſé du Temple & de ſon palais. Son fils Joatham prit l'adminiſtration du royaume & le gouverna pendant trois ans. Ozias mourut après un regne de cinquante-deux ans: alors Joatham regna de ſon chef, mais ſans aucune diſtinction; il ſe conſerva néanmoins dans la vraie Religion, & mourut après ſeize ans de regne. Achaz ſon fils qui lui ſucceda au Royaume de Juda, ne l'imita point dans ſa pieté; il ne ſe livra pas ſeulement à l'idolâtrie, il voulut encore abolir le culte du vrai Dieu, & ferma toutà-fait le Temple. Les déſaſtres qui lui ſurvinrent furent la juſte punition de ſes impietés. Razin Roi de Syrie le battit plus d'une fois, & Phacée qui avoit ſuccedé à Phaceïa dans le Royaume d'Iſraël, lui défit plus de ſix vingt mille hommes, & fit plus de deux cens mille priſonniers, qu'il voulut bien cependant par une humanité loüable renvoyer au Roy de Juda. Achaz ne laiſſa pas d'être encore aſſiegé dans Jeruſalem; alors il implora le ſecours de Theglath-Phalaſar, Roi d'Aſſyrie; & pour l'engager à venir plus promptement, il lui envoya tout l'argent qu'il trouva dans le Temple. Le Roy d'Aſſyrie, à qui on fourniſſoit ainſi le moyen d'abattre deux petits Princes l'un par l'autre, ſe rendit au plutôt dans la Paleſtine; il y vint moins pour ſecourir le Roi de Juda, que pour le piller & déſoler le Royaume d'Iſraël; car il emmena en captivité une partie des Tribus de Zabulon, de Ruben, de Gad, de Manaſſé & toute celle de Nepthali; & ſi Phaceïa n'eut levé le ſiege de Jeruſalem, il couroit riſque de perdre tout ſon Royaume. Il ne ſurvéquit pas long-temps à ce déſaſtre, & mourut après un regne de vingt ans. Oſée le tua en trahiſon, pour monter ſur le trône. Achaz Roi de Juda ne laiſſa pas de continuer dans ſes impietés, & le même Theglath-Phalaſar qui l'étoit venu ſecourir contre le Roi d'Iſraël, fut le fleau dont Dieu ſe ſervit pour le punir. Il ne ſe reconnut pas néanmoins, & pour mettre le comble à ſes impietés, il ne quitta les Dieux des Syriens ſes ennemis, que pour adorer ceux des Aſſyriens n'y ayant point de fauſſes Divinités qu'il ne fût prêt de reverer plutôt que le Dieu véritable. Auſſi le Seigneur le retira du monde à l'âge de trente-ſix ans dont il en avoit regné ſeize, & laiſſa pour ſucceſſeur Ezechias ſon fils, qui répara les outrages que ſon pere avoit

faits à la Divinité; non ſeulement il rétablit le culte du vrai Dieu dans le Royaume de Juda, mais il fit encore abattre tous les autels qui étoient dreſſés pour les fauſſes Divinités. Ce Prince contre l'ordinaire, eut autant de courage que de pieté.

Enfin le terme étoit venu que le Royaume d'Iſraël devoit être détruit; Salmanaſar vint, aſſiegea Samarie & ne la prit qu'après un ſiege de trois ans; il mit en priſon Ozée leur dernier Roi, qui mourut peu après ſa défaite. Il emmena tous les Iſraëlites qu'il diſperſa dans toutes les Provinces de ſon Empire, même dans la Médie que les Rois d'Aſſyrie avoient récouvrée, & qu'ils ne garderent pas long-temps. Ainſi finit le Royaume d'Iſraël, deux cens ſoixante ans après ſa diviſion d'avec celui de Juda. Ozée s'étoit attiré cette diſgrace par ſa mauvaiſe conduite; car au lieu de payer à l'Aſſyrien le tribut que Theglath-Phalaſar avoit impoſé à tout Iſraël, il s'aviſa, pour ſecouer le joug de Salmanaſar, de s'allier avec le Roi d'Egypte, Prince trop foible pour le ſecourir contre une puiſſance auſſi rédoutable que celle des Rois d'Aſſyrie. Salmanaſar qui n'avoit pas deſſein de faire une ſolitude d'une auſſi riche contrée que la Paleſtine, y envoya des colonies compoſées de diverſes nations: chacune y porta ſon idole; par-là le pays ne fut pas plus qu'un mélange confus d'impietés & d'abominations. Dieu les en punit par des fleaux particuliers. Ils implorerent la clémence du Prince qui les avoit envoyés. Il crût ſur les avis ſages qu'il pourroit remedier à ces déſordres en leur envoyant un Prêtre du vrai Dieu, pour leurs enſeigner les cérémonies de ſon culte, & par ce moyen faire ceſſer le fleau qui déſoloit la Province. Soit que le terme de cette déſolation approchât, ſoit par une autre cauſe particuliere, le mal ceſſa, mais non pas l'idolâtrie; il ſe fit un mélange de vraie & de fauſſe Religion, qui dans la ſuite rendit le Samaritain odieux au véritable Juif: tout commerce ceſſa entr'eux, & ils ſe tinrent réciproquement pour hérétiques. C'eſt donc ici qu'on doit étudier l'hiſtoire de ces peuples réduits aujourd'hui à très-peu de choſe, quoiqu'ils ayent fait autrefois une figure conſiderable dans la nation Judaïque. Le ſoin qu'ils ont eû de n'admettre pour Ecriture que les cinq livres de Moïſe, fait voir qu'alors & même long-temps après il n'y en avoit point d'autre dans le Canon des Juifs. Ce qu'il y a de plus eſſentiel dans leur culte a été ſuccinctement traité par *Cuneus*: leur origine ſe trouve expliquée par *Cellarius*, & leur hiſtoire par M. *Baſnage* dans ſa continuation de l'hiſtoire des Juifs.

Entre les captifs du peuple d'Iſraël, un ſeul diſtingué par-deſſus les autres, a mérité que ſon nom & ſes actions fuſſent conſervées à la poſterité. C'eſt Tobie, qui ſe trouvant en faveur auprès de Salmanaſar, ne ſe ſervit de ſon pouvoir & de ſes biens que pour ſoulager ſes freres. Cette captivité des dix Tribus n'a jamais fini entierement par un renvoi de tous les exilés, comme celle des Tribus de Juda & de Benjamin. Joſeph dit que ces dix Tribus qui étoient demeurées au-delà de l'Euphrate, y avoient prodigieuſement multiplié. on prétend que quelques-unes ont paſſé dans la Tartarie, & quelques autres même juſques dans l'Amerique; mais c'eſt ce qu'on ne ſauroit aſſurer poſitivement. *Rabi Benjamin* qui vivoit, il y a cinq cens ans, & qui avoit voyagé dans tout le monde habité pour viſiter ſes compatriotes, prétend qu'il en a trouvé une grande multitude dans le pays de l'ancienne Aſſyrie, ſur les confins de la Médie & de l'Armenie, & qu'en une ſeule ville il en compta plus de trois cens mille.

Ezéchias tout glorieux d'avoir établi le culte de Dieu, & donné ordre aux affaires de ſon Royaume, refuſa de payer au Roi d'Aſſyrie le tribut dont il avoit été chargé par Theglath-Phalaſar. Sennacherib fils de Salmanaſar vint quatre ans après en Judée avec une armée très-puiſſante; & s'empara de pluſieurs villes. Ezechias qui ne ſavoit ſoutenir le parti genereux qu'il avoit pris, envoya des ambaſſadeurs & des preſens à Sennacherib avec promeſſe de lui payer exactement le tribut, qu'on devoit au Roi d'Aſſyrie. Sennacherib eut raiſon de n'avoir aucune confiance en un Prince, qui ne faiſoit des ſoumiſſions que quand il voyoit des armées après lui. Toute la Paleſtine fut ravagée, l'Egypte même reſſentit les funeſtes effets de ſon alliance avec le Roi de Juda. Enfin au bout de trois ans, Sennacherib vint mettre le ſiege devant Jeruſalem; il n'avoit pas encore entamé les attaques, que l'Ange exterminateur lui enleva par une peſte extraordinaire en une nuit, cent quatre-vingt cinq mille hommes de ſon armée avec tous leurs chefs. Le Prince Aſſyrien frappé de ce terrible évenement, n'eut d'autre parti à prendre que de ſe retirer chez lui, & bien-tôt après il fut tué dans un Temple par deux de ſes enfans; & Aſſar-Aadon le plus jeune de ſes fils lui ſucceda.

Ezechias qui fut également ſaiſi de frayeur tomba malade la quatorziéme année de ſon regne; & le Prophete Iſaïe lui notifia de la part de Dieu qu'il alloit mourir: ce Prince qui aimoit la vie, fit tant par ſes pleurs que Dieu ſe laiſſa fléchir, & lui accorda encore quinze années de regne. Il en eut une preuve dans la rêtrogradation du Soleil, & par conſequent dans celle de l'ombre qu'il imprima ſur le cadran ſolaire qu'Achas avoit fait faire; & par ce miracle inoüi le jour où il arriva fut plus long de dix- heures qu'il ne devoit être. Merodach - Baladan Roi de Babylone envoya des ambaſſadeurs à Ezechias pour lui porter des preſens, le féliciter ſur ſa convalaſcence, faire avec lui une ligue contre le Roi d'Aſſyrie, & s'informer de cette merveilleuſe prolongation de jour qui avoit été obſervée par les plus habiles Chaldéens. Ezechias ravi d'une ambaſſade ſi honorable, crut traiter les ambaſſadeurs avec civilité, que de leur montrer ce qu'il y avoit de plus précieux dans ſes treſors: & rien n'étoit plus convenable pour ſoutenir auprès du Roi de Babylone, l'idée qu'il avoit conçuë d'Ezechias. Cependant Dieu le trouva mauvais, & fit dire au Roi de Juda que toutes les choſes dont il avoit fait parade, ſeroient tranſportées à Babylone avec ſes enfans. Ezechias ne pouvant détourner ce terrible arrêt, ſe ſoumit à la volonté du Seigneur, & mourut en paix à l'âge de cinquante-trois ans, après un regne de vingt-neuf.

Un des meilleurs Rois qu'eut jamais le Royaume de Juda, laiſſa ſa couronne au plus méchant & au plus impie de tous les Princes: ce fut Manaſſés. Il n'avoit que douze ans quand il en prit poſſeſſion, & il ſignala le commencement de ſon regne, qui fut de 55. ans, par toutes les impietés qui peuvent tomber dans l'ame d'un tyran ennemi de la Divinité. Il alla juſqu'à faire couper en deux le Prophete Iſaïe, qui tenoit à la maiſon Royale. Dieu lui fit ſentir qu'onn'étoit pas méchant impunément. Merodac-Baladan, qui quelque temps auparavant avoit recherché l'amitié d'Ezechias l'emmena captif à Babylone. Manaſſés ne pouvant plus être méchant dans la priſon, ſe tourna vers Dieu, & ſa penitence fut une reſſource aſſurée dans ſes malheurs; Dieu

en eut compaſſion, le retira des fers & lui fit rendre ſes états. Ainſi peu de temps après ſa priſe, il revint à Jeruſalem, où par toutes ſortes d'actions de pieté, il eſſaya de réparer les crimes qu'il avoit commis contre Dieu; il purgea ſon Temple des abominations d'idolâtrie qu'il y avoit introduites, abbatit les autels prophanes qu'il avoit élevés, & rétablit ceux du vrai Dieu, & fit tout ce qui étoit en lui pour porter ſon peuple à rentrer dans la vraie Religion, comme il avoit eſſayé de l'en détourner. Il mourut en paix âgé de ſoixante-ſept ans, & ſa fin fut auſſi loüable que ſes commencemens avoient été criminels.

Amon ſon fils l'imita dans ſes crimes & non dans ſa pénitence; auſſi n'eut-il pas une fin ſi heureuſe. Il fut tué par ſes propres ſujets la deuxiéme années de ſon regne. Son fils Joſias fut mis ſur le trône à l'âge de huit ans: conduit par le conſeil des ſages qui gouvernoient ſous ſon autorité, il eut ſoin de rétablir le culte de Dieu, & d'abolir juſqu'aux moindres veſtiges de l'idolâtrie de ſes peres. Jeremie qui de ſon temps menaça le peuple, fut en grande conſideration ſous ce Prince. Mais Nechao Roi d'Egypte allant faire la guerre à celui d'Aſſyrie, paſſa ſur les terres de Joſias avec une armée nombreuſe. Ce Prince qui ne pouvoit ſouffrir cette entrepriſe, prétendit s'y oppoſer; il alla au-devant du Roi d'Egypte dans la plaine de Magedo; il périt dans cette malheureuſe journée, & ſes ſujets le pleurerent comme leur pere, c'eſt-à-dire, comme les Rois devroient toujours chercher à ſe faire pleurer. Son regne qui fut de trente-un ans, parut auſſi court que celui de ſon pere avoit paru long. Auſſi-tôt que Joſias fut mort, ſon ſecond fils Joachaz qui eſt auſſi nommé Sellum & Jechonias, ſe fit élire Roi de Judée par une faction populaire, contre le droit d'Eliacim ſon aîné. Nechao qui depuis la mort de leur pere traitoit la Judée en ſouverain, étant venu à Jeruſalem, fit l'uſurpateur priſonnier, & établit ſur le trône Eliacim qu'il nomma Joakim; mais ce dernier ne ſe montra pas moins tyran que ſon frere; il rétablit l'idolâtrie & vexa ſes ſujets par toutes ſortes de cruautés. La deuxiéme année de ſon regne, il aſſocia ſon fils Jechonias, nommé auſſi Joachim. Cependant inquiet dans toute ſa conduite, il mécontenta Nabuchodonoſor qui vint à Jeruſalem la quatriéme année de Joakim, & le fit priſonnier; mais Nabuchodonoſor touché des baſſes ſoumiſſions que lui fit ce Prince, lui rendit la liberté. Il ne laiſſa pas néanmoins d'emmener les plus conſiderables de ſes ſujets: & c'eſt à cette tranſmigration du peuple que l'on fixe communément l'époque de la captivité de Babylone. Joakim manqua pour la ſeconde fois de reconnoiſſance pour le Roi de Babylone; mais ce Prince ſût punir le Roi de Juda de ſon infidelité: il vint à Jeruſalem, & dépoüilla Joakim de la royauté, ſans eſperance de retour; & ſon fils Jechonias ou Joachim fut mis par Nabuchodonoſor ſur le trône de Juda: mais ce Prince ſe repentant de ſa generoſité, revint au bout de trois mois, prit Jeruſalem par compoſition, emmena le nouveau Roi avec lui, & dès qu'il fut arrivé à Babylone, il le mit dans le fond d'une priſon. Mathanias à qui Nabuchodonoſor donna le nom de Sedecias, fut mis ſur le trône de Juda. En prenant la couronne, il oublia les malheurs dont ſa maiſon venoit d'être accablée pour ſes impietés: il continua dans la même idolâtrie, & par un excès d'ingratitude, il réſolut de faire la guerre au Roi de Babylone ſon bienfaicteur, malgré les avis ſalutaires de Jeremie, qui lui fit connoître le

funeſte ſuccès de ſon entrepriſe. Nabuchodonoſor informé du deſſein de Sedecias, le prévint & ſe rendit à Jeruſalem avec une grande armée ; il en fit le ſiege & la prit à diſcrétion au bout de deux ans, la onziéme année du regne de Sedecias. Le Roi de Juda obligé de comparoître devant le Roi de Babylone, en eſſuya tous les reproches, qui étoient dûs à ſon ingratitude & à ſon infidelité. Nabuchodonoſor fit égorger les enfans de Sedecias en preſence de leur pere, & commanda qu'on lui creva les yeux à lui-même, & qu'on le conduisît à Babylone. Ainſi finit le royaume de Juda qui depuis ſa ſeparation d'avec celui d'Iſraël avoit duré trois cens quatre-vingt treize ans.

Toute cette hiſtoire auſſi intereſſante en elle-même, que par ſes differentes révolutions, a été ſagement & ſavamment décrite par le Docteur *Prideaux* dans ſon *Hiſtoire de la Nation Judaïque & des peuples voiſins.* Cet ouvrage qui étoit en Anglois, langue peu cultivée hors de la grande Bretagne, a été traduit en François. Il commence au regne d'Achaz Roi de Juda, & va juſqu'à la mort de Jeſus-Chriſt. Il y a peu de livres qui méritent la juſte réputation que s'eſt acquiſe celui-ci. Toutes les difficultés y ſont dévelopées avec un ſavoir ſagement menagé, & qui ne fait aucun tort à la clarté & à la netteté néceſſaire dans les matieteres hiſtoriques.

Quoique le commencement des 70. ans de la captivité, ſoit conteſté parmi les ſavans, on convient aſſez néanmoins qu'il faut le placer la quatriéme année du regne de Joakim. Enfin deux auteurs de goût & de caractere bien differens, ont écrit l'hiſtoire des Prophetes, qui fait la partie la plus éclatante du cinquiéme âge. Le Pere *Pezron* n'en a donné qu'un eſſai qui ne comprend que les regnes d'Ozias & de Joathan Rois de Juda. M. *Fontaine* qui reprend ſon hiſtoire de plus haut, l'a écrite avec aſſez d'étenduë. S'il n'a point l'éxactitude du P. *Pezron*, il n'en a pas non plus la ſechereſſe. Son livre n'eſt pas moins propre à regler le cœur, qu'à former l'eſprit. Les ſages refléxions dont il eſt rempli le font toujours lire avec utilité. Il ſeroit avantageux que toute l'Hiſtoire Sainte fût écrite avec autant d'onction & de lumieres. La *vie des Patriarches* du même auteur n'eſt pas de la même force.

SIXIE'ME AGE.

LES livres d'Eſdras, ceux des Maccabées, & l'hiſtoire de Joſephe ſont preſque les ſeuls auteurs que nous ayons pour le VI. âge du monde, qui comprend ce qui s'eſt paſſé depuis la deſtruction du premier temple par Nabuchodonoſor juſqu'à Jeſus-Chriſt.

Cet intervale n'eſt pas coupé par beaucoup de difficultés. La ſuite de l'hiſtoire de Tobie (1), celle de Judith & d'Eſther en font les parties les plus intereſſantes & les plus inſtructives. Celle de Judith ſur-tout a été ſavamment diſcutée par le Pere de *Montfaucon*, qui croit néanmoins qu'elle eſt arrivée ſous le regne de Manaſſés ; au lieu que le ſavant M. *Baſnage* la place après le retour de la captivité.

La ſupputation des temps ſe trouve encore embaraſſée dans le milieu de cet intervale. Les livres des Maccabées renferment des difficultés dont on a peine à ſe tirer. L'on y trouve deux époques très-conſiderables, qui doivent en regler la chronolo-

(1) Tobie meurt peu avant la ruine de Ninive, dont il prédit l'entiere deſtruction : *& audivit Tobias antequam moreretur deſtructionem Ninives, quam in captivitate cepit Nabuchodonoſor.* Tob. XIV. 18.

gie. La premiere eſt l'Ere d'Alexandre, des Grecs, ou des Seleucides; car elle a eu tous ces noms: elle a même encore celui d'Epoque des Contracts, *Era contra fluum*, parce qu'on obligea les Juifs à l'employer dans leurs contracts civils. Elle commence douze ans après la mort d'Alexandre, la CXVII. Olympiade, lorſque Seleucus s'empara de Babylone, de la Medie & de Suze. Elle ſert donc pour les livres des Maccabées, mais avec cette difference, que dans le I. livre, l'Ere des Grecs commence au mois Niſan, ou de Mars; & dans le ſecond elle commence au mois Tiſri ou de Septembre. Ainſi dans le I. livre des Maccabées, l'an des Grecs commence ſix mois plutôt que dans le ſecond. C'eſt ce que le P. *Petau* a ſavamment & ingenieuſement expliqué au livre X. de ſa Doctrine des Temps, chap. 45.

La deuxiéme époque eſt celle des Aſmonéens qui commence l'an 170. de l'Ere des Grecs, lorſque Simon Maccabée rendit la liberté aux Juifs, qui étoient alors ſous une domination étrangere. Cette époque ſert donc auſſi pour les livres des Maccabées.

Outre les antiquités de *Joſephe* & ſon hiſtoire de la guerre des Juifs, qui va juſqu'à la ruine entiere de Jeruſalem par Tite & Veſpaſien, il faut lire encore l'hiſtoire ſi curieuſe des Seleucides donnée par M. *Vaillant*, & y joindre les chapitres 46. & 47. du livre X. de la Doctrine des Temps, avec les époques Syro-Macedoniennes du Cardinal *Noris*, & les Guerres de Syrie d'*Appian Alexandrin*.

Nabuchodonoſor ayant, comme nous l'avons vû, executé ſur Sedecias l'arrêt de de la juſtice divine, envoya Nabuzardan grand maître de ſa milice pour achever de ruiner le temple, le palais du Roi, tous les édifices publics, & les fortifications de Jeruſalem. La ville ne devint donc plus qu'un monceau de pierres. Jeremie qui avoit prédit cette déſolation, & qui pendant le ſiege avoit conſeillé aux habitans de ſe rendre à Nabuchodonoſor, ſouffrit beaucoup de maux, juſqu'à la priſon même de la part de ſes compatriotes; mais il en fut délivré par Nabuzardan, & eut permiſſion de demeurer dans ſon pays avec Godolias que le general Babylonien établit ſur les Juifs qui reſtoient dans la Judée pour en labourer les terres. Tous les vaiſſeaux ſacrés qui ſervoient au temple, furent emportés, & l'on ne ſauva de ce pillage que le chandelier d'or, la table des pains de propoſition, l'arche d'alliance & l'autel de l'encens, qui furent cachés dans quelque caverne.

Godolias ne joüit pas long-temps du gouvernement qui lui avoit été donné. Iſmaël qui étoit du ſang royal ne pouvant ſouffrir qu'il eût cet honneur, à ſon préjudice, le tua dans un feſtin que Godolias lui avoit donné, & aux Ambaſſadeurs du Roi des Ammonites. D'autres cruautés qu'il exerça l'obligerent à ſe retirer en Egypte, où il emmena beaucoup de Juifs: Jeremie & Baruch furent de ce nombre, pour lui avoir donné des avis ſalutaires, conformes à ſon devoir & à l'état où ſe trouvoit ſa nation; il les traita même avec encore plus d'indignités, juſqu'à faire lapider le ſaint prophete Jeremie. Nabuchodonoſor vint lui-même en Egypte pour punir ces fugitifs de leur nouvelle infidelité. Le Roi d'Egypte fut défait & tué; & les Juifs qui s'étoient réfugiés dans ſes états furent, ou maſſacrés par l'ordre du victorieux, ou emmenés à Babylone. Après des prodiges de valeur & de conduite, Nabuchodonoſor s'oublia lui-même juſqu'à ſe faire adorer comme un Dieu; & ſa ſtatuë devoit recevoir les mêmes

mes honneurs. Sidrac, Miſach, & Abdenago, compagnons & amis de Daniel, ayant refuſé de lui rendre ce culte impie, furent jettés dans une fournaiſe ardente, où les flammes les reſpecterent: ils y firent & chanterent cet admirable cantique que l'Egliſe repete elle-même toutes les ſemaines. Nabuchodonoſor frappé de ce miracle, ne pût s'empêcher d'en reconnoître l'auteur, en défendant, par un édit, public de blaſphêmer le Dieu d'Iſraël. Une maladie extraordinaire qui lui affoibliſſoit moins le corps que l'eſprit, lui fit croire qu'il étoit transformé en bœuf: il fut ſept ans dans ce déplorable état; mais il ſût le recevoir de la main de celui, qui purifie les hommes par ces ſortes d'épreuves. Il reconnut par ce terrible châtiment la puiſſance & la bonté du vrai Dieu, qui l'avoit rétabli dans ſon royaume après cette punition. Il employa ſi bien les momens que Dieu lui accorda depuis ſon rétabliſſement, que pluſieurs auteurs Eccleſiaſtiques ne doutent point de ſon ſalut, fondés ſur ce que depuis ſa penitence, l'Ecriture ne parle d'aucune faute qu'il ait commiſe.

Evilmerodac ſon fils lui ſucceda; & l'une des premieres actions qu'il fit, en venant à la couronne, fut de tirer Jechonias de priſon, & de le mettre au premier rang des princes de ſa cour. Plein de ſentimens d'humanité, il auroit ſoulagé les peines des Iſraëlites, s'il ne ſe fût pas corrompu, & ſi ſon regne eût duré plus long-temps; mais au bout de deux ans, il fut tué par Nerigliſſor, qui ne pouvant monter ſur le trône, vouloit du moins gouverner ſous le nom & l'autorité de Laboroſſorchod, qui étoit encore trop jeune pour tenir par lui-même les rênes du gouvernement, ce qui dura 4. années. Toutes ces révolutions étoient fatales aux Iſraëlites; quoique diſperſés ſur les terres du Roi de Babylone, on ne laiſſoit pas de les craindre comme un peuple inquiet, & qui ne cherchoit qu'une occaſion favorable de ſe ſouſtraire à l'eſclavage d'une domination étrangere.

Cyrus néanmoins ſe frayoit, par ſes conquêtes, le chemin à la Monarchie. Petit fils d'un Roi des Medes, il devint le protecteur de cette nation; & Dieu qui avoit marqué long-temps auparavant ſon nom dans les Ecritures, l'avoit choiſi pour être le liberateur de ſon peuple. Il vint donc devant Babylone, & l'ayant priſe après trois ans de ſiege, il fit éprouver aux Babyloniens les mêmes cruautés qu'ils avoient exercées contre les Iſraëlites. Cyrus étant devenu poſſeſſeur de la couronne des Medes, renvoya en leur pays tous ces malheureux, qui ne montoient gueres qu'à cinquante mille hommes; non que le nombre en fût diminué à ce point; mais la plûpart accoutumés à une terre étrangere, oublierent entierement celle de leurs ancêtres, après laquelle ils ſoupiroient ardemment avant que d'avoir obtenu la permiſſion d'y retourner. Ce fut la premiere année de Cyrus qu'arriva ce grand évenement 536. ans avant l'Ere chrétienne, & la 70. année de la captivité. Ce Prince leur permit encore de rebâtir, & la ville, & le temple de Jeruſalem; mais l'ouvrage n'ayant pû ſe finir pendant la vie de Cyrus, fut interrompu ſous ſon fils Cambiſe, par la jalouſie des Samaritains. Ce peuple, que le veritable Iſraëlite a toujours traité d'heretique, n'ayant pû être admis à la participation de cet ouvrage, l'empêcha par de faux avis qu'il donna aux gouverneurs des provinces voiſines. Quelques années après, c'eſt-à-dire, ſous le regne de Darius, fils d'Hyſtaſpe, Zorobabel ob-

tint les ordres neceſſaires pour continuer l'édifice du temple : Darius même voulut y contribuer, & l'ouvrage fut achevé en quatre ans.

Le gouvernement du peuple Juif changea depuis le retour de la captivité ; ſoit qu'ils ſe ſouvinſſent encore des maux qu'ils avoient ſoufferts ſous des Rois impies, ſoit que les Rois de Perſe aimaſſent mieux les voir établis en république qu'en monarchie, ils prirent après Zorobabel, les grands prêtres, ou les chefs de la religion pour les chefs de leur gouvernement : mais enfin ces mêmes chefs qui avoient goûté de l'autorité ſouveraine, voulurent, au préjudice du peuple, la convertir eux-mêmes en monarchie ; cela n'arriva que dans le déclin de la loi. Zorobabel gouverna donc en qualité de chef de la nation : on ne ſait pas néanmoins le temps précis auquel il mourut : mais Artaxerxès ſurnommé Longue-main permit encore aux Juifs qui étoient reſtés dans ſes états, de retourner à Jeruſalem, & leur donna pour conducteur Eſdras, l'un des principaux ſacrificateurs, très-bien inſtruit dans la loi de Moïſe. Il envoya même de riches preſens pour le temple, avec ordre aux gouverneurs des provinces voiſines de fournir non ſeulement tout ce qui ſeroit neceſſaire pour la ſplendeur du culte divin, mais même d'exempter les prêtres & les autres miniſtres de toutes les charges publiques. Artaxerxès revêtit encore Eſdras de l'autorité de punir ceux d'entre le peuple qui pecheroient contre Dieu & contre le Prince, ſoit de la peine de l'exil, ſoit même de celle de la mort. Eſdras vint donc en Judée avec environ 1800. Juifs ; mais dès qu'il y fut arrivé, il leur perſuada de renvoyer les femmes idolâtres qu'ils avoient épouſées contre la loi de Dieu, & travailla utilement à rétablir ſon culte.

Nehemias, de la famille ſacerdotale, obtint du même Artaxerxès, dont il étoit échanſon, la permiſſion de venir en Judée, & de rétablir les murailles de Jeruſalem. Ce fut la 20. année du regne de ce Prince ; & c'eſt là, ſelon les plus habiles interpretes, l'époque où l'on doit commencer à compter les ſoixante-dix ſemaines d'années que l'Ange Gabriel avoit revelées à Daniel, à la fin deſquelles le Meſſie devoit mourir. Elles ſont 490. ans ; & JeſusChriſt ayant été baptiſé au commencement de la ſoixante & dixiéme, fut crucifié la troiſiéme année ſuivante, ce qui verifia litteralement la prophetie, qu'au milieu de la derniere ſemaine l'hoſtie & le ſacrifice ancien devoient manquer ou prendre fin par l'oblation de celui dont ils étoient la figure. Matiere plus importante dans la Théologie que dans l'Hiſtoire, & ſur laquelle tous les auteurs, même les Catholiques ne ſont pas d'accord, chacun croyant avoir droit de ſuivre ſon ſentiment particulier dans une matiere obſcure & embarraſſée.

Nehemias ayant entierement rétabli les fortifications de Jeruſalem, en fit la dédicace par une fête des plus ſolemnelles, & depuis ſon arrivée, il gouverna les Juifs l'eſpace de douze ans, avec autant de ſageſſe que de pieté, n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit leur faire garder la fidelité qu'ils avoient promiſe à Dieu au commencement de ſon gouvernement. On prétend que ce fut dans ce temps-là qu'Eſdras ramaſſa les livres canoniques de l'ancien Teſtament, & les purgea des corruptions qui s'y étoient gliſſées par le laps des temps. On croit même que dans cette réviſion, il changea quelques noms de lieux, mettant les nouveaux qui étoient en uſage à la place

des anciens, qu'il ſubſtitua les mêmes caracteres Chaldéens auſquels les Juifs étoient accoutumés, & qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, à la place des anciens caracteres Hebreux, qui furent laiſſés aux Samaritains. Au bout de douze ans, Nehemias ſe rendit auprès d'Artaxerxès; mais durant ſon abſence, les Juifs déchurent de la pieté qu'il leur avoit inſpirée; ils violerent la loi dans les choſes les plus eſſentielles. A ſon retour en Judée il eut le zele de corriger ces abus, & le courage de punir les coupables. On ignore combien il vêquit après cette réformation.

Les révolutions qui arriverent après Artaxerxès dans l'Empire des Perſes, donnerent lieu aux Juifs de s'affermir dans leur nouvel établiſſement. Occupés au dedans du ſoin de réparer tous les maux qu'y avoient cauſés la captivité, ils ne firent rien de conſiderable; il n'y eut même de choſe digne d'être remarquée, que d'avoir reçû à Jeruſalem Alexandre le Grand, lorſqu'après avoir défait les armées de Darius Codomannus, qui fut le dernier Roi des Perſes, il voulut punir les Juifs du refus qu'ils avoient fait de lui fournir des vivres pendant le ſiege de Tyr, que ce conquerant avoit formé. Comme il venoit pour aſſieger Jeruſalem, le grand Prêtre Jaddus fut au-devant de lui, revêtu des ornemens pontificaux. Alexandre, devant lequel tout avoit plié juſques-là, ne pût s'empêcher d'adorer le nom de Dieu, écrit ſur la lame d'or que Jaddus portoit ſur le front. Il vint donc à Jeruſalem, & offrit lui-même des ſacrifices pour ſe rendre favorable le Dieu d'Iſraël. Il confirma les Juifs dans les anciens privileges qu'ils avoient reçûs des Rois de Perſe, & leur en accorda de nouveaux.

La nation Judaïque ne fut pas ſi tranquille ſous les Rois de Syrie & d'Egypte, ſucceſſeurs d'Alexandre, qu'elle l'avoit été ſous ce grand Prince. Tantôt perſecutée & conduite en eſclavage, tantôt traitée favorablement, elle crut ne pouvoir mieux faire pour ſon propre bien, que de cultiver d'abord l'amitié de Seleucus Nicanor. C'eſt à lui que commencent les livres des Maccabées, qui n'ont, comme nous l'avons dit, de difficulté eſſentielle que celle de la chronologie.

Le grand Prêtre Onias qui avoit ſuccedé à Jaddus, laiſſa le gouvernement à Simeon, ſurnommé le Juſte, dont l'Ecriture parle toujours avec éloge pour les ſoins qu'il ſe donna d'augmenter le culte du vrai Dieu. Son frere Eleazar fut mis en ſa place pendant la minorité d'Onias fils de Simeon. C'eſt au Pontife Eleazar, que s'adreſſa Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, pour faire traduire en Grec les Livres Sacrés de la loi des Juifs. Onias ayant atteint l'âge de gouverner par lui-même la ſouveraine ſacrificature, penſa cauſer la ruine des Juifs pour avoir diſcontinué de payer au Roi d'Egypte le tribut annuel de vingt talens. Simeon ſecond qui lui ſucceda s'oppoſa courageuſement à Ptolomée Philopator, qui vouloit entrer dans le Sanctuaire. Ce Prince indigné de ce refus, avoit réſolu de faire perir tout ce qu'il trouveroit de Juifs dans ſes Etats, mais il ne pût jamais venir à bout de ce deſſein, ſoit par timidité, ſoit pour ne pas trop affoiblir un Royaume, dont cette nation faiſoit alors une partie conſiderable. Onias III. qui vint enſuite, au lieu de ſe tenir neutre dans la guerre d'Antiochus Roi de Syrie & de Ptolomée Epiphane Roi d'Egypte, prit le parti de ce dernier, qui ayant été vaincu, entraîna par ſa chute celle du grand prêtre Onias, qui fut contraint de s'enfuir en Egypte avec un grand nombre de ſes

partiſans. Il bâtit même, à ce qu'on croit, un temple dans la ville d'Heliopolis ſur le modele de celui de Jeruſalem; & ce temple a ſubſiſté juſqu'au temps de Veſpaſien. Seleucus IV. qui monta ſur le trône de Syrie après Antiochus fut moins heureux, & par conſequent plus humain que ſon prédeceſſeur : il favoriſa même les Juifs, & leur fournit un revenu annuel pour l'entretien des ſacrifices. C'eſt en ce temps qu'arriverent les choſes qui ſont décrites dans le ſecond livre des Maccabées. Simeon préfet du temple ayant donné avis à Seleucus des tréſors qui étoient dans ce ſaint lieu, ce Prince qui les vouloit enlever, envoya Heliodore, qui fut foüetté ſi rigoureuſement par deux Anges qui apparurent en forme de jeunes hommes, qu'il demeura comme mort, & qu'il fallut le rapporter dans une chaiſe. On eut recours au grand prêtre Onias qui offrit auſſi-tôt un ſacrifice à Dieu, par lequel il obtint la ſanté de celui qui avoit voulu profaner la maiſon du Seigneur. Les mêmes Anges qui l'avoient châtié ſi rudement lui apparurent, & lui dirent combien il étoit redevable au grand prêtre, & que par reconnoiſſance il eût à publier la grace qu'il avoit reçûë du Seigneur. Ce qu'il fit avec le zele qui auroit pû ſe trouver même dans un veritable Iſraëlite.

Le nom d'Antiochus Epiphanes qui vint après Seleucus ſon frere, eſt connu dans l'Ecriture Sainte par ſes impietés & par les violences qu'il exerça contre la nation Judaïque. Il vendit au plus offrant la ſouveraine ſacrificature. Ce Prince aſſiegea & prit Jeruſalem qui s'étoit révoltée contre ſon autorité : outre quatre-vingt mille hommes qui furent tués dans ce ſiege; Antiochus fit encore quarante mille priſonniers, & vendit quarante mille eſclaves, pilla les tréſors du temple : laiſſa dans la ville des miniſtres de ſes cruautés, & pour derniere profanation il fit placer ſur l'autel du vrai Dieu la ſtatuë de Jupiter Olympien. C'eſt ſous ce tyran qu'arriva le martyre des ſept freres ſurnommés Maccabées, dont l'Ecriture & Joſephe font une peinture ſi touchante. Le grand prêtre Mathatias qui s'étoit retiré à Modin ville de la tribu de Juda, y conſerva le peu qui reſtoit encore de religion parmi les Juifs. C'eſt le même qui voyant un Iſraëlite qui immoloit aux Démons, fut emporté du zele de Phinées, & le tua ſur l'autel : après quoi il ſe retira dans les montagnes avec ſes enfans. Dieu ſe ſervit de ce ſaint homme pour rétablir ſon culte preſque aboli par le Roi Antiochus. C'eſt en ce temps que commence la principauté des Aſſamonéens, nom qui vient de l'ayeul de Mathatias appellé Aſſamonée. Elle dura environ 130. ans, juſqu'à Herode, & la ſouveraine ſacrificature y fut preſque toujours unie. Mathatias ayant donc été élû Prince des Juifs, mourut un an après, & ſon fils Judas Maccabée lui ſucceda.

Judas Maccabée étoit le héros qu'il falloit pour tirer les Juifs de l'état déplorable où ils gémiſſoient. Dieu fut ſon protecteur dans les batailles qu'il gagna ſur les généraux d'Antiochus. Apollonius, gouverneur de Samarie, fut le premier qu'il défit & qu'il tua : Seron gouverneur de la baſſe Syrie eut le même ſort; pluſieurs villes ſe rendirent au victorieux. Enfin il entra dans Jeruſalem. Au bruit de ces nouvelles, Antiochus ſe mit dans une étrange colere, & jura qu'il ne laiſſeroit pas pierre ſur pierre dans Jeruſalem : mais Dieu ne lui donna pas le temps d'exécuter cette funeſte entrepriſe; il le frappa d'une playe horrible qui le fit mourir dans des douleurs

effroyables, auſquelles ſes larmes & ſes prieres ne purent apporter aucun adouciſſement. Lyſias qui étoit ſon parent, mit ſur le trône de Syrie ſon fils Antiochus ſurnommé Eupator; il n'étoit qu'en ſa neuviéme année. Timothée & Gorgias qui commandoient en Judée pour le Roi de Syrie, ne diſcontinuoient pas de tourmenter les Juifs : mais Judas Maccabée les attaqua, & les vainquit quoiqu'avec des forces très-inégales. Il aſſiegea la citadelle de Sion; Antiochus la vint ſecourir avec une armée de cent dix mille hommes de pied & de vingt mille chevaux ; mais il fut contraint de s'accommoder avec Judas Maccabée, ſur la nouvelle qu'il reçut que Philippe s'approchoit pour s'emparer du royaume de Syrie. Antiochus & Lyſias furent tués bien-tôt après; & Demétrius qui s'étoit ſauvé de Rome, ſe vit paiſible poſſeſſeur de la Syrie, qu'Antiochus Epiphanes avoit uſurpée ſur lui. Alcime voulut rendre Judas Maccabée ſuſpect à Démétrius ; mais il fût par ſa valeur ſe ſoutenir contre les attaques qui lui furent livrées : il défit même l'armée du Roi de Syrie, dont il tua trente-cinq mille hommes. Après cet heureux ſuccès, la Judée joüit de quelque repos ſous le gouvernement de ce généreux conducteur, qui fit alliance avec les Romains; qui reçurent honorablement l'ambaſſade que le Prince des Juifs leur envoya. Enfin ce grand homme périt dans une des plus belles & des plus illuſtres journées qui ſe ſoit vûë, & où les Juifs ne furent vaincus que parce que Judas Maccabée mourut dans le plus brillant de l'action.

Jonathas ſon frere fut élû Prince des Juifs : plein du même zele & animé de la même valeur que Judas Maccabée, il défit toujours avec dés forces inégales les troupes de Demetrius Roi de Syrie. Le Syrien crût beaucoup faire que d'écouter les propoſitions de paix que lui fit faire Jonathas. Demetrius, qui par ſes hauteurs avoit ſoulevé tous ſes voiſins contre lui, ne put empêcher l'uſurpation d'Alexandre Balas, fils d'Antiochus Epiphanes. Prétendant au royaume de Syrie du chef de ſon pere, il ſe ſaiſit d'abord de Ptolemaïde. Ce jeune homme hardi & téméraire ſe trouva, malheureuſement pour Demetrius, appuyé de Ptolomée Roi d'Egypte, d'Attalus Roi de Pergame & du Roi de Cappadoce. Jonathas fut ſollicité d'embraſſer le parti de Demetrius; mais par déliberation publique, il s'attacha aux interêts d'Alexandre, pour ſe vanger des injures que Demetrius avoit faites à ſa nation. L'année ſuivante cet ennemi commun perdit dans une bataille & le royaume & la vie tout à la fois. Alexandre pour reconnoître le ſervice qu'il avoit reçu de Jonathas, l'établit Vice-Roi des Provinces de la Judée qui étoient ſoumiſes aux Syriens. Alexandre qui n'avoit plus d'ennemis étrangers à combattre, en trouva un dans ſa propre conduite, qui donna lieu à Demetrius II. fils de celui qui avoit dépoüillé Alexandre, de l'attaquer auſſi-tôt qu'il eut atteint l'âge de pouvoir commander. Ptolomée Philometor Roi d'Egypte vint en Syrie comme ami, & s'y maintint comme ennemi & comme uſurpateur. Il ne joüit pas long-temps de ſa trahiſon : la mort d'Alexandre Balas qui ſuivit de près celle du Roi d'Egypte, laiſſa Demetrius paiſible poſſeſſeur du royaume. Il traita Jonathas avec honneur, & le renvoya dans la Judée avec confirmation de ſa dignité ducale & pontificale ; il voulut même y ajoûter pour les Juifs l'immunité de toutes ſortes de tributs. Les Juifs ſe crurent engagés par ces diſtinctions à ſecourir Demetrius ; mais la proſperité lui fit oublier ce qu'il devoit à la nation Ju-

daïque. L'ingratitude du Roi de Syrie fut punie par l'uſurpation d'Antiochus VI. fils d'Alexandre Balas. Tryphon qui avoit fait monter le jeune Antiochus ſur le trône, l'en fit auſſi deſcendre : & comme il appréhendoit le courage & la conduite de Jonathas, il trouva moyen de l'arrêter dans Ptolemaïde, où le Prince des Juifs s'étoit rendu ſur ſa parole avec une eſcorte de mille homme ſeulement.

Simon frere de Jonathas lui ſucceda dans le gouvernement des Juifs : il fit remettre à Tryphon l'argent qu'il demandoit pour délivrer Jonathas & ſes fils ; mais au lieu de les renvoyer, il fit tuer le pere & emmena les enfans en Syrie. Simon pour ſe vanger de cette infidelité, envoya des Ambaſſadeurs à Demetrius pour faire une alliance contre Tryphon. Demetrius lui accorda une entiere exemption de tributs pour toute la Judée. Par ce moyen les Juifs devinrent libres, eux qui avoient toujours été tributaires ou des Perſes, ou des Grecs depuis le retour de la captivité de Babylone. La priſe qu'il fit de la citadelle de Sion aſſura la tranquillité de Jeruſalem & de toute la Judée. Enfin ſon nom devint ſi célébre, que les Romains & les Lacedémoniens voulurent renouveller avec lui leur anciennes alliances. Antiochus Soter qui avoit reçû du ſecours du Prince des Juifs, en fut bien-tôt méconnoiſſant par les mauvais traitemens dont il prétendoit accabler le peuple ; mais les enfans de Simon, dignes de la vertu de leur pere, défirent les troupes du Roi de Syrie, qu'un peu de proſperité avoit rendu trop inſolent. Simon périt par la perfidie de ſon gendre Ptolomée. Le deſir de commander plus vif dans les ames baſſes que dans les grands courages, lui fit tuer en trahiſon ſon beau-pere & deux de ſes fils. Il vouloit faire le même traitement à Jean ſurnommé Hircan ; mais il découvrit & ſût éviter les mauvais deſſeins de ſon beaufrere.

Dès que Jean Hircan ſût la mort de Simon, il ſe rendit à Jeruſalem, où il fut revêtu des dignités de Prince des Juifs & de ſouverain pontife. Antiochus Soter qui avoit aſſiegé Jeruſalem, fit la paix avec Hircan : par-là, cette capitale fut délivrée d'un ſiege, qui commençoit à devenir fâcheux par ſa longueur. Ces deux Princes firent la guerre aux Parthes ; mais Hircan voyant le peu de ſuccès de ces entrepriſes, ramena ſes troupes en Judée, & pour ſoutenir la liberté de ſa nation, il renouvella les anciennes alliances avec le peuple Romain. Il fut encore aidé dans cette généreuſe entrepriſe par les troubles continuels dont la Syrie fut agitée : c'eſt ce qui occaſionna la priſe de Samarie & de beaucoup d'autres villes. Enfin il ſût par ſes victoires ſe procurer la paix & la tranquillité dont il joüit juſqu'à la fin de ſon adminiſtration qui fut de trente & un an.

Hircan laiſſa cinq fils. Ariſtobule qui lui ſucceda, peu ſatisfait de la qualité de Prince ou de Duc, eut la vanité de prendre celle de Roi ; & pour ſe maintenir ſûrement ſur le trône, il fit ce qui ne convient qu'à des tyrans. Ses quatre freres, ſa mere même furent arrêtés ; & après avoir fait poignarder celui de ſes freres qui ſe nommoit Antigone ; il fit périr de faim ſa propre mere, qu'il tenoit enfermée avec beaucoup de rigueur. Dieu le punit de toutes ſes horreurs par un vomiſſement de ſang qui l'emporta la premiere année de ſon regne. Janneus qui prit le nom d'Alexandre, ne ſortit des chaînes, où le tenoit ſon frere Ariſtobule que pour monter ſur le trône : la même jalouſie du gouvernement le porta à faire mourir un de ſes

freres qui lui étoit devenu ſuſpect. Ses cruautés s'étendirent ſur le reſte de ſes ſujets, & jamais Prince barbare ne les porta plus loin : cependant ſa mort arrivée après vingt-ſept ans de regne fut paiſible & naturelle ; ce qui eſt étonnant, eſt que les Phariſiens hypocrites de profeſſion, repreſenterent au peuple les grandes actions de ce Prince, dirent qu'ils avoient perdu en lui un très-bon Roi : & ce qui ſurprendroit, ſi on ne connoiſſoit pas l'eſprit changeant des peuples, ils en eurent tant de regret, qu'on lui fit des funerailles plus ſuperbes qu'à nul autre de ſes prédeceſſeurs ; tout cela, parce que la Reine ſa veuve avoit promis à ces hypocrites, après la mort du Roi, de ſe ſervir de leurs conſeils & de leurs avis dans la conduite des affaires.

Alexandra fut donc établie Regente du Royaume de Judée. Hircan l'aîné de ſes enfans, fut élevé à la grande Sacrificature ; & le plus jeune, nommé Ariſtobule, qui avoit le talent de gouverner, fut deſtiné pour le trône : il s'en ſaiſit même pendant la maladie de ſa mere Alexandra. Hircan chercha dans les Provinces voiſines des Alliés ou des Protecteurs, pour ſoutenir le droit que ſa qualité d'aîné lui donnoit à la Couronne : il fut battu par ſon frere Ariſtobule, qui fut défait à ſon tour par les troupes d'Aretas Roi des Arabes ; mais il ſe ſoutint pendant quelque temps par l'alliance des Romains. Enfin Pompée victorieux de pluſieurs Nations, vint à Jeruſalem pour accommoder les affaires de la Judée. Ce qu'il crut faire de plus ſage, fut d'envoyer à Rome Ariſtobule & ſes deux fils, Alexandre & Antigone ; de maintenir Hircan dans la Sacrificature, & de rendre la Judée tributaire. Alexandre s'échapa de Rome, revint en Judée, où il troubla Hircan ; mais il fut bien-tôt défait par les Romains. Ariſtobule trouva lui-même le moyen de s'évader, & de retourner dans ſes Etats ; il fut encore vaincu, & pris par les Romains, qui le renvoyerent à Rome, où il fut mis en priſon : il en fut cependant tiré par Ceſar, mais il ne joüit pas long-temps de ſa liberté : le parti de Pompée le fit empoiſonner, & Scipion fit couper la tête dans Antioche à ſon fils Alexandre, ſous prétexte de ſes révoltes continuelles contre les Romains.

Ceſar ſe trouvant maître de la Republique Romaine, établit Procureur, c'eſt-à-dire, Gouverneur de la Judée, Antipater Iduméen d'origine, & pere d'Herode. Antipater profitant de ſa faveur & de la foibleſſe d'Hircan, donna le commandement de Jeruſalem & de la region voiſine à ſon fils aîné Phaſelus, & celui de la Galilée à Herode ſon cadet, âgé pour lors de vingt-cinq ans : ce dernier eut enſuite le gouvernement de la Celeſyrie. Traverſé par Antigone, qui étoit entré en Judée avec une armée de Parthes ; Herode vint à Rome implorer le ſecours d'Antoine, qui le fit créer Roi des Juifs par le Senat. Il retourna enſuite en Judée, aſſiegea & prit Antigone dans Jeruſalem, à qui l'on fit perdre la tête. En lui finit la principauté des Aſſamonéens, qui avoit duré cent vingtſix ans ſelon Joſephe.

Herode, par cette mort, ſe vit paiſible poſſeſſeur de la couronne des Juifs ; & quoiqu'il eût ſuivi le parti d'Antoine, il ne laiſſa pas d'être maintenu par Auguſte quand il revint à Jeruſalem. Il exerça dans ſa propre maiſon des cruautés qui ſuccederent les unes aux autres : elles ſe répandirent ſur le reſte du peuple ; il fit périr avec la race des Aſſamonéens tous ceux qui avoient quelque autorité dans la Nation :

Digitized by Google

ſes enfans même ne furent point à l'abri de ſes inhumanités; il les fit mourir, ſinon comme ennemis, au moins comme gens qui pouvoient le devenir. Il faut avoüer cependant qu'il eut quelques ſentimens de compaſſion pour le peuple qui ſe vit affligé d'une cruelle peſte. Il fit fondre ſa vaiſſelle d'argent, & ſacrifia tout ce qu'il avoit de précieux pour ſoulager les pauvres. Et ce qui devroit prévenir en ſa faveur, s'il n'y avoit pas des faits trop marqués contre lui, eſt qu'il gagna l'amitié d'Auguſte, au point que ce grand Prince, le plus délicat qu'ait eu l'antiquité pour le diſcernement, le regardoit comme un de ſes confidens. Mais pour mettre le comble à ſes crimes, il crut enveloper le Sauveur du monde, qui étoit né ſous ſon regne, dans le maſſacre qu'il fit de tous les enfans qui étoient encore au berceau. Il périt lui-même par une de ces funeſtes maladies, qui ne ſont pour les impies que la punition de leurs méchancetés, & pour les fideles que la derniere & la plus ſenſible de toutes les épreuves. Il mourut donc d'une maladie pédiculaire la ſoixante & onziéme année de ſa vie; la trente-ſeptiéme après avoir été declaré Roi des Juifs par les Romains, & la trente-quatriéme après la mort d'Antigone.

HISTOIRE DE LA NATION JUDAÏQUE.

AVANT que de paſſer à l'Hiſtoire Sainte, renfermée dans les livres du nouveau Teſtament, je crois qu'il ſeroit neceſſaire de continuer l'Hiſtoire de la nation Judaïque. Diſperſée aujourd'hui dans tous les Etats du monde, elle ne laiſſe pas de faire un corps ſeparé, qui a toujours pour les ceremonies ſaintes ſes loix & ſes uſages particuliers, peu differens de ceux qu'ils avoient autrefois.

Saint Auguſtin regardoit la Nation Judaïque, telle qu'elle étoit de ſon temps, comme une preuve de la Religion Chrétienne, parce qu'étant nos ennemis, ils ne laiſſoient pas de produire eux-mêmes, & de certifier aux Gentils la verité des Livres & l'autenticité des propheties, qui ſe ſont trouvées accomplies par la venuë du Meſſie, & par l'établiſſement de la Religion Chrétienne: & c'eſt par-là que ce grand Docteur remarquoit que l'obſtination des Juifs entroit dans les deſſeins de la Divinité. Ainſi leur hiſtoire ne laiſſe pas d'être utile quand elle eſt liée avec celle de l'Egliſe, dont elle fait ſouvent partie, ſoit par les diſputes que leurs Docteurs ont euës avec nos Théologiens, ſoit par les mouvemens que leurs faux Meſſies ont quelquefois excitez dans l'Egliſe, & dans quelques Royaumes.

Nous avons pluſieurs Hiſtoires de cette Nation. *David Ganz*, Auteur Juif, dont la Chronologie a été traduite en Latin par *Henri Vorſtius*, s'étend depuis la création du monde juſqu'à l'an 1592. Les Juifs en ont donné vers la fin du dernier ſiecle une édition nouvelle fort augmentée, qui néanmoins ne ſauroit être d'uſage que pour ceux qui entendent leur langue. *Georges Gentius* & *Abraham Coſter* ont fait auſſi une Hiſtoire de cette Nation, depuis la ruine du Temple par Tite & Veſpaſien, juſqu'à ces derniers temps: mais rien n'eſt comparable à celle qu'a publiée M. *Jacques Baſnage*, le plus grand homme qu'il y ait eu depuis long-temps parmi les Reformés. Sa *Continuation de l'Hiſtoire de Joſephe* parut pour la premiere fois en 1707. & fut applaudie de tous les Savans. L'étenduë & la profondeur du ſavoir ne préjudicient en rien à l'exactitude, ni à la clarté de l'Auteur. Il ſuit les Juifs, non ſeulement dans tous les pays

pays où la providence les a diſperſés, mais il a ſoin encore de faire connoître leurs dogmes & les changemens que les conjonctures des temps, ou les loix des Princes les ont obligés d'apporter à leurs cérémonies & à leur diſcipline. Cet ouvrage plût ſi fort à M. *Dupin*, qu'il ſe chargea de le réimprimer à Paris. Il s'en accommoda comme de ſon propre bien; il le refondit à ſa maniere; il y changea, & y retrancha; il y ajoûta même des choſes qui convenoient moins au deſſein du premier auteur, qu'aux vûës & à l'érudition Judaïque de M. *Dupin* qui étoit fort médiocre. M. *Baſnage* ſe plaignit par un ouvrage imprimé, de ce qu'on enlevoit ſans aucun aveu la gloire d'un auteur, non pas tant en ſupprimant ſon nom, qu'en le chargeant de fautes groſſieres, dont il ſeroit toujours reſponſable envers le public, parce qu'on n'ignoroit pas dans le monde que c'étoit à lui qu'on devoit une hiſtoire auſſi utile & auſſi curieuſe, quoiqu'elle fût anonime dans l'édition de Paris. Enfin ce ſavant homme a publié lui-même ſon ouvrage avec de nouvelles augmentations. Il falloit une érudition auſſi étenduë & auſſi variée que la ſienne, pour traiter avec tant de ſolidité & d'agrément une matiere ſi ſtérile & ſi peu connuë.

Histoire du nouveau Testament.

Qu'on ne s'imagine pas que pour apprendre l'hiſtoire du nouveau Teſtament, il ſuffiſe de lire le texte de l'Evangile. Il faut, comme dans les autres hiſtoires, quelques remarques préliminaires. On devroit commencer par les deux cartes de Meſſieurs *Sanſon*, où ſont marqués les voyages de Jeſus-Chriſt & de la plûpart des Apôtres. Après quoi, il n'y a rien de plus utile qu'une hiſtoire abregée de la vie de Jeſus-Chriſt. Il s'en eſt fait beaucoup, mais plus ou moins eſtimées ſelon le caractere & le merite de leurs auteurs. Je ne ſai ſi on devroit s'en rapporter à celle de M. l'abbé de *S. Real*. Il me ſemble qu'un homme qui écrivoit l'hiſtoriette de *Dom Carlos* & les *Memoires de Madame Mazarin*, étoit plus propre à *romancer* la vie de Jeſus-Chriſt, qu'à lui donner cet air de ſimplicité, compagne inſeparable de la verité. Il y en a deux autres qui ont eu une grande réputation; celle du P. *Montreüil* eſt fort étenduë, & pourroit tenir lieu d'une concorde des Evangiles. Elle eſt exacte & judicieuſe: mais comme le ſtile en avoit extremement vieilli, & la rendoit même de peu d'uſage, le P. *Brignon* Jeſuite, auquel on eſt redevable du renouvellement d'un grand nombre d'autres bons livres, s'eſt chargé de la revêtir d'expreſſions plus châtiées & plus convenables.

La ſeconde qui eſt de M. *Le Tourneux* eſt plus courte & d'un ſtile ſage & plein d'onction. Mais dès qu'on veut diſcuter, ces premieres lectures doivent être ſoûtenuës par des Concordes ou des Hiſtoires évangeliques; c'eſt le vrai moyen d'appercevoir & de réſoudre les plus grandes difficultés. Celle qu'on attribuë à M. *Arnauld* a toujours été & eſt encore aujourd'hui regardée comme une des mieux digerées & des plus juſtes. Le P. *Amelotte* qui l'a ſuivi de près, n'eſt pas ſi eſtimé & ne répand point autant de lumieres. Le P. *Lami* s'eſt diſtingué par des ſingularités qui n'ont fait aucun tort à la réputation qu'il a toujours eûë de veritable homme de lettres: & quoiqu'on n'ait pas voulu ſouffrir qu'il en donnât toutes les preuves, ſa conduite au moins a-t-elle témoigné qu'il a examiné cette hiſtoire, ſans les préjugés qu'on y apporte ordinairement. L'Hiſtoire évangelique du P. *Pezron* eſt conſiderable par

l'alliance que ce ſavant homme y a faite de l'Hiſtoire Sainte avec la prophane. M. *Toynart* après un travail de trente années, a crû trouver de nouvelles routes : mais je ne ſai ſi le renverſement qu'il met dans le texte des Evangiles, ſera du goût de tout le monde. Nous paſſons une infinité d'ouvrages de même caractere, & nous croyons qu'on doit être content de ceux que nous venons d'indiquer, ou qui ſe trouvent marqué dans notre Catalogue.

Mais il y a un préjugé dont il ne paroît point qu'on ſoit aſſez revenu. On s'imagine que ce qu'on appelle faux Evangile ne ſauroit ſervir à l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt. La plûpart de ceux qui portent ce nom ne le tirent point de la fauſſeté de leur hiſtoire, mais de la fauſſeté de leurs dogmes ; ou par ce qu'ils n'ont pas été mis dans le Canon des Ecritures. On a donc crû que n'ayant point été adoptés par l'Egliſe, ils ne contenoient rien de veritable. C'eſt une erreur contraire à l'antiquité qui n'a point heſité de ſe ſervir de quelques-uns de ces Evangiles par rapport aux faits qui y ſont contenus. On en trouve des fragmens dans les deux Saints *Clement* de Rome & d'Alexandrie, & même dans Origenes. Les (1) Evangiles des Egyptiens, des Nazaréens & des Hébreux ont été reſpectés par les anciens ; & quelques modernes même ont crû que c'eſt de ce dernier Evangile que l'on a tiré l'hiſtoire de la femme adultere, qui manque dans les plus anciens manuſcrits de ſaint Jean.

La conduite que les premiers écrivains ont tenuë en cela eſt conforme à l'Evangile même, qui déclare qu'outre les actions rapportées dans les quatre volumes que nous en avons, Jeſus-Chriſt en a fait encore une infinité d'autres qui pourroient être la matiere d'un grand nombre de livres. C'eſt par-là, ſans doute, que nous avons ſû pluſieurs paroles de Jeſus-Chriſt conſervées par les premiers Peres, & qui ne ſe trouvent point dans le texte des Evangiles.

Ainſi un auteur ſage & judicieux ne fera point difficulté de ſe ſervir pour l'hiſtoire, du texte de ces Evangiles, dès que par un ſevere examen, il aura reconnu qu'ils ſont anciens dans l'Egliſe, & qu'ils n'ont pas été fabriqués par les heretiques des premiers temps ; car non ſeulement ils en ont fait eux mêmes, mais on a voulu auſſi leur en attribuer après coup. Il n'eſt pas juſqu'aux infideles qu'on accuſe d'en avoir quelques-uns, pour oppoſer à ceux que nous avons entre les mains. Mais les uns & les autres peuvent être de quelque uſage, ſoit pour l'hiſtoire, ſoit pour convaincre le mécréant des points qu'il voudroit conteſter. Pourroit-on rejetter les faits les plus éclatans & les plus déciſifs de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, dès qu'on voit qu'ils ſont avoüés par nos propres ennemis.

La même raiſon ſe doit étendre aux hiſtoires de Jeſus-Chriſt qui ont été faites par les Juifs. Le *Toldos Jeſu* (2) qui eſt une vie de Jeſus-Chriſt que les Juifs ont publiée, avouë les miracles faits par le Sauveur du monde. En faut-il davantage pour autoriſer ceux qui ſont rapportés par les Evangeliſtes ? Il eſt inutile d'examiner par quels moyens & dans quelles vûës les Juifs (3) prétendent que Jeſus-Chriſt a fait les miracles étonnans qu'ils en rapportent eux-mêmes. Eſt-ce par art magique ? Eſt-ce par la ver-

(1) Vide Albert. Fabricium in Codice apocripho Nov. Teſtam. pag. 156. & 157.
(2) Toldos Jeſchu tomo II. libri Chriſtoph. Wagenſeilii cui titulus, *Tela ignea ſatanæ* 4.
(3) Hiſtoria Jeſchuæ Nazareni in 8. Lugduni Batavorum 1705.

tu du nom ineffable de la Divinité, dont il avoit eu l'adreſſe de voler la prononciation dans le Saint des Saints ? C'eſt ce qui nous importe peu. Il a fait des miracles, & cela nous ſuffit pour montrer que de l'aveu même de nos ennemis, ce n'étoit pas un homme ordinaire. C'eſt une des preuves qu'en employe un ſavant (1) Prélat de notre ſiecle.

L'hiſtoire des Apôtres a été écrite pluſieurs fois, mais toujours ſur la foi de ſaint Luc, qui a ſervi de fondement au Pere *De Montreüil*, à *Cappel* & à *Pearſon*; car je ne parle point de l'hiſtoire Apoſtolique d'*Abdias*. Quoiqu'elle ne ſoit pas fauſſe en tout ce qu'elle contient, elle ne laiſſe pas au moins d'être fort incertaine. Le peu de monumens que nous avons ſur tout ce qu'ils ont fait dans le temps de leur prédication, prouve qu'il eſt difficile d'avoir une regle ſûre, pour diſcerner la verité des faits qu'on y rapporte.

Mais je me crois obligé de dire ici que pour les diſcuſſions hiſtoriques du nouveau Teſtament, nous n'avons rien de plus exact que les deux premiers volumes de l'hiſtoire Eccleſiaſtique de M. *De Tillemont*. Quoique l'ouvrage ſoit quelquefois ennuyeux, c'eſt beaucoup que l'on puiſſe compter ſur ſon exactitude qu'il a ſouvent pouſſée juſqu'au ſcrupule.

SUITE DU CHAPITRE IX.

Des Peuples qui ont eu des Guerres avec le Peuple Juif.

NOus avons coulé fort legerement ſur la plupart des petits peuples qui ont eu tant de differends avec les Iſraëlites dès leur premier établiſſement dans la Paleſtine : il eſt bon cependant de connoître quelle étoit leur origine & leur force.

PHILISTINS.

LES Philiſtins viennent d'une colonie d'Egyptiens, qui ſortoit de Phetruſim dont il eſt parlé au Chapitre X. de la Geneſe. Ou fugitifs de l'Egypte leur premiere habitation, ou tranſportés même par leurs premiers Rois, qui vouloient faire occuper par des Egyptiens naturels, les côtes de la mer d'où l'on pouvoit les incommoder, ils ſe ſaiſirent du pays qui étoit entre les Egyptiens & les Pheniciens, gens redoutables ſur la mer, contre leſquels cette peuplade ſervoit de barriere. Et comme les Philiſtins étoient belliqueux ils pouvoient aiſément ſe faire reſpecter de Pheniciens, qui trouvoient plus d'avantages dans le commerce que dans les armes. Peut-être même ſortent-ils d'une colonie de ces Cappadociens nommés Caphtorim dans les ſaintes lettres, qui venoient originairement des Egyptiens. C'eſt le ſentiment de pluſieurs ſavans, mais cela revient toujours au même. Quoiqu'il en ſoit les Philiſtins, pour fortifier encore plus l'Egypte leur ancienne patrie, en ſe fortifiant eux-mêmes, bâtirent cinq villes; ſavoir : Get, Accaron, Azot, Aſcalon & Gaza. Elles étoient placées le long de la mer dans une ſituation avantageuſe, mais difficile. C'étoit de là qu'ils faiſoient des courſes ſur les peuples voiſins, à l'exception néanmoins de l'Egypte. Il n'étoit pas facile d'uſer de repreſailles à leur égard, parce qu'ils manquoient d'eau

(1) Huet. Demonſtrat. Evangelic. propoſitione IX. c. 39.

douce, neceſſaire pour les grandes marches; auſſi la prudence de Moïſe fut d'éviter ce pays pour faire entrer Iſraël dans la Paleſtine. Il n'y avoit qu'à perdre avec ce peuple; ainſi le parti le plus ſage étoit de les laiſſer morfondre dans la tranquillité: mais ces peuples inquiets & inſolens n'y reſterent qu'autant que leur ſûreté le demandoit. Ils perſecuterent Iſraël dès qu'ils furent en état de lui tenir tête: & comme ils étoient de race Egyptienne, les Juifs n'eurent pas de plus dangereux ennemis, ſur tout dans les derniers temps du gouvernement des Juges. Les Iſraëlites furent vaincus dans pluſieurs batailles; l'Arche d'alliance tomba dans les mains des infideles: mais Dieu ſût les punir de leur curioſité criminelle par des prodiges qui devoient les ſurprendre, & par des infirmités qui les accablerent & les obligerent enfin de renvoyer l'Arche. La paix ſe fit entre les deux peuples.

Elle fut imprudemment rompuë par Saül; après quelques batailles dont le ſuccès ne fut pas toujours déciſif, Dieu fit ſentir à ces infideles qu'il protegeoit ſon peuple par la victoire ineſperée qu'il fit remporter à David ſur Goliath, le plus terrible & le plus redoutable de leurs Officiers. Mais Saül périt dans une nouvelle action. David fut plus heureux: cependant ni lui ni ſes ſucceſſeurs ne purent jamais faire la conquête de ce petit pays, qui n'occupoit pas trois ou quatre lieuës de l'argeur ſur quinze ou environ de longueur.

CANANE'ENS.

Les Cananéens n'eurent pas un ſort auſſi heureux que les Philiſtins. Ils deſcendoient de Canaan fils de Cham. Quoique la Phenicie parut être moins dans leur partage que dans celui de Sem, ils ne laiſſerent pas de l'occuper. Ces peuples diviſés en pluſieurs branches ſont connus ſous le nom de Sidoniens, d'Ethéens, de Jebuſéens, d'Amorrhéens, de Gergeſéens, (1) & de quelques autres moins conſiderables. Le pays qu'ils occupoient depuis Sidon au nord de la Phenicie juſqu'à la mer morte au midi de la Paleſtine, étoit fertile & abondant; & il paroît que dans la promeſſe que Dieu fit à Abraham de donner ce pays à ſa poſterité, ce fut plutôt la reſtitution d'un ancien domaine, qu'une conquête nouvelle. Dieu avoit ordonné la deſtruction entiere de ce peuple; mais les Iſraëlites n'en purent jamais venir entierement à bout: il s'en échapa quelques-uns qui ſont reſtés maîtres des villes de Sidon & de Tyr, qui ſe fortifierent moins par des conquêtes que par l'étenduë dé leur commerce. Néanmoins ils furent toujours regardés comme des trompeurs & des gens de mauvaiſe foi, qualités peu convenables à des commerçans, dont le principe doit être la droiture & l'équité. (2)

AMMONITES ET MOABITES.

L'Origine des Ammonites & des Moabites eſt plus connuë; ils habitoient au Sud-Eſt de la Paleſtine. On ſait qu'ils ſortent de Loth & de ſes deux filles. Dieu les combla de benedictions temporelles, il accorda même des Prophetes aux Ammonites; & pour punir les Iſraëlites il les ſoumit quelquefois à ces deux Nations; mais elles n'ont figuré que dans les premiers temps de la Nation Judaïque. Elles furent abbatuës

(1) Geneſ. c. X. (2) Chanaan in manu ejus ſtatera doloſa. *Oſee XII.* 7.

mais non pas annéanties. Dieu ſans doute les voulut conſerver, comme le fleau dont il avoit deſſein de punir les Iſraëlites, lorſqu'ils s'abandonnoient aux crimes qui leurs étoient ordinaires.

AMALECITES ET IDUME'ENS.

Les Amalecites & les Iduméens qui venoient d'Eſaü, ont toujours conſervé contre la poſterité de Jacob, c'eſt-à-dire, contre tout Iſraël, cette aigreur qui avoit regné entre les deux auteurs de leurs familles. Ils étoient au midi de la Paleſtine dans un pays difficile & montueux; mais ce qui fait voir ou le peu de courage des Iſraëlites, ou leur peu de force, eſt de n'avoir pas détruit ces deux Nations qui étoient leurs ennemies par principe & par interêt.

PENTAPOLE.

Les peuples de la Pentapole qui étoient au midi de la Paleſtine ſur les frontieres de l'Arabie, ne ſubſiſterent pas ſi long-temps. Ce pays étoit compoſé de cinq villes; ſavoir, Sodome, Gomorre, Adamé, Seboïm & Segor. Selon l'uſage de ces premiers temps, elles avoient toutes des Rois, qui ne vaudroient pas ſans doute pour la puiſſance & l'étenduë des domaines, un bon Gentil-homme d'aujourd'hui: mais ce titre ſe donnoit moins à l'autorité, qu'à la qualité de chef de famille. Leur pays étoit abondant; toute la terre y étoit pleine de ſouffre & de bitume: ainſi le temperamment des peuples ſuivoit la qualité toujours ardente & enflammée du terroir. Leurs deſirs ne ſe bornerent pas aux plaiſirs ordinaires des gens riches & aiſés; ils voulurent les porter au-delà des bornes: Dieu les en punit en les faiſant périr avec le terrain qu'ils occupoient; & ç'a depuis été un lac connu ſous le nom de mer morte.

MADIANITES.

Les Madianites formoient un peuple nombreux dans l'Arabie: ils venoient, auſſi-bien que les Iſraëlites, d'Abraham, qui avoit eu Madian & d'autres enfans de Cethura, que le Saint Patriarche avoit épouſée depuis la mort de Sara. Ils étoient donc regardés comme les freres des Iſraëlites, juſques-là que Moïſe ne fit pas difficulté de prendre une femme de cette Nation; & lorſque Dieu voulut punir ſon peuple, il le ſoûmit auſſi ſous la domination des Madianites, choſe qui auroit dû être ſenſible aux Juifs, de ſe voir ſoûmis & domptés par leurs cadets. Mais ce peuple, dont il eſt quelquefois parlé dans les Ecritures, fut entierement aboli par Holoferne Général des troupes de Nabuchodonoſor Roi d'Aſſyrie.

PALMIRE ET SAMARIE.

Palmire ville celebre dans la Syrie ſuperieure, peu éloignée de l'Euphrate pourroit ici figurer en qualité de peuple ancien, ſi elle s'étoit donné dans les premiers temps le même mouvement, qu'elle s'eſt donnée ſous l'Empereur Aurelien, lorſqu'elle fut gouvernée par Odenat & la Reine Zenobie ſon épouſe. Si cette ville ne doit pas ſa fondation à Salomon, elle lui doit au moins ſon rétabliſſement. Située

au milieu d'un desert qui faisoit sa principale force, elle servoit de boulevart aux Juifs contre les premiers Assyriens, de la maniere à peu près qu'elle servit de rempart aux Romains contre les Parthes leurs plus cruels ennemis. Nous remettons au regne d'Aurelien à dire ce qu'on en doit raisonnablement savoir.

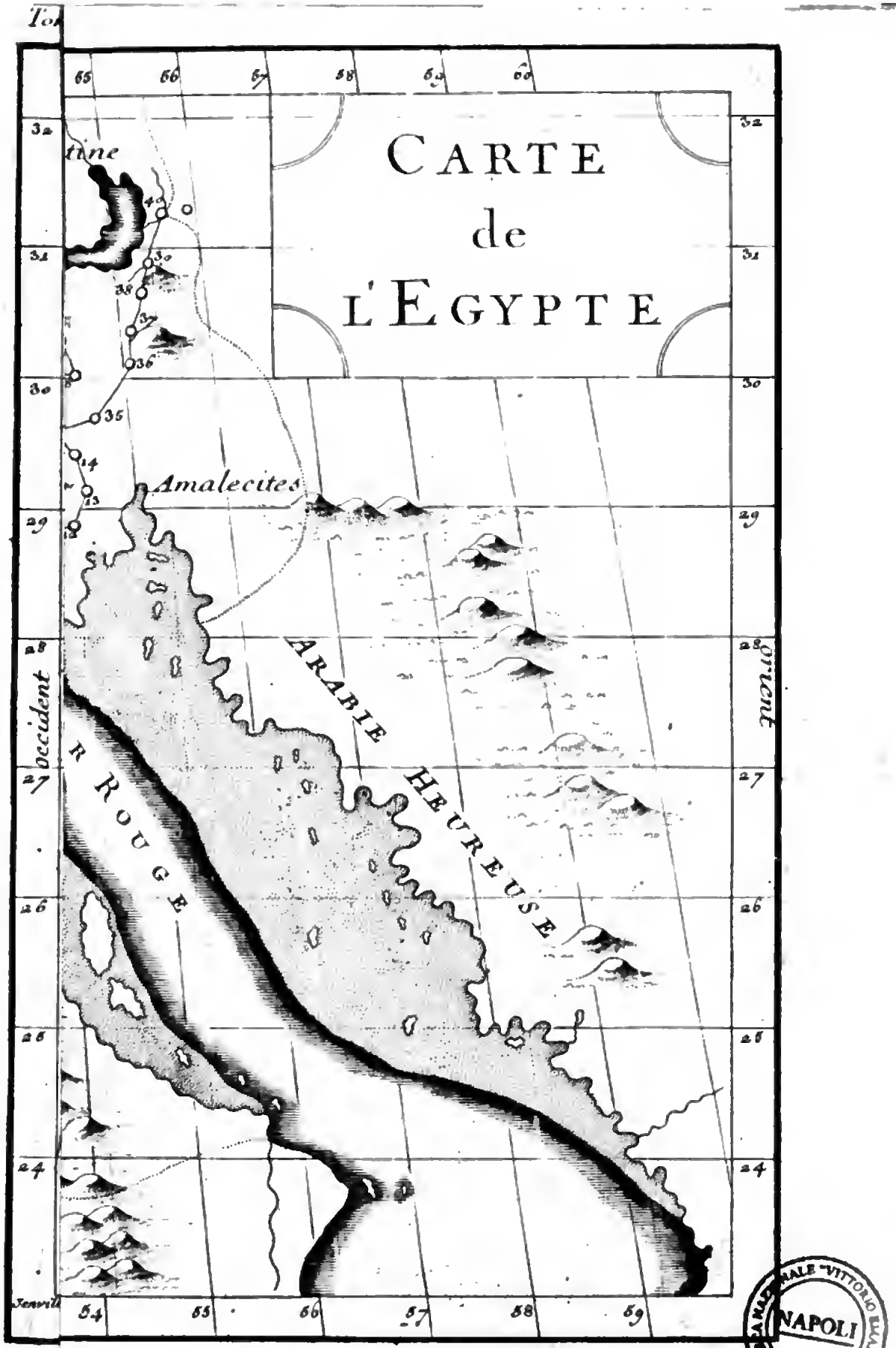
Les Samaritains ont fait plus de figure dans les anciens temps. Le royaume d'Israël ayant été dérruit par les Assyriens, ils crûrent ne devoir pas faire un desert d'une province fertile, capable de leur frayer le chemin à d'autres conquêtes, comme ils le firent peu de temps après, en soumettant le reste de la Phenicie. Ils y envoyerent donc une colonie de Cuthéens. C'étoient des peuples de la Perse. Ces nouveaux habitans qui étoient de cinq Nations differentes, avoient chacun un Dieu particulier qu'ils porterent avec eux dans leur nouvelle habitation. Mais la Divinité les affligea d'une peste contre laquelle ils ne trouverent aucun remede. Ils crurent cependant qu'ils pourroient s'en délivrer, en adorant le vrai Dieu. Ils députerent aussitôt vers le Roi d'Assyrie pour le prier de leur envoyer des Sacrificateurs Hébreux, qui les pussent instruire dans la veritable Religion. A peine eurent-ils pratiqué la Loi de Moïse, que la peste cessa. Ils ne laisserent pas néanmoins de conserver toujours leurs anciens cultes, dont ils faisoient un mélange avec le veritable. Ambitieux d'avoir un Temple, ils en bâtirent un à l'exemple de Jerusalem. Ils furent toujours ennemis des Juifs & par interêt de Nation & par principe de Religion. Mais quand les Juifs eurent gagné la superiorité, ils leur firent bien sentir qu'on n'attaque pas impunément des gens zelés pour la gloire de Dieu. Jean Hircan détruisit leur Temple, & ce qui doit le plus étonner, c'est que ce peuple, malgré les vicissitudes arrivées dans l'Orient depuis plus de deux mille cinq cens ans qu'ils sont établis, ne laisse pas de subsister; & ils ont conservé le Loi de Moïse dans l'écriture originale; & l'on prétend par-là qu'elle s'y trouve avec plus de pureté.

Ce que nous avons dit de ces peuples pourroit suffire à ceux qui ne sont point appellés à de grandes études. Mais ceux qui veulent de la discussion, n'auront qu'à consulter la Géographie Sacrée du celebre M. *Bochart*: il y en aura beaucoup plus qu'il ne faut pour remplir leur curiosité, ou même ce qu'en écrit succinctement *Gramaye* dans son histoire latine des peuples de l'Asie. M. *Basnage* a expliqué ce qui regarde les Samaritains dans sa belle histoire des Juifs, comme nous l'avons déja marqué.

CHAPITRE DIXIE'ME.

De l'Histoire d'Egypte.

SI les pays changeoient comme les hommes, il nous seroit impossible de rien connoître de l'ancienne Egypte, à cause du peu d'Historiens que nous avons de cette nation, autrefois si sage & si policée: mais il en reste encore assez de monumens, pour faire connoître l'idée que ces peuples avoient du grand & du sublime dans les arts. Les fragmens de leur histoire suffisent pour nous



No
Isr

25. Methca.	29. Gadgad.	33. Cades.	37. Oboth.
26. Hassemon.	30. Jethebatha.	34. Mont de Hor.	38. Ie Abarim.
27. Maseroth.	31. Hebrona.	35. Salmona.	39. Dibon Gad.
28. Benejacan.	32. Asiongaber.	36. Phunon.	40. Helmon deblataim.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

apprendre non-ſeulement l'équité de leur gouvernement, mais encore l'attention qu'avoit chaque partieulier à ne ſe jamais départir des loix de l'état. J'eſtime beaucoup plus ces leçons qui vont à regler le eœur, que ees diſputes ſi obſcures ſur le nombre des Dynaſties & des Rois qui ont regné en Egypte, ou ſur le nom de leurs premiers ſouverains. Je profite bien moins à ſavoir ſi *Menès* & *Mezraïm* ſont une même perſonne, ou deux Rois differens, qu'à bien comprendre, comme nous le marquent nos auteurs, que la principale vertu de ees peuples a été la reconnoiſſance : que la gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoiſſans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient auſſi les plus ſociables, les bienfaits étant le lien de la eoncorde publique & particuliere. Ils (1) ont porté cette reconnoiſſance juſques ſur les morts, envers leſquels elle étoit immortelle, par le ſoin qu'ils avoient d'en eonſerver les reſtes. Les enfans qui voyoient les corps de leurs ancêtres, ſe ſouvenoient de leurs vertus que le publie avoit reconnuës, & par-là ils étoient exeités à reſpecter & à ſuivre les loix qu'ils leur avoient laiſſées.

La plûpart des monumens qui font admirer aujourd'hui le genie inventif & la grandeur des Egyptiens, devroient faire trouver de l'utilité dans les deſcriptions que nous avons de l'Egypte. Quoique celle qui eſt inſerée dans l'Afrique de *Dappers*, ne ſoit travaillée que ſur les mémoires des Voyageurs & des Hiſtoriens, elle ne laiſſe pas de renfermer beaueoup de ehoſes très-utiles, parce que l'auteur avoit exactement recueilli. On pourroit y joindre le VIII. livre de *Leon Africain*, qui traite de l'Egypte, avec les deux voyages du P. *Vanſleb*, auteur attentif & témoin oculaire, quoiqu'il ſe ſoit plus attaché à ee qui regarde l'état de la Religion Chrétienne dans cette Province, qu'à donner un juſte détail de ſa ſituation. Je dirai cependant que M. *Ludolf* & d'autres ſavans ne parlent pas fort avantageuſement de *Vanſleb*, comme nous le diſons dans le Catalogue de eet ouvrage. Mais qu'il ſoit ou ne ſoit pas honnête homme, cela ne fait rien à l'exactitude de ſon livre. On peut être grand auteur & fort malhonnête homme. C'eſt choſe ordinaire parmi les ſavans, qui brillent moins par la pureté des mœurs & la bonté du earactere, que par le ſavoir & l'érudition. Le *troiſiéme Voyage de Paul Lucas* ne ſeroit peut-être pas inutile à ce deſſein, par les curioſités d'Egypte qu'il rapporte dans le ſecond & troiſiéme volume de ce Voyage. Les fables & les rêveries Mahometanes que *le Murtadi* a inſerées dans ſon Egypte, qui a été miſe en François par *Pierre Vattier*, ne doivent pas empêeher d'en tirer ce qui peut faire connoître l'état & la ſituation de eette Province. Quoiqu'on ne puiſſe pas toujours croire chaque Voyageur ſur ce qu'il en rapporte, on pourroit néanmoins en les corrigeant les uns par les autres, en tirer pluſieurs verités geographiques. Ce pays n'eſt ni aſſez vaſte, ni aſſez éloigné de nous pour ne pouvoir pas être exactement eonnu. L'Egypte n'eſt autre ehoſe qu'une plaine, ou plutôt une large vallée qui s'étend en longueur du midy au ſeptentrion, depuis le tropique du eaneer, juſqu'à la mer Mediterranée. Ainſi elle contient en longueur environ deux eens trente lieuës. Sa largeur, qui eſt beaucoup moins conſiderable, n'eſt pas égale par-tout : à l'extrémité ſeptentrionale, e'eſt-à-dire, le long de la mer Mediterranée, ſa largeur de l'orient

(1) M. Boſſuet diſcours ſur l'Hiſt. univerſ. partie 3.

à l'occident eſt d'environ ſix vingts lieuës. Au deſſus du Delta vers l'endroit où étoit autrefois Heliopolis, & où ſe trouve aujourd'hui le Caire, elle diminuë conſiderablement: la haute Egypte s'élargit un peu plus; mais en remontant vers Elephantine qui eſt ſur les frontieres de l'Ethiopie, elle n'a pas dix lieuës de large.

On ne ſauroit étudier exactement l'hiſtoire de ces peuples, ſans ſe former de juſtes idées de leur caractere. Rien n'y contribuera davantage, que la connoiſſance qu'il faut avoir non ſeulement de leur religion & de leur culte, mais encore de leur gouvernement & de leurs loix: & c'eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſolide dans cette étude, dont le fil ſe trouve interrompu par autant de difficultés qu'il y a de Dynaſties; je dirai même de Rois. Comme il paroît que les Egyptiens ont été le premier peuple formé & policé, il y a lieu de croire que c'eſt d'eux que les autres nations ont tiré leurs loix & leur religion.

Malgré les alterations qui ſe trouvoient dans leur culte, il ne laiſſoit pas d'y avoir du bon dans leurs pratiques. L'attention qu'ils eurent de répandre dans l'eſprit des peuples des idées de terreur & de merveilles par rapport à une autre vie, les porta à rendre à leurs parens morts un honneur pareil au reſpect que la nature nous inſpire de leur rendre quand ils ſont vivans. Par là les enfans ſe trouverent engagés à prendre ſoin de la ſepulture de leurs peres, d'où l'on paſſa bien-tôt à inſtituer des cérémonies particulieres pour leurs funerailles; après quoi on inventa la maniere de conſerver leurs corps; & enfin l'on éleva de vaſtes tombeaux pour les renfermer. Cette pratique s'étendit aiſément à tous les proches & à toutes les perſonnes aimées. Mais après que l'uſage en fut bien établi, on en introduiſit un autre tout contraire: c'étoit de faire le procès aux morts, pour exclure de l'honneur de la ſepulture ceux qui n'avoient pas vécu ſelon les loix. Celui-ci joint au précédent, inſpira une horrible crainte du dernier terme de l'humanité; ſur quoi ils formerent le ſyſtême de la durée des ames, de leur circulation en d'autres corps, & de leur réunion avec le premier; faveur néanmoins qui ne s'obtenoit que rarement de la Divinité.

Quoique l'hiſtoire des Rois d'Egypte ſoit inſeparable de celle de leur culte & de la connoiſſance de leurs loix, on fera mieux néanmoins d'avoir recours aux auteurs qui en ont parlé expreſſément. Je n'ai rien vû de plus beau, ni de mieux détaillé que (1) ce qu'en a dit M. *Boſſuet* dans la troiſiéme partie de ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*. La maniere dont il peint le génie & le caractere de ces peuples, donne envie de les connoître, & même de leur reſſembler. Il a rapproché ce qui ſe trouve diſperſé dans *Diodore de Sicile*, dans *Herodote*, & dans pluſieurs autres Ecrivains ſur la ſageſſe des loix Egyptiennes, & ſur la grandeur & l'utilité de leurs travaux. Cette lecture fera trouver plus d'agrément dans celle du traité que *Boclerus* a publié ſur les loix de cette nation, & dans celui de M. *Nicolaï, de Synedrio Ægyptiorum*. Ce dernier ne fait connoître à la verité que la forme des jugemens & les loix penales des Egyptiens; mais M. *Bocler* a rapporté avec autant de préciſion que de ſavoir tous les uſages & toutes les loix de ces peuples qui ont été conſervées dans nos auteurs. On y verra qu'on leur eſt redevable de la *diſtinction des conditions*, qu'ils avoient établies

(1) On en a mis l'extrait à la fin de ce chapitre.

avec

avec tant de prudence, qu'il n'étoit pas même permis de choiſir arbitrairement une profeſſion; chacun étoit obligé de tranſmettre à ſes enfans celle qu'il avoit reçuë de ſon pere. La premiere condition étoit celle des *Prêtres;* la ſeconde celle des *Soldats;* la troiſiéme celle des *Laboureurs*, dont l'habileté étoit ſi grande, que l'on doutoit ſi l'abondance perpetuelle du pays étoit plutôt dûë à la nature, qu'à l'adreſſe & à l'aſſiduité de leur travail. Le quatriéme ordre étoit celui des *Marchands:* le cinquiéme étoit celui des *Ouvriers* qui travailloient dans les arts connus: dans le ſixiéme étoient *ceux qui nourriſſoient le bétail*, ou qui en avoient ſoin. Le ſeptiéme enfin comprenoit les *Pilotes*, les *Matelots* & les *Batteliers:* cette profeſſion étoit la plus baſſe de toutes. Cependant toutes les conditions étoient honorées en un pays où la loi qui ſeule y gouvernoit, ne preſcrivoit pas moins aux Rois, qu'à leurs ſujets, ce qu'ils avoient à faire. Et quoique les Prêtres & les Soldats faiſant les deux premieres conditions, euſſent des marques d'honneur particulieres; néanmoins tous les métiers, juſqu'aux moindres, étoient en eſtime; on ne croyoit pas pouvoir ſans crime mépriſer les citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fuſſent, contribuoient au bien de l'Etat.

L'OBSCURITE' de leur *Chronologie* ne doit pas empêcher de s'y appliquer avec ſoin. On ſait ce qui l'a rendu ſi difficile. Les Prêtres qui compoſoient l'hiſtoire d'Egypte d'une ſuite immenſe de ſiecles, ne la rempliſſoient de fables & de genealogies de leurs Dieux, que pour imprimer dans l'eſprit des peuples l'antiquité & la nobleſſe de leur pays. Ils trouvoient beau de ſe perdre dans un abîme infini de tems, qui ſembloit les approcher de l'éternité. Comme ils prétendoient que les premiers hommes avoient été créés en Egypte, ils firent remonter les principes de leur hiſtoire auſſi loin qu'ils pouvoient aller. C'eſt de-là que nous ſont venus ces regnes des Dieux & des demi-Dieux, dont quelques-uns avoient gouverné pluſieurs milliers d'années. Voilà les Dynaſties, ou les familles qu'on croit devoir regarder comme fabuleuſes. Cependant il ſe pourroit faire que l'erreur ſeroit plutôt de notre côté que du leur. La meſure des ſiecles & des années n'a pas été la même chez tous les peuples; elle a varié ſouvent dans une même nation. L'on en voit qui compoſoient (1) l'année de ſix mois; d'autres, comme les Arcadiens, ne la faiſoient que de trois: enfin, diſent les mêmes auteurs, les Egyptiens ne la faiſoient que d'un mois. Eſt-il étonnant après cela de voir douze cens ans de regne à quelques uns de leurs ſouverains; ce qui ne revien-

(1) Pline l'hiſtorien parlant de la longue vie des hommes, lib. VII. Hiſtor. natur. cap. 48. *Qua omnia*, dit-il, *inſciâ temporum acciderunt. Annum enim alii æſtate unum determinabant & alterum hyeme: alii quadripartitis temporibus, ſicut Arcades, quorum anni trimeſtres fuere; quidam luna ſenio, ut Ægyptii, itaque apud eos aliqui & ſingula millia annorum vixiſſe produntur.* Voici ce que marque à ce ſujet Diodore de Sicile, lib. I. *Ab Oſiride verò atque Iſide uſque ad Alexandrum Macedonem, qui in Ægypto ſui nominis urbem condidit, annorum dicunt amplius decem millia: ut vero quidam aſſerunt, paulo minus tria ac viginti millia extitiſſe... Ægyptii ſacerdotes à ſolis regno uſque ad Alexandri tempus quo in Aſiam tranſcendit, annos computant ſuæ viginti millia, fabulantur quoque priſcos illos deos regnaſſe annis amplius mille & ducentis, poſteriores verò non niſi trecentis. Et cùm annorum numerus fide carere videatur, conantur quidam, cum apud antiquiores nondum ſolis motus notus eſſet, ad lunæ curſum annum metiri. Ita cum annus triginta diebus conficeretur, haud impoſſibile eſſe quoſdam annos mille ducentos vixiſſe. Siquidem nunc cum duodecim conficiatur menſibus, plures centeſimum excedunt annum. Similiter & de his accidit, quos aiunt trecentos regnaſſe annos; illi enim tunc menſibus annum conficiebant ſecundum tria ejus tempora, æſtatem videlicet, ver ac hyemem.* Varron dit à peu près la même choſe au rapport de Lactance, lib. II. cap. 12. *Ait Varro apud Ægyptios pro annis menſes haberi, ut non ſolis per XII. ſigna circuitu faciat annum, ſed luna quæ orbem illum ſigniferum XXX. dierum ſpatio illuſtrat.* C'eſt ce qu'on trouve encore dans beaucoup d'autres auteurs, comme Cenſorin, Macrobe, lib. I. cap. 12. &c.

droit pas à plus de cent de nos années, puiſque nous ſavons que les hommes vivoient encore dans ces premiers tems juſqu'à trois & quatre cens ans. Ainſi par reſpect pour l'antiquité, & pour faire honneur même à l'exactitude de ces peuples, on pourroit ne pas rejetter les regnes de leurs Dieux & de leurs demi-Dieux, dès qu'on voudra remonter auſſi-bien qu'eux aux temps qui ont précedé le Déluge marqué dans l'Ecriture Sainte. En effet, il ne ſeroit pas impoſſible que peu de temps après la formation d'Adam, ils n'ayent eu des Rois d'une autre branche que celle de Noé, comme le croit le Pere *Kircher*, ou comme les Caldéens, qu'ils n'ayent mis au nombre de leurs ſouverains tous les Patriarches depuis Adam juſqu'à Noé. On pourroit peut-être trouver des moyens de conciliation qui nous ſont encore inconnus : mais que ſait-on ſi le temps ne les découvrira point ?

On ne ſauroit diſconvenir que l'embarras où l'on s'eſt trouvé pour concilier l'hiſtoire d'Egypte, tant avec elle-même qu'avec celle des autres peuples, ne vienne de la difficulté qu'il y a de la traiter, ſoit par le défaut des monumens, auſquels on peut ajouter foi, ſoit par l'artifice de ceux qui ont déguiſé la verité, ſoit enfin par le caractere des auteurs qui l'ont écrite. Au temps de Ptolomée Philadelphe l'hiſtoire d'Egypte étoit déja ſi embarraſſée de fables, que ce Prince curieux & ſavant voulut que *Manethon* Prêtre d'Héliopolis en compoſât une plus exacte ſur les mémoires conſervés dans les temples du pays. Mais cet auteur s'acquitta très-mal de ſa commiſſion ; il ſe jetta dans les fictions, en faiſant monter à pluſieurs milliers d'années les regnes des Dieux & des demi-Dieux. Et quand il traita les regnes des hommes, il mit de ſuite ceux qu'il devoit faire vivre & regner collateralement. Il obmit les Rois Thebains qui devoient être à la tête de ſon hiſtoire. En un mot, il compoſa un très-méchant ouvrage, qui n'a pas laiſſé de ſervir de fondement aux écrivains qui ſont venus depuis.

Eratoſtenes qui écrivit une autre hiſtoire d'Egypte ſous Ptolomée Evergetes, ajoûta les trente-huit Rois de Thebes omis par *Manethon*.

Georges Syncelle, ou chancelier de l'Egliſe de Conſtantinople, qui vivoit au commencement du IX. ſiecle, prétendit rétablir toute l'hiſtoire d'Egypte par le moyen d'une vieille chronique Egyptienne qui lui tomba entre les mains. En effet, c'eſt le premier qui a découvert que des trente Dynaſties de *Manethon*, il y en avoit ſeize collaterales, au lieu que les anciens les avoient faites ſucceſſives. Par ce moyen l'étenduë immenſe que les Egyptiens donnoient au temps de leurs Rois, ſe peut réduire aux limites des chronologies ordinaires. Voilà ce que nous connoiſſons des premiers hiſtoriens de l'Egypte, dont toutefois il ne s'eſt conſervé que peu de fragmens qui ſe trouvent aujourd'hui dans *Joſephe*, dans *Euſebe*, & dans le *Syncelle*.

A l'égard des étrangers, nous avons *Herodote* & *Diodore de Sicile* qui ont traité particulierement de l'Egypte, mais ſeulement ſur la relation des Prêtres du pays. Ils conviennent ſi peu dans les noms, les temps & les évenemens, qu'il faut dire que ceux qui les ont inſtruits, étoient ou des ignorans ou des gens de mauvaiſe foi. Auſſi *Diodore* avouë qu'il n'a rien trouvé de certain avant la guerre de Troye. Nous pourrions ajoûter *Dicearque* & *Apollodore*, ſi le premier en avoit dit davantage, ou ſi le

témoignage du ſecond qui n'eſt cité que par le Syncelle, étoit digne de quelque conſideration.

Joſephe auteur Juif très-habile, dont les ouvrages ſe ſont bien conſervés, nous en auroit appris plus qu'un autre, ſi l'interêt qu'il prenoit à l'antiquité & à la nobleſſe de ſa nation, ne lui avoit fait alterer l'hiſtoire d'Egypte, pour y trouver une place conſiderable aux anciens Hebreux. On ne laiſſe pas néanmoins de tirer bien des lumieres de ſes écrits. Les anciens Chrétiens, tels que S. *Juſtin* martyr, *Jules Africain*, *Clement Alexandrin* & *Euſebe* ont travaillé les uns après les autres; toujours cependant ſur les mêmes principes d'élever l'antiquité de Moïſe au-deſſus de tout ce que les Grecs & les Romains connoiſſoient de ſageſſe, de loix & d'hiſtoire.

Après ce détail touchant les hiſtoriens qui doivent ſervir de regle pour l'hiſtoire d'Egypte, il faut expliquer en quoi conſiſtent les *principales difficultés* de cette hiſtoire.

La premiere & la plus importante eſt de douvoir déterminer les temps où ont vécu *Menès* premier Roi d'Egypte, & *Seſoſtris* qui en a été le héros. Les anciens auteurs ont établi entre ces deux Princes une ſorte de relation qui fait que l'âge du premier ne peut-être reglé que par celui du ſecond: mais quoiqu'il ſoit le plus ancien conquerant du monde; quoique tous les auteurs ayent parlé de ſes triomphes, on ne ſauroit s'accorder ſur le temps de ſa vie. *Manethon* dans les canons de ſes Dynaſties a parlé de deux Seſoſtris & a juſtement appliqué la conquête de l'Aſie à celui qui n'y a eu aucune part. *Herodote*, *Dicearque* & *Diodore* qui ont parlé de Seſoſtris ſous des noms differens, n'ont pas déterminé le temps de ſon regne.

Entre les modernes qui ont traité ce point d'hiſtoire, *Joſeph Scaliger* s'eſt attaché à l'ordre ſucceſſif des Dynaſties, dont le commencement précede, même à ſon compte, de 1336. ans l'époque de la création du monde donnée par les Septante: & par conſequent il ne ſauroit établir de regle pour fixer l'âge de Seſoſtris. Le Pere *Petau* toujours oppoſé à *Scaliger*, a traité de chimere toute l'hiſtoire des Dynaſties. *Marſham* a reculé le temps de ce Roi juſqu'au regne du fils de Salomon, le prenant pour le Seſac dont il eſt fait mention dans l'Ecriture. Mais nous ne ſaurions diſſimuler que *Marſham*, qui d'ailleurs a écrit en homme ſincere, s'eſt trop abandonné à ſes préjugés.

Ce n'eſt point aſſez à *Marſham* de dire que c'eſt une vieille erreur des Grecs de ſoutenir que Seſoſtris a précedé de pluſieurs ſiecles la ruine de Troye, il falloit détruire réellement cette erreur prétenduë, en rapportant des témoignages contraires à ceux de *Manethon*, (1) d'*Ariſtote*, d'*Herodote*, d'*Apollonius de Rhode*, de *Diodore*, & d'une infinité d'autres, qui diſent tous que Seſoſtris regnoit long-temps avant la guerre de Troye.

Tous les anciens qui ont écrit de l'Egypte reconnoiſſent que Menès en a été, ſinon le premier Roi, au moins celui des anciens auquel on a fait le plus d'attention;

(1) Manetho apud Joſephum lib. 1. contra Appionem. Ariſtoteles lib. VII. Politicorum. Herodotus lib. 2. Hiſtoriarum. Apollonius Rhodius & Valerius Flaccus in Argonauticis. Diodorus Siculus lib. 1. Bibliothecæ hiſtoricæ. Agathias lib. 2. Hiſtoriarum, vide Jacob. Perizonii Ægyptiacas antiquitates cap. IX. p. 120. 121. &c.

mais entre ces auteurs il n'y en a que trois, ſur leſquels on ſe puiſſe fonder pour établir le temps où il a vêcu.

Le Pere *Pezron* compte 1432. ans depuis Menès juſqu'à Seſoſtris qu'il reconnoît pour le frere de Danaüs, & qu'il dit avoir commencé à regner 1538. ans avant Jeſus-Chriſt. Ainſi réüniſſant 1431. ans avec 1538. que le regne de Seſoſtris a devancé l'Ere chrétienne, nous trouverons dans ce ſyſtême que Menès a commencé 2969. ans avant Jeſus-Chriſt.

Diodore de Sicile marque que Menès & les 52. Rois qui lui ont ſuccedé ont regné 1400. ans : quoique d'ailleurs cet hiſtorien ait eu ſoin de nous avertir qu'après avoir foüillé toutes les antiquités de l'Egypte, il n'a rien trouvé digne de croyance avant la guerre de Troye, ce qu'il faut entendre apparemment des circonſtances particulieres de chaque évenement.

Le Chevalier *Marsham* qui compte avec Diodore de Sicile 1400. ans & plus, depuis Menès juſqu'à Seſoſtris, fait une faute conſiderable en fixant l'époque de ce dernier Roi à l'an 966. avant l'Ere chrétienne, & en le confondant (1) avec le Seſac de l'Ecriture, contre le ſentiment de *Joſephe* qui blâme expreſſément *Herodote*, d'être tombé dans la même erreur. *Marsham* fait encore davantage, puiſque les bornes de ſa chronologie l'obligent de confondre le premier Roi d'Egypte avec Cham. Et quoiqu'il n'y témoigne aucune répugnance, parce que cela n'eſt pas, dit-il, contraire à l'Ecriture Sainte, ne ſuffit-il pas que cela le ſoit au bon ſens ; & la Geneſe ne marque-t-elle pas que Cham a été le pere de Mezraïm, que l'on ſait avoir été le même que Menès ?

Il eſt fâcheux cependant que les hiſtoires d'Egypte ne ſoient pas venüës juſques à nous ; rien ſans doute ne ſeroit ni plus utile, ni plus intereſſant, puiſque ces peuples étoient auſſi attentifs à conſerver ce qui arrivoit de conſiderable parmi eux, que les premiers Grecs étoient négligens à écrire ce qu'ils avoient fait. Il faut pour étudier ſerieuſement cette hiſtoire, la commencer à Cham, qui paroît avoir fait la conquête de ce pays, & en avoir policé les peuples. L'Ecriture qui nomme l'Egypte la terre, où les tabernacles de Cham, nous inſinuë au moins qu'il y avoit établi ſon ſéjour. Saint *Jerôme* aſſure que de ſon temps les habitans du pays la nommoient encore *Ham* dans leur langue ; & pour joindre à cette autorité celle des auteurs profanes, *Plutarque* dit que l'Egypte étoit proprement nommée *Chemie ;* alluſion manifeſte au nom de Cham fondateur de la nation : cependant Menès ou Mezraïm en eſt regardé comme le premier Roi.

L'étude de leur chronologie qui commence à Menès, doit être accompagnée ou précedée des ſavantes diſſertations que M. l'Abbé *Sevin* a faites, pour montrer que ce Prince eſt le même que Mezraïm. On ne peut pas dire qu'on étudie exactement une hiſtoire, dès qu'on ignore ces ſortes de curioſités.

Les difficultés qu'on a trouvées dans leur hiſtoire avoient porté pluſieurs ſavans à traiter de fabuleuſes toutes les ſucceſſions de leurs Rois ; mais il ſemble au contraire

(1) M. Boſſuet a confondu, auſſi-bien que Marsham, Seſoſtris avec le Seſac, dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte ſous le regne de Roboam. Voyez Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, III. partie.

que plus on les trouvoit embarraſſées, plus on devoit apporter de ſoin à les débroüiller.

La ſource de l'erreur venoit d'avoir prétendu, comme nous l'avons déja dit, que les Dynaſties d'Egypte étoient toutes ſucceſſives, au lieu que la plûpart ont été collaterales. *Georges Syncelle* eſt le premier des auteurs connus, qui ſur l'autorité d'une ancienne chronique d'Egypte, a placé les Dynaſties collateralement. Il marque qu'après Menès l'Egypte fut diviſée en IV. Royaumes; que le premier fut celui de Thebes, dont Athotis ou Thot fut le premier Roi; que le ſecond fut celui de This, gouverné par Chenchenes; le troiſiéme celui de Memphis ſous Thoſothrus, que les Grecs ont nommé Eſculape, & le quatriéme celui de la baſſe Egypte ſous Curudès.

PREMIER SYSTEME.

VOILA ſur quoi M. le Chevalier *Marsham* a entrepris dans ces derniers temps de rétablir l'hiſtoire d'Egypte. Il en a formé un ſyſtême ou, malgré ſes ſoins & ſes immenſes recherches, on ne laiſſe pas de trouver quelque méconte. Mais n'eſt-ce pas beaucoup faire que de défricher le premier une matiere inconnuë, & de donner de la réalité à une hiſtoire ſoupçonnée depuis ſi long-temps de fauſſeté & de ſuppoſition? Son Canon chronologique ſera toujours l'admiration des gens de lettres, quoiqu'on lui reproche d'avoir trop reſſerré la chronologie des Rois d'Egypte, pour l'accommoder à la ſupputation du texte Hébreu, que la prévention générale lui a fait embraſſer. Il ſe ſeroit peut-être plus approché de la verité, s'il avoit accommodé, comme on le peut faire, la Chronologie ſainte aux époques de l'hiſtoire d'Egypte. Il prétend ſuivre *Diodore de Sicile*, en mettant quatorze cens ans depuis Menès juſqu'à Seſoſtris; & il ſuit *Herodote* au préjudice de tous les anciens, en confondant Seſoſtris avec le Seſac de l'Ecriture. Ainſi ſelon la ſupputation de ce ſavant, les Royaumes d'Egypte ont duré depuis Menès, qui en a été le premier Roi juſqu'à la fin du regne d'Amaſis 1819. ans, & 1993. juſqu'à la fin de Nectanebe vaincu par Artaxerxès Ochus. Le P. *Pezron* & M. *Perizonius* ont fait ſur l'ouvrage de M. le Chevalier *Marsham* les remarques néceſſaires pour en corriger les fautes de prévention, ou d'inadvertance.

SECOND SYSTEME.

Le Pere *Pezron* a propoſé un autre plan de l'hiſtoire d'Egypte, dans lequel il prétend ſuivre auſſi *Diodore de Sicile*, le *Syncelle* & l'ancienne chronique Egyptienne. Il donne à cette hiſtoire deux mille ſix cens dix-neuf ans depuis Menès juſqu'à Nectanebe, qui fut détrôné par Artaxerxès Ochus Roi de Perſe trois cens cinquante & un ans avant l'Ere chrétienne. C'eſt à quoi il employe tout le chapitre XIII. de ſon *Antiquité des temps rétablie*. Cependant ſon ouvrage, quoique ſavant & lumineux, a été expoſé à la critique de beaucoup de perſonnes, qui en ſavoient, ſans doute, moins que lui. Mais on ne ſauroit diſconvenir que ſon ſyſtême ne ſouffre des difficultés réelles. Il eſt inutile de les propoſer dans cet ouvrage, qui eſt moins fait pour exami-

ner des diſcuſſions hiſtoriques, que pour donner quelques inſtructions. Mais on peut recourir aux *Antiquités d'Egypte*, publiées en latin par M. *Perizonius*. C'eſt le plus grand homme que je connoiſſe pour ſemer des doutes & pour détruire ce que les ſavans propoſent en matiere hiſtorique; mais c'eſt auſſi un des médiocres ſujets que j'aye vû pour établir rien de fixe, ou pour ſavoir à quoi ſe déterminer.

TROISIEME SYSTEME.

Le Pere *Tournemine* (1) a pris une route nouvelle fondée en partie ſur l'hiſtoire, & en partie ſur des conjectures raiſonnables, admiſes parmi les ſavans en matieres de diſcuſſions hiſtoriques. Comme depuis Seſac, qui vivoit ſous Roboam Roi de Juda, il y a très-peu de difficultés dans l'hiſtoire d'Egypte; il prend pour point fixe de ſes diſcuſſions le regne de Seſoſtris, le héros de l'Egypte après Menès, qui eſt le même qu'Oſiris, & c'eſt une conjecture digne du ſavoir du P. *Tournemine*, de faire connoître que le nom de *Seſoſtris* étoit moins un nom propre qu'un titre d'honneur. C'étoit comme qui diroit *Ses-Oſiris*, c'eſt-à-dire, le *ſecond Oſiris*; parce que *Oſiris* ayant parcouru en Prince, c'eſt-à-dire, avec une armée nombreuſe, toute l'Aſie & une partie de l'Europe, ayant même poſé des colonnes, comme le pratiquoient les premiers héros. *Seſoſtris* en prenant ſon nom, le voulut imiter; & ſuivit la même route. Il s'agit donc de trouver le temps où vivoit *Seſoſtris*, c'eſt la clef du ſyſtême de ce ſavant Jeſuite. Il convient d'abord que *Seſoſtris* eſt fort different de *Seſac*, contre ce qu'avoit dit le Chevalier *Marsham*. Ce grand conquerant qui a été connu des Grecs vivoit avant le ſiege de Troye: c'eſt ce que les anciens auteurs nous aſſurent. Il s'agit d'en trouver l'époque. En remontant donc depuis Seſac juſqu'à Moïſe, nous ne voyons pas lieu de le placer. C'a été un grand conquerant, qui d'abord ſe rendit maître de l'Ethiopie & de la Lybie, vint enſuite en Aſie; il ne chercha point à la dompter, mais à la parcourir avec une grande armée; c'étoit l'uſage de ces premiers temps, où l'honneur d'avoir vaincu (2) étoit le ſeul fruit de la victoire. L'Ecriture ſi exacte ſur tout ce qui regarde l'Egypte depuis que les Iſraëlites en furent ſortis, ne nous donne pas lieu de penſer que Seſoſtris ſoit venu dans la Paleſtine depuis le temps de Moïſe; il avoit cependant parcouru cette Province auſſi-bien que le reſte de l'Aſie. Les écrivains ſacrés marquent exactement les Princes étrangers qui ont ſoumis ou tourmenté les Iſraëlites depuis leur entrée dans la terre promiſe juſqu'à David. Seſoſtris, ni les Egyptiens n'y paroiſſent en aucune maniere. Cette nation étoit humiliée, & même atterrée par la deſtruction miraculeuſe qui ſe fit de leur armée au paſſage de la mer rouge. Elle fut pluſieurs ſiecles à ſe remettre; elle ne commence à figurer que du temps de David & de Salomon. Cet argument eſt ce qu'on appelle un argument négatif, qui ne concluroit rien de poſitif en d'autres circonſtances;

(1) In Chronologia ſacra ad calcem commentar. Steph. Menochii in Scripturam ſacram.

(2) Juſtinus hiſtoriarum, lib. 1. *Non imperium ſibi ſed populis ſuis gloriam quæſiverunt* (primi heroës) *contentique victoriâ imperio abſtinuerunt.*

mais ici il porte coup, ſurtout dès qu'il s'agit d'un Prince conquerant qui a vêcu long-temps avant le ſiege de Troye, & long-temps après le regne de Menès premier Roi d'Egypte. On trouve encore une conjecture raiſonnable du temps où a vêcu Seſoſtris, par les travaux qu'il fit faire en Egypte. Les temples, les piramides & tous ces autres monumens publics élevés par Seſoſtris, ne furent point faits par aucun Egyptien; ce Prince n'y employa que des étrangers, c'eſt-à-dire, ou des eſclaves ou des priſonniers de guerre. Or depuis Moïſe juſquà Roboam, nous ne voyons pas en Egypte de Prince conquerant qui ait fait ſur les nations étrangeres des eſclaves & des priſonniers de guerre. Mais la choſe eſt claire avant Moïſe. Le ſaint légiſlateur nous avertit que (1) les Juifs gémirent long-temps en Egypte ſous le poids des travaux publics dont on les accabloit. Ils y bâtirent deux villes, dont l'une nommée Rameſſès portoit vrai-ſemblablement le nom du Prince qui la faiſoit faire. *Tacite* & *Ammien Marcellin* rapportent les inſcriptions d'un Roi d'Egypte de ce nom qui conquit la Lybie & l'Ethiopie, ſubjugua les Médes, les Perſes, les Bactriens & les Scythes, & qui s'étant rendu maître de la Syrie, de l'Armenie & de la Cappadoce, s'étendit le long de la mer dans la Bythinie & la Lycie. De retour en Egypte, il décora les temples du pays, & fit élever des éguilles ſur leſquelles on grava l'étenduë de ſes conquêtes & la grandeur de ſes actions. C'eſt-là ce qu'à fait Seſoſtris, qui ne fut pas content d'avoir conquis la Lybie & l'Ethiopie qui pouvoient incommoder ſes frontieres, ou du moins lui donner de la jalouſie: il entra même dans l'Aſie avec une armée victorieuſe & pénétra juſques dans l'Europe, comme nous le verrons bien-tôt, & fit tout le reſte de ce qui eſt attribué ailleurs à Rameſſès. Ainſi ces deux noms ne repreſentant que le même Prince, on voit que Seſoſtris eſt celui des Rois d'Egypte, qui commença la perſécution contre les Iſraëlites. Or Seſoſtris vivoit, ſelon le Pere *Tournemine*, 680. ans avant Seſac, & par conſequent environ 1660. ans avant l'Ere chrétienne. Voilà le point fixe de ſon ſyſtême. Or, dit le P. *Tournemine*, il s'eſt écoulé, ſelon *Diodore de Sicile*, quatorze cens ans depuis Menès premier Roi de toute l'Egypte juſqu'à Seſoſtris: Menès a donc commencé trois mille ſoixante ans avant l'Ere chrétienne. C'eſt ſur ce plan que nous avons donné dans le III. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Egypte le ſyſtême de ce ſavant Jeſuite, qui eſt auſſi celui du P. *Abraham* de la même Compagnie, Theologien très-verſé dans les matieres de l'hiſtoire ſacrée.

QUATRIEME SYSTEME.

Ces divers ſyſtêmes rapprochés des ſources dans leſquelles ils ont été puiſés, nous ont donné lieu d'en former un autre, que nous avons marqué dans le IV. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Egypte, qui eſt au III. volume in 4. Nous n'avons pas toujours ſuivi le P. *Pezron*, quoique nous ſoyons perſuadé que parmi ceux qui ont traité ce ſujet, ce ſavant Religieux eſt celui qui a le plus côtoyé la verité. Mais le

(1) Exod. c. 1. v. 11. 14.

P. *Tournemine* nous a paru encore avoir plus approché du but.

Voici les principes de ce ſyſtème que nous croyons le plus vrai-ſemblable. Il faut, pour le développer, ſe mettre peu en peine de ce grand nombre de Dynaſties que rapporte *Manethon*. C'eſt en vain qu'on cherche à les accorder toutes avec cette préciſion, & cette juſteſſe ſi neceſſaire pour l'établiſſement des verités chronologiques. Les conjectures que l'on peut apporter ne ſont pas des preuves ſuffiſantes pour faire évanoüir l'incertitude qu'on y voit regner : & le peu d'utilité qu'il y a dans cet accord ne vaut pas le temps qu'on y pourroit employer. Ainſi nous croyons rendre ſervice au public d'avertir qu'il faut éviter tous ces embarras, qui ne laiſſent que la peine de les avoir examinés & diſcutés ſans aucun avantage réel, ni pour l'eſprit, ni pour les mœurs.

Il faut donc ſe déterminer à ce qui peut avoir quelque ſorte de certitude. Il n'y a que deux ſuites de Rois d'Egypte ſur leſquels on puiſſe compter.

Celle des Rois de Thebes donnée par *Eratoſthenes* (1) comprend trente-huit Rois qui ont regné depuis Menès, non pas mille quarante ans, comme l'a prétendu *Marſham*, mais mille ſoixante & quinze comme *Syncelle* le marque après *Eratoſthenes*. Il y a lieu de croire qu'à ces trente-huit Rois ſuccederent les princes de la XVIII. & XIX. Dynaſtie (2).

La deuxiéme ſuite, qui eſt celle des Rois de la baſſe Egypte, eſt la plus certaine de toutes. On la tire de l'ancienne chronique Egyptienne citée par le *Syncelle*. Il y eſt dit que depuis Menès juſqu'à la XVI. Dynaſtie, dont le chef a été Rameſſès, il y a eu XVII. générations ou XVII. Rois qui ont regné cinq cens dix ans, que la XVI. qui eſt celle de Tanis comprend VIII. Rois, leſquels ont gouverné cent quatre-vingt dix ans, & que la cinquiéme année (3) de Concharis, huitiéme & dernier Roi de la XVI. Dynaſtie, ſe trouve accompli, le Cycle caniculaire des Egyptiens compoſé de ſept cens ans, qui eſt le temps que l'ancienne chronique donne aux XXV premiers Rois de la baſſe Egypte. Après Concharis ſuit, ſelon le *Syncelle*, une autre Dynaſtie de Rois de Tanis, nommés les Paſteurs. C'étoient des Arabes, qui ſous le regne de ce Prince firent une irruption dans l'Egypte, où ils élurent les Rois que rapporte *Joſephe*. Il n'en met à la verité que ſix ; mais le *Syncelle* en a conſervé un ſeptiéme tiré de *Manethon* même. C'eſt Certos qui a regné quarante-quatre ans. Ainſi les Paſteurs ont ſubſiſté trois cens trois ans ; leſquels joints aux ſept cens ans qui ſe ſont écoulés ſous les XXV. premiers Rois, compoſent le nombre de mille trois ans, comme on le verra par le IV. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Egypte que nous adoptons. A la XVIII. Dynaſtie qui ſuit celle des Paſteurs, les difficultés commencent à être moins conſiderables, parce que les Dynaſties, c'eſt-à-dire, les familles des Rois

(1) Elle ſe trouve dans la Chronique de *Syncelle*, ſous le titre de Rois Thébéens, *Reges Thebæorum*.

(2) On pourroit donner une preuve qu'aux trente-huit Rois d'*Eratoſthenes* ſuccederent au moins les Rois de la XVIII. Dynaſtie. Elle ſe tire de Tacite, *libro* 2. *Annal.* Il dit que Germanicus étant à Thebes d'Egypte, il y remarqua des reſtes d'antiquités, ſur leſquels il étoit écrit que Rhampſès Roi d'Egypte avoit poſſedé toute la Lybie, l'Ethiopie, la Medie, la Perſe, la Bactriane, la Scythie, &c. Or Rhampſes qui n'eſt autre que Seſoſtris, a ce que l'on croit, eſt le chef de la XIX. Dynaſtie.

(3) *Anno quinto Concharεos XXV. Regis Ægypti in XVI. Dynaſtia complentur à Meſtrem primo Rege & incola Ægypti anni* 700. *Cycli Caniculariſ à Manethone dicti Regumque XXV. & ſucceſſerunt Tanita.* Syncellus in Chronico, pag. 103.

ne

ne ſont plus collaterales, comme auparavant, mais ſe ſuccedent les unes aux autres.

La ſuite de ces Rois établie, il faut prendre les époques qui ſervent à fixer le commencement de l'hiſtoire d'Egypte. Il eſt certain par tous les monumens anciens que la XVIII. Dynaſtie & celles qui l'ont ſuivie, ont toutes été ſucceſſives, au lieu que la plûpart des dix-ſept premieres étoient collaterales. Il s'agit de trouver le moyen de les arranger.

La XXII. Dynaſtie doit ſervir de bouſſole, parce qu'elle a un point fixe & conſtant dans l'hiſtoire. On ſait que Seſac qui en étoit le chef, a vêcu du temps de Salomon & de ſon fils Robam. Ainſi il doit avoir commencé plus de neuf cens quatre-vingt ans avant l'Ere chrétienne. C'eſt à cette année que nous avons fixé le commencement de Roboam avec les plus habiles Chronologiſtes. J'ai donc rapporté après le P. *Pezron* le commencement de Seſac nommé auſſi Seſonchoſis à l'an 995. avant l'Ere de J. C. Quelques auteurs cependant le placent l'an 987. mais en matiere d'antiquités, ces differences ne ſont pas eſſentielles. Nous n'avons maintenant qu'à remonter pour trouver quelque vrai-ſemblance. La XXI. Dynaſtie dont la ſuite eſt certaine, puiſqu'elle eſt la même dans tous les auteurs, a duré cent trente ans; ainſi *Smedès* qui en eſt le chef, commença ſon regne environ onze cens trente-huit ans avant l'Ere Chrétienne. La XX. ſouffriroit peut-être plus de difficultés, parce que les auteurs qui ſont conſtans ſur le nombre de ſes Rois, ne s'accordent pas ſur le nombre des années; mais nous lui donnons avec le Syncelle trois cens dix-ſept ans ſous douze Rois. Ainſi Nechepſus qui fut le premier, commence quatorze cens cinquante-cinq ans avant l'Ere vulgaire. La XIX. qui eſt la plus illuſtre de toutes ſouffre encore de la difficulté; mais nous n'avons fixé le nombre de ſes Rois & des années de leurs regnes que ſur l'autorité des anciens. Nous l'avons compoſée de ſept Rois, dont le premier nommé *Rameſſès*, *Ægyptus* ou *Sethoſis*, eſt le même que le fameux *Seſoſtris*, le héros de l'Egypte après Oſiris. Et le troiſiéme qui ſe nomme *Amenophis* périt dans la mer rouge, lorſque les Iſraëlites firent cette ſortie miraculeuſe, l'un des plus grands prodiges que Dieu ait operé en faveur de ſon peuple. C'eſt ce que nous expliquerons dans un plus grand détail. Comme nous donnons à cette Dynaſtie un peu plus de deux cens ſoixante-neuf ans, elle doit avoir commencé dix-ſept cens 'vingt-deux ans avant Jeſus-Chriſt. Nous croyons avec le Pere *Tournemine* & avec d'autres ſavans, que Seſoſtris eſt le Pharaon qui commença la perſecution contre les Iſraëlites. Les travaux qu'il fit faire dans toute l'Egypte, ſont les mêmes que ceux auſquels l'Ecriture Sainte nous aſſure que fut employé le peuple de Dieu. Il n'y avoit alors qu'un ſeul Roi en Egypte; l'Ecriture n'en marque pas davantage. Seſoſtris eut pour pere Amenophis le dernier Roi de la XVIII. Dynaſtie. Ce n'eſt qu'à cette Dynaſtie que commencent les grandes difficultés, parce qu'il s'agit de connoître quelle fut la Dynaſtie collaterale qui regna dans le même temps. Voici quelle eſt notre conjecture.

L'ancienne chronique Egyptienne, dont nous venons de parler, compte vingt-cinq Rois de la baſſe Egypte, depuis Menès juſqu'à Concharis dernier Roi de la XVI. Dynaſtie. Elle fixe à la cinquiéme année du regne de ce Prince le cycle Egyptien compoſé de ſept cens ans. C'eſt préciſément ce qu'on trouve dans la ſuite des Rois de la

baſſe Egypte rapportée dans le IV. Canon chronologique de cette hiſtoire, qui eſt dans l'un des volumes in 4. de cette méthode. Après Concharis le Syncelle ſuivant toujours l'ancienne Chronique Egyptienne, place les Rois Paſteurs au nombre de ſept. Leurs regnes qui forment la XVII. Dynaſtie ont duré 303. ans. Ils ont été chaſſés par un des Rois de la XVIII. Dynaſtie. Il s'agit de le découvrir, & cela ſervira ſans doute à former la liaiſon des deux ſuites de Rois que nous avons crû les ſeules neceſſaires pour connoître l'eſſentiel de cette hiſtoire. Manethon & Joſephe lui-même conviennent que les Paſteurs furent vaincus par Myſphragmutoſis, & chaſſés de l'Egypte par Tethmoſis. Nous trouvons deux Tethmoſis dans la XVIII. Dynaſtie. Le premier qui en eſt le chef, & l'autre qui eſt le ſeptiéme Roi de cette Dynaſtie, n'a regné que neuf ans & huit mois. Le premier Tethmoſis ne ſauroit être le Prince qui a chaſſé ces étrangers. Ce doit être le ſecond Tethmoſis qui eut pour pere Myſphragmutoſis, & dont nous plaçons le regne à l'an 1936. ans avant l'Ere de Jeſus-Chriſt. Ainſi Menès ayant commencé mil trois ans avant l'expulſion des Paſteurs, ſon regne doit être fixé à l'an deux mille neuf cens ſoixante-cinq avant Jeſus-Chriſt. Cependant ſi on vouloit que les Paſteurs euſſent été chaſſes par le premier Tethmoſis, qui a commencé deux mille cinquanteneuf ans avant Jeſus-Chriſt, les mille trois ans écoulés depuis Menès juſqu'à cette expulſion, devroient concourir avec l'année trois mille ſoixante & deux ans avant J. C. Il eſt libre de choiſir. Pour nous, nous ſommes déterminés au ſecond Tethmoſis.

Abregé de l'Hiſtoire d'Egypte.

TOUT ce qu'on vient de lire ne ſont que des difficultés propoſées ou expliquées; elles ſeroient capables de rebuter par les contrarietés qu'elles renferment. Ainſi pour épargner la peine des perſonnes qui ont plus d'amour pour la lecture, que de goût pour le travail, nous allons marquer ce qu'on doit raiſonnablement ſavoir d'une hiſtoire, où on ne laiſſe pas de trouver de l'inſtruction.

L'Egypte qui eſt à la chute du Nil étoit d'abord un pays inondé, ou plutôt c'étoit moins une Province qu'un marais, ou une mer. Quoique dans les premiers temps les hommes ne manquaſſent pas de terrain; cependant la bonté de celui qui s'y faiſoit voir quelquefois, porta ſans doute les premiers habitans à le deſſecher & à en faire uſage, ſoit pour la culture, ſoit (1) pour les pâturages. Ainſi les premieres habitations ne ſe ſont pas faites dans la baſſe Egypte; il paroît que ce fut d'abord à Thebes que l'on ſe fixa; le peuple s'y vantoit d'être le plus ancien de toute l'Egypte, & inſenſiblement la terre s'étant accruë, les hommes vinrent de Thebes à Memphis, & delà ils deſcendirent vers la mer. C'eſt à peu près ce que marque Herodote. C'eſt ſur ce principe qu'un auteur moderne dit » que la terre (2) en Egypte eſt étrangere » elle-même dans le lieu de ſa ſituation, ſi l'on en croit les conjectures des Philo» ſophes qui l'ont vûë & attentivement conſiderée. Elle y eſt venuë d'un pays

(1) Diodor. Sicul. l. 1.
(2) Pierre Vattier, Préface de l'Egypte de Murtady.

» ſi éloigné, que l'induſtrie des hommes n'a pû établir de commerce qui leur ap-
» portât des fruits, dont la nature leur a charié le ſol même qui les produit. Ainſi
» l'on croit que l'eſpace compris entre les deux montagnes depuis Elephantine juſ-
» qu'à Alexandrie, étoit autrefois un golfe de mer. L'air y eſt dans une ſerenité per-
» petuelle ſans être jamais troublé en aucune ſaiſon de l'année de neiges, ni de
» grêles, ni de pluyes, ni d'éclairs, ni de tonnerres. Les eaux y ſont hautes & en-
» flées prodigieuſement pendant les grandes chaleurs de l'été dans la ſaiſon où elles
» ſont ailleurs baſſes ou taries; & dans l'hiver, quand elles ſont partout ou gla-
» cées, ou débordées, elles y coulent tranquillement au-deſſous de leur cours
» naturel. La verdure y tapiſſe alors la ſurface de la terre avec une temperature
» ſi douce dans l'air, que les plus beaux printems des autres pays ne l'égalent
» point. Au mois de Mars les moiſſons prêtes à être recueillies dorent les campa-
» gnes que l'on en dépoüille avant le mois d'Avril; & aux mois de Juillet & d'Août,
» les mêmes campagnes ſe voyent changées en autant de mers; & les villes auſſi-
» bien que les villages en autant d'iſles par une heureuſe innondation qui épargne
» aux habitans la peine de labourer les champs & de les engraiſſer de fumier,
» comme il eſt néceſſaire de faire ailleurs; car les Egyptiens ſe contentent d'y jetter
« les ſemences quand les eaux ſe ſont retirées, & de remuer légerement la vaſe qui
» s'y trouve répanduë, afin de les enterrer. Ce qu'ils faiſoient autrefois, au rap-
» port d'Herodote, en faiſant marcher des troupeaux de porcs après les ſemeurs.»

Jamais Province ne contint tant de peuple. Elle n'avoit pas moins (1) de dix-ſept millions d'habitans dans le temps les plus brillans de ſa monarchie; elle en avoit encore plus de treize millions dans ſa décadence. Les innondations du Nil en faiſoient donc autrefois une des merveilles les plus impénétrables: c'étoit l'objet de beaucoup de diſputes où le ſurprenant étoit quelquefois employé; mais la connoiſſance de l'Ethiopie & de l'Abyſſinie fait voir que rien n'eſt plus naturel. Il faut que les pluyes qui tombent des montagnes de ces deux Provinces ayent un cours qu'elles trouvent naturellement dans le Nil qui porte ces eaux épanchées, & le limon qu'elles charient juſques dans l'Egypte. En y portant un limon chargé du nitre des pluyes, elles y portent immanquablement la fécondité.

On doit à ce peuple induſtrieux l'invention des Lettres, de (2) l'Aſtrologie, de la Géometrie & des autres ſciences ſoit utiles, ſoit curieuſes. Et c'eſt en qualité de plus (3) anciens de tous les peuples, qu'on les regarde comme les auteurs des premieres & des plus ſages loix du gouvernement civil. Sachant que le bonheur des peuples dépend de la bonté des Rois, ils n'avoient rien négligé pour leur inſpirer les vertus néceſſaires à un chef qui veut rendre ſes ſujets heureux. Les loix qui tendoient toujours au bien public, regloient ſeules la volonté des Rois. Attachés à leurs devoirs, on ne voyoit pas chez eux ces déreglemens qui ont deshonoré tant de ſouverains. Ils

(1) Herodote lib. 2.
(2) Diodor. Sicul. l. 1.
(3) Iſaïe XIX. 11. Les Rois d'Egypte y ſont appellés, *filii Regum antiquitatis*, c'eſt-à-dire, *filii Regum antiquiſſimorum*. Et Ariſtote lib. VII. Politicorum cap. 10. dit: *Ægyptii antiquiſſimi tum eſſe videntur, tum antiquiſſimi accepere leges & ordinem civilem.*

étoient les peres de leurs peuples ; ainſi la ſervitude y fut d'abord inconnuë : le Prince n'avoit autour de lui que des hommes libres. C'étoit toujours la jeune nobleſſe du Royaume qui avoit été élevée dans la vertu. On le faiſoit pour rendre le Roi attentif à ſes actions, en ne voyant que des hommes ſages ; & l'autorité du Prince vertueux tenoit auſſi ſes Officiers dans une extrême reſerve. Les heures de la nuit n'étoient pas moins reglée que celles du jour ; celles-ci commençoient par les véritables devoirs des Rois. A peine étoient-ils levés, qu'ils étoient obligés de recevoir les requêtes de leurs ſujets & de leur donner une déciſion conforme aux regles de la juſtice & de la bonté qui doivent être les deux qualités ſuperieures des Souverains. Ils s'habilloient en preſence des grands, & ſe diſpoſoient non-ſeulement à paroître en public d'une maniere digne & majeſtueuſe, mais même à rendre à Dieu le culte dû à la ſuprême puiſſance. Ils alloient donc au Temple, où après les ſacrifices accoutumés, le Grand-Prêtre prioit à haute voix pour la ſanté & la proſperité du Roi, qui rendoit ſi exactement juſtice à ſes ſujets. Il faiſoit enſuite un détail de toutes les vertus du Prince. C'étoit moins pour dire combien il étoit vertueux, que pour l'engager à le devenir, s'il ne l'étoit pas, ou à perſeverer dans les vertus qu'il pratiquoit déja. Ainſi on loüoit ſa continence, ſa juſtice, ſa magnanimité, ſa liberalité, ſon eſprit veridique & ſon caractere bienfaiſant, qui ſavoit auſſi-bien recompenſer les mérites, que punir les démerites & les crimes. Mais comme on doit toujours reſpecter la ſuprême autorité juſques dans les mauvais Rois, on chargeoit de malediction, non pas le Prince qu'on avoit toujours ſoin d'excuſer, mais les mauvais miniſtres qui lui conſeilloient des actions peu loüables ou peu conformes au bien public ; car il y a long-temps que les Rois les mieux intentionnés ſe trouvent expoſés au danger d'avoir auprès d'eux des trompeurs, des avares, des voluptueux, des médiſans, & de ces autres monſtres nés pour la deſtruction de la ſocieté & de la concorde. Enſuite on avertiſſoit les Rois de mener une conduite irréprochable & de ſe rendre agréables aux Dieux : on liſoit même des inſtructions ou des exemples tirés de la vie des grands hommes, pour les engager à ſe ſervir ſagement de leur autorité, & à reſſembler aux hommes illuſtres dont on leur faiſoit connoître les vertus. Les loix ne s'en tenoient point à ces premiers devoirs de l'humanité ; elles avoient eû ſoin d'entrer dans le détail des actions. Le temps des conſeils de finance y étoit marqué ; on avoit déterminé celui des jugemens des procès ; l'heure même de ſe promener & de reſter ſeul avec la Reine n'y étoit pas oubliée. Leur nourriture s'y trouvoit preſcrite ; c'étoient toujours des viandes ſimples & en petite quantité : le vin plus fatal aux Princes qu'aux particuliers, ne leur étoit donné qu'avec une extrême moderation. Il ſembloit que ce fuſſent des medecins & non pas des Legiſlateurs qui euſſent dicté ces dernieres loix. Les Rois ne pouvoient commander que des choſes juſtes, & les ſujets ne devoient obéir qu'à ce qui étoit décidé par la loi. Ils étoient perſuadés que, comme on ne manque jamais qu'en ſe livrant trop à ſoi-même, on ne pouvoit manquer, ou du moins être repris, en ſuivant les conſeils des gens ſages & vertueux.

Doit-on s'étonner, avec de telles maximes, ſi les Rois d'Egypte qui les ont ſi exactement pratiquées, étoient maîtres du cœur de tous leurs ſujets, & ſi les peuples avoient plus de ſoin de la ſanté & de la perſonne du Roi, que de celle de leurs pro-

pres femmes, ou de leurs enfans ? De tels Rois venoient-ils à mourir, le deüil étoit univerſel, & la triſteſſe general : il n'y avoit plus ni fêtes, ni aſſemblées : on auroit crû que tout étoit mort dans l'état. L'abſtinence, le jeûne, les larmes & les habillemens lugubres de toute la nation n'étoient que pour marquer les ſentimens interieurs de chaque particulier. On ne trouvoit de conſolation qu'à célébrer les loüanges du Roi défunt. Au jour des funerailles on récitoit toutes ſes actions. On étoit ſi ſevere ſur la verité, que les aſſiſtans pouvoient s'oppoſer aux fauſſes loüanges qui leur auroient été données. On alloit même juſqu'à faire le procès à la mémoire du Prince, s'il n'avoit point été auſſi vertueux que les loix & ſon élevation le demandoient ; & l'on y étoit ſi ſevere, que pluſieurs Rois d'Egypte ont été privés de l'honneur ordinaire de la ſépulture : & quelques-uns, pour ne pas encourir après la mort l'indignation perpetuelle de leurs ſujets, ſe ſont vûs contraints de pratiquer la vertu.

Les particuliers étoient traités avec la même ſéverité : on permettoit d'embaumer & d'enſevelir le mort ; mais on ne pouvoit l'honorer de la ſépulture qu'on ne lui eût fait ſon procès. Les parens du défunt en faiſoient ſavoir le jour à tous les Juges. Ceux-ci, au nombre de quarante ou même davantage, recevoient les informations, qui alloient ou à la charge ou à la juſtification du mort ; & s'il étoit prouvé qu'il eût mal vécu, les Juges rendoient une ſentence qui privoit le mort de l'honneur de la ſépulture ; mais ſi l'accuſation étoit injuſte, l'accuſateur étoit condamné à l'amende, & l'on faiſoit l'éloge du défunt, non pas en parlant de la nobleſſe de ſon ſang & de ſa maiſon ; car ſortant tous d'une même ſource, ils ſe croyent tous également nobles.

Toute l'Egypte étoit diviſée en pluſieurs *Nomes* ou regions, qui avoient chacune un Préteur ou Gouverneur qui étoit chargé du détail de ſon gouvernement. Les biens du royaume ſe partageoient en trois portions : les Prêtres percevoient la premiere, autant pour l'entretien des Sacrifices dont ils avoient l'intendance, que pour leurs communes néceſſités. Chargés de l'étude des loix & de toute la litterature, ils étoient appellés auprès des Rois pour leur donner conſeil dans les plus importantes affaires du gouvernement. La ſeconde portion des revenus de l'état étoit duë aux Rois qui l'employoient, non-ſeulement aux affaires de la guerre, & à l'entretien de leurs maiſons, mais encore à recompenſer liberalement ceux qui par leurs actions loüables méritoient l'attention du Prince. Enfin la troiſiéme partie de ce revenu étoit deſtinée aux gentils-hommes qui ſuivoient la profeſſion des armes. Il étoit juſte de ſoutenir ceux qui avoient ſoin de la défenſe des peuples & de la patrie.

Le reſte du peuple ne laiſſoit pas de trouver une ſubſiſtance abondante pour des gens dont la ſobrieté étoit la vertu eſſentielle, comme ce devroit être celle de tous les hommes.

Les loix pénales étoient rigoureuſes, mais établies pour la ſûreté publique & particuliere. La Religion y fut pure dans ſes commencemens ; les Prêtres la corrompirent, & le peuple qui ſouvent veut être trompé, ſe livra volontiers à ces corruptions. Cependant les véritables Egyptiens n'avoient pas encore dans leurs temples des idoles de figure humaine, au temps de Strabon, c'eſt-à-dire, au ſiecle d'Auguſte. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner ſi des auteurss, ſoit anciens, ſoit modernes, ont eu tant de pen-

chant à les juſtifier d'idolâtrie, ſur-tout en ce qui regarde le culte de certains animaux. » Tous (1) ceux qui étoient reverés par les Egyptiens en divers lieux, ne l'é-» toient pas en qualité de Dieux; mais pluſieurs ſeulement en qualité d'animaux ſa-» crés, auſquels il n'étoit pas permis de faire du mal. Et il y a grande apparence, » ſelon la penſée de Ciceron, qu'au commencement ils n'avoient tous été tenus » tout au plus que pour tels; parce que ceux qui gouvernoient alors le peuple, » avoient jugé àpropos pour des raiſons particulieres de conſerver le plus qu'il ſe » pourroit ces bêtes, comme des animaux utiles, & par ſucceſſion de temps, la ſu-» perſtition & l'ignorance de ceux qui ne comprenoient pas la vraie cauſe pour la-» quelle on les épargnoit, s'étoient imaginé qu'il y avoit en eux quelque choſe de » divin; ce qui venoit ſans doute de la maniere dont les Prêtres agiſſoient avec » les autres hommes, auſquels ils faiſoient miſtere de tout. » C'eſt ſans doute ce qui a porté Diodore (2) de Sicile à faire une ſorte d'apologie des Egyptiens, en montrant les grands biens que l'on tiroit des animaux qui étoient reſpectés de ces peuples. La vache, dit-il, outre ſon utilité pour le labourage, a d'autres avantages: les brebis fourniſſent aux hommes non-ſeulement leur laict & leurs fromages, mais elles donnent encore de quoi ſe faire des habits. La fidelité du chien & ſon attention pour garder la maiſon de ſon maître le doit faire eſtimer: les chats donnent la chaſſe aux ſerpens, aux ſouris & à d'autres bêtes dangereuſes, dont le pays étoit rempli. L'hiſtoire tragique de ce Romain qui eut le malheur de tuer un chat par inadvertance, n'eſt que trop connuë. Toute la populace courut à la maiſon où il étoit logé. Les Princes du ſang royal eurent beau faire; ils ne purent ſauver cet infortuné; la crainte même du nom de Romain plus redoutable que celui du Roi, ne put empêcher qu'en un inſtant cet étranger ne fût tué & mis en pieces. L'Ichneumon eſt conſideré comme l'ennemi déclaré du crocodile, & empêche que cet animal ne devienne trop puiſſant ſur le Nil. L'Ibis eſt un oiſeau très-utile en un pays où il détruit les ſerpens, & les autres vermines qui ſont en abondance dans la terre marecageuſe d'Egypte. Le Millan eſt reſpecté ou comme un oiſeau néceſſaire aux augures, ou comme l'ennemi des Scorpions & des autres bêtes venimeuſes que la chaleur du pays engendre continuellement. L'Aigle étoit regardée comme le Roi des oiſeaux, ou l'oiſeau de Jupiter le pere & le maître des Dieux. Le Bouc étoit pour eux le ſymbole de la génération, dans un pays qui avoit beſoin d'hommes pour le travail & la culture de la terre. La mémoire d'Oſiris leur premier Roi, qui ſe ſervit avantageuſement du Bœuf & du Taureau, les engagea même à reſpecter ces animaux: il n'y eut pas juſqu'aux Loups qui profiterent de leur reſſemblance avec les Chiens, & qui mériterent l'attention des Egyptiens. Le Crocodile enfin, quoiqu'ennemi de l'eſpece humaine, s'y eſt fait conſiderer par un autre utilité. Il eſt, pour ainſi dire, le gardien de l'Egypte; la crainte qu'en ont les voleurs d'Arabie & de Lybie, les empêche d'approcher du Nil & de piller les Egyptiens. On voit par là que ces cultes qui paroiſſent extravagans & impies ſont fondés en raiſon, dès qu'on les prend ſeulement ſur le

(1) Pierre Vattier, Préface de l'Egypte de Murtady.
(2) Diodor. Sicul. lib. 1.

pied d'une attention naturelle ou politique. Les Princes ou les Sages croient qu'ils ont toujours raiſon d'inſpirer aux hommes des ſentimens, qui paroiſſent quelquefois extraordinaires à ceux qui n'en ſavent pas la cauſe. Tout ce que nous rapportons ici des vertus & de la ſage conduite des Egyptiens, ne regarde que ceux des premiers temps; car dès qu'ils ſe furent mêlés ou qu'ils eurent communication avec les étrangers, ſur-tout avec les Grecs, ils devinrent ſi differens d'eux-mêmes, qu'on ne devoit plus les regarder comme une nation, mais comme deux peuples qui ne ſe reſſemblent en rien. C'eſt ce qu'on a pû déja voir par leur caractere marqué dans la lettre de l'Empereur Trajan dont nous avons déja parlé ci-deſſus. Herodote marque (1) encore d'autres uſages qui font voir la ſingularité du caractere des Egyptiens; mais ils regardent preſque tous la vie civile & politique. C'étoit un païs que les ſages & les Philoſophes ſe croyoient obligés autrefois de parcourir & d'examiner: ſi l'on n'eſt pas dans la même obligation, on doit au moins ſavoir ce que leur hiſtoire a de plus eſſentiel.

Nous avons déja dit que *Menès* ou *Mezraïm* (car il avoit ces deux noms) en eſt juſtement reconnu pour le premier Roi, ſelon le témoignage des anciens. La Royauté de ce Prince s'établit comme une conſéquence du droit naturel que les peres ont ſur leurs enfans, & les chefs de famille ſur tout ce qui la compoſe. Mezraïm étoit fils de Cham qui fut l'un des enfans de Noé; ainſi la royauté de Mezraïm eſt, pour ainſi dire, née avec lui, il ne l'a exercée que ſuivant la diſpoſition paternelle, après la mort de ſon pere: & comme on ne ſauroit imaginer de royauté dans un lieu vuide d'habitans; il faut néceſſairement ſuppoſer que le Patriarche Cham avoit peuplé l'Egypte de ſes enfans qui s'y multiplierent juſqu'a ſa mort en une ſi grande quantité, qu'ils formoient alors un corps de nation ſuſceptible de loix & d'un gouvernement politique. Mais cette ſuppoſition n'eſt point gratuite. L'exemple des Iſraëlites qui s'y multiplierent juſqu'à ſix cens mille combattans, ſans compter les vieillards, les femmes & les enfans, peut faire juger de ce qui eſt arrivé aux deſcendans de Cham. Sa capacité pour l'invention des arts néceſſaires à la vie, ſa juſtice pour regler les differends des particuliers, ſa prudence pour conſerver à ſes enfans l'héritage que ſon pere avoit laiſſé; enfin ſa force & ſon courage pour détruire les bêtes féroces, lui attirerent d'abord la confiance de ſes ſujets, ou de toute ſa famille; car vrai-ſemblablement les Egyptiens étoient tous ou ſes freres ou ſes neveux, ſur leſquels il n'avoit que le droit d'aîneſſe. Ces peuples ſont toujours demeurés perſuadés que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables du labourage, de la façon de faire & de pétrir la farine, de cuire le pain, de cultiver la vigne, le lin & les aromates propres à l'Egypte; qu'il leur avoit auſſi enſeigné à préparer la laine des animaux pour s'en faire des vêtemens. La reconnoiſſance dûë à tant de découvertes, rendit ce Prince l'amour de ſes ſujets; de ſorte qu'après ſa mort, ils ſe porterent d'eux-mêmes à célébrer ſa mémoire par des aſſemblées ſolemnelles, & peu-à-peu ils en firent leur principale Divinité ſous le nom d'Oſiris & d'Apis.

On ignore le propre nom de la femme de Menès; l'hiſtoire n'a conſervé que celui

(1) Herodotus lib. 4. Hiſtoriarum.

d'Iſis qu'elle a porté depuis ſon apotheoſe, qui ſe fit, ainſi que celle de ſon mari, par un progrès inſenſible, qui partoit moins de la ſuperſtition des peuples que de leur reconnoiſſance. L'hiſtoire & la fable diſent également qu'Iſis étoit ſœur & femme de Menès. On lui attribuë une connoiſſance particuliere des vertus des ſimples, par le moyen deſquelles elle guériſſoit pluſieurs maladies : ſcience qu'elle communiqua à l'un de ſes fils, & qui par ſon moyen eſt paſſée à la poſterité. Elle inventa l'art de filer le lin & le chanvre, celui de faire la toille & de la coudre. Par ce moyen, la toille étant dès-lors en uſage parmi les Egyptiens, les porta à une extrême propreté, qui fut un de leurs caracteres. Tant de bienfaits mériterent qu'Iſis fut honorée après ſa mort d'un culte particulier.

Les anciens auteurs en nous apprennant que Menès eſt le même qu'Oſiris, nous font connoître par (1) conſequent qu'il eſt le *Dionyſios* ou le *Bacchus* ſi célebre de l'antiquité; ce Prince, autant par amour pour le bien public, que pour ſe faire un grand nom, voulut voyager par toute la terre. Il le fit avec une groſſe armée, non pour faire des conquêtes, mais pour apprendre aux hommes la maniere de ſemer le froment & les autres grains néceſſaires à la vie humaine ; il leur enſeigna les avantages qu'ils devoient tirer des fruits de la terre & des beſtiaux. Il crut avec raiſon qu'il lui ſeroit glorieux de retirer les hommes de cette vie ſauvage & ruſtique qu'ils avoient menée juſques-là, & de les rappeller à cette douceur de mœurs ſi convenable au vrai caractere de l'humanité.

Mais avant que de partir pour cette expedition, il confia la regence à ſa femme Iſis. Il commença par les montagnes d'Ethiopie, & pour ſe rendre maître en quelque ſorte des inondations du Nil, il fit revêtir l'un & l'autre rivage d'une levée ; delà paſſant par l'Arabie & côtoyant la mer rouge, il alla juſqu'aux Indes ; où il bâtit pluſieurs villes, c'eſt-à-dire, des habitations ; car il ne les faut pas croire telles dans leur origine qu'elles ont été depuis ; & pour rendre ſon nom plus célebre, il planta des colonnes ſur leſquelles il gravoit ſes expeditions. Uſage obſervé depuis par d'autres grands hommes, Hercules, Seſoſtris & Seſac. Il tourna depuis vers les parties occidentales de l'Aſie, & franchiſſant le paſſage de l'Helleſpont, il vint en Europe, & ſur-tout dans la Thrace. Comme ce n'étoit point en conquerant, mais en bienfaicteur qu'il voyageoit, on ne pouvoit s'empêcher de traiter par-tout de Divinité un homme qui vouloit imiter les Dieux dans leur bonté paternelle.

Un regne ſi utile au bonheur de tous les peuples ne laiſſa pas d'être troublé par un ennemi d'autant plus irréconciliable qu'il étoit frere de Menès : c'étoit Typhon, homme dangereux, capable par une baſſe jalouſie de chercher à ternir la gloire de ſon frere, & d'attenter même à ſa vie. Dans l'abſence de Menès, il forma un parti ; & vingt-ſix conjurés s'aſſemblerent & l'aſſaſſinerent à ſon retour. Leur crime ne put être caché, quoiqu'ils euſſent publié que le Roi avoit été dévoré par un crocodile ou par un hippopotame, c'eſt-à-dire, un cheval marin. On ſût néanmoins qu'il avoit coupé & mis le corps du Roi ſon frere en autant de pieces qu'il y avoit de conjurés. Il prétendoit, en diſtribuant ainſi par morceaux le corps de Menès, acharner les complices

(1) Diodor. Sicul. l. 1.

contre

contre la mémoire de ce Prince, & les engager par une ſuite de la même barbarie, à ſoutenir l'uſurpation qu'il vouloit faire de la couronne d'Egypte. Iſis pleine de courage & de reſſentiment, aidée de ſon fils Orus, connu auſſi ſous le nom d'Apollon, vengea ſur Typhon & ſur ſes complices, la cruelle mort du Roi ſon époux.

Typhon eſt connu dans la fable ſous le nom de Pithon; ce n'eſt dans le même mot qu'une inverſion de lettres; & l'on ſait ce qui eſt dit de la victoire qu'Apollon remporta ſur lui. Toute cette narration de la Mythologie des Grecs n'eſt appuyée que ſur cet évenement de l'hiſtoire d'Egypte. On prétend néanmoins que Typhon errant dans les deſerts & dans les marais, comme un ſerpent que la honte & la fureur obligent de fuir ſon vainqueur, y périt par un coup de foudre. Il ſe forma depuis une haine ſi generale des Egyptiens contre cet ennemi domeſtique de la patrie, qu'ils ne pouvoient ſouffrir parmi eux qui que ce ſoit qui tirât ſur la couleur un peu trop ardente de ce ſéditieux. Sur le champ, fut-ce même un étranger, ſa ſeule reſſemblance de chevelure le faiſoit traîner au tombeau d'Oſiris pour l'immoler à ſes manes.

Iſis n'en reſta point à ces marques de juſtice, elle voulut (1) encore donner des preuves de ſa pieté & de ſa tendreſſe pour Oſiris; elle raſſembla toutes les portions diſperſées de ſon corps pour (2) les honorer d'une ſépulture digne d'un ſi grand Roi. Une ſeule lui échapa; elle avoit été jettée dans le fleuve du Nil, parce qu'aucun des conjurés n'avoit daigné s'en charger. Attriſtée de ce malheur, elle voulut qu'on lui portât encore plus de reſpect qu'aux autres. Elle feignit enfin de l'avoir retrouvée; & pour en conſerver la mémoire, elle ordonna que les Dames mêmes en porteroient la reſſemblance ou l'image penduë à leur col. Les Grecs toujours jaloux de la gloire des autres nations, & leurs imitateurs en tout ce qu'elles ont eu de ſingulier, ont tiré leurs ſolemnités des Orgies, du culte & de la religion des Egyptiens, dont la plûpart, comme Athenes, Thebes & quelques autres tiroient leur origine. Les Phéniciens mêmes, qui d'ailleurs avoient leurs Divinités, ont adopté celle d'Oſiris, mais ſous d'autres noms.

L'idée certaine qu'on en doit prendre, eſt qu'en tous lieux & ſous quelque nom qu'on lui donnât, on le regardoit comme la puiſſance active de la nature, le bon génie, la fortune, l'auteur de la vertu, de la proſperité & de la joie. Au contraire ſon ennemi Typhon étoit le mauvais principe, la cauſe generale des malheurs & des vices, auquel, ſelon Plutarque, ni l'ordre ni la raiſon, ni le mouvement, ni la generation, ni la lumiere, ni la ſanté ne pouvoient ſe rapporter; & par cette raiſon, on lui attribuoit tout ce qui dérangeoit, ou défiguroit la nature juſqu'aux éclipſes.

---

(1) Diodor. Sicul. lib. 1.

(2) Voici comme s'en explique un auteur moderne après les anciens qu'il a recueillis exactement à ce ſujet. *Plangebatur & apud Ægyptios Oſiris. Hic enim cum juſtiſſimè apud Ægyptios regnaret, a Typhone fratre homine violento & impio trucidatus eſt. Is dilacerato interfecti corpore in XXVI. fruſtra, cuique facinoris ſocio unum tribuit, ut omnes eo piaculo obſtringeret, ſibique in regni defenſione & cuſtodia firmos haberet adjutores. Reperit tandem Iſis omnia fruſta corporis, pudendis ſolummodo demptis. Virilia enim a Typhone in fluvium abjecta erant, quia ſociorum nemo hæc recipere volebat; quæ tandem ab Iſide nihilominus divinis honoribus affecta fuerunt. nam in templis effigiem horum adornatam coli præcepit, & initiorum cæremoniis, ſacrificiiſque Deo iſti peragendis honoratiſſima ut eſſet, plurimaque veneratione digna effecit. Ideirco & Græci poſtquam ſacrorum Bacchicorum ritus & Orgiorum ſolemnitates ab Ægyptiis accepere membrum illud in myſteriis initiationibus & ſacrificiis Dei hujus, Phalli nomine honorant. Hæc Diodorus Sicul. lib. 1. Biblioth. Ptolomæus lib. 11. Tetrabiblos de Aſſyriis Perſiſque & Ægyptiis; ſacra ſunt apud eos membra generationi deſtinata ob Solis, Saturni, Veneriſque aſpectus qui ſeminales ſunt;* ſchedius de Dus Germanis p. 77.

Ainſi la doctrine des deux principes: que la plûpart des auteurs ont cru née dans la Perſe ſous les noms d'Oromazes & d'Arimanes, devoit ſa naiſſance à l'Egypte dès ſa plus grande antiquité, ſous ceux d'Oſiris & de Typhon; puiſque dans la ſuite ils y furent tous deux honorés, comme les plus anciennes & les plus puiſſantes Divinités.

Après Menès, l'Egypte fut partagée en quatre Royaumes. Le premier fut celui de *Thebes*, dont Thot ou Athotis fut le premier Roi. Le ſecond Royaume fut celui de *This* gouverné par Cenchenes: Le troiſiéme, celui de *Memphis* ſous Toſothrus, que les Grecs ont nommé Eſculape; & le quatriéme celui de la *baſſe Egypte* ſous Curudès.

Athotis eſt conſtamment le Copt des Egyptiens nommé par les Grecs Thot, ou Taut, par les Latins Mercure, & Teutat par les Celtes anciens: il eſt reconnoiſſable à l'étenduë de ſa puiſſance. Le Syncelle dit qu'il bâtit un palais à Memphis; mais que ſon ſéjour ordinaire pendant cinquante-ſept ans, fut la ville de This. Or, ſelon le même auteur, ces deux villes appartenoient à ſes freres. Il s'enſuit delà qu'il prenoit ſur eux une ſuperiorité telle que la tradition des Coptes l'enſeigne.

Les Hiſtoriens & les Mythologues conviennent également avec cette tradition dans ce qu'ils diſent de la ſcience & de la capacité de ce Prince. C'eſt à lui qu'on rapporte l'invention de l'Ecriture, ſoit la Hieroglifique, dont il deſtina l'uſage pour les choſes ſacrées, ſoit la vulgaire qui ſervoit au commerce des particuliers. Il inventa auſſi les nombres, avec l'art d'en former toutes ſortes de combinaiſons, que l'on a nommées Arithmetique.

Il donna les premieres regles de la Géometrie, art infiniment néceſſaire à l'Egypte, à cauſe de l'effet des inondations qui confond tous les ans les terres des particuliers; mais il s'appliqua ſingulierement à l'Aſtronomie, comme à la ſcience la plus noble & la plus haute que les hommes puiſſent acquerir.

Il détermina les temps & les meſures des mouvemens des corps céleſtes, pour juger de toutes les mutations qui pouvoient arriver dans le ciel, & particulierement des éclipſes. Et comme ce Prince connoiſſoit la fragilité des choſes humaines, auſſi-bien que l'importance de ces découvertes pour la félicité des hommes, il prit ſoin de faire graver les élemens de toutes ces ſciences ſur des monumens durables de pierres, tels que des colonnes, & particulierement des aiguilles pyramidales. Toutefois comme il ne crut pas que tous les particuliers fuſſent également dignes de penetrer dans ces grandes connoiſſances; outre qu'il craignoit qu'une facilité trop generale de les apprendre ne les fit mépriſer, il fit écrire les regles qu'il donna en caractere Sacrés, dont il n'y avoit que les ſavans de profeſſion qui pûſſent faire uſage;& par ce moyen il ôta les ſciences hors de la portée du vulgaire, en quoi il fit un grand bien à ſes ſujets; car rien ne ſeroit moins utile qu'un peuple ou une ſocieté de ſavans.

Athotis ne borna pas ſes recherches aux ſciences ſpéculatives; il les étendit en general à tout ce qui pouvoit être utile à ſes peuples. Il ſongea d'abord à leur procurer l'abondance, leur apprenant l'uſage qu'ils pourroient faire du débordement du Nil pour la fertilité de leurs terres. Mais comme ſa ſageſſe ne lui permettoit pas d'ignorer que la temperature des années eſt differente, & par conſéquent les récoltes plus ou moins abondantes, ſa prévoyance lui fit chercher les moyens de découvrir le deſtin

de chaque année, afin de pouvoir menager les grains recueillis dans l'abondance pour le ſoulagement des temps fâcheux. Il fit donc creuſer ſous terre, près de la ville de Thebes de profondes caves, dans leſquelles on connoiſſoit à des ſignes certains, quelle devoit être la fécondité de chaque récolte.

Il eſt à croire que, connoiſſant parfaitement la nature du terroir, il jugeoit par les vapeurs ſoûterraines, de la force de la fermentation que les eaux du Nil devoient avoir; non que cette fermentation ſoit la cauſe abſoluë du débordement de cette riviere: car on ſait que les pluyes qui tombent en abondance en Ethiopie au ſolſtice d'été, y contribuënt plus que toute autre choſe; mais parce qu'elle eſt réellement la cauſe de la fécondité, par le moyen des ſels nitreux, que l'inondation des eaux fermentées répand également ſur la face de la terre; il n'y avoit point de magie à cela, & cependant on n'a pas laiſſé de l'en accuſer dans la ſuite, par une pure ignorance des effets de la nature.

Quelque grandes que ſoient les actions dont nous venons de parler, nous n'avons pas encore touché le principal ouvrage d'Athotis. Ce ſont les loix civiles & religieuſes qu'il établit pour le gouvernement des Egyptiens. Cham & Menès avoient ſans doute donné une forme commune aux mœurs de la nation. Cependant elle étoit encore ſi éloignée de la perfection, que leur fils trouva une ample matiere d'exercer ſa politique par la compoſition des loix. Ce Prince s'appliqua premierement à regler le culte public & religieux; car toutes les loix civiles d'Egypte, je veux dire les plus anciennes, ont un rapport eſſentiel à la religion, ſoit qu'il fit ſervir celle-ci à ſes deſſeins, ſoit qu'il la regardât comme le principe qui doit diriger toutes les actions de l'homme. Mais ce qu'il y a d'étonnant, & qui témoigne que la premiere vûë lui convient mieux que la ſeconde, c'eſt qu'il a favoriſé la ſuperſtition, & lui a fourni des armes, dont il a dépoüillé la vraye religion. Car ſi d'une part, il a connu l'exiſtence de Dieu & la neceſſité de ſon culte, de l'autre il en a affoibli l'idée ſpirituelle en introduiſant des types groſſiers & abſurdes, qui ont été un ſujet de ſcandale à toutes les autres nations. Et pareillement s'il a connu, ou par tradition, ou d'autre maniere, l'immortalité des ames, il n'a pas laiſſé de la confondre avec la métempſicoſe. J'ajouterai encore, que ſi la juſteſſe de ſon eſprit lui a fait rejetter les figures humaines dans l'inſtitution des types dont il a propoſé la veneration, il eſt tombé dans un autre inconvenient, en admettant les figures des animaux les plus groſſiers; ce qui a donné lieu à la conſecration des eſpeces, & à tout le déſordre de la religion des Egyptiens.

Herodote prétend que ces peuples ſont les premiers hommes qui aient enſeigné la durée des ames après la mort, & qu'ils font remonter l'origine de cette doctrine à leur Legiſlateur Thot. On voit en effet que ſes ſucceſſeurs commencerent peu après à élever des pyramides pour leur ſervir de tombeaux; ce qui marque l'eſtime qu'ils faiſoient du corps, dans l'eſperance qu'il ſe rejoindroit un jour avec l'ame.

La Circonciſion étoit encore une loi, ou un uſage dont, on doit placer l'origine au regne d'Athotis, ſi même elle n'eſt plus ancienne, puiſqu'Herodote la rapporte au temps du premier Legiſlateur d'Egypte. La fin que l'on ſe propoſa dans cette pratique n'eſt pas bien connuë; mais c'eſt une idée contraire à l'experience, de croire qu'elle ait été inventée pour affoiblir la concupiſcence. Tous les anciens ne la rap-

portent qu'à la propreté, plus néceſſaire en Egypte qu'ailleurs, à cauſe de la chaleur du climat & de la conſtitution naturelle des hommes.

La diviſion de tous les habitans d'Egypte en differentes conditions, eſt une inſtitution ſi belle & ſi ancienne, qu'on ne la peut rapporter vrai-ſemblablement qu'au ſage Athotis. Il y avoit encore trop peu de monde pendant la vie de ſon pere, pour qu'il fût alors beſoin de regler les rangs entre les hommes : mais la mémoire de la naiſſance que tous les Egyptiens tiroient d'un même pere, étoit encore trop récente au temps du fils, pour que ce Prince ne les obligeât pas premierement à ſe regarder tous comme freres. C'étoit en effet la premiere partie de la loi qui diſtinguoit les conditions : nul égard aux richeſſes, ni à la foibleſſe, ni aux emplois, ni à la faveur, ſinon autant que la néceſſité preſente y pouvoit obliger. Perſonne auſſi ne pouvoit ſe choiſir arbitrairement une profeſſion ; chacun étoit obligé d'embraſſer celle de ſon pere, & de la tranſmettre à ſes enfans.

Nous avons déja parlé de la diſtinction des états ; mais nous ne devons pas oublier ce que Porphire rapporte des Prêtres. Ils prétendoient que leurs inſtituteurs ne leurs avoient recommandé que deux choſes, le culte des Dieux, & l'étude de la ſageſſe ; que pour s'en acquitter, ils renonçoient aux occupations & aux affaires ordinaires des hommes, ne s'attachant qu'à la contemplation. Ce même auteur continuant à décrire leurs mœurs, ajoûte que leur habit étoit grave, leur démarche égale, leur regard arrêté, qu'ils rioient rarement, que leurs mains étoient toujours cachées ſous leur robe, qu'ils paſſoient la nuit à ſe purifier, ou à obſerver les étoiles, & le jour à ſervir les Dieux, leur offrir des ſacrifices & des parfums, chanter des hymnes à leur honneur. Leur ſoin pour la netteté de leurs perſonnes fut toujours ſi grand, qu'ils ne ſouffroient pas un ſeul poil en tout leur corps, ni la moindre tache ſur leurs habits de toile blanche : qu'ils ſe lavoient d'eau froide pluſieurs fois le jour & la nuit ; qu'ils s'abſtenoient de pluſieurs viandes, de poiſſon, & même de quelques légumes qu'ils eſtimoient impures ; que leur nourriture la plus ordinaire étoit l'hyſſope hachée avec le pain, parce qu'ils croyoient que cette herbe diminuoit ſa force nourriſſante, & que l'abattement du corps donnoit des forces à l'ame ; que par cette même raiſon peu d'entr'eux buvoient du vin, ou faiſoient uſage d'huile ; qu'ils n'épouſoient qu'une femme, dont ils s'approchoient rarement, & avec de grandes précautions ; que leurs ſuperieurs étoient exacts & rigides, ſurtout à l'égard des jeunes gens.

On ſait d'ailleurs que les diſciplines ſanglantes faiſoient une partie des ceremonies de leurs ſacrifices ; il ſembleroit que Porphire ennemi de la Religion Chrétienne n'auroit fait ce portrait affecté des Prêtres Egyptiens, que pour l'oppoſer à la vie religieuſe & auſtere des moines de ſon temps. Ils s'en dédommageoient à la verité, par l'autorité qu'elle leur donnoit, ſoit parce qu'ils étoient juges de tous les differens des particuliers, & les receveurs des impôts publics, ſoit par les loüanges qu'ils s'attiroient.

Les loix communes à toutes les conditions de l'Egypte furent pareillement reglées par le Légiſlateur Athotis. Porphire nous les a conſervées dans ſa belle relation des funerailles. Le premier précepte étoit d'honnorer les Dieux, que le pere de chacun lui avoit fait connoître. Le ſecond d'honnorer ſes parens, auſquels on doit la

naiſſance. Le troiſiéme étoit la défenſe de l'homicide. Le quatriéme étoit la defenſe du larcin, de l'infidelité, de la trahiſon. Et le dernier étoit le précepte de la temperance. La juſtice de ces loix émanées de la religion naturelle juſtifie bien celles du Decalogue preſcrites par l'auteur même de la nature, & rien ne devroit être plus fort contre les mecreans, ni faire plus d'honneur aux Egyptiens en montrant à quel point de perfection ils ont porté la religion naturelle.

Diodore de Sicile a fait deux remarques au ſujet du Roi Athotis, qu'il ne connoît pourtant que ſous le nom de Mercure. Il dit 1°. Qu'il avoit l'eſprit très-ſubtil, & propre à inventer les choſes neceſſaires, ou commodes à la vie des hommes. 2°. Que le Dieu Oſiris étoit ſon principal conſeil. Ainſi l'on voit que dès les premiers temps, les Légiſlateurs employoient la médiation des Dieux, pour concilier à leurs ordonnances l'autorité qu'ils n'auroient pû leur donner par eux-mêmes.

Au reſte les loix & les inſtitutions d'Athotis n'ont pas toutes été du même caractere que les précedentes, quoiqu'elles tendent toutes au même but. Après avoir reglé l'état politique, il a ſongé à l'ornement & au plaiſir. C'eſt pourquoi il a cultivé ſa langue naturelle, à laquelle il a donné des regles, & qu'il a augmentée de pluſieurs dictions, ſoit en donnant des noms aux choſes qui n'en avoient pas, ſoit en introduiſant les meſures, les rimes, les figures & les expreſſions poëtiques, dont il forma une maniere particuliere de dire les choſes, qui étoit regardée comme une inſpiration des Dieux. C'eſt la poëſie qui de tout temps a charmé les hommes.

Il joignit la muſique à la poëſie, il compoſa des chants; il inventa diverſes ſortes d'inſtrumens pour accompagner la voix, ou pour ſe faire entendre ſeuls. Et comme il ſavoit qu'après la vertu, la joye eſt le veritable bien de l'homme ſur la terre, il excita ſes ſujets à de frequentes aſſemblées, dont les fêtes publiques étoient le motif apparent. Après y avoir ſatisfait à la pieté, on s'y réjouiſſoit par des feſtins & par des danſes. Les repas ſe faiſoient du reſte des victimes, & les danſes faiſoient partie du culte exterieur. Ainſi il ſemble que cet excellent Legiſlateur n'avoit oublié aucune des parties néceſſaires à la conſtitution d'un état bien policé. Cependant le génie timide des Egyptiens, & l'auſtere gravité des Prêtres tourna bien-tôt toute cette religion en crainte & en triſteſſe, comme nous le verrons dans la ſuite.

C'eſt ainſi qu'Athotis paſſa toute ſa vie, occupé du ſoin de rendre ſes ſujets heureux, & de donner à ſa nation une forme de gouvernement ſolide & durable.

Après ſa mort, il fut honoré ſous le nom d'Anubis, & la figure d'un chien; Virgile le nomme (1) *Latrator Anubis*; & Servius dit que, *capite canino pingitur, quia nihil cane ſagacius*. Comme il avoit pris un ſoin particulier des cérémonies des funerailles, on le regarda comme la divinité tutelaire des tombeaux, & le conducteur des ames. *Ille ſuperum commeator & infernum, nunc atrâ, nunc aureâ facie ſublimis attollens canis cervices*. C'eſt le portrait qu'en a fait Apulée. (2)

Quoique ſon culte ait été general, l'Egypte du milieu dite Heptanome, fit une profeſſion particuliere de l'honnorer. Son regne fut en tout de 59. ans dans la Thébaïde qui lui étoit propre. Il eut un fils de même nom que lui, auquel le Canon des

(1) *Virgil, Æneid. lib. 8. v. 698. Servius ibid.* (2) *Apuleius lib. 11. p. 324.*

Rois de Thebes donne 32. ans de regne. Quelques auteurs cependant ſont perſuadés que les deux Athotis ne ſont que le même Prince qui a regné 91. ans ; mais cela ne préjudicie en rien à la chronologie. On a cru que cet eſpace ayant ſemblé trop long aux Grecs, qui ne ſavoient pas que les hommes de ce temps-là vivoient des ſiécles entiers, ils ont mieux aimé ſuppoſer deux Princes conſecutifs de même nom dans le Canon des Rois de Thebes, que de n'en faire qu'un ſeul qui auroit regné 91. ans. Mais ſi c'eſt une erreur, elle eſt facile à corriger.

Le ſecond des enfans de Menès fut *Iſchemum*, nommé par les Grecs *Cenchenes*, dont le partage occupoit l'Egypte du milieu depuis This juſqu'à Memphis. Il regna en tout 88. ans, ſavoir 57. ans avec ſon frere Athotis, & 31. ſans collegue.

Il fut le fondateur d'une ville à la droite du Nil, dont les ruines retiennent encore quelque choſe de ſon nom ; c'eſt ce que l'on nomme aujourd'hui *Ackemin*, ou *Iſchemumaïm*, lieu très-conſiderable par ſes antiquités. On ne ſait rien de plus particulier de la vie & des actions de ce Roi.

Le troiſiéme fils de Menès fut nommé *Toſothrus*, ou *Eſculape* par les Grecs, à cauſe de la connoiſſance particuliere que ce Prince a euë de la medecine & des proprietés des ſimples ; ſcience dans laquelle il avoit été inſtruit par ſa mere Iſis, & qu'il pouſſa bien plus loin, par le moyen de l'anatomie dans laquelle il fit de grandes découvertes, & ſur laquelle il établit les premiers aphoriſmes de la medecine. Les anciens ont feint diverſes fables pour repreſenter le pouvoir que ce Prince s'étoit acquis ſur les maladies par ſes remedes. Mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'apprehendant l'oubli d'un art ſi néceſſaire au public, il grava, par le conſeil de ſon frere Athotis ou Mercure, les regles de la medecine, & la deſcription du corps humain ſur des aiguilles pyramidales, obſervant néanmoins de n'y employer que des caracteres hieroglifiques, pour éviter que de ſi belles connoiſſances ne devinſſent trop communes.

La vie de Toſothrus avoit été trop utile au public pour que ſa mémoire ne fût pas honorée par les Egyptiens. On en fit une divinité ſous le nom d'*Or*, d'où les Grecs & les Latins ont fait *Orus*. Et comme on l'invoquoit particulierement pour la ſanté, les Grecs l'ont enſuite confondu avec leur Apollon, ou pour le moins avec leur Eſculape.

Le quatriéme fils de Menès nommé *Sa* ou *Curudès* fonda un quatriéme Royaume à l'occident du Nil, qui eſt devenu proprement celui de la baſſe Egypte. Les terres qui étoient échûës dans ſon partage ſe trouverent nitreuſes & de mauvaiſe nature, ſable ou montagnes, de ſorte que la néceſſité obligea ſes peuples à ſe ranger ſur le bord occidental du Nil. Ils paſſerent de l'autre côté, à meſure que leur nombre augmenta, ils deſſecherent bien-tôt une aſſez grande étenduë de terre pour y former des habitations, & même une ville à laquelle on donna le nom du Prince. C'eſt la ville de Saïs, qui eſt devenuë ſi fameuſe par ſes Dynaſties, mais beaucoup plus par ſes colonies, entre autres, par celle qui a peuplé la plus illuſtre partie de la Grece, & fondé la ville d'Athenes.

Les Rois de la baſſe Egypte ne s'illuſtroient pas plus que ceux de la haute Egypte. On prétend néanmoins que *Vennephès* fut le premier qui bâtit des pyramides :

mais *Ceachos* fils de Bocchus innova extraordinairement dans le culte public des Egyptiens par la conſecration des eſpeces des animaux, & par le choix que chaque Province ou grande ville fit d'un animal particulier, pour être ſa divinité tutelaire.

Cette antiquité eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier aujourd'hui les motifs du changement arrivé pour lors dans la religion. Mais s'il eſt permis de conjecturer, on le peut vrai-ſemblablement attribuer à deux cauſes. La premiere à la ſuperſtition des peuples, qui d'eux-mêmes ſe portent toujours à rencherir ſur les premieres inſtitutions. La ſeconde à l'adreſſe & la prévention des prêtres idolâtres : car étant réduits par leur inſtitution à une vie dure & mortifiée, on peut croire qu'ils porterent volontiers les autres hommes à une abſtinence à peu près pareille à la leur, ſoit qu'ils la regardaſſent comme un engagement de conſcience, ſoit qu'ils vouluſſent ſimplement avoir des imitateurs : mais de plus il étoit de leur interet d'exciter le zele des peuples ; & ce zele s'allume davantage par les nouvelles inſtitutions que par les anciennes. D'ailleurs il n'eſt pas toujours beſoin qu'une ſocieté entiere concoure dans un deſſein de cette nature ; il ne faut ſouvent qu'un ſeul homme pour faire de tels changemens : l'hiſtoire en donne mille exemples. Voici donc comment on peut juger que cet évenement ſe paſſa.

Les bœufs, les vaches, les moutons, les chiens, &c. étoient honorés dans les temples d'Egypte, comme les Types des premiers peres de la nation ; & ces animaux, en conſequence de ce qu'on les honoroit figurativement dans les temples, étoient réellement aimés du peuple qui les nourriſſoit bien, & en tiroit du profit & de l'utilité. Voilà quelle fut la premiere inſtitution.

Le hazard fit qu'au temps de Céachos Roi de This, il nâquit dans le territoire de Memphis un veau d'une forme extraordinaire, ayant le poil noir & des marques blanches en formes de lunes & d'étoiles ſur le ventre & ſur les côtés ; il avoit auſſi la queuë double, & un nœud ſous la langue figuré comme un eſcarbot, d'où les Grecs l'ont nommé Canthare.

Un Prêtre de Memphis s'imagina, ou fit croire aux autres que ce veau étoit véritablement animé de l'eſprit d'Oſiris. Auſſi-tôt on divulga la naiſſance de cet animal, comme une apparition poſitive de la divinité. Et quand cette nouveauté eut été goutée du peuple, les prêtres de Memphis qui avoient peut-être en vûë d'attirer à leur temple une célébrité pareille à celle de This & d'Abidos, ne manquerent pas d'accorder à ce veau tous les honneurs divins. On lui bâtit un temple ; on lui choiſit des officiers parmi les prêtres pour le nourrir & le ſervir ; mais comme le myſtere eſt un des plus grands moyens d'exciter la vénération des hommes, les prêtres jugerent qu'il ne falloit pas laiſſer voir librement ni en toute occaſion cette divinité. Toutefois comme il falloit qu'on fût perſuadé de ſon exiſtence & de ſon pouvoir, afin que le nouveau culte ſe pût maintenir, on inſtitua des proceſſions publiques, dans leſquelles ce Dieu chargé des ornemens les plus rares, étoit conduit par les prêtres au milieu des parfums & des offrandes qu'on lui preſentoit, pendant que toute l'Egypte accouruë à cette ſolemnité, ſuivoit en ſilence & en reſpect.

Après cela, l'opinion qu'Apis découvroit les choſes cachées, & qu'il prédiſoit

l'avenir, ne fut pas long-temps à s'établir. Il n'en falloit pas davantage pour en faire une parfaite divinité. Cependant cet animal étoit ſujet à la mort & aux maladies de ſon eſpece. C'eſt pourquoi les Prêtres qui craignoient ces accidens, annoncerent que le Dieu Apis ne devoit & ne vouloit reſter en ce monde qu'un certain temps ; & ce terme venu, ils le plongerent dans une fontaine qui fut depuis reputée ſacrée, où il perdit la vie. Cette mort fut ſuivie d'un deüil public, & dans la ſuite on examina avec grand ſoin tous les veaux qui naiſſoient, pour en retrouver un autre qui eût les marques neceſſaires pour tenir la place du premier.

Sous *Biophis* ſucceſſeur de Céachos, on fit une loi publique touchant la ſucceſſion des femmes, auſquelles on donna le privilege de pouvoir regner auſſi-bien que les hommes. Cette loi dont on ignore l'auteur, & qui n'eut d'execution que long-temps après, fut donnée en l'honneur d'Iſis ; ce qui fait qu'on la peut regarder comme une ſuite de la fantaiſie, qui regnoit alors pour tous les établiſſemens ſuperſtitieux.

Pammus laiſſa un fils âgé de ſix ans, que les Thebéens connurent ſous le nom d'*Apapus.*, & les Memphites ſous celui de *Phiops*. Herodote le nomme Cheops, & dit qu'il bâtit une grande pyramide, dont on ne connoît pas bien la ſituation, ſi ce n'eſt peut-être celle de Havara, que l'on voit encore proche les ruines de l'ancienne Arſinoé. *Eratoſthenes* lui donne l'épithete de trés-grand, ſoit par rapport à ſa puiſſance, ayant réüni en ſa perſonne les royaumes de Thebes & de Memphis, ſoit par rapport à la prodigieuſe durée de ſon regne, qui fut de cent ans moins une heure. *Manethon* convient de la même choſe, & tous deux diſent qu'il laiſſa un fils nommé à Thebes Acheſcus Ocaras, & à Memphis Mente-Suphis, lequel ne regna qu'un an, ayant été tué par une conjuration des grands de ſon Etat.

Nitocris ſa ſœur, premiere femme qui ait jamais regné, lui ſucceda en vertu de l'ancienne loi, dont nous avons rapporté l'inſtitution. Elle étoit belle, blanche & blonde, contre l'ordinaire des gens du pays, ſon nom qui eſt ici écrit à la Grecque, étoit compoſé de l'Egyptien Neith, que l'on rapporte à Minerve, & eſt expliqué par celui de *Minerva Victrix* dans *Eratoſthenes* : mais elle avoit l'ame baſſe, portée à la haine & à la vengeance ; car n'ayant oſé punir à force ouverte les meurtriers de ſon frere, elle les fit périr par trahiſon, ce qui excita la colere du peuple de Thebes, qui la chaſſa après un regne de ſix ans. Elle avoit auſſi bâti une pyramide, que l'on peut croire être celle d'Ilahun, à cauſe du voiſinage de celle que ſon pere avoit édifiée. Et c'eſt ainſi que finit la puiſſance Thebéenne.

Cette révolution de Thebes fut un ſignal pour toute l'Egypte. Chaque ville puiſſante ſe révolta ; & croyant pouvoir être plus heureuſe ſous des Rois ſes compatriotes, elles établirent de nouvelles Dynaſties qui diviſerent le pays en autant de Royaumes particuliers. Mais la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, qu'il y a d'en bien connoître la ſuite, fait que nous ne croyons pas en devoir hazarder le détail. Nous nous contentons d'en reſter aux Rois de Thebes.

La ſucceſſion de ces Rois eſt fort nette dans le Canon d'*Eratoſthénes*, quoiqu'il ait eu la négligence d'obmettre le nom Egyptien du Prince qu'il fait regner après Nitocris. Il y ſupplée par celui de *Mirtée*, & par l'épithete qu'il y joint de *Preſent de Hammon*. Cela fait connoître que les peuples las du gouvernement précedent, eſperent beaucoup

coup du nouveau Roi, & le regarderent comme un don du Ciel. *Eratoſthenes* lui donne quinze ſucceſſeurs pendant trois cens cinquante-deux ans.

En cet état, l'hiſtoire de la haute Egypte ne ſouffriroit pas grande difficulté, ſi elle n'étoit de nouveau troublée par quelques Royaumes ou Dynaſties qui s'éleverent à la petite Dioſpolis, dont *Maneton* a parlé avec beaucoup de confuſion. Mais ſans nous jetter dans ces diſcuſſions, dont il eſt comme impoſſible de ſe tirer avec clarté, nous conduirons l'hiſtoire de Thebes juſqu'à *Maris* ou *Meris*, l'un des plus grands Princes de l'Egypte. On ne ſauroit douter qu'il n'ait été auſſi Roi de *Memphis*, puiſqu'il fit bâtir dans cette ville les portiques du temple de Vulcain. Ce fut lui qui fit faire ce Lac celebre, qui porte encore aujourd'hui ſon nom & qui étoit un peu au-deſſous de Memphis. Il entreprit ce grand travail pour l'utilité de toute l'Egypte, c'eſt-à-dire, pour recevoir & renvoyer dans la mer les eaux du Nil, lorſque l'inondation de l'Egypte étoit au-deſſus de la hauteur néceſſaire à la fécondité de ce Royaume, ou pour rendre à l'Egypte les mêmes eaux, lorſque cette inondation n'étoit pas aſſez forte. Des écluſes & des canaux ſagement pratiqués faiſoient toute l'operation.

Herodote (1) qui avoit vû ce Lac en fait la deſcription. Il avoit de tour, dit-il, trois mille ſix cens ſtades, c'eſt-à-dire, trois cens ſoixante mille toiſes, ce qui forme un circuit de plus de deux cens cinquante lieuës. Sa longueur eſt du Septentrion au Midi: ſa plus grande profondeur étoit alors de cinquante toiſes: vers le milieu s'élevoient deux pyramides, qui avoient de hauteur au-deſſus de la ſuperficie de l'eau cinquante toiſes, c'eſt-à-dire, autant qu'il y en avoit ſous l'eau. On voyoit alors ſur l'une & ſur l'autre une ſtatuë de pierre aſſiſe ſur un trône. C'étoient le Roi Meris & la Reine ſon épouſe. La pêche en étoit fort conſidérable, & montoit à plus de mille écus par jour. Les Rois d'Egypte l'abandonnoient aux Reines pour leur entretien.

Le Labyrinte, autre merveille de l'architecture n'étoit pas fort loin de ce Lac. Quelque-uns l'attribuent à Lachares, l'un des premiers Rois d'Egypte; d'autres comme *Herodote*, on crû que c'étoit l'ouvrage des douze Rois qui regnerent ſix cens quatre-vingt ans avant l'Ere chrétienne. Mais puiſque nous avons commencé d'en parler, nous rapporterons ici ce qu'en dit le même hiſtorien, qui l'avoit examiné de près. Les douze Rois, dit cet hiſtorien, après avoir établi leur gouvernement, réſolurent de laiſſer en commun à la poſterité quelque monument de leur regne. Ils firent donc un labyrinthe un peu au-deſſus de l'étang de Meris. J'ai eu, continuë-t-il, le plaiſir de le voir, & je confeſſe qu'il eſt plus grand que ſa renommée. En effet, on ne concevra jamais rien qui réponde au travail & à la dépenſe de ce labyrinthe, quand l'on voudroit mettre enſemble tous les édifices & tous les ouvrages de la Grece. Il y a douze ſalles voûtées qui avoient leurs portes à l'oppoſite les unes des autres: ſix regardoient le Septentrion, & ſix le Midi, toutes contiguës & enfermées par le dehors d'un même mur. Le logement y étoit double, l'un ſous terre & l'autre deſſus, & tous les deux contenoient enſemble trois mille trois cens chambres. J'ai vû, dit cet auteur, & conſideré le logement d'en haut; mais les Egyptiens qui le gardent ne vou-

(1) Lib. 2. Hiſtoriarum.

lurent jamais me faire voir celui d'en bas, parce qu'il ſervoit de ſépulture aux Rois qui avoient bâti ce monument. Celui d'enhaut ſurpaſſe tout ce qui s'eſt vû juſqu'alors de grands ouvrages d'architecture. On ne pouvoit ſans admiration conſiderer les tours & les retours qui menent & ramenent par les ſalles : d'une ſalle on paſſe dans des cabinets ; des cabinets dans les chambres, & des chambres dans d'autres ſalles. Le plancher de tous ces lieux étoit de pierre, comme les murailles, mais enrichi de tous côtés de divers ouvrages de ſculpture. Chaque ſalle étoit preſque toute environnée de colonnes faites de pierres blanche très-polie. Au coin où finit ce labyrinte s'éleve une pyramide de quarante toiſes de haut, chargée de toutes ſortes d'animaux, c'eſt-à-dire, de figures hieroglifiques ; & c'étoit-là qu'étoit l'entrée qui conduiſoit au bâtiment ſoûterrain.

Mais pour revenir à l'hiſtoire, *Meris* laiſſa pour ſucceſſeur *Siphoas*, nommé fils de Vulcain, dont la ſcience extraordinaire a mérité qu'on lui donnât le nom de ſecond Thot, les Grecs l'ont connu par celui de Mercure Triſmegiſte. Ce Prince fut un modele accompli de juſtice & de pieté. Il entreprit, dès qu'il fut ſur le trône, de rétablir la pureté de la Religion, & de rendre aux loix morales leur ancienne vigueur. Dans ce deſſein, il fit rechercher tous les anciens monumens d'Athotis & d'Atrib, où les principes du culte public, des loix & des arts étoient gravés, afin de les faire connoître à tous ſes ſujets, en les faiſant écrire en caracteres communs. Mais ayant remarqué que la force de la coutume l'emportoit ſur l'évidence des premiers principes, & qu'il falloit néceſſairement accorder quelque choſe à l'uſage ; il y joignit des commentaires qu'il compoſa en quarantedeux volumes.

Le premier de ces Livres ne contenoit (1) que des hymnes à l'uſage public pour honorer la divinité : mais le ſecond étoit un traité complet du devoir des Rois. Il auroit paru dangereux à un Prince médiocre que ſes ſujets oſaſſent examiner ſa conduite ; mais la confiance de Siphoas étoit telle qu'il ne craïgnoit point de les exciter à juger par les regles les plus étroites, s'il étoit vraiment digne de commander aux autres hommes.

Il compoſa les quatre livres ſuivans à l'uſage d'un ordre des Prêtres qui s'appliquoient à l'aſtrologie judiciaire. Le premier traitoit du rang des planettes : le ſecond des conjonctions du ſoleil & de la lune : le troiſiéme & le quatriéme du lever & du coucher du ſoleil.

Enſuite Siphoas comprit en dix autres volumes toute l'étenduë des Prêtres, dits Hierogrammes, ou écrivains ſacrés. Le premier apprenoit à connoître les caracteres hieroglifiques & toutes les écritures myſterieuſes. Le ſecond contenoit une deſcription generale du monde. Le troiſiéme traitoit de la terre en general ; le quatriéme du cours du Soleil & de la Lune ; le cinquiéme du mouvement des autres planetes ; le ſixiéme contenoit la deſcription particuliere de l'Egypte ; le ſeptiéme, celle du Nil & de ſes proprietés ; le huitiéme, celle des lieux conſacrés ; le neuviéme traitoit des meſures ; & le dixiéme des choſes propres aux ſacrifices.

Les Prêtres qui aſpiroient aux grandes dignités de leur état, s'exerçoient dans la

(1) Clem Alex. lib. VI. Strom.

lecture des dix autres livres dans leſquels Siphoas avoit renfermé tout ce qui avoit rapport à la diſcipline Eccleſiaſtique, au culte des Dieux, & à l'épreuve des victimes. Le premier donnoit les regles des ſacrifices ; le ſecond traitoit des offrandes ; le troiſiéme des hymnes ; le quatriéme des prieres ; le cinquiéme des pompes ; le ſixiéme des jours de fêtes ; le ſeptiéme des abſtinences ; le huitiéme des purifications ; le neuviéme des expiations ; & le dixiéme des funerailles.

Enfin ce ſavant Prince compoſa encore dix Livres plus ſublimes que les précedens, dans leſquels il renferma les loix generales & particulieres, avec deux amples traités, l'un de la nature de l'ame de l'homme, & l'autre de celle des Dieux. Ceux qui poſſedoient les vingt-ſix premiers Livres paſſoient à l'étude de ceux-ci qui les rendoient capables d'exercer les fonctions de la judicature, & de préſider à la recette des impôts. Ainſi toute la ſcience des Egyptiens étoit compriſe dans les trente-ſix premiers volumes compoſés par le Roi Siphoas : les ſix derniers traitoient particulierement de la medecine & faiſoient l'étude des Prêtres Paſtophores, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſe conſacroient au ſoulagement du public. Le premier de ces Livres contenoit une deſcription generale du corps humain ; le ſecond traitoit des cauſes des maladies ; le troiſiéme des inſtrumens ; le quatriéme des remedes ; le cinquiéme des yeux ; le ſixiéme des femmes.

C'eſt en cet ordre, que le plus ſavant Roi qu'ait eu l'Egypte, diſtribua la Philoſophie, & partagea l'étude de ſes ſujets, ou plutôt la matiere de leur application. Ptolomée Philadelphe employa *Manethon* à traduire en Grec ces beaux ouvrages : mais l'original & les copies ſe ſont également perduës, de ſorte qu'il n'en reſte aucun fragment ; le Pœmandre & tous les autres livres qu'on attribuë à Triſmegiſte, étant des livres manifeſtement faux & ſuppoſés. Euſebe ſe plaint que les Prêtres d'Egypte ayant un ſi beau fondement de religion dans les livres d'Hermès, l'avoient négligé, & n'y avoient ſuppléé que par des allegories frivoles & des fictions puériles.

Mais de tant d'ouvrages celebres de Siphoas, aucun n'eſt ſi digne de mémoire, ni ſi eſſentiel à l'hiſtoire que le changement qu'il fit dans l'étenduë de l'année, qu'il augmenta de cinq jours pour les années communes, & de ſix jours pour les biſſextiles. Les années qui n'étoient alors que de 360. jours, furent portées à 365. C'eſt donc des Egyptiens que les Grecs & les autres peuples ont empruntés la correction & la meſure des années.

Mais pour revenir au regne de ce Monarque, ſoit que les embarras du trône ; ſoit que les dangers d'une guerre continuelle avec les Paſteurs ayent abregé ſa durée, il eſt certain qu'il fut très-court : les uns ne lui donnent que cinq ans, & les autres quatorze. J'ai ſuivi cette derniere opinion, ne pouvant croire que ce Prince eût pû executer de ſi grandes choſes dans l'eſpace de cinq années.

Les philoſophes chimiſtes & les cabaliſtes qui font leur héros de ce ſecond Hermès, prétendent qu'il ſe retira du monde pour vacquer à l'étude de la nature, & à la contemplation du Créateur, mépriſant également les grandeurs humaines & les ſoins qui y ſont attachés, mais je n'en trouve aucune preuve dans l'antiquité. *Manethon* aux catalogues des Dioſpolites, ou plutôt ſes copiſtes lui ont donné le nom d'Armais, au lieu de celui de Hermès ; c'eſt une faute évidente. Un anonyme,

Prince apparemment peu eſtimé, ſucceda à Siphoas. Après lui vint Phruron nommé Nil. Ce Prince n'eſt fameux ni par ſes actions, ni par la durée de ſon regne, qui n'a été que de cinq ans, ſelon *Eratoſtenes*, & de ſeize mois, ſelon *Manethon*. Cependant il tient une place conſiderable dans l'hiſtoire, à cauſe que ſelon l'ancienne tradition, il a donné ſon nom au fleuve qui étoit auparavant nommé Ocean, ou Egyptus, comme le diſent tous les anciens, & particulierement Homere. Amutanthée ſucceda à Nilus. Eratoſthenes donne à ſon regne 63. ans, & finit par lui le Canon des Rois de Thebes.

Juſques ici nous n'avons dit que peu de choſe des Rois de la baſſe Egypte, quoique leur ſuite ſoit beaucoup plus certaine que celle des autres Royaumes. Il paroît donc que Menès, après trente-cinq ans de regne, envoya ſon fils *Sa* ou *Curudès*, pour deſſecher la baſſe Egypte. Nous avons déja parlé de ce Prince: Nous avons dit même que ſuivant l'ancienne chronique Egyptienne, il y avoit depuis Menès juſqu'à la XVI. Dynaſtie quinze generations ou quinze Rois; qu'après eux ſuivit la XVI. Dynaſtie qui comprend huit Rois, & qu'à la cinquiéme année du regne de Concharis, le dernier d'entr'eux finit le cycle caniculaire des Egyptiens compoſé de 700. ans. Ces ſortes de preuves tirées de l'aſtronomie ſont ordinairement les plus certaines. Or nous remarquons le même nombre d'années, & la même ſuite de Rois dans le Canon de la baſſe Egypte. L'hiſtoire ne nous dit rien de conſiderable de ces Rois; & comme on en trouve d'anonymes, il eſt bon d'en donner ici la raiſon. Un Roi avoit-il regné avec (1) injuſtice, ou tyranniquement, les Egyptiens le puniſſoient de la maniere qui devroit le plus toucher les Princes; on ne vouloit pas même en prononcer le nom, & encore moins le marquer dans la liſte des Rois. C'étoit une ſuite du procès que l'on faiſoit à la mémoire des morts. Ce fut ſous Concharis qu'une multitude d'Arabes qui voyoient avec jalouſie les pâturages excellens de la baſſe Egypte, ſe jetterent ſur cette partie. Manethon (1) qui parle de cette irruption appelle Timaus le Roi ſous qui elle arriva. Il marque donc que Dieu irrité contre leur nation, permit qu'une grande armée de peuple ſans réputation, vint du côté de l'orient, ſe rendit maître de l'Egypte, tua une partie des Princes, mit les autres à la chaine, brûla les villes, ruina les temples, & traita ſi cruellement les habitans, qu'il en fit mourir pluſieurs, réduiſit en ſervitude les femmes & les enfans; & établit pour Roi un Prince de ſa nation nommé *Salatis*. Ce nouveau Roi étant venu à Memphis impoſa un tribut aux Provinces de la haute & de la baſſe Egypte, mit des garniſons dans les villes ſur tout du côté de l'orient, parce qu'il redoutoit la puiſſance des Aſſyriens. Ayant trouvé dans la Province de Saïs à l'orient du fleuve Bubaſte, l'une des branches du Nil, une ville nommée autrefois *Avaris*, dont la ſituation lui parut avantageuſe, il la fortifia extrêmement, & y mit auſſi-bien que dans les environs un corps de troupes de ceux cens quarante mille hommes. Au temps de la récolte le Roi faiſoit la revûë de ſes troupes, & les maintenoit dans une ſi grande diſcipline, que les étrangers n'oſoient le troubler dans la poſſeſſion de ce nouvel état. Après dix-neuf ans de regne, *Salatis* eut pour ſucceſſeur

(1) *Herodot. lib.* 2. (1) Manethon apud Joſeph. lib. 1. contra Appionem.

Beon qui regna 44. ans. *Apachnas* qui le ſuivit gouverna 36. ans. *Apophis* en regna 61. *Janias* ou *Tanias* qui vint après regna 50. ans un mois. *Certos* a été obmis par Joſephe, mais George Syncelle qui l'a tiré de Manethon même, lui donne 44. ans de regne. Le dernier nommé *Aſſis* regna 49. ans deux mois. Il n'y eut rien que ces Rois ne fiſſent pour tâcher d'exterminer la race des Egyptiens.

C'eſt en vain que Joſephe jaloux de faire paroître l'antiquité de ſa nation, prétend faire reconnoître le peuple Juif dans ces Rois Paſteurs : rien ne leur reſſembla moins. Iſraël vint en Egypte, non en conquerant, ni en corps de nation, mais en famille ſuppliante, & dont tout le peuple, maîtres, femmes & valets, ne montoit peut-être pas à deux cens perſonnes. Tout ce que M. *Perizonius* & M. le Comte de *Boullainvilliers* (1) diſent dans cette occaſion, eſt que ce furent au moins des Rois Egyptiens qui protegerent les Paſteurs, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on leur a donné ce dernier nom.

Ces Princes regnerent donc en Egypte, ou pour mieux dire, ils la tourmenterent pendant 303. ans. Ainſi dès que depuis Menès juſqu'à la cinquiéme année du regne de Concharis, il y a eu 700. ans, & 303. du gouvernement des Paſteurs, il s'eſt écoulé 1003. ans depuis Menès juſqu'à l'expulſion de ces derniers. Voici comme s'en explique encore *Manethon*. Il dit donc qu'Aliſphragmutoſis ou Myſphragmutoſis, comme d'autres le prétendent, qui étoit vrai-ſemblablement Roi de Thebes, déclara la guerre aux Paſteurs, les contraignit à ſe renfermer dans Avaris : mais Themoſis ſon fils les aſſiegea. Ses efforts ſe trouvant inutiles, il y eut une convention par laquelle les Paſteurs eurent la permiſſion de ſe retirer, & ſortirent au nombre de deux cens quarante mille hommes ; qu'ils paſſerent les déſerts de la Syrie, & que craignant les Rois Aſſyriens, ils ſe poſterent dans la Phenicie. Comme on trouve deux Themoſis dans la XVIII. Dynaſtie, il s'agit de voir quel eſt celui des deux qui fit ſortir les Paſteurs. Mais Manethon décide la queſtion par la ſuite même qu'il donne de tous ces Rois, & nous fait entendre par-là que ce fut Themoſis premier Roi de la XVIII. Dynaſtie qui fit cette grande operation. Voici ſes (2) paroles. « Depuis que le Roi Themoſis eut chaſſé les Paſteurs d'E-» gypte, & qu'ils allerent bâtir Jeruſalem, il regna vingt-cinq ans quatre » mois ; Chebron ſon fils regna treize ans. Aprés lui Amenophis regna vingt ans ſept » mois. Ameſſis ſa ſœur regna vingt ans neuf mois. Mephrès regna enſuite douze ans » neuf mois. Mephramutoſis vingt-cinq ans dix mois. Themoſis neuf ans huit mois. » Amenophis trente ans dix mois. Orus trente-ſix ans cinq mois. Acencheres » douze ans un mois. Un autre Acencheres douze ans trois mois. Armaïs quatre ans » un mois. Rameſſes un an quatre mois. Armeces ou Rameſſes Miamun ſoixante-ſix » ans deux mois ; & Amenophis dix-neuf ans ſix mois. Séthoſis Rameſſes qui lui ſuc-» ceda aſſembla de grandes armées de terre & de mer, laiſſa Armaïs ſon frere pour » Lieutenant general en Egypte, avec un pouvoir abſolu, & lui défendit ſeule-» ment de prendre la qualité de roi, de rien faire au préjudice de ſa femme & de ſes

(1) *Perizonius in Antiquitatibus. Ægyptiacis.* M. le Comte de Boullainvilliers Hiſtoire univerſelle manuſcrite.

(2) Manethon apud Joſeph. lib. 1. contra Appionem.

» enfans, ni d'abuſer de ſes concubines. Il marcha enſuite contre l'iſle de Cypre, la » Phenicie, les Aſſyriens & les Medes, vainquit les uns & aſſujettit les autres par » la ſeule terreur de ſes armes. Tant d'heureux ſuccès lui enflant le cœur, il vouloit » pouſſer ſes conquêtes encore plus loin dans l'orient: mais Armaïs à qui il avoit » donné une ſi grande authorité, fit tout le contraire de ce qu'il lui avoit ordonné. » Il chaſſa la reine abuſa des concubines du roi ſon frere, & ſe laiſſant perſuader par » ſes flateurs, ſe mit la couronne ſur la tête. Le grand prêtre d'Egypte en donna avis » à Sethoſis. Il revint auſſi-tôt, prit ſon chemin par Peluſe, & ſe maintint dans ſon » roïaume. On tient que c'eſt ce prince qui a donné le nom à l'Egypte, parce qu'il » portoit celui d'Egyptus auſſi bien que celui de Sethoſis, & Armaïs s'appelloit autre- » ment Danaus ».

Les derniers rois de cette XVIII. Dynaſtie ſont celebres, Rameſſes, Myamun par la longueur de ſon regne, & Amenophis par deux caracteres principaux que lui donne l'hiſtoire, le premier d'avoir été d'un eſprit timide, & le ſecond d'avoir eté fort ſuperſtitieux.

Ce fut ſous ſon regne qu'une colonie d'hommes noirs ſortis d'auprès du fleuve Indus aïant traverſé l'orient, ſe preſenta à l'entrée de l'Egypte. Amenophis lui accorda le paſſage pour s'aller établir vers les ſources du Nil. On nommoit ces peuples Ethiopiens, & l'on prétend qu'ils ont donné leur nom au païs qui le porte encore aujourd'hui.

Euſebe & le Syncelle ont tous deux marqué le temps de cette colonie, depuis laquelle les anciens auteurs ont toujours diſtingué deux ſortes d'Ethiopiens; les orientaux qui ont les cheveux longs & plats, & les occidentaux qui les ont comme la laine des brebis. On en voit de ces deux eſpeces dans le détail des armées de Xerxès roi de de Perſe; mais à preſent les Ethiopiens orientaux ſont fort differens des autres, n'étant pas veritablement noirs, mais de couleur de cuivre, avec des cheveux ſemblables à du crin.

Amenophis religieux, ou pour mieux dire très ſuperſtitieux, fut touché d'un extrême deſir que ſon regne fut favoriſé de la naiſſance d'un Apis: c'eſt ce qu'on appelloit en langage ordinaire, viſion ou apparition des Dieux. Les prêtres conſultés ſur les moïens d'obtenir cette grace du Ciel, répondirent qu'il falloit purger le païs des lepreux & de tous les hommes impurs, par où ils entendoient les Iſraëlites, les hommes incirconcis, ceux qui s'abandonnoient aux plaiſirs de la chair, & ceux qui negligeoient les purifications legales. Amenophis ne conſidera point que l'interêt des prêtres alloit directement à faire bannir de l'Egypte tous ceux de cette derniere eſpece, d'ont la conſcience n'étoit pas aſſez ſoumiſe à leur conduite.

Les autres évenemens du regne de ce prince regardent particulierement les circonſtances de la naiſſance de ſon fils Seſoſtris. Diodore dit qu'il fut averti en ſonge que ce fils ſeroit maître du monde, & que pour lui préparer les moyens de le devenir, il lui donna d'abord une admirable éducation l'endurciſſant à la peine & au travail, & raſſemblant auprès de lui tous les enfans d'Egypte qui étoient nés le même jour. Il s'en trouva dix-ſept cens, parmi leſquels il fit vivre ſon fils ſans diſtinction d'exercices & de nourriture. On ne leur donnoit à manger qu'après une courſe de 180. ſtades»

& qu'après s'être exercé à la lute : des exercices du corps, on les faiſoit paſſer à ceux de l'eſprit : on leur enſeignoit toutes les ſciences & les arts connus : on les inſtruiſoit des ſecrets de la religion & de la politique; & Seſoſtris ſe diſtinguoit ordinairement par-deſſus tous les autres, autant par ſon adreſſe & par ſa vivacité, que par ſon rang. Chacun de ces jeunes hommes s'attacha ſi fortement à ce prince qui les nommoit tous ſes freres, qu'aucun ne l'abandonna jamais dans les perils, & qu'ils moururent tous à ſon ſervice, dignement recompenſez de leur attachement.

Seſoſtris étant ſorti de la premiere jeuneſſe, ſon pere le mit d'abord à la tête d'une armée, & l'envoïa faire la guerre en Arabie (je crois avec *Marsham* que cela ſe doit entendre de la Troglotide.) Il y ſouffrit beaucoup de la chaleur, du manque d'eau & des ſerpens. Cependant il revint victorieux, ayant ſoûmis un grand nombre de nations, qui n'avoient jamais eû de maîtres. De l'Orient ſon pere le fit paſſer à l'Occident; où il ne fit pas moins de conquêtes, puiſqu'il parvint juſqu'aux bords (1) de l'Ocean, *Venit ad occaſum mundique extrema Seſoſtris.* Il aprit dans cette expedition, la mort de ſon pere, ce qui le rapella en Egypte pour prendre poſſeſſion de la ſouveraine autorité : il pouvoit alors avoir dix-huit ans, puiſqu'Amenophis n'en regna que dix-neuf & demi, & que Seſoſtris étoit né depuis ſa roïauté.

Seſoſtris ainſi nommé par *Herodote*, Seſooſis par *Diodore*, & Sethoſis par *Maneton*, avoit encore le nom de Rameſſes, il a été le chef de la XIX. Dynaſtie des Dioſpolites. Ce Prince étant parvenu à la couronne, plein de confiance & d'audace, il porta d'abord la guerre en Ethiopie. Il paſſa delà juſqu'à la mer oceane & au Cap Moſſilites, à preſent dit le Cap de Guadarfui, où il éleva des colonnes pour ſervir de monumens de ſes victoires. Et après avoir impoſé à ces peuples des tributs payables en or, en ébene, & en dents d'Elephant, il repaſſa dans la Troglotide qu'il acheva d'aſſujettir; puis il monta ſur une flotte de quatre cens voiles qu'il avoit fait préparer dans la mer rouge, & paſſa dans les iſles voiſines, entre autres dans la Trapobane & dans Zocotora : mais revenant ſur les côtes d'Arabie, il rencontra une mer baſſe dans laquelle apprehendant de perdre ſes vaiſſeaux & ſes troupes, il repaſſa en Egypte. A ſon arrivée à Thebes, il conſacra au Dieu Oſiris qui l'avoit préſervé des dangers d'une ſi facheuſe navigation, un navire de cédre long de deux cens quatre-vingt coudées, revêtu d'or par le dehors & d'argent par le dedans.

Ce fut alors qu'il connut l'utilité qu'il pouvoit retirer du peuple Hebreu, en le contraignant de travailler aux ouvrages dont il laiſſa les deſſeins à ſes miniſtres; mais par ce qu'il prit auſſi une juſte défiance des forces d'une nation ſi féconde qui pouvoit ſe revolter, il ordonna qu'on fit travailler rigoureuſement tous ceux qui étoient en âge de le faire; & pour tarir en quelque ſorte la ſource de cette prodigieuſe fécondité, il voulut qu'on fit périr pendant un certain tems tous les mâles qui naîtroient parmi les Iſraëlites.

L'expedient étoit barbare & indigne d'un ſi grand Roi : cependant l'Ecriture nous apprend que cette ordonnance fut executée. Diodore aſſure que Seſoſtris avoit une fille nommée Athiré Princeſſe prudente & habile dans la connoiſſance de l'avenir, qui

(1) *Lucanus lib. X.*

le pouſſoit à entreprendre la conquête du monde, l'aſſûrant d'un ſuccès favorable. Quelques auteurs croient cependant que ce pouvoit être la ſœur de Seſoſtris. Quoiqu'il en ſoit, on ne ſauroit douter que ce n'ait été cette ſage Princeſſe ſœur & fille des Pharaons, qui conſerva la vie de Moïſe, en le retirant des eaux du fleuve & lui procurant une nourrice. Elle fut toûjours en une ſi grande veneration dans l'Egypte, qu'on lui rendoit les mêmes (1) honneurs qu'à la Déeſſe Iſis.

L'an dix-huitiéme de Seſoſtris, après avoir diſpoſé ſon armée & reglé ſon état, dont il laiſſa la conduite à ſon frere Armaïs, avec une autorité abſoluë, il partit pour l'expedition la plus hardie dont l'Hiſtoire ait jamais parlé, puiſque c'eſt elle qui a fraïé le chemin & ſervi d'exemple à tous les autres conquerans. Son armée conſiſtoit en vingt-ſept mille chariots de guerre, vingt-quatre mille chevaux, & une prodigieuſe infanterie.

Il entra premierement dans la Syrie, où il ne trouva aucune reſiſtance, comme *Herodote* le prouve par les colonnes qu'il fit élever avec la repreſentation des parties d'une femme (emblême de la foibleſſe des peuples, comme les parties du mâle étoient celui de leur reſiſtance) & l'inſcription étoit : SESOSTRIS, ROI DES ROIS, SEIGNEUR DES SEIGNEURS A VAINCU CE PAYS PAR SES ARMES.

Enſuite il paſſa l'Euphrate & le Tigre, & ſoûmit ces contrées depuis ſi fameuſes. Il traverſa la Perſe ; paſſa l'Inde & le Gange, & parvint, après avoir ſoûmis beaucoup de peuples, juſques à la mer orientale.

Il revint par une autre route qui donna occaſion à de nouveaux exploits, juſqu'à ce qu'il rencontra la belliqueuſe nation des Scythes, qui lui livrerent pluſieurs combats dont le ſuccès fut équivoque. Il ſoûmit les bords du Tanaïs, & revint dans la Colchide où il laiſſa une colonie des ſoldats fatigués de ſon armée. Il vint enſuite en Europe, ſoûmit la Thrace, & paſſant le Danube, il alla porter la guerre chés un autre nation de Scythes, où la diſete de vivres & la difficulté des chemins le mit au hazard de périr avec ſon armée. Il rentra donc dans la Thrace, où *Herodote* aſſure que de ſon tems il y avoit pluſieurs monumens de Seſoſtris. Il repaſſa la mer Ioniene, & en chemin il ſoûmit la plûpart des Iſles Ciclades. Il s'empara enfin de toute la baſſe Aſie & de la Lydie, où il éleva deux ſtatuës ſur le chemin de Smirne à Sardes, qu'*Herodote* dit avoir vuës, ainſi que pluſieurs autres, où il y avoit une inſcription ſans nom, qui témoignoit la victoire remportée ſur les differens peuples de ce païs.

Ce fut apparamment en ces lieux qu'après avoir employé neuf années à parcourir la terre, il fut averti par un courier du Grand-Prêtre d'Egypte, de l'infidelité d'Armaïs ſon frere, qui abuſant de la confiance de Seſoſtris, avoit pris ouvertement le diadême, & avoit forcé ſes femmes, contre l'expreſſe défence qu'il lui avoit faite. Cette nouvelle lui fit regagner l'Egypte à grandes journées; chargé des dépoüilles de toutes les nations, il arriva à Peluſe, préparé de l'attaquer, ſi ſon frere eût oſé lui en diſputer l'entrée : mais au contraire il y vint avec ſoûmiſſion pour le recevoir ſur la frontiere. Cependant il avoit diſpoſé ſecretement des embuches à Seſoſtris : & en

(1) *Athirte Seſoſtridis filia honorabatur ab indigenis de Præparat. Evangelic. non minus quam Iſis.* Artabanus apud Euſebium lib. IX.

cas

cas qu'elle ne pûſſent réuſſir, il s'étoit auſſi aſſuré une retraite. Il tenta donc de faire périr ſon frere, en mettant le feu dans la maiſon où il étoit logé, dans le plus fort de ſon ſommeil. Celui-cy eut le bonheur de ſe ſauver, mais de la maniere la plus triſte & la plus étrange. Par le conſeil de la Reine ſon épouſe il prit deux de ſes enfans, les étendit ſur le bois qui étoit en feu, & avec cette planche fatale, il ſe ſauva de la mort avec ſa femme & le reſte de ſa famille. Mais ce Prince étant arrivé en Egypte ſe vengea de la cruauté de ſon frere.

Seſoſtris délivré de ce dernier danger, remplit tous les temples de vœux & d'offrandes; & ſignala particulierement ſa reconnoiſſance envers Vulcain le Dieu du feu, de qui il croïoit tenir ſon ſalut. Il enrichit ſon temple de Memphis, près duquel il fit dreſſer deux ſtatuës, l'une de lui & l'autre de ſa femme, de la hauteur de trente coudées, & quatre autres de ſes enfans, chacune de vingt coudées. Ce fut à cette occaſion qu'un Prêtre de Vulcain fit cette action ſi vigoureuſe & ſi rare dans ces ſortes de gens, livrés ordinairement à l'interêt. Lorſque le Roi Darius Hiſtaſpis voulut faire placer ſa ſtatuë dans le temple de Memphis au deſſus de celle de Seſoſtris. Le Grand-Prêtre s'y oppoſa genereuſement, & dit hautement que Darius n'avoit pas fait d'auſſi grandes actions que le Roi d'Egypte, & qu'il n'étoit pas juſte, que le Roi des Perſes eût la préference ſur Seſoſtris. Liberté loüable, quand elle eſt priſe à propos, & qui fut eſtimée même par le ſeul qui auroit pû s'en offenſer.

Il fit bâtir, outre cela, un nombre infini d'autres temples, avec deux Obéliſques de cent vingt pieds chacun, qu'il conſacra au Soleil dans la ville d'Heliopolis, ſur leſquels il fit graver le nombre de ſes édifices. Il obſerva toujours d'emploïer à ce travail des captifs, & de ſoulager ſes ſujets naturels: c'eſt pourquoi il étoit ſoigneux d'y faire mettre pour inſcription, que nul du païs n'y avoit travaillé.

Il ſe preſente ici une difficulté aſſez conſiderable, c'eſt de ſçavoir qui étoit le frere de Seſoſtris qui le mit en un ſi grand peril. Quelques auteurs fondés ſur ce qu'en dit *Maneton*, croïent que ce fut Danaüs qui fut obligé, 1511. ans avant l'Eré Chretienne, de quitter l'Egypte, & de ſe retirer au Peloponéſe: mais outre que les temps ne conviennent pas, *Herodote* & *Diodore* de Sicile font connoître que Seſoſtris punit la perfidie de ſon frere; ſeroit-ce donc la punir que de le laiſſer aller dans la Grece, ſoit pour y conquerir, ſoit pour y heriter du roïaume d'Argos? Il y a plus *Herodote* parle de Danaüs quelques pages avant que de rien dire de Seſoſtris & loin de le faire frere du roi d'Egypte il n'en parle que comme d'un particulier, qui venoit même de race étrangere, & non pas de Princes ou de ſouverains du pays. Il aſſûre que les Prêtres d'Egypte lui ont fait la généalogie de Danaüs & que de degrés en degrés ils remonterent juſques à Perſée qui étoit venu de Grece à Chemnis, ville de la haute Egypte, d'où Danaüs & Lyncée étoient originaires.

Seſoſtris après avoir donné ſes premiers ſoins à la reconnoiſſance où il ſe croïoit engagé envers les Dieux, ſongea à recompenſer ſes ſoldats; ce qu'il fit de la maniere du monde la plus liberale, leur aſſignant à chacun & à leur poſterité douze arures de terre (l'arure étoit de cent coudées Egyptiennes quarrées) exemptes de tous impôts, avec des rations de pain, de viande & de vin chaque jour: il ſépara la Cavalerie de l'Infanterie; mais il les plaça preſque toutes entieres dans la baſſe Egypte, ne craignant

les attaques des étrangers que par cet endroit, ſoit à l'Occident, ſoit à l'Orient. Il en retint un petit nombre pour ſa garde ordinaire, dont il aſſigna les quartiers dans le voiſinage de Thebes, capitale de tous ſes états.

Après quoi Seſoſtris ſongea à la police de l'Egypte; premierement il la diviſa en certains gouvernemens, où il établit des Metropoles: les Macedoniens les nommerent depuis Nomes ou Provinces. Il changea auſſi l'adminiſtration de la Juſtice, dont il dépoüilla les Prêtres pour la donner aux Députés de chaque gouvernement, qui tous enſemble éliſoient trente autres Députés, dont le conſeil general de toute l'Egypte étoit compoſé, pour examiner & reformer tous les jugemens rendus dans les provinces. Il déchargea pareillement les Prêtres de la recette des impôts, par deux motifs. Le premier, parce qu'il faiſoit ſcrupule d'emploïer des hommes conſacrés au ſervice des Dieux, à des occupations mondaines. Le ſecond, que ſe trouvant maître d'une infinité de richeſſes étrangeres, & ne croïant pas avoir deſormais beſoin de celles de ſes ſujets, il abolit toutes les impoſitions établies ſur les marchandiſes, ſe contentant des charges réelles des terres qui ſervoient à nourir les ſoldats. On peut croire auſſi que ce Prince s'étoit bien apperçu du defaut eſſentiel de l'ancien gouvernement d'Egypte, qui donnoit un exceſſive & dangereuſe autorité à l'ordre des Prêtres, uniſſant en leurs perſonnes le pouvoir de la magiſtrature avec celui de la Religion.

Mais comme chaque Prince fait des loix par raport à ſon humeur, celui-ci tout different de ſes prédéceſſeurs, tranſporta l'autorité aux gens de guerre; & il ne fit pas en cela une moindre faute, de laquelle ſes ſucceſſeurs ne tarderent pas à ſentir les conſequences. Tant il eſt vrai que toute l'œconomie d'un bon gouvernement conſiſte dans le juſte tempérament du pouvoir & des droits de tous les membres d'un état. Dans cette diſpoſition tous concourent enſemble au bien commun; ſans quoi toute concorde eſt neceſſairement bannie, lorſque quelqu'un de ces membres dominant trop imperieuſement, mécontente tous les autres, ou excite leur jalouſie.

Seſoſtris emploïa les trente deux années de ſon regne qui ſuivirent ſa conquête, à joüir de la gloire qu'il avoit acquiſe, obligeant les Rois quil avoit ſoûmis à venir de tems-en-tems renouveller leur obeïſſance, & payer en perſonne les tributs auſquels il les avoit aſſujetis. Le nombre de ces Princes étoit ſi grand, que ſa Cour en étoit toûjours remplie: & quoiqu'il les traitât favorablement, il les obligeoit dans les cérémonies, de tirer ſon char de triomphe, pour le conduire aux temples des Dieux; choſe indigne d'un grand Prince.

Et Pharios currus Regum cervicibus egit. (1)

De plus, il entreprit une infinité de travaux extraordinaires pour augmenter la fertilité de l'Egypte, en diſtribuant également les eaux du Nil, & pour faciliter le commerce réciproque des Provinces. Ce fut dans ce deſſein qu'il fit creuſer pluſieurs nouveaux canaux, dont les principaux furent le canal occidental, qui du lac de Meris ſe rendoit dans la Mareſte; le canal oriental, qui de Memphis alloit à Peluſe; un au-

(1) *Lucanus lib. X.*

tre qui de Phacouſa couloit dans le lac Serbonide ; celui qui de Memphis ſe rendoit à la mer Rouge proche de Belzephon & enfin le grand canal tranſverſal qui coupoit le Delta, & joignoit tous les bras du Nil.

Ce ſont-là les fameuſes foſſes de Seſoſtris, bien plus anciennes, ſelon Strabon & les autres auteurs, que la guerre de Troye. Cependant la cavation de ces canaux jetta Seſoſtris dans une autre dépenſe beaucoup plus conſiderable, par la neceſſité d'élever un nombre ſuffiſant de digues, pour garantir le plat-pays d'inondations, & de faire ſur ces mêmes canaux une infinité de ponts pour la commodité des paſſages.

On a pourtant remarqué que l'Egypte, qui étoit le pays du monde le plus fécond en chevaux avant le regne de Seſoſtris, avoit depuis perdu cet avantage, à cauſe qu'en facilitant le commerce par eau, il avoit appris à ſon peuple à ſe paſſer de ces animaux. Cela n'arriva pourtant que long-temps après lui & contre ſon intention, comme l'on en peut juger tant par les ſoins qu'il prit pour former une excellente Cavalerie, que par le bâtiment ſuperbe de cent écuries royales qu'il édifia ſur le bord du Nil, depuis Memphis juſqu'à Thebes, en chacune deſquelles on entretenoit deux cens chevaux, aux dépens du public pour tirer les chariots de guerre.

Ce Prince fit élever auſſi pluſieurs monumens dans la ville de Thebes que Germanicus viſita en parcourant l'Egypte, ſur leſquels il trouva des inſcriptions qui marquoient l'étenduë de ſa domination juſques dans l'Inde vers l'Orient, l'Ethiopie au Midy, la Lybie à l'Occident & les Scythes au Septentrion, avec le détail des tributs que chaque peuple devoit payer. *Strabon* fait la même remarque, & comme témoin oculaire il aſſure que ces inſcriptions étoient proche des tombeaux de ce Prince & de ſes quarante prédeceſſeurs qui étoient creuſés dans des grottes au-deſſus du Menonium, c'eſt-à-dire, à l'Occident de la grande Thebes.

Seſoſtris voulut encore que toutes les villes d'Egypte fuſſent environnées de remparts de terre aſſez larges & aſſez épais pour les aſſurer contre les eaux du fleuve ; & ſur ces remparts il fit planter des arbres pour en affermir le terrain, & ſervir de promenades aux peuples. C'eſt pourquoi *Strabon* remarque que dans le temps des inondations, les villes d'Egypte reſſembloient à des iſles ombragées au milieu de la mer.

Les voyageurs qui ont conſideré le revêtiſſement de ces digues & l'innombrable quantité de ponts qui ſe voyent encore ſur les anciens canaux, quoique la plûpart deſſechés, le tout conſtruit de briques cuites au feu, jugent tous que cet immenſe travail ne ſe peut rapporter qu'au temps où l'Ecriture nous apprend que les Iſraëlites étoient employés à faire & à cuire des briques, parce qu'en effet il falloit un peuple auſſi nombreux pour y ſuffire. Mais comme l'hiſtoire profane nous fait connoître d'ailleurs que ces bâtimens ont été ordonnés par Seſoſtris, & achevés pendant ſa vie, ou pendant celle de ſon ſucceſſeur, il en faut conclure qu'il eſt probablement impoſſible de ſeparer la ſervitude des Hébreux, du regne de ces deux Princes, d'autant moins qu'il s'y rencontre une infinité d'autres convenances hiſtoriques, qui ne peuvent ſe trouver dans aucun autre ſyſtême.

Euſtathe a remarqué que la connoiſſance de la Géographie s'augmenta beaucoup par le moyen des voyages de Seſoſtris, d'autant qu'il fit dreſſer des cartes des

pays qu'il avoit parcourus, auſquelles il fit joindre une explication litterale pour les faire connoître à tous ſes ſujets. Il en répandit des exemplaires juſques dans la Scythie, par le deſir de faire paſſer ſa gloire aux pays les plus reculés.

Enfin Seſoſtris mourut (car c'eſt le terme où les plus grands hommes aboutiſſent auſſi-bien que les autres) mais comme il avoit toute ſa vie cherché la gloire & la ſingularité, il la finit dans le même goût, mourant volontairement pour s'épargner les chagrins & les douleurs d'une extrême vieilleſſe. Sa vûë s'étoit affoiblie à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, après en avoir regné cinquante-neuf; & c'eſt principalement ce qui le dégoûta de la vie, n'ayant d'ailleurs aucune incommodité. *Euſebe* dit qu'il avoit quatre coudées trois paulmes & deux doigts de hauteur; ce qui approche de la taille giganteſque: & l'on peut juger de ſa forme dans la même proportion.

Rhameſsès l'aîné des enfans de Seſoſtris lui ſucceda. *Herodote* le nomme *Pheron*, c'eſt-à-dire ſans doute, *Pharaon*, nom de dignité propre à tous les Rois d'Egypte. On s'eſt fort embarraſſé pour en ſavoir l'explication, faute de s'être arrêté à celle que *Joſephe* en a donnée, qui eſt ſans doute la meilleure, comme M. *Le Clerc* l'a fait voir ſur le XII. Chapitre de la Geneſe. Suivant l'analogie de l'Arabe, il croit qu'on doit dire que c'étoit non-ſeulement un titre d'honneur, comme l'*Imperator* des Romains, mais qu'outre cela il exprimoit encore proprement la dignité Royale. Il eſt auſſi nommé par *Diodore* Rhemphis, par *Africain* Rapſach, & par *Euſebe*, Rhamſés. Et comme il étoit ſenſible à la pieté & à la gloire: il bâtit les Portiques Occidentaux du Temple de Memphis ſur le modele de ceux du Nord faits par le Roi Meris.

Mais ce qui nous importe le plus de ſavoir touchant ce Prince, eſt qu'il continua les deſſeins de ſon pere pour fortifier l'entrée Orientale de l'Egypte, & perfectionner les travaux qu'il avoit tracés de ce côté là. *Herodote* & *Strabon* qui les ont décrits, diſent qu'il y en avoit un tiré du Nil au-deſſus de Bubaſte, lequel après un détour qu'il faiſoit au midi, à cauſe des montagnes, alloit enſuite ſe rendre dans la mer Rouge; un autre tiré de Bubaſte qui ſe déchargeoit à Peluſe; & un troiſiéme tiré de Peluſe à Phacouſa qui étoit prolongé d'une part juſqu'au lac Serbonide, & de l'autre juſqu'au premier canal. Rhamſsés aſſura ces canaux par des forteresſes placées dans les lieux les plus commodes & les plus propres à la défenſe. Il ruina Avaris, & de l'autre côté du canal il bâtit la ville de Peluſe, dont le nom fait alluſion au terrain fangeux où elle eſt ſituée.

Phacouſa, autrement la ville de Tiphon, & par tranſpoſition des lettres, Pithon (car c'eſt ainſi que l'Ecriture la nomme à cauſe de la défenſe faite aux Hébreux de nommer les Dieux étrangers) étoit une forteresſe bâtie ſur le canal le plus Oriental. Migdol en étoit encore une autre dans le deſert, bâtie à quelque diſtance de la mer Rouge. Celle-ci a long-temps conſervé ſa réputation, puiſque les Prophetes la mettent avec Peluſe & Rhinocorure au nombre des clefs de l'Egypte. Enfin la quatriéme forteresſe étoit la ville d'On, en Hébreu Aven, & en Grec Heliopolis, dont tout le monde connoît la ſituation.

C'étoit à bâtir les murailles de ces villes que les Iſraëlites furent employés dans

les dernieres années de leur captivité ; travail beaucoup plus pénible que celui des digues & des ponts que Seſoſtris les avoit contraints de faire. La preuve certaine que l'occupation de ces captifs étoit telle au temps de leur délivrance, ſe prend de ce que l'Ecriture le dit expreſſément, & de ce que tous les miracles de Moïſe ſe ſont faits au voiſinage de Peluſe dans la plaine de Tanis. *Herodote* qui ne parle pas de ce Prince avec beaucoup davantage, en rapporte une choſe fort extraordinaire. Dieu le punit comme ſon pere de l'aveuglement du corps, auſſi-bien que de celui de l'eſprit. Il fut dix ans dans ce triſte état. La onziéme année (1) il lui vint un oracle de la ville de Butte, par lequel il apprit qu'il recouvreroit la vûë en ſe lavant les yeux de l'urine d'une femme qui n'auroit jamais connu que ſon mari. Il voulut premierement éprouver ſi l'urine de la Reine lui ſerviroit de remede ; mais ce fut inutilement : il ſe ſervit donc de celle des autres, & enfin la vûë lui revint. Après quoi il fit aſſembler dans une des villes de ſon obéiſſance toutes les femmes dont il avoit éprouvé l'urine, excepté celle qui l'avoit guéri, & quand elles y furent, il les fit brûler toutes ; & prit pour femme celle dont il avoit reçû la gueriſon. Je crois néanmoins que toute cette hiſtoire eſt un conte de quelque Prêtre Egyptien, qui n'ayant pû réuſſir auprès de quelques femmes, cherchoit à ſe vanger ſur le general des refus qu'il avoit reçûs en particulier. Mais *Herodote* qui le rapporte ſur la foi des Prêtres d'Egypte, dit qu'en reconnoiſſance de ſa gueriſon, ce Prince fit de magnifiques offrandes dans tous les Temples, ſur-tout dans celui du Soleil. Il y mit deux Obéliſques faits chacun d'une ſeule pierre, qui avoient de haut cent coudées & huit de diamêtre par la baſe. Ce Prince moins conſiderable par des actions d'éclat, que par la durée de ſon gouvernement, mourut après un regne de ſoixante-ſix ans.

Nous voici venus au regne d'*Amenophis*, nommé auſſi *Amoſis* par quelques-uns, & nous croyons que ce fut ſous ce Prince que ſe fit la ſortie miraculeuſe des Iſraëlites hors de l'Egypte. C'eſt ce que nous allons examiner. Nous avons déja dit que les travaux faits par Seſoſtris dans toute l'Egypte, non par ſes ſujets naturels, mais par des étrangers, ſoit priſonniers de guerre, ſoit eſclaves, ſont les mêmes que ceux auſquels les Saintes Ecritures témoignent que furent employés les Iſraëlites dans le temps de leur perſécution. Ainſi je ne crois pas qu'il y ait lieu de douter que Seſoſtris ne ſoit le même Pharaon, qui le premier perſecuta le peuple de Dieu. La perſécution qui dura au moins les quatre-vingt premieres années de la vie de Moïſe, nous fait croire qu'elle convient au regne de ce Prince, & à celui de Rameſsès ſon fils. Ce Prince ayant donc gouverné ſoixante-ſix ans, & Seſoſtris cinquante-neuf, la perſécution aura, ſans doute, commencé la quarante-cinquiéme année du regne de ce dernier, peut-être même auparavant, puiſque malgré les travaux dont on accabloit Iſraël, il ne laiſſoit pas de multiplier extraordinairement, & par-là de ſe rendre ſi redoutable au Roi d'Egypte, que pour détruire par d'autres voyes un peuple qu'il ne pouvoit abbattre par le travail, il en vint à cet Edit rigoureux & inhumain, de faire périr tous les enfans mâles qui naîtroient parmi le peuple de Dieu. Ainſi nous croyons que cet Edit aura été rendu la quarante-cinquiéme année de Seſoſtris, &

(1) Herodot. lib. 2. Hiſtoriarum.

que la perſécution & les travaux auront commencé la trente-cinquiéme année du regne de ce Prince, peu de temps après qu'il fut retourné de ſes conquêtes d'Aſie.

Les Saintes Lettres nous inſinuent (1) que les deux Rois qui ont le plus perſecuté Iſraël ont regné long-temps. Il y eſt dit que Moïſe âgé de quarante ans alla viſiter ſes freres affligés, & qu'alors ayant tué un Egyptien, il fut obligé de quitter l'Egypte & de ſe retirer dans le pays de Madian, pour éviter la colere du Roi qui le vouloit faire mourir. L'Ecriture ajoûte, qu'après un très-long-temps ce Pharaon, c'eſt-à-dire, ce même Roi mourut; que ce fut dans ce temps-là que le ſaint légiſlateur Moïſe reçût ſa miſſion dans cette apparition extraordinaire qu'il eut ſur le mont Horeb, & que pour obéïr à l'ordre de Dieu même il ſe rendit en Egypte. On ſait qu'il avoit alors près de quatre-vingt ans. Ainſi, qui de ſoixante & dix-neuf retranche ſoixante-ſix qu'a regné Rameſsès, il reſtera treize ans, qui eſt le temps que la naiſſance de Moïſe a précedé la mort de Seſoſtris. Cet Edit ſanguinaire a donc été rendu quatorze ans avant la mort de ce Prince qui en a regné cinquante-neuf. Il n'avoit pas encore été rendu à la naiſſance d'Aaron, arrivée trois ans avant celle de Moïſe, puiſque l'Ecriture n'en parle pas.

Le ſucceſſeur de Rameſsès fut donc Amenophis : c'eſt-là ce Pharaon dont le cœur fut endurci, malgré les miracles que Moïſe fit pour le toucher. Le ſaint légiſlateur montra bien par tant de prodiges que Dieu lui faiſoit faire, avec quel ſoin il avoit été élevé dans toutes les ſciences curieuſes des Egyptiens. Amenophis crût, ſans doute, qu'il y avoit plus de ſubtilité que de réalité dans les choſes extraordinaires que Moïſe avoit faites en ſa preſence : c'eſt pourquoi, preſſé d'un côté par la honte de ſe croire trompé, & de l'autre par ſa vanité, qui ne lui permettoit pas de plier ſous un peuple qu'il tenoit en eſclavage, il aſſembla promptement une armée pour forcer les Hébreux de revenir en Egypte : il les pourſuivit, & les atteignit près de la mer en deçà de Belzephon dans un lieu ſerré de montagnes, d'où il étoit moralement impoſſible qu'ils puſſent échaper : mais la nature obéiſſant aux ordres de la divine providence, leur ouvrit un paſſage par la mer, à la faveur d'un vent de Nord très-violent & d'un reflus miraculeux qui pouſſerent les eaux vers le midi, & les y ſoutinrent aſſez long-temps pour que Moïſe profitât ſagement de ce paſſage ineſperé. Les Egyptiens furent aſſez téméraires pour les ſuivre; mais leurs chariots & leur cavalerie s'embarraſſerent dans le terrain vaſeux & pierreux que la mer avoit quitté; de ſorte que leur marche extrêmement lente & peſante leur fit craindre le retour de l'eau : ils voulurent gagner le rivage d'où ils étoient partis; mais ce fut inutilement, car le déſordre s'étant augmenté dans cette retraite, les eaux les joignirent & engloutirent la plûpart des Egyptiens.. L'Ecriture dit même qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul; ce qui ſe doit entendre de ceux qui s'étoient engagés ſi mal à propos à ſuivre avec des chariots de guerre une infanterie ſans armes, & dans un paſſage où celle-ci ne pouvoit être retardée, & où la cavalerie devoit néceſſairement périr.

Comme il ne s'eſt point écoulé deux ans depuis la miſſion de Moïſe juſqu'à la ſortie

(1) Exod. II. 15. Act. VII. 23.

d'Egypte, il paroît que ce Prince ne doit avoir gouverné tout au plus qu'un an & demi. Diodore de Sicile a donc approché de la verité, lorſqu'il avouë (1) que les captifs de Babylone excedés par les travaux inſupportables dont Seſoſtris les avoit accablés, s'étoient révoltés contre le Roi d'Egypte. Ces captifs de Babylone ne ſont ici vrai-ſemblablement que les Iſraëlites. Cet endroit ne marque point, à la verité, le nom du Roi ſous lequel ces captifs deſerterent, ou abandonnerent l'Egypte : mais les hiſtoriens Egyptiens levent les difficultés. Voici donc ce que dit *Maneton.* » Après que ces pauvres gens (*il parle des Juifs*) eurent (2) paſſé un » aſſez long-temps dans un travail ſi pénible, ils firent ſupplier le Roi de les vouloir » ſoulager de leurs ſouffrances, & de leur donner pour retraite la ville d'Avaris, » nommée autrefois Tryphon, & qui avoit été habitée par les Paſteurs : ce que ce » Prince leur accorda. Que lorſqu'ils y furent établis, ils trouverent ce lieu pro- » pre pour ſe révolter, choiſirent pour chef un Prêtre d'Heliopolis nommé Oſar- » ſiphom, & s'obligerent par ſerment à lui obéir : qu'il commença par leur ordon- » ner entre autres choſes de ne point faire difficulté de manger des animaux qui paſ- » ſent pour ſacrés parmi les Egyptiens, & de ne s'allier qu'avec ceux qui étoient » dans leurs mêmes ſentimens : qu'il fit en ſuite enfermer de murailles, & fortifier » extrêmement cette ville, & ſe prépara à faire la guerre au Roi Amenophis : que » d'autres Prêtres s'étant joints à lui, il envoya des Ambaſſadeurs à Jeruſalem » vers les Paſteurs, que le Roi Themoſis avoit chaſſés, pour les informer de ce qui » s'étoit paſſé, & les exhorter de s'unir à lui pour faire tous enſemble la guerre à » l'Egypte ; qu'il les recevroit dans Avaris, qui avoit autrefois été poſſedée par » leurs ancêtres, leur fourniroit toutes les choſes neceſſaires pour leur ſubſiſtance, » & que prenant leur temps à propos, ils pourroient facilement conquerir l'E- » gypte : que ces habitans de Jeruſalem avoient reçu ces propoſitions avec joye, » & s'étoient rendus à Avaris avec deux cens mille hommes : qu'alors le Roi Ame- » nophis ſe ſouvenant de ce que le Prêtre Amenophis avoit prédit, fut ſaiſi d'une » telle crainte, qu'après avoir tenu conſeil avec les principaux de ſon Etat, il » envoya d'abord les animaux qui paſſent pour ſacrés en Egypte, commanda aux » Prêtres de cacher leurs ſimulacres, mit entre les mains d'un de ſes amis Se- » thon ſon fils âgé ſeulement de cinq ans, autrement nommé Rameſsès du nom de » ſon ayeul, & enſuite avec une armée de trois cens mille hommes, il fut au-devant » des ennemis ; que dans la créance que les Dieux lui étoient contraire, il n'oſa » en venir à un combat, retourna ſur ſes pas, & vint à Memphis, où après avoir » pris le ſimulacre du bœuf Apis, & les autres animaux qu'il reveroit comme des » Dieux, il paſſa en Ethiopie avec une grande partie de ſon peuple : que le Roi » de ce pays, qui lui étoit extrêmement affectionné, le reçut très-bien avec tous » les ſiens, leur aſſigna des villes & des bourgs où ils ne manquerent de rien du- » rant treize ans que dura cet éxil, & tint toujours des troupes ſur les frontieres de » ſon Royaume, pour la ſûreté d'Amenophis : que cependant ces Paſteurs venus

(1) Dicuntur è captivis ii qui à Babylonia fuerant abducti, à Rege (Seſoſtri) defeciſſe, cum operum moleſtiam tolerare non poſſent. *Diodorus Siculus Biblioth. hiſtorica, lib.* 1.

(2) Manetho apud Joſeph. Lib. I. contra Appionem.

» de Jeruſalem ; firent encore beaucoup plus de mal que ceux qui les avoient ap-
» pellés en Egypte, qu'il n'y avoit point de cruautés & d'impietés qu'ils ne com-
» miſſent ; que ne ſe contentant pas de mettre le feu dans les villes & dans les
» bourgs, ils y ajoutoient des ſacrileges, mettoient en pieces les ſimulacres des
» Dieux, tuoient même les animaux ſacrés, contraignoient les Prêtres & les Prophè-
» tes Egyptiens d'en être les meurtriers, & les renvoyoient enſuite tous nuds. »
A quoi cet auteur ajoute, continuë *Joſephe*, qu'ils eurent pour Legiſlateur un Prêtre d'Heliopolis nommé Oſarſiph à cauſe d'Oſiris, qui étoit le Dieu que l'on adoroit en cette ville, & que ce Prêtre ayant changé de religion, changea auſſi de nom, & prit celui de Moïſe.

Et Cheremon, autre hiſtorien Egyptien, (1) rapporte que « la Déeſſe Iſis apparut
» en ſonge à Amenophis, & lui reprocha que ſon temple avoit été ruiné par la
» guerre : qu'un de ces ſaints docteurs nommé Phritiphante, lui avoit dit que pour
» le délivrer des frayeurs qui le troubloient durant la nuit, il falloit qu'il chaſſât d'E-
» gypte tous ceux qui étoient infectés de lépre & d'autres méchantes maladies :
» qu'il en chaſſa enſuite deux cens cinquante mille, entre leſquels étoient Moïſe,
» & Joſeph qu'il dit avoir auſſi été un ſacré docteur ; que le premier ſe nommoit
» en Egyptien, Ticithe, & l'autre Pereſph : que ces deux cens cinquante mille
» hommes étant arrivés à Peluſe, y trouverent trois cens quatre-ving mille hom-
» mes à qui Amenophis avoit refuſé l'entrée de l'Egypte ; qu'ils ſe joignirent en-
« ſemble & marcherent contre lui : que ce Prince n'oſant les attendre s'enfuit en
» Ethiopie & laiſſa ſa femme groſſe : que cette Princeſſe accoucha dans une ca-
» verne d'un fils nommé Meſſenez, qui étant devenu grand, chaſſa les Juifs dont
» le nombre étoit de deux cens mille hommes, les pourſuivit juſqu'aux frontieres
» de Syrie, & fit revenir d'Ethiopie Amenophis ſon pere. »

Je ne m'embarraſſe point des circonſtances particulieres des faits rapportés par ces deux hiſtoriens : je m'en tiens à des *verités generales*, qui ſont certaines par ces deux écrivains, & par les autres monumens de l'antiquité. La *premiere* eſt que les Iſraëlites accablés par les travaux des Egyptiens ſont ſortis de l'Egypte. La *ſeconde* verité, qu'ils en ſont ſortis long-tems après que les Paſteurs en ont été chaſſés par Themoſis. Cette verité ſe pourroit encore inferer des paroles même du ſaint patriarche Joſeph. La choſe qu'il pria ſon pere de dire au Roi d'Egypte, eſt que lui & ſes enfans étoient paſteurs de troupeaux, parce que les Egyptiens déteſtant les paſteurs, ils pourront, dit-il, vous donner la terre (2) de Geſſen. *Hæc autem dicetis, ut habitare poſſitis in terra Geſſen, quia deteſtantur Ægyptii omnes paſtores ovium.* D'où auroit pû venir cette haine publique & nationale, pour ainſi dire, contre les paſteurs, ſi l'Egypte n'en eût pas reçu autrefois de grands maux, & que le païs de Geſſen ou Goſſen qu'ils avoient habité, ne ſe trouvât pas encore dénué d'habitans. La *troiſiéme*, que les Egyptiens honteux de leur défaite miraculeuſe n'oſent l'avoüer ; & cherchent à la déguiſer, ou du moins à diminuer ſon infamie, en alterant toutes les circonſtances du fait. La *quatriéme* verité, qu'il y avoit environ ſix cens trente mille combattans, ce qui revient au

(1) Joſephus libro 1. contra Appionem. (2) Geneſ. 46. 34.

nombre

nombre même de Moïſe. La *cinquiéme* enfin qui fait l'objet de cette diſcuſſion, eſt que ce fut ſous Amenophis qu'arriva ce prodige ſi ſurprenant. Ce même Amenophis ſe trouve marqué dans tous les Canons des Rois d'Egypte à la XIX. Dynaſtie à la ſuite de Seſoſtris & de Rameſsès. Il eſt vrai que *Maneton* ne marque pas le nombre des années de ſon regne, mais on le trouve dans Euſebe qui lui donne quarante ans; d'autres cependant ne lui en donnent que vingt.

Il faut aller plus avant, & dire que ſi Amenophis eſt péri dans la mer Rouge, il n'a regné qu'un an & demi, & qu'aïant eu pour ſucceſſeur un fils de même nom, qui aura regné trente-huit ans, on aura confondu les deux regnes en un ſeul: choſe aſſez ordinaire dans ces occaſions, où l'on réünit quelquefois différens regne, ou bien d'un même il s'en fait quelquefois deux. Mais ſi Amenophis s'eſt ſauvé, comme le prétendent quelques auteurs, il faut dire, que honteux de ſa foibleſſe, il ſe ſera retiré vers l'Ethiopie, pour ne paroître pas publiquement après une telle diſgrace. Pour lors il n'y aura eu qu'un Amenophis qui aura regné quarante ans. Ceux qui auroient envie de travailler ſur cette matiere autant que je l'ai fait moi-même, n'ont qu'à lire la Chronologie ſacrée du P. *Tournemine* Jeſuite, où ce fait eſt traité d'une maniere préciſe & lumineuſe. On peut recourir même au livre huitiéme du *Pharus veteris Teſtamenti* du P. *Abraham*, Jeſuite Lorrain, qui a traité ce point avec beaucoup de ſavoir & d'exactitude. On verra que j'ai profité des recherches de ces deux grands hommes. Mais en verité je conſeille à ceux qui ont de meilleures choſes à faire, de gouter tranquillement le fruit des peines que je me ſuis données dans une étude auſſi ſéche.

Cette XIX. Dynaſtie ne preſente plus rien qui merite notre attention. Il ſemble même que l'Egypte humiliée par une ſi grande perte fut pluſieurs ſiecles à ſe remettre. En effet à peine en eſt-il parlé depuis ce tems-là, quoiqu'on voye briller dans l'hiſtoire des peuples bien moins conſiderables.

Nechepſus chef de la XX. Dynaſtie, s'eſt, dit-on, rendu recommandable par la connoiſſance de l'aſtrologie, ſcience vaine, à la verité, mais qui ſeduit toujours les igorans, & qui amuſe quelquefois les ſavans dans leur oiſiveté. *Quique magos docuit myſteria vana* (1) *Nechepſos*: Cette Dynaſtie n'a de remarquable que *Thuoris* ou *Phuſanus* qu'on prétend être le *Protée* qui vivoit vers le tems de la guerre de Troye; & l'on croit qu'il reçût chez lui Helene & Paris. Ces deux amans ſe retirant à Troye pour y joüir tranquillement de leur ſeduction mutuelle, furent jettés par un coup de vent ſur les côtes d'Egypte. Et comme la tourmente continuoit, ils prirent terre à l'embouchure du Nil. Il y avoit (2) alors ſur le rivage un temple d'Hercule où les eſclaves, qui s'y retiroient recouvroient la liberté, en ſe faiſant marquer des ſaintes marques qui y ſont; & dès qu'ils s'étoient mis ainſi ſous la protection de cette divinité, on ne pouvoit plus les prendre. Aſile dont le privilege ſubſiſtoit encore du tems d'Herodote. Les eſclaves de Paris ayant donc oüi parler de la franchiſe que l'on trouvoit dans ce temple, s'y retirerent auſſi-tôt, & ſe proſternant devant le Dieu, ils commencerent ſelon la coutume de ces ſortes de gens, à accuſer leur maître, & à publier le rapt d'Helene; & l'injure qu'il avoit faite à Manelaus. Les prêtres & le gouver-

(1) Paulinus apud Auſonium Epiſtola 19. (2) Herodot. lib. 1.

neur de la province écrivirent en ces termes au Roi qui réſidoit à Memphis : « Il vient » d'arriver ici un étranger de la race de Teucer, qui a commis dans la Grece un cri- » me étrange : il a ſeduit la femme de ſon hôte, il l'a enlevée, & emmene avec elle » de grandes richeſſes. Il a été pouſſé ſur vos terres par des vents contraires : le laiſſe- » rons-nous aller impunément, ou lui ôterons-nous ce qu'il emporte avec lui ? » Protée manda auſſitôt qu'on ſe ſaiſit de cet homme, de quelque lieu qu'il pût être, puiſqu'il avoit commis ce crime contre ſon hôte, & qu'on l'amenât devant lui pour l'entendre. Ce qui fut executé, & Protée interrogea Paris, qui repondit exactement à toutes ſes queſtions : il n'y eut que ſur Helene qu'il ſe mit à varier. C'étoit néanmoins l'article eſſentiel, mais tout fut revelé par ſes eſclaves. Alors Protée prononça ſon jugement en ces termes. « Si je ne faiſois pas ſcrupule de faire mourir un étranger que » les vents & la tempête ont pouſſé ſur mes terres, je vangerois par ta mort le Prince » Grec à qui tu viens de faire une ſi grande injure. O le plus méchant de tous les » hommes, tu as commis l'action la plus lâche que l'on puiſſe commettre contre » ſon hôte : tu ne t'es pas contenté de débaucher ſa femme, tu l'enleves & l'em- » menes avec toi ; tu joins à cette action un autre crime ; tu pilles la maiſon & les tré- » ſors de ton hôte. Comme je ſçai qu'il eſt important de ne pas faire mourir d'étran- » gers, je ne permettrai pas auſſi que tu emmenes avec toi cette femme & ces ri- » cheſſes ; mais je ferai garder l'un & l'autre juſqu'à ce que ton hôte vienne lui même » les demander : quant à toi, & aux tiens, je vous commande de ſortir dans trois » jours des terres de mon obeïſſance, autrement je vous ferai pourſuivre comme » ennemis. » Herodote prétend qu'Homere qui étoit inſtruit de ce fait n'én a voulu parler que fort obſcurement. Ce fut donc à Memphis que Menelaus recouvra Helene ſon épouſe après la guerre de Troye. Cependant ce prince Grec n'uſa point de re- connoiſſance envers les Egyptiens. Car pour ſavoir par les ſacrifices les raiſons qui obligeoient les Dieux à le retenir par des vents contraires ſur les côtes d'Egypte, il immola deux enfans Egyptiens, & en chercha la cauſe dans leurs entrailles. Cette action barbare le rendit odieux à ceux de qui il venoit de recevoir tant de bienfaits, & il fut enfin contraint de s'enfuir dans la Lybie.

Un des ſucceſſeurs de Protée fut ce Prince ſi (1) opulent nommé *Rhampſinet* par Herodote, qui en rapporte cette avanture extraordinaire. Diodore de Sicile prétend qu'il avoit en or & en argent la valeur de 36. millions de marcs d'argent, c'eſt-à-dire, plus de trois cens millions de piaſtres. Ce Roi voulant mettre en ſureté les ſommes immenſes qu'il avoit amaſſées, fit faire un édifice de pierre de taille, dont il voulut qu'une des murailles fût en ſaillie hors de l'enclos de ſon palais ; mais l'architecte tra- hiſſant le deſſein du Roi, poſa une de ces pierres de telle ſorte, qu'un homme ſeul la pouvoit facilement ôter ; l'édifice étant achevé, ce Prince y fit mettre ſon argent. Quelque temps après l'architecte étant prêt de mourir, fit venir auprès de ſon lit ſes deux enfans, & leur dit qu'il avoit uſé d'un artifice, en bâtiſſant le lieu où le Roi tenoit ſes tréſors, & que s'ils ſavoient en profiter, ils auroient moyen de vivre ſplen- didement ; qu'alors il leur déclara tout ce qui concernoit cette pierre, comment ils

(1) Herodot. lib. 2. Diodor. lib. 1.

la pouvoient tirer, comment ils la pouvoient remettre, & qu'enfin il leur dit, que s'ils obſervoient exactement toutes les choſes qu'il leur enſeignoit, ils ſeroient les tréſoriers & les diſpenſateurs de l'argent du Roi. Leur pere étant mort, ils ne differerent point de ſe ſervir de l'avis qu'il leur avoit donné ; ils allerent de nuit au palais, & leverent ſans difficulté la pierre qui leur avoit été déſignée, après quoi ils prirent quantité d'argent. Un jour le Roi étant entré en ce lieu, s'étonna de voir une ſi grande diminution dans les vaiſſeaux où il avoit mis ſon argent ; il ne pouvoit cependant en accuſer perſonne, parce qu'il ne voyoit rien de rompu, & que le lieu étoit bien fermé ; enfin y étant venu trois ou quatre fois, & voyant que ſon argent diminuoit de jour en jour, il chercha un moyen pour arrêter les voleurs, & fit faire des rets qu'il mit autour des vaiſſeaux où étoit l'argent : que les voleurs y étant venus à l'ordinaire, l'un des deux ſe prit dans les filets comme il penſoit prendre l'argent ; alors voyant le péril où il étoit, il appella ſon frere, lui dit le malheur qui lui venoit d'arriver, & le pria d'entrer, & de lui couper la tête, de peur qu'étant reconnu, ils ne perdiſſent tous deux la vie. Son frere touché par ſes raiſons, lui obéït ; & après avoir remis la pierre, il s'en retourna chez lui avec la tête de ſon frere : mais quand le jour fut venu, le Roi ne manqua pas d'aller où il avoit fait tendre ce piege, & fut épouvanté de voir ſans tête le corps du voleur arrêté dans les filets, & de trouver cependant cet édifice entier ſans aucune ouverture : qu'il fit pendre ſur une des murailles de la ville le corps du voleur, & mit des gardes de côté & d'autre, avec ordre de lui amener tous ceux qu'on verroit pleurer à ce ſpectacle, ou qui en témoigneroient de la douleur. A cette vûë la mere ne put retenir les ſentimens de la nature, & dit au fils qui lui reſtoit, qu'il mit tout en uſage pour lui apporter le corps de ſon frere, & que s'il ne lui donnoit cette ſatisfaction, elle iroit elle-même trouver le Roi, & lui diroit qu'il étoit le voleur qui avoit dérobé ſes tréſors. Mais après avoir inutilement tenté de la detourner de ce deſſein, il fit mettre ſur des ânes des peaux de bouc pleines de vin, & lorſqu'ils les eut pouſſés à l'endroit ou le corps de ſon frere étoit pendu, il délia ſecretement deux ou trois de ces peaux, le vin venant à couler, il commença à crier & à s'arracher les cheveux, comme s'il ne ſavoit auquel de ſes ânes il devoit premierement aller. Pour empêcher que le vin ne ſe perdît, les gardes accoururent avec des bouteilles pour le recueillir, l'autre feignant d'être en colere, leur dit toutes ces ſortes d'injures ; mais les gardes lui ayant parlé plus doucement, il feignit de s'addoucir, & détourna ſes ânes du chemin pour les rechercher, & donna à ces ſoldats une de ſes peaux. Ces ſoldats s'étant aſſis en la place même où ils ſe trouverent, commencerent à boire, & prierent celui qui les trompoit, de demeurer & de boire avec eux ; il n'y demeura que pour les contenter, il leur donna encore une de ſes peaux pleine de vin ; les gardes s'enyvrerent & s'endormirent ; mais le frere du défunt pour ſe mocquer d'eux leur raſa à chacun la joüe droite, dépendit le corps de ſon frere à l'entrée de la nuit & l'emporta chez lui. Lorſque le Roi eut apprit qu'on lui avoit enlevé le corps du voleur, il fut extrêmement en colere, & pour découvrir celui qui avoit fait cette injure, il s'aviſa, dit-on, de faire une choſe qu'il eſt impoſſible de croire. On prétend qu'il proſtitua ſa fille, & lui commanda de recevoir indifferemment tout le monde ; mais qu'avant

de ſe laiſſer toucher, elle obligeât chacun de ceux qui viendroit la voir, de lui dire ce qu'il avoit fait en ſa vie de plus ſubtil & de plus méchant, & qu'elle fit arrêter celui qui lui découvriroit ce qui concernoit l'avanture du voleur. Cette Princeſſe obéit au commandement de ſon pere; mais le voleur qui avoit ſû le motif d'un ſi infame deſſein, réſolut encore de tromper le Roi & d'éluder ſes fineſſes. Il coupa la main d'un homme qui venoit de mourir, & la portant ſous ſon manteau, il alla chez la Princeſſe. Dès qu'il fut entré, elle l'interrogea comme les autres, alors il lui conta que la plus méchante action qu'il eût jamais faite, étoit d'avoir tué ſon frere dans le lieu où le Roi gardoit ſes tréſors, & que la plus ſubtile étoit d'avoir dépendu le corps de ſon frere après avoir enyvré les gardes. Elle ne l'eut pas ſi-tôt ouï qu'elle voulut l'arrêter; mais comme on étoit dans la nuit, il lui tendit la main du mort qu'elle prit, penſant tenir celle du voleur, & l'ayant ainſi trompée il ſe ſauva à la faveur de l'obſcurité. Le Roi ayant ſû cette nouvelle ne put aſſez admirer une ruſe auſſi hardie; il fit donc publier non-ſeulement qu'il pardonneroit au voleur; mais qu'il lui donneroit encore des récompenſes, s'il ſe vouloit découvrir lui-même. Le voleur qui ſavoit ſans doute combien les Rois ſont intereſſés à tenir leur parole, vint trouver celui d'Egypte, qui ne put refuſer ſon eſtime à cet homme, & lui donna ſa fille en mariage, comme au plus adroit & au plus habile de tous les hommes, parce qu'il en ſavoit plus que les Egyptiens, qui en ſavent eux-mêmes beaucoup plus que les autres en fait de ruſes.

La XXI. Dynaſtie n'a peut-être de remarquable que le Roi nommé Chemnis par *Diodore de Sicile*, & Cheops par Herodote, Prince livré à l'injuſtice & à l'irreligion. C'eſt lui qui fit fermer les temples d'Egypte, & qui défendit aux Egyptiens de ſacrifier à la divinité. Il les empêcha enſuite de travailler pour d'autres que pour lui. C'eſt à ce tyran, (car on ne ſauroit donner d'autre nom à des Rois impies) qu'on eſt redevable de la grande pyramide, qui ſe voit encore à quelques lieuës de la rive occidentale du Nil. Cent mille Egyptiens que l'on changeoit tous les trois mois furent occupés pendant vingt ans à cet immenſe bâtiment, ſoit à tirer les pierres des carrieres de l'Arabie, ſoit à élever ce vaſte monument qui a environ huit cens pieds de largeur ſur une pareille hauteur. Il eſt fait de pierres de tailles très-bien liées, dont il n'y en a pas une qui n'ait trente pieds de long; une entrée qui conduit dans des ſouterrains y fait découvrir une chambre quarrée, large de ſix pas, haute & large de quatre. On y trouve un coffre de marbre noir d'une ſeule piece: ce morceau qui paroît avoir ſervi de ſarcophage ou de cercueil, a douze pieds de long, cinq de hauteur, & autant de largeur. Un puit que l'on y voit encore cimenté à chaux & à ſable, ſervoit pour la maçonnerie & pour l'uſage des ouvriers. On prétend qu'un archer, quelque fort qu'il ſoit, aura de la peine à tirer une fleche juſqu'au ſommet de la pyramide. Ce Prince qui avoit à cœur ce bâtiment vint à manquer d'argent: il ſe ſervit, dit-on, d'un expedient des plus bizarres & des plus incroyables pour achever cet édifice. Il ordonna à ſa fille de ſe proſtituer dans une maiſon qui lui fut aſſignée, pour tirer du gain qu'elle feroit de quoi perfectionner cet ouvrage. On prétend qu'elle prit tant de goût pour ces ſortes de bâtimens, qu'elle eut envie de faire édifier elle-même une

ſeconde pyramide de ſes propres épargnes. Elle ne demandoit à chaque perſonne qui la viſitoit, qu'une ſeule pierre pour venir à bout du deſſein qu'elle avoit projetté : & c'eſt-là ce qui a ſervi à bâtir la ſeconde pyramide, qui a cent cinquante pieds de face par ſa baſe. Le ſucceſſeur de ce Prince nommé *Cephrenes* par Herodote, & *Cephus* par Diodore de Sicile, eſt apparemment le *Phuſenes* de la XXI. Dynaſtie. Il édifia une autre pyramide. *Mycerinus* ou *Cherinus* qui eſt certainement le *Nephercheres* de la XXI. Dynaſtie, l'un des fils de Cheops, monta ſur le trône, & devint le pere de la patrie & les délices de ſon peuple, auquel il ouvrit les temples, lui rendit l'ancienne liberté, & fit exercer la juſtice avec une exactitude qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans l'Egypte. Ce Prince reçût dans ſon regne, qui fut de peu de durée, une affliction plus ſenſible aux Princes qu'aux autres hommes. Il perdit ſa fille unique, qu'il n'aimoit peut-être point aſſez paternellement : mais pour ſe conſoler & rendre à la Princeſſe l'honneur qu'elle meritoit, il la fit inhumer dans une vache de bois doré, animal reſpecté d'ailleurs par les Egyptiens. On la mit dans une ſalle du palais de la ville de Saïs richement parée. On y brûloit tout le jour des parfums & des odeurs; & de nuit il y avoit des lampes allumées. Chaque année on choiſiſſoit un jour pour la conduire en proceſſion par toute la ville, après néanmoins qu'on avoit battu des verges la Divinité à laquelle Cherinus ou Nephercheres avoit ſacrifié un peu trop voluptueuſement. Ce Prince équitable & humain ſe livra au plaiſir, ſur un avis que l'oracle lui fit donner du peu de durée de ſon regne. Il prétendoit par ce moyen doubler les années de ſa vie en paſſant les nuits & les jours dans des occupations également agréables : pour ſuivre le goût Egyptien, il bâtit auſſi une pyramide de pierre d'Ethiopie. Selon la ſupputation des temps, *Suſennes* dernier Roi de cette Dynaſtie doit être le Pharaon qui donna ſa fille en mariage au Roi Salomon.

Seſac qui commence la XXII. Dynaſtie, eſt plus célebre dans l'Ecriture Sainte que dans l'hiſtoire prophane. C'eſt de lui dont le Seigneur ſe ſervit pour châtier Roboam. Le Chevalier *Marſham* lui fait trop d'honneur de le prendre pour Seſoſtris le heros de l'Egypte. Nous avons déja marqué ce qu'on peut dire à ce ſujet : mais comme il n'a point fait les actions héroïques & les travaux de Seſoſtris, il n'a pas eu auſſi un regne d'une auſſi longue durée. On a lieu de croire que c'eſt le même qui eſt nommé *Aſichis* par *Herodote*. Les travaux qu'il fit faire furent peu conſiderables. Il paroît que tout aboutit à une Pyramide de briques, ſur laquelle il fit mettre cependant cette inſcription ſuperbe, moins convenable à la Pyramide même, qu'à l'orgueil de celui qui la faiſoit élever.

NE ME COMPARE POINT AVEC LES AUTRES PYRAMIDES, QUE JE SURPASSE AUTANT QUE JUPITER LES AUTRES DIEUX; CAR JE N'AI E'TE' BATIE QUE DU LIMON, QU'ON A TIRE' DU FOND DU LAC AVEC UNE SONDE, ET QUI AYANT E'TE' RAMASSE' A E'TE' CONVERTI EN BRIQUES, QUI ONT SERVI M'ELEVER A LA HAUTEUR OU L'ON ME VOIT.

La XXIII. Dynaſtie n'a rien de remarquable. Ce ſont des noms de Rois qu'on ne peut caracteriſer par aucun évenement hiſtorique. Il paroît que *Boccheris* ſeul Roi de la XXIV. Dynaſtie, a été un des meilleurs Princes de toute l'Egypte, au rapport de Diodore. Comme il étoit équitable & grand juſticier, il fit des loix, & ſe trouve au nombre des légiſlateurs de ce Royaume. Je crois que l'*Anyſis* dont parle Herodote dans ce même temps fut un uſurpateur qui fut chaſſé par *Sabbacon* Roi des Ethiopiens ou Arabes, qui ſe rendit maître de toute l'Egypte, & qui non content d'avoir défait & détrôné Bocchoris, le fit périr dans le feu ; punition que ce Prince ne meritoit pas. Il eſt étonnant qu'après une action ſi cruelle, les Egyptiens ayent fait l'éloge de Sabbacon. Diodore qui en parle ſur le rapport des Prêtres d'Egypte, prétend qu'il a toujours été eſtimé pour ſa bonté, ſa religion, ſa liberalité, & pour ces autres vertus qui honnorent toujours le trône quand elles peuvent y monter. Quoiqu'il fut ſevere dans la punition des crimes, il craignoit néanmoins de faire mourir les criminels : il aimoit mieux les employer à des travaux utiles, comme à creuſer des canaux, & à relever les villes d'Egypte pour les mettre à l'abri des inondations, plus que n'avoit fait Seſoſtris. Sa pieté lui fit croire qu'il avoit eu une viſion pendant la nuit, dans laquelle Dieu l'avertit d'aſſembler & de faire mourir tous les Prêtres d'Egypte, ſans quoi ſon regne ne ſeroit ni long ni heureux. Tourmenté ſouvent par la même apparition, il aſſembla les Prêtres & leur dit ce qui lui étoit arrivé. En même-temps il leur déclara qu'il aimoit mieux quitter le trône avec ſon innocence, que d'y reſter en ſe ſoüillant du moindre homicide : il retourna donc en Ethiopie, après un regne de douze ans. Il laiſſa ſon fils *Sua* ou *Suechus* qui regna auſſi douze ans, mais ſeulement dans la baſſe Egypte voiſine de l'Arabie. Le regne de *Taraca* qui lui ſucceda fut de vingt ans. Mais ces deux Princes ne regnerent que ſous l'autorité de Sabbacon leur pere, qui revint en Egypte après la mort de Taraca, & y regna encore ſix ans. C'eſt ce qui a donné lieu à Herodote de dire que Sabbacon avoit regné cinquante ans en Egypte. L'uſurpateur *Anyſis* qui voulut reparoître mourut bientôt après ; & *Sethon* Prêtre de Vulcain lui ſucceda & devint Roi de Memphis. Ce fut ſous *Taraca* allié d'Ezechias Roi de Juda, que *Sennacherib* Roi d'Aſſyrie vint en Egypte, battit les Egyptiens & aſſiegea Peluſe ; mais Sethon qui réſidoit à Memphis vint au ſecours de ſa patrie, qui alloit être ſubjuguée par les Aſſyriens. Sennacherib leva le ſiege ; & irrité de ce malheur, il alla droit à Jeruſalem pour ſe venger ſur cette ville de l'affront qu'il venoit de recevoir à Peluſe. Si cette défaite n'a pas quelque choſe de miraculeux, elle a du moins quelque choſe de ſurprenant, ſuivant Herodote, qui la raconte après les Prêtres d'Egypte. Il dit donc que Sethon étant allé pour s'oppoſer à Sennacherib, la veille de l'action, des rats champêtres ſe jetterent la nuit dans le camp des Aſſyriens, & rongerent leurs trouſſes, leurs arcs & les corroyes de leurs boucliers. Le lendemain les ennemis ſe trouvant ſans armes, furent contraints de prendre la fuite & perdirent beaucoup de leurs gens. Pour mémoire de cette action on voyoit du temps même d'Hérodote dans le temple de Vulcain une ſtatuë de Sennacherib, tenant un rat dans ſa main avec cette inſcription : TOI QUI ME REGARDES, APPRENS A RESPECTER LES DIEUX.

Après la mort de Taraca, Sabbacon revint en Egypte. Sa timidité s'étoit diſſipée & ſa vigueur s'étoit reveillée. Il battit donc & tua Nechao qui s'étoit emparé d'une partie de ce Royaume. Après la mort de Sabbacon, *Sethon* réünit ſous lui toute l'Egypte, où il regna encore environ cinq ans.

Le regne de *Sethon* fut ſuivi d'une anarchie de deux ans : état infiniment plus funeſte, que celui d'un mauvais chef. Mais les Egyptiens ne pouvoient vivre ſans Rois : ils ſe preſſerent donc d'en choiſir douze, de peur, ſans doute, d'en manquer, comme ſi les hommes avoient jamais manqué de maîtres. Ces Princes ſe fortifierent d'abord par des alliances mutuelles, & ſe détruiſirent enſuite par une jalouſie naturelle dans la multiplicité des chefs. Ils reſterent quinze ans dans une aſſez grande intelligence. Ce fut dans ce temps-là qu'ils éleverent ce fameux labyrinthe dont nous avons déja parlé, qui devoit leur ſervir de Mauſolée : mais Pſammetichus qui étoit devenu ſuſpect à ſes aſſociés, ſe vit contraint de ſe retirer, & prêt à être détrôné lui-même, il trouva moyen de reſter ſeul maître de toute l'Egypte. Dans le tems de ſa diſgrace, des Ioniens & des Cariens, qui font partie des Grecs de l'Aſie mineure, furent jettés par la tempête ſur les côtes d'Egypte. Ils étoient armés d'airain. Les Egyptiens qui ne connoiſſoient pas encore ces ſortes d'armes défenſives, allerent trouver Pſammetichus dans ſon exil, pour l'avertir qu'il étoit ſorti de la mer des hommes d'airain, qui pilloient toute la campagne. Ce Prince qui jugea bien ce que ce pouvoit être, fit alliance avec ces étrangers, & par-là ſe rendit ſeul maître de toute l'Egypte. Pſammetichus reconnoiſſant les ſervices qu'il avoit reçûs des Ioniens, les retint en Egypte, & leur donna, outre ce qu'il leur avoit promis, des fonds de terre de l'un & de l'autre côté du Nil. Ce ſont là les premiers étrangers qui ſe fixerent dans ce Royaume : alors les Egyptiens cultiverent la langue Grecque; Pſammetichus fit alliance avec le reſte des Grecs de l'Aſie, & regna encore cinquante-quatre ans, dont il en employa vingt-neuf au ſiege d'Aſoth ville de Syrie, de laquelle il ne ſe rendit maître qu'après d'immenſes travaux.

Il eut pour ſucceſſeur ſon fils *Nechao*, celebre dans les Saintes Ecritures. Ce Prince après avoir fait quelques travaux qui couterent à l'Egypte plus de ſix vingt mille hommes, porta la guerre en Syrie & en Phénicie la huitiéme année de ſon regne; il alla même juſqu'à l'Euphrate, où il ſe rendit maître de Carchamis poſſedée par Nabopolaſſar Roi de Babylone. Mais avant que d'entreprendre cette importante expedition, il dépêcha un héraut pour demander paſſage à Joſias Roi de Juda, lui déclarant qu'il ne marchoit pas contre lui, mais contre un autre, à qui Dieu lui commandoit de faire au plutôt la guerre. Il le prioit en même-temps de ne point s'oppoſer à ſon entrepriſe qu'il diſoit venir de (1) Dieu, de peur qu'en la traverſant, celui qui en étoit l'auteur ne le fît périr. Joſias qui ne crut point devoir déferer à cette revelation, réſolut de s'oppoſer à ſon paſſage. Il eut la temerité de lui livrer bataille, quoique Nechao lui déclara qu'il lui parloit de la part de Dieu-même. Le ſuccès répondit

(1) Ac, Nechao miſſis ad Joſiam Nuntiis, ait : Non adverſum te hodiè venio, ſed contra aliam pugno domum, ad quam me Deus feſtinato ire præcepit : deſine adverſus Deum facere, qui mecum eſt, ne interficiat te. Noluit Joſias reverti, ſed præparavit contra eum bellum, nec acquievit ſermonibus Nechao ex ore Dei : verùm perrexit ut dimicaret in campo Mageddo. *II. Paralipomenon.* XXXV. 21. 22.

à la prophetie de Nechao : Joſias fut battu à Mageddo & aſſez près de Samarie, & mourut d'une bleſſure qu'il reçut dans l'action. Nechao retournant victorieux des bords de l'Euphrate entra dans Jeruſalem, & détrôna Sellum, nommé auſſi Joachaz, ſecond fils de Joſias, à qui une faction populaire avoit deferé la couronne. Il mit en ſa place Joachim ſon frere aîné, à qui le trône appartenoit & emmena Joachaz en captivité. Quatre ans après cette expedition, Nabopolaſſar envoya contre le Roi d'Egypte ſon fils Nabuchodonoſor à la tête d'une grande armée. Nechao fut vaincu ; la déroute fut conſiderable, & le Roi d'Egypte perdit tout ce qu'il poſſedoit en Syrie, en Phénicie & en Paleſtine. Ce Prince ſe renferma dans l'Egypte ; & content de gouverner ſon peuple, il ne penſa plus à des conquêtes étrangeres. Il mourut enfin après un regne de ſeize ans. Il eut pour ſucceſſeur *Pſammis* ou *Pſammuthis* ſon fils, qui dans un regne de ſix ans n'entreprit rien d'éclatant qu'une guerre contre les Ethiopiens, mais dont le ſuccès ne fut pas heureux. Pſammis étant mort dans ce temps-là même, ſon fils *Apriès* ou *Vaphrès* nommé auſſi *Ephrée*, monta ſur le trône. Quelques Juifs eſperant vivre plus tranquillement ſous ce Prince que ſous Nabuchodonoſor, ſe retirerent en Egypte contre l'ordre exprès de la Divinité : mais le Prophete leur annonça qu'ils periroient tous par le fer ou par la faim, & qu'il livreroit le Roi d'Egypte entre les mains de ſes ennemis. La Prophetie s'accomplit : les Egyptiens mécontens de leurs Rois ſe revolterent ; *Partamis* ſe mit à leur tête, la guerre ne dura pas moins de ſix ans, au bout deſquels Partamis vint à mourir. Apriès crut bien faire d'envoyer *Amaſis* vers les rebelles, dans la penſée de les ramener à leur devoir, par le moyen d'un Officier aimé de la nation : mais lorſqu'il eut rencontré les mécontens, & qu'il eut commencé à leur parler, un Egyptien qui étoit derriere lui, prenant un armet le mit ſur la tête d'Amaſis, & lui dit : Je te mets en poſſeſſion du Royaume. Cela ne ſe fit point contre le gré d'Amaſis ; car auſſi-tôt que les Egyptiens, qui s'étoient revoltés l'eurent déclaré Roi, il fit des préparatifs pour marcher contre Apriès. On en vint à une bataille, dans laquelle Apriès même fut pris. Amaſis le traitoit avec aſſez d'humanité, mais les Egyptiens rebelles, qui avoient tout à craindre de ce Prince, s'il remontoit ſur le trône, l'étranglerent, & Amaſis pour lui rendre après ſa mort l'honneur qu'il auroit dû lui rendre de ſon vivant, le fit enterrer avec magnificence dans le Temple de Minerve, l'un des plus beaux ouvrages d'architecture qu'il y eut au monde.

Dès qu'Amaſis fut monté ſur le trône, il ne ſe conduiſit point en uſurpateur : il commença par décorer l'Egypte de ces rares monumens, qui ont cauſé depuis tant d'admiration aux Romains ; il reforma les loix de l'Etat, y rétablit la police & la diſcipline, & fit cette loi ſi ſage que Solon imita depuis : qui obligeoit chaque particulier d'aller déclarer tous les ans aux Magiſtrats le fond duquel il ſubſiſtoit ; ceux qui ne pouvoient pas le déclarer étoient punis de mort. D'abord les Egyptiens le mépriſerent, parce qu'il ne ſortoit pas d'une maiſon conſiderable, mais enfin il les gagna par ſa douceur, & voulut leur montrer l'injuſtice de leur conduite par un ſymbole ſimple & naturel. Il y avoit, parmi ſes meubles, une cuvette d'or, où tous ceux qui mangeoient avec lui, avoient accoutumé de laver leurs pieds ; Amaſis la fit fondre & en fit faire la ſtatuë d'un Dieu, qu'il fit mettre dans le lieu le plus éminent de la ville, afin

afin qu'elle fût vuë plus facilement : auſſi-tôt les Egyptiens ne manquerent pas de venir aux pieds de ce ſimulacre, & de lui rendre leurs adorations. Amaſis ayant vû le reſpect & l'honneur que l'on rendoit à cette ſtatuë, fit aſſembler les Egyptiens, & leur déclara que cette ſtatuë qu'ils adoroient, & à laquelle ils rendoient un ſi grand culte, étoit faite de cette cuvette, où les Egyptiens avoient auparavant accoutumé de ſe laver. Et en même-temps il leur dit qu'ils avoient fait de lui la même choſe, que ce qui venoit d'être fait de la cuvette ; quoiqu'il ne fût pas d'une naiſſance illuſtre, il étoit cependant leur Souverain, & qu'ainſi il leur commandoit de lui porter de l'honneur & du reſpect. Il obſerva depuis cette coutume dans les affaires : il employoit toutes les matinées à expedier celles qui ſe preſentoient, après quoi il ſe mettoit à table, où il railloit ceux qui mangeoient avec lui, juſqu'à faire quelquefois le bouffon. Ses favoris fâchés de ces indécences, lui remontrerent qu'il ne ſe gouvernoit pas avec aſſez de dignité, & qu'étant aſſis ſur un trône de gloire & de majeſté, il devoit paroître grave & majeſtueux, & ſe livrer ſérieuſement à l'adminiſtration des affaires. Amaſis leur fit réponſe qu'on ne bandoit un arc qu'à meſure qu'on en avoit affaire ; qu'on le débandoit lorſqu'on s'en étoit ſervi ; que s'il étoit toujours tendu, il ſe romproit infailliblement, & qu'on ne pourroit plus s'en ſervir au beſoin : qu'il en étoit de même de l'eſprit de l'homme ; que s'il s'attachoit éternellement à l'étude & aux choſes ſérieuſes & qu'il ne donnât rien au divertiſſement, l'eſprit s'émouſſeroit, & le corps même en recevroit des incommodités, c'eſt pourquoi il partageoit ſon temps entre le divertiſſement & l'occupation. Ce Prince avoit commencé à porter ſes armes hors de l'Egypte, & s'étoit rendu maître de l'Iſle de Cypre, & en avoit fait une Province tributaire : il mourut enfin après un regne de quarante-quatre ans.

Pſammenite ſon fils lui ſucceda : mais Cambyſe fils de Cyrus qui craignoit que ces nouveaux conquerans ne fiſſent tort à l'étenduë de la domination des Perſes, ſe jetta ſur l'Egypte. Voici les raiſons principales que l'on apporte de cette entrepriſe. Cyrus ayant, dit-on, demandé la fille d'Amaſis en mariage, ce Prince, au lieu de la ſienne, lui envoya Nitetis fille d'Apriès. Elle diſſimula pendant quelque temps ſa qualité, & ſe contenta de paſſer pour la fille d'Amaſis : mais ayant eu pluſieurs enfans de Cyrus, & s'étant rendu maîtreſſe de ſon cœur, elle ſe découvrit à Cyrus, & ne négligea rien pour le porter à punir Amaſis de l'uſurpation criminelle qu'il avoit faite ſur Apriès ſon pere. Cyrus y étoit réſolu, dès que ſes autres affaires le lui auroient permis : mais la mort l'ayant ſurpris avant l'exécution de ce deſſein. Cambyſe qui étoit fils de Nitetis, ſe chargea du ſoin de venger ſa mere.

Il eſt cependant plus vrai-ſemblable qu'Amaſis s'étant rendu tributaire de Cyrus, ne voulut pas après ſa mort avoir la même ſoumiſſion pour Cambyſe. Ce Prince fit donc de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les peuples de Cypre & de Phénicie à l'aſſiſter de leurs vaiſſeaux. Son armée de terre prit la route de l'Arabie. Phanès chef des Grecs auxiliaires qui étoient au ſervice d'Amaſis, ſur quelques dégoûts qu'il avoit reçûs de ce Prince, ſe jetta dans le parti de Cambyſe. Ce fut par ſes avis qu'il engagea un Roi d'Arabie, dont les terres confinoient à la Paleſtine & à l'Egypte, à fournir de l'eau à l'armée des Perſes pendant la marche

qu'elle feroit dans ces deſerts. Phanès découvrit auſſi à Cambyſe l'état des troupes d'Amaſis.

Avec toutes ces inſtructions & ces préparatifs il vint ſe preſenter ſur les frontieres d'Egypte : il y apprit qu'Amaſis venoit de mourir, & que Pſammenite ſon fils, qui lui avoit ſuccedé, étoit occupé à raſſembler toutes ſes forces pour s'oppoſer aux Perſes. Cambyſe ne pouvoit s'ouvrir l'entrée de l'Egypte qu'en ſe rendant maître de Peluſe, qui en eſt la clef de ce côté-là. Cette place étoit forte ; ainſi elle devoit l'arrêter long-temps : il uſa donc de ſtratagême. Ayant appris que toute la garniſon étoit compoſée d'Egyptiens, il s'aviſa dans un aſſaut qu'il fit donner à la ville, de mettre aux premiers rangs un grand nombre de chats, de chiens, de brebis & de ces autres animaux que les Egyptiens tenoient pour ſacrés. Ainſi les ſoldats n'oſant lancer aucun trait, ni tirer aucune fleche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyſe ſe rendit aiſément maître de la place. La ville étoit priſe, lorſque Pſammenite parut à la tête de ſes troupes. Cela ne l'empêcha point d'en venir aux mains : il fut battu, & les reſtes de ſon armée ſe retirerent à Memphis. Cambyſe y envoya un heraut pour les engager à ſe rendre. Loin de répondre, comme ils auroient dû faire, ils ſe ſaiſirent du heraut & le firent mourir contre le droit des gens. Cambyſe prit la ville en peu de temps, & ſe vengea ſur les plus grands Seigneurs de l'attentat commis contre ſon heraut & ceux de ſa ſuite. Le fils aîné de Pſammenite fut de ce nombre. C'eſt dans cette occaſion qu'arriva ce fait ſi connu dans l'hiſtoire. Cambyſe avoit logé Pſammenite qui étoit ſon priſonnier, dans les fauxbourgs de Memphis : pour humilier le Prince Egyptien, il voulut que ſa fille habillée en eſclave portât de l'eau accompagnée de quelques autres filles des plus conſiderables de la Cour dans le même équipage. Dès qu'elles parurent devant leurs peres, les uns & les autres ne purent s'empêcher de pouſſer de grands cris & de fondre en pleurs. On fit paſſer auſſi devant Pſammenite ſon propre fils avec deux mille autres Egyptiens de ſon âge, que l'on conduiſoit à la mort pour les ſacrifier aux mânes de ceux que les habitans de Memphis avoient fait mourir. Tous les Egyptiens qui les virent fondirent en gemiſſemens & en pleurs. Un ſpectacle ſi funeſte ne put émouvoir Pſammenite, il reſta ſeul immobile dans ces deux occaſions, & ne fit que baiſſer les yeux ; mais quelques momens après ayant vû paſſer un de ſes amis, homme riche & opulent, qui ſe trouvoit néanmoins obligé de mandier, Pſammenite ne put retenir ſes larmes, & fit paroître même au dehors une douleur exceſſive. On vint auſſi-tôt de la part de Cambyſe vers le Roi d'Egypte : *Pſammenite*, lui dit-on, *Cambyſe ton maître te fait demander pourquoi tu as gardé le ſilence, lorſque tu as vû ta fille ſi indignement traitée, & ton fils conduit à la mort ; & qu'au contraire tu verſes tant de larmes, & témoignes tant de douleur à la vûë de l'état malheureux d'un homme qui ne t'eſt de rien ?* Pſammenite nous répondit : *Fils de Cyrus, ſaches que mes malheurs domeſtiques ſont ſi grands qu'on ne peut trouver aſſez de larmes pour les déplorer ; mais l'affliction d'un ami qui a toujours été riche & heureux, m'a paru mériter quelques larmes.* Cambyſe ne put s'empêcher de trouver du grand & du vrai dans cette réponſe. Creſus même, qui ſuivoit toujours la cour de Cambyſe, & quelques autres Seigneurs Perſans en furent attendris. Cambyſe en fut touché lui-même, & voulut ſauver la vie au fils du Roi d'Egypte, mais on l'avoit déja fait mourir.

Cambyſe qui avoit quelquefois des accès de douceur traita Pſammenite honorablement, il lui aſſigna de quoi vivre avec diſtinction, & le fit venir à ſa cour. Mais comme un Royaume ne ſe perd qu'à regret, Pſammenite voulut exciter quelques troubles. Ce fut pour l'en punir que Cambyſe lui fit avaler du ſang de taureau dont il mourut à l'heure même, ſix mois après la mort de ſon pere Amaſis. Cambyſe quitta Memphis & deſcendit à Saïs, où les derniers Rois d'Egypte avoient fait leur réſidence. Il fit tirer du tombeau des Rois le corps d'Amaſis, ſur lequel il exerça ces actes indignes de colere, qu'on blâmeroit même dans la plus vile populace : il l'expoſa aux plus grandes infamies, & le fit enfin conſumer dans le feu.

L'Egypte ſuivit pendant cent douze ans le ſort de la Monarchie (1) des Perſes juſqu'à Darius le bâtard, que les Egyptiens ſe révolterent & choiſirent pour Roi *Amyrtée* qui ne regna que ſix ans. Une autre Dynaſtie ſuivit celle d'Amyrtée : *Nepheritès* en eſt le chef. Ce fut lui qui envoya cent galeres avec une grande quantité de bled au ſecours des Lacedemoniens, qui faiſoient la guerre aux Perſes dans l'Aſie mineure ſous le commandement d'Ageſilaüs.

La XXX. Dynaſtie commença par *Nectanebe I.* qui eut une guerre à ſoutenir contre Artaxerxès Mnemon ; ſa réſiſtance lui fit honneur, & le maintint ſur le trône d'Egypte : mais avant la fin de ſon regne qui fut de douze ans, il eut le chagrin de ſe voir trahi par un de ſes confidens. Ce fut *Tachos* ou *Theos*, ſi celebre dans l'hiſtoire Grecque, par rapport à Ageſilaus Roi de Lacedemone, qui à l'âge de quatre-vingt ans alla lui porter du ſecours en Egypte. Tachos levoit une puiſſante armée contre les Perſes, & en avoit fait offrir le commandement au Roi de Lacedemone. Il manqua néanmoins de parole ; il le mit ſeulement à la tête des troupes étrangeres, & choiſit Chabrias Athenien pour General, ſe reſervant de commander en chef toute l'armée. Ageſilaüs fut ſenſible à cet affront, qu'il ne diſſimula que juſqu'à ce qu'il eut trouvé l'occaſion de s'en venger. Il le fit d'une maniere efficace, en prenant le parti de *Nectanebe II.* qui fut declaré Roi par les Egyptiens, & reconnu par Ageſilaüs & par les Grecs qui l'accompagnoient. Tachos ſe voyant abandonné s'enfuit en Phénicie, & delà en Perſe où il mourut après un regne de deux ans. De nouvelles diviſions ſe mirent en Egypte. Nectanebe II. n'étoit reconnu que par une partie des Egyptiens ; les autres avoient donné la couronne à *Muthis* : mais Ageſilaüs vainquit & diſſipa cette multitude, & laiſſa Nectanebe tranquille poſſeſſeur de l'Egypte.

Enfin le temps étoit venu que l'Egypte devoit perdre ſa liberté. Nectanebe II. fut attaqué par *Artaxerxès Ochus*, dont les préparatifs immenſes devoient avertir les Egyptiens d'être ſur leurs gardes. Nectanebe avoit cent mille hommes de troupes reglées. Ochus attaqua l'Egypte par pluſieurs endroits. Son armée de terre ſe rendit à Peluſe, & ſa flotte entra dans l'Egypte par une des bouches du Nil. Ce fut là qu'il y eut une action déciſive en faveur des Perſes. Nectanebe qui craignoit qu'après cette victoire les Perſes n'allaſſent droit à Memphis, quitta Peluſe ſous les murs de laquelle il étoit campé, & ſe retira au centre de l'Egypte. Les Generaux d'Ar-

(1) Avant J. C. 413. ans.

taxerxès ne trouvant plus d'oppoſition, ſuivirent Nectanebe dans ſa retraite. On fit publier dans le camp des Egyptiens qu'on traiteroit favorablement tous ceux qui ſe ſoumettroient, & qu'on extermineroit au contraire ceux qui feroient de la réſiſtance. La menace du mal fit plus d'impreſſion que la promeſſe du bien; & toutes les garniſons, ſoit Grecques, ſoit Egyptiennes, firent leur traité avec le vainqueur.

Nectanebe déſeſperant de ſe pouvoir défendre ſe ſauva en Ethiopie avec ſes tréſors, d'où il ne revint jamais. C'eſt le dernier Roi de race Egyptienne qu'ait eu l'Egypte. Elle a toujours été depuis ſous une domination étrangere, ſelon la Prophetie (1) d'Ezechiel: *Inter cætera regna* (Ægyptus) *humillima & non elevabitur ultrà ſuper nationes, & imminuam eos ne imperent gentibus.* L'Egypte fut donc ſoumiſe aux Perſes: elle paſſa depuis à *Alexandre* & enſuite aux *Ptolomées* ſes ſucceſſeurs, dont nous décrirons les regnes à la ſuite de celui d'Alexandre.

PAR tout ce qu'on vient de lire; on a vû qu'il y a moins de difficultés & plus d'inſtructions depuis Seſac que dans les temps qui l'ont precedé. Ceux qui voudroient donc en ſuivre l'hiſtoire, par la lecture des originaux doivent s'attacher au premier livre de *Diodore de Sicile*, avec quelques autres endroits de cet hiſtorien; au deuxiéme d'*Herodote* qu'on pourroit joindre à l'un des canons chronologiques que nous avons mis à la tête du troiſiéme volume: ceux qui voudroient encore aller plus avant n'ont qu'à conſulter ce que le chevalier *Marsham* & le P. *Pezron* en ont écrit. Ce dernier conduit cette hiſtoire juſqu'à la conquête de l'Egypte par Ochus (2) qui chaſſa Nectanebe trois cens cinquante ans avant Jeſus-Chriſt. L'attention qu'on doit apporter en étudiant cette partie de l'hiſtoire d'Egypte, eſt de la rapprocher de l'Hiſtoire Sainte, & de celle des autres nations. Je ne trouve rien de plus ſatisfaiſant que de pouvoir trouver l'accord de toutes les hiſtoires. C'eſt par-là qu'on peut éviter le Pirroniſme hiſtorique trop ordinaire à ceux qui ſe livrent à une érudition ſi variée & ſi curieuſe, ſans prendre ſur eux le temps de faire les reflexions neceſſaires pour meurir & digerer leurs lectures. C'eſt encore par-là qu'on peut affermir contre le mécroyant les actes & les titres qui ſervent de fondement à notre foi.

A Nectanebe, & même auparavant, cette hiſtoire commence à devenir commune avec celle des Perſes & des Grecs juſqu'au regne de Cléopatre. Cet intervale a été ſavamment éclairci par M. *Vaillant* dans le volume qu'il a publié ſur les Ptolomées: & le P. *Petau* a donné (3) dans ſa doctrine des temps un abregé aſſez exacte de la chronologie de ces Princes.

La bataille d'Actium ſuivie de la mort de Cléopatre donna lieu aux Romains de réduire ce Royaume en Province: ainſi l'hiſtoire en eſt confonduë avec celle de l'Empire juſqu'à l'an ſix cens trente-cinq de l'Ere Chrétienne que les Sarrazins s'en rendirent les maîtres. D'abord elle leur fut ſoumiſe, & enſuite aux Soudans juſqu'au XIII. ſiecle qu'elle fut poſſedée par les Mamelus, dont le regne ne fut aboli par Selim II. que l'an quinze cens dix-ſept.

Les Croiſades infortunées dans leſquelles les Chrétiens s'engagerent contre eux au

(1) Ezech. XXIX. 15.
(2) Diodor. Sicul. lib. XVI. cap. 46. & ſeq.
(3) Dionyſ. Petavius lib. X. de Doctrina Temporum; cap. 42.

XIII. ſiecle, firent connoître le zele ardent des fideles qui cherchoient matiere à des conquêtes dans des terres ſi éloignées, où le moindre échec ne pouvoit que les conduire à une perte inévitable, par l'impoſſibilité du ſecours. Leur effet le plus réel fut d'affermir ces infideles, dont les regnes ont été décrits par *George Elmacin*, *Sanutus*, *Hottinger* & *Pocock*.

Selim II. ayant conquis l'Egypte l'an quinze cens dix-ſept, l'hiſtoire en devient commune avec celle des Turcs, dont elle ſuit tous les mouvemens. Ainſi ce n'eſt plus aujourd'hui que l'hiſtoire d'une Province particuliere, qui n'a de conſiderable que ſon commerce, qui y attire des négocians de toutes les parties de l'Europe. La difficulté & le péril du voyage rebutent les ſavans, qui ſe contentent de l'examen que les voyageurs ont fait ſi ſouvent des monumens qui peuvent exciter leur curioſité.

Nous venons de dire que Selim II. tourna ſes armes contre le Soudan d'Egypte: nous mettrons ici en peu de mots le détail de cette conquête qui eſt importante, ſoit parce qu'elle détruiſit l'empire des *Mamelus*, ſoit parce qu'outre l'Egypte, la Syrie & les Provinces voiſines vinrent auſſi par là au pouvoir du Grand-Seigneur.

Voici quels furent ces MAMELUS : c'eſt à tort qu'on les prend pour des enfans de Chrétiens; ce furent dans l'origine des eſclaves achetés à prix d'argent. C'eſt, dit-on, ce que ſignifie le mot Arabe de *Mamluc*, ou *Mamalic*. Ces gens parurent ſous *Noſemoddin* Soudan d'Egypte, nommé auſſi *Saleh* qui les introduiſit en Egypte. Ce Prince fut appellé le maître des Turcs, pour avoir acheté des mains des Tartares mille garçons Turcs, dont il fit un corps de troupes qu'il plaça dans ſes armées. Noſemoddin éleva ces Turcs aux premieres dignités, parce que dans une action ils demeurerent fermes auprès de lui, lorſque tous ſes gens l'avoient abandonné; leur réputation augmenta beaucoup après la mort de ce Prince, en combattant contre les François qui faiſoient la conquête de la Terre Sainte. Lorſque *Turan* Schah fils de Noſemoddin fut tué, ſa veuve s'empara du gouvernement de l'Egypte; & pour s'y maintenir, elle épouſa l'un de ces Mamelus nommé Azoddin Ibeg qui regna l'an 648. de l'Egire, c'eſt-à-dire, le 1250. de l'Ere Chrétienne. Il fut le premier des vingt-quatre Rois *Mamelus Bahrites* qui regnerent deux cens trente-ſix ans ſept mois & neuf jours. Les *Mamelus* de Circaſſie nommés *Borjites* leur ſuccederent l'an 1487. Leur premier Roi fut *Bibars Al Jashenhir*, ou *Dhaer Barkuk* pris en Circaſſie par un certain Othman, & acheté dans la Tartarie Crimée. Il fut envoyé depuis en Egypte où ayant été mis en liberté par le General des Mamelus, il devint ſi puiſſant, qu'après s'être défait d'*Al Saleh* dernier Roi des *Mamelus Bahrites*, il ſe mit lui-même ſur le trône de toute l'Egypte : il eut vingt-deux ſucceſſeurs, & ces 23. Princes regnerent entr'eux 130. ans. Tuman Beg fut le dernier.

Le Sofi de Tamaüs qui avoit ſuccedé à Iſmaël ſon pere au Royaume de Perſe, ſe fortifia de l'alliance de ſes voiſins contre le Grand-Seigneur, & envoya repreſenter au Soudan Algauri qu'il y avoit tout à craindre de l'ambition de Selim qui ne manqueroit pas de paſſer en Egypte dès qu'il auroit conquis la Perſe; & qu'il n'y avoit rien de mieux dans les conjonctures preſentes que de ſe joindre pour réſiſter à leur ennemi commun. Selim réſolu de pourſuivre l'entrepriſe d'Aſie, aſſura les frontieres de

Digitized by Google

ſon empire du côté de la Chrétienté, équipa une flotte dont Zaffero renegat Hongrois fut fait General, paſſa dans la Natolie avec une puiſſante armée, & prit la route de l'Euphrate dans le deſſein d'attaquer la Perſe. Mais il apprit en chemin les alliances qui étoient entre le Sofi & le Soudan, & fit prier ce dernier de ne le point empêcher de faire la guerre au Perſan, qui introduiſoit des nouveautés dans la religion, & faiſoit par-là de grands maux dans l'Aſie mineure. Le Soudan naturellement vain; & jaloux d'ailleurs de la grandeur de Selim renvoya les Ambaſſadeurs du Prince Othoman avec des eſperances équivoques de paix. Il aſſembla cependant ce qu'il avoit de troupes, qui ne montoient pas à plus de vingt-huit mille hommes, mais bien armés & très-adroits. Avant que Selim eut paſſé l'Euphrate, il y eut quelques propoſitions, qui n'étoient ſemées que pour ſe tâter l'un l'autre. Le Soudan n'attendoit que la jonction du Sofi pour donner bataille contre Selim; mais ce dernier prévint le Soudan, & entra en Syrie par le Mont Amano. Dès que le Soudan fût la venuë du Turc, il fut à ſa rencontre, fit prendre le devant à trois de ſes Generaux, chacun avec un corps de troupes, & ſe reſerva le quatriéme où il étoit. Selim partagea auſſi ſon armée en quatre corps, & attaqua le premier les Mamelus. Il trouva d'abord quelque réſiſtance dans le premier corps, ce qui obligea les Turcs de reculer un peu. Le ſecond corps des Mamelus attaqua le deuxiéme des Turcs: ces derniers s'ouvrirent moins pour laiſſer paſſer les Mamelus que pour les enveloper; mais les Turcs firent ſi à propos la décharge de leur artillerie & de leur mouſqueterie, que les Mamelus ne furent plus les maîtres de leurs chevaux étonnés & épouvantés. Ce déſordre obligea le Soudan de tourner le dos: mais ſon âge de 66. ans ne lui permettant pas de réſiſter aux efforts qu'il faut faire dans ces embarras tumultueux, il fut porté par terre, & écraſé ſous les pieds de ſa cavalerie. La plûpart des generaux du Soudan moururent auſſi dans l'action. Gazelle le ſeul qui étoit reſté, rallia ce qu'il put de Mamelus, & ſe jetta dans Damas. Selim qui ne voulut pas pourſuivre inconſiderement les ennemis, demeura toute la nuit ſur le champ de bataille, & le matin il fit piller leur camp où l'on trouva d'immenſes richeſſes. Le Prince Ottoman, l'un des grands capitaines de ſon ſiecle, pour ne pas donner le temps à ſes ennemis de ſe rallier & de ſe rétablir, tourna vers Alep, où il fut reçû comme victorieux & de-là tira vers Damas.

Sur la nouvelle de la mort du Soudan d'Egypte, les plus conſiderables des Mamelus s'aſſemblerent au Caire, où ils élûrent pour ſouverain Tuman Beg gouverneur d'Alexandrie, homme conſideré dans ſa nation. Il aſſembla un nouveau corps de troupes & une groſſe artillerie. Selim avançoit en conquerant: les villes d'Amano & de Damas lui ouvrirent les portes, & en peu de temps il ſe vit maître de la Syrie: après quoi il fit venir ſes galeres à Jafa ville maritime aſſez proche de Jeruſalem, & convoqua tous les députés de la Paleſtine & de la Meſopotamie à Damas, où il eſſaya de les engager à ſon ſervice; & de peur d'allarmer le pays, il laiſſa le gouvernement des villes à ceux que le Soudan y avoit mis: cela ne l'empêcha pas néanmoins, pour tenir les peuples en reſpect, d'établir des garniſons dans les places fortes. Il fit quelques actes d'une juſtice ſevere, ôta pluſieurs impôts inſupportables, établis par les Soudans, fit de nouveaux établiſſemens, en changea d'autres; & après s'être repoſé quelques jours, il prit la route de l'Egypte pour s'emparer du reſte de cet empire. En

chemin il viſita les ſaints lieux de Jeruſalem, pour leſquels les Turcs ne laiſſent pas d'avoir quelque conſideration. Il fit un détachement de ſon armée pour ſe ſaiſir de Gaza, ville autrefois appartenante aux Philiſtins. Le nouveau Soudan qui en eut avis envoya ſix mille Mamelus pour exciter quelque mouvement dans cette grande ville qu'il croyoit fort affectionnée à ſon ſervice. Sinan-Bacha qui commandoit le détachement de l'armée de Selim, ſortit auſſi-tôt de Gaza & ſe campa à cinq lieuës de la ville qu'il mit derriere lui. Les Mamelus donnerent ſur ſon avant-garde; mais après une action très-vive de part & d'autre, le general des Mamelus fut bleſſé, les principaux officiers furent tués, & le reſte ſe retira en déſordre. Selim ſe rendit à Gaza où il fit égorger tous ceux qui lui étoient ſuſpects. Mais il n'étoit pas encore en Egypte; avant que d'arriver au Caire il avoit à paſſer quatre-vingt lieuës de deſerts. Il aſſembla donc un nombre preſque infini d'outres pour porter de l'eau ſur des chameaux, & après avoir preparé tout ce qui étoit néceſſaire, il fit partir ſon avant-garde qui avoit toujours une marche ſur lui. Ce fut en cet ordre qu'il vint à Mathera; ce jardin délicieux à deux lieuës du Caire où ſe trouvent les arbriſſeaux qui portent le baume.

Le Soudan qui eut avis de la marche de Selim ſe rendit au même endroit, avec une armée compoſée de Mamelus & d'Arabes, il fit, mais inutilement, couper & fortifier les chemins ordinaires; Selim avoit eu ſoin de les éviter. Enfin les armées ſe trouvant en preſence en vinrent à une action generale le 4. Janvier l'an 1517. D'abord les Turcs plierent. Sinan-Bacha brave officier & l'homme de confiance de Selim y périt. Les Mamelus gagnoient le deſſus, lorſque Selim après avoir encouragé les Janiſſaires, leur fit faire ſi à propos des décharges réïterées, qu'il mit le déſordre parmi les Mamelus qui commençoient deja à crier victoire. Le Soudan ſe retira ſous le Caire, campa les débris de ſon armée entre la ville & le Nil pour y raſſembler toutes ſes forces, fit venir à ſon camp toutes les garniſons, accorda même la liberté à ſix mille eſclaves, pour les engager à défendre ſon Royaume, barricada les ruës, terraſſa les maiſons, & avertit ſur-tout les habitans de ſe ſauver du pillage. Après quoi il dépêcha vers le Sophi pour le ſolliciter à le venir ſecourir & à fermer toute retraite à l'ennemi. Il voulut hazarder néanmoins une ſeconde action; & pour le faire avec moins de riſque, il choiſit l'obſcurité de la nuit. Les Turcs qui en furent avertis, allumerent beaucoup de feux, & diſpoſerent leur artillerie. Les Mamelus vinrent ſe preſenter; mais ayant apperçû que les ennemis étoient ſur leurs gardes, ils ſe retirerent au Caire, où ils s'enfermerent comme dans un dernier aſile. Selim preſſentit le foible du Soudan, qui fuyoit la bataille, il réſolut donc de l'attaquer lui-même. Il s'avança vers la ville dont il fit battre une porte avec vingt pieces de canon; il y trouva peu de réſiſtance; mais il ſentit plus de difficultés aux ruës & aux maiſons où les Mamelus s'étoient retranchés, & durant deux jours que dura le combat, Selim ſe trouva par tout pour encourager ſes ſoldats. Les Turcs s'étant rendu maîtres de la ville firent main baſſe ſur tout ce qui s'étoit mis en défenſe.

Le Soudan ne ſe découragea point: il paſſa le Nil pour tenter une troiſiéme action avec ce qu'il pourroit ramaſſer de troupes. Gazelle qui l'avoit juſques-là fidelement ſervi, amenoit de la haute Egypte un corps aſſez conſiderable de milice; mais

trouvant Selim maître du Caire, il s'alla ſoumettre à lui, & en fut reçû favorablement avec tous ceux qu'il amenoit. Le Soudan qui s'étoit déterminé à une action déciſive, vint avec huit mille hommes pour attaquer le corps de troupes, auquel Selim avoit fait paſſer le Nil. Il avoit dérobé ſa marche aux Turcs qu'il ſurprit dans leur camp, & qu'il mit en fuite; mais Selim qui en fut averti, envoya ſes Janniſſaires, qui ne purent encore rétablir ſes affaires : il fallut que le Can des Tartares beau-frere de Selim paſſât le Nil à la nage; & par cette action de vigueur, il donna lieu aux Turcs de ſe remettre. Après tant d'infortunes le Soudan reconnut la ſuperiorité que Selim avoit gagnée ſur lui : il ſe retira donc vers l'Afrique. Il avoit déja trois journées d'avance, lorſque Selim fit courir après lui, croyant n'avoir rien fait, tant qu'il n'auroit pas le Soudan mort ou vif en ſa diſpoſition. Il avoit changé d'habit & s'étoit ſauvé dans un marais, où on le trouva dans l'eau juſqu'au cou. Il fut conduit à Selim qui l'expoſa aux plus rudes tourmens pour l'obliger à découvrir où étoient les tréſors d'Algauri ſon prédeceſſeur. Mais le Soudan qui avoit de la conſtance ne déclara jamais rien, & ne fit même aucunes plaintes, malgré les extrémités où on le pouſſoit. Le lendemain on le monta ſur une mule la corde au cou, on le promena dans les ruës du Caire, & on le pendit à la porte de la ville que l'on avoit attaquée d'abord. Cette cruauté indigne des grands Princes fit murmurer tout le peuple; & Selim ne put l'excuſer, qu'en diſant qu'il prétendoit vanger ſeulement la mort de ſes Ambaſſadeurs que les Mamelus avoient tués. Ainſi finit l'empire des Mamelus, & depuis ce temps-là l'Egypte ne fait plus qu'une Province de l'Empire Ottoman, mais ſi conſiderable & ſi eſſentielle, que, ſi les Chrétiens avoient le courage de la lui enlever, ils ôteroient toute la force de ce redoutable coloſſe, qui ne ſe ſoutient que par notre foibleſſe ou notre imprudence.

L'état preſent de cette Province qui peut intereſſer le commerçant ſe trouve expliqué dans toutes les relations modernes, comme celles de *Marmol* & de *Dappers*, qui ſont aſſez curieuſes & aſſez détaillées, toutes deux cependant en differens genres. Le *Pietro Della Valle*, *Corneille Bruyn* & *Paul Lucas* fourniront beaucoup de curioſités & de lumieres. L'hiſtoire du moyen âge ne nous doit toucher que par rapport aux croiſades & aux affaires eccleſiaſtiques; mais celle des premiers temps paroît utile pour jetter quelques lumieres ſur les livres ſaints; & pour nous faire retrouver l'origine du gouvernement civil, & la ſource des religions, qui de-là ſe ſont répanduës chez tous les autres peuples.

LES liaiſons ou les guerres qu'il y avoit autrefois entre l'Egypte & l'Ethiopie, nous engagent à dire un mot des Provinces connuës ſous ce nom. Il y a eu dans les plus anciens temps des Ethiopiens, c'eſt-à-dire, des noirs, en pluſieurs endroits du monde; en Afrique, en Arabie, en Phenicie, dans la Colchide, vers la riviere de l'Inde, & peut-être même ailleurs. Il y en avoit beaucoup plus en Afrique que dans les autres parties; & ceux qui étoient au midi de l'Egypte ſont les plus connus de tous : c'eſt même à ceux-là qu'on a reſtraint dans la ſuite des temps la ſignification d'Ethiopiens, comme *Strabon* a ſoin de le remarquer.

Il y a plus de quarante endroits dans les verſions de l'Ecriture où il eſt parlé de l'Ethiopie & des Ethiopiens; car dans l'original il y a toujours *Chus* au lieu d'Ethiopie,

&

& *Chuſim* au lieu d'Ethiopiens : ce qui prouve que les Ethiopiens étoient deſcendus de *Chus*, ſelon l'opinion des traducteurs, confirmée par *Eupolemus* dans Euſebe, qui appelle *Chus* le pere des Ethiopiens, peut-être parce que lui ou ſes deſcendans ſe rendirent maîtres de ces peuples.

Il faut donc que les enfans de Chus ſe ſoient répandus en differens endroits, pour y former les divers Chuſites ou divers Ethiopiens, dont nous venons de parler. Ce qui n'eſt arrivé ſans doute qu'après la confuſion des langues, qui furent apparemment differentes dans la plûpart de ſes enfans, puiſqu'au rapport d'*Herodote*, les Ethiopiens des environs de l'Inde parloient differemment des Ethiopiens d'Afrique.

Il y avoit encore quelque difference dans les Ethiopiens qui étoient ſous l'Egypte. Les Nubiens, les Macrobiens, les Blemmies n'étoient pas les mêmes. Les uns & les autres ſe vantoient non-ſeulement d'une haute antiquité, mais ils croioient encore qu'ils avoient été créés dans le pays : ils publioient même qu'Oſiris avoit été un de leurs Souverains, & qu'en peuplant l'Egypte, ils y avoient introduit le culte des Dieux, les ſolemnités religieuſes, les ſacrifices & l'apotheoſe des Rois.

Mais comme ces peuples ne paroiſſent dans les anciens temps que par occaſion, ſans qu'on puiſſe avoir une ſuite de leur hiſtoire, nous nous reſervons à en parler dans l'hiſtoire moderne, lorſque nous traiterons des divers peuples d'Afrique.

L'INSTRUCTION doit être l'objet de l'hiſtoire : ainſi nous avons crû que pour la donner telle qu'elle convient, par rapport à l'ancienne Ethiopie & aux premiers Egyptiens, nous ne pouvions mieux faire que de mettre ici ce qu'en a dit un des plus grands hommes du ſiecle paſſé. C'eſt M. *Boſſuet* dans l'ouvrage admirable qu'il a fait ſur l'*Hiſtoire Univerſelle*, où la Religion, la raiſon & la politique s'expliquent avec tant d'énergie & d'éloquence. C'eſt tout le fruit que je crois qu'on peut tirer de l'hiſtoire ancienne de ces peuples ; & je ſuis bien-aiſe de rapprocher ce qu'a dit ce grand Prélat de ces deux nations, ſur-tout de celle d'Egypte, l'une des plus conſiderables qu'il y ait eu dans les premiers âges du monde.

EXTRAIT
DU DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
de M. BOSSUET Evêque de Meaux. Partie III.

Sur les anciens Ethiopiens.

LES Ethiopiens étoient, ſelon Herodote, les mieux faits de tous les hommes, & de la plus belle taille. Leur eſprit (1) étoit vif & ferme ; mais ils prenoient peu de ſoin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robuſtes & dans leurs bras nerveux. Leurs Rois étoient électifs, & ils mettoient ſur le trône le plus grand & le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Herodote. Lorſque Cambyſe leur envoya pour les ſurprendre, des Ambaſſadeurs & des préſens tels que les Perſes les donnoient, de la pourpre, des braſſelets d'or, & des compoſitions de parfums, ils ſe moquerent de ſes préſens, où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, auſſi-bien que de ſes Ambaſſadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, pour des eſpions. Mais leur Roi voulut auſſi faire un préſent à ſa mode au Roi de Perſe : & prenant en main un arc qu'un Perſe eut à peine ſoutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en préſence des Ambaſſadeurs, & leur dit : « Voici le » conſeil que le Roi d'Ethiopie donne au Roi de Perſe. Quand les Perſes ſe pour» ront ſervir auſſi aiſément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur & de cette » force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, & qu'ils amenent plus de troupes » que n'en a Cambyſe. En attendant qu'ils rendent graces aux Dieux, qui n'ont pas » mis dans le cœur des Ethiopiens le deſir de s'étendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc, & le donna aux Ambaſſadeurs. On ne peut dire quel eut été l'événement de la guerre. Cambyſe irrité de cette réponſe, s'avança vers l'Ethiopie comme un inſenſé, ſans ordre, ſans convoi, ſans diſcipline, & vit périr ſon armée faute de vivres au milieu des ſables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas ſi juſtes qu'ils s'en vantoient, ni ſi renfermés dans leurs pays. Leurs voiſins les Egyptiens avoient ſouvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de ſuivi dans les conſeils de ces nations ſauvages & mal cultivées. Si la nature y commence ſouvent de beaux ſentimens, elle ne les acheve jamais. Auſſi n'y voyons-nous que peu de choſes à apprendre & à imiter.

(1) Herodot. lib. III.

EXTRAIT
DU DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
de M. BOSSUET Evêque de Meaux. Partie III.

Sur les anciens Egyptiens.

LEs Egyptiens ſont les premiers où l'on ait ſû les regles du gouvernement. Cette nation grave & ſérieuſe, connut d'abord la vraye fin de la politique, qui eſt de rendre la vie commode & les peuples heureux. La temperature toujours uniforme du pays y faiſoit les eſprits ſolides & conſtans. Comme la vertu eſt le fondement de toute la ſocieté, ils l'ont ſoigneuſement cultivée. Leur principale (1) vertu a été la reconnoiſſance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoiſſans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient auſſi les plus ſociables. Les bienfaits ſont le lien de la concorde publique & particuliere. Qui reconnoit les graces, aime à en faire, & en banniſſant l'ingratitude, le plaiſir de faire du bien demeure ſi pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas ſenſible. Leurs loix étoient ſimples, pleines d'équité & propres à unir entr'eux les citoyens. Celui qui pouvant ſauver un homme attaqué, ne le faiſoit pas, étoit puni de mort auſſi rigoureuſement que l'aſſaſſin. Que ſi on ne pouvoit ſecourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, & il y (2) avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainſi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat : la loi aſſignoit à chacun ſon emploi, qui ſe perpetuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profeſſion ; mais auſſi toutes les profeſſions étoient honnorées. Il falloit qu'il y eût des emplois & des perſonnes plus conſiderables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriſer les pieds, ni les parties les plus baſſes. Ainſi parmi les Egyptiens, les (3) Prêtres & les Soldats avoient des marques d'honneur particulieres : mais tous les métiers, juſques aux moindres, étoient en eſtime ; & on ne croyoit pas pouvoir ſans crime mépriſer les citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fuſſent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit s'y mêloit par-tout. On faiſoit mieux ce qu'on avoit toujours vû faire, & à quoi l'on s'étoit uniquement exercé dès ſon enfance.

(1) Diod. lib. 1. ſect. 2. (2) Ibid. (3) Ibid.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune ; c'étoit l'étude des loix & de la ſageſſe. L'ignorance de la Religion & de la police du pays, n'étoit excuſée en aucun état. Au reſte, chaque profeſſion avoit ſon canton qui lui étoit aſſigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; & dans un ſi bel ordre, les faineans ne ſavoient où ſe cacher.

Parmi de ſi bonnes loix, ce qu'il y avoit de meilleur, c'eſt que tout le monde étoit nourri dans l'eſprit de les obſerver. Une coutume (1) nouvelle étoit un prodige en Egypte : tout s'y faiſoit toujours de même, l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choſes, maintenoit les grandes. Auſſi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conſervé plus long-temps ſes uſages & ſes loix. L'ordre des jugemens ſervoit à entretenir cet eſprit. Trente (2) juges étoient tirés des principales villes pour compoſer la compagnie qui jugeoit tout le Royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays & les plus graves. Le Prince leur aſſignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domeſtiques, ils puſſent donner tout leur temps à faire obſerver les loix. Ils ne tiroient rien des procès, & on ne s'étoit pas encore aviſé de faire un métier de la juſtice. Pour éviter les ſurpriſes, les affaires étoient traitées par écrit dans cette aſſemblée. On y craignoit la fauſſe éloquence, qui éblouit les eſprits, & émeût les paſſions. La verité ne pouvoit être expliquée d'une maniere trop ſeche. Le Preſident du ſenat portoit un collier d'or & de pierres précieuſes, d'où pendoit une figure ſans yeux, qu'on appelloit la verité. Quand il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner ſa cauſe ; & c'étoit la forme de prononcer les ſentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conſerver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines ceremonies qui les imprimoient dans les eſprits. Ces ceremonies s'obſervoient avec reflexion ; & l'humeur ſerieuſe des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournaſſent en ſimples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, & dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce ſevere tribunal. Mais il y avoit en Egypte une eſpece de jugement tout-à-fait extraordinaire dont perſonne n'échapoit. C'eſt une conſolation en mourant de laiſſer ſon nom en eſtime parmi les hommes, & de tous les biens humains, c'eſt le ſeul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de loüer indifferemment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Auſſi-tôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accuſateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaiſe, on en condamnoit la mémoire, & il étoit privé de la ſepulture. Le peuple admiroit le pouvoir des loix qui s'étendoit juſqu'après la mort, & chacun touché de l'exemple craignoit de deshonorer ſa mémoire & ſa famille. Que ſi le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'enſeveliſſoit honorablement : on faiſoit ſon panegyrique, mais ſans y rien mêler de ſa naiſſance. Toute l'Egypte étoit noble, & d'ailleurs on n'y goutoit de loüanges que celles qu'on s'attiroit par ſon merite.

Chacun ſait combien curieuſement les Egyptiens conſervoient les corps morts ;

(1) Herodot. l. 2. Diod. 1. ſect. 2. Plat. de leg. 12. (2) Diod. l. 1. ſect. 2.

leurs momies ſe voyent encore. Ainſi leur reconnoiſſance envers leurs parens étoit immortelle : les enfans, en voyant les corps de leurs ancêtres, ſe ſouvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnuës, & s'excitoient à aimer les loix qu'ils leur avoient laiſſées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naiſſent la faineantiſe, les (1) fraudes & la chicane, l'ordonnance du Roi Aſychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de ſon pere à celui dont on empruntoit. C'étoit une impieté & une infamie tout enſemble, de ne pas retirer aſſez promptement un gage ſi précieux, & celui qui mouroit ſans s'être acquité de ce devoir, étoit privé de la ſepulture.

Le Royaume étoit héréditaire ; mais les Rois (2) étoient obligés plus que tous les autres à vivre ſelon les loix. Ils en avoient de particulieres qu'un Roi avoit digerées, & qui faiſoient une partie des livres ſacrés. Ce n'eſt pas qu'on diſputât rien aux Rois, ou que perſonne eût droit de les contraindre ; au contraire, on les reſpectoit comme des Dieux : mais c'eſt qu'une coutume ancienne avoit tout reglé, & qu'ils ne s'aviſoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainſi ils ſouffroient ſans peine, non-ſeulement que la qualité des viandes & la meſure du boire & du manger leur fût marquée, (car c'étoit une choſe ordinaire en Egypte, où tout le monde (3) étoit ſobre, & où l'air du pays inſpiroit la frugalité,) mais encore que toutes leurs heures fuſſent deſtinées. En s'éveillant au point du jour, lorſque l'eſprit eſt le plus net & les penſées les plus pures, ils liſoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite & plus veritable des affaires qu'ils avoient à décider. Si-tôt qu'ils étoient habillés, ils alloient ſacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, & les victimes étant à l'autel, ils aſſiſtoient à une priere pleine d'inſtruction, où le pontife prioit les Dieux de donner au Prince toutes les vertus royales, en ſorte qu'il fût religieux envers les Dieux, doux envers les hommes, moderé, juſte, magnanime, ſincere & éloigné du menſonge, liberal, maître de lui-même, puniſſant au-deſſous du merite, & récompenſant au-deſſus. Le pontife parloit enſuite des fautes que les Rois pouvoient commettre : mais il ſuppoſoit toujours qu'ils n'y tomboient que par ſurpriſe, ou par ignorance, chargeant d'imprécations les miniſtres qui leur donnoient de mauvais conſeils, & leur déguiſoit la verité. Telle étoit la maniere d'inſtruire les Rois. On croyoit que les reproches ne faiſoient qu'aigrir leurs eſprits ; & que le moyen le plus efficace de leur inſpirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans des loüanges conformes aux loix ; & prononcées gravement devant les Dieux. Après la priere & le ſacrifice, on liſoit au Roi dans les ſaints livres les conſeils & les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât ſon Etat par leurs maximes, & maintînt les loix qui avoient rendu ſes prédéceſſeurs heureux, auſſi-bien que leurs ſujets.

Ce qui montre que ces remontrances ſe faiſoient & s'écoutoient ſérieuſement, c'eſt qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'eſt-à-dire, dans la Dynaſtie principale, celle où les loix étoient en vigueur, & qui devint à la fin la maîtreſſe de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les Rois. Les deux Mercures auteurs des

(1) Herodot. l. 2. Diod. l. ſect 2. (2) Ibid. (3) Herodot. 2. Diod. 1. ſect. 2.

ſciences & de toutes les inſtitutions des Egyptiens, l'un voiſin des temps du Déluge, & l'autre qu'ils ont appellé le Triſmegiſte, ou le trois fois grand, contemporain de Moïſe, ont été tous deux Rois de Thébes. Toute l'Egypte a profité (1) de leurs lumieres, & Thébes doit à leurs inſtructions d'avoir eu peu de mauvais Princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie, le repos (2) public le vouloit ainſi: mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit ſubir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la ſépulture, mais on en voit peu d'exemples; & au contraire la plûpart des Rois ont été ſi chers des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de ſon pere ou de ſes enfans.

Cette coutume de juger les Rois après leur mort parut ſi ſainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'Ecriture que les méchans Rois étoient privés de la ſépulture de leurs ancêtres; & nous apprenons de Joſephe (3) que cette coutume duroit encore du temps des Aſmonéens. Elle faiſoit entendre aux Rois que ſi leur majeſté les met au-deſſus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'eſprit inventif; mais ils le tournoient aux choſes utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuſes, & ne lui avoient preſque rien laiſſé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Je ne puis laiſſer aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Oſiris, d'avoir inventé le (4) labourage, car on le trouve de tout temps dans les pays voiſins de la terre d'où le genre humain s'eſt répandu, & on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Auſſi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une ſi grande antiquité à Oſiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu ſon temps avec celui des commencemens de l'univers, & qu'ils ont voulu lui attribuer les choſes dont l'origine paſſoit de bien loin tous les temps connus dans leur hiſtoire. Mais ſi les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le Déluge, ils les ont tellement perfectionnés, & ont pris un ſi grand ſoin de les rétablir parmi les peuples, où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'eſt gueres moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très-importans dont on ne peut leur diſputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, & leur ciel toujours pur & (5) ſans nuage, ils ont été les premiers à obſerver le cours des aſtres. Ils ont auſſi les premiers reglé l'année. Ces obſervations les ont jettés naturellement dans l'arithmetique; & s'il eſt vrai, ce que dit Platon, que le ſoleil & la lune ayent enſeigné aux hommes la ſcience des nombres, c'eſt-à-dire, qu'on ait commencé les comptes reglés par celui des jours, des mois & des ans; les Egyptiens ſont les premiers qui ayent écouté ces merveilleux maîtres. Les planetes & les autres aſtres ne leur ont pas été moins connus; & ils ont trouvé cette grande année qui ramene tout le ciel à ſon premier point. Pour reconnoître leurs terres (6) tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de re-

(1) Herodot. l. 2.
(2) Diod. l. 1. ſect. 2.
(3) Antiq. XIII. 23.
(4) Diod. lib. 1. ſect. 1. Plut. de Iſid. & Oſir.
(5) Plat. epiſt. Diod. 1. ſect. 2. Herodot. l. 2. Plat. in Tim.
(6) Diod. lib. 1. ſect. 2.

courir à l'arpentage qui leur a bien-tôt appris la geometrie. Ils étoient grands obſervateurs de la nature, qui dans un air ſi ſerain, & ſous un ciel ſi ardent étoit forte & féconde parmi eux. C'eſt auſſi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la medecine. Ainſi toutes les ſciences (1) ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choſes utiles recevoient, & de leur vivant, & après leur mort de dignes récompenſes de leurs travaux. C'eſt ce qui a conſacré les livres de leurs deux Mercures, & les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voye des Bibliotheques, eſt celui d'Egypte. Le titre qu'on leur (2) donnoit, inſpiroit l'envie d'y entrer & d'en pénétrer les ſecrets : on les appelloit *le tréſor des remedes de l'ame.* Elle s'y guériſſoit de l'ignorance, la plus dangereuſe de ſes maladies, & la ſource de toutes les autres.

Une des choſes qu'on imprimoit le plus fortement dans l'eſprit des Egyptiens, étoit l'eſtime & l'amour de leur patrie. Elle (3) étoit, diſoient-ils, le ſéjour des Dieux: ils y avoient regné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mere des hommes & des animaux, que la terre d'Egypte arroſée du Nil avoit enfantés pendant que le reſte de la nature étoit ſtérile. Les Prêtres qui compoſoient l'hiſtoire d'Egypte de cette ſuite immenſe de ſiecles, qu'ils ne rempliſſoient que de fables & de généalogies de leurs Dieux, le faiſoient pour imprimer dans l'eſprit des peuples l'antiquité & la nobleſſe de leur pays. Au reſte, leur vraye hiſtoire étoit renfermée dans des bornes raiſonnables ; mais ils trouvoient beau de ſe perdre dans un abîme infini de temps qui ſembloit les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondemens plus ſolides. L'Egypte étoit en effet le plus beau pays de l'Univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode, & le plus orné par les ſoins & la magnificence de ſes Rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans leurs deſſeins & dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil eſt incroyable. Il pleut rarement en Egypte : mais ce fleuve qui l'arroſe toute par ſes débordemens reglés, lui apporte les pluyes & les neiges des autres pays. Pour (4) multiplier un fleuve ſi bienfaiſant, l'Egypte étoit traverſée d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyable. Le Nil portoit par-tout la fécondité avec ſes eaux ſalutaires, uniſſoit les villes entr'elles, & la grande mer avec la mer Rouge ; entretenoit le commerce au-dedans & au-dehors du Royaume, & le fortifioit contre l'ennemi : de ſorte qu'il étoit tout enſemble, & le nourricier & le défenſeur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne : mais les villes rehauſſées avec des travaux immenſes, & s'élevant comme des Iſles au milieu des eaux, regardoient avec joye de cette hauteur toute la plaine inondée, & tout enſemble fertiliſée par le Nil. Lorſqu'il s'enfloit outre meſure, de grands Lacs creuſés par les Rois, tendoient leur ſein aux eaux répanduës. Ils avoient leurs décharges préparées : de grandes écluſes les ouvroient ou les fermoient ſelon le beſoin ; & les

(1) Diod. 1. ſect. Herodot. 113. init.
(2) Diod lib. 1. ſect. 2.
(3) Herodot. II. Diod. 1. ſect. 2.
(4) Plat. in Tim. Diod. 1. ſect. 1.

eaux ayant leur retraite, ne ſéjournoient ſur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraiſſer.

Tel étoit l'uſage de ce grand lac, qu'on appelloit le lac de Myris ou de Moëris : c'étoit le nom du Roi qui l'avoit (1) fait faire. On eſt étonné quand on lit, ce qui néanmoins eſt certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingt de nos lieuës. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creuſant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Lybie. La pêche en valoit au Prince des ſommes immenſes ; & ainſi quand la terre ne produiſoit rien ; on tiroit des tréſors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portoit ſur un trône deux ſtatuës coloſſales, l'une de Myris, & l'autre de ſa femme, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du lac, & occupoient ſous les eaux un pareil eſpace. Ainſi elles faiſoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un lac de cette étenduë avoit été fait de main d'homme ſous un ſeul Prince.

Ceux qui ne ſavent pas juſqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des (2) villes d'Egypte. La richeſſe n'en étoit pas moins incroyable. Il n'y en avoit point qui ne fût remplie de temples magnifiques & de ſuperbes palais. L'architecture y montroit partout cette noble ſimplicité, & cette grandeur qui remplit l'eſprit. De longues galeries y étaloient (3) des ſculptures que la Grece prenoit pour modeles. Thebes le pouvoit diſputer aux plus belles villes de l'Univers. Ses cent portes chantées par Homere ſont connuës de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaſte, & on a dit qu'elle (4) pouvoit faire ſortir enſemble dix mille combattans par chacune de ſes portes. Qu'il y ait, ſi l'on veut, de l'exageration dans ce nombre, toujours eſt-il aſſuré que ſon peuple étoit innombrable. Les Grecs & les Romains ont celebré ſa magnificence & ſa grandeur, encore qu'ils n'en (5) euſſent vû que les ruines : tant les reſtes en étoient auguſtes.

Si nos voyageurs avoient penetré juſqu'au lieu où cette ville étoit bâtie, ils auroient, ſans doute, encore trouvé quelque choſe d'incomparable dans ſes ruines : car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour tenir contre le temps. Leurs ſtatuës étoient des coloſſes. Leurs colomnes étoient immenſes. L'Egypte viſoit au grand & vouloit frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la juſteſſe des proportions. On a (6) découvert dans le Sayd, (vous ſavez bien que c'eſt le nom de la Thébaïde,) des temples & des palais preſque encore entiers, où ces colomnes & ces ſtatuës ſont innombrables. On y admire ſur tout un palais dont les reſtes ſemblent n'avoir ſubſiſté, que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vûë, & bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une matiere auſſi rare que leur grandeur eſt remarquable, ſervent d'avenuës à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence & quelle étenduë ! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps

(1) Herodot. & Diod. ibid.
(2) Herodot. 2. Diod. 1. 2. Herodot. ibid.
(3) Diod. ibid.
(4) Pompon. Mela, 1. 9.
(5) Strab. xvii. Tacit. ann. ii. 60.
(6) Herodot. & Diod. loc. cit. Voyages imprimez par M. Thevenot.

d'en

d'en faire le tour, & ne ſont pas même aſſurés d'en avoir vû la moitié ; mais tout ce qu'ils ont vû étoit ſurprenant. Une ſalle, qui apparemment faiſoit le milieu de ce ſuperbe palais, étoit ſoutenuë de ſix vingt colonnes de ſix braſſées de groſſeur, grandes à proportion, & entremêlées d'obeliſques que tant de ſiecles n'ont pû abbatre. Les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du temps, ſe ſoutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, & y conſervent leur vivacité : tant l'Egypte ſavoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ſes ouvrages. Maintenant que le nom du Roi penetre aux parties du monde les plus inconnuës, & que ce Prince étend auſſi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature & de l'art, ne ſeroit-ce pas un digne objet de cette noble curioſité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ſes déſerts, & d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte ? Quelle puiſſance & quel art a pû faire un tel pays la merveille de l'Univers ? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas ſi on pouvoit aborder la ville royale, puiſque ſi loin d'elle on découvre des choſes ſi merveilleuſes ?

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dreſſer des monumens pour la poſterité. Ses obeliſques ſont encore aujourd'hui autant par leur beauté, que par leur hauteur, le principal ornement de Rome ; & la puiſſance Romaine déſeſperant d'égaler les Egyptiens, a cru faire aſſez pour ſa grandeur d'emprunter les monumens de leurs Rois.

L'Egypte n'avoit point encore vû de grands édifices que la tour de Babel, quand elle imagina ſes pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur triomphent du temps & des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès-lors la ſolidité & la regularité toute nuë. N'eſt-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air ſimple, auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés & des hardieſſes bizarres ? Quoiqu'il en ſoit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardieſſe reglée : ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la varieté infinie de la nature ; & ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui avoient fait, comme les Dieux, des ouvrages immortels. Les inſcriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage, elles parloient aux ſpectateurs. Une de ces pyramides bâtie de brique avertiſſoit par ſon titre, qu'on ſe gardât bien de la comparer aux autres, & *qu'elle étoit autant au-deſſus de toutes les pyramides, que Jupiter étoit au-deſſus de tous les Dieux.*

Mais quelque effort que faſſent les hommes, leur néant (1) paroît partout. Ces pyramydes étoient des tombeaux ; encore les Rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, & ils n'ont pas joüi de leur ſépulture.

Je ne parlerois pas de ce beau palais (2) qu'on appelloit le Labyrinte, ſi Herodote qui l'a vû ne nous aſſuroit qu'il étoit plus ſurprenant que les pyramides. On l'avoit bâti ſur le bord du lac de Myris, & on lui avoit donné une vûë proportionnée à ſa grandeur. Au reſte, ce n'étoit pas tant un ſeul palais, qu'un magnifique amas de douze palais diſpoſés regulierement, & qui communiquoient enſemble. Quinze cens

(1) Herodot. ibid. Diod. 1. ſect. 2. (2) Herodot. & Diod. ibid.

chambres mêlées de terraſſes s'arrangeoient autour de douze ſalles, & ne laiſſoient point de ſorties à ceux qui s'engageoient à les viſiter. Il y avoit autant de bâtiment par deſſous terre. Ces bâtimens ſouterrains étoient deſtinés à la ſépulture des Rois, & encore (qui le pourroit dire ſans honte & ſans déplorer l'aveuglement de l'eſprit humain?) à nourrir les crocodiles ſacrés, dont une nation d'ailleurs ſi ſage faiſoit ſes Dieux.

Vous vous étonnés de voir tant de magnificence dans les ſepulcres de l'Egypte. C'eſt qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens ſacrés, pour porter aux ſiecles futurs la mémoire des grands Princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. Les maiſons étoient (1) appellées des hôtelleries, où l'on n'étoit qu'en paſſant & pendant une vie trop courte pour terminer tous nos deſſeins: mais les maiſons veritables étoient les tombeaux, que nous devions habiter durant des ſiecles infinis.

Au reſte, ce n'étoit pas ſur des choſes inanimées que l'Egypte travailloit le plus: Ses plus nobles travaux & ſon plus bel art, conſiſtoit à former les hommes. La Grece en étoit ſi perſuadée, que ſes (2) plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même & Solon, ces deux grands Légiſlateurs, & les autres qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, allerent apprendre la ſageſſe en Egypte. Dieu a voulu que Moïſe même *fût inſtruit* (3) *dans toute la ſageſſe des Egyptiens*: c'eſt par là qu'il a commencé *à être puiſſant en paroles & en œuvres*. La vraie ſageſſe ſe ſert de tout, & Dieu ne veut pas que ceux qu'il inſpire négligent les moyens humains qui viennent auſſi de lui à leur maniere.

Ces ſages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les eſprits ſolides, les corps robuſtes, les femmes fécondes, & les enfans vigoureux. Par ce moyen le peuple croiſſoit en nombre & en forces. Le pays étoit ſain naturellement; mais la Philoſophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps auſſi-bien que les eſprits. Cet art que notre nonchalance (4) nous a fait perdre étoit bien connu des anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau deſſein la frugalité & les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vû par Herodote, les crânes (5) des Perſes aiſés à percer, & ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auſquelles ils étoient mêlés, montroient la moleſſe des uns, & la robuſte conſtitution qu'une nourriture frugale & de vigoureux exercices donnoient aux autres. La courſe à pied, la courſe à cheval, la courſe dans les chariots ſe pratiquoit en Egypte avec une adreſſe admirable, & il n'y avoit point dans tout l'Univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore (6) nous dit qu'ils rejettoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuſe & peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des Athlétes, que la Grece elle-même qui la couronnoit dans ſes jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux perſonnes libres: mais avec une certaine moderation, elle étoit digne des honnêtes

(1) Diod. ibid.
(2) Diod. ibid. Plut. de Iſid.
(3) Act. VII. 20.
(4) Diod. 1. ſect. 1.
(5) Herodot. III.
(6) Diod. 1. ſect. 2.

gens ; & Diodore (1) lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les regles auſſi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que (2) dit encore cet auteur touchant la muſique. Celle qu'il fait mépriſer aux Egyptiens, comme capable d'amollir les courages, étoit ſans doute cette muſique molle & effeminée, qui n'inſpire que les plaiſirs & une fauſſe tendreſſe. Car pour cette muſique généreuſe dont les nobles accords élevent l'eſprit & le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriſer, puiſque, ſelon Diodore (3) même, leur Mercure l'avoit inventée, & avoit auſſi inventé le plus grave des inſtrumens de muſique. Dans la proceſſion ſolemnelle des Egyptiens, où l'on portoit en cérémonie les livres de Triſmegiſte, on voit (4) marcher à la tête le chantre tenant en main *un ſymbole de muſique* (je ne ſai ce que c'eſt) *& le livre des hymnes ſacrés*. Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'eſprit, ennoblir le cœur, & fortifier le corps. Quatre cens mille ſoldats qu'elle entretenoit étoient ceux de ſes citoyens qu'elle exerçoit avec plus de ſoin. Les loix de la milice ſe conſervoient aiſément, & comme par elles-mêmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans : car la profeſſion de la guerre paſſoit de pere en fils comme les autres ; & après les familles ſacerdotales, celles qu'on eſtimoit les plus illuſtres étoient, comme parmi nous, les familles deſtinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes reglées & entretenuës ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires & parmi les images des combats ; il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui faſſent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la juſtice, & n'avoit des ſoldats que pour ſa défenſe. Contente de ſon pays où tout abondoit, elle ne ſongeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre ſorte, en envoyant ſes colonies par toute la terre, & avec elles la politeſſe & les loix. Les villes les plus celebres (5) venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, & la ſource de leurs plus belles inſtitutions. On la conſultoit de tous côtés ſur les regles de la ſageſſe. Quand ceux d'Elide (6) eurent établi les jeux olimpiques les plus illuſtres de la Grece, ils rechercherent par une ambaſſade ſolemnelle l'approbation des Egyptiens, & apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattans. L'Egypte regnoit par ſes conſeils, & cet empire de l'eſprit lui parut plus noble & plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les Rois de Thebes fuſſent, ſans comparaiſon, les plus puiſſans de tous les Rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris ſur les Dynaſties voiſines qu'ils ont occupées ſeulement quand elles eurent été envahies par les Arabes ; de ſorte, qu'à vrai dire, ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer ſur les naturels (7) du pays. Mais quand ils ſe ſont mêlés d'être conquerant, ils ont ſurpaſſé tous les autres. Je ne parle point d'Oſiris vainqueur des Indes ; apparemment c'eſt Bacchus, ou quelque autre héros auſſi fabuleux. Le pere de Seſoſtris, (les doctes veulent que ce ſoit Amenophis, autrement Memnon) ou par inſtinct, ou par humeur,

(1) Id. 1. ſect. 1.
(2) Id. 1. ſect. 2.
(3) Id. 1. ſect. 2.
(4) Clem. Alex. Strom. lib. 6.
(5) Plat. in Tim.
(6) Herodot. II.
(7) Diod. lib. 1. ſect 2.

ou, comme le diſent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le deſſein de faire de ſon fils un conquerant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'eſt-à-dire, avec de grandes penſées. Tous les enfans qui naquirent le même jour que Seſoſtris, furent amenés à la cour par ordre du Roi, il les fit élever comme ſes enfans, & avec les mêmes ſoins que Seſoſtris près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles miniſtres, ni des compagnons plus zelés de ſes combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire ſon apprentiſſage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à ſupporter la faim & la ſoif, & ſoumit cette nation juſqu'alors indomptable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, ſon (1) pere le fit tourner vers l'Occident de l'Egypte: il attaqua la Lybie, & la plus grande partie de cette vaſte region fut ſubjuguée. En ce temps ſon pere (2) mourut & le laiſſa en état de tout entreprendre. Il ne conçût pas un moindre deſſein que celui de la conquête du monde: mais avant que de ſortir de ſon Royaume, il pourvût à la ſûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ſes peuples par la liberalité & par la juſtice, & reglant au reſte le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faiſoit ſes préparatifs; il levoit des troupes, & leur donnoit pour capitaines les jeunes gens que ſon pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-ſept cens capables de répandre dans toute l'armée le courage, la diſcipline & l'amour du Prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie qu'il ſe rendit tributaire. Il continua ſes victoires dans l'Aſie. Jeruſalem fut la premiere à ſentir la force de ſes armes. Le téméraire Roboam ne put lui réſiſter, & Seſoſtris (3) enleva les richeſſes de Salomon. Dieu, par un juſte jugement les avoit livrées entre ſes mains. Il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercules & que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandre, puiſqu'il ſoumit le pays au-delà du Gange. Jugez par-là ſi les pays plus voiſins lui réſiſterent. Les Scythes obéirent juſqu'au Tanaïs: l'Armenie & la Cappadoce lui furent ſujettes. Il laiſſa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte ſont toujours demeurées depuis. Herodote a vû dans l'Aſie mineure d'une mer à l'autre les monumens de ſes victoires avec les ſuperbes inſcriptions de Seſoſtris Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs. Il y en avoit juſques dans la Thrace, & il étendit ſon Empire depuis le Gange juſqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint après neuf ans chargé des dépoüilles de tous les peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageuſement leur liberté: d'autres cederent ſans réſiſtance. Seſoſtris eut ſoin de marquer dans ſes monumens la difference de ces peuples en figures hieroglifiques à la maniere des Egyptiens. Pour décrire ſon Empire, il inventa les cartes de géographie. Cent (4) temples fameux, érigés en actions de graces aux Dieux tutelaires de toutes les villes, furent les premieres, auſſibien que les plus belles marques de ſes victoires, il eut ſoin de publier par les inſcriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés ſans fatiguer ſes ſujets. Il mettoit ſa gloire à les ménager, & à ne faire travailler aux monumens de ſes victoires que les captifs. Salomon lui en avoit don-

(1) Diod. ibid.
(2) Ibid.
(3) M. Boſſuet confond ici Seſoſtris avec Sefac.
(4) Herodot. & Diod. Ibid.

né (1) l'exemple. Ce ſage Prince n'avoit emploïé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu ſon regne immortel. Les citoïens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre, & à commander. Seſoſtris ne (2) pouvoit pas ſe regler ſur un plus parfait modele. Il regna trente-trois ans, & joüit long-temps de ſes triomphes, beaucoup plus digne de gloire, ſi la vanité ne lui eût pas fait traîner ſon char par les Rois vaincus. Il ſemble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans ſa vieilleſſe, il ſe donna la mort à lui-même, & laiſſa l'Egypte riche à jamais. Son empire pourtant ne paſſa pas la quatriéme génération. Mais il reſtoit encore du temps de Tibere des monumens magnifiques, qui en (3) marquoient l'étenduë & la quantité des tributs. L'Egypte retourna bien-tôt à ſon humeur pacifique. On a même écrit que Seſoſtris fut le premier (4) à ramollir, après ſes conquêtes, les mœurs des Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ſes ſucceſſeurs. Car pour lui, ſage & abſolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ſes peuples qui l'adoroient. Au reſte, cette penſée eſt peu digne d'un ſi grand Prince; & c'étoit mal pourvoir à la ſureté de ſes conquêtes, que de laiſſer affoiblir le courage de ſes ſujets. Il eſt vrai auſſi que ce grand empire ne dura gueres. Il faut périr par quelque endroit. La diviſion ſe mit en Egypte. Sous Anyſis l'aveugle (5), l'Ethiopien Sabacon envahit le Roïaume : il en traita auſſi-bien les peuples, & y fit d'auſſi grandes choſes qu'aucun des Rois naturels. Jamais on ne vit une moderation pareille à la ſienne ; puiſqu'après cinquante ans d'un regne heureux, il retourna en Ethiopie pour obéïr à des avertiſſemens qu'il crût divins. Le Roïaume abandonné tomba entre les mains de Sethon, Prêtre de Vulcain, Prince religieux à ſa mode, mais peu guerrier, & qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps l'Egypte ne ſe ſoutint plus que par des milices étrangeres. On trouve une eſpece d'Anarchie. On trouve enſuite douze Rois choiſis par le peuple, qui partagerent entr'eux le gouvernement du Roiaume. Ce ſont eux qui ont bâti ces douze palais qui compoſoient le Labyrinte. Quoique l'Egypte ne pût oublier ſes magnificences, elle fut foible & diviſée ſous ces douze Princes. Un d'eux (ce fut Pſammetique) ſe rendit le maître par le ſecours des étrangers. L'Egypte ſe rétablit, & demeura aſſez puiſſante pendant cinq ou ſix regnes. Enfin cet ancien Royaume, après avoir duré environ ſeize cens ans, affoibli par les Rois de Babylone & par Cyrus, devint la proie de Cambyſe, le plus inſenſé de tous les Princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte, ont reconnu qu'elle (6) n'étoit pas belliqueuſe : vous en avez vû les raiſons. Elle avoit vécu en paix environ treize cens ans, quand elle produiſit ſon premier guerrier, qui fut Seſoſtris. Auſſi malgré ſa milice ſi ſoigneuſement entretenuë, nous voyons ſur la fin que les troupes étrangeres ſont toute ſa force, qui eſt un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Etat. Mais les choſes humaines ne ſont point parfaites, & il eſt mal-aiſé d'avoir

(1) II. Par. 8. 9.
(2) Diod. l. Sect 2.
(3) Tacit. ann. 11.
(4) Nymphod. lib. 12. rer. Barb. poſt. Herodot.
(5) Herodot. & Diod. Ibid.
(6) Strab. lib. XVII.

enſemble dans la perfection, les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'eſt une aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſiecles. Quelques Ethiopiens ont regné à Thebes dans cet intervale, entr'autres, Sabacon, &, à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente conſtitution de ſon Etat, que les étrangers qui la conqueroient, entroient dans ſes mœurs plutôt qui d'y introduire les leurs: ainſi changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à ſouffrir les Perſes dont elle voulut ſouvent ſecoüer le joug. Mais elle n'étoit pas aſſez belliqueuſe pour ſe ſoutenir par ſa propre force contre une ſi grande puiſſance, & les Grecs qui la défendoient, occupés d'ailleurs, étoient contraints de l'abandonner: de ſorte qu'elle retomboit toujours ſous ſes premiers maîtres, mais toujours opiniâtrement attachée à ſes anciennes coutumes, & incapable de démentir les maximes de ſes premiers Rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choſes ſous les Ptolomées, le mélange des mœurs Grecques & Aſiatiques y fut ſi grand, qu'on n'y reconnut preſque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens Rois d'Egypte ſont fort incertains, même dans l'hiſtoire des Egyptiens. On a peine à placer Oſymanduas, dont nous voyons de ſi magnifiques monumens dans Diodore, & de ſi belles marques de ſes combats. Il ſemble que les Egyptiens n'aïent pas connu le pere de Seſoſtris qu'Herodote & Diodore n'ont (1) pas nommé. Sa puiſſance eſt encore plus marquée par les monumens qu'il a laiſſé dans toute la terre, que par les mémoires de ſon pays: & ces raiſons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ſes antiquités, ait toujours été auſſi exact qu'elle s'en vantoit, puiſqu'elle-même eſt ſi incertaine ſur les temps les plus éclatans de ſa monarchie.

CHAPITRE XI.

De l'Hiſtoire de Babylone & d'Aſſyrie.

LES empires de Babylone & d'Aſſyrie ne ſont pas ſeulement des plus anciens, ils ſont encore des plus obſcurs & des plus embarraſſés: mais l'obſcurité de leur hiſtoire ne doit pas empêcher de l'examiner avec ſoin, à cauſe des ſecours qu'on en peut tirer pour fortifier les Ecritures. Plus les temps ſont éloignés, plus il ſemble que les écrivains ont droit de ſe livrer à leurs conjectures. Les ſyſtêmes de chronologies auſquels ces empires ont donné lieu, ſont ſi differens les uns des autres, qu'il paroît impoſſible de trouver des temperamens pour les accorder tous. Il faut donc ſe fixer à ceux qui ſont déja reçus, ou en former quelque nouveau qui puiſſe réünir les monumens les plus certains de ces premiers temps. C'eſt heureuſement ſur ces matieres qu'on peut impunément faire agir ſon eſprit, pour trouver les moyens de concilier tout le monde.

Avant que d'entrer dans l'examen des divers ſyſtêmes qu'on a formés pour l'in-

(1) Diod. 1. ſect. 2.

telligence de cette hiſtoire, il faut établir un *Principe*, qui eſt que les Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie, doivent être exactement diſtingués dans leurs commencemens, comme des monarchies qui ont eû des origines differentes, & qui ont été quelque temps rivales l'une de l'autre. Nous voïons en effet cette diſtinction dans nos meilleurs auteurs. *Nembrod*, (1) comme le remarque Moïſe, établit à Babylone le ſiege de ſon empire; mais Aſſur, dit auſſi-tôt le même écrivain, ſortit de la Chaldée pour bâtir Ninive, qui eſt devenuë la capitale de l'Empire des Aſſyriens. Et (2) *Diodore de Sicile* a ſû, même long-temps après, ſéparer ces Empires, en prétendant les réünir. Ninus Roi des Aſſyriens, dit cet auteur, fondit avec une groſſe armée ſur les Babyloniens ſes voiſins, leur impoſa un tribut annuel, & fit mourir le Roi & ſes enfans qu'il avoit emmenés priſonniers. Ainſi ces Roïaumes étoient alors très-diſtincts.

IL y auroit donc pluſieurs queſtions à examiner ſur ces deux empires: il faudroit non-ſeulement connoître leur ancienneté & leur étenduë, mais encore leur chute & leur décadence.

Ne cherchons point ici le motif qui a porté les Chaldéens à donner dès le temps même d'Alexandre le Grand, plus de quatre cens ſoixante & dix mille ans (3) d'ancienneté à leur nation. C'a peut-être été pour rencherir par un ſot entêtement ſur les Egyptiens, qui faiſoient monter la durée de leur empire à plus de trente-ſix mille ans. Contentons-nous de faits mieux circonſtanciés, qui ſe rapprochant de la vraiſemblance, paroiſſent toucher à la verité. L'on rapporte qu'*Ariſtote*, prévenu ſans doute contre l'antiquité imaginaire des Chaldéens, pria *Calliſthenes* ſon parent & ſon ami, qui accompagnoit Alexandre au ſiege de Babylone, de s'informer juſqu'où pouvoient aller les ſupputations des Aſtronomes de cette nation. *Calliſthenes* lui écrivit (4) qu'au temps de la priſe de leur ville, ils les faiſoient remonter juſqu'à dix-neuf cens trois ans. Or Babylone fut priſe trois cens trente & un ans avant Jeſus-Chriſt. Réüniſſons ces deux ſupputations, & nous trouverons que les obſervations aſtronomiques des Chaldéens devancent l'Ere Chrétienne de deux mille deux cens trente-quatre ans. Ainſi cette ville avoit déja un état fixe plus de XXII. ſiecles avant Jeſus-Chriſt: & l'hiſtoire nous apprend que la forme de ſon gouvernement étoit monar-

(1) Fuit autem principium regni ejus (Nembrod) Babylon & Arach, & Achad & Chalanne, in terra Sennaar. De terra illa egreſſus eſt Aſſur, & ædificavit Ninivem. *Geneſ.* X. 10.

(2) Ninus Aſſyriorum Monarcha Arabis ſubſidio inſtructus, immenſo cum exercitu, finitimos ſibi Babylonios invaſit. Babylon autem quæ nunc eſt, illo tempore nondum erat condita; ſed alias in Babylonia urbes non contemnendas habebat. Cujus incolis tam facile in poteſtatem redactis, quòd diſcriminum belli rudes & imperiti eſſent, ipſis quidem annui penſionem tributi imperavit, regem vero debellatum cum liberis captivum abduxit & interemit. *Diodor. Sicul. lib.* 2. c. 2. *Il y a dans cet endroit une faute qui ſaute aux yeux de tout le monde, qui eſt qu'au temps de la conquête de Ninus, Babylone n'étoit pas encore bâtie. Le reſte de ce fait n'eſt pas hors de vraiſemblance.*

(3) Chaldæorum collegium ad expedicionem Alexandri in Aſiam quadringenta & ſeptuaginta duo annorum millia ex quo ſydera obſervari cœpta ſint. *Diodor. Sicul. lib.* 2. *& Ciceron dit au livre* 2. *de la Divination*: Contemnamus etiam Babylonios, condemnemus, inquam, eos aut ſtultitiæ, aut vanitatis, aut impudentiæ, qui CCCCLXX. millia annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent.

(4) Propterea quòd nondum obſervationes illæ cœleſtes, quas Ariſtotelis mandato Calliſthenes Babylone miſit, in Græciam pervenerant, quas quidem fuiſſe annorum mille nongentorum trium ad Alexandri magni uſque tempora ſervatas refert Porphyrius. *Simplicius in Ariſtotelis libros* 2. *de cælo pag.* 123. *Voſſius & après lui M. Fabricius mettent* 1993. *ans, contre l'autorité du texte Grec qui met* 1903. *ans, Fabricius in Biblioth. antiquaria; c'eſt ſans doute une faute d'impreſſion. Mais le P. Briet fait ici une remarque ſinguliere, c'eſt que Calliſthenes ayant péri la cinquiéme année de l'expedition d'Alexandre en Aſie, ne peut avoir envoyé ces obſervations recouvrées à Babylone, qui ne fut priſe que la ſixiéme année de l'expedition d'Alexandre. Mais c'eſt une faute du P. Briet* (in Annalibus mundi ad annum 1827.) *car Alexandre ne fit mourir Calliſthenes que la neuviéme année de ſon expedition. Voyez* Arrian de Expeditione Alexandri M. lib. IV.

chique. Nembrod fut celui qui ſe ſaiſit de l'autorité ſouveraine à Babylone. *Jules Africain* nous a conſervé les noms de ſes (1) ſucceſſeurs : il les partage en deux familles ou Dynaſties qui ont regné en tout, quatre cens quarante ans. La premiere, dont les Rois étoient Chaldéens d'origine, dura deux cens vingt-cinq ans, & avoit pour chef Evechoüs (2) que *Jules Africain* prend à tort pour Nembrod lui-même, fondateur de cet empire, puiſqu'*Alexandre Polyhiſtor* ne parle d'Evechoüs que comme du ſecond Roi de Babylone.

La ſeconde, compoſée de Rois qui étoient Arabes d'origine, dura deux cens quinze ans. Et comme la ſuite de l'hiſtoire nous apprend que les Royaumes d'Aſſyrie & de Babylone ont été ſoumis aux mêmes Souverains, il y a lieu de croire que les Aſſyriens ſe ſont rendus maîtres de Babylone après la défaite ou la mort du dernier Roi Arabe de cette ville. Nous chercherons bien-tôt dans quel temps cette conquête a pû ſe faire.

Ces obſervations ſur le Royaume de Babylone ſont tirées des premiers monumens de notre hiſtoire. *Jules Africain*, *Euſebe*, & *Syncelle* nous preſentent ces deux ſuites de Rois de Babylone, dont ils ont marqué exactement les regnes : & *Alexandre* (3) *Polyhiſtor*, auteur exact, nous en avoit parlé avant eux.

Peut-on s'imaginer que toute l'antiquité ſe ſoit entenduë pour nous tromper ? Ne doit-on pas au contraire chercher les moyens d'établir une ſuite de Rois, dans la ſuppoſition deſquels nous ne voyons pas de raiſons, & dont l'affermiſſement n'emporte avec ſoi aucun inconvenient ? C'eſt-là une de ces regles qui déterminera toujours un eſprit raiſonnable pour la verité de ces ſortes de faits, qu'on voudroit peut-être révoquer en doute. Auſſi Joſeph *Scaliger*, M. *Cary*, *Uſſerius*, & le P. *Pezron*, ſi verſés dans les diſcuſſions de chronologie & d'hiſtoire, n'ont pas fait difficulté d'admettre ces deux Dynaſties de Rois Chaldéens & Arabes qui ont regné à Babylone.

L'EMPIRE des Aſſyriens ſouffre de plus grandes difficultés ; il paroît d'abord que quand Nembrod s'empara de l'autorité ſouveraine à Babylone, Aſſur fut contraint de quitter la Chaldée. Il remonta le long du Tigre & bâtit la ville de Ninive : mais pour continuer la ſuite de cette hiſtoire, nous marquerons ici les differens ſyſtêmes qui partagent les auteurs anciens & modernes.

I. SYSTEME.

JE commence par celui qui a le moins de ſectateurs : il ſera peut-être plus facile à détruire. *Herodote* aſſure que l'empire des Médes abbatu par Cyrus cinq cens cinquante-neuf ans avant Jeſus-Chriſt, en (4) avoit duré environ cent cinquante ſous

(1) *Julius Africanus apud Euſebium & Syncellum.* Nous avons marqué les noms de tous ces Rois dans le IV. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Aſſyrie, qui eſt au commencement du III. volume in 4.

(2) Evechous qui nobis Nembrod. *Syncellus in Chronographia ex Julio Africano.*

(3) Evechoum quidem regum Chaldæorum ſecundum, & Chomasbelum, & poſt eum ſeptem reges qui imperarunt 190. annis ſolaribus adducit Polyhiſtor. *Syncellus in Chronographia.*

(4) Medi centum ac duo de trigenta annos omni ſuprà Halym fluvium Aſiæ dominati ſunt, excepto tempore quo Scytæ regnaverunt. *Herodotus lib. 1. Et le même hiſtorien aſſure que les Scythes qui vainquirent Cyaxarès Roi des Medes regnerent en Aſie 28. ans.*

quatre

quatre Rois ſeulement ; & que cet empire fut un démembrement de celui des Aſſyriens, qui avoient tenu l'Aſie ſuperieure (1) pendant cinq cens vingt ans. Aſſemblons ces trois ſupputations & nous trouverons que l'empire d'Aſſyrie, n'a, dit-on, commencé ſelon Herodote, que douze cens trente-cinq ans avant l'Ere Chrétienne.

Je m'étonne qu'une parole (2) hors d'œuvre lâchée par Herodote, & ſur laquelle il n'a point appuyé par un détail ſuivi, ni par des circonſtances marquées (3) ait donné lieu de former un ſyſtême de chronologie au préjudice de tous les anciens, qui ont le plus examiné & détaillé l'hiſtoire d'Aſſyrie. Je ſçai qu'auteur pour auteur, *Herodote* n'eſt pas moins croyable que *Cteſias*, ou que *Jules Africain*. Mais que dire à Moïſe, mort trois ou quatre ſiecles avant l'établiſſement de l'empire des Aſſyriens, ſelon ceux qui prétendent ſuivre *Herodote ?* Il n'a pas laiſſé néanmoins de parler comme d'une choſe ancienne de la fondation de Ninive capitale de cette monarchie, qui tire ſon nom de Ninus l'un de ſes premiers Rois. *Ninus* fondateur de cet empire, de l'aveu de tous les auteurs, a donc paru avant Moïſe, puiſque la ville de Ninive en porte le nom, même avant ce Saint Legiſlateur. Que répondre à l'hiſtorien *Joſephe*, qui avoit comparé ſi exactement l'hiſtoire Sainte avec les plus anciens & les plus sûrs monumens de l'hiſtoire profane ? Cependant il nous aſſure (4) que l'empire d'Aſſyrie étoit un des plus puiſſans de l'Aſie dès le temps d'Abraham, c'eſt-à-dire, près de ſept cens ans avant l'époque attribuée à *Herodote*. On pourroit même tirer de l'hiſtoire d'Egypte une preuve de l'ancienneté du Royaume d'Aſſyrie. Seſoſtris dit (5) *Manethon*, attaqua les Aſſyriens & les Médes. La terreur de ſon nom ſoûmit les premiers, ſans qu'il fût beſoin de leur déclarer la guerre ; au lieu qu'il fallut ſe battre pour venir à bout des Médes. Or il eſt prouvé que Seſoſtris vivoit plus de quinze cens ans & même dix-ſept cens ans avant Jeſus-Chriſt, comme nous l'avons déja marqué. Ainſi voilà l'empire d'Aſſyrie établi & fondé plus de trois ou quatre ſiecles avant l'époque qu'on attribuë à Herodote.

Quoique cet hiſtorien ne marque pas préciſément que l'empire d'Aſſyrie n'a ſubſiſté que cinq cens vingt ans, mais ſeulement que les Aſſyriens avoient commandé pendant ce temps-là dans l'Aſie ſuperieure ; cette parole ambiguë n'a pas laiſſé d'engager *Conringius*, l'un des plus ſavans hommes de l'Allemagne, à prendre

(1) Cum Aſſyrii annis quingentis viginti ſuperiorem Aſiam obtinuiſſent, primi Medi, ab ipſis deficere cœperunt ; qui cum Aſſyriis pro libertate prœliati, ſtrenue ſe geſſerunt, excuſſoque ſervitutis jugo, in libertatem ſeſe aſſeruerunt. *Herodot. lib.* 1.

(2) Incidenter tantùm & quaſi aliud agendo, Aſſyriaci regni meminit Herodotus ; non igitur inconſulta ejus verba iis opponenda ſcriptoribus ſunt, qui accurate in Aſſyriorum antiquitates inquiſiverunt, & è profeſſo quod dicitur, de iiſdem ſcripſerunt. *Ægidius Strauchius Breviarii chronologici lib. IV. cap.* 4. *quæſt.* 6.

(3) Herodotus certè in quo proram & puppim hujus doctrinæ collocant, nihil prorſus habet, non principium Aſſyriorum, non finem, non primum, non ultimum regem, Ninum ſemel nominat in hiſtoria Lydorum, ſed nominat tantum, nec quidem regem fuiſſe dicit : Sardanapalum uno quoque loco memorat, ſed ut vetuſtum aliquem, & vix notum de nomine regem. *Ulricus Huberus de genuina ætate Aſſyriorum, Diſſertatione IV. pag.* 61.

(4) Eo tempore, cum Aſſyrii rerum per Aſiam potirentur. *Joſeph. lib.* 1. *Antiquit. Judaïcar. cap.* 10. *Il parle là de l'expedition qu'Abraham fit contre Cedorlahomer & les Rois ſes alliés.*

(5) Sethoſis... contra Aſſyrios atque Medos caſtrametatus eſt, univerſos quidem, hos ferro, illos ſuarum virium terrore ſine bello ſibi ſubjugavit. *Manetho apud Joſeph. lib.* 1. *contra Appionem.*

parti pour *Herodote*, contre le torrent des chronologiſtes dans la belle diſſertation qu'il a faite ſous le titre d'*Adverſaria Chronologica de Aſia & Ægypti antiquiſſimis Dynaſtiis*. Il a été ſuivi par *Uſſerius*, (1) dont l'autorité & le ſavoir ont ébranlé pluſieurs autres hiſtoriens. Tels ſont *Chriſtianus* (2) *Schotanus*, M. (3) *Lancelot*, M. *Boſſuet* (4) Evêque de Meaux, & M. de *Lelevel* (5) le fidele copiſte de ce Prélat. Mais M. *Cellarius* (6) n'a pas ſeulement ſuivi, comme les autres dans ſon Abregé d'hiſtoire univerſelle, le ſyſtême qu'on attribuë à *Herodote*; il a prétendu encore le ſoutenir par un traité particulier imprimé pluſieurs fois, & en dernier lieu dans les Diſſertations Academiques de ce ſavant homme. Ainſi on ne veut pas moins ſuivre *Herodote* comme pere du menſonge, que comme pere de l'hiſtoire, qualités qu'il a, dit-on, également meritées. Et pour ſoutenir une parole que nous n'entendons peut-être pas, ou dont il n'a pas lui-même examiné le fond, ni les conſequences, on s'expoſe à des difficultés, qui ſont auſſi grandes dans le détail que dans le general.

Je ne ſai néanmoins ſi on ne pourroit pas expliquer *Herodote* & le concilier avec les autres auteurs, en diſant que par les cinq cens vingt ans qu'il paroît donner aux Aſſyriens, il ne parle point de la durée de leur monarchie; mais ſeulement de leur grande puiſſance dans l'Aſie ſuperieure. En effet, que l'on conſidere par le peu de fragmens qui nous reſtent, l'état des Aſſyriens cinq cens vingt ans avant la revolte des Médes, ſelon *Herodote*, & l'on verra que c'étoit le temps le plus floriſſant de cette monarchie, dont les commencemens avoient été peu conſiderables, comme le remarque *Denys d'Halicarnaſſe*. Et c'eſt vers ce temps-là même que le Royaume de Troye étoit une eſpece de dépendance de l'Aſſyrie. *Cteſias* ne s'éloigneroit peut-être pas de cette explication, puiſque ſelon *Diodore de Sicile*, il n'avoit pas daigné marquer les ſucceſſeurs de Semiramis juſques à Teutamus, qu'il dit avoir envoyé à Priam, comme à ſon feudataire, du ſecours contre les Grecs. Ainſi dans ce ſentiment, *Herodote* auroit diſtingué le *Royaume* d'Aſſyrie, & l'*Empire* des Aſſyriens: le Royaume foible dans ſes commencemens, comme l'ont été tous les autres Royaumes du monde, ne fit aucun progrès pendant près de huit cens ans. Mais comme l'Empire conſiſte en la ſoumiſſion des peuples voiſins & de pluſieurs Royaumes, les grandes conquêtes des Rois d'Aſſyrie dans l'Aſie ſuperieure, cinq cens vingt ans avant la mort de Sardanapale, fourniſſent dans l'hiſtoire une époque plus illuſtre à leur domination, en la faiſant connoître, & redouter même par les autres peuples. Cette réflexion paroîtra peut-être trop ſubtile & trop (7) déliée: mais je la donne pour ce qu'elle vaut. On y fera l'attention qu'on jugera à propos.

II. SYSTEME.

On prétend que le ſecond ſyſtême de l'hiſtoire d'Aſſyrie eſt de *Cteſias*, qui vivoit

(1) *Uſſerius in Annalibus veteris Teſtam.*
(2) *Chriſt. Schotanus in Hiſtoria Sacra.*
(3) *Lancelot Chronologia ſacra. Elle eſt à la fin des Bibles in fol. de Vitré.*
(4) *M. Boſſuet, Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle.*
(5) *M. de Lelevel. Entretiens ſur l'hiſtoire de l'univers.*
(6) *Chriſtophori Cellarii Diſſertatio de regnorum & imperiorum initiis contra Cteſiam.*
(7) Voyez ci-après une autre explication d'Herodote

quarante ans après *Herodote*. Il fut fait (1) priſonnier dans la guerre que le jeune Cyrus eut avec ſon frere Artaxerxès Roi des Perſes. Dix-ſept ans de loiſir & de captivité étoient un temps ſuffiſant pour écrire l'hiſtoire ; & la communication qu'il eut des archives des Rois de Perſes, fait qu'on pourroit ajoûter foi à celle qu'il a publiée des Royaumes d'Aſſyrie, de Médie & de Perſe, dont *Diodore de Sicile* & *Photius* nous ont conſervé des fragmens. Le celebre *Henri Eſtienne* les a fait imprimer plus d'une fois, ſoit en particulier, ſoit avec les œuvres d'Herodote. On juge par cet auteur que l'empire des Médes dura trois cens dix-ſept ans depuis ſon établiſſement juſqu'à Cyrus; qu'il ne s'éleva que ſur la ruine totale de l'empire des Aſſyriens, qui avoient été pendant treize cens ſoixante ans les maîtres de toute l'Aſie. Si l'on joint à ces deux nombres les cinq cens cinquante-neuf ans que l'on compte depuis la deſtruction de l'empire des Médes par Cyrus juſques à Jeſus-Chriſt, on trouvera deux mille deux cens trente-ſix ans, en remontant de l'Ere Chrétienne juſques à l'époque que *Cteſias* donne à l'empire d'Aſſyrie.

Euſebe nous a conſervé les noms des Rois qui font la ſuite de cet empire. Ce ne ſont pas des noms imaginaires & ſuppoſés, puiſque *Diodore de Sicile* qui vivoit près de quatre ſiecles avant *Euſebe*, nous en déſigne (2) quelques-uns.

Cependant cette opoſition de ſyſtême entre *Herodote* & *Cteſias*, a fait que ceux qui prennent parti pour l'un ou pour l'autre, cherchent, ſelon l'uſage établi de tout temps entre les ſavans, ce qui pouvoit décrier le ſentiment contraire, ou affoiblir la croyance qu'on devoit avoir en leurs auteurs. Il eſt vrai que *Cteſias* a donné lieu plus d'une fois de le traiter (3) de fabuleux & de menteur : mais *Scaliger* lui-même qui le regarde comme un Grec ignorant, ne fait pas difficulté de dire qu'il y auroit de la folie (4) d'adopter ſur l'hiſtoire des Médes un ſiſtême different de celui que *Diodore de Sicile* attribuë à *Cteſias*.

Quoique je ne vouluſſe pas le ſuivre en tout ce qu'il écrit ſur cette matiere, je me garderai bien cependant de dire, comme l'ont fait quelques auteurs, que ſa jalouſie (5) contre *Herodote* l'a porté à lui être contraire juſques dans le fond même de ſon

(1) Cteſias Cnidius poſt Herodotum, qui eum Artaxerxe adverſus Cyrum fratrem ejus militans captus eſt, obque artem medicinæ annis decem & ſeptem cum rege ſummo cum honore fuit, ex annalibus regum in quibus priſca Perſarum geſta, obſervata conſuetudine ſcripta erant, certam à ſe compertam hiſtoriam ad Græcos attuliſſe affirmat. *Diodor. Sicul. lib. II.*

(2) Memoratur auxilium Trojanis ab Aſſyriis miſſum : Dux præſidii Memnon Tithonis filius fuit. Teutamo enim in Aſia regnante, qui vigeſimus eſt à Nino & Semiramide, Græcos imperatore Agamemnone bello Trojam imperaſſe fertur ; cum plus mille annis Aſſyrii imperium Aſiæ jam tenuiſſent. Nam Priamus Troadis ſex, qui ſub imperii Aſſyriaci clientela erat, mole belli gravatus, per legatos ſubſidia à Teutamo petivit. Hic decem millia Æthiopum & totidem Suſianos cum ducentis curribus illi miſit. *Diodor. Sicul. lib. II.*

(3) Cteſias Cnidius in iis quæ de ſemine elephantum dixit, manifeſtò mendax eſt. Inquit enim ita denſari exſiccatum, ut electro fiat ſimile. *Ariſtoteles lib. 2. de generat. animal. cap. 2.* In India, ut dicit Cteſias, autor non fide dignus, nec manſuetus eſt nec ferus ſus. *Ariſtoteles lib. 8. hiſtoriæ animalium cap. 28. Il n'eſt point là queſtion de l'ancienneté du Royaume d'Aſſyrie, & Photius qui le reconnoît contraire à Herodote, ne le taxe de fabuleux que dans ce qui regarde l'hiſtoire des Indes.*

(4) Magnus Scaliger qui Cteſiæ inconſulta & maligna mendacia exprobrat, in Aſſyriacis tamen & Medicis adeo eum Herodoto præfert, ut alios reges, alia tempora quærentes fidenter inſanire affirmet. *Ulricus Huberus de genuina ætate Aſſyriorum, diſſert. 1. pag. 7.* Cteſiam ineptum Græculum modò Herodoto adverſetur. Nihil penſi habere : multa ab eo humanitùs, multa etiam conſultò per invidiam peccari, atque id non obſcurè cognoſci ex Photii Patrietinis. *Scaliger in notis ad fragmenta græca operi de Emendat. Temporum ſubnexa pag. 39.* Medorum reges & annos ordine exponit Diodorus Siculus, ita ut regum aut annotum numerum alium ab hoc ſtatuere, hoc ſit inſanire. *Scaliger lib. 3. Canon Iſagogici, parte 2. pag. 34.*

(5) Cteſias quod invidiâ adverſus Herodotum Halicarnaſſenſem flagraret, hiſtoriam ſcripſit in pletiſque illi quam Herodotus ediderat contrariam. *Chriſtopher. Cellarius Diſſertat. de principio regnorum contra Cteſiam, articul. 6.*

hiſtoire. On peut bien par jalouſie déguiſer les faits, augmenter ou diminuer leur circonſtances, ſelon les divers mouvemens dont on eſt agité : on peut même en inventer de nouvelles ; & je conſens, ſi cela eſt poſſible, que

D'un Pedant, quand on veut, l'on faſſe un Duc & Pair.

Peut-être le ferois-je comme les autres, ſi je n'étois pas en garde contre moi-même. Mais tout homme de bon ſens ne croira jamais que la jalouſie faſſe inventer tout un corps d'hiſtoire aux yeux d'une nation éclairée, qui ne manqueroit pas de crier auſſitôt à l'impoſteur & au fourbe. Que la jalouſie d'un *Dupleix* lui faſſe raconter les circonſtances de notre hiſtoire, tout autrement que n'ont fait *De Serre* & *du Haillan*, cela n'eſt pas douteux. Qu'un hiſtorien moderne qui ne ſauroit attraper l'air naturel & ſincere des meilleurs écrivains, cherche par jalouſie à leur être contraire, ou à les décrier ; c'eſt ce qu'on a vû ſouvent arriver. Mais s'il nous venoit débiter comme des verités tirées des archives des Princes, que cent ans après le Déluge la Suede étoit la maîtreſſe de toute l'Europe, il n'y auroit tout au plus que *Joannes* ou *Olaüs* (1) *Magnus* qui le croiroient. Que cette idée ſerve donc à nous en donner une du caractere de *Cteſias*. Je le ſuppoſe ennemi d'*Herodote*; ainſi dès qu'il aura trouvé cet auteur en défaut, il n'aura pas manqué de le relever avec aigreur, comme font ordinairement ces ſortes de gens. Il aura même embelli ſes narrations de circonſtances agréables, telles que ſon imagination, plûtôt que la verité les lui aura repreſentées. Cela ſe fait tous les jours, mais plus ou moins heureuſement, ſelon que les auteurs ont d'art & de credit. C'eſt ce qu'a fait *Cteſias* dans ſon hiſtoire d'Aſſyrie.

On convient qu'il a manqué principalement en trois choſes. 1°. Il n'a fait des Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie qu'un même empire, quoique l'Hiſtoire Sainte nous en parle d'abord comme de deux Roïaumes differens.

En ſecond lieu, il a donné trop d'étenduë à cette monarchie. La prétention qu'il a de lui ſoumettre d'abord toute l'Aſie, eſt plûtôt l'effet de ſa flaterie pour les Perſes, que de ſa jalouſie pour *Herodote*. L'hiſtoire qui compte vers les premiers temps de cette monarchie un grand nombre de petits Sourains en Aſie, comme un Roi des Elamites, un Roi de Sénnaar, du Pont, de Gomorre, de Sodome, de Seboïm, de Solyme, & pluſieurs autres, nous les repreſente comme des peres de famille, qui avoient ſur leur maiſon ou dans leurs villes une autorité paternelle, qui étoit dans ces premiers temps la meſure & la regle de l'autorité Roïale: mais elle ne marque pas que ces peuples fuſſent alors ſoumis aux Rois d'Aſſyrie, qui auroient dû cependant, ſelon *Cteſias*, être les maîtres de toutes ces Provinces. Auſſi *Denis d'Halicarnaſſe* a-t-il ſoin de (2) marquer combien cette monarchie avoit peu d'étenduë dans ſon commencement.

Enfin un troiſiéme défaut qu'on reproche juſtement à *Cteſias*, eſt de dire, comme il a

(1) Ce ſont deux Suedois celebres du XVI. ſiecle, qui ont fait des hiſtoires de Suede & des peuples du Nort, remplies de fables, & qui font remonter les Rois de Suede juſqu'aux temps les plus voiſins du Déluge.

(2) Antiquum illud Aſſyriorum imperium retrò ad fabuloſa uſque pertingens tempora, modicam quandam Aſiæ partem obtinuit : deinde in Medos tranſlatum & auctum etiam opibus, non longo duravit tempore, ſed in quarta deſiit ætate. Perſæ portò, Medis devictis, Aſiâ quidem penè totâ tandem potiti ſunt ; cæterum Europæas etiam gentes bello tentare auſi, non multum profecerunt. *Dionyſ. Halicarn. lib. I. Antiquit. Rom. cap. 2. Il paroit par cet endroit que Denis d'Halicarnaſſe ſuit la ſupputation de Cteſias, pour l'ancienneté de l'Empire d'Aſſyrie, au lieu qu'il ſe conforme à Herodote pour l'Hiſtoire des Medes.*

fait', que la mort de Sardanaple, occaſionnée par la révolte des Médes, mit fin à l'Empire d'Aſſyrie. Ne liſons-nous pas tous les jours dans les Ecritures les noms redoutables de Phul, Theglatphalaſſar, Salmanaſſar, Sennacherib, Aſſar-Adon Rois d'Aſſyrie, dont les conquêtes furent très-éclatantes & très-étenduës, depuis que les Médes eurent, ſelon *Cteſias*, abbattu la domination des Aſſyriens ?

Mais ce ne ſont-là que des circonſtances qui n'attaquent point le fond de l'hiſtoire. Il n'y a point d'interêt à ſuppoſer des noms de Rois, & l'on peut en avoir à inventer des circonſtances & à déguiſer des narrations particulieres. Mais comment peut-on s'imaginer qu'un homme auſſi menteur que *Cteſias* ait ſéduit ſur la durée de l'Empire d'Aſſyrie l'antiquité la plus éclairée, ſi les anciens plus proches des ſources, & du moins auſſi judicieux que nous, n'avoient reconnu que ce menteur ne laiſſoit pas d'avoir dit la verité, ou quelque choſe d'approchant ſur ce qui regarde cette monarchie. Car qu'on ne s'y trompe pas, cet auteur n'eſt pas le ſeul qui donne une ſi grande antiquité aux Aſſyriens. *Diodore de Sicile* (1) écrivain laborieux & compilateur éxact, embraſſe le même ſyſtême, & nous marque que *Cteſias* avoit puiſé le corps de ſon hiſtoire dans les archives (2) des Rois de Perſe, qui lui avoient été communiquées.

Caſtor (3) plus ancien que *Diodore*, donne à cet empire douze cens quatre-vingt ans de durée : *Æmilius Sura* (4) treize cens huit : *Trogue Pompée* & ſon abbréviateur *Juſtin* (5) treize cens ans : *S. Auguſtin* (6) treize cens cinq ans : *Paul Oroſe* (7) ſuit à peu près la même ſupputation : & *Euſebe* (8) qui nous a conſervé la ſuite des Rois de cette monarchie, a été ſuivi dans toutes les chroniques du moyen âge ; temps, à la verité, où l'on copioit aiſément & où l'on diſcutoit peu. Mais que dire des modernes, leſquels, à quelques-uns près, n'ont embraſſé ce ſentiment, qu'après un examen ſevere des raiſons que l'on peut apporter pour ou contre ? Ainſi ce n'eſt pas *Cteſias* que prétendent ſuivre nos chronologiſtes ; mais une verité de fait certifiée par des écrivains de poids qu'on ſuit indépendemment du menteur *Cteſias*.

III SYSTEME.

Un troiſiéme ſyſtême eſt celui de *Jules Africain*, qui donne encore à l'empire d'Aſſyrie plus de durée que n'avoit fait *Cteſias*. Pour montrer de quel uſage peut être ce ſyſtême, il faut faire connoître celui de la main de qui nous le tenons. Nous croyons faire l'éloge de cet auteur en marquant qu'il avoit joint au Chriſtianiſme, une connoiſſance particuliere de toutes les hiſtoires anciennes ; étude très-rare dans les premiers fidéles. Il avoit trouvé le temps, au milieu des emplois honorables dont il étoit chargé, de dépoüiller les hiſtoriens de diverſes nations, & d'en compoſer une hiſtoire, ou une chronique generale depuis le commencement du monde juſqu'au régne d'Alexandre Severe, qui vivoit au commencement du troiſiéme ſiécle. Le détail dont elle étoit

(1) Diodor. Sicul. lib. 2.
(2) *Voyez-en la preuve ci-deſſus pag. 280. note 1. qui eſt une autorité de Diodore de Sicile.*
(3) Caſtor univerſum Aſſyriorum imperium mille ducentis octoginta annis definit. *Syncellus in Chronographia.*
(4) Æmilius Sura apud Velleium lib. 1. cap. 6.
(5) Juſtinus initio hiſtoriæ.
(6) S. Auguſtinus lib. 18. de Civitate Dei cap. 21.
(7) Paulus Oroſius lib. 1. cap. 4.
(8) Euſebius in Chronico.

remplie, a ſervi de fondement & de matiere aux chroniques qui ont paru dans la ſuite. Le temps nous a envié cet ouvrage ; & les fragmens que nous en avons ſe trouvent dans la chronique d'*Euſebe*, & dans celle de *Georges Syncelle*.

Pour mettre le ſyſtême de *Jules Africain* dans toute ſa clarté, il ne ſuffit pas de remarquer qu'il ne fait qu'un ſeul empire des Royaumes de Babylone & d'Aſſyrie; il faut dire encore que l'empire des Médes qui avoit ſubſiſté deux cens quatre-vingt-trois ans, ſelon *Jules Africain*, fut renverſé par Cyrus, cinq cens cinquante-neuf ans avant l'Ere Chrétienne : que l'empire d'Aſſyrie qui a précedé celui des Médes en avoit duré 1484. ſous 41. Rois, que cet Empire avoit ſuccedé à treize autres Rois, dont 7. étoient Chaldéens & les ſix autres Arabes, leſquels avoient regné en tout quatre cens quarante ans. Ces quatre ſupputations réunies font le nombre de deux mille ſept cens ſoixante ſix ans, que l'établiſſement de cette monarchie auroit précedé l'Ere Chrétienne. Et comme dans le ſyſtême de la chronologie des Hebreux, le Déluge n'a devancé Jeſus-Chriſt que de deux mille trois cens quarante-huit ans, il faudroit conclure que cet empire auroit été établi plus de quatre ſiecles avant le Déluge. C'eſt de quoi *Scaliger* (1) ne s'eſt point embarraſſé. Mais *Scaliger* ne ſuit point en cela *Jules Africain*, lequel ayant adopté avec les anciens Chrétiens la ſupputation des Septante, ne fait commencer le regne des Rois Chaldéens & Arabes, prédeceſſeurs de l'empire d'Aſſyrie, que long-temps après le Déluge. Pluſieurs ſavans ont adopté le ſyſtême de *Jules Africain*; mais avec quelque modification. Nous pourrions, outre *Scaliger*, citer M. *Cary* (2) & le P. *Pezron*. (3). Ce dernier ſur tout s'eſt appliqué à donner à ce ſentiment tout le vrai ſemblable dont il eſt ſuſceptible. Il reconnoît à la verité que les Royaumes de Babylone & d'Aſſyrie étoient dans leurs commencemens des empires ſeparés : le premier fondé par Nembrod, & le ſecond par Aſſur. Mais les ſucceſſeurs de ce dernier lui ſont inconnus, juſques à Bel & Ninus, qui firent, ſelon lui, la conquête du Royaume de Babylone ſur le dernier Roi Arabe. Et ce n'eſt qu'à cette conquête qu'il commence l'empire d'Aſſyrie, dans l'union de ces deux Royaumes, ſous un même Prince. Le P. *Pezron* abandonne *Jules Africain* ſur la durée de cette monarchie, & ne lui donne que quatorze cens ſoixante ans juſqu'à la revolte d'Arbaces.

IV. SYSTEME.

Ne ſeroit-ce point trop hazarder que de propoſer un autre ſyſtême, formé ſur ceux que nous venons de raporter ? Nous ne devons y ſouhaiter que le vrai-ſemblable ; car nous ne ſommes point aſſez temeraires pour prétendre qu'il ſoit dans le vrai.

Nous en avons déja poſé les principes, en montrant que les empires de Babylone & d'Aſſyrie furent ſéparés dans leurs commencemens. C'eſt-là le fondement de ce ſyſtême.

L'empire de Babylone plus ancien que celui d'Aſſyrie commença par Nembrod, que nous croyons être le même que *Belus* Babylonien, par le caractere eſſentiel que leur a donné l'antiquité. Belus eſt conſtamment reconnu par les plus éclairés d'entre

(1) Joſeph. Scaliger, Canone Iſagogico, pag. 132.
(2) Robert Cary, in Paleologia Chronica.
(3) Antiquité des temps rétablie, chap. XII.

les profanes (1) pour fondateur de la ville de Babylone ; c'eſt ce que *Joſephe*, (2) au défaut de l'Ecriture, nous marque de Nembrod. Il nous inſinuë par conſequent que ces deux noms ne repreſentent qu'une ſeule & même perſonne ; choſe fort commune dans l'hiſtoire de ces premiers temps. C'eſt de cette ville que Belus étoit regardé comme le premier Roi & le Dieu tutelaire. On y voyoit également le tombeau où il étoit inhumé & le temple (3) où on l'adoroit. Mais nous ne pouvons pas marquer préciſément combien ſon régne a duré. Ce Prince fut ſuivi de deux Dynaſties : la premiere de Chaldéens (4) dont les Rois étoient apparemment les deſcendans auſſi-bien que les ſucceſſeurs de Nembrod. Nous croyons que *Ninus* Roi des Aſſyriens parut, & fit la conquête de Babylone ſous *Nabonnadus* dernier Roi Arabe de cette ville. L'hiſtoire nous marque que *Ninus* ſecouru d'un Roi d'Arabie, prit cette ville, en fit mourir le Roi, impoſa au pays un tribut annuel, & porta ſes armes d'un autre côté. Nous voyons même que ſous Abraham, long-temps après le régne de Ninus, le pays de Sennaar ou de Babylone avoit encore ſes Rois particuliers, qui n'étoient point apparemment fort puiſſans, puiſqu'ils étoient comme feudataires du Roi des Elamites ou des Perſes.

La Dynaſtie des Rois Arabes qui ſuccédérent à *Chinzirus* dans le Royaume de Babylone, donne lieu de croire qu'un Prince étranger fit la conquête de ce Roïaume, & que lui & ſes ſucceſſeurs y regnérent deux cens quinze ans : après quoi le Roïaume fut poſſedé par les Rois d'Aſſyrie juſques à Sardanapale. Mais Arbaces ne ſe contenta pas de faire ſoulever les Médes contre leur Souverain, il lui enleva encore avec Babylone tout le Royaume qui en dépendoit. Arbacès y établit pour Satrape ou Viceroi hereditaire *Beleſis*, (5) lequel auparavant étoit Gouverneur de toute la Province. Ce fut une récompenſe qu'Arbaces donna à ce Prince pour l'avoir ſecouru de ſes conſeils & de ſes troupes dans la guerre contre Sardanapale.

MAIS pour reprendre l'*Hiſtoire d'Aſſyrie* dans ſon principe, nous croïons pouvoir dire qu'Aſſur (6) en fut le fondateur, qu'il donna ſon nom aux peuples, en les appellant, ſans doute, Aſſyriens, & bâtit une ville, qui fut depuis nommée Ninive : mais ſoit que ſes deſcendans ne ſoient pas connus, ſoit même, comme le penſent quelques auteurs, que le Gouvernement qu'il y établit fut républicain, à la difference de celui de Nembrod, qui fut monarchique, on eſt obligé de commencer à Belus Aſſyrien ; car il y a eu dans l'antiquité pluſieurs Princes de ce nom. A Belus ſuccéda Ninus que l'antiquité a regardé comme le fondateur de l'Empire des Aſſyriens. La ſuite des Rois qui regnérent après lui ſe trouve differemment rapportée dans nos auteurs. *Jules Africain*

---

(1) Belus cùm mortem & iram deorum effugiſſet, Babylone habitavit, & cùm turrim ædificaſſet in ea habitavit *Artabanus apud Alexand. Polyhiſtor. citante Euſebio, lib. IX. Præpar. Evangel.*... Belus Babylonem muro cinxit. *Abydenus apud Euſebium, lib. IX. Præpar. Evang. cap.* 5.... Babylonem Semiramis condidetat, vel, ut plerique credidere, Belus cujus regia oſtenditur. *Q. Curtius lib.* 5. *c.* 1. Babylon, cujus mœnia bitumine Semiramis ſtruxit : arcem enim antiquiſſimus rex condidit Belus. *Ammian. Marcellinus lib.* 23. *cap.* 20.

(2) Joſeph. Antiquit. Judaic. lib. 1. cap. 5.

(3) *Plinius lib.* 2. *c.* 26. dit que de ſon temps on voyoit encore à Babylone le temple de Belus.

(4) Voyez ci-deſſus pag. 277. note 3. où l'on voit par un paſſage d'Alexandre Polyhiſtor qu'Evechoüs, premier Roi de la Dynaſtie des Chaldéens à Babylone, étoit le ſecond Roi de cette ville. Ainſi il avoit ſuccedé à Nembrod, qui en a été conſtamment le premier ſouverain.

(5) Babylonius Beleſus, qui futurum Imperium *Arbacæ* prædixerat, prefecturam Babyloniæ obtinuit *Diodor. Sicul. lib. II.*

(6) Aſſur Ninum urbem ædificavit & ſubditos appellavit Aſſyrios. *Joſeph. lib.* 1. *Antiquit. Judaïc. cap.* 10.

(1) en compte 40. depuis Ninus juſques à Sardanapale ; & *Euſebe* n'en met que 36. Ils différent même encore en quelques-unes des années de leur regne. Euſebe eſt (2) accuſé d'avoir tronqué & racourci la ſuite des Rois d'Aſſyrie, & même de pluſieurs autres Royaumes : ainſi nous avons crû le devoir abandonner pour ſuivre *Jules Africain*, auquel on n'a jamais fait ce reproche.

Les Grecs peu curieux des hiſtoires étrangeres ont laiſſé perdre ce qui s'eſt fait de remarquable dans cet empire. Nous voyons ſeulement que Ninus ſecouru par un Roi d'Arabie, prit Babylone, dont il fit mourir le Roi & ſes enfans : mais il n'eſt pas certain s'il a retenu ce Royaume pour le joindre à celui d'Aſſyrie, ou ſi cela s'eſt fait ſeulement par ſes ſucceſſeurs. *Semiramis* gouverna aprés la mort de Ninus ſon mari : ce ne devoit être vrai-ſemblablement que pendant la minorité de leur fils Ninyas. Mais la moleſſe de ce Prince, & le caractere impérieux de cette femme, firent qu'elle regna 42. ans. Quoiqu'on nous marque que les ſucceſſeurs de Semiramis ont vécu dans l'oiſiveté, je ne ſaurois me perſuader que dans une ſuite de 38. Rois, il ne ſe ſoit pas trouvé de grands Princes, ſoit pour le gouvernement, ſoit pour la valeur & le courage. Je le conjecture non-ſeulement par la conquête de Babylone, dont le Royaume ſe trouve, après les Rois Arabes, uni à celui d'Aſſyrie ; mais encore par les fragmens qui nous reſtent de l'hiſtoire de ces premiers temps. Ils nous parlent d'une Princeſſe fort celebre, nommée *Atoſſa* par (3) quelques uns, & *Semiramis* par d'autres ; aſſociée au Royaume par ſon pere Belochus, elle regna 12. ans avec lui, & entreprit les conquêtes que l'on a fauſſement attribuées à Semiramis femme de Ninus. On découvre même, malgré l'obſcurité de ces temps, que ſous Priam le Royaume de Troye étoit dans la dépendance (4) des Aſſyriens, ce qui marque non-ſeulement un empire étendu ; mais encore des Princes conquerans & victorieux. Je me le perſuade encore plus, quand je lis ce qu'on rapporte de Sardanapale, le plus décrié d'entr'eux, qu'on ne repreſente ordinairement que du mauvais côté. Ce Prince étoit, dit-on, indigne de porter le ſceptre, lui qu'on trouva tenant une quenoüille au milieu d'une troupe de femmes. Cette foibleſſe qu'on remarque dans Hercule, l'a-t-elle empêché de paſſer pour le plus grand & le plus redouté des (5) conquerans ? Empêcha-t-elle Sardanapale de bâtir en même-temps deux villes conſiderables, Tarſe & Anchiale en Cilicie ; de gagner trois batailles (6) ſur ſes ennemis, & de ſoutenir un ſiege de plus de

---

(1) Julius Africanus apud Syncellum in Chronographia.

(2) Euſebius nulla cum Africano, Joſepho, vel cum alio quolibet conſenſûs, habita ratione, Diphyen Cecropen Moïſi coætaneum oſtendere conatus, tempora mutilare nequaquam veritus eſt. *Syncell. in Chronograph. pag.* 62.

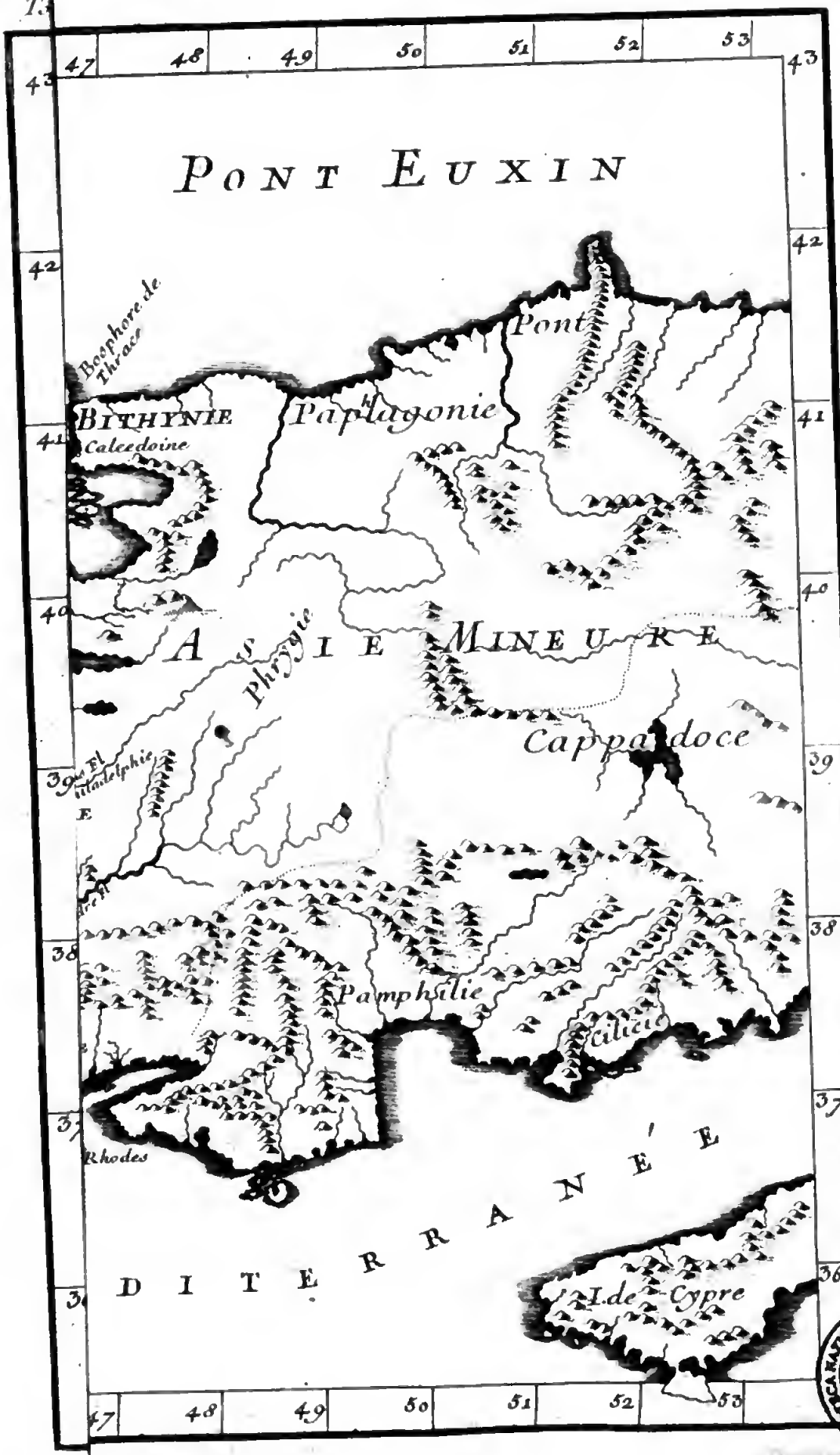
(3) Conon apud Photium cod. 186. narratione 9. Syncellus in Chronographia, & Euſebius in Chronico.

(4) Aſſyriorum principatûs particula quædam Troja fuit. *Plato de legibus lib. III.* C'eſt ce que M. Boſſuet qui a ſuivi le ſyſtême d'Uſſerius eſt obligé d'avoüer. " Il eſt vrai, " dit ce Prélat, que Platon, curieux obſervateur des anti- " quitez, fait le Royaume de Troye, du temps de Priam, " une dépendance de l'empire des Aſſyriens. Mais on n'en " voit rien dans Homere, qui dans le deſſein qu'il avoit de " relever la gloire de la Grece, n'auroit pas oublié cette cir- " conſtance. " *Mais ne ſuffit-il pas pour la gloire des Grecs que cela ſe trouve dans Platon, & même dans Diodore de Sicile. Je ferois plus de fond ſur deux autorités auſſi poſitives que ſur un argument negatif tiré du ſilence d'Homere.*

(5) M. Thomaſius va encore plus loin dans ſon Apologie de Sardanapale. Il ne ſeroit pas difficile de penſer qu'il a regardé comme un don de Dieu ce cortege de femmes, au milieu deſquelles étoit Sardanapale, *Fœminas penes ſe habuit Sardanapalus & concubinas plurimas, non ad concubitum, ſed ad ſplendorem : ſemper regibus Orientalibus gloria fuit multas alere mulieres. Quæſo quot concubinis ſtipatus fuit Salomo ? An ideo homo fuit ineptiſſimus ? Deus ipſe beneficium nominat quod Davidi tot fœminas in ſinum conceſſerit.* Ce ſont les paroles mêmes de ce ſavant. *Thomaſius in obſervationibus ad rem litterariam ſpectantibus, in* 8. *Hale tom.* 1. *pag.* 415.

(6) Diodor. Sicul. lib. II.

deux


PONT EUXIN
Bosphore de Thrace
BITHYNIE
Calcedoine
Paphlagonie
Pont
ASIE MINEURE
Phrygie
Cappadoce
Philadelphie
Pamphilie
Cilicie
Rhodes
DITERRANEE
I. de Cypre
47
48
49
50
51
52
53
43
42
41
40
39
38
37
36

deux ans, qui finit d'une maniere qui ne fut point fatale pour la ville, puiſqu'on la voit ſubſiſter avec gloire juſques à Chinaladan, ſous lequel elle fut détruite ?

On prétend que Sardanapale ſe fit mourir & conſumer dans ſon palais : mais je crois que ce fait tient moins de l'hiſtoire que du roman, puiſque d'autres auteurs prétendent qu'il finit par une mort tranquille. Son épitaphe même rapportée par beaucoup d'auteurs anciens ne marque point une mort triſte & malheureuſe. Et quand il ſe ſeroit procuré la mort, les hiſtoriens ont encore aſſez d'équité pour marquer que ce fut par honneur, pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis ; & par religion, pour déferer à un oracle qui avoit prédit la perte de Ninive, lorſque le fleuve ſur lequel étoit cette ville deviendroit ſon ennemi. Et quand on lui reproche de s'être trouvé dans ſon ſerrail une quenoüille à la main, auroit-on voulu qu'il tînt une épée au milieu de ſes femmes, & une quenoüille au milieu de ſes ſoldats ? Il s'accommodoit ſelon les occaſions, au caractere & à l'emploi de ceux avec leſquels il étoit : & c'étoit-là le grand Prince.

La puiſſance des Aſſyriens ne fut pas entierement abbatuë. Elle fut ſeulement affoiblie par la révolte des Medes. Il y a donc lieu de croire que le jeune *Ninus*, qui eſt marqué dans Caſtor (1) pour ſucceſſeur de Sardanapale étoit l'un de ſes trois (2) fils ; car il les envoïa avec ſes deux filles en Paphlagonie, avant que le ſiege de Ninive eût été formé par les Medes.

L'empire d'Aſſyrie fut après ce Prince partagé en *trois Royaumes* connus. Le premier fut celui des *Medes*, réduit en republique, ſous la direction des Juges qui étoient choiſis par chaque Province. L'autre eſt le nouvel empire d'*Aſſyrie*, dont les Rois ne laiſſerent pas d'être conſiderés depuis le jeune Ninus, qui eſt peut-être le Phul, aſſez connu dans les Saintes Ecritures. Celui de *Babylone* qui eſt le troiſiéme, fut donné à Beleſis. Nabonaſſar qui le rendit indépendant, forme une époque dans l'hiſtoire, parce que ſa vanité lui fit ſupprimer l'hiſtoire de ſes prédeceſſeurs ; & il voulut que ſon regne fût un point fixe d'où l'on commençeroit à compter, comme s'il étoit le ſeul & le premier Roi de l'Univers. Cette époque commence 747. ans avant Jeſus-Chriſt.

La lecture de toutes ces diſcuſſions doit naturellement faire naître cette penſée, que c'eſt conſumer inutilement bien du temps, que de l'employer à examiner avec tant de ſoins une hiſtoire ſi obſcure & ſi embarraſſée, dont même on n'apperçoit pas bien l'uſage : une hiſtoire dans laquelle on trouve plus de difficultés réelles, que d'explications vrai-ſemblables, où il croît cinquante conjectures entre deux ou trois verités vagues & generales.

Je l'ai penſé de même, & j'ai regretté cent fois le peu de temps que j'ai mis à ces diſcuſſions. Mais pour qui paſſeroit-on dans le monde, ſi on ne débitoit pas de temps en temps quelques ſavantes inutilités ? J'avouërai néanmoins que j'ai encore écarté

(1) A Nino chronographiæ principium fecimus & ad Ninum uſque deduximus, qui regnum ſuſcepit poſt Sardanapalum. *Caſtor apud Euſebium in chronico Græco Scaligeri pag.* 46. *& apud Syncellum Chronograph. pag.* 205. *&* 206.

(2) Sardanapalus rex magno in diſcrimine regnum verſari videns, filios tres, duaſque filias, cum magna auri, argentique copia, in Paphlagoniam ad Cottum præfidem miſit, ducum omnium ſibi acceptiſſimum ; tum per Epiſtolas reliquorum qui non defecerant, auxilia accerſit ad ferendam obſidionem paratus. *Diodor. Sicul. lib.* 2.

de ce chapitre bien des menuës difficultés, qu'on y auroit vû briller. J'ai mieux aimé que l'on conſultât ceux qui ont donné des diſſertations particulieres ſur cette hiſtoire.

Je trouve cependant qu'un eſprit juſte en fera toujours uſage, ſoit pour ſe former une ſuite, au moins vrai-ſemblable de l'hiſtoire ancienne, ſoit pour l'intelligence des Ecritures & des auteurs, dans les endroits qui ont rapport à cette hiſtoire, ſoit même pour ne pas ignorer ce qui ſe dit en une matiere de laquelle il eſt parlé ſi ſouvent dans nos livres. Mais à mon égard, elle a une utilité plus ſolide & plus ſatisfaiſante. Quelquefois j'admire la diverſité de nos caracteres dans cette varieté de ſentimens; & la fertilité de l'eſprit dans cette moiſſon de conjectures en un ſujet ſi ſtérile. Rien ne m'inſtruit plus que toutes ces contrarietés : cela m'apprend à me familiariſer avec les inconſtances des hiſtoriens modernes, quand je vois de ſi grandes oppoſitions entre les anciens. Je reſpecte ceux qui vivent de nos jours, parce que je ne les vois pas comme les anciens, contraires dans le fond, mais tout au plus dans les circonſtances de leurs hiſtoires.

Peut-être même pourroit-on apporter une autre conjecture inſinuée déja par pluſieurs ſavans, qui eſt qu'au lieu de 520. ans de durée qu'Herodote paroît donner à l'Empire d'Aſſyrie, il faudroit lire 1520. ans, & que le nombre de mil qui eſt échappé il y a long-temps, du texte d'Herodote, par la faute des copiſtes, a jetté beaucoup d'auteurs dans l'erreur. C'eſt une conjecture qui avoit autrefois été propoſée par le *Chevalier Marsham*, (1) mais dont il s'eſt déſiſté depuis; elle a été avancée encore, & même ſoutenuë par *Edouard Simſon* dans ſa Chronique univerſelle; & ſans avoir égard en ce point à l'autorité d'Herodote, nous l'avons ſuivi à peu près en donnant avec le Syncelle 1460. ans de durée à l'Empire des Aſſyriens, & mettant 60. ans entre la révolte d'Arbaces & le regne de Dejocès, ce qui fait les 1520. ans qu'on pourroit croire qu'Herodote auroit donné ſuivant cette correction à la grande puiſſance des Aſſyriens, avant que les Medes euſſent pris le deſſus; ce qui n'arriva qu'à la mort de Sennacherib.

Détail de l'Hiſtoire de Babylone & d'Aſſyrie.

JE n'en veux pas demeurer là; je me crois obligé, pour ſuivre le plan de mon ouvrage, de donner ſur les principes établis dans le IV. ſyſtême, le détail de ce qu'on peut, ou de ce qu'on doit raiſonnablement ſavoir des hiſtoires de Babylone & d'Aſſyrie. J'aurai ſoin, en marquant le vrai ou du moins le vrai-ſemblable, de ne laiſſer pas ignorer le faux; cela m'a paru neceſſaire pour éviter toute ſurpriſe. Je reprens en peu de mots toutes les differences qu'on vient d'examiner.

Herodote marque donc que les Aſſyriens commanderent dans l'Aſie ſuperieure durant cinq cens vingt ans; après quoi les Medes ſe révolterent, & leur révolte

(1) *Marsham in Canone Chronico pag. 419. Edit. Londin. Edvvard. Simſon in Chronico catholico ad ann. mundi* 1716. & le P. de Mourgues, Diſſertation ſur Semiramis.

fut ſuivie de celle de pluſieurs autres peuples. Ils combattirent (1) genereuſement pour recouvrer leur liberté ; enfin ils ſecouërent le joug d'une longue ſervitude. A leur exemple, beaucoup d'autres nations firent la même choſe : mais comme tous les peuples qui étoient en terre ferme, avoient differentes ſortes de gouvernemens, ils eurent bien-tôt de nouveaux maîtres, & retomberent dans un nouvel eſclavage. Il y avoit parmi les Medes un homme ſage appellé Dejocès fils de Phraortès qui aſpiroit à la puiſſance ſouveraine. Ce ſont les termes mêmes d'Herodote.

Cteſias au contraire fait entendre que dans les premiers temps l'Aſie fut gouvernée par des Rois nés dans le païs même auquel ils commandoient ; mais dont les actions ſont inconnuës. Le premier dont on a connnoiſſance eſt Ninus, homme né avec un amour extraordinaire pour la gloire (2) & pour les armes. Il aſſembla de grandes armées, & fit alliance avec Ariée Roi des Arabes qui brilloit par les richeſſes dont Ninus manquoit, mais qui lui étoient cependant neceſſaires pour venir à bout de ſes projets ambitieux. Ce fut donc avec le ſecours de ce Roi d'Arabie que Ninus marcha contre les Babyloniens, non que Babylone fût bâtie alors, mais il ſe rendit bien-tôt maître des autres villes qui ſont dans ſon territoire. Il fit mourir leur Roi & ſes enfans, & chargea le peuple de tributs & d'impôts ; puis il tourna du côté de l'Armenie. Le Roi qui ſe ſentoit trop foible pour réſiſter à Ninus, vint au-devant de lui, non-ſeulement pour lui faire des preſens, mais encore pour ſe ſoumettre à ſon autorité. Ninus uſa de generoſité à l'égard d'un homme qui ne vouloit pas combattre ; il ne lui demanda pour toute reconnoiſſance du Royaume qu'il lui laiſſoit, que des rafraichiſſemens pour ſon armée. Enſuite Ninus porta ſes armes contre les Medes qui furent battus : leur Roi nommé Farnus fut pris avec ſa femme & ſept enfans, que l'Aſſyrien fit cruellement mourir. Ces heureux ſuccès firent naître à Ninus l'envie de ſe rendre maître de toute l'Aſie : il ne fut pas longtemps à s'y préparer ; il fortifia ſeulement ſes troupes du débris de celles qu'il avoit vaincuës. Et comme chaque victoire (3) lui ſervoit d'inſtrument pour une autre, il ſubjugua tout l'Orient en dix-ſept ans que durerent ſes conquêtes : ainſi il mit ſous ſa domination l'Egypte, la Phenicie, la Syrie, la Cilicie, la Pamphilie, & toutes les autres Provinces de l'Aſie mineure ; il y ajouta même les peuples qui ſont au-delà & aux environs du Tigre & de l'Euphrate, comme les Parthes, les Perſes, & d'autres nations moins connuës, mais peut-être auſſi belliqueuſes. Ses guerres finirent par celle qu'il eut contre les Bactriens qu'il ne ſût dompter. Ses exploits ne ſe terminerent point à des actions militaires : au retour de ſes conquêtes, il bâtit une ville la plus grande & la plus majeſtueuſe qu'on eût encore vûë, c'eſt Ninive la grande, que *Cteſias*, & après lui, *Diodore de Sicile* placent ſur l'Euphrate, quoique d'autres la mettent ſur la rive orientale du Tigre. C'étoit un quarré long, dont les deux plus grands côtés qui avoient dix lieuës chacun, & les deux plus petits environ cinq & demie, formoient un circuit de trente & une lieuës : ce qui revient

(1) Herodot. lib. 1. (2) Diod. Sicul. lib. 2. (3) Juſtin. Hiſt. lib. 1.

aux trois journées de chemin que lui donne le Prophete Jonas. La hauteur & la largeur des murailles étoit proportionnée à cette vaſte étenduë, auſſi-bien que le nombre des tours qui flanquoient le corps de la place, & qui dans ces temps-là en faiſoient toute la défenſe. Pour peupler cette ville, Ninus obligea les plus riches Aſſyriens de la venir habiter : il y donna même retraite aux étrangers qui vouloient s'y retirer, & leur diſtribua aux uns & aux autres le terrain qui étoit aux environs.

Ninus n'avoit ſurſis ſa ſeconde expedition dans la Bactriane que pour perfectionner la ville qu'il faiſoit édifier. Dès qu'il en fut venu à bout, il aſſembla une armée plus nombreuſe que celle qu'il avoit auparavant : elle étoit compoſée de dix-ſept cens mille hommes de pied, deux cens mille hommes de cheval, & dix mille ſix cens chariots armés de faulx ; il devoit y avoir par conſequent un nombre égal d'autres bouches. Ce qui alloit au moins à quatre millions, choſe qui paroît incroyable à Diodore de Sicile, & qu'il fait en ſorte néanmoins de juſtifier comme il peut. Les abords de la Bactriane étant montueux & difficiles, Ninus fut obligé de partager cette armée en pluſieurs corps pour entrer plus facilement par pluſieurs endroits. Zoroaſtre Roi des Bactriens défendit ſes frontieres avec une armée de quatre cens mille hommes : il tomba ſur un gros détachement des Aſſyriens qui s'étoit un peu trop avancé, le défit & en tua cent mille. Ninus vint à leur ſecours, & dans peu les Bactriens furent obligés de ceder aux Aſſyriens, qui n'eurent pas de peine à s'emparer des villes, parce que l'épouvante s'étant miſe parmi les ennemis, ils fuyoient plutôt qu'ils ne combattoient. Une ſeule place arrêta le conquerant ; c'étoit la capitale nommée Bactre. Elle étoit défenduë par un château qui étoit ſur un roc eſcarpé, & qui paroiſſoit hors de toute inſulte. Il le ſeroit devenu en effet, ſans l'induſtrie d'une femme d'eſprit, qui ayant à cœur la proſperité des Aſſyriens, s'apperçût que les Bactriens occupés à défendre la ville, regardoient le château comme imprenable & comme une reſſource infaillible dès que la ville ſeroit priſe. Cette femme genereuſe qui vit la confiance, ou plutôt la négligence des Bactriens à garder le château, choiſit quelques montagnards qu'elle fit monter par des détours qu'on avoit crû inacceſſibles juſqu'alors. Si elle ne prit pas tout le château, elle ſe rendit maîtreſſe au moins d'une grande partie. Dès-lors elle fit des ſignaux aux aſſiegeans qui coururent de ce côté-là. Les aſſiegés s'apperçûrent trop tard de leur imprudence, & ne trouvant aucune reſſource dans leur courage, ils prirent le parti de la fuite.

Cette femme illuſtre étoit *Semiramis*, dont le nom eſt devenu célebre. L'hiſtoire & la fable ſe ſont unies pour trouver du merveilleux en une perſonne que l'on voïoit briller par les plus grands talens, même par ceux qui n'étoient pas de ſon ſexe. On dit donc qu'elle étoit de la ville d'Aſcalon, près de laquelle un étang extrêmement poiſſonneux, avoit ſur l'un de ſes bords, un temple conſacré à la Déeſſe Dercetta, qui dans la partie ſuperieure de ſon corps reſſembloit à une femme, & en tout le reſte à un poiſſon. Venus irritée contre Dercetta, la rendit amoureuſe d'un jeune homme qu'elle conſideroit, parce qu'il avoit ſoin de lui ſacrifier ſouvent. Il en vint une fille ; mais Dercetta eut tant de honte de ſa foibleſſe, qu'elle tua ce jeune homme, & fit expoſer ſur des rochers l'enfant qu'elle en avoit eu ; & ne pouvant moderer ſa dou-

leur, ſe précipita dans le lac, où elle ſe noya, & y fut convertie en poiſſon. C'eſt depuis ce temps-là que les Syriens, loin de manger des poiſſons, les adorent, ou du moins les reſpectent comme des animaux ſacrés. Ils édifierent depuis, & conſacrerent un temple à Dercetta, ſur le bord du lac même où elle s'étoit précipitée.

Mais Semiramis, quoiqu'expoſée, trouva des nourriciers qui prirent ſoin d'elle; des oiſeaux l'allaiterent de laict, & enſuite de nourritures plus ſolides, qu'ils alloient prendre chez des bergers du voiſinage. Les bergers s'en apperçurent, ſuivirent les oiſeaux, & trouverent cet enfant: L'un d'eux l'adopta, & en mémoire de ſa premiere éducation, lui donna le nom de *Semiramis*, c'eſt-à-dire, oiſeaux en ancienne langue Syriaque. Ces oiſeaux bienfaiſans s'attirerent par une action ſi extraordinaire, le culte religieux que leur ont depuis rendu les Syriens. Semiramis devint grande & belle. Menon que Ninus avoit établi gouverneur de Syrie, la vit, l'aima & l'épouſa. Il la conduiſit à Ninive, & la fit venir même au ſiege de Bactre, où elle fit cette action genereuſe qui toucha ſi fort Ninus, qu'il réſolut de poſſeder ce treſor de beauté & de courage. Il pria Menon de la lui céder, & le fit avec l'autorité d'un Roi, & toute l'ardeur d'un amant, en lui montrant d'un côté des récompenſes s'il obéiſſoit, & de l'autre des tourmens s'il réſiſtoit à ſes volontés. Menon plus ſenſible à la peine qu'à la récompenſe, voulut ſe délivrer tout d'un coup des ſollicitations de ſon maître & s'étrangla lui-même: c'étoit bien la peine d'en venir là. Ninus épouſa donc Semiramis, de laquelle il eut un fils, & mourut quelques années après.

Cette Princeſſe n'oſa confier les rênes de l'Empire en des mains auſſi (1) jeunes que celles de Ninias, ni les prendre ouvertement elle-même, par la crainte que tant de peuples, qui ne ſouffroient qu'avec peine la domination d'un homme, ne puſſent s'accoutumer à celle d'une femme. Elle ſe déguiſa donc ſi bien qu'elle paſſa pour le fils du Roi dont elle étoit la veuve. Sa taille, le ton de ſa voix, les traits même de ſon viſage ſemblables à ceux de ſon fils, favoriſerent ſon déguiſement. C'eſt ainſi qu'elle trouva le ſecret de paſſer pour ſon propre fils. Elle fit enſuite élever les murailles de Babylone, joignit par un pont de pierre la ville qui étoit partagée en deux par l'Euphrate. Le temple de Jupiter Belus qu'elle y fit bâtir étoit ſi élevé, que ſa hauteur a donné lieu aux Caldéens d'obſerver le cours des aſtres. Enfin elle fit ces jardins ſomptueux qui étoient un des miracles de l'art, parce qu'au milieu d'une auſſi grande plaine que celle de Babylone, il paroiſſoit que c'étoit une des plus hautes & des plus agréables montagnes de toute la Province.

Livrée aux grandes entrepriſes, elle parcourut les Etats de l'Empire d'Aſſyrie; commença par la Medie, & fit faire à Ecbatane qui en eſt la capitale, un palais & un aqueduc magnifique. Elle continua par la Perſe, où pour faciliter les paſſages, elle fit abbattre des rochers & applanir des montagnes; elle entra depuis dans l'Egypte, conquit la Lybie, où elle ſe rendit au temple de Jupiter Ammon, dont elle conſulta l'oracle ſur ſa deſtinée: & l'on prétend que ſa réponſe fût qu'elle mourroit quand ſon fils Ninias lui dreſſeroit des embûches, mais qu'elle en ſeroit récompen-

(1) Juſtin. Hiſt. l. 1.

ſée par les honneurs divins que les peuples d'Aſie lui rendroient. Elle paſſa en Ethiopie, moins pour y voir les ſingularités du païs, que pour en faire la conquête. Elle fit plus, retournant en Aſie, elle paſſa par la Bactriane, & porta la guerre juſqu'aux Indes, gloire qu'Alexandre le Grand a partagé ſeul avec elle. Elle fut deux ans à ſe préparer à cette expedition, pour laquelle, continuë Cteſias, elle avoit aſſemblé trois millions de gens de pied, cinq cens mille chevaux, cent mille chariots avec autant de chameaux, & deux mille barques; ce qui devoit faire de ſon côté plus de huit millions de bouches. Le Roi des Indes voulut augmenter ſur ce nombre : ainſi il ne devoit pas y avoir dans ſon armée moins de douze millions de bouches. On en vint diverſes fois à des actions dont le ſuccès ne fut point d'abord favorable aux Indiens : mais enfin ſuperieurs en nombre, ils obligerent les Aſſyriens à ſe retirer. Semiramis élevée au-deſſus de l'envie par des actions (1) auſſi éclatantes, avoüa aux Aſſyriens ce qu'elle étoit. Cet aveu, quoique délicat, ne diminua point ſon autorité & redoubla l'eſtime des peuples qui admiroient une femme, qui ſurpaſſoit par ſon courage non-ſeulement les perſonnes de ſon ſexe, mais encore les hommes les plus illuſtres. Enfin le terme prédit par l'oracle approchoit. Trop voluptueuſement livrée à elle-même, elle voulut regarder Ninias non comme ſon fils, mais comme ſon mari. Ce jeune Prince en eut horreur, & la priva d'une vie ſoüillée par un nombre infini de crimes, quoiqu'illuſtrée d'ailleurs par quarante-deux ans d'un regne toujours glorieux. Au moment de ſa mort, elle fut métamorphoſée en colombe. C'eſt de-là, dit-on, que les Syriens reſpectent la colombe comme une Déeſſe, ou du moins comme le ſymbole de leur plus illuſtre Reine.

Ancien Royaume de Babylone.

VOILA ce que le roman raconte des premiers commencemens du Royaume d'Aſſyrie : mais revenons au vrai, ou du moins au vrai-ſemblable de l'hiſtoire. L'Ecriture nous fait connoître que les Babyloniens ſont un peuple ancien (2) *gens antiqua*, qualité qu'elle ne donne qu'à ces peuples formés en corps de monarchie dès les premiers temps du rétabliſſement de l'humanité. Ainſi il y a lieu de croire qu'ils ſont avec les Egyptiens les premiers qui ont eu des Souverains : auſſi l'Ecriture Sainte nous marque que Nembrod fils de Chus, eſt le premier de tous les hommes qui s'eſt emparé de l'autorité deſpotique, & qui s'eſt aſſujetti ſes ſemblables. Moïſe le repreſente non comme un (3) géant, quoique les Septante l'ayent dit, mais comme un homme fort & robuſte dont les premieres occupations furent de détruire les bêtes farouches de ſon païs. On ſait combien les anciens héros de la Grece ont merité de gloire & d'honneur par ce genre de valeur néceſſaire dans ces premiers temps. Il y a lieu de croire que ce fut par là que Nembrod ſe fraya le chemin de la

(1) Juſtin. lib. 1. hiſtor.
(2) Jeremiæ c. V. v. 15.
(3) C'eſt à peu près l'idée qu'Alexandre Polyhiſtor donne des premiers habitans de Babylone : *Gigantes cum Babyloniam incolerent à Diis propter impietatem extincti fuerunt, quorum unus Belus exitio ſubductus Babylone habitavit, turrimque extruxit & in ea vitam egit, eaque à Belo qui eam extruxerat Belus nominata eſt.* Alexander Polyhiſtor apud Euſeb. lib. ix. Præpar. Evangelicæ, cap. 18.

royauté. Il eſt certain qu'il regna dans le lieu de la premiere habitation des hommes, c'eſt-à-dire, en Sennaar & à Babel, où il édifia la ville de Babylone : il y bâtit même trois autres villes ou châteaux dont Moïſe a conſervé les (1) noms ; Erech, qui a depuis été nommée Arecha, la plus éloignée de l'Euphrate vers les frontieres d'Arabie ; Accad que Ptolomée nomme Sachata ſur le Tigre ; & Chalné, qui a été capitale d'une Province, qui depuis fut appellée Cteſiphon. Mais il y a lieu de douter que ce premier Royaume ait conſervé long-temps la ſuperiorité ſur ſes voiſins, que quelques anciens, & même beaucoup de modernes lui ont voulu donner, puiſqu'on voit au chapitre XIV. de la Geneſe qu'*Amraphel* Roi de Sennaar ou de Babylone étoit comme feudataire à la ſuite de Chodorlahomor Roi des Elamites ou des Perſes, & qu'il n'eſt parlé dans aucun endroit de l'Ecriture des Rois de Babylone avant le regne d'Ezechias Roi de Juda. Cependant les guerres de David, la puiſſance de Salomon, & tant d'autres évenemens conſiderables arrivés à la nation des Juifs, ſembloient interreſſer alors les Rois de Babylone, s'ils euſſent tenu dans ce temps-là l'Empire de toute l'Aſie. Et Moïſe a parlé expreſſément de l'ambition de Nembrod, parce que c'eſt-là en quelque ſorte l'origine de la royauté, au moins de celle qui eſt fondée ſur la force & ſur la violence. Les anciens monumens de l'hiſtoire rapportent après Nembrod deux ſuites de Rois de Babylone, les uns Caldéens & les autres Arabes qui ſubſiſterent 440. ans, dont le premier qui eſt *Evechous*, n'eſt compté que comme le ſecond Roi de cette ville ; *Evechoum quidem regem Chaldaorum ſecundum & Chomasbelum & poſt eum ſeptem reges qui imperarunt* 190. *annis ſolaribus adducit Polybiſtor*. C'eſt ce que dit le *Syncelle* cité déja ci-deſſus. Mais leur regne n'eſt caracteriſé par aucun évenement ; & c'eſt ſans doute l'un d'eux qui eſt cet *Amraphel* marqué au chapitre XIV. de la Geneſe.

Ancien Royaume d'Aſſyrie.

DANS le temps que l'Ecriture nous parle de l'établiſſement de la monarchie de Nembrod, elle nous fait connoître qu'*Aſſur* fils de Sem s'éloigna de la plaine de Sennaar, & alla bâtir pluſieurs villes, ſavoir, Ninive, Rehobot, Reſen & Chalé. Ainſi il paroît qu'aïant remonté vers la ſource du Tigre, il y forma un Roïaume ou un peuple, dont la ſucceſſion collaterale à celle de Nembrod fait voir, dès ces premiers temps, une ſéparation totale des Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie.

Je ſai néanmoins que d'habiles gens ont prétendu que ce fut Nembrod même qui de Babylone paſſa dans l'Aſſyrie, où il bâtit Ninive, & quelques autres villes ; mais d'autres litterateurs, & même en plus grand nombre, prétendent que cela eſt incompatible avec la phraſe (2) même de l'Ecriture Sainte, & qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer de dire, comme l'a fait *Joſephe*, que quand Nembrod eut uſurpé l'autorité tyrannique ſur les peuples de Sennaar ou des environs de Babylone, Aſſur remonta le long du Tigre, où il ſe choiſit une habitation, qui depuis lui, mais long-temps

(1) Geneſ. X. 10. 10.

(2) *Voyez Perizon Antiq. Babyl. p.* 39. qui ſoutient que l'explication que nous ſuivons ici, eſt la ſeule recevable & conforme au génie de la langue Hébraïque.

avant Moïſe, fut appellée *Ninive la Grande*, ce qui marque à quel point de grandeur elle étoit déja parvenuë. Il eſt certain que ce fut Aſſur qui donna ſon nom à cette contrée qu'il alla cultiver. L'Ecriture (1) qui l'appelle toujours la terre d'Aſſur nous le fait aſſez connoître, comme elle donne au païs de Babylone le nom de terre de Nembrod.

Un auteur illuſtre oppoſé lui-même à l'antiquité du Roïaume d'Aſſyrie, (2) ne peut s'empêcher d'avoüer que l'explication que nous ſuivons ici » convient en » quelque ſorte avec les plus anciens monumens de l'hiſtoire profane, & même » qu'elle les éclaircit. Or, dit-il, cet avantage eſt d'autant plus grand qu'il eſt ra» re ; parce que l'Ecriture n'eſt preſque jamais occupée à fournir des lumieres » pour l'hiſtoire des autres peuples. On obſerve de plus ; que cet endroit expli» quant l'origine des Caldéens & des Aſſyriens, qui ont détruit l'état temporel des » Juifs, remplit un vuide qui ſe trouveroit autrement dans les Livres ſaints, puiſ» que Moïſe ne parle point ailleurs du commencement de ces grandes monar» chies, où ſon peuple étoit bien plus interreſſé qu'au récit de toutes les autres » peuplades. » Aſſur bâtit donc les villes marquées par Moïſe : quelques auteurs ont crû qu'il avoit (3) moins formé une monarchie, qu'une république ; mais outre que cela n'eſt point conforme au génie & à l'hiſtoire des Orientaux, on ſait que rien n'étoit plus contraire à l'autorité paternelle, qui dans ces premiers temps étoit abſoluë ſur toute la famille. Ainſi, il vaut mieux dire, après *Diodore de Sicile*, que les noms & les actions de ces premiers Rois de l'hiſtoire d'Aſſyrie nous ſont également inconnus ; & que c'eſt à Belus Aſſyrien qu'il faut commencer la ſuite des Rois de cette monarchie. Il regna ſoixante ans ou environ, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Ninus, dont l'empire s'étant augmenté & aggrandi par quelques conquêtes dans l'Aſie ſuperieure, c'eſt-à-dire, au levant du Tigre, & non au couchant de l'Euphrate, voulut auſſi aggrandir & augmenter ſa capitale, & lui faire porter ſon nom. Nom qu'elle portoit même avant Moïſe, qui en parle comme d'une grande & celebre ville, *Niniven, hæc* (4) *eſt civitas magna* ; ce qui marque un grand peuple & une domination établie depuis long-temps.

J'avouërai cependant qu'outre la ville de Ninive, ſituée ſur la rive Orientale du Tigre, à l'endroit où la riviere du Lic ſe jette dans ce fleuve ; il y avoit encore une autre Ninive ſur l'Euphrate dans la Comagene, qui du temps de Lucien étoit nommée la vieille Ninive ; de ſorte qu'il n'eſt point aiſé de décider laquelle des deux eſt celle dont la Geneſe parle en cet endroit. Mais je reviens toujours à ce qui eſt de plus certain dans l'hiſtoire, qui nous fait connoître que tous les environs de l'Euphrate, la Syrie & la baſſe Aſie, c'eſt-à-dire, celle qui approche le plus de la mer Mediterranée, étoit diviſée en une infinité de petits Souverains, dont la domination étoit extrémement reſſerrée. S'il n'y avoit qu'un Roi dans la plaine de Sennaar, il y en avoit cinq dans la petite vallée de Sodome, c'eſt-à-dire, autant que d'habitations. Ninus qui avoit donc plus de courage & d'ambition que de force & de richeſſes, fut

(1) Michæe 5. v. 6.
(2) M. le Comte de Boullainvilliers, Hiſtoire Univerſelle manuſcrite.
(3) Harduin. in Chronol. veter. Teſtamenti.
(4) Geneſ. x. 12.

obligé

obligé de s'appuïer d'un Roi d'Arabie pour faire quelque courſe dans la Chaldée. Ainſi l'on doit regarder comme des chimeres inventées pour flater la vanité des Rois de Perſe, ces nombreuſes armées qu'on attribuë à Ninus ; armées qu'il n'auroit pas été poſſible de faire ſubſiſter, & qui ſe ſeroient détruites par elles-mêmes. Auſſi Moïſe qui parle encore des Aſſyriens au livre des Nombres, où leur proſperité & leur décadence ſont marquées, les met au rang de (1) ces peuples modiques, comme les Amalecites, les Moabites & les Idumeens, qui tiroient toute leur force de la foibleſſe de leurs voiſins & de leurs ennemis.

Ninus avoit épouſé *Semiramis*, ſur laquelle la fable s'eſt extrémement exercée ; mais tout ce qui s'en eſt dit a un fondement dans l'hiſtoire. C'étoit un fruit furtif de Dercetta, qui l'expoſa près d'Aſcalon ville de Syrie. Elle fut trouvée par des bergers: celui qui s'en chargea lui donna le nom de *Semiramis*, qui ſignifiant *pigeon*, a fait croire que dans ſa plus tendre enfance elle avoit été nourrie par ces volatiles. Elle fut menée en Aſſyrie, où ſa beauté la fit conſidérer : & après avoir épouſé un Seigneur Aſſyrien, elle eut enfin le bonheur de plaire à Ninus autant par des actions de valeur & de courage, que par ſa beauté. Ninus la traita toujours plus en amant qu'en mari, & lui laiſſa même en mourant le gouvernement du Roïaume pendant la minorité de leur fils.

Ce Prince mourut donc, & laiſſa pour ſucceſſeur *Zameis* ou *Ninias*, trop jeune encore pour gouverner par lui-même. *Semiramis* ſa mere, qui ne ſe contentoit pas de la régence, voulut regner ſous le nom de ſon fils, & en prit les habits. Il lui fut aiſé de ſe faire paſſer pour *Ninias*, auquel elle reſſembloit aſſez par la taille & le viſage. Elle fut toujours ſollicitée de ſe remarier, ce qu'elle refuſa conſtamment, non qu'elle fût ennemie de l'humanité, mais pour ne ſe pas donner un maître. Elle ſavoit cependant remedier aux inconveniens du celibat, en choiſiſſant dans ſes armées les hommes les plus beaux & les mieux faits ; qu'elle avoit ſoin de faire mourir pour enſevelir dans un ſilence éternel le déreglement de ſa vie. C'eſt d'elle, peut-être, qu'eſt venu cet uſage infame, conforme à ſon temperamment & à ſa conduite, que toutes les femmes Aſſyriennes étoient obligées une fois en leur vie de ſe trouver dans le temple de Venus pour ſe proſtituer à des étrangers. Mais comme la plûpart des femmes de condition ne vouloient (2) pas s'abandonner à ces infamies, elles ſe faiſoient ſeulement porter dans des litieres juſqu'à l'entrée du temple, où elles ſe preſentoient ; & les autres s'alloient aſſeoir dans le temple avec des couronnes de fleurs ſur la tête. Il y avoit dans ce temple quantité d'allées & de détours, où ſe promenoient les étrangers, pour faire le choix de celle qui leur plaiſoit davantage ; & quand elles étoient dans ce temple, il ne leur étoit pas permis de s'en retourner en leurs maiſons, ſans qu'un étranger ne leur eût jetté quelque argent, & n'en eût eu connoiſſance. Mais il falloit qu'en preſentant cet argent, il dit qu'il imploroit en faveur de celle qu'il choiſiſſoit la Déeſſe Mylitta, nom que les Aſſyriens donnoient à Venus. Au reſte, il n'étoit pas permis de refuſer cet argent, quelque modique qu'il pût être, parce qu'il étoit regardé comme ſacré ; la femme même ne

(1) Num. xxiv. v. 22. & 24.

(2) Herodot. l. 1.

pouvoit choiſir celui qui lui plaiſoit, elle étoit obligée de ſuivre celui qui s'adreſſoit à elle, de quelque condition qu'il fût. Quand elle avoit ſatisfait à la loi avec un étranger, & qu'elle avoit ſacrifié à la Déeſſe ſelon la coûtume, elle s'en retournoit en ſa maiſon ; après quoi, quelques grands preſens qu'on lui fit, il étoit impoſſible de la gagner. On n'aura pas beaucoup de peine à croire que celles qui étoient les plus belles ſortoient bien-tôt de ce temple ; mais les laides étoient contraintes d'y demeurer long-temps avant que de ſatisfaire à la loi, & attendoient bien ſouvent deux ou trois ans, & quelquefois davantage. On obſervoit encore la même loi dans l'iſle de Chypre au temps d'Herodote.

Cette Princeſſe porta la choſe aux dernieres extrémités. Elle ſéduiſit ſon fils *Ninias*, qui ne put retenir ſon indignation, lorſqu'il ſut l'horrible crime qu'il avoit commis. Mais pour effacer cette tache infame, elle fit établir une loi encore plus infame, *ex eo tempore*, dit l'auteur qui la rapporte, *quod priùs execrandum habebatur, Medis ac Perſis jus, faſque viſum matribus* (1) *commiſceri.* Elle n'en reſta point dans les bornes de l'humanité. Et l'hiſtoire a ſoin de nous avertir qu'elle ſe précipita dans le feu par l'extréme chagrin que lui cauſa la mort d'un cheval qu'elle chériſſoit tendrement. *Semiramis in Babylonia, equo amiſſo in pyram ſe conjecit.* Pline (2) a ſoin d'en apporter la raiſon : *Equum adamatum* (3) *à Semiramide uſque ad coïtum Juba autor eſt.* Voilà quelles furent les grandes conquêtes & les illuſtres travaux de cette Princeſſe, à qui (4) on a tort d'attribuer les murs & les jardins de Babylone. Cependant d'illuſtres Reines ont depuis ambitionné ce même nom ; & c'eſt ce qui a fait attribuer à la même perſonne les vices & les vertus des trois Princeſſes qui ont porté ce nom.

Nynias ou Zameis ſon fils s'endormant ſur le trône que lui avoit laiſſé Ninus, (5) ſe débaraſſa des ſoins de la guerre ; & comme s'il eût véritablement changé de ſexe avec ſa mere, il devint preſque inviſible aux hommes, & vieillit honteuſement dans un ſerrail. La plûpart de ſes ſucceſſeurs ſe réglant ſur ſon exemple, ne parlerent aux peuples que par interpretes. On trouve cependant du temps d'Abraham un petit Roi (6) apellé *Arioch*, dont le nom ſoit pour la ſignification, ſoit pour l'analogie reviendroit aſſez à celui d'*Arius* ou d'*Aralius*, tous deux Rois d'Aſſyrie, l'un fils, & l'autre petit-fils de Ninias. Le Roïaume d'Arioch eſt nommé dans le texte original *Elaſſar*. On ignore à la verité ce que c'eſt : mais ne ſeroit-ce point l'Aſſyrie ſuperieure ? On ſait que le mot *Aſſar* ſe trouve dans la compoſition des noms des Rois d'Aſſyrie, comme *Theglatphalaſſar*, *Salmanaſſar*, *Aſſaraddon*, & quelques autres. Mais ſi c'étoit-là un des Rois d'Aſſyrie ſucceſſeur de Ninus, on verroit que ce Roïaume étoit encore fort modique au temps d'Abraham, puiſqu'Arioch étoit auſſi-bien que le Roi de Sennaar, feudataire de Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perſes. Cependant Babylone ſe trouve ſoumiſe dans cet intervale ; & ce fut par Ninus ou par un de ſes ſucceſſeurs qui s'empara de Babylone après le dernier Roi Arabe de cette ville.

---

(1) Conon apud Photium.
(2) Hyginus cap. 243.
(3) Plin. lib. 8. hiſtor. natur.
(4) Beroſus culpat ſcriptores Græcos, quod vanè exiſtimaverint Babylonem à Semiramide Aſſyria fuiſſe conditam & ab illa miris operibus exornatam fuiſſe falsò ſcripſerint. *Joſephus adverſus Appionem, lib.* 2.
(5) Juſtin. lib. 1.
(6) Geneſ. XIV.

Cette ſuite de Rois d'Aſſyrie ſe trouve coupée ou interrompuë par une ſeconde famille. Belochus XVIII. Souverain de cette monarchie, étoit le dernier de la race de Ninus; il n'avoit d'heritier qu'une Princeſſe nommée *Atoſſa*. Il lui trouva tant de génie, & une prudence ſi conſommée, que, contre l'uſage, il voulut bien l'aſſocier à l'Empire. C'eſt à cette Princeſſe, qui fut auſſi nommée Semiramis, que l'on doit rapporter les conquêtes & les actions militaires que l'on a fauſſement attribuées à la premiere *Semiramis* épouſe de Ninus : ainſi en changeant d'habillement, comme la mere de Ninias, elle changea, pour ainſi dire, de ſexe, & avoit, ſans doute, les vertus de l'un & de l'autre. Le auteurs (1) anciens s'étoient plaints de la mépriſe & de la confuſion que l'on avoit miſe dans l'hiſtoire d'Aſſyrie, en confondant deux Princeſſes ſi éloignées de temps; & de mœurs ſi différentes. L'attention qu'on a faite depuis à cette différence, fournit pluſieurs dénouëmens, & quelques explications vrai-ſemblables pour divers monumens d'hiſtoire. Ainſi quand *Porphyre* dit que Semiramis a vécu peu de temps avant la guerre de Troye; c'eſt de la ſeconde Semiramis dont il prétend parler, Princeſſe auſſi celebre par ſes grandes actions, que la premiere étoit diffamée par le déreglement de ſa vie. Quand *Etienne de Bizance* rapporte après *Eranius*, que Babylone a été bâtie mille ans avant Semiramis, il parle, ſans doute, de la fille de Belochus. Comme les grandes monarchies ne peuvent ſe ſoutenir que par un chef, Semiramis épouſa *Belatorès*, qui par cette alliance ineſperée changea la qualité de Sur-Intendant des jardins de Belochus en celle de Roi d'Aſſyrie. Que ce ſoit ſous ſon regne, ou du vivant de Belochus que la ſeconde Semiramis a fait tant de conquêtes, il ſera toujours vrai-ſemblable de dire, pour accorder les anciens monumens, qu'elle a porté ſes armes dans l'Egypte, qui ne s'étoit pas encore remiſe de la défaite miraculeuſe de ſa milice au paſſage de la mer rouge; que ne trouvant aucune réſiſtance, elle parcourut la Lybie, fut au temple de Jupiter Ammon, & pouſſa même juſqu'en Ethiopie. Elle rendit apparemment tributaires les Princes de l'Aſie mineure, puiſque les Rois de Troye relevoient des Rois d'Aſſyrie, comme nous le verrons bientôt, & ſoumit même quelques iſles & quelques places maritimes. Retournant de là par la Medie, elle vint chez les Bactriens, qu'elle ne ſoumit qu'après avoir pris part l'induſtrie & le courage attribué à la premiere, Semiramis, le château eſcarpé qui défendoit la ville de Bactre, capitale des Bactriens. Enfin, pouſſant juſques à l'Inde, elle y perdit une partie de ſon armée & revint à Ninive ou à Babylone, après avoir acquis dans ces grandes expéditions plus de gloire que de domaines. L'hiſtoire (2) a ſoin de nous marquer que toute l'Aſie eut tant de reſpect pour cette Princeſſe, & tant d'eſtime pour ſes grandes actions, qu'on y permettoit aux Reines, même après la mort de leurs époux, de regir & de conduire leurs Etats. Elle regna donc quarante-deux ans; ſavoir, douze ans avec ſon pere, & trente ans avec Belatorès ſon mari, & laiſſa des ſucceſſeurs qui ſe contenterent de conſerver, mais non pas d'accroître les conquêtes que cette Princeſſe avoit faites.

Le Prince dont il s'eſt conſervé quelque foible memoire dans l'hiſtoire d'Aſſyrie de-

(1) Conon apud Photium.

(2) Arrianus de expeditione Alexandri, lib. 1.

puis Semiramis, eſt *Teutamus* ou *Teuteus*. Je croirois neanmoins que ce ſeroit *Arabelus* qui envoïa du ſecours aux Troyens ſes feudataires qui ſe trouvoient aſſiegés par les Grecs. Ce n'eſt pas ſeulement *Cteſias*, & après lui *Diodore de Sicile*, qui nous aprennent ce fait; on le tire encore de Platon, de Pauſanias, de Virgile, de Suidas & de beaucoup d'autres. Memnon fut chargé de conduire ce ſecours. Perſonne n'a mieux détaillé ce fait que M. *Huet* dans ſon traité (1) de *la ſituation du Paradis terreſtre*. » Memnon, dit-il, étoit fils de Tithon & de l'Aurore. Tithon étoit frere de Priam » Roi de Troye, & on lui a quelquefois attribué la fondation de la ville de Suſe » capitale de la Suſiane. Du nom de Memnon ſon fils, la citadelle a été nommée » Memnonium, le palais & les murs, Memnoniens; & Suſe même la ville de Mem» non, pour la vénération qu'on y avoit pour lui, & l'on bâtit à ſon honneur » (2) un temple où les Aſſyriens l'alloient pleurer, ce qu'il faut entendre des peu» ples de la Suſiane. C'eſt ce Memnon qui vint au ſecours des Troyens dont il ti» roit ſon origine, & qui fut tué par Achille. Quand les Grecs ont feint qu'il étoit » fils de l'Aurore, ils ont voulu faire entendre qu'il venoit de l'Orient, ſuivant » une expreſſion ordinaire de la langue Hebraïque & familiere aux Prophetes, qui » appellent les Orientaux, fils de l'Orient. Car ces païs que parcouroit l'Euphrate » vers ſon embouchure, s'appelloient proprement l'Orient..... Je ſai que l'hiſ» toire de Memnon eſt fort embroüillée & rapportée fort diverſement. La plûpart » des anciens auteurs ont dit qu'il étoit Ethiopien. Leur erreur eſt une ſuite de » celle qui a fait confondre Chus, qui ſignifie la Suſiane, avec Chus qui ſigni» fie les païs ſitués ſur les bords du Golfe Arabique, je veux dire l'Ethiopie & l'A» rabie. ..... Ce qu'on doit raiſonnablement penſer touchant l'expédition de » Memnon, ſe peut recuëillir de Diodore, (3) & de quelques autres. Le Roïau» me de Troade étoit dans la dépendance de l'empire d'Aſſyrie. Tithon, frere de » Priam, qui poſſedoit ce Roïaume, alla à la cour du Roi d'Aſſyrie, qui lui don» na le gouvernement de la Suſiane. Il s'y maria étant déja vieux; & parce que ſa » femme étoit d'un païs ſitué à l'Orient de la Grece & de la Troade, les Grecs qui » tournoient toute l'hiſtoire en fictions, dirent qu'il avoit épouſé l'Aurore. Mem» non & Emathion ſortirent de ce mariage. La guerre de Troye étant enſuite ſur» venuë, Priam demanda du ſecours à Teutamus, ou du moins à quelque autre qui » étoit Roi d'Aſſyrie. Il accorda vingt mille hommes, & deux cens chariots de guer» re. Diodore dit que ce ſecours étoit compoſé de dix mille Ethiopiens & de dix » mille Suſiens, revenant à l'erreur vulgaire, & confondant le Chus d'Ethiopie » avec le Chus de la Suſiane. Pour rendre ce ſecours plus utile, Teutamus en » donna le commandement à Memnon, jeune Prince de race Troïenne, & qui » par cette raiſon s'intereſſoit à la conſervation de Troye. Il retint Tithon auprès » de lui, à cauſe de ſa prudence qui le lui rendoit néceſſaire dans ſes conſeils, & à » cauſe de ſon âge trop avancé pour cette expédition. Memnon trouva de la réſiſ» tance dans ſa route. Les Solymes, qui depuis ont été nommés Piſidiens, voulu-

(1) Chap. xiii. (2) Oppian. Cyneg. lib. 2. (3) Diodor lib. 2. & 4.

» rent lui diſputer le paſſage ; mais il les défit, & tout ce qui s'oppoſa à lui. Il » nettoïa tous les paſſages, il répara les chemins, & mérita par cette longue & » dangereuſe marche, que ce chemin portât ſon nom, & fût appellé Memnonien. » Il ſoutint devant Troye les efforts des Grecs avec beaucoup de valeur : mais il » fut enfin tué par Achille. On parle fort diverſement du lieu de ſa ſépulture : car » ſans rien dire de Philoſtrate, (1) qui veut qu'il n'ait point eu de ſépulcre, & qu'il » fut changé en cette pierre miraculeuſe, la Troade, la Phenicie & la Suſiane ſe le » diſputent ; & ſur-tout l'Ethiopie : quoiqu'elle n'ait point d'autre droit à ſa ſé- » pulture, non plus qu'à ſa naiſſance, que celui que lui donne l'équivoque du mot » Chus.

» Mais malgré l'obſcurité que cette équivoque a jettée dans cette hiſtoire, Phi- » loſtrate, George Syncelle, c'eſt-à-dire, coadjuteur de l'Egliſe de Conſtantino- » ple, & Suidas qui avoit lû & copié de bons auteurs, quoique ſouvent peu ju- » dicieuſement, n'ont pas laiſſé de rendre témoignage à la verité ; (2) le premier » en diſant que Memnon l'Ethiopien, c'eſt-à-dire, Amenophis, n'eſt jamais venu à » Troye, & qu'on l'a confondu mal-à-propos avec Memnon le Troyen ; & ne com- » prenant pas comment Memnon auroit pû amener un ſecours de ſi loin aux Troyens, » ni même par quelle avanture Tithon ſe ſeroit allé établir en Ethiopie, & s'en » ſeroit fait Roi : le ſecond, en diſtinguant exactement Amenophis Roi de la Thebes » d'Egypte, qui eſt auſſi appellé Memnon, d'avec la pierre parlante de Memnon, fils » de Tithon, qu'il met au nombre des Rois d'Aſſyrie : & Suidas, en aſſurant que » Memnon n'étoit point Ethiopien, mais Suſien. Pauſanias, (3) quoique d'un » eſprit fort pénétrant, n'a débroüillé qu'à-demi cette confuſion. Diſant que » Memnon Ethiopien, ne vint pas d'Ethiopie à Troye, mais de Suſe. Euſta- » thius, (4) & le Scholiaſte de Pindare, qui porte le nom de Triclinius, écrivent » que Memnon & Emathion ſon frere étoient ſeuls blancs au milieu de ces » Ethiopiens, quoique Virgile & les autres faſſent Memnon noir. Cette remarque » confirme ma penſée : car encore que les Poëtes & les Romanciers ſe ſoient donné » la liberté de feindre qu'Andromede & Chariclée étoient nées blanches parmi des » noirs ; néanmoins cela eſt ſi ſingulier dans le cours ordinaire de la nature, qu'il y » a bien plus de raiſon de croire que Memnon étoit blanc, parce qu'en effet il n'étoit » point Ethiopien. «

La moleſſe des Rois d'Aſſyrie ne leur permettoit pas de ſe produire au dehors : l'oiſiveté faiſoit leurs délices, ils ne gouvernoient les peuples que par leurs Miniſtres, & ne commandoient les armées que par leurs Généraux. Choſe contraire à la premiere inſtitution des Rois. C'eſt ce qui a fait, ſans doute, que les Grecs, peuple inquiet & remuant, qui n'eſtimoient que les nations belliqueuſes, ne les ont pas connus. Il n'y a que Sardanapale, dont la vie voluptueuſe & les prétendus malheurs ont immortaliſé le nom. Quoiqu'il fût abſorbé dans l'obſcurité d'un ſerrail, où toute ſon

(1) Philoſtr. imag. lib. 1.
(2) *Elle eſt confirmée par le témoignage de quelques anciens*, Philoſtr. Vit. Apoll. lib. 6. cap. 3. & Heroic. Georg. Syncel. p. 72. 151. 155. Suidas in *Memnon*.
(3) Pauſan. in Phocid.
(4) Euſtath. in Dionyſ. Perieg. verſ. 248. Triclin. in Pind. Olymp. Od. 2. 2. Virgil. Æneid. lib. 1.

occupation étoit de conduire des ouvrages de laines qu'il diſtribuoit à ſes femmes, il ne laiſſa pas de faire bâtir, ou du moins de rétablir deux grandes villes, Tarſe & Anchiale en Cilicie, preuve certaine que ſa domination s'étendoit dans l'Aſie mineure. Et il fut ſi glorieux d'avoir édifié des villes, qui pouvoient le mettre en paralelle avec les fondateurs des empires, qu'il voulut en conſerver la mémoire par un monument public. C'étoit ſa ſtatuë, qui du temps d'Alexandre ſe voïoit encore à Anchiale avec cette inſcription en vers & en caracteres Aſſyriens.

SARDANAPALE, FILS D'ANACYNDARAX, A BASTI ANCHIALE ET TARSE EN MEME TEMPS. VA PASSANT, BOY, MANGE, ET TE REJOUIS; CAR LE RESTE N'EST RIEN.

CE monument qui lui a, dit-on, ſervi de tombeau étoit digne du Prince qui le faiſoit faire; & il eſt connu & rapporté par des auteurs celebres, qui n'ont pû s'empêcher de dire que cette inſcription étoit moins propre pour un homme que pour un bœuf. On ne peut pas dire que ce ſoit une ſuppoſition. On ne ſuppoſe pas de gayeté de cœur ces ſortes de monumens pour tromper la poſterité; & comme Sardanapale paroît l'avoir élevé lui-même, nous en tirerons les inductions convenables.

C'étoit, dit-on, l'uſage des Rois d'Aſſyrie que tous les ans les Gouverneurs des Provinces étoient obligés de ſe trouver à Ninive, capitale du Roïaume, pour y rendre compte au Roi ou à ſes Miniſtres de l'état de leur gouvernement. Arbaces gouverneur de Médie y étoit venu pluſieurs fois, ſans avoir pû parvenir à voir le Roi ſon maître. Il ne connoiſſoit de lui que ſa (1) moleſſe & ſa vie voluptueuſe. Pouſſé néanmoins par la curioſité, il fit de ſi grands efforts pour ſaluer le Prince, que cette grace fatale ſi conſtamment refuſée à tout le monde lui fut enfin accordée. Il trouva Sardanapale ſous un habit de femme, filant de la laine, ou la diſtribuant à un grand nombre de femmes qui l'environnoient, & dont les regards impudiques étoient encore moins lacifs que ceux du Prince. A ce ſpectacle, Arbaces indigné que tant de braves gens, dont l'emploi étoit de porter les armes, reconnuſſent l'empire d'un maître auſſi mépriſable, déclare à ſes confreres le ſujet de ſon indignation, & leur proteſte qu'il ne ſauroit obéïr à un homme qui dédaigne de porter le caractere de l'humanité. Beleſis gouverneur de Babylone s'étoit auſſi rendu comme les autres à Ninive; il ne fut pas le moins ardent de ſes confreres, & pour les engager davantage, il leur fit entendre qu'il avoit connu par la ſcience des Mages ou Chaldéens, c'eſt-à-dire, par l'aſtrologie, que leur entrepriſe auroit un heureux ſuccès. Les Gouverneurs des Medes, des Babyloniens, des Perſes & des Arabes, ſe préparerent donc à la révolte. Ces ſortes de préparatifs, qui ne ſauroient jamais être ſecrets, furent connus de Sardanapale, qui eut bien-tôt quitté la quenoüille pour prendre l'épée: & pour ne e pas laiſſer prévenir par les rebelles, il les alla lui-même attaquer & les battit. Les

(1) Juſtin. lib. 1.

rebelles qui croioient ſans doute qu'il n'y a point de grace à obtenir d'un maître offenſé, ſe rallierent pour en venir une ſeconde fois aux mains. Sardanapale qui le ſût les attaqua & les défit encore. Les mécontens étoient prêt de mettre bas les armes & de ſe ſoûmettre ; lorſque Beleſis plus hardi que les autres les aſſura que les Dieux n'avoient promis la victoire qu'après pluſieurs dangers, & leur perſuada de continuer dans leur premiere réſolution. Enfin une troiſiéme bataille ſe donna : elle ne fut pas plus heureuſe que les deux premieres. Le chef de l'entrepriſe Arbaces lui-même y fut bleſſé. Tout alloit fléchir, lorſque le même Beleſis par une hypocriſie trop ordinaire à ces premiers Souverains, leur dit qu'il venoit de conſulter les aſtres, & que bien-tôt ils auroient le ſecours & le ſuccès qu'ils pouvoient deſirer ; qu'il ne falloit qu'un peu de patience: Les Bactriens que l'on avoit ſollicités, ſe joignirent donc aux rebelles. On en vint à deux autres actions qui furent moins favorables aux Aſſyriens. Le Général même que Sardanapale avoit mis à la tête de ſes troupes fut tué ; car pour Sardanapale comme il crût que ſa préſence n'étoit plus néceſſaire à l'armée, il ſe rendit à Ninive, pour gouter plus tranquillement dans ſon palais le fruit de ſes victoires.

Les rebelles s'étoient mis en état par deux batailles gagnées, de faire le ſiege de Ninive. Sardanapale qui l'appréhendoit voulut, en cas d'accident, avoir une reſſource, ou pour lui, ou pour ſa famille. Il envoya donc à Cottus Gouverneur de Paphlagonie qui lui étoit reſté fidele, ſes trois fils & ſes deux filles avec une grande quantité d'or & d'argent, & manda ce qu'il avoit de plus affectionné dans ſes troupes, pour ſe rendre auprès de lui, réſolu de ſoûtenir le ſiége plutôt que de plier ſous des ſujets rebelles. Le ſiége fut long ; les mécontens ſe laſſerent peut-être autant que Sardanapale ; & l'on convint vrai-ſemblablement que les Médes vivroient en république ſous la protection du Roi d'Aſſyrie, & qu'ils auroient la liberté, pour la déciſion de leurs differens particuliers, de ſe choiſir des Juges : & les Babyloniens eurent des Rois ; mais qui furent quelque temps feudataires des Aſſyriens, à l'exemple des autres Rois qui leur étoient ſoumis. Sardanapale qui trouvoit moyen par-là de ſe délivrer d'une guerre facheuſe qui troubloit la tranquillité de ſa vie, ſacrifia quelques Provinces, ſe renferma dans ſon palais, & revint aiſément à ſes premieres occupations. Il mourut enfin caſſé de vieilleſſe & de débauches, comme le marque un ancien auteur cité par (1) Athenée. Et comme il y a lieu de croire qu'il fut inhumé à Anchiale dans le monument qu'il avoit fait faire, ou qu'on lui a dreſſé, il eſt probable qu'il ne périt point à Ninive par le feu ; mais qu'il finit ſon regne auſſi tranquillement qu'il l'avoit commencé. Comment auroit-on pû démêler ſes cendres d'avec celles des autres perſonnes qui devoient être peries avec lui pour les faire tranſporter à cent cinquante lieuës de Ninive, & les faire décorer en Cilicie d'une ſepulture honorable ?

C'eſt-là ce qu'il y a de plus vrai-ſemblable dans l'hiſtoire de Sardanapale. Mais le roman ne s'en eſt pas tenu à ces circonſtances ſimples & naturelles : on a pouſſé la

(1) Clitarchus libro quarto de Alexandro, Sardanapalum ait vita ſenio deceſſiſſe Syriæ (id eſt Aſſyriæ) tamen imperio ſpoliatum. *Athenæus lib. XII.*

choſe auſſi loin qu'elle pouvoit aller. On a dit que les prédeceſſeurs de Sardanapale avoient eu une réponſe de l'oracle, que Ninive ne ſeroit jamais priſe, que quand l'Euphrate ſeroit devenu ſon ennemi. Et comme on croïoit que cela n'étoit pas poſſible, on regardoit la ville comme imprenable. Cependant, continuë-t-on, après deux ans de ſiege, un débordement du fleuve occaſionné par des pluïes extraordinaires, renverſa un pan de muraille de plus d'une lieuë de long. Sardanapale s'imagina que le temps marqué par l'oracle étoit enfin arrivé; & pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis, il fit dreſſer dans ſon palais un bucher ſur lequel il mit tous ſes tréſors & ſes habillemens roïaux; il y plaça ſes femmes, ſes eunuques, & pour combler l'ouvrage, il s'y mit lui-même & s'y fit conſumer par le feu avec tout ce qu'il avoit de plus précieux. Action (1) de courage, continuë la fable, par laquelle ſeule il a montré qu'il étoit homme. Les ennemis avertis de la mort du Roi, entrerent par cette breche, & éleverent Arbaces ſur le trône d'Aſſyrie, dont il transfera depuis la monarchie chez les Médes. Beleſis qui vouloit profiter des richeſſes de Sardanapale, pria qu'on lui accordât les cendres du Roi, qui par l'incendie ſe trouvoient mêlées avec les métaux fondus, & les fit tranſporter par eau à Babylone. Il croïoit en vain que ſa manœuvre reſteroit ſecrette. Il fut dénoncé à Arbaces qui lui donna des Juges. Le fait fut verifié par les ouvriers mêmes qui avoient ſervi à Beleſis pour le tranſport. Les Juges le condamnerent à perdre la tête. Mais Arbaces plein d'humanité, lui pardonna non-ſeulement ce crime, il lui accorda même genereuſement tout l'or & tout l'argent qu'il avoit enlevé, & lui confirma le Roïaume de Babylone dont il l'avoit gratifié auparavant, après quoi Arbaces permit aux habitans de Ninive d'emporter leurs biens & leurs meubles, & fit démolir & raſer entierement la ville.

Mais pour détruire tout le fabuleux qu'on vient de lire, & donner au vraiſemblable que nous avons expoſé, l'air & le point de verité qu'on ne peut lui refuſer, il eſt néceſſaire de faire quelques réflexions fondées ſur l'hiſtoire ou ſur les monumens de ces anciens temps.

REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE SARDANAPALE.

I. Il eſt conſtant qu'il eſt arrivé une révolution dans l'empire d'Aſſyrie. La preuve s'en tire du Royaume de Babylone qu'on voit ſeparé du Roïaume d'Aſſyrie, au moins ſept cens quarante-ſept ans avant l'Ere Chrétienne, lorſque Nabonaſſar devint indépendant des Aſſyriens & des autres puiſſances de l'Orient. Ptolomée & les anciens aſtronomes, qui ſe ſont ſervis de cette époque comme d'un point fixe, ont conſervé le canon ou la ſuite de ces Rois : nous les avons rapportés dans la Table de l'hiſtoire d'Aſſyrie. C'eſt une choſe qui ne ſouffre aucune difficulté; ainſi voilà déja un Roïaume établi ſur les débris de l'ancien empire d'Aſſyrie.

Sept cens dix ans avant l'Ere Chrétienne, nous voïons un Roïaume indépendant qui s'établit chez les Médes par Dejocès, qui en fut le premier Roi : Herodote & les au-

(1) Juſtin. lib. 1.

tres

tres monumens hiſtoriques en donnent la preuve. Les hiſtoriens aſſurent donc que Cyrus aïant commencé de commander les armées des Médes & des Perſes, comme aſſocié à la couronne, la premiere année de la cinquante-cinquiéme Olympiade, c'eſt-à-dire, cinq cens cinquante-neuf ans avant l'Ere Chrétienne, avoit été précedé, ſuivant *Herodote*, par quatre Rois des Médes, dont la ſupputation telle que nous la marquerons bien-tôt, eſt d'environ cent cinquante ans, & remonte à l'an ſept cens dix avant Jeſus-Chriſt que commença le regne de Dejocès. Voilà donc un autre démembrement du Royaume d'Aſſyrie fait par les Médes qui ſubſiſte en même-temps que le Roïaume de Babylone : preuve certaine qu'il y avoit déja eu une révolution dans le Roïaume d'Aſſyrie. Or *Herodote* qui aſſure (1) que Dejocès a été le premier Roi des Medes, a ſoin de marquer qu'il ne fut pas auteur de la révolution ; « mais que » les Medes commencerent les premiers à ſe révolter contre les Aſſyriens, & qu'a- » près avoir combattu genereuſement pour recouvrer leur liberté, ils ſecouërent » enfin le joug d'une longue ſervitude, en quoi ils furent imités par d'autres na- » tions. Qu'aprés s'être gouvernés long-temps par leurs propres loix, (c'eſt-à- » dire, que n'étant pas ſujets à une autorité abſoluë) ils ſe ſoumirent encore à » la puiſſance d'un Souverain qui fut Dejocès. » Ainſi entre la révolte des Médes contre les Aſſyriens & l'élevation de Dejocès ſur le trône de la Médie, il y eut une eſpece d'interregne. C'étoit ou une anarchie, ou une ſorte de république. Elle n'étoit pas néanmoins entierement indépendante des Aſſyriens ; il paroît qu'elle étoit ſous leur protection, c'eſt-à-dire, que la république des Médes relevoit comme feudataire des Rois d'Aſſyrie, puiſque Salmanaſſar, qui vivoit avant Dejocès, aïant enlevé les peuples du Roïaume d'Iſraël, parmi leſquels étoit Tobie, les diſperſa ou les exila dans les Provinces de la Médie ; preuve que ſous les regnes au moins de Salmanaſſar & de Sennacherib, les Aſſyriens avoient regagné une ſorte de ſuperiorité ſur les Médes, & les avoient obligé à relever d'eux ; car un Prince n'envoye pas de colonie en un païs où il n'a aucun droit & qui ne reconnoît pas ſon autorité.

D'un autre côté l'Ecriture nous parle des Rois d'Aſſyrie, Phul, Theglatphalaſſar, Salmanaſſar, Sennacherib, Aſſaradon qui vivoient avant Dejocès, ou pendant ſon regne, & ſubſiſterent même long-temps après le nouveau Roi des Medes. C'eſt donc une preuve certaine qu'outre le Roïaume de Babylone & celui des Medes, il y avoit encore un Roïaume d'Aſſyrie. Ainſi la révolte des Medes, & des autres nations ne détruiſit pas l'ancien Roïaume des Aſſyriens ; elle ne fit que l'affoiblir, en donnant lieu au partage de cet empire en trois autres couronnes, qui ſont le nouveau Roïaume d'Aſſyrie, celui de Babylone & celui des Medes. Ce n'eſt ici que la premiere réflexion qui établit la révolte des Médes ou la révolution de l'ancien empire d'Aſſyrie, & qui marque à peu près le temps qu'elle peut être arrivée : bien-tôt nous en pourſuivrons le détail.

II. La ſeconde réflexion eſt que Sardanapale, quoique voluptueux, ne fut pas

(1) Herodot. lib. 1.

de ces Rois faineans, inhabiles au travail, & incapables de gouverner & d'agir. On a vû trois batailles gagnées, un ſiege ſoutenu, des précautions priſes pour mettre ſa famille à couvert; de grandes villes édifiées, ou reparées. Ce ſont des faits dont on ne ſauroit diſconvenir: ainſi je ne crois pas que M. Thomaſius ait eu tort de chercher à rétablir la réputation d'un Prince, qui a eu peut-être plus de talens, mais moins de bonheur que beaucoup d'autres, dont le nom a été celebre dans la poſterité.

La III. réflexion eſt que Ninive n'a pas été détruite & raſée, comme le prétend Cteſias dans ſon hiſtoire fabuleuſe de Sardanaple; & par conſequent que ce Prince ne s'eſt pas brûlé dans l'incendie de cette capitale. L'Ecriture Sainte nous parle de Ninive exiſtante comme d'une grande & celebre ville du temps de Jonas: c'étoit environ 760. ans avant l'Ere chrétienne. Il en prédit à la verité la ruine totale, ſi l'on ne faiſoit pénitence. Le peuple ſe repentit & ſe tourna vers Dieu: ainſi Ninive ne fut pas détruite. L'hiſtoire même nous apprend qu'elle ne fut ſaccagée & démolie que ſous Chinaladan qui en fut le dernier Roi: ce qui arriva l'an 625. avant l'Ere chrétienne, plus de 80. ans après l'établiſſement de la roïauté de Dejocès, & près de 150. ans depuis la révolte des Medes. Mais c'eſt une confuſion qui vient du peu de diſcernement de Cteſias. Il a vû ſous Chinaladan une deſtruction de Ninive par les Medes & par Nabopolaſſar gouverneur de Babylone; il aura cru ſans autre examen, que cette deſtruction avoit été occaſionnée par la révolte des Medes, quoiqu'elle fût beaucoup poſterieure. Accoutumé à confondre les temps dans ſon hiſtoire d'Aſſyrie, il ne ſe ſera pas donné la peine de faire de plus amples recherches. Cette refléxion ſe confirme encore par un fragment d'un ancien hiſtorien que nous a conſervé Athenée, par lequel on apprend que Sardanapale mourut de vieilleſſe, & non dans l'incendie de Ninive.

Une IV. refléxion, eſt que Sardanapale aïant été inhumé dans le mauſolée qu'il s'étoit bâti lui-même, ou qu'on lui avoit élevé à Anchiale, c'eſt une preuve qu'il étoit mort vrai-ſemblablement dans cette Province, ou qu'il y avoit été apporté de Ninive. S'il eſt mort en Cilicie, il ne ſe ſera pas brûlé dans Ninive; s'il s'eſt brûlé dans Ninive, il n'aura pas été inhumé en Cilicie: Arbacès & les autres conjurés ne l'eſtimoient point aſſez pour rechercher curieuſement ſes cendres, & les faire porter dans un monument érigé à la gloire d'un Prince leur ennemi. Cependant il eſt certain par ſon épitaphe & par le monument trouvé à Anchiale, qui s'y voïoit encore du temps d'Alexandre, que Sardanapale avoit été inhumé en cette ville: ainſi il eſt certain qu'il n'a pas été enſeveli dans les ruines & dans l'incendie de ſa capitale.

Une V. refléxion montre que l'empire de l'Aſie ne fut point alors transferé des Aſſyriens aux Medes, puiſque nous voïons au contraire, que ces derniers ſont au moins feudataires des Rois d'Aſſyrie juſqu'à la défaite de Sennacherib devant Jeruſalem: & depuis la révolte des Medes, nous voïons les Rois d'Aſſyrie briller dans l'hiſtoire beaucoup plus qu'auparavant. Ce n'eſt que depuis ce temps-là qu'on entend parler de Phul, de Theglatphalaſſar, de Salmanaſſar, de Sennacherib, tous noms qui ſont devenus terribles aux nations orientales, ſur-tout à la Paleſtine, la Phenicie, l'Arabie & l'Egypte.

La VI. reflexion ſera pour détruire ce que dit un auteur moderne: c'eſt le célebre

M. *Prideaux*, qui prétend qu'Arbacès n'eſt pas different de Theglatphalaſſar, que nous trouvons au nombre des Rois d'Aſſyrie. Mais dans cette ſuppoſition, les Medes auroient eu des Rois de leur nations, qui leur auroient commandé auſſi-bien qu'aux Aſſyriens. Cependant *Herodote* a ſoin de dire, que les Medes ſe mirent en liberté, qu'ils uſerent de leurs propres loix, c'eſt-à-dire, ſe gouvernerent indépendemment d'une puiſſance ſouveraine, & vécurent ainſi quelque temps; ce qui n'auroit pas été s'ils avoient été ſoumis à des Rois; & Dejocès n'auroit pas ſi facilement reüſſi à ériger la Medie en Roïaume, ſi un Mede naturel y eût déja commandé, & eût ſubjugué l'Aſſyrie, qui dans ce cas auroit moins été un Royaume qu'une Province ſoumiſe aux Medes; ce qui ne paroît point par les anciens monumens de l'hiſtoire.

Qu'il me ſoit permis par une ſeptiéme refléxion de prévenir une objection qu'on me pourroit faire. Dans tout ce que j'ai dit de Sardanapale, je n'en ai parlé que comme d'une hiſtoire vrai-ſemblable. Or il faut de la verité dans l'hiſtoire; (1) le vrai-ſemblable ne convient qu'aux Poëmes & aux Romans. Mais je dirai que toute hiſtoire fabuleuſe contient toujours une verité hiſtorique; il ne s'agit que de la démêler. C'eſt ce que j'ai fait en ſorte d'executer au ſujet de ce Prince. Je n'ai point la témerité de dire, cela eſt vrai, ou cela eſt faux. Il me ſuffit d'avoir dépoüillé le Roman des circonſtances notoirement fabuleuſes, pour croire que ſi je n'ai pas dit le vrai, je penſe du moins en avoir fort approché, en ſuivant ce qui arrive ordinairement dans des conjonctures pareilles à celles où s'eſt trouvé Sardanapale. Et je crois que cela doit ſuffire pour des temps ſi reculés ſur leſquels je doute qu'on ait rien de meilleur à dire.

Hiſtoire du nouveau Royaume d'Aſſyrie, des Royaumes de Babylone & des Medes.

CEUX qui ne ſont point appellés à de profondes lectures n'ont pas beſoin de chercher d'autres éclairciſſemens que ceux que nous venons de donner. Je crois qu'il ſuffit que j'aïe examiné pour eux toutes ces queſtions épineuſes, qui cauſent plus d'embarras & de fatigues, qu'elles ne produiſent d'avantages & d'utilité. Mais pour ſortir de la diſcuſſion & rentrer dans le récit hiſtorique, je dirai que la convention aïant été faite entre Sardanapale & les mécontens, Arbacès fit voir par ſa conduite, que le ſeul amour de la liberté l'avoit engagé à prendre les armes contre ſon Prince. Il négligea donc ou mépriſa même la qualité de Roi, & rendit aux Medes l'indépendance abſoluë qui faiſoit l'objet de leurs vœux. Ils en joüirent tranquillement ſous ce general. Le Roïaume d'Aſſyrie ſe rétablit, & prit de nouvelles forces après la mort de Sardanapale. *Phul* qui lui ſucceda & qui eſt peut-être ſon fils, ranima ce grand corps. Nous croïons que c'eſt le même dont parle *Caſtor* ancien hiſtorien ſous le nom de *Ninus*, lorſqu'il dit qu'il a traité l'hiſtoire d'Aſſyrie depuis le premier Ninus, juſques à un autre Ninus qui a ſuccédé à Sardanapale. Phul eſt donc connu dans les ſaintes Lettres: il vint au ſecours de Manahem (2) Roi d'Iſraël; mais il reſta peu de temps à cette ex-

(1) Il veriſimile è proprio de i poeti: ma è errore eſſenziale nella hiſtoria che per anima ha il vero, & non il veriſimile. *Aleſſand. Sardo Precetti hiſtorici n.m.* 18.

(2) 4. Reg. XV. 19.

pedition, & ce qu'il y fit de plus conſiderable, fut d'emporter de grandes ſommes d'or & d'argent que Manahem lui donna, moins pour le ſecours qu'il en avoit reçu, que pour ſe débarraſſer d'un hôte qui lui devenoit incommode par trop de puiſſance. *Theglatphalaſſar* qui lui ſucceda, eſt nommé *Thilgam* par Elian. Il imita (1) ſon prédeceſſeur; attiré par les ſommes immenſes que Phul avoit apportées avec lui, il vint en Paleſtine ſous le regne de Phacée, c'eſt-à-dire, vers l'an 755. avant l'Ere chrétienne. Il y vint donc, non comme ami & comme allié, mais comme ennemi. Il prit & dépoüilla pluſieurs villes, dont il emmena les habitans en captivité, & les mit dans l'Aſſyrie; *Et tranſtulit eos in Aſſyrios*: c'eſt ce que l'Ecriture a ſoin de remarquer.

Vrai-ſemblablement les Medes conſervoient encore leur liberté, mais l'on ſait que de tous les états où les peuples ſe puiſſent trouver, l'indépendance eſt le plus difficile à ſoutenir. Cette férocité trop ordinaire (2) aux peuples qui ne ſont pas formés par le ſecours des loix, les fit entrer dans les diſſenſions & les déſordres inévitables à toute anarchie. Cette valeur qui les avoit ſoutenuë contre leurs ennemis ſe tourna bien-tôt contre eux-mêmes. Le vol, la violence, l'injuſtice regnerent partout; il n'y avoit perſonne en état de les réprimer par une autorité abſoluë. Ce qui donna lieu ſans doute à Salmanaſſar Roi d'Aſſyrie de regagner quelque choſe ſur les Medes. Ce Prince avoit ſuccedé à Theglatphalaſſar; & ſuivant la route que ſes prédeceſſeurs lui avoient tracée, il vint en Judée pour ſe venger d'Oſée qui avoit fait contre le Roi d'Aſſyrie une ligue avec le Roi d'Egypte, il aſſiegea Samarie qu'il ne prit qu'au bout de trois ans, il en tranſporta les habitans non-ſeulement dans l'Aſſyrie, comme avoit fait Theglatphalaſſar, mais encore dans les villes les plus reculées de la Médie; & Tobie étoit de ce nombre: Preuve certaine que plus entreprenant que ſes prédeceſſeurs, il avoit regagné ſur ce peuple une ſorte d'autorité qui le mettoit en droit d'y envoïer des colonies. Joſephe nous a conſervé un fragment très-curieux de Menandre au ſujet de Salmanaſſar. « Le (3) Roi d'Aſſyrie, dit-il, envoïa auſſi » une armée contre les Tyriens, ſe rendit maître de toute la Phenicie; & aïant fait » la paix s'en retourna en ſon païs. Peu de temps après, les villes d'Arcé, l'an» cienne Tyr, & pluſieurs autres ſecoüerent le joug des Tyriens pour ſe rendre » au Roi d'Aſſyrie. Ainſi comme les Tyriens demeurerent les ſeuls qui ne vou» lurent point ſe ſoumettre à lui, il envoya contre eux ſoixante Navires que » les Phéniciens avoient équipés, & dans leſquels il y avoit huit cens rameurs. Les » Tyriens furent avec douze vaiſſeaux au-devant de cette flotte, la diſſiperent, » firent cinq cens priſonniers, & acquirent beaucoup de réputation par cette » victoire. Le Roi d'Aſſyrie s'en retourna; mais il laiſſa quantité de troupes le long » du fleuve & des aqueducs pour empêcher les Tyriens d'en pouvoir tirer de » l'eau; ce qui aïant continué durant cinq ans, ils furent contraints de faire des » puits. » Mais pour ne pas entierement dépeupler un païs auſſi beau que le Roïaume d'Iſraël, Salmanaſſar y envoya une colonie de Cuthéens & d'autres peuples tirez de la Perſe, qui ſe firent enſuite inſtruire dans la loi de Moïſe. Ce ſont là ces nou-

(1) 4. Reg. XV. 29. (2) Herodot. lib. 1. (3) Joſeph. lib. 9. Antiquit. Judaic.

veaux peuples que l'on a connus ſous le nom de Samaritains, peuple qui a toujours été l'ennemi du vrai Juif.

Sennacherib qui lui ſucceda, & qu'Herodote appelle Roi des Aſſyriens & des Arabes, renouvella la demande (1) que ſon pere avoit faite à Ezechias d'un tribut annuel. Et ſur ſon refus, il lui déclara la guerre & entra dans la Judée avec une puiſſante armée. Il prit Lakis ville aſſez forte, & menaça d'en faire autant à Jeruſalem. Ezechias fit de grands préparatifs; & pour ſe fortifier contre un ennemi ſi redoutable, il ſe ligua avec le Roi d'Egypte pour leur mutuelle défenſe. Le Prophete Iſaïe condamna cette alliance dans laquelle il paroiſſoit quelque méfiance du ſecours qu'on devoit attendre de Dieu. Les préparatifs d'Ezechias engagerent Sennacherib à ne s'éloigner pas de quelque propoſition de paix : elle ſe fit au moïen d'une ſomme très-conſiderable d'argent qui pourroit être évaluée à plus de treize ou quatorze cens mille piaſtres. Dès que Sennacherib eut touché cet argent, il s'en ſervit pour faire la guerre au Roi d'Egypte. Il fit prendre les devans à Tartan l'un de ſes generaux, avec ordre de ſe ſaiſir d'Azoth. C'eſt de la priſe de cette place qu'Iſaïe datte le commencement de la guerre que le Roi d'Aſſyrie fit aux Egyptiens : guerre où ces derniers eurent d'abord beaucoup à ſouffrir, ſoit par la deſtruction de leurs villes, ſoit par la déſolation de tout le païs, ſoit enfin par l'eſclavage où l'on mit une grande partie du peuple. Sethon regnoit alors à Memphis ; il avoit mécontenté les gens de guerre, & leur avoit ôté les terres que leur avoient données les Rois ſes prédeceſſeurs. Il voulut les aſſembler pour marcher contre Sennacherib, ils le refuſerent. C'eſt ce qui donna lieu à ce Prince de pouſſer ſes conquêtes, & de prendre encore No-Amon, autre ville, où il ſe fit des ravages extraordinaires marqués dans (2) le Prophete *Nahum*. Enfin Sennacherib vint ſe poſter devant Peluſe : c'étoit la clef de toute l'Egypte ; il y fut long-temps ſans la pouvoir forcer, & ſe vit obligé d'en lever le ſiege par le ſecours que Taraca amena au Roi de Memphis. Il retourna donc en Judée, & voulut faire tomber ſur Ezechias tous les chagrins qu'il avoit du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe ſur l'Egypte. Ainſi, malgré l'accord qu'il avoit conclu, il fit des menaces au Roi de Juda, il lui écrivit même une lettre menaçante, dans laquelle il défioit non-ſeulement Ezechias, mais même le vrai Dieu d'une (3) maniere ſi impie, qu'il excita contre lui la colere Divine, qui fit périr en un inſtant la plus grande partie de ſon armée. Car lorſque ce Prince s'avançoit dans le deſſein de détruire Jeruſalem, Dieu qui avoit réſolu de châtier & non pas de perdre ſon peuple, envoya pendant la nuit un Ange exterminateur qui fit périr d'une maniere miraculeuſe cent quatre-vingt cinq mille hommes de l'armée des Aſſyriens. Sennacherib qui trouva le lendemain tout ſon camp couvert de cadavres, s'enfuit de honte & d'épouvante, abandonna la Judée & regagna Ninive, réſolu de ſe vanger de ſa défaite ſur les Iſraëlites, qui étoient captifs en Aſſyrie & en Medie. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut égorgé dans le temple de ſes faux Dieux par deux de ſes enfans. Cet évenement l'un des plus conſiderables de l'ancienne hiſtoire, eſt auſſi l'un de ceux où la Di-

(1) 4. Reg. XVIII. 13. (2) Nahum. III. v. 10. (3) Iſai. 37. 4. Reg. 19.

vinité a le plus fait éclater ſon pouvoir & ſa majeſté, pour délivrer ſon peuple, qui n'étoit point en état de ſe défendre contre la puiſſance formidable du Roi d'Aſſyrie.

Royaume des Medes.

NOus avons dit que la révolution fut commune aux Medes & aux Babyloniens, & que ce fut par le ſecours de Beleſis ou Baladan, qu'Arbaces entreprit de la faire réüſſir. Ce fut quelque temps après cet évenement remarquable dans l'hiſtoire que Nabonaſſar monta ſur le trône de Babylone. Il eut l'ambition de rendre ſon regne illuſtre ; il voulut abolir tous les monumens de ſes prédeceſſeurs, & ſe faire, pour ainſi dire, regarder comme le premier Roi de cette nation ; ce qui ſe fit 747. ans avant l'Ere Chrétienne. Et c'eſt ſur cette époque appuïée de caracteres aſtronomiques, c'eſt-à-dire, d'éclipſes de ſoleil & de lune que l'on peut regler les principaux évenemens de l'ancienne hiſtoire depuis Nabonaſſar juſqu'à l'Empereur Auguſte. Nous avons une ſuite éxacte de ces nouveaux Rois de Babylone ; mais nous ſavons peu de choſes de leurs actions, ſi ce n'eſt que *Merodac Baladan* s'allia avec Ezechias, pour ſe ſoutenir ſans doute contre Sennacherib Roi d'Aſſyrie, qui étoit leur ennemi commun. D'ailleurs ces Princes contens de la principauté qu'ils s'étoient acquiſe par la révolte, ne penſoient point à s'étendre par de nouvelles conquêtes ; & il ſemble qu'appuyés des Medes & de quelques autres peuples, on n'oſoit auſſi les attaquer. Ils ne profiterent pas même de la déroute & de la mort de Sennacherib, comme firent les Medes. Ces derniers peuples craignant ſans doute que la protection qu'ils recevoient des Aſſyriens leurs anciens maîtres, ne dégenerât en ſervitude, trouverent bon de ſe ſouſtraire entierement : & voici ce que l'hiſtoire nous raconte de cet évenement.

Histoire fabuleuse des Medes suivant Cteſias.

Mais avant que d'en venir à l'hiſtoire veritable des Medes, nous ne pouvons nous empêcher de marquer tout ce qui en a été dit de fabuleux par *Cteſias*. Il aſſure donc qu'après la mort funeſte de Sardanapale, *Arbacès*, nommé par d'autres *Arbatte*, *Orbace*, ou *Pharnace* fut élevé ſur le trône d'Aſſyrie qu'il tranſporta chez les Medes, & qu'après un regne de 28. ans, il eut pour ſucceſſeur ſon fils *Mandanes*, ou *Mandauces*, qui en regna cinquante. Il fut ſuivi de *Sarſamenes* qui gouverna trente ans, & celui-ci d'*Artecarmis* qui en regna cinquante. *Arbianes* qui vint après n'en regna que vingt-deux ; mais *Ariſtheus* en gouverna quarante. Ce dernier eut une guerre à ſoutenir contre les Caduſiens, qui ſe révolterent & ſe donnerent eux-mêmes d'autres Rois que ceux des Medes, juſqu'à ce qu'ils furent battus & ſubjuguez par Cyrus. Après la mort d'Ariſtheus, les Medes eurent pour Roi *Artines* qui regna vingt-deux ans, *Artabanus* quarante, ſous lequel les Saces (qui ſont vrai-ſemblablement une eſpece de Scytes eurent une guerre aſſez longue contre Artabanus. *Artibaras* qui vint après, eut pour ſucceſſeur *Apandas*, nommé, dit-on, Aſtyagès par les Grecs.

Voilà donc, ſelon *Cteſias*, dix Rois des Medes, dont le regne paſſe trois cens ans

& plus. Cependant il ne donne aucun détail ſur les cinq premiers, ce qui rend ſa narration fort ſuſpecte. Et il y a lieu de croire qu'il repete deux fois les mêmes Rois, ſavoir *Arbianes* & *Artines*, qui aïant tous deux regné vingt-deux ans, ſont vraiſemblablement les mêmes, auſſi-bien qu'*Ariſtheus* & *Artabanus* qui en ont regné chacun quarante; & même *Artibaras* & *Apandas* dont il ne marque pas les années, ſont peut-être auſſi la même choſe, c'eſt-à-dire un même Roi dont Cteſias, auteur peu exact, a ſans doute fait deux Princes. Je crois qu'on pourroit dire la même choſe de *Mandauces* & d'*Artecarmis* qui ont regné chacun cinquante ans. Ainſi de ces dix Rois, en voilà déja quatre à retrancher. On doit conclure de ce détail que le ſyſtême ſi embarraſſé de Cteſias ne ſauroit être ſuivi, parce qu'il eſt contraire aux Saintes Ecritures, & à d'autres monumens hiſtoriques très-anciens. Un ſavant (1) avoit déja ſoupçonné cette multiplication des mêmes Princes. Ainſi le plus ſûr eſt de ne s'embaraſſer point de Cteſias, dont le récit n'eſt ſoutenu par aucune circonſtance particuliere. Il vaut mieux ſuivre celui d'Herodote appuïé d'un détail hiſtorique qui convient avec les anciens monumens de l'hiſtoire. Le voici donc en peu de mots.

HISTOIRE VERITABLE DES MEDES SUIVANT HERODOTE.

Les Medes étoient alors diviſés en ſix tribus, dont les habitans demeuroient tous dans des villages. Dejocès fils de Phraortès (2) diſtingué par ſa prudence, ſon équité, & l'integrité de ſes mœurs, fut choiſi pour juge par une de ces tribus. Il s'en acquitta avec tant de ſageſſe, & la paix qui regna dans ſa tribu lui fit tant d'honneur, que les autres vinrent en foule le conſulter ſur leurs differends, & le prendre même pour arbitre. Ainſi rien ne ſe faiſoit que ſous ſa direction.

Comme Dejocès ne manquoit pas d'ambition, il crut ſe pouvoir ſervir de cette ſuperiorité de lumieres, & de cette deference de gratitude que lui rendoient les Medes pour s'élever ſur le trône. Il ſe retira donc, & feignit d'être accablé de la foule de ceux qui venoient le conſulter. Il ne voulut plus exercer la fonction de juge, quelque inſtance que lui fiſſent ceux qui aimoient le bien public & le repos de la patrie. Ainſi la licence regna plus qu'elle n'avoit déja fait; & le mal vint juſques-là, que les Medes s'aſſemblerent pour prendre en corps d'état les meſures neceſſaires pour le réprimer. Dejocès envoïa ſes émiſſaires à l'aſſemblée, les inſtruſit de ce qu'ils devoient faire pour porter les Medes à lui donner la couronne. De tous les temperamens qui furent propoſés, on n'en trouva point de plus ſûr que celui des émiſſaires de Dejocès, qui étoit de changer la forme du gouvernement, & de créer un Roi, à qui on donneroit l'autorité néceſſaire pour réprimer le mal, & pour faire valoir les loix qu'il feroit pour le bien des peuples. Dès ce moment l'on jetta les yeux ſur Dejocès, qui fut élu Roi par les vœux de toute la nation.

Dès qu'il fut ſur le trône, il montra bien qu'on ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui: mais il voulut d'abord revêtir ſa roïauté de toutes les marques exterieures, qui ont accoutumé de diſtinguer le Souverain & de le rendre

(1) Le P. Bonjour, Auguſtin d'Italie, *in Diſſertationibus.* (2) Herodot. lib. 1.

redoutable aux uns & reſpectable aux autres. Il obligea les Medes à lui bâtir un palais magnifique, & le fit très-bien fortifier. Il ſe choiſit parmi le peuple autant de gardes qu'il crut en avoir beſoin pour ſa ſûreté. Il voulut enſuite polir les mœurs des Medes, accoutumés à vivre dans les campagnes, & par conſequent ſans autres loix que celles de la force & de la violence. Il leur commanda pour cela de bâtir une ville, dont il marqua le lieu & déſigna lui-même le plan des murailles. C'eſt celle que les anciens ont connuë ſous le nom d'Ecbatane, nommée Achmete par Eſdras. Elle fut environnée de ſept enceintes diſpoſées de maniere qu'au dehors, la premiere n'empêchoit pas qu'on ne vît la partie ſuperieure de la ſeconde; & la ſeconde n'ôtoit point la vûë de la troiſiéme, & ainſi des autres. La ſituation du lieu contribuoit à cette beauté. C'étoit une colline, dont la pente inſenſible donnoit lieu de l'élever par tout en forme d'amphitheâtre. La ſeptiéme enceinte, qui étoit la plus élevée & la plus petite de toutes renfermoit le palais du Roi avec tous ſes tréſors. Il avoit mis dans la ſixiéme tout ſon domeſtique & ſes officiers: les cinq autres enceintes étoient deſtinées pour le peuple. Il voulut même que les differentes enceintes fuſſent differenciées par des couleurs. Le blanc étoit pour la premiere, c'eſt-à-dire, pour la plus exterieure; le noir pour la deuxiéme enceinte, le rouge foncé pour la troiſiéme; le bleu pour la quatriéme; le rouge pâle pour la cinquiéme; enfin la ſixiéme enceinte étoit argentée, & la ſeptiéme étoit dorée. Toute la ville, en y comprenant le palais, avoit environ une lieuë & demie de circuit.

Dès que la ville fut en état d'être habitée, il obligea une partie des Medes, ſans doute les plus conſiderables, à s'y venir établir; & toute ſon application fut de dreſſer des loix pour le bien de l'état. Comme il avoit à dompter la ferocité de ſes ſujets, il lui fallut penſer à ſe faire craindre & reſpecter. Il défendit donc au peuple d'approcher de ſa perſonne. Ses officiers & ſes domeſtiques n'oſerent plus ni rire, ni cracher en ſa preſence. Toutes les affaires ne ſe traitoient plus que par le moïen de ſes miniſtres. Ainſi on ſe ſervit de placets & de mémoires pour les expliquer. Il ſoûtint ſon autorité par les châtimens les plus rigoureux; il n'étoit plus permis d'être impunément injuſte & violent. Avoit-on commis quelque crime, il faiſoit punir devant lui le coupable: & pour que rien ne lui échapât, des eſpions diſperſés de tout côté venoient lui rapporter tout ce qui ſe paſſoit dans la nation. Et ce ruſé politique qui vouloit s'affermir au dedans: ſût emploïer la force de ſes peuples en quelques guerres étrangeres. Enfin il mourut après un regne de cinquante-trois ans.

Vers le temps à peu près que Dejocès montoit ſur le trône des Médes, *Merodac Baladan* regnoit à Babylone. Trois Princes l'avoient devancé ſur ce trône *Nadius*, *Cyncirus* & *Porus*, & *Jugæus*, outre *Nabonaſſar*: & comme leur plus long regne fut de cinq ans, cela montre qu'il y eut ſous leur gouvernement beaucoup de troubles & de diſſentions. Merodac Baladan mourut auſſi bien que ſes prédeceſſeurs ſans avoir rien fait de conſiderable: ſes ſucceſſeurs firent encore beaucoup moins que lui. Le peu que dura le regne de chacun d'eux ne leur en donna peut-être pas le temps; & quelques interregnes qui vraiſemblablement ne peuvent avoir été cauſés que par des troubles domeſtiques, les affoiblirent entierement. Ce fut par-là qu'Aſſaradon

radon fils & ſucceſſeur de Sennacherib fit rentrer Babylone ſous la puiſſance de ſes anciens maîtres, & tint encore pendant treize ans cette conquête, qu'il avoit faite environ ſix cens quatre-vingt-un ans, avant l'Ere Chrétienne. Ce Prince touché ſans doute des malheurs que ſon pere s'étoit attirés de la part du vrai Dieu, traita les Juifs avec plus d'humanité que n'avoit fait Sennacherib, & merita auſſi de regner beaucoup plus long-temps que lui ; car on croit qu'il fut en tout quarante-deux ans ſur le trône des Aſſyriens; & que l'an vingt-neuviéme de ſon empire, il réünit à ſa domination le Roïaume de Babylone qui s'en étoit ſouſtrait environ un ſiecle auparavant. Il eut pour ſucceſſeur *Saoſduchinus*. Mais pour revenir à l'hiſtoire des Médes, Phraortès, ou comme il eſt nommé par Euſebe & par le Syncelle, Aphraortès ne fut point tout-à-fait auſſi pacifique que ſon pere Dejocès, auquel il ſucceda. Affermi ſur le trône par les précautions de ſon prédeceſſeur, il occupa la nation à de nouvelles conquêtes, de peur que ſe ſouvenant de ſon ancienne liberté, elle ne tournât ſes armes contre lui-même : il attaqua les Perſes & les ſoûmit, c'eſt-à-dire, qu'ils devinrent moins ſes ſujets que ſes feudataires; & ſes progrès ne faiſant qu'aigrir & augmenter ſes deſirs ambitieux, il ſoûmit differentes nations voiſines les unes après les autres. Au milieu du bruit des armes il ne laiſſa point de perfectionner ce que ſon pere avoit commencé à Ecbatane, où il fit faire une enceinte magnifique (1) plus forte que celle de Dejocès. Les murailles portoient ſoixante & dix coudées de hauteur ſur cinquante de largeur. Les tours hautes de cent coudées & larges de ſoixante, ſortoient hors d'œuvre d'environ vingt pieds de chaque côté. Les portes percées dans les tours mêmes étoient hautes de ſoixante-dix coudées & larges de quarante ; grandeur ſuffiſante pour que des troupes puſſent entrer & ſortir en bataille. Les pierres dont il ſe ſervit pour ce ſuperbe édifice étoient larges de trois coudées & longues de ſix.

Les Aſſyriens étoient ſeuls qui pouvoient nuire à la grandeur de Phraortes : ils avoient des droits ſur les Médes. Ce Prince jugea donc que s'il ne pouvoit pas les dompter, au moins il lui étoit important de les affoiblir. Saoſduchinus Roi d'Aſſyrie, que le livre de Judith appelle Nabuchodonoſor, ſe voïant attaqué, raſſemble ſes troupes diſperſées dans les montagnes & le long de l'Euphrate, du Tigre & de l'Hydaſpe fleuves de l'Aſſyrie. Il ne ſe crut point aſſez fort pour réſiſter lui ſeul à Phraortès, qui avoit une armée auſſi conſidérable (2) par le nombre que par la valeur. Ainſi Nabuchodonoſor envoïa demander du ſecours aux Perſes, aux peuples de Cilicie, de Damas, du Liban, de l'Antiliban, & à ceux qui habitoient le long de la mer ; aux peuples du Carmel, de Galaad, de la haute Galilée & de la plaine d'Eſdrelon ; à ceux de Samarie, aux habitans de la Judée, de Jeruſalem, d'Egypte, d'Ethiopie. Mais tous ces peuples refuſerent de le ſecourir ; &, ce qui étoit le plus inſultant pour lui, ils chaſſerent ſes Ambaſſadeurs avec mépris, ſoit pour ne point attirer contre eux les forces redoutables de Phraortes, ſoit pour témoigner qu'ils ne craignoient plus cet empire qui les avoit autrefois tenus dans une dure ſervitude.

Nabuchodonoſor irrité de ſe voir refuſé par des gens qu'il croioit obligés ou inte-

(1) Herodot. lib. 1. Montfaucon hiſt. de Judith. p. 14. (2) Judith in textu græco.

reſſés à le ſecourir, jura par ſon trône & par ſon regne qu'il ſe vangeroit de ces nations ingrates & les paſſeroit toutes au fil de l'épée. Cela ne l'empêcha point de ſe diſpoſer au combat avec ce qu'il avoit de ſes propres troupes; & la plaine de Ragaü qui fut le champ de bataille, vit la défaite entiere de Phraortes. Nabuchodonoſor profitant de ſa victoire entra dans la Médie, pouſſa juſques à Ecbatane qu'il emporta d'aſſaut, & qu'il donna au pillage à toute ſon armée, après l'avoir dépoüillée de ce qu'elle avoit de plus précieux. Phraortès s'étoit ſauvé dans les montagnes de Ragaü; mais il ne pût éviter de tomber entre les mains du victorieux, qui le fit mourir à coup de javelots après un regne de vingt-deux ans.

Nabuchodonoſor content de ſa victoire retourne à Ninive avec toute ſon armée, qui étoit encore très-nombreuſe; & il fut quatre mois entiers à ſe livrer au plaiſir & à la bonne chere avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition. Nabuchodonoſor n'abandonna point dans la proſperité la vengeance qu'il s'étoit promiſe dans les approches, ou du moins dans la crainte de la diſgrace. Il ſe mit même dans l'imagination ce deſſein extravagant de ſe rendre maître de toute la terre; & pour en commencer la conquête, il donne à Holofernes Général de ſes troupes une armée de cent vingt mille hommes de pied & de douze mille chevaux, lui commande de marcher vers l'Occident, & de ſoumettre tous les peuples qui ſe trouveroient ſur ſa route, lui marquant qu'il alloit le ſuivre pour mettre à feu & à ſang tous ceux qui refuſeroient d'obéïr à ſes ordres.

Au ſortir de l'Aſſyrie, Holofernes paſſa les montagnes d'Angé, côtoïa la Cilicie, ſe rendit maître de tous les châteaux & de toutes les forteresſes, prit d'aſſaut la ville de *Melithe*, défit les Lydiens, ravagea les environs de Tarſe en Cilicie, fondée autrefois par Sardanapale, & vint au païs des Iſmaëlites ou Arabes, qui ne furent pas mieux traitez. Le general d'Aſſyrie retournant ſur ſes pas, repaſſa l'Euphrate, revint en Meſopotamie, où il ſe ſaiſit de toutes les villes qui ſe trouverent dans ſa route. Il paſſa de nouveau ce grand fleuve & emporta toutes les places qui étoient depuis le torrent d'Abrona juſques à la mer. En un mot, il ſe rendit maître de tout ce qui eſt depuis la Cilicie juſques à Japhet dans l'Arabie du côté du midi: il attaqua les Madianites, ravagea leur païs, brûla toutes leurs tentes, emmena leurs beſtiaux, fit tous les hommes priſonniers, & paſſa au fil de l'épée tout ce qui vouloit lui réſiſter. Il traita encore plus cruellement ceux de Damas; car non content de brûler les moiſſons, de couper les arbres, d'arracher les vignes, il fit tuer encore tous les beſtiaux, pilla les villes, & fit main baſſe ſur toute la jeuneſſe, qui eſt la force & le ſoutient des états.

Tant de cruautés jetterent l'épouvante dans les Roïaumes voiſins, Tyr, Sidon, Sur, Azot, Aſcalon, & tout ce qui borde la mer, la Syrie même, la Cilicie, la Lycie, tous envoyerent des députés au Général pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion au Roi d'Aſſyrie, & pour lui offrir tout ce qu'ils poſſedoient, juſques à leurs perſonnes. Holofernes s'y tranſporte, met garniſon dans les villes & choiſit entre leurs habitans les plus braves & les plus propres à la guerre. On venoit de tous côtés au-devant de lui avec plus de joie au-dehors, qu'il n'y en avoit dans le cœur des peuples. Mais peu touché de ces déferences, il détruiſoit les villes, coupoit les bois ſacrés,

& les traitoit tous comme ennemis & comme rebelles. Retournant du côté des terres, il entra dans la Syrie-Sobal, l'Apamée & la Meſopotamie pour recevoir la foi des Princes qui s'étoient offerts à lui. Enfin il vint au païs d'Idumée, où il ſejourna un mois pour raſſembler toutes ſes forces. Holofernes ſe diſpoſoit à ſoumettre les Iſraëlites; & ces derniers au milieu des ſentimens de pénitence, par leſquelles ils cherchoient à fléchir la Divinité, ne négligeoient pas les meſures néceſſaires à une juſte défenſe. Le Général d'Aſſyrie tranſporté de fureur, forme le ſiege de Bethulie, ville de la Tribu de Simeon; & l'on ſait les moïens que Judith inſpirée de Dieu emploïa pour rompre les deſſeins d'Holofernes. Il y fut tué, & ſon armée miſe en déroute ſe vit contrainte de ſe retirer en Aſſyrie.

Cyaxares fils de Phraortès, & troiſiéme Roi des Médes, (1) profita de ce deſordre. Ce jeune Prince ſe maintint d'abord dans ſon Roïaume, & ſe rendit maître de toute l'Aſie ſuperieure. Il leva une armée conſiderable, & voulut établir une exacte diſcipline dans ſes troupes. Il ſépara (2) la cavalerie d'avec les gens de pied, forma des eſcadrons de l'une & des bataillons des autres qui devoient combattre ſéparément; car avant lui la cavalerie mêlée avec l'infanterie, ne pouvoit qu'apporter de la confuſion dans les combats. Avec une armée diſciplinée & en bon état, il va du côté de Ninive, réſolu de vanger la mort de ſon pere. Les Aſſyriens vinrent à ſa rencontre avec les débris de l'armée qui avoit levé le ſiege de Bethulie: ils furent battus & pouſſés même juſques dans Ninive. Cyaxares l'aſſiegea; & ſans doute elle ſeroit dès-lors tombée entre les mains du victorieux, ſans un évenement conſiderable qui changea la face des affaires en Aſie.

Une armée formidable de Scythes (3) ſortit des environs des Palus Méotides, & fit le tour du Mont Caucaſe pour ſe jetter dans la Médie. Ils avoient chaſſé de la Scythie les Cymmeriens de l'Europe, & marchoient ſous la conduite de Madyès. Ils pourſuivoient toujours les Cymmeriens, qui trouverent moyen d'échaper aux Scythes, qui s'avancerent juſques dans la Médie. La nouvelle de cette irruption obligea Cyaxares à lever le ſiege de Ninive, & avec tout ce qu'il put raſſembler, il fut s'oppoſer à ce débordement de barbares, qui alloient comme un torrent impetueux inonder toute l'Aſie. Les armées ſe battirent; les Médes furent défaits, & Cyaxares ſe vit contraint d'accorder aux Scythes la liberté d'entrer dans la Médie. Cet obſtacle levé, les Scythes ſe répandirent dans toute l'Aſie, pouſſerent juſqu'en Egypte pour s'en rendre maîtres: mais Pſammeticus Roi d'Egypte aïant eu avis de leur marche, vint au-devant d'eux chargé de grands preſens. Comme les Scythes ne cherchoient qu'à piller, ſans ſe mettre en peine de détrôner les Rois des païs où ils paſſoient, ils ſe laiſſerent fléchir par les preſens du Roi d'Egypte, & s'en retournerent vers la Paleſtine. Lorſqu'ils furent arrivés à Aſcalon, le corps de l'armée paſſa ſans faire aucun dégât; mais ceux de l'arriere-garde pillerent le temple de Venus, qui étoit dans cette ville, & qui paſſoit pour le plus ancien de tous ceux qui avoient été conſacrés à cette Déeſſe, ſans en excepter même celui de Cypre. Les Scythes

(1) 635. ans avant J. C. (2) Herodot. l. 1. (3) 635. ans avant J. C.

reſterent vingt-huit ans en Aſie; & pendant tout ce temps ils ravagerent entierement les pays où ils mettoient le pied. Outre les contributions qu'ils impoſoient aux villes & aux villages : ils pilloient indifferemment tout ce qu'ils rencontroient ; alors tout étoit ennemi pour eux.

L'éloignement des Scythes qui s'étoient jettés vers la partie Occidentale de l'Aſie, donna lieu à Cyaxares de vanger enfin ſur les Aſſyriens la mort de ſon pere Phraortès : & pour réüſſir plus aiſément, il fit alliance avec Nabopolaſſar nommé auſſi Nabulaſſar, qui eſt le Nabuchodonoſor de Tobie gouverneur ou Vice-roi de Babylone. La conjoncture d'une révolte parut favorable à Nabopolaſſar pour s'élever lui-même ſur le trône, au préjudice de ſon maître. Ils attaquerent & battirent le Roi d'Aſſyrie. C'étoit alors Sarac, ou Chinaladan, ſi nous en croïons un ancien (1) hiſtorien. Sarac ſe retira dans Ninive, où il fut attaqué par Cyaxares & par le Vice-Roi de Babylone. On ignore combien a duré ce ſiege : mais ſi l'on avoit à en juger par la grandeur & la force de la ville, il doit avoir duré long-temps. Quoiqu'il en ſoit, (2) la ville fut priſe par les Médes & les Babyloniens ; & Sarac qui craignoit de tomber entre les mains des victorieux, ſe brûla lui-même dans ſon palais avec tous ſes tréſors. L'hiſtoire n'a jamais raconté de ſiege où la déſolation ait été ſi grande. La ville fut priſe d'aſſaut : ainſi elle étoit à la diſcretion des vainqueurs, qui en ruinerent les temples, firent priſonniers tous les ſoldats, emmenerent les femmes en eſclavage, diſſiperent ou pillerent toutes les richeſſes, remplirent les ruës de morts & de cadavres : les enfans même qui devoient par leur âge & leur foibleſſe s'attirer de la compaſſion, furent écraſés contre la muraille. Les perſonnes de diſtinction furent miſes dans les fers. Enfin ce que la fureur & la rage du ſoldat n'avoit pû détruire, fut conſommé par le feu. La plus grande ville du monde devint un ſi affreux deſert qu'on ne reconnoiſſoit plus après cela le lieu où elle avoit été. Le Prophete Jonas qui nous fait connoître qu'elle avoit trois journées de chemin, ſe rapporte aſſez avec ce qu'en a dit un ancien (3) qui lui donne plus de trente lieuës de circuit. Les troupes s'enrichirent des dépoüilles de Ninive ; & Cyaxares ne trouvant plus rien qui l'arrêtât, ſe rendit maître des autres villes du Roïaume d'Aſſyrie, à l'exception de Babylone & de la Chaldée qui reſterent à Nabopolaſſar.

Cette entrepriſe qui avoit eu pour Cyaxares un ſuccès ſi avantageux, lui fit naître la penſée d'exterminer entierement les Scythes qui étoient retournés dans la Médie, & qui paroiſſoient même s'y vouloir établir. Comme ces étrangers bornoient extrémement l'autorité du Roi des Médes, il médita une trahiſon pour ſe défaire entierement de ces barbares. Pour en venir à bout, ils furent invités par les Médes à un feſtin qui ſe faiſoit dans chaque famille. Chacun invita ſon convive ; & les Scythes furent maſſacrés en cet état (4) Ceux qui ne s'étoient pas trouvés à ces feſtins, épouvantés de la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du Roi Aliattes pere de Creſus, où ils reçûrent tous les bons traitemens qu'ils en pouvoient attendre. C'eſt vraiſemblablement peu de temps avant cette défaite qu'Herodote

(1) Alexand. Polyhiſtor.
(2) 626. ans avan: J. C.
(3) Diodor. Sicul. lib. 1.
(4) 607. avant J. C.

commence à compter les années du regne de Cyaxares: c'eſt-à-dire, près de XXVIII. ans après la premiere irruption des Scythes en Aſie. Cyaxares qui pouvoit craindre que ce reſte n'en attirât d'autres, les demanda au Roi Aliattes qui refuſa de les livrer. Il n'en fallut pas davantage au Roi des Médes pour l'obliger à déclarer la guerre au Roi de Lydie (1). Elle avoit déja duré cinq ans avec un ſuccès à peu près égal de part & d'autre, lorſque la ſixiéme année au plus fort de l'action, une éclypſe extraordinaire de Soleil fit tout-à-coup diſparoître la lumiere (2). Ces peuples auſſi ſimples que ſuperſtitieux prirent cet évenement naturel pour un prodige & pour un ſigne de la colere des Dieux. Ils en furent tellement épouvantés, qu'ils ſe hâterent de faire la paix par la médiation de Siennesis Roi de Cilicie & Labynet Roi de Babylone ou plutôt Nabocolaſſar ou Nabuchodonoſor le grand. Et pour affermir la paix entre les deux Princes, Alyattes donna ſa fille Arianis à Aſtyages fils aîné de Cyaxares. La maniere dont ces peuples contractoient leurs alliances eſt aſſez remarquable pour être ici rapportée. Entre les ceremonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore celle-ci, que les deux parties ſe faiſoient des inciſions aux bras, & chacun ſucçoit le ſang de celui qui contractoit avec lui. Cyaxares mourut quelque temps après dans la quarante-uniéme année de ſon regne.

Nabopolaſſar qui profita donc de ſa perfidie & de ſa révolte contre Sarac ou Chinaladan ſon Souverain, ſe fit reconnoître Roi de Babylone, & mourut après un regne de 21. ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Nabuchodonoſor le Grand, qu'il avoit déja aſſocié à la Roïauté deux ans auparavant, & l'avoit envoïé contre Necao Roi d'Egypte, & contre le Roi de Juda. Mais aïant appris la mort de ſon pere, (3) il ſe rendit auſſi-tôt à Babylone, pour empêcher qu'il n'y arrivât quelque révolution. Joſephe nous a conſervé un fragment très-précieux de Beroſe, qui donne la preuve de ce que nous diſons ici de Nabuchodonoſor. « Nabulazar (c'eſt-à-dire, Nabo» polaſſar) pere de Nabuchodonoſor, aïant appris (4) que le gouverneur qu'il » avoit établi dans l'Egypte, la Syrie inferieure, & la Phénicie s'étoit révolté » contre lui, & ne pouvant, à cauſe de ſon âge, ſe mettre lui-même à la tête de ſon » armée, il envoïa contr'eux une partie de ſes forces ſous la conduite de Nabucho» donoſor ſon fils, qui étoit encore dans la vigueur de la jeuneſſe. Ce Prince vain» quit ce rebelle, & remit toutes ces Provinces ſous la puiſſance du Roi ſon pere. » Mais aïant appris preſque en même-temps qu'il étoit mort à Babylone, après » avoir regné vingt & un ans; il mit ordre à toutes les affaires de l'Egypte & des au» tres Provinces, & commanda aux Officiers auſquels il ſe fioit le plus, de rame» ner ſon armée à Babylone avec les priſonniers, tant Juifs que Phéniciens, Sy» riens & Egyptiens; il partit lui-même avec peu de gens, & prenant ſon chemin » à travers les deſerts, ſe rendit à Babylone. Il trouva les choſes en l'état qu'il le » pouvoit deſirer, n'y aïant rien que les Caldéens & les plus grands du Roïaume » n'euſſent fait pour lui témoigner leur fidelité. Se voïant ainſi dans un ſi haut dé-

(1) 606. ans avant J. C.
(2) 601. ans avant J. C.
(3) 605. ans avant J. C.
(4) Joſeph. lib. 1. cont. Appion. & lib. 10. Antiq. c. 11.

» gré de puiſſance, & tous ſes captifs étant arrivés, il en fit des colonies, leur donna » d'excellentes terres à cultiver dans la Province de Babylone, & leur commanda d'y » bâtir pour s'y établir. Il enrichit les temples de Bel & de ſes autres Dieux, des » dépoüilles qu'il avoit remportées dans la guerre. Il ne ſe contenta pas de faire répa- » rer les anciens bâtimens de Babylone, il agrandit encore la ville, c'eſt-à-dire, qu'il » joignit une nouvelle ville à l'ancienne ; & après avoir pourvû à ce que ceux qui en- » treprendroient de l'aſſieger, ne puſſent détourner le cours du fleuve ſur lequel » elle étoit aſſiſe, il l'enferma au-dedans d'une triple enceinte de muraille, & d'une » ſemblable au-dehors, dont les murs étoient bâtis de briques enduites de bitu- » mes. Après l'avoir ainſi fortifiée, il y fit des portes ſi ſuperbes, qu'on les auroit pri- » ſes pour les portes d'un temple. Il fit auſſi auprès du palais du Roi ſon pere un au- » tre palais beaucoup plus grand & plus magnifique ; mais je ſerois trop long, ſi » je voulois rapporter quels en étoient les ornemens & l'incroïable beauté : & ce » qui ſurpaſſe toute créance, il fut achevé en quinze jours. Comme la Reine ſa fem- » me qui avoit été élevée dans la Médie, aimoit la vûë des montagnes, il fit faire » pour lui plaire des voutes avec des pierres d'une grandeur ſi prodigieuſe qu'étant » entaſſées les unes ſur les autres elles reſſembloient à une montagne, il les fit » couvrir de terre & planta deſſus une ſi grande quantité d'arbres que ce jardin » (comme) ſuſpendu en l'air a paſſé pour une des merveilles du monde. »

Ce témoignage donnera lieu dans la ſuite à des explications néceſſaires pour l'hiſtoire de Babylone. Les états de Nabuchodonoſor comprenoient la Chaldée ; l'Aſſyrie, l'Arabie, la Syrie & la Paleſtine, ſur leſquels, ſelon Ptolomée, il regna quarante-trois ans : la premiere année commence au mois de Janvier ſuivant, ſelon le calcul des Babyloniens, dont celui des Juifs differe de deux ans, parce qu'ils comptent ſon regne de l'aſſociation à l'empire, de ſorte qu'il y a deux manieres de compter les années du regne de ce Prince, celle des Juifs, & celle des Babyloniens. Daniel ſuit celle-ci ; mais la premiere eſt ſuivie dans tous les autres endroits de l'écriture. Ce fut au commencement de ſon regne & la quatriéme de Joachim ou Eliacim, que ce Roi de Juda refuſant de payer tribut au Roi d'Aſſyrie, obligea ce Prince de revenir dans la Judée, & d'en en lever preſque tout le peuple qui fut tranſporté à Babylone. Cyaxares étoit ſur le trône des Médes ; & l'hiſtoire aſſure qu'il accompagna Nabuchodonoſor (1) dans cette expedition. La nation Judaïque, toujours inquiete ſur ſa liberté, ſe révolta encore quatre ans après ; mais Nabuchodonoſor ne prit pas la peine d'y venir lui-même : il fit harceler les Juifs par des partis d'Ammonites, de Moabites, de Syriens & d'Arabes, peuples moins propres aux grandes expeditions qu'à ces ſortes de courſes, dont l'objet eſt le pillage & le vol. Ces petites guerres durerent juſqu'à la mort de Joachim ; mais Jechonias qui fut mis ſur le trône des Juifs, ne fut ni plus ſage que ſon pere, ni plus ſoumis au Roi d'Aſſyrie ou de Babylone. Ce qui obligea Nabuchodonoſor, pour s'épargner de nouvelles inquiétudes, de venir en perſonne faire le ſiege de Jeruſalem. Jechonias n'attendit pas le Prince irrité ; il crut le fléchir en ſe mettant lui-même entre ſes

(1) Alexand. Polyhiſt. apud Euſeb. de Præp. Evang. lib. 9.

mains, avec ſa mere & tous les grands de ſa cour. Nabuchodonoſor ne lui ſût pas gré de ſa ſoumiſſion, mais il le fit charger de chaînes & tranſporter à Babylone, où il fut mis dans la priſon, dont il ne ſortit qu'après la mort de Nabuchodonoſor, c'eſt-à-dire, au bout de trente-ſept ans d'une dure captivité. Alors Nabuchodonoſor entra victorieux dans Jeruſalem, enleva les tréſors du temple, & tous les vaſes qu'y avoit mis Salomon, & les fit porter à Babylone. On prétend que Cyaxares étoit encore à la ſuite de Nabuchodonoſor dans cette nouvelle expedition.

Nabuchodonoſor qui reſpectoit, ſans doute, le ſang illuſtre de David & de Salomon, mit ſur le trône des Juifs Sedecias, oncle de Jechonias; mais enfin, le Roi de Juda uſant d'une ingratitude trop ordinaire à la plûpart des Princes, oublia ce qu'il devoit à Nabuchodonoſor: il ſe révolta pluſieurs fois contre ſon bienfaicteur, qui fut obligé de venir en Judée. Il y vint enfin pour détruire entierement le Roïaume de Juda; ce qu'il ne put faire qu'après avoir pris Jeruſalem, dont le ſiege dura environ un an. Sedecias avoit trouvé moïen de s'évader; mais les Chaldéens le rejoignirent près de Jericho, & l'amenerent à Nabuchodonoſor qui le chargea de reproches, fit mourir ſes enfans en ſa préſence, lui fit crêver les yeux & le conduiſit à Babylone, où il mourut dans l'obſcurité d'une priſon. Il tranſporta enſuite ce qui pouvoit être reſté des vaiſſeaux ſacrés dans le temple de Salomon: il alla enſuite contre Tyr qu'il prit; & tournant du côté de l'Egypte, il n'eût aucune peine à faire la conquête d'un roïaume diviſé par des troubles interieurs. Cependant il fit la paix avec Amaſis & lui rendit la couronne d'Egypte.

Nabuchodonoſor qui étoit retourné victorieux à Babylone voulut achever les grands ouvrages qu'il avoit commencés, ſoit pour fortifier, ſoit pour décorer cette grande ville. Il fit réparer les murailles de ſa capitale, qu'il augmenta d'une triple enceinte, rebâtit le temple de Belus, fit un nouveau palais où ſe trouvoient ces jardins merveilleux, élevés ſur des colonnes & ſur des voûtes qui furent longtemps l'admiration de l'Univers, dont ils étoient une des merveilles. Il les fit à la priere de la Reine ſon épouſe. C'eſt-là d'où vient l'embarras de l'hiſtoire; je parle de Cteſias qui a confondu tant de Princeſſes en une ſeule; & par un effet de ſon peu de diſcernement, il a attribué à la premiere Semiramis la Princeſſe la plus voluptueuſe & la plus vicieuſe de l'antiquité, les conquêtes de la ſeconde Semiramis qui fut Atoſſa, & les travaux de la 3. Semiramis qui étoit femme de Nabuchodonoſor. C'eſt ce qu'on dévelope par les fragmens de *Conon*, *d'Alexandre Polyhiſtor*, & de *Beroſe*, que nous avons cités dans ce chapitre. Nabuchodonoſor fit encore ces levées, ou ces quais & ce pont ſuperbe ſur l'Euphrate qui traverſoit l'ancienne Babylone; enfin il fit creuſer des canaux & un lac qui devoit ſervir pour la décharge du fleuve, lorſque ſes eaux ſeroient enflées & pourroient endommager la ville. C'eſt-là ce qui fit dire à ce Prince, n'eſt-ce pas (1) ici Babylone la grande que j'ai bâtie pour être ma demeure roïale, & la ville où doivent éclater mon pouvoir & ma gloire? A peine ces paroles furent prononcées, qu'une voix céleſte ſe fit entendre, qui déclaroit que pour le punir de ſon orgüeil, non ſeulement il ſeroit privé du gouvernement,

(1) Daniel. 4. 26.

mais qu'il ſeroit banni lui-même de la ſocieté des hommes, & relegué pendant ſept ans parmi les bêtes des champs. En effet, ce Prince perdit auſſi-tôt la raiſon; & ſe croïant une bête brute, il vêcut pendant ſept années comme les animaux de la campagne: mais ce terme expiré, la raiſon lui revint; il remonta ſur le trône, & fut honoré & reſpecté comme auparavant. Ce Prince convaincu par cette admirable révolution que Dieu a un ſouverain pouvoir dans les cieux & ſur la terre, en donna la connoiſſance à tout ſon empire par un decret public, où il exalte le pouvoir ſouverain de la divinité & ſa bonté paternelle, qui venoit de le rétablir dans ſon premier état. Enfin ce Prince mourut après avoir regné quarante-trois ans depuis la mort de Nabopolaſſar ſon pere, & quarante-cinq depuis ſon aſſociation à la couronne. La grandeur de ſes richeſſes, l'étenduë de ſa puiſſance, les immenſes ouvrages qu'il avoit fait faire, & ſa penitence ſincere le feront toujours regarder comme l'un des plus grands Prince de l'antiquité.

Après la mort de Nabuchodonoſor, ſon fils *Evilmerodac* lui ſucceda. Ce qu'il fit de loüable pendant ſon regne qui ne dura pas deux ans, fut de tirer de priſon Jechonias Roi de Juda, après une captivité de trente-ſept années. Il gouverna ſi mal ce grand Roïaume, qu'il a merité d'avoir le nom d'inſenſé. C'eſt ce que ſignifie celui d'Evilmerodac (c'eſt-à-dire *Merodac l'inſenſé*) qui lui eſt donné dans l'Ecriture. Nerigliſſor qui avoit épouſé la fille de Nabuchodonoſor, ſœur d'Evilmerodac, gouverna après la mort de ſon beau-frere, qui fut aſſaſſiné par une conſpiration de ſa propre famille. Il ne gouverna néanmoins que comme Regent du Roïaume & tuteur de Laboroſorchod. La Regence de Nerigliſſor ne dura pas quatre ans, & ſon pupille, Prince vicieux, fit éclater ſes déreglemens dès qu'il eut pris par lui-même les rênes de l'Etat. Il ne regna que neuf mois depuis ſa majorité; & comme par des courſes & des brigandages que ſon pere & lui avoient faits ſur les terres des Medes, ils avoient rompu l'alliance qui ſe trouvoit entre les Médes & les Babyloniens, il fallut en venir à une guerre ouverte.

Un fragment de Beroſe rapporté par Joſephe, explique une partie de cette hiſtoire. » Lorſque Nabuchodonoſor eut commencé de bâtir ce mur pour enfermer Baby-» lone, il tomba (1) dans une langueur, dont il mourut après avoir regné qua-» rante-trois ans, » (c'eſt ainſi que Beroſe parle de la maladie ou de la métamorphoſe » funeſte de Nabuchodonoſor) « Evilmerodac ſon fils lui ſucceda: ſes méchancetés » & ſes vices le rendirent ſi odieux, que n'aïant encore regné que deux ans, » Nerigliſſor qui avoit épouſé ſa ſœur, le tua en trahiſon, & regna quatre ans. La-» boroſorchod qui étoit encore fort jeune, regna ſeulement neuf mois; car ceux » mêmes qui avoient été amis de ſon pere, reconnoiſſant qu'il avoit de très-mauvai-» ſes inclinations, trouverent moïen de s'en défaire; & après ſa mort choiſirent » d'un commun conſentement pour Roi Nabonide, qui étoit de Babylone & de » la même race que lui. Ce fut ſous ſon regne que l'on bâtit (c'eſt-à-dire que » l'on continua de bâtir) le long du fleuve avec de la brique enduite de bitume ces » grands murs qui enferment la ville de Babylone. Et la XVII. année de ſon re-

(1) Joſeph. lib. 1, contr. Appion.

gne,

» gne, Cyrus Roi de Perſe, après avoir conquis le reſte de l'Aſie, marcha avec » une grande armée vers Babylone. Nabonide alla à ſa rencontre, perdit la batail- » le, & ſe ſauva avec peu des ſiens dans la ville de Borſippe, » (il paroît que » Beroſe ſe trompe dans cette circonſtance) « Cyrus aſſiegea enſuite Babylone, » dans la créance qu'après avoir forcé le premier mur, il pourroit ſe rendre maî- » tre de cette place: mais l'aïant trouvée beaucoup plus forte qu'il ne penſoit, il » changea de deſſein, & alla pour aſſieger Nabonide dans Borſippe. Ce Prince » ne ſe voïant pas en état de ſoutenir le ſiége, eut recours à ſa clémence, & Cy- » rus le traita fort humainement; il lui donna de quoi vivre à ſon aiſe, dans la » Carmanie, où il paſſa le reſte de ſes jours dans une condition privée. » Il paroît néanmoins que Beroſe ſe trompe dans ces dernieres circonſtances, & Nabonide, qui eſt le Baltaſſar de l'Ecriture, fut tué dans le ſiége de Babylone, comme il eſt auſſi marqué par Herodote & par Xenophon. C'eſt ce que nous expliquerons plus en détail.

Le Roi des Medes ne ſe ſentoit point aſſez fort pour réſiſter au Roi de Babylone. C'eſt pourquoi (1) il fit venir de Perſe Cyrus ſon neveu, Prince dont les eſperances ont été beaucoup au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre: c'eſt ce que nous allons expliquer en écartant de cette hiſtoire toute la fable dont elle a été accablée & même obſcurcie, ſans néanmoins la déguiſer.

SUITE DE L'HISTOIRE DES MEDES.

Je reprens la choſe de plus loin, & je crois qu'il faut ſuivre Herodote ſur le nombre des Rois des Medes, & dire qu'il n'y en a que quatre; ſavoir *Dejocès*, *Phraortès*, *Cyaxarès* & *Aſtiagès*, auquel Cyrus a ſuccedé. L'Ecriture même nous marque que ce dernier occupa le trône des Medes & de toute l'Aſie après la mort d'Aſtiagès: *Et Rex* (2) *Aſtyagès appoſitus eſt ad patres ſuos & ſuſcepit Cyrus Perſes regnum ejus.* Cela eſt conſtant; il n'y a plus à douter après un témoignage auſſi précis. Cependant quelques modernes ſur l'autorité de Xenophon, que l'on n'a pas, ſans doute, bien entendu, ont fait ſucceder un Cyaxarès II. au Roi Aſtiagès: c'eſt ce qu'il faut développer.

Le ſucceſſeur de Phraortès, qui eſt nommé Cyaxarès par Herodote, eſt le même que celui qui eſt nommé Aſtiagès par Xenophon: & le quatriéme Roi des Medes nommé Aſtyagès par Herodote, n'eſt pas différent de celui qui eſt nommé Cyaxarès par Xenophon. On voit par-là que le troiſiéme & quatriéme Roi des Medes ſe ſont indifféremment appellés tous deux Aſtyagès & Cyaxarès. Cyaxarès étoit un nom de dignité que prirent ſucceſſivement ces deux Princes: c'eſt le même que l'on a rendu par celui d'Aſſuerus, d'Aſtybarès, d'Aſtyagès, & par ces autres titres ſynonimes & relatifs à celui *de grand Capitaine, de grand General*: DUX EXERCITUS, IMPERATOR, que l'on a donné au troiſiéme (3) Roi des Medes.

(1) 559. ans avant J. C.
(2) Daniel. XIV. v. 65.
(3) Tertius ille Medorum Rex Cyaxares ab Herodoro vocatus, Aſtyages Xenophonti; Aſſuerus, authori libri

C'eſt un dénouëment dû au profond ſavoir du P. Tournemine Jeſuite, l'un des plus grands litterateurs & des plus honnêtes hommes qu'il y ait dans une compagnie, qui depuis ſon établiſſement s'eſt diſtinguée par les hommes illuſtres qu'elle a produits en tout genre de ſcience. Il fonde même ce titre d'honneur ſur une particularité rapportée par Herodote, c'eſt que le troiſiéme Roi des Medes fut le premier qui diſciplina les Aſiatiques, en les faiſant combatre, la cavalerie par eſcadrons, l'infanterie par bataillons, ſans les confondre, comme on faiſoit auparavant les uns avec les autres; ce qui mettoit l'ordre dans un corps où la confuſion avoit regné juſqu'alors, & réduiſoit en ſcience le talent de la guerre, qui avant lui étoit plutôt une fureur martiale, qu'un art juſte & méthodique d'attaquer & de ſe défendre.

Ce nom parut ſi honorable au quatriéme Roi des Medes, qu'il crut n'en pouvoir pas prendre de plus beau & de plus glorieux, parce qu'il étoit fondé ſur un talent ſuperieur & ſur une découverte utile & même néceſſaire. Ainſi ſelon les différentes langues où l'on mettoit ce titre d'honneur, c'étoit *Aſtyagès*, *Aſtybarès*, *Cyaxarès*, *Aſſuerus*, & même *Artaxerxès*, qui tous ne déſignoient autre choſe que la qualité de GRAND CAPITAINE & de GRAND-GENERAL. Maintenant tout ſe va concilier aiſément. L'Ecriture Sainte, & même Herodote nous dit que Cyrus a ſuccedé à Aſtyagès que nous voïons être le quatriéme Roi des Medes; & ce Prince, par rapport à l'analogie & à la vraïe ſignification de ſon nom, ne differe pas du Cyaxarès de Xenophon. Par la même raiſon, le troiſiéme Roi des Medes nommé Cyaxarès par Herodote, eſt celui-là même, qui eſt nommé Aſtiagès par Xenophon. Cette explication plus que vrai-ſemblable, va ſervir de dénouëment à toute cette hiſtoire.

Le troiſiéme Roi des Médes, fut le Cyaxarès d'Herodote, ou l'Aſtyagès de Xenophon, lequel outre un fils, avoit encore une Princeſſe nommée Mandane. Elle fut mariée à Cambiſe Roi de Perſe, feudataire des Médes, depuis que Phraortès les avoit obligé à cette reconnoiſſance, Cyrus naquit de ce mariage. Cyaxarès mourut après un regne de quarante ans, dont nous avons expliqué ce que l'hiſtoire ancienne nous a conſervé de plus eſſentiel; & eut pour ſucceſſeur (1) le quatriéme Roi de Médes nommé Aſtyagès par Herodote & Cyaxarès par Xenophon. Ce Prince foible & languiſſant ſe ſentit incapable de ſe donner pour conſerver un Roïaume, les grands

---

Tobiæ, Aſtybares Alexandro Polyhiſtori dictus, Artibarnes Cteſiæ Pharnaces Velleio dicitur: ſex illis vocibus nomen tantum & cognomen principis unius exprimuntur, quatuor primis cognomen, duobus poſtremis nomen.

Eſt enim Cyaxares Turcicâ & Tartaricâ linguâ, quam Medorum veterum propriam fuiſſe multa ſuadent, *Kiaskier*, DUX EXERCITUS IMPERATOR: *Aſſuerus* idem juxta aliam ejus linguæ dialectum *Aga ſuveri*, aut Aſſueri, PRINCEPS DUCUM BELLICORUM; Aſtyages eſt *Teba Geiſſ*, DUX EXERCITUS, aut *Oſta* ſive *Aſta Gheſt*, DUX BELLATORUM, vel etiam Chaldaïcè, *ha ſata Gais*, PRINCEPS BELLATORUM. Aſtybares, idem ſignificabat Phœnicis, & Syris *Thebareth*, CAPUT EXERCITUS. Hebræi vim cognominis omnem exprimere minus ſolliciti *Achaſveroſch* dixere, id eſt, OBTINENS CAPUT PRINCIPATUM, IMPERIUM, IMPERATOR. In additamentis libri Eſtheris dicitur *Artaxerxes* eodem ſenſu; monet enim Herodotus *Artaxerxem* ſignificare MAGNUM BELLATOREM.

Cur hoc cognomen tertio Medorum regi tributum fuerit docet Herodotus, *libri* 1. *numero* CIII. ſcilicet Cyaxarem primum fuiſſe qui Aſiaticos populos per turmas ad militiam diſtinxerit, & in ſuum quoſque ordinem diſtribuerit, haſtatos, equites, ſagittarios; quum prius omnia promiſcua & confuſa fuiſſent: cognomen ſcientiæ militaris argumentum in titulum dominationis tranſiit, dictuſque non Rex, ſed Imperator Medorum; filius titulum retinuit. P. TOURNEMINE *in Diſſertatione* X. *ad Chronologiam ſacram*, pag. 452. *ad calcem commentariorum Stephani Menochii editorum Pariſiis anno* 1720.

(1) 571. ans avant J. C.

mouvemens que ſon pere s'étoit donnés pour le retirer des mains des Scythes. Il fut attaqué par le Roi d'Aſſyrie ou de Babylone (1). Mais comme toute cette guerre fut conduite par Cyrus, qui brilla ſeul par le commandement de l'armée, nous commencerons ici ſon hiſtoire, qui ſera auſſi celle du dernier Roi de Médes.

Hiſtoire de Cyrus.

CYrus fonda un nouvel empire dans l'Aſie, qu'il porta & par ſes conquêtes, & par ſes alliances au plus haut degré d'élevation où il ait jamais été, n'aïant fait depuis que dégenerer de cette grandeur qu'il lui avoit acquiſe en moins de vingt-cinq ans que durerent ſes conquêtes. Il ne faut pas croire cependant que Cyrus ait été le premier Roi de Perſes. Le poëte *Eſchile*, qui vivoit quarante ans après Cyrus, & long-temps avant Herodote, en compte deux avant ce Prince; d'autres en mettent davantage. Et s'il eſt vrai qu'il deſcendit de Perſée, il ſe pouvoit dire de la race de ceux que les anciens peuples regardoient comme leurs Divinités. C'eſt même ce que lui dit Creſus dans ſes premieres converſations: *Toi, le ſang* (2) *des Dieux & le ſucceſſeur de tant de Rois.* C'auroit été une inſulte, ſi, comme le diſent quelques écrivains, Cyrus eût été d'une naiſſance digne à peine d'aſpirer au titre de noble.

Le Roïaume des Perſes que poſſedoient ſes ancêtres, n'étoit avant lui qu'une très-petite Province de l'Aſie; & quoique cette Province eût des Rois, le gouvernement en étoit plûtôt républicain que monarchique. Nous pouvons dire même que c'étoit une république, dont le Roi étoit le premier membre à peu près comme celle de Lacedemone. Leur loi la plus eſſentielle étoit celle de la juſtice, qui défendoit même au Roi de rien entreprendre ſur les droits d'autrui. Les Rois de Perſe (3) firent peu de bruit dans l'ancienne hiſtoire, parce que renfermés dans leurs montagnes, ils avoient eu ſoin par la frugalité à laquelle ils s'étoient accoutumés, à ne pas deſirer de conquêtes étrangeres. Ils étoient même hors d'état de ſe rendre redoutables à leurs voiſins, parce que n'aïant que de l'infanterie, ils n'auroient pû attaquer des peuples qui avoient beaucoup de cavalerie, qu'on regardoit alors comme la force des armées & le ſoutien des Etats.

Cyrus étoit donc de la race des Achemenides. Il eut pour l'un de ſes aïeux Achemen, pour aïeul Cyrus, & pour pere Cambyſe Roi de Perſe. Cambyſe, qui avoit épouſé Mandane, fille de Cyaxarès, nommé par Xenophon Aſtyagès troiſiéme Roi de Médes, ne mourut que 537. ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit long-temps gouverné la Perſe, puiſque ſon fils Cyrus ne lui ſurvéquit que huit ans tout au plus. Deſtiné par la providence à rétablir le peuple d'Iſraël, l'auteur de la nature le combla dès ſa naiſſance, arrivé cinq cens quatre-vingt dix-neuf avant l'Ere vulgaire, de tout ce qui pouvoit former un heros: beaucoup d'amour pour la gloire, un eſprit doux, un cœur docile, & ce qui prévient & frappe dans les plus grands hommes, une beauté extérieure qui rend le heros ou plus aimable, ou plus reſpectable, quand il ſait n'en pas abuſer. Il fut élevé dans ſa jeuneſſe ſuivant les coutumes des Perſes, dif-

(1) 560. ans avant J. C. (2) Cyropæd. lib. 7. (3) Cyropæd. lib. 1.

férentes de celles des autres peuples qui ne s'appliquent pas dans l'éducation de leurs enfans, comme les Perſes, à leur inſpirer tout ce qui peut ſervir à l'utilité publique.

L'hiſtoire nous apprend que ces derniers diviſoient leur nobleſſe en quatre claſſes. La premiere de ces (1) claſſes étoit deſtinée pour les jeunes enfans; la ſeconde pour les jeunes hommes; la troiſiéme pour les hommes faits; la derniere pour les vieillards qui étoient hors d'état d'aller à l'armée. La loi vouloit que chacun ſe trouvât en ſon rang tous les jours; à ſavoir les jeunes enfans & les hommes dès la pointe du jour: les vieillards quand leur commodité leur permettoit, hormis en certains temps où ils étoient obligés de ſe rendre avec les autres à l'heure preſcrite. Quant aux jeunes hommes, ils devoient coucher toutes les nuits au quartier, armés à la legere, excepté ceux qui étoient mariés que l'on diſpenſoit ordinairement de cette exacte diſcipline; mais il étoit honteux d'être ſouvent abſent. Chacune de ces quatre troupes avoit au-deſſus de ſoi douze officiers, ſuivant le nombre des douze tribus qui compoſoient toute la république des Perſes. Les jeunes enfans étoient gouvernés par douze vieillards, élûs de tout leur corps, comme les plus capables de bien inſtruire la jeuneſſe. Les jeunes hommes étoient gouvernés par douze hommes d'âge mur. Les hommes faits étoient gouvernés par ceux d'entre eux qui avoient le plus de talent pour le gouvernement. Enfin les vieillards étoient gouvernés auſſi par les plus habiles de leur troupe. Les jeunes enfans alloient tous les jours aux écoles pour apprendre la juſtice, comme on y alloit ailleurs pour apprendre les lettres. Leurs gouverneurs s'occupoient la plus grande partie de la journée à juger de leurs différends; car il s'en élevoit entre eux auſſi bien qu'entre les perſonnes plus âgées; & ils s'accuſoient quelquefois de larcin, de rapine, de violence, de tromperie, d'injures; & ſi quelqu'un étoit convaincu de ces crimes, il en étoit puni, comme ils ne manquoient pas auſſi de punir celui qui auroit accuſé un innocent. On leur permettoit encore de ſe plaindre pour un certain crime qui eſt la ſource de toute haine parmi les hommes, & contre lequel néanmoinsil n'y avoit point d'action en juſtice, c'étoit l'ingratitude: & quand ils reconnoiſſoient que quelqu'un avoit pû rendre un ſervice & ne l'avoit pas fait, on le châtioit très-rigoureuſement; car ils croïoient que, puiſque les ingrats n'avoient aucun ſoin de leurs bienfaicteurs, ils ne ſe ſoucioient auſſi ni des Dieux, ni de leurs amis, ni de leurs parens, ni de leur patrie. Ils croïoient même que l'ingratitude eſt ordinairement accompagnée d'impudence, & qu'elle nous précipite dans toutes ſortes de vices. On inſtruiſoit encore les enfans à la tempérance, & à l'obéïſſance exacte envers les magiſtrats; l'exemple des plus âgés, qu'ils voïoient vivre dans une tempérance continuelle & dans une parfaite ſoumiſſion aux ordres de leurs chefs, étoit un des puiſſans motifs qui les engageoit à pratiquer les vertus. On les inſtruiſoit auſſi à être ſobres & retenus dans le boire & le manger; ils y étoient excités par l'exemple des perſonnes plus âgées, qu'ils ne voïoient jamais aller prendre leur repas qu'après en avoir obtenu la permiſſion des magiſtrats.

(1) Xenophon. in Cyropædia. lib. 1.

Ils avoient encore l'attention de ne laiſſer jamais manger les enfans avec leurs meres, mais en commun chez leur maître, & aux heures preſcrites par les gouverneurs. Chacun apportoit ſon dîner, qui n'étoit autre choſe que du pain & du creſſon. Chacun portoit auſſi ſa taſſe pour puiſer de l'eau à la riviere, n'aïant point d'autre breuvage. Enſuite ils apprenoient à tirer de l'arc & à lancer le javelot; & c'étoient-là les exercices des enfans, depuis leur naiſſance juſqu'à leur ſeiziéme ou dix-ſeptiéme année. Quand ils avoient atteint cet âge, ils entroient alors au rang des jeunes hommes, & voici comme ils vivoient. Durant dix années, ils paſſoient toutes les nuits dans leur corps-de-garde, tant pour la ſureté de la ville, que pour s'accoutumer aux fatigues de la guerre; car cet âge avoit particulierement beſoin qu'on le retint. Le jour ils ſe préſentoient à leurs gouverneurs pour recevoir leurs ordres, & s'il étoit néceſſaire, ils ſe tenoient tous au quartier. Quand le Roi ſortoit pour aller à la chaſſe, ce qu'il faiſoit pluſieurs fois le mois, il prenoit avec lui la moitié de ces jeunes hommes; & il falloit que chacun d'eux portât un carquois plein de fléches, l'épée au côté, ou la hache, un bouclier & deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour ſervir à la main. Le Roi étoit à leur tête, comme s'il eût marché contre les ennemis, & prenoit garde que chacun fit ſon devoir, parce que la chaſſe eſt la véritable image de la guerre, tant pour l'attaque que pour la défenſe. Quand ils partoient, ils prenoient avec eux des vivres pour un repas, qui n'étoit point différent des repas des enfans pour la qualité des viandes, mais qui étoit un peu plus ample. Tant que la chaſſe duroit, ils ne mangeoient point; mais ſi la bête qu'ils pourſuivoient les obligeoit à s'arrêter, ou qu'ils vouluſſent chaſſer plus long-temps, ils mangeoient ce qu'ils avoient, & continuoient encore à chaſſer juſques au lendemain à l'heure du ſouper, & ils ne comptoient ces deux journées que pour une, parce qu'ils n'avoient pas mangé davantage en toutes les deux qu'ils mangeoient ordinairement en une. Cette pratique n'avoit d'autre uſage que de leur apprendre à le pouvoir faire pendant la guerre. En ces rencontres, ils ne mangeoient point d'autre viande que celle de leur chaſſe, & hors de-là, ils ſe contentoient de creſſon. Que ſi quelqu'un, continuë Xenophon, croit qu'ils euſſent moins d'appetit à ne manger que du creſſon avec leur pain, & à ne boire que de l'eau, qu'il penſe au plaiſir qu'il y a de trouver du pain bis quand on a une grande faim, & combien l'eau ſemble délicieuſe à celui qui eſt alteré. Cette autre partie des jeunes hommes qui demeuroit à la ville, tandis que l'autre étoit à la chaſſe, s'emploïoit aux mêmes exercices qu'ils avoient appris dans leur bas âge, c'eſt-à-dire, à tirer de l'arc & à lancer le javelot. Il y avoit des prix ordonnés pour ces exercices, leſquels ſe diſputoient à certains jours en preſence de tout le peuple. La tribu dans laquelle ſe trouvoit un plus grand nombre de jeunes gens recommandables, ſoit pour leur prudence, ſoit pour leur courage, ſoit pour leur fidelité, étoit en grande réputation; non-ſeulement on portoit reſpect au gouverneur qu'ils avoient alors; mais même à ceux qui les avoient élevés pendant leur enfance. Au reſte, s'il falloit mettre garniſon en quelque lieu, aller prendre des criminels, pourſuivre des voleurs, ou executer quelque autre entrepriſe, dans laquelle il fût beſoin d'uſer de force ou de diligence, c'étoit à eux que les magiſtrats en donnoient ordinairement la commiſſion; & telle étoit la façon de vivre des jeunes hommes. Après avoir

paſſé dix ans de la ſorte, ils entroient dans l'ordre des hommes faits, où ils demeuroient vingt-cinq ans. D'abord ils étoient obligés de ſe tenir toujours prêts à obéir aux magiſtrats, pour contribuer de leur part au ſervice de la république, autant qu'on le devoit attendre de perſonnes dont l'âge mur, capable de conſeil, n'a pas encore ôté la vigueur de l'action. S'il falloit aller à l'armée, ils ne portoient ni fléches, ni javelots, & ne ſe chargeoient que des armes qui étoient propres à combattre de près. Ils avoient la cuiraſſe qui leur couvroit l'eſtomac, un petit bouclier au bras gauche, l'épée ou la hache à la main droite. C'étoit du nombre de ceux-ci que ſe tiroient tous les officiers, hormis ceux qui avoient charge d'inſtruire la jeuneſſe. Quand ils avoient paſſé vingt-cinq ans de la ſorte, & qu'ils avoient un peu plus de cinquante, ils étoient admis au nombre des vieillards, alors ils ne pouvoient pas être contraint de porter les armes hors de leur païs. Ils demeuroient dans les villes pour veiller aux interêts de l'Etat, & pour rendre la juſtice aux particuliers. Ils avoient l'autorité de juger à mort; c'étoient eux qui donnoient les charges. Si quelqu'un des jeunes hommes, ou des hommes faits, manquoit à ſon devoir, les chefs des tribus, où toute autre perſonne le déferoit, & les vieillards après avoir oüi les accuſations & les défenſes, le condamnoient & le dégradoient, s'il étoit coupable; après quoi, on le déclaroit infâme & incapable d'aucun emploi honorable pour le reſte de de ſa vie. Toute la nation des Perſes pouvoit faire environ ſix vingt mille hommes. Pas un d'eux n'étoit exclu des charges ni des honneurs. Tous également pouvoient envoïer leurs enfans pour être inſtruits dans les écoles publiques de la juſtice; cependant on n'y envoïoit que ceux qui avoient un bien ſuffiſant pour pouvoir vivre ſans travailler. Les enfans qui avoient été inſtruits dans ces écoles pouvoient prendre rang parmi les jeunes hommes, & non pas ceux qui n'y avoient point été. Ceux pareillement qui avoient fait leur tems parmi les jeunes hommes, devenoient du nombre des hommes faits, & par-là étoient en état d'obtenir toutes ſortes d'emplois & de dignités; mais ceux qui n'avoient point paſſé par les exercices des enfans & des jeunes hommes, n'y étoient point admis. Enfin ceux qui avoient demeuré le temps marqué parmi les hommes, ſans avoir donné ſujet de ſe plaindre, devenoient Sénateurs; & ce dernier corps étoit compoſé de ceux qui avoient paſſé par tous les degrés d'honneur.

Cyrus fut élevé de la ſorte juſqu'à ſa douziéme année qu'Aſtyagès, c'eſt-à-dire, Cyaxarès, troiſiéme Roi des Médes, eut envie de le voir ſur le recit qu'on lui avoit fait de ſa gentilleſſe. Il manda donc ſa fille Mandane & lui dit de le lui amener. En effet, il charma ſon aïeul par ſes réponſes ſpirituelles fort au-deſſus de ſon âge. Il fut étonné à la vûë de Cyaxarès qui étoit ſuperbement vétu, & plus étonné encore de lui voir les yeux peints, le viſage fardé, (1) des cheveux ajoutés à ceux que la nature ne lui avoit pas donnés avec aſſez d'abondance, toutes délicateſſes en uſage chez les Médes, auſſi-bien que de ſe vétir d'écarlate, de porter des colliers & des braſſelets; au lieu que les Perſes qui conſervoient encore leur ancienne frugalité, étoient groſ-

(1) *Tinctis fuco ſupercilliis, picturatis oculis*, dit un ancien auteur cité par Athenée. *libr.* XII. en parlant même de Sardanapale.

fiérement vétus & fort ſimples dans leur façon de vivre. Ces délicateſſes affectées ne me feront pas dire cependant comme l'a fait un auteur ingénieux & poli, qui n'a point gardé aſſez de vrai-ſemblance dans ſon Roman politique des *Voyages de Cyrus* que chez les Médes « Le frivole (1) agréable, les penſées fines, les faillies vives, » étoit le ſeul genre d'eſprit qu'on y admiroit, qu'on ne vouloit plus dans les » ouvrages que des fictions amuſantes, & une ſucceſſion perpetuelle d'évenemens, » qui ſurprennent par leur varieté, ſans éclairer l'eſprit & ſans élever le cœur. » Ce n'eſt pas connoître ces nations conquérantes que de parler de la décadence où le bon goût étoit pour les lettres, comme ſi elles euſſent compoſé des madrigaux & des Romans. A peine ces premiers peuples ſavoient-ils lire, ils n'écrivoient pas, & c'eſt de-là qu'eſt venu l'incertitude de leurs hiſtoires, que l'on n'a connuë que par des traditions qui ſe ſont alterées en paſſant du pere au fils & au petit-fils. Parler des belles lettres des Médes, c'eſt comme qui parleroit des ouvrages d'eſprit des Goths & des Vandales; car ces peuples étoient ſur le même pied. Mais pour rentrer dans le ſujet hiſtorique, je dirai après Xenophon, que cette magnificence & ces dehors frapperent Cyrus, qui ne pût même s'empêcher d'en témoigner de la joïe & de la ſurpriſe. Mais Mandane lui aïant demandé lequel lui ſembloit le plus beau, de ſon pere Cambyſe, ou de ſon aïeul Aſtyagès: *Mon pere*, dit-il, *eſt le plus beau de tous les Perſes, & Aſtyagès eſt le plus beau de tous les Médes que j'ai vûs, ſoit ſur le chemin, ſoit à la cour.* Aſtyagès frappé de cette réponſe, ne pût s'empêcher de donner à ſon petit-fils des marques de ſa tendreſſe. Il reſta quatre années auprès du Roi des Médes, & y apprit tous les exercices qui conviennent à un Prince. La chaſſe ſurtout faiſoit ſes délices: mais il s'appliqua principalement à gagner l'amitié des jeunes Seigneurs de ſon âge, dont il devint le patron & le médiateur auprès du Roi des Médes.

Ce qui découvrit le talent de ce jeune Prince pour la guerre fut une irruption que le fils du Roi d'Aſſyrie tenta ſur la Médie ſous prétexte d'une grande chaſſe (2). Cyaxarès averti de cette tentative fut avec ſon fils Aſtyagès au-devant des Aſſyriens, & leur oppoſa un corps de cavalerie aſſemblé à la hâte. Cyrus voulut être de la partie; & s'étant armé pour la premiere fois, il fit ſi bien à l'âge de ſeize ans qu'il avoit alors, qu'il ne contribua pas peu par ſon activité, & par une prudence prématurée à défaire & à diſſiper entierement les partis que le Prince d'Aſſyrie, c'étoit Evilmerodac, avoit pouſſez dans la Medie. Les Aſſyriens battus ſe retirerent; mais Cyrus les pourſuivit, & l'on eut même de la peine à retenir ſa vivacité qui l'emportoit trop loin. Les Medes victorieux, celebrerent ſon nom par des chanſons ſimples & naïves, telles que les faiſoient ces premiers peuples, qui ne connoiſſoient que la nature brute & impolie.

Cambyſe touché de ces heureux commencemens, rappella Cyrus pour lui faire achever ſon temps dans les exercices des Perſes. Cyrus prompt à obéïr, ſe rendit à ſon pere & à ſa patrie. A ſon départ toute la Cour l'accompagna: les enfans de ſon âge, auſſi-bien que les jeunes hommes & les vieillards; Cyaxarès même le conduiſit aſſez loin: mais quand il fallut ſe ſéparer, il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes.

(1) Voyage de Cyrus. tom. 1.

(2) 584. ans avant J. C.

Cyrus étant retourné demeura encore un an au nombre des enfans, & paſſa enſuite dans la claſſe des adoleſcens, parmi leſquels il accomplit le temps deſtiné aux exercices de cet âge.

La mort de Cyaxarès fit tomber le royaume des Medes entre les mains de ſon fils Aſtyagès, nommé Cyaxarès par Xenophon ; mais après quelques années de regne, Nerigliſſor qui gouvernoit l'Aſſyrie & la Chaldée, comme tuteur de ſon fils Laboroſorchod, crut devoir profiter de la moleſſe d'un Prince effeminé & languiſſant pour ſubjuguer les Medes, nation féroce & ſeule capable de s'oppoſer à ſes deſſeins. La conquête que ſes prédeceſſeurs avoient faite de la Syrie, de la Paleſtine, de l'Hyrcanie & de l'Arabie l'engageoit à porter plus loin ſa domination : mais il n'étoit pas en état de ſe rendre ſeul maître d'un peuple belliqueux & accoutumé aux armes. Il envoïa donc des ambaſſadeurs vers les Princes ſes voiſins & ſes alliés, & ſur-tout vers le Roi de Lydie, pour leur donner de mauvaiſes impreſſions contre les Medes & contre les Perſes, dont la puiſſance commençoit à devenir redoutable par les alliances qu'ils avoient contractées enſemble. Aſtyagès eut avis de la ligue qui s'étoit formée contre lui, & des préparatifs que faiſoient ſes ennemis. Il s'apprêta de ſon côté à les repouſſer, & envoïa des Ambaſſadeurs vers la république des Perſes & vers Cambyſe ſon beau-frere qui étoit leur Roi, avec ordre exprès de voir particulierement Cyrus, pour le prier de demander le commandement des troupes auxiliaires qu'il eſperoit obtenir des Perſes. Cyrus étoit alors au rang des hommes faits, après avoir paſſé parmi les jeunes hommes les dix années preſcrites par les loix de l'Etat : & nous croïons qu'il avoit environ quarante ans. Ce Prince ſe chargea volontiers de cet emploi (1) ; & les Sénateurs l'élurent pour conduire les troupes qui devoient aller en Medie.

Les actions éclatantes de Cyrus, la nobleſſe de ſon caractere, doux & bienfaiſant, ont ſi fort effacé le regne de ſon pere Cambyſe Roi des Perſes & d'Aſtiagès ſon oncles Roi des Medes, que vrai-ſemblablement tous les auteurs qui donnent trente ans de regne à Cyrus, & qui en ont placé le commencement à la premiere année de la LV. Olympiade, l'ont entendu du choix que les Perſes avoient fait de lui pour commander leurs armées ; & de ſon aſſociation à la couronne des Medes par Aſtyagès. Et comme il commandoit ſon armée plutôt en Roi qu'en General, il n'eſt pas étonnant que ſous des Princes obſcurs, ou du moins obſcurcis par ſes victoires, la plûpart des auteurs n'aïent parlé depuis ce temps-là que de Cyrus, & très-peu, ou même point du tout de Cambyſe & d'Aſtyagès. C'eſt, comme je penſe, la voïe la plus ſimple & la plus naturelle de concilier ces hiſtoriens avec ceux qui n'accordent à Cyrus que ſept ans de regne.

Les Perſes donnerent donc à Cyrus le commandement d'une armée de trente mille hommes d'infanterie qu'il conduiſit au ſecours du Roi des Medes. Avant que de rien entreprendre contre les Aſſyriens, non-ſeulement il prit ſoin d'exercer & d'aguerir ſes troupes, mais il ſe vit obligé de ſoumettre le Roi d'Armenie, qui refuſoit à

(1) 560. ans avant J. C.

Aſtyagès

Aſtyagès le tribut & les troupes qu'il étoit obligé de fournir depuis qu'il s'étoit rendu tributaire de Cyaxarès. Cyrus en vint à bout autant par ſa douceur & par la ſageſſe de ſa conduite, que par la force des armes. Il fit plus ; car il obligea les Chaldéens, qui depuis long-temps étoient en guerre avec les Armeniens, de faire non ſeulement la paix, mais encore de contracter enſemble des alliances qui durerent long-temps depuis. (1) Ce ne fut qu'après cette expedition que l'armée des Aſſyriens compoſée de deux cens mille hommes de pied, & d'environ ſoixante mille chevaux, s'avança ſur les frontieres des Medes. (2) Alors les Aſſyriens ſe trouvant en vûë de l'armée des Medes commandée conjointement par Aſtyagès & par Cyrus, voulurent en venir à une action déciſive. L'armée des Medes n'étoit tout au plus que de ſix vingt mille hommes d'infanterie & de trente mille chevaux, mais tous gens aguerris, & que Cyrus avoit eu ſoin de diſcipliner, pour les préparer par de legeres expeditions à de plus grands évenemens. A peine les Aſſyriens étoient ſortis de leur camp, qu'ils n'eurent pas le courage de ſoutenir le choc des Medes, mais ils tournerent honteuſement le dos. Les Perſes les ſuivirent de près & en tuerent un grand nombre, ſurtout à l'entrée de leur camp, que les vaincus s'empreſſoient de regagner. En même-temps la cavalerie des Medes s'ébranla pour attaquer celle des Aſſyriens ; mais ceux-ci s'enfuïrent à toute bride. Les Medes qui les ſuivoient de près en firent un horrible carnage, ſans que les Aſſyriens qui étoient reſtés dans le camp priſſent la reſolution de défendre leurs compatriotes. Cyrus qui ſentoit par les premiers efforts qu'il avoit faits, la réſiſtance qu'il trouveroit à forcer le camp des Aſſyriens, demeura ſur le champ de bataille ; mais la mort du Roi d'Aſſyrie (c'étoit Nerigliſſor qui fut tué dans l'action) jetta une telle épouvante parmi les troupes, que Creſus Roi de Lydie, le principal confederé des Aſſyriens, crut que pour ſauver les débris d'une armée conſternée, il falloit abandonner le camp. Cyrus y entra le lendemain, & ſon armée s'empara de tout ce que les Aſſyriens n'avoient pû enlever. Cyrus reſolut de profiter de la terreur de ſes ennemis & de les ſuivre. Il s'y diſpoſoit lorſque les députés des Hyrcaniens le vinrent trouver. Ce peuple n'étoit pas nombreux ; & comme leur cavalerie étoit excellente, les Aſſyriens les expoſoient aux fatigues & à tous les dangers de la guerre. Mais ſenſibles aux mauvais traitemens qu'ils recevoient de ceux mêmes qui en tiroient des ſervices eſſentiels, ils méditerent leur retraite, pourvû que Cyrus les voulût recevoir. La choſe leur étoit facile, parce qu'ils faiſoient l'arriere-garde de l'armée. Cyrus les reçut ; & ce fut ſous leur conduite qu'il rejoignit les débris de l'armée des Aſſyriens. Alors l'action recommença, & il ſe fit encore un plus grand carnage qu'auparavant.

Le grand nombre de chevaux qui furent pris ſur les Aſſyriens, donna lieu à Cyrus de former un corps de cavalerie des Perſes, car juſques-là il n'y avoit eu dans leurs troupes que de l'infanterie, & les Seigneurs même de la nation n'avoient pas accoutumé de monter à cheval, à cauſe du peu d'uſage que la ſituation de la Perſe, pays rude & montueux, leur permettoit d'en faire.

Aſtyagès ſe livroit au plaiſir & à la débauche. Et comme l'activité & la ſage con-

(1) 558. ans avant J. C.

(2) 556. ans avant J. C.

duite de Cyrus étoit pour lui un reproche ſecret, il en conçut de la jalouſie. Il envoya donc au camp pour faire revenir les Medes qui avoient ſuivi Cyrus. Mais ce fut inutilement. Ils refuſerent d'abandonner un Prince victorieux de la generoſité duquel ils pouvoient tout eſperer. Quoique d'un autre côté l'armée de Cyrus augmentât par la deſertion de celle des Aſſyriens, un des premiers qui ſe rendit à lui fut Gobrias. Ce ſeigneur Aſſyrien ami du feu Roi d'Aſſyrie poſſedoit de grands domaines. Il étoit dans une telle conſideration auprès du Roi, que celui-ci avoit appellé ſon fils à la Cour, dans le deſſein de lui donner en mariage la Princeſſe d'Aſſyrie ſa fille. Mais le Prince d'Aſſyrie qui venoit de monter ſur le trône ſous le nom de Laboroſorchod conçût une ſi grande jalouſie contre le fils de Gobrias, qu'étant un jour à la chaſſe avec lui, il poignarda lui-même ce jeune Seigneur, que ſon adreſſe & ſa grace mettoit trop au-deſſus du Prince d'Aſſyrie. Gobrias ne put donc regarder le Roi que comme un ennemi; & c'eſt ce qui le contraignit à ſuivre le parti de Cyrus, & à ſe livrer entierement à lui. Cyrus de ſon côté auſſi touché de la franchiſe que des malheurs de ce pere infortuné, lui promit de le vanger. Il marcha donc vers Babylone; mais n'ayant pû attirer le Roi à un combat ſingulier, il ſe retira ſur les terres de Gadatas. C'étoit un des principaux Seigneurs d'Aſſyrie que le nouveau Roi, par la plus infame de toutes les inhumanités, avoit mis en état de ne jamais avoir d'enfans. Gadatas ravi de trouver moyen de ſe vanger du Roi, dont il avoit été ſi cruellement traité, embraſſa le parti de Cyrus, le ſuivit par tout, & lui fut même d'une grande utilité pour avancer ſes conquêtes. Après quelques années de ſéjour ſur les terres des Aſſyriens, que Cyrus employa, ſoit à gagner les peuples voiſins, ſoit à fortifier ſon armée, il crut qu'il devoit retourner en Medie. Il traverſa donc encore une fois l'Aſſyrie; & lorſqu'il fut venu ſur les frontieres les plus proches des Medes, il enleva trois villes occupées par ſes ennemis. Son armée rentra dans la Medie; Aſtiagès s'y rendit, & ne put voir qu'avec une extrême jalouſie ce cortege brillant qui accompagne toujours un Prince victorieux. Il n'eut point la force de réprimer un mouvement capable ſeul de le rendre mépriſable. Cyrus qui s'en apperçût ſe crut obligé, pour adoucir un caractere ſi facile à s'aigrir, de lui faire connoître qu'il n'avoit rien entrepris que ſous ſes ordres, & qu'il n'avoit rien executé que pour l'avantage des Medes, & point pour celui des Perſes. Enfin animé plus que jamais de cet eſprit d'équité & de douceur avec lequel il étoit né, il s'inſinua ſi adroitement dans les ſentimens même d'Aſtyagès, que ce Prince gouta toutes les raiſons de Cyrus, & ſe reconcilia publiquement avec lui.

Il fut enſuite queſtion dans le conſeil d'Aſtyagès de réſoudre ſi l'on continuëroit la guerre, ou s'il falloit licentier l'armée. Mais on n'eut aucune peine à déterminer les chefs des troupes, engagés ſoit par leur interêt propre, ſoit par de plus grandes eſpérances, à la continuation d'une guerre où ils avoient déja trouvé beaucoup d'avantages. Pendant ce temps-là le Roi d'Aſſyrie s'étoit rendu auprès de Creſus pour prendre des meſures contre le Roi des Médes & contre Cyrus. Creſus étoit riche, en état par conſequent d'entretenir un grand corps de troupes, ou de ſoudoyer même celles du Roi d'Aſſyrie & de ſes alliés. Il fut donc élu general du parti qu'on devoit oppoſer au Roi des Medes. Tous les Princes alliés du Roi d'Aſſyrie ſe devoient

trouver à l'armée avec toutes leurs forces. On avoit engagé les Thraces à ſe jetter du côté des Aſſyriens ; l'Egypte devoit envoïer une armée conſidérable : on en attendoit une autre qui venoit de Cypre. Déja les Ciciliens, les Phrygiens, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes & les Pheniciens étoient arrivés, auſſi-bien que les Aſſyriens qui étoient venus avec le Roi de Babylone leur ſouverain. On avoit même contraint tous les Grecs Aſiatiques de ſuïvre le parti du Roi d'Aſſyrie ; & Creſus avoit envoïé juſques à Lacedemone pour traiter d'une alliance avec cette fiere & redoutable république, qui ne connoiſſoit de gloire que celle des armes. Cyrus n'étoit pas le ſeul qui fût informé de tous ces préparatifs : ſon armée en fut inſtruite : tout y devint triſte & ſombre ; les ſoldats s'aſſembloient par pelotons : ce n'étoient que gens qui ſe demandoient l'un à l'autre des nouvelles, & qui raiſonnoient quelquefois un peu trop ſur ce qu'ils entendoient. Mais Cyrus, loin de ſe décourager, prit tous les moïens de diſſiper cette terreur ; il en vint à bout, & ne penſa plus qu'à tout diſpoſer pour aller au-devant des ennemis. Il les joignit ; & quoique le front de leur bataille fût beaucoup plus étendu que le ſien, parce qu'ils avoient plus de troupes, il ne laiſſa point de ſe préparer à les attaquer. Il dit auparavant un mot à ſes troupes, parlant à chacun ſelon ſon caractere. Les Aſſyriens avoient fait un mouvement de leur deux ailes pour enveloper Cyrus ; mais ſe voulant former en croiſſant, elles s'étoient un peu trop éloignées de leur centre. Creſus qui commandoit le corps de bataille des Aſſyriens s'apperçût que ce corps étoit plus proche des Medes que les ailes qui s'étoient trop écartées de lui : Il ordonna donc de ne point aller plus avant. Mais dès que les ailes ſe furent rapprochées, & que tout fut dans une égale diſtance, il donna le ſignal pour faire avancer. A même temps on vit comme trois groſſes armées tomber ſur celle de Cyrus, l'une de front, & les deux autres ſur la gauche & ſur la droite. Quoique les Perſes & les Medes fuſſent un peu étonnés dece mouvement, Cyrus ne laiſſa pas de donner le ſignal. Auſſi-tôt toutes ſes troupes firent face de tous côtés, gardant un profond ſilence, dans l'attente de l'évenement. Cyrus qui commandoit la droite de ſon armée, tomba ſur l'aile gauche des Aſſyriens, & la prit en flanc. Elle fit autant de réſiſtance qu'il en falloit pour faire honneur à la ſage conduite de Cyrus & à la valeur des Medes : mais enfin le déſordre ſe mit parmi les Aſſyriens qui furent preſſés & mis en déroute par l'infanterie de Cyrus. Les Aſſyriens confirmerent par leur fuite ce premier avantage que les Medes venoient d'avoir ſur eux. En même-temps Artagerſas, qui commandoit l'aile gauche de l'armée des Medes, jugeant que Cyrus avoit commencé le combat, marcha auſſi contre l'aile droite des Aſſyriens. D'abord il fit avancer l'eſcadron des chameaux ; mais la cavalerie Aſſyrienne ne l'attendit pas ; & d'auſſi loin que les chevaux apperçûrent les chameaux, ils s'enfuïrent, ou ſe cabrerent, dans l'apprehenſion que les chevaux avoient de ces animaux. Artagerſas qui ſuivoit avec ſes troupes en bon ordre rencontrant les ennemis en déſordre, les attaqua lui-même de front & les fit attaquer en flanc par les chariots des Medes ; de maniere que l'aile droite des Aſſyriens ſe trouvoit énveloppée de tous côtés. Ceux qui penſoient éviter les chariots armés de faulx ſe venoient jetter dans le bataillon d'Artagerſas, & d'autres pour éviter Artagerſas retomboient dans les chariots qui en faiſoient une horrible boucherie.

Abradate Roi de la Suſiane avoit dès l'année précedente quitté le parti des Aſſyriens pour embraſſer celui d'Aſtyagès, ou plutôt de Cyrus. Il étoit alors dans l'armée des Medes avec un corps de troupes, & un aſſez grand nombre de chariots. Ce Prince voyant ces heureux commencemens n'attendit pas davantage. Il pouſſa ſes chariots vers ceux des ennemis, qui prirent auſſi-tôt la fuite avec tant de précipitation, que la plûpart de ceux qui devoient combattre deſſus n'eurent pas le loiſir d'y monter, & demeurerent à pied. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens : pluſieurs autres chariots le ſuivirent, dans la penſée de pouvoir entamer ce corps d'infanterie ; mais comme ils ſe tenoient fermes & ſerrés, on ne put les penetrer. Ainſi la plûpart des chariots ſe retirerent pour aller à la pourſuite des fuyards, & laiſſerent Abradate ſeul avec ſes domeſtiques & ſes amis combattre les Egyptiens. Ce Prince engagé dans ce corps de troupes, fit des efforts incroyables pour le rompre ; mais enfin le chariot d'Abradate étant renverſé, il fut lui-même porté par terre avec tous ceux qui l'accompagnoient ; & ce fut là que ce Prince courageux accablé du nombre des ennemis & percé de coups, finit glorieuſement ſa vie. Les Perſes qui venoient enſuite, entrerent dans le bataillon des Egyptiens par l'ouverture qu'y avoit faite Abradate, & en tuerent un grand nombre. Mais la plûpart des Egyptiens qui n'avoient pas été ébranlés du choc des chariots, vinrent au-devant des Perſes, & recommencerent le combat à coups de piques & d'épées. Les Egyptiens avoient beaucoup davantage, tant pour le nombre des combattans, que pour la façon de leurs armes ; car leurs piques étoient plus fortes & plus longues qu'à l'ordinaire. S'étant donc ſerrés boucliers contre boucliers, ils repouſſerent courageuſement les Perſes qui furent contraints de reculer juſqu'aux machines qui leurs tenoient lieu d'artillerie. Les bataillons de l'arriere-garde des Perſes s'avançant l'épée à la main tinrent ferme, & l'on retourna à la charge avec plus de force qu'auparavant. Cyrus déja victorieux de la plus grande partie de l'armée des Aſſyriens, vint ſur ces entrefaites. Mais il fut extrêmement affligé, quand il vit que les Perſes avoient lâché pied ; & jugeant que les Egyptiens ne ceſſeroient de gagner du terrain, il réſolut de les prendre par derriere ; il les chargea ſi vivement, que d'abord il en coucha pluſieurs par terre. Les Egyptiens tout bleſſés qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de faire face de tous côtés : mais un des leurs ſe trouvant terraſſé prend ſon temps, & donne de ſon épée dans le ventre du cheval de Cyrus. Le cheval après avoir chancelé quelque temps tombe avec Cyrus au milieu des ennemis. Alors tous les Perſes animés par le péril où étoit leur Prince, firent un grand cri, & ſe preſſant autour de lui, redoublerent leurs efforts pour le défendre. Au même inſtant, un de ſes Gardes ayant mis pied à terre le remonte promptement ; & il apperçut que les Egyptiens étoient attaqués de tous côtés par de nouvelles troupes qui étoient venuës fondre ſur eux. Cependant Cyrus envoya défendre aux ſiens de preſſer davantage les Egyptiens, & leur fit dire qu'il ſuffiſoit de les harceler de loin à coups de traits. Enſuite ayant piqué juſqu'auprès des machines, il lui prit envie de monter ſur une tour pour voir s'il découvriroit encore quelque corps des ennemis qui fût ſur pied & qui combattît. Là il vit la campagne toute couverte d'hommes, de chevaux, de chariots, de fuïards, de pourſuivans, de vaincus, de victorieux ; mais la victoire toute entiere acquiſe aux

ſiens, & les ennemis en fuite de tous côtés, excepté les ſeuls Egyptiens. Ceux-ci cependant ſe voyant réduits à la derniere extrémité, s'étoient mis en rond; & préſentant leurs piques aux ennemis, ſe tenoient couverts de leurs boucliers, réſolus de ſe tenir ſeulement ſur la défenſive. Ils demeurerent ainſi quelque eſpace de temps, durant lequel ils eurent beaucoup à ſouffrir. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & touché de compaſſion de voir périr de ſi braves gens, fit retirer ceux de ſon armée qui les environnoient, & leur envoya demander s'ils aimoient mieux mourir tous miſérablement pour des lâches qui les avoient abandonnés, que de recevoir quartier comme il leur offroit en faveur de leur generoſité. Les Egyptiens qui ne connoiſſoient pas encore le caractere bienfaiſant de Cyrus, eurent d'abord quelque peine à s'en rapporter à lui. Cependant engagés autant par la neceſſité où ils ſe voyoient réduits, que par les promeſſes du Prince victorieux, ils s'abandonnerent entierement à lui; mais à condition qu'on ne les obligeroit pas de combattre contre Creſus, de qui ils avoient lieu de ſe loüer en tout. Cyrus leur tint parole, & leur fit même plus de bien qu'ils ne leur en avoit promis. Il les pourvût de femmes & d'eſclaves, & leur donna des terres à cultiver & des villes à habiter, qu'ils ont, auſſi-bien que leur deſcendans, toujours poſſedées depuis. Cyrus ne reſta qu'une nuit ſur le champ de bataille; il décampa le lendemain pour joindre Creſus, qui s'étoit retiré à Sardes capitale de la Lydie; les chefs des autres nations ayant pris pareillement, dès la même nuit, le chemin de leur pays. Dès que Cyrus fut arrivé devant Sardes, il fit dreſſer ſes machines, comme s'il eût voulu y donner un aſſaut. Mais ce n'étoit que pour amuſer les ennemis; car pendant ce temps-là, il ſurprit la citadelle par le moyen d'un Perſan qui avoit ſervi un Officier de la garniſon, & qui ſavoit un paſſage du côté de la riviere. Dès que les Lydiens furent la priſe de la forteresſe, ils abandonnerent la défenſe des murailles & s'enfuirent chacun où il put. A la pointe du jour Cyrus entra dans la ville; & pour empêcher que la plus floriſſante ville de l'Aſie après Babylone, ne fût ruinée, il défendit que perſonne quittât ſon rang. Cependant Creſus s'étoit enfermé dans ſon palais, & demanda à haute voix qu'on le fit parler à Cyrus. Ce Prince y vint, & laiſſa des gens pour garder le Roi de Lydie dans le temps qu'il ſe rendroit au château. Ce fut-là que Creſus lui fut amené. Ce Prince infortuné appercevant Cyrus, ne put s'empêcher de l'appeller ſon Seigneur, ajoutant que la fortune le contraignoit de le reconnoître pour tel.

Soit que Cyrus l'eût condamné au ſupplice, ce que j'ai de la peine à croire d'une ame auſſi grande & auſſi genereuſe que celle du Prince des Perſes, ſoit qu'il l'en eût ſeulement menacé, ce fut alors que Creſus ne put s'empêcher de prononcer deux ou trois fois ces paroles ſi connuës dans nos hiſtoires, *ô Solon, Solon!* Cyrus frappé de ces mots, qui luï paroiſſoient une eſpece d'invocation, le pria de les expliquer. Alors Creſus lui dit, que Solon étoit un ſage Athenien qui le vint voir par occaſion: qu'ayant montré tous ſes tréſors à ce Philoſophe, dans la penſée d'attirer ſon admiration, & de lui faire eſtimer le bonheur d'un Prince qui poſſedoit de ſi grandes richeſſes, il ne put tirer de lui ni loüanges, ni aucunes marques d'eſtime: au contraire, Solon peu touché de cet éclat exterieur, lui répondit, qu'il n'y avoit pas en cette vie de veritable félicité, & qu'il ne falloit pas ſe croire heureux, ſi l'on n'étoit point

parvenu ſans diſgraces au terme commun de l'humanité. Cyrus touché de cette verité reſpecta dans un Prince malheureux la fragilité de la fortune qu'il pouvoit éprouver un jour : il lui aſſigna un entretien honorable, & le conſultoit dans les plus importantes affaires. Il le recommanda même en mourant à ſon fils Cambyſe, comme une perſonne dont il lui conſeilloit de prendre les avis. Ce fait arriva la premiere année de la LVIII. Olympiade ou 548. ans avant l'Ere chrétienne.

Cyrus qui ne vouloit point ruiner la ville de Sardes, en l'expoſant au pillage, ſouhaitoit cependant recompenſer la bravoure & la valeur de ſes ſoldats. Il s'en ouvrit à Creſus, qui lui répondit, que s'il vouloit lui permettre de parler aux Lydiens, il leur diroit qu'il a obtenu du Prince des Perſes que la ville ſeroit conſervée, qu'on n'enleveroit aux Lydiens ni leurs femmes, ni leurs enfans, mais qu'en récompenſe on avoit promis qu'ils apporteroient fidelement à Cyrus ce qu'ils avoient de plus précieux. Ce qui fut executé ; & Creſus livra lui-même ſes treſors qui avoient autrefois été le ſujet de ſa vanité & de l'idée qu'il s'étoit formée du bonheur de la vie.

Juſques-là Cyrus n'avoit été attentif qu'aux mouvemens inévitables dans une armée victorieuſe : mais enfin rendu un peu à lui-même par la priſe de la ville, il donna des marques de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance pour Abradate. Il ſe fit raconter publiquement le détail de ſa mort. « Seigneur, lui dit un de ſes Officiers, il a » été tué par les Egyptiens, après avoir pouſſé ſon chariot à travers (1) leurs bataillons. Ceux qui étoient ſur les autres chariots voyant le danger évident, tournerent bride à droite & à gauche, ſes amis ſeuls ne l'ont point quitté, & ſont demeurés ſur la place avec lui. On dit que ſa femme a retrouvé ſon corps, & qu'après l'avoir fait mettre dans le char où elle va ordinairement, elle l'a porté en » quelque lieu le long du Pactole, où ſes eunuques & ſes autres officiers lui creuſent un tombeau ſur un petit tertre qui s'eſt rencontré en cet endroit-là. Ceux » qui l'ont vuë, rapportent qu'elle eſt aſſiſe contre terre, & qu'elle tient la tête du » mort ſur ſes genoux, après l'avoir fait revêtir de ce qu'elle a de plus précieux. » Cyrus ayant oüi ce diſcours frappa ſur ſa cuiſſe, tout tranſporté de douleur, il » partit avec mille chevaux pour accourir à ce pitoyable ſpectacle. Il donna charge » auſſi à Gobryas & à Gadatas de le ſuivre, avec les plus riches preſens qu'on pouvoit faire à ce vertueux ami, qui étoit mort au lit d'honneur, & commanda encore à ceux qui avoient des troupeaux de moutons, de bœufs & même des chevaux, de les amener, afin de faire des ſacrifices aux mânes d'Abradate. De ſi loin » que Cyrus apperçut Panthée auprès de ſon mari étendu par terre, il ſe mit à pleurer, & s'étant approché du corps mort ; ô ame genereuſe & fidele, s'écria-t-il, » pourquoi nous as-tu ſitôt abandonnés ? En diſant ces paroles, il voulut lui prendre la main droite ; mais cette main lui demeura entre les ſiennes, car elle avoit été » coupée d'un coup de cimeterre dans la mêlée. Cet accident redoubla ſa douleur, & Panthée après avoir fait de grands cris reprit la main de ſon mari, la » baiſa, & la rejoignit au poignet le mieux qu'elle put. Puis ſe tournant vers Cyrus, le reſte, lui dit-elle, n'eſt pas en meilleur état ; mais que ſerviroit-il de te

(7) Xenoph. in Cyropæd. lib. 7.

» le montrer, c'eſt pour l'amour de toi qu'il s'eſt expoſé de la ſorte, que dis-je, ce » n'eſt pas moins pour l'amour de moi. Combien de fois lui ai-je dit, inſenſée » que j'étois, qu'il prît garde à paroître digne de ton amitié, Helas! je ſais bien » qu'il a ſongé à te ſervir plutôt qu'à ſe conſerver. Enfin il eſt mort, & moi qui » l'ai exhorté à combattre, je vis encore après lui. Cyrus étoit ſi ſaiſi de douleur, » qu'il fut aſſez long-temps ſans lui répondre; mais après avoir verſé beaucoup de » larmes, il lui dit: Princeſſe, la mort d'Abradate eſt glorieuſe, puiſqu'il eſt » mort victorieux. Maintenant, continua-t-il, en lui offrant les preſens que Gobryas » & Gadatas avoient apportés, reçois de moi ces choſes pour parer ſon corps. J'au- » rai ſoin qu'on lui rende encore d'autres honneurs. Je veux qu'on lui dreſſe un » ſépulchre magnifique, & qu'on lui faſſe des ſacrifices dignes de ſa naiſſance & de » ſa valeur. Quant à toi, ne crains point de demeurer ſans ſupport, je reſpecterai » éternellement ta chaſteté & tes autres vertus, & je te donnerai des gens pour te » conduire par-tout où tu deſireras d'aller, ſitôt que ta volonté me ſera connuë. » Sois en repos de ce côté-là, lui répondit Panthée, tu ſauras bien-tôt le lieu où je » veux aller. Cet entretien fini, Cyrus ſe retira, ne pouvant ſe laſſer de les plain- » dre l'un & l'autre, elle pour avoir perdu un tel mari, lui pour avoir quitté une » ſi vertueuſe femme. Quand Panthée fut ſeule, elle commanda à ſes eunuques de » ſe retirer, afin, diſoit-elle, de pouvoir pleurer en liberté. Elle ne retint auprès » de ſoi que celle qui l'avoit élevée dans ſon enfance, & lui donna charge, que quand » elle ſeroit morte, elle la couvrît près de ſon mari. Cette femme fit ce qu'elle put » par ſes prieres pour la détourner de ce deſſein; mais voyant qu'elle n'avançoit » rien, & que tout ce qu'elle pouvoit dire l'irritoit, elle s'aſſit en pleurant. Auſſi- » tôt Panthée tira un poignard qu'elle gardoit depuis long-temps & s'en frappa, » & s'étant appuyée la tête ſur l'eſtomac d'Abradate, elle expira. La femme qui » avoit été témoin de cette pitoyable avanture, après avoir fait une longue lamen- » tation, les couvrit tous deux, ſuivant la volonté de Panthée. Cyrus en fut in- » continent averti & accourut en hâte pour voir ſi l'on pourroit y apporter quelque » remede. Mais cependant, les trois eunuques voyant leur maîtreſſe morte, ti- » rerent leurs poignards, & ſe tuerent auſſi à la place même où Panthée leur avoit » commandé de ſe retirer, & l'on dit qu'on voit encore les tombeaux de toutes ces » perſonnes, & que ſur la colonne la plus élevée, ſe liſent les noms d'Abradate & » de Panthée en lettres Syriaques, & plus bas ſur trois autres colonnes, il y a une inſ- » cription qui ſignifie que c'eſt le tombeau des eunuques. Cyrus s'étant rendu ſur » le lieu, admira la generoſité de cette Dame, & près l'avoir long-temps pleu- » rée, il leur fit rendre à tous les derniers devoirs avec beaucoup de cérémonies, » n'oubliant pas entre autres choſes, de leur faire élever de grands monumens de » terre.

J'ai rapporté la mort d'Abradate & de Panthée telle que Xenophon la raconte, quoique pluſieurs auteurs ſe perſuadent que cette épiſode n'a été miſe par ce fameux écrivain, que pour faire l'éloge de la foi & de l'amour conjugale. Mais je n'ai pû m'empêcher de mettre ici cet endroit, touché d'une maniere ſi pathetique, & qui paſſe pour un de ces traits éclatans qui doivent ſervir de modele pour la belle ſimplicité de la narration hiſtorique.

Cyrus s'établit donc à Sardes, & de-là donnoit ſes ordres, ſoit pour ſe rendre maître du reſte de l'Aſie, ſoit pour pacifier les troubles qui pouvoient naître. C'eſt ce qu'il fit à l'égard de la Carie, où il envoïa un corps de troupes pour appaiſer une guerre civile qui s'y étoit élevée. Il envoya de même Hydaſpe, l'un de ſes favoris, à la conquête de la Phrygie, qui fut ſoumiſe en peu de temps. Cyrus fut quelques années dans ces operations avant que de ſe reſoudre au ſiege de Babylone, dont il prévoyoit les difficultés : & pour ne rien laiſſer qui l'inquiétât, il ſe rendit maître de la grande Phrygie & de la Cappadoce. Enfin avec une armée nombreuſe & munie de tout ce qui étoit néceſſaire pour un long ſiege, il ſe rendit devant Babylone. (1) D'abord il rangea ſon armée en bataille autour de la ville, & fut enſuite la reconnoître lui-même accompagné de ſes principaux Officiers. Lorſqu'il en eut conſideré les fortifications, & qu'il fut ſur le point de ſe retirer, il fut averti par un transfuge, que ſes ennemis avoient deſſein de l'attaquer dans ſa retraite, parce que du haut des remparts ſon armée avoit paru très-foible. Alors Cyrus s'arrêta au milieu du corps de troupes où il étoit, & envoya ordre à l'infanterie peſamment armée, qui étoit aux deux aîles, de défiler à droit & à gauche, & de gagner l'arriere-garde juſques à ce qu'elles ſe rencontraſſent. Par-là chacun ſe crût plus en ſureté, parce qu'ils ſe voyoient ſoutenus par les plus braves gens de l'armée. La cavalerie & l'infanterie legere des aîles ſe trouvoient auſſi plus près du General, & pouvoient recevoir plus facilement ſes ordres. Quand il n'y eut plus rien à craindre du côté de la ville, Cyrus aſſembla ſon conſeil pour ſavoir ce qu'il y avoit à faire. Les avis allerent à former le ſiege. Le Prince y (2) conſentit, & l'on commença par une forte circonvallation pour empêcher qu'il n'entrât & ne ſortît rien de la ville. Ce travail au-deſſus & au-deſſous de la ville, aboutiſſoit par ſes extrémités au fleuve de l'Euphrate, qui traverſe la ville de Babylone. Enſuite il fit bâtir deux tours ſur le terrain qu'il avoit reſervé entre le fleuve & la tête de ſes travaux. Il en poſa les fondemens ſur des pilotis de bois de Palmier de plus de cent pieds de long chacun, (car il croît en ce quartier-là des palmiers de cette hauteur, de plus encore, & ce bois a cette proprieté qu'étant chargé à plomb il ſe ſoutient beaucoup mieux) ce qu'il faiſoit, tant pour faire paroître qu'il vouloit aſſieger la ville tout de bon, qu'afin que le fleuve n'emportât point ſes tours, lorſqu'il entreroit dans la tranchée. Il bâtit encore pluſieurs tours ſur la terre remuée, pour lui ſervir de forts ou de corps de garde. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du deſſein qu'il avoit pris de les aſſieger ; & comme ils avoient des vivres pour plus de vingt ans, ils ſe moquoient de toute la peine qu'il ſe donnoit. Mais lui ſans s'étonner de leurs diſcours, diviſa ſon armée en douze parties, afin que chacune à ſon tour fût de garde un mois chaque année. Les Babyloniens ſe raillerent encore plus de ce deſſein, n'étant pas fâchés de voir entrer en garde les Phrygiens, les Lyciens, les Arabes, les Cappadociens, qu'ils croyoient avoir beaucoup plus d'affection pour eux que pour les Perſes. Le blocus & tous ces travaux ne purent être achevés qu'en deux ans. Après quoi Cyrus fut averti qu'il devoit y avoir

(1) 540. ans avant J. C. (2) Cyropæd. lib. 7.

bien-tôt

bien-tôt une fête ſolemnelle pendant laquelle tous les Babyloniens paſſoient la nuit entiere à boire & à faire la (1) débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure, il employa quantité d'hommes à ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutiſſoit au fleuve : à l'inſtant l'eau entra avec impétuoſité dans ce nouveau canal, où s'étant écoulée durant une partie de la nuit, le fleuve commença à être guéable. Alors Cyrus commanda aux Capitaines de cavalerie & d'infanterie Perſes, de faire filer leurs ſoldats deux à deux pour le venir trouver, & aux alliés de les ſuivre dans l'ordre qu'ils avoient accoutumé de garder. Après quoi il fit deſcendre dans le fleuve ſes gardes, tant à pied qu'à cheval, pour éprouver ſi le fonds étoit bon, & quand ils eurent fait rapport qu'on pouvoit marcher ſurement, il s'approcha de ſes Capitaines, & leur dit : Mes amis, le fleuve nous cede ſon propre lit pour nous faire un paſſage dans la ville, entrons-y avec aſſurance, & ne craignons point les gens à qui nous allons avoir à faire. Quand ils ont été aſſiſtés d'un grand nombre d'alliés, qu'ils ont été de ſens raſſis, qu'ils ont eu le loiſir de s'armer, nous n'avons pas laiſſé de les vaincre : ferons-nous difficulté de les attaquer, maintenant qu'ils font la débauche, qu'ils ſont yvres, qu'ils dorment ? Et quand ils ſauront que nous ſerons dans leur ville, croyez-vous que la frayeur n'achevera pas de les perdre ? Allons donc, mes amis, prenez vos armes, je marche à votre tête. Vous, Gobryas & Gadatas, qui ſavez les ruës, ſervez-nous de guides & nous menez droit au palais du Roi. Je m'imagine, dit Gobryas, que nous en trouverons les portes ouvertes, parce que cette nuit toute la ville eſt en réjoüiſſance ; mais il y a toujours un corps de garde que nous y rencontrerons. Il eſt bon d'en être averti, répartit Cyrus, & il faut faire en ſorte qu'ils n'ayent pas le loiſir de ſe reconnoître. Cela dit, ils s'avancerent & firent main-baſſe ſur tous les habitans. Les uns demeuroient ſur la place, les autres s'échapoient, & portoient l'allarme dans tous les quartiers. Gobryas avec ſa troupe faiſoit autant de bruit qu'aucun autre de la ville, afin de faire croire que c'étoit une troupe d'ivrognes, & ainſi paſſant outre en diligence, il arriva avec Gadatas au palais dont ils trouverent la porte fermée. Cependant ceux qui avoient ordre d'attaquer le corps de garde, entrerent dedans ſans reſiſtance, & ſurprirent les ſoldats qui faiſoient la débauche auprès d'un grand feu : & comme tout ne pouvoit ſe paſſer ſans faire un grand bruit, le Roi qui l'entendit envoya quelques uns des ſiens pour ſavoir ce que c'étoit. Gadatas ſe ſervit de l'occaſion, & ſe preſentant bruſquement à la porte, les fit rentrer, & les ſuivit l'épée dans les reins juſqu'au lieu où étoit le Roi. Il le trouva debout l'épée à la main, en poſture d'homme qui veut diſputer ſa vie ; mais il fut bien-tôt terraſſé par l'effort des gens de Gobryas & de Gadatas qui le tuerent. Tous ceux qui étoient avec lui furent auſſi taillés en pieces, les uns en ſe cachant, les autres en s'enfuyant, les autres en ſe défendant comme ils pouvoient. D'un autre côté Cyrus envoya des compagnies de cavalerie de tous côtés, avec ordre de tuer tous ceux qui paroîtroient dans les ruës ; & en même-temps fit crier en langue Syriaque, que chacun eût à ſe tenir en ſa maiſon ſur peine de la vie. Le Roi étant

(1) Ce fut 538. ans avant J. C.

mort, Gobryas & Gadatas ſortirent du palais, & après avoir remercié les Dieux de leurs avoir donné moyen de ſe venger, ils revinrent joindre Cyrus, & pleurant de joye lui baiſerent les mains & les pieds. Dès qu'il fut jour la citadelle ſe rendit ſur les nouvelles de la priſe de la ville, & de la mort du Roi. Cyrus y envoya promptement des officiers & des ſoldats pour s'en ſaiſir. Il permit enſuite d'enterrer les morts, & fit publier encore dans la ville, que tous les habitans euſſent à remettre leurs armes en certain lieu, & que dans la maiſon où il en ſeroit trouvé après cela, tout ſeroit paſſé au fil de l'épée. Les Babyloniens obéirent, & Cyrus fit porter toutes ces armes dans la citadelle, afin de s'en ſervir dans le beſoin. Après quoi il fit appeller les Mages; & comme la ville avoit été priſe à la pointe de l'épée, il leur commanda de ſéparer les prémices de tout le butin, & de prendre poſſeſſion des lieux ſacrés au nom des Dieux. Il donna auſſi les maiſons des Princes & des particuliers à ceux qui avoient le plus de part à ces grands exploits, obſervant toujours que les plus vertueux fuſſent les mieux partagés; & ſi quelqu'un ſe croyoit lezé, il lui permettoit de s'en venir plaindre à lui-même. Il fit auſſi un édit portant qu'à l'avenir les Babyloniens laboureroient la terre, payeroient les tributs, & obéiroient aux maîtres à qui ils étoient échûs en partage, & que les Perſes & les autres alliés poſſederoient paiſiblement les choſes qui leur avoient été aſſignées.

Ce ne fut qu'après la priſe de Babylone que Cyrus deſira de ſe faire traiter en Roi: mais il fut bien-aiſe de s'en faire prier par ſes amis mêmes, & par les grands officiers de ſon armée, afin de n'attirer ſur ſoi ni la haine, ni la jalouſie de qui que ce ſoit. Comme c'étoit leur interêt, & qu'ils s'élevoient à proportion que Cyrus ſe voyoit élevé, ils l'en ſolliciterent. Ainſi il prit ſon logement dans le palais royal de Babylone, & y fit tranſporter tous les tréſors qu'on avoit amenés de Sardes. Il prit une garde autant pour la ſûreté que pour la dignité de ſa perſonne. Il mit une forte garniſon dans Babylone pour tenir le peuple en reſpect & le rendre ſouple; il voulut même toujours avoir auprès de ſoi ce qu'il y avoit de braves gens dans ſes troupes. Il créa tous les officiers néceſſaires pour ſoutenir la majeſté royale, & fit beaucoup de loix pour le gouvernement.

Cambyſe regnoit encore ſur la Perſe; & Cyrus partit de Babylone pour l'aller voir: il paſſa par la Médie où Cyaxarès le déclara ſon héritier. Un an après la priſe de Babylone (1), Cyrus penſant à de nouvelles conquêtes, aſſembla ſon armée, compoſée de ſix cens mille hommes d'infanterie, de ſix-vingt mille chevaux & de deux mille chariots; il ſubjuga la Syrie & l'Egypte. Et pour être en état de gouverner un ſi vaſte empire, il avoit établi ſa demeure au milieu de tous ſes états. Il paſſoit ordinairement l'hyver à Babylone, parce que le climat en eſt chaud; le printems il alloit à Suſe, & durant les grandes chaleurs de l'été, il ſe retiroit à Ecbatane, & par ce moyen il joüiſſoit d'un printems perpetuel.

Juſques ici nous n'avons pas dit qui étoit le Roi de Babylone ſous lequel Cyrus fit le ſiege de cette grande ville. Le canon (2) de Ptolomée le nomme *Nabona-*

(1) 537. ans avant J. C. (2) Prideaux hiſt. des Juifs. 1. part. liv. 2.

dius, Beroſe l'appelle *Nabonnedus*, Megaſthene *Nabonnidochus*, Herodote *Labinet*, & Joſephe *Naboandel*, qui eſt le même que le *Baltazar* du Prophete Daniel. Les auteurs s'accordent auſſi peu ſur la perſonne, que ſur le nom de ce Monarque. Les uns veulent qu'il ait été du ſang royal de Nabuchodonoſor. D'autres ne lui donnent aucune relation avec ce Monarque. Quelques-uns le font Babylonien. Il étoit ſelon d'autres, Méde d'origine. Entre ceux qui veulent qu'il ait été de la famille de Nabuchodonoſor, les uns le font fils, les autres petits-fils de ce Monarque. Pour ſe tirer de cet embarras & éclaircir ce ſujet, il n'y à qu'à faire attention à ces circonſtances. I. Le Prince dont il s'agit a été de l'aveu de tout le monde le dernier Roi de Babylone. II. Il a dû par conſequent être le même que celui que l'Ecriture appelle Baltaſar, puiſque ſelon Daniel, immédiatement après la mort (1) de Baltaſar, *le Royaume fut donné aux Médes & aux Perſes*. III. Il étoit de la race de Nabuchodonoſor, car il eſt appellé ſon fils. Nabuchodonoſor eſt appellé ſon pere en plus d'un endroit du même chapitre de ce Prophete; & ailleurs il eſt dit (2) que Nabuchodonoſor & ſes enfans ou ſa poſterité regnerent à Babylone juſqu'au temps de la monarchie des Perſes. IV. Les peuples d'Orient ayant dû, ſelon la prédiction de (3) Jeremie, être aſſujettis à Nabuchodonoſor & à ſon fils & au fils de ſon fils, il a dû avoir ſon fils & ſon petit-fils pour ſucceſſeurs dans ſon Royaume de Babylone. V. Comme Evilmerodac fut certainement ſon fils, nul autre de tous les Rois qui depuis lui ont occupé le trône de Babylone n'a pû être le fils de ſon fils, ſi ce n'eſt Baltaſar: car Nerigliſſor étoit ſeulement le mari de ſa fille, & Laboroſorchod étoit fils de Nerigliſſor; & ainſi ni l'un ni l'autre n'étoit ni fils, ni fils du fils de Nabuchodonoſor. VI. Selon Herodote, ce dernier Roi de Babylone étoit fils de la grande Reine Nitocris; & par conſequent elle a dû avoir pour époux un Roi de Babylone; & elle n'a pû en avoir d'autre qu'Evilmerodac. Car ce n'eſt que par ce Roi de Babylone qu'elle pouvoit avoir un fils qui fut fils du fils de Nabuchodonoſor. De toutes ces circonſtances jointes enſemble il paroît clairement que ce *Nabonidus* dernier Roi de Babylone, n'eſt autre que le *Baltaſar* de l'Ecriture, & qu'il étoit fils d'Evilmerodac par Nitocris femme de ce Prince, & par-là fils du fils de Nabuchodonoſor. Si dans le chapitre 5. de Daniel il eſt appellé le fils de Nabuchodonoſor, & Nabuchodonoſor eſt nommé ſon pere, c'eſt le ſtyle ordinaire de l'Ecriture, qui donne le nom de pere à quelque ancêtre que ce ſoit, & celui de fils à tous les deſcendans en ligne directe.

Ce nouveau Roi monta fort jeune ſur le trône. S'il eût (4) été abandonné à ſa conduite, les Babyloniens n'euſſent guéres gagné au change; car Xenophon le repreſente comme un Prince impie, & ce qu'en rapporte Daniel fait aſſez comprendre que c'étoit-là ſon caractere. Mais ſa mere Princeſſe d'un grand jugement & d'un courage mâle, lui fut d'un grand ſecours. Car pendant que ſon fils ſe livroit à ſes plaiſirs, elle ſe chargea du fardeau du gouvernement, & fit pour la conſervation de l'empire tout ce dont la prudence humaine eſt capable. Mais le temps déterminé de Dieu pour ſa

(1) Daniel cap. V. verſ. 28. 31.
(2) II. Paralip. XXXVI. 20.
(3) Jerem. XXVII. 7.
(4) Prideaux ibid.

ruine étant proche, il n'étoit point au pouvoir de toutes les forces humaines d'empêcher qu'il ne périt.

Nous avons rapporté le ſiege de Babylone de la maniere qu'Herodote & Xenophon le racontent, en quoi ils s'accordent (1) avec l'hiſtoire Sainte : car Daniel dit que Baltaſar fit un grand feſtin aux Seigneurs de ſa cour, à ſes femmes & à ſes concubines : qu'il fut tué cette même nuit, & que Darius le Méde, ſavoir Aſtyagès fils d'Aſſuerus, c'eſt-à-dire, de Cyaxarès, s'empara du Royaume ; car tant qu'Aſtyagès vêcût, Cyrus lui fit honneur de ſes conquêtes. L'impie Baltaſar ayant profané dans cette fête les vaſes d'or & d'argent qui (2) avoiént été enlevés du temple de Jeruſalem, & les ayant fait apporter dans la ſale du feſtin, il but dedans lui & toute ſa cour. Dieu lui en témoigna ſon indignation d'une maniere également extraordinaire & terrible : car il fit paroître ſur la muraille une main qui y écrivoit la ſentence de ſa ruine prochaine. Le Roi apperçût la figure de la main qui écrivoit ſa condamnation, car il étoit vis-à-vis de cet endroit de la muraille. Surpris & effrayé de cette merveille fatale, il manda ſur le champ tous les ſages & tous les devins : il leur ordonna de lire cette écriture & de lui en expliquer le ſens. Mais aucun d'eux n'ayant pû en venir à bout, la Reine ſa mere, qui au bruit de ce prodige étoit venuë dans la ſalle du feſtin, informa le Roi ſon fils de la grande habileté de Daniel dans ces ſortes de myſteres. Sur quoi Daniel ayant été mandé, lut au Roi l'Ecriture ; & lui ayant repreſenté hardiment ſes iniquités, & en particulier la profanation qu'il venoit de faire des vaſes ſacrés, qui avoient ſervi au culte du vrai Dieu dans le temple de Jeruſalem, il lui déclara que ces caracteres tracés ſur la muraille étoient une ſentence du Ciel, qui portoit que ſon *Royaume lui étoit ôté & étoit donné aux Médes & aux Perſes.* Ce fut apparemment immédiatement après la déclaration de cette ſentence que le palais fut pris & Baltaſar tué : car les flambeaux étoient allumés avant que ces caracteres fuſſent tracés ſur la muraille. Il fallut enſuite quelque temps pour faire venir les ſages & les devins. Il leur fallut auſſi à eux-mêmes quelque temps pour eſſayer de déchiffrer ces caracteres. Ce fut après cela que la Reine vint de ſon appartement dans la ſalle du feſtin pour porter le Roi ſon fils à faire venir Daniel, qui étoit peut-être alors dans un lieu éloigné. Tout cela emporta ſans doute une partie de la nuit. Ainſi on peut ſuppoſer avec fondement, que lorſque Daniel eut interprêté cette écriture, les Perſes ſe jetterent dans le palais & en executerent immédiatement après la teneur en tuant Baltaſar & tous les Seigneurs qui étoient avec lui. La Reine qui étoit entrée dans la ſalle du feſtin pour donner cet avis au Roi, ne pouvoit être ſa femme : car l'Hiſtoire Sainte dit que *toutes ſes femmes & toutes ſes concubines étoient aſſiſes avec lui à table.* Il falloit donc que ce fut la Reine Nitocris ſa mere. Si elle eſt appellée la Reine, c'eſt parce qu'elle étoit veuve & mere de Roi, & que d'ailleurs elle avoit la régence du royaume, dont ſon fils lui avoit abandonné le gouvernement à cauſe de ſa prudence conſommée dans les affaires. En effet, quand Daniel parut devant lui, quoiqu'il fût un des principaux miniſtres de ſon état, il le connoiſſoit ſi peu qu'il lui demanda s'il n'étoit pas Daniel. Mais Ni-

(1) Daniel V. (2) Prideaux ibid.

tocris qui l'avoit continuellement employé dans les affaires du Royaume, le connoiſſoit mieux. C'eſt pourquoi elle l'avoit fait venir. Cela montre que Baltaſar étoit un Prince livré entierement à ſes plaiſirs, qui ſe remettoit ſur autrui du ſoin de ſes affaires; delà on peut conclure que ſi Baltaſar avec de telles inclinations conſerva ſa couronne pendant dix-ſept ans, contre un ennemi auſſi redoutable que Cyrus, il faut l'attribuer entierement à la conduite de ſa mere, qui avoit entre les mains le gouvernement de l'état: & ſon nom fut toujours ſi fameux, qu'Herodote en parle comme ſi elle avoit été la Souveraine du Royaume, de la même maniere que Semiramis paſſoit pour l'avoir été, & il lui attribuë les ouvrages de Babylone que d'autres auteurs donnent à Nabuchodonoſor le Grand, qui les avoit commencés, mais qui ne furent perfectionnés ſous le regne de Nabonide ou Baltaſar, que par les ſoins de cette Princeſſe, à qui on en refere tout l'honneur.

On a vû que, ſi dans l'hiſtoire des premiers Rois des Médes nous avons ſuivi Herodote, parce qu'il ſoutient ſa narration par des faits ſimples & vrai-ſemblables qui s'accordent avec les monumens les plus certains de l'ancienne hiſtoire, nous l'avons abandonné pour l'hiſtoire d'Aſtyagès & de Cyrus; & nous lui avons préferé Xenophon. Comme Herodote dans cette occaſion tient plus du ſurprenant & du merveilleux, il a été ſuivi par le plus grand nombre des hiſtoriens. Platon n'a pas peu contribué par une ſorte de jalouſie qu'il y avoit entre lui & Xenophon, à autoriſer le faux qui ſe trouve dans Herodote, par le caractere qu'il a donné à la Cyropedie. Il prétend, & Ciceron l'a ſuivi en cela, que l'auteur de ce livre a moins prétendu faire l'hiſtoire de ce Prince, que donner ſous ſon nom l'idée d'un general accompli. Il faut convenir que Xenophon étant auſſi grand capitaine, qu'habile philoſophe, a inſeré dans cette hiſtoire beaucoup de maximes de guerre & de politique; & que c'eſt peut-être ſeulement pour les faire valoir & avoir occaſion de les propoſer, qu'il a écrit ce livre: mais cela n'empêche pas que le fond de ſon ouvrage ne ſoit hiſtorique. Outre qu'il déclare expreſſément qu'il a fait de grandes recherches pour s'inſtruire des actions & de la vie de Cyrus, la conformité de ſa narration avec l'Ecriture Sainte ne permet pas d'en douter. S'il a choiſi le vie de Cyrus préferablement à toute autre, c'eſt qu'il n'en trouvoit pas qui ſe rapportât mieux aux maximes de prudence & de politique qu'il vouloit établir, ni aux vertus dignes d'un grand Prince, dont il vouloit tracer l'idée & faire ſentir l'importance & la néceſſité. Ainſi mettant à part les réflexions politiques & militaires, les diſcours, les harangues ou les paroles remarquables répanduës dans tout cet ouvrage, qui ſont certainement de Xenophon, je crois que tout le reſte, qui conſiſte purement en des matieres de fait, eſt rapporté par l'auteur comme la vraie hiſtoire de ce Monarque; & je ſuis perſuadé qu'en cela il mérite plus de créance qu'Herodote. Celui-ci dans les voïages qu'il entreprit en Egypte, en Syrie & en d'autres païs pour amaſſer des materiaux pour ſon hiſtoire, fit comme les voïageurs qui recuëillent tout ce qu'ils entendent dire & en font uſage, ſans prendre garde qu'on cherchoit quelquefois à le tromper par le merveilleux qu'on lui debitoit avec autant de confiance qu'il le recevoit. Xenophon étoit d'un tout autre caractere. Il n'écrivoit rien qu'avec un grand jugement, & qu'aprés avoir murement peſé les choſes. D'ailleurs aïant vécu à la cour de Cyrus le jeune, qui deſ-

cendoit de celui dont nous parlons, il s'étoit ſcrupuleuſement informé de ce qu'il raconte de ce grand Prince. Ce ſont-là les raiſons qui nous ont déterminé à ſuivre la narration de Xenophon préferablement à toute autre.

HISTOIRE FABULEUSE DE CYRUS.

Il ne faut pas cependant négliger ce merveilleux qu'Herodote raconte ſur l'hiſtoire d'Aſtyagès & de Cyrus. Les anciens qui l'ont rapporté après lui, ont cru ſans doute que la vie des heros ou des grands hommes, devoit toujours être accompagnée de choſes extraordinaires ou ſurprenantes, qui paroiſſent contraires au cours ordinaire de la nature; & qui frapent ou ſéduiſent en faveur des heros. Le voici donc: mais je le donne comme fabuleux, afin de ne rien laiſſer ignorer de ce qui ſe dit en ce genre.

Aſtyagès eut une fille nommée Mandane. Quelque temps après qu'elle fut née, il ſongea (1) une nuit qu'elle rendoit tant d'eau, qu'elle inondoit toute l'Aſie. Dès qu'il fut éveillé, il fit appeller les Mages, qui faiſoient profeſſion d'interpreter les ſonges, & leur raconta celui qu'il avoit fait. Les Mages lui firent une réponſe qui le troubla, & qui lui fit craindre que ſa fille ne lui causât un jour quelque grand malheur.

Lorſqu'elle fut en âge d'être mariée, il ne voulut pas la donner à un Méde, de peur qu'étant de ſa nation, il ne le privât un jour de la couronne: mais il la maria à un Perſan nommé Cambyſe, qui étant étranger, & d'ailleurs d'une humeur douce & pacifique, ſembloit ne pouvoir jamais aſpirer à l'empire des Médes. Par ce moïen Aſtyagès crut avoir pourvû à ſa ſûreté: mais ſon repos fut bientôt troublé par un autre ſonge auſſi myſterieux que le précedent. Sa fille étant devenuë enceinte la même année qu'elle fut mariée, il ſongea qu'il ſortoit d'elle une vigne qui rempliſſoit toute l'Aſie. Il conſulta d'abord les Mages, qui lui répondirent que ce ſonge ſignifioit que l'enfant qui naîtroit de ſa fille le priveroit du trône, & regneroit en ſa place. Pour éviter l'effet de cette prédiction, il fit venir ſa fille, dans le deſſein de faire périr l'enfant qu'elle auroit, dès qu'il ſeroit né. Mandane accoucha d'un fils qu'elle appella Cyrus, & Aſtyagès commanda au premier de ſes officiers, qui s'appelloit Harpagus, de prendre cet enfant & de le faire mourir. Harpagus qui connoiſſoit l'humeur cruelle & ſanguinaire de ce Prince, n'oſa témoigner la répugnance qu'il avoit à executer un ordre ſi barbare. Il emporta l'enfant, & ne voulant pas le faire mourir de ſes propres mains, il le donna au chef des troupeaux d'Aſtyagès, nommé Mitradatès: il lui commanda de l'aller expoſer en un des lieux les plus reculés des montagnes, afin qu'il y périt bientôt; & le menaça de le faire mourir, s'il y manquoit.

Quoique cette commiſſion fût contraire au caractere de ce paſteur, la crainte l'obligea d'obéïr. Il emporta l'enfant en ſa maiſon, & le montra à ſa femme en lui apprenant l'ordre qu'il venoit de recevoir. Sa femme qui étoit depuis peu accouchée d'un

(1) Herodote lib. 1. & après lui le P. de Montfaucon, verité de l'hiſtoire de Judith.

garçon mort, voïant cet enfant qui étoit aimable & joli, fut ſi touchée de compaſſion, qu'elle ſupplia ſon mari de lui ſauver la vie; elle lui ſuggera en même temps de prendre l'enfant mort & de l'aller expoſer à la place du vivant. Le paſteur ſuivit le conſeil de ſa femme: il ôta au fils de Mandane tous ſes ornemens, & les mit ſur le corps de ſon fils, qu'il alla enſuite expoſer ſur une montagne deſerte. Harpagus envoïa des gardes au lieu où le Paſteur lui dit qu'il avoit expoſé l'enfant; & ils lui rapporterent qu'ils l'avoient trouvé mort.

La femme de Mitradatès nourrit avec grand ſoin le fils de Mandane, auquel elle donna un autre nom que celui de Cyrus. Cette femme s'appelloit Spaco, c'eſt-à-dire, chienne, en langue Médique; & c'eſt ce qui a donné lieu à la fable, qui dit que Cyrus enfant, après avoir été expoſé fut nourri par une chienne. Ce petit Prince étoit ſi bien né, & avoit des manieres ſi nobles, qu'il ne paſſa pas long-temps pour le fils d'un paſteur de troupeaux. A peine fut-il arrivé à l'âge de dix ans, qu'il fut reconnu par l'accident que nous allons raconter.

Comme il joüoit un jour avec les jeunes enfans du lieu où il demeuroit, il fut élû Roi par tous ſes compagnons. Cyrus accepta cette qualité, & ſe mit d'abord à créer des officiers, à ſe choiſir des gardes, & à donner divers ordres. Un de ces enfans, qui étoit fils d'Artembarès, homme de grande qualité, refuſa de faire ce que le petit Roi lui commandoit. Alors Cyrus le fit châtier par ſes gardes, & le jeune garçon s'alla plaindre à ſon pere. Artembarès qui n'oſoit châtier Cyrus, parce qu'il paſſoit pour fils d'un paſteur du Roi, alla ſe plaindre à Aſtyagès. Ce Prince fit appeller le paſteur avec ſon fils, & demanda à ce dernier d'où vient que n'étant que le fils d'un paſteur, il avoit maltraité le fils d'un homme de qualité. Cyrus ſans s'effraïer répondit, qu'ayant été élû Roi, le fils d'Artembarès avoit refuſé de lui obéïr, & qu'il l'avoit fait châtier comme il meritoit.

Il s'énonça avec tant d'agrément & d'une maniere ſi noble, qu'Aſtyagès ſe douta que cet enfant étoit autre choſe que le fils d'un paſteur: enſuite remarquant ſur ſon viſage quelques traits de ſa fille; & voïant que ſon âge convenoit au temps, où il l'avoit fait expoſer; il crut que c'étoit-là ſon petit-fils. Pour s'en éclaircir, il fit retirer tout le monde, & demeura ſeul avec le paſteur. Il lui demanda d'abord ſi c'étoit-là ſon fils. Ce bon homme l'aſſura d'abord: mais voïant que le Roi prenoit feu, & qu'il s'expoſeroit à de grands tourmens, s'il ne diſoit la verité, il lui déclara la vérité de cette hiſtoire. Par le recit de Mitradatés le Roi vit que c'étoit Harpagus qui étoit la cauſe du ſalut de l'enfant, qu'il avoit mis entre ſes mains. Harpagus voïant le paſteur n'oſa déguiſer la verité.

Aſtyagès, quoi qu'extrêmement irrité contre Harpagus, eut néanmoins la force de diſſimuler ſa colere, il l'invita ſeulement à un feſtin qu'il vouloit faire ce jour-là même, pour ſe réjoüir de ce que ſon petit-fils étoit encore en vie. Il lui dit de lui envoïer ce même jour un fils unique qu'il avoit, pour être élevé auprès de Cyrus. Harpagus s'en retourna chez lui, & envoïa ſon fils à Aſtyagès. Ce Prince cruel fit tuer ce jeune enfant, le fit couper par morceaux, fit cuire ſa chair en pluſieurs manieres, & commanda qu'on mit tous les plats de cette viande du côté d'Harpagus, afin que lui ſeul en mangeât.

Harpagus vint ſouper avec le Roi, & il mangea beaucoup plus qu'à ſon ordinaire. Le Roi lui aïant demandé ſi ces mets étoient à ſon goût, il répondit que tout en étoit excellent. Alors Aſtyagès commanda qu'on apportât une corbeille, où il avoit fait mettre les pieds, les mains & la tête du fils d'Harpagus. Il dit à cet infortuné pere de découvrir la corbeille; il la découvrit, & y vit ce triſte ſpectacle. Quoiqu'il fut outré de cette barbarie, il feignit néanmoins d'être fort ſoumis aux volontés du Roi: mais dans le ſecret de ſon cœur il conſerva toujours depuis un grand deſir de s'en venger.

Aſtyagès fit encore aſſembler les Mages, pour leur demander ce qu'il feroit de Cyrus. Les Mages lui répondirent que le ſonge qui ſignifioit que le fils de Mandane ſeroit Roi, s'étoit accompli lorſque Cyrus avoit regné pendant quelques heures ſur les enfans qui l'avoient élû; & qu'ainſi il n'avoit rien à craindre de ſa part; puiſque d'ailleurs les Médes aimoient bien mieux lui obéïr, à lui qui étoit de leur nation, que d'être aſſujettis à un Perſan. Aſtyagés ſuivant le conſeil des Mages, envoïa Cyrus à Cambyſe ſon pere.

Lorſque Cyrus eut atteint l'âge viril, il attira ſur lui les yeux de tous les Perſes par ſes excellentes qualités de corps & d'eſprit. Il étoit bien fait, adroit dans tous les exercices convenables à ſa naiſſance; & avec tout cela il avoit encore un grand courage, & tous les talens pour faire un excellent capitaine.

Harpagus penſa de ſon côté à faire de Cyrus l'inſtrument de la vengeance qu'il vouloit prendre d'Aſtyagès. Il envoïoit des preſens à Cyrus, & le ſollicitoit de ſe ſoulever contre ſon grand-pere, & de le chaſſer du trône qu'il occupoit ſi indignement. En même temps il cabaloit dans la Médie contre Aſtyagès, & il mit dans ſon parti un grand nombre de mécontens qui déteſtoient la cruauté de ce Prince. Lorſqu'il ſe crut en état d'executer ſon entrepriſe, il en avertit Cyrus par une lettre qu'il mit dans le ventre d'un lievre, & qu'il ferma ſi bien, qu'il ne paroiſſoit pas qu'il eût été fendu. C'étoit pour éluder la vigilance d'Aſtyagès, qui ſur quelque ombrage qu'il avoit de Cyrus, faiſoit obſerver les paſſages pour intercepter les lettres qu'on lui écrivoit.

Cyrus qui s'étoit acquis l'eſtime & le cœur de tous les Perſes, crut qu'il étoit temps de les porter à ſe ſoulever. Il voulut pourtant éprouver s'ils ſeroient d'humeur à ſeconder ſes deſſeins. Il leur déclara d'abord que ſon grand-pere l'avoit établi gouverneur de la Perſe, & leur montra en même temps des lettres qu'il avoit contrefaites. En cette qualité il commanda à tous ceux qui étoient de ſon âge de porter les armes, de venir au lieu qu'il déſigna, & d'apporter chacun une faulx. Lorſqu'ils furent aſſemblés, il leur commanda de faucher & de nettoïer un grand eſpace de terre qui étoit couvert de ronces & d'épines. Il travaillerent tout le jour, & en vinrent enfin à bout, quoiqu'avec beaucoup de peine. Cyrus les congédia ſur le ſoir, & leur commanda de revenir le lendemain. Il avoit fait égorger tous les troupeaux de ſon pere pour en faire un feſtin aux Perſes. Lorſqu'ils vinrent le lendemain, il les traita magnifiquement, leur faiſant ſervir des viandes & du vin autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent tous raſſaſiés, il leur demanda lequel des deux jours leur étoit plus agréables, ou celui-cy ou le précedent. Ils dirent tous que c'étoit

c'étoit le jour du feſtin. Cyrus leur repliqua que s'ils vouloient il leur découvriroit le moïen de paſſer toute leur vie dans une félicité pareille à celle de ce jour-là : au lieu que s'ils ne ſuivoient pas ſon conſeil, ils reſteroient toujours dans la miſere & dans l'oppreſſion : & s'expliquant davantage, il leur dit que c'étoit une honte que les Perſes qui ne cedoient aux Médes ni en nombre, ni en valeur, leurs fuſſent ſervilement aſſujettis : qu'ils n'avoient qu'à le ſuivre, & qu'il les délivreroit de la tyrannie d'Aſtiagès & les mettroit en liberté. Les Perſes reçurent cette propoſition avec des acclamations qui firent voir combien elle leur étoit agréable ; & ils s'offrirent à Cyrus pour le ſuivre par-tout où il les voudroit conduire. Ce jeune Prince leur commanda d'aller prendre leurs armes, & de le venir rejoindre ; & lorſqu'ils furent armés, il les fit marcher vers la Médie.

Aſtyagès ayant appris que Cyrus remuoit dans la Perſe, lui commanda de le venir trouver. Cyrus lui fit réponſe qu'il ſeroit à lui plutôt qu'il ne voudroit. Le Roi des Médes aſſembla une grande armée pour l'oppoſer à celle de ſon petit-fils : & pouſſé par ſon mauvais deſtin, il en donna la conduite à Harpagus. Ce General marcha promptement au devant de Cyrus, pour ſe donner à lui. Lorſque les deux armées furent en preſence, Harpagus avec une partie des Médes ſe rendit à Cyrus ; d'autres prirent la fuite : & ceux qui n'étoient point de la conſpiration, ſe battirent quelque temps, mais ils furent enfin mis en déroute. Aſtyagès ne perdit point courage ; il menaça Cyrus d'avoir bien-tôt ſa revanche ; & fit cruellement mourir les Mages qui lui avoient conſeillé de l'envoyer en Perſe. Il ramaſſa tout ce qu'il pût de troupes, & marcha contre Cyrus. Il ne fut pas plus heureux à cette ſeconde bataille, où il fut fait priſonnier.

Dès qu'Harpagus ſût qu'Aſtyagès avoit été pris, il alla le trouver, & lui reprocha ſa cruauté barbare. Ce malheureux Prince lui demanda s'il étoit du parti de Cyrus. Oüi, répondit-il. Tu es, lui répartit le Roi, le plus malhabile & le plus injuſte de tous les hommes ; le plus malhabile, puiſque pouvant te faire Roi des Médes, tu as fait tomber l'empire à un autre : & le plus injuſte, parce que pour un mauvais traitement que je t'ai fait, tu aſſujettis les Médes à une nation étrangere.

Ainſi l'Empire des Médes, après avoir duré cent vingt-huit ans, d'autres diſoient trois cens ans, paſſa aux Perſes. Le Prince Cyrus fut reconnut Roi des deux nations ; & il garda toujours auprès de lui ſon grand-pere Aſtyagès qu'il traita fort humainement le reſte de ſes jours.

On ne s'eſt pas contenté de répandre la fable ſur la naiſſance de Cyrus : on l'a portée même juſques (1) ſur ſa mort. Cyrus s'étant, dit-on, rendu maître de l'Aſie & de tout l'Orient, tourna ſes armes contre les Scytes. Tomyris leur reine, ſans s'épouvanter de la venuë d'un ennemi ſi redoutable, lui permit d'entrer dans ſes états, quoiqu'elle eût pû lui en empêcher l'entrée au fleuve Araxés. Elle ſe perſuada qu'il ſeroit plus facile de vaincre ſur ſes terres, & plus difficile aux Perſes de fuir par l'obſtacle que le fleuve leur apporteroit dans une retraite précipitée. Cyrus l'ayant fait

(1) Juſtin. lib. 1.

paſſer à ſes troupes, s'avança dans la Scythie, & s'y campa. Le lendemain feignant une fauſſe allarme, il abandonna ſon camp pour prendre la fuite, il y laiſſa du vin en abondance, & tout ce qui peut ſervir à la bonne chere. La Reine avertie de ſa retraite, détache auſſi-tôt ſon fils avec la troiſiéme partie de ſon armée. Quand ils furent arrivés au camp des Perſes, ce jeune Prince peu inſtruit dans la ſcience de la guerre ceſſa de les pouſuivre; & comme s'il étoit venu pour ſe réjoüir, & non pour ſe battre, il ſouffrit que ſes ſoldats ſe chargeaſſent de vin, liqueur d'autant plus dangereuſe à des barbares, que l'uſage leur en étoit nouveau: ſi bien qu'on peut dire qu'ils furent vaincus par leur intemperance, avant que de l'être par les armes de Cyrus, qui revenant ſur ſes pas pendant la nuit, fondit ſur eux comme ils étoient enſevelis dans le vin & dans le ſommeil, & les fit tous paſſer au fil de l'épée, ſans épargner le fils de Tomyris. Cette Reine ayant perdu ſon armée, & ce qui étoit encore plus triſte pour elle, ayant perdu ſon fils unique, ne chercha point dans ſes larmes un ſoulagement à ſa douleur, mais dans l'eſpoir de la vengeance; & rendant ruſe pour ruſe, elle ſurprit un ennemi encore tout fier de ſa victoire: car comme ſi elle ſe fût défiée de ſes forces, aprés la déroute de ſon armée, & qu'elle n'eût pas voulu tenter le ſort d'une ſeconde action, elle recula toujours devant Cyrus, & l'attira inſenſiblement en des détroits, où lui ayant dreſſé des embuches, elle tua deux cens mille Perſes, & leur Roi lui-même. Cette terrible défaite fut particulierement remarquable, en ce qu'il n'échappa point un ſeul homme des ennemis pour en porter la nouvelle. Tomyris fit ſéparer la tête du corps de Cyrus, & le plongeant dans un outre plein de ſang humain, elle lui dit ces paroles qui lui reprochoient ſa cruauté: » *Aſſou-* » *vis-toi à loiſir du ſang dont tu fus toujours alteré, & dont tu n'as jamais pû te raſſa-* » *ſier.* »

SUITE DE L'HISTOIRE VERITABLE DE CYRUS

MAIS laiſſant-là tout ce qu'il y a de fabuleux dans l'hiſtoire de ce Prince, je reprendrai ce qui regarde l'hiſtoire véritable. Cyrus ayant mis ordre à la conquête de Babylone retourna en Perſe (1) pour viſiter ſon pere Cambyſe & ſa mere, qui vivoient encore. A ſon retour il paſſa par la Médie, où il épouſa la fille d'Aſtyagés, qui étant l'unique héritiere de ce Prince, lui apporta en dot le Royaume des Médes, pour en joüir aprés la mort de ſon pere. Ces deux Princes diviſerent leur empire en ſix vingt Provinces, & en donnerent les gouvernemens à ceux qui leur avoient rendu de plus grands ſervices dans cette guerre. Ils établirent ſur eux trois Gouverneurs (2) generaux, qui devoient réſider à la Cour, & auſquels ils devoient rendre compte de temps en temps de ce qui ſe paſſeroit dans leurs gouvernemens; de ſorte que ces trois miniſtres devoient avoir la principale adminiſtration des affaires de la monarchie. Daniel fut établi le premier de ces miniſtres. Cette préference lui étoit dûë, ſoit à cauſe de ſa haute ſageſſe, ſoit pour ſon experience dans les affaires. Mais, comme ſi la Cour n'étoit point faite pour les gens de probité & d'honneur, il fut en but à la baſſe jalouſie des courtiſans, qui tendirent tant de pieges à la Religion & à la bonté d'Aſtya-

(1) 537. ans avant J. C. (2) Daniel VI. 1.

gés, qu'enfin ils parvinrent à faire jetter ce ſaint & ſage miniſtre dans la foſſe aux lions, d'où s'étant miraculeuſement tiré ſain & ſauf, ſes ennemis y furent eux-mêmes précipités, & y périrent. Par-là Daniel gagna la confiance des Souverains, & s'étant affermi dans leur faveur, il joüit d'une entiere proſperité le reſte de ſes jours.

Environ deux ans après la conquête de Babylone, Aſtyagès mourut ; (1) Cambyſe étoit mort quelque temps auparavant. Cyrus monta ſur le trône ; & ſucceſſeur de deux grands Princes, il forma la plus rédoutable monarchie qu'on ait vû juſqu'alors dans l'Orient. Quoique l'empire des Perſes ne commence que cinq cens trente-ſix ans avant l'Ere chrétienne ; & que Cyrus ne l'ait occupé que ſept ans, on compte néanmoins fort diverſement le temps de ſon regne. La plûpart des hiſtoriens Grecs qui le font regner trente ans, le font commencer la premiere année de la cinquante-cinquiéme Olympiade, c'eſt-à-dire, la cinq cens cinquante-neuviéme avant Jeſus-Chriſt, temps de ſon aſſociation à l'empire des Médes, c'eſt-à-dire, l'année d'après ſon départ de Perſe avec ſon armée, pour venir au ſecours d'Aſtyagès ſon oncle. Ptolomée dans ſon Canon hiſtorique, lui donne neuf ans de regne, parce qu'il ne compte pas les deux années que Darius Medus, ou Aſtyagès avoit regné à Babylone ; la conquête ayant été faite ſous la conduite de Cyrus, il attribuë à un ſeul ce qui devoit être diſtribué à deux Princes. Enfin Xenophon, de concert avec l'Ecriture, lui accorde ſeulement ſept ans, qu'il faut compter du jour qu'il reſta ſeul maître de l'Empire des Perſes. Au reſte, une preuve que la premiere année du regne de Cyrus ne doit pas être comptée avec Ptolomée, depuis la priſe de Babylone, mais avec Xenophon, depuis la mort d'Aſtyagès, nommé Darius le Mede (2) dans l'Ecriture ; c'eſt qu'après la priſe de Babylone & la mort de Baltaſar, Darius le Mede eſt marqué dans l'Ecriture, ſuivant l'ordre de la ſucceſſion avant Cyrus le Perſe, & les années du regne de ce dernier n'y ſont point comptées, que quand celles du regne de Darius le Mede eurent ceſſé ; & par conſequent la premiere année de Cyrus ne peut être comptée que depuis la mort de Darius ou d'Aſtyagés.

Empire des Perſes.

CE fut cette premiere année (3) auſſi célebre dans l'hiſtoire ſainte que dans l'hiſtoire profane, que fut rendu l'Edit ſi connu en faveur des Juifs, qui les délivroit de la captivité, où ils gémiſſoient depuis LXX. ans. Edit ſollicité auprés de Dieu par les prieres des véritables Iſraëlites, & que l'on engagea Cyrus de rendre en faveur du peuple Juif, en lui montrant que cent cinquante ans avant ſa naiſſance, ce grand évenement avoit été prédit par un des Prophetes du Seigneur. (4)

Cyrus, avant que de rien entreprendre contre ſes voiſins, s'occupa des affaires de ſon gouvernement ; & tout étant reglé, il paroît qu'il tourna du côté des Scytes, & qu'il y fit même quelques progrés, puiſque l'antiquité nous apprend qu'il y bâtit une ville connuë ſous le nom de Cyropolis. Elle étoit ſur le fleuve Jaxartes qui ſe dé-

(1) 536. ans avant J. C.
(2) Daniel. VI, 28, IX, 1, X, 1.
(3) 536. ans avant J. C.
(4) Iſai XLIV. 28, XLV, 1.

charge dans la mer Caſpienne, & bornoit, ſans doute, les frontieres des Perſes & des Scytes dans la Province, nommée autrefois Sogdiane, & aujourd'hui le Royaume de Boccara. Ce Prince après avoir regné 7. ans avec beaucoup de gloire & de douceur ſur toute l'Aſie, eut quelques preſſentimens de ſa mort, & la regarda ſans effroi. Il en avertit ſes enfans, ſes amis & ſes favoris. Il ordonna même que ſon corps ne fût inhumé ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans aucune matiere précieuſe. Il voulut qu'on le rendît à la terre pour faire partie après ſa mort de cette bienfaictrice commune de tous les hommes; témoignant même qu'il goûtoit d'avance le bonheur qu'il y avoit à ſe trouver dans un état à ne rien craindre. Il mourut donc à l'âge de ſoixante-dix ans, (1), après en avoir regné ſept depuis la mort d'Aſtyagès ou Darius le Mede, neuf depuis la priſe de Babylone, & après avoir gouverné trente années depuis qu'il fut aſſocié au Royaume des Medes par ſon oncle. Cependant on ſuivit l'uſage ancien, comme on le peut remarquer par la deſcription que les hiſtoriens d'Alexandre font du tombeau (2) de Cyrus. « C'étoit, dit un auteur, un édifice » dont la baſe quarrée & bâtie de grandes pierres, ſoutenoit une voûte, où l'on » ne pouvoit entrer qu'à peine par une petite porte. Là étoit le corps de Cyrus dans » une urne d'or, ſur un lit dont les pieds étoient de même métail. Ce lit étoit cou- » vert d'un riche tapis avec des draps de pied de couleur de pourpre. Deſſus étoit » le manteau Royal avec pluſieurs veſtes d'ouvrage de Babylone, des brode- » quins, ou une chauſſure à la façon des Medes, des robes de pourpre & d'au- » tres couleurs, des cimeterres, des colliers, des braſſelets & des pendans d'o- » reilles de pierreries. Il y avoit auſſi une table, & près de l'eſcalier un autre pe- » tit appartement pour les Mages qui gardoient le corps de pere en fils. Le Roi » leur fourniſſoit tous les jours un mouton avec du vin & des farines, & tous les mois » un cheval pour ſacrifier aux mânes du défunt. Sur le tombeau étoient écrits ces » mots en langue Perſane : *Paſſant, je ſuis Cyrus fils de Cambyſe, qui ai acquis l'em-* » *pire aux Perſes, & qui ai regné en Aſie, ne m'envie pas ce tombeau.* Alexandre » avoit deſiré extremement de le voir depuis ſa conquête; mais en y entrant il » trouva tout emporté, hormis le lit & l'urne, encore avoit-on tiré le corps & » tâché de le rompre pour l'emporter plus aiſément, mais on n'en avoit pû venir à » bout. Ariſtobule dit que le Prince lui donna la commiſſion de réparer le dom- » mage, & de remettre le corps dans l'urne, puis de faire murer la porte & d'y » appoſer le ſceau du Roi. Enſuite les Mages furent pris & mis à la queſtion pour » découvrir l'auteur du crime : mais comme on vit qu'on n'en pouvoit rien tirer, on » les relâcha. »

C'eſt encore à peu près ce qu'à dit Plutarque dans la vie d'Alexandre. Il remarque donc que cet illuſtre conquerant, aïant trouvé le tombeau de Cyrus découvert & foüillé, il fit mourir celui qui avoit commis ce ſacrilege, quoiqu'il fût natif de Pella en Macedoine. Il ſe nommoit Polymachus, homme de qualité : & en ayant lû l'inſcription écrite en caractere & en langue Perſane, il voulut qu'on l'écrivît auſſi en langue & en caracteres Grecs. L'inſcription étoit à peu près en ces termes : *O homme, qui*

(1) 529. ans avant J. C. (2) Arrian. de Expeditione Alexand. mag. lib. VI. ſub. fin.

que tu fois, & de quelque part que tu viennes; car je ſuis aſſuré que tu viendras : je ſuis Cyrus, celui qui conquit l'empire aux Perſes & je te prie de ne me porter pas envie du peu de terre qui couvre mon corps. Ces paroles toucherent le cœur d'Alexandre, quand il conſidera l'incertitude & l'inſtabilité des choſes humaines. Ce tombeau & le corps entier de Cyrus qu'on y voyoit encore du temps d'Alexandre, ſont une preuve de la verité du récit de Xenophon, qui dit que Cyrus mourut tranquillement à Paſagrade. Lucien (1) marque même qu'il mourut de douleur de voir le caractere cruel & méchant de ſon fils Cambyſe. Ils prouvent auſſi la fauſſeté de la narration d'*Herodote* & de *Juſtin*, qui le font périr dans la guerre des Scythes, & traiter indignement ſon corps par Tomyris Reine des Maſſagetes, qui défit & prit ce Prince, qui avoit paſſé le fleuve Araxès au Nord de l'Armenie. Mais le nom des Scythes fait ici toute l'équivoque. Les Scythes que Cyrus attaqua étoient au-delà du fleuve Jaxartes, au levant de la mer Caſpienne; & ce fut contre leurs incurſions qu'il bâtit & fortifia la ville de *Cyropolis*. Si Tomyris avoit fait couper la tête de Cyrus, comment ce corps ſe ſeroit-il trouvé entier dans ſon tombeau? Et ſi elle avoit eu ce corps en ſa poſſeſſion, elle n'auroit pas fait la grace de le renvoïer aux Perſes ſes ennemis, pour lui rendre les honneurs de la ſépulture, dont les anciens ont toujours été très-jaloux. Ajoutons que ſi l'armée de ce grand Prince eût été entierement taillée en pieces avec leur chef, comme le prétendent Herodote & Juſtin, Cambyſe n'auroit pas été en état auſſi-tôt après la mort de ſon pere, d'entreprendre une guerre auſſi importante que celle d'Egypte, & d'en faire la conquête.

Au prince le plus grand & le plus ſage de l'antiquité profane, ſuccéda *Cambyſe* qui n'avoit rien des qualités de Cyrus ſon pere: il ne ſe diſtingua que par ſes extravagances. C'eſt le même qui dans le premier livre d'Eſdras eſt quelquefois nommé Aſſuerus, & quelquefois Artaxerxès. Il fut ennemi des Juifs, & à la ſollicitation des Samaritains, il empêcha le peuple d'Iſraël de continuer le temple que Cyrus avoit permis de rebâtir. La quatriéme année de ſon regne il attaqua & conquit l'Egypte, comme nous l'avons déja inſinué. Et quoique d'une religion étrangere, il voulut par une impieté marquée, détruire la Religion des Egyptiens, & le temple de Jupiter Ammon. Son expédition infructueuſe contre les Ethiopiens & les Ammoniens, marque ſa folie & ſon peu de précaution de confier aux déſerts de l'Afrique ſans vivres & ſans proviſions, une armée de cinquante mille hommes, qui fut abſorbée par un orage des ſables de Lybie. Mais enfin s'appercevant trop tard de l'impuiſſance de ſes fureurs, il revint des frontieres d'Ethiopie à Thebes, & de-là deſcendit à Memphis, où d'un coup de poignard il bleſſa l'Apis des Egyptiens, qui mourut quelque temps après, & fit flageller les Prêtres d'Egypte comme des impoſteurs & des inſenſés. Ce fut pendant cette expédition, que par une baſſe jalouſie, il fit poignarder en Perſe ſon frere Smerdis, nommé Tanoaxare par Xenophon. Il commit ce crime ſur la frayeur que lui cauſa un ſonge funeſte, & par conſéquent une vaine imagination, qui lui faiſoit croire que ſon frere vouloit monter ſur le trône. La plus jeune de ſes ſœurs, qui étoit pour lors dans ſon camp, n'ayant pû s'empêcher d'en témoigner de la douleur, fut punie de la

(1) Lucianus de Longævis.

bonté de ſon cœur par un coup de pied que lui donna Cambyſe, & dont elle mourut. C'étoit néanmoins cette princeſſe dont la beauté l'avoit ſéduit à un point qu'il avoit réſolu de l'épouſer. Il manda pour cet effet les Juges de ſon royaume, dont l'office étoit d'interpréter les loix, pour ſavoir d'eux s'il n'y en avoit pas qui permît au frere d'épouſer ſa ſœur. Les Juges ne pouvant d'un côté ſe réſoudre à autoriſer ce mariage inceſtueux, & craignant de l'autre la fureur de ce prince, lui firent cette réponſe adroite: qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouſer ſa ſœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit au roi de Perſe de faire tout ce qu'il vouloit. Il n'en fallut pas davantage à Cambyſe pour commettre cet horrible inceſte qui fut ſuivi par la plûpart de ſes ſucceſſeurs, & qui étonna même les Grecs, dont les mœurs étoient plus formées, lorſqu'ils eurent communication avec les Aſiatiques. C'eſt de cette princeſſe appellée Méroé, qu'une iſle de la haute Egypte a tiré le nom qu'elle porte dans toutes les cartes anciennes. Il fit auſſi enterrer vif ſans aucun ſujet pluſieurs officiers de ſa maiſon; il n'y avoit point de jours qu'il n'en ſacrifiât quelqu'un à ſon humeur féroce. Creſus même penſa ſubir le même ſort ſur quelques avis qu'il lui donna pour tâcher d'adoucir ſon eſprit, & lui inſpirer des ſentimens plus humains. Cambyſe ordonna donc qu'on fît mourir ce prince infortuné: mais ceux à qui il en donna le commandement en ſuſpendirent l'execution, prévoyant bien qu'il n'iroit pas juſques au lendemain ſans ſe repentir d'un ordre auſſi cruel. En effet, il fut ravi d'apprendre que Creſus étoit encore en vie: mais pour ſatisfaire ſon humeur ſanguinaire, il fit mourir ceux, qui pour épargner ce Prince, navoient pas exécuté ſes ordres. Ce ſont-là les plus conſiderables actions qu'il fit après avoir ſubjugué l'Egypte. Au commencement de la huitiéme année de ſon regne (1) il quitta cette province ſur un avis qu'il eut que l'on avoit proclamé à Suſe Smerdis pour Roi des Perſes. On le prétendoit frere de Cambyſe, & le même que ce prince avoit ordonné de faire mourir. Voici la vérité de ce fait, qui cauſa dans la Perſe une révolution des plus extraordinaires.

Cambyſe à ſon départ de Suſe pour l'Egypte, avoit confié l'adminiſtration des affaires à Patiſithe, l'un des premiers d'entre les Mages. Ce miniſtre avoit un frere qui reſſembloit beaucoup à Smerdis, fils de Cyrus, & qui portoit peut-être le même nom. Dès qu'il fut la mort du frere de Cambyſe qu'on avoit tenu ſecrette, & qu'il eut été informé d'ailleurs des extravagances & des fureurs de ce prince, il mit ſon propre frere ſur le trône, & fit entendre que c'étoit le véritable Smerdis, fils de Cyrus, & frere de Cambyſe. Le roi des Perſes informé & certain de l'uſurpation, quitte l'Egypte pour regagner la Perſe par la Syrie. Et comme il montoit à cheval, ſon épée s'échapa du fourreau, & le bleſſa à la cuiſſe, au même endroit où il avoit bleſſé l'Apis des Egyptiens: il mourut au bout de quelques jours, après un regne de ſept ans & cinq mois, en un lieu nommé Ecbatane, comme un oracle lui avoit prédit. Il s'imaginoit à la vérité que ce devoit être dans la Capitale des Médes, où il n'alla jamais depuis cette prédiction; mais ce fut en un lieu de la Syrie qui portoit ce nom.

Le Mage Smerdis, nommé auſſi Oropaſte dans Juſtin, & Artaxerxès dans l'Ecriture, ne joüit que ſept mois de ſon uſurpation. Pour s'affermir ſur le trône, il accorda

(1) 523. ans avant J. C.

pour trois ans une exemption des impôts ordinaires & de tout ſervice militaire. Tant de graces qui le rendoient agréable aux peuples, jetterent des ſoupçons dans l'eſprit des grands. Ce fut en vain que, pour ſe maintenir, il épouſa une fille de Cyrus nommée Atoſſa: on ſoupçonna toujours ce qu'il étoit; mais il y avoit de la difficulté à le découvrir. Otanes, un des plus grands Seigneurs de la Perſe, frere de Caſſandane, épouſe de Cyrus, avoit une fille nommée Phedime, qui avoit été l'une des femmes de Cambyſe, & tenoit encore la même place auprès de Smerdis. Son pere lui fit demander ſi le prince ſon mari étoit le véritable Smerdis fils de Cyrus. Elle répondit qu'elle ne le ſavoit pas, & qu'il ne lui étoit pas même aiſé de le ſavoir, parce que le prince tenoit toutes ſes femmes dans des appartemens ſéparés, ſans leur permettre d'avoir entre elles aucune communication. Otanes lui fit dire que pour s'en éclaircir, elle devoit, lorſqu'elle ſeroit avec Smerdis, examiner s'il n'avoit pas les oreilles coupées. C'étoit une punition que ce Mage avoit ſoufferte ſous le regne de Cyrus, pour quelque crime dont il avoit été convaincu. Phedyme profita de cette inſtruction; & la premiere fois qu'elle fut avec l'uſurpateur, elle trouva qu'il n'avoit point d'oreilles. Il n'en fallut pas davantage pour engager Otanes à former un parti contre Smerdis. Six des principaux Seigneurs de Perſe ſe liguerent avec lui. Perſuadés que le nouveau Souverain étoit un impoſteur, ils fondirent tous ſur le palais, penetrerent juſques au lieu où il étoit avec ſon frere. Les Mages tâcherent de ſe défendre; mais enfin, accablés par ſept perſonnes déterminées à mourir, ils périrent eux-mêmes. On croit que ce fut Darius qui lui porta le coup de la mort. Gobrias s'en étant ſaiſi, & voyant que Darius n'oſoit frapper de peur de les percer tous deux dans l'obſcurité de la nuit, l'encouragea par ces paroles pleines de vigueur: *Frappe, frappe*, dit Gobrias, *qu'importe que ton épée me paſſe au travers du corps, pourvû qu'elle atteigne auſſi, & faſſe périr l'impoſteur.*

Les Seigneurs qui avoient tué l'uſurpateur s'aſſemblerent & convinrent entre eux ſept de conſerver le gouvernement ſur le pied que Cyrus l'avoit établi: mais ils craignoient la diſſention & les troubles qu'apporte le deſir de parvenir à la ſuprême dignité. Ils arrêterent donc que celui dont le cheval henniroit le premier ſeroit declaré Roi. Comme le cheval étoit conſacré au ſoleil la ſeule divinité des Perſes, ils penſerent que ce ſeroit lui déferer l'honneur de l'élection, que de s'y déterminer par le ſymbole du Dieu tutelaire de la nation. Darius fils d'Hyſtaſpes qui étoit auſſi-bien que Cyrus de la race des Achemenides, ne voulut pas faire valoir ſes droits; dans l'apprehenſion ſans doute de trouver des contradicteurs: mais il prit en particulier Ebarés ſon Ecuyer, homme d'eſprit & de reſſource; & lui fit connoître la réſolution qui s'étoit priſe dans le conſeil. « Seigneur, (1) dit Ebarés, s'il ne tient qu'à cela que » vous ne ſoïés Roi, n'aïés aucune inquiétude, & ſoïés aſſuré que perſonne ne le » ſera que vous. » Ebarés y trouvoit autant davantage que ſon maître. Il prit donc une cavale pour laquelle le cheval de Darius s'échauffoit aiſément, la conduiſit au lieu où ſe devoit tenir l'aſſemblée, & l'y fit ſaillir par le cheval même de Darius.

(1) Herodot. l. 3.

Le lendemain dès la pointe du jour les Seigneurs Perſans monterent à cheval & ſe rendirent enſemble au lieu où ils étoient convenus. Alors le cheval de Darius ſe ſouvenant de la veille, courut à l'endroit même où la cavale avoit été attachée, & ſe mit à hannir : au même inſtant il vint à tonner, il n'en fallut pas davantage. On crut que le Ciel ne ſe déclaroit pas moins que les hommes & les animaux pour Darius fils d'Hyſtaſpe, & ſur le champ il fut declaré Roi (1). Il épouſa non-ſeulement les deux filles de Cyrus qui reſtoient encore, Atoſſa & Ariſtone, mais même Phedyme fille d'Otanes, par le moïen de laquelle on avoit découvert toute l'impoſture des Mages. Il décora les premieres années de ſon régne par un édit celebre qu'il rendit en faveur des Juifs : édit néanmoins qui ne fut qu'une confirmation de celui de Cyrus. Ainſi les dépenſes de la conſtruction du temple du Seigneur ſe prirent, comme l'avoit réglé Cyrus, ſur les impoſitions de la Province.

On croit cependant que la révolution ne ſe paſſa point auſſi tranquillement que nous venons de le rapporter, & que Darius fils d'Hyſtaſpes ne monta ſur le trône des Perſes qu'après une triple révolution. Le Poëte Eſchile qui vivoit long-temps avant Herodote, & qui avoit porté les armes contre les Perſes aux batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, pouvoit connoître l'ordre & la ſucceſſion de leurs Rois. Il dit donc que Darius fils d'Hyſtaſpe ne monta ſur le trône qu'après Mardus, Maraphis & Artaphrenés qui tua Mardus. Mardus n'eſt pas different de Smerdis; Maraphis qui eſt Mardonius l'un des Seigneurs Perſans qui s'oppoſerent à l'uſurpation lui ſucceda peut-être ; après lui vint Artaphrenés, qui eſt l'Intaphernés l'un des Seigneurs conjurés : Et comme il eſt certain par Herodote même qu'Intaphernés fut tué par Darius fils d'Hyſtaſpes, cela feroit croire que ce dernier ne ſeroit que le 4. Roi depuis Cambyſe. Ainſi il y auroit eu plus de troubles & de révolutions que n'en met ordinairement l'hiſtoire. Cela ſerviroit même à expliquer un endroit de Platon (2) qui marque au troiſiéme livre des Loix que Darius Hyſtaſpes fut le ſeptiéme Roi des Perſes. Il faudroit donc arranger ainſi la ſucceſſion des Rois. 1. *Cambyſe* Roi des Perſes ſelon Xenophon. 2. *Cyrus* Roi & Empereur des Perſes. 3. *Cambyſe*. 4. *Le Mage Smerdis* ou *Mardus*. 5. *Maraphis* ou *Mardonius*. 6. *Artaphrenés* ou *Intaphernés*. 7. *Darius Hyſtaſpes*. Ce ſont des conjectures qu'il eſt bon d'examiner ; mais comme les 4. 5. & 6. Rois des Perſes ne ſont point marqués dans le Canon de Ptolomée, c'eſt une preuve qu'ils n'ont regné que fort peu de temps.

Darius qui avoit, outre les talens de la guerre, ceux du gouvernement, diviſa ſes Etats en vingt grandes ſatrapies ou gouvernemens generaux dont, ſuivant l'eſtime qu'on peut faire ſur la ſupputation d'Herodote, il tiroit chaque année plus de cent millions de piaſtres, ſomme exorbitante dans ces anciens temps. Auſſi les Perſes diſoient-ils que Cyrus étoit pere, que Cambyſe étoit maître ; mais que Darius étoit marchand, parce que le premier d'entre leurs Rois il avoit établi des impôts reglés ſur tous ſes ſujets.

Ce Prince aïant paſſé en paix environ les quatre premieres années (3) de ſon régne,

(1) 522. ans avant J. C.

(2) Cùm ad principatum perveniſſet (Darius) ſeptimuſque ipſum accepiſſet. *Plato lib. III. de legibus*

(3) Voyés à ce ſujet M. Prideaux en ſon Hiſtoire des Juifs partie 1. liv. III. ou il prouve que la révolte de Babylone n'a pû arriver que la V. année de Darius.

eut

eut la cinquiéme une guerre inteſtine à ſoutenir contre les Babyloniens. Cette ville autrefois maîtreſſe de l'Orient ne ſupportoit qu'avec peine le joug des Perſes, ſurtout depuis que le ſiege de l'empire avoit été transferé à Suze, ce qui lui ôtoit beaucoup de ſa grandeur & de ſon opulence. Les Babyloniens crurent qu'ils ne pouvoient ſe relever qu'en ſe révoltant. L'occaſion leur paroiſſoit favorable : la révolution ne laiſſoit pas d'avoir étonné les eſprits des peuples ; & lorſqu'ils eurent fait tous leurs préparatifs, ils leverent l'étendard de la rebellion par des cruautés contre leurs propres femmes & leurs enfans qu'ils firent preſque tous étrangler pour exterminer les bouches inutiles : veuvage & privation d'enfans qui avoient été prédites long-temps auparavant (1) par Iſaïe. Darius s'y rendit avec une armée conſidérable, mais après vingt mois de ſiege il n'étoit pas en état de prendre la ville, ſans un trait de folie qui vint dans l'imagination de Zopyre. C'étoit un des generaux de Darius & l'un des ſept qui s'étoient ligués contre l'impoſture des Mages. Il s'aviſa de ſe couper le nés & les oreilles, & de ſe couvrir lui-même de playes. En cet état il ſe preſente devant Darius, qui lui demande tout émû, qui pouvoit avoir été aſſez hardi pour commettre cet attentat. « Perſonne, répondit (2) Zopyre, perſonne que » vous, Seigneur, dont la puiſſance eſt ſi grande, n'eût oſé me traiter de la ſorte. » Ce n'eſt point une main étrangere, c'eſt moi-même qui me ſuis mis en cet état, » parce que je ne puis ſouffrir que les Aſſyriens ſe mocquent plus long-temps des » Perſes. » Aprés quoi Zopyre court & ſuit vers la ville avec l'inquiétude apparente d'un deſerteur. On le reçoit dans Babylone comme dans un aſile contre la tirannie de Darius, dont il promettoit de ſoutenir les efforts & de ſauver la ville. A ces marques ils le crurent veritablement maltraité & mécontent de Darius, on lui confia des troupes, & il fit une ſortie dans laquelle il ſurprit & tailla en pieces un millier d'hommes que le Roi avoit poſtés à l'endroit que Zopyre lui avoit marqué. Dans une ſeconde ſortie il défit deux mille hommes de l'armée des Perſes. Enfin dans une troiſiéme action il défit quatre mille hommes des troupes de Darius. Tant de victoires réiterées lui attirerent la confiance des Babyloniens, qui lui donnerent le commandement general de toutes leurs troupes, & la garde de leur ville. Alors Darius ſe prepare à une attaque, & Zopyre de ſon côté ſe diſpoſe à la ſoutenir. Mais tandis que les Babyloniens étoient ſur les remparts pour ſe défendre de la ſurpriſe, Zopyre ouvrit deux portes de la ville. Les Perſes y entrerent & y commirent des excés extraordinaires (3) de cruauté & de barbarie. Darius enleva les cent portes d'airain que Nabuchodonoſor y avoit miſes, & de deux cens coudées que les murailles avoient auparavant, il les abattit à la hauteur de cinquante, qui eſt l'état où quelques anciens auteurs les avoient vûës. D'ailleurs le Roi des Perſes combla Zopyre de toutes ſortes de graces & de biens, & lui abandonna même ſa vie durant le domaine de Babylone : mais ce n'étoit point là un équivalant pour un nés & des oreilles que Zopyre pouvoit ſe conſerver, & qu'il ne devoit perdre, s'il avoit eu à le faire, que dans une action d'éclat & d'honneur.

(1) Iſaï C. XLVII. 9.
(2) Herodot. l. 3.
(3) Herodote remarque que c'eſt la ſeconde fois que cette ville fut priſe.

Darius ne fut pas ſi heureux contre les Scythes qui ſont au nord du Pont-Euxin. Zopyre ne pouvoit plus lui rendre de pareils ſervices ; ſa ruſe auroit été inutile dans des occaſions où la force & la vigueur devoient décider du ſort des armes. (1) Darius avec une armée de ſept cens mille hommes s'approche de l'Iſter qui eſt la partie inferieure du Danube, le paſſe & cherche les Scythes, qui s'étoient éloignés de leurs frontieres, perſuadés qu'une ſi grande armée periroit dans les deſerts affreux où ils étoient ſeuls accoutumés. Leur preſſentiment eut ſon effet, & Darius ſe vit contraint d'abandonner ſon entrepriſe, & de ſe jetter ſur la Thrace que Megabyze avoit ſoumiſe dans ſa retraite. Cette guerre eſt décrite dans le 4. & 5. livre d'Herodote, & y eſt mêlée de beaucoup de fables, dont il faut abandonner le merveilleux pour n'en prendre qu'un vrai-ſemblable naturel, qui peut tenir lieu de la verité. Les Scythes voulurent ſe vanger par une irruption ſur la Thrace ; mais qui n'eut aucune ſuite. (2) Darius qui cherchoit à occuper les Perſes à des entrepriſes étrangeres, pour leur ôter le goût des révolutions, réſolut de faire quelques découvertes, & d'acquerir de nouveaux pays & de nouveaux ſujets : il fit deſcendre le fleuve Indus pour penetrer dans l'Ocean, & rentrer dans le Golfe de la mer rouge (3). Cela lui donna lieu cependant de porter ſes armes dans les Indes, qu'il ſoumit, & dont il tiroit tous les ans la valeur de cinq millions de piaſtres.

L'entrepriſe de la guerre des Grecs commença d'abord par des troubles domeſtiques; la révolte d'Ariſtagoras y donna lieu. Les Ioniens ou les Grecs de l'Aſie mineure y entrerent dans l'eſperance de recouvrer leur ancienne liberté : les Atheniens même y eurent la plus grande part à cauſe des bannis d'Athenes, partiſans des enfans de Piſiſtrate leur tyran, que les Perſes vouloient ſoutenir au préjudice de la liberté des Atheniens (4). Cette guerre fatale décrite par Herodote, Juſtin & Cornelius Nepos, commença par l'incendie de la ville de Sardes, ſoumiſe aux Perſes, qui fut brûlée par les Atheniens & les Ioniens. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Darius à la guerre. Ce Prince pour punir les Ioniens confia trois corps de troupes à ſes trois gendres, Dorysès, Hymée & Otanes, pour attaquer les rebelles par trois côtés differens. Ils vinrent à bout de les ſoumettre, quoiqu'avec aſſez de peine. Ariſtagoras chef de la révolte qui s'étoit retiré dans la Thrace, y perit. La ville de Milet qui étoit le centre de la confederation, fut priſe & ſaccagée : les autres villes du continent de l'Aſie mineure ne furent pas mieux traitées. Les Iſles les plus conſiderables de la Mediterrannée furent ſubjuguées. Ce n'étoit pas néanmoins tout ce que demandoit Darius. Il vouloit qu'on attaquât le continent de la Grece, & ſurtout les Atheniens qui avoient été les plus ardens à la ruine de Sardes. Il rappella donc ſes generaux & envoya Mardonius fils de Gobrias un de ſes autres gendres, jeune Seigneur de beaucoup de courage, mais de peu d'experience. Il lui ordonna ſur toutes choſes d'entrer dans la Grece, de la ſaccager & de le vanger des Atheniens. Ce fut l'an 494. avant l'Ere Chrétienne. Ses progrès furent moins heureux que ceux de ſes prédeceſſeurs. Il étonna la Thrace & la Macedoine ; mais une tempête

(1) 513. ans avant J. C.
(2) 510. ans avant J. C.
(3) 509. ans avant J. C.
(4) 500. ans avant J. C.

qui le ſurprit auprès du Mont Athos lui fit perdre trois cens vaiſſeaux ; & perir vingt mille hommes de ſes troupes. Se voyant hors d'état de rien entreprendre de conſiderable, il retourna dans l'Aſie.

Darius crut bien faire, pour ſonder les Grecs, de leur envoyer des herauts pour demander en ſon nom la terre & l'eau (1). C'étoit la maniere dont les Perſes avoient accoutumé d'éxiger la ſoumiſſion de ceux qu'ils vouloient aſſujettir. A l'arrivée de ces herauts, pluſieurs villes de la Grece qui redoutoient la puiſſance des Perſes leur accorderent leurs demandes. Mais les Atheniens & les Lacedemoniens garderent une conduite bien differente ; & contre le droit des gens, ils précipiterent les herauts, l'un dans un puits & l'autre dans une foſſe, avec ordre d'y prendre la terre & l'eau qu'ils demandoient : attentat dont ils ne furent pas long-temps à ſe repentir.

Darius envoya deux autres generaux (2), Datis & Artapherne pour commander ſes armées, compoſées de ſix cens vaiſſeaux & de trois cens mille hommes. Ils attaquerent d'abord les Iſles, & enſuite ils débarquerent dans le continent, vinrent à Eretrie qu'ils emporterent. De-là ils paſſerent dans l'Attique & ſe camperent dans la plaine de Marathon (3). Elle étoit trop ſerrée pour contenir une armée ſi nombreuſe : Et, ce qu'on auroit peine à croire, deux mille hommes ſous la conduite de Miltiade battirent ce corps formidable de troupes, non qu'ils en fiſſent un grand carnage, car il n'y eut de tués que ſix mille quatre cens hommes ; mais le déſordre & l'épouvante fit le reſte : de ſorte qu'après la campagne il ſe trouva que les Perſes avoient perdu deux cens mille hommes.

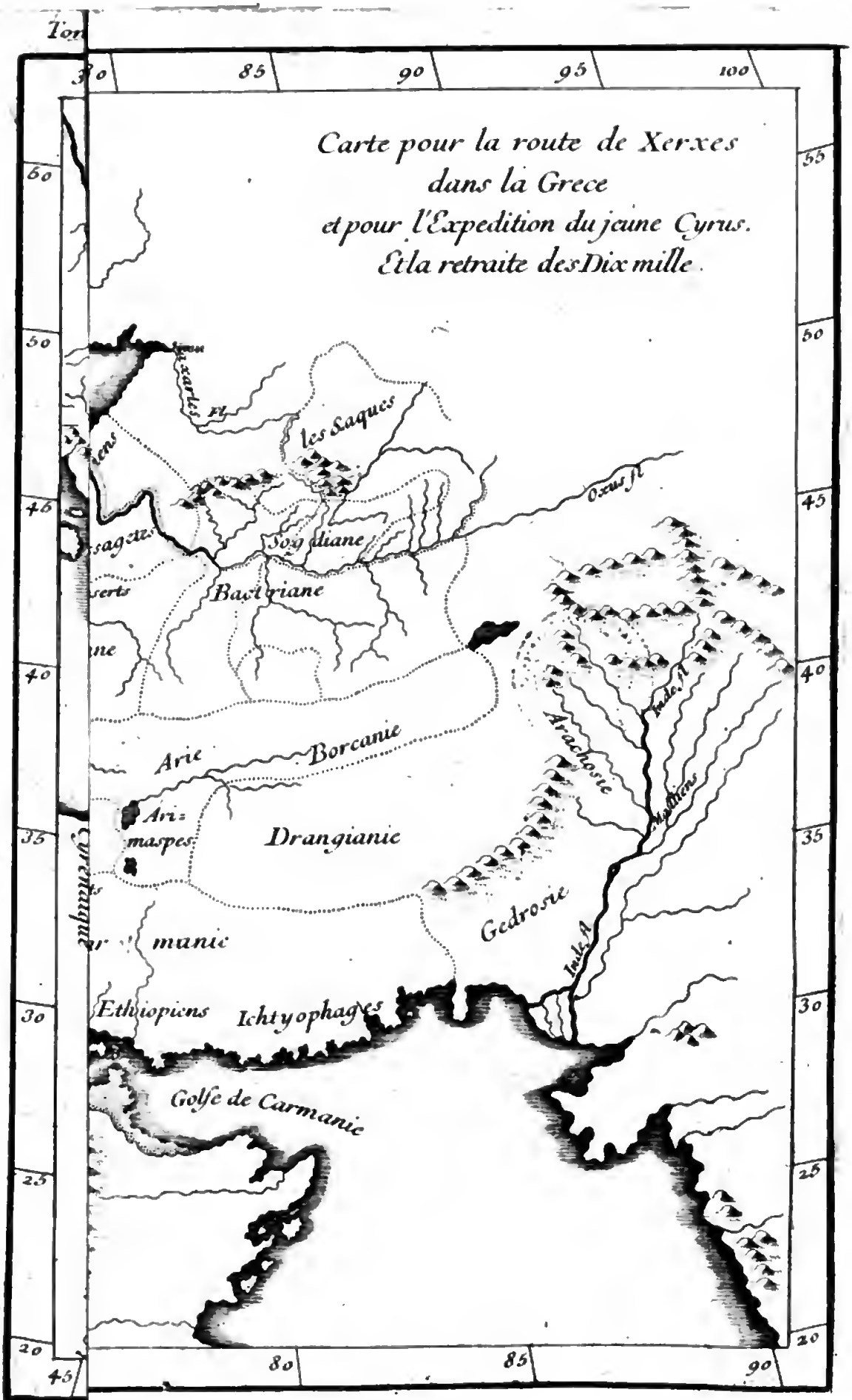
Tant de mauvais ſuccès ne découragerent pas Darius ; il ne vouloit plus ſeulement ſe vanger de l'incendie de Sardes, il y joignit encore la défaite de Marathon. Il reſolut de ſe trouver en perſonne à cette nouvelle expedition, à laquelle il ſe prépara pendant trois ans. La révolte d'Egypte qui arriva dans cet intervale ne le détourna pas de ſon deſſein. Il fit un détachement pour réduire ce Royaume, & en vint à bout quelques années après. Il avoit réſolu d'aller en perſonne à la conquête de la Grece ; mais avant que de ſortir de ſes Etats, il voulut, ſuivant l'uſage des Perſes, & pour éviter les troubles domeſtiques, ſe déſigner un ſucceſſeur. Il s'agiſſoit de choiſir. Artabaſanes ſe trouvoit l'aîné, mais il venoit d'une premiere femme, lorſqu'il étoit encore dans une vie privée, au lieu que Xerxès né du ſecond mariage avec Atoſſa fille de Cyrus, étoit venu depuis que Darius fut élevé ſur le trône. Ce dernier l'emporta par ces deux titres, parce qu'il deſcendoit de Cyrus fondateur de l'empire par ſa mere Atoſſa, & l'autre parce qu'il étoit fils de Darius Roi des Perſes, au lieu qu'Artabaſanes n'étoit fils que de Darius homme privé. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette conteſtation fut la douceur & l'amitié avec laquelle elle fut agitée. C'eſt la remarque ſage & ſenſée d'un auteur (4) moderne. Pendant tout le temps qu'elle dura, les deux freres ſe donnerent réciproquement toutes les marques d'une amitié veritablement fraternelle. Et lorſqu'elle fut décidée, le cadet n'en prit point occaſion d'inſulter ſon aîné, & l'aîné n'en témoigna, ni chagrin, ni mécontentement.

(1) 493. ans avant J. C.
(2) 491. ans avant J. C.
(3) 490. ans avant J. C.
(4) Prideaux hiſt. des Juifs, part. I. liv. 4.

Et quoi qu'Artabaſanes eût perdu ſa cauſe, il ne laiſſa point d'acquieſcer à ce jugement, d'en feliciter ſon frere, & de s'attacher à ſes interêts avec tant de zele, qu'il perdit la vie à ſon ſervice dans la guerre contre les Grecs. Cela n'arriveroit point parmi nous autres Chrétiens qui nous vantons d'une vertu plus épurée que tous ces anciens idolâtres. Darius alloit partir pour ces deux expeditions de Grece & d'Egypte, lorſqu'il mourut après un regne de XXXVI. ans (1).

Xerxès qui lui ſucceda fut ſollicité par Mardonius de ne ſe pas déſiſter des vaſtes projets de ſon pere. D'abord il favoriſa les Juifs pour les tenir toujours dans la dépendance : & la ſeconde année de ſon regne il tomba ſur l'Egypte rebelle qu'il ſoûmit. Il crut en pouvoir faire autant de la Grece : mais comme l'entrepriſe étoit plus difficile, il s'y prépara durant quatre années qu'il employa, ſoit à chercher des alliances nouvelles, ſoit à recruter ſes troupes : enfin il aſſembla une armée de dix-ſept cens mille hommes de pied, quatre-vingt mille chevaux, vingt mille hommes pour la garde de ſes chariots, plus de trois mille bâtimens, vaiſſeaux de combats, galeres ou barques de tranſports qui portoient encore plus de cinq cens mille hommes. Ainſi le tout alloit à plus de cinq millions de bouches Falloit-il autre choſe que cette immenſe multitude pour périr & ſe détruire elle-même ? Car ce n'eſt point avec ces grandes armées que ſe font les conquêtes & les grandes actions. Xerxès partit donc (2) de Suſe qui étoit au centre de ſes états & ſe rendit d'abord dans la Cappadoce. Ce fut de-là qu'il marcha avec un grand corps de troupes. Il eut dans ſa route une avanture aſſez extraordinaire. Un citoyen de Cellene en Phrygie nommé Pythius lui offrit tout ce qu'il avoit d'or & d'argent pour ſoutenir les frais de cette guerre. Xerxès étonné de cet offre lui demande ce qu'il a d'argent. « Je ne vous » déguiſerai rien, lui dit ce riche & genereux particulier ; auſſi-tôt que j'ai ſû que » vous veniez en Grece, comme j'avois envie de vous donner de l'argent pour » cette guerre, j'en ai voulu ſavoir le compte, & j'ai trouvé que j'avois deux » mille talens & quatre millions moins ſept mille dariques. Je vous donne tous ces » tréſors, parce que j'en tire aſſez pour vivre du travail de mes eſclaves & de mes » fermiers. » Xerxès eut tout lieu d'être ſurpris qu'un particulier lui offrît une valeur qui pourroit aller, ſelon notre ſupputation, à plus de vingt-ſix millions de piaſtres : mais ce Prince pour uſer de generoſité avec un ſimple particulier qui en avoit tant, non ſeulement le reçût comme ſon ami & ſon hôte, mais donna même à Pythius les ſept mille dariques qui manquoient aux quatre millions qu'il en avoit. Ce fut donc la ſixiéme année de ſon regne, quatre cens quatre-vingt ans avant l'Ere Chrétienne qu'étant arrivé à l'Helleſpont, aujourd'hui le détroit de Gallipoli, il fut ſept jours & ſept nuits à le paſſer avec toute ſon armée ſur deux ponts de bateaux. Tout plia devant lui dans la Thrace, dans la Béotie & dans le reſte de la Grece. Le ſeul paſſage des Thermopyles l'arrêta : quatre mille Grecs s'y trouverent, mais craignant d'être envelopés, ils ſe retirerent à la reſerve de trois cens Lacedemoniens, qui prétendirent s'oppoſer ſous la conduite de Léonidas, à cette immenſe multitude,

(1) 486. ans avant J. C. (2) Herodote l. 7.


Carte pour la route de Xerxes
dans la Grece
et pour l'Expedition du jeune Cyrus.
Et la retraite des Dix mille.
les Saques
Oxus fl.
Sogdiane
Bactriane
Arie
Borcanie
Drangianie
Arachosie
Gedrosie
Indus fl.
Mallitens
Ethiopiens
Ichtyophages
Golfe de Carmanie
Carmanie
85
90
95
100
60
55
50
45
40
35
30
25
20
80

ou du moins retarder ſa marche & l'embarraſſer. A la verité tous y périrent ; mais ils tuerent vingt mille Perſes, entre leſquels étoient deux freres de Xerxès. A l'approche de cette formidable armée, les Atheniens abandonnerent leur ville & paſſerent dans les iſles de Salamine & d'Egine, & les Perſes ne trouverent plus que les maiſons & les murs d'Athenes. Les Grecs qui s'étoient fortifiés ſur la mer, ne firent que de petites entrepriſes, dans leſquelles ils avoient toujours le deſſus, mais pour rétablir leurs vaiſſeaux, ils furent obligés de gagner le détroit de Salamine. Là ils furent encore renforcés, & il s'y trouva plus de trois cens voiles. Ce fut dans cet endroit que Themiſtocles eut le courage de tenter une action generale, dans laquelle les Grecs, favoriſés par la ſituation du détroit, remporterent ſur les Perſes (1) une victoire ſi complette, qu'ils firent entierement échoüer les projets de cette expedition, la plus vaſte & peut-être la plus inſenſée qui ſe ſoit vûë. A cette nouvelle, Xerxès craignant que les vainqueurs ne fiſſent voile vers l'Helleſpont, & ne lui fermaſſent le chemin de l'Aſie, y retourna avec précipitation, & laiſſa trois cens mille hommes à Mardonius, pour continuer la guerre contre les Grecs. Mardonius hiverna dans la Theſſalie & la Macedoine : il voulut entamer avec les Atheniens une négociation de paix qui fut rejettée, ce qui le fit déterminer à raſſembler toutes ſes forces pour attaquer Athenes. Il n'eut pas de peine à le faire : à la vûë de ce torrent, les Atheniens s'étoient retirés pour la ſeconde fois dans les iſles de Salamine & d'Egine. Les forces de la Grece ſe rendirent à l'Iſthme de Corinthe ; elles montoient à ſix-vingt mille hommes : celles de Mardonius étoient de trois cens cinquante mille : il marcha vers la Béotie ; il fut ſuivi des Grecs ; les deux armées ſe joignirent auprès de Platée, & l'on en vint à une bataille déciſive, dans laquelle Mardonius fut tué & toute ſon armée détruite. Il n'y eut qu'Artabaſe qui jugeant du ſuccès de cette journée par les mauvaiſes diſpoſitions de Mardonius, ſe retira ſi à propos, qu'il arriva en ſûreté à Byzance, d'où il regagna l'Aſie. De tout le reſte de l'armée il ne s'en échappa point quatre mille hommes. Le même jour que les Grecs combattoient ſi heureuſement à Platée, leur armée navale remporta une ſeconde victoire ſur la flotte Perſane auprès de Mycale, l'un des promontoires ou des caps de l'Aſie mineure. Ils furent à la verité ſecourus par les Ioniens ou les Grecs Aſiatiques, qui par là recouvrerent leur ancienne liberté. Ces deux nouvelles obligerent Xerxès à quitter Sardes pour ſe retirer en diligence au centre de la Perſe. Deux ans après (2) les Grecs attaquerent à leur tour les Perſes, & leur enleverent Byzance. Ils auroient été plus loin, ſi Pauſanias Roi de Lacedemone n'eût pas trahi les Grecs pour ſe jetter dans le parti des ennemis communs de ſa patrie, action qui dans la ſuite lui couta la vie, qu'il fut obligé de perdre par un decret de ſes compatriotes. Themiſtocles avoit fait des prodiges de valeur & de prudence ; il n'en fallut point davantage pour devenir odieux dans un gouvernement populaire comme celui des Atheniens. L'on faiſoit un crime aux grands hommes d'avoir trop de vertu & de merite ; crime que l'on ne puniſſoit pas moins que de l'exil. Mais pourſuivi de tout côté par les Lacedemoniens, auſquels il faiſoit autant d'ombrage qu'aux Atheniens, il fut contraint de ſe retirer à la Cour de

(1) 479. ans avant J. C. (2) 477. ans avant J. C.

Xerxès, quoique ce Prince eût mis ſa tête à prix (1). Mais Xerxès en uſa genereuſement avec le Général Athenien, qui s'étoit venu jetter entre ſes bras, & lui donna à lui-même les deux cens talens, c'eſt-à-dire, la valeur de deux cens mille piaſtres qu'il avoit promis à celui qui lui livreroit Themiſtocles. Il le traita comme un des plus grands Seigneurs de ſa Cour; & pour en tirer l'avantage qui convenoit à ſes interêts, il l'envoya ſur les côtes de l'Aſie mineure avec une penſion de cent cinquante talens, c'eſt-à-dire, cent cinquante mille piaſtres. Tout le détail de ce que nous venons de marquer depuis Cyrus, fait le fond de l'hiſtoire d'*Herodote*, dans laquelle il a mêlé beaucoup d'incidens, les uns curieux & utiles, les autres merveilleux & romaneſques. Et depuis la bataille de Mycale on peut y joindre le premier livre de *Thucydide* & la vie de Themiſtocles dans *Plutarque* & dans *Cornelius Nepos*.

Xerxès fit peu de choſes le reſte de ſon regne: il ſe livra ſeulement au plaiſir & à la joie, & fut aſſaſſiné par Artaban Capitaine de ſes gardes (2), après avoir gouverné ving-un ans. Son fils Artaxerxès, qui avoit travaillé ſous ſon pere les cinq derniéres années de ſa vie lui ſucceda. Son regne qui fut de quarante-un ans, eſt devenu l'un des plus illuſtres, ſoit dans l'hiſtoire ſainte, ſoit dans l'hiſtoire profane. Il commença par des actes de juſtice & de pieté, en faiſant périr tous ceux qui avoient eu part à la mort du Roi ſon pere. Après quoi il attaqua & défit ſon frere Hiſtaſpe, qui avoit de plus juſtes prétentions que lui à la couronne des Perſes. Artaxerxès qui fut l'époux d'Eſther fit de grands biens aux Juifs, & leur permit de relever les murailles de Jeruſalem. C'eſt de cet Edit (3) que les Interpretes des ſaintes Ecritures commencent à compter les ſoixante-dix ſemaines de Daniel, c'eſt-à-dire, les quatre cens quatre-vingt dix ans qui devoient s'écouler depuis ce terme juſqu'à la mort du Meſſie.

Les Egyptiens s'étoient révoltés (4); & il fallut que le Roi des Perſes envoïât contre eux une armée de trois cens mille hommes, qui fut défaite par les Egyptiens & les Atheniens joint enſemble. Les Perſes furent aſſiegés dans Memphis, & y ſoutinrent un ſiege de trois ans, & regagnerent à la fin la ſuperiorité qu'ils avoient perduë, & ſe maintinrent en Egypte. Artaxerxès crut que, pour ſe vanger des Atheniens, il devoit envoïer contre eux Themiſtocles avec une armée. Ce general penſa qu'il étoit également honteux de refuſer ſon ſecours au Roi ſon bienfaicteur, & de ſaccager ſa patrie, il prit donc le parti de ſe faire mourir lui-même. (5)

Artaxerxés fut expoſé dans ſon regne à diverſes conſpirations. La plus conſiderable fut celle que découvrit Mardochée, dont il fut récompenſé de la maniere glorieuſe & honorable que rapporte l'Ecriture ſainte dans le livre d'Eſther. Las & fatigué des guerres qui devenoient fatales à ſon empire auſſi-bien qu'à ſa propre tranquillité, Artaxerxés chercha lui-même la paix qui fut concluë, comme le marquent *Diodore de Sicile* & *Plutarque* dans la vie de Cimon, auteur qu'il faut lire pour le regne de ce Prince. Cependant il fut encore attaqué par une guerre inteſtine, occaſionnée

(1) 471. ans avant J. C.
(2) 467. ans avant J. C.
(3) 460. ans avant J. C.
(4) 460. ans avant J. C.
(5) 458. ans avant J. C.

par la cruauté de la Reine ſa mere. Cette Princeſſe, pour vanger la mort de ſon fils Achemenides qui étoit péri dans la guerre d'Egypte, demanda au Roi qu'Inarus qui avoit ſoutenu cette guerre, & les Egyptiens, lui fuſſent livrés. Artaxerxés lui accorda trop facilement ſa demande. Elle fit crucifier Inarus & couper la tête à tous les autres pour les ſacrifier aux mânes de ſon fils. C'étoit un affront pour Megabyſe, qui avoit donné ſa parole d'honneur qu'il ne ſeroit rien fait à Inarus & aux Egyptiens, qui s'étoient rendus priſonniers. Il quitta donc la cour, ſe retira dans ſon gouvernement de Syrie, & s'y révolta. Artaxerxés envoïa contre lui une armée de deux cens mille hommes que Megabyſe défit. Une ſeconde eut un ſort pareil l'année ſuivante. Le Roi crut qu'au lieu d'emploïer la force, il falloit le ramener par la douceur : il lui envoïa donc ſon frere Artarius& ſa ſœur Amitis, qui étoit femme de Megabyſe. Il rentra dans ſon devoir & revint à la cour ; mais il fut exilé quelque temps après ſur un prétexte imaginaire ; cependant il ſe donna tant de mouvemens, qu'il ſortit de ſon éxil, & mourut dans une grande faveur.

Les Grecs inquiets & jaloux les uns des autres, avoient envie de ſe détruire mutuellement. Lacedemone & Athenes qui vouloient toutes deux avoir la ſuperiorité, envoïerent des Ambaſſadeurs à Artaxerxés pour l'engager dans leur querelle & en obtenir du ſecours contre leurs ennemis (1). Cependant comme ils n'étoient pas fixes dans leurs demandes, Artaxerxés fut obligé d'envoïer lui-même (2) une ambaſſade aux Lacedemoniens qu'il favoriſoit au préjudice des Atheniens, qui s'étoient autrefois déclarés le plus vivement contre lui : mais les Lacedemoniens y envoïerent l'année ſuivante d'autres Ambaſſadeurs, qui apprirent en débarquant à Epheſe la mort d'Artaxerxés qui finiſſoit un regne de XLI. ans.

Xerxés, le ſeul fils legitime qu'il eut, monta ſur le trône ; mais il ne put rien faire de conſiderable pendant les quarante-cinq jours qu'il le tint. Sogdien ne l'uſurpa que par le meurtre de ſon frere Xerxés ; mais lui-même ne l'occupa que ſix mois & demi, & fut puni du ſupplice que l'on ne faiſoit ſouffrir en Perſe qu'aux plus grands criminels. Il fut étouffé dans la cendre. Son frere Ochus ou Darius le bâtard lui ſucceda, & courut riſque plus d'une fois de mourir auſſi-bien que ſes freres d'une mort violente. Mais la révolte des Egyptiens qui ſe mirent en liberté, fait voir le peu de force des ſucceſſeurs de Cambyſe, de Darius & d'Artaxerxés (3). La guerre du Peloponeſe étoit dans ſa plus grande chaleur (4), les Generaux de Darius, Tiſaphernes & Pharnabaſe qui ne vouloient que la deſtruction des Grecs, favoriſoient tantôt les Lacedemoniens, & tantôt les Atheniens. Mais enfin les premiers s'étant rendus les maîtres par le ſecours qu'ils tiroient des Perſes, ne tarderent point par une ingratitude trop ordinaire à ces ſortes de républicains, (car c'eſt ainſi qu'on doit regarder Lacedemone,) à déclarer la guerre à leurs bienfaicteurs : mais Darius qui mourut (5) après un regne de dix-neuf ans, laiſſa la couronne à ſon fils aîné qui prit le nom d'Artaxerxés en montant ſur le trône. C'eſt celui à qui les Grecs, à cauſe de ſa mémoire prodigieuſe, ont donné le nom de Mnemon, c'eſt-à-dire, de grande memoire. Ce

(1) 431. ans avant J. C.
(2) 425. ans avant J. C.
(3) 424. ans avant J. C.
(4) 413. ans avant J. C.
(5) 405. ans avant J. C.

Prince étant auprès de ſon pere dans ſa derniere maladie ; lui demanda comment il avoit fait pour gouverner ſi tranquillement ſes Etats ; le Roi prêt à expirer lui fit cette réponſe : *En faiſant toujours ce que la juſtice & la Religion demandoient.* Paroles remarquables, qui ſeroient toujours ſuivies par les Souverains, s'ils ne s'en rapportoient qu'à la bonté de leur caractere ; mais ils n'en ſont que trop ſouvent détournés par de mauvais miniſtres, plus occupés à faire éclater leur autorité que le pouvoir de leur maître. Artaxerxès fut à peine ſur le trône, qu'il penſa périr par un complot de Cyrus ſon frere. Ce regne, l'un des plus longs que fourniſſe l'hiſtoire des Perſes, eſt auſſi un des plus connus. *Plutarque* qui a fait la vie de ce Prince, ſuffit avec ce qui s'en trouve dans les hiſtoriens originaux qu'on eſt obligé de lire. Et *Xenophon*, l'un des plus grands hommes de l'antiquité, a fait un détail circonſtancié de l'expedition de Cyrus contre ſon frere Artaxerxés. Sa *retraite des dix mille* Grecs qui ſe fit (1) aprés la fatale journée où périt le jeune Cyrus, ſera toujours l'admiration des plus grands capitaines.

EXPEDITION DU JEUNE CYRUS.

Cyrus avoit plus d'ambition que de prudence. Le gouvernement général de toute l'Aſie mineure ne le ſatisfaiſoit pas : il vouloi occtuper ſeul le trône des Perſes. Pour cela il ſe lia avec les Grecs, & leva l'étendard de la révolte. Il commença une marche de plus de cinq cens lieuës avec treize mille Grecs qui faiſoient la fleur d'une armée, où il y avoit encore cent mille hommes d'autres troupes, & la finit (2) en quatre-vingt treize jours. Cyrus partit donc de Sardes, paſſa le Méandre ſur un pont de batteaux, & ſe rendit à Coloſſes, auprès de laquelle il fit la revûë de ſon armée. De la Myſie, il paſſa dans la haute Phrygie, & ſéjourna cinq jours dans les plaines de Caiſtre, qui ſont au centre de cette Province. La Reine de Cilicie vint au-devant de Cyrus : elle apporta de l'argent, & même quelque choſe de plus. Le Prince diſtribua l'argent aux ſoldats, & garda le reſte pour lui ; mais pour récompenſer à ſon tour cette Reine ſi généreuſe, il fit faire l'exercice à ſon armée, & lui montra l'image ſeule d'un combat qui étonna, & qui effraya même cette Princeſſe. L'armée vint à Iconie, derniere ville de la Phrygie. La Reine ſe ſépara de Cyrus, & ce Prince entra dans la Cappadoce : il paſſa enſuite les montagnes pour entrer dans la Cilicie, dont le Roi Sienneſis époux de la Reine pouvoit lui fermer les paſſages ; mais il ſe retira, & Cyrus arriva à Tharſe qui en eſt la capitale. Cette ville fut ſaccagée & pillée par les Grecs. Auſſi-tôt que Cyrus y fut arrivé, il manda Sienneſis qui répondit, qu'il n'avoit pas accoutumé de ſe trouver en un lieu où il ne fût pas le plus fort. Cependant il y vint après les aſſurances verbales que le Prince lui fit donner. Cyrus ſe rendit à Iſſe qui eſt la derniere ville de la Cilicie, & avant que d'entrer dans la Syrie, on paſſa les détroits où ſont deux murs qui ferment cette Province. L'un eſt gardé par les Perſes du côté de la Syrie, & l'autre par les Ciliciens de leur côté. On traverſa donc la Syrie, & l'on arriva à Thapſaque ſur l'Euphrate que Cyrus fit paſſer à ſon armée pour entrer dans la Méſopotamie. On côtoya ce fleuve

(1) 401. ans avant J. C. (2) Xenophon de Expeditione Cyri Junioris.

&c

& Cyrus enfin aprés avoir évité bien des dangers arriva dans la Province de Babylone, où ſe donna la bataille contre Artaxerxès ſon frere. Cyrus ayant rangé ſon armée, viſita tous les poſtes, parla aux principaux officiers; & l'un d'eux lui ayant demandé s'il croyoit que le Roi dût donner bataille : Oüi, dit Cyrus ; s'il eſt mon frere, il ne ſouffrira point que je poſſede tout ceci ſans mettre l'épée à la main. On prétend que l'armée d'Artaxerxès montoit à plus de douze cens mille hommes. On ne ſe battit néanmoins qu'après pluſieurs autres jours de marche.

Dès qu'on apperçut l'ennemi, l'armée de Cyrus ſe mit ſous les armes, Clearque qui commandoit les Grecs, occupa la droite du côté de l'Euphrate; & avoit à ſa gauche les autres colonels Grecs; il rangea ſur la même ligne quelque cavalerie étrangere avec l'infanterie legere des Grecs : le reſte s'étendit ſur l'aîle gauche ſous le commandement d'Ariée, qui étoit ſon Lieutenant General. Le Prince marchoit la tête nuë, ſelon la coutume des Perſes, ſuivi de ſix cens cavaliers armés de toutes pieces. Il étoit déja midi que l'ennemi ne paroiſſoit point : mais ſur les trois heures, il s'éleva une grande pouſſiere, après quoi on vit briller les armes & les étendards. Tiſaphernès étoit à l'aîle gauche avec la cavalerie armée d'armes blanches, à côté de lui étoit l'infanterie legere, après quoi on voyoit celle qui étoit peſamment armée : avec des boucliers de bois qui couvroient l'homme tout entier. On diſoit que c'étoient des Egyptiens. Il y avoit enſuite d'autre infanterie légere, & d'autre cavalerie, rangées par nations avec autant de front que de hauteur. Le devant de la bataille étoit couvert de chariots armés de faulx pour ouvrir les bataillons. Les Perſes, contre leur coutume, marcherent poſément & dans un grand ſilence. Sur ces entrefaites, comme Cyrus paſſoit le long de la bataille avec ſon truchement & trois ou quatre autres, il cria à Clearque qu'il donnât au centre où étoit le Roi, parce que delà dépendoit tout le ſuccès du combat. Mais comme les troupes d'Artaxerxès étoient en ſi grand nombre, qu'une ſeule de leurs aîles tenoit tout le front de l'armée de Cyrus, Cléarque craignit d'être enveloppé de toutes parts, s'il abandonnoit la riviere, & lui répondit qu'il ne ſe mît en peine de rien, & qu'il auroit ſoin de faire ce qu'il faudroit. Cependant l'armée d'Artaxerxès s'avançoit au petit pas, & celle de Cyrus ne bougeoit, parce que toutes les troupes n'étoient pas encore rangées. Cyrus marchoit entre les deux armées, quoique plus près de la ſienne, & les conſideroit l'une après l'autre, lorſque Xenophon l'apperçut, & piqua droit à lui pour ſavoir s'il n'avoit aucun ordre à donner. Il lui cria que les ſacrifices étoient favorables, & qu'il le rapportât aux ſoldats. Mais là-deſſus; aïant oüi du bruit dans les rangs, il demanda ce qu'il y avoit, & Xenophon répondit, que le mot paſſoit pour la ſeconde fois, dequoi étonné, il s'enquit quel il étoit. C'eſt le *Sauveur Jupiter* & *la victoire*, reprit Xenophon. Je l'accepte, dit Cyrus, il n'en faut point d'autre; & cela dit, il piqua au lieu où il devoit combattre. Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorſque les Grecs commencerent à chanter l'hymne du combat, & à marcher; mais comme en marchant leur ordre ſe rompoit, ce qui étoit détaché du gros couroit rejoindre le reſte. Après quoi ils jetterent de grands cris, comme on fait dans les ſolemnités de Mars, & s'ébranlerent tous enſemble, frappant des piques contre leurs boucliers pour étonner les chevaux : mais avant

qu'ils fuſſent à la portée du javelot, les barbares prirent la fuite, & les Grecs coururent après, criant l'un à l'autre qu'ils priſſent garde à ne ſe point trop emporter dans la courſe, de peur de rompre leurs rangs. Cependant les chariots dépourvûs de conducteurs couroient çà & là, tantôt vers leurs gens, tantôt vers les Grecs qui faiſoient alte, lorſqu'ils les voïoient venir, & il y eut un ſoldat qui s'étant arrêté, pour les contempler, en fut choqué, ſans être bleſſé ni lui, ni aucun autre. Cyrus voïant les Grecs victorieux, ne ſe laiſſa pas tranſporter à une joïe prématurée, quoiqu'il fut déja ſalué Roi par ceux qui étoient autour de lui: mais tenant ſes ſix cens chevaux ramaſſés près de ſa perſonne, il épioit la contenance de ſon frere, qui étoit au milieu du corps de bataille de ſon armée ſelon la coutume des Rois de Perſe, ſoit pour y être plus en ſûreté, ſoit pour mieux donner les ordres partout; car les autres chefs en font autant, chacun à la tête de la troupe qu'il commande. Cependant le Roi qui ne vit point d'ennemis devant lui tourna pour envelopper les Grecs; mais Cyrus l'aïant apperçû, craignit qu'il ne les prît en queuë & ne les défit. Il courut donc droit à lui avec ſes ſix cens chevaux, & tua, à ce qu'on dit, de ſa main Artagersès, qui commandoit les ſix milles hommes qui étoient devant le Roi: mais comme il les eut rompus, tous ſes gens ſe débanderent dans la pourſuite; de ſorte qu'il ne demeura preſque autour de lui que ceux qui mangeoient à ſa table, avec leſquels il piqua contre le Roi, & criant, je le vois, lui lança ſon javelot, & le bleſſa à l'eſtomac à travers ſes armes, à ce que dit le medecin Cteſias qui panſa la plaïe. Ce fut là que Cyrus reçut un coup audeſſus de l'œil, & étant venu aux mains avec ſon frere, & leur nobleſſe de part & d'autre, pour les défendre, il fut tué avec huit des principaux de ſa cour.

Ainſi mourut le plus digne ſucceſſeur du grand Cyrus, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, & celui qui a eu l'ame la plus royale. Car dès ſon enfance lorſqu'il étoit nourri à la Porte, c'eſt-à-dire, à la cour du Roi comme ſon frere, & les enfans des grands de Perſe, on le voïoit exceller au-deſſus des autres en toutes ſortes d'exercices. C'eſt-là veritablement qu'on pouvoit voir de grands exemples de modeſtie, & qu'il ne s'entendoit ni dire, ni faire aucune choſe deshonnête, & c'étoit une école admirable pour la jeuneſſe de voir le Prince qui diſtribuoit les peines & les récompenſes, & qui leur apprenoit à commander & à obéir. C'étoit donc lui qui ſe montroit & le plus docile & le plus obéïſſant; qui ſavoit le mieux manier un cheval, & qui s'y plaiſoit davantage; adroit à tirer de l'arc & à lancer le javelot; hardi à la chaſſe lorſqu'il fut plus grand, il ſoutint un jour l'attaque d'un ours; & l'aïant colleté, il tomba avec lui en bas de ſon cheval, dont il porta depuis les marques ſur le viſage; mais à la fin il le tua, & ſût récompenſer liberalement celui qui avoit couru le premier à ſon ſecours. Lorſque ſon pere l'eut fait gouverneur de la Lydie & des Provinces voiſines, il témoigna qu'il n'avoit rien plus à cœur que de tenir ſa parole, ſoit dans un traité, ſoit dans une ſimple promeſſe verbale. C'eſt pourquoi non-ſeulement les villes de ſon gouvernement, mais les ennemis même avoient une entiere croïance en lui. Lorſqu'il commença la guerre contre Tiſaphernès; toutes les places ſe rendirent à lui volontairement, hormis Milet, parce qu'il vouloit rétablir les bannis, & diſoit hautement, que puiſqu'il avoit pris leur

protection, il periroit plutôt que de les abandonner, quand ils ne seroient ni si puissans, ni si considerables qu'ils étoient. Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le rendoit au double, & ne souhaitoit vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé ses amis en bienfaits, & ses ennemis par la vangeance. C'a été le Prince de son temps pour qui l'on a mieux aimé exposer ses biens & sa vie; les méchans ne triomphoient pas de sa bonté; car il les punissoit sans misericorde. Tous les grands chemins étoient dans son gouvernement pleins d'estropiés & d'autres miserables, parce qu'on n'y souffroit aucune injure, & chacun pouvoit aller sans crainte où il lui plaisoit, & emporter ses biens avec lui. Il aimoit sur tout à faire du bien aux vaillans hommes; ainsi par tout où il étoit il se trouvoit toujours une infinité de gens de courage, qui s'exposoient volontairement pour lui. S'il voïoit quelqu'un s'adonner à la justice & à la vertu, c'étoit celui-là qu'il élevoit aux honneurs & aux dignités; & non pas les ambitieux ni les avares, il croïoit que les gens de bien doivent être naturellement maîtres des autres. Il avoit sur tout une armée bien disciplinée, où l'on servoit par affection, & non par interêt, & où la paye étoit la moindre récompense qu'on devoit attendre de ses services. Aussi jamais Prince n'a été mieux servi que lui, parce qu'il ne laissoit point de service sans récompense. S'il voïoit dans son gouvernement quelque homme économe qui prît plaisir à faire valoir son bien, & à l'augmenter par des moïens honnêtes, bien loin de le piller, il faisoit gloire de l'enrichir, de sorte qu'on prenoit plaisir à travailler, parce qu'on possedoit sans crainte; & il étoit inutile de lui cacher ses trésors, il ne souhaitoit que ceux qu'on vouloit dérober à sa connoissance. Personne n'a jamais sû obliger de meilleure grace, ni mieux gagner le cœur de ceux qui le pouvoient servir; car comme il vouloit être aidé dans ses desseins, il assistoit aussi ses amis dans les leurs, il leur donnoit tous les presens qu'il recevoit, aïant attention à distribuer ce qui étoit propre à chacun, armes ou ornemens; il avoit accoutumé de dire qu'il ne se pouvoit pas servir de tout ce qu'on lui donnoit & qu'un Prince étoit bien paré qui avoit une belle suite. Or de faire du bien à ses amis, & de les vaincre en liberalité, je ne le trouve pas étrange dans une si haute fortune; mais de les surpasser en affection, & d'avoir plus de soin de les obliger, qu'ils n'en avoient de le servir, c'est en quoi on l'estimoit & on l'admiroit. S'il trouvoit quelque vin excellent, il leur en envoïoit avec ordre de leur dire qu'il n'en avoit jamais bû de meilleur, & qu'il les prioit d'en gouter avec leurs amis. S'il arrivoit dans les marches d'armée qu'on manquât de fourages, comme il en avoit toujours de reste à cause de la multitude de ses officiers, & qu'il étoit très-bien servi, il prenoit la peine de leur en envoïer, leur faisant dire qu'il ne vouloit pas que les chevaux de ses amis mourussent de faim à son service. Quand il visitoit son gouvernement, s'il avoit à faire une entrée ou quelqu'autre action où il dût être remarqué, il faisoit appeller ceux qu'il aimoit le plus, & les entretenoit durant toute la cérémonie, pour montrer l'estime qu'il en faisoit, de sorte que personne, à mon avis, n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs ni parmi les Barbares. Et le plus grand témoignage qu'on en puisse donner, est, qu'on ne quitta jamais son service pour celui du Roi, au lieu qu'il en passoit tous les jours une infinité du parti du Roi au sien depuis que la guerre fut déclarée; & même des favoris, sur la créance qu'il sau-

roit mieux reconnoître leurs ſervices. Auſſi ce qui lui arriva à la mort eſt une marque certaine qu'il ſavoit bien choiſir ſes amis, & qu'il en étoit ſolidement aimé. Car les plus grands de ſa cour ſe firent tous tuer ſur lui ; il n'y eut qu'Ariée qui commandoit la cavalerie de l'aîle gauche, qui s'enfuit avec tous ſes gens dès qu'il eut appris ſa mort.

Le Roi lui fit couper la tête & la main droite, & pourſuivant ſa victoire, il donna juſqu'au camp de Cyrus, à travers lequel Ariée s'enfuit avec toutes ſes troupes à quatre lieuës delà, juſqu'à l'endroit où l'armée avoit campé le jour précedent. Artaxerxès pilla donc le camp de ſon frere, & prit une de ſes concubines qui étoit de la Phocide, qu'on appelloit la belle & la ſage. Il y en avoit une autre plus jeune de Milet, qui ſe ſauva toute nuë au quartier des Grecs, & ceux qui étoient reſtés à la garde du camp le défendirent vaillamment avec leur bagage. Le Roi étoit alors éloigné du corps de troupes des Grecs d'environ une lieuë, & chacun croïoit avoir remporté la victoire, parce que l'un pourſuivoit ſon ennemi, & l'autre pilloit ſon camp : mais comme cela fut ſû de part & d'autre, le Roi rallia ſes gens, & Clearque demanda à Proxene qui étoit le plus près de lui, s'il détacheroit quelques troupes pour aller au ſecours du camp, ou s'il marcheroit en perſonne avec toute l'armée. Sur ces entrefaites on vit le Roi qui s'avançoit en bataille, & les Grecs firent un quart de converſion pour le recevoir, mais il alla paſſer au-deſſus de leur aîle gauche, par où il étoit venu, emmenant ceux qui s'étoient rendus aux Grecs dans la bataille avec les troupes de Tiſaphernès. Car ce General ne s'enfuit pas avec le reſte de l'aîle gauche, mais donna le long du fleuve à travers l'infanterie légere des Grecs, qui s'ouvrit, pour lui faire paſſage, & fit ſa décharge ſur lui en paſſant ſans perdre un ſeul homme. Tiſaphernès donc paſſa outre, ſans retourner à la charge, parce qu'il ſe ſentoit trop foible, & donna juſqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi, & lui dit que les Grecs étoient victorieux. Cependant les Grecs voïant le Roi ſur leur aîle gauche ; craignirent qu'il ne tournât pour les envelopper, de ſorte qu'ils la retirerent le long du fleuve pour la mettre à couvert de la riviere ; mais là-deſſus le Roi fit un mouvement, & ſe vint ranger devant eux, en la même ſituation qu'il étoit au commencement du combat. Ils recommencerent donc à chanter l'hymne avec plus de joie qu'auparavant ; mais les Barbares lâcherent le pied, comme la premiere fois, & encore de plus loin, & furent pourſuivis juſqu'à un village qui étoit au bas d'une colline, ſur laquelle leur cavalerie fit alte, couvrant de ſes eſcadrons toute l'étenduë de la montagne. Les Grecs s'arrêterent quelque temps pour voir leur contenance & leur réſolution ; mais comme ils recommencerent à marcher, les barbares s'écarterent ſans faire leur retraite en gros comme auparavant. Clearque après avoir rangé ſes troupes au pied de la coline, fit monter deux officiers pour voir ce qui étoit au-delà ; mais ils rapporterent que les ennemis fuïoient à toute bride. Comme il étoit preſque nuit, les Grecs quitterent leurs armes pour ſe repoſer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paroiſſoit point, ni perſonne de ſa part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la pourſuite des ennemis, ou qu'il ſe hâtoit de ſe rendre maître de quelque place importante, car ils ne ſavoient pas ſa mort. On délibera donc ſi l'on feroit venir le bagage pour camper

à cet endroit, mais il fut trouvé plus à propos de retourner au camp où l'on arriva ſur l'heure du ſouper, & l'on trouva la plûpart du bagage pris avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine, que Cyrus faiſoit mener pour les Grecs en cas de neceſſité. La plûpart donc demeurerent tout le jour ſans manger ; car avant que l'armée eût ordre de prendre quelque nourriture, on avoit découvert l'ennemi.

Les Grecs ne ſurent la mort de Cyrus que le lendemain de la bataille. Ils étoient victorieux de leur côté : c'eſt pourquoi avec cette noble fierté qu'inſpire la victoire, ils firent offrir au Roi la couronne des Perſes, parce que c'étoit au vainqueur de la donner. Le Roi leur envoya demander leurs armes par Tiſaphernès ; mais ils témoignerent qu'ils periroient plutôt que de les rendre, & que ſi le Roi ſe croïoit victorieux, il pouvoit les venir prendre. Cependant ils offrirent genereuſement leur amitié à Artaxerxès. La négociation n'eut aucun ſuccès : & les Grecs ſe préparerent à leur départ. Ils ne laiſſoient pas d'être embarraſſés ; ſe trouvant au centre de la Perſe, entourés d'une armée victorieuſe, & dans un éloignement prodigieux de leur païs. Cependant ils entreprirent ſans autre proviſion que leur courage, cette retraite étonnante qu'on appelle la *Retraite des dix mille*, dans laquelle ils firent une marche de plus de huit cens lieuës, aïant toujours les armes à la main. Les Grecs avancerent vers l'armée du Roi, qui fut ſi étonné de ce mouvement, qu'il envoïa demander la paix aux Grecs. Comme les Perſes ne cherchoient qu'à faire périr tous les Grecs, ils trainerent la négociation : on convint cependant de les eſcorter, & ils prirent la réſolution de gagner les bords du Tygre vers une ville nommée Sitace ; ils paſſerent cette riviere ſur un pont de batteaux, & la côtoïerent enſuite en remontant à travers des deſerts. La riviere de Zabate qu'il falloit paſſer, fournit aux Perſes l'occaſion d'aſſommer les principaux officiers des Grecs : mais ces derniers réſolurent de ne faire dans leur marche qu'un bataillon quarré, pour être toujours en état de défenſe. Ce fut en cette ſorte qu'ils arriverent aux montagnes des Carduques, en ſouffrant cependant de temps en temps quelques difficultés. Les Grecs avoient quitté le Tygre pour paſſer de ces montagnes dans l'Armenie, & par là remonter au-deſſus des ſources du Tygre & de l'Euphrate. Enfin après avoir penetré par le païs des Taoques, des Calybes, des Scythiniens & des Macrons, & même au travers de la Colchide, on ſe rendit à Trebiſonde ſur le Pont-Euxin. Il paroiſſoit que les plus grands dangers étoient paſſés après une marche d'environ trois cens lieuës : ainſi les Grecs s'acquitterent des vœux qu'ils avoient faits à Jupiter, à Hercules & aux autres divinités, & l'on fit des jeux en leur honneur. Delà les Grecs allerent ſoit par terre, ſoit par mer juſques à Heraclée ; ils gagnerent enſuite Chryſopolis, & enfin ils arriverent vis-à-vis Byſance, aujourd'hui Conſtantinople : ils y paſſerent la mer, & quelques-uns ſe mirent au ſervice du Prince de Thrace, d'autres regagnerent les villes d'Ionie, & navigerent vers Lampſaque, d'où ils allerent à Troye, à Pergame, & delà à Parthenie où finit cette longue & merveilleuſe marche décrite avec cette belle & noble ſimplicité qui fait le caractere de *Xenophon*, dont l'ouvrage a été traduit dans preſque toutes les langues vivantes.

Quelque temps après cette expédition, les Lacédémoniens attaquerent les Perſes : mais ceux-ci qui ne ſe croïoient point aſſez forts pour s'oppoſer ſeuls à cette médiocre

puiſſance, furent contraints de chercher des alliés dans la Grece (1). Les Athéniens jaloux de la grandeur de Lacédémone entrerent dans cette alliance : ce qui donna lieu de relever les murs d'Athenes. Les Lacédémoniens en furent ſi allarmés, qu'ils demanderent la paix au Roi de Perſe ; mais elle ne ſe conclut pas d'abord : les operations des Lacédémoniens furent ſi foibles en Aſie, que les Perſes crurent n'avoir plus rien à craindre de cette république. Les Athéniens les attaquerent ; mais enfin pour ſe pouvoir ſoutenir, ils conclurent (2) une paix honteuſe avec Artaxerxés, qui depuis attaqua Evagoras Roi de Cypre, qu'il ne put ſoumettre. Il ſe réduiſit ſeulement à lui accorder la paix, pour pouvoir attaquer les Caduſiens, peuple belliqueux entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin. Son armée eut beaucoup à ſouffrir dans les montagnes où il faut être accoutumé pour y pouvoir ſubſiſter ; il y perdit de braves généraux, ſur-tout Camiſſarés, pere du célebre Datamés, dont *Cornelius Nepos* a fait la vie avec aſſez de détail & d'étenduë. Artaxerxés voulut enſuite ſoumettre l'Egypte, qui depuis plus de trente-ſix ans s'étoit revoltée, & s'étoit donnée des Rois de ſa nation : mais ils ſe firent avec tant de lenteur, que ſes préparatifs devinrent inutiles, quoiqu'il eût une armée de deux cens vingt mille hommes, & une flotte de trois cens galeres.

Le regne de ce Prince (3) ne finit pas auſſi glorieuſement qu'il avoit commencé. Il s'éleva des cabales, occaſionnées par des diſputes au ſujet de la ſucceſſion. Pour prévenir les guerres civiles, il déſigna pour ſucceſſeur Darius l'aîné de ſes enfans. Ce qui n'empêcha pas ce jeune Prince de conſpire contre Artaxerxès. La conſpiration fut découverte, & les conjurés punis. Enfin Artaxerxès Ochus trouva moïen de ſucceder à ſon pere Mnemon, qui mourut à l'âge de quatre-vingt quatorze ans, après un regne de quarante-ſix.

Ochus cacha néanmoins pendant dix mois la mort de ſon pere. Les commencemens de ſon regne furent extremement agités & plein de revoltes, (4) Mais il appaiſa les troubles, ſoumit l'Egypte ; & aprés avoir pacifié ſes états, il paſſa les dix dernieres années de ſa vie dans le luxe & la débauche : enfin aprés un regne de vingt & un ans, il fut empoiſonné par Bagoas ſon favori. Cet Eunuque qui s'étoit emparé de l'autorité ſouveraine, plaça ſur le trône des Perſes Arsés ou Arſamés, le dernier des fils d'Artaxerxés Mnemon. (5) Il ne donnoit à ce jeune Prince que le nom de Roi, & ſe reſervoit tout le pouvoir : il ne lui laiſſa même la couronne que deux ans, aprés quoi il l'aſſaſſina pour la faire paſſer ſur la tête de Darius Codoman. On prétend que ce Prince deſcendoit de Darius le Bâtard, & qu'ainſi il étoit du ſang roïal. Darius le Bâtard eut un fils nommé Oſtanes, dont il eſt parlé dans (6) Plutarque. Ce fils en eut un nommé Arſanés, qui épouſa Syſigambis ſa ſœur, & eut d'elle Codoman, qui monta ſur le trône des Perſes trois cens trente-ſix ans avant l'Ere chretienne, l'année même qu'Alexandre le Grand parvint à la Couronne de Macedoine. L'hiſtoire ne marque pas comment Codoman échapa à la fureur de Darius le Bâ-

(1) 393. ans avant J. C.
(2) 387. ans avant J. C.
(3) 374. ans avant J. C.
(4) 360. ans avant J. C.
(5) 339. ans avant J. C.
(6) Plutarch. in Artaxerxe.

tard. On voit ſeulement qu'au commencement du regne d'Ochus il étoit dans une condition peu avantageuſe. Tout au plus pouvoit-il être maître general des courriers, ce qui eſt peu de choſe pour un Prince du ſang. Mais il arriva pendant la guerre que Ochus fit aux Caduſiens, qu'un brave de cette nation aïant défié toute l'armée de Perſe de trouver un homme qui voulut ſe battre avec lui ſeul à ſeul, Codoman accepta le défi, le combattit & le tua; & pour récompenſe de cette belle action, il fut fait Gouverneur d'Armenie. Il étoit encore dans ce poſte quand Bagoas l'en tira pour le faire monter ſur le trône; mais ce dernier ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il n'auroit pas ſous Darius Codoman l'autorité qu'il s'étoit promiſe. Il réſolut donc de ſe défaire de lui comme il s'étoit défait des autres; & il avoit déja le poiſon prêt pour l'executer. Darius en fut averti; & quand on lui preſenta la coupe empoiſonnée, il la fit boire à Bagoas lui-même. Cette mort lui aſſura la poſſeſſion tranquille de la couronne. Le portrait que l'hiſtoire fait de ce Prince le repreſente comme le plus bel homme & le mieux fait de tout l'empire des Perſes, & en même-temps comme le plus brave, le plus doux, & le plus genereux. Son malheur fut d'avoir affaire avec Alexandre. L'hiſtoire de ces deux Princes eſt ſi mêlée, qu'on trouvera dans celle d'Alexandre tout ce qui regarde la ſuite de celle de Codoman, & la ruine entiere de l'empire des Perſes, qui depuis que Cyrus y étoit monté juſqu'à la priſe de Babylone par Alexandre, avoit ſubſiſté deux cens cinq ans.

Recapitulation de toute cette Histoire.

Pour éviter la confuſion dans une hiſtoire ſi embarraſſée, je crois la devoir reprendre ici en peu de mots. Les Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie furent ſeparés dans leur premiere origine. Nembrod établit le premier, & Aſſur fonda le ſecond. Nembrod commença, ſuivant la ſupputation que nous embraſſons, l'an deux mille ſix cens quarante avant l'Ere Chrétienne. Ceux néanmoins qui ſuivent la ſupputation du texte Hebreux ou de la Vulgate, peuvent faire commencer ſon regne deux mille deux cens trente ans avant Jeſus-Chriſt, & ſon Roïaume aura vrai-ſemblablement été uni à celui d'Aſſyrie vers l'an ſeize cens cinquante-quatre avant l'Ere Chrétienne. Nembrod eut donc des ſucceſſeurs qui regnerent après lui dans le Roïaume de Babylone quatre cens quarante ans: ils furent ſoûmis par les Rois d'Aſſyrie, & les deux Roïaumes unis. Aſſur fonda le peuple & le Roïaume d'Aſſyrie. Ceux qui ſuivent le texte Hebreu le peuvent confondre avec le Belus Aſſyrien pere de Ninus. On les regarde ordinairement comme les auteurs de cette Monarchie, fondée cependant avant Moïſe. Ceux qui ſuivent le texte Grec ou la ſupputation du Samaritain, doivent mettre une diſtance entre Aſſur & le Belus Aſſyrien. Cette diſtance aura été occupée par des Rois qui ſont inconnus, ſelon Diodore de Sicile. Belus fut donc le chef des Rois Aſſyriens qui nous ſont connus: outre Ninus il eut pour ſucceſſeur la premiere Semiramis & Ninias. Après Belochus une autre famille monte ſur le trône d'Aſſyrie: elle ſubſiſte juſqu'à Sardanaple, à la mort duquel il ſe fait une diviſion de l'empire d'Aſſyrie, qui avoit ſubſiſté quatorze cens ſoixante ans ſous quarante & un Rois. Les Médes ſe ſéparent & vivent quelque temps en liberté ſous la protection de leurs anciens

maîtres; après quoi ils ont des Rois de leur nation environ ſoixante ans après la revolte d'Arbacès; ce nombre joint aux quatorze cens ſoixante que l'ancien Roïaume d'Aſſyrie a ſubſiſté, fait les quinze cens vingt ans qu'Herodote peut avoir donné à l'empire d'Aſſyrie. Pendant les ſoixante dernieres années qui ſuivirent la mort de Sardanapale, les Rois d'Aſſyrie continuent de regner avec un domaine moins étendu, mais toujours avec beaucoup de puiſſance ſous le gouvernement de Phul & de ſes ſucceſſeurs, gens inquiets & remuans. Babylone a auſſi des Rois dont le premier fut Beleſis; ſuit Nabonaſſar & les autres qui ne ſont connus que de nom, juſques à Aſſaradon Roi d'Aſſyrie, qui réunit Babylone à ſon empire. Ses ſucceſſeurs poſſederent les deux couronnes juſques à ce que Nabopolaſſar Gouverneur de Babylone & pere de Nabuchodonoſor le Grand, ſe révolta contre Chinaladan, qu'il aſſiégea dans Ninive, & qu'il obligea de ſe brûler dans ſa capitale. Il fut aidé dans ſa revolte par le Roi des Médes, & ſe rendit maître par-là des Roïaumes d'Aſſyrie & de Babylone. Ses ſucceſſeurs ſubſiſterent juſqu'à ce que Cyrus avec Aſtyagès, dernier Roi des Médes, fit la conquête de cette grande ville ſous Nabonedus petit-fils de Nabuchodonoſor. Après Dejocés trois autres Rois regnerent ſur les Médes. Aſtyagès qui étoit le dernier eut pour ſucceſſeur Cyrus qui réunit en ſa perſonne le Roïaume des Perſes qu'il tenoit de Cambyſe ſon pere le Roïaume des Médes qu'il tenoit de ſon épouſe fille d'Aſtyagès, & celui de Babylone & d'Aſſyrie qui étoit dû à ſa valeur, avec d'autres conquêtes qu'il fit pendant prés de trente ans qu'il fut à la tête des armées, ſoit comme General, ſoit comme maître abſolu. Ses ſucceſſeurs, les uns bons, les autres médiocres, les autres enfin très-mauvais conſerverent comme ils purent ce grand empire, qui fut détruit par Alexandre, trois cens trente & un ans avant l'Ere Chrétienne. Alors commence une autre époque dans l'hiſtoire generale de l'ancien monde que nous examinerons après avoir donné le détail de l'hiſtoire Grecque. La premiere & la ſeconde de nos grandes *Tables Chronologiques* feront voir au premier coup d'œil tout le plan de cette hiſtoire, ſuivant les deux opinions les plus approuvées des ſavans: elles ſerviront même à faire la comparaiſon de ce Roïaume avec ceux de l'ancienne hiſtoire qui ont ſubſiſté en même temps.

AUTEURS A LIRE POUR L'EXAMEN DE CETTE HISTOIRE.

Tout ce que je viens de dire ſur les Roïaumes de Babylone, d'Aſſyrie, des Médes & des Perſes peut ſuffire à ceux qui ne ſont point appellés à de profondes études. Ceux qui voudroient prendre la peine de tout voir & de tout examiner par eux-mêmes, peuvent avec les ſuites des Rois de ces premieres monarchies rapportées par Euſebe & par le Syncelle dans leurs chroniques, lire ce qu'*Herodote* & *Diodore de Sicile* en ont dit au commencement de leur hiſtoire, & ce qui nous reſte des fragmens de *Cteſias* dans la Bibliotheque de Photius. Il faut encore rechercher quelques autres fragmens diſperſés de côté & d'autre dans quelques anciens auteurs. Mais parmi les modernes ceux qui ſuivent le ſentiment attribué a Herodote qui ne donne que cinq cens vingt ans de durée au premier empire d'Aſſyrie, ſont *Conringius*, le P. *Abraham* Jeſuite & *Uſſerius*. Ces trois écrivains qui ont eu un grand ſens joint à beaucoup de

de ſavoir, ont déterminé & par leurs raiſons & par leurs obſervations beaucoup de ſavans à ſuivre leur ſentiment. Il a été embraſſé par *Cellarius*, par M. *Boſſuet*, par le P. de *Montfaucon* dans ſon Hiſtoire de Judith, par M. *Baſnage* dans ſes Antiquités Judaïques, & par le P. *Tournemine* dans les Diſſertations jointes à la Chronologie Sacrée qu'il a miſe à la fin de ſon édition des Commentaires de Menochius ſur l'Ecriture Sainte. Ceux des modernes qui ſuivent le ſentiment ordinaire qui donne treize ou quatorze cens ans au premier Roïaume d'Aſſyrie, ſont le P. *Petau* Jeſuite, Ulrich *Huberus*, Samuel *Schurtzfleiſch*, & le P. *Pezron* dans ſon livre de l'*Antiquité des Temps rétablie*. On doit y joindre les auteurs qui ont écrit de l'ancienne Perſe; nous marquons les uns & les autres dans les Articles XXX. & XXXI. de notre Catalogue.

Il faut de l'inſtruction dans l'hiſtoire. Je ne voudrois pas qu'un lecteur reſtât ſur tant de difficultés ſans ſavoir au moins l'avantage qu'il en peut tirer pour les mœurs. Le voilà tel qu'il a été dicté par l'éloquence & la ſageſſe même. Je ne ſuis pas aſſez temeraire pour prétendre aller au-delà de ce qu'a fait le grand homme, dont je vais donner l'Extrait, & je ſuis trop ſincere, pour me ſervir de ce qu'il a dit de ſage & de ſenſé ſans lui en faire honneur.

EXTRAIT
DU DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
de M. BOSSUET Evêque de Meaux. Partie III.

Touchant les Aſſyriens, les Médes, & les Perſes.

ON a vû les Roïaumes qui ſont ſortis du premier empire des Aſſyriens, entre autre celui de Ninive & celui de Babylone. Les Rois de Ninive retinrent le nom de Rois d'Aſſyrie, & furent les plus puiſſans. Leur orgueil s'éleva bien-tôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi leſquels on compte celle du Royaume des Iſraëlites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu & un miracle viſible pour les empêcher d'accabler la Judée ſous Ezechias; & on ne ſût plus quelles bornes on pourroit donner à leur puiſſance quand on leur vit envahir un peu après dans leur voiſinage le Royaume de Babylone, où la famille Royale étoit défaillie.

Babylone ſembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient

pleins d'eſprit & de courage. De tout temps (1) la Philoſophie regnoit parmi eux avec les beaux arts, & l'Orient n'avoit gueres de meilleurs ſoldats que les Chaldéens. L'antiquité admire (2) les riches moiſſons d'un pays que la négligence de ſes habitans laiſſe maintenant ſans culture; & ſon abondance le fit regarder ſous les anciens Rois de Perſe comme la troiſiéme partie d'un ſi grand empire. Ainſi les Rois d'Aſſyrie enflés d'un accroiſſement qui ajoûtoit à leur monarchie une ville ſi opulente, conçurent de nouveaux deſſeins. Nabuchodonoſor I. crût ſon empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonoſor II. ſuperbe plus que tous les Rois ſes prédeceſſeurs, après des ſuccès inoüis & des conquêtes ſurprenantes, voulut plutôt ſe faire adorer comme un Dieu, que commander comme un Roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes & quelle enceinte y vit-on paroître? Il ſembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuſe du temple de Bel, & que Nabuchodonoſor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoiqu'abbatu par la main de Dieu, ne laiſſa pas de revivre dans ſes ſucceſſeurs. Ils ne pouvoient ſouffrir autour d'eux aucune domination; & voulant tout mettre ſous le joug, ils devinrent inſupportables aux peuples (3) voiſins. Cette jalouſie réünit contre eux avec les Rois de Médie & les Rois de Perſe, une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueil ſe tourne aiſément en cruauté. Comme les Rois de Babylone traitoient inhumainement leurs ſujets, des peuples entiers auſſi-bien que des principaux Seigneurs de leur empire ſe joignirent à Cyrus & aux Médes. Babylone trop accoutumée à commander & à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle ſe croit invincible, devient captive des Médes qu'elle prétendoit ſubjuguer, & périt enfin par ſon orgueil.

La deſtinée de cette ville fut étrange, puiſqu'elle périt par ſes propres inventions. L'Euphrate faiſoit à peu près dans ſes vaſtes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte: mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art & plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit (4) droit dans ſon cours, & jamais ne ſe débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroſer les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce ſecours. Pour rompre la violence de ſes eaux trop impétueuſes, il fallut le faire couler par mille détours, & lui creuſer de grands lacs, qu'une ſage Reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris mere de Labynithe, autrement nommée Naboníde ou Baltaſar, dernier Roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette Reine entreprit un travail bien plus merveilleux: ce fut d'élever ſur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville que l'immenſe largeur de ce fleuve ſéparoit trop, pûſſent communiquer enſemble. Il fallut donc mettre à ſec une riviere ſi rapide & ſi profonde, en détournant ſes eaux dans un lac immenſe que la Reine avoit fait creuſer. En même-temps on bâtit le pont, dont les ſolides materiaux étoient préparés, & on revêtit de brique les deux bords du

(1) Xenop. Cyrop. 11. 1v.
(2) Herodot. 1.
(3) Xenop. Cyrop. 111. 1v.
(4) Herodot. 1.

fleuve juſqu'à une hauteur étonnante, en y laiſſant des deſcentes revêtuës de même ; & d'un auſſi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une Reine ſi prévoyante ne ſongea pas qu'elle apprenoit à ſes ennemis à prendre ſa (1) ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creuſé que Cyrus détourna l'Euphrate, quand déſeſperant de réduire Babylone ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le paſſage que nous avons vû tant marqué par les Prophetes.

Si Babylone eut pû croire qu'elle eût été periſſable comme toutes les choſes humaines, & qu'une confiance inſenſée ne l'eût pas jetté dans l'aveuglement : non-ſeulement elle eût pû prévoir ce que fit (2) Cyrus, puiſque la mémoire d'un travail ſemblable étoit récente ; mais encore en gardant toutes les deſcentes, elle eût accablé les Perſes dans le lit de la riviere où ils paſſoient. Mais on ne ſongeoit qu'aux plaiſirs & aux feſtins : il n'y avoit ni ordre, ni commandement reglé. Ainſi périſſent non-ſeulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante ſe mit par tout : le Roi impie fut tué, & Xenophon (3) qui donne ce titre au dernier Roi de Babylone, ſemble déſigner par ce mot les ſacrileges de Baltaſar, que Daniel nous fait voir punis par une chute ſi ſurprenante.

Les Médes qui avoient détruit le premier empire des Aſſyriens, détruiſirent encore le ſecond, comme ſi cette nation eût dû être toûjours fatale à la grandeur Aſſyrienne. Mais à cette derniere fois la valeur & le grand nom de Cyrus fit que les Perſes ſes ſujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle eſt duë entierement à ce heros, qui aïant (4) été elevé ſous une diſcipline ſevere & reguliere, ſelon la coûtume des Perſes, peuples alors auſſi moderés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoûtumé dès ſon enfance à une vie ſobre & militaire. Les Médes autrefois ſi laborieux & ſi guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient beſoin d'un tel General. Cyrus ſe (5) ſervit de leurs richeſſes & de leur nom toujours reſpecté en Orient, mais il mettoit l'eſperance du ſuccès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perſe (6). Dès la premiere bataille le Roi de Babylone fut tué, & les Aſſyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau Roi ; & en montrant ſon courage, il ſe donna la réputation d'un Prince clément qui épargne le ſang des ſujets : il joignit la politique à la valeur. De peur de (7) ruiner un ſi beau païs qu'il regardoit déja comme ſa conquête, il fit reſoudre que les laboureurs ſeroient épargnés de part & d'autre. Il ſût reveiller la jalouſie des peuples voiſins contre l'orgueilleuſe puiſſance de Babylone qui alloit tout envahir ; & enfin la gloire qu'il s'étoit acquiſe autant par ſa generoſité & par ſa juſtice, que par le bonheur de ſes armes, les aïant tous réunis ſous ſes étendards, avec de ſi grands ſecours il ſoumit cette vaſte étenduë de terre dont il compoſa ſon empire.

(1) Herodot. 1.
(2) Ibid.
(3) Xenoph. VII.
(4) Xenoph. Cyrop. I.
(5) Polyb. V. 44. X. 24.
(6) Xenoph. Cyrop. IV. V.
(7) Ibid. V.

C'eſt par-là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit ſi puiſſante, qu'elle ne pouvoit gueres manquer de s'accroître ſous ſes ſucceſſeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perduë, il ne faut que comparer les Perſes & les ſucceſſeurs de Cyrus avec les Grecs & leurs Generaux, ſur tout avec Alexandre.

Cambyſe fils de Cyrus fut celui qui corrompit les mœurs des Perſes. Son pere ſi bien élevé parmi les ſoins de la guerre, n'en prit point (1) aſſez de donner au ſucceſſeur d'un ſi grand empire une éducation ſemblable à la ſienne; & par le ſort ordinaire des choſes humaines, trop de grandeur nuiſit à la vertu. Darius fils d'Hyſtaſpe, qui d'une vie privée fut élevé ſur le trône, apporta de meilleures diſpoſitions à la ſouveraine puiſſance, & fit quelques efforts pour réparer les déſordres. Mais la corruption étoit déja trop univerſelle: l'abondance avoit introduit trop de déreglemens dans les mœurs; & Darius n'avoit pas lui-même conſervé aſſez de force pour être capable de redreſſer tout-à-fait les autres. Tout dégenera ſous ſes ſucceſſeurs, & le luxe des Perſes n'eut plus de meſure.

Mais encore que ces peuples devenus puiſſans (2) euſſent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaiſirs, ils avoient (3) toujours conſervé quelque choſe de grand & de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le menſonge, qui paſſa toujours parmi eux pour un vice honteux & bas? Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le menſonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroiſſoit fainéante, honteuſe, ſervile, & d'autant plus mépriſable, qu'elle portoit à mentir. Par une generoſité naturelle à leur nation, ils traitoient (4) honnêtement les Rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces Princes fuſſent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laiſſoient commander dans leur pays avec preſque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perſes étoient honnêtes, civils, liberaux envers les étrangers, & ils ſavoient s'en ſervir. Les gens de merite étoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas arrivés à la connoiſſance parfaite de cette ſageſſe qui apprend à bien gouverner. Leur grand empire fut toujours régi avec quelque confuſion. Ils ne furent jamais trouver ce bel art depuis ſi bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, & d'en faire un tout parfait. Auſſi n'étoient-ils preſque jamais ſans révoltes conſiderables. Ils n'étoient pourtant pas ſans politique. Les regles de la Juſtice étoient connuës parmi eux, & ils ont eû de grands Rois qui les faiſoient obſerver avec une admirable exactitude. Les crimes étoient ſeverement (5) punis; mais avec cette moderation, qu'en pardonnant aiſément les premieres fautes, on réprimoit les rechutes (6) par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes loix, preſque toutes venuës de Cyrus, & de Darius fils d'Hyſtaſpe. Ils avoient des (7) maximes de gouvernement, des conſeils reglés pour les maintenir, & une grande ſubordination dans tous les emplois. Quand on diſoit que les Grands qui (8) compoſoient le conſeil étoient les yeux & les oreil-

(1) Plat. de leg. III.
(2) Plat Alcib. 1.
(3) Herodot. I. 1.
(4) Herodot. III.
(5) Herodot. 1.
(6) Plat. de leg. III.
(7) Eſth. I. 13.
(8) Xenoph. Cyrop. VIII.

les du Prince, on avertiſſoit tout enſemble le Prince qu'il avoit ſes miniſtres comme nous avons les organes de nos ſens, non pour ſe repoſer, mais pour agir par leur moyen ; & les miniſtres qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes ; mais (1) pour le Prince qui étoit leur chef, & pour tout le corps de l'état. Ces miniſtres devoient être inſtruits des anciennes maximes de la monarchie. Le (2) regiſtre qu'on tenoit des choſes paſſées ſervoit de regle à la poſterité. On y marquoit les ſervices que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du Prince & au grand malheur de l'état, ils ne demeuraſſent ſans (3) récompenſe. C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais ſe ſacrifier pour eux ſeuls, mais pour le Roi & pour tout l'état où chacun ſe trouvoit avec tous les autres. Un des premiers ſoins du Prince étoit (4) de faire fleurir l'agriculture ; & les Satrapes dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit auſſi pour veiller aux travaux ruſtiques : c'étoit deux charges ſemblables, dont l'une prenoit ſoin de garder le pays, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protegeoit avec une affection preſque égale, & les faiſoit concourrir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus (5) honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le reſpect qu'on inſpiroit aux Perſes dès leur enfance pour l'autorité Royale alloit juſqu'à l'excès, puiſqu'ils y mêloient de l'adoration, & paroiſſoient plutôt des eſclaves que des ſujets ſoumis par raiſon à un empire légitime : c'étoit l'eſprit des Orientaux, & peut-être que le naturel vif & violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme & plus abſolu.

La maniere dont on élevoit les enfans des Rois eſt admirée par (6) Platon, & propoſée aux Grecs comme le modele d'une éducation parfaite. Dès l'âge de ſept ans on les tiroit des mains des Eunuques pour les faire monter à cheval & les exercer à la chaſſe. A l'âge de quatorze ans, lorſque l'eſprit commence à ſe former, on leur donnoit pour inſtruction quatre hommes des plus vertueux & des plus ſages de l'état. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'eſt-à-dire dans leur langage, le culte des Dieux ſelon les anciennes maximes, & ſelon les loix de Zoroaſtre fils d'Oromaſe. Le ſecond les accoutumoit à dire la verité & à rendre la juſtice. Le troiſiéme leur enſeignoit à ne ſe pas laiſſer vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres & vraiment Rois, maîtres d'eux-mêmes & de leurs deſirs. Le quatriéme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des eſclaves, & leur eût ôté la confiance ſi néceſſaire au commandement. Les jeunes Seigneurs étoient élevés à la (7) Porte du Roi avec ſes enfans. On prenoit un ſoin particulier qu'ils ne viſſent, ni n'entendiſſent rien de deshonnête. On rendoit compte au Roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui rendoit étoit ſuivi par ſon ordre de châtimens & de récompenſes. La jeuneſſe qui les voyoit apprenoit de bonne-heure avec la vertu la ſcien-

(1) Eſth. I. 13.
(2) Ibid.
(3) Herodot. 1.
(4) Xenoph. Oeconom.
(5) Herodot. 1.
(6) Plat. Alcib. 1.
(7) Xenoph. de Exped. Cyri jun. lib. 4.

ce d'obéïr & de commander. Avec une telle inſtitution que ne devoit-on pas eſperer des Rois de Perſe & de leur nobleſſe, ſi on eut eû autant de ſoin de les bien conduire dans le progrès de leur âge qu'on en avoit de les bien inſtruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompuës de la nation les entraînoit bien-tôt dans les plaiſirs, contre leſquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confeſſer que, malgré cette moleſſe des Perſes, malgré le ſoin qu'ils avoient de leur beauté & de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur : ils s'en ſont toujours piqués, & ils en ont donné d'illuſtres marques. L'art militaire avoit parmi (1) eux la préference qu'il meritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'éxercer en repos; mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne ſurent ce que peut dans une armée la ſeverité, la diſcipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps ſans confuſion & à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé ſans choix un peuple immenſe qui alloit au combat aſſez reſolument, mais ſans ordre, & qui ſe trouvoit embarraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles, que le Roi & les Grands traînoient après eux ſeulement pour le plaiſir : car leur molleſſe étoit ſi grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faiſoit ſa demeure ordinaire; de ſorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, & de tout ce qui ſervoit à leurs plaiſirs. La vaiſſelle d'or & d'argent, & les meubles précieux ſuivoient dans une abondance prodigieuſe, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée compoſée de cette ſorte & déja embarraſſée de la multitude exceſſive de ſes ſoldats, étoit ſurchargée par le nombre démeſuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confuſion, on ne pouvoit ſe mouvoir de concert, les ordres ne venoient jamais à temps, & dans une action tout alloit comme il pouvoit, ſans que perſonne fût en état d'y pourvoir. Joint encore qu'il falloit avoir fini bien-tôt, & paſſer rapidement dans un pays : car ce corps immenſe & avide non ſeulement de ce qui étoit néceſſaire pour la vie, mais encore de ce qui ſervoit au plaiſir, conſumoit tout en peu de temps; & l'on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer ſa ſubſiſtance.

Cependant avec ce grand appareil, les Perſes étonnoient les peuples qui ne ſavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la ſavoient ſe trouverent ou affoiblis par leurs propres diviſions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis : & c'eſt par-là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle étoit, & de ſon antiquité & de ſes ſages inſtitutions, & des conquêtes de ſon Seſoſtris, devint ſoumiſe aux Perſes. Il ne leur fut pas mal-aiſé de dompter l'Aſie mineure, & même les colonies Grecques, que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompuës; mais quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vû, une milice reglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lute & les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits : des armées médiocres à la verité, mais ſemblables à ces corps vigoureux, où il ſemble que tout ſoit nerf, &

(1) Xenoph. Oeconom.

où tout eſt plein d'eſprit ; au reſte ſi bien commandées & ſi ſouples aux ordres de leurs Generaux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand, étoit une politique ferme & prévoyante qui ſavoit abandonner, hazarder & défendre ce qu'il falloit ; & ce qui eſt plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté & celui de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs naturellement pleins d'eſprit & de courage avoient été cultivés de bonne-heure par des Rois & des colonies venuës d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu par tout cette excellente police des Egyptiens. C'eſt de-là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lute, la courſe à pied, la courſe à cheval & ſur des chariots, & les autres exercices qu'ils nirent dans leur perfection par les glorieuſes couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à ſe rendre dociles, & à ſe laiſſer former par les loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en eſt troublé. Les Grecs étoient inſtruits à ſe regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'état. Les peres nourriſſoient leurs enfans dans cet eſprit ; & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne ſignifioit pas ſeulement parmi les Grecs la douceur & la déference mutuelle qui rend les hommes ſociables : l'homme civil n'étoit autre choſe qu'un bon citoyen qui ſe regarde toujours comme un membre de l'état, qui ſe laiſſe conduire par les loix, & conſpire avec elles au bien public, ſans rien entreprendre ſur perſonne. Les anciens Rois que la Grece avoit eû en divers pays, un Minos, un Cecrops, un Theſée, un Codrus, un Temene, un Creſphonte, un Euryſtene, un Patrocles, & les autres ſemblables avoient répandu (1) cet eſprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flatant le peuple, mais en procurant ſon bien, & en faiſant regner la loy.

Que dirai-je de la ſeverité des jugemens ? Quel plus brave tribunal y eût-il jamais que l'Aréopage ſi reveré dans toute la Grece, qu'on diſoit que les Dieux-mêmes y avoient comparus ? Il a été celebre dès les premiers temps ; & Cecrops apparemment l'avoit fondé ſur le modele des Tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conſervé ſi long-temps la réputation de ſon ancienne ſeverité ; & l'éloquence trompeuſe en a toujours été bannie.

Les Grecs ainſi policés peu à peu ſe crurent capables de ſe gouverner eux-mêmes, & la plûpart des villes ſe formerent en républiques. Mais de ſages légiſlateurs qui s'éleverent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, & tant d'autres que l'hiſtoire marque, empêcherent que la liberté ne degenerât en licence. Des loix ſimplement écrites & en petit

(1) Plat. de leg. III.

nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit étoit admirable; car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la loi, c'eſt-à-dire à la raiſon même reconnuë par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats redoutés durant le temps de leur miniſtere, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité, qu'autant que leur en donnoit leur experience. La loi étoit regardée comme la maîtreſſe; c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en regloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration.

Il n'eſt pas ici queſtion d'examiner ſi ces idées ſont auſſi ſolides que ſpecieuſes. Enfin la Grece en étoit charmée, & préferoit les inconveniens de la liberté à ceux de la ſujetion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ſes avantages, celui que la Grece tiroit du ſien, étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduiſoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'état de la Grece n'eſt pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les regles des mœurs, & celles de la ſocieté. Pytagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Ariſtote, & une infinité d'autres remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de Philoſophes; mais ceux qui furent ſuivis étoient ceux qui enſeignoient à ſacrifier l'interêt particulier, & même la vie, à l'interêt general & au ſalut de l'état; & c'étoit la maxime la plus commune des Philoſophes, qu'il falloit ou ſe retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des Philoſophes? Les Poëtes-mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homere comme un maître qui lui apprenoit à bien regner. Ce grand Poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon citoyen. Lui & tant d'autres Poëtes, dont les ouvrages ne ſont pas moins graves qu'ils ſont agréables, ne celebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne reſpirent que le bien public, la patrie, la ſocieté, & cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainſi élevée, regardoit les Aſiatiques avec leur délicateſſe, avec leur parure & leur beauté ſemblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du Prince, maîtreſſe de toutes les loix & même des plus ſacrées, lui inſpiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eut toute la Grece, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venuë aux Grecs dès les premiers (1) temps, & leur étoit devenuë comme naturelle. Une des choſes qui faiſoit aimer la poëſie d'Homere, eſt qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Grece ſur l'Aſie. Du côté de l'Aſie

(1) Iſoc. Paneg.

étoit

étoit Venus, c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les folles amours & la molleſſe : du côté de la Grece étoit Junon, c'eſt-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la ſage politique. Du côté de l'Aſie étoit Mars impetueux & brutal, c'eſt-à-dire, la guerre faite avec fureur : du côté de la Grece étoit Pallas, c'eſt-à-dire, l'art militaire & la valeur conduite par l'eſprit. La Grece depuis ce temps avoit toujours crû que l'intelligence & le vrai courage étoit ſon partage naturel. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'Aſie penſât à la ſubjuguer ; & en ſubiſſant ce joug, elle eût crû aſſujettir la vertu à la volupté, l'eſprit au corps, & le veritable courage à une force inſenſée, qui conſiſtoit ſeulement dans la multitude.

La Grece étoit pleine de ces ſentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hyſtaſpe & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuſe ; tant elle eſt énorme. Auſſitôt chacun ſe prepare à défendre ſa liberté. Quoique toutes les villes de Grece fiſſent autant de républiques, l'interêt commun les réunit, & il ne s'agiſſoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne couta rien aux Atheniens d'abandonner leur ville au pillage & à l'incendie ; & après qu'ils eurent ſauvé leurs vieillards & leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent ſur des vaiſſeaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Perſienne à un paſſage difficile, & pour lui faire ſentir ce que c'étoit que la Grece, une poignée de Lacedemoniens courut avec ſon Roi à une mort aſſurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces Barbares, & d'avoir laiſſé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardieſſe inoüie. Contre de telles armées & une telle conduite, la Perſe ſe trouva foible, & éprouva pluſieurs fois à ſon dommage, ce que peut la diſcipline contre la multitude & la confuſion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuoſité aveugle.

Il ne reſtoit à la Perſe tant de fois vaincuë, que de mettre la diviſion parmi les Grecs : & l'état même où ils ſe trouvoient par leurs victoires, rendoient cette entrepriſe facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre (1) & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puiſſance des Perſes, ils ſe tournerent les un contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs & ce ſecret de la politique Perſienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grece étoit compoſée, Athenes & Lacedemone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacedemone. Athenes vouloit le plaiſir : la vie de Lacedemone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence ; & contrainte par des loix ſeveres à Lacedemone, plus elle étoit reprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit auſſi dominer, mais par un autre principe. L'interêt ſe mêloit à la gloire. Ses citoïens excelloient dans l'art de naviger ; & la mer où elle regnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maîtreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſ-

(1) Plat. de leg. 111.

ſujettir ; & ſes richeſſes qui lui inſpiroient ce deſir, lui fourniſſoient le moïen de le ſatisfaire. Au contraire à Lacedemone, l'argent étoit mépriſé. Comme toutes ſes loix tendoient à faire une république guerriere, la gloire des armes étoit le ſeul charme dont les eſprits de ſes citoïens fuſſent poſſedés. Dès-là, naturellement elle vouloit dominer ; & plus elle étoit au-deſſus de l'interêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacedemone par ſa vie reglée étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athenes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La philoſophie & les loix faiſoient à la verité de beaux effets dans des naturels ſi exquis ; mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage (1) Athenien, & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon païs, nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop vifs & trop libres, & qu'il n'y eut plus moïen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut raſſurés contre les Perſes.

Alors deux choſes les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la ſûreté où ils croïoient être. Les Magiſtrats n'étoient plus écoutés ; & comme la Perſe étoit affligée par une exceſſive ſujetion, Athenes, dit Platon, reſſentit les maux d'une liberté exceſſive.

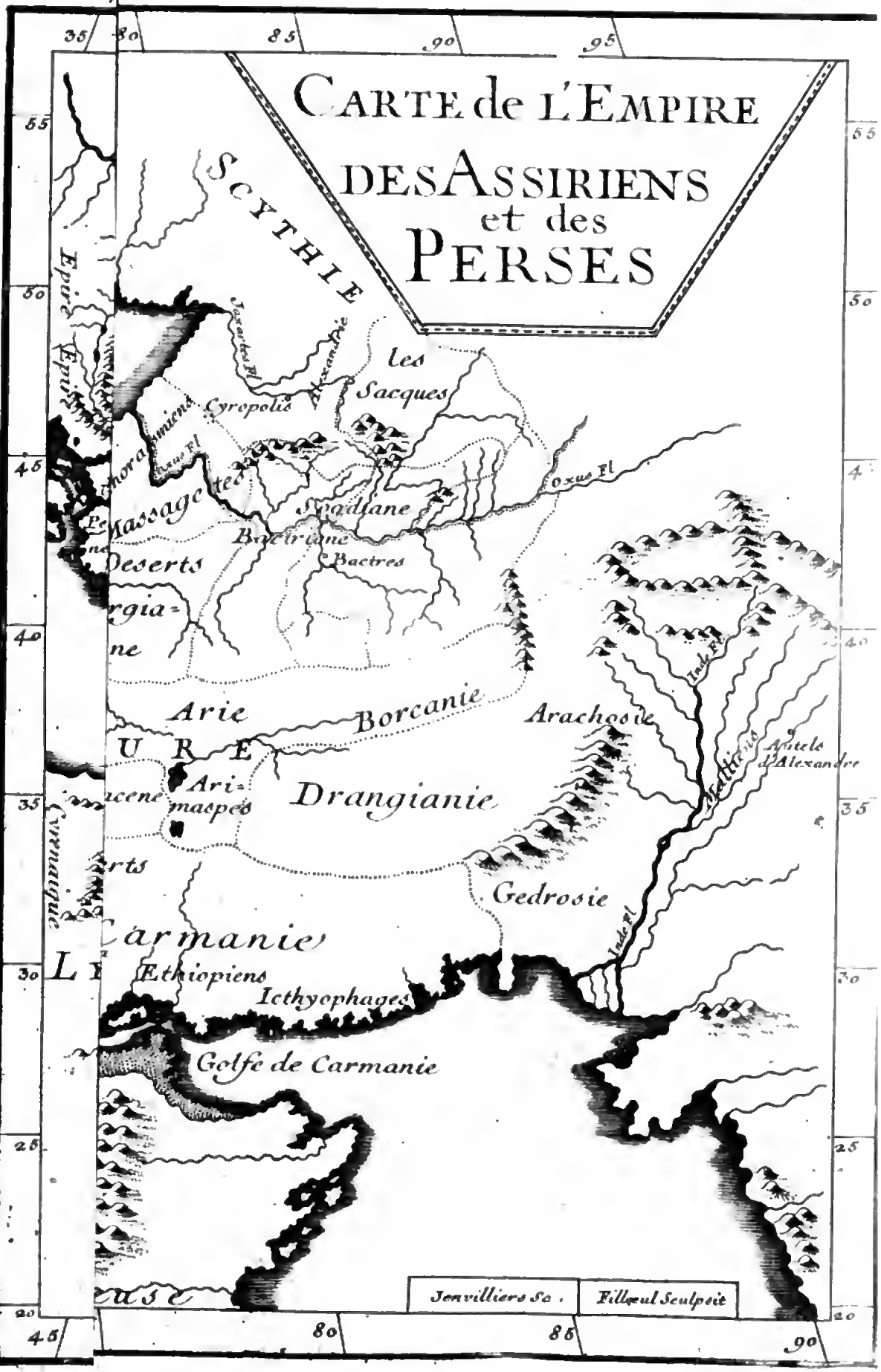
Ces deux grandes républiques ſi contraire dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Grece; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrarieté de leurs interêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'un, ni de l'autre : car outre que chacune ſouhaitoit pouvoir conſerver ſa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux républiques (2) trop fâcheux. Celui de Lacedemone étoit dur : on remarquoit dans ſon peuple je ne ſçai quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoit (3) les eſprits trop fiers, trop auſteres & trop impérieux : joint qu'il falloit ſe reſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver qu'en la continuant (4) ſans relâche. Ainſi les Lacedemoniens vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent. Les Atheniens étoient naturellement plus doux & plus (5) agreables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes & les jeux étoient perpetuels ; où l'eſprit, où la liberté & les paſſions donnoient tous les jours de nouveaux ſpectacles. Mais leur conduite inégale déplaiſoit à leurs alliés, & étoit encore plus inſupportable à leurs ſujets. Il falloit eſſuïer les bizarreries d'un peuple flatté, c'eſt-à-dire, ſelon Platon, quelque choſe de plus dangereux que celle d'un Prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. On a vû la guerre du Peloponeſe, & les autres toujours cauſées ou entretenuës par les jalouſies de Lacedemone & d'Athenes : mais ces mêmes jalouſies qui troubloient la Grece

(1) Plat. de leg III.
(2) Arift. Pol VIII.
(3) Ibid. VII. 14.
(4) Xenoph. de Rep. Laced.
(5) Plat. de Rep. VIII.

CARTE de L'EMPIRE DES ASSIRIENS et des PERSES



la ſoutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber dans l'indépendance de l'une ou de l'autre de ces republiques.

Les Perſes apperçurent bien-tôt cet état de la Grece. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies & de fomenter ces diviſions. Lacedemone qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deſſein de ſe rendre maître de toute la nation, & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler (1) tous enſemble. Déja les villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes: mais il n'étoit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Grece ne ſe reveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares. De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vûë, Ageſilas Roi de Lacedemone fit (2) trembler les Perſes dans l'Aſie mineure, & montra qu'on les pouvoit abattre. Les ſeules diviſions de la Grece arrêterent ſes conquêtes; mais il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxés ſe révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ſes troupes, qui ſeuls ne purent être rompus dans la déroute univerſelle de ſon armée. Il fut tué dans la bataille, & de la main d'Artaxerxés, à ce qu'on dit. Nos Grecs ſe trouvoient ſans protecteur au milieu des Perſes & aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxès victorieux ne put ni les obliger à poſer volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conçurent le hardi deſſein de traverſer en corps d'armée tout ſon empire pour retourner en leur pays, & ils en vinrent à bout. Toute la Grece vit alors plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invincible à laquelle tout devoit ceder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter quand elle ſeroit unie. Philippe Roi de Macedoine, également habile & vaillant, ménagea ſi bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de républiques diviſées un Royaume petit à la verité, mais uni, & où la puiſſance Royale étoit abſoluë, qu'à la fin moitié par adreſſe, & moitié par force, il ſe rendit le plus puiſſant de la Grece, & obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures: mais Alexandre ſon fils ſucceda à ſon Royaume & à ſes deſſeins.

Il trouva les Macedoniens, non ſeulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de ſuccès auſſi ſuperieurs aux autres Grecs en valeur & en diſcipline, que les autres Grecs étoient au-deſſus des Perſes & de leurs ſemblables.

Darius qui regnoit en Perſe de ſon temps étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit, ni de vigueur pour executer ſes deſſeins. Mais ſi on le compare à Alexandre, ſon eſprit avec ce genie perçant & ſublime, ſa valeur avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui ſe ſentoit animé par les obſtacles; avec cette ardeur immenſe d'accroître tous les jours ſon nom

(1) Plat. de leg. III. (2) Polyb. lib. III. c. 6.

qui lui faiſoit préferer à tous les perils, à tous les travaux, & à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin avec cette confiance qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur, que tout lui devoit ceder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſuperieur aux autres ; confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes chefs, mais encore aux moindres de ſes ſoldats qu'il élevoit par ce moyen au-deſſus des difficultés, & au-deſſus d'eux-mêmes ; on jugera aiſément auquel des deux appartenoit la victoire. Et ſi on joint à ces choſes les avantages des Grecs & des Macedoniens au-deſſus de leurs ennemis, on avouëra que la Perſe attaquée par un tel héros & par de telles armes, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainſi on découvrira en même-temps ce qui a ruiné l'empire des Perſes, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perſe perdit le ſeul General qu'elle pût oppoſer aux Grecs : c'étoit Memnon (1) Rhodien. Tant qu'Alexandre eût en tête un ſi fameux capitaine, il pût ſe vanter d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hazarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur diſputât tous les paſſages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, & que par une attaque vigoureuſe on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avoit pourvû, & les troupes qu'il avoit laiſſées à Antipater, ſuffiſoient pour garder la Grece. Mais ſa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diverſion, qui déja inquietoit toute la Grece, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ſes pieds.

Ce Prince fit ſon entrée dans Babylone avec un éclat qui ſurpaſſoit tout ce que l'univers avoit jamais vû ; & après avoir vangé la Grece, après avoir ſubjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination Perſienne, pour aſſurer de tous côtés ſon nouvel empire, ou plutôt pour contenter ſon ambition, & rendre ſon nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il pouſſa ſes conquêtes plus loin que ce célébre vainqueur. Mais celui que les deſerts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de ceder à ſes ſoldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à ſe contenter des ſuperbes monumens, qu'il laiſſa ſur le bord de l'Araſpe, il ramena ſon armée par une autre route que celle qu'il avoit tenuë, & dompta tous les pays qu'il trouva ſur ſon paſſage.

Il revint à Babylone, craint & reſpecté non pas comme un conquerant, mais comme un Dieu. Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus longtemps que ſa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vaſtes deſſeins qu'un homme eût jamais conçû & avec les plus juſtes eſperances d'un heureux ſuccès, il mourut ſans avoir le loiſir d'établir ſolidement ſes affaires, laiſſant un frere imbecile, & des enfans en bas âge, incapables de ſoutenir un ſi grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeſte pour ſa maiſon & pour ſon empire, eſt qu'il laiſſoit des capitaines à qui il avoit appris à ne reſpirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils ſe porteroient, quand il ne ſeroit plus au monde pour les retenir ; & de peur d'en être dédit, il n'oſa nommer ni ſon ſucceſſeur, ni le tuteur de

(1) Diod. xvii. fect. 1.

ſes enfans. Il prédit ſeulement que ſes amis célébreroient ſes funerailles avec des batailles ſanglantes, & il expira dans la fleur de ſon âge, plein des triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, on a vû le partage de ſon empire & la ruine affreuſe de ſa maiſon. La Macedoine, ſon ancien Roïaume tenu par ſes ancêtres depuis tant de ſiecles, fut envahi de tous côtés comme une ſucceſſion vacante; & après avoir été long-temps la proie du plus fort, il paſſa enfin en une autre famille. Ainſi ce grand conquerant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a été le dernier Roi de ſa race. S'il fut demeuré paiſible dans la Macedoine, la grandeur de ſon empire n'auroit pas tenté ſes capitaines, & il eût pû laiſſer à ſes enfans le Roïaume de ſes peres. Mais parce qu'il avoit été trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens: voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la ſeule cauſe de cette grande révolution: car il faut dire à ſa gloire, que ſi jamais homme a été capable de ſoutenir un ſi vaſte empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été ſans doute Alexandre, puiſqu'il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ſes fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chute de ſa famille, mais à la ſeule mortalité; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire qu'un homme de ſon humeur, & que ſon ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais pû trouver le loiſir d'établir les choſes.

Quoiqu'il en ſoit, nous voïons par ſon exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'eſt-à-dire, celles qu'ils font par emportemens ou par ignorance, il y a un foible irremediable inſéparablement attaché aux deſſeins humains. C'eſt la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là: ce qui nous force d'avoüer que comme le vice le plus inherent, ſi je puis parler de la ſorte, & le plus inſéparable des choſes humaines, c'eſt leur propre caducité; celui qui ſait conſerver & affermir un état, a trouvé un plus haut point de ſageſſe que celui qui ſait conquerir & gagner des batailles.

Il n'eſt pas beſoin que je raconte en détail ce qui fit périr les Roïaumes formés du débris de l'empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire, celui de Syrie, celui de Macedoine, & celui d'Egypte. La cauſe commune de leur ruine, eſt qu'ils furent contraint de ceder à une plus grande puiſſance, qui fut la puiſſance Romaine. Si toutefois nous voulions conſiderer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aiſément les cauſes immédiates de leur chûtes; & nous verrions entr'autres choſes que la plus puiſſante de toutes, c'eſt-à-dire, celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la moleſſe & le luxe de la nation, reçut enfin le coup mortel par la diviſion de ſes Princes.

CHAPITRE XII.

De l'Hiſtoire Grecque.

L'HISTOIRE Grecque, l'une des plus curieuſes pour les grands évenemens, eſt auſſi la plus fabuleuſe dans quelque-unes de ſes parties. Il faut, pour n'être pas trompé, avoir la précaution de diſtinguer les temps incertains de ceux où l'on peut avoir quelque certitude.

La ſituation des divers états de la Grece, & leur comparaiſon avec ce qu'ils ſont aujourd'hui, ſervira de préliminaire à cette étude. Ceux qui ne pourroient pas avoir la deſcription que *Lauremberg* ou *Paulmier de Grentemenil* ont fait de cette partie de l'ancien monde, pourroient ſe contenter de ce qu'*Ubbo Emmius* a mis à la tête de ſon hiſtoire Grecque. Comme il avoit étudié cette partie avec ſoin, on peut en tirer beaucoup d'utilité, quoiqu'il ne ſoit pas dans un ordre aſſez méthodique. Mais rien ne donnera tant de lumieres, que les Paralelles du Pere *Briet*, ſi exacts & ſi détaillés ſur cette partie de la Géographie. Les Cartes qu'il a miſes ſont à la verité trop petites. Auſſi doit-on ſe ſervir de celles de Meſſieurs *Samſon* & de M. de *Liſle*. C'eſt ce que nous avons de plus exact ſur l'ancienne Grece. Celles d'*Ortelius*, de *Bertius*, & de *Lauremberg*, quoique bonnes, ne ſont point à comparer à celles de ces habiles Géographes. L'on ſera ſans doute étonné qu'un peuple qui contenoit à peine deux de nos meilleures Provinces de France, ait pû ſe faire dans la poſterité une ſi haute réputation de valeur & de ſageſſe. Cela montre bien que la plûpart du temps, on ne vaut dans le monde qu'autant qu'on ſe fait valoir. Car certainement je ne vois pas dans ce qui nous reſte des anciens monumens de l'hiſtoire Grecque, des actions plus extraordinaires que celles qui ſe ſont paſſées dans les derniers temps. Mais comme c'étoient de beaux parleurs, ils ont ſû leur donner un merveilleux, moins vrai-ſemblable que ſurprenant. Cependant il faut ſuivre le torrent, & ſe réſoudre à parler comme les autres.

Soit par eſprit de ſingularité, ſoit par la diverſité de leurs origines, toutes les républiques de la Grece ont eu de tout temps des mœurs & des uſages differens. Elles convenoient en des choſes qui étoient néceſſaires pour leur commune liaiſon, ou en celles que la ville la plus puiſſante obligeoit les autres de pratiquer. Mais quelle varieté dans leurs loix particulieres, & quelquefois même dans la nature de leur gouvernement ? C'eſt ce qu'on eſt obligé d'étudier, quoiqu'avec beaucoup de moderation. Peut-être s'expoſeroit-on à perdre le fruit de la ſcience hiſtorique, ſi l'on reſtoit long-temps ſur des matieres de critique, moins capables de perfectionner l'eſprit & de regler le cœur, que de former un homme de college fort ſatisfait de lui-même, quand à force de travail, il eſt enfin parvenu à connoître les differentes ſortes de jeux qui ſervoient de recréation aux Grecs, ou dans quelle poſture ils ſe mettoient à table. Ne veut-on étudier ces préliminaires qu'autant qu'on le doit pour une connoiſſance exacte de l'hiſtoire, il ne faut pas ſe livrer à beaucoup d'ouvrages differens. La lectu-

re du traité de *Sigonius* ſur la republique d'Athenes ſuffit pour cette partie de la Grece ; & celle de Lacedemone a été décrite par *Cragius* , peut-être avec plus de ſavoir & de recherches, mais avec beaucoup moins d'ordre & de méthode. On pourroit y joindre ce qu'*Ubbo Emmius* a publié ſur les differentes republiques de la Grece. Il eſt ſuccinct, & ſuffiroit même à ceux qui veulent étudier plus d'une ſorte d'hiſtoire. Je ſai que *Meurſius* a traité dans un aſſez grand détail tout ce qui regarde les antiquités de ces peuples. M. *Gronovius* a recueilli tous ces ouvrages avec un grand nombre d'autres en XIII. grands volumes ; & nous avons encore beaucoup d'autres traités qui ne ſe trouvent point dans ce recueil. Mais ſeroit-on d'humeur à conſumer deux ou trois années à étudier les préliminaires de l'hiſtoire Grecque , laquelle peut être exactement lûë en moins de ſix mois dans les originaux. Ces livres peuvent ſervir de Dictionnaires, qu'on doit conſulter dans le beſoin. Mais il ſeroit inutile & même faſtidieux de les lire de ſuite. Il ſuffit de ſavoir qu'on peut dans cette vaſte compilation ſe raſſaſier de matieres qu'on aura goutées dans des abregés clairs & ſuccincts. S'il y a quelque ouvrage dans ce recueil , qui merite une attention particuliere , c'eſt l'*Archæologia Græca* de M. *Potter* , où les Antiquités de la Grece ſont décrites d'une maniere ſavante & lumineuſe : choſe difficile à rencontrer dans ces ſortes de livres. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que la verſion latine de l'ouvrage de cet illuſtre Anglois, qu'on a miſe dans cette vaſte compilation , fût un peu plus exacte.

Le détail des loix & des mœurs de chaque république ſera connoître les principes des guerres inteſtines qu'elles ont euës entre elles. De tout temps les hommes ſe ſont conduits par préjugés. L'eſtime qu'ils ont euë pour leurs propres obſervances , ne les a que trop ſouvent engagés à vouloir y aſſujetir les autres. *Les Lacedemoniens* , dit (1) Thucydides , *ne tiroient point de contribution de leurs alliés ; ils ſe contentoient d'établir l'oligarchie , ou le gouvernement des grands, dans les lieux où ils étoient les maîtres , pour rapporter le plus qu'ils pouvoient les choſes à leur gouvernement.* Cela eſt dans l'homme ; il n'eſt perſonne qui ne croye valoir autant , & plus que ſon voiſin. On veut que les autres ſe conforment à nos mœurs , & rarement voulons-nous conformer les nôtres à celles de nos voiſins. Nous avons déja marqué qu'*Ubbo Emmius* a parlé avec une juſte préciſion de tout ce qui concerne les differentes républiques de la Grece. Mais il y en a deux qui s'étant trouvées , ou alternativement, ou conjointement l'ame de toutes les autres, en ont reglé tous les mouvemens. C'eſt donc en étudiant avec ſoin Athenes & Lacedemone , qu'on peut connoître le caractere de tous les Grecs, & l'hiſtoire de toute la Grece. Outre les écrivains que nous avons inſinués ſur ces deux puiſſantes républiques ; on peut voir ce qu'en a écrit en François le Sr. *Guillet* dans ſon *Athenes & Lacedemone ancienne & moderne* ; ouvrages aſſez exacts , auſquels on n'a point non plus qu'à leur auteur rendu toute la juſtice qu'ils meritoient.

Cette étude a ſes difficultés , ſoit pour la chronologie , ſoit pour le fond de l'hiſtoire , ſoit même pour l'ordre dans lequel il faut en lire les auteurs originaux.

(1) Thucydid. lib. 1. hiſtor.

DIFFICULTE'S SUR LA CHRONOLOGIE GRECQUE.

IL y a long-temps qu'on a prétendu qu'avant les Olympiades on ne trouve rien de certain dans toute l'hiſtoire Grecque. (1) Mais outre que les Olympiades communes ont commencé fort tard, nos premiers auteurs, *Herodote*, *Thucydides* & *Xenophon*, n'en font aucun uſage pour regler la ſuite des temps. La plûpart n'ont pas eu de point fixe pour déterminer la chronologie. Tout ce qu'on peut tirer de leurs ouvrages ſe réduit à des conjectures qui ne deviennent certaines, ou du moins vrai-ſemblables que par l'application qu'on y fait des éclypſes ou des regnes des Rois dont parlent ces mêmes hiſtoriens. Il faut avoüer cependant qu'il y a dans Thucydides plus de principes chronologiques que n'en avoit ſon prédeceſſeur Herodote, & que n'en a eu Xenophon ſon continuateur. Mais ſans l'aſtronomie, & même ſans quelques autres ſecours étrangers, il ſeroit difficile de fixer les temps dont il parle.

Il eſt vrai que les Olympiades ont été employées dès le regne de Ptolomée Philadelphe environ 280. ans avant l'Ere Chrétienne, & depuis ce temps-là *Pauſanias*, *Polybe*, *Denis d'Halicarnaſſe* & *Diodore de Sicile*, s'en ſont ſervis pour regler la meſure des ſiecles: mais l'hiſtoire ancienne étoit déja couverte de ſi grandes tenebres, que les plus ſages auteurs (2) étoient obligés d'abandonner aux poëtes les premiers temps de la Grece. Ils ſe limitoient aux ſiecles moins éloignés que la fable n'avoit pas encore alterés.

Quoiqu'on puiſſe employer cette maniere de compter pour meſurer les trois ſiecles, qui ont precedé Jeſus-Chriſt, il eſt difficile d'en faire uſage pour les temps anterieurs, ſur tout quand on fait attention que l'on n'a eu que fort tard, une liſte des Olympiades, qui fut même (3) donnée plutôt ſur de ſimples conjectures que ſur des preuves certaines. On peut ſuppléer par une autre voie à l'incertitude, qui ſe trouveroit dans les Olympiades. Ce ſont les marbres d'Arondel, ſur leſquels on trouve une chronique, qui marque les temps de l'ancienne Grece, avec une préciſion magiſtrale, qui ne laiſſe aucun lieu aux conteſtations. Elle a été faite avant qu'on ſe ſervît des Olympiades pour meſurer l'hiſtoire. Ce ſont là les deux moyens que nous avons réünis pour former le canon chronologique de l'hiſtoire Grecque, que nous avons mis dans la premiere partie du troiſiéme volume *in* 4°.

Les marbres d'Arondel (4) fourniſſent les commencemens de cette hiſtoire depuis

---

(1) Nequaquam vos ignorare decet, nihil à Græcis ante Olympiades accuratè ſcriptum eſſe, neque ullam ſcripturam veterem haberi, quæ indicet Græcorum vel Barbarorum acta. *Juſtin. Martyr in oratione parænetica ad Græcos.* ante Olympiades nulla eſt apud Græcos accuratè ſcripta hiſtoria. *Ex Julii Africani Chronico apud Syncellum.*

(2) Nobiliores qui poſtmodum ſecuti ſunt hiſtorici, omiſſis, priorum fabulis ad recentiores ſe hiſtorias contulere. Ephorus quippe Cymæus Socratis diſcipulus, hiſtoriam ſcripturus, veteribus prætermiſſis rebus, ab Heraclidarum tempore narrandi exordium cœpit. Calliſthenes ac Theopompus, quos eadem tulit ætas, priſca illa minimè attigerunt. *Diodor. Sicul. lib. IV. initio.*

(3) Hippias Eleus ſerò edidit catalogum Olympionicarum nullis fulcus certis argumentis. *Plutarchus in Numa.*

(4) Les marbres d'Arondel ou marbres d'Oxfort, ſont des pierres de marbre, ſur leſquelles il y a entre autres choſes une chronique d'Athenes écrite en lettres capitales, & gravée 263, ans avant J. C. Ces marbres furent trouvés dans l'Iſle de Paros, l'une des Cyclades. Ils tirent leur nom du Comte Thomas d'Arondel, qui les fit venir du Levant avec beaucoup de dépenſe. Cette chronique a donné de grandes lumieres pour la chronologie de l'hiſtoire Grecque. Selden & M. Prideaux ont publié d'excellens Commentaires ſur ces marbres; on les nomme encore *Marmora Oxonienſia*, parce que pluſieurs furent donnés à la Bibliotheque d'Oxfort. Marſham s'en eſt ſervi pour fondemens de ſon Canon Chronologique.

Cecrops

Cecrops premier Roi d'Athenes, juſqu'à l'Olympiade 106. environ 350. ans avant Jeſus-Chriſt ; & la ſuite ſe trouve dans le catalogue des Olympiades, que nous avons non-ſeulement continué depuis ce temps-là, mais que nous avons même repris dès leur premiere origine, pour les rejoindre avec la chronique des marbres d'Arondel. C'eſt par-là qu'on rectifie toute la chronologie Grecque. Les conjectures des écrivains modernes doivent ceder à des preuves ſi anciennes & ſi venerables. Cette découverte étoit dûë à nos jours & elle fait ceſſer toutes les diſcuſſions, que l'envie de diſputer a fait naître parmi nos auteurs.

Je ſai qu'on y doit encore ſuppléer par d'autres voyes ; mais n'eſt-ce pas beaucoup que d'y trouver des principes fixes & des points déterminés, qui ſervent de guide pour découvrir une infinité de verités chronologiques ? On y retrouve enfin les temps de ces hommes célebres, Saturne, Jupiter, & tant d'autres que la Grece plus vaine & plus orgueilleuſe encore dans ſes diſcours, que dans ſes actions, prétendoit placer dès l'origine du monde, parce qu'elle avoit trouvé bon d'en faire ſes divinités.

Difficultés ſur l'origine des Grecs.

Les difficultés qui regardent le fond de leur hiſtoire ſont en plus grand nombre & plus importantes que celles de leur chronologie. Nous allons développer ce qu'on en doit raiſonnablement ſavoir.

La ſeule origine de ces peuples paroît impenetrable. Qu'on s'en rapporte à leurs auteurs, ils diront qu'ils ſont originaires du pays même qu'ils habitoient. Ils n'ignoroient point à la verité que des Egyptiens ou des Pheniciens étoient venus chez eux, qu'ils y avoient raſſemblé les hommes diſperſés, policé la nation, donné une forme de gouvernement aux peuples, dont ils s'étoient rendus les maîtres, moins par amour de la domination, que par zele pour le bien public. Mais ils étoient perſuadés que le corps du peuple ne tiroit pas ſon origine d'une terre étrangere. Auſſi paroît-il bien difficile de retrouver dans le portrait que les Grecs eux-mêmes ont fait de leurs peres ce caractere induſtrieux des premiers Aſiatiques. Il eſt bien étonnant que paſſant de l'Aſie dans l'Europe, ils ayent perdu ces qualités que la ſocieté inſpire, & que le temps perfectionne, loin de les détruire. Comment tout-à-coup ſont-ils devenus des barbares, ſans aucune liaiſon les uns avec les autres, incapables de ſe procurer après leur tranſmigration les commodités de la vie, qu'ils avoient ailleurs en abondance ? C'eſt ce que leurs hiſtoriens nous rapportent du premier état de la Grece. « On » n'y (1) trouvoit dans le commencement aucun établiſſement aſſuré : il n'y avoit » point de commerce entre les peuples ni par mer, ni par terre, parce qu'ils ne ſe » fioient pas les uns aux autres. Le plus puiſſant dépoſſedoit les plus foibles, com- » me il n'y avoit point en ce temps-là de villes fortes, ni d'état floriſſant, on ne » ſe ſoucioit pas d'amaſſer des richeſſes : on ne cultivoit les terres, qu'autant qu'il » en falloit pour vivre ; & dans l'opinion qu'on pouvoit ſubſiſter partout, on paſ-

(1) Thucidide, lib. 1. hiſtor.

» ſoit aiſément d'un lieu en un autre. Le territoire d'Athenes a été le moins ſujet » aux révolutions, parce que la terre en étant légere & de peu de rapport, elle ne » cauſoit ni ſédition, ni envie. C'eſt pourquoi il s'eſt rendu plus celebre par ſes » colonies que par ſes richeſſes. Leur peu de liaiſon faiſoit qu'ils ſe regardoient comme » ennemis : c'étoit à qui ſe voleroit. Ainſi celui qui craignoit le brigandage n'alloit » pas moins armé que le brigand lui-même. La coutume étoit de n'être jamais ſans » armes, parce qu'il n'y avoit pas plus de ſureté dans les maiſons que dans les che- » mins. » C'eſt ainſi que Thucydides nous peint les premiers commencemens de la Grece.

Je ſai néanmoins que dans ces derniers temps on a donné aux Grecs une origine étrangere, qu'ils n'ont pas eux-mêmes connuë. Nous avons ſans doute été mieux inſtruits ſur les premiers ſiecles de cette hiſtoire, que ne l'étoient les auteurs de la nation, quoique la mémoire de leur tranſmigration dût alors être plus certaine, & qu'ils fuſſent plus interreſſés à nous la bien développer.

On croit donc, & c'eſt le ſentiment le plus certain, que Javan, ou plutôt Jon fils de Japhet eſt le pere de tous les Grecs, que la colonie qu'il conduiſit, compoſée de ſa famille, s'arrêta premierement ſur les côtes de l'Aſie mineure, d'où elle s'étendit dans les iſles voiſines, & de-là paſſa dans le continent que l'on a depuis appellé Grece. On croit encore que les quatre colonies principales qui ſe ſont emparées de ce pays, y ont été conduites par quatre enfans de Javan, qui en ont été les chefs.

La premiere qui eſt celle des *Elidiens* vient d'Eliſa, & occupa la partie la plus méridionale de la Grece, connuë autrefois ſous le nom de Peloponeſe, & aujourd'hui ſous celui de Morée, & le nom d'Eliſa s'y eſt conſervé dans la Province connuë ſous celui d'Elide, *Elis*.

La ſeconde eſt celle des *Thaſiens*, qui eſt deſcenduë de Tharſis. Après avoir occupé les Iſles, elle ſe répandit en Macedoine & ſur les côtes de l'Iſle d'Euboé, nommée aujourd'hui Negrepont.

La troiſiéme des *Chittéens* venus de Chittim troiſiéme fils de Javan, qui ſe rendit maître de la Macedoine & de la Theſſalie, d'où quelques-uns de ſes deſcendans ont auſſi paſſé en Italie.

Enfin la quatriéme a été celle des *Dodaniens* ou Dodoniens, qui vient de Dodanim. Depuis ils furent nommés Epirotes, & occuperent la partie la plus occidentale de la Grece, d'où il leur fut aiſé de paſſer auſſi en Italie, ſoit en traverſant ce que nous appellons aujourd'hui la mer Adriatique, ſoit en côtoyant le rivage & s'étendant ainſi de proche en proche : auſſi le nom de Dodanim s'eſt conſervé dans celui de Dodone, & s'eſt même communiqué à l'ancienne Italie.

Voilà le ſentiment le plus ordinaire, tel qu'il eſt expliqué par M. *Bochart* & par les plus célebres critiques, il n'y a aucune difficulté que l'on puiſſe oppoſer à la netteté de ce ſyſtême. Il eſt vrai que les plus anciens & les plus exacts des Grecs n'ont point connu cette origine. Il ne faut pas douter, que malgré leurs recherches, ils n'aïent été fort ignorans dans les premiers commencemens de leur hiſtoire. Il y a lieu de croire que ces peuples qui avoient de la diſpoſition à convertir en prodiges les plus ſimples évenemens, n'ont fait de leur ancienne hiſtoire, qu'un tiſſu de fa-

bles ingénieuſes & divertiſſantes, ſur lequel ils n'ont pas laiſſé néanmoins de fonder leur culte, leur ſcience, leur religion, & même leur morale, qu'ils ont ornée depuis de toutes les beautés du langage poëtique.

On ne ſauroit ſuppoſer avec les anciens auteurs, que les differens peuples de la Grece n'ont point eu d'origine étrangere, & qu'ils ont été formés dans le pays même qu'ils habitoient. Cette ſuppoſition renfermeroit beaucoup d'autres difficultés. On voit à la verité qu'à la difference des peuples d'Aſie & d'Egypte, les Grecs étoient barbares & peu induſtrieux. Obligés, pour ainſi dire, de ſe former eux-mêmes, ils ont vécu d'abord dans les bois & dans les cavernes, ſans uſage de maiſon, ni de recoltes; ils ont ignoré la maniere de cultiver la terre, & par conſequent celle de faire du pain, qui ne leur eſt venuë que des étrangers, long-temps après leur formation. Les fruits que la nature produiſoit d'elle-même, & peut-être la viande cruë, faiſoient toute leur nourriture. Car l'on pourroit penſer qu'ils ne connoiſſoient pas l'uſage du feu, puiſque leurs anciens mémoires ont conſervé ſi ſoigneuſement le nom de Promethée, auquel on attribuë de l'avoir dérobé dans le Ciel. Je retrouve-là le portrait d'un peuple abandonné à lui-même, que l'on n'a pas pris ſoin d'inſtruire & de former, comme l'ont été ceux de l'Aſie, parmi leſquels, dans les temps même les plus reculés, nous voyons beaucoup moins de barbarie.

Cependant on ne ſauroit diſconvenir que quelques étrangers Scythes, ou Phrygiens ne ſoient venus s'établir dans la Grece. Il ne paroît pas néanmoins qu'ils aïent eu de liaiſon avec les habitans naturels que long-tems après leur arrivée, ni que ceux-ci leur aïent été aſſujettis autrement que les ſauvages du Canada nous le ſont aujourd'hui. Ils ont néanmoins gardé dans leurs traditions une ſi grande idée des premiers chefs de ce peuple étranger, que dans la ſuite ils en ont fait leurs principales divinités. Le Pere *Pezron* (1) qui a developé ces premiers commencemens, ne prouve pas ſeulement que des étrangers ont couru la Grece d'un bout à l'autre; il fait voir auſſi qu'ils y ont fixé leur demeure, & qu'ils ſe ſont inſenſiblement confondus avec les habitans du pays, prenant une partie de leurs mœurs, & leur communiquant à proportion une partie de celles qu'ils y avoient apportées.

C'eſt dans cet échange de mœurs & d'uſages qu'il faut chercher l'origine des coutumes, & même de la religion qui s'introduiſirent dans la Grece. Ces étrangers donnerent ſans doute aux Grecs l'idée des Dieux ou des Etres ſuperieurs qui ne leur étoient pas connus auparavant; & par conſequent ils établirent quelques céremonies d'un culte extérieur, qui dans la ſuite ont ſervi de baſe à la religion qui a été ſi long-temps la ſeule pratiquée dans la Grece & dans l'Italie. Ce ſont peut-être encore ces mêmes étrangers qui apporterent l'uſage de reconnoître des chefs pour conduire leurs expeditions, & accoutumerent les Grecs à former des ſocietés ſubordonnées à la direction de quelques particuliers. Ils choiſirent ſans doute ceux qui avoient donné des preuves de force & de valeur. Dans la ſuite cette coutume multiplia les Rois dans la Grece au point que chaque habitation avoit le ſien, tant pour la conduite de la guerre, que pour le reglement de la religion.

(1) Le P. Pezron Antiquité de la Nation des Celtes, in 12. Paris 1703.

Il faudroit après cela deviner quelle pourroit être la nation qui auroit fait cette entrepriſe. Les uns veulent que ç'ait été des Phrygiens, d'autres diſent que c'étoient des Scythes, ou Celto-Scythes, ou bien des Saces : d'autres enfin prétendent que c'étoit une nation particuliere nommée Daces : Enfin le P. *Pezron* veut que ç'ait été des Gaulois, ou plutôt des Celtes, deſquels ſont venus les Gaulois. Il ſeroit difficile de faire choix entre tant d'opinions differentes ; mais la voye la plus courte eſt de les recevoir toutes, parce qu'en effet elles ſont toutes aſſez bien fondées.

Pour entendre ce paradoxe, il n'y a qu'à ſuppoſer une choſe qui eſt de fait : c'eſt que ce ſont les nations ſeptentrionales que les Grecs nommoient autrefois Daces ou Celtes, & qu'ils appellerent enſuite Scythes ou Celto-Scythes, qui ont peuplé tout l'Occident, s'avançant de Province en Province, à meſure qu'ils augmentoient en nombre d'hommes & d'habitans, ou bien quittant leurs premiers ſejours, dont la ſterilité & la rudeſſe les rebutoient, pour chercher des demeures dans un climat plus temperé. Nous avons une peinture fort naturelle & fort préciſe de cet ancien progrès dans la maniere dont les mêmes Nations ont envahi les Provinces de l'Empire Romain, où elles ont introduit des langues nouvelles, d'autres mœurs, un autre gouvernement, & proprement renouvellé les peuples qu'elles ont ſoumis.

La difficulté qu'il y a d'avoir quelque certitude ſur les temps qu'on nomme fabuleux, fait qu'ordinairement on néglige de les étudier à titre d'hiſtoire ; on ſe contente de les traiter de fables. Cependant ſi on ne peut y découvrir la verité, on peut au moins ſe flatter d'y trouver la vrai-ſemblance ; & c'eſt encore beaucoup pour des ſiecles ſi reculés.

Cette étude ſe doit faire dans les originaux qui ſont en petit nombre. La lecture d'une partie du troiſiéme livre, & tout le quatriéme de *Diodore de Sicile*, accompagnera celle de la Bibliotheque d'*Apollodore*, qui commence à ce que l'on connoît de plus ancien parmi les Grecs, & qui vient juſqu'à la défaite du Minotaure par Theſée. Mais pour porter la lumiere dans cette étude, il faut avoir toujours devant les yeux des *Tables Chronologiques*, ſans quoi il eſt difficile de bien concilier les temps, & plus difficile encore d'accorder les hiſtoires. C'eſt par la diſtinction des temps que ce qui paroît fable prendra peu à peu la forme d'une hiſtoire, au moins vrai-ſemblable.

Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions le ſavant commentaire de M. de *Meziriac* ſur Apollodore, qui eſt la clef de toute la Mythologie. Nous découvririons ſans doute dans les vûës de cet habile critique, ce que l'ancienne hiſtoire Grecque a de plus curieux & de plus certain. Mais à ſon défaut, on peut lire ce que le P. *Pezron* a écrit des premiers commencemens de la Grece, avec *l'Explication des fables*, que M. l'Abbé *Banier* a faite avec autant de diſcernement que de ſavoir. Cet ouvrage où l'on trouve beaucoup de lumieres hiſtoriques, n'a d'autre défaut que d'être écrit par dialogues. Du reſte on peut dire que c'eſt l'ouvrage le plus parfait qui ait paru en ce genre. Quand je renvoye aux livres des modernes, je ne prétens pas qu'on les regarde comme regle abſoluë des ſentimens que l'on doit embraſſer. Il ſuffit de ſavoir ce qu'ils ont penſé : je ne crois pas auſſi qu'on les doive lire avant les originaux. La lecture de ces derniers eſt la voye la plus ſûre pour ſe mettre en état de juger

ſainement, & de ſe fixer même ſur ce qu'il faut croire dans la diverſité des opinions que les modernes propoſent plus par une ſorte de point d'honneur, que par amour pour la verité.

Nous croyons cependant devoir developer autant qu'on le peut faire par les fragmens de l'ancienne hiſtoire, & par les reflexions des plus habiles d'entre les modernes, le peu de verités qui ſont parvenuës juſques à nous, en un ſujet ſur lequel nous n'avons rien de bien ſuivi dans les premiers hiſtoriens.

Détail des temps fabuleux de l'Hiſtoire Grecque.

NOus avons déja marqué quels (1) pouvoient être les premiers habitans de la Grece, qui de *Javan* ou *Jaon* quatriéme fils de Japhet, prirent le nom de *Jaoniens*, ou d'*Ioniens*, qui fut d'abord commun au corps entier de tous ces peuples. *Eliza*, l'aîné des enfans de Javan, eut pour partage la preſqu'iſle de la Grece, nommée depuis Peloponeſe. Son nom s'eſt conſervé non ſeulement dans le pays nommé l'*Elide*, mais encore dans la riviere d'*Eliſſa* qui ſe jettoit dans la mer auprès de Cyllene. D'abord ils furent connus ſous le nom d'Eliſéens, & eurent enſuite celui d'Eoliens: une partie porta le nom de Doriens; & ces premiers Eoliens ſe multiplierent beaucoup dans l'Elide & même dans l'Arcadie qui eſt au milieu du Peloponeſe, dont les peuples ont auſſi été appellés Pelaſgiens. La ſterilité de leur pays les obligea ſouvent d'en ſortir, & de conduire des colonies dans le reſte de la Grece ou dans l'Italie. Mais qu'on ne s'imagine pas trouver dans ces premiers Grecs un peuple civiliſé & formé. On n'y remarque plus le caractere induſtrieux des autres deſcendans de Noé; ils tombent tout-à-coup dans la barbarie en ſe tranſportant en Europe. Ils vivoient à la façon des Nomades, c'eſt-à-dire, ſans aucune demeure fixe & aſſurée; ils n'eurent pas même l'uſage des tentes, comme les Nomades d'Aſie, ils ſe retiroient dans les antres & les cavernes des rochers. *Specus erant pro domibus*, (2) dit un ancien; c'eſt ce que nous ont marqué les plus habiles Auteurs, *domus antra fuerunt.* Loth lui-même ſe ſervit dans le beſoin d'une pareille retraite. C'eſt en partie de-là que ſont venuës ces fables antiques, que les premiers hommes étoient ſortis de la terre.

La Grece étoit donc dans ces premiers temps ſans loi, ſans gouvernement & ſans chef, lorſqu'une colonie de pluſieurs étrangers venus du fond de l'Aſie en fit la conquête, & y établit tout ce qui manquoit pour en faire des peuples policés: mais il eſt bon de rechercher qui étoient ces étrangers, d'où ils venoient, & quelles furent enfin leurs plus conſiderables actions. Il eſt ſurprenant que les anciens ne nous ayent rien appris de bien ſuivi ſur un ſujet qui les regardoit plus que nous, & que malgré le peu de monumens qui nous reſtent de ces premiers ſiecles, ces recherches ſoient dûës à ces derniers temps. Le P. *Pezron*, Religieux de l'Ordre de Cîteaux, eſt celui qui a le mieux developé cette hiſtoire, & ſi, faute de preuves inconteſtables, il ne lui a pas donné toute la verité qu'elle pourroit avoir, on ne ſau-

(1) Ci-deſſus tom. 1. pag. 199. 200. tom. 2. p. 501. (2) Plin. Hiſt. nat. lib. VII. c. 56. Ovid. Metam. 1. v. 121.

roit diſconvenir qu'il ne l'ait miſe dans un point de vrai-ſemblance, qui peut tenir lieu de la verité abſoluë, qui nous manque ſur une matiere auſſi obſcure.

Les Scythes deſcendus de Magog, ſecond fils de Japhet, s'établirent dans les Provinces ſeptentrionales de la haute Aſie, vers les contrées de la Margiane, & de la Bactriane; quelques-uns même occuperent la partie la plus orientale de la Sogdiane vers les ſources du fleuve Jaxartes, & le pays qui eſt au nord & au levant de la mer Caſpienne; d'autres ſe fixerent (1) dans l'Iberie & l'Albanie, entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne. Quoïqu'on les ait ſouvent compris ſous le nom de Scythes, ils eurent plus communément celui de Saques, *Saca*. Chargés d'un plus grand peuple que leur premiere habitation n'en pouvoit ſans doute contenir, ils chercherent de nouvelles terres, où ils pûſſent envoïer le ſuperflu de la nation. L'Armenie fut la premiere Province (2) ſur laquelle ils ſe jetterent, parce qu'elle étoit la plus voiſine de leur pays, & ils en occuperent la partie la plus fertile & la plus agréable. Les Saques inquiets & remuans, comme le ſont tous les peuples belliqueux, chercherent encore à s'étendre & à pénétrer dans les parties occidentales de l'Aſie, tirant vers ce que nous appellons l'Aſie mineure: ils paſſerent dans la Cappadoce, côtoyerent principalement les bords du Pont-Euxin, & s'établirent dans les contrées arroſées par le Thermodon & l'Iris. Ils y bâtirent une ville nommée Acmonie du nom (3) d'*Acmon*, fils de *Manée*, qui étoit le chef de cette entrepriſe. Ce General ou ce Prince, comme on voudra l'appeller, ſe vit engagé par la facilité de ſes conquêtes à les pouſſer plus avant. Il vint dans la Phrygie, où il bâtit auſſi une autre ville nommée Acmonie, ou Acmone comme la premiere. Il poſſeda la Syrie, & la Phenicie, & mourut de mort (4) violente pour s'être forcé à la chaſſe en pouſſant avec trop d'ardeur des bêtes feroces: & ſelon l'uſage de ces premiers peuples, qui faiſoient l'apotheoſe de leurs ſouverains ou des hommes extraordinaires par leur courage, ou par leurs grandes actions, il fut mis au nombre des Dieux, & n'eut pas d'autre nom que celui de très-haut: on lui dreſſa des autels; on lui conſacra des bois; enfin, comme à l'Etre ſuprême, on lui offrit des ſacrifices.

Urane, ou le Ciel, comme le nommerent les anciens, fut ſon fils auſſi bien que le ſucceſſeur de ſa puiſſance (5) & de ſes deſſeins. Après la mort de ſon pere, il épouſa Titæa, ou la Terre qui étoit ſa propre ſœur: coutume qui s'eſt conſervée long-temps chez les peuples Aſiatiques, mais qui ceſſa peu à peu, lorſque ces conquerans furent paſſez dans l'Europe. C'eſt de Titæa que ſes deſcendans ont pris le nom de Titans, ou de fils de la Terre. Et comme ils étoient plus grands & plus robuſtes que la plûpart des autres hommes, ils eurent auſſi celui de Géans: car ces noms de Géans, de Titans, d'enfans de la Terre ſont ſinonymes, même dans les (6) Ecritures. Et ſi l'on s'en rapporte à ce que les anciens ont dit d'Urane ou du Ciel, il ne fut, ſans doute ainſi appellé, que par le ſoin qu'il eut de s'appliquer à la ſcience du Ciel, à connoître ſa nature, ſes influences, ſes révolutions & les divers mouve-

(1) Ci-deſſus tom. 1. p. 199.
(2) Sacæ optimam Armeniæ regionem occuparunt. *Strabo Geogr. l.* 11.
(3) Stephan. Byzant. verbo. *Acmonia.*
(4) Sanchoniaton apud Euſeb. de Præp. Evang. L. I. 10.
(5) Sanchon. ibid.
(6) Judith. c. XVI. v. 6. 7. in textu græco.

mens des aſtres. Ses deſcendans habiles à profiter des conjonctures, ſaiſirent l'avantage que leur fourniſſoient les noms d'Urane & de Titæa, & publierent qu'ils étoient les enfans du Ciel & de la Terre. Parlà ils cacherent la verité de leur origine, & ſe rendirent par ces titres auguſtes, reſpectables aux peuples, auſquels ils n'étoient déja que trop redoutables par leur force.

Par ſes grandes actions Urane ſurpaſſa tout ce que ſon pere avoit fait de remarquable ; & il ſemble qu'il ait effacé dans la poſterité, & fait oublier même les noms d'Acmon & de Manée, dont il deſcendoit. Ce Prince paſſa le Boſphore, & dès qu'il fut entré dans l'Europe, il porta ſes armes dans la Thrace, dans la Grece, & deſcendit même dans l'iſle de Crete, aujourd'hui Candie. Il en donna le gouvernement à un de ſes freres, qui eut dix enfans mâles qu'on appella Curetes; non content de ces conquêtes, il ſe jetta rapidement ſur les autres Provinces de l'Europe, & penetra juſqu'en Eſpagne. Comme ces pays étoient à peine habités, & qu'il ne trouvoit que peu d'hommes & point de réſiſtance, on devroit plutôt qualifier cette expedition du nom de courſes & de voyage, que du nom de conquête. Et ſi nous en croyons Diodore de Sicile, il paſſa dans cette partie de l'Afrique, qui touche l'Ocean Atlantique ou Occidental, & qu'on a depuis appellée Mauritanie. Urane revenant ſur ſes pas tourna du côté du Nord, qu'il ſoumit auſſi aiſément que les Provinces meridionales de l'Europe. Faut-il s'étonner après cela de ce que marque l'Ecriture, que les Geans ſe ſont rendus maîtres de la terre, & qu'ils ont chaſſé de leur trône les Rois des nations.

Urane eut pluſieurs enfans, dont *Saturne* étoit le dernier ; les autres furent *Titan*, *Oceanus*, *Hyperion* & *Japet* ou *Japhet*, nom que la ſeule poſterité de Japhet, fils de Noé, eut ſoin de conſerver en mémoire de ſon premier auteur. Urane averti de quelque ſoulevement que méditoient ſes enfans, les fit arrêter, à l'exception d'Oceanus qui préfera le parti de la ſoumiſſion à celui de la révolte où le vouloient entraîner ſes freres. Saturne excité par ſa mere Titæa rendit la liberté à ſes freres, qui par reconnoiſſance lui défererent l'empire ou plutôt le gouvernement, à l'excluſion même de leur pere Uranus, qui ſe trouvant au pouvoir de Saturne, ſe vit réduit à une condition particuliere. Quelques-uns des Titans s'y oppoſerent ; mais Saturne qui avoit toutes leurs forces les fit arrêter, & Urane mourut enfin ou de chagrin de ſe voir détrôné, ou peut-être d'une operation violente que Saturne fit faire ſur lui, & qui l'auroit empêché d'avoir jamais des enfans.

Saturne épouſa ſa propre ſœur Rhea : & ce que n'avoit fait ni (1) Urane, ni Acmon, il prit avec le nom de Roi tous les attributs de la royauté. Il fut couronné, & voulut ſe diſtinguer du reſte de ſes ſujets par la pourpre & l'écarlate, couleur qui fut long-temps particuliere aux têtes couronnées. Mais Urane & Titæa détrônés, avoient prédit par une eſpece d'imprécation à leur fils Saturne, que ſes enfans le traiteroient comme il les avoit traités lui-même. Cela fut cauſe que ce Prince ſoupçonneux les fit tous enfermer ſans diſtinction de ſexe dès qu'ils furent nés, & les fit élever plutôt dans des priſons que dans un palais. Rhea indignée de cette cruauté eut

(1) Diodor. Sic. lib. 3.

l'adreſſe de ſouſtraire Jupiter, le dernier de ſes enfans, à l'inhumanité de ſon mari; & de l'Arcadie où il étoit né, elle le fit tranſporter dans l'iſle de Crete, où il fut élevé dans les antres du Mont-Ida par les Curetes, qui étoient les prêtres, les ſacrificateurs & les devins de ces temps-là.

Les Titans ne voïoient qu'avec chagrin Saturne revêtu ſeul, & à leur préjudice de l'autorité ſuperieure. Ils chercherent le moyen de s'en venger, le trouverent, & ſe ſaiſirent de Saturne & de Rhea qu'ils retinrent priſonniers. Jupiter jeune & plein d'ardeur, (1) mais qui n'étoit pas encore ſorti de l'iſle de Crete, ſur la nouvelle qu'il eut de la détention de ſon pere, s'embarque & vole à ſon ſecours, défait les Titans, remet ſon pere en liberté, lui rend la couronne & revient dans l'iſle de Crete. Saturne régna long-temps; & l'âge qui le rendoit plus ſoupçonneux & plus ſuperſtitieux qu'il n'étoit, lui fit conſulter les oracles ou les devins, pour ſçavoir d'eux ſon ſort & celui de ſes enfans. On lui répondit qu'il eût à ſe précautionner contre le plus jeune de ſes fils, qui pourroit bien le détrôner un jour. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince ombrageux & défiant pour le porter à chercher tous les moïens de faire périr Jupiter. Celui-ci évita ſes embuches; mais enfin pour ſe mettre à couvert du péril, il en fallut venir à une guerre ouverte. Il gagna ſecretement ceux que ſon pere avoit établis gouverneurs de l'iſle de Crete. Saturne s'y tranſporta pour attaquer ſon fils; mais il fut trahi par ceux ſur leſquels il comptoit le plus. Saturne trahi & vaincu ſe ſauva dans la preſqu'iſle nommée depuis Peloponeſe. Jupiter l'y ſuivit, rendit la liberté à tous ſes freres & à ſes ſœurs, & le battit une ſeconde fois. Saturne quitta la Grece & paſſa dans l'Italie, où il fut bien reçû de Janus qui gouvernoit apparemment cette contrée. Il y reſta quelque temps: mais les Titans jaloux des proſperités de Jupiter, renouvellerent leurs anciennes prétentions, aſſemblerent des troupes, & donnerent une bataille dans laquelle ils furent vaincus; ils ſe virent contraints de ſortir de la Grece & de fuïr juſques dans l'Eſpagne. Saturne qui ne ſe croïoit pas en ſureté dans l'Italie les ſuivit. Jupiter fut les attaquer avec toutes ſes forces & les battit enfin pour la derniere fois: car ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre qui avoit déja duré dix années. Saturne ſe ſauva d'Eſpagne & ſe refugia en Sicile. Il y mourut peu de temps après accablé de chagrin & de vieilleſſe; car l'hiſtoire ancienne aſſure qu'on y voïoit le lieu de ſa ſépulture. Et je ne veux pas croire que Jupiter ait fait à Saturne cette operation dont parle l'hiſtoire fabuleuſe, & que Saturne lui-même avoit, dit-on, fait ſouffrir à ſon pere Urane.

C'eſt à cette grande victoire ſuivie de la mort de Saturne que commence le regne de *Jupiter*, dont la domination s'étendoit depuis la Syrie, la Phenicie, & l'Aſie mineure, juſqu'aux extremités de l'Eſpagne, en y comprenant même une partie des iſles de la Mediterranée.

Ce fut vrai-ſemblablement après cette guerre que Jupiter ſe maria; & à l'imitation de ſon pere & de ſon aïeul, il épouſa ſa propre ſœur nommée *Junon* par les Latins, &

(1) Jovem adultum veniſſe cum magna Cretenſium multitudine; Titanumque ac filios ejus pugnando viciſſe: parentes vinculis exemiſſe: patri regnum reddidiſſe: atque in Cretam remeaſſe. *Ennius apud Lactantium devinar. inſtitutionum, lib.* 1. *cap.* 14.

Hera

Hera par les Grecs. Tout ce grand empire ne pouvoit ſe conduire par un ſeul homme, ſans en confier quelques parties à des gouverneurs generaux. Les frontieres de l'Afrique en furent détachées : on les voit en la puiſſance d'Atlas fils de Japet, & par conſéquent couſin germain du Jupiter, puiſque Japet étoit frere de Saturne. Soit donc qu'Atlas ſe fût emparé de ces provinces, pendant la guerre des Titans, ſoit qu'il les eût à quelque autre titre, il en demeura maître, & donna ſon nom aux celebres montagnes qui ſont de ce côté-là, & même à la mer qui baigne la partie occidentale de l'Afrique, qui eſt encore aujourd'hui nommée Ocean ou mer Atlantique.

Jupiter établit ſon frere Pluton ſur les parties Occidentales de ſon empire. (1) Ainſi il lui confia le gouvernement de l'Italie, de l'Eſpagne, des Gaules & de tout ce qui eſt au Nord. C'eſt même de-là qu'eſt venuë cette tradition des Gaulois (2) conſervée juſques au temps de Ceſar, qui dit que ces peuples ſe vantent d'être deſcendus de Pluton. L'Eſpagne étoit preſque deſerte, & Pluton la repeupla par des colonies qu'il y conduiſit. Il y trouva tant d'or & d'argent que de-là ce Prince, appellé Dis avant cette expédition, fut depuis nommé Pluton, c'eſt-à-dire, riche; & dans la ſuite il fut regardé comme le Dieu des richeſſes dans toutes les nations où il a été connu. On ſait d'ailleurs que le lieu d'où la lumiere vient aux hommes, c'eſt-à-dire, l'Orient, ſemble être la partie ſuperieure de la terre; au contraire l'Eſpagne qui étoit alors à l'extremité de l'Occident, où le Soleil ſemble ſe coucher dans l'Ocean, étoit regardée par les anciens comme la partie inferieure. De-là eſt venuë cette idée commune que Pluton (3) étoit le Souverain ou le Dieu des lieux les plus bas, & le Dieu par conſequent des Enfers. Pluton mourut avant ſon frere; & Jupiter confia depuis à Mercure qui étoit ſon propre fils l'empire de l'Occident, qu'il poſſeda même trente-cinq ans depuis la mort de Jupiter ſon pere. Il ne faut pas s'étonner après cela ſi les Celtes (4) ou les Gaulois ont eu tant de veneration pour Mercure, qu'ils ont regardé comme leur divinité tutelaire, ſans doute, parce qu'il a été l'un de leurs premiers Souverains, comme nous le dirons dans l'hiſtoire des Gaules.

Jupiter s'étoit reſervé tout l'Orient, c'eſt-à-dire, la Grece, les Iſles & ce qu'il poſſedoit en Aſie, pour le gouverner par lui-même. Et ceux des anciens qui ont écrit l'hiſtoire de Crete ne manquent pas de lui donner beaucoup de loüanges pour ſon courage, ſa prudence, ſa juſtice & pour ſes autres vertus civiles & militaires. Peu content de paſſer pour conquerant, il voulut encore être legiſlateur. Il établit des loix équitables & ſages qu'il faiſoit ponctuellement obſerver, en puniſſant lui-même les injures, proſcrivant l'injuſtice & la violence. Il extermina les brigans & les ſcelerats, qui s'étoient poſtés dans les forêts de la Theſſalie, de la Macedoine & de l'Illyrie. Il n'y avoit point alors de plus grande marque d'héroïſme, par les avantages qu'en retiroient tous les peuples, qui n'étant point la plûpart ſous la protection

(1) Ergo illud in vero eſt, quod regnum orbis ita partiti ſunt, ut Orientis imperium Jovi cederet: Plutoni, cui cognomen Ageſilao fuit, pars Occidentis obtingeret. *Lactantius* l. 1. c. 11.

(2) Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant. *Cæſar. Comment. lib.* 6.

(3) Lactant. 1. c. 11.

(4) Cæſar lib. 6.

des loix, devoient être au moins ſous la protection des Héros. Mais Jupiter avoit un interêt particulier à détruire ces ſortes de voleurs & de vagabonds ; puiſqu'il avoit choiſi ſa demeure la plus ordinaire dans la Theſſalie & ſur le Mont-Olympe voiſins de la Macedoine. C'étoit-là qu'il tenoit ſa cour & qu'il rendoit la juſtice. Et ſi quelqu'un avoit fait quelque découverte utile à la vie des hommes, il venoit en Theſſalie la communiquer à ce Prince. Voilà ſans doute l'origine de l'idée qu'ont eu les Poëtes de donner au Ciel le nom d'Olympe, à cauſe que c'étoit la demeure ordinaire de Jupiter, qui depuis a été mis non-ſeulement au rang des Dieux, mais qu'on a même regardé comme le pere & le maître de toutes les autres Divinités, qui n'étoient regardées, par raport à lui, que comme des Dieux inferieurs & ſubalternes.

Il eut les défauts des grands Princes, qui s'imaginent que tout leur eſt permis, que rien ne doit s'oppoſer à leurs deſirs. Entierement livré au plaiſir, il ne pardonnoit pas même à la vertu des femmes les plus ſages & les plus retenuës. L'hiſtoire fabuleuſe en marque peut-être plus qu'il n'en eſt : mais elle étoit ſans doute autoriſée par la conduite vague & dereglée de ce Prince. Peut-être même abuſa-t-il encore de ſon pouvoir dans le gouvernement, en ſe donnant une autorité plus grande que ne le comportoit le caractere de ces premiers peuples, qui n'avoient pas entierement dépoüillé l'idée de liberté, avec laquelle ils étoient nés. Ce fut peut-être la cauſe ou du moins le prétexte qui porta Junon ſon épouſe avec quelques autres Princes de ſon ſang, à former contre lui une conjuration, qu'il diſſipa néanmoins dès qu'il en fut informé. Il fallut enfin malgré ſes grandes actions, qu'il ſubît le ſort commun de l'humanité. Immortel par ſa valeur, ſon courage & ſon héroïſme en tout genre, il mourut dans l'iſle de Crete ; & ſon tombeau s'eſt vû long-temps près de Gnoſſe, l'une des principales villes de cette iſle. Il vécut cent vingt ans, & en regna ſoixante-deux depuis la défaite des Titans ou la mort de Saturne.

Pour faire quelque uſage, par raport à l'hiſtoire Grecque, de tout ce qui vient d'être dit des Titans, il faut découvrir dans quel temps regnoit Jupiter. Quelque anciens hiſtoriens ont dit que ce fut du temps de Belus premier Roi des Aſſyriens : mais cela ne marque rien de bien déterminé, à cauſe des difficultés qui ſe trouvent à fixer les commencemens de l'empire d'Aſſyrie. Les auteurs qui ont compoſé les vers des Sybilles, que je regarde ici comme des hiſtoriens, ſans leur donner néanmoins plus d'autorité qu'ils ne meritent, ont fixé le commencement du regne de Saturne à la dixiéme generation après le Déluge : cela reviendroit au temps d'Abraham. Mais nous avons encore de quoi nous déterminer dans l'hiſtoire même de la Grece. Inachus, ſelon les ſupputations les plus juſtes, regna dans Argos environ 1800. ans avant l'Ere vulgaire. Il étoit fils d'Océan & de Thetis. Océan fut un des freres de Saturne. Inachus étoit donc couſin germain de Jupiter. Ainſi il doit avoir commencé à regner vers le même temps. Peut-être même Inachus commanda-t'il dans le Peloponeſe, ſous l'autorité de Jupiter, puiſque les anciens ont cru que Phoronée étoit le premier des hommes qui ait regné ſur d'autres hommes, au moins dans l'Occident : car les Princes qui l'avoient devancé étant regardés comme des Dieux étoient mis au-deſſus de l'humanité. Enfin je tire de l'hiſtoire fabuleuſe une nouvelle preuve du temps où peut avoir vécu Jupiter. Il eſt dit que Niobé fut la premiere des mortelles dont ce prétendu Dieu fit ſa

maîtreſſe. Or Niobé étoit la fille Phoronée, ainſi Jupiter doit avoir vécu vers ce même temps. Il paroît que Jupiter mourut peu de temps avant Inachus, puiſqu'il fut choiſi avec ſon fils Phoronée & quelques autres pour arbitre d'un différend qui s'étoit levé entre Junon & Neptune, au ſujet des limites de leurs territoires (1) ou de leurs dominations, ce qui ne peut être arrivé qu'aprés la mort de Jupiter.

L'empire de Jupiter eut le ſort de la plûpart des monarchies, qui tombent & ſe diviſent à la mort de leurs plus auguſtes Souverains. Après lui l'Orient fut ſeparé de l'Occident. Auſſi voyons-nous que les Troïens qui reconnoiſſoient pour leurs premiers Rois Urane, Saturne & Jupiter, leur donnent pour ſucceſſeurs Hercules, Thuſcus & quelques autres dont les actions nous ſont inconnuës, ſoit qu'elles ne méritaſſent point de venir juſques à nous, ſoit qu'on les ait confonduës avec celles de quelques-uns de leurs ſucceſſeurs, comme il eſt ſouvent arrivé dans ces temps d'obſcurité & de barbarie. La Theſſalie fut depuis ſoumiſe à Deucalion fils de Prométhée & par conſequent de la race des Titans.

L'Attique eut auſſi des Rois, mais qui nous ſont inconnus. L'hiſtoire cependant nous parle de (2) Periphas, qui n'étoit pas de la race des Titans, mais un reſte de ces anciens peuples du païs, ſoumis par ces Princes Aſiatiques. On le peint même comme un homme qui joignoit aux richeſſes de ces premiers temps la Juſtice, la religion, la pieté & une integrité de mœurs ſi grande & ſi peu commune, qu'on le crut quelque choſe de plus qu'un mortel. Les peuples par conſequent s'empreſſerent à lui rendre un culte Divin. Les autres Roïaumes, comme Argos, Sparte, l'Attique & la Crete furent ſoumis à beaucoup de révolutions que nous expliquerons dans la ſuite de ce chapitre.

Les Titans ne paſſerent dans les Iſles, qu'après avoir établi leur autorité ſur les peuples de la terre ferme. Et ſi nous en (3) croyons l'hiſtoire, ils ſe ſervoient encore de radeaux pour la navigation, l'uſage des vaiſſeaux n'étoit pas encore établi, au moins parmi ces peuples; car je crois que les Pheniciens, les plus illuſtres navigateurs de l'ancien monde, s'en ſervoient il y avoit déja long-temps. De toutes les Iſles celle de Crete fut comme le centre de leur empire. D'abord elle fut poſſedée par les peuples qui s'y retirerent peu de temps après la diſperſion du genre humain, & qui vrai-ſemblablement ſortoient de cette partie du Continent, que depuis on appella Peloponeſe. On les nommoit *Eteocretes*, c'eſt-à-dire, *Vrais Cretois*, pour montrer qu'ils étoient les premiers qui avoient pris poſſeſſion de cette Iſle. Vinrent enſuite les Dactyles Idéens qui occuperent le Mont-Ida. Ils furent ſuivis des Curetes qui étoient eux-mêmes de la race des Titans, & en qualité de Prêtres ils en firent le centre de la Religion, comme les Souverains en avoient fait le centre de leur empire. Et ce qui fait voir la barbarie ou la ſimplicité de ces premiers peuples, ils faiſoient leurs demeures dans les montagnes pleines de bois, & dans les lieux les plus épais & les plus ombragés des forêts. Ils ſe tenoient dans les cavernes des vallées, & dans les

(1) Fuit vero idem Phoroneus arbiter cum Cephiſſo Aſterione & Inacho fluviis, inter Neptunum & Junonem de regione diſceptantes. *Pauſanias libro* 2. *cap.* 15.

(2) Antonius Liberalis cap. 6.
(3) Conon Narrat. XXI.

lieux qui pouvoient leur ſervir d'ombrage & de retraite, ſoit qu'il n'y eût point alors de maiſons, ſoit même que ces Prêtres & ces Sacrificateurs euſſent choiſi par religion ces affreuſes demeures, comme ont fait depuis les Druydes qui leur ont ſuccedé. Quoiqu'il en ſoit, la race des Titans regna long-temps dans l'Iſle de Crete.

Les Spartiates ou Lacedemoniens donnerent lieu à un autre demembrement qui ſe fit de l'empire des Titans après la mort de Jupiter, ou du moins après celle de ſes premiers ſucceſſeurs. L'on ſait que ces peuples ont habité de tout temps la partie la plus méridionale du Peloponeſe. Leur demeure a toujours été fixe & aſſurée, car ils n'ont point changé de lieux; mais on ne peut pas dire la même choſe de leur origine. Quelque obſcure & même quelque incertaine qu'elle ſoit, il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'originairement ces peuples ne ſont pas Grecs. Auſſi bien que les autres de cette même nation, ils viennent de Javan ou Jaon,& ſont iſſus de ſon fils Eliza qui dès les premiers temps a eu en partage ce qu'on a depuis nommé Peloponeſe. On ne ſauroit donc conteſter qu'ils ne ſoient Grecs par leur premiere origine; mais quelques ſiecles après leur établiſſement ils furent opprimés par ces nations barbares, je veux dire, par les Titans, qui de la Phrygie & des Provinces voiſines ſe répandirent bientôt dans toute la Grece, & même dans l'Iſle de Crete. Comme il n'y avoit point alors de villes dans la Grece, ou s'il y en avoit, elles étoient en petit nombre, ces peuples barbares mêlés avec les anciens habitans, ſe diſperſerent dans les bois & dans les forêts, ou dans les antres & dans les cavernes des montagnes. Ce fut de ces demeures vagues & de cette vie errante, qu'ils prirent dans cette partie de la Grece le nom de Spartiates. Quoique l'hiſtoire ne nous inſtruiſe pas de ce qui ſe paſſa dans le Peloponeſe ſous les Princes Titans, ni de quelle maniere ſe fit ce démembrement de leur empire, elle n'a pas laiſſé de nous conſerver un fait conſiderable, qui nous marque au moins qu'ils ont été maîtres de ces Provinces, auſſi-bien que du reſte de la Grece. Les anciens hiſtoriens nous aſſurent donc, que ce ſont les Curetes Prêtres & parens des Princes Titans, qui ſous le regne de Saturne ont établi les Jeux Olympiques : Jeux célebres qui faiſoient tout le plaiſir des Grecs & toute leur gloire; ſolemniſés avec tant de ſoin & de pompe, qu'ils ne connoiſſoient rien de plus grand, rien qui agitât davantage leur eſprit & leur cœur. Ce fut un Hercule, l'aîné des cinq freres qui les vint le premier célebrer dans l'Elide. La courſe & la lute qui furent les premiers exercices de ces Jeux, convenoient à des peuples belliqueux, qui ne penſoient même dans le plaiſir, qu'à former & qu'à fortifier le corps, ou du moins à le tenir dans une agilité toujours égale.

Après la mort de Jupiter qui laiſſoit un grand empire & peu de ſucceſſeurs en état de le ſoutenir avec la même dignité, il eſt vrai-ſemblable que les Titans firent revivre leurs droits; puiſqu'on voit pluſieurs de leurs deſcendans établis dans la Grece, ſoit qu'ils y euſſent déja commandé ſous l'autorité de ces premieres Divinités, Ourane, Saturne & Jupiter, ſoit qu'ils s'en fuſſent rendus maîtres dans ces mêmes temps.

Les villes de la Grece diſputoient autrefois ſur la prérogative de leur antiquité qu'elles vouloient tirer des Dieux. Athenes ſe piquoit d'être la plus ancienne de de toutes. Ses Orateurs la flattoient d'être un des premiers ouvrages des Immortels. Cependant cette ville n'étoit pas plus ancienne que la venuë de Cecrops dans l'At-

tique. Cet étranger édifia un petit château ſur la hauteur, où l'on a depuis élevé le Temple de Minerve; & c'eſt-là l'époque de la naiſſance d'Athenes, avant laquelle l'Argolide avoit eu des Rois pendant un grand nombre d'années.

Lycoſure dans l'Arcadie doit ſa naiſſance aux Pelaſgiens: ainſi elle n'eſt pas ſi ancienne qu'Athenes, quoique Pauſanias l'ait appellée le berceau de Jupiter. C'eſt l'effet d'une tradition fabuleuſe, dont on ne trouve aucun fondement dans l'hiſtoire.

A l'égard des Thebes, comme elle doit ſon commencement à Cadmus, & que la date préciſe de ſa fondation eſt rapportée dans les Marbres d'Arondel, cette ville ne peut former aucune difficulté.

Sicyon.

Mais il y en a une conſiderable par rapport à la ville de Sicyon, qui étoit bâtie dans le Peloponeſe ſur une montagne voiſine du Golfe de Corinthe. Pauſanias a donné un catalogue de ſes Rois qui précede ceux d'Argos de deux cens ans. Euſebe & le Syncelle en ont donné d'autres; mais la plûpart ont des marques évidentes de ſuppoſition; & ils ſont contraires à ce que l'on doit tenir de l'antiquité des Rois d'Argos. C'eſt ce qui a porté le Chevalier *Marsham* à les rejetter. Voici quelques-unes des raiſons ſur leſquelles il s'appuye.

1°. Egialée eſt, ſelon Apollodore, fils d'Inachus & frere de Phoronée. Cependant les catalogues le mettent à la tête des Rois de Sicyon, & par conſequent le font vivre deux cens ans avant ſon pere.

2°. Le XIX. de ces Rois a donné ſon nom à la ville; mais, ſelon Pauſanias, il étoit fils de Pelops, & cependant il le fait regner avant ſon pere.

3°. Polyphile le XXIV. de ces Rois a, dit-on, regné du temps de la guerre de Troye: cependant il eſt inconnu à tous les auteurs qui en ont écrit, & particulierement à Homere, qui (1) dit poſitivement qu'Adraſte a été le premier Roi de Sicyon.

4°. Pour derniere raiſon, Marsham employe le ſilence de ce Poëte touchant le chef des Sicyoniens, au temps de cette guerre, dont il trouve la cauſe, en ce que cette ville étoit du Domaine d'Agamemnon Roi de Micenes.

Mais ce qui décide pour l'antiquité de la ville d'Argos, ruine en même-temps tout ce que l'on propoſeroit pour ſoutenir celle des autres villes. *Pline* rapporte donc ſur le témoignage d'*Anticlidès* que Phoronée a été le plus ancien Roi de la Grece. *Clement* d'Alexandrie en dit autant ſur celui d'*Acuſilaus*; & il ajoute même que Phoronée a été auſſi le premier homme. *Platon*, dans le Timée, ne connoît rien au-deſſus de ce Roi; & le *Syncelle*, fondé ſur ces autorités, aſſure que l'hiſtoire de la Grece doit commencer par celle d'Inachus pere de Phoronée. Cependant Marsham n'a pas jugé que cet Inachus pût être un homme. Il l'a donc hardiment retranché du Canon de Caſtor, quoiqu'il l'ait ſuivi dans tout le reſte; & il n'en apporte point d'autre raiſon, ſinon qu'Inachus eſt le nom d'une riviere & non celui d'un homme; comme ſi toute l'antiquité n'étoit pas remplie de ces ſortes de dénominations priſes des hommes

(1) Iliad. B v. 572.

pour les choſes, & des choſes pour les hommes. Nous avons ſuivi un parti plus moderé que le Chevalier Marsham, & nous croyons que le Royaume de Sicyon étoit un partage de cadet, & qu'ainſi il peut avoir commencé quelque temps après celui d'Argos. Il n'y a que quelques Rois à retrancher avec quelques anciens pour en accorder la ſuite & la ſucceſſion avec celle des autres Rois de la Grece. C'eſt ce que nous allons expliquer.

Argos et Sicyon.

La Grece ne connoît donc rien de plus ancien qu'*Inachus*; mais on ignore le détail de ſes actions; on ſait ſeulement qu'il donna ſon nom à un fleuve du Peloponeſe, près duquel il faiſoit ſa demeure. Il y a beaucoup d'apparence que puiſqu'il étoit étranger, il ſoumit par la force les peuples ſur leſquels il regna: mais comme il avoit affaire à des hommes ſauvages, éloignés de toutes ſortes de diſciplines, il ne put former un état bien conſiderable: c'eſt la raiſon de ſon obſcurité. On ſait néanmoins qu'il regna 50. ans, & que de Meliſſa, ſa ſœur & ſon épouſe, il eut deux fils, Phoronée & Egialée. Le premier fut Roi d'Argos: Egialée le fut de Sicyon dans l'Achaïe, petite Province du Peloponeſe. Quand on parle de ces premiers Rois, il ne faut pas s'imaginer qu'ils euſſent des ſouverainetés qui répondiſſent au titre ſi reſpectable de Rois. A peine étoit-ce une ombre de royauté. Une petite ville, un village quelques lieuës de terrain avoient ſouvent le titre de Royaume. Quelques anciens qui ont vû les noms de pluſieurs Rois de Sicyon, ont crû ſans doute qu'il y en avoit eu une ſuite bien marquée; mais elle eſt interrompuë par des Rois ſuppoſés ou repetés, ou par l'obſcurité de cette hiſtoire, qui n'eſt connuë par aucun détail. Nous en dirons cependant ce qu'on en peut découvrir dans ces temps éloignés; & je reprens l'hiſtoire d'Argos.

Phoronée premier fils d'Inachus raſſembla donc les habitans de l'Elide, qui étoient diſperſés dans les bois & dans les montagnes; il les obligea de quitter ces triſtes retraites, & de faire une ſocieté en bâtiſſant des maiſons les unes proches des autres. Ainſi il forma peu à peu des bourgs & de petites villes; après quoi il leur donna des loix, afin de maintenir cette nouvelle ſocieté. Et comme ſon humeur liante & ſociable l'avoit porté à adoucir le caractere ſauvage & féroce des peuples, on l'a regardé pour cela comme le premier homme que la Grece ait connu. Il y avoit alors des Rois en quelques autres parties de la Grece. Egialée l'étoit de la ville de Sicyon; il voulut, à l'exemple de ſon pere Inachus, laiſſer un monument à la poſterité. Il ordonna donc que la Province qu'il avoit gouvernée, s'appelleroit Egialée. La Beotie, où étoient les peuples nommés Eſtenes, avoit auſſi un Roi nommé Ogygès. De ſon temps le pays fut affligé par une inondation qui ſubmergea toute la campagne. C'eſt le célebre déluge d'Ogygès, le premier de ceux dont les traditions Grecques faſſent mention. Ce Prince obligé de quitter ſon habitation, paſſa ſur les bords du fleuve Triton, où il bâtit la ville d'Eleuſine, à laquelle il donna le nom de ſon fils. Phoronée mourut après un regne de 60. ans. Apis qui étoit étranger voulut s'emparer du gouvernement; mais il n'eut pas la prudence des Tyrans, il n'en eut

que la férocité. Ce Prince ne fut pas auſſi heureux que Phoronée, parce qu'il fut beaucoup moins prudent. Ignorant les veritables bornes de l'autorité royale, établie pour la défenſe, & non pour la deruction des peuples, il s'attribua, contre l'uſage de ces premiers temps, un pouvoir deſpotique. Son pouvoir donc, ou plutôt ſa tyrannie fut portée ſi loin, que les Argiens crurent, en le faiſant mourir, lui rendre la juſtice qu'il méritoit. Ainſi Argus fils de Jupiter & de Niobé fille de Phoronée fut maintenu ſur le trône; cependant Apis donna ſon nom à la Province qui fut appellée *Apia*; mais cet honneur ne fut pas de longue durée. Pelaſgus qui vint enſuite, lui fit porter le nom de *Pelaſgia*, que cette Province conſerva long-temps.

Je ne ſaurois diſconvenir que dans quelques-uns des regnes que nous venons d'expliquer, il ne ſe rencontre quelque obſcurité pour bien concilier les temps; mais tout devient plus clair au regne de *Cecrops* premier Roi d'Athenes. C'eſt à lui que commence une ſorte de certitude dans l'hiſtoire Grecque; & depuis lui nous avons une ſucceſſion de Rois & d'Arcontes d'Athenes, dont les regnes ſervent à regler le temps des évenemens, & à jetter par conſequent ſur l'hiſtoire de ces peuples la lumiere ſi néceſſaire de la chronologie. C'eſt à ce Prince que commence la chronique des marbres de Paros, ſi connus ſous le nom de marbres d'Arondel, le plus beau monument qui nous ſoit reſté pour l'ancienne chronologie. Quoi qu'avant Cecrops il y eut déja des Rois dans l'Attique, à peine en peut-on découvrir les noms au travers de l'obſcurité de ces premiers temps; & ce que l'on connoît des autres Royaumes a ſes difficultés; mais heureuſement elles ont un avantage, que comme elles n'influent ni ſur la religion, ni ſur les mœurs, ni ſur la conduite de la vie civile, il ſuffit, pour les lever, de leur donner une eſpece de vrai-ſemblance: & l'on doit être content, pourvû que l'explication ſoit auſſi plauſible que la difficulté.

ATHENES.

CECROPS étoit originaire d'Egypte. Cette Province où les hommes ont toujours été plus fertiles qu'ailleurs, ſe défit du ſuperflu de ſa nation, & l'envoya chercher de nouvelles terres. Ils arriverent dans l'Attique 1582. ans avant l'Ere Chrétienne. Cette partie de la Grece étoit en proye aux barbares, auſſi-bien que les autres cantons. Il en vainquit quelques-uns par la force des armes, & reçût les autres avec douceur; il les rendit traitables, & regna ſur eux l'eſpace de 50. ans.

Cecrops n'étoit encore que dans la neuviéme année de ſon regne, ainſi 1574. ans avant l'Ere Chrétienne, lorſque *Deucalion* Prince barbare venu de quelque endroit de la haute Aſie, deſcendit dans la Grece, & s'empara de la Lycorie vers le mont Parnaſſe, où il regna près de 52. ans. Ce fut ſous le regne de ce Prince qu'arriva le déluge, qui de lui a eu le nom de Deucalion, & qui a fait tant de bruit chez les Grecs, quoique dans le fond ce fut aſſez peu de choſe. Deucalion ainſi établi dans la Lycorie Province de la Grece, vers les cantons du Parnaſſe, ne ſe contenta point du petit Royaume qu'il s'étoit formé; il fit la guerre à ſes voiſins, & ſe rendit maître d'une partie de la baſſe Theſſalie, nommée Phtiotide de Phtius venu d'Arcadie, qui 160. ans avant Deucalion s'étoit emparé de ce pays, qui étoit auparavant appellé Hellade des Helliens ancienne colonie, qui s'en étoit autrefois

emparé. Ce nouveau ſouverain (je parle de Deucalion) qui vouloit s'attirer la bienveillance des peuples qu'il avoit ſoumis, ſe ſervit d'une politique, qu'il crut ſans doute devoir leur être agréable. Ce fut de donner le nom d'Hellen à l'un de ſes enfans; & ce même Hellen étant devenu Roi après la mort de ſon pere, voulut que ſes ſujets qui alors s'appelloient Grecs d'un nom commun à toute la nation, fuſſent déſormais nommés Helleniens. C'eſt ce qu'on trouve dans pluſieurs monumens qui nous inſtruiſent de ces temps reculés. Cependant ce nom reſta long-temps propre à cette Province; & ce ne fut que vers le commencement des Olympiades, c'eſt-à-dire, un peu plus de 750. ans avant l'Ere Chrétienne qu'il fut commun à toutes les nations de la Grece: car du temps d'Homere il étoit encore reſſerré à cette portion de la Theſſalie, occupée autrefois par les deſcendans de Deucalion. Le Roi Hellen imita dans ſes enfans la conduite de ſon pere Deucalion. Il eut ou la complaiſance ou l'adreſſe de leur donner des noms connus & reſpectés de tous les Grecs. Le premier fut donc nommés Eolus, & le ſecond Dorus, des Eoliens & des Doriens anciens habitans de ces Provinces. Le troiſiéme fils d'Hellen nommé Xute ſe retira dans l'Attique, & fit ce qu'avoient fait ſes ayeux, en donnant à l'un de ſes fils le nom d'Ion, & à l'autre celui d'Acheus, des Jaoniens ou Ioniens, & des Achéens, peuples connus, & qui tiroient leur origine des premiers poſſeſſeurs de la Grece. Après la mort de Deucalion ſon fils Hellen regna dans une partie des Etats de ſon pere, je veux dire, dans un cantön de la Theſſalie. A peine Hellen étoit dans la quatriéme année de ſa domination, que le fameux Cadmus vint par mer des côtes de la Phenicie, c'eſt-à-dre, des environs de Tyr & de Sidon. Ce nouveau venu ſe ſaiſit 1519. ans avant l'Ere Chrétienne, de la ville de Thebes, capitale de la Beotie: il y bâtit la citadelle appellée Cadmée, & y établit le ſiege de ſa domination & de ſa puiſſance.

La réuſſite de l'entrepriſe de Cecrops engagea Danaus, auſſi Egyptien, à tenter dans la Grece l'établiſſement d'une pareille colonie. Soit qu'il fût obligé de quitter l'Egypte, ſoit qu'il cherchât quelque endroit pour y pouvoir tranſporter ſa famille & une aſſez grande ſuite de domeſtiques, avec cinquante filles qu'il avoit euës ſans doute de pluſieurs femmes, il ſe chargea de quelques Egyptiens dont il préjugeoit qu'il auroit beſoin dans cette expedition. Il les mit ſur un vaiſſeau, & tourna du côté de la Grece. Il relâcha dans l'Iſle de Rhodes, où par la conſecration d'une ſtatuë à la Déeſſe Minerve, il rendit graces aux Dieux du ſuccès de ſa ſortie & de ſa navigation; & après qu'il s'y fut rafraichi quelques jours (1), il aborda dans le Peloponeſe. Gelanor venoit de monter ſur le trône d'Argos. Il reçût ce nouveau fugitif avec une humanité qui dans la ſuite lui devint fatale. Danaus fut plus heureux dans la Grece qu'il n'avoit été en Egypte. Après pluſieurs batailles il ſe rendit maître du Royaume de ſon bienfaicteur.

Les fils de ſon frere, auſſi au nombre de cinquante, ayant appris en Egypte le nouveau bonheur de Danaüs leur oncle, prirent la réſolution de le venir trouver pour épouſer leurs couſines, & participer enſuite à l'heureux établiſſement que Danaüs avoit ſû ſe procurer par ſon inquiétude & ſon induſtrie. Mais Danaüs à qui tout

(1) 1511. ans avant J. C.

faiſoit

faiſoit ombrage, & qui avoit raiſon de craindre de ſe voir dépoüillé de ſa nouvelle uſurpation, comme il en avoit dépoüillé l'ancien & légitime poſſeſſeur, ſe conduiſit avec beaucoup de diſſimulation: il feignit d'accepter l'offre de ſes neveux, & la premiere nuit de leurs nôces, il obligea toutes ſes filles de tuer leurs maris, ce qu'elles firent, à l'exception d'Hypermneſtre mariée à Lynceus qui ne voulut pas conſentir à cet horrible crime. Et la fable qui dans ce fait a ſuivi l'hiſtoire, a ſû nous en donner de l'execration, en perpetuant à la poſterité le ſupplice que les Danaïdes ſouffrent dans les enfers pour ce déteſtable parricide. Danaüs indigné dans ſon premier mouvement contre la ſage & juſte déſobeïſſance d'Hypermneſtre, s'en vengea ſur elle, mais enfin rendu à lui-même, il reconnut Lynceus pour ſon gendre & ſon ſucceſſeur. Dès qu'il eut pris poſſeſſion de la Royauté (1) de l'Elide, il ſongea aux moyens de la conſerver: c'eſt pourquoi il fit bâtir un château qui fut nommé Lariſſa, ou l'Acropolis (2) d'Argos. Il mourut après avoir broüillé tous les pays où il avoit vêcu, & laiſſé par tout des marques de ſon injuſtice naturelle.

Lyncée ou Lyncorée, gendre de Danaüs & mari de ſa fille Hypermneſtre échapé du danger de la mort que ſon beaupere lui avoit voulu procurer, ſucceda à ſa puiſſance & la conſerva quarante-un ans. Ce fut ſous Acriſius, l'un de ſes ſucceſſeurs que *Pelops* arriva dans la Grece. Il étoit fils du célébre Tantale Roi de Phrygie, dont la capitale nommée Sypilé, fut renverſée par un tremblement de terre. Une guerre qu'il eut avec Ilus, fils de Tros Roi de Myſie, l'obligea de quitter l'Aſie, & de paſſer dans la Grece avec ſa ſœur. Leur arrivée y cauſa dans la ſuite de grands changemens; car Pelops parvint au Roïaume de Piſe par le moyen de ſon mariage avec Hippodamie, fille d'Oënomaus Roi de cette ville; & ſa ſœur Niobé épouſa Amphion, qui chaſſa de Thebes Laïus petit-fils de Cadmus, & environna de tours & de murailles cette ville dont il s'étoit rendu maître.

Pelops eut un grand crédit dans (3) la Grece, ſoit parce qu'il y apporta le premier des richeſſes inconnuës juſques-là aux habitans naturels, ſoit par le ſoin qu'il eut de ſe faire de grandes alliances: car ſes filles furent mariées aux plus puiſſans princes de la Grece, & ſes garçons furent établis chacun dans un petit Roïaume. D'ailleurs, il étoit fort prudent, & ſe fit ſi bien honorer, que l'Elide quitta ſon nom pour prendre le ſien, & depuis a toujours été nommée Peloponeſe, nom qui renferma & confondit tous les autres.

Acriſius n'eut donc qu'une fille nommée Danaé, de la quelle naquit Perſée, qui devoit être l'heritier de ſon aïeul, mais qui l'ayant tué par malheur, il ſe condamna lui-même à quitter ſa patrie, & changea de Royaume avec Megapenthes Roi de Tirinthe ſon couſin. Les hiſtoires de Danaé & de Perſée ont été ſi ſouvent chantées par les poëtes Grecs & Latins, qu'il eſt inutile de les repeter ici.

Aprés la mort d'Acriſius, le Royaume d'Argos perdit la plus grande partie de ſa gloire: *Perſée* le transfera à Mycene; & le regne des autres Rois d'Argos eſt peu connu juſques à Eteocle le dernier des Inachides, qui mourut au ſiege de Troye.

Bias a porté auſſi le titre de Roi d'Argos, & l'a laiſſé à ſon fils Talaüs, duquel

(1) Strabo lib. 8. (2) Stephan. de urbibus. (3) Thucydides.

il a paſſé à Adraſte, qui, ſelon Pauſanias, en fut chaſſé; d'où il ſe retira à Sicyon, & en devint le premier roi ſelon Homere, ſans doute, parce qu'il y retablit la Royauté.

Perſée fonda le Royaume de Mycene, parce qu'il choiſit cette ville pour en faire ſa capitale au lieu de Tirinthe. On ſait qu'il épouſa Andromede, de laquelle il eut ſix garçons & une fille.

Le temps des Rois de Mycene n'eſt pas plus connu que celui des derniers Rois d'Argos. On ſait qu'Euriſtée, l'un des ſucceſſeurs de Perſée, fut auſſi le dernier Roi de cette famille, qu'il mourut ſans poſterité dans une guerre qu'il eut dans l'Attique contre les enfans d'Hercule.

En partant de Mycene, Euriſthée avoit laiſſé la conduite de ſes Etats à ſon oncle Atrée, fils de Pelops, qui en demeura le maître après lui. Il n'y a rien de plus horrible que la haine des freres Atrée & Thieſte, fondée ſur ce que celui-ci deshonora Acrope femme d'Atrée, & que le premier fit manger à Thieſte ſes propres enfans.

Pliſthene fils d'Atrée ſucceda à ſon pere au Royaume de Mycene, qu'il laiſſa à ſon fils Agamemnon.

Egiſte fut fils de Thieſte & de la femme d'Atrée, lequel tua Agamemnon au retour de l'expedition de Troye.

Oreſte, fils d'Agamemnon, tua à ſon tour le meurtrier de ſon pere, & ſa malheureuſe mere Clitemneſtre, qui pour épouſer ſon adultere Egiſte, avoit approuvé la mort de ſon mari. Cet Oreſte regna ſoixante-dix ans, & mit fin au Royaume de Mycene, qui a été rempli de crimes & d'horreurs depuis qu'il eſt entré dans la famille de Pelops. L'on compte encore neanmoins quelques ſucceſſeurs d'Oreſte; mais leur hiſtoire eſt ſi incertaine, & leur regne fut ſi court, qu'à peine ſont-ils compris dans les Rois du Peloponeſe, dont les Heraclides ſe rendirent maîtres quelque temps après la guerre de Troye.

Je reviens donc à l'hiſtoire d'Athenes, dont les Marbres d'Arondel nous ont donné une connoiſſance plus certaine que des autres.

Athenes l'inventrice des arts, des ſciences & des loix; le ſiege de la politeſſe & de l'érudition; l'école publique de tous ceux qui ont aſpiré à la ſageſſe, doit ſes commencemens à l'Egypte, & à la perſonne de Cecrops originaire (1) de la ville de Saïs dans le Delta. Ce n'eſt pas que le païs d'Attique ne fût habité avant l'arrivée de cet étranger; mais les peuples en étoient ſauvages; ils n'avoient aucune ſocieté les uns avec les autres: ils ignoroient les arts les plus neceſſaires, & vivoient dans les montagnes & les bois ſans aucune diſcipline.

Cecrops y arriva donc 1582. ans avant l'Ere chrétienne avec un aſſez grand nombre de compagnons, pour y former un établiſſement. Il travailla d'abord à lui donner un fondement ſolide, en bâtiſſant une fortereſſe ſur une colline, à laquelle il donna le nom de Cecropia, qu'elle communiqua à toute la terre d'alentour. Ce nouveau Roi s'étant établi dans (2) l'Attique travailla doucement à gagner l'eſprit des habitans, en leur faiſant connoître l'avantage de la ſocieté; il diviſa tout ce qui

(1) Diodor. Sicul. lib. 1. (2) Strabo lib. 9.

lui étoit ſoumis en douze cantons, qui prirent le nom de la principale habitation de chaque territoire.

Les Marbres placent à la neuviéme année de Cecrops le regne de *Deucalion* dans la Lycorie proche le Parnaſſe. C'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent, contre le langage de Pauſanias qui veut que Lycorie ait été, non une province, mais une ville ſituée ſur le ſommet d'une montagne. Cette époque eſt très-conſidérable, parce qu'on en peut faire uſage pour déterminer le temps où les Dieux de la Grece *Ouranos*, *Chronos* & *Zeus* ont vécu, parce que Deucalion étoit leur parent trés-proche, ſelon la genealogie d'Apollodore.

On peut, avec le ſecours de cette époque, déterminer à peu-près l'âge de Jupiter, qui ayant regné ſoixante-deux ans, peut avoir commencé 1842. ans avant l'Ere vulgaire, & ſera mort 1780. ans avant la même Ere, quelque temps avant Inachus. Deucalion, ſans doute, profitant de la foibleſſe ou de l'indulgence des enfans ou des ſucceſſeurs de Jupiter, ſe ſera ſans doute approché des frontieres de la Theſſalie, & aura commencé un nouvel établiſſement vers le mont Parnaſſe, environ 1573. ans avant l'Ere vulgaire.

Après la mort de Cecrops, *Cranaüs* Grec & Athenien de naiſſance monta ſur le trône. Il ne gouverna que neuf ans. Il y auroit peu de choſes à dire de ſon regne, ſi les Marbres n'y plaçoient deux évenemens conſiderables. Le premier eſt le jugement rendu par l'Aréopage entre Neptune, (*Poſeidon*) Roi d'une grande partie de la Theſſalie, & Mars autre tyran des mêmes quartiers, au ſujet de la mort d'Halirrothius fils du premier, qui fut tué par Mars. Pauſanias (1) rapporte aſſez vrai-ſemblablement la cauſe de ce meurtre à l'incontinence du mort qui avoit forcé la fille de Mars, nommée Alcippe. L'Aréopage jugea en ſa faveur, & la fable n'a pas manqué d'embellir cette hiſtoire, en diſant que douze Dieux s'étoient mêlés dans le nombre des ſénateurs pour donner leurs voix dans ce jugement. On trouve encore ici une ſeconde preuve de l'âge des divinités de la Grece. Poſeidon qui eſt Neptune, vivoit encore après la mort de ſon aîné pendant le regne de Cranaüs, & il commandoit ſur les rivages de la Theſſalie; ce qui lui ayant donné occaſion d'équiper des vaiſſeaux, ou plûtôt des barques, & de courir les côtes voiſines, on l'a pris enſuite pour le Dieu des mers, ſur leſquelles il avoit exercé ſa puiſſance pendant ſa vie. On voit par-là combien on prodiguoit autrefois les titres & les attributs de la Divinité. Il me ſemble que nous ſerions aujourd'hui beaucoup plus menagers de ces termes; s'il y avoit quelque difficulté à rapporter cet évenement à Neptune, frere de Jupiter, on ne pourroit s'empêcher de l'attribuer à l'un de ſes ſucceſſeurs immediat, qui auroit porté le même nom.

On avoit ignoré le temps de l'inſtitution de l'Aréopage avant la découverte des Marbres, qui ne permettent plus de la raporter à d'autres qu'a Cecrops; puiſque dès la premiere année de Cranaüs, il étoit déja dans une ſi grande réputation, que les étrangers venoient ſe ſoumettre à ſon jugement.

(1) Pauſan. lib. 1.

Le deuxiéme évenement que les Marbres rapportent au regne de Cranaüs eſt le déluge de Deucalion arrivé dans ſa quatriéme année, environ 1529. ans avant l'Ere vulgaire. Les Marbres diſent ſimplement qu'il arriva une inondation, que les pluïes obligerent Deucalion de quitter la Lycorie & de ſe retirer à Athenes, où il ſacrifia à Jupiter Sauveur. Herodote (1) fait une ample deſcription de ce déluge, dont il rapporte pluſieurs circonſtances.

Cranaüs ne regna que neuf ans, ayant été chaſſé par *Amphiction*, que quelques-uns font fils de Deucalion, & les autres de Hellen; mais c'eſt à tort; & il vaut mieux croire que c'étoit un Athenien dont on ignore la famille. On ne ſait rien de ſes exploits, ſinon qu'après dix ans de regne il fut dépoüillé de la ſouveraineté par Erichton. Mais il tombe ſous ſon regne quatre époques très-importantes, dont il eſt néceſſaire de dire ici quelque choſe.

Amphiction, fils de Deucalion, regnoit aux Thermopyles, en la ſeconde année d'Amphiction Roi d'Athenes. Ce Prince voulant avancer le culte des Dieux & l'union des Grecs, procura une confederation de douze peuples, qui s'aſſembloient deux fois l'an aux Thermopyles, pour faire des ſacrifices communs, & pour délibérer ſur les affaires publiques & particulieres de chaque peuple. Ces aſſemblées ſe nommerent *Amphictions* du nom de leur auteur. On les appella auſſi le conſeil des (2) Portes, à cauſe qu'il ſe tenoit au paſſage des montagnes, ou parce qu'on le tint enſuite à la porte du temple de Cerès, ou de celui d'Amphiction, qui furent l'un & l'autre élevés long-temps après dans le lieu le plus étroit des Thermopyles.

L'année ſuivante, Hellen autre fils de Deucalion, regnant dans la Phtiotide, devint par ſa bonne conduite ſi fameux & ſi cheri de tous les peuples du continent, qu'ils changerent, pour lui faire honneur, le nom de la nation, pour prendre celui de Hellenes. Ce n'eſt pas que l'on doive penſer que les Grecs prirent ce nom tous à la fois par conſideration pour ce Prince. Strabon nous (3) dit que le nom des Grecs a changé diverſes fois, ſelon les idées des Poëtes, qui ont été bien-aiſe d'avoir pluſieurs ſynonimes pour exprimer la nation en general, par alluſion au nom des Princes les plus fameux qu'on y a vû regner.

La troiſiéme époque qui tombe ſous le regne d'Amphiction, eſt l'arrivée de Cadmus dans la Beotie, & la fondation de la ville de Thebes. Ce nouveau conducteur d'une colonie étrangere étoit fils d'Agenor, ſoit de la race des Rois d'Argos, ſoit d'un Roi de Phenicie, ſoit même d'un Egyptien: mais il y a ſi peu de vrai-ſemblance aux deux dernieres opinions, que je ne puis m'empêcher de me déclarer pour la premiere, en reconnoiſſant que Cadmus ſorti de l'Argolide, ou ſeul, ou avec ſon pere Agenor, paſſa dans la Phenicie, où il demeura quelque temps à s'inſtruire des mœurs & des arts pratiqués dans l'Orient; mais touché du deſir de revoir la Grece, ou obligé par le commandement de ſon pere de chercher ſa ſœur qui avoit été enlevée, il monta ſur des vaiſſeaux Pheniciens avec quelques compagnons de ſa fortune & ſa mere Thelephaſſa.

L'époque certaine du commencement de la Royauté d'Erichton peut ſervir à regler

(1) Herodot. lib. 7. (2) Herodote lib. 7. (3) Strab. Lib. 8.

le regne des autres Rois d'Athenes. Ce fut la troiſiéme année de ce Prince que Danaüs arriva d'Egypte à Argos, dont il uſurpa le ſceptre, au préjudice de Gelanor fils de Stenelus qui en étoit le Roi légitime.

Pandion Roi d'Athenes eut une guerre avec Labdacus Roi de Thebes, petit-fils de Cadmus, dans laquelle il fut ſecouru par Terée fils de Mars, Roi de quelque partie maritime de la Macedoine. Cette alliance devint l'occaſion d'une autre plus étroite entre ces Princes, puiſque Pandion donna ſa fille Progné en mariage à Terée. Mais le ſuccès en fit mourir Pandion de douleur, à cauſe des barbaries réciproques de ces époux, dont tout le monde ſait l'hiſtoire & la métamorphoſe. Pandion regna 40. ans, & dans ce long eſpace les Marbres ne fourniſſent qu'une ſeule époque, dont l'année même eſt incertaine.

Cette époque comprend le regne de Minos dans l'Iſle de Crete, & l'invention du fer dans le Mont-Ida. Mais pour corriger l'incertitude où nous jette le défaut du Marbre dont les caracteres ſont alterés en cet endroit, on peut ſe ſervir de la chronologie d'Euſebe qui met le commencement du regne de Minos en la 32. année de Pandion. Minos regna dans la ville d'Apollonie qui fut depuis nommée Cydoné du nom de ſon petit-fils, né de ſa fille Acacallide : mais il ne faut pas confondre ce Roi avec le ſecond Minos, celebre par l'empire de la mer & l'hiſtoire du Minotaure & qui vivoit au temps de Theſée.

L'invention de fondre & de battre le fer eſt devenuë ſi utile & ſi nuiſible aux hommes, que parmi pluſieurs époques importantes, il ne faut pas s'étonner que les Marbres ayent obſervé celle-ci. On diſpute ſi le Mont-Ida, dont la mine a fourni le premier fer, eſt celui de l'Iſle de Crete, ou celui de Phrygie. Les Marbres ſemblent l'avoir entendu du premier, puiſqu'ils joignent cette découverte au regne de Minos : cependant il y a beaucoup d'anciens Auteurs qui l'attribuënt au Mont-Ida de Phrygie.

Après la mort de Pandion, *Erechtée* ſon fils partagea ſes biens & ſes honneurs avec ſon frere. Il retint pour lui la Royauté, & donna à Butes la ſacrificature de Minerve & de Neptune. Erechtée regna 50. ans, & les Marbres rapportent à ſon regne quatre évenemens conſiderables, qui concernent l'arrivée de Cerès en Attique ; l'enlevement de ſa fille ; le labourage enſeigné par Triptoleme & l'établiſſement des myſteres. Tous ces faits doivent tenir un rang conſiderable dans l'hiſtoire d'Athenes, parce qu'ils ont plus ſervi que tous les autres, ſelon Ciceron, à adoucir les mœurs des Grecs, & à leur faire gouter la liberté, la ſûreté & la religion.

Ce fut donc ſous ce regne qu'une étrangere nommée Cerès arriva dans l'Attique. Diodore nous apprend qu'elle étoit originaire de Sicile, où elle poſſedoit un pays dans lequel elle avoit fait fleurir le labourage par de bonnes loix ; & que ſa fille lui ayant été enlevée, elle la vint chercher juſques dans la Grece. La fable la fait ſœur de Jupiter, & fait enlever Proſerpine ſa fille par Pluton ſon frere ; mais il eſt aiſé de voir que les temps ne ſe rapportent point. A ſon arrivée à Eleuſine, elle fut ſi bien reçûë par Celée, Triptoleme, & Eumolpe, que pour mieux reconnoître l'hoſpitalité qu'on exerçoit à ſon égard, elle leur apprit à perfectionner le labourage, & leur preſcrivit les regles qu'il falloit faire obſerver pour favoriſer les moiſſons, & pour

procurer à chaque particulier la récolte de ſon travail. C'eſt-là une époque celebre dont les plus grandes fêtes de la Grece conſervoient la mémoire par des ceremonies fort ſingulieres, que le ſecret rendoit venerables, quoiqu'en effet ce ne fuſſent que des puerilités. C'eſt ainſi que ceux qui ont établi de fauſſes Religions & de faux Cultes, ont ſû par des manieres myſterieuſes, & affectées, donner de la grandeur aux choſes les plus communes, & quelquefois même les plus viles.

Triptoleme fils de Celée ayant herité de la puiſſance de ſon pere, laboura & ſema pour la premiere fois la campagne de Pharia, nommée depuis Eleuſine. Il y établit des loix qui furent enſuite confirmées par Dracon & par Solon.

Le ſuccès de ce premier labourage engagea Triptoleme à parcourir toute la Grece pour enſeigner les mêmes choſes que Cerès lui avoit appriſes; & c'eſt là la ſeconde époque marquée par les Marbres ſous le regne d'Erechtée.

La troiſiéme eſt extrêmement embroüillée, parce que les caracteres des Marbres ſont effacés. On y lit néanmoins l'enlevement de Proſerpine, & la recherche qu'en fit ſa mere; ce qui eſt rapporté à la trenteſixiéme année d'Erechtée Roi d'Athenes.

Enfin la quatriéme époque qui ne porte point de datte, concerne l'établiſſement des myſteres à Eleuſis, qui ont été ſi connus dans toute l'antiquité. Ils ſe celebroient dans les mois de Juin, Juillet, Septembre & Decembre. On s'y préparoit par la chaſteté, par des veilles, des jeûnes, des ſacrifices, des chants, & même par d'autres cérémonies particulieres, comme de ſe dire certaines paroles, d'allumer des flambeaux, de pleurer & de rire à certaines occaſions; tout cela pour celebrer l'arrivée de Cerès en Attique, la maniere dont elle y fut reçûë, les peines qu'elle reſſentit & les chagrins qu'elle fut obligée d'eſſuyer.

Mais ceux qui étoient initiés dans les myſteres, formoient une profeſſion utile & honorable, qui conſacroit exterieurement les hommes au ſervice des Dieux, & les aſſuroit d'obtenir la felicité après la mort. Après cinq ans d'épreuves, on leur communiquoit les verités les plus cachées, ſous l'obligation néanmoins d'un ſecret inviolable: & enfin ils apprenoient que toutes ces idées myſterieuſes de religion, n'étoient que des traditions humaines; que les Dieux qu'on y adoroit avoient été des hommes; que la mort n'étoit tout au plus qu'un paſſage de cette vie à une vie meilleure; enfin que toutes ces ceremonies ne ſervoient, par leur air myſterieux, qu'à maintenir les peuples dans la crainte des loix, & à les engager plus efficacement à pratiquer les devoirs de la vie civile. Mais le ſecret & le myſtere étoient ſi eſſentiels à ces ſortes de ceremonies, que la divulgation ou la revelation de ce qui s'y faiſoit, paſſoit pour un crime capital, non ſeulement dans la religion, mais même dans l'état, par la liaiſon que les plus grands hommes ont toujours miſe entre le gouvernement civil & le culte religieux.

Le regne de *Cecrops* II. qui vient enſuite, quoique de quarante ans, n'a de remarquable que la revolution par laquelle il fut chaſſé d'Athenes. *Pandion* qui lui ſucceda eut de la peine à ſe maintenir ſur le trône; il y reſta néanmoins vingt-cinq ans. Ce fut ſous lui que commencerent les luſtrations, c'eſt-à-dire, une ſorte de purification religieuſe, après certains crimes, ſoit pour en obtenir le pardon des Dieux, ſoit pour détourner les punitions qu'on craignoit après les avoir meritées. Quel-

que facilité que les hommes ayent eû à faire le mal, ils ont toujours redouté la peine des crimes qu'ils commettoient ; & quand il n'y en a point eû d'exterieures, ils en ont porté une dans les remords de la conſcience ou dans le ſecret de leur cœur.

Le regne d'Egée fils de Pandion eſt le temps le plus illuſtre de l'hiſtoire des Heros. C'eſt alors qu'on voit paroître les Argonautes & le dernier Hercule ſi celebre par le courage & la force, qui lui firent entreprendre ces travaux, qui ſont réputés grands, parce qu'il en dût la réuſſite à ſa ſeule valeur & à ſa conſtance. Et Theſée qui nâquit d'une eſpece de mariage entre Egée & Ethra fille de Pithée Roi de Trezene, décore le regne d'Egée, qui de lui-même étoit un homme timide & peu capable de gouverner avec cette vigueur mâle qu'on devroit naturellement attendre du pere d'un heros tel que Theſée. Ce fut ſous ce même Roi que parut *Minos II.* Roi de Crete, petit-fils de l'ancien Minos. Imitateur de ſon ayeul & de ſon oncle Rhadamante, il fut grand légiſlateur & grand juſticier ; & pour maintenir les peuples groſſiers dans une ſoumiſſion aveugle qui fait toujours plaiſir, je ne dis pas ſeulement aux Princes les plus équitables, mais même à tous les hommes, qui ne deſirent rien tant que de commander, il inſinuoit à ſes ſujets que tous les huit ans il recevoit de Jupiter de nouvelles inſtructions pour ſagement gouverner. Victorieux des Atheniens, il leur impoſa ce tribut facheux qui ſe renouvellant tous les neuf ans, renouvelloit les douleurs des familles, qui étoient obligées par le ſort, à lui envoyer leurs enfans. Voici quelle fut l'occaſion de ce funeſte tribut. Androgée fils de Minos fut à Athenes pour y voir les Jeux Panatheniens. C'étoient des eſpeces de Tournois, où toute la Grece accouroit ; les Iſles même s'y rendoient pour y donner des preuves de leur adreſſe. Androgée y parut avec plus d'éclat que ſes concurrens. La jalouſie s'en mêla ; & il fut aſſaſſiné par les neveux d'Egée. Minos n'eut pas plutôt appris la mort de ſon fils, qu'il mit une flotte en mer contre les Atheniens ; il vint en Grece, prit la ville de Megare, aſſiegea celle d'Athenes & la réduiſit à l'extremité. La maladie ſe joignit à la diſette ; il fallut en venir à une capitulation : elle fut dure, & même honteuſe. Les aſſiegés s'obligerent à livrer tous les neuf ans ſept jeunes garçons & autant de filles. C'étoit pour la troiſiéme fois que l'on payoit ce tribut, lorſque Theſée fils d'Egée s'offrit genereuſement lui-même pour ſatisfaire, auſſi-bien que les autres, à la dure condition que ſon pere avoit été contraint d'accepter. Il fut mis en eſclavage, ou pour mieux dire, ils étoient tous enfermés dans un palais, dont la garde, auſſi-bien que celle des eſclaves, étoient confiée à Tauros l'un des Officiers de Minos. Les priſonniers n'étoient pas ſi reſſerrés qu'ils n'euſſent la facilité de recevoir des viſites. Ariane n'eut pas plutôt vû Theſée, qu'elle fut touchée de l'eſclavage de ce jeune Prince. Elle fit plus qu'elle ne devoit pour cet étranger ; elle auroit été loüable, ſi elle ſe fût bornée à lui procurer les moyens de ſortir de ſa priſon, lui & ſes compagnons de miſere. Mais après une démarche plus hardie qui la regardoit ſeule, elle prit encore le parti de ſuivre ſon amant. Un coup de vent jetta leur vaiſſeau ſur les côtes d'Aſie, ou ſur celles de quelques Iſles de la Grece. Ariane y mourut, ſoit du travail de la mer, ſoit de chagrin de ſe voir abandonnée par Theſée, pour lequel elle avoit franchi les bornes de ſon devoir. Theſée avoit compté ſur ſa valeur qu'il avoit éprouvée plus d'une fois ; il avoit promis à

ſon pere Egée qu'il retourneroit victorieux. En effet il revint : mais le pilote oublia de ſubſtituer un voile blanc, ſigne de victoire & de joye, au voile noir qu'ils avoient pris en partant pour marque de l'affliction generale de la patrie. Egée qui crut par ce triſte appareil que ſon fils Theſée avoit été immolé, ne put en ſoutenir l'idée, & ſe précipita lui-même dans la mer, pour ne pas ſurvivre à ſon malheur. Ainſi Theſée en arrivant au port de Phalere trouva tous les eſprits conſternés. Cependant l'heureux ſuccès de ſon voyage ranima bien-tôt les Atheniens ; & ce furent ces deux diſpoſitions qui le firent monter ſur le trône d'Athenes.

L'hiſtoire rapporte au regne de Minos, & par conſequent à celui d'Egée, le premier uſage des voiles, dont Dedale fut l'Inventeur. C'eſt le même qui fit bâtir dans l'Iſle de Crete cette maiſon nommée Labyrinthe, où l'on enfermoit les enfans que la ville d'Athenes étoit obligée de donner pour tribut. Par-là il ſe rendit agréable à Minos, dont il flattoit l'eſprit vindicatif ; mais il abuſa bien-tôt de la confiance de ſon bienfaicteur, en le deshonorant dans ſon épouſe, qu'il n'eut pas de peine à ſéduire. C'étoit Paſiphaé dont les déreglemens ſont connus dans l'hiſtoire. Minos fut ſenſible à cet outrage ; & Dedale fut contraint de prendre la fuite avec ſon fils Icare. Mais ce dernier ayant mal gouverné ſon vaiſſeau, périt dans la mer, à laquelle ſa perte fit donner le nom de mer d'Icare, auſſi-bien qu'à une Iſle nommée depuis Samos, près de laquelle il échoüa.

L'expedition des Argonautes eſt encore un des plus grands évenemens de ces temps heroïques. Elle a été décrite par *Diodore* de Sicile moitié hiſtoriquement, moitié poëtiquement ; mais elle contient un fond de verité que M. l'Abbé *Bannier* explique avec aſſez de détail, & dont M. de *Meziriac* avoit donné les faits les plus eſſentiels. Je me jetterois dans un trop grand détail ſi je m'aſſujettiſſois à rapporter ſeulement le précis de ce qu'on dit à ce ſujet. Jaſon fut le chef de cette expedition, variée par une infinité de circonſtances extraordinaires, & qu'on ne peut rapprocher de la verité qu'en la dépoüillant des faits les plus merveilleux, qui frappent l'imagination ſans éclairer l'eſprit.

La couronne d'Athenes fut déferée à *Theſée*, qui fit, comme la plûpart des grands Princes, beaucoup de bien & beaucoup de mal. Plein de reconnoiſſance pour un peuple qui venoit de l'élever ſur le trône d'Athenes, il parcourut tous les quartiers de l'Attique ; il en aſſembla les peuples, & leur fit comprendre les avantages d'un gouvernement commun, lequel en uniſſant leurs forces, rendoit leur ville plus floriſſante, & aſſuroit la tranquillité publique. Les Atheniens accoutumés à une vie libre & à une ſorte d'indépendance mal entenduë, eurent de la peine à ſe laiſſer perſuader. Ils conſentirent néanmoins à réünir toute l'autorité de la magiſtrature dans la ville principale. Dès que Theſée eut fait regner la paix, il s'imagina n'avoir plus rien à craindre ; il ſe livra dès-lors à ſes paſſions qui le deshonoroient, & enfin le firent chaſſer du trône. Ce fut une ſuite du rapt d'Helene, qui n'avoit que dix ans lorſqu'elle fut enlevée par Theſée. Caſtor & Pollux, freres de cette belle Princeſſe, ne le pardonnerent point au Roi d'Athenes, & le chaſſerent de ſon Royaume, qu'il avoit gouverné trente ans. C'eſt par la vie de ce Prince que *Plutarque* commence celle de grands hommes qu'il a décrites avec cette ſimplicité intereſſante qu'on cherche toujours

jours dans l'hiſtoire particuliere des hommes illuſtres.

Meneſthée qui étoit du ſang des Rois d'Athenes, monta ſur le trône, & s'y maintint malgré Theſée même, qui ne pouvant regagner le commandement & cette autorité ſuprême, avec laquelle il avoit conduit ſa patrie, s'exila volontairement; & périt enfin malheureuſement hors de ſon pays. Meneſthée eut un regne moins brillant, mais plus heureux. Ce fut ſous ce Prince qu'Helene fut enlevée une ſeconde fois par Alexandre fils de Priam Roi de Troye. Helene qui n'avoit point alors plus de vingt-cinq ans, étoit femme de Menelas Roi de Sparte, & ſœur de Clitemneſtre femme d'Agamemnon le plus puiſſant Prince du Peloponeſe, qui d'ailleurs étoit frere aîné de Menelas. Ainſi l'autorité de ces Rois vint aiſément à bout de rendre commun à tous les Grecs un outrage, qui ne regardoit proprement que leur famille. Cependant les Grecs délibererent long-temps avant que de ſe déterminer à la vangeance. Les préparatifs de la guerre ne furent pas moins longs chez tous les peuples qui s'y étoient engagés. Enfin comme le rendez-vous general étoit au port d'Aulide, dans l'Euripe Méridional, il s'y trouva une flotte de douze cens voiles qui porta l'armée des Grecs. Malgré tant de forces raſſemblées, ils ne laiſſerent pas d'être neuf ans devant Troye; car la dixiéme année ſe paſſa à partager le butin, à ſe quereller, ou même à attendre un vent favorable pour s'en retourner. La fable & les poëtes ont orné cette hiſtoire d'une infinité d'incidens particulier; mais le fond eſt certain. Il faut donc s'aſſurer que cette ville & ſa forteresſe furent emportées par les Grecs tout au plus tard au commencement de la dixiéme année du ſiege. Les Marbres d'Arondel marquent cet évenement à l'an trois cens ſoixante-quatorze de l'Ere d'Athenes. Ce qui revient à l'an douze cens neuf avant l'Ere Chrétienne. Il faut avoüer cependant que tous les Auteurs ne ſuivent pas la même ſupputation. La plûpart des anciens ont cru que cette ville celebre avoit été priſe quatre cens huit ans avant la premiere Olympiade vulgaire, c'eſt-à-dire, onze cens quatre-vingt quatre ans avant Jeſus-Chriſt. Cette difference vient de deux cauſes, & de la forme des années qui n'ont pas toujours été les mêmes, & de l'ignorance où les anciens ont eux-mêmes avoüé que l'on étoit ſur le temps précis de ce grand évenement. Il eſt étonnant que des Auteurs modernes ſur l'autorité ſeule d'une déclamation du ſophiſte *Dion Chryſoſtome* (1) aïent voulu ſoutenir que jamais Troye n'a été priſe par les Grecs. Ce déclamateur, qui a prétendu exercer ſon éloquence ſur un paradoxe hiſtorique, attaque d'abord l'autorité d'Homere, ſur la foi duquel les Grecs ont cru & publié ce fait; & il y marque des choſes ſi peu favorables à ce Poëte, qu'on diroit qu'il a été animé du même eſprit que Meſſieurs de la Motte & Terraſſon gens habiles, mais les vrais fleaux

(1) Dio Chryſoſtomus de non capto Ilio in orationibus & ad calcem Quinti Calabri cum notis Laurentii Rhodomanni 8. *Hanoviæ* 1604. & in 8. *Northuſæ* 1652. Il a été ſuivi par *Cluverius* Italiæ antiquæ lib. III. cap. 2. Chriſtop. Adamus Rupertus in obſervationibus ad hiſtoriæ univerſalis ſynopſis Beſoldi pag 75. & M. *Thomaſius* qui croit, comme ces Auteurs, que la priſe de Troye eſt une fable, s'eſt perſuadé que pour appuyer ce ſentiment, il ſuffiſoit de montrer qu'Homere a été le plus fabuleux de la race menſongere des Poëtes. *Patet ergo ex antè dictis, quænam Poëtarum, quandam Homeri fides, quo tamen omnis res Trojana nititur. Everſâ ergo Homeri autoritate tangnam excidii Trojani baſi, omnis res concidet cum anteriores nihil afferant momenti, quia de illis nihil amplius ſupereſt & quidam de Trojanis rebus ſcripſerint, non conſtet, præterquam quod, ſolo Dyctii excepto, poëtæ ſint omnes, id eſt, ſcriptores nullius fidei:* Thomaſius in obſervationibus ad rem litterariam ſpectantibus Halæ in 8. Mais pour le dire ici en deux mots, le merveilleux d'Homere ne fait tort qu'aux circonſtances & non au fond de cette hiſtoire.

de l'antiquité. Dion Chryſoſtome rapporte donc une hiſtoire de ce ſiege qu'il prétend veritable, & qu'il aſſure avoir appriſe d'un Prêtre Egyptien. Ce Prêtre ſuppoſoit, en ſuivant les plus anciennes annales gravées ſur les colonnes & les murailles des temples d'Egypte, qu'Helene fille de Tyndare Roi de Sparte, recherchée par les plus puiſſans Princes de l'Aſie & de la Grece, fut mariée par ſon pere à Alexandre fils de Priam. Ces rivaux jaloux de voir que ce Prince leur avoit été préferé, ſe liguerent pour faire la guerre aux Troyens qui avoient refuſé de leur rendre cette Princeſſe. Les Grecs affoiblis par la peſte, la famine & les diſſentions, ſe ne rebuterent point & tinrent bon devant la ville par les ſecours qu'ils tirerent de Neoptoleme & de Philoctete; mais d'un autre côté les Troyens ſoûtenus par les Ethiopiens & les Amazones, obligerent enfin les Grecs à demander la paix aux conditions que les Troyens voudroient leur impoſer; & pour perpetuelle mémoire de ce traité, il fut fait un cheval de bois, ſur lequel on avoit marqué la paix qui venoit de ſe faire entre les deux puiſſances. Les Troyens abbattirent un pan de muraille pour faire entrer dans leur ville ce trophée, c'eſt-à-dire, ce cheval qui ne pouvoit paſſer par la porte. De-là eſt venu le bruit que la ville de Troye avoit été priſe par un cheval; & pour marque de leur victoire, les Troyens envoyerent enſuite diverſes colonies en pluſieurs parties du monde. C'eſt-là tout le plan que Dion Chryſoſtome s'eſt formé pour attaquer un fait circonſtancié par tous les Auteurs anciens, juſqu'à marquer même avec la plus ſcrupuleuſe exactitude le mois, le jour & l'heure à laquelle cette grande ville fut priſe par les Grecs. L'on n'ignore pas qu'Homere a traité en poëte toute cette guerre; qu'il a retranché, ajoûté, ou alteré les circonſtances qui convenoient à ſon ouvrage : on devoit s'y attendre dès qu'il faiſoit un poëme; mais tous ſont d'accord du fond de l'hiſtoire, & d'ailleurs il n'y a pas moins de fables dans la narration de Dion Chryſoſtome, que dans celle d'Homere.

Le Déclamateur Grec devoit ſavoir que ce cheval de bois chanté par les poëtes, étoit une machine militaire dont on ſe ſervoit pour abattre les murailles, comme on s'eſt ſervi depuis du belier pour le même uſage. Pauſanias écrivain ſage (1) & judicieux avoit vû la repreſentation de ce prétendu cheval dans la citadelle d'Athenes, & il marque qu'on ne ſauroit s'empêcher de le prendre pour une de ces machines militaires, qui tenoient autrefois lieu d'artillerie.

Les temps inconnus de l'ancienne hiſtoire étant finis au Déluge d'Ogygès, ſuivant la ſupputation des anciens, les temps fabuleux commencent alors & finiſſent vers Hercule, qu'on regarde comme le dernier des Dieux ou le premier des Heros, qui vivoit très-peu avant la naiſſance de Theſée. Les temps heroïques finiſſent quelques années après le ſiege de Troye; c'eſt pour lors que les lumieres, qui deviennent plus abondantes, donnent lieu aux temps hiſtoriques, qui ſont expliqués dans la plûpart de nos Auteurs. Ce n'eſt pas que ces derniers temps ne ſouffrent des difficultés, & ne ſoient quelquefois alterés par des fables; mais il y a beaucoup de moyens pour en

(1) In arce Athenienſium equus Durius ex ære poſitus eſt, quem machinam fuiſſe bellicam, ab Epeo factam, ad muros dejiciendos fateatur neceſſe eſt qui Trojanos nolit ſtuporis ac ſtultitiæ condemnare. *Pauſanias in Atticis ſive lib. 1. cap. 23.*

diſſiper les obſcurités, & pour amener les faits à la verité hiſtorique.

La ruine de Troye ne mit pas fin aux malheurs des Troyens; ils furent obligés de chercher de nouvelles terres & de nouvelles habitations; les Grecs eux-mêmes ne tirerent pas de cette expedition toute la gloire qu'ils devoient en attendre. Il ſemble que les Dieux irrités les voulurent punir de toutes les cruautés qu'ils avoient exercées dans cette guerre. Meneſtée Roi d'Athenes mourut dans le retour après 23. ans de regne. Les Atheniens rendus à eux-mêmes par cette mort, rappellerent la poſterité de Theſée; & *Demophoon* ſon fils monta ſur le trône qu'il occupa 33. ans. Ses deſcendans le tinrent après lui pendant quelques generations. Ce furent Oxynthès, Aphidas & après lui Timoëthès qui n'étant que fils naturel d'Oxinthès chaſſa & tua même Aphidas veritable heritier de la couronne, qu'il n'avoit porté qu'une année. Mais Timoëthès qui avoit témoigné de la force & de la hardieſſe dès qu'il s'agiſſoit de faire perir ſon frere, n'oſa témoigner pour ſe conſerver ſur le trône, le courage qu'il avoit eu pour y monter par un crime. Les Béotiens conduits par leur Roi Xanthus, faiſoient la guerre aux Atheniens; ils ne voyoient qu'avec peine le ſacrifice qu'il falloit faire d'un grand peuple pour les interêts des deux ſouverains: ils convinrent donc d'une choſe, dont il ſeroit à propos pour le bien commun de l'humanité que l'uſage ſe renouvellât plus ſouvent, dès qu'il ne s'agit que des interêts particuliers des chefs. Les deux nations tomberent d'accord que les deux Rois vuideroient leurs differends dans un combat ſingulier. Mais la lâcheté de Timoëthès lui fit refuſer le défi; & il ordonna de publier dans l'armée, qu'il abandonneroit le trône à celui qui voudroit entreprendre de combattre Xanthus. *Melanthus* ſe preſenta, combattit & vainquit le Roi de Béotie, & demeura paiſible poſſeſſeur du Royaume d'Athenes, que Timoëthès qui l'avoit eu pendant huit ans, n'étoit pas digne de poſſeder ſi long-temps. Melanthus regna donc 37. ans, & laiſſa la couronne à Codrus qui ſe dévoüa lui-même pour le ſalut de ſes peuples; choſe ſi rare dans un chef, que la plûpart aiment mieux ſacrifier leurs peuples à leurs interêts propres, que de ſe ſacrifier eux mêmes pour le bien commun de leurs ſujets. Ce fait eſt d'autant plus celebre dans nos hiſtoires, qu'il eſt difficile d'en trouver des exemples. Après lui, le titre de Roi fut éteint par les Atheniens; on déſeſperoit ſans doute de trouver quelqu'un qui le portât avec autant de déſintereſſement que Codrus. Medon ſon fils fut mis à la tête de la République avec le titre d'*Archonte*, c'eſt-à-dire, de Prince ou de chef. Les premiers furent à vie; mais les Atheniens fatigués d'une domination qui leur paroiſſoit encore trop approcher de la Royauté, élurent de nouveaux Archontes de dix ans en dix ans: enfin on en vint à les élire tous les ans. La nature & les révolutions de ce gouvernement ſont décrites par *Meurſius* dans ſon livre ſur les Archontes.

THEBES.

A peine juſques ici avons-nous inſinué quelque choſe des autres Royaumes de la Grece; cependant ils ont eu leur luſtre & leur conſideration. Thebes eſt celui dont l'origine a un point fixe dans la chronique des Marbres d'Arondel; elle y eſt placée à l'an 1519. avant l'Ere vulgaire. Il n'eſt pas certain que Cadmus, qui en eſt le fon-

dateur, fut de Phénicie ou d'Egypte : on croit qu'il étoit de la race même des Inachides, & qu'il n'eſt traité de Phénicien par les uns, & d'Egyptien par les autres, que parce qu'il avoit voyagé dans ce païs, dont il avoit étudié les mœurs qu'il tranſporta dans la Grece. Cadmus ne s'établit pas ſans peine dans la Beotie ; ſoit qu'il eut à combattre Dracon, fils ou deſcendant de Mars, qui commandoit dans ces quartiers-là ; ſoit qu'il eut à ſurmonter d'autres difficultés : il s'y maintint ; & ſe maria avec Hermione fille de Mars. Quoique prudent & induſtrieux, il ne fut pas heureux, & ſa famille le fut encore moins. Cependant la Grece lui eſt redevable de l'écriture, de la culture de la vigne, des armes offenſives & defenſives, de la conſecration des images, & de l'uſage des aſyles, ſi reſpectés autrefois, qu'on ne trouve rien de plus ſacré dans toute l'antiquité.

Cadmus eut pour ſucceſſeur Polydore, auquel ſucceda Labdacus. Mais comme ce furent des minorités, tout y fut dans le trouble & dans la confuſion. Amphion qui vint quelque temps après, eſt plus celebre dans la fable que dans l'hiſtoire. Il environna de murailles la ville de Thebes ; & parce qu'il avoit un grand talent pour l'éloquence, & qu'il fut l'Inventeur de la Lyre, la fable a feint qu'il avoit bâti ces murailles au ſon de cet inſtrument. Amphion eut une lignée extraordinaire, dix garçons & dix filles ; mais leur fierté ayant attiré la colere des Dieux, ou plutôt le mécontentement des peuples, ils furent tous tués malheureuſement, auſſi-bien que leur pere. On croit que Laïus II. qui lui ſucceda, fut l'auteur de cette execution. Il avoit épouſé Jocaſte : lorſque l'Oracle lui apprit qu'il devoit mourir de la main de ſon fils, il ſe tint dans une grande reſerve ; mais il s'échapa un jour de bonne-chere : Jocaſte devint groſſe, & il ne balança point à ſe défaire de l'enfant, auquel on perça les deux talons, & que l'on expoſa en cet état ſur une montagne. Oedipe (c'eſt le nom de cet enfant) étoit près de périr lorſqu'il fut ſauvé par des paſteurs du Roi de Corinthe qui le panſerent & le preſenterent enſuite à la Reine leur maîtreſſe. Il fut élevé avec les Princes ; mais comme on lui reprochoit ſa qualité d'étranger, ou d'illegitime, il réſolut de conſulter l'oracle, qui lui défendit de s'informer davantage de ſes parens, parce qu'il devoit tuer ſon pere & épouſer ſa mere. Il ne voulut donc pas retourner à Corinthe qu'il regardoit comme le lieu de ſa naiſſance ; mais la fatalité lui fit rencontrer le crime qu'il vouloit éviter. Il cherchoit un établiſſement ; & comme il parcouroit la Province où il vouloit ſe fixer, il ſe trouva au détroit d'une montagne. Laïus Roi de Thebes devoit y paſſer : Oedipe prit querelle avec quelques perſonnes de la ſuite du Roi. On en vint aux mains, & Laïus fut tué. Creon uſurpa la couronne. Oedipe l'obtint depuis pour avoir délivré la Beotie, non d'un Sphinx, mais de quelques ennemis facheux qui déſoloient les campagnes de Thebes. Il épouſa même Jocaſte veuve de ſon pere Laïus II. Du mariage d'Oedipe avec Jocaſte naquirent deux jumeaux, Eteocle & Polinice, & deux filles, Iſmene & Antigone ; & après une aſſez longue vie, tout le malheur de ce Prince fut découvert, & ſon cœur innocent fut agité des remords, qui l'empêcherent de ſoutenir la vûë de tant de crimes involontaires. Il s'arracha donc les yeux, & ſe dépoüillant de la Royauté, il ſe retira dans l'Attique où Theſée le reçût avec bonté.

Contre le ſentiment ordinaire, j'ai mis dans mes *Tables Chronologiques* deux Laïus Rois de Thebes ; le premier qui regne 21. ans ſous la tutelle de Nycteus & de Lycus ; & Laïus II. qui commence 38. ans après le premier. Ceux qui ne font de ces deux Princes qu'un même Laïus, ſont obligés de lui donner plus de 120. ans de vie, ce qui n'eſt point marqué dans les anciens, & ce qui eſt encore moins croyable, ils ſont obligés d'accorder à Jocaſte au moins 80. ans lorſqu'elle épouſe ſon fils Oedipe, dont elle ne laiſſe pas d'avoir des enfans. En faiſant deux Laïus dans l'obſcurité & l'incertitude de ces premiers temps, j'ai ſuivi un parti plus ſimple & plus raiſonnable.

Le premier des contemporains d'Oedipe fut le célebre Jaſon, chef de l'expedition des *Argonautes*. Son oncle Pelias qui regnoit dans la Theſſalie, jaloux de ce jeune Prince, l'obligea de voyager dans les divers Royaumes de la Grece. On lui propoſa le voyage de la Colchide ; il accepta l'entrepriſe, & y fut accompagné par tout ce que la Grece avoit de vaillant dans ſa jeune nobleſſe. Ces jeunes avanturiers aborderent premierement dans l'Iſle de Lemnos, où Jaſon eut une avanture amoureuſe avec la Reine Hipſipile ; puis ayant franchi le détroit d'Abidos, aujourd'hui de Gallipoli, ils aborderent à Cizique, ſuivirent la côte d'Aſie, & arriverent en Myſie & en Bithinie. Un coup de vent les fit reculer & les porta ſur les côtes de la Thrace ; ils y trouverent le malheureux Phinée Roi de Salmideſſe, privé de la vûë, & affligé par la déſolation que les Harpies, c'eſt-à-dire, une eſpece de ſauterelles cauſoient dans ſes Etats. Ces inſectes qui déſolent encore aujourd'hui le même pays, qui eſt aux embouchures du Danube dans la mer noire ou le Pont-Euxin, furent détruits par la vigilance & l'induſtrie de quelques Argonautes. Phinée par reconnoiſſance apprit à ces illuſtres voyageurs le chemin qu'ils devoient tenir pour arriver dans la Colchide. Ils arriverent enfin ſur les rivages du Phaſe. Medée, épriſe d'amour pour Jaſon, lui livra les tréſors de ſon pere, qui tiroit des ſommes conſiderables des mines de la Colchide, très-abondantes en or, ou même de la riviere du Phaſe, qui rouloit ce métal parmi ſon ſable, & que l'on avoit ſoin apparemment de recueillir, comme on fait encore aujourd'hui dans le bas Rhin vers le Fort-Louis, où la poudre d'or ſe ramaſſe avec des toiſons de mouton. C'eſt peut-être là ce qui a donné lieu à la fable de la toiſon d'or, ſi celebre dans l'ancienne poëſie Grecque ; ou peut-être ces toiſons ne ſont-elles autre choſe que les peaux des animaux rares & précieux, comme les Martes, dont on faiſoit un grand commerce dans la Colchide ; c'eſt auſſi ce que penſent de ſavans hommes. Medée voulut ſuivre la fortune de Jaſon pour lequel elle venoit de dépoüiller ſon pere ; ſes malheurs & ſes crimes l'accompagnerent par tout : mais Jaſon, qui ne la pouvoit eſtimer, l'abandonna à ſon mauvais ſort, elle périt dans une terre étrangere, mépriſée de ceux-mêmes auſquels elle s'étoit criminellement livrée.

Les ſucceſſeurs d'Oedipe, Etocle & Polinice, ſont célébres dans l'hiſtoire par leur méſintelligence qu'ils pouſſerent aux dernieres cruautés. Comme jumeaux, ils étoient convenus de regner tour à tour. Polinice commença, & remit à ſon frere Eteocle le gouvernement, ſuivant la convention qu'ils en avoient faite ; mais ce dernier qui prit goût à l'autorité ſouveraine refuſa de s'en déſaiſir au bout du terme.

Cette injuſtice obligea Polinice de ſe refugier à Argos, où il épouſa la fille du Roi Adraſte. Avec le ſecours des Grecs, il parut devant Thebes, lui & ſix autres héros, qui étoient à la tête de cette expedition. Ils en formerent le ſiege ; mais comme on y preſſentit de grandes difficultés, il fut reſolu que les deux freres Eteocle & Polinice vuideroient leur differend dans un combat ſingulier : ils y périrent tous deux. Les autres chefs moururent dans ce ſiege infortuné ; & les Thébains confierent le gouvernement à Creon, comme tuteur du jeune Laodamas fils d'Eteocle. Cette famille périt comme elle avoit commencé par des malheurs & des afflictions, qui en ont fait des objets de pitié. Mais la race Royale ayant manqué, elle ſe forma en république, & a produit quelques grands hommes qui ont été l'honneur de leur patrie, & même du reſte de la Grece ; nous aurons occaſion de les indiquer dans la ſuite de ce chapitre.

LACEDEMONE.

L'HISTOIRE de Lacedemone eſt pour les premiers temps, une des plus obſcures de toute la Grece ; mais heureuſement ce ne ſont point de ces obſcurités qu'il ſoit néceſſaire de développer ; il ſuffit d'examiner les ſiecles les plus brillans de cette hiſtoire. Tout ce qu'on ſait d'ancien ſe réduit à peu de choſes. On croit ſeulement que Lelex, premier Roi de la Laconie, commença environ 1516. ans avant l'Ere chrétienne ; les noms ſeuls de Miles, d'Eurotas & des autres juſqu'à Tiſamenes ſont venus juſques à nous ; mais il n'y a rien de bien détaillé ſur leurs actions. On ſait qu'Eurotas, pour deſſecher les marais de la Laconie, fit creuſer un canal ou petite riviere, à laquelle il donna ſon nom. Lacedemon, qui fut le quatriéme de ces anciens Rois, donna ſon nom à toute la Province. Amiclas V. Roi bâtit & fonda pluſieurs villes. Après Argalus ſucceſſeur d'Amiclas, vient Cynortas VII. Roi de Sparte, qui fut ſuivi d'Oebalus, auquel ſucceda Tyndare neuviéme Roi de cette contrée ; mais il abdiqua la couronne & ſe retira à Theſpie, où il épouſa Leda la plus belle perſonne de ce temps-là. Il ne penſoit plus à ſon ancien Royaume où Hippocoon regnoit paiſiblement, lorſqu'Hercule animé par des querelles particulieres en chaſſa le poſſeſſeur, & y rétablit Tyndare. Ce Prince eut de Leda Caſtor & Pollux jumeaux, outre Helene, Clitemneſtre femme d'Aagamemnon Roi de Mycene, Timandra & Philonoé. Caſtor & Pollux regnerent enſemble avec une union auſſi eſtimable, que rare entre des Souverains ; mais ils périrent dans la fleur de leur âge. Tyndare qui vivoit encore, ſe choiſit un ſucceſſeur en choiſiſſant un époux à ſa fille Helene. Elle étoit recherchée par beaucoup de Princes ; mais Uliſſe, un des concurrens, trouva moyen, par le conſeil qu'il donna, d'éviter les guerres & les troubles qu'auroit pû cauſer le choix de Tyndare. Il dit donc à ce Prince de faire jurer ſolemnellement par tous les prétendans, qu'ils ſe contenteroient du choix qu'Helene feroit de l'un d'entre eux. Aucun n'oſa ſe diſpenſer du ſerment, ſoit par complaiſance, ſoit par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Cette Princeſſe ſe détermina en faveur de Menelas. A peine eut-elle été trois ans avec ſon mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Paris, fils de Priam. Et cet enlevement fut l'occaſion de la guerre de Troye.

Quatre-vingt ans (1) après la priſe de cette fameuſe ville, les Heraclides rentrerent dans le Peloponeſe, & ſe ſaiſirent de Lacedemone, où deux freres Euriſthenes & Proclès fils d'Ariſtodemus commencerent ce prodige de gouvernement, qui n'a jamais eu d'exemple, dans lequel deux Rois dans l'enceinte de la même ville, gouvernerent paiſiblement un grand peuple, qui a produit des choſes étonnantes en fait de valeur & de police. Ces prodiges ſont dûs à *Lycurgue*, qui en forma le gouvernement ſur ces idées d'auſterités & de vertus qu'on auroit peut-être peine à retrouver aujourd'hui dans les plus ſeveres communautés. C'eſt donc ici, qu'outre la vie de cet illuſtre légiſlateur donnée par *Plutarque*, il faut encore lire la deſcription de Lacedemone écrite par *Xenophon*. Si l'on n'y joint pas le livre de *Lacedemone ancienne & moderne* du ſieur *Guillet*, je crois qu'on ne peut gueres ſe diſpenſer de lire ce qu'*Ubbo-Emmius* a marqué de cette république dans ce qu'il a fait ſur les differens Royaumes de la Grece. Leur chronologie ne laiſſe pas d'avoir ſes difficultés, qui ont été ſuccinctement expliquées par *Sigonius* dans le petit traité qu'il a fait ſur la diſpoſition de l'hiſtoire de Lacedemone. Mais dès qu'on eſt arrivé cinq ou ſix ſiecles avant l'Ere chrétienne, cette hiſtoire devient commune avec celle de toute la Grece. On n'ignore pas que dans ces temps de l'hiſtoire Grecque, il y a toujours une république qui prend le deſſus, regle la fortune de toutes les autres, & dont l'hiſtoire par conſequent devient celle de toute la Grece.

CORINTHE.

CORINTHE commença plus tard que les autres à être gouvernée par des Rois particuliers. D'abord elle fut ſoumiſe à ceux d'Argos & de Mycene : mais ſa ſituation, la plus avantageuſe de tout le Peloponeſe, excita la jalouſie des étrangers : elle étoit au pied d'une montagne, dont le ſommet défendu par un château, empêchoit par terre l'entrée de toute la Province, & commandoit au levant & au couchant à deux golphes de mer, qui en ont fait toute la richeſſe par le commerce & l'abondance qu'ils y ont porté, auſſi bien que tous les vices attachés à l'aiſance de la vie. Siſyphe, fils d'Eole, fut celui qui s'en rendit maître environ 1376. ans avant l'Ere chrétienne. Ses ſucceſſeurs occupés à s'établir & à ſe fortifier ne ſe ſont mêlés des affaires de la Grece que très-indirectement, & toujours en ſecond. La race de Siſyphe en fut chaſſée par les Heraclides, c'eſt-à-dire, par les deſcendans d'Hercule, environ 110. ans après le ſiege de Troye, ou 1099. ans avant l'Ere vulgaire. Les deſcendans de Bacchis y regnerent enſuite ; mais une révolution en fit changer le gouvernement de monarchique en républicain environ 749. ans avant Jeſus-Chriſt. Les peuples accoutumés à obéir à un Prince, ont peine à ſe laiſſer gouverner par une multitude de chefs qui veulent tous commander, ſans que perſonne ſe mette en devoir d'obéir. Cypſelus, qui connoiſſoit le caractere de la nation, n'eut pas de peine à gagner la ſuperiorité ; il ſe ſervit de douceur à l'égard du peuple, & de rigueur à l'égard des perſonnes puiſſantes. Par-là, aïant écarté tout ce qui pouvoit nuire à ſon éle-

(1) 1129. ans avant J. C.

vation, il ſe rendit maître abſolu de la république, & garda pendant trente ans une autorité uſurpée, qu'il fit paſſer à ſon fils Periandre, qui fut une eſpece de prodige dans la vie civile. Les Sages ſur leſquels par politique il répandoit ſes faveurs, l'ont mit au rang de ces hommes illuſtres, qui par leurs vertus, leur conduite & leurs lumieres ont été l'ornement de l'ancienne hiſtoire. C'eſt à ce titre que *Diogene Laërce* a joint la vie de ce tyran à celles de Thalès, de Solon, de Bias & de ces hommes célébres, dont la mémoire ſera toujours reſpectée de ceux, qui ne cheriſſent dans les hommes que des vertus épurées, qui les approchent de l'état des ames bienheureuſes.

Periandre fut un compoſé aſſez bizarre de probité & de vices; de clemence & de ferocité. Les avantures de ce prétendu ſage ſeroient capables de faire un roman intereſſant, ſi les objets en étoient moins funeſtes. Comme on le ſavoit livré à ſes plaiſirs & toujours environné d'un eſſain de maîtreſſes, qui ſeules auroient été capables de le deshonorer, ſa mere lui vint faire une confidence. Elle lui déclara donc qu'une perſonne des plus conſiderables de la ville avoit pris du goût pour ſa perſonne; mais que ſa naiſſance & ſa condition jointes à un reſte de pudeur, ne lui permettoient pas de ſe déclarer: que s'il vouloit joüir de ſa bonne fortune, ſans faire agir ſa curioſité, ni porter ſes recherches au-delà de ce que cette perſonne lui permettroit, il ne tiendroit qu'à lui d'être heureux. Periandre donna dans la nouveauté de cette avanture, & en joüit aſſez long-temps; mais enfin dégoûté de l'uniformité d'un plaiſir, dont il n'étoit plus touché, ſa curioſité l'agita; il voulut ſavoir à quoi s'en tenir. Mais quel fut ſon étonnement, lorſque prenant ſubitement une lumiere il apperçut l'horrible crime qu'il avoit involontairement commis; ſes remords l'agiterent, & le porterent même à des excès de fureur qui firent tout le malheur de ſa vie. Ce fut dans un de ſes accès qu'il tua Meliſſe ſon épouſe Princeſſe vertueuſe, mais contre la quelle ſes maîtreſſes chercherent à lui faire naître quelques ſoupçons. A peine eut-il commis ce nouveau crime, qu'une tendreſſe extravagante ſe ſaiſit de ſon ame, & le porta à des excès inexcuſables; dont les paſſions les plus brutales ſont à peine capables. Il regarda Meliſſe morte comme ſi elle eût été vivante, & qu'elle pût répondre à ſes ſentimens.

Voilà quel fut le tyran de Corinthe que les Sages ont daigné prendre pour collegue, parce que ſa vanité l'avoit porté à leur faire du bien. Il mourut rongé de chagrins, après avoir imperieuſement gouverné ſa patrie pendant quarante ans. Elle ne recouvra néanmoins ſa liberté que quatre ans après la mort de Periandre. Profitant de ſa ſituation, elle s'attacha principalement à augmenter ſon commerce, & à maintenir la liberté de toute la Grece. Ce fut pour avoir pouſſé trop loin cet amour de l'indépendance, que les Romains qui vouloient des eſclaves & non des amis ou des égaux, la détruiſirent 145. ans avant l'Ere Chrétienne. Cependant Ceſar la releva; & depuis elle parut encore commme une des plus brillantes & des plus importantes villes de toute la Grece.

LA MACEDOINE.

ON fut long-temps parmi les Grecs ſans faire beaucoup d'attention à la Macedoine.

Il ſembloit que ſes Rois relegués dans les bois & les montagnes ne faiſoient point partie du reſte de la Grece. Mais Philippe fils d'Amynte ayant ſu par ſa politique & par ſa valeur ſe faire conſiderer, tout plia devant lui : il n'y eut que Demoſthene qu'il ne put flechir. Alexandre même qui vint enſuite trouva dans cet orateur la même fermeté que ſon pere y avoit éprouvée. Cela n'empêcha point ce Prince de ſe faire élire chef de tous les Grecs, & d'entreprendre contre les Perſes cette grande & genereuſe expedition, qui l'a fait regarder comme un homme ſuperieur à l'humanité même par un courage qui paroiſſoit inſpiré ; quoique d'ailleurs ſes vices le rabaiſſaſſent au-deſſous des hommes les plus ordinaires.

Suite de l'Hiſtoire generale de la Grece.

VOILA les parties les plus eſſentielles de l'ancienne hiſtoire Grecque. Toutes ſes Republiques, ou ſes Royaumes, comme on voudra les appeller, ne s'éleverent donc & ne ſe ſoutinrent enſuite que très-difficilement. C'étoit ſi peu de choſes dans leur origine, qu'à peine y feroit-on aujourd'hui la plus legere attention, ſi les actions éclatantes qui ont ſuivi ces premiers temps, n'euſſent donné lieu de remonter à leur ſource. Mais il ne faut pas croire que l'hiſtoire de tous ces Royaumes ſoit également intereſſante. Tous ceux dont nous venons de parler, ſont comme des branches ou des rameaux, qui pour être conſiderés, doivent ſe réünir au tout, dont ils ſont partie. Ce que nous en avons marqué doit ſuffire pour les premiers ſiecles. Nous n'avons ſuivi les hiſtoriens que dans ce qu'ils ont de vrai-ſemblable & de ſimple. Nous avons réduit toutes ces hiſtoires à leur juſte valeur, ſans nous jetter dans les excès fabuleux, où ſe ſont précipités les Poëtes & les Hiſtoriens. Comme ils ne voyoient devant eux que des actions ordinaires, & quelquefois même des minuties, qui ne faiſoient pas honneur à tous les grands hommes ſous leſquels ils vivoient, ils ont voulu par un air myſterieux groſſir les objets, qui ſe trouvant dépoüillés du merveilleux qui les environne, & qui ne leur appartient pas, ne doivent être regardés que comme les actions les plus communes de la vie. Mais dès qu'on s'approche des temps lumineux de cette hiſtoire, il faut entrer dans un plus grand détail. Alors les écrivains n'ont pas eu beſoin de déguiſer & de farder la verité des faits, ils trouvoient du grand & du ſublime dans les actions & dans les mœurs ; il ne leur a fallu que de la ſimplicité & de la nobleſſe pour exprimer ſimplement & noblement des actions qui frappent l'eſprit, par ce qu'elles ont de réel. Ce qu'il y a de ſatisfaiſant dans cette hiſtoire, ne commence que cinq ou ſix ſiecles avant l'Ere vulgaire ; tout ce qui précede renferme plus de curioſité que d'inſtruction. A l'exception des vies de Theſée & de Lycurgue écrites par *Plutarque*, qui ne laiſſent pas même de ſouffrir quelques difficultés, le reſte de ces premiers temps eſt couvert de ténébres ou d'incertitudes, ſur leſquelles il faut paſſer légerement, pour deſcendre au ſiecle de Solon, où la Grece commence à prendre ces ſentimens genereux, qui ſont encore aujourd'hui notre admiration. Il eſt inutile, pour l'examiner, de recourir à des auteurs modernes, dont les écrits, tels que l'hiſtoire Grecque de *Marcaſſus*, ſont moins propres à éclairer l'eſprit, qu'à donner du dégoût pour une hiſtoire belle & intereſſan-

te par elle-même. Les préliminaires en doivent être courts ; nous les avons déja indiqués. C'eſt par *Herodote* qu'il faut commencer ces lectures ; il a ſoin, quand il ſe preſente un fait eſſentiel, de faire connoître ce qui le précede ou ce qui le ſuit. Curieux obſervateur des mœurs de toutes les nations qu'il avoit parcouruës, il a ſoin de les peindre au naturel. Peut-être en rapporte-t-il quelquefois des minuties ; mais le genie & le caractere des peuples ſe connoît également dans les grandes & dans les petites choſes. Son premier livre qui contient l'hiſtoire d'environ 180. ans, a pour objet principal les conquêtes de Cyrus & la défaite de l'infortuné Creſus qui ſe croyoit heureux, parce qu'il poſſedoit d'immenſes richeſſes, qu'un moment de diſgrace lui fit perdre plus aiſément qu'il ne les avoit acquiſes. Nous avons déja marqué dans l'hiſtoire des Perſes ce que cet hiſtorien nous fait connoître d'eſſentiel au ſujet de Cyrus ; il finit ce premier livre à la mort de ce Prince 529. ans avant J. C. Le deuxiéme commence l'hiſtoire de Cambyſe ; & comme il veut décrire la conquête que ce Prince fit de l'Egypte, il donne le détail des mœurs & du caractere des Egyptiens, qu'on ne connoiſſoit alors que très-imparfaitement. C'eſt l'objet de ce deuxiéme livre, qui contient, avec des choſes très-curieuſes, des maximes eſſentielles pour la conduite de la vie civile. Le troiſiéme livre continuë la conquête de l'Egypte & le reſte de l'hiſtoire de Cambyſe, dont les fureurs & les extravagances font beaucoup mieux connoître la grandeur & le heroïſme de Cyrus, & la ſageſſe du regne de Darius fils d'Hyſtaſpe. C'eſt dans ce livre qu'on trouve cette admirable converſation de trois Seigneurs Perſans qui examinent la nature des differens gouvernemens, & qui s'en tiennent enfin à l'Etat monarchique, comme au plus parfait de tous. » Je veux, fait dire Herodote à Darius fils d'Hyſtaſpe, que ces trois eſ-» peces de gouvernemens du peuple, des gens de bien, & d'un ſeul, ſoient excel-» lentes, je crois néanmoins que l'Etat Monarchique l'emporte par-deſſus les deux » autres. Il eſt conſtant qu'on ne peut rien imaginer de meilleur ni de plus parfait, » que le gouvernement d'un homme de bien. Celui qui aura cette divine qualité, » gouvernera ſes ſujets ſans blâme & ſans reproche ; outre que quand un ſeul hom-» me eſt le maître, il eſt difficile que les ennemis ayent la connoiſſance des con-» ſeils & des entrepriſes ſecrettes. Quant au gouvernement de peu de perſonnes, où » pluſieurs travaillent pour la vertu & pour le bien public, il eſt impoſſible d'empê-» cher que la haine & l'inimitié ne prennent naiſſance parmi eux. Car comme » chacun veut être conſideré & faire en ſorte que ſon opinion l'emporte, ils de-» viennent peu à peu ennemis, & enfin leur haine ſe porte juſques à l'excès. » De-là naiſſent les ſéditions ; des ſéditions les meurtres ; & enfin du meurtre » & du ſang des autres, on voit naître inſenſiblement un Monarque. Ainſi le gou-» vernement tombe toujours dans les mains d'un ſeul, & de-là on peut connoî-» tre combien l'un eſt meilleur que l'autre. Pour l'état populaire, il eſt impoſſi-» ble qu'il n'y ait beaucoup de corruption & de malice ; toutefois cette corruption » n'engendre aucune haine ; mais elle fomente l'amitié entre les méchans dans » une republique. Car ceux qui la gouvernent mal, n'ont garde de ſe découvrir » ils ſe ſoutiennent les uns les autres, juſqu'à ce que quelqu'un, qui ſe fera conſi-» derer du peuple, & qui aura acquis du crédit ſur ſes concitoyens, découvre leurs

» trames, & faſſe voir leurs perfidies. Ainſi cet homme ſe faiſant conſiderer par la » multitude, ſe montre véritable Monarque, & fait voir par ce moyen, que de » tous les gouvernemens le monarchique eſt le meilleur. Mais pour achever en un » mot, d'où la liberté nous eſt-elle venuë, & par qui nous a-t-elle été donnée ? Par » le peuple, par (1) l'Oligarchie, ou par le Monarque ? Puiſqu'il eſt donc verita- » ble que nous avons été délivrés par un ſeul, je ſuis d'avis que nous nous arrê- » tions à la monarchie pour ne pas rompre les loix de la nation, qui ont été établies » avec tant de ſageſſe & de prudence. Auſſi-bien je vous aſſure que le contraire ne » peut réüſſir, & qu'il ne nous ſeroit pas avantageux de prendre une autre reſolu- » tion. «

Enfin après avoir fait le détail de l'élevation de Darius ſur le trône des Perſes juſqu'à la priſe de Babylone, cinq cens dix-ſept ans avant l'Ere vulgaire, le quatriéme livre continuë de repreſenter Darius, mais on le trouve moins heureux contre les Scytes; qu'il n'avoit été contre les Babyloniens. Ce quatriéme livre comprend beaucoup plus de choſes curieuſes qu'inſtructives. Cependant elles ont l'avantage de faire connoître d'anciennes nations, qui ne ſont aujourd'hui connuës que très-imparfaitement. C'eſt au cinquiéme livre de cet illuſtre écrivain, que commencent à paroître les temps floriſſans de la Grece. Les Grecs animés par des ennemis puiſſans qu'ils trouverent dans les Perſes, s'élevent au-deſſus d'eux-mêmes. Il ne s'agiſſoit plus de ſecoüer le joug d'un Periandre ou d'un Piſiſtrate leurs compatriotes, qui avoient, pour ſe ſoutenir, plus d'induſtrie que de force, & ne traitoient point par conſéquent leur patrie en conquerans, mais en premiers citoyens; au lieu qu'il y avoit tout à craindre de la part des Perſes, pour des cœurs, qui ſans faire attention au malheur inévitable de l'indépendance, avoient goûté le peu de bien qu'on trouve quelquefois dans la liberté. Les Perſes entrent donc dans la Grece, dont les frontieres ſe ſoûmettent: cependant les Atheniens tiennent bon, & ménagent quelque révolte domeſtique contre leurs ennemis; ils en viennent à bout par le moyen d'Ariſtagoras, qui quitte le parti de Darius pour ſuivre celui des Atheniens, avec le ſecours deſquels il brûle & ſaccage la ville de Sardes capitale de la Lydie. Les Perſes retombent dans l'Ionie & prennent la ville de Milet. Miltiade qui craignoit tout pour la Cherſonneſe de Thrace, dans laquelle il commandoit, ſe retire à Athenes, ſe met à la tête des Grecs, & défait les Perſes à la journée de Marathon, la trente-uniéme année du regne de Darius fils d'Hiſtaſpe, quatre cens quatre-vingt-dix ans avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le ſujet du ſixiéme livre d'Herodote, auquel il faut joindre la vie de Miltiade & de Cimon par *Plutarque* & *Cornelius Nepos*. La perte, qui étoit peu conſiderable pour une puiſſance auſſi rédoutable que celle des Perſes, ne les empêcha point de faire de nouveaux préparatifs pour vanger l'incendie de Sardes & l'affront reçu à la journée de Marathon. Darius, s'y prépara; mais il mourut avant que d'en venir à l'execution. La honte en fut reſervée à Xerxès qui ſe rendit dans la Grece avec une de ces effroyables armées, capables d'épouvanter tout autre qu'un

(1) Gouvernement de peu de perſonnes.

Officier qui ſait la guerre. Cette operation avec ſes préparatifs & ſes ſuites, ſont le ſujet du ſeptiéme livre d'Herodote. On y voit au paſſage des Thermopiles, ce que peut une poignée de gens réſolus, qui ne connoiſſent de véritable gloire que celle de mourir avec honneur. On remarque encore dans le huitiéme livre des caracteres mieux tracés de cette ſage réſolution, qui ſait prendre des meſures juſtes & un parti convenable. Xerxès en s'emparant d'Athenes, ne prit qu'une ville, mais il ne ſubjuga point un peuple ; les citoyens s'en étoient retirés : il fut lui-même battu & ſubjugué au combat naval de Salamine ; les journées de Platée & de Mycale, (1) couronnerent les victoires des Grecs, ſoit en Europe, ſoit en Aſie. C'eſt-là que finit le neuviéme & dernier livre d'Herodote, dont l'ouvrage, ſur-tout dans ce qui regarde l'hiſtoire des Grecs, eſt fait, pour ainſi dire, ſur les mémoires de ſon temps, ou ſur le récit de ceux qui avoient pû ſe trouver aux expeditions des Rois de Perſes, La narration en eſt douce, variée & inſtructive ; peut-être dans les choſes anciennes & éloignées ſe trouve-t-il quelque mécompte ; mais, ou ils ne ſont pas importans, ou ils peuvent être corrigés par d'autres monumens hiſtoriques. Quand il y auroit une hiſtoire ſuivie de la Grece, on ne ſauroit ſe diſpenſer de lire ces auteurs originaux, qui portent avec eux un caractere de nobleſſe & de ſimplicité, que les plus habiles d'entre les modernes n'imitent qu'avec beaucoup de peine ; parce qu'en écrivant même les hiſtoires anciennes, on les veut rapprocher de nos mœurs & de notre maniere de penſer plus délicate qu'énergique, & qui a moins d'expreſſion que de fineſſe. Il faut à Herodote joindre la vie de Themiſtocle par *Plutarque* & *Cornelius Nepos*, & celle de Pauſanias écrite par ce dernier, avec les XI & XII. livres de *Diodore de Sicile*. *Juſtin* ne peut ſervir que pour examiner ſi les autres n'ont point obmis des circonſtances eſſentielles. C'eſt donc ici qu'il faut lire les trois premiers livres de ſon hiſtoire ; car d'ailleurs il ne ſuffit pas : il a trop énervé l'hiſtoire de *Trogue Pompée*. Il ne ſera pas inutile d'ajouter à Herodote le traité que *Plutarque* a fait ſur la malignité de cet hiſtorien. Plutarque étoit picqué de ce qu'Herodote n'avoit point parlé favorablement de Cheronée ſa patrie; mais ſes remarques ne ſont pas eſſentielles : avec moins de ſecours que n'en avoit Plutarque, on feroit aujourd'hui une cenſure plus juſte, plus exacte & mieux raiſonnée que celle qu'il a publiée contre Herodote.

Thucydide qui ſuit Herodote, n'embraſſe point une ſi grande étenduë de matiere. Son objet étant plus reſſerré, il a eu & le temps & le moïen de le mieux penetrer. C'eſt la guerre du Peloponeſe. (2)

Dès que les Grecs n'eurent plus à craindre les Perſes, ils tournerent leurs armes contre eux-mêmes. Comme cette guerre ne commence que quatre cens trente-un ans avant l'Ere Chrétienne, il y auroit un vuide entre l'hiſtoire de Thucydide & celle d'Herodote, qui finit quatre cens ſoixante-dix-neuf ans avant Jeſus-Chriſt, ſi Thucydide lui-même n'avoit ſoin de le remplir, en rapportant dans le premier livre de ſon hiſtoire ce qui s'eſt fait de plus important dans les quarante-huit

(1) 479. ans avant J. C. (2) 431. ans avant J. C.

années qui ſe ſont écoulées entre la bataille de Mycale & la guerre du Peloponeſe Mais comme cette guerre doit ſon commencement à l'ambition de Periclés, & à ſa haine contre les peuples de Megare & du Peloponeſe, il faut ſe former une idée du caractere de cet illuſtre Athenien, en liſant exactement ſa vie dans Plutarque ; après quoi l'on doit continuer la lecture du ſecond livre de Thucydide, qui contient les trois premieres années de cette guerre. Outre une deſcription celebre de la peſte, qui affligea la Grece, après avoir déſolé l'Orient, on y voit le caractere & l'éloge de Periclès, l'ame & le mobile de toute cette entrepriſe, & les premieres expeditions de cette guerre, qui ne furent pas toutes favorables aux Atheniens. Ils ne laiſſerent pas de prendre Potidée & de battre leurs ennemis ſur mer, les trois années ſuivantes, c'eſt-à-dire, la quatriéme, la cinquiéme & la ſixiéme année de la guerre compriſes dans le troiſiéme livre de Thucydide. La révolte des peuples de Leſbos donne lieu à cet Auteur d'y ſemer ces ſages maximes ſi néceſſaires dans la vie civile, que l'amitié ne peut-être ſolide que quand elle eſt appuyée ſur la vertu ; mais Lesbos fut ſeverement punie de ſa révolte. Les troubles de Corfou & la guerre de Sicile ſont d'autres évenemens eſſentiels dans cette guerre. Les premiers ſont rigoureuſement punis par les Atheniens, qui ſont eux-mêmes humiliés les années ſuivantes, expliquées dans le quatriéme livre de Thucydide ; auquel on doit joindre la vie d'Alcibiade écrite par *Plutarque* & par *Cornelius Nepos*. Elles doivent être ſuivies de la lecture des cinquiéme & ſixiéme livres de Thucydide, où l'on voit la continuation de la guerre de Sicile, qui ne finit que dans le ſeptiéme, mais d'une maniere fatale aux Atheniens, qui l'avoient entrepriſe avec plus d'ardeur que de prudence. On voit dans le huitiéme livre que les Perſes toujours attentifs aux mouvemens de la Grece, ſoûtenoient Athenes ou Lacedemone ſelon qu'ils y trouvoient leurs interêts propres. Après le huitiéme livre de Thucydide, il faut lire la vie de Nicias dans *Plutarque*, & la ſuite du douziéme & tout le treiziéme livre de *Diodore de Sicile*. Thucydide qui écrit avec élevation & avec force, ſervira toujours de modele à ceux qui veulent travailler ſur de pareils ſujets, ou qui veulent ſe former aux affaires. C'eſt celui que tous les anciens hiſtoriens qui écrit avec plus de ſens & de lumieres politiques ; mais il s'en faut beaucoup que ſon huitiéme livre ſoit comparable aux autres.

Xenophon, dont le caractere eſt plus doux, continuë l'hiſtoire de la guerre du Peloponeſe, qu'il commence à la XXI. année ; & la conduit dans les deux premiers livres à la XXVIII. qu'elle finit lorſque Traſibule rendit la liberté aux Atheniens. Soumis par les Lacedemoniens, ils eurent à eſſuyer les mauvais traitemens & les inhumanités des trente Tyrans, que Sparte envoya moins pour gouverner que pour humilier Athenes. On voit paroître dans ces temps-là tout ce que la Grece a produit de grands hommes, Alcibiade, Conon, Ageſilas, Chabrias, Lyſander, Epaminondas, Pelopidas, Xenophon lui-même, qui étoit grand Capitaine, hiſtorien élegant, grand homme d'état & profond philoſophe. Toutes les vies de ces grands hommes ont des caracteres particuliers, qui peuvent ſervir également d'inſtruction à l'homme de guerre, à l'homme d'état, & à tous les bons citoyens. Ils découvrent dans ces tableaux la ſuperiorité que la probité, l'honneur & la fidelité à ſes devoirs

a toujours euë au-deſſus des vertus militaires, qui n'étant pas ſoutenuë des autres vertus ou des devoirs de la vie civile, font ordinairement d'illuſtres ſcelerats, que l'on admire quelquefois, mais auſquels on ne voudroit pas reſſembler. On a de l'obligation à *Plutarque* & à *Cornelius Nepos* de nous avoir conſervé les portraits de tous ces hommes illuſtres, dont la réputation n'eſt differente, que parce que leur vie n'a pas été la même; & je crois quand on les aura bien comparés, qu'on aimera mieux reſſembler à Epaminondas & au Roi Ageſilas, qu'à Lyſander & à Alcibiade. Mais enfin Athenes trouve un liberateur : les Lacedemoniens la traitoient trop durement, pour qu'il ne s'y rencontrât point quelque ame genereuſe capable de lui rendre ſa premiere liberté. Traſibule s'en chargea donc; & il en vint à bout, non point avec de grandes armées, mais avec une grande prudence & un courage à l'épreuve de tous les événemens : & pour toute récompenſe du plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre à des peuples opprimés, il ne voulut qu'une couronne de branche d'olivier, ce qui fait connoître encore dans la poſterité la plus reculée, combien il lui eſt glorieux d'avoir rendu la paix & la tranquillité à ſa patrie perſecutée. Pauſanias même, Roi de Lacedemone, fut ſi indigné de la conduite des trente Tyrans dans Athenes, qu'il ſecourut Traſibule dans le noble deſſein qu'il eut de rendre la liberté aux Atheniens. Lacedemone perd beaucoup de ſon luſtre par le rétabliſſement d'Athenes. Les Lacedemoniens, cependant pour ſe dédommager de ce qu'ils perdoient du côté de la Grece, attaquerent les Perſes dans l'Aſie mineure, & y réüſſirent malgré les mouvemens que ſe donnerent ces derniers pour ſuſciter dans la Grece des ennemis aux Lacedemoniens. Mais il faut du repos aux hommes même les plus ambitieux : les Grecs ſe le procurerent par une paix toujours néceſſaire aux Etats médiocres & ſouvent fatale aux grandes Monarchies. Les Thebains néanmoins en furent exclus. Juſques-là ils n'avoient paru qu'en ſecond dans les affaires de la Grece : ils commencent donc à prendre le deſſus, parce qu'ils ſuivoient les conſeils d'un homme ſage & prudent; choſe très-rare même dans les républiques, où la jalouſie eſt plus vive, & a beaucoup plus d'occaſion d'éclater que dans un état monarchique. Epaminondas qui les conduiſoit battit donc les Lacedemoniens à Leuctres, & tous les Grecs à Mantinée, où (1) il mourut couronné de gloire, parce qu'il mourut victorieux. C'eſt ici que finit l'hiſtoire de Xenophon, qui ne comprend qu'un eſpace de quarante-huit ans. Elle eſt écrite avec une douceur & une probité naturelle qui découvre le fond de ſon ame, formée pour toutes les vertus de la ſocieté ſoit de l'eſprit, ſoit du cœur, à quelque jalouſie près qu'il fait paroître contre Platon. Il eſt étonnant que Xenophon qui rend juſtice aux Atheniens ſes compatriotes & ſes ennemis, par leſquels il étoit perſecuté, n'ait pas eu la même équité à l'égard de Platon, l'un des plus grands philoſophes & des plus honnêtes hommes de l'antiquité. Les autres évenemens de l'hiſtoire Grecque s'étendent depuis la bataille de Mantinée juſqu'au regne de Philippe Roi de Macedoine, & ne comprennent pas un temps fort conſiderable. C'eſt ici, que pour faire la liaiſon de ce ſiecle, on peut lire le cinquiéme & le ſixiéme livre de *Juſtin*, qui a repris en peu de mots, & quelquefois avec

(1) L'an 362. avant J. C.

des traits vifs & bien marqués, toute la ſuite de cette hiſtoire, depuis le commencement de la guerre du Peloponeſe, juſqu'au regne de Philippe pere d'Alexandre. Les vies d'Ageſilas, de Pelopidas, de Timoleon, de Dion, de Demoſthenes ſi ſenſément écrites par *Plutarque*, fourniront les faits les plus conſiderables de cette hiſtoire, dont nous n'avons rien de ſuivi dans les anciens hiſtoriens. Cependant il faut avouer qu'un Grec moderne, c'eſt-à-dire, un de ceux qui vivoient au temps de la ruine de Conſtantinople au XV. ſiécle a ſuppléé à ce qui manque à nos premiers hiſtoriens. Ce vuide ſeroit rempli ſi nous avions le quatorziéme & le quinziéme livre de *Diodore de Sicile* qui contenoient cette partie de l'ancienne hiſtoire. Mais *George Gemiſte*, qui eſt le Grec dont je viens de parler, y a ſuppléé par un ouvrage qu'il a tiré des divers monumens hiſtoriques, qui nous reſtent de ces premiers temps. Son hiſtoire qui contient un eſpace de vingt-ſept ans, commence à la bataille de Mantinée, & va juſqu'à celle de Cheronée gagnée par Philippe ſur les Atheniens & les Thebains. Cet ouvrage comparable par ſon caractere à ce que nous avons d'anciens hiſtoriens Grecs, meriteroit ſans doute, de n'être pas ſi négligé de ceux qui aiment l'hiſtoire. Les éditions grecques & latines en ſont aſſez rares; on le trouve quelquefois imprimé avec Herodote, ſur-tout dans les éditions d'Alde & de Camerarius; & enfin *Saliat* a crû bien faire d'en joindre la traduction à celle qu'il donna d'Herodote au XVI. ſiecle. C'eſt ici le lieu de lire les harangues de *Demoſthenes*. Ce ne ſont pas ſeulement des morceaux d'éloquence; ce ſont encore des traités d'hiſtoire & de politique, où l'on découvre l'artifice dont ſe ſervoit Philippe pour ſubjuguer les Grecs par leurs propres armes. Ceux que la difficulté des langues originales pourroit arrêter dans cette lecture, ont aujourd'hui de quoi ſe ſatisfaire dans cette élegante & belle traduction, que M. de *Tourreil* a faite des harangues de ce grand Orateur. Il a ſoin même, pour en donner l'intelligence, d'y joindre des précis hiſtoriques, qui font connoître l'importance & le fond de ces harangues pour l'étude de l'hiſtoire & des affaires publiques de la Grece.

Juſtin (1) a raiſon de marquer que les beaux jours de la Grece finiſſent à la journée de Mantinée. Epaminondas avoit formé les Thebains, il mourut dans l'action même, & toute leur force s'évanoüit alors; la vertu même des Atheniens s'anéantit avec ce grand homme. Ils perdirent par ſa mort cette noble émulation qui réveilloit leur courage, ils tomberent dans l'aſſoupiſſement, & même dans une eſpece de léthargie. Le revenu de la république ſi utilement employé à entretenir des armées de terre & de mer, ſe conſumoit ſans fruit dans de vains appareils de jeux & de fêtes; environnés de Comediens & de Poëtes, ils firent des théatres les lieux les plus ordinaires de leurs aſſemblées, & préferoient un bon verſificateur à un excellent Capitaine, ou à un grand homme d'Etat. Doit-on s'étonner après cela ſi cette oiſiveté des Grecs fut cauſe que le nom des Macedoniens, qui juſques-là n'avoit point fait de bruit ſortit de ſon obſcurité, & que Philippe formé à la vertu & aux grandes actions pendant trois années qu'il avoit paſſées à Thebes auprès de Pelopidas & d'Epaminondas, ait jetté les premiers fondemens de cette révolution, qui fit paſſer la

(1) Juſt. l. VI.

Grece & l'Aſie ſous le joug des Macedoniens. Preuve certaine qu'un grand homme, qui devient l'ame d'un Etat, peut élever les plus petites républiques, & ſoutenir les plus grandes Monarchies.

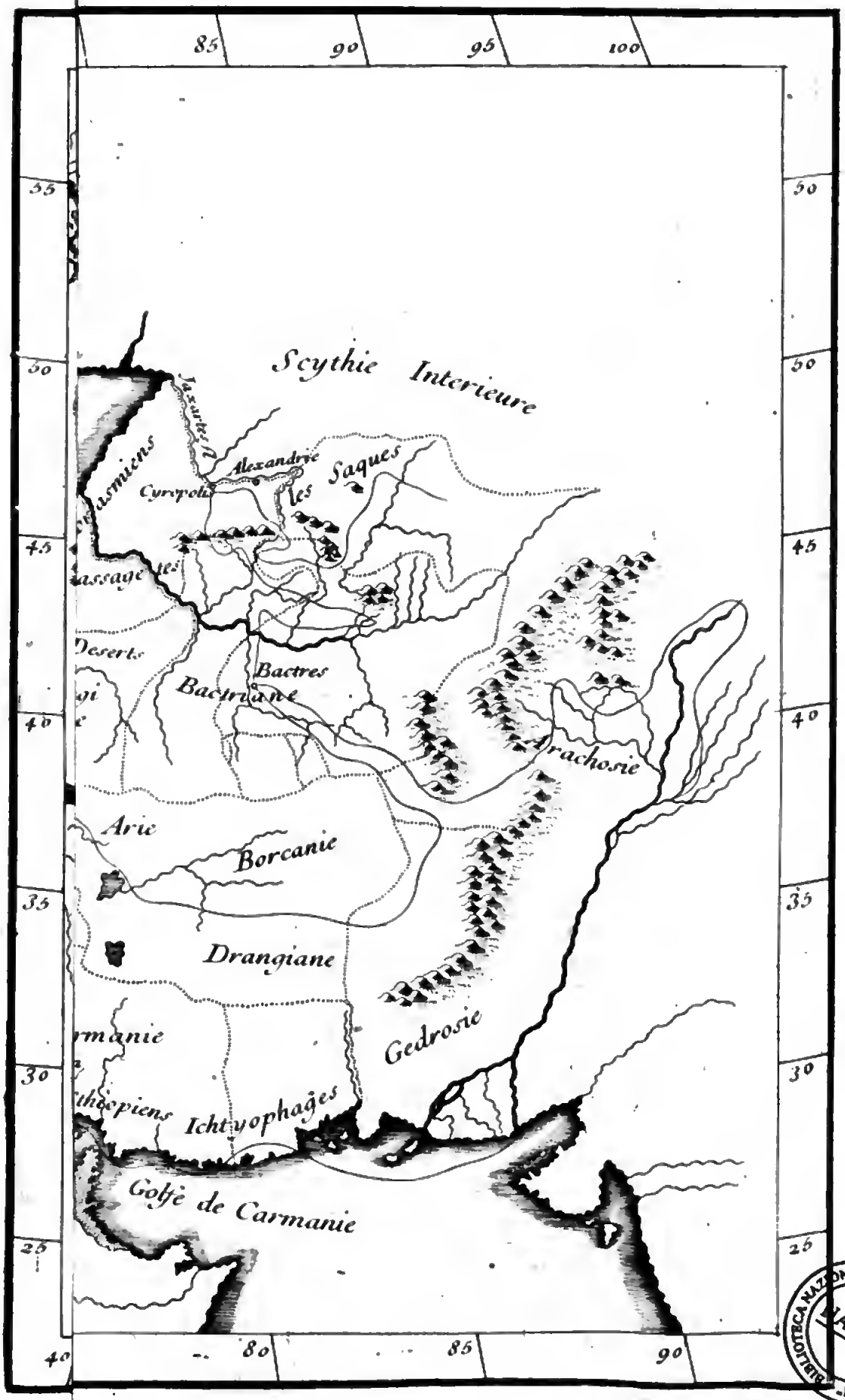
C'eſt donc ici que pour continuer l'hiſtoire des mouvemens de la Grece ſous le regne de Philippe, il faut joindre à la lecture du XVI. livre de *Diodore de Sicile*, les VII. VIII. & IX. livres de *Juſtin*.

Quoique les modernes ne nous ayent pas donné une hiſtoire ſuivie de la Grece, comme ils ont fait de l'hiſtoire Romaine, il ne faut pas croire pour cela qu'elle ſoit plus difficile à bien étudier. Comme il y a peu de livres, tous excellens & inſtructifs, on peut ſe livrer aiſément à cette étude, & la faire en moins de trois mois par les auteurs originaux, choſe toujours plus ſatisfaiſante que de s'en rapporter à des copiſtes, qui dans les difficultés les plus eſſentielles embraſſent un parti & cherchent à y déterminer un lecteur. Par-là, ils lui ôtent le plaiſir de ſe déterminer lui-même, & ne conſervent pas même dans leur copie cette expreſſion ſimple & noble de l'auteur original.

ABREGÉ SUCCINT DE LA MANIERE DE LIRE L'HISTOIRE GRECQUE.

Je reprens donc tout ce que j'ai dit; & pour montrer la facilité de cette étude, j'en marquerai l'ordre en peu de mots. D'abord il faut avoir devant les yeux une *Carte Géographique* de toute la Grece, & des *Tables Chronologiques* pour en examiner les regnes paralelles, & voir les rapports des ſiecles brillans de chaque république, avec l'hiſtoire des autres Rois d'Europe ou d'Aſie, qui ont eu affaire avec les Grecs. Si l'on ne veut pas, ou ſi l'on ne peut pas lire l'Etat des republiques de la Grece dreſſé par *Ubbo Emmius* avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, on peut, dès qu'on ſaura l'origine des Grecs, telle que nous l'avons expliquée après les plus célebres auteurs modernes, lire la premiere partie de l'*Antiquité des Celtes* du Pere *Pezron*, qui donne ſur les premiers conquerans de la Grece des choſes neuves, mais veritables, ou du moins très-vrai-ſemblables. On verra que j'ai fait uſage de ce qu'il y a d'important dans les remarques de ce ſavant Religieux. On doit en continuer l'hiſtoire par la lecture de *l'Explication des fables* de M. l'Abbé *Banier*, livre lumineux & plein de ces belles découvertes & de ces dénouëmens heureux, qui convertiſſent les fables en hiſtoire avec plus de raiſon que n'avoient fait les Grecs, qui convertiſſoient chaque hiſtoire en autant de fables. Après quoi il faut lire les vies de Theſée, de Licurgue & de Solon dans *Plutarque*. Il ſe trouve à la verité des vuides qu'il eſt difficile de remplir; mais enfin on n'eſt pas obligé de ſavoir les faits qui ſont inconnus, où dont les hiſtoires ſe ſont perduës. Après le premier livre d'*Herodote*, on doit donc faire ſuivre la *Cyropedie de Xenophon*, en la réduiſant cependant aux bornes de l'hiſtoire; on doit continuer par la lecture des autres livres du même Herodote. Il faut l'accompagner des vies de Miltiades, d'Ariſtide, de Themiſtocles & de Cimon, écrites avec beaucoup d'eſprit & d'énergie par *Cornelius Nepos*, mais avec un plus grand détail hiſtorique par *Plutarque*. Les XI. & XII. livres de *Diodore de Sicile*, plein d'inſtructions & de recherches, doivent préceder la lecture de la vie de Periclès dans Plutarque: elle doit être ſuivie de l'hiſtoire de Thucydide, dont il faut que la lecture du

IV.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

IV. livre ſoit accompagnée de la vie d'Alcibiade & de Nicias dans Plutarque : les autres livres de Thucydide juſques au VIII. ſeront ſuivis de la lecture du XII. & XIII. livres de Diodore de Sicile. Les XIV. & XV. livres de cet hiſtorien ſe trouvant perdus, il faut y ſuppléer par les vies de Lyſander, d'Artaxerxès Mnemon, d'Ageſilas, de Pelopidas, de Timoleon & de Dion dans Plutarque, & y joindre les vies de ces grands hommes qui ont été écrites par *Cornelius Nepos*, avec l'éloge d'*Ageſilas* par *Xenophon*. L'hiſtoire de *Xenophon* mérite une attention particuliere, ayant été écrite par un Philoſophe qui ſavoit connoître les hommes & en juger ſainement. Ceux qui le peuvent doivent lire ce qu'à fait *George Gemiſte* ſur l'hiſtoire Grecque, où il rejoint par un diſcours ſuivi ce qui manque dans les hiſtoriens originaux depuis la bataille de Mantinée juſqu'à celle de Cheronée. La lecture du XVI. livre de Diodore de Sicile, doit être ſuivie de la vie de Demoſthene & des harangues de ce redoutable protecteur de la liberté des Atheniens. Ceux même qui les peuvent lire dans la langue originale, ne doivent pas négliger la verſion Françoiſe de Monſieur de *Tourreil*, qui ayant fait une étude particuliere de cette partie de l'hiſtoire Grecque, en a developé par des notes & des préfaces, les évenemens avec plus de détail & d'attention que la plûpart des hiſtoriens. La lecture des IX. premiers livres de *Juſtin*, qu'on doit faire à la fin de toutes celles que nous venons de marquer, fera reprendre en peu de mots l'eſſentiel de cette hiſtoire, ou donnera même des circonſtances particulieres qui avoient échapé aux autres écrivains.

Ceux qui n'entendent pas les langues originales, ont preſque aujourd'hui la même facilité que les autres pour cette étude par les traductions, ſoit Françoiſes, ſoit Italiennes, qui ont été faites de tous ces auteurs. Quoiqu'elles ne ſoient pas toutes dans cette préciſion & dans cette exactitude que demandent les critiques, elles donnent toujours une connoiſſance ſuffiſante des verités hiſtoriques, quand même elles altereroient quelques circonances.

CHAPITRE XIII.

Empire des Macedoniens ou d'Alexandre.

LE regne d'Alexandre donne lieu à une révolution des plus conſiderables, & inconnuë même juſques alors dans la plûpart des grands empires. Dès qu'il ſe vit élevé au point de gloire où les conquerans ont cherché depuis à le ſuivre, il ne crut pas que Philippe fut d'aſſez bonne maiſon pour être ſon pere : il ſe préconiſa lui-même fils de Jupiter. C'étoit aſſez l'uſage de ces premiers temps ; ſi la naiſſance d'un Prince, ou d'un homme illuſtre étoit équivoque, on l'attribuoit ordinairement aux Dieux. Il n'y avoit pas de meilleure reſſource pour éviter les diſputes qui pouvoient naître, & les reproches qu'on pouvoit leur faire : c'étoit même une couverture admirable pour cacher la turpitude & les déreglemens des femmes, qui ne vivoient pas ſagement ; & la mere d'Alexandre en avoit beſoin. Il eſt étonnant que les anciens ayent donné dans cette ſimplicité. S'ils l'ont fait par politique, ils ſont auſſi loüables qu'ils ſeroient blâmables de l'avoir fait par crédu-

lité. Il n'étoit âgé que de vingt ans lorſqu'il monta ſur le trône de Macedoine après ſon pere Philippe; mais il avoit déja l'eſprit ſi mûr, & les vûës ſi pénétrantes, qu'il continua les vaſtes deſſeins que ſon pere, le plus grand politique de ſon temps, avoit projettés pour ſe mettre à la tête de toutes les républiques de la Grece. Malgré l'eſprit de révolte, ou de liberté (car c'eſt ſouvent la même choſe) qui ſe maintenoit parmi les Grecs, il ne laiſſa pas de les dompter, les uns par des preſens & des promeſſes, les autres par une conduite ferme & génereuſe. Et comme les grands Princes ne ſont jamais plus puiſſans qu'à la tête des armées, il engagea les Grecs à vanger ſur Darius Codomannus, les injures que la Grece avoit reçûës des anciens Rois de Perſe. D'abord il porta ſes armes dans la Thrace, & ſe rendit maître de la Pannonie, pays difficile, & qui devoit ſervir d'épreuve pour de plus grandes conquêtes. Les Thebains crurent ſur de fauſſes nouvelles qu'Alexandre avoit été tué dans cette guerre: ils maſſacrerent tous ſes Officiers qui étoient ſortis de la forteresſe de Cadmée, où ils étoient en garniſon. Alexandre n'eut que le temps de ſe rendre à Thebes pour délivrer le reſte de ſes troupes qui étoient aſſiegées par les Thebains. Et pour commencer ſon regne par une action de vigueur qui empêcha les autres de ſe révolter dans la ſuite, il aſſiegea & prit Thebes, fit perir plus de ſix mille citoyens, en vendit trente mille, & ruina toute la ville. C'eſt-là qu'arriva cette action vigoureuſe d'une Dame Thebaine rapportée par Plutarque; elle s'appelloit Timoclea, d'une des premieres maiſons de la ville. Un Officier Thracien l'ayant violée, lui demanda ſi elle n'avoit pas caché de l'or ou de l'argent; oüi, lui répondit cette Dame, & l'avidité du Thracien lui fit ſuivre cette Dame qui le conduiſit dans un jardin. Elle lui montra un puits, où elle diſoit, que dans la crainte du ſiege elle avoit jetté ſes joyaux & ce qu'elle avoit de plus précieux. Le Thracien ſe baiſſa pour regarder dans le puits; elle l'y précipita & y jetta enſuite tant de pierres qu'il en fut aſſommé. Les ſoldats ſe ſaiſirent de cette genereuſe femme, & la menerent chargée de chaînes devant Alexandre. Elle y parut avec cette tranquillité que donne le courage & la force. Ce Prince lui demanda qui elle étoit; elle lui répondit qu'elle étoit ſœur de Théagenes, le même qui avoit donné la bataille au Roi Philippe, près de la ville de Cheronée; où il étoit mort en défendant la liberté des Grecs. Alexandre auſſi étonné de cette réponſe vigoureuſe, que de ſon action, lui rendit la liberté, & lui permit de ſe retirer où elle voudroit avec ſes enfans. Ce Prince uſa de clémence à l'égard des Atheniens; il ne lui ſuffiſoit pas de détruire ſa patrie; il falloit en conſerver les citoyens pour de plus grandes expeditions.

Il lui fut aiſé après ces actions de vigueur, de faire ſes préparatifs contre les Perſes. On a déja vû quel étoit Darius; mais la ſuite de l'hiſtoire doit faire ſentir auſſi quel étoit Alexandre. Il ne commença ſon entrepriſe qu'avec trente mille hommes de pied, 4500. chevaux, 82. vaiſeaux de tranſport, un mois de vivres, & quarante-deux mille écus. C'auroit été peu pour tout autre general; mais c'en étoit peut-être encore trop pour Alexandre. Il avoit une ſi grande idée du ſuccès de ſon entrepriſe, qu'avant de partir, il donna preſque tous ſes domaines à ſes amis; & lorſque Perdiccas ſurpris de tant de largeſſes, lui eut demandé ce qu'il s'étoit donc reſervé pour lui, il lui répondit, l'ESPERANCE.

Vingt jours après être parti de la Macedoine, il arriva à Seſte, ville de la Cherſoneſe de Thrace ſur la côte de l'Helleſpont, d'où il envoya, ſous la conduite de Parmenion, une partie de ſes troupes de l'autre côté de ce canal dans l'endroit où étoit ſituée Abidos. C'eſt en ce lieu, nommé aujourd'hui le détroit de Gallipoli que Xerxès avoit fait paſſer autrefois ſon armée, lorſqu'il s'imagina qu'il pouvoit ſoumettre la Grece. Pour lui, il prit une autre route avec un corps de troupes. Dès qu'il fut entré en Aſie, toute les villes Grecques ſe ſoumirent; & il arriva dans la Troade à la riviere du Granique, l'une des plus rapides de ces Provinces. L'armée de Darius de cent mille hommes de pied & de vingt mille chevaux, étoit ſur la rive orientale du fleuve. Alexandre ne laiſſa pas de le paſſer à la vûë de ſes ennemis, qui firent quelque réſiſtance; mais enfin obligés de plier, ils furent ſuivis par ce Prince, & perdirent vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux (1), ſans compter un pareil nombre de priſonniers. Alexandre, malgré la témérité de cette entrepriſe, ne perdit tout au plus que cent hommes. Cette victoire celebre, arrivée trois cens trente-quatre ans avant l'Ere vulgaire, lui ouvrit le chemin de l'Aſie. Il prit la ville de Sardes qui en étoit une dés clefs, entra dans Epheſe, força Milet, auſſi-bien qu'Halicarnaſſe qui fut détruite & raſée pour s'être trop bien défenduë. Memnon de Rhodes, le plus grand Capitaine qui fût dans les troupes de Darius, voulut faire une diverſion qui pût rappeller Alexandre dans la Grece & dans la Macedoine, en portant la guerre dans les Etats mêmes de ce conquerant; mais ſa mort ſubite & précipitée empêcha ce deſſein, qui auroit retardé ſans doute les projets de ce Prince. Darius touché de cette mort, ſe contenta de défendre ſon pays; il raſſembla ſes troupes, alla camper devant Babylone, & marcha dans la Meſopotamie. Alexandre qui ne vouloit pas qu'on le prévînt, alla lui-même au-devant de Darius, ſe ſaiſit des détroits de la Cilicie, & fit paſſer ſes troupes juſqu'à Tarſe qui en eſt la capitale: il y entra lui-même. Ce fut-là qu'il commit cette imprudence qui penſa lui coûter la vie, mais qui lui donna lieu de faire l'action d'un homme de probité & d'honneur, qui ſe confioit aux amis qu'il avoit éprouvés. Les chaleurs étoient ſi exceſſives, que pour ſe rafraîchir il ſe jetta lui-même dans la riviere; mais tout à coup il fut ſaiſi d'un tremblement ſi extraordinaire dans toutes les parties du corps, il devint ſi pâle & ſi défait, que ſes officiers apprehenderent pour ſa vie. Philippe ſon medecin lui promit de le guerir avec un remede, dont l'effet, ſans être violent, ſeroit prompt & infaillible. Parmenion lui écrivit dans ce temps-là même, qu'il ſe gardât de Philippe qui s'étoit laiſſé corrompre par Darius, duquel il avoit déja touché mille talens, avec l'eſperance de lui faire épouſer la Princeſſe ſa ſœur. On lui apporta la medecine & la lettre en même-temps; mais ſans témoigner aucune défiance d'une perſonne qu'il aimoit, & dont il ſe croyoit aimé, il donna d'une main la lettre à Philippe, & de l'autre prit de lui le breuvage. Ainſi dans le même-temps le Prince prenoit le remede, & le medecin liſoit la lettre; ce dernier témoigna bien à ſon viſage & à ſa contenance qu'il étoit innocent, & ſans ſe troubler, il pria le Prince d'avoir courage, & lui répondit de ſa guériſon, pourvû qu'il voulût lui obéir. Action égale-

(1) Paſſage du Granique 334. ans avant J. C.

ment hardie dans Alexandre & dans Philippe. L'effet juſtifia le medecin, & Alexandre s'étant rétabli, chercha Darius. Ils n'eurent pas de peine à ſe joindre ; les deux armées en vinrent aux mains près de la ville d'Iſſus ſur les frontieres de la Cilicie (1). Celle de Darius ne vouloit pas ſortir du poſte avantageux qu'elle occupoit. Alexandre qui vouloit en venir à une déciſion, marcha, mais lentement, pour ne pas trop fatiguer ſes troupes. Dès que les armées furent en preſence, Alexandre paſſa le long de la ligne pour encourager les ſiens. Auſſi-tôt qu'il vit avec quelle ardeur ils ſe préparoient au combat, il tomba lui-même avec ſon aîle droite ſur la gauche des Perſes, qui lâcherent le pied, & laiſſerent Alexandre maître du terrain. Les Grecs qui étoient au ſervice de Darius apperçûrent que la Phalange des Macedemoniens, nommée l'invincible, s'étoit ouverte, & donnoit lieu de la penetrer & de la renverſer : ils le firent, mais Alexandre vint à ſon ſecours, & prit en flanc les Grecs qui attaquoient ſa Phalange : comme c'étoient deux nations qui entendoient la guerre, & qui avoient de la valeur, le combat y fut vif ; mais enfin il fallut que l'armée des Perſes pliât & ſe retirât. La Cavalerie de Darius avoit attaqué celle de Theſſalie qui étoit dans l'armée d'Alexandre ; mais les Perſes furent renverſés & pourſuivis par les Theſſaliens. Dès que Darius vit ſon aile gauche rompuë, il s'enfuit des premiers, quitta ſon char, & prit des chevaux pour aller plus vîte. Il n'y eut que la nuit qui le ſauva des mains d'Alexandre. Les Perſes y perdirent cent mille hommes, & leurs plus habiles officiers. Le camp de Darius fut emporté d'aſſaut ; & l'on y trouva Siſygambis ſa mere, Statyra ſa femme avec ſa ſœur, deux filles & un fils de ſix ans. Le lendemain Alexandre accompagné d'Epheſtion ſon ami, alla voir la mere de Darius. Cette Princeſſe ne ſachant lequel étoit Alexandre, ſalua celui qui étoit le mieux fait, mais Epheſtion s'étant reculé, montra le Prince, qui la voyant honteuſe de ſa mepriſe, lui dit que c'étoit auſſi Alexandre, & qu'elle ne s'étoit pas trompée. D'ailleurs Alexandre les traita toujours avec autant d'honneur, que ſi elles euſſent été l'une ſa mere, & les autres ſes ſœurs. Et comme il avoit appris que Darius avoit fait tranſporter de grandes richeſſes à Damas, capitale de la Syrie, il donna ordre à Parmenion d'y aller; & le gouverneur ne fit pas difficulté de les lui remettre. Alexandre tourna du même côté, & lorſqu'il fut arrivé à Marathe, il reçût des Ambaſſadeurs & des lettres de Darius, pour le prier de lui rendre les Princeſſes captives. Alexandre lui répondit d'une maniere aſſez vive, & qui marquoit plus la fierté de ſon courage, que la politeſſe de ſes mœurs. De Marathe, Alexandre alla former le *ſiege de Tyr*, qui étoit difficile, parce que cette ville qui faiſoit une Iſle dans la mer, ſe trouvoit environnée de hautes murailles, qu'il étoit mal-aiſé d'abattre & même d'approcher. Alexandre ne trouva pas d'autre moyen que de faire une digue dans la mer avec des pilotis & des pierres : l'ouvrage fut achevé en peu de temps, malgré les difficultés que les habitans faiſoient naître dans les approches. Enfin il s'en rendit maître après ſept mois de ſiege (2), & contre la coutume des grands Princes il ſe vangea ſur les habitans du courage qu'ils avoient témoigné à défendre leur liberté. Il alla enſuite à Gaza, l'aſſiegea, & la prit, d'où

(1) 333. ans avant J. C.

(2) 332. ans avant J. C.

il ſe tranſporta à Jeruſalem, où il fut reçû par le Grand-Prêtre Jaddus, dont la majeſté éclata ſi fort aux yeux même d'Alexandre, que tout-à-coup il deſcendit de cheval, & lui fit des honneurs dont tout le monde fut étonné : & comme on lui en demandoit la raiſon, il répondit qu'avant ſon départ de Macedoine, il avoit vû en ſonge un homme ſemblable à ce Grand-Prêtre qui lui avoit prédit ſes conquêtes. Il entra dans Jeruſalem, ſacrifia dans le temple du Seigneur, l'orna de riches preſens, & rendit aux Juifs leurs anciens privileges, il les délivra même des impôts dont Artaxerxès Ochus les avoit accablés.

Il eut envie (1) d'aller au temple de Jupiter-Ammon ; & pour cela il ſe rendit en Egypte, dont il fit la conquête en paſſant. Ce fut à l'occaſion d'un mot équivoque de l'Oracle qui l'appelloit ſon fils, que ce Prince eut envie de ſe faire regarder, non comme fils de Philippe, mais comme fils de Jupiter. En retournant de cette expedition, il traça le plan de la ville d'Alexandrie, dont il confia l'entrepriſe à Cléomenès, que Juſtin traite à cauſe de cela de fondateur d'Alexandrie.

Au retour de cette entrepriſe, il ne penſa plus qu'à pourſuivre Darius, qui pour la troiſiéme fois lui envoya des Ambaſſadeurs, quand il eut appris que Statyra ſa femme étoit morte, qu'Alexandre même l'avoit pleurée, & lui avoit ordonné des funerailles conformes aux cérémonies des Perſes. Darius lui faiſoit offrir par ſes Ambaſſadeurs trente mille talens d'or, c'eſt-à-dire, ſept cens vingt millions de piaſtres pour la rançon des Princeſſes captives, & lui abandonnoit toutes les terres qui étoient entre l'Helleſpont & l'Euphrate. Alexandre conſulta en particulier ſes amis, & Parmenion lui dit *qu'il accepteroit ces offres, s'il étoit Alexandre ; & moi auſſi*, répartit Alexandre, *ſi j'étois Parmenion ; mais qu'il étoit Roi, & non pas marchand, & que s'il avoit quelque choſe à vendre, ce ne ſeroit jamais ſa fortune.* Les Ambaſſadeurs s'en retournerent donc avec la réponſe du Prince, qui étoit : Que n'étant pas venu en Aſie pour recevoir des preſens, mais pour en faire, il remercioit Darius de ce qu'il lui donnoit des terres qu'il avoit déja conquiſes, qu'il ne ceſſeroit de le pourſuivre, parce qu'il avoit fait tous ſes efforts pour obliger ſes ſoldats à le trahir, & ſes domeſtiques à l'empoiſonner. Alexandre étoit arrivé à Tapſaque ſur les bords de l'Euphrate, qu'il paſſa pour aller au-devant de Darius, qui étoit vers Ninive ſur le Tygre. Ils ſe joignirent près de Gaugamelles en Aſſyrie. Ce fut-là que ſe donna la derniere bataille qui décida de l'empire de l'Aſie ; trois cens trente & un ans avant l'Ere vulgaire. Alexandre ayant donné quatre jours de repos à ſes troupes, forma un camp fortifié pour y mettre ſes gros bagages, & marcha droit à Darius. Ce fut alors que Parmenion lui conſeilla d'attaquer de nuit ſon ennemi, qu'il ſeroit aiſé de défaire dans la ſurpriſe & les ténébres ; mais il reçût du Prince cette réponſe ferme & genereuſe, *qu'il ne vouloit point dérober la victoire, ni rougir de ſon triomphe.* Darius de ſon côté demeura toute la nuit ſous les armes ; patce que n'ayant pas fortifié ſon camp, il craignoit quelque ſurpriſe. Son armée qui étoit en bataille, avoit à ſa gauche la cavalerie & l'infanterie de diverſes nations mêlées alternativement pour ſe pouvoir ſoutenir l'une l'autre. Sa droite étoit compoſée de Celeſyriens, de

(1) L'an 331. ayant J. C.

Medes, de Parthes, & de ces autres nations, qui étoient depuis long-temps ſoumiſes aux Perſes. Le centre étoit formé d'Indiens & de Cariens qui couvroient Darius environné de ſa nobleſſe & de ſes gardes. La ſeconde ligne étoit de Babyloniens & des habitans de la mer Rouge avec la cavalerie des Scythes & des Bactriens, à côté de laquelle étoient cinquante chariots accompagnés de la cavalerie d'Armenie & de Cappadoce. Comme Darius comptoit beaucoup ſur les Grecs qui étoient à ſon ſervice, il les mit devant lui, dans la croyance qu'ils étoient ſeuls capables de s'oppoſer à la Phalange Macedonienne, qu'Alexandre avoit toujours auprès de lui. L'armée d'Alexandre étoit également rangée ſur deux lignes, dont la premiere avoit à ſa droite la cavalerie de Macedoine, qui étoit ſuivie ſur la même ligne de l'infanterie de la même nation. Les gardes d'Alexandre & les Phalanges Macedoniennes étoient au centre. La gauche n'avoit qu'une Phalange & quelque cavalerie des Grecs alliés & de Theſſalie. La droite de la ſeconde ligne étoit compoſée des compagnies royales, d'une partie des archers & d'un vieux corps de troupes étrangeres. Toutes les troupes de cette ligne étoient couvertes par des archers qui devoient faire tête aux chariots armés de faulx. La gauche de la même ligne étoit compoſée de la cavalerie Thracienne, de celle des Alliés & des étrangers. L'infanterie de Thrace étoit reſtée au camp pour garder le bagage. L'armée d'Alexandre montoit tout au plus à ſept mille chevaux, & à quarante mille hommes de pieds. Darius qui vouloit faire combattre ſa cavalerie & ſes chariots, évitoit autant qu'il pouvoit les lieux eſcarpés, ou coupés ; c'eſt pourquoi il fit attaquer la droite d'Alexandre par les troupes de ſa gauche ; mais les Macedoniens ne ſoutinrent qu'avec peine les efforts de la cavalerie des Perſes, dont les chariots ayant été lâchés contre la Phalange d'Alexandre, furent heureuſement arrêtés & mis hors de combat. Alors Darius voulut donner avec toute ſon armée ; mais Alexandre diſpoſa ſes troupes en triangle, & marcha droit au poſte où étoit Darius. Le combat y fut vif, mais il ne dura pas : les Perſes ne purent ſoutenir les efforts de la cavalerie & des Phalanges Macedoniennes. Et comme Darius étoit déja frappé de la ſuperiorité qu'Alexandre avoit gagnée ſur lui, il s'enfuit le premier : le reſte des Perſes le ſuivit ; les Macedoniens marcherent après eux, & la déroute fut plus grande que le carnage. Cependant la précipitation des troupes d'Alexandre mit quelque déſordre dans ſon armée : cela donna lieu à la Cavalerie Indienne & Perſanne, de pénétrer juſqu'au camp des Macedoniens où étoit le bagage. Ceux qui le gardoient étoient ſans armes, & ne pouvoient s'imaginer qu'on pût percer les deux lignes pour venir juſques à eux. Les chefs de la ſeconde ligne d'Alexandre ayant appris ce déſordre, tournerent du côté du camp, & prirent les Perſes par derriere, & en tuerent la plus grande partie qui étoit occupée à piller le bagage. L'aîle droite de Darius, qui ne ſavoit rien de ſa fuite, prit en flanc l'aîle gauche d'Alexandre. Parmenion qui la commandoit fit avertir ce Prince du danger où il étoit. Alexandre y alla auſſi-tôt avec ſes compagnies de gardes, & donna ſans y penſer à travers une partie de la Cavalerie ennemie qui ſe retiroit. Le combat y fut grand & plus rude qu'il n'avoit encore été. Alexandre ayant reparé le déſordre qui étoit arrivé dans ſes troupes, ſe mit une ſeconde fois à la pourſuite de Darius ; il paſſa la riviere de Lyc, & ne s'arrêta que pour faire re-

prendre haleine à ſes troupes; il prit enſuite le camp des Perſes, & courut juſqu'à Arbelles où il penſoit trouver Darius avec tous ſes équipages, mais il n'avoit fait que paſſer, laiſſant ſes tréſors & ſes armes à la merci de ſon ennemi. Comme Gaugameles en Aſſyrie étoit un lieu obſcur & peu connu, on ne voulut pas que la bataille en portât le nom, on lui donna donc celui d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille, quoiqu'elle en fut à près de ſix lieuës.

Voilà l'iſſuë de cette grande journée où les ennemis perdirent environ ſix cens mille hommes, dont trois cens mille furent tués, & un plus grand nombre reſta priſonnier. Alexandre n'y perdit pas plus de cent hommes, & environ mille chevaux. Darius après cette défaite alla dans la Médie, réſolu de retirer de cette Province & de celles qui lui étoient encore fideles de quoi tenter une nouvelle action. Babylone capitale de la Chaldée ſe rendit au victorieux : Alexandre n'y ſéjourna qu'un mois, & marcha droit à Suze, & de-là à Perſepolis, capitale de tout l'Empire. Il donna cette grande ville au pillage, & ne ſe reſerva que le château & le palais du Roi. Toutes ces actions, depuis l'expedition d'Egypte, ſe paſſerent la même année (1). Ce fut là le temps le plus brillant d'Alexandre; ſes conquêtes le corrompirent enſuite. Dans un feſtin où il regaloit les principaux officiers de ſon armée, Thaïs fameuſe courtiſanne d'Athenes & maîtreſſe de Ptolomée qui devint Roi d'Egypte, fut auſſi de cette partie. Sur la fin du repas, lorſque la raiſon des conviés commençoit à décliner, cette femme s'aviſa de propoſer à Alexandre de mettre le feu à la ville de Perſepolis & au palais Royal où ils étoient, afin, diſoit-elle, de laiſſer un monument de la vangeance que la Grece auroit tirée des maux que la Perſe avoit faits aux Grecs, ſur-tout en brûlant la ville d'Athenes ſous Xerxès. Alexandre plus échauffé encore par le vin que par ce diſcours, prend lui-même un flambeau, & ſuivi du reſte de la compagnie qui en avoit fait autant, ils vont tous enſemble mettre le feu à la ville & au palais. Quand ce Prince fut revenu à lui, il fut au déſeſpoir d'une action auſſi infame, mais il n'y avoit plus de remede.

Darius raſſembloit à Ecbatane, capitale de la Medie, les débris de ſon armée qui s'étoient ſauvée de ce côté-là, & tâchoit d'en lever d'autres pour en former une nouvelle. Alexandre ne lui en donna pas le temps; & dès que Darius eut avis de ſa marche, il partit d'Ecbatane pour ſe retirer chez les Bactriens. Cependant un retour de valeur le portoit à hazarder une ſeconde action, quoiqu'il n'eût que quarante mille hommes. Pendant qu'il s'y préparoit, Beſſus & Nabarzanès, deux Seigneurs Perſans, ſe ſaiſirent de leur maître, le traiterent en eſclave, le chargerent de chaines & le conduiſirent vers la Bactriane, réſolus ou de le livrer à Alexandre, ou de le tuer, ſelon que leur interêt l'auroit pû demander. Alexandre arriva à Ecbatane, & de-là à Ragès; mais déſeſperant de pouvoir joindre Darius, il tourna du côté des Parthes. Ce fut là qu'il apprit ce qui étoit arrivé au Roi de Perſe. Il ſe mit donc à pourſuivre les traîtres qu'il atteignit. Comme ces derniers ſe ſentoient preſſés, ils voulurent obliger leur maître de monter à cheval, pour ſe ſauver avec eux; & ſur ſon refus, ils le percerent de pluſieurs coups, & le laiſſerent mourant dans ſon

(1) C'eſt-à-dire l'an 330. avant J. C.

chariot. Un des ſoldats d'Alexandre le trouva dans cet état ; mais il expira avant que ce Prince y pût arriver. Alexandre ne put voir ce triſte ſpectacle ſans verſer des larmes ; il couvrit ſon corps de ſon manteau, & ordonna que pour lui donner les honneurs de la ſépulture, il fut porté à Suze, où il avoit laiſſé Syſigambis & les autres Princeſſes. Voilà quelle fut la fin de l'empire des Perſes, dont la durée depuis la 1. année de Cyrus a été de 205. ans.

Peu de temps après ce grand évenement, Alexandre découvrit une conſpiration. Philotas, fils de Parmenion ſon ami & ſon principal Officier, en étoit le chef. On le fit mourir, lui & ſes complices : mais ſoit qu'Alexandre ſoupçonnât le pere d'y avoir trempé, ſoit qu'il craignît qu'il ne vengeât la mort de ſon fils, il envoya ordre à Ecbatane, où il avoit laiſſé ce General, de le faire mourir ; & ſes ordres furent executés. Rien ne ſervit tant que cette action à décrier la conduite d'Alexandre. Après cela, malgré l'hyver qui s'approchoit, il continua ſa marche du côté du Nord, & ſubjugua tout juſqu'au Mont-Caucaſe. Il s'y arrêta, & fit bâtir une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie.

La campagne ſuivante (1) il attaqua Beſſus, & le chaſſa de la Bactriane. Beſſus paſſa la riviere d'Oxus ; il s'y tint tranquille dans la perſuaſion où il étoit qu'Alexandre ne la pouvoit paſſer. Contre ſon attente, Alexandre la paſſa ſur des peaux remplies de vents, & ſur d'autres matieres legeres. Ceux qui étoient avec Beſſus le prirent, l'enchaînerent & le livrerent au Roi de Macedoine, qui le mit entre les mains d'Oxatres frere de Darius, pour le punir, comme il lui plairoit. Le traître fut expoſé à une mort proportionnée au crime qu'il avoit commis en aſſaſſinant ſon maître & ſon Roi. Alexandre étoit dans la Sogdiane, l'orſqu'une de ces débauches, auſquelles il n'étoit que trop ſujet, lui donna lieu de tuer lâchement Clitus l'un de ſes meilleurs amis. Il ne lui fut pas auſſi aiſé de ſoumettre & de dompter ces peuples, qu'il avoit fait les Perſes. Il fut une année entiere dans cette operation ; il y paſſa l'hyver & y devint amoureux de Roxane, la plus belle, mais la plus méchante perſonne de ſon temps.

Au milieu de ces fêtes, Alexandre ne laiſſa pas (2) de former de nouveaux projets. Un excès de vanité le fit penſer à la conquête de l'Inde ; il crut par-là qu'il imiteroit les fables ſi chantées de Bacchus & d'Hercule, qui pénétrerent, non pas en conquerans, mais en voyageurs, juſques dans cette Province de l'Aſie, la plus reculée que l'on connut alors. Il ſe crut un Dieu, parce qu'il avoit la penſée de faire ce qu'avoient executé ces prétenduës Divinités. Il ordonna donc qu'on lui rendit des honneurs divins, & voulut que tous ceux à qui il donneroit audience l'adoraſſent, comme on avoit fait avant lui les Rois de Perſe. Ses amis, & ſur-tout le Philoſophe Calliſthenes, déſapprouverent cette conduite. Ariſtote qui connoiſſoit la vivacité & la petulance même d'Alexandre, lui avoit donné ce ſage Conſeiller pour calmer ſes impétuoſités. Alexandre qui ne pouvoit ſouffrir cette liberté philoſophique, fit mourir Calliſthenes de la maniere la plus tyrannique & la plus cruelle, par cette ſeule raiſon qu'il n'approuvoit pas ſes extravagances.

(1) 329. ans avant J. C.

(2) 328. ans avant J. C.

Cependant

Cependant avant que de s'embarquer dans ſon expedition de l'Inde, il eut la prudence d'établir la tranquillité dans le reſte de ſes conquêtes, & partit avec une armée de vingt-ſix mille hommes. Toute l'année ſe paſſa à ſoumettre un très grand nombre de petits peuples qui bordent la riviere de l'Inde. Il fallut employer la force contre quelques-uns : d'autres ſe ſoumirent, ſans attendre qu'on vînt à eux ; mais rien ne flatta davantage la ſotte vanité d'Alexandre, que le compliment qui lui fut fait par quelques-uns de ces peuples, qui le reçûrent comme le troiſiéme fils de Jupiter qui étoit venu dans leur pays.

L'année ſuivante, (1) il remonta le long de l'Inde, le paſſa ſur un pont de batteaux, & s'avança vers la riviere d'Hydaſpe : c'étoit entre ces deux rivieres, qu'étoit le Royaume de Taxille. Il le ſoumit ſans beaucoup de difficultés ; mais Porus Prince brave & puiſſant, qui étoit au-delà de cette riviere, l'attendoit pour lui en diſputer le paſſage. Le combat dura près de huit heures ; l'armée de Porus fut battuë, & lui-même fut fait priſonnier. La grandeur d'ame de ce Prince ſurprit Alexandre, & gagna tellement ſon cœur, qu'il lui rendit ſes Etats conſiderablement augmentés des nouvelles conquêtes qu'il fit ſur les petites rivieres qui ſe déchargent dans l'Inde. Il vouloit pouſſer plus loin ſes expeditions, lorſqu'il ſe vit arrêté par ſes propres troupes, qui refuſerent d'aller plus avant ; & ſelon la maniere des anciens conquerans, il fit dreſſer entre l'Hyphaſe & l'Inde douze grands autels pour ſervir de monumens à la poſterité, qu'Alexandre avoit penetré juſques-là, & il retourna ſur ſes pas. Il voulut pour mémoire de ſa victoire que l'on bâtit une ville ſur le champ de bataille où il avoit vaincu Porus, & lui donna le nom de *Nicée*, c'eſt-à-dire, *victoire :* & comme s'il eut voulu mettre ſon cheval en paralelle avec lui, il fit édifier une autre ville à laquelle il donna le nom de *Bucephale*, en mémoire de cet animal, qui étoit mort à cette journée. Après quoi il fit amener ſa flotte pour deſcendre de l'Inde dans l'Ocean, & retourner enſuite à Babylone. Elle étoit de deux mille barques ou batteaux, dont il donna le commandement à Nearchus. L'armée monta deſſus ; on deſcendit dans l'Inde, & Alexandre fit en paſſant la conquête de quelques peuples qui étoient ſur les bords de ce fleuve. Il penſa perdre la vie au ſiege d'une ville des Malliens, car étant monté le premier ſur le rampart, il ſauta ſeul dans la ville, ſans que perſonne le ſuivît : & malgré la réſiſtance vigoureuſe qu'il fit, il reçût tant de bleſſures, qu'il s'en fallut peu qu'il n'en mourut. De-là il deſcendit (2) juſqu'à l'Ocean ; & voyant qu'il n'y avoit plus de conquêtes à faire de ce côté-là, il crut être venu aux extrémités de la terre, & débarqua pour ſe rendre par terre à Babylone, après avoir donné les ordres à Nearchus de ſe rendre par mer dans le Golfe Perſique, & d'y remonter l'Euphrate juſqu'à cette ville. Son armée penſa périr dans les Provinces meridionales de la Perſe, qui manquent d'eau & de vivres. On lui fit dans toute ſa route beaucoup de plaintes des vexations que les gouverneurs & les autres officiers avoient faites dans les gouvernemens qu'il leur avoit confiés. Dans la penſée que ce Prince ne reviendroit jamais, il n'y eut point de rapines, de tyrannies, & de cruautés que ſes officiers n'exerçaſſent ſur les peuples.

(1) 327. ans avant J. C.

(2) 325. ans avant J. C.

Il fit mourir tous ceux qui en furent convaincus, & uſa dans la ſuite de la même ſeverité envers ceux qui avoient abuſé de leur miniſtere. Cette ſage diſcipline néceſſaire pour maintenir les grands Empires, lui attira l'amour de toutes les Provinces qu'il avoit conquiſes.

Alexandre prit tant de goût à la relation que Nearchus lui fit de ſon voyage, qu'il eut envie de ſe mettre en mer pour quelque longue navigation ; il en fit quelques préparatifs, mais tout échoüa par ſa mort prématurée. Il fut extrêmement faché en arrivant à Paſagarde, d'apprendre qu'on y avoit violé le tombeau de Cyrus, & qu'on en avoit emporté tout ce qu'il y avoit de précieux. Il fit reparer le tort qu'on y avoit fait, & punir les auteurs de ce crime. Il paſſa enſuite à Perſepolis, où ſes douleurs ſe renouvellerent à la vûë des reſtes funeſtes de l'incendie qu'il avoit cauſé lui-même. A Suze, où il ſe rendit enſuite, il trouva toutes les captives qu'il y avoit laiſſées, il épouſa la fille de Darius, & maria en même-temps la plûpart de ſes officiers aux dames les plus conſiderables de la Perſe. La ſolemnité de toutes ces nôces dura cinq jours, & fut accompagnée de la magnificence & de la joye qui conviennent à ces occaſions. Après la ſolemnité des nôces, il remit à Epheſtion le commandement du gros de l'armée, & monta lui-même ſur ſa flotte avec le reſte. Il deſcendit dans le Golfe Perſique, gagna l'embouchure du Tygre, qu'il remonta juſqu'à la ville d'Opis où Epheſtion ſe rendit avec ſes troupes. Il crut bien faire en y arrivant de dire à tous les Macedoniens qui étoient hors d'état de ſupporter plus longtemps les fatigues de la guerre, qu'ils pouvoient retourner en Grece, leur déclarant d'ailleurs que ſon intention étoit, en leur accordant leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoyer honorablement & ſûrement chez eux. Les Macedoniens s'imaginerent que leurs bleſſures & leurs infirmités les avoient rendus mépriſables à leur Prince, & qu'il ne les congedioit que pour faire place à de nouvelles troupes qu'il avoit levées dans les pays conquis. Et comme les peuples ne ſont jamais la dupe de la ſotte vanité du Prince, ils lui dirent dans leur colere, que puiſqu'il mépriſoit des ſoldats qui lui avoient fait remporter tant de victoires, il pouvoit lui & ſon pere Jupiter Ammon, faire la guerre comme ils l'entendroient, que pour eux ils étoient réſolus de ne le plus ſervir.

Ce mécontentement venoit de plus loin ; tous les Macedoniens ne pouvoient ſouffrir qu'il prît les mœurs & les manieres efféminées des Perſes. Ce fut inutilement qu'il voulut punir quelques-uns des plus mutins : la révolte étoit generale. Il ne le ſentit que trop, & ſe retira dans ſa tente, où il demeura deux jours entiers ſans voir perſonne. Au troiſiéme il fit venir les ſeules troupes Aſiatiques, auſquelles il parla avec bonté, & les traita d'une maniere à faire voir qu'il ne comptoit plus que ſur elles. Ce fut dans ces nouvelles troupes qu'il ſe choiſit des gardes, & prit des officiers, auſquels il donna des emplois honorables. Cette conduite fit bien-tôt rentrer les Macedoniens en eux-mêmes : ils ne purent ſupporter cette excluſion, ils vinrent à la porte de ſa tente les larmes aux yeux, & y demeurerent deux jours entiers avec les marques d'un veritable repentir. Alexandre ſe laiſſa fléchir, les vit & leur pardonna ; & depuis ce temps-là, ils ne tomberent plus dans les mêmes fautes, ni ne trouverent à redire à ce que faiſoit leur maître. D'Opis il alla juſqu'à Ecbatane ca-

pitale de la Médie, où il perdit Epheſtion ſon favori, par une de ces débauches extraordinaires auſquelles Alexandre s'étoit accoutumé ; & il y en eut une ſi terrible, qu'on aſſure qu'il en mourut quarante perſonnes. Il auroit été loüable, ſi la mort de ce favori lui avoit ſeulement cauſé une affliction raiſonnable, dont tous les grands cœurs ſont ſuſceptibles, mais il pouſſa la douleur & l'amitié juſqu'a l'extravagance. Il fit crucifier ſon Medecin, parce qu'il n'avoit pas rendu immortel un homme qui par ſes excès faiſoit tout ce qu'il falloit pour ſe tuer. Cruauté d'autant plus blamable, que le malade faiſoit toujours le contraire de ce qu'on lui ordonnoit.

Pour éloigner les triſtes idées de cette mort, Alexandre entreprit (1) de ſoumettre les Coſſéens qui juſques-là avoient joüi de leur liberté. Il repaſſa le Tigre, & prit enſuite la route de Babylone. En approchant de cette ville, les Mages & les autres devins lui firent déclarer qu'il ſe donnât de garde d'y entrer, parce que des préſages certains l'avertiſſoient que cette entrée lui ſeroit fatale. Il ſe mocqua de leurs avis, & s'y rendit avec toute ſon armée. Il y trouva des Ambaſſadeurs de tous les endroits du monde qui l'y attendoient. Il leur donna des audiences particulieres, & leur fit des réponſes propres à les renvoyer contens & pleins d'admiration pour lui. Il y reſta près d'un an à méditer toujours de nouveaux projets : c'étoit où le voyage entier de l'Afrique, ou la conquête de toutes les nations qui ſont autour de la mer Caſpienne, ou la conquête de l'Arabie, ou la guerre de Carthage, ou même l'embelliſſement de Babylone. Ce fut au milieu de ces projets & des débauches où il ſe livra, qu'il mourut au printemps de la premiere année de la CXIV. Olympiade, c'eſt-à-dire 323. ans avant Jeſus-Chriſt, après un regne de douze ans (2) & huit mois. Le bruit courut d'abord qu'il avoit été empoiſonné ; mais ce furent ſes débauches qui le tuerent, & non le poiſon qu'on prétendoit qui lui avoit été donné à la ſollicitation d'Antipater. Son courage & ſa valeur paroiſſoient inſpirés ; mais ſes mœurs ne l'étoient pas, il les tenoit toutes de lui-même. Il avoit de grandes vertus qui étoient ternies par de grands vices. Jamais Prince ne fut plus vigilant ni plus heureux dans ſes conjectures. Savant dans l'art de la guerre, il rempliſſoit l'eſprit des ſoldats par de belles eſperances, & par ſa réſolution il leur ôtoit toute crainte. Hardi dans ſes entrepriſes, & réſolu dans l'execution, il ſavoit toujours prendre ſon temps, & donner où il étoit le moins attendu. Religieux obſervateur de ſa parole, il ne trompoit perſonne, comme il ne vouloit pas être trompé. Auſſi prodigue dans ſes plaiſirs que dans ſes liberalités, il ne ſe reſervoit rien ; & ſe livroit à tout. Aſſiegé d'ailleurs par les flateurs qui ſont la peſte des Etats & la ruine des Princes, il agiſſoit dans le mal moins par lui-même, que par ceux qui l'y engageoient. A ſes défauts près, il eſt encore en veneration parmi les plus grands Capitaines qui ont raiſon d'ambitionner ſon bonheur & ſes victoires. Il eſt vrai que la vanité conduiſoit quelquefois ſes mouvemens ; & l'envie qu'il avoit de reſſembler aux anciens heros de la Grece, le portoit à les imiter plutôt dans leurs vices que dans leurs vertus. Il doit paſſer pour un grand homme par les qualités de l'eſprit & par le courage. C'eſt-là ſans doute ce qu'a voulu dire l'Ecriture Sainte, lorſ-

(1) 324. ans avant J. C.

(2) 323. ans avant J. C.

qu'elle fait en deux mots l'éloge de ce Prince : à ſa vûë, dit-elle, toute la terre a gardé le ſilence. Il n'eſt rien de plus grand pour montrer l'étonnement reſpectueux de toutes les nations qu'il avoit ſoumiſes.

AUTEURS A LIRE SUR L'HISTOIRE D'ALEXANDRE.

L'hiſtoire de ce Prince eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité ; tout y brille par la grandeur, auſſi-bien que par les circonſtances des évenemens. Quatre écrivains celebres en ont donné le détail, trois Grecs & un Latin. Il eſt vrai que les uns & les autres ſont trop éloignés du ſiecle d'Alexandre, pour qu'on les puiſſe abſolument regarder comme auteurs originaux. Ils ſont copiſtes, mais ils n'ont travaillé que ſur les monumens faits du temps d'Alexandre même. Sans doute ils n'étoient pas contens des écrivains qui avoient fait la vie de ce héros, puiſqu'ils ſe ſont appliqués à mieux caracteriſer ſes actions. *Diodore de Sicile* qui eſt le plus ancien, & qui vivoit ſous Jules Ceſar, & même ſous Auguſte, employe tout le XVII. livre de ſa Bibliotheque à faire l'hiſtoire de ce Prince. C'eſt comme un journal qui entre dans le corps de ſon hiſtoire univerſelle. Il paroît que cette partie eſt écrite avec ſoin, auſſi-bien que celle de Philippe pere d'Alexandre qui forme le XVI. livre de ſa Bibliotheque. Diodore de Sicile étoit compilateur, mais il travailloit avec jugement ; & dès qu'il eſt ſorti de l'hiſtoire fabuleuſe, il écrit avec aſſez de critique & de diſcernement, quoiqu'il lui ſoit toujours reſté du goût pour les prodiges & les choſes merveilleuſes, dont il ne ſauroit ſe détacher dans les matieres purement hiſtoriques. D'ailleurs il avoit encore les mémoires originaux du regne d'Alexandre, qui pouvoient lui donner des lumieres certaines ſur la vie de ce grand Prince. C'eſt donc par-là qu'il faudroit commencer cette lecture : mais on doit toujours avoir devant les yeux la carte des conquêtes d'Alexandre. Nous avons crû la devoir joindre à ce chapitre pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs. *Plutarque* qui eſt le deuxiéme auteur Grec dont nous avons l'hiſtoire d'Alexandre, ne s'eſt pas contenté de repreſenter la vie publique & militaire de ce Prince, il s'eſt encore appliqué à peindre ſa vie domeſtique & particuliere. C'eſt même dans cette ſage alliance des diverſes ſituations où ſe trouvent les plus grands hommes qu'excelle cet habile hiſtorien. Il a de plus cet admirable talent de ne pas trop gêner ni contraindre l'attention d'un lecteur : un fait particulier, une circonſtance agréable, mais inſtructive, vient ordinairement à la ſuite de la narration ſerieuſe de quelque action importante ; & par-là il délaſſe l'eſprit & ſatisfait l'imagination, qu'il amuſe par la diverſité des objets particuliers, ſans perdre néanmoins de vûë l'objet principal de ſon hiſtoire. Il eſt d'autant plus agréable, qu'outre les monumens hiſtoriques de ces anciens temps, il avoit encore en main le journal d'Alexandre, que la barbarie ou le cours des ſiecles nous ont fait perdre ; & l'on peut dire que la vie de ce Prince eſt une de celles que Plutarque a le mieux travaillées. Ceux qui ne ſont pas en état de lire cet Auteur dans ſa langue naturelle, ont dequoi ſe dédommager dans les deux verſions que nous en avons. Celle de M. *Dacier* a l'avantage de l'éxactitude ; celle d'Amyot, outre un ſtyle ingenu & naturel aux grands Auteurs qui ont formé notre langue, conſerve le

goût admirable de la narration hiſtorique, que les ſeuls maîtres ont le talent de donner à leurs traductions. Le troiſiéme Auteur Grec de l'hiſtoire d'Alexandre le Grand eſt *Arrian*, qui vivoit peu de temps après Plutarque. Il auroit pû laiſſer aux autres le ſoin de le regarder comme habile hiſtorien, ſans faire ſon éloge autrement que par ſa maniere d'écrire : mais il n'a pû réſiſter à la tentation de dire quelques mots à ſon avantage. Il avoit, auſſi-bien que Plutarque, le journal d'Alexandre, & les autres monumens de l'hiſtoire de ce Prince ; l'un dreſſé par Ptolomée qui fut depuis Roi d'Egypte, & l'autre par Ariſtobule, l'un des generaux d'Alexandre. Il a ſuivi & pour l'économie de ſon ouvrage, & pour ſon ſtyle, beaucoup meilleur que celui de Plutarque, l'hiſtoire que Xenophon a faite de l'expedition du jeune Cyrus : auſſi a-t'il merité par ſa douceur d'être appellé le ſecond Xenophon. Il n'étoit pas moins verſé dans les matieres philoſophiques, que le celebre hiſtorien qu'il vouloit imiter ; & quoi qu'il ne fût pas auſſi grand Capitaine, il ne laiſſoit pas cependant de connoître la guerre, choſe abſolument néceſſaire pour écrire exactement l'hiſtoire d'un conquerant. Enfin un quatriéme Auteur de l'hiſtoire d'Alexandre eſt Latin ; c'eſt *Quinte-Curce*, dont l'ouvrage doit ſa réputation plutôt à l'élegance du diſcours, qu'à la verité hiſtorique. C'eſt celui des quatre où il y a le plus à reprendre. On ſent bien que la politeſſe de ſon ſtyle n'eſt pas du ſiecle lumineux d'Auguſte : on prétend qu'il vivoit ſous Veſpaſien ; d'autres le placent encore plus bas. Quoiqu'il en ſoit, il avoit de bons monumens dont il a fait uſage, autant que la connoiſſance des temps & des pays le lui a permis. Il ſeme un peu trop d'eſprit dans ſa narration ; il eſt exact dans l'expreſſion, clair & dégagé dans ſes deſcriptions. Il ne lui manque que de la force pour être digne du ſiecle d'Auguſte ; il en a la nobleſſe & la douceur, cependant il n'a point l'affectation du ſiecle de Trajan, il tient un milieu entre les deux. *Juſtin*, quoiqu'abreviateur dans ſes livres X I. & XII. doit être lû ſur l'hiſtoire d'Alexandre ; s'il ne dit pas des choſes nouvelles, il rapproche au moins ſous un point de vûë toute la vie de ce Prince, & le fait avec goût & avec eſprit. Cet Auteur ſera d'un plus grand uſage pour l'hiſtoire ſi impliquée des ſucceſſeurs d'Alexandre. On trouve encore ailleurs des traits particuliers de l'hiſtoire de ce Prince ; mais ce ſont des morceaux détachés que la lecture ſeule des anciens écrivains fera connoître ; *Ciceron*, *Seneque*, *Pline*, *Athenée* & pluſieurs autres en ont rapporté ou ce qui les avoit touché, ou ce qui convenoit aux matieres qu'ils ont examinées.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

A peine Alexandre fut mort, que le déſordre ſe mit parmi ſes generaux ; cependant au bout de ſept jours on convint qu'Aridée, frere naturel de ce Prince, ſeroit déclaré Roi, & que ſi Roxane, qui étoit groſſe de huit mois, avoit un fils, il ſeroit mis ſur le trône conjointement avec Aridée. Perdiccas fut déclaré tuteur de ce Prince, que ſon peu de génie ne rendoit pas moins mineur que le Prince que l'on attendoit de Roxane. Les generaux ſe retirerent enſuite dans leurs gouvernemens, qu'ils conduiſirent d'abord à titre de gouverneurs ; qualité dont ils ſe laſſerent & prirent enfin celle de Roi. Dès qu'ils ſe virent affermis chacun dans ſa Province, ils commencerent à ſe liguer les uns contre les autres, & à ſe faire la guerre juſqu'à

ce que de dix qu'ils étoient, ils ſe trouverent réduits au nombre de quatre, qui furent *Caſſandre*, *Lyſimaque*, *Ptolomée* & *Seleucus*. *Caſſandre* eut la Macedoine & la Grece; *Lyſimaque*, la Thrace & les Provinces d'Aſie, qui étoient le long de l'Helleſpont & du Boſphore : *Ptolomée*, eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Paleſtine, & la Celeſyrie; & *Seleucus* eut tout le reſte. A ce partage s'accomplirent exactement les Propheties de Daniel (1) qui avoit prédit, qu'au lieu de la grande corne de l'Empire de Macedoine rompuë, c'eſt-à-dire, Alexandre, il s'éleveroit quatre autres cornes, c'eſt-à-dire, quatre Rois de la même nation qui partageroient entr'eux cet empire.

Aridée fut donc mis ſur le trône, & l'on changea ſon nom en celui de Philippe: c'eſt de-là que vient l'Ere Philippique, c'eſt-à-dire, la ſuite des années qui commence à la mort d'Alexandre. Cette Ere étoit particuliere à l'Egypte; & c'eſt celle que Ptolomée a ſuivie dans ſon Canon. Dans le partage qui fut fait, la Cappadoce & la Paglaphonie échurent à *Eumenès* Secretaire d'Etat ſous Alexandre: mais comme ces deux Provinces n'étoient pas entierement ſoumiſes, il fallut que Perdiccas envoyât les ordres neceſſaires pour mettre Eumenès en poſſeſſion de ſon gouvernement, ce qui cependant ne fut pas executé d'abord. Perdiccas, tuteur d'Aridée & du Prince que Roxane avoit eu d'Alexandre fut obligé de s'y rendre : il battit Ariaratès Roi de Cappadoce, extermina toute ſa famille, & affermit Eumenès dans ſa Province (2). Perdiccas qui avoit des vûës ſur l'empire d'Alexandre, forma le deſſein d'épouſer Cléopatre ſœur de ce Prince, & veuve d'Alexandre Roi d'Epire. Mais les autres generaux firent des mouvemens pour empêcher la réüſſite de ce mariage. Il fallut donc que Perdiccas ſe mit à la tête des troupes pour aller contre Ptolomée qui ſe maintenoit toujours dans l'Egypte avec indépendance ; (3) mais il n'avançoit pas contre ce General avec autant de rapidité que faiſoit Eumenès contre les autres. Ptolomée avoit pour lui le cœur des Egyptiens qu'il avoit gagnés par ſa juſtice, & la douceur de ſon gouvernement. Ainſi le deſſein de Perdiccas échoüa, & il fut tué lui-même par ſes propres ſoldats, qui aimoient mieux ſervir ſous Ptolomée que de lui faire la guerre. Ptolomée ne fût pas plutôt la mort de Perdiccas, qu'il paſſa le Nil & entra dans le camp des Macedoniens, où il ſe conduiſit avec tant de clémence & de bonté, qu'ils ſe déclarerent tous en ſa faveur. Craterus qui gouvernoit la Macedoine, mourut dans ce même temps, & Eumenès fut déclaré ennemi de l'état. Ce fut alors que commencerent les plus grands troubles. Euridice, femme d'Aridée vouloit gouverner, & dégoûtoit tous les autres de la Regence ; cependant elle fut donnée à Antipater qui ſût s'y maintenir, & qui fit auſſi-tôt un nouveau partage des Provinces de l'Empire. Dans cette nouvelle diviſion, Seleucus eut le gouvernement de Babylone, & devint dans la ſuite le plus grand des ſucceſſeurs d'Alexandre. Antigonus alla contre Eumenès qu'il battit, (4) & lui fit perdre huit mille hommes de ſes troupes par une trahiſon que fit Apollonides, l'un des principaux Officiers de la cavalerie d'Eumenès. Il avoit été gagné par Antigonus, & au milieu du combat

(1) Daniel VII. 6. VIII. 8, 21, 22. XI. 4.
(2) 321. ans avant J. C.
(3) 322. ans avant J. C.
(4) 320. ans avant J. C.

il quitta le parti d'Eumenès : il en fut cependant puni par celui qu'il abandonnoit, qui l'ayant pris, le fit pendre ſur le champ. Ce fut alors que Ptolomée ſe ſaiſit de la Syrie, de la Phenicie, & de la Judée. Les Juifs ne laiſſerent pas cependant de lui reſiſter quelque temps, à cauſe du ſerment qu'ils avoient fait à d'autres Gouverneurs. Ptolomée qui en vouloit venir à bout, aſſiegea Jeruſalem qui auroit tenu très-longtems, s'il n'avoit eu la précaution de l'attaquer le jour du ſabat, jour où les Juifs s'imaginoient qu'ils ne pouvoient ni travailler, ni même ſe défendre. Les Juifs furent d'abord traités aſſez durement, mais Ptolomée leur fit grace en faveur de leur fermeté & de leur fidelité : & dans la ſuite ils s'attacherent aux Ptolomées beaucoup plus qu'aux autres ſucceſſeurs d'Alexandre.

Antipater mourut de vieilleſſe en Macedoine, (1) & laiſſa la Regence de ce roïaume à Polyſperchon, le plus ancien des Capitaines d'Alexandre. Caſſandre, fils d'Antipater, ne pût ſupporter l'affront que lui faiſoit ſon pere, en confiant le gouvernement à un étranger. Il cabala donc pour ſe faire un parti contre le nouveau Regent, Ptolomée & Antigonus encouragerent Caſſandre dans le deſſein qu'il avoit; mais Antigonus qui ſe trouvoit à la tête d'une armée de ſoixante-dix mille hommes & de trente élephans, penſa moins à partager, qu'à envahir ſeul tout l'empire d'Alexandre. Il vint aiſement à bout de pluſieurs Gouverneurs; il n'y eut qu'Eumenès qui lui réſiſta : la connoiſſance qu'il avoit des affaires, ſon courage & ſa ſcience dans l'art militaire, firent qu'Antigonus, au lieu de l'attaquer par les armes, voulut le gagner par quelque négociation; mais Antigonus fut la dupe d'un homme qui joignoit beaucoup de droiture à une grande connoiſſance des affaires. Dès que la révolte d'Antigonus & la fidelité d'Eumenès furent connuës en Macedoine, on envoya au dernier une commiſſion qui le déclaroit Capitaine général de l'Aſie mineure, & des ordres aux Commandans des troupes de le joindre & de lui obéïr. Antigonus voulut le prévenir, mais Eumenès, en lui abandonnant la Cappadoce, ſe mit en état d'ailleurs de lever un corps de troupes conſiderable, avec lequel il ſe rendit maître de la Syrie & de la Phenicie (2) Cependant Eumenés ne tira pas de ſa retraite tout l'avantage qu'il pouvoit en eſperer; car Antigonus, avec une armée ſuperieure, l'obligea (3) de ſe retirer juſqu'au delà de l'Euphrate, où il ſe tint pendant quelque temps. Python Gouverneur de la Médie, & Seleucus qui l'étoit de Babylone, refuſerent de ſecourir Eumenès, parce qu'ils cherchoient à ſe rendre ſouverains chacun de la portion particuliere qui lui étoit échûë. Peut-être Eumenès avoit-il auſſi les mêmes vûës, quoiqu'il ne le fit pas connoître : mais ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'il a toujours déclaré qu'il ne travailloit que pour la maiſon Royale d'Alexandre; & aucune de ſes actions n'a démenti ſes paroles. On remarque même que de tous les Capitaines de ce grand conquerant, il a été le plus fidele à ſes engagemens. Il marcha donc contre Seleucus pour l'obliger à ſoutenir le parti des Rois; mais ce dernier penſa faire périr l'armée d'Eumenès, en coupant les digues de l'Euphrate. Cependant Seleucus ne levoit point encore le maſque de la révolte; c'eſt ce qui donna occaſion à Eumenès de ſe retirer à Suze, & d'y faire venir tous les autres Comman-

(1) 319. ans avant J. C. (2) 318. ans avant J. C. (3) 317. ans avant J. C.

dans des Provinces. Il aſſembla par ce moyen, une armée de vingt-cinq mille hommes, avec laquelle il prit la réſolution d'aller au-devant d'Antigonus, qui s'étoit déja avancé juſques dans la Méſopotamie.

Olympias qui avoit été obligée de ſe refugier en Epire avec Alexandre fils de Roxane ſon petit-fils, revint en Macedoine, fit mourir Aridée qui portoit depuis ſix ans & ſept mois le titre de Roi ſans en avoir l'autorité. Elle fût bien-tôt punie de cette cruauté par Caſſandre fils d'Antipater, qui l'ayant aſſiegée dans Pydna l'obligea de ſe rendre, la mit en priſon, & quelque temps après la fit mourir. Alexandre fils de Roxane, eut enſuite le titre de Roi, quoiqu'il fut toujours renfermé; mais enfin il fut égorgé par Caſſandre, qui uſurpa la couronne de Macedoine.

Antigonus ſe mit en campagne, ſe rendit à Babylone (1) & paſſa le Tygre pour attaquer Eumenès, qui n'étant pas Macedonien de naiſſance, & n'ayant que des troupes ramaſſées, avoit peine à s'en faire obéir; mais pour en venir à bout, il eut l'adreſſe de dire qu'Alexandre lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit montré une tente royale d'une magnificence extraordinaire; que ce Prince lui avoit dit que, s'il y vouloit tenir conſeil, il s'y trouveroit avec eux, & feroit réüſſir toutes leurs déliberations & leurs entrepriſes. On vit alors ce que pouvoit l'idée ſeule d'un héros, puiſqu'ils réſolurent tous de ſe rendre dans cette tente où le conſeil ſe tint en préſence du trône d'Alexandre, comme s'il y eût été lui-même. Par cette ruſe qui ne pouvoit venir que d'un maître dans l'art de gouverner, il aſſoupit toutes les diſputes que les prétentions alloient cauſer pour le commandement. Cependant l'armée avoit tant de confiance dans la capacité d'Eumenès, que c'étoit toujours de lui qu'on recevoit les ordres; & les ſoldats ne vouloient point ſe battre autrement. Enfin dans toutes les occaſions il ſe conduiſoit avec tant de dexterité, que, ſans prétendre au commandement en chef, il lui étoit cependant déféré par tous les autres, d'autant plus que le maniment & la diſtribution des finances ne pouvoit ſe faire que ſur ſes ordres. Voilà l'état où étoient les choſes, lorſque la guerre commença. La Perſe & la Médie en furent le théâtre; on employa de part & d'autre toute l'adreſſe, la ruſe & les ſtratagêmes que peut fournir une grande experience; & Eumenès fit tant que, malgré toutes les difficultés qu'il trouva dans le commandement, il termina cette campagne à ſon avantage. Les troupes prirent d'elles-mêmes des quartiers d'hyver, ſi éloignés les unes des autres, qu'Antigonus penſa les ſurprendre toutes en particulier (2). Il n'y eut que la vigilance d'Eumenès qui l'en empêcha. Il en vint à une bataille qu'il gagna ſur Antigonus, mais il n'en tira pas tout le fruit qu'il en devoit eſperer par la trahiſon de ſes propres gens, qui le perdirent lui-même enſuite. Le combat s'étoit donné dans un terrain ſablonneux; le mouvement des hommes & des chevaux y avoit élevé tant de pouſſiere, qu'à peine voyoit-on à trois pas de ſoi. Antigonus, à la faveur de ce broüillard, détacha un parti de cavalerie qui enleva le bagage de l'armée d'Eumenès, ſans qu'on s'en apperçût. Cette priſe lui valut plus que s'il avoit remporté la victoire; car les ſoldats de ce dernier trouvant au retour de l'action leur bagage enlevé avec leurs femmes

(1) 316. ans avant J. C.

(2) 315. ans avant J. C.

&

& leurs enfans, tournerent leurs armes contre leur General, le prirent, l'enchaînerent & le vendirent à Antigonus, qui de ſon côté leur rendit tout ce qu'ils avoient perdu. Enfin, ils ſe jetterent dans le parti de l'ennemi, & terminerent ainſi la guerre à ſon avantage. Dès lors il ſe vit maître de toute l'Aſie, depuis l'Helleſpont juſqu'à l'Inde. Antigonus balança quelque temps ſur ce qu'il devoit faire d'Eumenès. Ils avoient été amis ſous Alexandre; & le ſouvenir d'une ancienne amitié réveilla des ſentimens qui combattirent quelque temps en faveur d'Eumenès; mais Antigonus ſe repreſentant la fidelité inflexible de ſon ami, crut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'en défaire; ce qu'il executa bien-tôt après. Telle fut la fin de l'homme de ſon ſiecle le plus brave & le plus habile, mais en même-temps le moins heureux.

Antigonus ſe regarda comme ſouverain de toute l'Aſie, & commença à la gouverner en maître, changea ou fit périr les Gouverneurs. Il n'y eut que Seleucus qui ſe retira d'aſſez bonne-heure pour n'être pas ſoumis aux cruautés de ce nouveau Tyran: comme il avoit fui en Egypte, il fût engager Ptolomée dans une ligue avec Lyſimachus & Caſſandre, pour s'oppoſer à Antigonus. Ce General qui s'en étoit douté, avoit envoyé des Ambaſſadeurs à ces Gouverneurs, pour renouveller la bonne intelligence qui paroiſſoit entr'eux, & leur donner de nouvelles aſſurances de ſon amitié. Les réponſes qu'il reçut furent aſſez équivoques pour l'engager à faire des levées, & à mettre ordre aux affaires de l'Aſie mineure, afin de ſe pouvoir emparer de la Phenicie & de la Syrie, Provinces maritimes dont il avoit beſoin pour ſe ſoutenir contre des Generaux, dont il devoit tout apprehender. C'eſt ce qui lui fit entreprendre les ſieges de Tyr, de Joppé & de Gaza, dont il ne vint à bout (1) qu'avec beaucoup de peine. Ce fut par ce moyen, & par les Iſles de Cypre & de Rhodes, qu'il ſe mit en état d'avoir une flotte pour ſoutenir ſon crédit auprès de ſes Alliés: mais s'il gagnoit quelque choſe du côté de la Phénicie, il perdoit beaucoup de terrain, que Caſſandre lui enlevoit dans l'Aſie mineure. (2) C'eſt ce qui l'y fit retourner avec un corps de troupes, laiſſant ſon fils Demetrius pour défendre la Syrie & la Phénicie contre Ptolomée. Antigonus eut bien-tôt arrêté les progrès de Caſſandre; il le preſſa même ſi vivement, qu'il l'obligea de s'accommoder avec lui à des conditions honteuſes. A peine le traité fut-il conclu, que Caſſandre s'en répentit. C'eſt ce qui retint Antigonus dans l'Aſie mineure, & donna occaſion à Ptolomée de remporter ſur lui des avantages conſiderables. D'abord il paſſa avec ſa flotte dans l'Iſle de Cypre, (3) & la ſoumit preſque entierement; après quoi il deſcendit dans la Syrie & dans la Phénicie, où il fit beaucoup de priſonniers qu'il emmena en Egypte. Seleucus à ſon retour lui communiqua un projet pour regagner toute la Phénicie & la Syrie. Ptolomée y alla en perſonne avec une armée conſiderable; Demetrius lui diſputa l'entrée de Gaza; & ils en vinrent à une action où le Gouverneur d'Egypte reſta victorieux. Demetrius y perdit treize mille hommes, dont cinq mille furent tués & le reſte fut fait priſonnier. Cette journée rendit Ptolomée maître de la Syrie & de la Phénicie. Ce fut après ces heureux ſuccès, que Seleucus avec

(1) 314. ans avant J. C. (2) 313 ans avant J. C. (3) 312. ans avant J. C.

mille hommes ſeulement d'infanterie & trois cens chevaux, rentra dans Babylone qui lui etoit affectionnée, parce qu'il l'avoit gouvernée avec beaucoup de ſageſſe & de douceur, au lieu qu'Antigonus s'y étoit comporté avec une ſévérité outrée.

C'eſt à cette entrée (1) dans Babylone que commence l'ERE fameuſe DES SELEUCIDES, dont tout l'Orient s'eſt ſervi ſans diſtinction de Payens, de Juifs, de Chrétiens, ou de Mahometans. Les Juifs l'appellent l'*Ere des Contrats*, parce que dès qu'ils tomberent ſous le gouvernement des Rois Syro-Macedoniens, ils furent obligés de s'en ſervir dans toutes les dattes de leurs contrats civils; & ils s'y accoutumerent ſi bien, que plus de mille ans après la naiſſance du Sauveur, ils n'avoient pas d'autre maniere de compter les années. Les deux livres des Maccabées l'appellent l'*Ere du Royaume des Grecs*, & tous deux l'employent avec cette difference, que le premier de ces Livres la fait commencer au Printemps, & l'autre à l'Automne de la même année, qui eſt la trois cens douziéme avant l'Ere chrétienne.

Pendant que cette révolution ſe paſſoit à Babylone, Ptolomée envoya un de ſes Generaux contre Demetrius; mais la négligence du General Egyptien le perdit. Demetrius le battit & le fit priſonnier avec ſept mille hommes de ſes troupes; & par une generoſité qui n'étoit pas connuë dans ces premiers temps, & que peu de nos Generaux ont pratiqué depuis, Demetrius renvoya à Ptolomée ſon General & tous ſes amis, ſans en exiger de rançon; politeſſe que lui avoit fait Ptolomée après la journée de Gaza. Dès qu'Antigonus apprit la victoire de ſon fils Demetrius, il partit de la Phrygie où il étoit alors, pour tâcher de reprendre la Syrie & la Phénicie. Ptolomée n'étoit pas en état de lui réſiſter. C'eſt pourquoi avant que de ſe retirer en Egypte, il fit démanteler toutes les forteresſes des Provinces qu'il ſe voyoit obligé d'abandonner. La plûpart des habitans le ſuivirent; & c'eſt par ce moyen qu'il peupla la ville d'Alexandrie, qu'il établit alors pour capitale de ſes états.

Après la conquête d'une Province ouverte & ſans défenſe, Antigonus envoya (2) un de ſes Generaux pour ſoumettre un canton des Arabes, qui occupoient l'Arabie, que l'on appelle *Petrée*, du nom de ſa capitale nommée *Petra*. Il ſe ſaiſit bruſquement de la ville; mais la négligence qu'il eut dans le retour, fit que les Arabes le joignirent, le battirent & reprirent tout le butin qu'il avoit fait. Ce fut inutilement qu'Antigonus envoya contre eux ſon fils Demetrius: Les Arabes étoient ſur leurs gardes, ainſi hors d'état d'être inſultés. Il le fit donc marcher contre Seleucus, & il n'eut pas de peine à ſe rendre maître de Babylone, que le gouverneur de Seleucus avoit abandonnée. Mais comme Antigonus avoit beſoin des troupes de Demetrius, il le rapella; & celui-ci ne quitta la Chaldée qu'en pillant la Province, & par là il en attacha les habitans plus que jamais aux interêts de Seleucus, dont ils n'avoient reçû que du bien. Demetrius à ſon arrivée dans l'Aſie mineure, fit lever le ſiege d'Halicarnaſſe, que Ptolomée avoit formé. Cet évenement fut ſuivi d'un traité de paix entre les confederés & Antigonus. Caſſandre devoit avoir le maniement des affaires de la Macedoine, juſqu'à la majorité d'Alexandre fils de Roxane: Lyſimachus devoit joüir de la Thrace; Antigonus de toute l'Aſie; Ptolomée de l'Egypte, de l'A-

(1) 312. ans avant J. C.

(2) 311. ans avant J. C.

rabie, & des frontieres de la Lybie ; & les villes Grecques devoient recouvrer leur liberté : mais ce traité ne pouvoit être de longue durée entre des puiſſances qui n'avoient pour guides que l'interêt & l'ambition. Caſſandre fut le premier qui le rompit, en faiſant mourir ſecretement Alexandre & ſa mere Roxane dans le chateau d'Amphipolis, où il les tenoit enfermés. Cependant aucun des Generaux d'Alexandre n'avoit oſé prendre la qualité de Roi. Ce crime rendit Caſſandre odieux aux Macedoniens ; & l'on fit venir de Pergame Hercules, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barſine, veuve de Memnon, que l'on propoſa de mettre ſur le trône de ſon pere. Caſſandre en fut effrayé ; mais il fit ſi bien qu'il obtint encore la mort de ce jeune Prince & de ſa mere. Par là il ne trouva plus d'obſtacle à l'uſurpation qu'il vouloit faire de la Macedoine.

Ptolomée recommença la guerre contre Antigonus (1), lui enleva pluſieurs villes qui furent bien-tôt repriſes par Demetrius, qui ne put cependant ſe rendre maître de l'iſle de Cypre. Ptolomée ſe dédommagea par la priſe de quelques autres villes ſur les côtes de l'Aſie mineure ; de là il paſſa la mer Egée, & vint juſques dans le Peloponeſe, où il ſe ſaiſit de Corinthe, de Sicyon & de quelques autres places (2). Demetrius ne voyoit qu'avec peine l'élevation de Caſſandre ; il vint donc dans la Grece, & ſur-tout à Athenes, d'où il chaſſa Demetrius le Phaleréen, qui en étoit gouverneur ; il fit ſortir en même-temps les troupes que Caſſandre y avoit miſes en garniſon : après quoi il retourna dans l'Aſie mineure auprès de ſon pere Antigonus, qui l'envoya à la conquête de l'iſle de Cypre, où il réuſſit en battant les troupes de terre de Ptolomée (3), & en remportant ſur la flotte même où étoit ce Prince une victoire des plus complettes.

Cette année eſt remarquable par la qualité de Roi que commencerent à prendre les generaux d'Alexandre. Ce fut Antigonus qui le premier oſa porter le diadême, & en envoya un à ſon fils Demetrius. Les Egyptiens ne l'eurent pas plutôt appris, qu'ils donnerent la même qualité à Ptolomée. Lyſimachus, Caſſandre & Seleucus ſuivirent cet exemple, & prirent chacun dans leurs états, le nom de Roi, dont il y avoit long-temps qu'ils avoient uſurpé l'autorité. Nous allons donner en peu de mots le détail particulier de ce qui concerne chacun de ces Princes & leurs ſucceſſeurs, pour éviter la confuſion qui ſe trouve dans des hiſtoires auſſi embarraſſées.

Rois de Macedoine après Alexandre.

CASSANDRE fut donc reconnu Roi de Macedoine ; mais il ſe ligua avec les autres Rois contre Antigonus qui vouloit non-ſeulement le détrôner, mais encore ſe rendre maître de la portion de tous les autres. Lyſimachus qui entroit dans les interêts de Caſſandre, alla lui-même chercher leur ennemi commun juſques dans le fond de l'Aſie mineure. Seleucus ſe joignit à lui ; & ils attaquerent l'armée d'Antigonus près de la ville d'Ipſus en Phrygie. Antigonus y fut tué ; & ſon armée battuë & diſſipée. Demetrius ſe retira auſſi-tôt à Epheſe avec ce qu'il put ramaſſer, mon-

(1) 309. ans avant J. C. (2) 308. ans avant J. C. (3) 306. ans avant J. C.

ta ſur une flotte, & s'en revint en Grece, où il erra tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, ayant quelquefois du bonheur, mais beaucoup plus ſouvent des avantures facheuſes. Caſſandre ſe ſoutint dans la Macedoine, & y mourut après l'avoir gouvernée, ſoit comme tuteur, ſoit comme Roi, pendant dix-neuf ans. Philippe, l'aîné de ſes enfans ne regna pas une année entiere. Il eut pour ſucceſſeur Philippe ſon fils, dont le regne dura très-peu : Alexandre & Antipater ſes deux autres fils ſuccederent à Philippe ; leur regne fut plein de meurtres & de confuſion. Alexandre s'aviſa d'appeller à ſon ſecours Pyrrhus Roi d'Epire : mais comme il s'en voyoit maîtriſé, il fit venir Demetrius fils d'Antigonus, qui s'y rendit moins pour ſecourir que pour détruire ces deux Rois ; & ſur quelques ſoupçons peut-être bien fondés, il fit tuer Alexandre, & ſe mit ſur la tête la couronne de Macedoine. C'eſt le fameux Demetrius, ſurnommé Poliorcetès, nom qu'il meritoit par la facilité & le bonheur qu'il avoit à prendre des villes. C'eſt le même dont *Plutarque* nous a donné une vie ſi détaillée, & qui, après bien des viciſſitudes, ſe trouve dépoüillé de ſes Etats, & ſe voit contraint de vivre & de mourir dans l'oiſiveté d'une priſon, après un regne d'environ ſix ans.

Pyrrhus par lequel il avoit été dépoüillé, fut plus grand Capitaine, parce qu'il fut peut-être plus heureux. Il ſe vit obligé de partager la couronne avec Lyſimachus : ſes guerres d'Italie lui ont fait beaucoup d'honneur par la valeur & par l'équité dont il uſa envers les Romains. Sa vie décrite par *Plutarque* montre l'eſtime qu'on en faiſoit, & qu'on le comparoit aux plus grands hommes de l'antiquité; mais enfin après s'être vû long-tems à la tête des armées, il eut le chagrin de perir dans Argos de la main d'une femme, qui l'aſſomma d'une tuile qu'elle lui jetta ſur la tête.

Il étoit né avec tous les talens d'un grand Capitaine ; mais ſon bonheur qui l'aveugloit quelquefois, lui fit naître le deſſein de conquerir l'Univers ; deſſein dont les ſages ſe ſont preſque toujours mocqués. C'eſt ce qui donna lieu à cette admirable converſation qui devroit ſervir d'inſtruction à tous les Princes conquerans.

Pyrrhus avoit à ſa cour un homme de vertu & de grand ſens : c'étoit Cyneas, diſciple de Demoſthene. Ce Prince qui connoiſſoit les talens de ce Miniſtre pour les affaires, l'employoit dans toutes ſes négociations. Ce ſage Conſeiller voyant donc que Pyrrhus ſe préparoit pour ſon expedition d'Italie, & le trouvant un jour d'aſſez bonne humeur, lia avec le Prince cette converſation intereſſante, l'un des endroits le plus brillant de Plutarque (1). « Seigneur, lui dit-il, les Romains paſſent » pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à pluſieurs nations » très-belliqueuſes & très-aguerries ; ſi Dieu nous fait la grace de les vaincre, » quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? Pyrrhus lui répondit : Cyneas, » tu me demande là une choſe qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vain» cus, il n'y aura dans leur pays ni ville barbare, ni ville Grecque qui oſe nous » réſiſter; nous ſerons d'abord maîtres de toute l'Italie, dont la grandeur, la force » & la puiſſance doivent être moins ignorées de toi que d'aucun autre. A ces » mots, Cyneas fut quelques momens ſans parler ; enfin il continua : Mais Seigneur,

(1) Plutarch. in Pyrrho.

» quand nous ſerons maîtres de l'Italie, que ferons-nous ? Pyrrhus qui ne voyoit » pas encore où il en vouloit venir, Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous tend les » bras, Iſle abondante en toute ſorte de biens, très-peuplée & très-facile à pren- » dre, car depuis la mort d'Agathocles, la confuſion y regne, il n'y a point de chef » dans leurs villes, & tout y eſt gouverné par les orateurs, eſprits remuans & mer- » cenaires. Tout ce que vous dites, répondit Cyneas, eſt très-vrai-ſemblable; » mais la Sicile priſe, ſera-ce la fin de nos expeditions ? Non, non, répartit vive- » ment Pyrrhus, ſi Dieu nous accorde la victoire, & que nous réüſſiſſions, ce ne » ſeront là que les préludes de plus grandes entrepriſes. En effet de la Sicile, qui » pourroit nous empêcher de paſſer en Afrique & à Carthage ? Il n'y a qu'un pas. » Agathocles lui-même étant parti ſecretement de Syracuſe, & ayant traverſé ce » petit trajet de mer avec peu de vaiſſeaux, penſa bien s'en rendre maître. Or l'Afri- » que ſoumiſe, quelqu'un oſera-t-il penſer qu'aucun de tous les ennemis, qui nous » font aujourd'hui de la peine, & qui nous harcelent de toutes parts, oſe même lever » la tête ? Non certainement, répondit Cyneas en l'interrompant. Car, conti- » nua Pyrrhus, tu vois bien qu'avec une ſi grande puiſſance il nous ſera bien aiſé » de recouvrer la Macedoine, & de regner tranquillement ſur toute la Grece. Cela » eſt évident, répondit Cyneas, mais quand nous aurons tout conquis, que feront- » nous ? Ce que nous ferons ? nous vivrons en repos, nous paſſerons les jours » entiers en banquets, en converſations, & en fêtes; nous ne penſerons qu'à nous » réjoüir. Alors Cyneas l'arrêtant, Eh ! Seigneur, lui dit-il, qu'eſt-ce qui nous » empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des banquets, de celebrer » des fêtes, de nous réjoüir ? Nous avons dès maintenant en notre puiſſance, ſans » aucunes peines, ſans aucun ſoin, ce que vous voulez acheter par tant de ſang, » par tant de travaux, par tant de périls, & par tant de maux que nous ſouffrirons, » & que nous ferons ſouffrir aux autres. » Pyrrhus avoit raiſon de regarder Cyneas comme l'homme de ſon ſiecle le plus éloquent. On remarque par cet entretien que, s'il n'avoit pas, comme Demoſthene, une éloquence impetueuſe, qui ébloüit & qui frappe l'eſprit, il avoit au moins cette perſuaſion douce & inſinuante, préferable à ces torrens de paroles, qui ne font ſouvent qu'étonner l'imagination. La mort de Pyrrhus laiſſa donc Lyſimachus ſeul maître de la couronne de Macedoine qu'il poſſeda environ cinq ans, & fut tué à la journée de Corupedion que Seleucus gagna ſur lui, & ſe rendit maître de la Macedoine.

Ptolomée, fils aîné du premier Roi d'Egypte, voyant que ſon pere lui avoit preferé ſon frere ſurnommé Philadelphe, prit parti avec Seleucus, & s'empara de la Macedoine, par le meurtre même de Seleucus ſon bienfaiteur; & pour ſe maintenir ſur le trône, il épouſa ſa propre ſœur Arſinoé, veuve de Lyſimachus; mais il n'avoit ambitionné ce mariage inceſtueux, que pour ſe défaire des deux Princes qu'elle avoit eus de ſon premier époux. A peine les eut-il fait tuer, qu'il relegua Arſinoé; mais il fut puni de ce crime par les Gaulois, qui fondirent dans ſes Etats, l'attaquerent & le défirent : ils le prirent priſonnier & lui couperent la tête qui fut portée, ſelon l'uſage de ces peuples, au bout d'une pertuiſanne pour être expoſée à la vûë des troupes.

Meleagre qui lui ſucceda ne regna que ſoixante jours; Antipater que quarante-

cinq. Soſthene qui vint après, ne gouverna que deux ans, & eut, auſſi-bien que ſes trois prédeceſſeurs, des guerres à ſoutenir contre les Gaulois. Après lui, Antigonus ſurnommé Gonatas, fils de Demetrius Poliercetès s'empara de la Macedoine, d'où il chaſſa les Gaulois. Sa tendreſſe pour ſon pere, qui étoit encore priſonnier, le porta à offrir à Seleucus le Royaume qu'il poſſedoit pour obtenir ſa liberté, s'engageant, outre cela, d'aller tenir ſa place. Son fils Demetrius ſecond, chaſſa de la Macedoine Alexandre fils de Pyrrhus, & mourut après un regne de dix ans, laiſſant un fils nommé Philippe, qui ne monta ſur le trône qu'après la mort d'Antigonus-Doſon ſon parent, qui regna pendant la minorité de Philippe. Ce dernier étant donc parvenu à la couronne, commit toutes les cruautés, qui ne conviennent qu'à des tyrans, & eut contre les Romains des guerres continuelles, qui ſont décrites par *Juſtin*, *Polybe* & *Tite-Live*. Il ſe ſoutint néanmoins, & mourut après un regne de quarante-deux ans.

Il s'en faut beaucoup que ſon fils Perſée dernier Roi de Macedoine, ait eu le bonheur de ſon pere. Né avec plus d'amour pour la vie qu'il ne convient à un grand Prince, il n'eut pas le courage de ſuivre les avis que lui donnoit Paul Emile, pour l'empêcher d'être conduit en triomphe à Rome; ſpectacle que les anciens Rois redoutoient plus que la mort, parce qu'outre leur honneur qui s'y trouvoit intereſſé, ils ſe voyoient encore confinés pour le reſte de leurs jours dans l'obſcurité d'une priſon. Andriſcus uſurpateur, qui ſe diſoit fils de Perſée, fit quelques mouvemens, mais les Romains le battirent, le prirent & le renfermerent. Après quoi la Macedoine fut réduite en Province Romaine.

Rois Seleucides, ou de Syrie après Alexandre.

NOUS avons déja vû que l'ERE DES SELEUCIDES commence quelques années avant que Seleucus ait pris la qualité de Roi de Syrie; mais les anciens ont fait retrograder les années de ſon regne, & les ont comptées du jour de ſon retour à Babylone. Cette hiſtoire eſt d'autant plus intereſſante, qu'elle eſt extrémement liée avec l'Hiſtoire Sainte & avec celle des autres Rois de l'Aſie, ſur leſquels ceux de Syrie ont preſque toujours primé. Le premier fut *Seleucus*, ſurnommé *Nicator*, à cauſe de XXIII. batailles qu'il avoit gagnées. Dès qu'il ſe vit ſur le trône, & qu'il eut pris la qualité de Roi, il voulut, autant qu'il put, ſe rendre maître de ce qu'avoit poſſedé Alexandre, au moins dans de l'Aſie. C'eſt pourquoi il s'oppoſa ſi vivement à Antigonus & à ſon fils Demetrius, qu'il voulut même dépoüiller ce dernier de ce qu'il poſſedoit dans l'Aſie mineure & la Phénicie. Avidité qui commença à faire tort à ſa réputation, & à le rendre odieux à ſes autres confreres. Enfin il dépoüilla Demetrius, le battit, le prit & le retint dans une eſpece de captivité juſques à ſa mort. Il faut avoüer cependant qu'il s'eſt rendu recommandable par un grand nombre de villes qu'il a fait bâtir, à dix-ſept deſquelles il a fait porter le nom d'Antioche, en mémoire de ſon pere Antiochus; des autres qu'il fit encore édifier, neuf porterent celui de Seleucie, ſix celui de Laodicée, du nom de Laodice ſa mere, trois celui d'Apamée, à cauſe d'Apamé ſa premiere femme, & une autre enfin du nom de Stratonice ſa ſeconde femme, eut celui de Stratonicée.

Affectionné aux Juifs dont il avoit éprouvé la fidelité, il leur accorda dans toutes ces villes les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédoniens. Il le fit peut-être pour attirer dans ſes Etats cette nation induſtrieuſe, dont la portion qui reſtoit dans la Paleſtine, étoit ſoumiſe à Ptolomée Roi d'Egypte. Ce fut à l'occaſion de Stratonice ſa ſeconde femme, qu'arriva ce fait ſi connu dans l'hiſtoire. Antiochus fils de ce Prince devint amoureux de Stratonice ſa belle-mere, quoique Seleucus en eut déja un enfant. Antiochus agité de cette paſſion qu'il n'oſoit découvrir, tombe malade, & dans le danger où il étoit, Eraſiſtrate, célebre medecin, qui ne connoiſſoit rien d'abord à ſa maladie, en penetra la cauſe aux viſites que reçut le malade. Quelque Dame, ou quelque autre perſonne qui entrât dans ſa chambre, il ne ſe faiſoit aucun changement dans ſon poux, dans ſon air, dans ſes manieres, ni même dans toute ſa perſonne; il n'y avoit que la vûë de Stratonice qui pût y operer des mouvemens extraordinaires. Le Médecin attentif, découvrit par-là le ſujet de la maladie d'Antiochus. Enfin il fut obligé de prendre un détour adroit pour le faire connoître à Seleucus. Eraſiſtrate lui dit donc que la maladie de ſon fils étoit incurable, parce qu'il aimoit une perſonne qu'il ne pouvoit avoir, & qu'infailliblement il en mourroit. Comment, incurable! s'écria le Roi. Vous en ſerez bien-tôt perſuadé, dit Eraſiſtrate, quand vous ſaurez qu'il aime ma femme, que je ſuis réſolu de ne lui pas donner. A cette nouvelle, Seleucus embraſſe Eraſiſtrate, & lui dit: comment, vous ne la cederiez pas pour ſauver la vie d'un fils que j'aime ſi tendrement? Eſt-ce-là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, lui dit le Médecin, mettez-vous à ma place, lui cederiez-vous Stratonice, s'il en étoit amoureux? Et ſi vous, qui êtes pere, ne conſentez pas à faire ce ſacrifice à un fils qui vous eſt ſi cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le faſſe? Plut aux Dieux, s'écria Seleucus, que la guériſon de mon fils ne dépendit que delà, je lui cederois de tout mon cœur Stratonice & l'Empire. Eh bien, dit Eraſiſtrate, il n'y a que vous, Seigneur, qui puiſſiez guérir Antiochus, car c'eſt de Stratonice qu'il eſt amoureux; c'eſt cette paſſion qui l'a jetté dans l'etat où vous le voyez, & il n'y a point d'autre moyen de lui ſauver la vie que de la lui donner pour femme. Seleucus qui aimoit ſon fils, aſſembla le peuple & les Officiers, déclara ſon fils Antiochus Roi des Provinces de l'Aſie ſuperieure, & lui donna Stratonice en mariage. Antiochus qui n'avoit pû être ſoulagé par ſon Médecin, fut bien-tôt guéri par cet inceſte, d'où ſont venus tous les Rois de Syrie, qui ont tant de fois tourmenté & perſecuté le peuple de Dieu.

Comme Seleucus étoit né dans les armes, il ne fut gagner ſûr lui de finir ſes jours qui étoient très-avancés, dans la paix & la tranquillité. Il ſe broüilla avec Lyſimachus; mais ce dernier ayant paſſé l'Helleſpont, & s'étant rendu en Phrygie, il fut battu à la journée de Corupedion. Seleucus ne s'empara point ſeulement des Etats de Lyſimachus, il eut encore le plaiſir de ſurvivre ſeul à tous les capitaines d'Alexandre; & par cette victoire il ſe croyoit le vainqueur des vainqueurs, qualité dont il ſe vantoit ſouvent. Mais ſon triomphe fut de peu de durée: à peine il s'étoit écoulé ſept mois, qu'il fut aſſaſſiné par Ptolomée Ceraunus qui s'étoit refugié dans ſes Etats, & qu'il avoit comblé de toutes ſortes de biens. Ptolomée s'empara de la Macedoine; & Antiochus Soter, qui regnoit déja dans les Provinces ſuperieures de l'Aſie,

monta ſur le trône de Syrie. Quoique ſon regne ſoit moins long que celui de ſon pere, il ne laiſſa pas d'être glorieux par pluſieurs évenemens, ſur-tout par la défaite entiere des Gaulois, qui s'étant détachés de leur patrie, étoient venus juſques dans l'Aſie mineure, où ils faiſoient des courſes qui incommodoient tous les peuples voiſins. Il les défit donc dans une ſanglante bataille; & cette action parut ſi grande & ſi importante, qu'il en eut le titre glorieux de *Soter*, c'eſt-à-dire, *Sauveur*. Il n'eut pas le même bonheur contre Eumenès qui venoit de ſucceder à Philetærus Seigneur de Pergame. Eumenès battit donc Antiochus près de la ville de Sardes; il conſerva & augmenta même par cette victoire les états de Pergame qu'il avoit reçû de Philetærus qui s'en étoit fait le premier ſouverain. Mais le Roi de Syrie, ſur quelques mouvemens que pouvoit avoir fait en ſon abſence un de ſes fils, le fit mourir, déclara pour ſon ſucceſſeur Antiochus ſecond, & mourut lui-même peu de temps après.

Lorſque ce nouvel Antiochus parvint à la Couronne, il avoit pour femme Laodice, ſa ſœur de pere; il prit enſuite le ſurnom de Dieu, qui lui fut donné par une baſſe flatterie des peuples de la ville de Milet, qu'il avoit délivrés de la tyrannie de Tymarchus. C'eſt par ce nom qu'il eſt encore aujourd'hui diſtingué des autres Rois de Syrie. S'étant broüillé avec le Roi d'Egypte, il lui déclara la guerre. L'on ignore cependant quels en furent les évenemens: on ſait ſeulement qu'elle ſe termina par une paix & par une alliance qui ſe fit entre les deux Rois, dont la principale condition fut qu'Antiochus répudieroit Laodice ſa premiere femme, pour épouſer Berenice, fille de Ptolomée, & qu'il desheriteroit les enfans du premier lit, pour aſſûrer la couronne à ceux qui naîtroient de ce nouveau mariage. Pendant qu'Antiochus étoit occupé à la guerre d'Egypte, il ſe fit une révolution conſiderable dans les Provinces de l'Aſie ſuperieure, occaſionnée par les violences d'Agathocle, qui en étoit gouverneur pour Antiochus. Arſacès frere d'un jeune homme qu'Agathocle vouloit violenter, ſe mit à la tête des révoltés, chaſſa les Macedoniens & gouverna depuis la Province.

Quoique le Royaume, des Parthes ſoit un démembrement des conquêtes d'Alexandre, nous ne laiſſons pas de le renvoyer au chapitre ſuivant où nous parlons des Rois d'Aſie, dont l'hiſtoire ſe trouve mêlée avec celle des Grecs ou des ſucceſſeurs d'Alexandre. Cet exemple fut fatal aux Rois de Syrie; d'autres gouverneurs & d'autres peuples ſe révolterent en même-temps, & ſe maintinrent, malgré toute la puiſſance de leur ſouverain. Comme il n'y avoit que l'autorité & la crainte de Ptolomée Philadelphe qui unit Antiochus à Berenice, il ne manqua point de la répudier dès qu'il eut appris la mort de ſon beaupere. Auſſi-tôt il rappella Laodice & ſes enfans pour leur rendre les droits qui leur avoient été injuſtement ravis. Mais Laodice qui craignoit de nouvelles adverſités de l'inconſtance d'Antiochus, l'empoiſonna; dès qu'il fut expiré, elle mit dans ſon lit un nommé Artemon qui lui reſſembloit beaucoup; & comme s'il eût été le Roi, il donna les ordres néceſſaires pour déclarer Seleucus Callinicus ſon ſucceſſeur. Après quoi on publia la mort d'Antiochus, & Callinicus monta paiſiblement ſur le trône, qu'il occupa l'eſpace de vingt ans. Laodice pouſſa ſes crimes plus avant: & pour aſſurer la ſucceſſion à ſes propres enfans, elle trouva moyen de faire périr Berenice & ſon fils.

Ptolomée

Ptolomée Evergetes vint trop tard au ſecours de la Reine ſa ſœur ; mais voyant qu'il n'avoit pû ſecourir Berenice, il fit mourir Laodice, ſe rendit maître de toute la Syrie, de la Cilicie, & d'une partie des Etats de Seleucus Callinicus : il dépoüilla même ce Prince de tous ſes tréſors, qu'il tranſporta en Egypte. Ce fut au retour de cette expedition que Ptolomée paſſa par Jeruſalem, où il offrit au vrai Dieu un grand nombre de ſacrifices pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées ſur le Roi de Syrie. Dès que Seleucus apprit que Ptolomée étoit retourné en Egypte, il fit équiper une flotte pour ſe rendre maître des villes de l'Aſie mineure qui s'étoient révoltées ; mais une tempête la fit périr, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il échapa de ce naufrage, lui & quelques gens de ſa ſuite, & par un retour des plus extraordinaires, cet évenement ſervit à rétablir ſes affaires. Les villes d'Aſie qui le crurent aſſez puni par ce malheur, rentrerent dans leur devoir, & reprirent ſon parti. Par-là il recouvra la meilleure partie de ſes Etats, & ſe mit en devoir de reprendre le reſte ; mais il échoüa dans ſon entrepriſe : Ptolomée le battit, & il fut obligé lui-même de ſe ſauver à Antioche avec peu de monde.

Dans cette extrémité, il eût recours à ſon frere Antiochus, & lui promit la ſouveraineté des Provinces de l'Aſie mineure, qui dépendoient de la Syrie, pourvû qu'il vint agir de concert avec lui, pour conſerver ou reprendre les Etats qu'ils avoient reçus de leur pere. Antiochus ſe rendit auprès de ſon frere Seleucus, moins pour lui conſerver ſes Etats, que pour l'en dépoüiller. Dans ces conjonctures fâcheuſes, ce Prince trouva encore de la reſſource dans les villes de l'Aſie mineure. Smirne & Magneſie, par affection pour Seleucus, s'obligerent d'employer toutes leurs forces pour le ſoutenir. Ce traité célébre ſubſiſte encore aujourd'hui en original dans les Marbres qui ſont dépoſés dans l'Academie d'Oxfort ; & c'eſt par cette piece ſi conſiderable que le célébre M. *Prideaux* a commencé le recueil de ces Marbres ou Inſcriptions (1) qu'il fit imprimer en 1676. Ptolomée qui vit que les deux freres ſe réuniſſoient, ne ſe crut pas en état de les ſoutenir & de les attaquer tous deux. C'eſt pourquoi il prit le parti de faire avec Seleucus une tréve de dix ans.

Antiochus continua ſes préparatifs, & Seleucus n'eut pas de peine à s'appercevoir que c'étoit à lui que ſon frere en vouloit. Il crut le devoir prévenir ; mais dans une bataille qui ſe donna près de la ville d'Ancyre, le Roi de Syrie fut défait, & eut même de la peine à ſauver ſa perſonne. Antiochus, malgré ſa victoire, ne laiſſa pas de courir un grand riſque. Les Gaulois, à la bravoure deſquels il étoit redevable de cette journée, ayant cru que Seleucus étoit péri dans cette action, formerent le deſſein de tuer Antiochus, pour ſe rendre maîtres enſuite du Royaume de Syrie, & peut-être même de toute l'Aſie. Ce Prince qui en fut averti, ne pût ſe ſauver qu'en leur ſacrifiant tout l'argent de l'armée.

Eumenès Roi de Pergame voulut profiter de ces conjonctures, & marcha contre Antiochus & les Gaulois avec toutes ſes forces, dans l'eſperance d'accabler les uns & les autres à la faveur de leurs diviſions. C'eſt ce qui obligea Antiochus de faire avec les Gaulois un autre traité, dans lequel on convint d'une ligue offenſive & défenſive.

(1) Marmora Oxonienſia edita ſtudio Humfr. Prideaux, in folio Oxonii 1676.

Elle n'empêcha pas Eumenès de l'attaquer & de le battre ; mais la joie qu'il eut de cette victoire, l'engagea dans des fêtes publiques à ſe livrer à des excès de boiſſon, qui le firent mourir après un regne de vingt ans. Les deux freres Seleucus & Antiochus ne ſe raccommoderent point pour cela. Le premier pourſuivoit Antiochus qui ſe retira chez le Roi d'Armenie, mais il ne laiſſa pas d'être battu par les Generaux de Seleucus, & d'être bleſſé dans l'action, après laquelle il mit ſur pied de nouvelles troupes, qui furent encore défaites par ſon frere. Il ſe refugia enfin auprès de Ptolomée Roi d'Egypte, chez lequel, quoiqu'ennemi, il crut trouver plus de ſureté qu'auprès du Roi de Syrie ſon frere.

Seleucus ſe voyant débarraſſé de ces troubles, tourna ſes armes contre l'Orient, dans la penſée qu'il pourroit ſoumettre les revoltés ; mais il n'y réüſſit pas : Arſacès avoit eu trop de temps pour ſe fortifier dans ſon uſurpation ; peut-être y auroit-il réüſſi, ſans de nouveaux troubles qui le rappellerent dans ſes Etats. Il crut néanmoins quelque temps après pouvoir faire une ſeconde tentative, qui fût plus malheureuſe que la premiere. Non-ſeulement il fut battu par Arſacès, mais il fut même fait priſonnier. Les Parthes ont célebré long-temps le jour de cette victoire, comme le premier jour de leur liberté ; au lieu que ce fut le premier de leur eſclavage, par la tyrannie avec laquelle les Arſacides traiterent leurs ſujets. Cette captivité dura juſqu'à la mort de Seleucus. L'aîné de ſes fils, nommé Seleucus Ceraunus lui ſuccéda ; mais la brieveté de ſon regne & la foibleſſe de ſon caractere ne lui permirent pas de rien faire de conſiderable : il fut tué par une conſpiration de ſes propres Officiers, & eut pour ſucceſſeur ſon frere Antiochus, à qui ſes actions dignes des plus grands Princes, ont fait donner le ſurnom de Grand.

Son regne commença par des révoltes, qu'il fut obligé de diſſiper. Il n'étoit pas encore ſorti de ces embarras, qu'il fit la guerre au Roi d'Egypte. D'abord il prit Seleucie, dont Ptolomée s'étoit ſaiſi, il y avoit déja pluſieurs années, & fit enſuite la conquête de la Paleſtine. C'eſt ce qui obligea Ptolomée de marcher contre lui avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, & ſoixante-treize élephans. Antiochus avoit ſoixante-deux mille hommes d'infanterie, ſix mille chevaux & cent deux élephans. Il fit dans cette occaſion une de ces actions témeraires qui ne conviennent point à un General, & moins encore à un Roi. Avec deux perſonnes il entra dans le camp du Roi d'Egypte, à la faveur de l'obcurité, marcha droit à la tente de Ptolomée, dans le deſſein de le tuer, & de finir tout d'un coup cette guerre. Heureuſement le Roi ne s'y trouva pas, il n'y avoit que ſon premier Médecin qui fut aſſaſſiné, & deux autres perſonnes bleſſées. Pendant le bruit que cauſa cette allarme, Antiochus ſe ſauva & revint à ſon camp.

Il fallut donc qu'une action générale décidât de leurs differends. Antiochus, avec ſon aîle droite défit la gauche de Ptolomée, dans le temps que le Roi d'Egypte avoit le même avantage ſur l'aîle gauche d'Antiochus. Le centre de l'armée du Roi de Syrie fut pris en flanc (1) & battu ; il fallut même qu'Antiochus ſe retirât du côté de Raphia, d'où enſuite il regagna Gaza, après avoir perdu dans cette bataille qua-

(1) Vide Polybium, libro V. & S. Hieron. in Danielis caput XI.

torze mille hommes, dont deux mille furent tués, & le reſte fut fait priſonnier.

Se voyant hors d'état de tenir la campagne contre Ptolomée; il abandonna toutes ſes conquêtes, pour ſe retirer à Antioche; delà il envoya une ambaſſade au Roi d'Egypte pour lui demander la paix, qui lui fut accordée. Par ce moyen, Antiochus ſe trouvoit en état de réduire les rebelles, qui s'étoient ſoulevés dans l'Aſie mineure: il les attaqua dans la ville de Sardes, dont il ſe rendit maître, après un long ſiege, & fit priſonnier Acheus qui étoit le chef de la révolte.

Dès qu'Antiochus eut reglé les affaires de l'Aſie mineure, il tourna ſes armes du côté de l'Orient; il attaqua & reprit la Médie que les Parthes venoient de lui enlever; il ſe ſaiſit même du pays des Parthes, dont Arſacès fut obligé de ſortir pour ſe retirer en Hyrcanie, où Antiochus le ſuivit, & dont il prit la capitale. Enfin laſſés tous deux de la guerre, ils firent un traité, par lequel on convint qu'Arſacès garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à ſoumettre les autres Provinces révoltées. Ce fut inutilement qu'il voulut attaquer le Roi des Bactres; il fallut en venir avec lui à un traité de paix, après lequel il penetra juſques dans les Indes, pour y renouveller les alliances qu'il avoit avec les Souverains de ces grandes Provinces. De là il revint dans ſes Etats, après une expedition de ſept ans, dont il ne retira pas de grands avantages.

Enflé néanmoins de ces ſuccès, & enivré de ſa réputation, il crut que les Romains n'étoient point capables de lui réſiſter: il les attaqua donc, mais inutilement. Il ſe ligua même avec Philippe Roi de Macedoine, contre Ptolomée Epiphane Roi d'Egypte, qu'il vouloit dépoüiller des Etats que ſon pere Philopator venoit de lui laiſſer. Philippe devoit avoir pour ſon partage la Carie, la Lybie, la Cyrene & l'Egypte: le reſte devoit appartenir à Antiochus, qui s'en ſaiſit en moins de deux campagnes. Les Egyptiens qui virent le danger où étoit leur jeune Roi, envoyerent une ambaſſade à Rome pour demander la protection du Senat, & lui offrir la tutelle du Prince & la Régence de ſes Etats pendant la minorité. Les Romains qui trouvoient moyen par-là d'étendre leur réputation, accepterent cet honneur; & ce fut à cette occaſion qu'ils envoyerent trois Ambaſſadeurs à Philippe Roi de Macedoine & à Antiochus Roi de Syrie, pour les ſommer de ne plus inquieter les Etats du Roi d'Egypte leur pupille: après quoi Marcus-Emilius-Lepidus, l'un des trois Ambaſſadeurs ſe rendit à Alexandrie pour y prendre, au nom du Sénat, la tutelle de Ptolomée.

Les conquêtes d'Antiochus ne laiſſerent pas d'augmenter; il battit les troupes du Roy d'Egypte près de Paneas à la ſource du Jourdain, reprit la ville de Sidon, d'où il alla à Gaza, qui fut pillée par les ſoldats, pour la longue réſiſtance qu'elle avoit faite. Les Juifs quitterent alors l'affection qu'ils avoient pour le Roi d'Egypte, & embraſſerent le parti d'Antiochus, qui avoit traité favorablement leurs freres diſperſés dans le reſte de ſes états: après quoi il crut que, pour rétablir ſon royaume ſur le pied où il avoit autrefois été, il devoit faire alliance avec le Roi d'Egypte, en propoſant le mariage de ſa fille Cleopatre avec le jeune Ptolomée, offrant même de lui donner pour dot les Provinces qu'il avoit conquiſes ſur les Egyptiens. Ces derniers flattés de ces propoſitions, laiſſerent Antiochus en paix, qui tourna ſes

armes du côté de l'Aſie mineure, où il ſe ſaiſit d'Epheſe ; mais les autres villes implorerent le ſecours des Romains, qui crurent qu'il étoit de leur interêt d'empêcher les progrès d'Antiochus du côté de l'Occident. On le ſomma donc de rendre au Roi d'Egypte toutes les villes de l'Aſie mineure qu'il lui avoit enlevées, d'évacuer toutes celles qui avoient appartenu au Roi Philippe, & de laiſſer en repos les villes libres de la Grece ; enfin de ne point paſſer en Europe. Ils lui déclarerent en même-temps, que, s'il ne donnoit pas ſatisfaction ſur tous ces articles, ils ſeroient obligés d'entrer en guerre avec lui.

Dans le temps qu'Antiochus balançoit pour décider ſur le parti qu'il avoit à prendre avec les Romains, Annibal qui ſe refugia dans ſes états, n'eut pas de peine à le déterminer à la guerre. Non content des préparatifs ordinaires qui ſe faiſoient dans la Syrie, il voulut ſe fortifier encore par des alliances avec ſes voiſins. Il commença par le Roi d'Egypte, auquel il mena ſa fille Cleopatre qu'il lui avoit promiſe en mariage ; il donna la ſeconde au Roi de Cappadoce Ariarathès, & voulut en donner une troiſiéme à Eumenés, Roi de Pergame, qui la refuſa. Il ſe crut pour lors aſſez appuyé pour commencer la guerre ; & au lieu de porter ſes armes dans l'Italie, comme lui conſeilloit Annibal, il ſe contenta de les porter dans la Grece. Il y alla lui-même, & loin de s'y préparer à des expeditions militaires, il paſſa l'hyver en nôces & en feſtins. Tout ce qu'il fit de plus avantageux fut de ſe ſaiſir du paſſage des Thermopiles ; mais Caton qui commandoit dans la Grece un corps de troupes pour les Romains, ſe ſaiſit des défilés des montagnes, par leſquelles Xerxès & après lui Brennus s'étoient ouvert le chemin de la Grece. L'armée d'Antiochus qui ſe crut enveloppée, n'eut que le temps de jetter ſes armes, & de prendre la fuite. Les Romains les pourſuivirent & les taillerent tous en pieces, à la reſerve de cinq cens avec leſquels Antiochus ſe ſauva à Chalcis, & de là ſans s'arrêter, il ſe rendit ſur ſa flotte, & paſſa à Epheſe.

Peu de temps après qu'il y fut arrivé, il eut avis que ſon armée navale venoit d'être battuë par celle du Senat. Aidé des conſeils d'Annibal, il ne ſe découragea point, il en équipa une ſeconde qui fut encore défaite ; & le déſordre qui s'étoit mis dans ſes réſolutions ſe communiqua bien-tôt au reſte de ſes affaires. Il crut devoir demander la paix aux Romains ; mais les conditions lui en parurent ſi dures, qu'il aima mieux riſquer une bataille que de les accepter. L'action ſe paſſa auprès de Magneſie, au pied du Mont-Sypile, où de quatre-vingt deux mille hommes qu'avoit Antiochus, les Romains avec trente mille ſeulement lui en tuerent cinquante-quatre mille, & firent encore quatorze cens priſonniers. Antiochus eut beaucoup de peine à ſe ſauver à Sardes avec ce qu'il put recueillir des débris de ſon armée ; de là il paſſa le Mont-Taurus, & ſe retira dans la Syrie.

Dès qu'il fut arrivé à Antioche, il envoya pour la ſeconde fois demander la paix aux Romains, qui, malgré cette nouvelle perte, eurent aſſez de moderation pour ne lui pas propoſer d'autres conditions que celles qui avoient été faites auparavant. Antiochus les accepta, & le Senat Romain les ratifia. Son fils Antiochus fut envoyé en otage à Rome ; & comme il ſe trouvoit lui-même fort embarraſſé pour payer les ſommes qu'il avoit promiſes aux Romains, il alla faire un tour dans les Provinces d'O-

rient pour y recueillir les tributs ordinaires. Il apprit dans celle d'Elimais au-de-là de l'Euphrate, qu'il y avoit un grand tréſor dans le temple de Jupiter Belus : il y entra de nuit, & emporta tout ce qu'il y avoit de richeſſes. Le peuple irrité de ce ſacrilege, ſe ſouleva & l'aſſomma avec toute ſa ſuite.

Il eut pour ſucceſſeur Seleucus Philopator, qu'il avoit declaré ſon heritier : mais ce Prince vécut dans l'obſcurité & le mépris, par l'état miſerable où les Romains avoient réduit le Royaume de Syrie. Le tribut exceſſif de mille talens qu'il fut obligé de payer toutes les années, en vertu du traité de paix fait entre ſon pere & les Romains, l'obligea de véxer ſes ſujets. C'eſt à cette occaſion qu'il envoya Heliodore (1), chef de ſes finances, pour dépoüiller le temple de Jeruſalem de ſes tréſors. Mais l'Ecriture marque la punition que Dieu tira de ce ſacrilege. Heliodore en fit encore un autre en l'abſence des deux heritiers de la Couronne qui étoient à Rome ; il empoiſonna ſon maître Seleucus, dans la vûë d'uſurper la Couronne de Syrie.

Antiochus qui venoit de Rome fut informé à Athenes des mouvemens de cet uſurpateur, & des prétentions de Ptolomée Roi d'Egypte, qui cherchoit auſſi à diſputer la couronne. Il engagea Eumenès Roi de Pergame à lui donner du ſecours ; & par-là il trouva moyen de monter ſur le trône, en l'abſence de Demetrius, préſomptif héritier, mais que ſon pere Seleucus avoit envoyé en ôtage à Rome. Il prit le nom d'Epiphane, ou d'Illuſtre, que jamais Prince n'a moins merité, n'ayant été recommandable que par ſes crimes & ſes véxations, & par une vie baſſe, indigne de l'auguſte qualité de Roi. Il ſe rendit même ſi mépriſable à ſes peuples, qu'au lieu du titre d'*Epiphane*, ou d'*Illuſtre*, qu'il prenoit, on lui donnoit le plus ſouvent celui d'*Epimane* ou de *Fou*. L'épuiſement où ſe trouverent ſes finances, ſoit par ſes débauches, ſoit par les tributs qu'il fut contraint de payer aux Romains, l'engagea de recevoir une ſomme de près de quatre cens cinquante talens, que Jaſon lui fit offrir, pour être mis en la place de ſon frere Onias ſouverain pontife des Juifs. Menelaüs qui vit qu'on pouvoit, à force de preſens, avoir cette grande dignité, l'obtint à ſon tour d'Antiochus, & par-là ſupplanta Jaſon, comme celui-ci avoit ſupplanté Onias.

Un differend qu'il eut avec le Roi d'Egypte l'engagea dans une guerre, qui en peu de temps le rendit maître de tout ce Royaume : mais rien ne ſurpaſſa les violences qu'il fit aux Juifs, qui avoient témoigné quelque réjouiſſance ſur de faux bruits qu'on avoit ſemés de ſa mort. Il forma le ſiege de Jeruſalem, la prit d'aſſaut, & en trois jours de temps, il fit égorger quarante mille perſonnes, & en mit autant dans l'eſclavage. Il entra par force dans le temple, penetra juſques dans le Sanctuaire, & ſoüilla les autels du veritable Dieu par des ſacrifices impurs, emporta tout ce qu'il y avoit de précieux dans le temple, & nomma pour gouverneur de Judée Philippe, l'homme de ſon ſiecle le plus cruel & le plus barbare. Et comme ſi Dieu eût voulu punir les nations voiſines, il permit à ce Prince de faire éclater dans l'Egypte toute ſa fureur, il obligea même les Romains de quitter ce Royaume & l'Iſle de

(1) II. Maccab. c. 3.

Cypre, qu'ils ne purent reprendre qu'en y envoyant de nouvelles forces. La ruine de Jeruſalem & l'abolition du culte du vrai Dieu, furent les objets de ſon impieté. Mais enfin Dieu qui avoit preſenté au peuple ce nouveau fleau, commença peu à peu à l'humilier. D'abord il le rendit mépriſable à ſes propres ſujets, fit battre pluſieurs fois ſes armées par les Juifs, qu'il haïſſoit ſouverainement; & enfin, comme il venoit pour exterminer cette nation, Dieu le frappa d'une maladie incurable, dans laquelle, avant que de mourir, il ſouffrit d'horribles tourmens. Ce fut inutilement qu'il voulut reconnoître ſa faute, Dieu ne voulut pas l'exaucer, & après lui avoir fait ſouffrir les douleurs les plus aiguës, & les remords les plus vifs, il mourut au commencement de la douziéme année de ſon regne.

A ce Roi le plus méchant qu'on eût vû depuis long-temps, ſucceda ſon fils Antiochus : mais comme ce Prince n'avoit que neuf ans, on fut obligé de confier le gouvernement du Royaume à quelqu'un en état de le conduire. Epiphanes avoit choiſi Philippe; mais Lyſias, Gouverneur du jeune Prince s'en empara. Le Roi & le Regent continuerent le deſſein qu'avoit pris Epiphanes d'exterminer les Juifs; mais il trouva dans Judas Machabée, un de ces hommes vigilans qui ſût profiter, à ſon avantage, de la confuſion qui regne ordinairement dans les grandes armées. Antiochus ne laiſſa pas d'aſſieger & de prendre Bethſura : il auroit fait la même choſe de Jeruſalem, ſi Philippe, qu'Epiphanes avoit nommé Regent du Royaume, ne fût venu avec une armée pour faire valoir ſes droits; & il étoit déja maître d'Antioche.

C'eſt ce qui fit qu'Antiochus accorda aux Juifs une paix dont les conditions leur furent aſſez favorables; mais Demetrius, fils de Seleucus Philopator, s'étoit ſauvé de Rome, & avoit déja débarqué en Syrie. Comme il étoit l'heritier légitime de la couronne, tout le monde ſe jetta de ſon côté. Antiochus & Lyſias furent arrêtés par leurs propres ſoldats, & livrés au nouveau Roi, qui les fit mourir, & monta ſans oppoſition, ſur un trône qui lui appartenoit.

Une de ſes premieres actions fut de délivrer les Babyloniens de deux Tyrans, Timarchus & Heraclides qui les tourmentoient. Il ne laiſſa pas, comme les autres, de faire la guerre aux Juifs, qu'il avoit tâché d'abord de ſurprendre; mais Judas Machabée ſoutint toujours avec la même vigueur les interêts de ſa nation, & gagna pluſieurs batailles ſur Demetrius, dans l'une deſquelles de trente-cinq mille hommes, il n'en reſta pas un ſeul qui pût porter la nouvelle à Antioche.

Les Romains n'avoient pas encore reconnu ce Roi pour ſouverain de Syrie; mais enfin, à force de ſollicitations & de ſoumiſſions, il vint à bout d'obtenir l'agrément du Sénat, auquel il envoya par reconnoiſſance une couronne d'or. Dès qu'il ſe vit afermi ſur le trône, il commença à ſe livrer aux plaiſirs, & à paſſer ſa vie dans l'oiſiveté, s'étant retiré même pour cela dans un château qu'il avoit fait bâtir auprès d'Antioche. Un Roi faineant ne convenoit point à ces peuples; ils conſpirerent contre lui, & lui ſuſciterent un antagoniſte dans la perſonne d'Alexandre Balas, jeune homme de baſſe naiſſance, mais fort propre à joüer le rôle d'uſurpateur qu'on lui faiſoit faire. Il le battit d'abord; mais enfin en étant venus à une bataille déciſive où la victoire fut d'abord aſſez incertaine, la mort de Demetrius qui périt dans l'action même, fit qu'elle ſe déclara pour l'uſurpateur.

Alexandre qui ſe voyoit par là maître du Royaume de Syrie, fit demander en mariage à Ptolomée Roi d'Egypte, Cleopatre ſa fille : elle lui fut accordée, & ſon pere la conduiſit lui-même juſqu'en Syrie. Mais comme il n'étoit pas né pour le trône, il ne s'en ſervit que pour ſe livrer aux plaiſirs & à la débauche. Il laiſſa le ſoin de ſes affaires à ſon favori nommé Ammonius, qui par ſes cruautés attira bien-tôt des ennemis à ſon maître. Demetrius II. s'appuya de Ptolomée Roi d'Egypte : on leva des troupes de part & d'autre ; on en vint à une action generale, où Alexandre fut battu. Il s'enfuit chez un Prince Arabe, auquel il avoit confié ſa perſonne & ſes enfans : mais ce perfide lui fit trancher la tête, qui fut envoyée à Ptolomée, qui goûta dans cette occaſion le plaiſir de la haine qu'il avoit conçûë contre l'uſurpateur.

Demetrius II. monta ſur un trône qui lui appartenoit, & qui avoit été uſurpé par Alexandre Balas. Jamais Prince n'uſa plus mal de ſon autorité. Son ingratitude pour les Juifs qui l'avoient maintenu ſur le trône, lui attira de nouveaux ennemis. Ce fut Antiochus fils de l'uſurpateur, que Tryphon, qui ne demandoit que le trouble & la confuſion, avoit trouvé moyen de tirer des mains du Prince Arabe. On le mena en Syrie, où il fut couronné Roi. Les Juifs pouſſés par l'ingratitude de Demetrius, ſe jetterent dans le parti du nouveau Souverain ; mais Demetrius les gagna une ſeconde fois, & reconnut Simon, non ſeulement comme ſouverain prêtre, mais encore comme Prince des Juifs. Tryphon ne preſentoit ce jeune Prince aux peuples, que pour avoir moyen de monter lui-même ſur le trône ; ce qu'il fit quelque temps après : mais il éprouva que rarement les uſurpations ſont de longue durée. Ses propres troupes l'abandonnerent ; & comme il ne pouvoit plus tenir la campagne, il fut obligé de ſe retirer à Dora, ville de la Phénicie proche de Ptolemaïs. Antiochus Sidetes, deuxiéme fils de Demetrius I. l'y aſſiegea avec toutes ſes forces. Tryphon trouva moyen de s'évader & de gagner Apamée, lieu de ſa naiſſance, où on le fit mourir.

Antiochus monta donc ſur le trône de ſes peres ; & au lieu de s'y affermir par des alliances & par une bonne paix, il s'aviſa de déclarer la guerre aux Juifs qui le battirent. Il crut que la mort de Simon, Prince des Juifs, étoit une occaſion favorable de former le ſiege de Jeruſalem : mais comme la bravoure & la réſolution des aſſiegés faiſoit traîner le ſiege en longueur, il accepta les conditions de paix qu'Hyrcan lui fit faire. Il ſe prépara pour une expedition contre les Parthes où avec quatre-vingt mille hommes bien diſciplinés, il mena encore tout ce qui étoit néceſſaire pour le luxe & les agrémens de la vie. Cette multitude infinie de gens inutiles fit périr ſon armée, parce qu'ils furent obligés pour la ſubſiſtance de ſe ſéparer les uns des autres. Etant ainſi diſperſés, les Parthes s'en ſaiſirent & les tuerent tous en une nuit. Antiochus qui ſe préparoit à la défenſe fut accablé lui-même, & périt comme les autres.

Demetrius avoit trouvé moyen de rompre la longue captivité dans laquelle il avoit gémi ſous les Parthes ; il revint en Syrie, preſque dans le même-temps qu'on y avoit appris la mort de ſon frere Antiochus. Ainſi il n'eut pas de peine à recouvrer ſes Etats : la joye qu'il en témoigna vint à contre-temps, pendant que toute la Syrie pleuroit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'eût quelques

proches parens (1). Mais ſoit que la priſon n'eût fait qu'aigrir ſon caractere, ſoit qu'il eût pris les mœurs dures & barbares des Parthes, il obligea par ſes cruautés ſes ſujets à ſe révolter. Il étoit alors occupé à la guerre d'Egypte ; il revint donc en Syrie, & fut battu par Alexandre Zebina nouvel uſurpateur : & comme il vouloit ſe retirer à Ptolemaïs, Cleopatre ſa femme indignée du mariage que Demetrius avoit fait chez les Parthes avec Rodogune : lui en ferma les portes, & il ſe vit contraint de s'enfuïr à Tyr, où il fut tué.

Après ſa mort, Cleopatre conſerva une partie du Royaume, & Alexandre Zebina eut tout le reſte. Ce dernier, pour s'affermir dans ce qu'il poſſedoit, fit alliance avec Hyrcan, Prince des Juifs, qui ſût en habile homme profiter de ces diviſions pour maintenir ſon autorité & ſon indépendance. Quelques officiers de Zebina ſe révolterent contre lui; mais il les ſoumit, & leur pardonna même avec une grandeur, digne de la place qu'il occupoit, mais fort au-deſſus de ſa naiſſance. Ptolomée Phyſcon, Roi d'Egypte qui avoit ſoutenu Zebina dans ſon uſurpation, voulut que l'uſurpateur lui fit hommage de ſa couronne ; ce qu'ayant refuſé, Phyſcon ſe déclara contre lui. Enfin l'uſurpateur fut battu par les troupes d'Antiochus Grypus & de Ptolomée Phyſcon jointes enſemble. Il ſe retira à Antioche, d'où les habitans le chaſſerent pour avoir voulu piller le temple de Jupiter ; mais après avoir erré de tous côtés, on le prit & on le fit mourir.

Seleucus fils aîné de Demetrius Nicator voulut monter ſur le trône ; mais il en fut empêché par ſa mere Cleopatre, qui s'étoit emparée d'une partie du Royaume à la mort de ſon mari. Elle craignoit que ce Prince ſe trouvant en main toute l'autorité, ne vengeât ſur elle la mort de ſon pere, dont on n'ignoroit pas qu'elle ne fût cauſe. Ainſi elle le tua de ſes propres mains, après qu'il eut regné un an.

Antiochus Grypus, frere de Seleucus, & fils de Demetrius voulut prendre poſſeſſion de la couronne, dont la mort de ſon frere le laiſſoit heritier ; mais Cleopatre toujours également ambitieuſe, prétendit l'empêcher, & réſolut de le faire mourir, comme elle avoit fait Seleucus, pour mettre la couronne ſur la tête d'un autre fils, qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidetés. Comme ce Prince étoit en bas âge, elle ſe flattoit de conſerver le même pouvoir pendant ſa minorité. Pour en venir à bout, elle preſenta à Grypus une coupe empoiſonnée ; mais ce Prince qui en avoit été informé, obligea ſa mere Cleopatre à la prendre elle-même. La Syrie fut délivrée par-là d'un monſtre qui avoit été long-temps le fleau de cet Etat. Ce Prince après avoir eſſuyé bien des révolutions, fut aſſaſſiné par Heracleon l'un de ſes vaſſaux, & laiſſa cinq fils qui furent tous Rois à leur tour, ou du moins qui prétendirent à la couronne.

Antiochus le Cyzique, frere de Grypus, s'étoit maintenu ſur le trône dans une partie de la Syrie ; & après la mort de ſon frere, il s'étoit emparé d'Antioche qui en étoit la capitale ; mais il ne joüit pas long-temps de ſa conquête ; il fut battu & pris par Seleucus qui le fit mourir.

Seleucus ſe rendit maître de toute la Syrie, qu'il garda fort peu. Il fut attaqué &

(1) 126. ans avant J. C.

battu

battu par Antiochus Euſebés, fils du Cyzique ; après quoi il commit une double imprudence, la premiere de ſe renfermer dans Mopſueſtie ville de Cilicie ; la ſeconde d'y traiter cruellement les habitans & de les accabler d'impoſitions, qui les porterent enfin à ſe révolter, à inveſtir & bruler la maiſon où il étoit, & dans laquelle il ſe trouva conſommé avec tous ceux qui l'accompagnoient.

Antiochus & Philippe tous deux fils jumeaux de Grypus, pour vanger la mort de leur frere le Cyzique, aſſemblerent un corps de troupes, allerent inveſtir Mopſueſtie, la prirent, la raſerent, & immolerent aux manes de leur frere tout ce qui s'y trouva d'habitans; mais au retour, Antiochus Euſebés les chargea & les défit. Antiochus fils de Grypus ſe noya en voulant faire paſſer l'Oronte à ſon cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps de troupes qui devint aſſez conſiderable pour tenir la campagne, & diſputer l'Empire à Antiochus-Euſebés. Les armées qu'ils entretinrent tous deux pendant cette guerre, tourmenterent extrêmement la Syrie, & la réduiſirent dans un état pauvre & miſerable. Antiochus-Euſebés, pour s'affermir ſur le trône, avoit épouſé la veuve de Grypus. Cette Princeſſe nommée Selene avoit ſû ſe maintenir dans une partie du Royaume de Syrie, qu'elle défendoit avec un corps de troupes ; cette alliance augmenta conſiderablement l'armée d'Antiochus Euſebés ; mais pour inquieter ce nouveau Roi, on fit paroître Demetrius quatriéme fils de Grypus, & on l'établit à Damas. Euſebés & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre pour empêcher cette nouvelle uſurpation. Euſebés fut enfin battu, ſe retira chez les Parthes, & laiſſa le Royaume à Philippe & à Demetrius ; ce dernier, quoique le plus jeune des deux freres qui ſe diſputoient la couronne, vouloit la poſſeder ſeul. Il marcha contre Philippe, le chaſſa d'Antioche qu'il prit ; & le pourſuivit même juſqu'à Berée, aujourd'hui Alep, & l'y aſſiegea: mais deux Rois, l'un d'Arabie, & l'autre des Parthes, vinrent au ſecours de Philippe, battirent Demetrius, le prirent, & l'envoyerent priſonnier à Mithridate Roi des Parthes, chez lequel il mourut peu de temps après. Philippe ne fut pas pour cela plus tranquille : les Syriens mécontens firent revenir Antiochus Euſebés pour lui diſputer la couronne ; mais un autre uſurpateur vint pour la leur enlever. C'étoit Tygranes, Roi d'Armenie, contre lequel Philippe ſe défendoit aſſez bien ; mais enfin Antiochus Denis, cinquiéme fils de Grypus ſe mit ſur les rangs, ſe ſaiſit de la ville de Damas, s'y établit Roi de la Celeſyrie, & s'y maintint pendant trois ans. Les Syriens cependant las de tant de guerres & des vexations dont les accabloient les Princes de la maiſon de Seleucus, réſolurent de les chaſſer tous, & de ſe donner à un Prince puiſſant qui fût en état de les défendre. Ils jetterent les yeux ſur Tygranes Roi d'Armenie, & lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour lui faire approuver le choix qu'ils avoient fait de lui. Il n'eut pas de peine à l'accepter. Il vint en Syrie, prit poſſeſſion de ce nouveau Royaume, où il regna dix-huit ans. Antiochus Euſebés chaſſé de ſes Etats par ſes ſujets & par Tygranes, ſe refugia en Cilicie, où il paſſa le reſte de ſes jours dans l'obſcurité. Pour Philippe, on ne ſait ce qu'il devint; peut-être fut-il tué dans une action en ſe défendant contre Tygranes. Ce nouveau Roi pour illuſtrer ſon nom, bâtit une ville toute neuve, à laquelle il donna le nom de Tigranocerta, qu'il peupla des priſonniers qu'il faiſoit dans toutes

les autres Provinces où il portoit ſes armes. Pour appaiſer les troubles de Syrie qui ſe continuoient toujours ſous le nom de Selene épouſe d'Antiochus le Cyzique, il fut l'inveſtir & l'aſſieger juſques dans Ptolemaïs, où il la fit priſonniere : il l'amena enſuite à Seleucie de Meſopotamie, où il la fit mourir.

A ſon retour de Ptolemaïs, Tygranes trouva un Envoyé de Lucullus qui le venoit ſommer de livrer Mithridates aux Romains, faute de quoi il avoit ordre de lui déclarer la guerre. P. Clodius qui étoit cet Envoyé s'acquitta de ſa commiſſion en des termes peu convenables à la fierté de Tygranes ; & ſur le refus qu'il fit, Clodius lui déclara la guerre de la part du Sénat. Lucullus qui commandoit dans l'Aſie, attaqua le Roi d'Armenie qu'il défit entierement. Ce Prince frappé de ſa perte, s'abandonne entierement au Conſeil & à la conduite fiere & peu meſurée de Mithridate. Il leve une ſeconde armée qui fut encore battuë par Lucullus. Cette perte lui fut d'autant plus ſenſible qu'elle donna occaſion à ſon fils de ſe jetter dans le parti des Romains. Pompée le reçut & le prit ſous ſa protection. Tygranes effrayé de cette nouvelle abandonne Mithridate, & ſans autre précaution, il entre dans le camp des Romains, pour mettre ſa perſonne & ſa couronne à leur diſpoſition. En abordant Pompée, il s'abaiſſa juſqu'à ôter ſa thiare ou ſa couronne. Cet illuſtre Romain fut touché de cette ſoumiſſion, & ſe levant de deſſus ſon ſiege, il donna la main au Roi d'Armenie, & le fit aſſeoir à ſa droite & ſon fils à ſa gauche.

Tygranes fut conſervé dans ſon ancien Royaume par Pompée, qui croïoit avec raiſon, qu'il n'étoit pas moins beau de faire des Rois, que de les ſoumettre ; & le peuple Romain donna à ſon fils la Gordienne & la Sophene, Provinces limitrophes de l'Armenie ; & après ſa mort il devoit encore heriter du Royaume de ſon pere. Tygranes, par reconnoiſſance, paya ſix mille talens aux Romains, qui furent ſi touchés des largeſſes que Tygranes avoit faites à toute l'armée, que ce fut par-là que le Roi d'Armenie obtint le titre ſi glorieux d'ami & d'Allié du peuple Romain. Ce grand évenement ſe paſſa ſoixante & ſix ans avant J. C. & trois ans après, les Romains incorporerent la Syrie à leur empire, qui fut regardée & traitée depuis ce temps-là comme Province Romaine.

Rois d'Egypte ſucceſſeurs d'Alexandre.

QUOIQUE l'hiſtoire des Rois d'Egypte, appellés PTOLOMÉES, du nom de Ptolomée fils de Lagus, qui le premier fonda ce nouveau Royaume d'Egypte, ſoit extrêmement compliquée avec celle des Rois de Macedoine & de Syrie, par les liaiſons ou les guerres qu'ils eurent continuellement enſemble, j'ai cru que pour la clarté, je devois en faire un article ſeparé, auſſi-bien que des Royaumes de Macedoine & de Syrie.

Ptolomée étoit fils d'Arſinoé, qui de maîtreſſe de Philippe pere d'Alexandre, devint femme de Lagus Macedonien. Dès qu'il fut en état d'entrer dans le ſervice, Alexandre le reçut au nombre de ſes Gardes. Peu content de la qualité de ſoldat, il voulut encore goûter de la ſcience, & c'eſt ſur la vie qu'il avoit faite d'Alexandre, que la plûpart des auteurs ont formé l'hiſtoire de ce conquerant. Après avoir paſſé par les

divers dégrés de la milice, il fut fait Gouverneur d'Egypte, dont il reçut le titre de Roi que lui donnerent ſes ſujets, quand ils ſurent que les autres Generaux d'Alexandre avoient pris cette qualité. Comme il vouloit maintenir l'autorité qu'il s'étoit donnée dans ſon gouvernement, il ſe ligua contre Perdiccas, qui, ſous prétexte de conſerver l'empire d'Alexandre dans la famille de ce grand Prince, ne cherchoit lui-même qu'à l'envahir.

Ptolomée dut ſon bonheur à la ſageſſe de ſa conduite & à ſa clémence. Dès qu'il fut une fois bien affermi dans l'Egypte, il voulut pouſſer plus loin ſes conquêtes particulieres; & après s'être rendu maître de la Syrie, de la Phénicie, & de la Judée, il attaqua & prit Jeruſalem, dont il traita d'abord les habitans avec aſſez de dureté; mais enfin ſoit politique, ſoit douceur de caractere, il donna depuis aux Juifs des marques de ſon eſtime & de ſa confiance. Ces nouvelles conquêtes lui attirerent ſur les bras Antigonus & ſon fils Demetrius Poliercetes, avec leſquels il n'eut pas tout le ſuccès qu'il auroit pû ſouhaiter: car après qu'on lui eut encore enlevé l'Iſle de Cypre, & qu'on eut battu ſa flotte, il fut obligé de s'enfuïr en Egypte. Il ne laiſſa pas néanmoins, après toutes ces diſgraces d'y recevoir des peuples qui lui étoient très-affectionnés, le titre de Roi, 306. ans avant l'Ere Chrétienne; titre glorieux que ſes ſucceſſeurs ont toujours porté ſous le nom de Ptolomées juſqu'à Cleopatre maîtreſſe de Jules-Ceſar, & femme de M. Antoine, à la mort de laquelle l'Egypte fut réduite en Province Romaine.

Cependant il fut plus heureux à titre de Roi qu'il n'avoit été comme gouverneur. Il eut le bonheur de reprendre preſque toutes les Provinces qui lui avoient été enlevées par Antigonus & Demetrius. Comme la couronne n'étoit pas encore héréditaire dans ſa maiſon, il crut que pour l'y aſſûrer, il devoit y aſſocier Ptolomée Philadelphe, le deuxiéme de ſes fils, par l'excluſion qu'il donna à l'aîné, nommé Ptolomée Ceraunus, qui ſe vit contraint par cette injuſtice de ſe retirer auprès de Lyſimachus. Il mourut âgé de 84. ans, deux ans après qu'il eut fait monter ſur le trône ſon fils Ptolomée Philadelphe. On convient que ce Prince fut le plus habile & le plus honnête homme de ſa race. Il laiſſa des exemples de prudence, de juſtice, & de clemence, que peu de ſes ſucceſſeurs ſe ſont mis en peine d'imiter. Pendant quarante ans qu'il gouverna ce Royaume depuis la mort d'Alexandre, il le mit dans un état ſi floriſſant, que les Ptolomées ſes ſucceſſeurs porterent la dignité & le luxe plus loin que tous les Princes de leurs temps. On prétend que pour faire fleurir les ſciences qu'il aimoit, non ſeulement il fonda une academie, mais qu'il commença même la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie, qui a eu tant de réputation, & qui eſt encore aujourd'hui regrettée de tous les Savans: je ne ſai s'ils ont raiſon; car accablés, comme ils ſont déja par une multitude effroyable de livres bons & mauvais, que feroient-ils de cet amas prodigieux, où le choix ne regnoit pas plus qu'il regne aujourd'hui dans nos bibliotheques?

Quand Ptolomée Philadelphe ſon ſucceſſeur fut bien affermi ſur le trône, il envoya des Ambaſſadeurs à Rome pour demander l'amitié du Senat. Les Romains furent ſi charmés de ſe voir recherchés par un ſi grand Roi, qu'ils lui envoyerent auſſi une ambaſſade d'honneur compoſée de Q. Fabius Gurges, Cn. Fabius Pictor, & de

Q. Ogulinus. La conduite de ces Ambaſſadeurs a fait, par leur déſintéreſſement, l'admiration des Romains. Ptolomée dans un feſtin qu'il leur donna, leur fit preſent à chacun d'une couronne d'or. Ils ne voulurent pas la refuſer, dans la crainte de déſobliger un puiſſant Roi qui leur faiſoit tant d'honneur; mais le lendemain ils allerent mettre leurs couronnes ſur la tête des ſtatuës de ce Prince, qui étoient dans les places publiques d'Alexandrie. A leur audience de congé, le Roi leur ayant fait encore des preſens conſiderables, ils les reçurent & les dépoſerent à leur retour dans le tréſor public de Rome, avant que d'aller rendre compte au Sénat de leur ambaſſade. Actions glorieuſes, qui firent voir que les Romains de ces premiers temps ne ſe propoſoient d'autre avantage que de ſervir la patrie avec honneur; au lieu que dans la ſuite, lorſqu'ils furent parvenus au point de grandeur où ils pouvoient aſpirer, ils ſe conduiſirent, comme on fait aujourd'hui dans tous les Etats: le bien public ne ſervoit plus que pour arranger les affaires des particuliers.

Ptolomée Philadelphe ne laiſſa point d'être expoſé à quelques dangers: ſoit de la part de Magas Gouverneur de Cyrene & de Libie qui ſe révolta contre lui, ſoit de la part de quatre mille Gaulois qu'il avoit pris à ſon ſervice pour le ſecourir dans cette guerre inteſtine. Ces étrangers penſerent à chaſſer les deux competiteurs, pour s'emparer eux-mêmes de l'Egypte: mais Ptolomée fut aſſez heureux pour en venir à bout; il les renferma ſi bien dans une iſle du Nil, qu'ils y moururent tous de faim, à l'exception de ceux qui aimerent mieux s'entretuer, que de languir ainſi de miſere. Après avoir donné des marques de ſa magnificence, ſoit en augmentant la bibliotheque d'Alexandrie, ſoit en accordant ſa protection aux Savans, il mourut dans la ſoixante-troiſiéme année de ſon âge, après un regne de trente-huit ans. On prétend que ce fut ſous ce grand Prince, d'autres diſent ſous ſon pere, que fut faite cette verſion Grecque ſi celebre, & ſi connuë ſous le nom de verſion des Septante, ſur laquelle les Juifs Helleniſtes, pour lui donner plus de credit, ont inventé beaucoup de fables. Mais ſa plus grande autorité en qualité de verſion, vient d'avoir été adoptée par les écrivains ſacrés du nouveau Teſtament, & par l'ancienne Egliſe, qui s'en eſt preque toujours ſervie.

Ptolomée Evergetes qui lui ſucceda fit quelques expeditions en Syrie pour venger ſa ſœur Berenice. Il paroît par les ſacrifices qu'il fit offrir dans le temple de Jeruſalem, qu'il étoit fort affectionné aux Juifs & ſuivant le goût de ſes deux prédeceſſeurs, il ne voulut joüir d'une longue paix que pour ſe livrer aux ſciences, & augmenter la bibliotheque d'Alexandrie. Enfin, il vint comme les autres, au terme commun de l'humanité; & mourut après un regne de vingt-cinq ans, aimé de ſes ſujets par ſes vertus, ſa douceur & ſa moderation. Ils eurent lieu de le regretter bien davantage ſous ſon fils, l'un des plus méchans Rois qui ait gouverné l'Egypte.

C'étoit Ptolomée, ſurnommé Philopator, qualité qui fut une cenſure de la conduite qu'il avoit tenuë à l'égard de ſon pere, auquel on prétend qu'il avoit donné du poiſon pour avancer ſes jours. A ce premier parricide, il ajoûta bien-tôt après ceux de ſa mere & de ſon frere Magas. Il maltraita même Cleomenés Roi de Lacedemone, qui s'étoit refugié auprès d'Evergetes, qui l'avoit favorablement reçu. Cleomenés fut mis en priſon ſur des prétextes chimeriques; mais il trouva moyen

d'en ſortir, aſſembla ſes amis, & ceux qui l'avoient ſuivi de Lacedemone; & profitant de l'abſence de Ptolomée, il voulut exciter dans Alexandrie une révolution qui pût délivrer le peuple de la tyrannie de Philopator : mais ayant manqué ſon coup, il ſe tua lui-même dans la ruë, & toute ſa compagnie en fit autant. Cet évenement remarquable ſe trouve expliqué dans la vie que *Plutarque* a faite de Cleomenés, & dans le cinquiéme livre de *Polybe*. Antiochus le Grand, crut que ſous un Prince effeminé, il pouvoit regagner ce qui avoit été démembré de la Syrie; mais il fut battu auprès de Raphia, & les peuples de la Celeſyrie & de la Paleſtine, s'empreſſerent de témoigner leur ſoumiſſion à Ptolomée. Comme ils avoient été long-temps ſoumis aux Egyptiens, ils aimoient mieux retourner à leur ancien maître que de reſter ſous Antiochus, qui ne les traitoit pas auſſi favorablement. Les ſuccès de Ptolomée lui attirerent les députés de toutes les villes & des Provinces qui venoient ſe ſoumettre & lui faire des preſens. Dans la viſite de ſes conquêtes, il fit une attention particuliere à Jeruſalem, & ſur-tout au temple du Seigneur, où il offri des ſacrifices & des preſens conſiderables : il voulut même pénétrer dans le temple plus avant qu'il n'étoit permis; il prétendit entrer juſques dans le ſanctuaire, mais on aſſure qu'il en fut détourné par la terreur que lui cauſa un bruit extraordinaire qui s'y forma. Il ne laiſſa point de prendre occaſion de ce refus pour perſecuter les Juifs : heureuſement il mourut après un regne de dix-ſept ans, ſoit de poiſon, ſoit des excès auſquels il s'étoit livré par ſon intemperance.

Son fils Ptolomée Epiphanes lui ſucceda à l'âge de cinq ans. Son bas âge & les deſſeins ambitieux d'Antiochus le Grand Roi de Syrie, qui vouloit s'emparer de l'Egypte, obligerent les Egyptiens à mettre le Royaume & le Roi ſous la protection des Romains, comme on marquoit que le feu Roi l'avoit ordonné avant ſa mort. Les miniſtres de Ptolomée qui virent Antiochus le Grand occupé par une guerre qui s'étoit élevée entre le Roi de Pergame & lui, prirent cette occaſion pour ſe ſaiſir de la Paleſtine & de la Celeſyrie, qu'Antiochus le Grand leur avoit enlevée; mais ils ne poſſederent pas long-temps cette nouvelle conquête, Antiochus ayant terminé par ordre des Romains la guerre qu'il avoit avec Attalus Roi de Pergame, n'eut pas de peine à rentrer dans les Provinces qu'on lui avoit enlevées.

Tant que Ptolomée Epiphanes gouverna par les ſages miniſtres qu'on lui avoit donnés, ſes affaires furent conduites avec dignité & avec l'applaudiſſement de ſes ſujets; mais dès qu'il voulut lui-même entrer dans le détail des affaires; il tint une toute autre conduite : il fit périr d'abord Ariſtomenés le plus habile de ſes miniſtres, qui juſques-là lui avoit tenu lieu de pere. Ses autres cruautés qu'il pouſſa juſqu'à la tyrannie, obligerent ſes ſujets à ſe révolter. Il ne laiſſa pas d'en venir à bout; mais l'apprehenſion qu'ils eurent d'eſſuyer encore les ſuites du mauvais caractere de ce Prince, les détermina enfin à l'empoiſonner après un regne de vingt-quatre ans.

Ptolomée Philometor qui lui ſucceda, eut des guerres preſque continuelles avec Antiochus Epiphanes Roi de Syrie, par lequel il fut défait dans pluſieurs actions. Il fut dépoüillé d'une partie de ſes Etats, & tomba lui-même entre les mains de ſon ennemi. Cependant Antiochus en uſa bien, & le traita toujours en Roi; mais il gouverna l'Egypte comme un pays de conquête, en enleva tout ce qu'il y avoit de

précieux, & voulut bien que ſes troupes s'enrichiſſent des dépoüilles des Egyptiens. Pendant toute cette guerre, Philometor avoit fait un triſte perſonnage : loin de commander ſes armées, à peine ſe montroit il à ceux qui combattoient pour lui ; mais pour réſiſter à Antiochus, il ſe reconcilia avec ſon frere Phyſeon. Celui-ci plus habile ne ſe ſervit de cette réünion que pour chaſſer d'Egypte Philometor ſon frere, qui fut obligé de ſe refugier en Italie. Il aborda donc à Brindes, d'où il fit le reſte du chemin à pied, fort mal habillé & ſans ſuite, & vint demander au Sénat le ſecours dont il avoit beſoin pour remonter ſur le trône. Les Romains ne furent pas long-temps à le rétablir ; il ne fallut point pour cela mettre de grandes armées en campagne ; on crut que c'étoit aſſez de deux Sénateurs qui le remenerent à Alexandrie, & firent l'accommodement entre les deux freres. Phyſeon eut la Lybie & la Cyrene en toute ſouveraineté, & l'on rendit à Philometor l'Egypte avec l'iſle de Cypre. Phyſcon, peu content de ce partage, éclata encore contre ſon frere qui le défit, le prit & lui pardonna. Enfin après s'être mêlé des troubles de la Syrie, & avoir ſoutenu tantôt Alexandre Balas uſurpateur, tantôt Demetrius, il mourut après un regne de trente-cinq ans.

Il eut pour ſucceſſeur Ptolomée Phyſcon, ſurnommé auſſi Evergetes. Ce Prince ne tarda gueres à faire paroître tout ce qu'il y avoit de cruel & de perfide dans ſon caractere : auſſi fut-il non ſeulement mépriſé, mais même abandonné de ſes ſujets, qui l'obligerent de quitter l'Egypte & de ſe retirer dans l'iſle de Cypre. Comme il appréhendoit que les Egyptiens n'élevaſſent ſur le trône ſon propre fils qu'il avoit fait Gouverneur de Cyrene, il prit le parti de faire poignarder devant lui ce jeune Prince. Cette barbarie irrita tellement les eſprits des Alexandrins contre lui, qu'ils abbatirent & briſerent toutes les ſtatuës que la flaterie des peuples lui avoit fait élever. Il crut que ſes ſujets ne s'étoient portés à cette action criminelle, qu'à la ſollicitation de Cleopatre qu'il avoit répudiée ; & pour s'en vanger il avoit fait égorger devant lui le Prince ſon fils qu'il avoit eu de cette Princeſſe : après quoi il le fit couper en morceaux, les mit dans une caiſſe avec la tête entiere, afin qu'on la connût, & l'envoya par un de ſes gardes à Alexandrie, avec ordre de ne la remettre à Cleopatre que le jour de la naiſſance de la Princeſſe, qui ſe devoit celebrer avec beaucoup d'éclat. Ses ordres furent executés. La caiſſe fut renduë au milieu de la joye, qui par-là fut changée en triſteſſe & en pleurs. Le peuple animé par une barbarie auſſi dénaturée, courut aux armes, & ne ſongea qu'à empêcher ce monſtre de remonter jamais ſur le trône. On leva une armée, dont le commandement fut donné à Marſias, que la Reine avoit nommé General, & l'on prit toutes les précautions poſſibles pour la défenſe du Royaume.

Mais comme les mauvais Rois ne ſont deſtiné de la providence que pour le châtiment des peuples, elle permit que les Alexandrins fuſſent battus : cependant Cleopatre qui ne ſe décourageoit point, implora le ſecours de ſon gendre Demetrius Roi de Syrie. Il vint en Egypte ; mais à peine y fut-il arrivé, que ſes ſujets, dont il étoit l'horreur & le fleau, ſe révolterent contre lui, & l'obligerent d'abandonner l'Egypte pour aller défendre ſes propres Etats. Cleopatre le ſuivit de près : elle ſe croyoit hors d'état de réſiſter au tyran ; ainſi elle mit tous ſes tréſors ſur des vaiſſeaux,

& ſe refugia en Syrie. Dès que cette Princeſſe eut quitté Alexandrie, Phyſcon s'y rendit, s'affermit dans ſon gouvernement, & pour ſe venger de Demetrius, il lui déclara la guerre, en appuyant l'uſurpation d'Alexandre Zebina; que de nouveaux interêts l'obligerent enſuite d'abandonner.

Après tant de maux ſoufferts ſous un ſi méchant Roi, le plus cruel de tous ceux qui ayent gouverné l'Egypte, Phyſcon mourut & laiſſa le trône d'Egypte à Cleopatre ſa niéce qu'il avoit épouſée, après avoir répudié ſa mere Cleopatre. Il autoriſa cette Princeſſe à diſpoſer de la couronne en faveur de celui de ſes deux fils qu'elle voudroit choiſir. Ce fut l'aîné nommé Lathure que les peuples l'obligerent de placer ſur le trône; mais comme elle y avoit été contrainte par des mouvemens populaires, elle eut l'adreſſe & la méchanceté, malgré la ſoumiſſion de Lathure, de le chaſſer de l'Egypte, & d'y faire venir Alexandre ſon cadet, à qui elle avoit fait donner le Royaume de Cypre. Il regna donc en Egypte au lieu de ſon frere. Mais enfin, Cleopatre elle-même, laſſe de ſon fils Alexandre, & ne voulant plus avoir d'aſſocié à l'autorité ſuprême, réſolut auſſi de s'en défaire. Ce Prince en fut averti, & fit retomber ſur elle le malheur dont elle vouloit l'accabler. Les Alexandrins furent ravis d'être débarraſſés de ce monſtre; mais ils ne pardonnerent pas au fils d'avoir fait mourir ſa mere, quoique criminelle: ils le chaſſerent, & rappellerent Ptolomée Lathure qu'ils remirent ſur le trône, où il ſe maintint juſqu'à ſa mort. La ville de Thebes qui s'étoit révoltée, & qui avoit eu le courage de ſoutenir un ſiege de trois ans, fut priſe par ce Prince, & châtiée ſi rudement, que la plus grande & la plus riche ville d'Egypte devint la plus pauvre, la plus petite & la plus malheureuſe.

Il ne vécut pas long-temps depuis cette expedition, & mourut après un regne de trente-ſix ans, à le prendre de la mort de ſon pere, dont il en avoit regné onze conjointement avec ſa mere en Egypte, dix-huit en Cypre, & ſept tout ſeul en Egypte après la mort de ſa mere. Sa fille Berenice lui ſucceda: il n'avoit qu'elle d'enfant légitime; elle eſt auſſi connuë ſous le nom de Cleopatre. C'étoit l'uſage de cette maiſon que tous les fils euſſent le nom Ptolomée, & les filles celui de Cleopatre. On les diſtinguoit enſuite par des ſurnoms tirés ou de leur caractere, ou de quelque événement particulier, ſoit de leur naiſſance, ſoit de leur regne.

Il y avoit déja ſix mois que cette Princeſſe regnoit, quand Sylla, dictateur perpetuel, c'eſt-à-dire, maître abſolu de Rome, s'aviſa d'envoyer pour Roi d'Egypte Alexandre, fils de celui qui avoit fait mourir ſa mere. Le tempéramment que prirent les Alexandrins pour éviter de ſe broüiller avec les Romains, ou d'avoir une guerre civile, fut de faire un mariage entre la Reine & le nouveau Roi. Alexandre qui ne vouloit tenir la couronne que de lui ſeul, fit mourir la Reine dix-neuf jours après le mariage, & regna ſeul quinze ans; mais il accabla ſes ſujets par de nouvelles cruautés. Les Alexandrins, plus fatigués que les autres, ſe ſouleverent, le chaſſerent & appellerent Ptolomée *Auletes* ou le *Fluteur*. Alexandre implora le ſecours des Romains: ces ſages Républicains perſuadés du mauvais caractere de ce Prince, refuſerent de le rétablir.

Ainſi Auletès reſta ſeul maître de la couronne. Il eut encore le nom de *Dionyſios*, ou de *nouveau Bacchus*; qualités qui ne font point l'honneur à ſa mémoire. Il ſe

piquoit d'être le meilleur joüeur de flûte de ſon Royaume ; & voulut en diſputer le prix dans des jeux publics ; & comme un autre Bacchus, il ſe deguiſoit ſouvent en habit de femme pour faire dans les Bacchanales les extravagances qui ne convenoient qu'à des femmes impudiques. Voilà quelle fut l'origine de ces deux noms. Il n'eut pas le talent de gouverner mieux que les autres ; & ſes ſujets eurent le courage de le chaſſer, & de mettre en ſa place ſa fille Berenice. Cependant il eut le bonheur de remonter ſur le trône par le ſecours des troupes Romaines qui reſterent en Egypte pour l'y maintenir. Après quoi il fit mourir ſa fille Berenice, qui avoit porté la couronne en ſon abſence. Il ſe défit même de tous les gens riches qui avoient abandonné ſon parti : il trouvoit moyen par ſes cruautés & les confiſcations qu'il faiſoit, de lever les ſommes extraordinaires qu'il avoit promiſes à Gabinius General des Romains, qui avoit travaillé à ſon rétabliſſement, & mourut cinquante & un ans avant l'Ere Chrétienne, laiſſant deux fils & deux filles. Son teſtament donnoit la couronne à l'aîné des fils & à l'aînée des Princeſſes ; ce qu'il faiſoit pour les obliger à ſe marier enſemble, ſuivant la coutume obſervée juſqu'alors par les Ptolomées. Et comme ils étoient fort jeunes l'un & l'autre, leur pere les avoit laiſſés ſous la tutelle du Sénat Romain. C'eſt cette Princeſſe ſi connuë dans l'hiſtoire par ſes galanteries avec Ceſar, & par ſon mariage avec Marc-Antoine. Ils ne furent pas long-temps unis. Ptolomée qui ne vouloit pas déferer au teſtament de ſon pere, priva ſa ſœur de la portion du Royaume qui lui avoit été léguée. Comme elle avoit du courage, elle étoit allée juſques en Syrie pour y lever des troupes, avec leſquelles elle prétendoit ſe ſoutenir contre ſon frere. Ils étoient tous deux armés, lorſque Pompée qui venoit d'être battu à la bataille de Pharſale, s'y retira, dans l'eſperance qu'il ſeroit favorablement reçu d'un Roi, dont il avoit rétabli le pere ſur le trône. Pompée en approchant de la côte, fit demander à Ptolomée ſon ſecours & une retraite dans ſa diſgrace. Le Roi d'Egypte étoit mineur & gouverné par Pothin Eunuque favori, & par Achillas Géneral de ſes armées. Ces deux Miniſtres conſulterent, avec Théodote Précepteur du jeune Roi, ſur la conduite qu'ils tiendroient à l'égard de Pompée. Les avis furent partagés, & ils ſuivirent le parti le plus honteux, qui dans la ſuite les perdit tous. Ils reçurent donc Pompée dans une chaloupe ; & ſous prétexte de le conduire à l'Audience de Ptolomée, ils le poignarderent dès qu'ils ſe virent près du bord, lui couperent la tête, & jetterent le corps ſur le rivage, où il n'eut pas d'autre ſépulture, que celle qui lui fut donnée par un de ſes affranchis, aſſiſté d'un vieux Romain qui ſe rencontra-là par hazard.

Ceſar qui ſuivoit Pompée entra dans Alexandrie, où on lui preſenta la tête d'un ennemi, qu'il ne pouvoit s'empêcher de reſpecter dans ſon malheur. Ce ſpectacle qui faiſoit horreur, lui tira des larmes de compaſſion, & il lui rendit les honneurs de la ſépulture. A peine fut-il arrivé qu'il demanda le payement de ce qui lui étoit dû par Auletès, & voulut prendre connoiſſance du differend qui étoit entre Ptolomée & ſa ſœur Cléopatre. Pothin premier miniſtre de Ptolomée, prit cette occaſion pour rendre Ceſar odieux à la nation : il dépoüilla les temples de tous les tréſors qui s'y trouvoient, fit manger le Roi & tous les Grands dans la vaiſſelle de terre ou de bois ; & lui-même, ce qui eſt rare dans ces tyranniques miniſtres, prit la réſolution d'y

d'y manger auſſi, & fit dire ſous main que Ceſar avoit enlevé tout l'or & l'argent, & même toute la vaiſſelle. Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre Ceſar, fut de voir qu'il ſe déclaroit Juge entre Ptolomée & Cléopatre, & qu'il les citoit à comparoître devant lui pour décider de leurs differends. Il ordonna qu'ils euſſent à licentier leurs troupes, & à venir plaider leur cauſe devant lui pour recevoir le jugement qu'il daigneroit prononcer. Cet ordre fut regardé comme un attentat fait à la Majeſté ſouveraine; au lieu que Ceſar prenoit la choſe comme arbitre, ſe croyant autoriſé par le teſtament d'Auletès, qui avoit mis ſes enfans ſous la tutelle du Sénat & du peuple Romain, qu'il repréſentoit en cette occaſion en qualité de Dictateur.

Cléopatre avoit oüi dire que Ceſar étoit galant; elle réſolut de le prendre par ſon foible, & par-là de ſe le rendre favorable dans une affaire auſſi importante que celle d'une couronne. Elle demanda donc de comparoître en perſonne, & de plaider elle-même ſa cauſe. Mais pour n'être point arrêtée par ſon frere, qui étoit toujours maître d'Alexandrie, elle ſe fit empaqueter dans un lit, & fut portée ainſi juſques dans l'appartement de Céſar. On la déchargea doucement aux pieds du Dictateur, qui fut agréablement ſurpris de voir ſortir d'un paquet une femme toute parée. Il ne fallut que cette vûë pour faire gagner le procès de Cléopatre. Ptolomée qui ſût que la Princeſſe étoit dans le palais & dans l'appartement même de Céſar, ſortit comme un furieux, & ſe mit à la tête de la populace qui fondit en tumulte ſur le Dictateur. Il auroit été accablé, ſi après s'être rendu maître de Ptolomée, il n'eût paru dans un endroit élevé du palais pour aſſurer le peuple qu'il ne feroit rien ſans ſon approbation.

En effet, le lendemain il fit comparoître Ptolomée & Cléopatre dans une aſſemblée générale, où il fit lire le teſtament du feu Roi, qui ordonnoit que les aînez de ſes fils & de ſes filles ſe marieroient enſemble, ſelon la coutume obſervée dans ſa maiſon, & regneroient conjointement ſous la tutelle du peuple Romain. Il ordonna l'execution du teſtament; il fit même quelque choſe de plus, car il donna en pur don le Royaume de Cypre, poſſedé par les Romains, au jeune Ptolomée & à Arſinoé ſa ſœur, qui étoient les deux autres enfans d'Auletès. Toute la nation fut contente de ce jugement, à l'exception de Pothin qui avoit réſolu de chaſſer Cléopatre, & qui préjugeoit bien que la réconciliation ne ſe feroit qu'aux dépens de ſa vie. Ce fut pour empêcher l'execution de ce decret, qu'il fit venir Achillas à la tête de l'armée pour ſe rendre maître de Céſar, ou le faire ſortir d'Alexandrie: & avec vingt mille hommes qu'il avoit, il croyoit accabler les Romains qui étoient en petit nombre; mais Céſar les poſta ſi bien, qu'il ſe trouva hors d'inſulte. Il prévit même que les Egyptiens ne pouvant pas ſe rendre maîtres de lui du côté de la terre, chercheroient à ſurprendre le port: mais il mit garniſon dans le Phare, & par-là il s'aſſura du port & ſe conſerva la communication avec la mer. Il brûla lui-même la flotte de Ptolomée, dont les vaiſſeaux enflammés s'approchant trop près des maiſons qui étoient ſur le port, communiquerent le feu à cette fameuſe bibliotheque qu'on avoit été pluſieurs ſiécles à former.

Ceſar ne fut pas long-temps à recevoir du ſecours par terre & par mer: juſques-là il ſe fortifia dans ſon quartier, & ſe tint ſur la défenſive. Ptolomée qui étoit entre les mains de Ceſar, animoit ſecrettement ſes miniſtres & ſes troupes: ſes lettres furent

interceptées ; & la mort que Ceſar lui fit ſouffrir, fut la ſuite de ſa trahiſon. Le frere cadet de ce jeune prince ſucceda aux droits de l'aîné ; & Ceſar après bien des traverſes & beaucoup de ſang répandu : après avoir couru même plus d'une fois riſque de la vie, donna la couronne d'Egypte à Cleopatre & à ſon jeune frere qui n'avoit qu'onze ans. Il fit conduire à Rome Arſinoé qu'il avoit priſe à cette guerre, & elle marcha enchaînée à ſon triomphe : après quoi il la mit en liberté ; il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, mais elle ſe retira en Aſie, où Marc-Antoine la trouva après la bataille de Philippe, & la fit mourir à la ſollicitation de ſa ſœur Cleopatre. Cette princeſſe ne ſe contenta point de regner avec ſon frere ; elle voulut être ſeule ſur le trône ; & pour en venir à bout, elle empoiſonna le Roi ſon mari. Maitreſſe abſoluë du Royaume : elle ſe déclara toujours pour le parti de Ceſar, & refuſa conſtamment de donner du ſecours à Caſſius, l'un des meurtriers du Dictateur. Lorſque Marc-Antoine fut en Aſie à la pourſuite de Caſſius, Cleopatre le vint joindre à Tarſe en Cilicie, pour ſe juſtifier de l'accuſation que l'on formoit contre elle d'avoir favoriſé le parti des meurtriers de Ceſar. Les mêmes moyens qui lui avoient ſervi à gagner ſon procès auprès du Dictateur, la juſtifierent auprès de Marc-Antoine. Elle lui rendit pluſieurs viſites dans les differentes provinces, où il conduiſoit les armées Romaines auſquelles elle fit des largeſſes conſiderables. Elle engagea même Marc-Antoine à donner la bataille navale d'Actium, qui perdit Antoine, & rendit Auguſte maître abſolu de tout l'Empire. Cleopatre s'enfuit au milieu de la bataille, & entraîna avec elle tous les vaiſſeaux Egyptiens. Antoine qui la vit fuir, crut que tout étoit perdu : il abandonna la partie pour la ſuivre, & ceda par ſa retraite la victoire à Auguſte. Cléopatre s'enfuit à Alexandrie, & Marc-Antoine en Lybie. La Reine d'Egypte crut qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de faire paſſer la flotte de la Mediterranée dans la mer Rouge, & de chercher quelque retraite écartée pour ne pas tomber entre les mains d'Auguſte. Ce deſſein échoüa, parce que les Arabes mirent le feu aux vaiſſeaux qu'elle avoit ſur la mer Rouge. Elle ne déſeſpera pas néanmoins de ſe rétablir ; elle trahit ſecrettement Antoine ; & le réduiſit à la dure néceſſité de ſe tuer lui-même. Auguſte ménagea Cléopatre pendant quelque temps ; mais quand il ſe vit maître de l'un & de l'autre, il fit bien preſſentir qu'il ne l'avoit flattée que pour conſerver ſes tréſors, & pour honorer ſon triomphe de la préſence d'une auſſi grande Reine. C'eſt ce qui la détermina, pour éviter cette infamie, de ſe faire mourir par la morſure d'un de ces aſpics connus en Egypte, dont la piqueure tuë en moins de trois heures, ſans cauſer aucune douleur.

Cette Princeſſe qui joignoit de grands talens naturels à une grande corruption de mœurs, avoit regné 22. ans depuis la mort de ſon pere, & en avoit vécu 39. Outre le Grec & le Latin, elle ſavoit encore aſſez de langues pour n'avoir pas beſoin d'interprete, lorſqu'elle vouloit parler à tous les peuples voiſins de ſes Etats. Son regne fut le dernier de la maiſon des Ptolomées en Egypte, où cette famille avoit regné 294. ans depuis la mort d'Alexandre.

Cet évenement arrivé trente ans (1) avant l'Ere vulgaire rendit l'Egypte Province

(1) 30. ans avant J. C.

de l'Empire. Elle fut gouvernée par un préfet tiré du corps des Chevaliers-Romains juſques à l'année 641. de l'Ere Chrétienne, que cette Province fut enlevée aux Empereurs d'Orient par les Sarrazins. Si le portrait que Plutarque a fait de Cléopatre eſt veritable, ce devoit être la Princeſſe du monde la plus accomplie. Il prétend que le ſon de ſa voix étoit touchant & harmonieux, ce qui eſt le premier attrait des belles perſonnes, outre un teint frais, un air engageant, une humeur commode & une taille libre, elle avoit encore l'eſprit vif & délicat, penſoit toujours bien, & ne parloit qu'à propos. On voyoit même en elle ces graces inimitables que la ſeule nature peut donner, & que la peinture ne peut jamais exprimer parfaitement.

Nous réſervons pour la fin du chapitre ſuivant, les autres démembremens qui ſe ſont faits de l'Empire d'Alexandre. Mais pour indiquer à préſent aux perſonnes qui ont beſoin de lectures, les auteurs qu'il faut examiner pour connoître la ſuite des troubles que la mort d'Alexandre à cauſés dans l'univers, voici à peu près ce que j'en penſe.

LIVRES A LIRE SUR LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Nous avons beaucoup de livres ſavans où l'on peut s'inſtruire de ce ce qu'il y a de plus conſiderable dans la vie des ſucceſſeurs de ce Conquerant. M. *Vaillant* a donné deux hiſtoires excellentes, l'une des *Seleucides*, ou des Rois de Syrie, l'autre, des *Ptolomées* ou des Rois d'Egypte. Il ne s'eſt pas contenté de faire un tiſſu exact de tout ce que l'hiſtoire ancienne rapporte de ces Rois; il a de plus appuyé ſa narration ſur les monumens qui ſont reſtés de ces anciens temps. Les médailles ſur-tout, lui ont ſervi à expliquer bien des faits & des uſages que les hiſtoriens ne font qu'indiquer. Le Pere *Noris* Auguſtin d'Italie, qui a depuis été Cardinal, a donné un ouvrage encore plus ſavant que ceux de M. Vaillant. Ce ſont ſes *Epoques Syro-Macedoniennes*. Ce n'eſt pas à la verité une hiſtoire ſuivie; ce ſont des chapitres détachés qui regardent principalement l'origine & l'époque des villes de Syrie les plus conſiderables. Que de lumieres dans cet excellent & ſavant ouvrage! Mais c'eſt un malheur pour des lecteurs ordinaires que tous ces livres ne puiſſent pas leur ſervir de lecture courante & familiere, non plus que les antiquités de Macedoine de *Crophius*. Il faut donc avoir recours à d'autres auteurs: ceux-ci ne peuvent ſervir que pour être conſultés dans le beſoin, ou pour être lûs par les ſavans; très-peu même ſont en état d'en faire uſage. Le ſeul auteur qui a developpé ces regnes d'une maniere claire, exacte & ſuccincte eſt le ſavant M. *Prideaux* dans ſon *Hiſtoire du peuple Juif*: c'eſt le morceau de ſon livre qu'il a le mieux travaillé, & nous n'avons pas fait difficulté d'abandonner quelquefois *Uſſerius* pour ſuivre ce grand homme, dont l'ouvrage qui eſt traduit en François depuis quelques années, n'eſt pas moins eſtimé parmi nous qu'il l'eſt en Angleterre, où il a eu une réputation digne de ce Savant, l'un des plus exacts écrivains qu'il y ait dans cette nation ſi féconde en profonds Litterateurs.

Si l'ouvrage de M. *Prideaux* ne ſuffit pas, il pourra du moins ſervir de guide pour la lecture des originaux: car quelque bons que ſoient les modernes, il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient faits pour épargner la lecture des anciens; ils doivent ſeulement tenir lieu d'introduction. C'eſt par ces lectures préliminaires qu'on doit prendre du goût & des principes pour l'étude des premiers hiſtoriens de chaque nation,

& tout écrivain moderne qui prétendra nous diſpenſer de la lecture des anciens Auteurs, ne ſauroit être qu'un mauvais copiſte, qui craint que ces premiers écrivains ne ſervent de pieces de comparaiſon pour connoître ſes défauts, ou pour appuyer la juſte cenſure qu'on feroit de ſes ouvrages.

Quinte-Curce dans ſon X. livre de l'hiſtoire d'Alexandre donne les principes de toutes les diviſions qui arriverent après la mort de ce conquerant. *Trogue Pompée*, c'eſt-à-dire, *Juſtin* ſon abbreviateur, eſt un de ceux qui a le mieux developé ces regnes ſi compliqués & ſi embarraſſés des ſucceſſeurs de ce prince. C'eſt à quoi ſont employés les XIII. XIV. & les autres livres juſqu'à la fin du XIX. Il reprend cette hiſtoire à la fin du XXIII. livre, & la conduit juſqu'à la fin du XXXVI. Il la continuë enfin dans les livres XXXIX. & XL. Il le fait avec préciſion, parce que ſon objet étoit de renfermer beaucoup de matieres en peu de paroles. Peut-être y faut-il joindre quelques correctifs; mais on les trouve aiſément dans *Diodore de Sicile*, qui commence au XVIII. livre de ſa Bibliotheque l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre. La perte que l'on a faite des derniers livres de cet habile hiſtorien, nous oblige à rechercher dans d'autres écrivains cette portion de l'hiſtoire ancienne que Diodore aſſez proche de ces temps avoit traitée ſans doute avec exactitude, parce que vivant ſous Ceſar & Auguſte; ayant même extrêmement voyagé pour recouvrer les mémoires néceſſaires pour la compoſition de ſon ouvrage, il avoit pû la mieux developer qu'aucun autre, comme il paroît par les commencemens qu'il en a donnés dans ce qui nous reſte, ſoit de ſon hiſtoire, ſoit des fragmens qui s'en ſont conſervés.

On peut réparer cette perte par la lecture des XII. & XIII. livres des *Antiquités Judaïques de Joſephe*. Comme l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre eſt extrêmement compliquée avec celle de la nation Judaïque, ſoit par les bienfaits qu'elle a reçûs de ces princes, ſoit par les maux qu'elle en a ſoufferts, Joſephe a été attentif à marquer la ſuite de leurs actions & de leurs guerres; occupé cependant de ſon objet, il ne dit que ce qui a rapport à ſa nation. Les autres parties de cette hiſtoire ſe doivent lire dans *Appian* d'Alexandrie, qui a traité avec aſſez de détail & d'exactitude les guerres que les Romains eurent avec les Rois de Syrie. Il ſeroit avantageux que nous euſſions ce qu'il avoit fait ſur les Rois d'Egypte. Il étoit d'Alexandrie, vivoit ſous Trajan, ainſi 130. ans ſeulement après la chute de ce Royaume; & l'on préjuge qu'il avoit examiné cette hiſtoire avec l'affection que l'on porte ordinairement à ſa patrie. Quoique ſon ſtyle & ſa maniere d'écrire ne ſoient pas dans cette correction, qu'on trouve dans les plus grands maîtres, on croit cependant que la verité hiſtorique y eſt aſſez bien conſervée: ſouvent il a été copiſte, mais il a eu devant les yeux *Polybe* & *Plutarque*, qu'on peut regarder comme de grands auteurs en matiere hiſtorique. *Pauſanias* peut même donner quelques lumieres par differens traits diſperſés dans ſa deſcription de la Grece. Mais cette lecture ne convient qu'à des lecteurs ſavans, & non à ceux qui ne ſont pas en état de lire les originaux.

Ce ſera donc auſſi dans les livres IV. & V. de *Polybe*, & dans les fragmens qui nous reſtent de cet habile écrivain, qu'il faudra puiſer une partie du détail de l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre. Les guerres ou les liaiſons qu'ils eurent avec les Romains ont ſouvent confondu leur hiſtoire. Ainſi les livres XXXI. XXXII. & XXXIII.

de *Tite-Live* fourniront de grandes lumieres pour cette portion de l'hiſtoire Grecque, quoiqu'on ſoit obligé de la remanier encore, quand il ſera queſtion d'étudier l'hiſtoire Romaine. Auſſi voyons-nous que *Florus* dans ſes livres II. & III. & *Eutrope* dans ſon IV. n'ont pas manqué de toucher ce qui regarde cette hiſtoire, dès qu'elle a eu quelque rapport avec celle de Rome, qui étoit leur objet principal. Enfin il ne faut pas négliger l'un des plus grands maîtres en matiere de verité hiſtorique. C'eſt *Plutarque*, qui dans la vie d'Eumenès, de Demetrius, de Pyrrhus, de Cléomenès, & même de Quintus Flaminius & de Paul Emile, a marqué tout ce qu'il y a de grand, de beau & d'inſtructif dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre. Nous avons déja dit qu'il ne faut pas croire que tout ſoit grand dans une grande hiſtoire. Elle eſt belle & néceſſaire, quand elle peut nous repreſenter un grand nombre de faits brillans & inſtructifs, capables de former un homme d'Etat pour les affaires publiques, un Capitaine pour la guerre, ou donner des mœurs & des principes à un bon citoyen pour ſe conduire ſagement.

PLUTARQUE a paſſé de tous temps pour un treſor de l'ancienne hiſtoire Grecque & Romaine. Quoiqu'il ait vécu ſous Domitien, Nerva & Trajan, temps où la bonté des études commençoit à dégenerer, cependant il atteint l'art de la narration, qu'il ſait diverſifier par des faits importans, par des hiſtoires agréables, mais inſtructives, par les mœurs des nations qu'il avoit étudiées, & qu'il ſait rapprocher de chaque hiſtoire particuliere. On ne peut pas, à la verité, le mettre au rang des premiers maîtres de l'hiſtoire, tels que Thucydide, Xenophon, Polybe & Tite-Live; mais il doit au moins ſe trouver à la tête du ſecond ordre. Il a rempli ſon objet, qui étoit d'écrire des mémoires & des vies: il l'a fait même d'une maniere ſi intereſſante, qu'il a trouvé le moyen par cette grande diverſité de choſes dont il étoit rempli, & qu'il applique à propos, d'attacher & d'inſtruire les lecteurs les plus difficiles. Il n'y a pas juſques aux célébres courtiſanes de l'antiquité qui n'ayent trouvé place dans les vies qu'il a publiées des grands hommes. Il le fait ſans doute pour montrer que ces perſonnes n'ont pas été moins célébres en leur genre, que les plus grands capitaines, ou que les plus habiles politiques.

Pour finir ce que j'ai deſſein de marquer ſur l'hiſtoire Grecque, je dirai que ſi on veut encore tirer plus d'avantage des vies des hommes illuſtres de Plutarque, on les doit lire dans l'ordre ſuivant, qui étant celui que la chronologie nous indique, peut faire connoître les endroits les plus brillans de l'hiſtoire Grecque. *Theſée* eſt le premier auquel Plutarque a donné place dans ſa collection. Comme il vivoit plus de douze cens ans avant l'Ere Chrétienne, cet hiſtorien eſt obligé d'avoüer qu'avant le regne de ce Prince, on ne trouve rien de certain, ni de bien developé dans l'hiſtoire Grecque. *Lycurgue*. qui eſt le ſecond dont il faut étudier la vie a paru plus de 900. ans avant J. C. Les temps lumineux de l'hiſtoire Grecque ne viennent que pluſieurs ſiecles après. C'eſt à *Solon* que Plutarque les fait commencer: il vivoit environ 600. ans avant l'Ere vulgaire. *Ariſtide*, *Themiſtocles* & *Cimon* qui paroiſſent enſuite, vécurent en même-temps, c'eſt-à-dire, ſous Xerxès, qui fit dans la Grece cette irruption ſi honteuſe à la Perſe. *Periclès*, *Miltiade*, *Alcibiade* & *Lyſander* qui doivent ſuivre, parurent dans la guerre du Peloponeſe, c'eſt-à-dire, un peu plus de 400. ans

avant l'Ere Chrétienne. *Artaxerxès Mnemon*, dont nous avons déja parlé dans l'hiſtoire des Perſes, avoit pris quelque part à cette guerre : c'eſt pourquoi Plutarque a crû le devoir placer avec les hommes illuſtres de la Grece. *Ageſilas*, *Pelopidas*, *Timoleon* & *Dion* qui doivent ſuivre, parurent, peu de temps avant le regne de Philippe. *Demoſthene*, qui fut le protecteur de la liberté chancelante des Atheniens, devint par-là le plus grand ennemi de Philippe. L'hiſtoire d'*Alexandre*, qu'on doit lire enſuite, ſe rapproche beaucoup plus des temps les plus connus de nos hiſtoires ; c'en eſt même le plus illuſtre phenomene, car c'eſt ainſi qu'on doit appeller la vie de ce conquerant, par le peu de temps qu'elle a duré. Enfin l'on voit diſparoître peu à peu tout le brillant de cette hiſtoire dans les vies de *Phocion*, d'*Eumenès*, de *Demetrius*, de *Pyrrhus*, d'*Aratus*, d'*Agis*, de *Cleomenès* & de *Philopoemen*, dont les uns ont été les perturbateurs de leur patrie, & les autres les derniers ſoutiens de la liberté des Grecs. Voilà l'ordre que preſcrit la chronologie. Cela ne doit pas empêcher de ſuivre les vûës de Plutarque, & de relire alternativement la vie d'un Grec & d'un Romain pour les comparer & voir la reſſemblance ou la difference de leurs caracteres : car Plutarque eſt de ces auteurs qu'on ne ſe laſſe jamais de lire, & ſur lequel on eſt obligé de repaſſer plus d'une fois.

CHAPITRE XIV.

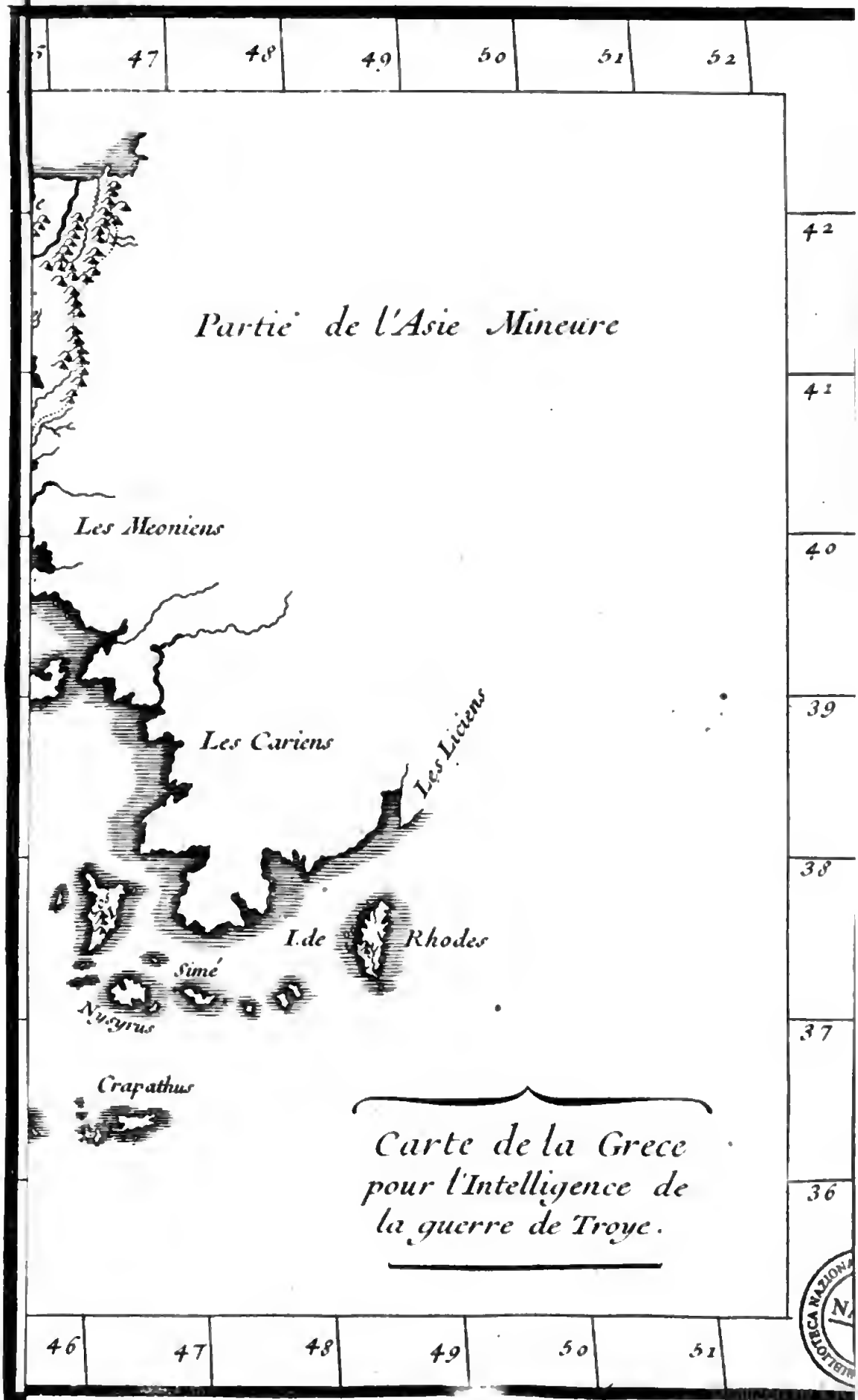
Hiſtoire des Royaumes d'Aſie qui ont rapport à l'hiſtoire Grecque.

QUOIQUE l'hiſtoire des Royaumes d'Aſie ne nous ſoit connuë que par les Grecs, & que tous les évenemens qu'il en faut ſavoir, ſoient compris dans l'hiſtoire generale de la Grece, il n'eſt pas cependant hors de propos d'en donner ici quelque notion particuliere. Je ne parlerai point du Royaume des Scythes, des Amazones, & de ces autres nations barbares, dont les anciens ne nous ont donné que des idées confuſes ou très-équivoques. L'hiſtoire de Troye eſt la premiere & la plus certaine de celles qui nous ſont connuës.

ROYAUME DE TROYE.

CETTE Province fut poſſedée d'abord par ceux qui les premiers s'emparerent de la Phrygie & de la Lydie. Celui qui paroît en avoir fait une eſpece d'Etat ſeparé, eſt Scamandre, (1) que les anciens Troyens regardoient comme un de leurs Dieux tutelaires, c'eſt-à-dire, comme un des chefs de la Colonie qui s'en empara ; & ſelon l'uſage de ces premiers temps, il donna ſon nom à un fleuve. Il paroît qu'il étoit originaire de l'Iſle de Crete, auſſi-bien que ſon fils Teucer : Virgile même paroît l'inſinuer, en diſant que la Crete étoit le berceau de Troye. Dardanus (2), qui vint d'Italie, paſſa dans cette Province, & y eut le premier la qualité de Roi. Scamandre & Teucer négligerent ce titre, ou ne le purent prendre, à cauſe du peu de mon-

(1) Diodor. lib. V. Homer. Iliad. 20. (2) III. Æneid.



Carte de la Grece pour l'Intelligence de la guerre de Troye.

de qu'ils avoient ſous leur domination. Si l'on croit avec les anciens que le Royaume de Troye a ſubſiſté 296. ans, on ne peut ſe diſpenſer de dire que Dardanus eſt arrivé dans la Troade 1506. ans avant l'Ere vulgaire : il y fut reçû par Teucer qui lui donna un établiſſement conſiderable & ſa fille Baté en mariage. Dardanus regna 31. ans, & laiſſa deux enfans, Ilus & Erichton. Le premier n'eut point de poſterité ; mais le ſecond épouſa Aſtioché, dont il eut un fils nommé Tros, en l'honneur duquel la Province quitta le nom de Dardanie pour prendre celui de Troade. Il mourut après un regne de 60. ans, & laiſſa trois fils, Ilus, Aſſaracus & Ganymede.

La fable a dit que ce dernier pour ſa beauté avoit été enlevé par Jupiter, qui s'en ſervoit dans les Cieux pour lui verſer le Nectar ; mais la verité eſt que Tantale Roi de Lydie fit cet enlevement, & que ce fut pour s'en venger qu'Ilus frere aîné de Ganymede lui déclara cette guerre ſanglante qui obligea Tantale de quitter l'Aſie. C'eſt néanmoins ce qu'il eſt difficile d'accorder avec l'hiſtoire des Rois de Troye.

Aſſaracus deuxiéme fils de Tros fut pere de Capis, & ayeul d'Anchiſe, & par conſéquent biſayeul d'Enée. Ilus, comme aîné, ſucceda au Royaume de ſon pere, & bâtit la citadelle de Troye, à laquelle il donna le nom d'Ilium. On prétend qu'il reçut du Ciel le Palladium, qui étoit une ſtatuë de trois coudées de haut, repréſentant une fille armée, qui par une rareté peu connuë dans ces premiers temps, avoit les pieds ſeparés de maniere qu'elle ſembloit vouloir marcher. C'étoit l'uſage de ces ſiecles reculés & barbares, que tout ce qu'on trouvoit beau & parfait étoit plutôt attribué aux Dieux qu'aux hommes. Et pour attirer à cette image les reſpects & la veneration des peuples, on publia qu'Ilus, pour l'avoir touchée, en avoit été puni de la perte de la vûë qu'il ne recouvra qu'en appaiſant la colere des Dieux juſtement irrités de cette irreverence. On s'imagina dans la ſuite que les deſtins de cet Etat étoient attachés à cette image ; & les Romains qui ſe vanterent depuis de la poſſeder, crurent lui devoir la grandeur & l'étenduë de leur empire & la gloire de leurs conquêtes. Ilus, à la difference de ſes peres, s'allia dans la Grece & ſe maria avec Euridice fille d'Adraſte.

De ce mariage naquit Laomedon Roi de Troye après ſon pere ; ce fut lui qui bâtit les murs de cette ville, il les fit conſtruire avec tant de magnificence, que les anciens qui vouloient du merveilleux en toutes choſes, s'imaginerent que les Dieux mêmes y avoient travaillé. Quelque temps après, la Troade fut affligée de la peſte ; & l'oracle conſulté ſur les moyens de faire ceſſer cette maladie, n'en marqua point d'autre que d'expoſer Heſione, la plus belle des filles de Laomedon. Hercule qui voyageoit par mer fut obligé de prendre terre dans ce pays-là, & y arriva fort à propos pour délivrer cette victime, qu'il maria avec Telamon ſon compagnon de voyage. De ce mariage naquit le ſecond Teucer, fondateur d'une colonie Grecque dans l'Iſle de Cypre.

Laomedon eut enſuite le malheur de ſe broüiller avec Hercule, qui ne lui pardonna point, mais le dépoüilla de ſon Royaume pour le donner au plus jeune de ſes enfans, qu'on appelloit alors Podarcès, & qui eſt mieux connu ſous le nom de Priam. Quelques auteurs aſſurent que Laomedon avoit épouſé en ſecondes nôces une fille d'Atrée Roi de Micenes : ainſi Priam étoit couſin germain d'Agamemnon ; & ce fut

peut-être là le motif qui détermina Hercule à lui donner la couronne de Troye.

Priam ſixiéme Roi de Troye fut marié deux fois ; la premiere avec Arisba fille de Merope ; la ſeconde avec Hecube fille de Dynas, ou de Cyſſœus Roi de quelque partie de la Thrace. Il en eut Hector ſon fils aîné, & Alexandre Paris, de qui la naiſſance cauſa la ruine de ſa patrie & de ſa famille. Hecube eut encore huit autres garçons & quatre filles qui furent tous les victimes des Grecs dans la guerre de Troye. Le Royaume de Priam ne laiſſoit pas, quoique d'une médiocre étenduë, d'être aſſez conſiderable, parce qu'outre une famille nombreuſe dont il étoit le chef, il poſſedoit une ville importante, bien peuplée, & une Province cultivée avec ſoin par un peuple actif & laborieux. Hector fils aîné de Priam avoit épouſé Andromaque, de laquelle il n'avoit, quand il fut tué, que deux jeunes enfans, Aſtianax & Laodamas. Alexandre ſecond fils de Priam s'étoit marié à Oenone qu'il mépriſa dans la ſuite, lorſque pour ſon malheur particulier & pour celui de ſa patrie, il réſolut de voyager dans la Grece.

Il paroît que le motif de ce voyage étoit la neceſſité où ſe trouvoit Alexandre de chercher un établiſſement convenable à ſa naiſſance, parce que le Royaume de ſon pere regardoit vraiſemblablement Hector ſon frere aîné, lequel indépendamment de la couronne qu'il devoit poſſeder un jour, avoit toutes les qualités propres à former un héros. On trouve encore une cauſe de ce voyage dans l'alliance qui étoit entre la famille de Priam & celle d'Agamemnon & de Menelas. Ainſi Alexandre alla dans le Peloponeſe : il n'y fut pas plutôt abordé, qu'il ſe laiſſa ſéduire par les charmes d'Helene ; & ces amans criminels, dont l'un violoit les droits de l'hoſpitalité, & l'autre ceux du mariage, voulurent ſe poſſeder toujours. Ils ne trouverent pas de moyen plus ſûr pour y parvenir, que de quitter la Grece & de reprendre le chemin de Troye. Ce fut le ſecond enlevement d'Helene dont la datte doit tomber vingt ans avant la deſtruction de Troye ; ainſi 1229. ans avant l'Ere vulgaire.

L'affront que reçûrent Agamemnon & Menelas par cet enlevement, les obligea de ſe préparer à la vengeance. Ils aſſemblerent tous les Rois de la Grece dans l'Achaïe, & prirent la réſolution de porter la guerre en Aſie.

AGAMEMNON Roi de toute la partie ſeptentrionale du Peloponeſe, c'eſt-à-dire, de Mycene, de Corinthe & de Sicyon, fut déclaré chef de l'entrepriſe & generaliſſime de l'armée des Grecs. Ce Prince avoit une flotte conſiderable, qui le mettoit au rang des plus puiſſans Rois : c'eſt pourquoi il fournit non-ſeulement des vaiſſeaux pour le tranſport de ſes troupes particulieres, mais il en prêta même aux Arcadiens qui n'en avoient pas. *Menelas* en faveur duquel on avoit formé cette entrepriſe, conduiſoit ſes propres ſujets qui étoient montés ſur ſoixante-ſix vaiſſeaux. Les Argiens parurent ſous la conduite d'*Eteocles*, à la mort duquel *Stenelus* prit ſa place. Une autre partie des Argiens étoit conduite par *Eurialus*. Enfin la troiſiéme partie de ces mêmes peuples étoit ſous *Diomede* Roi d'Ætolie. Le vieil *Neſtor*, qui avoit ſans doute ajouté la Meſſenie au Royaume de Pile, conduiſit ſes ſujets à cette guerre : ſa vieilleſſe & ſon experience le faiſoient regarder comme le chef de tous les conſeils. Son fils *Calchas* fit les fonctions de ſacrificateur & de prophete dans l'armée. *Agapenor* étoit à la tête des Arcadiens. Le détail ſeroit trop long & trop ennuyeux s'il falloit

falloit marquer la ſuite de tous les autres generaux : il faut ſe fixer aux plus conſiderables. *Meneſthée* conduiſoit les Atheniens ſes ſujets. *Ajax* fils de Telamon menoit les habitans de Megare & de Salamine. Les Ætoliens avoient deux chefs, *Diomede* fils de Tydée, & *Thoas* pere de Penelope. *Uliſſe* étoit à la tête des habitans de la petite Iſle d'Itaque. L'on ſait combien dans toutes les occaſions de cette guerre il ſe ſignala par ſa ſubtilité, ſes précautions & ſa prudence. Homere en a fait le héros de l'Odyſſée, pour montrer peut-être que la prudence la plus induſtrieuſe des grands hommes, telle que l'avoit Ulyſſe, n'eſt pas moins expoſée à des traverſes, que l'imprudence des hommes du commun. Les Locriens avoient pour chef *Ajax* fils d'Oilée : il fut le plus renommé, mais le plus barbare de tous les generaux des Grecs. *Achamas* & *Demophoon*, fils de Theſée, apprenoient la guerre ſous *Elphenor*, qui conduiſoit les peuples de l'Iſle d'Eubée, dont une autre partie avoit pour chef *Palamede*. Le dernier dont nous parlerons eſt le celebre *Achille* fils de Pelée, qui conduiſoit une partie des Theſſaliens. La fable dit que Thetis mere de ce Prince connoiſſant qu'il devoit mourir à la guerre de Troye, l'avoit caché dès ſa plus tendre jeuneſſe. Relegué pour ainſi dire, & déguiſé ſous un habit de fille, dans l'Iſle de Sciros, il fut reconnu par l'adreſſe d'Ulyſſe. Le Roi d'Itaque y alla, & produiſit des marchandiſes de toutes les eſpeces, où parmi des bijoux il y avoit auſſi des armes. Achille s'y attacha tout d'un coup, & Ulyſſe en prit occaſion de lui parler de la guerre de Troye, & de l'y engager.

Les préparatifs furent aſſez long ; les vaiſſeaux au nombre d'environ 1200. ſe rendirent dans le port d'Aulide. L'armée des Grecs qui étoit ſur la flotte ne montoit gueres au-delà de cens mille hommes, ce qui étoit peu conſiderable pour un ſi grand nombre de Rois & de nations liguées. Mais (1) apparemment que la difficulté de faire ſubſiſter en Aſie un plus grand nombre de troupes, les avoit déterminés à n'en pas mener davantage.

Les Troyens de leur côté aſſemblerent leurs forces & celles de leurs alliés, nous avons déja dit que Memnon y étoit venu avec un corps de troupes de la part du Roi d'Aſſyrie. L'armée de Priam n'étoit pas inferieure à celle des Grecs, ſi l'on en juge par leur longue réſiſtance ; mais ils furent battus dans une premiere action, qui décidoit preſque de la ſuite de cette guerre. Ils ne purent empêcher les Grecs de prendre terre, ni de piller toute la Province.

Ce ſiege, beaucoup moins conſiderable qu'on (2) ne l'a publié, a donné lieu aux Poëtes d'inventer des évenemens fabuleux. Il finit enfin par la ruine de la ville. Soit qu'elle ait été priſe à force de machines, ſoit qu'Enée & ſes compagnons en ayent livré une porte aux Grecs, comme le prétendent quelques auteurs ; on ne fit aucune grace à une ville ſurpriſe : elle fut ſaccagée avec toute la fureur que peut inſpirer la vengeance. Menelas y retrouva Helene ſon épouſe, à laquelle il rendit toute ſa tendreſſe. Nous avons marqué que la ville de Troye fut priſe au milieu de l'été de l'année 1209. avant l'Ere vulgaire, ſelon la ſupputation des *Marbres d'Aron-*

(1) Thucydid. lib. 1. (2) Thucydid. Ibid.

del, ou 1184. ans avant cette même Ere, ſuivant les autres Chronologiſtes. Le détail des malheurs des Troyens ſeroit trop long : il ſuffit de dire que Priam fut tué par Pyrrhus fils d'Achille, comme une victime qu'il immoloit aux mânes de ſon pere. Les Grecs ne profiterent pas de leurs victoires ; ils diſſiperent le butin qu'ils avoient fait dans le ſac de la ville, ſe détruiſirent eux-mêmes par leurs diviſions, & ſe morfondirent en attendant la ſaiſon & les vents favorables pour retourner en Europe. Depuis ce temps-là il n'eſt plus parlé de Troye, comme d'un Royaume particulier, ſoit que ſon domaine ait été uni à quelque autre Principauté, ſoit qu'elle ait été entierement détruite. Enée, contre l'ordinaire des traîtres, fut le plus heureux de tous ; & ſelon la tradition commune, il ſe retira, auſſi-bien qu'Antenor, en Italie : il aborda ſur la côte Latine, & Antenor s'engagea dans le Golfe Adriatique : nous aurons encore occaſion de parler d'eux dans la ſuite.

PHENICIE ET ROYAUME DE TYR.

LA Phénicie eſt une des premieres Provinces de l'Aſie qui fut habitée. Sidon, fils aîné de Chanaan bâtit la ville, à laquelle il fit porter ſon nom : & comme les Phéniciens étoient ſur les bords de la mer, ils ont paſſé pour les premiers navigateurs & les plus habiles commerçans de l'ancien monde. C'eſt aux deſcendans de Sidon que Tyr doit ſa fondation. Il paroît par l'Ecriture (1) qu'elle étoit très-ancienne. Joſephe qui la dit bâtie deux cens quarante ans avant la fondation du temple de Salomon, c'eſt-à-dire, mille deux cens cinquante-cinq ans avant l'Ere vulgaire, ne parle vrai-ſemblablement que de la nouvelle Tyr ; au lieu qu'Herodote, qui met ſa fondation environ 2750. ans avant Jeſus-Chriſt, parle, ſans doute de l'ancienne Tyr qui étoit en terre ferme, au lieu que la nouvelle étoit bâtie dans une Iſle fort proche du continent. Elle eut peu de réputation tant que Sidon fut une ville commerçante : ſes premiers Rois ne ſont pas connus ; il n'eſt reſté que le nom de ceux qui avoient quelque rélation avec le peuple Juif. C'eſt à *Joſephe* que nous avons l'obligation de nous les avoir conſervés. Le premier de ceux que nous connoiſſons eſt *Abibal*, qui eut pour fils & pour ſucceſſeur *Hiram* ami de David, & enſuite de Salomon. Ce fut à lui que s'adreſſerent ces deux Rois d'Iſraël, lorſqu'ils voulurent bâtir un temple au Seigneur : il les ſecourut non ſeulement par des matieres précieuſes qu'il avoit dans ſes Etats, ou que la navigation lui avoit apportées, mais auſſi par un grand nombre d'ouvriers qu'il envoya lui-même à Salomon. Après un regne de trente-quatre ans, il eut pour ſucceſſeur ſon fils *Baleazar* qui n'en regna que ſept. *Abdarſtate* qui vint après lui, périt malheureuſement la neuviéme année de ſon regne, par les mains des quatre fils de ſa nourrice, dont l'aîné nommé *Delæaſtarte* regna douze ans, & ſon fils *Aſtarte* un pareil nombre d'années. A ce dernier ſucceda ſon frere *Aſeryme* que *Philetès* ſon frere fit périr pour poſſeder la couronne, qu'il ne tint lui-même que huit mois. Il fut à ſon tour tué & détrôné par *Ithobal*, Prêtre de la Déeſſe Aſtarte qui regna trente-deux ans. Il laiſſa le trône à ſon fils *Badeſor*, qui ne le poſſeda que ſix

(1) Iſaïe. 23. 7. &c.

ans, & eut pour ſucceſſeur *Margenus* qui en regna neuf. Enfin ce dernier eut pour fils *Pigmalion* qui regna quarante-ſept ans. Ce fut la ſeptiéme année de ſon regne que ſa ſœur *Didon* fut obligée d'abandonner la Phenicie, & de ſe retirer en Afrique, où elle bâtit la ville de Carthage.

Selon Joſephe, le bâtiment du temple fut commencé par Salomon là douziéme année du regne d'Hiram: ainſi le commencement de ce Prince doit être placé 1026. ans avant l'Ere Chrétienne, & par les ſupputations que l'on vient de voir, il doit s'être écoulé ſoixante-treize ans depuis la douziéme année de ce Prince juſqu'au regne d'Itobal, qui a commencé par conſequent neuf cens quarante-deux ans avant Jeſus-Chriſt, vingt-un ans avant le regne d'Achab, qui épouſa Jezabel, fille d'Itobal.

Après Itobal, les annales Phéniciennes placent le regne de *Baal* qui dura dix ans; à la mort duquel le gouvernement de Tyr fut changé en république; mais les Rois reprirent bientôt le deſſus, puiſque ſous Salmanaſſar la couronne étoit poſſedée par *Elulée*, qui bâtit avec douze vaiſſeaux ſeulement, les deux flottes unies des Aſſyriens & des Phéniciens, ce qui n'empêcha point Salmanaſſar de former le ſiege de cette ville, qui fut levé à la mort du Roi d'Aſſyrie. Les Tyriens fiers d'avoir pû réſiſter ſeuls à la puiſſance des Aſſyriens, s'attirerent par leur orgueil cette prophétie ménaçante, de la part de Dieu (1), que leur ville ſeroit détruite: ce qui fut executé par Nabuchodonoſor, qui n'en vint à bout qu'après un ſiege de treize ans, ce qu'il faut entendre de l'ancienne Tyr. Cette déſolation dura ſoixante-dix ans, comme le Prophete Iſaïe l'avoit prédit. Le commerce & la fo. ce de la ville furent tranſportés enſuite dans la nouvelle Tyr. Ce fut celle que prit & détruiſit Alexandre. Elle eut encore le même malheur ſous Antigonus; l'un des ſucceſſeurs de ce Prince; & fut expoſée depuis à d'autres révolutions; mais ſa ſituation avantageuſe & l'induſtrie de ſes habitans la releverent toujours. On ne voit pas que depuis Auguſte, elle ait figuré dans l'hiſtoire: peut-être Alexandrie lui enleva-t-elle ſon commerce, & anéantit par-là une ville qui ne ſe ſoutenoit que par le négoce.

Syrie et Damas.

Outre les Rois de Syrie, ſucceſſeurs d'Alexandre, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, cette Province a eu d'autres Rois, qui ſe ſont diſtingués par leur inimitié contre ceux de Juda & d'Iſraël. Tels furent *Adadeſer*, *Benadad*, *Haſaël* & quelques autres, dont les noms ne ſont connus que par l'hiſtoire ſainte. Il eſt inutile d'en dire ici davantage, parce que n'ayant pas de ſucceſſion marquée, & n'étant déſignez d'ailleurs que dans l'Ecriture, leur hiſtoire doit être étudiée en examinant celle du peuple Juif.

Rois de Lydie.

Les Rois de Lydie ſont anciens dans l'Aſie mineure. Il paroît par Herodote, qu'Argon qui fut le premier commença plus de douze cens ans avant l'Ere Chrétienne:

(1) Iſai. 23.

cependant d'autres écrivains les font remonter plus haut, juſqu'au temps même de Jupiter. Mais il eſt impoſſible de penetrer dans l'obſcurité de ces premiers ſiecles; il n'y a de ſucceſſion bien détaillée que depuis Ardiſus. Ce qui en a fait principalement rechercher la ſuite, a été le regne de *Creſus*, auſſi célébre par ſes infortunes que par ſes richeſſes. On trouve à la verité les noms de beaucoup de Rois, mais qui n'ont pas une ſuite aſſez marquée. Tout ce que l'on ſait eſt donc qu'Ardiſus a regné trente-ſix ans; Aliattès quatorze; Melès, nommé autrement Myrſus, douze; Candaules dix-ſept; on n'ignore pas combien l'imprudence de ce dernier lui fut préjudiciable. Il avoit pour epouſe une des plus belles perſonnes de ſon temps, qu'il aimoit moins en mari qu'en amant. Il ne pouvoit s'empêcher de vanter la beauté de la Princeſſe à l'un de ſes officiers nommé Gygès; il voulut même faire connoître à ce favori toute l'excellence du tréſor qu'il poſſedoit. Gygès y réſiſta autant par reſpect pour la Reine, que pour ne pas voir trop curieuſement des objets ſéduiſans ſur leſquels il n'avoit aucun droit. Il eut cependant, par une grace particuliere du Roi, le moyen, ſans que la Reine s'en apperçût, de la voir dans l'état où elle ne devoit être vûë tout au plus que du Roi ſon époux. Comme Gygès étoit caché dans la chambre même du Roi, il ne pût s'échaper ſi adroitement que la Princeſſe ne le vît ſortir. Elle apprit du Roi ſon mari tout ce qu'il venoit de faire en faveur de ce favori. La Princeſſe cacha ſon reſſentiment & ſa douleur toute la nuit; le matin elle fit appeller Gygès, à qui elle fit connoître qu'il n'avoit que deux partis à prendre, ou celui de mourir ſur le champ, pour porter la peine de la vûë criminelle dont il avoit joüi, ou de faire mourir Candaules, & de monter par-là ſur le trône de Lydie en épouſant la Reine. Gygès obéit ſans beaucoup de réſiſtance, & après avoir tué le Roi qui étoit endormi, il épouſa la Reine & s'empara de la couronne.

Le regne de *Gygès* fut aſſez conſiderable, ſoit par quelques expeditions militaires, ſoit par les préſens qu'il envoya au temple de Delphes pour remercier les Dieux des grands biens qu'il en avoit reçus. Il mourut après un regne de trente-huit ans, & l'aiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Ardis, qui renouvella contre les Ioniens, où les Grecs de l'Aſie mineure, la guerre que ſon pere leur avoit faite. Après avoir regné quarante-neuf ans, il laiſſa le trône à Sadiattès ſon fils qui en regna douze. A ce dernier ſucceda Haliattès qui fit la guerre aux Medes & à Cyaxarès, petit-fils de Dejocès. Ces guerres continuelles avec les differens peuples de l'Aſie mineure ont rendu ſon regne aſſez conſiderable. Il mourut après avoir gouverné cinquante-ſept ans, & laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils *Creſus*, par la défaite duquel ce Royaume fut entierement éteint cinq cens quarante-huit ans avant l'Ere vulgaire. Les avantures de ce Prince ſont trop connuës pour les repeter ici. *Herodote* qui les rapporte fort au long dans le premier livre de ſon hiſtoire, peut ſuffire pour en donner connoiſſance.

ROIS DE PONT.

LE Royaume de Pont dans l'Aſie mineure eſt un démembrement que Darius Hyſtaſpe Roi de Perſe fit lui-même de ſa monarchie en faveur d'*Artabaſe*, que quel-

ques hiſtoriens diſent fils d'un des Seigneurs Perſans, qui avoient conſpiré contre les Mages, uſurpateurs de la couronne des Perſes. On prétend que ce Roi, qui fut tué dans une action, quatre cens quatre-vingt ans avant Jeſus-Chriſt, en avoit regné trente-quatre. Ainſi il doit avoir commencé cinq cens quatorze ans avant l'Ere vulgaire, la huitiéme année du regne de Darius. On ignore qui fut ſon ſucceſſeur immédiat; les autres ſont connus par l'hiſtoire.

A *Rhodobates*, cinquiéme Roi de Pont, ſucceda *Mithridate* I. dont le regne commence quatre cens deux ans avant Jeſus-Chriſt. Il eſt un de ceux qui s'eſt le plus diſtingué. Il mourut après avoir gouverné trente-huit ans, & eut pour ſucceſſeur Ariobarzanès ſon fils, qui avoit alors le gouvernement de la Phrygie ſous Artaxerxès Mnemon Roi de Perſe. *Mithridate* II. qui vint trois cens trente-ſix ans avant l'Ere vulgaire, avoit pris le parti d'Eumenès contre Antigonus; mais quand il ſut qu'Eumenès étoit tué, il ſe ſoumit au vainqueur, & lui a rendu depuis des ſervices conſiderables. Cependant Antigonus ſoupçonneux de tout ce qui l'approchoit, s'imagina que Mithridate favoriſoit le parti de Caſſandre; c'eſt pourquoi il le fit mourir après un regne de trente-cinq ans, trois cens un an avant l'Ere vulgaire. *Mithridate* III. qui monta ſur le trône après ſon pere, s'étoit lié étroitement d'amitié avec Demetrius Poliercetes, par lequel même il fut averti des mauvais deſſeins qu'Antigonus avoit contre lui. Il ſe retira fort à propos dans la Cappadoce, y forma une armée, par le moyen de laquelle il ſe ſaiſit de diverſes places qu'Antigonus y avoit, & qui furent depuis unies au roïaume de Pont. Il mourut après un regne de trente-ſix ans, & laiſſa la couronne à ſon fils *Ariobarzanès*.

L'hiſtoire qui nous marque que Mithridate Eupator fut le huitiéme depuis *Mithridate* III. qu'on regarde comme le fondateur de cette monarchie, par le point d'élevation où il l'avoit miſe, & par les conquêtes qu'il avoit faites, nous donne lieu de croire qu'après *Ariobarzanès* il y a deux autres Rois, qui n'ayant rien fait de conſiderable, n'ont pas merité d'être connus de la poſterité. Les hiſtoriens ne marquent expreſſément que le nom de *Mithridate* IV. que Juſtin dit avoir été le bizaïeul de Mithridate Eupator. On ne dit rien de ſon regne, ſinon qu'il épouſa une fille de Seleucus Callinicus Roi de Syrie, dont il eut une Princeſſe nommée Laodice, qui fut mariée au Roi de Syrie Antiochus le Grand. *Pharnace* ſon fils qui lui ſucceda environ 183. ans avant l'Ere vulgaire, eut quelque differend avec les Rois de Pergame: ſes crimes qui l'ont rendu célébre, l'ont fait paſſer pour le plus mauvais prince qui ait porté la couronne. *Mithridate* V. du nom, ſurnommé *Evergetes* qui lui ſucceda, fut aſſez bien avec les Romains, qui pour le récompenſer des ſervices qu'il leur avoit rendus, ajoûterent à ſon Royaume la province de la grande Phrygie.

Le plus grand Roi de cette race eſt *Mithridate* Eupator, qui diſputa ſi long-temps aux Romains l'empire de l'Aſie: il n'avoit que douze ans quand ſon pere mourut, & l'hiſtoire qui nous aſſure qu'il en a vécu ſoixante-douze, nous marque en même-temps qu'il en a regné ſoixante.

Une des occaſions où il parut avec le plus de grandeur contre les Romains, dont il fut de tout temps l'ennemi le plus irréconciliable, fut la guerre de Cappa-

doce. Ariarathes qui en étoit Roi vint à mourir. Mithridate fit tuer les enfans du feu Roi, & uſurpa la Cappadoce; mais les Romains qui avoient rendu la liberté aux Cappadociens, leur permirent de ſe choiſir un Roi ſur la repréſentation qui leur fut faite de la part de ces peuples qu'ils ne pouvoient s'en paſſer. Ils élurent donc Ariobarzanès, que Sylla mit en poſſeſſion de la couronne. Mithridate ne cherchoit que l'occaſion de faire connoître à la république combien il étoit outré de cette conduite. Il s'allia de Tygranes Roi d'Armenie, & de concert ils ſe rendirent maîtres de la Cappadoce, & même de la Bithinie. Les Rois dépoüillés vinrent à Rome, le Sénat les prit ſous ſa protection, & ils furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate animé par cette conduite, leva des troupes, & défit trois armées Romaines qui étoient dans l'Aſie mineure : il prit même deux des Generaux; & les fit cruellement mourir dans les tourmens. Toutes les villes Grecques de l'Aſie mineure embraſſerent cette occaſion pour ſe ſoulever contre les Romains, & pour ſe jetter dans le parti du vainqueur.

Mithridate qui n'avoit pû chaſſer entierement les Romains de l'Aſie par la force, y employa la ruſe. Il envoya des ordres ſecrets à tous les Gouverneurs des provinces & aux Magiſtrats des villes, d'en faire un maſſacre général au jour qu'il leur déſigna. Cet ordre barbare, qui n'a pas manqué d'exemples dans la poſterité, s'executa; & l'on égorgea quatre-vingt mille Romains, quelques-uns même en comptent davantage.

Après s'être rendu maître de l'Aſie par cette barbarie, Mithridate envoya en Grece un de ſes Generaux avec une armée de ſix vingt mille hommes : il prit Athenes & la choiſit pour ſa réſidence; d'où il donnoit les ordres néceſſaires pour la guerre. Et pendant le ſéjour que le General de Mithridate fit dans cette grande ville; il mit dans les interêts de ſon maître la plûpart des républiques de la Grece.

C'eſt l'état où Sylla trouva les affaires quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Le General Romain ne tarda gueres à reprendre la ſuperiorité, & battit avec ſeize mille hommes ſeulement, trois armées de Mithridate, l'une à Cheronnée d'environ cent vingt mille hommes, & les deux autres à Orchomenes, dont l'une étoit de cent dix mille hommes, & la troiſiéme de quatre-vingt mille. Mithridate lui-même, malgré ſon habileté & ſon eſprit de reſſource fut battu en Aſie, où il perdit ſes meilleures troupes; & ce fut la faute de Lucullus, ſi le Roi de Pont ne fut pas pris, mais l'interêt particulier du General Romain l'emporta comme parmi nous, ſur l'interêt public.

Mithridate fit demander la paix aux Romains qui la lui accorderent, mais à des conditions très-dures pour un homme tel que lui. Il fut obligé de rendre la Bithinie à Nicomede, la Cappadoce à Ariobarzanès, & aux Romains tout ce qu'il leur avoit pris depuis le commencement de la guerre. Il fut réduit à ſon ancien domaine, & contraint encore de payer aux Romains trois mille talens pour les frais de la guerre, & de leur livrer ſoixante-dix de ſes vaiſſeaux. La triſte ſituation des affaires de Mithridate lui fit accepter toutes ces conditions; & les troubles de Rome engagerent Sylla d'accorder la Paix à ce Prince. Les Romains ne laiſſerent pas de recommencer contre Mithridate une guerre qui dura trois ans; mais comme elle

avoit été entrepriſe ſans l'ordre du Sénat, Murena Gouverneur de l'Aſie mineure, en fut déſaprouvé par Sylla, qui étoit devenu Dictateur, & la paix fut rétablie entre les Romains & le Roi de Pont.

La mort de Nicodeme Roi de Bithinie, qui fit le peuple Romain heritier de ſes Etats (1) donna lieu à Mithridate de renouveller la guerre dans les vûës qu'il avoit toujours conſervées ſur ce Royaume, qui étoit à ſa bien-ſéance. Il s'en empara donc auſſi-bien que de la Paphlagonie, qui étoit une province Romaine. On envoya contre Mithridate Lucullus & Cotta (2); mais ce dernier qui n'avoit rien des talens militaires, qu'il falloit pour tenir tête à Mithridate, fut battu par le Roi de Pont: il fut même aſſiegé dans Cyzique ville de la Propontide. Mithridate avoit employé pour ce ſiege trois cens mille hommes & quatre cens vaiſſeaux. Les Romains n'étoient pas en état d'en venir à une action générale. Lucullus vint donc ſe poſter près de l'armée de Mithridate, lui enlevoit ſes convois, lui battoit ſes partis & ſes fourageurs, & ne manquoit aucune occaſion par des actions particulieres, de ſe procurer le même avantage qu'il auroit pû deſirer d'une action générale. Enfin Lucullus affoiblit ſi fort l'armée de Mithridate, que ce Prince ſe vit obligé de lever honteuſement le ſiege de Cyzique (3), après y avoir perdu la plus grande partie de ſes troupes. Mithridate fut contraint par cette perte, de ſe retirer dans le Pont. Il laiſſa néanmoins ſa flotte à trois de ſes Generaux qui furent battus deux fois par Lucullus.

Le General Romain tourna enſuite du côté de la terre, rentra dans la Bithinie & la Paphlagonie, & marcha dans le Pont pour attaquer Mithridate juſques dans le centre de ſes Etats. Il forma en même-temps le ſiege des trois plus conſiderables villes du Royaume. Mithridate venoit pour les ſecourir; mais Lucullus alla au-devant de lui, & eut du déſavantage dans deux actions; à la troiſiéme le Roi de Pont fut entierement défait. Il s'enfuit en Armenie pour demander du ſecours à Tigranes qui étoit ſon gendre; mais Tigranes, loin de lui en accorder, ne voulut pas ſeulement le voir pendant plus d'un an & demi qu'il fut dans ſes Etats.

Tigranes qui fut lui-même attaqué par les Romains, eut enfin une entrevûë avec Mithridate, pour concerter avec lui les operations de cette guerre. Tigranes fut battu, & s'abandonna entierement aux conſeils violens du Roi de Pont. Ils chercherent du ſecours juſques chez le Roi des Parthes: mais enfin ils furent encore une fois défaits; & comme ſi Mithridate ſentoit l'aſcendant que les Romains avoient pris ſur lui, il ne pût ſoutenir la vûë de leurs légions, & fut le premier à fuir. Il rentra néanmoins dans le Pont, où il défit les Lieutenans de Lucullus.

Pompée qui vint enſuite pour commander au lieu de Lucullus (4), offrit la paix à Mithridate. Ce Prince la refuſa d'abord; mais quand il vit que Phraatès Roi des Parthes, avoit pris le parti des Romains, il voulut négocier avec Pompée. Ce Général lui demanda pour préliminaires de mettre bas les armes, & de rendre tous les deſerteurs. Mithridate refuſa ces conditions, & ſe réduiſit à harceler les troupes Romai-

(1) 76. ans avant J. C.
(2) 75. ans avant J. C.
(3) 73. ans avant J. C.
(4) 66 ans avant J. C.

nes, & à leur couper les vivres. Il en vint ſi heureuſement à bout, que Pompée fut contraint de quitter le Pont & la Cappadoce pour entrer dans l'Armenie mineure. Mithridate l'y ſuivit; mais une nuit Pompée le ſurprit dans ſa marche, lui tua la plus grande partie de ſon armée, & lui-même eut de la peine à ſe ſauver. Il remonta néanmoins vers les ſources de l'Euphrate pour ſe mettre à couvert dans les montagnes. Pour monument de ſa victoire, Pompée bâtit une ville ſur le champ de bataille, à laquelle il donna le nom de Nicopolis; il ſuivit de près Tigranes & Mithridate. Le premier fit ſa paix avec les Romains, & en fut depuis regardé comme l'ami & l'allié.

Mithridate, plein de reſſources, n'abandonna point ſes projets; il ſe retira dans le Boſphore Cimmerien (1) que nous appellons aujourd'hui la Crimée, qui appartient aux petits Tartares: il avoit donné ce Royaume à l'un de ſes fils nommé Macharès; mais ce Prince preſſé par les Romains, avoit cru devoir faire la paix avec la république, & la vouloit obſerver religieuſement. Il tâcha, mais inutilement, de le faire trouver bon à Mithridate. Comme il vit que ſon pere ne vouloit point déferer à ſes raiſons, il eſſaya de ſe ſauver par mer, & fut pris par les vaiſſeaux même de Mithridate; mais il aima mieux ſe tuer que de tomber entre les mains de ſon pere.

Pompée qui ne pouvoit ſuivre Mithridate dans des pays ſi reculés, revint en Aſie, ſoumit Darius Roi des Medes, & Antiochus Roi de Comagene, & vint dans la Syrie, dont il dépoüilla Antiochus l'Aſiatique. Il réduiſit ce Royaume, qui devint enſuite une Province Romaine; il rétourna dans la Cappadoce & dans le Pont, dont toutes les places ſe rendirent. On prit même dans la plus forte nommée Cainé, ou la Ville-Neuve, tous les treſors de ce Prince avec ſes mémoires ſecrets, où l'on découvrit ſes projets & une infinité de choſes cachées. Ce fut-là qu'on trouva les obſervations que ce Prince avoit faites ſur la Medecine, pour laquelle il avoit beaucoup de goût: entr'autres choſes on y vit la compoſition de ce contrepoiſon admirable, qui porte encore le nom de Mithridate, & dont les Médecins n'ont pas diſcontinué de ſe ſervir depuis avec beaucoup de ſuccès.

Mithridate, qui ſe vit ſans aucune reſſource, fit demander la paix à Pompée (2) aux mêmes conditions qu'on l'avoit accordée à Tigranes, c'eſt-à-dire, de lui laiſſer le Royaume héréditaire de Pont, au moyen d'un tribut qu'il payeroit aux Romains. Pompée exigea de ce Prince, que puiſqu'il vouloit obtenir les mêmes conditions que Tigranes, il le devoit imiter en le venant trouver en perſonne. Mithridate n'y voulut pas conſentir; il propoſa ſeulement d'y envoyer ſes enfans & quelques-uns de ſes principaux amis. C'étoit une foible caution pour la foi d'un Prince qui n'en avoit jamais eu: auſſi Pompée ne s'en voulut pas contenter. Les négociations ſe rompirent, & l'on ſe prépara de part & d'autre à recommencer la guerre; mais Mithridate mourut à la veille de faire réüſſir les plus vaſtes, & peut-être les plus chimeriques projets qui ſoient jamais entrés dans la tête d'un Général.

Le deſſein de ce Prince étoit de traverſer la Pannonie, & de venir attaquer les

(1) 65. ans avant J. C. (2) 64. ans avant J. C.

Romains

Romains juſques dans l'Italie, comme avoit fait Annibal. C'eſt pourquoi il avoit levé des troupes parmi les Scythes, & avoit envoyé des agens dans les Gaules pour ſolliciter ces peuples à ſe joindre à lui, quand il approcheroit des Alpes : mais pour executer ce projet, il falloit faire avec une grande armée environ huit ou neuf cens lieuës, traverſer ce que nous appellons la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Tranſylvanie, la Hongrie, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol & la Lombardie, pays difficiles, pleins de bois & de montagnes, où la ſubſiſtance étoit preſque impoſſible. Il falloit outre pluſieurs rivieres, paſſer encore trois grands fleuves, le Boriſthenes, le Danube & le Po. La ſeule idée d'une marche ſi dangereuſe & ſi rude, fit ſi grand'peur à ſon armée, que pour rompre ce deſſein, elle élut pour General & pour Roi Pharnace, fils de Mithridate. Alors ce prince voyant que tout le monde, juſqu'à ſon fils même, l'abandonnoit, ſe retira dans ſon appartement, & après avoir donné du poiſon à ſes femmes & à ſes concubines, il en prit lui-même. Mais comme il n'agiſſoit point aſſez promptement, il eut recours à ſon épée. Le coup ne ſuffiſant pas, il fut obligé de prier un ſoldat Gaulois qui venoit d'enfoncer ſa porte, de l'achever. Sa crainte étoit de tomber entre les mains des Romains & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours ſur lui du poiſon, pour leur échaper par cette voye, s'il ne trouvoit pas d'autre moyen : triſte reſſource pour un Roi qui avoit fait trembler toute l'Aſie.

Jamais prince n'eut un plus vaſte génie : ſon ame intrépide étoit accompagnée d'un grand jugement, de beaucoup d'experience, & d'un eſprit fertile en expédiens. Il ſavoit les langues de vingt-deux nations differentes qui étoient ſous ſa domination, & leur pouvoit aiſément parler ſans interpréte. Sa pénétration dans les affaires, & ſon aſſiduité au travail étoit ſi grande, qu'à l'exception de ce dernier complot, il avoit découvert tout ce qu'on avoit tramé contre lui. Ses deſſeins étoient grands ; mais la fortune des Romains l'emporta toujours ſur ſes projets, quelque bien concertés qu'ils fuſſent, & Ciceron eſt obligé d'avoüer qu'après Alexandre qui a été plus heureux, quoiqu'il ne fût pas plus brave, c'étoit le plus grand des Rois ; & jamais les Romains n'en eurent de pareil en tête. Mais il avoit tous les vices qui accompagnent les ames barbares, la cruauté & l'ambition.

De beaucoup d'enfans que Mithridate avoit eus de pluſieurs femmes & de ſes concubines, Pompée conduiſit à Rome cinq fils & deux filles, qui parurent à ſon triomphe.

ROYAUME DU BOSPHORE.

PHARNACE qui avoit trahi ſon pere pour ſe jetter dans le parti des Romains, en obtint le Royaume du Boſphore (1), & fut déclaré ami & allié du Sénat : mais quand il vit les Romains engagés dans la guerre civile de Céſar & de Pompée, il rentra dans le Royaume de Pont, dont il fut cependant chaſſé par Céſar, après une bataille conſiderable que le General Romain gagna contre lui quarante-ſept ans avant l'Ere Chrétienne. Pharnace ſe retira donc à Sinope avec un corps de troupes, mais

(1) 63. ans avant J. C.

Aſandre qu'il y avoit laiſſé, s'étoit en ſon abſence emparé de la ſouveraineté ; & ce prince ne fut pas plutôt débarqué que l'uſurpateur le fit mourir, & ſe maintint dans ſon uſurpation. Le Royaume du Boſphore eut encore quelques Rois marqués dans l'hiſtoire, mais dont les actions ſont rapportées aſſez confuſément dans les anciens écrivains.

Le Pont fut partagé en pluſieurs petites principautés, où les deſcendans de Mithridate ne laiſſerent pas encore de regner pendant quelques générations, mais cependant ſous la protection des Romains.

LE ROYAUME DES PARTHES.

Nous avons déja marqué l'action infame qui donna lieu aux Parthes de ſe révolter environ deux cens cinquante ans avant J. C. contre le Roi de Syrie Antiochus, ſurnommé le Dieu. Cette nation qui a toujours conſervé quelques reſtes de la barbarie des Scythes, dont on prétend qu'elle eſt deſcenduë, s'eſt rendue très-illuſtre dans l'ancienne hiſtoire par ſes guerres continuelles avec les Romains, dont elle fut les plus redoutables ennemis. On prétend qu'outre les Scythes qui formoient le corps de la nation, il y avoit auſſi une ſorte de mélange de divers peuples victorieux, qui les avoient ſubjugués dans les anciens temps.

Leurs Rois eurent le nom d'ARSACIDES, de leur premier Roi *Arſacès*, qui forma & maintint la révolte contre les Rois de Syrie. Nous avons dit qu'elle fut occaſionnée par les violences qu'Agatocles, Gouverneur de la province pour Antiochus, avoit voulu faire à Tiridate, dont la beauté & les graces avoient trop vivement touché le Gouverneur Syrien. Arſacès, qui étoit frere de ce jeune homme, indigné de la brutalité de leur Gouverneur, ſe ligue avec quelques amis, & ſe jette ſur Agathocles ; qu'ils font périr ſous leurs mains. Leur parti s'étant inſenſiblement groſſi par la négligence d'Antiochus, ils eurent le temps de s'affermi, & de former un gouvernement qui a ſubſiſté près de cinq cens ans. Seleucus Callinicus ne laiſſa pas de faire de nouvelles tentatives pour ſoumettre les Parthes révoltés ; mais cette expedition fut ſi malheureuſe pour lui, qu'il demeura priſonnier, & qu'il eſt mort chez les Parthes dans la captivité. Le nom d'*Arſacès* devint ſi célébre par les grandes actions qu'il avoit faites, que tous ſes deſcendans ont fait gloire de le porter, & de le joindre à celui qu'ils avoient, auſſi-bien que le titre ſuperbe de *Roi des Rois*, qu'ils ſe donnerent dans les monumens publics, qui reſtent encore de cette nation. Le premier Arſacès mourut environ deux cens cinquante-quatre ans avant l'Ere vulgaire, d'une bleſſure qu'il reçut dans une action. Son frere *Tiridate* qui lui ſucceda, ſoutint la dignité royale avec autant de vigueur que l'avoit fait ſon frere Arſacès. Son regne même qui dura trente-ſept ans avec une gloire toujours égale, lui donna lieu de s'affermir ſur le trône, & de faire paſſer la couronne à ſes ſucceſſeurs.

Arſacès III. ſurnommé Artaban, étoit fils de Tiridate, & lui ſucceda environ deux cens ſeize ans avant l'Ere chrétienne. Il s'empara de la Medie, qui étoit pour lors ſoumiſe aux Rois de Syrie. Antiochus le Grand l'y ſuivit avec un corps de troupes, & lui fit abandonner cette nouvelle conquête. Artaban fut même obligé

de ſe retirer dans l'Hyrcanie; mais enfin après une guerre douteuſe & difficile de part & d'autre, le Roi de Syrie fit la paix avec le Roi des Parthes, & devint même ſon allié. Ainſi Artaban joüit d'une paix tranquille juſqu'à l'an cent quatre-vingt dix-ſept avant l'Ere chrétienne, qu'il mourut après un regne de vingt ans.

Phriapatius ſon fils qui lui ſucceda, eſt à peine connu dans nos hiſtoires, ſoit qu'il ait vécu en paix plongé dans le luxe des Aſiatiques, ſoit qu'il ait porté ſes armes du côté de l'Orient, comme le prétendent quelques Auteurs. Après avoir regné quinze ans, il laiſſa la couronne des Parthes à Phraatès ſon fils aîné, qui fit peu de choſes dans les huit années qu'il fut ſur le trône.

Comme il ne croyoit pas que ſes enfans fuſſent en état de ſoutenir la couronne, il la laiſſa à ſon frere, nommé *Mithridate*, qui commença cent ſoixante-treize ans avant J. C. La grandeur de ſon regne qui fut de trente-ſept ans n'eſt pas ſeulement ce qui l'a diſtingué; il s'eſt encore rendu conſiderable par les guerres qu'il a ſoutenuës avec beaucoup de vigueur, tantôt contre les Rois de Syrie, tantôt contre les Rois des Indes, & par les conquêtes qu'il fit ſur les Medes & ſur les Bactriens. *Rodogune*, ſi célébre dans l'hiſtoire, étoit fille de Mithridate, & fut mariée à Demetrius Roi de Syrie, dans le temps qu'il fut priſonnier chez les Parthes. On peut aſſurer que, ſi cette nation doit ſon indépendance au Roi Arſacès I. elle doit ſon illuſtration & ſa dignité à Mithridate, qui s'étoit rendu maître de la plus grande partie de l'Aſie ſuperieure.

Phraatès II. qui lui ſucceda eut quelques guerres à ſoutenir contre Antiochus Sidetès, uſurpateur de la couronne de Syrie, pendant la captivité de Demetrius qui en étoit le veritable poſſeſſeur. C'eſt ce qui engagea le Roi des Parthes à renvoyer Demetrius dans ſes Etats, afin de donner par-là un compétiteur légitime à Antiochus, l'empêcher par des troubles domeſtiques de continuer la guerre contre les Parthes. Phraatès mourut après un regne de neuf ans, dans une bataille qu'il avoit donnée aux Scythes ſes voiſins. *Artaban* ſon oncle qui lui ſucceda, ne ſurvéquit pas trois ans au Roi ſon neveu. Il laiſſa la couronne à ſon fils *Mithridate* II. qui eut auſſi le ſurnom de Grand, pour avoir appaiſé, non-ſeulement les troubles domeſtiques qui s'étoient élevés dans ſon Royaume, mais encore pour avoir vaincu les Scythes, nation qu'on avoit crû juſques alors invincible. Il eut même la generoſité de rétablir Antiochus Euſebès Roi de Syrie, qui en avoit été chaſſé par ſon frere Philippe: il mourut après un regne de trente-ſept ans, ſans qu'on ſache s'il a laiſſé de poſterité. *Mnaskirès*, qui lui ſucceda environ quatre-vingt ſept ans avant l'Ere vulgaire, n'eut pas occaſion, à cauſe des guerres inteſtines qu'il eut à ſoutenir, de porter ſes armes au dehors, ce qui diminua beaucoup la force de ces peuples, nés pour le mouvement des armes. Mnaskirès avoit terminé ces guerres domeſtiques, lorſqu'il mourut après un regne d'onze ans ou environ. *Sinatrockès* qui lui ſucceda fut encore moins conſiderable, parce que dans le peu de temps qu'il regna, ſes armées furent battuës & défaites par Tygranes Roi d'Armenie.

Il eut pour ſucceſſeur ſon fils *Phraatès* III. que Mithridate Roi de Pont tâcha d'engager dans une guerre contre les Romains. Il ne ſe laiſſa point ſurprendre aux artifices de Mithridate. Comme il n'avoit rien à démêler avec la république, il fit

alliance avec elle, & porta même en faveur des Romains ſes armes dans l'Armenie. Il fut plus heureux avec l'étranger que dans ſa propre famille, ſes enfans l'ayant fait mourir de poiſon après un regne de neuf ans. Ces mêmes enfans qui avoient porté leurs mains ſacrileges contre leur pere, chercherent à ſe détruire mutuellement. *Mithridate* III. qui ſans doute étoit l'aîné, fut reconnu Roi des Parthes; mais ſes cruautés donnerent lieu à ſon frere *Orodès* de le traverſer, & enfin de le faire mourir après un regne de ſept ans. Orodès qui lui ſucceda, fut ce même Roi des Parthes, qui ſe rendit ſi rédoutable aux Romains par la défaite de Craſſus. Cette perte fut ſi ſenſible à la république, que les Romains mirent tout en œuvre pour en effacer la honte; & jamais les Parthes ne firent plus de plaiſir à Auguſte, que de lui rendre les aigles Romaines qui avoient été priſes dans cette bataille. L'hiſtoire aſſure que *Craſſus* avoit tort d'entreprendre une guerre incertaine contre un peuple belliqueux qui n'avoit jamais donné de mécontentement; mais il fut puni de ſa témerité & de ſon injuſtice, les Parthes qu'il avoit pris d'abord au dépourvû, eurent le temps de ſe préparer : cependant Orodès, avant que de commettre aucune hoſtilité, envoya des Ambaſſadeurs à Craſſus, pour ſavoir de lui le motif qui lui avoit fait entreprendre cette guerre. La réponſe de Craſſus qui fut moins fiere qu'inſolente, fit connoître à Orodès qu'il devoit ſe diſpoſer pour l'attaque : il partagea ſes troupes en deux armées; il ſe mit à la tête de l'une, & confia l'autre à *Surena*. Ce General reprit, en entrant dans la Méſopotamie, toutes les places dont Craſſus s'étoit emparé. Les Romains qui étoient ſortis de ces garniſons vinrent porter l'épouvante dans le camp; mais Craſſus qui étoit un riche Bourgeois & un médiocre General, ne défera point aux ſages conſeils qui lui furent donnés. Il tomba dans le piége que Surena lui tendit, & fut défait par ce General, qui fondit bruſquement ſur lui. L'armée Romaine y périt preſque toute, & Craſſus fut tué par Surena qui lui coupa la tête & la main. Elles furent portées à Orodès qui étoit pour lors dans un feſtin de noces, dont la joie fut augmentée par l'agréable nouvelle de la victoire complette remportée ſur l'armée Romaine.

Surena ne joüit pas long-tems de ſa victoire. Orodès ſon maître, jaloux de ſa gloire & du crédit qu'une ſi grande action lui donnoit parmi les Parthes, le fit mourir peu de temps après. Plutarque, qui nous parle de ce General, nous le peint comme un homme d'une habileté conſommée par ſa prudence & par ſa valeur, quoiqu'il n'eut alors que trente ans. C'étoit, outre cela, l'homme de ſon temps le mieux fait, & à qui de grandes richeſſes ne donnoient pas moins de crédit & d'autorité que la grandeur de ſon caractere & de ſa naiſſance. Il étoit le premier ſujet du Roi des Parthes & par un droit héréditaire à ſa maiſon, il avoit le privilege de mettre la couronne ſur la tête du Roi, lorſqu'on l'élevoit ſur le trône. Quand il voyageoit, mille chameaux portoient ſes bagages, & deux cens chariots étoient deſtinés pour conduire ſes femmes & ſes concubines. Outre une garde de plus de 1500. cavaliers, il avoit encore un cortege de domeſtiques qui montoit à plus de dix mille hommes. Ce furent toutes ces qualités jointes à de grands ſervices qui le rendirent ſuſpect, & qui lui firent perdre la vie, par l'ingratitude & la jalouſie de ſon maître.

Après la défaite de l'armée Romaine, les Parthes ſe jetterent ſur la Syrie, qu'ils

crurent trouver ſans défenſe ; mais Caſſius, plus brave & plus prudent que Craſſus, avoit raſſemblé les débris de ſon armée, & obligea les parthes à repaſſer l'Euphrate avec aſſez de confuſion. Cette action célébre ſe paſſa au commencement du regne d'Orodès, 53. ans avant l'Ere Chrétienne. Depuis ce temps-là, les Parthes ſe ſont faits conſiderer des Romains, qui ſouvent en ont reçu les ſecours qu'ils leur ont demandés, ou qui les ont attaqués, ſelon que l'exigeoient les interêts de la république. La guerre civile qui s'éleva entre Pompée & Jules-Ceſar, rendit les Parthes plus redoutables qu'ils n'auroient été ſi la république fût reſtée tranquille au-dedans. Labienus qui ſe retira chez eux les engagea dans une guerre contre les Romains ; mais Ventidius, General des troupes de la république les battit, & eut les honneurs du triomphe.

Phraatès IV. que ſon pere Orodès avoit élevé ſur le trône pour lui aſſurer la couronne, pouſſa l'inhumanité juſques à faire aſſaſſiner trente freres qu'il avoit, & porta le ſacrilege juſques ſur ſon pere même, à qui il donna du poiſon pour avancer ſes jours. Au milieu des crimes auſquels il étoit accoutumé, il profita des diviſions d'Antoine & d'Auguſte, pour ſe rendre maître de l'Armenie & de la Medie, qui étoient à ſa bienſéance. Il perdit à la verité cette derniere Province ; mais il défit Tiridate qui s'étoit révolté contre lui. Et quoique Phraatès ſe trouvât, pour ſes cruautés, dépoſſedé par ſes propres ſujets, il ne laiſſa pas, avec les ſecours des Scythes, de remonter ſur le trône. Tiridate implora la protection d'Auguſte ; mais Phraatès, pour ſe le rendre favorable, lui renvoya les Aigles Romaines, qui avoient été priſes par Orodès. Action célebre qui fit tant d'honneur à Auguſte, qu'il fit frapper des médailles, pour en conſerver la mémoire. Cependant ſur quelques démêlés qu'il y eut entre Auguſte & le Roi des Parthes, on en vint à une guerre qui commença l'année avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & dans laquelle les Parthes vaincus furent obligés de demander la paix à l'Empereur, qui la leur accorda l'année même de la naiſſance du Sauveur. Enfin Phraatès, après un regne de quarante ans fut aſſaſſiné par ſon fils *Phraatacès*, qu'il avoit de ſon vivant élevé ſur le trône ; mais ce parricide ne fut pas long-temps ſans être puni par *Orodès* II. qui étoit du ſang des Arſacides ; on ignore cependant à quel degré il tenoit à Phraatès.

Vononès, fils de Phraatès IV. qui étoit en ôtage auprès d'Auguſte ; fut demandé par les Parthes. Il vint, & fit mourir Orodès II. ſept mois après qu'il ſe fut emparé de la couronne : mais comme dans ſon ſéjour à Rome il avoit pris les mœurs des Romains, il ne fut point agréable à ſes ſujets qui le mépriſerent & le chaſſerent pour faire monter ſur le trône *Artaban* Roi des Scythes, qui étoit du ſang des Arſacides. La guerre que les deux compétieurs eurent enſemble, ne finit que par l'entiere expulſion de Vononès, qui laiſſa, par ſa retraite, Artaban ſur le trône des Parthes. Le nouveau Roi eut quelque démêlé avec Tibere au ſujet du royaume d'Armenie qu'Artaban avoit donné à ſon fils Orodès. Germanicus reprit ce royaume ſur les Parthes, & Artaban fit ſa paix avec Tibere, dans la crainte que les Romains ne favoriſaſſent Vononès qui vivoit ſur les terres de l'Empire. Ce prince détrôné qui étoit dans la Cilicie ſous la garde des ſoldats Romains, en corrompit quelques-uns, par le moyen deſquels il s'évada ; mais il fut arrêté, & reconduit dans ſa priſon, où on le fit mourir par ordre de Tibere.

Artaban n'en fut pas plus tranquille par le mécontentement de ſes ſujets qui ſe révolterent, mais qui furent enfin ſoumis. Ce prince pour occuper une nation inquiete, l'employa dans des guerres étrangeres. Les mécontentemens ſe renouvellerent, & les Parthes députerent à Rome des Ambaſſadeurs ſecrets pour ſupplier Tibere de leur envoyer *Phraatès*, fils de Phraatès IV. qui étoit reſté auprès de l'Empereur. Le prince des Parthes mourut en chemin, & Tibere ne laiſſa pas de leur accorder encore *Tiridate*. Une partie des Parthes reçut ce prince lâche & ſans courage; l'autre partie demeura dans les interêts d'Artaban; & la mort de Tibere arrivée l'an 38. de l'Ere vulgaire, fit changer la ſituation des affaires. Artaban rechercha l'amitié de Caligula, qu'il n'obtint cependant qu'en donnant pour ôtage ſon fils Darius, qui vint trouver le nouveau Céſar à Rome avec beaucoup de préſens de la part de ſon pere. La mort de Caligula ne changea rien à la ſituation des affaires des Parthes. Artaban mourut ſur le trône après un regne de plus de vingt-huit ans.

Ce prince qui laiſſoit pluſieurs enfans, voulut que *Bardanès*, qui étoit le ſecond, montât ſur le trône; mais *Gotarzès* trouva moyen de s'en emparer, malgré le teſtament du feu Roi. Ses cruautés l'en firent chaſſer bien-tôt après, & Bardanès fut mis en ſa place. Ce prince qui mourut au bout de cinq ans, donna lieu à *Gotarzès* de remonter ſur le trône. Il s'y conduiſit en commettant ces cruautés qui ne conviennent qu'à des tyrans, & qui engagerent enfin les Parthes à faire venir de Rome *Mehrdatès*, qui étoit auſſi du ſang des Arſacides. Ce prince qui étoit en ôtage à Rome ſe rendit aux vœux de la nation; mais il fut battu & fait priſonnier par Gotarzès; & la mort de ce tyran qui arriva peu de temps après, laiſſa le royaume à *Vononès* II. qui étoit auſſi-bien que Gotarzès, du ſang Royal. A peine fut-il ſur le trône, qu'il mourut, & eut pour ſucceſſeur ſon fils *Vologesès* I. qui établit ſon frere Pacorus Roi de Médie, & Tiridate ſon autre frere Roi d'Armenie. Il ne pût cependant les mettre en poſſeſſion de ces royaumes, par la réſiſtance qu'y apporterent les Romains, qui chaſſerent enfin les Parthes de l'Armenie, & en donnerent le royaume à Tygranes. D'un autre côté Vologesès déclara ſon frere Tiridate Roi d'Armenie; mais ce prince quitta lui-même la couronne, & demanda pour toute grace à l'Empereur d'avoir le rang de conſul. Cependant Neron lui accorda le royaume d'Armenie. Il en vint faire hommage à Rome avec une ſuite plus convenable à un Empereur Romain, qu'à un prince feudataire. Neron manda Vologesès Roi des Parthes, qui refuſa ſagement de ſe rendre auprès de ce Prince. Neron mourut quelque temps après; & Vologesès envoya des Ambaſſadeurs à Veſpaſien qui étoit à Alexandrie; ils lui offrirent quarante mille chevaux pour ſe maintenir dans l'Empire. Il en vint même juſques à Rome pour renouveller l'ancienne alliance qui étoit entre le Senat & les Parthes. Les Alains nation particuliere de Scythes, à la faveur des Hyrcaniens, qui avoient rompu avec les Parthes, tomberent ſur la Medie, d'où ils chaſſerent Pacorus frere de Vologesès qui en étoit Roi; mais ces peuples qui n'étoient venus que pour piller & non pour faire des conquêtes, ſe retirerent dans leur pays. Les affaires de l'Empire Romain qui furent ſujettes alors à pluſieurs révolutions donnerent lieu au Roi des Parthes de vivre & de mourir en paix.

Vologesès, après un regne de 40. ans eut pour ſucceſſeur *Pacorus* l'aîné de ſes fils, dont on ne ſait que très-peu de choſe : on ſoupçonne ſeulement ſur ce que *Dion* en fait connoître, qu'il eut à ſoutenir des guerres civiles, qui diminuerent la crainte que l'on avoit de ces peuples. Elles finirent ſans doute par la mort de ce prince, que l'on croit avoir regné 17. ans. Il eut pour ſucceſſeur *Coſroès* ſon frere, qui pour donner quelque marque d'équité, crut beaucoup faire d'accorder à Partamaſiris fils de Pacorus, le royaume d'Armenie : mais ce trône étoit occupé par Exedarès fils de Tiridate Roi d'Armenie. Trajan s'en plaignit, & regarda cette démarche comme un affront qui étoit fait à l'Empire, dont l'Armenie relevoit. Trajan ſe crut donc obligé de déclarer la guerre à Coſroès. Ce prince qui en fut informé envoya des Ambaſſadeurs à Trajan ; mais l'Empereur, ſans lui faire de réponſe poſitive, marcha droit en Armenie, & la réduiſit en province Romaine : après quoi il paſſa le Tygre, & alla contre les Parthes, ſans qu'il parût aucunes troupes en campagne. Dès que Trajan eut quitté la province, les peuples commencerent à ſe révolter ; ce qui l'obligea de leur donner pour Roi Partamaſpathes, prince du ſang des Arſacides, mais ennemi de Coſroès. Cependant les Parthes reſterent fideles à ce dernier ; & l'élevation d'Adrien, qui parvint à l'Empire après Trajan, occaſionna la paix qui ſe fit entre le nouvel Empereur & Coſroès, qui mourut ſur le trône aprés un regne de 26. ans.

Vologesès II. qui lui ſucceda fut d'abord en paix avec les Romains ; mais l'envie qu'il eut de recouvrer l'Armenie, l'engagea dans quelque differend avec l'Empereur Antonin. Il ſe déſiſta néanmoins de ſon entrepriſe, ſur une ſeule lettre de menace que lui en écrivit l'empereur. A la mort d'Antonin, il renouvella ſes prétenſions ; mais il fut battu par Lucius Verus, & les Parthes irrités contre Vologesés à cauſe de leur déroute, élurent pour Roi Monnesés. La guerre ſe ralluma encore avec les Romains. La paix ne fut pas long-temps à ſe faire, au moyen de la Meſopotamie que le nouveau Roi des Parthes abandonna à l'Empereur Romain. Ces peuples furent ſi indignés de cette ceſſion qui ne tournoit qu'à leur deshonneur, qu'ils rappellerent Vologesés II. l'année d'aprés qu'il avoit été chaſſé de ſon royaume ; & il mourut ſur le trône aprés un regne de 54. ans.

A peine *Vologesès* III. ſon fils & ſon ſucceſſeur eſt-il connû dans l'hiſtoire. On ſait ſeulement qu'il favoriſoit le parti de Peſcennius Niger qui fut quelque temps maître de l'Empire dans l'Orient. L'Empereur Severe l'attaqua & le vainquit ; & Vologesés III. qui ne lui ſurvéquit que trois années, mourut aprés un regne de 25. ans. *Artaban IV.* qui lui ſucceda eut des guerres inteſtines à ſoutenir contre ſes propres freres, qui lui diſputoient la couronne. Cependant il ſe maintint ſur le trône, quoiqu'avec aſſez de peine. La mort empêcha Caracalla de pourſuivre le deſſein qu'il avoit de déclarer la guerre aux Parthes. Il y fit cependant quelque légere expedition. Macrin qui vint aprés, ſe vit attaqué par Artaban, & fut obligé de condeſcendre à des conditions honteuſes ; mais un nouvel ennemi s'éleva contre le Roi des Parthes. Ce fut *Artaxerxès* qui prit la qualité de grand Roi, & de Roi des Perſes. Il battit pluſieurs fois celui des Parthes, & ſe fit déclarer Roi l'an 225. aprés J. C. La mort d'Artaban qui fut tué dans une bataille l'année ſuivante, donna lieu

à l'extinction de ce Royaume : les nouveaux Rois des Perſes parurent alors, & nous aurons lieu d'en parler dans la ſuite de cet ouvrage.

ROYAUME DE BITHYNIE.

LA Bithynie étoit une des plus petites Provinces de l'Aſie mineure : elle regardoit l'Helleſpont, nommé aujourd'hui la mer de Marmara, & s'eſt ſoutenuë long-temps dans l'indépendance, malgré les puiſſances qui l'environnoient. Le premier Roi de cette Province qui ſoit connu dans l'hiſtoire, eſt *Dydalſus* qui regnoit 383. ans avant l'Ere vulgaire : c'eſt preſque tout ce qu'on ſait de lui ; il fut ſuivi de *Botyras*, *Bias*, *Zipoëtes*, *Nicomede*, *Zelas* & *Pruſias I.* Ce dernier ſe diſtingua beaucoup ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, environ 220. ans avant l'Ere Chrétienne, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Pruſias II. qui marqua d'abord quelque fermeté, mais qui enfin ſe rendit indigne du nom & de la majeſté de Roi, dont il étoit revêtu. Il avoit l'ame ſi baſſe, qu'il ſe diſoit l'affranchi du peuple Romain ; & rampant indignement devant le Sénat, il lui rendit ces baſſes ſervitudes qui le firent mépriſer des plus honnêtes gens de Rome. Ce fut chez lui que ſe retira & que mourut Annibal ce redoutable ennemi de la République, qui méritoit une fortune digne de la grandeur de ſon courage. Pruſias, après avoir deshonoré le trône pendant 40. ans, laiſſa la couronne à ſon fils Nicomede II. qui la poſſeda en paix pendant 57. ans, & fut tué par ſon fils Socrates, qui crut par-là monter ſur le trône de Bithynie; mais les peuples l'en empêcherent, & mirent en ſa place Nicomede III. qui dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre Socrates, fut obligé de venir à Rome demander du ſecours contre ce pariçide. Le Sénat lui accorda ſa protection, & le maintint ſur le trône de ſon pere. Il fut encore ſecouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate ; & par reconnoiſſance pour le Sénat, il lui laiſſa en mourant le Royaume de Bithynie, qui depuis eſt devenu une Province Romaine.

ROYAUME DE PERGAME.

LE Royaume de Pergame dans l'Aſie mineure fut un démembrement de la couronne de Macedoine arrivé ſous Lyſimachus environ 40. ans après la mort d'Alexandre. Sans la richeſſe de ſes Rois, on n'auroit fait aucune attention à la médiocrité de ce Royaume, qui ne comprenoit qu'une des plus petites Provinces de la Myſie, ſur les côtes de la mer Egée, vis-à-vis l'Iſle de Lesbos. Elle peut avoir eu des Rois dès les premiers temps, mais ils ſont inconnus par le peu de figure qu'ils ont fait dans l'antiquité. Ceux dont nous parlons ici ne parurent qu'environ trois ſiecles avant l'Ere Chrétienne. *Philetерus* qui fut le fondateur de ce nouveau Royaume, étoit un Eunuque qui avoit ſervi Docime, officier des troupes d'Antigonus. Il ſuivit ſon maître, lorſqu'il quitta le parti de ce général, pour embraſſer celui de Lyſimachus, qui s'étoit emparé de la couronne de Macedoine. Ce Prince qui trouva de la capacité, des mœurs & de l'éducation dans l'Eunuque Philetерus, lui confia ſes tréſors qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lyſimachus, on chercha les moyens de le faire périr, parce qu'on le croyoit trop attaché aux interêts d'Agathocles, fils aîné du Roi de Macedoine ſon maître. Philetерus qui en eut avis prit le parti

parti de la révolte : il réuſſit dans ce deſſein, & s'y maintint par la protection des Rois de Syrie, & à la faveur des tréſors dont il étoit le dépoſitaire. Malgré toutes les broüilleries qui arriverent depuis entre les ſucceſſeurs d'Alexandre, il eut le talent de ſe ſoutenir au milieu d'un nombre infini d'ennemis puiſſans, qui ne cherchoient pas ſeulement à ſe détruire, mais encore à envahir tout ce qui pouvoit être à leur bienſeance. Il avoit eu la ſageſſe, en ſe formant une ſouveraineté, de ne pas ambitionner la qualité de Roi, toujours ſuſpecte à des voiſins jaloux, & ſouvent odieuſe dans des hommes qui ne ſont pas nés pour le trône. Mais après avoir gouverné vingt ans cette petite ſouveraineté, il la laiſſa à *Eumenès* ſon neveu ; qui augmenta ſa Principauté de quelques villes qu'il prit ſur les Rois de Syrie qu'il défit dans pluſieurs occaſions, auſſi-bien que les Gaulois Aſiatiques. Et comme s'il n'y avoit plus rien à faire pour lui après ces premiers avantages, il ſe livra aux plaiſirs, ſur tout à ceux de la table ; & n'ayant pas de fils, il choiſit pour lui ſucceder *Attalus* ſon couſin-germain. C'étoit un Prince ſage & vaillant, & qui ſût conſerver les conquêtes qu'on lui avoit laiſſées. Il ſe crut aſſez affermi dans ſes Etats pour prendre le titre de Roi, que la modeſtie de ſes prédéceſſeurs leur avoit ſans doute fait refuſer ; & il le tranſmit à ſa poſterité, qui en a joüi juſques à la troiſiéme génération. Il n'eut pas plutôt défait les Gaulois, qu'il ſe crut aſſez puiſſant pour ſe ſaiſir de toute l'Aſie mineure, dont cependant il fut chaſſé par Acheus, gouverneur de cette grande Province pour les Rois de Syrie. Il vit bien qu'il n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter à Antiochus le grand : ainſi il s'appuya des Romains, qui lui firent accorder la paix à des conditions avantageuſes. Son zele pour la République alla ſi loin, qu'il tomba malade pour s'être échauffé en prononçant en leur faveur une harangue devant les Beotiens aſſemblés à Thebes, par laquelle il les vouloit porter à prendre le parti des Romains contre Philippe Roi de Macedoine. Epuiſé par une longue maladie, il mourut après un regne de 44. ans, & laiſſa quatre fils, dont *Eumenès II.* qui étoit l'aîné lui ſucceda. Ce fut lui qui fonda la fameuſe Bibliotheque de Pergame : ſon union avec ſes freres ne l'a pas moins illuſtré que ſes richeſſes. Comme il traitoit ſes freres avec une cordialité qu'on trouve rarement ſur le trône, il en recevoit reciproquement tous les ſervices qu'il en pouvoit attendre. Il fut toujours très-attaché aux Romains, dont il préſera l'alliance à celle des Rois de Syrie. Il en fut récompenſé par les Provinces conquiſes que le Sénat lui donna dans l'Aſie mineure : il mourut après un regne de 38. ans, & laiſſa la couronne à ſon frere *Attalus II.* au préjudice d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice, ſœur d'Ariarathès Roi de Cappadoce. Attalus répondit parfaitement à la confiance du Roi ſon frere. Il épouſa Stratonice ſa veuve, & eut grand ſoin de ſon neveu, à qui en mourant il laiſſa la couronne, après l'avoir portée lui-même un peu plus de vingt ans. Ce jeune Prince eut le nom d'*Attalus III.* C'eſt le même que l'hiſtoire regarde comme un monſtre de cruauté & d'extravagance. A peine fut-il ſur le trône, qu'il le ſoüilla du ſang de ſes plus proches parens & de ſes meilleurs amis. Il fit même mourir ſur des ſoupçons chimeriques ceux qui avoient fidelement ſervi ſon pere & ſon oncle. Après avoir ſacrifié à ſa fureur les plus honnêtes gens de ſon Royaume, il ceſſa de ſe montrer ; prit un habit uſé, ſe laiſſa croître la barbe, abandonna le ſoin des affaires pour ſe retirer dans un jardin, où il cultivoit toutes ſortes de plantes utiles ou venimeuſes. Ce fut après un ſem-

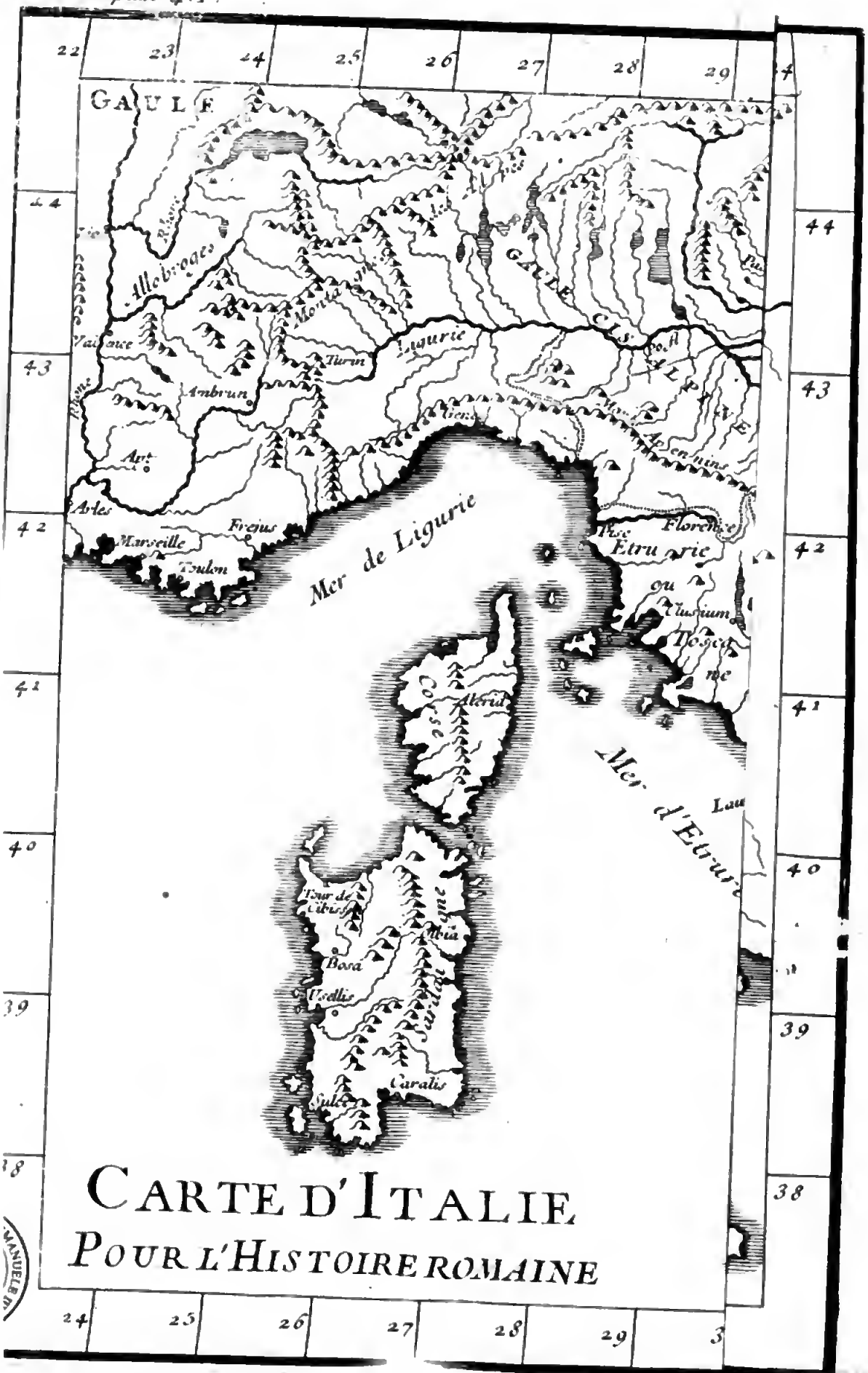
blable regne, qui heureuſement ne dura que cinq ans, que ce Prince mourut, en laiſſant les Romains les héritiers de ſes richeſſes & de ſon Royaume. *Ariſtonique* qui devoit y ſucceder, voulut défendre ſes droits contre le Sénat; il fallut que les Romains envoyaſſent une armée & ſoutiſſent une guerre qui dura quatre ans, aprés laquelle le Royaume de Pergame fut réduit en Province Romaine, environ 126. ans avant l'Ere Chrétienne.

J'OMETS beaucoup d'autres Rois qui ont regné dans l'Aſie, comme ceux de *Carie*, d'*Armenie*, de *Cappadoce*, & de pluſieurs autres Provinces où l'on trouve des Royaumes établis, mais dont les Rois ne ſont connus par aucun détail : à peine les noms de quelques-uns ſont-ils venus juſques à nous.

LIVRES A CONSULTER SUR L'HISTOIRE DES ROYAUMES D'ASIE.

L'hiſtoire de tous les Royaumes dont nous venons de parler, ne ſauroit ſe faire exactement par les anciens Auteurs, dont il eſt difficile de rapprocher les fragmens pour faire une ſuite hiſtorique de ces principautés. Je dirai cependant que trois Auteurs celebres en ont raſſemblé tout ce qu'on en peut trouver dans les anciens. Le premier eſt le fameux *Reinerus Reineccius* qui publia en 1574. une collection de toutes les hiſtoires particulieres des Royaumes de l'ancien monde, ſous le titre de *Syntagma de familiis quæ in monarchiis tribus rerum potitæ ſunt*. Cet ouvrage dont le travail eſt immenſe, fut réimprimé par le même Auteur à Helmſtad l'an 1594. avec des augmentations conſiderables ſous le titre d'*Hiſtoria Julia, ſeu ſyntagma heroïcum trium priorum Monarchiarum*. Il eſt étonnant que l'importance de cet ouvrage, où l'on trouve en particulier ſur chaque Monarchie ancienne, tout ce qui en eſt diſperſé dans les Hiſtoriens originaux, ne lui ait pas fait trouver en Allemagne un nouvel éditeur pour lui donner un air de nouveauté qui lui manque. La premiere édition de cet ouvrage eſt commune; mais la ſeconde qui eſt très-rare, mériteroit ſans doute qu'une main ſavante & critique voulût bien donner ſes ſoins pour le perfectionner, en y établiſſant une chronologie exacte & uniforme, en écartant les citations du faux Beroſe, que Reineccius, ſuivant le goût de ſon temps, rapporte avec trop de confiance, & en y ajoûtant ce que des monumens nouvellement découverts nous ont fait connoître de l'ancienne hiſtoire.

Le deuxiéme Auteur eſt Jean-Baptiſte *Gramaye*, qui publia en 1604. à Anvers une hiſtoire de l'ancienne Aſie, *Aſia ſive hiſtoria univerſalis Aſiaticarum Gentium*, où il rapproche ſous les titres des principautés particulieres qui ont diviſé cette partie de l'ancien monde, tout ce qui s'en trouve dans les Auteurs originaux. Quoiqu'il ne s'attache pas au détail du regne de chaque Prince, comme a fait Reineccius, il ne laiſſe pas de donner une hiſtoire ſuivie de chaque Principauté : plus ſcrupuleux ſur la nature de ſes preuves, que ceux qui l'avoient devancé, il en écarte le faux Beroſe & ſes confreres, ſous le nom deſquels on avoit impoſé à la plûpart des ſavans. Il a même un avantage particulier : outre des citations exactes qui peuvent ſervir à ceux qui veulent travailler, il a ſoin de ramaſſer encore à la fin de chaque chapitre tout ce qui ſe trouve ſur les mœurs & le caractere de ces anciens peuples.



CARTE D'ITALIE
POUR L'HISTOIRE ROMAINE

Enfin le troiſiéme Auteur eſt le celebre M. *Vaillant*, l'un des plus habiles antiquaires de ces derniers temps. Outre les hiſtoires ſi exactes des Rois de Syrie & des Rois d'Egypte, dont nous avons parlé, on a encore publié en 1725. une hiſtoire ſuivie des Rois de Parthe, de Pont, du Boſphore & de Bithynie, appuyée non-ſeulement ſur les anciens Auteurs, mais encore ſur les monumens qui nous reſtent de ces Rois. Je dirai que comme c'eſt un ouvrage poſthume, il ne paroît pas que ce ſavant homme y ait mis la derniere main, & l'on eſt obligé de le rectifier en quelques endroits pas les anciens Auteurs.

Il ne faut pas croire que tous ces ouvrages ſoient des livres d'une lecture courante & agreable : une peſanteur dogmatique & litteraire fait qu'ils ne ſont propres que pour les ſavans du premier ordre, ou du moins pour ceux qui le veulent devenir. Ce ne ſont pour les autres que des livres à conſulter dans un extrême beſoin, tant la lecture en eſt fatiguante, & quelquefois même ennuyeuſe. Mais c'eſt le caractere du profond ſavoir, qui eſt hériſſé d'épines de toutes parts, & qui ne produit des fruits agreables que pour ceux qui n'ont pas la peine de les cultiver. Je ne ſçaurois trop ſouvent répeter ce que j'ai déja marqué; que ſi l'on veut lire toutes ces hiſtoires avec utilité, & d'une maniere claire & inſtructive, il faut toujours avoir devant les yeux des *Cartes Géographiques* relatives à ces anciens temps, & des *Tables Chronologiques* qui faſſent voir le rapport de tous ces Rois les uns avec les autres. L'eſprit ſe fixe par ces ſecours, & par-là on réduit la ſcience hiſtorique à une mémoire locale qui en facilite la lecture, & en fait retenir plus aiſement les faits.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire de la République Romaine.

APRE's l'Hiſtoire Sainte, l'Hiſtoire Romaine doit paſſer pour la plus néceſſaire de toutes les hiſtoires anciennes. Elle eſt auſſi la plus étenduë, & en même-temps la plus facile à étudier. Quoique l'hiſtoire de la République ſoit ſeulement utile, celle de l'Empire devient indiſpenſable par ſa liaiſon avec l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, qui étant celle de notre croyance & de nos eſperances, doit être regardée comme le centre où aboutiſſent toutes nos études hiſtoriques. L'hiſtoire de l'Empire a un autre avantage; c'eſt proprement là que l'on peut connoître la ſource de toutes les Monarchies nouvelles, qui ſe ſont formées des débris de ce vaſte Empire. Ce n'eſt donc pas l'hiſtoire d'une ſeule nation; c'eſt encore celle de tout le monde entier, qui dans la ſuite des temps fut ſoumis aux Romains. Le caractere des hommes illuſtres qu'on y remarque eſt ſi varié en tout genre, que, comme on y voit des exemples de tous les vices, on y trouve auſſi des modeles ds toutes (1) les vertus morales. Rome n'eſt pas la plus ancienne ville d'Italie; c'eſt même un des derniers

(1) *Quantùm Græci præceptis valent, tantùm Romani (quod eſt majus) exemplis.* Laur. Valla in præmio ſuæ hiſtoriæ.

peuples qui s'y ſoit formé en corps d'Etat. Ainſi, avant que d'en examiner l'hiſtoire ; il faut en rechercher les principes dans les temps qui ont précédé ſa fondation.

La partie de l'Europe nommée aujourd'hui l'Italie, avoit anciennement, comme elle a encore eu depuis divers noms; mais les révolutions des temps les ont changés plus d'une fois. D'abord elle fut habitée par les Auſoniens (*Auſones*) c'eſt de-là que l'on a quelquefois appellé cette partie Auſonie (*Auſonia.*) Les Grecs & les Latins qui ne connoiſſent rien de ce que nous appellons diſperſion des peuples, qui n'eſt développée que par l'Ecriture Sainte, prétendirent que les Auſoniens furent les premiers habitans de ces Provinces, & qu'ils étoient originaires (1) du pays même qu'ils occupoient.

Ces premiers peuples ne reſterent pas toujours tranquilles dans leur demeure; ils furent vexés par des peuples qui vinrent faire la conquête de cette partie, & qui prirent le nom d'Umbriens. Le P. *Pezron* a crû que cette colonie étoit un détachement fait par les Titans dès le regne même d'Urane, ou tout au plus tard ſous celui de Saturne. Que les Umbriens ſoient un peuple très-ancien (2) dans cette partie de notre continent, c'eſt ce qu'il eſt difficile de révoquer en doute, après ce qui en eſt marqué par les anciens Ecrivains. On veut même aller plus avant, & l'on ſoutient que les Umbriens ſont Gaulois ou (3) Celtes d'origine; & comme tous ces pays étoient preſque inhabités ſous le regne des Princes Titans, il eſt à croire que la peuplade s'en eſt faite de proche en proche, ſoit par la Grece, ſoit par l'Illyrie, compriſe aujourd'hui dans la plûpart des terres héréditaires de la Maiſon d'Autriche. Mais les Umbriens qui avoient inquieté les Auſoniens d'Italie, furent eux-mêmes repouſſés par une autre colonie venuë du Peloponneſe; & ces derniers obligerent les premiers de pénétrer plus avant dans les terres, & de quitter les parties orientales de l'Italie, pour ſe jetter vers le couchant. En changeant de demeure, ils changerent auſſi de nom; & d'Umbriens qu'ils étoient appellés, ils ſe nommerent Sabins : ils habitoient entre le Nar & le Teveron, ſur tout vers le canton de Rieti, & le lac Velino.

Une autre colonie d'Arcadiens, peuples du Peloponneſe, fut conduite en Italie par Oenotrus, fils de Lycaon Roi d'Arcadie. Secourus par les Pelaſgiens, ils chaſſerent les Sicules, qui ſe retirerent dans l'Iſle que nous appellons la Sicile. Cette nouvelle colonie arriva dans l'Italie environ 1500. ans avant l'Ere Chrétienne, mais 60. ans ou environ avant la guerre de Troye, peut-être 1270. ans avant J. C. une autre colonie d'Arcadiens conduits par Evander, vint débarquer en Italie. Faunus y regnoit alors; il accorda quelques terres aux environs du Tibre à ces nouveaux habitans, qui bâtirent une bourgade, nommée Pallantium, ſur une montagne qui fut depuis appellée le Mont-Palatin, & qui dans la ſuite des temps eſt devenuë cette ville ſuperbe, Rome, la maîtreſſe de tout l'Univers. Par un retour de gratitude, Evander communiqua aux Latins le culte & la religion de ſon pays.

---

(1) Italiam omnium primi habitarunt Auſones indigenæ. *Ælianus varia hiſtoria, lib 9. cap. 16.*

(2) Umbri antiquiſſimus Italiæ populus. *Florus lib. 1. c. 17.* Umbrorum gens antiquiſſima Italiæ exiſtimatur. *Plinius lib. 3. c. 14* Habitabant tunc Umbri & alios multos Italiæ agros; eratque ea gens multum antiqua & ampla. *Dionyſ. Halicarn. lib. 1. hiſt. Rom.*

(3) Bocchus abſolvit, Gallorum Veterum propaginem Umbros eſſe. *Solini Polyhiſtor. c. 8.* Same Umbros Gallorum veterum propaginem eſſe Marcus-Antonius refert. *Servius comment. in lib. XII. Æneid.* Umbri Italiæ gens eſt, ſed Gallorum veterum propago. *Iſidor. origin. lib. 9. cap. 2.*

Oenotrus avoit fondé une ville au lieu de ſon débarquement (1), & la nomma Spina; elle eſt devenuë dans la ſuite fort conſiderable, & conſerva une liaiſon ſi étroite avec les Grecs du continent, que les Amphictions de Delphes lui donnerent le droit d'avoir une chapelle dans leur temple, faveur qui n'étoit accordée qu'aux illuſtres Colonies. Ce fut vrai-ſemblablement peu de temps après Oenotrus, qu'arriverent dans l'Italie ces révolutions, qui ont produit dans cette partie des changemens très-conſiderables, qui ſubſiſtent encore à preſent. Outre la ſeparation de la Sicile, qui ſe fit par un tremblement extraordinaire qui engloutit pluſieurs terres, & donna un nouveau paſſage à la mer, il ſe trouve encore des villes entieres qui ont été abîmées & totalement détruites.

Ceux qui ont trouvé le ſecret de tirer des entrailles de la terre des fontaines jailliſſantes & perpetuelles (2) comme on le pratique dans le territoire de Modene, rapportent qu'à la profondeur de 65. pieds, qui eſt le terme où l'on rencontre de l'eau, on trouve ſucceſſivement divers lits de terrain, qui ont autrefois été expoſé à l'air, & qui ont produit de l'herbe & des arbres, dont on apperçoit encore les tiges, les feüilles & les noyaux ſains & entiers. Sur chacun de ces lits s'étend une terre marleuſe mêlée de coquillages, ce qui pourroit faire croire que par les ſecouſſes arrivées dans les divers tremblemens, l'eau à couvert ce pays-là à differentes repriſes. Mais ce qui ſurprend davantage, c'eſt que par-deſſus tous ces lits, à la profondeur de 15. ou 18. pieds, on a trouvé ſous l'endroit où Modene eſt bâtie, une grande quantité de ruines que l'on peut juger être celles de quelque grande ville ſi ancienne, que la ſuperficie de la terre n'en a conſervé aucun veſtige. On eſt obligé de dire que ces ruines n'ont pas une antiquité plus éloignée que la mémoire commune des hommes, puiſque l'on y trouve du fer mis en œuvre pour former divers inſtrumens.

Pendant que les parties d'Italie, voiſines de la Grece ſe peuploient, celles qui ſont proche des Alpes tiroient leurs habitans de la Gaule. On convient qu'anciennement les côtes de Provence & de Languedoc étoient compriſes ſous le nom de Ligurie, qui s'eſt dans la ſuite communiqué à ce que l'on nomme à preſent la riviere de Gennes, & à toutes les baſſes Alpes du Piémont, des Etats de Milan & de Veniſe, parce que les Gaulois Liguriens s'étendirent dans ces quartiers-là. On ſait qu'Hercules, à ſon retour d'Eſpagne, revint par terre le long des côtes de la Gaule meridionale, & qu'il y fit la guerre contre les Liguriens. Il s'en fallut peu qu'avec la vie, il ne perdit encore ſa reputation. C'eſt-là qu'il défit & tua Cacus, qui n'eſt connu que par ſa férocité & ſes brigandages.

Depuis Hercules juſqu'à la colonie des Troyens, qui fut conduite au pays Latin par Enée, l'hiſtoire ne rapporte aucun évenement conſiderable qui ſoit propre à l'hiſtoire d'Italie. On trouve alors que la guerre de Troye occaſionna trois peuplades dans cette partie de l'ancien continent.

La premiere fut celle de Diomede, qui revenant de l'expedition de Troye, où il s'étoit ſignalé par des actions de valeur & de prudence, fut ſi honteux de retrouver

(1) *Euſtathius in Dionyſium Periegetem verſ.* 475. (2) *Boullainvilliers. Hiſtoire univerſelle manuſcrite.*

chez lui une épouſe infidele, qu'il prit le parti d'abandonner la Grece, & de ſe retirer en Italie, où il fut reçu chez les Dauniens, peuple de la Poüille; parmi leſquels il s'établit. Il épouſa la fille du Roi du pays; & en conſideration de cette alliance, il obtint des terres à cultiver pour lui & pour ſes compagnons de fortune: il réüſſit même ſi heureuſement dans cette nouvelle habitation, qu'il fut choiſi pour ſucceder au Roi ſon beau-pere. Il mourut, & fut inhumé dans les Iſles qui ſont au-deſſous du Mont-Gargan, leſquelles par cette raiſon prirent le nom de ce Prince. On les a depuis beaucoup mieux connuës par le ſejour que Julie, petite fille d'Auguſte, y a fait durant ſon exil. La campagne dans laquelle coule le fleuve Aufidus, prit auſſi le nom de ce heros. C'eſt-là que les Romains perdirent depuis la célebre bataille de Cannes contre Annibal.

Quelque réputation qu'ait eu cet établiſſement, il s'en faut bien qu'il égale celui d'Antenor, qui eſt la ſeconde colonie des Troyens qui paſſa dans l'Italie. Ce fut lui qui hazarda de ſe mettre ſur la mer Ionienne avec une troupe de ſes compagnons auſſi infideles que lui, & il pénétra juſques dans le Golfe Adriatique. Il fut joint ſur ſa route par un peuple nommé les Henetes qui avoient été chaſſés de la baſſe Aſie, d'autres diſent de la Paphlagonie; & tous enſemble prirent terre dans le fond du Golfe, d'où ils chaſſerent une nation de Liguriens, qui habitoient le pays où ils aborderent. On pretend qu'Antenor fonda la ville de Padouë: il eſt certain du moins que les Henetes, ou Venetes, que nous nommons aujourd'hui Venitiens, ont habité cette contrée. Depuis ce temps-là ils prirent ſoin de la deſſecher, en facilitant l'entrée du Pô dans la mer, & creuſant divers canaux pour l'écoulement des autres rivieres & des eaux dormantes, qui étoient en ſi grand nombre, que Strabon n'a pas fait difficulté de la comparer à la baſſe Egypte.

La troiſiéme Colonie qui vint habiter l'Italie, fut compoſée du reſte des Troyens qui ſe joignirent à Enée après la ruine de leur ville, & fut conduite par ce heros juſqu'aux bords du Tibre où elle s'établit. Je ſai que divers auteurs ont combattu cette tradition. On a dit que les Grecs avoient mis Enée en poſſeſſion du Royaume de Troye, & que c'étoit le prix de ſa trahiſon. On prétend même qu'après ſa mort il a laiſſé la couronne à ſes enfans, ſans ſe mettre en peine de chercher une retraite auſſi éloignée que celle du pays Latin: mais l'on ne voit rien dans les auteurs anciens qui autoriſe cette conjecture. Si Troye a été rétablie, on l'a unie ſans doute à quelqu'autre ſouveraineté; mais il ne paroît pas qu'elle en ait fait une particuliere. D'autres ont crû qu'Enée avoit fixé ſa demeure dans la Thrace, & qu'il y avoit même bâti une ville de ſon nom: quelques-uns veulent qu'il ſe ſoit retiré en Arcadie. Toutes ces opinions ne ſont point auſſi vrai-ſemblables que celle qui nous apprend qu'Enée ſous la protection des Grecs conſtruiſit des vaiſſeaux au pied du Mont Ida, & que s'étant embarqué avec ſon pere Anchiſes & le reſte de ſa famille, il fut d'abord porté dans la Thrace, où il ne s'arrêta que peu de temps: de là il paſſa dans la Samo-Thrace, où il reçût l'expiation de ſes crimes. Apparemment que les malheurs de ſa patrie l'avoient attendri, & lui avoient rendu l'ame plus fidelle. Depuis ce temps il fut ſi religieux, que le caractere particulier que lui donne Virgile, eſt tiré de ſa pieté. En effet, il bâtit des temples dans tous les lieux où il s'arrêta, à

Pallene dans la Thrace, à Cithere aujourd'hui Cerigo, à la pointe du Peloponeſe, à Zacinthe, nommé à preſent l'Iſle de Zanthe, à Actium & à Ambracie.

Ce fut de-là qu'Enée fit le voyage de Dodone, tant pour honorer la divinité de ce lieu, que pour ſatisfaire ſa curioſité, en conſultant l'oracle ſur ſa deſtinée. Il y fit alliance avec quelques Grecs qui ſe joignirent à lui, & qui lui ſervirent de pilotes, pour ſe rendre en Italie. Après avoir touché à la pointe meridionale de cette Iſle, il aborda en Sicile, où une partie de ſa troupe déſerta; il remonta néanmoins ſur la mer, & ſerra toujours le long de la côte pour trouver un port favorable. On prétend néanmoins que Latinus Roi de cette partie ſe diſpoſoit avec tout ſon peuple à repouſſer ces nouveaux habitans, qui de leur part ſe préparoient auſſi à conſerver leur vie par les armes: cependant tout-à-coup ils en vinrent à des ſentimens de paix, qui finirent par le mariage d'Enée avec Lavinia fille de Latinus.

Ce fut de ce prince que les Aborigines dont il étoit Roi prirent le nom de Latins Il avoit été précedé par pluſieurs autres ſouverains, dont les noms ſont venus juſques à nous; mais dont les regnes ſont auſſi incertains, que leurs actions ſont inconnuës. Ces Rois ſont *Janus*, *Saturne*, *Picus*, ou *Jupiter* & *Faunus*, nommé autrement le *Mercure* des Latins. Mais comme le regne de Janus, qui eſt le premier de ceux dont la ſuite & les années ſont marquées, ne remonte tout au plus qu'à 1389. ans avant l'Ere Chrétienne, le Saturne qui le ſuit ne ſauroit être le Saturne, ni aucun autre des princes Titans que l'on prétend avoir abordé en Italie. Auſſi les monumens anciens ſont-ils mention de pluſieurs autres princes qui ſont venus dans cette province: mais comme leurs regnes ne ſont pas détaillés, il y auroit de la temerité à vouloir aſſurer quelque choſe de poſitif ſur leur hiſtoire. Tout ce qu'on en peut conclure eſt que, ſi Saturne pere de Jupiter eſt venu en Italie, ce doit être un autre Saturne beaucoup plus ancien que celui dont le regne eſt marqué dans nos *Tables Chronologiques* à l'année 1353. avant l'Ere Chrétienne; mais la reſſemblance de nom a fait que ſans avoir égard à la ſuite des temps, l'on a confondu ces deux Princes.

Je ne ſaurois cependant diſconvenir que le voïage d'Enée en Italie,(1) paroît à quelques auteurs une queſtion très-problematique, depuis que Juſte Lipſe, & après lui Philippe *Cluvier* l'un des plus habiles Géographes du XVII. ſiecle, commencerent à le revoquer en doute. Ils ont été ſuivis par le ſavant M. *Bochart*, & par quelques autres écrivains de réputation qui prétendent même s'appuyer de l'autorité (2) de Denis d'Halicarnaſſe. Cet ancien auteur, après avoir rapporté les divers ſentimens, laiſſe la liberté de croire ce qu'on en voudra.

Je dirai cependant que la plûpart des traditions qui ſe perpetuent dans les nations au ſujet de leur premiere origine, ont ordinairement un fondement réel. Nous voyons même dans celle-ci un détail qui ne s'eſt pas démenti: & l'on remarque d'anciennes familles Romaines, qui dans les temps les plus éclairés de la République, font remonter leur filiation juſques aux Troyens, ſans qu'alors cette origine ait

(1) *Juſtus Lipſius ad lib. XII. annal. Corn. Taciti.*

(2) Nec deſunt qui fabulis propriora narrent de ejus (Æneæ) ab Ilio exitu. Integrum ſit cuique quodlibet credere. *Dionyſius Halicarnaſſenſis, lib. I.*

été conteſtée. Or dans ces circonſtances, les traditions nationales doivent l'emporter ſur les ſimples conjectures, juſqu'à ce qu'on ait trouvé des preuves ſuffiſantes pour détruire les anciennes traditions.

Je reprendrai donc le fil de l'hiſtoire à l'alliance que fit Enée avec Latinus. Vraiſemblablement elle ſe conclut aux conditions, qu'après la mort du Roi, Enée & ſes enfans ſortis de Lavinia lui ſuccederoient. D'abord les Troyens obtinrent un terrain, où ils bâtirent une petite ville du nom de Lavinium, en l'honneur de la nouvelle épouſe d'Enée; & les deux peuples ſe lierent ſi étroitement, qu'ils ſe confondirent dans la ſuite des ſiecles, & ne formerent qu'une ſeule nation. Il paroît que le motif le plus puiſſant qui engagea Latinus à favoriſer Enée & ſa troupe, vint de la paſſion qu'avoit le Roi des Latins de ſe vanger de quelque voiſin. Comme les Orientaux avoient plus de connoiſſance de l'art militaire que les Italiens, Latinus trouva un grand avantage dans cette alliance: mais auſſi par la même raiſon, comme le commandement paſſoit entre les mains des Troyens, ce fut une occaſion favorable pour faire entrer la Royauté dans la famille d'Enée.

En effet, Latinus étant mort dans une guerre contre les Rutules, peuple particulier des Latins, Enée la ſoutint après lui, ſans néanmoins qu'il ait pû la finir, à cauſe que la mort l'en empêcha. Quelques-uns diſent qu'étant tombé tout armé dans un ruiſſeau voiſin de Laurentum, il s'y noya; & par une ſuperſtition, ou une ſimplicité ordinaire à ces premiers temps, les Troyens & les Latins de concert en firent une divinité, à laquelle ils donnerent le nom d'*Indigetès*. On défera le commandement de la guerre à ſon fils Aſcanius, qui défit Mezence Roi d'une partie de l'Etrurie, qui étoit venu au ſecours des Rutules; mais auſſi d'un autre côté, il devint ſuſpect aux Latins, parce que Lavinie, veuve de ſon pere, s'imaginant qu'il en vouloit à la vie d'un enfant poſthume qu'elle avoit eu d'Enée, s'étoit rétirée avec ſon fils, ce qui donna lieu de croire qu'Aſcanius les avoit fait mourir. Il n'en fallut pas davantage à des peuples ſoupçonneux pour les engager dans une ſédition, qui ne fut appaiſée que par le retour de la mere & de l'enfant. Aſcanius s'engagea même à ne point attenter à la vie de ſon frere, & le trouble s'appaiſa.

Les Troyens s'etoient alors augmentés ſi conſiderablement, que Lavinium ne pouvoit plus les contenir. C'eſt ce qui occaſionna la fondation de la ville d'Albe ſituée plus avant dans les terres entre une montagne & un lac, qui contraignirent beaucoup la diſpoſition des bâtimens, & lui donnerent cette longueur, dont elle a tiré ſon nom d'*Alba-longa*. On en rapporte la fondation à la 34. année d'après la priſe de Troye. Aſcanius mourut après un regne de 38. ans, & ſa ſucceſſion fut diſputée entre ſon fils Julus & ſon frere Sylvius Poſthumus. Ce dernier l'emporta, comme héritier des anciens Rois Latins, dont il deſcendoit par ſa mere Lavinia. Par-là il ſe forma deux branches de la maiſon d'Enée, les Jules & les Sylviens. Ceux-ci ont regnés les premiers; mais les autres furent bien récompenſés de la longue patience avec laquelle ils avoient attendu le retour de la ſouveraineté. Jules-Ceſar, le dernier de cette race, fut maître non-ſeulement des Latins, mais encore d'une grande partie du monde. Juſques-là ils avoient eu le ſacerdoce en partage, qui les faiſoit aller de pair avec les ſouverains, parce qu'il les rendoit les chefs de la religion, à laquelle

quelle les peuples ont toujours été fort attachés. Sylvius Poſthumus regna donc 30. ans, ſans qu'on ſache qu'il ait rien fait de conſiderable. Æneas Sylvius qui vint après lui en regna 31. Denis d'Halicarnaſſe, plus exact que les autres ſur ces anciens regnes, ne rapporte aucune action de ce Prince. Les autres Rois qui viennent enſuite n'ont rien de remarquable, & ſont marqués ſeulement par les années de leur regne dans les *Tables Chronologiques*. On dit que Tiberinus: l'un d'eux, pour s'être noyé dans la riviere qui arroſoit ſes Etats, lui a donné le nom de Tibre. *Aventinus* qui vint quelque temps après, communiqua ſon nom au Mont-Aventin, l'une des ſept colines où Rome a été bâtie. Il fut pere de Procas; & celui-ci de Numitor & d'Amulius, dont l'hiſtoire eſt ſi connuë, qu'il ſuffit de dire que le premier eut une fille nommée Rhea Sylvia, qui fut mere des deux jumeaux Remus & Romulus fondateurs de la ville de Rome. L'hiſtoire de tous ces regnes eſt ſi peu certaine, que les écrivains Romains ont eu beaucoup de peine à nous en donner quelque legere connoiſſance. C'eſt par le premier livre de *Denis d'Halicarnaſſe*, qu'il faut commencer, parce qu'il a eu plus d'attention que *Tite-Live* à ramaſſer ce que la tradition pouvoit avoir conſervé de ces premiers temps.

L'hiſtoire même de Romulus n'eſt pas ſans beaucoup de difficultés. On prétend que dans une aſſez grande jeuneſſe il attaqua ſon oncle Amulius qui avoit uſurpé la couronne ſur Numitor ſon aîné, l'ayeul de Romulus. Ce dernier chaſſa donc l'uſurpateur de la forteresſe où il étoit, & rétablit Numitor, à qui le Royaume des Latins appartenoit, comme à l'aîné des enfans de Procas. Ce Prince, pour éviter la fureur de ſon frere, s'étoit retiré à la campagne, où, ſelon l'uſage de ces premiers temps, il vivoit du labourage & du produit de ſes troupeaux. Sa fille Rhea Sylvia fut conſacrée parmi les Veſtales; mais ſon devoir & les loix du Sacerdoce ne l'empêcherent pas d'écouter ſes paſſions. Elle eut deux enfans, dont elle aſſura que le Dieu Mars étoit le pere. C'étoit, comme nous l'avons déja dit, la reſſource des filles & des femmes qui commettoient une faute. *Deus auctor culpæ honeſtior*, dit Tite-Live. Si on ne les croyoit pas tout-à-fait innocentes, on ne les traitoit pas au moins comme criminelles, dès qu'elles avoient le talent de mettre en jeu quelque divinité. La fable prétend que les deux enfans furent expoſés ſur le Tibre, & que jettés ſur la rive, ils y furent nourris par une louve. L'on diroit peut-être la verité, ſi l'on donnoit ce nom à leur nourrice, à cauſe de la vie peu reglée qu'elle menoit.

Numitor avoit ſoin de faire élever ſecrettement les enfans de ſa fille Rhea Sylvia. Dès qu'ils furent en âge de ſe connoître, ils ſurent de quel ſang ils étoient nés, & vinrent à bout, après avoir détrôné l'uſurpateur, & rétabli Numitor leur ayeul, de rendre la liberté à Rhea Sylvia leur mere, qui depuis leur naiſſance gémiſſoit dans la captivité.

FONDATION DE ROME.

Remus & Romulus, autant par neceſſité que par le conſeil de Numitor, s'engagerent à former un nouvel établiſſement. Par-là ils purgerent la ville d'Albe de ce qu'elle pouvoit avoir de gens inquiets & de mauvais ſujets. Le Mont-Palatin accompagné d'un terrain proche du Tibre fut le lieu où ils formerent leur habitation. Palan-

tium, petite bourgade fondée au même endroit par Evander, leur fut d'un grand ſecours. L'ouvrage fut commencé 753. années pleines avant l'Ere chrétienne, & vrai-ſemblablement ils ne furent pas moins de deux ans à le mettre en état de défenſe. Le tout fut compoſé de mille chaumieres : celle de Romulus ne valoit guere mieux que les autres. Cette ville qui ne devoit s'aggrandir que par les armes, commença par les diſſentions & par le meurtre de Remus, ſoit que Romulus, ou quelque autre, en fut l'auteur. Pour perpetuer cette colonie, il falloit des femmes : perſonne n'en vouloit donner à des gens qu'on regardoit plûtôt comme des brigands, que comme des Citoyens d'une nouvelle ville. Ils uſerent donc de ſtratagême. L'occaſion d'un grand ſpectacle publié dans tous les environs, en fit venir beaucoup plus qu'il ne leur en falloit ; & ils ne manquerent pas l'occaſion de s'en pourvoir. Cet enlevement irrita leurs voiſins ; quelques-uns en ſouffrirent, mais les Sabins plus ſenſés, ſe reconcilierent avec les raviſſeurs par le moyen de ces nouvelles épouſes, qui empêcherent la fureur des deux partis. Elles y auroient perdu, ou des peres, ou des maris. Les Sabins firent plus : ils vinrent habiter la nouvelle ville, où leur Roi nommé Tatius ne fit pas difficulté de ſe retirer, & convint du gouvernement avec Romulus ; mais il fut tué au bout de ſix ans par les habitans de Lavinie.

Voilà, ſelon l'opinion la plus reçûë, quel fut le commencement de cette grande ville. Cependant les Hiſtoriens les plus anciens, & peut-être les plus véridiques, ne conviennent pas de tout ce que nous venons de rapporter. *Denis d'Halicarnaſſe*(1) ſe trouve obligé d'avoüer que le temps de la fondation de Rome, auſſi-bien que le nom de ſes fondateurs, n'eſt pas également avoüé par tous les Ecrivains ; & *Plutarque* (2) qui avoit fait des recherches ſi exactes ſur cette origine, eſt obligé de faire le même aveu. *Tite-Live* lui-même (3) ne fait pas difficulté de dire, qu'on ne trouve point d'hiſtoire certaine de ces premiers temps. *Cluvier* tranche (4) la difficulté, en diſant que tout ce qui eſt rapporté de l'origine de Rome eſt une pure fable. (5) Cependant comme les

(1) Auctores multum variant tam de tempore, quo urbs ſit condita, quàm de ipſis conditoribus. *Dionyſ. Halicarnaſſ. lib.* 1.

(2) Ingens Romæ nomen, quod gloria eſt apud omnes gentes decantatum, haud convenit inter Scriptores, à quo urbs & qua de cauſa inveneric *Plutarchus in Romulo.*

(3) Teſtatur LIVIUS nullos ſibi plerumque fuiſſe annales certos, atque probatos ne linteos quidem, qui nihil fere præter conſulum ac magiſtratuum nomina continebant ; quos ſi qui citaſſent, aiebat eſſe negligendos, quales M. Licinius & Thurbo alter adverſus alterum defendebat. *Hæc ex Livio, lib.* 5. 9. & 10.

(4) Quicquid de Romulo ac Remo, (quem Græci, primi hujus vocabuli fictores, omnes pariter appellant Romum) ſive Romani ſeu Græci prodiderunt, mera eſt fabula, per ſe ſatis abſurda & inepta ; in qua neque de patre puerorum, neque de mattis nomine, neque de expoſitore, nec de ſublatore, nec de nutrice quidquam certi conſtat. *Philipp. Cluverius Italiæ antiquæ, lib.* III. *cap.* 2.

(5) Comme il y a de la difference dans la maniere de comptes les années de Rome, voici les principaux ſentimens. Selon la ſupputation de Varron, Rome a été bâtie au printems, vers la fin de la troiſiéme année de la ſixiéme Olympiade, c'eſt-à-dire, 753. ans avant l'Ere Chrétienne. Les faſtes Capitolins, & Verrius-Flaccus la diſent bâtie à la fin de la quatriéme année de la même Olympiade, ainſi 752. ans avant l'Ere Chrétienne Nous apportons encore dans le canon chronologique, qui eſt dans le troiſiéme volume de cet Ouvrage, d'autres ſupputations. Voici les Auteurs qui adoptent ces diverſes ſupputations. *Auguſte* & tous les Empereurs ont ſuivi la ſupputation de Varron dans la célébration des Jeux Seculaires ; auſſi-bien que *Plutarque*, *Tacite*, *Dion*, *Aule-Gelle*, *Cenſorin*, *Onuphrius Panvinius* le Cardinal *Baronius*, le P. *Petau* & le P. *Tournemine* Jeſuites, & avec eux preſque tous les critiques modernes. Les Auteurs qui ſuivent la ſupputation de *Verrius-Flaccus* ou des *Marbres du Capitole*, ſont *Solin*, *Euſebe*, *Denys d'Halicarnaſſe*. Les Auteurs ſuivans varient, & ſuivent tantôt l'une & tantôt l'autre ſupputation ; ſavoir, *Ciceron*, *Tite-Live*, *Pline* & *Paterculus*. La ſupputation de Caton ne met que 751. ans entre la fondation de Rome & la premiere année de l'Ere vulgaire. *Polybe* ne met que 750. entre les deux époques, & *Fabius Pictor* ne met la fondation qu'à la fin de la premiere année de la huitiéme Olympiade, c'eſt-à-dire, 748. ans avant l'Ere vulgaire, & je m'étonne qu'*Uſſerius*, homme d'ailleurs très-exact, ait ſuivi ce ſentiment, qui eſt abandonné de preſque tous les ſavans. Tout roule aujourd'hui parmi les ſavans, entre la ſupputation de Varron & celle des Marbres du Capitole, qui ne ſont qu'à un an de difference, on trouvera toutes ces ſupputations dans le troiſiéme volume de cet Ouvrage.

incertitudes, en matiere d'hiſtoire, ſont plus fâcheuſes qu'une fable bien colorée, il vaut mieux, dans ce cas, s'en tenir aux ſentimens ordinaires, & ſuivre le torrent, dès qu'on peut en tirer d'ailleurs quelques inſtructions pour les mœurs, ou pour l'uſage de la vie civile.

Le plan que nous prenons pour cette hiſtoire ſi connuë & ſi néceſſaire, n'eſt pas d'en donner un détail, comme nous avons fait de celles dont nous n'avons pas de narration ſuivie, mais ſeulement de marquer le caractere de chaque ſiecle, & des Hiſtoriens qu'il faut lire pour en être inſtruit. Je commencerai par les modernes, qui doivent ſervir d'introduction pour la lecture des originaux; je diſtinguerai principalement les livres ſavans propres pour former des gens profonds, qui ne ſont ſouvent d'uſage que dans le cabinet, & qui hors de-là ſeroient fort embarraſſés de donner de legeres notions des choſes qu'ils ont appriſes avec beaucoup de peine & de détail. Je ne ſaurois aſſez répeter qu'une carte géographique de l'ancienne Italie, qui doit toujours être devant les yeux, doit ſervir de principe pour l'étude de cette hiſtoire. Ce n'eſt point aſſez de l'examiner dans ſa généralité; il faut encore ſcrupuleuſement diſcuter le progrès géographique de la Royauté, de la République, & de l'Empire Romain qui s'eſt fait de ſiecle en ſiecle par leurs conquêtes. M. *de Liſle* en a fait une qui regarde les premiers temps de cette hiſtoire, lorſque renfermés encore au centre de l'Italie, elle étoit environnée d'une infinité de petits peuples, que la jalouſie du gouvernement portoit à s'élever contre ce nouvel établiſſement. Les Romains furent renfermés dans ce centre de l'Italie pendant plus de trois cens ans. La carte generale de cette partie de l'ancien continent dreſſée par M. *Sanſon* ou par M. *de Liſle*, ſervira juſques au temps où les Romains ſortans de leur pays, firent en peu de temps la conquête de la plus grande partie du monde habité. Outre la carte géographique, Meſſieurs *Sanſon* ont encore donné des diviſions générales excellentes, pour faire connoître le progrès qu'à fait cette ſage République dans ſes conquêtes. Après quoi, avant que d'aller plus loin, il faut parcourir, au moins des yeux, les deux cartes de l'Empire Romain dans toute ſon étenduë, telles que les ont données Meſſieurs *Sanſon*, que je préfere dans cette occaſion aux deux cartes de M. de Liſle, quoiqu'elles ſoient exactes, parce que celles de Meſſieurs Sanſon ſont accompagnées de diviſions très-ſavantes & très-inſtructives, qui ont rapport à leur travail, au lieu que les cartes de M. de Liſle ſont très-ſéches, & demanderoient des inſtructions particulieres qu'il n'a pas données, & qu'on trouveroit difficilement ailleurs. Je mets ici la carte de l'ancienne Italie, & dans le chapitre ſuivant celle de l'Empire Romain.

Cette premiere étude qui ne regarde que les yeux, doit être accompagnée d'une autre inſtruction qui n'eſt pas moins ſenſible : c'eſt d'avoir toujours devant ſoi des *Tables Chronologiques*, qui faſſent connoître d'un coup d'œil toute la ſuite de cette hiſtoire, & qui en dévelopent en un moment toutes les révolutions ſucceſſives ſous les Rois, les conſuls, les decemvirs, les tribuns du peuple, les Dictateurs & les Empereurs. Cette méthode en réüniſſant tous ces objets ſaura les diſtinguer, & les faire mieux entrer dans l'eſprit, après les avoir fait paſſer par les ſens & par l'imagination.

Ces préparatifs doivent être ſuivis d'une connoiſſance ſuccincte des mœurs de cette

nation, mépriſable dans ſes commencemens, reſpectable dans ſes premiers progrès, & redoutable enfin par ſes dernieres conquêtes. Je ne connois rien de plus exact & de plus ſuccinct que le traité latin du Pere *Cantel* Jeſuite, ſous le titre de *Reſpublica Romana*, qui a été auſſi traduit en François. Cet abregé des mœurs des Romains & de leurs antiquités, eſt débarraſſé de cette vaſte & faſtueuſe érudition, qui fait plus d'honneur aux écrivains qui la débitent, que de profit à ceux qui les examinent. Il ſuffit dans ces matieres d'avoir des principes qui faſſent faire attention aux uſages & aux cultes qui ſe trouvent preſque toujours incidemment rappellés dans les hiſtoriens originaux. Antoine *Thyſius* a fait un recueil ſuccinct & inſtructif des antiquités Romaines, qu'il a tiré des œuvres de Juſte-Lipſe, l'un des plus grands litterateurs qu'il y ait eu dans ce genre de ſciences. Ceux qui n'auroient pas le Pere Cantel, pourroient ſe contenter de cette collection : ceux qui les auroient tous deux ont de quoi choiſir, & ſuivre leur goût. Je ne veux pas conſeiller ici *Rozin* ni d'autres traités plus détaillés, non plus que les recueils immenſes dans leſquels on diſcute, avec un détail plus ennuyeux, qu'il n'eſt exact, toutes les parties des antiquités Romaines, ſans en excepter même les minuties les moins interreſſantes. Je ſai que ces études ſont quelquefois néceſſaires ; mais on trouve dans les livres & dans les bibliotheques de quoi examiner dans le beſoin les parties, qui tombent ou dans le diſcours, ou dans la diſpute. J'en indique beaucoup plus qu'on n'en doit lire dans les articles XXXVI. & XXXVIII. du catalogue général, qui eſt à la fin de cette Méthode.

Grand nombre d'auteurs modernes ont donnés des abregés ou des hiſtoires générales de la République & de l'Empire Romain. Celle de M. *Coëffeteau* a eu dans le XVII. ſiecle une grande réputation, dont elle étoit redevable moins à l'exactitude des faits, qu'à l'élégance & à la dignité du ſtyle, dans lequel nous trouvons encore la grandeur & le tour de notre langue, quoique les manieres en ayent beaucoup vieilli depuis plus d'un ſiecle que cet ouvrage a paru. Comme notre ſtyle a changé, le goût qu'on avoit pour ce livre s'eſt extrêmement ralenti, avec d'autant plus de raiſon qu'il ne donne, pour l'hiſtoire de la République Romaine, qu'une verſion pure & ſimple des quatre livres de *Florus*, qui ne ſuffiſent pas pour avoir une exacte connoiſſance de cette partie de l'hiſtoire. C'eſt à bon compte une lecture epargnée pour ceux qui veulent de la préciſion & de l'exactitude. Claude *Malingre*, qui a prétendu continuer l'hiſtoire de M. Coëffeteau, depuis le regne de Conſtantin juſqu'à celui de l'Empereur Ferdinand II. au XVII. ſiecle, a joint une mauvaiſe compilation mal écrite & mal digerée à un ouvrage qui avoit de la grace & de l'agrément : auſſi le public lui a-t-il rendu la juſtice qu'il méritoit, en ne recherchant & en ne liſant pas ſon ouvrage, qui eſt à peine connu de ceux qui s'appliquent à l'hiſtoire.

Scipion *Dupleix* donna une hiſtoire Romaine quelque temps après M. Coëffeteau ; mais comme il etoit mauvais écrivain, quoiqu'il fût compilateur exact, elle n'a pas eu le ſuccès qu'il en pouvoit eſperer, par un détail trop circonſtancié & trop étendu, qui pourroit dégoûter de la lecture des originaux, dont il n'étoit pas capable de rendre en notre langue les graces & la perfection.

Du Verdier qui vint après, méritoit bien de mourir à l'hôpital, comme on dit qu'il

y eſt mort, après nous avoir donné un ouvrage auſſi mauvais que ſon hiſtoire Romaine, & nous avoir accablé de beaucoup de compilations indigeſtes & mal écrites. Ce que M. de *Marolles* a publié ſous le titre de ſuite de l'hiſtoire Romaine de Coëffeteau, ne comprend gueres que des traductions de quelques auteurs de l'hiſtoire du bas empire, qu'il vaut mieux lire dans les originaux, que dans des verſions auſſi médiocres.

Trois auteurs conſiderables ont donné dans ces derniers temps des hiſtoires Romaines dans des genres très-differens, il s'agit de ſavoir à laquelle on doit ſe déterminer pour ſervir d'introduction à la lecture des hiſtoriens originaux. Les vûës qu'il faut avoir quand on lit quelqu'un des écrivains modernes de cette hiſtoire, eſt de les faire ſervir de préparatif aux anciens hiſtoriens. Le premier eſt un Anglois nommé *Laurent Echards*, qui a fait dans ſa langue une hiſtoire ſuivie de la République & de l'Empire, continuée non-ſeulement juſques à la fin de cette monarchie en Occident ſous Auguſtule; mais qu'il a pourſuivie par un détail des affaires de l'empire d'Orient, juſqu'à la priſe de Conſtantinople par les Turcs au milieu du XV. ſiecle. Son ouvrage eſt écrit avec la ſimplicité que demande la narration des hiſtoires anciennes. Sans accabler le lecteur par des circonſtances trop détaillées, il a ſoin de ſe fixer aux évenemens les plus conſiderables. Il donne du goût pour en ſavoir le détail; & par un arrangement ſage des faits hiſtoriques, il peut ſervir d'introduction à la lecture des anciens auteurs.

Ce n'eſt que depuis peu de temps, que cette hiſtoire peu connuë hors de l'Angleterre, a été traduite en notre langue par un écrivain, qui, outre la qualité d'auteur, poſſede encore d'autres talens peu communs, qui l'ont extrêmement diſtingué dans le monde. Il a plus que de la correction dans le ſtyle, il a même de l'agrément & de la politeſſe; mais quelquefois il manque de cette ſcrupuleuſe exactitude néceſſaire à un traducteur qui veut gloſer ſur ſon auteur original. Auſſi M. l'Abbé *des Fontaines* avouë qu'avec les ſecours étrangers dont il s'eſt aidé, il n'a pû néanmoins s'empêcher de faire une verſion libre de cette hiſtoire. Que ne la faiſoit-il litterale?

M. l'Abbé *de Vertot* publia en 1719. une hiſtoire particuliere ſous le titre de *Révolutions de la République Romaine*: ouvrage écrit avec beaucoup de dignité, de réflexion, & de grandeur. On y trouve le caractere hiſtorique mieux exprimé que dans la plûpart des autres écrivains modernes. Il a ſoin, ſans accabler le Lecteur par des réflexions, de lui donner lieu d'en faire de très-inſtructives; choſe plus ſatisfaiſante, que ſi on les liſoit dans un hiſtorien, parceque chaque Lecteur croit alors qu'elles viennent de ſon propre fond. Cet ouvrage n'eſt pas ſeulement un livre hiſtorique, il peut encore au beſoin tenir lieu d'un livre de politique. On y dévelope d'une maniere ſi ſenſible le caractere inconſtant & tumultueux du gouvernement populaire, qu'il n'y a point d'homme ſage après cette lecture, qui ne préferât le plus mauvais gouvernement monarchique à celui de la République la mieux reglée, puiſque, malgré la ſageſſe de celle des Romains, les hommes les plus zelés pour le bien public, & les Miniſtres les plus prudens & les plus habiles, ſe voyoient tous les jours expoſés aux plus étranges révolutions. M. l'Abbé de Vertot, né ſous un gouvernement monarchique, a

Reprenons maintenant le fil de l'hiſtoire. Dès que Romulus eut de quoi perpetuer le nouvel état qu'il venoit d'établir, il réſolut de donner une forme à ſon nouveau gouvernement, dont les membres ne montoient qu'à trois mille trois cens hommes. Il diviſa le peuple en trois tribus de mille citoyens, & chaque tribu en dix curies de cent hommes chacune : il y ajouta trois compagnies de cavalerie, d'où ſortit la nobleſſe connuë depuis ſous le nom de Chevaliers Romains. Le Sénat vint enſuite : Romulus le compoſa de cent des principaux citoyens, qui étoient des perſonnes mûres, capables de donner des conſeils ſalutaires. Par-là ils furent regardés comme les peres de la patrie Le nombre en augmenta conſiderablement depuis. Romulus établit lui-même l'uſage des légions pour avoir toujours un corps de milice diſciplinée. Il introduiſit les triomphes pour exciter la valeur des chefs par l'amour de la gloire. Les colonies qu'il envoya, affermiſſoient ſes conquêtes par l'attention qu'avoient les citoyens Romains ſur les peuples vaincus, parmi leſquels ils étoient logés moins en qualité de concitoyens, que comme une eſpece de garniſon, qui n'étoit point à charge au public. Il mourut donc, ou plutôt il diſparut (1) après un regne de trente-ſept ans, lorſqu'il faiſoit la revûë des troupes auprès des marais de Caprée. Il avoit ſans doute déplu à quelques Sénateurs, par des hauteurs propres à un homme élevé dans une eſpece de ruſticité, & qui vouloit commander en maître un peuple qu'il avoit formé. Mais pour couvrir cet aſſaſſinat, on fit courir le bruit que les Dieux l'avoient enlevé, & lui avoient accordé l'immortalité ſous le nom de *Quirinus* ; que déja il avoit prédit que Rome ſeroit un jour maîtreſſe de l'univers : mais on ſent bien que cette eſpece de prophetie ne vint qu'après-coup, & depuis que Rome eut étendu ſa domination hors de l'Italie : elle ne paroît même avoir été inventée que pour colorer leurs conquêtes, qui étoient plutôt d'honnêtes brigandages que des acquiſitions juſtes & légitimes.

Après un interregne, (2) que le peuple Romain naturellement inquiet, ne put ſoutenir plus d'un an, *Numa Pompilius* fut appellé d'un commun conſentement à la couronne (3). Il réſidoit à Cures, ville des Sabins, où on l'alla chercher pour le mettre ſur le trône. Il étoit naturellement doux & modeſte, & il feignit une grande réſiſtance avant que de ſe laiſſer perſuader : moins brave & moins féroce que Romulus, il tourna du côté de la Religion un peuple que ſon prédeceſſeur avoit porté aux armes, il donna des loix ſages, établit un culte reglé, ordonna des fêtes & des ſacrifices. Mais pour perſuader toutes ces choſes, il falloit ſe revêtir d'une autorité qu'il ne croyoit pas avoir de lui-même ; il ſe retira ſouvent dans les bois, où il aſſuroit qu'il avoit des conferences ſecrettes avec la Divinité qui l'inſtruiſoit de tout ce qu'il avoit à faire. Ce fut l'induſtrie, dont en habile politique, il ſe ſervit pour former les mœurs d'un peuple groſſier. Il mourut à l'âge de quatre-vingt ans, après un regne de quarante-quatre ſans avoir jamais été malade ; ce qu'il devoit à l'égalité de ſon tempérament.

Tullus Hoſtilius, qui lui ſucceda depuis, (4) abandonna aux citoyens pauvres & miſe-

(1) 717. ans avant J.C.
(2) 716. ans avant J. C.
(3) 715. ans avant J. C
(4) 672. ans avant J. C.

rables tout le domaine que les Rois s'étoient reſervés. Il jugea enſuite que les Romains n'ayant point autour de leur ville une aſſez grande étenduë de terrain, dont ils pûſſent ſubſiſter, il falloit en acquerir par les armes, puiſqu'ils n'avoient que ce moyen. Il fit donc la guerre à la ville d'Albe; mais les deux partis qui n'avoient pas trop de tous leurs citoyens, jugerent à propos d'épargner des pertes continuelles, & de terminer une guerre que la valeur des deux peuples traîneroit trop en longueur. Ils convinrent d'un combat de trois de leurs plus braves gens contre trois du parti contraire. On ſait que la fortune & l'adreſſe n'eurent pas moins de part que la valeur Romaine dans la victoire que le dernier des Horaces remporta ſur les trois Curiaces (1) mais le victorieux qui ne pouvoit oublier la ferocité de la nation, ſoüilla ſa gloire par le meurtre de ſa ſœur. Les juges ne purent s'empêcher de le condamner; mais le peuple, auquel il en appella, n'eut pas le courage d'ôter la vie à un homme, qui venoit par une victoire ineſperée de faire la conquête d'une ville puiſſante, qui ſeule pouvoit s'oppoſer aux progrès des Romains, qu'on commençoit dès-lors à regarder avec jalouſie. Albe la mere de Rome fut démolie; & Tullus Hoſtilius ramenant les Romains à leurs premieres inclinations, déclara la guerre à quelques autres peuples, contre leſquels ils firent des eſſais de leurs forces, & donnerent des preuves de cette valeur, qui les a depuis ſi fort diſtingués. Rome lui a l'obligation d'avoir le premier diſcipliné ſa milice. Il finit d'une mort tragique, après un regne de 32. ans. On fit courir le bruit qu'il avoit été écraſé du tonnerre; mais il ſeroit plus vrai-ſemblable de dire, comme l'ont fait quelques auteurs, qu'Ancus Martius, petit-fils par ſa mere de Numa Pompilius, ne put ſouffrir la gloire que ce Roi s'étoit acquiſe. Il aſſembla quelques ſcelerats, marcha droit à la maiſon du ſouverain, fit égorger tout ce qu'il rencontra, & le tua lui-même. Il mit le feu à ſon palais: Et comme le bruit du tonnerre effrayoit alors le peuple Romain, il fit dire que ce prince avoit été conſumé par le feu du Ciel.

Ancus Martius eut l'adreſſe, après ce crime, de ſe faire élire Roi des Romains. (2) Il voulut imiter le Roi ſon ayeul par une pieté affectée, & ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la paix, à la police, & à l'augmentation de Rome: cependant il ne laiſſa pas de faire vigoureuſement la guerre quand il ſe vit contraint de la ſoutenir.

Après un regne de 24. ans, il eut pour ſucceſſeur *Lucius Tarquinus*, ſurnommé l'Ancien (3). On ne l'avoit d'abord choiſi que pour être le tuteur des enfans d'Ancus Martius; mais il alla plus loin, & voulut gouverner en ſon nom: il fit ſi bien par ſes diſcours & les mouvemens qu'il ſe donna, qu'il monta ſur le trône. Il étoit originaire de Corinthe, & comme l'on croit, de la race même des Bacchiades, qui ont gouverné cette République de la Grece. Pour faire plaiſir à ceux qui l'avoient élû, il augmenta le nombre des dignités, en faiſant 300. Senateurs au lieu de 100. qu'il y avoit auparavant: il multiplia également le nombre des Chevaliers Romains: il introduiſit dans Rome une ſorte de luxe & de magnificence inconnuë juſqu'alors à un peuple qui s'étoit borné aux ſeules néceſſités de la vie. Du butin dont il s'étoit

(1) 669. ans avant J. C. (2) 640. ans avant J. C. (3) 616. ans avant J. C.

enrichi

enrichi dans pluſieurs guerres, il en fit élever trois ouvrages conſiderables, ſavoir, le grand Cirque, les fortifications de Rome, & les Cloaques, ou conduits ſoûterrains dont les voûtes ſoutenoient tous les bâtimens de la ville: ouvrage qui doit l'immortaliſer, puiſque depuis plus de 2000. ans qu'il eſt fait, il ſe maintient beaucoup mieux que les nouveaux édifices que l'on a conſtruit depuis. Les deux enfans d'Ancus Martius étant parvenus dans un âge à ſe connoître & à pouvoir agir, firent aſſaſſiner ce Prince après un regne de 38. ans.

Les meurtriers ne profitérent point de leur crime: ils en furent punis par l'exil; & *Servius Tullius*, quoique fils d'une eſclave, fut élevé ſur le trône. (1) Quelques guerres qu'il eut avec des peuples de la Toſcane furent bientôt terminées; mais pour ne pas reſter oiſif, & rendre même une ſorte de juſtice à ceux qui avoient bien voulu ſouffrir qu'il s'emparât de la couronne, il fit un nouveau dénombrement des citoyens, leur partagea les terres de l'Etat, & augmenta le nombre des Tribus. Des deux filles qu'il avoit, Tullia voulut monter ſur le trône: elle y excita ſon mari, qui ſans doute refuſa de commettre un ſi grand crime. Elle trouva le moyen de s'en défaire, & d'épouſer Tarquin le ſuperbe, qui pour ſe marier à cette femme ambitieuſe, avoit commis un autre crime, en faiſant mourir ſa femme, qui étoit ſœur de Tullia. Cette alliance ſi bien aſſortie les conduiſit au parricide ſi long-temps médité par Tullia. Tarquin non content d'avoir détrôné ſon beaupere dans le Senat, le fit tuer par le conſeil de ſa femme: & cette fille auſſi cruelle qu'ambitieuſe, impatiente de feliciter ſon mari de l'uſurpation qu'il venoit de faire, aima mieux fouler aux pieds de ſes chevaux le corps tout ſanglant de ſon pere, que de ſe détourner tant ſoit peu du chemin.

Tarquin, fils ou petit-fils du premier Roi de ce nom, qui venoit de monter ſur le trône par un parricide (2), continua de s'y maintenir par des violences & de nouvelles tyrannies. Il fit périr entre autres Marcus Junius, mari de Tarquinie, fille de Tarquin l'ancien. Le fils aîné de Junius ſubit le même ſort; & le ſecond nommé Lucius ne l'échappa qu'à la faveur d'une eſpece de folie qu'il affecta; ainſi Tarquin épargna par mépris celui que les Dieux reſervoient pour détruire ſa tyrannie. Ce regne qui étoit devenu inſupportable aux Romains par l'orgueil & la cruauté du pere, finit par la violence & la brutalité du fils, nommé Sextus Tarquinius. Ce jeune homme audacieux & témeraire, auſſi touché de la beauté, que de la vertu & de la chaſteté connuë de Lucrece femme de Tarquinius Collatinus, ſe livra entierement à ſa paſſion; & pour gagner une perſonne que la douceur feinte de ſes paroles n'avoit pû ſurprendre, il voulut la déterminer par la crainte de la mort & de l'infamie dont il la menaçoit. Quoiqu'elle pût réſiſter à l'une, elle ne fut point à l'abri de l'autre, & voulut que ſon nom paſſât, ſans aucune tache, à la poſterité; honteuſe cependant, mais après coup, de n'avoir pû reſiſter aux menaces de Sextus Tarquinius, elle fait aſſembler dès le lendemain toute ſa famille, leur déclare la violence qu'on lui avoit faite, & ſe tuë en leur preſence. Cette mort fut le ſignal d'un ſoulevement général. Lucius Junius, ſurnommé Brutus, pour avoir garanti ſa vie, comme nous ve-

(1) 578. ans avant J. C. (2) 534. ans avant J. C.

nons de le dire, par une ſtupidité affectée, fut le premier qui par une ſageſſe profonde & active, porta le peuple à ſecouer nonſeulement le joug du Roi, mais encore celui de la royauté dont on avoit ſi fort abuſé ; & par un décret public les Tarquins furent bannis de Rome, avec ſerment de jamais ſouffrir que qui que ce ſoit regnât dans la ville. Le bien des Tarquins fut confiſqué au profit du peuple ; & au lieu d'un Prince perpetuel, on choiſit pour gouverner l'Etat, deux Magiſtrats annuels qu'on appella Conſuls, pour marquer qu'ils devoient par leurs conſeils & par leurs ſoins travailler à l'avantage du bien public. Ce grand événement arriva l'an 245. de la fondation de Rome, 509. ans avant l'Ere vulgaire.

Je ne ſaurois diſconvenir que quelques auteurs anciens ne ſont pas tout-à-fait favorables à Lucrece. On prétend que ce fut moins ſa chaſteté violée, que l'imprudence & l'indiſcretion du violateur, qui la porterent à ſe donner la mort : auſſi S. Auguſtin a-t-il dit : *Pourquoi eſt-elle louée ſi elle étoit adultere, & pourquoi s'eſt-elle tuée, ſi elle étoit chaſte ?* Quoiqu'il en ſoit, la mort de cette vertueuſe perſonne fut un pretexte très- raiſonnable pour chaſſer de Rome tous les Tarquins, dont l'autorité au lieu d'être legitime & guidée par la ſageſſe des loix, étoit devenuë un deſpotiſme affreux, & la plus cruelle de toutes les tyrannies.

Après avoir examiné les regnes des Rois de Rome dans les deux ſeuls auteurs modernes que je conſeillerois, ſavoir les Révolutions de M. l'Abbé de *Vertot*, & l'Hiſtoire Romaine de *Laurent Echards*, il faut recourir aux auteurs originaux. Je commencerois par les deux premiers livres de *Tite-Live*, & par ceux de *Denis d'Halicarnaſſe* depuis le premier juſques au cinquiéme : après quoi on ne ſauroit ſe diſpenſer de lire exactement les vies de Romulus & de Numa dans *Plutarque*. On y trouvera toujours, ſuivant le plan que s'étoit formé cet habile hiſtorien, ces particularités curieuſes qui flattent & qui inſtruiſent. On peut encore, mais ſeulement pour y découvrir des circonſtances omiſes ou negligées par la plûpart de ces grands hiſtoriens, parcourir le premier livre de *Florus*, le commencement d'*Eutropius*, & les premiers chapitres du livre des hommes illuſtres attribué autrefois au jeune *Pline*, mais que l'on croit aujourd'hui être d'un *Aurelius Victor*. Je ne parle point de *Zonare*, parce qu'il eſt trop moderne pour donner des connoiſſances certaines d'un temps ſi reculé. On peut néanmoins s'en ſervir, dès qu'on trouve ſa narration appuyée par des monumens hiſtoriques, ou lorſqu'elle n'eſt pas contraire à ce qui ſe trouve dans les premiers hiſtoriens de Rome.

ROME SOUS LES CONSULS.

Le gouvernement conſulaire donna une tout autre face aux affaires des Romains. Comme Tarquin employoit toutes ſes forces & celles de ſes voiſins pour remonter ſur le trône, dont il avoit été ſi juſtement chaſſé, les Romains de leur côté ranimerent leur courage pour ſe débarraſſer entiement d'un maître imperieux qui ne les avoit que trop tyranniſés, & dont ils avoient lieu d'apprehender encore de plus grands excès, s'ils étoient aſſez lâches pour le recevoir. Tarquin employa d'abord la negociation pour gagner les Romains, & ſur tout la jeune nobleſſe de la ville. Les fils de

Brutus, l'ame & le moteur de toute la révolution, ſe laiſſerent ſeduire, auſſi bien que les neveux de Collatinus. Brutus le découvrit, & réſolut par une ferocité de républicain, de maintenir la liberté publique dont il étoit le fondateur, en ſe dépouillant de l'amour paternel. Il fit trancher la tête à ſes enfans, après que, ſuivant la coutume, on les eut fuſtigés. Collatinus n'ayant pas montré la même fermeté à l'égard de ſes neveux, fut dépoſé du Conſulat, & ſe vit contraint de ſortir de la ville, qui ne voulut plus ſouffrir perſonne du nom ni de la race des Tarquins, dont il étoit. L'eſclave Vindicius qui avoit découvert la conjuration, fut affranchi par autorité publique. Le Roi détroné ne laiſſa pas d'employer les armes; & dans la bataille qui fut donnée auprès de la ville contre Tarquin, Brutus & Aronte fils aîné de ce Roi s'entretuerent à coups de lance. Ainſi les deux premiers Conſuls n'acheverent pas leur année, & les Dames Romaines porterent le deuil de la mort de Brutus, comme du vangeur de l'injure faite à leur ſexe en la perſonne de Lucrece.

Tarquin qui ſe trouvoit trop foible, implora le ſecours de Porſenna, qui vint aſſieger Rome, & ſe ſaiſit d'abord du Janicule qui en étoit comme la Citadelle (1) mais le courage des Romains parut non-ſeulement dans Horatius Cocles, & Caïus Mutius, ſurnommé depuis Scevola, mais encore dans la perſonne de *Clelie*, fille pleine de valeur, qui s'échapa des mains de Porſenna, en traverſant le Tibre à cheval. Tant d'actes heroïques obligerent ce prince à lever le ſiege, plein d'admiration de voir ce que l'amour de la liberté inſpiroit au peuple, qui commençoit à peine de la gouter. Ce fut dans ce même temps que les Romains foibles de leur côté voulurent s'appuyer d'une puiſſance étrangere: ils choiſirent les Carthaginois, qui par l'étendue de leur navigation & de leur commerce, étoient en état de les ſecourir, & peut-être même de faire la conquête de la plus grande partie de l'ancien continent, ſi la jalouſie & le courage des Romains ne s'y fût oppoſé dans la ſuite.

Tarquin, quoique abandonné par Porſenna, ne ſe découragea point; il rechercha l'amitié des Latins, qui declarerent la guerre aux Romains; mais ils furent entierement vaincus, & Tarquin mourut peu de temps après ſa défaite, âgé de 90. ans. Rome auroit joui tranquillement de ſa liberté & de la douceur de la paix qu'elle avoit ſû ſe procurer; mais la dureté des creanciers qui tenoient leurs débiteurs en priſon, & les maltraitoient même par des punitions corporelles, diviſa le peuple & le Senat. Le peuple outragé ſe retira ſur le Mont Sacré, ſe choiſit lui-même des Magiſtrats, & c'étoit fait de la République ſans l'éloquence populaire & inſinuante de *Menenius Agrippa*, il fut député vers les ſeditieux (2), & trouva moyen de ramener, par une fable, une populace qui n'auroit peut-être pas deferé à toutes ſes raiſons. Ils furent frappés de cet emblême de la prétenduë conſpiration de toutes les parties du corps humain contre l'eſtomac, qui reſtoit dans l'inaction, & profitoit cependant du travail des autres membres. Ils ſe revolterent, & ne voulurent plus contribuer à ſa ſubſiſtance. Ils alloient perir, ſi revenant à des ſentimens plus raiſonnables, ils n'euſſent connu que toute leur force dépendoit de leur union & de leur intelligence avec le centre du corps humain. C'eſt par cette ingenieuſe comparaiſon des grands & des

(1) 507. ans avant J. C. (2) 493. ans avant J. C.

petits, avec l'eſtomac & les membres, que les révoltés furent perſuadés de rentrer dans le devoir; mais ils obtinrent deux tribuns, c'eſt-à-dire, des Magiſtrats inviolables, établis pour prendre leur defenſe dans les occaſions où ils croyoient en avoir beſoin; & ces Magiſtrats moins par neceſſité que par ambition ſe multiplierent juſqu'au nombre de dix.

La faineantiſe du peuple produiſit la famine; il fallut implorer des ſecours étrangers. Gelon tyran de Sicile ſe prêta genereuſement; il fit preſent d'une grande partie de bled, & donna l'autre à grand marché. Caïus Martius, ſurnommé *Coriolan* à cauſe de la conquête qu'il avoit faite de la ville de Coriole, étoit animé contre le peuple qui lui avoit refuſé le triomphe. Il voulut l'en punir, en conſeillant de vendre cherement les bleds qui n'avoient preſque rien coûté. Il fut puni lui-même de cette eſpece de vexation qu'il vouloit faire, ſous prétexte de l'amour du bien public. Se voyant condamné & banni de ſa patrie, il ſe retira chez les Volſques ennemis des Romains. Ces peuples voulurent profiter de l'animoſité de ce citoyen diſgracié; ils lui confierent une armée, moins pour ſe vanger de Rome & punir ſon ingratitude à l'égard de leur citoyen, que pour détruire une ville, qui devenoit par ſa grandeur l'objet de leur jalouſie. En vain le Senat voulut détourner Coriolan d'une entrepriſe toujours fatale à ceux qui ſe revoltent contre leur patrie: il n'y eut que ſa mere qui put obtenir cette grace (1). Il s'étoit trop avancé pour reculer; & la démarche qu'il fit en arriere fut regardée de la part des Volſques comme une trahiſon dont ils le punirent en le faiſant lapider.

Ces peuples à leur tour furent punis & ſubjugués par les Romains (2); & *Spurius Caſſius* qui les avoit vaincus, voulut par une generoſité qui convient rarement à de ſimples particuliers, diſtribuer leurs terres entre les ſoldats de ſon armée, & leur faire même des largeſſes de bleds. C'étoit une vanité hors de ſaiſon dans une république ſage & moderée; mais ſoupçonneuſe dans ſon premier établiſſement. Il fut donc condamné & précipité du Mont Tarpeïen comme criminel d'Etat, pour avoir témoigné trop de zele pour le bien public; choſe difficile à bien ménager dans toute ſorte de gouvernement, où l'amour de la patrie eſt rarement recompenſé, & où ſouvent il eſt regardé comme un crime, parce qu'il reproche aux Miniſtres ou aux autres membres leur indolence pour tout ce qui regarde l'avantage de l'Etat & le bien general du ſervice.

Quelque temps après, les Romains qu'il falloit occuper au dehors, ſi l'on vouloit qu'ils fuſſent tranquilles au dedans, attaquerent les Veïens, qui les défirent & tuerent, dit-on, dans une action plus de trois cens *Fabiens*, qui donnerent dans une ambuſcade que les ennemis leur avoient dreſſée (3). Voleron qui fut élu tribun du peuple ſix ans après, propoſa une loi qui donnoit l'entrée aux Magiſtratures à tous les citoyens ſans diſtinction de nobles ou de roturiers, ce qui n'avoit pas été pratiqué juſqu'alors. *Appius Claudius* qui s'y oppoſa, fut abandonné de toutes les troupes dans une action contre les Volſques, où les Romains expoſerent lâchement leur general. Et quoique par une ſeverité convenable & neceſſaire même dans ces ſortes

(1) 488. ans avant J. C. (2) 486. ans avant J. C. (3) 477. ans avant J. C.

de revoltes il eût fait décimer ſon armée, il ne put éviter de tomber lui-même entre les mains du peuple qui le *jugea auſſitôt après ſon Conſulat ; mais Appius prévint ſa condamnation par une mort volontaire, unique refuge que l'on avoit dans ces anciens temps, pour éviter les injuſtices d'une populace aveugle & mutinée.

Le tribun du peuple *Icilius* excita de nouveaux troubles par ſa témerité, en voulant faire aſſembler le Senat, qui juſques-là n'avoit été ſoumis qu'aux Conſuls, comme dépoſitaires de l'autorité ſouveraine. Ce ſont encore juſques ici les temps orageux de la république. On y voit beaucoup de vices trop ordinaires aux gouvernemens populaires ; & les vertus qu'on y remarque ſont des vertus qui ne partent que de la nature, mais d'une nature même feroce, & qui n'eſt point encore perfectionnée par les réflexions ou par l'éducation.

Les progrès que l'on voyoit faire aux Grecs, ſur tout aux Atheniens ; leur bonheur qui éclatoit de toutes parts, fit croire qu'ils en étoient redevables aux loix de *Solon*. Les Romains les voulurent donc avoir : c'eſt pourquoi ils envoyerent des Ambaſſadeurs juſques à Athenes (1) pour les obtenir de cette république. Dés qu'on les eut apportées à Rome, il fallut les rédiger & les accommoder à l'ordre & à l'œconomie de la république. On choiſit donc pour ce travail des Magiſtrats, auſquels on donna le nom de *Decemvirs*, qui eurent une autorité pareille à celle des Rois ou des Conſuls, avec interdiction de toute autre Magiſtrature, juſques à ce que les loix une fois établies euſſent permis de créer d'autres Magiſtrats. Il n'en fallut pas davantage à des hommes ambitieux pour trouver moyen de perpetuer leur autorité, & de faire ſous ce titre des vexations inconnues juſqu'alors dans un Etat policé. *Appius Claudius* le principal d'entre eux dégoûta le peuple de ces nouveaux tyrans par ſa brutalité & ſes violences.

Il avoit inutilement cherché par tous les moyens poſſibles de ſurprendre la pudeur de *Virginie*, qui avoit de l'éducation & des mœurs, quoiqu'elle fût d'une famille ordinaire du peuple. Il n'en put venir à bout par les voyes ordinaires. Il s'aviſa donc de faire reclamer cette jeune perſonne par un de ſes clients, qui la diſoit fille d'une de ſes eſclaves, & qui par conſequent devoit lui appartenir. Elle fut citée devant le juge ; & ce juge étoit ce même Appius Claudius. Le pere de Virginie qui étoit capitaine dans les troupes Romaines, indigné de cet injuſte procedé, revient du camp pour défendre l'honneur & la liberté de ſa fille ; mais comme il vit que le juge lui alloit faire perdre & l'honneur & une fille qu'il aimoit tendrement, il prit le parti de l'immoler lui-même de ſa main, & chargeant ſur ſes épaules le corps mort de cette victime, il retourna au camp, qu'il remplit d'indignation par ce triſte ſpectacle. Les legions reviennent d'elles-mêmes à Rome pour y cauſer une révolution, ſi on ne leur accorde pas une ſevere juſtice de cet attentat. Appius fut conduit en priſon, où il ſouffrit une mort honteuſe. Les Decemvirs furent ou tués ou bannis, & cette Magiſtrature trop abſolue fut abolie pour jamais 449. ans avant l'Ere vulgaire. Le Conſulat fut rétabli, & les affaires reprirent leurs cours ordinaire.

L'eſprit de révolte étoit cependant reſté dans le peuple, & il fallut pour l'appaiſer,

(1) 454. ans avant J. C.

abolir le Conſulat, & créer des tribuns militaires, dont l'uſage dura près de 80. ans à diverſes repriſes. Pendant ces temps de troubles on s'appliqua, pour maintenir la paix au dedans, à porter la guerre au dehors. Les conquêtes & le butin encouragerent les troupes Romaines. C'eſt dans ce tems que parut le celebre *Fabius Camillus*, qui fut ſucceſſivement cenſeur, tribun du peuple & dictateur, & qui décora autant par ſa probité que par ſa valeur ces temps tenebreux de la république. C'eſt même par ces grands hommes que l'on prétend quelquefois juger du caractere de tout un peuple, parce que la plûpart des hiſtoriens ſe ſont beaucoup plus appliqués à tranſmettre à la poſterité les vertus des grands hommes que les vices de la populace. Il fut le fleau des Gaulois, & le reſtaurateur de ſa patrie, dans ce ſac terrible auquel Rome alloit (1) être expoſée ſans ce genereux Romain, qui ſe trouvoit alors exilé par l'ingratitude de ſes compatriotes. Il revient donc, ſauve ſa patrie; & meurt enfin plein de gloire & d'honneur, après avoir été ſix fois tribun du peuple & quatre fois dictateur.

AUTEURS A LIRE SUR L'HISTOIRE ROMAINE.

C'eſt proprement ici que devroient commencer les temps lumineux de la république: mais avant que d'en dire quelque choſe, nous marquerons les auteurs qu'il faut lire, & ceux qu'il faut ſeulement parcourir pour être inſtruits des 140. années ou environ qui ſe ſont écoulées depuis l'établiſſement des Conſuls juſques à la mort de Fabius Camillus. Les ſix livres de la I. Décade de *Tite-Live*, depuis le ſecond juſques au ſeptieme expliquent tout ce qui s'eſt paſſé dans cet intervale, avec une grandeur & une dignité qu'on n'a point encore ſurpaſſée juſques ici. C'eſt à tort qu'on a voulu dire que ſon ſtyle eſt un peu trop poëtique. De quelle maniere veut-on que l'on écrive l'hiſtoire, ſi ce n'eſt avec cette éloquence mâle & cette élevation qui ne doit point trouver ſa place dans des memoires particuliers, mais ſeulement lorſqu'il faut décrire les actions d'un peuple qui a brillé par la grandeur & par la dignité. Cependant la plûpart des auteurs, qui veulent que les hiſtoriens conſervent une exacte neutralité, lui reprochent d'avoir parlé des Gaulois avec un peu trop d'aigreur. Il y avoit ſi long-temps que leur entrepriſe ſur Rome s'étoit faite, que l'hiſtorien Romain ne devoit pas en conſerver la plus légere aigreur. Il paroît même qu'à la prendre du bon côté, elle devoit ſervir à illuſtrer le courage & la prudence des Romains, qui ne laiſſent point, malgré le précipice dans lequel ils ſe trouvoient preſque abîmés, d'en ſortir, & de ſe diſtinguer beaucoup plus qu'ils n'avoient fait auparavant. Tite-Live a cet avantage, qu'il conſerve une égale fluidité dans la varieté des matieres qu'il embraſſe; & ſans être ſec dans les détails ordinaires, ni enflé dans le récit des grands évenemens, il ſait ſe moderer & ſe ſoutenir dans une même égalité. C'eſt ce qui lui a fait donner le premier rang parmi les hiſtoriens Latins. Les anciens plus en état d'en juger que nous, l'ont comparé au premier Ecrivain de la Grece, & l'ont propoſé comme le plus parfait modele de l'éloquence hiſtorique.

(1) 390. ans avant J. C.

Cette lecture doit être ſuivie de ce qui nous reſte de *Denis d'Halicarnaſſe*, depuis le livre V. juſques au XI. Quoique cet Auteur n'ait pas autant de dignité que Tite-Live, il a cependant un grand ſens, de la pureté dans la diction, & une agréable ſimplicité dans le récit hiſtorique. Comme il étoit étranger à la Cour d'Auguſte où il vivoit, il a eu ſoin de remarquer tous les uſages des Romains avec cette attention ſcrupuleuſe qui touche & qui frappe moins le regnicole que l'étranger. Les vies de Publicola, de Coriolan & de Camille dans *Plutarque*, repréſentent les temps les plus remarquables de la République, & doivent être accompagnés de ce qui ſe trouve dans *Florus*, dans *Eutropius*, dans le XII. livre de *Diodore de Sicile*. *Pline* même au chapitre V. du XXXIV. livre de ſon hiſtoire naturelle, *Aule Gelle* & *Valere Maxime*, fourniront encore quelques traits brillans & remarquables : mais je crains que ces derniers Auteurs ne ſoient pas regardés comme des livres d'une lecture ordinaire, & qu'on ne les prenne comme des ouvrages qui ne conviennent qu'à des Savans de profeſſion. Ainſi on aura de quoi ſatisfaire pour ces premiers temps dans les Auteurs que nous venons d'indiquer.

Une des plus longues & des plus dangereuſes guerres qu'ayent eu les Romains, a été celles des Samnites. Elle commença 342. ans avant l'Ere Chrétienne ; & quoique pluſieurs fois interrompuë, elle ne laiſſa pas de durer plus de 60. ans. Les difficultés que les Romains trouverent dans cette guerre, r'animerent leur courage ; & la défaite ſi honteuſe qui leur arriva (1) dans l'endroit nommé alors les Fourches-Caudines, leur donna lieu dans leurs déſaſtres de ſe former à une vertu moins féroce ; leur courage qui devint ſuperieur aux forces & à la valeur de leurs ennemis, leur fit penſer qu'après avoir vaincu de ſi braves gens, ils pouvoient encore aller plus loin : quoiqu'ils ſe trouvaſſent attaqués de rechef par tous les Gaulois de deça & de delà les montagnes des Alpes, ils ne laiſſerent pas de les battre & de ſe frayer même le chemin à la conquête de cette grande nation. Ces guerres des Samnites & des Gaulois, furent ſuivies de près par celle de Pyrrhus Roi d'Epire, l'un des Princes les plus inquiets & l'un des plus grands Capitaines de ſon temps, qui ne put s'empêcher, à la vûë de l'armée Romaine, d'admirer leur ordre & leur diſcipline militaire. Enfin ce redoutable ennemi, après avoir fait connoître aux Romains qu'ils étoient invincibles chez eux, fut obligé de ſe retirer en Grece, (2) où il mourut d'une maniere triſte pour un General, qui ayant reſiſté à tant d'ennemis, ſe trouve écraſé par une femme.

Juſques ici les Romains n'avoient déclaré & ſoutenu la guerre que dans l'Italie : les Carthaginois ſembloient les avoir bornés par les Iſles de Sicile, de Sardaigne & de Corſe qu'ils occupoient ; mais l'une & l'autre République étoient devenuë trop puiſſante, & leurs conquêtes ſe trouvoient trop proches les unes des autres, pour ne pas exciter entr'eux une jalouſie mutuelle. L'occaſion de cette guerre connuë ſous le nom de *premiere guerre Punique*, vint de la diviſion des Mamertins, c'eſt-à-dire, des habitans de Meſſine en Sicile. (3) Hieron qui vouloit s'en rendre maître, fut cauſe que les uns appellerent à leurs ſecours les Carthaginois, & d'au-

(1) 321. ans avant J. C. (2) 280. ans avant J. C. (3) 264. ans avant J. C.

tres les Romains. Le Sénat faiſoit difficulté de ſecourir des eſclaves ſoulevés, qui étoient regardés comme des voleurs publics; mais le peuple qui ordinairement incline moins vers la juſtice que vers l'interêt, voulut ſe prévaloir de cette occaſion, pour ſe rendre maître d'une Iſle, qui avoit, diſoient-ils, été autrefois attachée à l'Italie. C'eſt ainſi que fut entrepriſe la premiere guerre Punique ou Carthaginoiſe, 264. ans avant l'Ere vulgaire. Hieron, pour ſe ſoutenir dans ſon uſurpation, embraſſa le parti des Romains. Cette guerre fut aſſez difficile; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la Republique au bout de 24. ans obligea les Carthaginois de demander la paix, mais ce fut à condition qu'ils abandonneroient entierement la Sicile, qu'ils rendroient les priſonniers ſans rançon, & qu'ils payeroient aux Romains 3200. talens pour les indemniſer des frais de la guerre.

Une nouvelle guerre s'éleva entre les Romains & les Gaulois, que les premiers vouloient dépoüiller de leurs terres pour les diſtribuer aux citoyens de la république. Elle penſa être ruineuſe aux Romains; mais leur fortune l'emporta ſur la valeur des Gaulois. A peine cette guerre fut terminée, que celle d'Illyrie s'éleva: elle fut ſuivie quelque temps après, c'eſt-à-dire, 218. ans avant l'Ere vulgaire, de la *ſeconde guerre Punique*, qui fut de moindre durée, mais beaucoup plus ſanglante & plus périlleuſe que la précedente. C'eſt dans cette ſeconde guerre Punique que les deux plus puiſſantes Républiques du monde ſe choquerent ſi rudement, que la plus heureuſe fut très-proche de ſa ruine. Amilcar qui étoit chef des Carthaginois, fâché de la paix honteuſe qu'on s'étoit hâté de faire, avoit médité la vengeance durant qu'il commandoit les troupes de Carthage en Afrique & en Eſpagne. On dit même qu'il avoit obligé Annibal ſon fils, qui n'étoit pour lors âgé que de neuf ans, à lui promettre par ſerment, qu'il ſeroit toute ſa vie le plus irréconciliable ennemi des Romains; & l'on peut dire que jamais ſerment ne fut obſervé avec plus de régularité. Après la mort d'Amilcar, Annibal ſon fils, âgé pour lors de 18. ans, fut envoyé en Eſpagne pour apprendre le métier de la guerre ſous Aſdrubal. Hardi à chercher le péril, il faiſoit ſes délices des ſeules fonctions militaires; le corps & l'eſprit également infatigables, l'empêcherent ſouvent de ſentir les beſoins de la vie, qu'il bornoit au ſimple néceſſaire. Vétu & couché comme le dernier ſoldat de l'armée, il ne ſe diſtinguoit que par ſes armes & ſes chevaux. Toutes les vertus militaires de ce General étoient accompagnées des plus grands vices. Une profonde diſſimulation, la cruauté la plus barbare & l'irréligion envers les Dieux & les hommes, faiſoient le fond de ſon caractere. Rome étoit anéantie, ſi ce grand capitaine n'eût trouvé dans Scipion un homme qui joignoit aux talens de la guerre, qu'il avoit dans un degré fort éminent, des vertus & des mœurs plus épurées.

Les Romains, avant que de prendre les armes, envoyerent une ambaſſade à Carthage, pour ſe plaindre des entrepriſes qu'Annibal faiſoit en Eſpagne; mais ce General n'attendit pas de nouveaux ordres, & de l'Eſpagne où il étoit, il marche avec quatre-vingt dix mille hommes de pied & douze mille chevaux, dont il perdit environ la troiſiéme partie avant que d'arriver en Italie. Cette perte fut réparée par quantité de Gaulois qui ſe joignirent à lui. La premiere bataille qui ſe donna après l'arrivée d'Annibal, fut fatale aux Romains; leur armée fut entierement défaite

ſur

ſur le Teſin. La ſeconde ne fut pas plus favorable. Enfin il y en eut une troiſiéme près du Lac de Traſymene, entre Cortone & Perouſe, qui penſa faire périr la République; mais la plus honteuſe fut la défaite de Cannes dans l'Apoüille, où Annibal battit pour la quatriéme fois l'armée Romaine (1). Rome même alloit être ſubjuguée, ſi Annibal, plein de confiance, ne ſe fût amuſé à goûter dans la Campanie les douceurs & les délices de la plus agréable contrée de l'Italie. Rome ſe remit de ſa terreur; les affaires commencerent à prendre une meilleure face par la ſage conduite de Q. Fabius Maximus, qui trouva moïen de vaincre Annibal, en l'empêchant de combattre. Claudius Marcellus fit voir que les Romains pouvoient encore reprendre la ſupériorité ſur les Carthaginois, en faiſant lever honteuſement à leurs ennemis le ſiége de Nole, & en faiſant la conquête entiere de toute la Sicile. Quoiqu'Annibal fut aux portes de Rome; il ne put cependant la prendre, malgré le grand ſecours qui lui fut amené d'Eſpagne. L'on trouva moyen, en portant la guerre en Afrique (2) de le faire ſortir de l'Italie pour aller défendre ſa patrie, qui ſe trouvoit en danger par ſon éloignement. Enfin 201. ans avant l'Ere vulgaire, cette guerre funeſte fut terminée par une paix avantageuſe aux Romains, à qui les Carthaginois rendirent, les captifs, les déſerteurs, & tout ce qu'ils leur avoient pris juſqu'alors. Ils remirent même preſque tous leurs vaiſſeaux & leurs élephans, & s'engagerent de ne plus entreprendre aucune guerre que du conſentement de la République, à laquelle ils payerent, outre cela, un tribut conſiderable.

Peu après éclata la ſeconde guerre de Macedoine contre Philippe, l'un des derniers ſucceſſeurs d'Alexandre: elle ne dura pas long-temps cette fois; mais elle ſe renouvella de temps en temps: & ce fut alors que la liberté chancelante des Grecs fut entierement abolie. Enfin la troiſiéme guerre Punique, commencée 149. ans avant l'Ere chrétienne, ne finit que par la deſtruction de Carthage, qui fut entierement détruite au bout de trois ans.

Par cette deſtruction, Rome perdit tout ce qui pouvoit ſoutenir cette noble émulation, qui la tenoit en garde contre elle même, dans la crainte d'un ennemi puiſſant, toujours attentif à profiter de ſes diviſions. Tous les temps qui ſe ſont écoulés depuis la guerre des Samnites juſques à la deſtruction de Carthage, ſont les beaux jours de la République Romaine: alors les malheurs où ils ſe trouvoient plongés, les engageoient à ne rechercher que le bien general de l'Etat; la vertu s'épura par les épreuves & les diſgraces: le courage qui devint néceſſaire, ne s'employoit que contre les ennemis de la République. Tous ces temps illuſtres qui contiennent une eſpace de près de 200. ans, ſe trouvent expliqués dans les abregés de la deuxiéme Decade de Tite-Live, à laquelle on doit joindre la vie de Pyrrhus dans *Plutarque*. *Polybe* fournira ce qui s'eſt paſſé de plus conſiderable dans la premiere guerre Punique: on connoît le caractere de cet habile hiſtorien, comparable à tout ce que la Grece a produit d'excellent dans ce genre d'écrire. Il joignit aux connoiſſances qu'il avoit de l'art militaire, les voyages néceſſaires à ceux qui veulent faire un détail exact des plus grandes operations. Un jugement admirable, ſoutenu d'une grande experience, le font

(1) 216. ans avant J. C. (2) 203. ans avant J. C.

encore aujourd'hui regarder comme le modele le plus parfait que les Generaux & les Miniſtres puiſſent prendre ; les uns pour la conduite des armées, & les autres pour le maniement des affaires. C'eſt avec raiſon qu'on a renouvellé depuis quelque temps le goût qu'on a toujours eu pour cet hiſtorien célebre. La traduction qui en avoit été faite autrefois, n'étoit point capable de contenter ceux qui ne ſont pas en état de lire les originaux. Une verſion nouvelle, plus élegante & plus correcte, n'en fait pas le ſeul mérite : il eſt dû principalement aux ſavantes obſervations d'un Officier qui s'eſt diſtingué plus d'une fois dans nos troupes par ſa valeur & par ſa conduite. Tout ce qu'il dit de l'art militaire, eſt eſtimé des plus grands maîtres dans le metier de la guerre. Il fait connoître quel a toujours été ſon goût & ſon attention dans la profeſſion des armes qu'il a embraſſée : & pour le dire en un mot, M. le Chevalier *Follard* écrit en habile Officier, mais en très-mauvais politique ; c'eſt ſon unique défaut. Il iroit même bien plus loin, à ce qu'il avouë, ſi de rigides cenſeurs n'avoient ſoin de moderer ſes ſaillies un peu trop vives pour le cabinet, & qui ne conviendroient tout au plus qu'à la tête d'une troupe, & dans le fort d'une action.

Le commencement du ſecond livre de Polybe doit être ſuivi de la vie d'Hamilcar, & de celle d'Annibal dans *Cornelius Nepos* : mais avant que de quitter Polybe ; il eſt bon de ſavoir qu'outre les cinq livres qui nous reſtent de cet habile hiſtorien, nous avons encore des fragmens conſiderables qu'il faut ranger dans leur ordre, en liſant Tite-Live & Appian d'Alexandrie. Il faut joindre à cette lecture celle des vies de Marcellus & de Fabius Maximus dans *Plutarque* : après quoi on peut aller à la troiſiéme Decade de *Tite-Live*, & à ce qui nous reſte juſqu'au livre XXXIX. que doit accompagner la vie de Titus Flaminius, de Paul Emile & de Caton l'ancien dans *Plutarque*, & continuer le XL. livre de *Tite-Live*. Les abregés de *Florus* & d'*Eutrope*, avec les XXXI. XXXII. & XXXIII. livres de *Juſtin*, & l'hiſtoire de *Paterculus*, donneront quelques éclairciſſemens ou des circonſtances qui ſont échapées aux plus grands hiſtoriens. C'eſt ici qu'il faut lire les guerres de Syrie & de Lybie d'*Appian d'Alexandrie* : on y trouve tout ce qui s'eſt paſſé de conſiderable dans les premieres guerres que les Romains eurent avec les Aſiatiques, ce qu'il y a de remarquable dans les trois guerres Puniques. Quoique *Zonare* ſoit un Ecrivain moderne & peu fidele, on peut cependant le conſulter ſur toutes ces guerres. Il avoit lû & copié d'excellens ouvrages, que la barbarie des ſiecles qui l'ont ſuivi, ou que le tumulte des guerres nous a fait perdre. Comme c'eſt un Ecrivain naturellement crédule, il faut en écarter le merveilleux, & ne s'en tenir qu'aux évenemens qui s'accordent avec les autres monumens de l'hiſtoire ancienne : mais cette lecture ne convient qu'à des gens de cabinet, qui font un capital de l'étude de l'hiſtoire Romaine. Les autres qui ne liſent que pour avoir des inſtructions ſages & moderées, auront un guide aſſuré dans la ſuite de l'hiſtoire Romaine de *Laurent Echards*, plus fertile & plus nourrie dans cette partie, que l'Abbé de *Vertot*, moins occupé à développer les progrès de la République, qu'à faire connoître les mouvemens & les viciſſitudes inévitables au gouvernement populaire

C'eſt au tribunat de Tiberius Gracchus (1) que commencent les grandes révolu-

(1) 133. ans avant J. C.

tions de la République Romaine qui furent cauſe de ſa perte, & qui l'obligerent enfin de ſe laiſſer gouverner par un maître imperieux, n'ayant pû ſouffrir des chefs ſages & moderés. Tiberius Gracchus étoit un de ces hommes qui pouvoit aſpirer à tout par ſa naiſſance, ſon eſprit & ſes mœurs irréprochables; mais avec les plus éminentes perfections, il avoit une dureté & une auſterité dans le caractere, incompatible avec les temperamens néceſſaires dans le gouvernement d'un Etat & dans la conduite d'un peuple capricieux. Il fit eſperer à toute l'Italie le droit de bourgeoiſie Romaine, & publia des loix *agraires*, par leſquelles il étoit ordonné que les terres qui avoient appartenu autrefois au public, & qui étoient alors poſſedées par les plus riches citoyens de Rome, ſeroient diſtribuées au peuple. Par ce moyen, il mit la diſſenſion entre les grands & les petits, en voulant établir une égalité toujours dangereuſe dans un peuple qui ne ſait pas en faire uſage. Tous les citoyens oberés ou endettés crurent trouver dans ces nouveautés propoſées par Tiberius Gracchus de quoi rétablir leur fortune chancelante. Il démit de la charge de tribun Octave ſon collegue, qui s'étoit oppoſé à l'innovation. Il créa trois intendans pour faire la diſtribution des terres, & pour établir des colonies. Il ſe mit lui-même à la tête de cette direction: les deux autres qu'il nomma furent ſon beau-pere Appius Claudius, & ſon frere Caïus Gracchus qui étoit encore fort jeune. Quoique Scipion ſurnommé Naſica fût couſin de Gracchus, il ſe mit à la tête du parti contraire, & n'eut en vûë que la tranquillité publique. Il fut ſuivi de la nobleſſe & de la plus grande partie du Senat. Ceux qui paroiſſoient neutres ne purent s'empêcher de ſe declarer eux-mêmes contre Tiberius Gracchus, & de le pourſuivre à main armée. Gracchus étoit environné d'un grand nombre de ſeditieux que la nouveauté de ſes entrepriſes avoit attiré auprès de lui; & pour augmenter l'animoſité du peuple, & faire comprendre en même-temps qu'on le vouloit aſſaſſiner, il fit appercevoir qu'il étoit armé ſous ſa robe; il prit des habits de deüil, comme on le pratiquoit dans les plus grandes calamités. Il augmenta par ce moyen, & par les autres qu'il mit en œuvre, la haine du peuple contre le Senat: La mort d'Attalus Roi de Pergame lui fournit une autre occaſion de ſe faire beaucoup plus aimer de la populace. Ce Prince, par ſon teſtament, avoit declaré le peuple Romain ſon heritier. Tiberius propoſa un nouvel édit, qui ordonnoit que tout l'argent de ce Roi ſeroit diſtribué aux pauvres citoyens, qui devoient avoir quelque portion dans le partage des terres, afin qu'ils puſſent acheter les beſtiaux & les autres choſes neceſſaires pour la culture des domaines qu'on leur devoit diſtribuer.

Quoique l'eſprit républicain de Tiberius Gracchus ne pût jamais être ſoupçonné d'autre ambition, que celle de vouloir ſe rendre agréable au peuple, on l'accuſa néanmoins de penſer à ſe mettre la couronne d'Attalus ſur la tête, ou même à ſe rendre tyran de ſa propre patrie. Accuſation qui ne vint que parce qu'il avoit pouſſé trop loin le principe de l'égalité qu'il vouloit établir entre les pauvres & les riches. Et pour s'aſſurer dans le peuple un azile contre le Senat, il propoſoit tous les jours de nouvelles loix; mais de tous les coups qu'il prétendit porter à l'autorité du Senat, il n'y en eut pas qui fut plus ſenſible que la propoſition qu'il fit, de mettre autant de Chevaliers que de Senateurs dans les differens tribunaux de Rome. Dès-lors ſa perte fut réſoluë; il ne s'agiſſoit plus que de trouver des conjonctures favorables pour

en venir à bout. L'élection des nouveaux Tribuns fut le temps qu'on choisit. Tiberius s'apperçût qu'il s'étoit formé contre lui un parti puissant ; il differa l'élection, & s'assura de tous les chefs du peuple. Malgré les pressentimens qu'il avoit de sa perte, il ne laissa pas de monter au Capitole ; il y fut averti par quelques Senateurs de ses amis, qu'il y avoit une conjuration contre sa vie. Il voulut en instruire le peuple ; mais ses ennemis pour l'empêcher de se faire entendre, exciterent du bruit & du tumulte, & publierent que Tiberius prétendoit qu'on lui mît le diadême sur la tête. C'étoit un artifice pour le rendre non seulement odieux à ses concitoïens, mais encore pour obliger le Senat à le proscrire sans garder aucune forme. Personne ne fit paroître plus d'animosité que Scipion Nasica, son parent, qui ne put cependant venir à bout de le faire déclarer ennemi de l'Etat. Alors il se leva brusquement de sa place, & sortit du Senat à la tête des Senateurs de son parti. Ils allerent au capitole, accompagnés de leurs cliens, & de leurs esclaves. Cette troupe mit l'épouvante parmi le peuple. Tiberius abandonné de ses amis, fut enfin obligé de se sauver comme les autres : une chute qu'il fit en s'enfuïant fut cause de sa perte. Publius Satureïus, un de ses collegues, jaloux de sa gloire, & de la trop grande autorité de Tiberius Gracchus, le frapa à la tête avec le pied d'un banc. Tiberius à moitié relevé fut terrassé par ce coup, & une foule d'ennemis qui survint à l'instant lui ôta la vie, qu'il auroit pû continuer avec beaucoup de gloire, s'il eût suivi des sentimens plus moderés ; mais le malheur des grands (1) hommes est de vouloir dominer : on aime mieux être à la tête d'un mauvais parti que de n'être rien. Sa mort ne finit pas le desordre. L'animosité étoit égale dans tous les quartiers de la ville, où l'on fit périr plus de trois cens de ses amis ou de ses partisans ; on en bannit un grand nombre, & l'on n'oublia rien pour inspirer de la terreur à ceux qui voudroient suivre la même route.

Rome, quoique divisée au dedans : ne laissa pas de prosperer au dehors, & de poursuivre ses conquêtes en Asie. Aristonicus fils naturel d'Eumenès, s'étoit emparé du royaume de Pergame. On fut obligé d'envoyer une armée contre lui ; il fut battu & conduit en triomphe à Rome. Numance en Espagne fut prise & rasée par Scipion Emilian, le même qui avoit démoli Carthage.

Les malheurs arrivés à Tiberius Gracchus n'empêcherent pas son frere de postuler & d'obtenir dix ans après le tribunat, pendant lequel il proposa plusieurs loix nouvelles & divers changemens dans le gouvernement ; mais après plusieurs violences qu'il avoit faites, sous pretexte du bien de l'Etat, & après quelques crimes, dont il fut soupçonné, peut-être à tort, il eut un sort aussi triste que son frere Tiberius. Sa mort suivit de près sa proscription ; & comme sa tête avoit été mise à prix, on la remplit de plomb, & le Consul la paya dix-sept livres & demie d'or. Ce fut là le commencement de plus grands troubles, où Rome fut en proye aux assassins & aux meurtriers, qui firent périr tous ceux qui étoient soupçonnés d'être du parti des Gracques. Ce qui n'empêcha point les Romains de pousser en Afrique avec un succès admirable la guerre contre Jugurtha, qui fut enfin pris & mené à Rome, où il parut comme un esclave au triomphe de Marius ; delà il fut conduit par un bourreau dans un cachot, où il mourut de faim au bout de six jours.

(1) *Malæ ici se quam nullius turbarum ac seditionum duces esse volunt. Titus-Liv. lib. 2.*

Marius & Sylla, les deux tyrans de Rome, parurent pour la premiere fois dans la guerre de Jugurtha. Leur habileté dans le métier de la guerre, & leurs grandes actions les rendirent bien-tôt ennemis. Rome ſe diviſoit déja en faveur de ces Generaux; mais elle ſe réünit pour s'oppoſer aux deſſeins de quelques peuples du *Latium*, qui vouloient à main armée ſe faire accorder la qualité & les privileges de citoïens Romains. La guerre de Mithridate qui éclata pour lors, fit donner la préference à Sylla. Ce fut le ſignal de la guerre civile, pendant laquelle Marius mourut, après avoir eſſuyé bien des traverſes, & fait ſouffrir bien des maux à ſa patrie. Sylla qui revint à Rome y trouva de nouveaux ennemis, ſoit dans les Conſuls, ſoit dans le jeune Marius qui n'étoit pas moins cruel que ſon pere. Sylla vint à bout, par les ſommes qu'il diſtribua, de ruiner le parti contraire, tant Rome autrefois ſi modeſte & ſi deſintereſſée, étoit devenuë mercenaire. Sylla ſut par les mêmes voies ſe faire Dictateur perpetuel, c'eſt-à dire, le maître abſolu de la République. Il en uſa moins en chef qu'en maître imperieux & tyrannique: cependant après avoir exercé toutes les cruautés dont la brutalité eſt capable, il abdique le pouvoir ſouverain, & meurt tranquillement, comme auroit pû faire le meilleur citoyen de Rome.

Lepidus qui parut dans le même temps, ſe met à la tête du peuple, après avoir été le chef de la nobleſſe pendant la vie de Sylla. Pompée qui vint enſuite effaça la gloire de tous ces Generaux par un caractere plus doux, & des actions plus grandes & plus utiles à l'Etat. Il a le bonheur de terminer en Eſpagne la guerre de Sertorius, de finir celle des Pyrates, qui infectoient toutes les mers; paſſant de-là en Aſie, il oblige enfin Mithridate à ſortir de ſon royaume & à ſe procurer la mort; & pour ſe rendre maître de toute l'Aſie, il ſoumet l'Armenie, unit la Syrie à l'empire Romain, & réduit la Judée en province de la République. La conjuration de Catilina, qui parut preſque dans le même temps, fut peut-être moins dangereuſe que ne l'a publié Ciceron: mais il en vint heureuſement à bout.

Le premier *Triumvirat de Ceſar, de Pompée & de Craſſus*, devint la perte entiere de la République. Ceſar qui avoit plus d'ambition que Pompée, parvient à le faire périr; & au milieu de toute ſa gloire, il périt lui-même par les mains de Brutus & de Caſſius, qu'il devoit ſelon les apparences, le moins apprehender. Deux partis qui ſe forment dans l'Etat après la mort tragique de Ceſar, font évanoüir le reſte de la liberté Romaine. Ceux qui vouloient ſoutenir les conjurés n'étoient pas réellement moins ennemis de la République, que les autres qui vouloient que l'on vengeât la mort du dictateur. *Marc-Antoine* qui ſe déclare alternativement pour l'un & pour l'autre parti, ſelon ſes interêts propres, ne cherchoit qu'à ſe rendre maître abſolu. *Octavius*, petit-neveu & fils adoptif de Ceſar, quoique jeune & preſque ſans experience, renverſe les deſſeins d'Antoine, & ſe ſert de Ciceron pour ſe rendre ami du Senat. Ciceron tout habile qu'il étoit, ne voyoit pas où ce jeune ambitieux vouloit arriver, il fut la victime de ſon peu de lumieres. Un *ſecond Triumvirat de Marc-Antoine, de Lepidus & d'Octavius Ceſar*, leur fait commettre dans Rome ces inhumanités, dont on a peine à trouver des exemples chez les peuples les plus barbares. Octave Ceſar induſtrieux, & bien conſeillé ſe ſert des forces de Lepidus & d'Antoine pour faire périr les conjurés. Lepidus à la tête d'une grande armée ſe deshonore lui-même par

ſa lâcheté. Octave & Antoine reſtés ſeuls ſe diſputent l'Empire ; mais l'union trop étroite de ce dernier avec une Reine étrangere, (c'étoit Cleopatre) le fait dégrader honteuſement à Rome. Dès qu'il eſt déclaré ennemi de l'Etat, Octave ne riſque rien à l'attaquer ; il le fait donc, & le bat à la journée d'*Actium*, donnée trente-un ans avant Jeſus-Chriſt. Par-là Octave devient maître de l'Empire. Antoine fuit en Lybie, & delà en Egypte, où Cleopatre s'étoit retirée, & il ne ſurvêquit qu'onze mois à ſa défaite. Cleopatre le ſuivit de près ; & l'Egypte fut par le même moyen unie à l'Empire Romain, dont elle devint une des provinces les plus eſſentielles.

AUTEURS A LIRE POUR FINIR L'HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE Romaine.

Je conſeille toûjours les mêmes guides pour cette portion de l'hiſtoire, ſur laquelle je viens de paſſer avec rapidité, afin de ne pas repeter inutilement ce qui ſe trouve expliqué dans des Auteurs ſages & judicieux. On peut donc pour cet eſpace qui contient un peu plus de cent ans, continuer les *Révolutions de la République Romaine* de M. l'*Abbé de Vertot*, depuis le VIII. livre juſqu'au XIV. Ce ſont même les endroits les mieux touchés par cet illuſtre écrivain ; après quoi on peut lire la ſeconde partie du deuxiéme livre de l'hiſtoire de *Laurent Echards*, c'eſt-à-dire, depuis le chapitre XII. juſqu'à la fin du troiſiéme livre. Quoique cet ouvrage ſoit écrit avec moins d'élevation que celui de M. l'Abbé Vertot, il renferme néanmoins un plus grand détail hiſtorique. Tous deux ſerviront d'introduction aux auteurs originaux, qu'il faut commencer par la lecture des abregés des Décades perduës de *Tite-Live* depuis le livre LI. juſqu'au CXL. *Florus*, *Eutropius* & *Paterculus* ſuivront & doivent être accompagnés des guerres de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Illyrie, & des Gaules par *Appian d'Alexandrie*, avec ce qu'il a écrit des guerres civiles dans un aſſez grand détail. Les guerres de Jugurtha & de Catilina dans *Saluſte*, dont la lecture doit venir après celle d'Appian, feront ſentir la difference qui ſe trouve entre un copiſte, tel qu'a été Appian, & un auteur original, tel que l'étoit Saluſte. Quoique ce dernier hiſtorien ait vécu dans les ſiécles brillans de la République, il ne faut pas croire qu'il a été ſans défauts. Il eſt vrai qu'il eſt énergique & concis dans ſes paroles ; mais il ne l'eſt pas toujours dans ſa narration, qui s'étend quelquefois un peu plus loin qu'il ne convient à ſa maniere ſerrée de s'exprimer. Il peint & caracteriſe admirablement bien les hommes ; il ſait en marquer exactement les vertus & les vices, auſſi bien que la reſſemblance & la contrarieté de leurs génies ; il penetre & va chercher l'homme juſques au fond des cœurs. Il eſt à la vérité un peu trop ſententieux. Ses mœurs peu regulieres, ne l'autoriſoient pas à prêcher le genre humain : ce qu'il dit ordinairement eſt ſage & lumineux, mais hors d'œuvre ; & ſa morale auroit beaucoup mieux convenu dans un livre de philoſophie, que dans un ouvrage hiſtorique. C'eſt neanmoins un des grands écrivans de l'antiquité, d'une lecture inſtructive & agréable, mais un dangereux modele à propoſer dans la maniere d'écrire.

On doit faire ſuivre *Dion Caſſius*. On ſentira par ſa lecture la difference d'un politique de ſpeculation, tel qu'ont été Tite-Live & Appian d'Alexandrie, d'avec

un homme de pratique & un miniſtre qui a vieilli dans le maniement des affaires publiques. On y remarque une ſage dexterité qui coule de ſource, une étenduë de connoiſſance qui ſait joindre toutes les parties de ſon hiſtoire, pour en faire le corps le plus accompli qu'on ait vû juſqu'alors; au lieu que la politique de la plûpart des autres hiſtoriens, eſt comme empruntée. On voit par leur oppoſition & leur contrarieté qu'ils ne peignoient point les hommes au naturel; ils ſe contentoient ſeulement de deviner leurs caracteres. Il n'eſt reſté que vingt-cinq livres de l'hiſtoire générale de cet habile écrivain: ils commencent au XXXV. & finiſſent au LX. Ils contiennent l'hiſtoire d'environ ſix-vingts ans, depuis la ſoixante-ſeptiéme année avant l'Ere vulgaire, temps de la guerre des Romains contre Mithridate, juſqu'à la mort de l'Empereur Claude, 54. ans après Jeſus-Chriſt. On y trouve les ſecrets de l'Etat & les intrigues du miniſtere mieux développées que dans aucun autre écrivain. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été vingt-deux ans à mettre cet ouvrage en ſa perfection, c'eſt-à-dire, dix ans à ramaſſer tous ſes memoires, & douze autres années à les mettre en œuvre: ce n'eſt point trop quand il faut travailler pour la poſterité.

Les *Commentaires de Ceſar* conſervent cette noble ſimplicité qu'on ne trouve que dans les plus grands maîtres, qui ſavent, en parlant avec une ſorte d'indifference des plus illuſtres évenemens, auſquels ils ont eu part, ne point étouffer le brillant des actions par le faſte des paroles, qui eſt ſuſpect, dès qu'il s'agit de donner des vies particulieres, ou des memoires, comme Ceſar a fait dans ſes Commentaires.

Le XIV. Livre des Antiquités Judaïques de *Joſephe*, & le moine *Zonare* fourniront encore des particularités eſſentielles à l'hiſtoire de cet intervale, auſſi bien que les fragmens des anciens hiſtoriens Grecs, publiés par *Hoeſchelius*, *Fulvius Urſinus* & M. *de Valois*. Mais pour ne pas ſortir de l'antiquité, parlons encore de trois auteurs eſſentiels pour connoître exactement l'hiſtoire de ce ſiecle; *Ciceron*, *Cornelius Nepos*, & *Plutarque*.

On trouve dans les ouvrages du premier, ſur-tout dans ſes lettres, toute l'hiſtoire ſecrette de ſon temps; on l'y trouve même avec cet air naturel, qui découvre juſqu'aux plus ſecretes penſées de tous les acteurs, qui avoient part aux ſanglantes tragédies qui déchiroient la république, qui faiſoient le ſupplice de ſes membres. Quel tréſor de particularités curieuſes & intéreſſantes, quand on ſait les développer! Heureuſement nous avons en notre langue de quoi penetrer ſans un long travail tous ces myſteres ſecrets. M. *l'Abbé de Saint-Real* avoit commencé à dévoiler l'obſcurité qui couvre les *lettres à Atticus*; mais Ciceron a trouvé dans M. *l'Abbé Mongault* un interpréte encore plus clairvoyant & plus délicat; qui ſait rendre palpables les ſens les plus cachés de ſes lettres. Je ne puis m'empêcher de comparer cet illuſtre traducteur au plus grand homme qu'ait produit la belle litterature; je le regarde comme un autre *Eraſme*, pour le goût, la connoiſſance de l'antiquité, la ſolidité du jugement, la délicateſſe des penſées. Dirai-je tout? Je les compare même pour la fragilité de la ſanté, & pour ſes autres qualités peu communes, qui ont caracteriſé le reſtaurateur de la litterature.

Cornelius Nepos ne parle dans ſes vies des hommes illuſtres que de deux Romains, Caton l'ancien & Atticus, dont l'hiſtoire ſe rapporte à cet intervale. Ce qu'il a mar-

qué du premier eſt ſi imparfait, qu'il donne lieu ſeulement d'en regretter la perte ; mais ce qu'il dit d'Atticus, le plus honnête homme que Rome ait produit dans ſa décadence, eſt écrit avec tant d'élegance, d'eſprit, de goût & de ſentiment, qu'il fait naître le deſir de reſſembler à un ſi aimable caractere, qui avoit ſû conſerver une exacte neutralité dans les temps les plus fâcheux de la république, c'eſt-à-dire, depuis les troubles de Marius & de Sylla, juſqu'au ſecond Triumvirat. Ami des plus honnêtes gens, & même des chefs des deux partis, il les traitoit tous comme citoyens Romains, auſquels les liens d'une ancienne ſocieté l'obligeoient de rendre tous les ſervices eſſentiels qui dépendoient de lui, ſans neanmoins entrer dans leurs differends.

Plutarque dans ſes vies des illuſtres Romains eſt le même qu'il a été dans celle des grands hommes de la Grece. Toûjours rempli de ces particularités intéreſſantes, dont il accompagne le gros de leurs actions, il conſerve cet eſprit d'une exacte verité qui le diſtingue de tout ce que l'antiquité a produit d'habiles hiſtoriens. S'il peint la plûpart des Romains comme de grands hommes, il a ſoin de nous apprendre auſſi que c'étoient preſque tous d'illuſtres ſcelerats, auſquels on ne voudroit pas reſſembler par le cœur, quoiqu'on fût ravi d'avoir leur eſprit, leur courage, & leur reſſource.

Voici l'ordre qu'on peut établir pour la lecture des vies qu'il a faite des grands hommes qui ont rapport à l'hiſtoire Romaine. On y verra tout ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant dans le mouvement des affaires depuis les troubles cauſés par les Graeques, juſqu'à l'entiere extinction de la liberté Romaine à la bataille navale d'Actium, donnée trente-un ans avant l'Ere vulgaire. Les vies de *Tiberius* & *Caïus Gracchus* ſeront ſuivies de celle de *Marius*. *Sylla* qui avoit été formé au métier de la guerre ſous ce dernier, fera voir ſucceſſivement ce que peut une ambition démeſurée & une ſage retraite, dès qu'on ſait la faire à propos. On voit dans *Sertorius* les mouvemens d'un homme de main, intriguant & intrépide, qui ne peut être abbatu & renverſé que par la trahiſon des ſiens. *Craſſus* & *Pompée* repreſentent deux hommes bien differens. L'un grand dans la paix & malheureux dans la guerre, meurt d'une maniere funeſte, pour n'avoir voulu écouter aucun conſeil : Pompée ne périt, peut-être que pour en avoir trop écouté. *Caton* d'Utique & *Ciceron* montrent deux hommes vertueux, mais de caracteres bien differens. On ne voit dans le premier qu'une probité auſtere, fiere & intraitable ; & l'on trouve dans le ſecond un caractere liant, qui ſait s'accommoder à toutes les viciſſitudes de la vie civile. Tous deux néanmoins avec des caracteres ſi differens périſſent d'une maniere triſte & malheureuſe. *Lucullus* fut grand dans la guerre, & voluptueux dans la paix ; c'eſt aſſez le caractere des heros. *Ceſar* qui vient enſuite doit ſervir de modéle à tous les conquerans ; mais il n'en ſervira jamais à tous les bons citoyens, dont l'attention doit être de conſerver l'ordre établi dans les états où Dieu les a fait naître. *Brutus* & *Marc-Antoine* ne repreſentent que trop ce que peut l'inquietude des mauvais ſujets, qui n'étant jamais contens du gouvernement ſous lequel ils ſont nés, cherchent moins par le renverſement des loix à maintenir la fortune de la République, qu'à élever la leur. *Galba* & *Othon*, par leſquels Plutarque finit l'hiſtoire des illuſtres Romains, ne paroîtront que dans le chapitre ſuivant, lorſqu'il ſera queſtion de l'hiſtoire de l'Empire.

Je

Je ne puis m'empêcher de parler de trois Auteurs modernes, dont la lecture devient néceſſaire pour pénétrer toute la ſuite de l'hiſtoire Romaine par des réflexions ſages, qui font connoître le caractere de l'humanité, & les excès auquels elle ſe livre trop inconſiderement. On connoît le génie de M. de *Saint-Evremont*, né pour penetrer le fond des ſujets qu'il examine. Ses *Réflexions ſur les divers génies du peuple Romain*, feront connoître l'uſage que l'on peut faire de l'hiſtoire de cette auguſte nation, & les obſervations qui ſont néceſſaires dans ſa lecture. Quelques chapitres qui ſe ſont perdus de cet ouvrage, ont été rétablis par d'autres réflexions de M. l'Abbé de *Saint-Réal*. Son hiſtoire de la *Conjuration des Gracques*, celle des troubles excités par *Marius* & *Sylla*; ſes conſiderations ſur *Luculle*; enfin ſes réflexions ſur le meurtre de *Ceſar*, ſur *Lepide*, *Marc-Antoine* & *Auguſte*, feront entrer dans les divers caracteres de l'eſprit & du cœur humain. Peut-être le fait-il avec trop de fineſſe; mais il eſt aiſé à ceux qui penſent naturellement de le rapprocher d'une maniere plus ſimple de penſer; & ceux qui ſe livrent à cette délicateſſe trop recherchée, trouveront en lui un modele qui leur donnera lieu d'aller encore plus loin. Car il ſe rencontre toujours des eſprits qui ſe perſuadent que les hommes conduiſent les grandes affaires par de grandes vûës & par des réflexions concertées; au lieu qu'ils ne ſont quelquefois redevables du ſuccès qu'à des conjonctures inopinées, que le reſte des hommes ne ſaiſit pas auſſi vivement que font les grands génies.

Un troiſiéme Auteur eſt l'excellent hiſtorien qui a décrit les deux *Triumvirats*, ouvrage, où l'exactitude de la verité hiſtorique ſe trouve accompagnée de cette éloquence vive, ſage & lumineuſe, qui attache ſi fort dans la lecture de ſon ouvrage. Quoique l'Auteur ne ſe ſoit pas nommé, cependant perſonne n'ignore qu'on en eſt redevable à Monſieur *Citry de la Guette*, que d'autres ouvrages, en un genre à la verité très-different, ont fait connoître dans le monde. C'eſt par ce livre ſi inſtructif qu'on doit finir l'hiſtoire de la République Romaine.

RECAPITULATION.

Mais pour reprendre en peu de mots ce que nous venons de dire ſur la lecture de cette hiſtoire, ſi agréable à tous ceux qui ont le goût des livres, & ſi néceſſaire aux jeunes gens qui entrent dans le monde, je la réduirai encore à une plus grande ſimplicité en faveur des perſonnes qui ſont quelquefois étonnées d'une varieté de lecture, qui leur paroît trop compliquée. On ne ſauroit ſe diſpenſer d'avoir deux *Cartes géographiques* devant les yeux, l'une de *l'ancienne Italie*, qui ſert pour les quatre premiers ſiecles de la République; l'autre de *l'Empire*, néceſſaire pour connoître le progrès des conquêtes que les Romains firent dans l'ancien monde. On peut ſe contenter de celles qui accompagnent ce chapitre & le ſuivant. Quand on s'eſt inſtruit par les yeux des progrès & de l'étenduë de la République Romaine, il faut fixer ſa vûë ſur une *Table Chronologique*, qui montrera les regnes paralelles à ceux des Romains, & qui marquera les Princes ou les Républiques auſquelles ces fiers conquerans eurent à faire. Il n'y a juſques ici que les yeux qui agiſſent. Le traité de la République Romaine du Pere Cantel relû & bien médité, ſera ſuivi des *Révolu-*

tions de M. l'Abbé de *Vertot*, & de l'hiſtoire de *Laurent Echards*. Après ces préliminaires, on doit entrer dans la lecture des Auteurs originaux, toujours plus ſatisfaiſans & plus inſtructifs que les copies. Le premier ſera *Denis d'Halicarnaſſe*, & le deuxiéme, *Tite-Live*. On doit accompagner cette lecture de celle de *Florus* & d'*Eutrope*, où l'on découvre des circonſtances obmiſes par les grands hiſtoriens. *Dion Caſſius* eſt le troiſiéme des grands Auteurs qu'il faut lire, & le quatriéme eſt *Appian d'Alexandrie*. *Polybe* qui vient enſuite ſera ſuivi des vies d'Hamilcar, d'Annibal & de Pomponius Atticus dans *Cornelius Nepos*. *Saluſte* & les Commentaires de *Ceſar* viendront après. Un des derniers Auteurs anciens eſt *Plutarque*, dont les vies de Romulus, de Numa, de Publicola, de Coriolian, de Camillus, de Flaminius, de Caton le cenſeur, & de Paul Emile, ſeront ſuivies de celles des Gracques, & des autres grands hommes que nous venons de marquer.

Après les lettres de *Ciceron*, on doit finir par les trois Auteurs Modernes que nous venons d'indiquer, ceſt-à-dire, Meſſieurs de *Saint-Evremont*, de *Saint-Réal* & *Citry de la Guette*. Ils donneront par leurs réflexions, les moyens de faire uſage de toutes les parties de cette hiſtoire ſi variée par ſes évenemens. Qu'on ne s'épouvante pas du nombre d'Auteurs anciens & modernes que nous venons de citer. Toute cette étude, dès qu'on ne veut avoir que les connoiſſances néceſſaires pour l'uſage du monde, & pour l'intelligence des bons Auteurs, ſe doit faire exactement en moins d'un an, ſans une trop grande contention, ni ſans un travail extraordinaire.

L'on trouvera deux omiſſions conſiderables dans le détail que je viens de faire des Auteurs néceſſaires pour l'étude de l'hiſtoire Romaine. La premiere, de n'avoir point parlé des ſupplémens que *Freinshemius*, l'un des plus ſavans & des plus exacts écrivains d'Allemagne, a publiés ſur Tite-Live. Tout le monde convient que par ſes ſoins & ſon induſtrie, il a reparé en quelque ſorte ce qu'on a perdu de l'Hiſtorien de Rome. Je crois donc que la lecture en ſera toujours utile à ceux qui veulent avoir une ſuite de l'hiſtoire. Ces ſupplémens qui avoient été imprimés ſéparément, ont été donnés aſſez correctement dans l'édition de Tite-Live faite pour feu M. le Dauphin, ou dans le Tite-Live de M. le Clerc, imprimé en dix volumes par M. *Weſtein* le pere, le plus habile Libraire & le plus honnête homme qu'il y ait eu depuis long-temps en Europe, choſe rare dans cette profeſſion. Il reſte encore quelques-uns des ſupplémens de Freinshemius, qui n'ont pas été imprimés: peut-être le ſeront-ils un jour; ils peuvent épargner aux gens de lettres la lecture des originaux; mais on a beau faire, il faut toujours dans ces matieres retourner aux anciens.

Une ſeconde omiſſion, eſt de n'avoir point parlé d'une infinité d'Auteurs qui ont donné des parties de l'hiſtoire Romaine, ou qui en ont examiné les Antiquités avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, ou qui ont diſcuté dans un grand détail les mœurs, la Religion & les uſages des Romains: mais ces ouvrages, dont la liſte ſeule auroit épouvanté des lecteurs ordinaires, ne ſont utiles qu'aux Savans de profeſſion; je n'ai point aſſez de témerité pour prétendre les former; c'eſt plutôt à moi à les écouter & à les ſuivre. Cependant pour ſatisfaire ceux qui ſe livrent à des lectures

ſavantes, j'ai raſſemblé dans le Catalogue qui accompagne cet ouvrage, tout ce que j'ai connu de conſiderable de ces ouvrages, ou ceux qui méritent plus d'attention que les autres.

Ceux qui n'ont point étudié les langues ne doivent pas ſe croire exclus de l'étude de ces hiſtoires anciennes. Tout ce qu'il y a d'Auteurs originaux ou de livres eſſentiels, ſe trouvent traduit en François ou en Italien, qui ſont aujourd'hui les deux langues les plus uſitées dans l'Europe.

CARTHAGE.

CARTHAGE n'a pas été heureuſe, parce qu'elle eſt ſortie de ſon ſyſtême, qui étant celui du négoce, devoit l'eloigner des conquêtes, toujours ruineuſes aux nations commerçantes. Elles s'attirent la jalouſie des peuples voiſins, dès qu'elles cherchent à joindre l'étenduë des domaines à l'étenduë de leur commerce. Elle avoit été fondée par les Tyriens. L'on a été, & l'on eſt peut-être encore en diſpute ſur le temps de ſa fondation : cependant la ſuite des Rois de Tyr doit en avoir fixé l'époque, puiſque ce fut ſous Pygmalion, ainſi près de neuf ſiecles avant l'Ere Chrétienne, lorſqu'Eliza, autrement Didon, fuyant la perſecution de ce Prince, dont elle étoit ſœur, monta ſur des vaiſſeaux, & ſe retira ſur les côtes d'Afrique, où elle bâtit un château dans un terrain qui lui fut cedé. Comme elle n'avoit qu'une étenduë fort modique, & qu'elle trouvoit devant elle une plage de mer, qui n'appartenoit à aucune puiſſance, elle engagea ſes ſujets à devenir, comme les Tyriens, les habitans de cet élement, plus utile aux nations commerçantes que la terre ferme, où le péril eſt à la verité moins grand, mais qui par l'avidité des hommes, renferme auſſi beaucoup moins d'avantage. Virgile a eu tort de deshonorer cette Reine, qui ne parut que plus de 300. ans après Enée, & qui fut en ſon temps le plus parfait modele de la viduité & du célibat ; juſques-là qu'une chaſteté heroïque la fit regarder après ſa mort comme une divinité, tant il étoit rare dans ces premiers temps d'être chaſte ſur le trône.

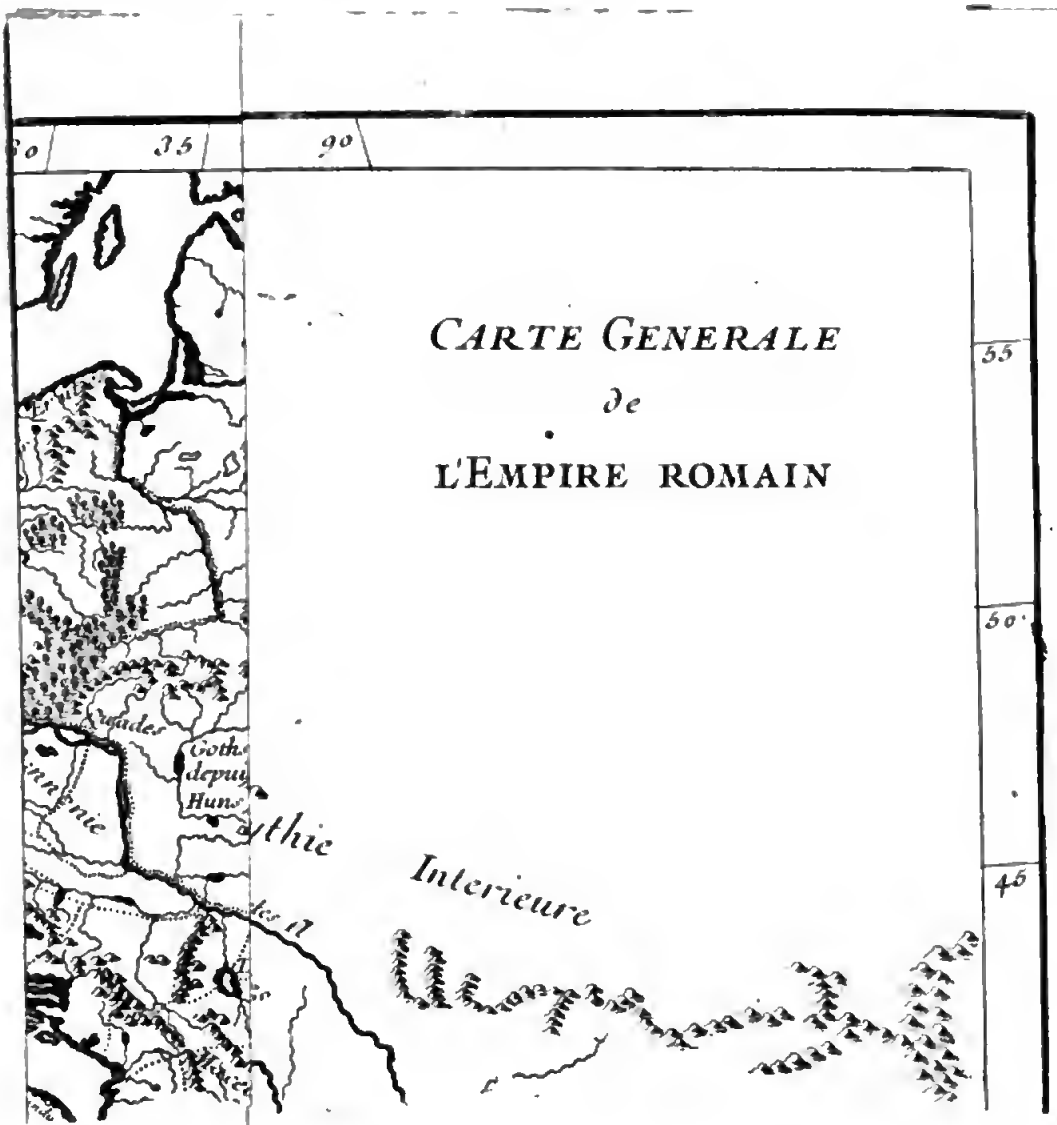
A peine Rome a chaſſé ſes Rois, qu'elle trouve un appui dans ſon alliance avec Carthage qui tenoit dans le voiſinage de l'Italie, la Sicile & la Sardaigne, alliance qui s'eſt renouvellée plus d'une fois juſques au temps où la jalouſie ſe mit entre deux puiſſances trop inquiétes & trop voiſines l'une de l'autre pour être long-temps en paix. On ne ſauroit examiner l'hiſtoire Romaine ſans connoître les guerres que ces deux puiſſantes Républiques eurent à ſoutenir l'une contre l'autre. Polybe, Tite-Live, Diodore de Sicile, Juſtin & Appian d'Alexandrie, ſont ceux d'entre les anciens qui ont le plus détaillé tout ce qu'on peut ſavoir de l'hiſtoire de Carthage. Ubbo Emmius, Chriſtophe Hendreich & Aldrette, ſont ceux d'entre les modernes qui en ont écrit le plus amplement ; le premier d'une maniere claire, ſuccincte & ſavante ; le ſecond avec autant d'obſcurité que d'érudition, & le troiſiéme avec bien du diſcernement. Ce que Grammaye en a dit dans ſon hiſtoire de l'ancienne Afrique eſt exact & aſſez détaillé pour connoître toute la grandeur de la République de Carthage, qui s'étant, pour ainſi dire, relevée plus d'une fois de ſon tombeau, y fut replongée pour jamais par les Sarazins l'an 685. de l'Ere vulgaire, après avoir tenu le premier rang dans les affaires de l'Egliſe d'Afrique.

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de l'Empire Romain juſqu'à ſa décadence.

L'HISTOIRE de l'Empire a été écrite par tant d'Auteurs, qu'il eſt plus facile de la bien détailler, que de faire un juſte choix des Hiſtoriens qu'il faut prendre pour s'en inſtruire. Mon deſſein n'eſt pas de repeter ici ce qui ſe trouve expliqué dans une infinité d'Ecrivains ; il ſuffit de donner des principes pour ſe conduire ſagement dans cette lecture, & faire connoître le caractere de chaque gouvernement, choſe à laquelle manquent la plûpart des hiſtoriens. Occupés ſouvent du détail & des circonſtances des faits, à peine ont-ils ſoin de développer l'eſprit & le caractere de chaque Prince. C'eſt néanmoins la partie la plus eſſentielle de l'hiſtoire. Car c'eſt ſouvent du génie & des mœurs du chef, que dépend le malheur ou la félicité des peuples.

Si Auguſte avoit continué, comme il a commencé, ſon adminiſtration n'auroit eu rien de ſemblable pour la cruauté dans les regnes les plus tyranniques : mais dès qu'il ſe vit maître abſolu de l'Empire, il changea tout à coup de conduite ; & malgré la douceur dont il ſe revêtit alors, il avoit une ſorte de fermeté, par laquelle il obligeoit tous les membres de l'Etat à faire leur devoir. Comme il avoit changé de caractere, au moins à l'exterieur, Rome changea réciproquement. La liberté qu'il vouloit rendre au peuple Romain n'étoit plus du goût des gens ſages, qui voyoient l'abus qu'on en avoit fait. Il y avoit long-temps qu'on s'appercevoit qu'il falloit un maître ; & comme il le falloit ferme & temperé, on ne pouvoit pas ſe fixer à un plus honnête homme, moins capable de violenter les droits des divers membres de la République. Il vouloit être le premier d'un Etat libre, mais il ne ſouffroit pas que ſon autorité fût bornée, dès qu'il s'agiſſoit de faire le bien, & il ſupportoit ſans aigreur les oppoſitions que l'on formoit à ſes volontés, dès qu'il y avoit quelque raiſon de le faire. On trouvoit en lui de la grandeur ; mais ce n'étoit point dans l'eſprit : toute la dignité réſidoit dans le cœur qu'il eut excellent. S'il n'avoit pas les qualités d'un grand Capitaine, il avoit du moins celles d'un grand Prince ; car il y a une extrême difference entre le heros à la tête d'une armée, & le heros à la tête du gouvernement. Il aimoit ſes amis, faiſoit du bien à ſes inferieurs : & comme il ſavoit que tout ennemi eſt à redouter dans quelque élevation où l'on ſe trouve, il n'eut pas de plus forte application que celle de gagner ceux dont il pouvoit craindre quelque choſe. Son regne fut long & heureux ; & jamais Prince ne fut tant regretté de ſes amis & de ſes ennemis. C'eſt à peu près ce qu'on peut recueillir des anciens Hiſtoriens qui ont parlé de lui. *Suetone* a peint admirablement bien ſa vie privée ; *Dion Caſſius*, ſa vie politique. *Appian d'Alexandrie* ne l'a montré dans ſes guerres civiles que du mauvais côté. *Tacite* n'en a pas dit aſſez pour le bien peindre. Celui de tous les modernes qui a le mieux dévelopé ce Prince, eſt M. de *Larrey*, qui en a fait une hiſtoire particuliere. Comme c'eſt l'un des premiers ouvrages de cet ha-



CARTE GENERALE
de
L'EMPIRE ROMAIN

bile homme, on y trouve du feu & de la vivacité. Mais ſon caractere a été ſagement developé dans le portrait qu'en a fait M. de *Saint-Evremont* : c'eſt même par où l'on devroit commencer, ſi l'on vouloit lire utilement les divers Ecrivains qui nous ont donné la vie de ce Prince.

Le caractere de *Tibere*, qui fut le ſucceſſeur d'Auguſte, fit encore plus regretter ce Prince. *Tacite* qui s'eſt appliqué à en faire le plus grand politique qu'il y ait eu dans le gouvernement, n'a pas fait aſſez d'attention qu'il y avoit dans ce Prince plus de temperament que de conduite. Sa bizarrerie, ſa cruauté, ſa défiance & ſa diſſimulation partoient moins de ſes réflexions, que du fond de ſes mœurs & de l'auſterité de ſon caractere. On l'a regardé comme un grand politique, parce qu'on s'eſt imaginé qu'on ne peut réüſſir ſur le trône qu'avec une vie étudiée & compoſée. Il avoit des vices, & cherchoit à les couvrir ; rien n'eſt plus naturel à tous les hommes, auſſi-bien que d'affecter les vertus que l'on n'a pas. Il ne trompa jamais les Romains de ſon temps ; ce qui néanmoins eſt le plus grand talent des politiques, puiſqu'on n'ignoroit pas ſon avarice & ſa brutalité pour les plaiſirs les plus infâmes. Son regne ne laiſſa pas d'être glorieux, ſi l'on a ſeulement égard à la dignité de l'Empire, & non à la dignité de l'Empereur. On ne ſauroit diſconvenir cependant que les Romains n'étoient plus ſous lui ce qu'ils avoient été auparavant, ſoit que la douceur d'Auguſte eût amolli leurs caracteres, ſoit que la dureté, &, pour ainſi dire, les perſecutions de Tibere euſſent entierement abattu cette noble fierté, qui fait le caractere du veritable Républicain.

Les peuples du Nord commencerent ſous ce regne à faire quelques mouvemens ; mais ils furent plus tranquiles ſous *Caligula*, ſucceſſeur de Tibere. Son véritable nom étoit CAIUS-CESAR-AUGUSTE LE GERMANIQUE : il n'eut celui de *Caligula*, que par une ſorte de raillerie, à cauſe de la chauſſure militaire à laquelle il s'étoit accoutumé dès ſa jeuneſſe. Les vertus qu'il affecta dès le commencement de ſon regne, ne durerent pas long-temps : elles furent bien-tôt converties dans les vices les plus infâmes, qui porterent les Romains à lui témoigner plus d'averſion qu'ils ne lui avoient montré d'amour dans les premiers temps de ſon adminiſtration. On en vint juſques à dire qu'il falloit ôter ſon nom du nombre des Ceſars, pour ne pas laiſſer ſubſiſter au rang des Princes un homme qui n'étoit né que pour être l'opprobre de l'humanité. (1) Mais heureuſement ce monſtre fut poignardé par une conjuration des plus nobles & des plus genereux Officiers de ſa garde, après un regne qui n'avoit duré gûeres plus de trois ans & dix mois.

Il ſembloit que Rome dût être en proye aux plus méchans & aux plus ſcélerats de tous les hommes. *Claude* par ſa ſtupidité & ſa cruauté, fut le fleau des Romains. *Neron* qui avoit commencé comme un Prince ſage & vertueux, finit comme un tyran. Peut-être Rome auroit-elle reſpiré ſous *Galba*, qui étant d'un naturel timide, pareſſeux, grave & credule, auroit rendu au Sénat l'autorité qui étoit néceſſaire pour gouverner ſelon les loix. Les vices qu'il eut ne deshonoroient que ſa

(1) Extirpandus hic è Cæſarum numero, ut qui in exitium opprobriumque humani generis editus ſit. *Seneca in Conſolat. ad Polybium, cap. 36.*

perſonne ſans influer ſur le gouvernement. Ce n'étoit pas un mal après tant de diſſipations qui avoient été faites par ſes prédeceſſeurs, de voir un Prince avare du bien public, & aſſez économe du ſien propre. Avec un génie médiocre, il ne laiſſoit pas d'avoir de la grandeur d'ame, de la fermeté & du courage. *Othon*, qui lui ôta l'Empire au bout de ſept mois, ne joüit que trois mois de ſon uſurpation. C'en étoit encore trop pour un Prince qui avoit été ami de Neron. Il prévit bien qu'il alloit être détrôné par *Vitellius*, qui approchoit de Rome avec les troupes qu'il amenoit d'Allemagne; il ne trouva pas de meilleur moyen de mourir ſur le trône, que de s'y faire périr lui-même.

Vitellius étoit un vieil officier, connu des troupes, mais ſi peu connu à Rome, que l'on ignore de quelle maiſon il étoit. Il avoit les vices des ames baſſes, ſans avoir aucune vertu propre aux vieux ſoldats. Heureuſement pour Rome, il ne fut gueres que huit mois ſur le trône imperial, & périt d'une maniere convenable à un ſi mauvais chef, par l'inſolence du peuple & par les mains d'un bourreau, qui déchira ſon corps avant que de le jetter dans le Tibre. *Veſpaſien* qui vint après lui, n'étoit pas de meilleure maiſon, mais il faiſoit connoître qu'il n'ignoroit pas ſon origine. Avec une mine guerriere, il avoit l'abord civil & l'eſprit docile. C'étoit le prince, depuis Auguſte, qui meritoit le mieux de gouverner un grand Empire. Outre les vertus militaires, c'eſt-à-dire, la ſobrieté, l'activité, la bravoure & la hardieſſe, il avoit encore l'affabilité, la ſincerité & la prudence, vertus qui doivent être les qualités d'un chef, & qui ſont quelquefois celles qui leur manquent le plus. Rome reſpira ſous un ſi grand maître, qui gouverna l'Empire près de douze ans. Il eut pour ſucceſſeur ce prince, nommé les délices de l'univers: c'étoit *Tite*, qui ne regna que deux ans, deux mois & vingt jours. Son gouvernement fut d'autant plus regretté qu'il eut pour ſucceſſeur *Domitien* ſon frere, dont le caractere lâche, traître, défiant, ambitieux, ingrat, avare & diſſimulé, faiſoit encore paroître davantage les vertus de Tite; & par malheur pour Rome & pour l'Empire, ce monſtre gouverna plus de quinze ans.

C'eſt à lui que finiſſent les douze Ceſars, dont *Suetone* a donné une hiſtoire ſi détaillée. La plûpart des faits qui y ſont rapportés avec beaucoup de fidelité, ſont la honte de l'humanité. C'eſt par cet auteur qu'il faut commencer la lecture de l'hiſtoire de tous ces princes. Il eſt juſte, avant que de connoître leur vie publique, de voir au moins la conduite qu'ils tenoient dans le particulier; c'eſt même ſouvent ce qui décide du caractere des ſouverains, dont le génie & les mœurs n'influënt que trop dans le gouvernement. On doit continuer par la lecture du LVII. livre de *Dion Caſſius*, dont le LX. finit à la mort de l'Empereur Claude; mais la perte du reſte de cet ouvrage peut être en quelque ſorte réparée par *Xiphilin* ſon abreviateur, qui l'a continué juſques à la mort de l'Empereur Domitien. *Tacite* qui paſſe pour le plus grand écrivain de l'hiſtoire Romaine, a fait les princes plus politiques qu'ils ne l'ont été effectivement. C'étoit un homme de cabinet, qui rarement tournoit les choſes du bon côté, & qui ne croïoit pas qu'on pût agir par des vûës droites & ſinceres. Il a fait les hommes ſcelerats; peut-être l'étoit-il lui-même, ou s'imaginoit-il que la probité étoit incompatible avec les premieres places. Comme cet écrivain a eu de grands principes de politique, il a ſervi de texte à une infinité de Commentateurs,

qui n'avoient, non plus que lui, que la politique ſpeculative. D'ailleurs c'eſt un auteur à lire plus d'une fois pour les caracteres & les mœurs des princes qu'il a ſu repreſenter mieux qu'aucun autre hiſtorien. Son obſcurité doit faire redoubler d'attention, à cauſe des grands avantages qu'on en peut tirer pour l'uſage du monde.

La gloire de l'Empire ſe rétablit ſous les princes ſuivans. Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, & Marc-Aurele ont été après Tite & Veſpaſien les plus grands & les plus illuſtres chefs, qui ayent gouverné Rome. Leur hiſtoire ſe trouve aſſez détaillée dans *Xiphilin*, abreviateur de Dion. *Spartian* a traité ce qui regarde l'Empereur Adrien; & *Jule Capitolin* ce qui concerne Antonin & Marc-Aurele. Ce ne ſont point à la verité des écrivains du premier ordre; mais c'eſt beaucoup dans la décadence des lettres, d'avoir des auteurs ſûrs & ſinceres.

Les regnes ſuivans depuis l'Empereur Commode juſques à Conſtantin; ont été expliqués par *Eutrope*, *Herodien*, *Xiphilin*, *Spartian*, *Lampridius*, *Zozime*, *Trebellius Pollio*, *Flavius Vopiſcus*, & *Ammian Marcellin*. Tous ces temps ont été remplis de troubles, & l'ambition faiſoit alors autant de Ceſars & d'Empereurs, qu'il y avoit d'hommes aſſez hardis & aſſez entreprenans pour aſpirer à la premiere dignité.

Conſtantin fait paroître un regne tout nouveau, non ſeulement par la Religion Chrétienne qu'il protégea, & qu'il embraſſa depuis, mais encore par la grandeur de ſes actions. Il ne faut pas croire neanmoins, comme l'a prétendu *Euſebe*, qu'il ait été entierement exempt de défauts: il avoit conſervé quelque choſe de dur & d'auſtere, que la Religion ne put pas entiément détruire. Il faut donc, pour le bien connoître, joindre les ſatires de *Zozime* au panegyrique perpetuel qu'en a fait *Euſebe*. Il eut la gloire de bâtir, ou plûtôt de réédifier une grande ville, qui a depuis été, & qui eſt encore aujourd'hui la capitale d'un Empire. Cette ſéparation, ou ce changement de demeure perdit Rome, & donna lieu à la plûpart des peuples du Nord de ſe jetter ſur les parties Occidentales de l'Empire, parce qu'il étoit difficile au chef qui ſe trouvoit éloigné, de porter facilement du ſecours aux endroits attaqués par la plûpart des nations barbares, qui ont formé tous les grands royaumes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui.

La diviſion de l'Empire qui ſe fit ſous les enfans & les ſucceſſeurs de Conſtantin, occaſionna la perte de cette vaſte Monarchie, par la difference & l'oppoſition des interêts des differens chefs. Les princes même qui furent ſur l'un & l'autre trône regnerent ſi peu de temps, où étoient ſi foibles, qu'ils purent à peine écarter les nations barbares, loin de les détruire, ou de les empêcher de ſe ſaiſir de quelque portion de l'Empire. Ce fut ſous Valentinien I. & Valens que ſe fit, l'an 364. de l'Ere chrétienne, cette grande ſéparation, en Empire d'Occident, & en Empire d'Orient.

Trois auteurs modernes ont expliqué toute l'hiſtoire de l'Empire, depuis Auguſte juſques à l'Empereur Honorius, dont le regne commence l'an 375. de l'Ere chrétienne. C'eſt proprement ce qu'on doit appeller l'hiſtoire de l'Empire: ce qui ſuit ſont des temps de barbarie & de troubles, dans leſquels les Empereurs avoient très-peu de part aux affaires. Tout ſe faiſoit ou par des Miniſtres imperieux, ou par les Princes qui avoient envahi quelque portion de l'Italie. Le premier de ces auteurs eſt M. *Chevreau*,

qui dans ſon hiſtoire du monde a donné un abregé ſuccinct, mais très-clair de l'hiſtoire des Empereurs. C'eſt par lui qu'il faut commencer pour avoir quelque notion de ces Princes. Ce qu'il en dit eſt ſavant & très-inſtructif.

Le deuxiéme auteur eſt *Laurent Echards* qui eſt entré dans un plus grand détail, & qui peut tenir lieu d'introduction pour la lecture des anciens auteurs. Il eſt d'autant plus conſiderable dans cette partie, qu'après les douze Ceſars, qui finiſſent à Domitien, à peine avons-nous des auteurs raiſonnables qui nous ayent donné l'hiſtoire des Empereurs ſuivans. Il pourroit au beſoin ſuffire à ceux qui n'ayant pas le temps de lire les originaux, veulent avoir du moins un abregé ſuccinct & méthodique de cette hiſtoire, qui ne laiſſe pas d'être néceſſaire pour connoître l'origine des Monarchies qui ſe ſont établies par la deſtruction de l'Empire Romain.

Le troiſiéme auteur eſt M. de *Tillemont* qui ne s'eſt pas contenté, dans l'ouvrage ſi vaſte qu'il a donné ſur les Empereurs Romains, de faire non-ſeulement l'hiſtoire de ces Princes par les auteurs originaux qu'il avoit exactement lûs & diſcutés; mais qui a ramaſſé encore toutes les difficultés que l'on pouvoit former ſur leurs regnes, & qui les a expliquées par des diſſertations très-ſavantes qu'il a jointes à la narration hiſtorique. Il faut avoüer néanmoins que, comme il a voulu ſuivre ſcrupuleuſement les paroles-mêmes des premiers hiſtoriens, il eſt un peu ſec dans ce qui regarde l'hiſtoire; mais on ne peut pas lui ôter le privilege de l'exactitude, qu'il a pouſſée plus loin que perſonne.

Nous regardons l'Empire d'Orient moins comme une ancienne Monarchie, que comme un nouvel état qui ſe perpetuë encore aujourd'hui dans l'Empire Ottoman, auſſi renvoyons-nous au chapitre XXI. tout ce qui concerne cette hiſtoire; & le chapitre XVIII. expliquera toute la décadence de l'Empire d'Occident, dont la ruine occaſionna l'établiſſement de toutes les nouvelles Monarchies.

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire de l'Egliſe.

L'HISTOIRE de l'Egliſe a ſes difficultés, autant par ſon étenduë, que par les differentes manieres de l'enſeigner & de l'écrire. Les difficultés augmentent tous les jours par le grand nombre d'écrivains, qui ſe ſont appliqués à nous en donner le détail. Il faut ſe fixer, & par rapport à ſes vûës & par rapport à ſon état & à la diſpoſition de ſes études. Nous repetons ici ce que nous avons déja dit en parlant de l'Hiſtoire Sainte, que ceux qui la veulent étudier le font ou pour inſtruire les autres, ou pour s'inſtruire ſeulement eux-mêmes. Il y a peu de perſonnes qui ſoient appellées à inſtruire les autres. Le grand nombre eſt donc de ceux, qui ne cherchent qu'à s'inſtruire & à s'édifier.

Rien n'eſt plus ſimple, rien n'eſt plus naturel que cette étude, dès qu'on veut ſuivre ce dernier plan. Il faut, avant que d'en commencer la lecture, avoir une connoiſſance ſuffiſante des dogmes de la religion chrétienne; autrement tout paroîtra nouveau

veau à chaque pas que l'on fera. Je ne connois pas d'abregé plus inſtructif, ni plus ſolide de nos dogmes, que le *Catechiſme du Concile de Trente*. Tous les grands livres de Theologie, toutes les diſputes les plus vaſtes ne peuvent rien dire de plus clair, de plus énergique, ni de plus précis que cet abregé tant ſur les dogmes que ſur la morale, qui eſt tirée des ſources les plus pures de la religion; & qui auroit bien medité cet excellent ouvrage, en ſauroit beaucoup plus que tous les docteurs qui ſe conſument dans un abîme de difficultés & de livres. C'eſt une lecture de huit ou dix jours tout au plus, & qui doit être repetée de temps en temps pour s'affermir dans une connoiſſance, qui eſt eſſentielle à tous les états de la vie. Cette premiere lecture doit être ſuivie du petit traité des *Mœurs des Chrétiens* de M. *l'Abbé Fleury*. Il eſt écrit avec cette noble ſimplicité & cet amour de la religion qui étoit le caractere propre de cet excellent écrivain. La lecture des caracteres & des ſentimens rappellés dans ce petit ouvrage renouvellera, l'admiration que l'on doit avoir pour les premiers heros du Chriſtianiſme; on ſe ſentira même du goût pour les ſuivre dans leur carriere, qui doit être celle de tous les fidéles.

Il faut, après cette étude ſimple, mais néceſſaire, ſe livrer à un ſeul écrivain; pour n'être point embarraſſé par des méthodes, qui n'etant pas les mêmes, ne laiſſent pas de jetter de la confuſion dans l'eſprit. Parmi ceux qui ont écrit dans ces derniers tems, je n'en connois que trois, qui puiſſent tenir lieu d'une lecture ordinaire. M. *Godeau*, l'un des plus ſavans Prélats de l'Egliſe de France, commença ſon Hiſtoire de l'Egliſe vers le milieu du XVII. ſiecle. Et comme c'étoit un ouvrage d'une longue diſcuſſion & d'une immenſe recherche, il ne put le finir avant que de mourir; il en donna ſeulement les neuf premiers ſiécles. Jamais ouvrage n'eut un ſi grand ſuccès, par la maniere noble dont il eſt écrit; il a ſoin d'épurer l'hiſtoire, des fables qui avoient été autrefois du goût des hiſtoriens des bas ſiecles de l'Egliſe. Ils s'imaginoient qu'on ne pouvoit raconter l'hiſtoire des premiers Chrétiens, & les premiers combats des fidéles, ſans l'embarraſſer d'une infinité de miracles, la plûpart ſuppoſés, ou du moins fort douteux. C'en étoit un aſſez grand de voir avec quel courage & quelle dignité les premiers Chrétiens avoient maintenu la verité de nos dogmes contre toutes les puiſſances humaines. C'eſt ce qui engagea ce grand Evêque à être ſevere dans la diſcuſſion des faits, parce que la ſeule verité ſuffit pour perſuader les hommes, ſans emprunter le ſecours des fables & du menſonge.

Cependant comme l'hiſtoire de M. Godeau n'étoit pas finie, elle a perdu beaucoup de ſon credit & de ſa réputation par la publication de celle de M. l'*Abbé Fleury*, qui eſt écrite à la verité avec moins d'élevation, mais avec plus de préciſion, & avec cette belle ſimplicité que la verité exige de ceux qui la veulent faire connoître aux hommes. Cependant l'auteur, après un travail de plus de trente années, n'a pu venir à bout de conduire ſon ouvrage au-delà du Concile de Conſtance, c'eſt-à-dire, ſeulement juſques au commencement du XV. ſiecle; & quoiqu'il ait été continué par un autre écrivain intelligent & habile, ce n'eſt plus cependant le même eſprit, ni le même caractere. Il faut eſperer qu'une main formée ſur les vûës du premier auteur, donnera quelque jour une ſuite de cet ouvrage faite avec le diſcernement, la ſimplicité & l'onction qui regne dans tout l'ouvrage de M. l'Abbé Fleury.

Enfin le troiſiéme auteur qui s'eſt mêlé d'écrire ſur ces matieres ſi difficiles, eſt M. l'Abbé de *Choiſy* qui, ſans avoir lû les originaux, s'eſt aviſé de donner une hiſtoire de l'Egliſe, moins par goût, que par envie de s'occuper & de faire un livre. Auſſi remarque-t-on dans la lecture de ſon ouvrage que, malgré la facilité du ſtyle, il étoit moins propre que perſonne pour manier un ſujet qu'il faut avoir médité long-temps pour le mettre dans tout ſon jour. Une ſorte de badinage qu'il a voulu quelquefois introduire dans ſa maniere d'écrire, étoit ſupportable dans des morceaux d'hiſtoire profane, ou dans des memoires particuliers; mais rien ne convenoit moins à une matiere auſſi grave que l'hiſtoire de l'Egliſe. Auſſi le public lui rend-il la juſtice qu'il merite, en negligeant, ou plûtôt en mépriſant un ouvrage qui a été fait avec plus de facilité que de dignité & de réflexions.

On préjuge aiſément ſur ce que je viens de dire, que ſi j'avois une hiſtoire de l'Egliſe à conſeiller, je n'en choiſirois pas d'autre que celle de M. l'*Abbé Fleury*, qu'il faut lire d'abord avec cette attention que demande l'importance du ſujet qu'il avoit à traiter; mais je ne ſaurois diſconvenir qu'il ne ſuffit pas encore pour examiner à fond les beaux ſiecles de l'Egliſe. Nous allons marquer par un détail ſuivi ce qu'on doit y ajoûter pour ſuppléer à ce qui peut manquer à ſon hiſtoire.

Je ne parle point ici de ce qui concerne la vie de Jeſus-Chriſt: nous nous en rapportons à ce que nous en avons marqué à la fin du chapitre IX. de cet ouvrage. L'hiſtoire Apoſtolique eſt donc le premier objet, auquel il ſe faut fixer pour entamer le détail des matieres Eccleſiaſtiques. *Euſebe* en rapporte quelque choſe dans ſon hiſtoire: mais perſonne n'a plus approfondi, ni mieux diſcuté ces premiers temps que M. de *Tillemont*, dans les deux premiers volumes, qu'il a donnés ſur l'hiſtoire de l'Egliſe. Nous ne l'avons point marqué d'abord comme un livre d'une lecture courante & ordinaire, parce qu'il s'eſt moins appliqué à faire une hiſtoire ſuivie, qu'à expliquer les difficultés qui ſe rencontrent dans les cinq premiers ſiecles de l'Egliſe. Jamais ouvrage n'a été fait avec plus d'attention, de ſoin & de ſcrupule; c'eſt le fruit de plus de quarante années d'un travail aſſidu & d'une lecture continuelle & reflechie de tous les auteurs originaux, & même de ce qu'il y a de précieux parmi les modernes. Il n'eſt bon cependant que pour conſulter dans le beſoin, lors qu'une difficulté hiſtorique ou critique peut arrêter dans la lecture de l'hiſtoire de M. Fleury.

On s'eſt appliqué depuis long-tems à revêtir toutes les hiſtoires profanes, ſoit generales, ſoit particulieres, de preuves, de documens & de titres, qui font connoître la verité des faits eſſentiels. Il n'y a que l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, ſur laquelle on n'a pas obſervé cet uſage, qui eſt plus néceſſaire dans cette partie que dans aucune autre, ſoit pour appuyer la verité des faits, ſoit pour inſtruire des dogmes & des uſages de chaque ſiecle; ſoit même pour faire connoître les mœurs des premiers fidéles. Nous allons marquer l'ordre qu'il faut obſerver pour accompagner les lectures ordinaires des titres néceſſaires pour mieux penetrer la ſuite de toute cette hiſtoire.

A peine les temps apoſtoliques furent paſſés qu'on vit paroître dans l'Egliſe ces grandes lumieres, qui ont illuſtré ou ſoutenu les Egliſes particulieres de chaque nation. Ainſi après la lecture des trois premiers ſiecles, dont on ne ſauroit s'empêcher d'admirer la ſimplicité ſoit dans le dogme, ſoit dans le culte; ſoit dans la mora-

le, il faut, pour en être plus convaincus, lire attentivement les actes des martyrs de ces premiers temps, qui ont été recüeillis avec beaucoup de fidelité & de diſcernement par les PP. Benedictins. Quoiqu'on en trouve des extraits dans l'hiſtoire de l'Egliſe, il faut toûjours recourir aux originaux, qui inſpirent de plus grands ſentimens, par la maniere ſimple & naïve avec laquelle les ſouffrances des premiers Chrétiens y ſont expliquées.

Cette lecture eſt devenuë facile depuis que ces actes ont été traduits en François par un écrivain, qui a ſçu leur conſerver leur dignité & leur onction. Les lettres de Saint Ignace, les Apologies de St. Juſtin, la Lettre de Saint Clement Pape, l'Apologetique & les preſcriptions de Tertullien, quelques traités d'Origene, le Dialogue de Minutius Felix, les Lettres de Saint Cyprien, & le traité qu'on attribuë à Lactance ſur la mort des perſecuteurs, doivent accompagner la lecture de ces premiers actes. Il ne faut pas les regarder comme des livres de diſputes qui ne conviennent qu'à des Theologiens ; ce ſont des actes authentiques, qui autoriſent par des témoignages indubitables la verité des faits & des dogmes, ſans entrer dans ces diſcuſſions, qui n'ont été ſuggerées dans la ſuite que par l'eſprit de contention, que les philoſophes introduiſirent dans l'Egliſe, en y portant leurs manieres de penſer & de diſputer.

C'eſt à peu près l'état où l'on ſe trouva dans le IV. ſiecle, lorſque ſans s'arrêter à la ſimplicité des dogmes reçûs & avoüés, on s'aviſa de diſcuter philoſophiquement les verités de la religion, ſans faire attention à l'extrême difference qui ſe trouve entre la maniere de croire les myſteres, & la maniere d'approfondir les ſciences. Ce furent ces reflexions trop recherchées, qui firent ſouffrir à l'Egliſe un nouveau martyre auſſi dangereux pour les fidéles, que les premieres perſecutions leur avoient été avantageuſes. C'eſt ce qui produiſit les hereſies d'Arius & de Pelage, fondées l'une & l'autre ſur des diſcuſſions & des reflexions philoſophiques. Arius ne pouvoit ſe perſuader qu'un être, qu'on devoit regarder dans un ſens comme creature, pût être d'un autre côté le fils de Dieu même. Comme il avoit une grande connoiſſance des ſubtilités de la philoſophie, il gagna de grands Evêques, qui vouloient joindre trop intimement l'étude de la religion avec des connoiſſances purement humaines, ſans diſtinguer aſſez les droits & les limites de l'une & de l'autre. Les Evêques une fois gagnés ou ſéduits gagnerent & ſéduiſirent à leur tour les puiſſances : c'eſt de là que ſont venus ces troubles fâcheux, qui auroient renverſé & fait périr l'Egliſe, ſi elle n'avoit été ſoutenuë par une autorité inviſible, plus forte que celle de toutes les puiſſances humaines. Perſonne n'a mieux dévelopé ces mouvemens que M. *Hermant* dans ſon hiſtoire de Saint Athanaſe, ou même ſi l'on veut, le P. *Maimbourg* dans ce qu'il a publié ſur l'Arianiſme.

Le V. ſiécle vit naître dans Neſtorius & dans Eutichès d'autres nouveautés dogmatiques, qui partoient encore de la philoſophie. Le premier ne pouvoit concevoir qu'une même perſonne pût renfermer deux choſes auſſi différentes que la divinité & l'humanité ; & il tomba dans l'erreur des deux perſonnes, en voulant trop pénétrer dans le myſtere de deux natures unies dans un même ſujet. Eutichès, par les mêmes réflexions, ne voulut plus faire qu'une nature de deux, que l'on avoit toujours reconnuës dans la même perſonne. Ainſi l'hiſtoire de ce ſiecle étant examinée dans M.

l'Abbé Fleury, doit être ſuivie de l'*hiſtoire du Neſtorianiſme* du P. *Doucin*; livre médiocre à la verité, mais dont on peut toujours tirer quelque avantage, pourvû qu'on ſache ſe borner aux faits hiſtoriques rapportés par cet Ecrivain. Le plus ſûr, ſi l'on craignoit d'aller trop loin dans cette lecture, ſeroit d'omettre cet Hiſtorien, & d'accompagner la lecture de M. l'Abbé Fleury, de la vie de S. Baſile, de S. Gregoire de Nazianze, de S. Ambroiſe, de S. Jean Chryſoſtome par M. *Hermant*, qui dévelope avec un grand détail toute l'hiſtoire du IV. & d'une partie du V. ſiecle.

Il faut enſuite recourir aux titres originaux de ces deux ſiecles. Ce ſont les premiers Hiſtoriens de l'Egliſe, *Euſebe*, *Socrate*, *Sozomene* & *Theodoret*, qu'il ne faut lire cependant qu'avec quelque reſerve: ils doivent être ſuivis des diſcours dogmatiques de ſaint *Cyrille de Jeruſalem*, & de quelques traités de ſaint *Baſile*, de ſaint *Gregoire de Nazianze*, de ſaint *Gregoire de Nyſſe*. Les lettres de ſaint *Jerôme*, de ſaint *Auguſtin* & de ſaint *Leon* éclairciront les faits, la doctrine & les mœurs de ce ſiecle; mais il ne faut pas oublier le petit ouvrage de *Vincent de Lerins*, qui renferme les principes generaux qu'on oppoſoit aux hérétiques de ces premiers temps, comme on les oppoſe à tous les novateurs de ces derniers ſiecles.

Ce ſont-là les beaux jours de l'Egliſe; non que dans la ſuite il y ait eu rien de changé dans le fond de ſes dogmes, de ſon culte & de ſes mœurs. Elle étendit extrêmement la Religion, qui fut reçûë & pratiquée par des hommes de genre & de caracteres très-differens, qui s'imaginoient pouvoir allier leurs paſſions avec les verités que la Religion Chrétienne leur enſeignoit. Les actes qui peuvent accompagner l'hiſtoire de ces ſiécles, depuis le VI. juſqu'au XII. étant preſque tous en des langues ſavantes, & ne ſe trouvant point en François, il faut ſe contenter de la lecture ordinaire des Hiſtoriens de l'Egliſe, à moins qu'on ne veüille jetter les yeux ſur quelques morceaux détachés qui expliquent les héréſies ou les ſchiſmes qui ſe ſont introduits dans cet intervalle. Celle des Inococlaſtes a été dévelopée par le Pere Maimbourg, auſſi-bien que l'hiſtoire du Schiſme des Grecs, qui commença dans le IX. ſiecle. Quoique cet Auteur ſoit un peu décrié parmi les Savans, ce n'eſt point tant pour le fond de ſon hiſtoire, que pour des caracteres particuliers, qu'il y a inſerés, pour peindre des perſonnes de ſon temps, amis ou ennemis.

Le XII. ſiecle voit renaître ſes mœurs & ſa diſcipline par les grands hommes qui parurent alors: les lettres de ſaint *Bernard* ſont des titres que l'on peut appliquer à l'hiſtoire de ce ſiecle. Le grand differend qui s'éleva entre le Pape Boniface VIII. & Philippe le Bel Roi de France, parut dans le XIII. ſiecle. Quoique je ne vouluſſe pas conſeiller le recuëil que M. *Dupuis* a fait ſur cette matiere, on ne peut ſe diſpenſer au moins de lire exactement l'hiſtoire de M. *Baillet*, qui n'a paru qu'après la mort de ce Savant. La condamnation des Templiers eſt un des principaux évenemens du XIV. ſiecle. Il a été diſcuté par M. *Dupuis*; mais la plûpart des Savans ne ſont pas d'accord avec lui. On n'a pas de peine à croire que cet ordre, dont les membres étoient extrêmement répandus dans le monde, n'y ait contracté les vices ordinaires de l'humanité; mais ce n'étoient point pour cela des vices de l'ordre. Le XV. ſiecle preſente de nouveaux évenemens dans l'hiſtoire des Conciles de Conſtance, de Piſe & de Baſle. Les deux premiers ont été expliqués par M. *Lenfant*, avec une candeur & une

ſincerité qui n'eſt pas ordinaire dans un Proteſtant. Le grand Schiſme d'Occident, auquel ces Conciles avoient tâché de remedier, ſe trouve dévelopé par le Pere *Maimbourg* & par M. *Dupuis*. Quoique ce dernier n'écrive point avec l'élevation du premier, il travaille néanmoins avec plus de ſureté, & s'appuye ſur des preuves plus directes & plus déciſives. Le XVI. ſiecle vit naître par le Lutheraniſme de nouveaux troubles qui ſont détaillés avec beaucoup de verité & de lumieres dans l'*Hiſtoire des Variations* de M. *Boſſuet*; & l'hiſtoire du Calviniſme, ſe trouve expliquée par M. *Souliers*, dont l'ouvrage eſt plus exact que celui du Pere *Maimbourg*, qui s'eſt attiré, par des choſes hazardées, des critiques très-vives & très-ingénieuſes de la part des Proteſtans. Ainſi je ne conſeille ni ſon hiſtoire du Lutheraniſme, ni celle du Calviniſme, qu'il auroit pû cependant développer mieux que perſonne, puiſque nous avons en France plus d actes & de titres qu'il n'en faut pour expliquer parfaitement les troubles qui s'y ſont élevés à ce ſujet. L'hiſtoire du Concile de Trente, ſoit celle de *Fra-Paolo*, ſoit celle du Cardinal *Pallavicin*, reprennent toutes ces diſputes dans leurs principes, & les ont fait connoître mieux qu'aucun autre Hiſtorien.

Les troubles du XVII. ſiecle ont été expliqués par tant d'Auteurs, qu'il ſeroit preſque impoſſible de les rapporter ici, & de faire les obſervations qu'ils méritent. Nous avons mieux aimé les renvoyer à l'article XXI. du Catalogue qui accompagne cet ouvrage.

Outre cette méthode, la plus ſimple qu'il y ait pour connoître l'état des affaires de l'Egliſe dans tous les ſiecles, il y en a encore deux autres qui peuvent être utiles, parce qu'elles peuvent tenir lieu d'une lecture journaliere. La premiere eſt celle des Conciles, dont on a fait des hiſtoires aſſez détaillées, ſoit en Italien, ſoit en Latin, ſoit en François. Ceux qui ne connoiſſent que cette derniere langue, auront dequoi s'inſtruire dans un petit ouvrage qui fut imprimé en 1699. ſous le titre d'*Hiſtoire des Conciles Generaux*. La matiere y eſt traitée avec beaucoup de préciſion & d'exactitude; & ſans entrer dans un trop long détail, on y trouve des ſecours ſuffiſans pour connoître ces aſſemblées ſi reſpectables de l'Egliſe.

La deuxiéme lecture eſt celle des actes & de l'hiſtoire journaliere des Saints. L'étude en devient imperceptible par le peu de temps qu'on y met chaque jour, & cependant très-inſtructive, parce qu'étant repetée chaque année, elle s'inſinuë plus aiſément dans l'eſprit, & peut ſervir à former les mœurs, par l'application qui ſe fait des actions des Saints au cours ordinaire de la vie. Cette méthode a été de tout temps d'un ſi grand uſage, qu'on s'eſt toujours appliqué à fournir cette lecture aux fideles.

Je ne parlerai point des anciens ouvrages qui ont été faits ſur ce plan, il ſuffit de ſe fixer à ceux, qui étant plus modernes, ſont écrits avec plus d'exactitude pour la verité hiſtorique, & plus d'inſtruction pour les mœurs. J'en remarque trois principaux, auſquels on peut ſe déterminer. Les vies des Saints, publiées par le P. *Giry* Minime, ſont écrites avec onction & avec diſcernement: elles peuvent même ſatisfaire les perſonnes les plus difficiles, par l'attention qu'a eu ce ſage Religieux à n'y rien mettre qui ne fût édifiant & conforme à la verité de l'hiſtoire. M. *Fontaine*

avoit fait paroître un ſemblable Recuëil quelques années auparavant ; mais comme il étoit aſſez imparfait, il le remania depuis, & l'augmenta conſiderablement. Quoiqu'il ne ſurpaſſe point celui du P. Giry pour la verité hiſtorique, il paroît cependant qu'il l'emporte par les ſentimens & par l'onction que l'Auteur y a répanduë. Enfin le dernier Ecrivain qui a ſuivi cette méthode eſt M. *Baillet*, qui après avoir abandonné les ſciences profanes, avoit fait une étude eſſentielle des matieres Eccleſiaſtiques, & ſur-tout de l'hiſtoire de l'Egliſe. Son ouvrage qui l'emporte ſur tous les autres pour l'étenduë & la verité des faits, leur eſt inférieur pour les mœurs & pour les ſentimens. Et comme cette lecture ſe fait principalement pour l'édification, il paroît qu'il ne ſera pas le ſeul auquel on ſe fixera pour la connoiſſance & pour l'hiſtoire journaliere des Saints.

REFLEXIONS GENERALES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE.

Quelque ſimplicité que l'on apporte dans l'étude de l'hiſtoire de l'Egliſe, il faut toujours s'y livrer à des réflexions particulieres, tirées du caractere de chaque ſiécle. La droiture des mœurs & la candeur fait le fond des premiers ſiecles du Chriſtianiſme. Les fideles toujours occupés de la vie active, qu'ils avoient vû pratiquer aux Apôtres & aux Diſciples de Jeſus-Chriſt, écartoient toutes les difficultés qui regardoient la ſpéculation ou la croyance : auſſi voit-on que les Conciles de ces premiers temps ne ſont occupés qu'à donner des regles des mœurs, à faire pratiquer la pénitence, ou à chercher les moyens, qui pouvoient relever les fideles des chûtes qu'ils avoient faites dans la perſecution. Les écrits-mêmes des Peres Apoſtoliques, ne ſont remplis que de maximes ou de regles, ou ſont employés à les expliquer d'une maniere ſimple & préciſe, parce qu'ils avoient affaire à des hommes, qui cherchoient moins à diſputer contre l'Evangile, qu'à le pratiquer ; & ſi l'on trouve quelques difficultés dans ces premiers ſiecles, elles viennent moins du fond de l'hiſtoire, que de la malignité naturelle des hommes, qui veulent trouver de l'obſcurité juſques dans les choſes les plus ſimples & les plus claires de la Religion.

Le IV. ſiecle commence à produire des embarras, parce que l'eſprit philoſophique, & par conſequent l'eſprit de diſpute & de ſubtilité s'étoit introduit dans l'Egliſe. Les chefs & les miniſtres qui commencerent ſous Conſtantin à joüir de la protection des puiſſances, commencerent auſſi à en abuſer ; il fallut regler les droits des Superieurs Eccleſiaſtiques, établir entr'eux un ordre de diſcipline, que la ſeule charité des fideles y entretenoit auparavant. De-là ſont venuës ces queſtions de primauté, que certains ſieges ſe ſont attribuées, ces appels & ces jugemens perpetuels d'Evêques, qui, loin de ſe tenir dans leurs Egliſes pour y gouverner les fideles confiés à leurs ſoins, étoient toujours occupés à voyager pour diſcuter & juger les inquietudes de leurs confreres ; ce qui donnoit lieu aux Payens de ſe railler de la vie ambulante des Evêques, qui n'étoit pas celle de leur premier inſtitut.

Le V. ſiecle continua par les dérangemens que la Philoſophie apporta dans l'examen des dogmes. On s'embarraſſa moins de pratiquer & d'agir, que de ſavoir de quelle maniere la volonté agiſſoit & pratiquoit. Ce fut le ſujet des héréſies des Pe-

lagiens & des demi-Pelagiens. Les loix ſe multiplierent, parce que les vices devinrent plus grands & plus fréquens, & la Religion plus étenduë. Comme elle devenoit, par la protection des Princes, la Religion dominante des Etats, quelques particuliers ne furent pas long-temps ſans abuſer de la protection qu'ils recevoient des puiſſances. Peut-être même auroit-il été plus avantageux aux mauvais Chrétiens de ſe voir perſecutés par les Princes, que d'en être protegés, parce que depuis cette protection, quelques-uns des fideles n'ayant plus rien à craindre de la part des Superieurs temporels, étoient moins attentifs ſur leur conduite. C'eſt ce qui arrive encore aujourd'hui dans les Etats où la veritable Religion n'eſt pas autoriſée par les ſouverains : les Chrétiens y ſont plus meſurés & plus circonſpect ; il ſemble alors que la perſecution ſoit un aiguillon qui anime les moins ſcrupuleux à s'obſerver exactement eux-mêmes.

Le VI. ſiecle vit continuer les mêmes diſputes ſur les primautés & ſur le Philoſophiſme qu'on avoit introduit dans la Religion ; cependant l'Occident étoit bien moins ſuſceptible que l'Orient de ces ſortes de ſubtilités. Nous avons toujours été moins philoſophes & plus ſimples dans la maniere de croire & d'agir. La vie religieuſe ou monaſtique qui s'introduiſit pour lors dans l'Egliſe Latine, y renouvella l'eſprit de religion ; mais les hommes avoient trop de penchant au vice, pour que le relâchement ne s'introduisît pas dans ces premieres inſtitutions. Il ſuffit que ce ſoient des hommes qui en ont été les fondateurs, pour croire que le relâchement devoit bien-tôt s'y gliſſer, puiſque la pureté & la ſimplicité n'ont pû ſe maintenir dans la pratique de la Religion établie par une autorité toute Divine.

Le VII. ſiecle vit naître la diſpute des deux volontés, qui fut une ſuite de l'abus qui ſe fit de la Philoſophie. Il ſemble auſſi que Dieu ait pris ce temps pour punir les fideles, en ſuſcitant contr'eux Mahomet, ce redoutable ennemi de toutes les Religions, dont la ſecte qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & qui étend ſa domination plus loin qu'elle n'a jamais fait, détruira, ou du moins vexera les fideles, ſi elle ne peut pas détruire la Religion, comme il eſt certain qu'elle ne ſauroit y donner atteinte.

Les déreglemens qui s'étoient introduits dans le VIII. ſiecle, donnerent lieu dans les ſuivans aux puiſſances temporelles les plus zelées, de ſe mêler du gouvernement Eccleſiaſtique. Les chefs de l'Egliſe s'oppoſerent à ces innovations, mais il en reſulta d'autres inconveniens par les diſſentions qui ſe mirent entre les deux puiſſances. Les Orientaux ne furent pas moins ſujets que nous à ces révolutions ; ils y ajouterent encore celles des diſputes particulieres que l'oiſiveté du cabinet & de la ſolitude, inſpiroit à la plûpart de leurs Savans & de leurs Religieux. Leurs Princes-mêmes, loin de ſoutenir la Religion, ne cherchoient qu'à l'énerver dans la plûpart de ſes dogmes eſſentiels. Pepin & Charlemagne, firent ce qu'ils purent en Occident pour concilier les eſprits, en protegeant l'Egliſe & le ſaint Siege ; mais ces Princes ſi religieux, ne pouvoient pas vivre toujours, & leur eſprit de temperament ne ſubſiſta point parmi leurs ſucceſſeurs, dont quelques-uns devinrent ennemis de l'Egliſe, parce qu'elle leur paroiſſoit trop puiſſante & trop bien établie. Ils regarderent le droit de nommer les Chefs & les Paſteurs de l'Egliſe, comme ils faiſoient celui de nommer les Generaux de leurs armées, & les grands Officiers de leur Cour. La fermeté

des ſouverains Pontifes, & la pieté des Princes, mit fin à toutes ces diſputes. Les révolutions qui arriverent en Italie, où pluſieurs ſouverains chercherent à s'élever au préjudice de l'Empire, cauſerent preſque les mêmes troubles dans l'Egliſe Romaine & dans la Religion. Tout étoit en proye à l'avidité des plus forts; & ſi la Religion n'eût pas été auſſi pure qu'elle étoit, on auroit eu honte de ſe déclarer Chrétien. De nouveaux fleaux accablerent le Chriſtianiſme; c'étoient les courſes & les brigandages de quelques avanturiers ſortis du Nord, qui depuis ce temps-là, retinrent le nom de Normand qui leur fut donné d'abord: ils étoient idolâtres, & perſecutoient preſque tous les Chrétiens, ſoit dans la Grece, ſoit en France, ſoit même dans les autres endroits où ils purent aborder. Le ſchiſme des Grecs commencé par les déreglemens des Princes, & ſoutenu par Photius, qui de Laïc, ſe vit tout à coup élevé à la dignité de Patriarche, eſt une preuve que rien n'eſt plus fatal à l'Egliſe que de trop grandes richeſſes. On n'ambitionnoit pas les premieres dignités, lorſqu'elles n'avoient pour tout patrimoine que l'eſpoir du martyre ou de la perſecution.

Mais la Religion commença depuis à reprendre de nouvelles forces par l'établiſſement de nouveaux Ordres Religieux qui renouvellerent chacun à leur maniere le premier eſprit du Chriſtianiſme. Il eſt vrai qu'il n'y dura pas long-temps; mais c'étoit beaucoup à des hommes de chercher à réformer d'autres hommes, & à rappeller à une vie plus circonſpecte & plus exacte, des gens, qui depuis long-temps étoient accoutumés aux vices. C'eſt l'état à peu près où l'on ſe trouva dans les X. & XI. ſiecles, lorſque de nouvelles réformes parurent dans la vie religieuſe.

Cette réforme de l'Egliſe avoit été précedée de celle de pluſieurs Etats. La France commença dès-lors à être gouvernée par cette race de benediction qui la poſſede encore aujourd'hui, & qui ſeule a produit plus de grands Rois, que dix des plus grandes Monarchies de l'Europe. L'Allemagne vit renaître auſſi des regnes pieux & floriſſans. L'Orient même fut moins agité, & la Religion s'en reſſentit. Mais ce qui fit paroître la pieté des Chrétiens Occidentaux, furent ces croiſades entrepriſes avec tant de peines & de dépenſes, dont l'unique objet étoit de délivrer l'Orient du fleau du Mahometiſme qui les accabloit. L'élevation de la maiſon d'Autriche ſur le trône Imperial au XIII. ſiecle, renouvella dans l'Allemagne cet eſprit de religion, qui n'y eſt déchû que parce que cette auguſte Maiſon n'y a pas toujours été auſſi puiſſante, que le bien general de l'Egliſe le demanderoit.

M. l'Abbé *Fleury* a donné dans ſes *Diſcours* préliminaires *ſur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique*, tous les principes neceſſaires pour juger ſainement de toutes les révolutions arrivées dans la Religion. Rien n'eſt mieux penſé que ce qu'il dit ſur ces matieres: il cherche à rapprocher toutes choſes du premier eſprit du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, de cette ſimplicité de doctrine, & de cette droiture de cœur, qui fait le caractere des premiers ſiecles. Il ſent bien qu'il ne peut pas y ramener tous les chefs; mais ce ſeroit toujours un grand bien s'il pouvoit y ramener les ſimples fideles. En tout cas il donne des lumieres pour juger ſainement de tous les changemens qui peuvent arriver dans la pratique de la Religion.

TABLE

TABLE
DES MATIERES CONTENUES
DANS LE PREMIER TOME
DE LA METHODE POUR ETUDIER L'HISTOIRE.

A

AA (Vander) ſes Cartes, 25
Abdias, ſon hiſtoire, 363
Abradate, ſa mort, 292. ſa ſepulture, 294
Abraham, ſa vocation & ſon hiſtoire, 114
Actium, bataille qui s'y donne, 478
Adam, ſa vie, 107
Afrique de Dappers, 19. & autres, &c.
Agamemnon, 432
Age des premiers hommes, 108
Age, IV. âge, ſa chronologie, 124. 125. &c.
Aldrete, ſes antiquités d'Afrique, 483
Alexandre, ſon Empire & ſon hiſtoire, 339. 340. 385. paſſe la Granique, 387. bat les Perſes près d'Iſſus, 388. aſſiege Tyr, *ibid.* bat Darius près d'Arbelle, 389. brûle le Palais de Perſepolis, 391. conſpirations contre lui, 392. fait mourir Calliſtene, *ibid.* va aux Indes, 393. navige ſur le Golfe Perſique, 394. ſédition contre lui, *ibid.* ſa mort, 395. Auteurs à lire ſur ſon hiſtoire, 396. &c. ſes ſucceſſeurs, 397. &c.
Alexandre Aigus, 400
Alexandre Balas, 414
Alexandre Zebina, 416
Amalecites, 165
Amaſis Roi d'Egypte, 216
Amelote, ſa concorde évangelique, 161
Amenophis, Roi d'Egypte, perſecute les Juifs, 205. s'il a été noyé dans la mer Rouge, 206.
Amerique de Benzonius, 19. de Herrera, *ibid.* de Laët & autres,
Ammonites, 165
Amphiction Roi d'Athenes, 364
Amraphel Roi de Sennaar, 255
Amulius & Numitor, 457
Ancus Martius Roi de Rome, 464
Androgée, ſa mort, 367
Année, comment compoſée autrefois, 169
Annibal, ſon hiſtoire, 472. en Italie, *ibid.* bat les Romains, 473. en Syrie, 411
Antenor en Italie, 454
Antigonus Roi de Macedoine, 400
Antiochus Soter, 407
Antiochus, ſa guerre contre les Romains, 410. fait la paix, 411
Antiochus Epiphane, 413
Antiochus Eupator, 414
Antiochus Sidetés, 415
Antiochus Grypus, 416
Antipater, ſon hiſtoire, 398
Anubis, 189
Aod aſſaſſine un Roi, 129
Apappus, Roi d'Egypte, regne 100. ans, 192
Apis des Egyptiens, 191
Appius Claudius, ſon hiſtoire, 468
Appollodore, ſa Bibliotheque, 348
Apriés Roi d'Egypte, 216
Arbacés ſe révolte contre Sardanapale, 262
Arbelle, cette bataille, 389
Arcadiens en Italie, 452
Architecte Egyptien, ſon induſtrie, 210
Areopage, 363
Argonautes, 367. 368. 373
Argos, ſon hiſtoire, 358
Arian, ſon hiſtoire, 397
Arias Montanus de la migration des peuples, 5
Aridée, 398. &c.
Arius, ſon hereſie, 491
Arnauld, ſa concorde des Evangiles, 161
Arondel, marbres qu'il fait venir de Grece, 344.
Arsès ou Arſamès, Roi de Perſe, 326
Arſacides, leur hiſtoire, 442
Artaxerxès Roi de Perſe, 318
Artaxerxès Mnemon Roi de Perſe, 319
Artaxerxès Ochus Roi de Perſe, 326
Aſie de Fournier, 19. livre qu'il faut lire ſur l'ancienne Aſie, 350. &c. Hiſtoire de ſes anciens Royaumes par rapport à la Grece, 430

Allur, Fondateur de l'Empire d'Aſſyrie, 247. 255
Aſſyrie, ſon hiſtoire, 238. ſyſtémes à ce ſujet, 240. 242. 245. &c. Auteurs qui en ont écrit, 239. &c. ancienneté de ce Royaume, 255. ſon nouveau Royaume, 267
Aſtrologie inventée en Egypte, 172
Aſtyages Roi des Medes, 381. ſon hiſtoire fabuleuſe, 302. &c. ſa mort, 307
Athenes, ſon hiſtoire, 359
Athotis Roi d'Egypte, 186
Atlas celeſte, 18. Contractus, *ibid.* de Janſſon, *ibid.* de Blaeu, *ibid.*
Atoſſa ou Semiramis, 259
Attalus Roi de Pergame, 442
Attalus legue ſon Royaume aux Romains, 475
Auditret (M. d') 10
Auguſte commence mal, 484
Autriche, ſa Maiſon ſoutient la Religion, 496

B

Babel, ſa Tour, 112
Babylone, ſon hiſtoire, 338. divers ſyſtémes à ce ſujet, 239
Babylone, Auteurs qui en ont écrit *ibid.* &c. ſon ancienneté, 254. ſes Rois depuis ſa révolte, 270. priſe par Cyrus, 298
Bacchus, 184
Bagoas Eunuque, 326
Baillet, ſa Topographie, 22. hiſtoire de Boniface VIII. 492. Vie des Saints, 494
Balthaſſar Roi de Babylone, 299
Banier, explication des Fables, 31. 348. & 368. ce qu'il dit ſur l'origine de l'Idolâtrie, 33
Baſnage, ſon hiſtoire des Juifs, 60
Baudran, Dictionnaire, 21
Beleſis, ſa révolte contre Sardanapale, 263
Belleforêt Coſmographe, 16
Belus Roi d'Aſſyrie, 256
Benzonius, ſon Amerique, 19
Bertius Geographe, 7. 8. ſes Cartes, 24
Beſſus, aſſaſſin de Darius, eſt mis à mort, 392
Bianchini, ſon hiſtoire, 62
Biophis Roi d'Egypte, 192
Bithynie, ſon hiſtoire, 448
Blaeu, ſes Cartes & ſon Atlas, 18
Bochart ſur le Paradis terreſtre, 5. ſon phaleg, *ibid.* ſur l'origine de l'Idolâtrie, 33. note, 2. ſa Geographie ſacrée, 166
Boëcler, ce qu'il dit de l'Egypte, 168
Boëtilia, leur origine, 33. & la note 2.
Bohemus *de Ritib. Gentium.* 30
Bollandiſtes, leur notice des Egliſes, 22
Boniface VIII. hiſtoire de ſon differend, 492
Boſphore, hiſtoire de ce Royaume, 441
Boſſuet, ſon hiſtoire univerſelle, 60. &c. 67. ce qu'il dit des Ethiopiens, 168. des Egyptiens, 169. & 227. de l'Empire des Aſſyriens & des Perſes, 329. &c. ſes variations, 495
Bourgon Geographe, 11
Briet, ſa Geographie, 7. 10. remarques ſur ſa Chronologie, 59. &c.
Brutus premier Conſul, 467
Bucephale, Ville de ce nom, 393

C

Cadmus arrive en Beotie, 364. 372
Cainan, s'il y en a eu deux, 111
Calcul Samaritain, 39. & 40. des Hebreux, 41. des Septante & de Joſeph, 42
Caligula, 485
Calliſthenes, ſa mort, 392
Calmet ſur le Paradis terreſtre, 5. ſon hiſtoire de l'ancien Teſtament, 105
Calvin, ſon hereſie, 493
Cambyſe, Roi de Perſe, 309. &c. ſa fureur, 310. ſa mort, *ibid.* prend l'Egypte, 218
Cananéens, 164
Cantel, *Reſpublica Romana*, 460
Cartes, leur choix, 23. peuvent être faites ſur une même échelle, 28
Cartes, recueil de M. Baudran, 28. de M. du Tralage, *ibid.*
Carthage, ſon hiſtoire, 483. en paix, 473. détruite, *ibid.* priſe par les Sarrazins, 483
Carthaginois, en guerre avec Rome, 471
Caſſandre Roi de Macedoine, 400
Catrou, hiſtoire Romaine, 462
Cecrops Roi d'Athenes, 359. & 362
Cecrops II. Roi d'Athenes, 366
Cellarius, ſa Geographie, 6
Cenchenés Roi d'Egypte, 190
Cerés arrive en Attique, 365
Ceſar, ſon hiſtoire, ſes avantures avec Cleopâtre, 424. ſes Commentaires, 479
Charles V. François I. 71
Cheops, Roi d'Egypte, bâtit une Pyramide, 212
Chevreau, ſon hiſtoire, 65. & 487
Chinaladan ſe brûle dans Ninive, 276
Chinoiſes, pourquoi ont les pieds petits, 30
Choiſy, hiſtoire de l'Egliſe, 490
Chroniques, leur uſage, 54. &c. leurs differentes claſſes, *ibid.* &c.
Chroniqueurs anciens, leurs genies, 56
Chronologie, ſa néceſſité, 35. ſes principes, 36. Auteurs qui l'ont traitée, 37. livres à lire ſur ſes differens ſyſtémes, *ibid.* Ordre qu'il faut ſuivre pour l'étudier, 50. &c. Ses principes ſur quoi fondés, 51. &c. De l'Hebreu & des Septante, leur difference, 42. & 43. La difference de l'Hebreu, du Samaritain & des Septante, ne regarde que l'hiſtoire ſainte, 95. Du quatriéme âge, 124. & 125. Des Rois de Juda & d'Iſrael, 138
Ciceron, Lettres à Atticus, 479

Circonciſion chez les Egyptiens, 187
Citri de la Guette, ſes Triumvirats, 481
Cleopatre Reine d'Egypte, 423
Cleopatre II. 224. ſon caractere, 426
Clere (Le) attaque Quinte-Curce, 4. cité, 8
Cluvier, Geographe, 11
Codrus, dernier R. d'Athenes, 371
Coeffeteau, ſon hiſtoire, 460
Conciles, leur hiſtoire, 493. de Conſtance, de Piſe, de Trente, 492
Conditions, leur diſtinction en Egypte, 168. &c.
Conjuration des Gracques, 476. &c.
Conſtantin, Empereur, 487
Conſuls établis à Rome, 466
Corinthe, ſon hiſtoire, 375
Coriolan, 468
Corneille, ſon Dictionnaire, 10. 21
Cornelius Nepos, 479
Coromandel, coutume de ſes peuples, 29
Courtiſanes de Grece, citées par Plutarque, 384
Coutumes des peuples, 29. &c. à quel point doivent être étudiés, 31
Cranaus R. d'Athenes, 363
Craſſus, battu par les Parthes, 444
Crœſus, défait & pris par Cyrus, 291. 293
Croix (le Sr. de la) Geographe, 15
Cteſias, ſon caractere, 242. &c.
Curudés, R. d'Egypte, 160
Cyaxarés, R. des Medes, 275
Cycle, 37
Cyneas, ſes conſeils à Pyrrhus, 404
Cyrus, ſon hiſt. 283. &c. ſon hiſtoire fabuleuſe, 302. &c. ſon origine, 383. ſon éducation, 286. réponſe qu'il a fait à Aſtyages, 287. ſon talent pour la guerre, *ibid.* eſt aſſocié au Royaume des Medes, 288. &c. bat les Aſſyriens, 289. défait Crœſus, 291. prend Babylone, 297. &c. renvoye les Juifs, 153. épouſe la fille d'Aſtyages, 306. maître de l'Empire d'Aſie, 307. commencemens de ſon regne, *ibid.* ſa mort fabuleuſe, 306. ſa mort veritable, 308. ſon tombeau, *ibid.* ce que M. Boſſuet dit de Cyrus, 329. &c.
Cyrus le jeune, ſon expedition, 320. ſa mort, ſon caractere, 322. &c.
Cyropedie, caractere de cet ouvrage, 301
Cyropolis, bâtie par Cyrus, 307

D

DAmas, ſon hiſtoire, 435
Danaus arrive en Grece, 360
Daniel, ſa Prophetie ſur les ſemaines, 154
Dappers, ſon Afrique, 19
Darius Hyſtaſpis de Perſe, 311. comment parvient à l'Empire, *ibid.* talent qu'il a pour le gouvernement, 312. aſſiege Babylone, *ibid.* ſa guerre contre les Scythes, 314. &c. contre les Grecs, *ibid.* ſa mort, 316
Darius le Bâtard, R. de Perſe, 319
Darius Codoman, R. de Perſe, 326. ſa femme & ſa mere priſonnieres, 388. aſſaſſiné, 391
David, ſon hiſtoire, 131. 132. &c.
Davity, 17
Decemvirs créés, 469
Dechalles, Jeſuite, 9
Dejocés R. des Medes, 275
Déluge univerſel, 109. &c. comment s'eſt pû faire ſelon les Auteurs, 110
Demophoon R. d'Athenes, 371
Demetrius Soter, 414
Demetrius Nicator, 415. rétabli, *ibid.*
Demoſthene, ſes Harangues, 383
Denis d'Alexandrie, 7
Deucalion, 363. ſon déluge, 364
Dictionnaires Geographiques, leur uſage, 20
Difficultés de l'hiſtoire, 69. &c.
Diodore de Sicile, ſon hiſtoire, 348
Diomede, en Italie, 454
Dion Caſſius, ſon hiſtoire, 478
Dion Chryſoſtome ſur la guerre de Troye, 369
Diſcipline uſitée en Egypte, 188
Diſperſion des peuples, 72. 73. &c. Auteurs qui l'ont traitée, 81. &c. 11
Domitien Empereur, 486
Doucin, hiſt. du Niſtorianiſme, 492
Dupin, ſon abregé d'hiſtoire, 60
Dupleix, hiſtoire Romaine, 460
Dupuy, differends de Boniface VIII. 492
Duval, ſon monde, 9
Dynaſties d'Egypte, quand commencées, 176

E

ECbatane, ſa deſcription, 272. & 273
Echards, hiſt. Romaine, 488
Egée, R. d'Athenes, 367
Egliſe, ſon hiſt. 488. comment devroit être faite, 490. ſes tems lumineux, *ibid.* & 491. reflexions ſur ſon hiſt. 494. ſa diviſion, *ibid.* & 495
Egypte, ſon hiſtoire, 166. &c. ſa deſcription, 167. comment diviſée, 181. quel endroit fut habité d'abord, 178. nombre de ſes habitans, 179. abregé de ſon hiſtoire, 178. ſyſtemes de ſon hiſtoire, 173. &c. difficultés de ſon hiſtoire, 171. ſa chronologie, 169. Auteurs qui ont traité de ſon hiſtoire, 170. 220. en combien de Royaumes partagée, 186. devoirs de ſes Rois, 179. & 180. ſes Rois depuis Alexandre, 418. livre ſur ſon hiſtoire depuis Alexandre, 427. &c. conquiſe par les Sarraſins, 220. par les Turcs, 221. ſon état preſent, 224
Egyptiens, leur caractere, 168. leur religion, *ibid.* inventeurs de l'Aſtrologie & Geometrie

& loix du gouvernement, 179. leurs loix & mœurs, 181. ſe revoltent contre les Perſes, 219. ſoumis aux Perſes, *ibid.* ce qu'en dit M. Boſſuet, 227
Eleuſis, ſes Miſteres, 366
Empires anciens, leur formation, 72. &c.
Empire Romain, ſon hiſt. & diviſion, 484. 487
Enée, ſes voyages, 454. 455. on doute s'il a été en Italie, *ibid.*
Epheſtion, ſa mort, 395
Epoques differentes, 42
Eratoſtene, ſur l'hiſtoire d'Egypte, 170
Ere des Juifs, 532. des Seleucides, 402
Erechthée, 365
Eſculape Egyptien, 190
Eſtienne de Byzance, 7
Ethiopiens, leur origine & hiſtoire, 224. &c. paſſent en Egypte, 198. Ethiopiens Arabes ſe rendent maîtres de l'Egypte, *ibid.*
Evilmerodac R. de Babylone, 280
Europe de Franckenberg, 18
Euſebe, hiſtoire de Conſtantin, 487. de l'Egliſe, 492

F

Fabiens tué par les Veïens, 468
Faux Evangiles, leur uſage, 162
Femmes ſuccedent en Egypte, 192. leur pouvoir dans tous les gouvernemens, 429
Fer, ſon invention, 365
Fer, ſon introduction, 9
Ferrary, Dictionnaire, 22
Fleury, mœurs des Iſraëlites, 107. des Chrétiens, 483. hiſt. de l'Egliſe, 489. 496
Follard, ſon Polybe, 474
Fondeur, ſon Dictionnaire, 22
Fonraine, ſon hiſtoire des Patriarches & des Propheres, 151. vie des Saints, 493
Fontaine jailliſſante naturelle en Italie, 453
Foreſti, ſon hiſtoire, 65
Fourches Caudines, Romains y ſont battus, 471
Fournier, ſon Aſie, 18
Franckenberg, ſon Europe, *ibid.*
François I. & Charles V. 71
Frapaolo, hiſt. du Concile de Trente, 493
Freinshemius, ſes ſupplemens de Tite-Live, 482

G

Gaugameles, bataille qui s'y donne, 389
Gazertes, leur uſage, 63
Gemiſte, ſon hiſtoire, 383
Geographe de Nubie, 8
Geographe de Ravenne, *ibid.*
Geographie, ſa neceſſité, 4. diverſes methodes pour l'étudier, 12. des Auteurs qui l'ont examinée, 16. ancienne, ſon étude, 4. livres pour l'étudier, 101. du moyen âge, ſon étude, 8. nouvelle, 9. moderne, methode pour l'étudier, 10
Geometrie inventée par les Egyptiens, 379
Giraldi (Lilio) 31
Giry, vie des Saints, 493
Godeau, hiſt. de l'Egliſe, 491
Gracchus, *Caius*, ſa mort, 476
Gracchus, *Tiberius*, 474. &c.
Grammaye, hiſtoire d'Aſie, 157. 450
Grece, tems fabuleux de ſon hiſtoire, 349. difficultés ſur ſa chronologie, 344. ſon hiſtoire, 342. 377. Auteurs à lire ſur ſa deſcription & ſon hiſtoire, 342. & 343. 377. 378. maniere abregée de la lire, 384.
Grecs, leur caractere, 335. & 337. difficultés ſur leur origine, 345. &c.
Gronovius (Jacques) 8
Guerre Punique, 471. & 472
Guillaume III. & Louis XIV. 71
Gyges, ſon hiſtoire, 436

H

Hardouin, ſa chronologie, 62
Hebreux, leur calcul, 41
Helene va en Egypte, 209
Hellen fils de Deucalion, 364
Hendreik, Republique & Carthage, 483
Hereſies, d'où naiſſent dans l'Egliſe, 491
Herbert, *de Religione*, 31
Hermant, vie de S. Athanaſe, 491. & autres, 492
Herodote, ſon ſentiment ſur l'hiſtoire d'Aſſyrie, 250. ſon hiſtoire, 378
Herrera, ſon Amerique, 19
Hiſtoire, fin qu'on doit avoir en l'étudiant, 5. ſciences qui doivent preceder ſon étude, 3. hiſtoires univerſelles, leur uſage, 54. &c. ſes difficultés, 67. &c. ordre à ſuivre pour l'étudier, *ibid.* &c. hiſtoire univerſelle, ſon plan, 72. &c. hiſtoire Sainte de l'ancien & nouveau Teſtament, diverſes methodes de l'étudier, 501. livre neceſſaire pour s'y conduire, 102. &c.
Holoferne vient en Judée, 274. y eſt tué, 275
Hondius, 17
Huet, ſur le Paradis Terreſtre, 5. ſur les navigations de Salomon, 136
Hugo Premontré, ſa vie de Moyſe, 124
Hyde, 8

I

Janſſon, leur Atlas, 17. leurs cartes, 23
Icilius excite des troubles à Rome, 469
Idolâtrie, ſon origine, 33. &c.
Idumeens, 565
Inchoffer, apologie d'une lettre de la S. Vierge, 53
Indoſtan, coutumes de ſes peuples, 30. &c.
Joſeph vendu en Egypte, 120. &c.
Joſeph, ſon calcul, 42. ſon caractere, 102. ſur l'hiſtoire d'Egypte, 567

Iſis, Reine d'Egypte, 183
Iſis, ſa pieté pour Oſiris, 185
Iſraël & Juda, leur chronologie, 138
Italie, ſon ancienne hiſtoire, 451
Itineraires, 7
Judith, ſon hiſtoire, 151
Juda & Iſraël, leur chronologie, 138
Juges des Hebreux, leur chronologie, 125
Juifs, leurs uſages & ceremonies, 105. & 106. en captivité, 151. retour de la captivité, 152. leur hiſt. depuis J. C. 160. vie qu'ils ont faite de J. C. 163
Jupiter en Grece, 153. ſon empire, 355

K

Kircher, ſa Tour de Babel, 5
Krank, ſon abregé d'hiſtoire, 60

L

Lacedemone, ſon hiſtoire, 375
Lacedemoniens tués aux Thermopyles, 316
Laet, ſon Amerique, 19
Laius R. de Thebes, 372
Lambert de Schaffnabourg, ſa chronique, 56
Lamy, ſa Concorde des Evangiles, 161
Langues, leur diviſion, 112
Latins, leur Roi, 456
Lavinium eſt bâtie, *ibid.*
Lenfant, Concile de Conſtance & de Piſe, 492
Leon Afriquain, ſon Afrique, 19. 167
Lepidus & Pompée, 477
Lille (M. de) 8
Loix & mœurs des Egyptiens, 181. celles de Solon portée à Rome, 469
Loredano, ſa vie d'Adam, 107
Loth, ſa femme en ſtatue de ſel, 117
Louis XIV. & Guillaume III. 72
Lubin, Dictionnaire, 22
Lucrece violée, 466
Lucullus, ſa guerre avec Mitridate, 439
Luitz Geographe, 11
Luther, ſon hereſie, 493
Lycurgue reforme Lacedemone, 375
Lydie, ſon hiſtoire, 435

M

Macedoine, ſon hiſtoire, 376. ſes Rois, 403
Macedoine, ſa guerre avec Rome, 473
Macedoniens, leur Empire, 385
Madianites, 165
Maimbourg, ſes hiſtoires, 491
Malingre, hiſt. Romaine, 460
Mamelus d'Egypte, leur hiſtoire, 221. &c.
Maneſſon, Mallet, 10
Manethon, ſon hiſtoire d'Egypte, 170
Marbres d'Arondel, leur uſage, 344. 359
Marcaſſus, hiſt. de Grece, 327
Mardonius battu par les Grecs, 317
Maris, ou Meris Roi d'Egypte, 193
Maris, Lac d'Egypte, *ibid.*
Marius & Sylla, 477
Marmol, ſon Afrique, 19
Maroles, hiſt. Romaine, 461
Marsham, ſa Chronique, 62. ſur l'Egypte, 173
Martineau du Pleſſis Geographe, 10. 20
Martiniere, Dictionnaire, 22
Martyrs, leur hiſtoire, 491
Maty, Dictionnaire, 21
Medes, leur Royaume, 267. & 270. leur hiſtoire fabuleuſe, *ibid.* leurs veritables Rois, 271. & 272. ſuite de leurs Rois, 281
Mela, (Pomponius) 7
Melanthus, Roi d'Athenes, 371
Memnon, ſon hiſtoire, 260
Menenius Agrippa, 467
Menès, Roi d'Egypte, 183
Meneſthée, Roi d'Athenes, 369
Mer Rouge, ſon paſſage, 122
Mercator Geographe, 17. ſes cartes, 23
Mercures, leur uſage, 63
Merula (Paul) Coſmographe, 17
Methode Geographique, 7. 20
Mezraim Roi d'Egypte, 183
Mierelius, ſon hiſtoire, 65
Migration des peuples, 5. 72. &c. 81
Minos, Roi de Crete, 365
Minos II. Roi de Crete, 367
Mitridate, ſon hiſtoire, 437. & ſa mort, 441
Moabites, 164
Mœurs des peuples, 29. &c.
Monarchie, ſon gouvernement, 378
Mongault, lettres à Atticus, 479
Montanus, ſon Amerique, 19
Monfaucon, ſon antiquité, 32. ſon hiſtoire de Judith, 151
Montreuil, ſon hiſtoire de J. C. 161
Moulart-Sanſon, 2
Moyſe, ſon habileté, 122. ſa vie, 123
Multiplication des hommes, 108
Munſter Coſmographe, 16
Murtady, ſon Egypte, 167
Mycale, ſa bataille, 317

N

Nabonadius, dernier R. de Babylone, 298
Nabopolaſſar, R. de Babylone, 277. &c. prend Ninive, 276
Nabuchodonoſor défait les Medes, 273. 274. le grand Roi de Babylone, 277. &c.
Nechao, Roi d'Egypte, 215
Nechepſus Roi d'Egypte, ſon amour pour l'aſtrologie, 209
Nectanebe, R. d'Egypte, 219
Nembrod, premier Souverain de Babylone, 239

Nephercherés R. d'Egypte, honneurs funeraires qu'il rend à ſa fille, 213
Neriglisor, Regent de Babylone, 280
Neron, 485
Nicomede, Roi de Bitinie, 438
Ninive, priſe & brûlée, 276. ſa grandeur, *ibid.*
Ninus, Roi d'Aſſyrie, 251. &c.
Ninyas, ſon hiſtoire, 258
Nitocris, femme regne en Egypte, 192
Nouveau Teſtament, ſon hiſtoire, 161. &c.
Numa, Roi de Rome, 463
Numitor & Amulius, 457

O

Ochus Roi de Perſe, 319
Ochus Roi de Perſe, 326
Oedipe, ſon hiſtoire, 372
Oenotrus vient en Italie, 452. 453
Ogilby, ſon Amerique, 19
Olympias, 400
Ordres Religieux, leur établiſſement, 495. 496
Orodés Roi des Parthes, 444
Ortelius, 8. 17. ſon Diction. 21. ſes cartes, 23
Orus, 190
Oſiris, 183
Othon, 48

P

Palavicin, hiſt. du Concile de Trente, 423
Palmyre, 165
Pandion I. Roi d'Athenes, 365
Pandion II. Roi d'Athenes, 366
Paradis Terreſte, ſa ſituation, 5
Páris va en Egypte, 209
Parthes, ſe ſeparent des Rois de Syrie, 408. hiſtoire de ce Royaume, 442. &c. rendent les Aigles Romaines, 445. fin de cette Monarchie, 447
Paſſage de la Mer Rouge, 122
Paſteurs, leur regne en Egypte, 196. &c.
Patriarches, leur Chronologie, 114. &c.
Paul-Lucas, ſon voyage, 166
Pelage, ſon hereſie, 491
Pelops arrive en Grece, 361
Pentapole, 165
Penthée, ſa mort, 294. &c.
Pergame, hiſtoire de ce Royaume, 448
Periandre, ſon hiſtoire, 375. & 376
Periode de Conſtantinople, 38. Julienne, 37. de Louis le Grand, 38. Victorine, 37
Peritſol, 8
Perizonius juſtifie Quinte-Curſe, 4
Perſe, revolution de cet Empire, 313
Perſée, dernier Roi de Macedoine, 406
Perſes, leur diſcipline, 284. &c. leur éducation, 285. &c. leur politique, 339. leur Empire, 387. diſputé entre Xerxès Artabazanes, 315. recapitulation de leur hiſtoire, 327. Auteurs à lire ſur leur hiſtoire, 328. ce qu'en dit M. Boſſuet, 329. &c.
Petau, ſon *Rationarium temporum*, 59. &c. 67
Peuples, leur diſperſion, 72. 73
Pezron, ſon hiſtoire des Prophetes, 151. ſon hiſtoire Evangelique, 161. ſur l'hiſtoire d'Egypte, 172. ce qu'il dit des Grecs, 347. 349. ce qu'il dit de l'ancienne Italie, 452
Phaleg, 113
Pharnace, Roi du Boſphore, 441
Phenicie, ſon hiſtoire, 434
Philiſtins, leur hiſtoire, 163
Philoſophie, ce qu'elle change dans l'Egliſe, 424
Phraates, 443
Phraortes, Roi des Medes, 273. fait bâtir Ecbatane, *ibid.*
Phul, Roi d'Aſſyrie, 267
Pierre Martyr, ſon Amerique, 19
Placide (le P.) Auguſtin, 9
Platée, ſa victoire, 317
Pline, 7
Plutarque, caractere de ſon hiſtoire, 396. ſes traducteurs, *ibid.* remarque ſur ſon hiſtoire, 429. &c. ordre pour lire ſes hommes illuſtres, *ibid.* & 480
Polybe de Follard, 474
Polyſperchon, Regent de Macedoine, 399
Pomey, ſon Pantheon, 31
Pompée, ſa guerre avec Mitridate, 439. &c. Pompée & Lepidus, 477
Pomponius Mela, 8
Pont, hiſtoire de ce Royaume, 436
Porſenna en guerre avec Rome, 467
Porcheron, Benedictin, 8
Portraits des grands hommes dans l'hiſtoire, 2
Porus, battu, 393
Priam, Roi de Troye, 432
Prideaux, ſon hiſtoire des Juifs, 151. ſon commentaire ſur les marbres d'Arondel, 409
Proſerpine, enlevée, 366
Pſammenite, Roi d'Egypte battu par Cambyſe, 217
Pſammetichus, ſe rend maître de l'Egypte, 215
Ptolomée, ſa Geographie, 7
Ptolomées d'Egypte, leur hiſtoire, 418. Ptolomée Lagus, *ibid.* &c. Ptolomée Philadelphe, 419. Ptolomée Evergetes, 420. Ptolomée Philopator, *ibid.* Ptolomée Epiphane, 421. Ptolomée & Philometor, *ibid.* Ptolomée Phyſcon, 422. Ptolomée Lature, 423. Ptolomée Alexandre, *ibid.* Ptolomée Alexandre, *ibid.* Ptolomée Auletes, *ibid.* Ptolomée dernier Roi d'Egypte, 425. &c.
Puffendorf, ſon introduction, 66
Pyramydes, par qui bâties, 190. &c. la plus grande, par qui bâtie, 212

Digitized by Google

Pyrrhus Roi de Macedoine, 404. conſeils que lui donne Cyneas *ibid.* & 405. eſt en guerre avec Rome, 471

Q

Quinte-Curce, s'il a manqué ſur la Geographie, 4. ſon hiſtoire, 397

R

Ranchin, 17
Ravenne (Geographe de) 8
Reineccius, ſon hiſtoire des Monarchies, 450
Religion des peuples, ſon étude, 31. des peuples anciens, comment s'eſt formée, 32. & 33. affoiblie par la Philoſophie, 495. reprend de nouvelles forces, 496
Retraite des dix mille, 320. ſe fait, 325
Rhamsès Roi d'Egypte, 204. perſecute les Hebreux, *ibid.*
Rhamſinet Roi d'Egypte, ſes richeſſes, 210. hiſtoire ſinguliere qui lui arrive à ce ſujet, 211
Riccioli, ſa Geographie, 9
Robbe, ſa Geographie, 10
Rocoles, 17
Romains, envoyent une Ambaſſade à Athenes, 469. vaincus aux Fourches Caudines, 471
Rome, ſon hiſtoire néceſſaire, 451. ſes antiquités, 452. eſt bâtie, 457. Auteurs à lire ſur ſon hiſtoire, 458. 459. *& ſuiv.* Diverſes manieres de compter ſon établiſſement, 458. ſous les Conſuls, 466. Methode abregée pour lire ſon hiſtoire, 48. &c. hiſtoire de ſon Empire, 484. &c.
Romulus, ſon hiſtoire, 457. 463. &c. commence à bâtir Rome, 457
Rois mauvais, leur uſage, 422
Rois de Juda, leur chronologie, 138
Rois d'Egypte, leurs devoirs, 179. 180
Rouillé, hiſtoire Romaine, 462
Roux, ſes tables ſupprimées, 50

S

Saints, leur hiſtoire, 493. 494
S. Evremont ſur l'hiſtoire Romaine, 481
S. Real, Lettres à Atticus, 479. ſur l'hiſtoire Romaine, 481
Salamine, ſa bataille navalle, 317
Salmanaſſar Roi d'Aſſyrie, 268
Salomon, ſon hiſtoire & ſon âge, 134. &c. ſes navigations, 136
Salluſte, ſon attention ſur la Geographie, 4. ſon caractere, 478
Samarie, 165
Samaritains, leur calcul, 39. leur chronologie expliquée & prouvée, 44. leur hiſtoire examinée, 148. leur hiſtoire par Banage, 66
Sanchoniaton, 33
Sanſon, ſur le Paradis terreſtre, 5. leurs Cartes, 9. introduction à la Geographie, 10. leur Geographie 11. ſur Baudran, 21
Sanuto, ſon Afrique, 19
Saoſduchin Roi d'Aſſyrie, 273
Sarac ſe brûle dans Ninive, 276
Sardanapale, ſon hiſtoire, 261. &c. ſon tombeau, 262. réflexion ſur ſon hiſtoire, 264
Sardes priſe par Cyrus, 293
Sardo, *de ritibus gentium*, 31
Saturne en Grece, 351
Scaliger ſur l'hiſtoire d'Egypte, 171
Schelſtrate, 8
Schiſme des Grecs, 495
Schottus (André) 31
Scylax, 7
Scythes en Aſie, 275
Seleucides, leur Ere, 402. leur hiſtoire, 406. &c.
Seleucus Nicator, 406. Seleucus Callinicus, 408. Seleucus Ceraunus, 410. Seleucus Philopator, 413. Seleucus V. 416
Semaines de Daniel, 154
Semiramis Reine d'Aſſyrie, ſon hiſtoire, 248. & 252. ſon hiſtoire, 257. & 258. aime un cheval, 258
Semiramis II. Reine d'Aſſyrie, 259
Sennacherib battu en Egypte, 214. Roi d'Aſſyrie, 269. Son armée exterminée, *ibid.*
Septante, leur calcul, 42
Servius Tullius Roi de Rome, 465
Seſac, Roi d'Egypte, ſon hiſtoire, 213
Seſoſtris, en quel tems a vécu, 172. ſon hiſtoire, 198. perſecute le peuple Hebreu, 199. ſes conquêtes, 200. ſes travaux, 202. & 203.
Sethon Roi d'Egypte, 214
Sicyon, ſon hiſtoire, 358
Sigonius ſur Lacedemone, 375
Silla & Marius, 477
Sipheas Roi d'Egypte, Auteur de beaucoup de livres, 194. 195
Smerdis Roi de Perſe, 310. eſt tué, 311
Sogdien Roi de Perſe, 319
Statuë de ſel, en quoi eſt convertie la femme de Loth, 118
Strabon Geographe, 7
Stratonice épouſe Antiochus, 407
Suetone, ſon caractere, 486
Surena, 444
Syncelle ſur l'hiſtoire d'Egypte, 170
Syrie, hiſtoire de ſes Rois, 406. &c. ſon hiſtoire, 435. réduite en Province Romaine, 418

T

Tables chronologiques des differens Auteurs, 49. Tables chronologiques, leur explication, ordre & méthode, 94. leur néceſſité, 451

Tacite, ſon hiſtoire, 486
Tarquin l'ancien Roi de Rome, 464
Tarquin le ſuperbe, 465. chaſſé, *ibid.*
Templiers, leur condamnation, 492
Teutamus Roi d'Aſſyrie, 260
Theatre hiſtorique, ſon uſage, 62
Thebes, ſon hiſtoire, 371. &c.
Theglatphalaſſar Roi d'Aſſyrie, 268
Themiſtocle bat les Perſes, 317. ſe retire chez les Perſes, 318
Thermopiles, bataille qui s'y donne, 316
Theſaurus Rerum publicarum, 66
Theſée défait le Minotaure, 367. Roi d'Athenes, 368
Thevet Coſmographe, 17
Thilgam Roi d'Aſſyrie, 268
Thot Roi d'Egypte, 186. invente les Sciences, *ibid.*
Thou (de) défaut de ſon hiſtoire, 71
Thucidides, ſon hiſtoire, 380
Tibere, 485
Tigranes Roi de Syrie, 417. ſe ſoumet aux Romains, 418
Tillemont, hiſtoire des Empereurs, 488. ſon hiſtoire de l'Egliſe, 163. & 490
Timoclea, ſon courage, 386
Titans viennent en Grece, 350
Tite Empereur, 486
Tite-Live de le Clere, 482
Tobie relegué chez les Medes, 268
Toile trouvée, 183
Toldos Jeſu, ou l'hiſtoire de J. C. par les Juifs, 162
Toſothrus, 190
Tournemine (le P.) Jeſuite, ſon ſentiment ſur la chronologie des Samaritains, 44. 95. ſon édition Menochius, 50. ſur l'hiſtoire de l'Egypte, 174. ſur l'hiſtoire des Mèdes, 282
Tour de Babel, 112
Tourneux (le) ſon hiſtoire de J. C. 161
Toynard, ſon harmonie Evangelique, 162
Triptoleme, 366
Triumvirat, 481
Troye, hiſtoire de ce Royaume, 430. Guerre des Grecs contre elle, 432. &c. tems de ſa priſe, 369. & 433. préparatifs de cette guerre, 369
Troyens en Italie, 454
Tullus Hoſtilius Roi de Rome, 463
Turler (Jerôme) 8
Typhon, Tyran d'Egypte, 185
Tyr, ſon hiſtoire, 434. eſt aſſiegée, 388

V

Vaillant, ſes differentes hiſtoires, 45
Vallemont, ſes élemens, 66
Vanſleb, ſes voyages d'Egypte, 167
Vaphrès Roi d'Egypte, 216
Varenius, ſa Geographie, 9
Ubbo Emmius ſur Lacedemone, 375
Vennephès Roi d'Egypte, 190
Verdier, hiſtoire Romaine, 460. &c.
Vertot, hiſtoire Romaine, 461
Veſpaſien Empereur, 486
Vie des Saints, 493. & 494
Vincent de Lerins, 492
Virginie, ſon avanture, 469
Viſchers, ſes cartes, 24
Vitellius Empereur, 486
Unbriens en Italie, 452
Vocation d'Abraham, 114. &c.
Voſſius de l'Idolâtrie, 31
Voyages, leur utilité, 22
Urane vient en Grece, 350
Uſages des Juifs, 505. & 106
Uſerius, ſes annales, 2
Weſtein le pere, Libraire, honnête homme, ſes fils ne lui reſſemblent pas, 482
Wir, ſes cartes, 24

X

Xenophon, ſa Cyropedie, 301. retraite des dix mille, 325. commande les Grecs, *ibid.* ſon hiſtoire, 381. &c.
Xerxès déſigné Roi de Perſe, 315. &c. entre dans la Grece, 316. ſa mort, 318
Xerxès II. Roi de Perſe, 319

Z

Zameis Roi d'Aſſyrie, ſon hiſtoire, 258
Zeiller Geographe, 27
Zopyre, action inſenſée qu'il fait pour Darius, 313
Zozime, ſon hiſtoire, 487

Fin de la Table des Matieres du Tome premier.

A01 1468954